La Revue laissant à ses collaborateurs la plus entière liberté, chaque auteur est seulresponsable des opinions qu'il soutient.

15-7-1912.

Mémoires sur les Sciences Occultes

(*Suite et fin*) (1)

Essai sur l'apparition des Esprits

A l'époque où vivait Schopenhauer, on ne connaissait pas les phénomènes des matérialisations d'esprits, de sorte que toutes les apparitions, en les supposant même réelles, devaient, suivant lui, être constituées par des images mentales, sans réalité physique extérieure. Mais pour que cette théorie fût acceptable, il fallait établir que l'âme est capable de percevoir des impressions de l'extérieur autrement que par le canal des sens, c'est-à-dire démontrer que cette faculté que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de clairvoyance, existe bien réellement. Il était nécessaire aussi de supposer que l'âme, vivante ou morte, peut agir à distance, magnétiquement, et non sur le corps physique du sujet, mais bien sur son intelligence. Ce sont ces différents points que notre philosophe étudie successivement, avec toute la pénétration et la force d'analyse qu'on lui connaît.

D'abord il n'admet pas que l'on conteste les faits d'apparitions, quelle qu'en soit l'explication, ni la réalité du magnétisme :

Je suppose connu, dit-il, l'état de fait auquel se rapportent ces recherches. D'une part, en effet, ma tâche n'est pas de raconter, de faire une exposition des faits ; d'autre part il me faudrait écrire un gros livre si je voulais reprendre toutes les histoires magnétiques de malades, de visions de rêve, d'apparitions d'esprits, etc., qui sont la matière et la base de notre thème et que l'on trouve rassemblés dans un grand nombre de volumes.

Finalement aussi, je ne me sens aucun goût de combattre le scepticisme de l'ignorance, dont les manières trop avisées perdent chaque jour plus

(1) Voir le n° de juin p. 705 et suivantes.

de crédit et qui bientôt n'auront plus cours qu'en Angleterre (1). Celui qui, aujourd'hui, met en doute les faits du magnétisme animal et sa clairvoyance, n'est pas un incroyant, mais de son vrai nom un ignorant. Il faut plus encore ; il me faut supposer la connaissance tout au moins de quelques-uns des liens existant en grand nombre, relatifs aux apparitions d'esprits, ou une tout autre connaissance de ces faits... Je suppose aussi chez mon lecteur, — que je m'imagine me connaissant déjà par ailleurs, la confiance que, lorsque j'admets que réellement quelque chose existe, je connais cela de bonne source ou par ma propre expérience.

C'est dans l'étude des phénomènes du rêve que Schopenhauer cherche la première démonstration de la faculté que possède l'individu de percevoir des images qui ne sont pas produites par une cause extérieure immédiate. Pour lui, ces images sont suscitée- par l'activité propre des centres nerveux, stimulés par les incitations de la vie organique, et elles ont les mêmes caractères que les images fournies directement par les sens. Ecoutons-le :

Ce sont ces faibles retentissements du travail des officines de la vie organique qui se fraient une voie dans l'activité sensorielle du cerveau tombant à l'insensibilité où s'y trouvant en plein, qui l'excitent faibles ment, et d'autre part d'une manière inaccoutumée et par une autre voie qu'à l'état de veille...

De même donc que l'œil, par un simple choc mécanique ou par une convulsion intérieure du nerf, peut recevoir des sensations de clarté et de lumière tout à fait de même nature que celles qui peuvent être occa sionnées par la lumière extérieure ; tout comme parfois l'oreille, par suite de changements anormaux qui l'ont affectée intérieurement, entend des bruits de toutes sortes ; tout comme également le nerf olfactif, sans cause extérieure, perçoit des odeurs spécifiquement distinctes ; tout comme les nerfs du goût peuvent être affectés de même ; tout comme donc tous les nerfs sensitifs peuvent être excités et recevoir les impressions qui leur sont propres, aussi bien du dedans que du dehors : de la même manière, le cerveau, lui aussi peut être déterminé, par des excitations qui lui viennent de l'intérieur de l'organisme, à accomplir sa fonction qui est de voir des formes étendues. En quoi donc les apparitions se produisant ainsi ne seront pas à distinguer de celles qui auront pour

(1) Par un singulier retour des choses, c'est au contraire chez les Anglais que l'on trouve maintenant les meilleures démonstrations de la réalité des apparitions, à la suite des travaux que la *Société Anglaise de Recherches psychiques* a entrepris depuis 1882. Les *Proceedings* ont réuni la plus belle collection de cas authentiques que nous possédions aujourd'hui, en raison du soin minutieux et de l'esprit critique avec lesquels les enquêtes de vérifications ont été conduites.

cause les impressions reçues par les organes des sens et qui auront été provoquées par des causes extérieures. Comme l'estomac de tout ce qu'il peut s'assimiler fait du chyme et les intestins de ce chyme du chyle où l'on ne distingue plus la matière primitive ; de même aussi réagit le cerveau sur toutes les excitations qui lui viennent, conformément à sa fonction propre.

Aujourd'hui, on est plutôt porté à voir dans le rêve un réveil des images anciennes, qui repassent dans le champ de la conscience du dormeur, sous l'influence de stimulations diverses dont les mouvements de la vie organique peuvent faire partie, ce qui ne supprime pas le rôle de l'imagination pour combiner ces images en des scènes qui ne correspondent plus à aucune réalité passée, et sont souvent incohérentes.

Donc, en rêve nous voyons, mais *l'œil n'y est pour rien*. C'est une capacité, une perception visuelle différente du pouvoir oculaire. Shakespeare nomme cette faculté : l'œil de l'esprit, et Schopenhauer : l'organe du rêve. Où réside le centre de cette faculté ? C'est ce que notre philosophe ne recherche pas. En passant, nous pouvons essayer de comprendre ce qui a lieu dans ce cas, en utilisant les connaissances anatomiques modernes.

On sait que la vision, c'est-à-dire la représentation mentale du milieu extérieur qui s'est dessiné sur la rétine, n'a lieu pour nous, c'est-à-dire que nous n'en avons conscience, que lorsque l'excitation nerveuse, après avoir cheminé dans les nerfs optiques et le noyau des couches optiques du corps strié arrive à une certaine région de la couche corticale (*l'area striata*) des hémisphères cérébraux. C'est la stimulation de ce centre qui détermine la perception oculaire. Comme toutes les parties du cerveau sont reliées entre elles et les unes aux autres par les ramifications cellulaires dendritiques et des fibres de connexion, on peut imaginer que pendant le sommeil le centre visuel cortical est excité par des ondes nerveuses provenant de l'intérieur de l'organisme, et qu'une série de clichés mentaux se déroulent, appelés les uns par les autres, en raison de la chaîne créée par l'association des pensées, soit par suite de stimulations provenant de régions spéciales du corps où se produit un travail anormal etc. (1).

(1) Ces stimulations provenant du système nerveux de la vie organique doivent exister en tous temps, mais on conçoit qu'elles sont trop peu intenses pour agir sur les centres localisés des sens, dont l'activité est maximum pendant la

Bien que l'irritant normal de l'œil, c'est-à dire la lumière, fasse défaut pendant le rêve, nous concevons que la vision mentale puisse encore exceptionnellement s'accomplir puisque pour le sujet, éveillé ou endormi, le stimulant de la zone corticale optique est finalement toujours l'influx nerveux. Mais tout change, lorsque le rêve reproduit une réalité extérieure immédiate, perçue pendant le sommeil. Cette fois-ci, ce n'est pas une image antérieure qui est vue ; le phénomène n'a plus rien de commun avec la résurrection, la revivification d'un ancien cliché visuel, c'est proprement une chose nouvelle qui s'introduit dans l'esprit, qui s'y imprime, en dehors de toute intervention de l'œil. Les magnétiseurs et les spirites appellent ce pouvoir la clairvoyance.

Schopenhauer décrit ainsi le premier degré de cette faculté (p. 140) :

Il y a notamment un état dans lequel nous dormons et nous rêvons ; mais ce que nous rêvons, c'est justement la réalité qui nous entoure ; nous voyons alors notre chambre à coucher, avec tout ce qu'elle contient, nous voyons par exemple entrer des personnes ; nous avons conscience que nous sommes au lit : tout cela très-exactement. Et cependant nous dormons, les yeux tout à fait fermés. Nous rêvons, seulement tout ce que nous rêvons est vrai et réel. C'est comme si notre cerveau était devenu transparent et que le monde extérieur désormais, au lieu de faire le détour et de passer par l'étroite porte des sens, vînt tout droit et immédiatement au cerveau...

C'est parfaitement cela ; mais comme Schopenhauer ne connaît ni l'existence du périsprit, ni l'extériorisation de l'âme, il va s'embarquer plus loin dans des considérations alambiquées sur la « chose en soi » qui n'éclairciront guère la question, comme il le reconnaît d'ailleurs loyalement. Il signale ainsi le développement de cette faculté :

Maintenant, en outre, cette sorte de rêve, dont le propre consiste en ceci que l'on rêve la réalité présente la plus immédiate, se montre parfois à nous d'une nature plus énigmatique encore par ce fait que le champ de vision du rêveur s'étend bien plus, de manière à dépasser les limites de la chambre à coucher. Les rideaux des fenêtres ou les contrevents cessent d'être des empêchements à la vue et on perçoit alors nettement ce qu'il y a derrière, la cour, le jardin, la rue avec les maisons en face.

---

veille. C'est ainsi qu'une harpe ne vibre pas aux bruits étrangers quand on en joue, mais bien quand elle est pendue silencieuse, comme le fait finement remarquer Schopenhauer.

Notre étonnement de cela sera moins grand si nous considérons qu'ici ce n'est pas de la vue physique qu'il est question, mais d'un simple rêve : mais c'est un rêve de ce qui est là, de ce qui est réel, un rêve vrai ; donc une perception qui a lieu par l'organe du rêve, qui, comme telle, n'est naturellement pas liée à la condition du cours ininterrompu des rayons de lumière. La partie supérieure du crâne était, elle-même, comme nous l'avons dit, le premier mur de séparation existant, par lequel cette espèce particulière de perception restait empêchée. Que cette dernière croisse avec un peu plus d'intensité : et alors aussi les rideaux, les portes et les murs ne sont plus un obstacle.

Comment maintenant cela est-il possible ? *c'est un profond mystère* (1). Nous savons ceci : qu'ici le rêve est un rêve vrai ; qu'il y a perception par l'organe du rêve ; et rien de plus...

Notre philosophe n'a pas de peine à démontrer que la prétendue explication de la vue par le plexus solaire, le bout des doigts etc. est anatomiquement et physiologiquement inadmissible. Pour lui, la perception s'effectue par « l'organe du rêve ». Mais comme il ne dit rien pour nous faire connaître où résiderait cet organe, ni quelle est sa nature, ni comment il fonctionnerait, nous ne sommes guère plus avancés que s'il disait : on voit en rêve la réalité, parce que l'on voit sans les yeux. Le spiritisme ayant prouvé que le périsprit est inséparable de l'âme, qu'il existe pendant la vie et après la mort, qu'il possède les mêmes organes que le corps, donc un œil périsprital, ou plus exactement une partie qui correspond au siège cortical de la vision, l'expression de Shakespeare cesse d'être métaphorique pour devenir une réalité, au moins chez l'esprit matérialisé, car sans cela tous les sens périspritaux s'exerçent par la totalité de la périphérie de l'organe fluidique. C'est donc l'âme qui voit, qui entend, qui sent ; séparée du corps, elle conserve toujours ce pouvoir, mais le monde exterieur agit sur elle par d'autres vibrations que celles de la lumière, par les ondulations d'un milieu plus subtil encore que l'éther : celui du monde des esprits.

La clairvoyance pendant le rêve est le résultat d'une extériorisation, d'une sortie momentanée du principe intelligent, ou au moins d'un rayonnement externe du périsprit quand les visions sont celles de la chambre où le corps est endormi.

Ce sont les faits eux-mêmes qui nous obligent à faire cette supposition, car la clairvoyance a lieu souvent pendant la nuit, de même

(1) C'est moi qui souligne.

que les somnambules naturels se dirigent avec autant de sûreté dans les ténèbres qu'en plein jour. Ce ne sont pas des sensations tactiles qui les guident habituellement, puisqu'ils sont généralement anesthésiques, aussi bien qu'aveugles et sourds pour tout ce qui vient de l'extérieur. Peut-être la vision est-elle due parfois aussi à une autre cause : au rayonnement spécial du corps odique qui éclaire les objets, car nous devons nous souvenir que les sensitifs de Reichenbach voyaient dans l'obscurité des lueurs se dégager de leurs propres yeux, des extrémités de leurs doigts, et les plantes ou les autres assistants finissaient par se dessiner dans l'obscurité, à cause de la lumière particulière qu'ils émanaient, lorsque l'hyperesthésie de l'œil du sujet devenait suffisante pour la percevoir. Dans les phénomènes d'autoscopie signalés par les docteurs Bain et Sollier, les parties profondes du corps des sujets semblaient se dessiner sur un fond éclairé. Ce cas particulier n'a pas échappé à Schopenhauer, puisqu'il dit :

Une explication particulière de cette même vision, c'est cette vue intérieure qui se rencontre quand la clairvoyance est poussée à un haut degré ; par laquelle les somnambules de cette espèce perçoivent clairement et nettement toutes les parties de leur propre organisme, bien qu'ici, tant par suite d'absence complète de lumière qu'à cause des nombreux murs de séparation existant entre les parties perçues et le cerveau, toutes les conditions fassent absolument défaut pour la vision physique.

La lumière spéciale qui éclaire les parties internes du corps ou les objets extérieurs pour les somnambules, même dans l'obscurité profonde, est signalée par un sujet d'Heneiken, en ces termes :

Dans la nuit, après un sommeil tranquille, naturel, il lui était tout à coup apparu que la lumière venait de la partie postérieure de la tête, de là se répandait dans toute la partie antérieure, pour venir ensuite aux yeux et rendre visibles les objets environnants. C'est grâce à cette lumière semblable à la première lueur du jour qu'elle avait vu et reconnu tout autour d'elle.

L'hypothèse qu'une lumière invisible pour l'œil puisse éclairer les somnambules par rayonnement est confirmée par les remarquables recherches du Dr Ochorowicz avec son sujet Mlle Tomczyk. On constate par la photographie que l'extériorisation du double est visible pour le sujet et que cette lumière particulière agit sur la plaque photographique. Mieux encore : cette lumière, ainsi que je

le faisais observer dans le Tome I *des Apparitions matérialisées* (1) n'est pas homogène, certaines radiations agissant à la façon des rayons X, mais d'une manière plus intense, tandis que d'autres se comportent comme la lumière ordinaire. C'est la conclusion à laquelle arrive également le savant expérimentateur polonais et elle confirme, en les précisant, les enseignements des anciens magnétiseurs.

Pour en revenir à Schopenhauer, il déduit des faits magnétiques tels que la clairvoyance, l'action à distance, etc., qu'il existe un côté inconnu de la nature, supra phénoménal, qui est l'essence même de cette réalité dont nous ne connaissons que les apparences; et ce monde transcendant, dont notre moi fait partie, est indépendant des lois mécaniques et physico-chimiques auxquelles la nature est assujettie.

Le magnétisme animal, dit-il en effet, les cures sympathiques, la magie, la seconde vue, le rêve vrai, les apparitions d'esprits, et les visions de toutes sortes sont des phénomènes voisins, des branches d'un même tronc, et témoignent, d'une manière sûre, irrécusable, d'un enchevêtrement des êtres, qui repose sur un ordre des choses tout autre que n'est celui de la nature : la nature qui a pour base les lois de l'espace, du temps et de la causalité. Cet autre ordre est un ordre bien plus profond, plus primitif, plus immédiat. Pour cet ordre donc, les lois de la nature, les premières, les plus générales étant simplement *formelles* sont comme si elles n'étaient pas. Conséquement le temps et l'espace ne séparent plus les individus ; et l'individuation et l'isolement des êtres particuliers, reposant sur ces formes, n'opposent plus d'infranchissables limites à la communication des pensées et à l'action immédiate de la volonté ; en sorte que des changements se produisent par une toute autre voie que celle de la causalité physique et de l'enchaînement des causes secondes, notamment par un simple acte de volonté posé d'une façon spéciale et par cela même agissant en dehors de l'individu...

Oui, puisque la clairvoyance démontre qu'il y a dans l'homme une partie de l'être qui exerce son pouvoir *en dehors des lois naturelles* auxquelles le corps physique est soumis, c'est que cette partie *n'est pas matérielle*, n'est pas une résultante de l'organisme, autrement dit : L'âme,c'est-à-dire ce qui voit, est d'une autre nature que la matière pondérable. Voilà bien ce que les spiritualistes ont tou-

(1) Chapitre VII. *Recherches expérimentales sur l'extériorisation du double. Qu'est-ce que le fluide des magnétiseurs*, p. 348.

jours affirmé et que tous les peuples ont admis instinctivement par une intuition profonde de la vérité. Ecoutons encore Schopenhauer :

La croyance aux esprits est innée au cœur de l'homme : on la rencontre à toutes les époques et dans tous les pays, et peut-être n'y a-t-il pas d'homme qui en soit totalement affranchi. La grande masse, le peuple de tous les pays et de tous les temps, distingue le naturel et le surnaturel comme les deux ordres fondamentalement divers et cependant également existants des choses. Au surnaturel, elle attribue les miracles, les prophéties, les spectres, la sorcellerie, mais en outre elle voudrait, si on l'en croyait, qu'il n'y eût rien qui fût complètement naturel, jusqu'en ses derniers fondements, et que la nature elle-même reposât sur un surnaturel.

Notre philosophe prévoit le temps où il existera une *métaphysique expérimentale*, dont le magnétisme est une première réalisation. Le spiritisme, en nous montrant visiblement l'âme séparée de son substratum physique pendant la vie, grâce au dédoublement, et en nous permettant de l'étudier encore objectivement après la mort, a réalisé cette prophétie, et précisément par l'étude méthodique des apparitions, dont l'importance est donc de premier ordre.

Bien avant les travaux de la *Société Anglaise de Recherches psychiques*, il existait déjà une immense quantité d'observations sur les faits de perception du passé, que l'on appelle aujourd'hui psychométriques ; sur la prémonition, c'est-à-dire la connaissance anticipée de l'avenir; et sur la vision d'esprits vivants ou défunts. Pour ce qui concerne les apparitions, Schopenhauer ne commet pas l'erreur de nos modernes physiologistes qui les classent indistinctement parmi les hallucinations. Il ne les attribue pas toutes non plus à une action des esprits des morts ; il leur reconnaît des origines diverses, bien que pour lui elles soient dans tous les cas purement subjectives, c'est-à-dire perçues par l'organe du rêve, même à l'état de veille.

Voyons rapidement quelques-unes de ces causes.

L'apparition spéculaire, dans laquelle le sujet se voit lui-même, appelée aussi deutéroscopie, est celle qui dans la classification de l'auteur vient immédiatement après les hallucinations pathologiques produites par des causes internes. Il rappelle le cas de Gœthe, qui s'est vu une fois lui-même, à cheval, dans le même lieu et avec le costume qu'il devait porter 8 ans plus tard. Quelle est pour Schopenhauer l'explication d'un semblable phénomène ? Voici :

L'origine de ces *visions pleines de sens* doit être cherchée dans ce fait, que ce mystérieux pouvoir de connaître que nous portons en nous, que ne limitent pas les rapports de temps et d'espace et auquel, dans cette mesure, rien n'est caché, mais qui ne se rencontre pas dans la conscience ordinaire ; ce pouvoir de connaître, voilé pour nous et qui cependant rejette son voile dans le sommeil magnétique — ce pouvoir, dis-je, a perçu une fois quelque chose de très intéressant pour l'individu ; et la volonté, qui est le noyau même de l'homme, voudrait bien en donner communication à la conscience cérébrale. Mais cela n'est possible que par une opération qui réussit très rarement et qui consiste en ce que la volonté *met en jeu l'organe du rêve à l'état de veille* (1) et ainsi communique à la conscience cérébrale, sous forme de vision, d'apparitions visuelles, d'une signification directe ou allégorique, cette découverte qui l'intéresse. Et c'est ce qu'elle est parvenue à faire dans le cas qui nous intéresse (celui de Gœthe).

On voit combien cette conception se rapproche de celle de F. W. H. Myers, qui attribue également à la conscience subliminale, c'est-à-dire à la partie de nous-même qui reste inconnue à la conscience normale, les visions qui ont pour objet la consolation ou la préservation de l'individu. Car, pour Schopenhauer, la vision avait pour but de lui annoncer son retour futur auprès de l'amante qu'il quittait avec un si profond déchirement de cœur.

La vision bien connue de Brutus avant la bataille de Philippes, ainsi que celle de Cassius après le combat d'Actium sont des présages d'un malheur prévu subconsciemment.

Poursuivant son analyse des faits, Schopenhauer parle de la seconde vue constatée souvent en Ecosse et en Norwège et il signale que ce pouvoir était connu des anciens (Homère, Ody. XX, 351, 357). Cette fois, il s'agit souvent d'événements auxquels le voyant n'est pas intéressé directement, et il eût été instructif de savoir à quelle cause il faudrait les attribuer. Malheureusement, l'auteur reste muet sur ce point ; il se contente de signaler que lorsque la vision est symbolique, ces symboles sont toujours identiques pour tous les voyants, qui leur attribuent une même signification.

En ce qui concerne les visions représentant des formes corporelles de personnes ayant vécu autrefois, il est à remarquer, dit-il, qu'elles se produisent fréquemment dans le voisinage de leurs restes mortels : Eglises, cimetières, champs de bataille, maisons dites hantées où un crime a été commis, etc. L'explication consisterait dans ce

(1) C'est moi qui souligne.

fait que tout individu laisserait des émanations, des traces persistantes de lui-même sur les objets qui l'ont entouré, ou dans ses vêtements, et ce sont ces résidus qui exciteraient la clairvoyance du visionnaire et lui permettraient de percevoir le passé. Ce point étant important, voici textuellement ce qui s'y rapporte :

On comprend par ce qui a été dit qu'à un spectre apparaissant de cette manière, il ne faille pas attribuer la réalité d'un objet présent, bien qu'il ait cependant pour cause *médiate* une réalité. Ce qu'on voit là, ce n'est pas le défunt lui-même, mais un simple εἴδωλον (eidolon), une image de celui qui a été une fois, une image naissante dans l'organe de rêve d'un homme disposé pour cela, et à laquelle donne lieu un reste quelconque, une trace laissée. Cette image n'a par suite pas plus de réalité que l'apparition de celui qui se voit lui-même, ou encore est vu par d'autres là où il ne se trouve pas.

Ici, grâce à ce que nous avons appris depuis un demi-siècle, il s'agit de distinguer parmi les images celles produites par la présence réelle du désincarné, des autres qui sont dues à des perceptions supranormales de ces sortes de « clichés astraux » qui représentent le passé. On sait que ces reconstitutions sont possibles, ce sont les vues dites psychométriques. Mais aussi bien pour la voyante de Prévorst, dont parle Kerner, que pour d'autres apparitions, il se peut aussi que l'esprit du mort soit présent, car la photographie a prouvé quelquefois que la vision avait une réalité objective pour la plaque sensible, alors même qu'elle n'était pas perçue par l'œil.

On pourrait peut-être encore soutenir que cette preuve elle-même est insuffisante, parce que toute vision de cette espèce posséderait une réalité en ce sens qu'elle serait une projection à demi matérialisée du voyant, une idéo-plastie d'origine mentale, et que l'action de cette image sur la plaque ne nécessiterait pas la présence du défunt, mais seulement celle de ses traces, puisque celles-ci suffiraient à évoquer son image. Pour répondre à cette objection, il faut envisager chaque cas en particulier. Si l'image est inerte, si elle ressemble à une peinture, elle peut avoir une origine psychométrique ; mais si elle se modifie intentionnellement, si elle se déplace, si elle cause, alors il faut croire à la présence réelle de l'esprit et non à son simulacre.

Schopenhauer va même jusqu'à supposer que la révélation d'un fait exact par l'apparition ne suffirait pas pour faire admettre la présence du mort, car la clairvoyance du sujet pourrait lui suggérer

également la connaissance de cette particularité ignorée. Ici, nous sommes en dehors de toute probabilité, car ce ne sont plus que des hypothèses échafaudées les unes sur les autres, alors que la certitude de chacune d'elles aurait besoin d'être solidement établie. Hypothèces des restes, hypothèse qu'ils sont la cause de la vision mentale, hypothèse que ces restes suscitent encore une autre clairvoyance, etc. En face de cette complexité se dresse la théorie beaucoup plus simple de la présence réelle de l'esprit, et en vertu du principe d'économie, c'est elle qui doit être préférée, quand nous savons, d'autre part, que la survivance est maintenant parfaitement établie.

D'ailleurs, le grand philosophe est loin de nier la possibilité de rapports s'établissant entre les deux mondes : le nôtre et celui de l'au-delà, car il convient, finalement, que la clairvoyance n'est pas capable de résoudre toutes les difficultés que présente l'observation des faits, puisqu'elle ne s'exerce pleinement que dans les rêves et non à l'état normal. Ecoutons-le :

Mais il peut se présenter des circonstances qui rendent impossible même cette dernière explication (celle de la clairvoyance). De nos jours où les choses de cette nature sont envisagées avec beaucoup plus d'impartialité que jamais, conséquement font l'objet de communications et d'examens bien plus attentifs, il nous est permis d'espérer recueillir sur ce point des expériences et des conclusions décisives (1).

Beaucoup d'histoire d'apparitions d'esprits sont, du reste, de telle nature, que, dès que l'on ne les tient pas tout à fait mensongères, il devient très difficile de trouver une autre explication. Et pourtant, dans beaucoup de cas, cette explication, qui consiste à les taxer de mensonge, a contre elle le caractère de celui qui a rapporté le premier le fait, l'empreinte de vérité et de droiture de son récit ; plus que tout enfin, la parfaite ressemblance que l'on constate dans la nature et le développement de ces prétendues apparitions, quels que soient les temps et les lieux d'où émanent ces récits. Cela frappe d'autant plus quand la ressemblance porte sur des circonstances particulières qui ont été reconnues, pour la première fois de notre temps, par suite du somnambulisme magnétique

(1) C'est justement ce qui s'est produit depuis un demi siècle avec les phénomènes de matérialisations. On a pu s'assurer que les fantômes *ne sont pas* des créations de la conscience somnambulique du médium, car ces fantômes se produisent avec des médiums différents, ils ont employé des langues inconnues du sujet, ils ont persisté lorsque celui-ci était réveillé, etc. etc. (Voir le *Apparitions matérialisées des Vivants et des Morts.* Tome II, chapitre VI).

et de l'observation plus rigoureuse de toutes ces choses, accompagnement assez fréquent de ces visions.

On trouve un exemple de cette sorte dans l'histoire d'esprit, captivante au plus haut point, de l'année 1697 que cite Brierre de Boismont dans son observation 20 (1). C'est la circonstance qu'un jeune homme, auquel apparaissait l'esprit de son ami, bien que s'entretenant avec lui trois quarts d'heure, n'en voyait toujours que la partie supérieure. La réalité de cette apparition partielle de fantômes humains s'est trouvée confirmée par de nombreux cas qui se sont produits de notre temps, et a pu paraître comme une particularité qu'on relève parfois dans les apparitions de cette espèce (2). Ainsi Brierre lui-même, p. 454 et 474 de son livre, mentionne cette apparition partielle, sans faire allusion à cette histoire, comme un phénomène qui n'a rien de rare... Mais alors, il est difficile d'expliquer autrement l'histoire de ce jeune homme qu'à la condition que c'était l'ami, noyé le jour avant dans une contrée lointaine, qui venait agir sur lui, conformément à la parole donnée, qu'il dégageait ainsi.

Bien que pour Schopenhauer les apparitions soient toujours subjectives, — des hallucinations véridiques, comme on dirait aujourd'hui — il a trop de probité intellectuelle pour esquiver les difficultés du sujet, en omettant les cas pour lesquels sa théorie générale est insuffisante.

Il existe en effet quantité de récits où une action physique a été exercée par l'apparition, de sorte qu'il est logiquement conduit à supposer : d'abord la présence de l'esprit défunt à cet endroit, puis une action magnétique de sa part pour agir sur la matière, quand les phénomènes ne sont pas dus à des hallucinations de la vue et de l'ouïe. Ici encore intervient une dissertation sur « la chose en soi » qui n'est guère convaincante.

Nous savons aujourd'hui que la proximité d'un médium est toujours indispensable pour fournir la force nécessaire au déplacement de l'objet que l'esprit veut mouvoir ; l'action de la volonté toute seule, sans émission énergétique correspondante, serait tout à fait impuissante à produire le plus léger changement dans le monde

(1) Il s'agit de l'apparition de Desfontaines à son ami Bézuel. Les jeunes gens avaient fait un pacte stipulant que le premier qui mourrait visiterait l'autre. Desfontaines s'étant noyé accidentellement, vint l'apprendre à Bézuel en lui donnant des détails sur sa mort, qui furent reconnus absolument véridiques. La conversation dura trois quarts d'heure.

(2) Et aussi très souvent dans les séances de matérialisation, où la tête et le buste sont seulement visibles.

physique, car les esprits sont dépourvus de ce genre d'énergie qui appartient exclusivement aux êtres vivants.

Une autre difficulté pour sa théorie, est celle des apparitions qui sont vues simultanément par plusieurs personnes. Il en cite un exemple bien contrôlé, le voici :

Je veux attirer l'attention sur une histoire d'esprit, d'une époque toute récente, qui mérite d'être étudiée avec plus de soin et mieux connue qu'elle ne l'est, racontée comme elle l'a été par une plume très maladroite dans les *Blattern aus Prevorst* : 8° recueil, p. 166. Et il y a à cela une double raison : parce que les déclarations relatives à ces faits ont été consignées dans des procès-verbaux judiciaires ; et ensuite pour cette circonstance du plus haut intérêt que l'esprit qui apparaissait, pendant plusieurs nuits, ne fut pas vu par la personne à laquelle il avait affaire et devant le lit de laquelle il se tenait, cette personne dormant ; mais simplement par deux de ses compagnons de prison, et plus tard enfin, pour la première fois, par la personne elle-même, qui en fut alors si ébranlée, que de son propre mouvement elle avoua sept empoisonnements. Le procès-verbal des débats est imprimé in-extenso dans un journal de Franckfort, la *Didaskalia* du 5 juillet 1835.

Quelle serait l'explication de cette vision collective ? Une sorte de contagion psychique, s'exerçant à l'état de veille :

Comme parfois deux individus font le même rêve, donc, en dormant, par l'organe du rêve, perçoivent la même chose ; de même à l'état de veille l'organe du rêve chez deux (ou plusieurs) individus peut devenir actif de la même manière. Ce qui fait qu'un spectre vu par eux tous en même temps, se présente avec le même caractère d'objectivité qu'un corps.

Mais si la présence d'un reste ou d'une émanation quelconque du défunt est nécessaire pour susciter la clairvoyance, il semble qu'ici elle fasse défaut Ensuite, une image perçue collectivement devrait être identique pour tous les percipients, tandis que dans les récits que nous possédons, il en est un certain nombre dans lesquels les témoins ont vu le spectre sous des angles différents : les uns de face, les autres de profil, et même par derrière, ce qui ne peut se produire que si le corps est vu optiquement et non par l'organe du rêve.

En résumé, si Schopenhauer admet à la rigueur la possibilité des apparitions post-mortem, il ne leur attribue cependant jamais une corporéité physique. C'est toujours, suivant lui, une image qui naît dans le cerveau et qui est projetée à l'extérieur.

Cela tient, je le répète, à ce qu'il ignorait l'existence du périsprit, la possibilité pour ce dernier de se matérialiser et d'emprunter aux assistants la matière et l'énergie nécessaires à cette fin. Mais si nous tenons compte de l'indépendance intellectuelle de ce grand penseur, de son absence de préjugés, de son souci constant de serrer de près la réalité en acceptant les faits bien démontrés, on peut supposer que connaissant les expériences de la *Société Dialectique* de Londres, celles faites par Crookes en compagnie de Home, ou celles presque innombrables qui eurent lieu avec Eusapia, il serait devenu spirite, car l'existence de l'enveloppe fluidique de l'âme lui étant démontrée par la photographie, les moulages, les empreintes, etc., etc., ses inductions métaphysiques, un peu arbitraires, se seraient transformées en réalité aussi certaine que celle des faits magnétiques.

C'est pour nous, Spirites, une satisfaction de constater que de quelque côté que l'on aborde l'étude des apparitions, la conclusion nécessaire pour tout esprit scientifique qui tient *compte de tous les faits* est toujours la même : la certitude de la survie, à laquelle nous apportons la démonstration objective, directe, qui s'impose à la raison avec la même force d'évidence que celle de tout autre phénomène matériel.

GABRIEL DELANNE.

Le septième tableau d'Hélène Smith

L'œuvre picturale d'Hélène Smith est trop célèbre, à Genève surtout, pour qu'il soit nécessaire d'évoquer ici les circonstances dans lesquelles cette œuvre a été conçue puis s'est réalisée(1). Qu'il nous soit permis cependant de rappeler la mystérieuse révélation de jadis : L'œuvre serait de sept. Un huitième tableau, resterait à Hélène Smith en souvenir de l'œuvre. Ce septième tableau, terminé il y a quelques jours et où des retouches sont encore possibles, c'est « La Sainte Famille ».

(1) Nos lecteurs ont été tenus au courant de ces remarquables manifestations médianimiques, au fur et à mesure de leur apparition. Il suffit de rappeler que Mlle Smith n'a jamais appris la peinture et que c'est en état de trance qu'elle produit ces tableaux qui, d'après les connaisseurs, ont une véritable valeur artistique et témoignent d'une science du dessin et de la peinture que la conscience normale du médium n'a jamais acquise (*N. d. l. r.*).

Pour la première fois, Mlle Hélène Smith a bien voulu communiquer au public les notes qu'elle écrit après chacune de ses visions, comme après chaque séance de peinture. Les voici telles qu'elles furent prises depuis la première vision qu'elle eut de ce tableau, jusqu'au jour où elle commença à le peindre.

29 août 1911, 5 h. matin. — Vision dans ma chambre d'un magnifique paysage oriental, au ciel rose, avec trois personnages. Dans l'un je reconnais la vierge Marie. L'autre est un homme que je vois pour la première fois ; le troisième est un jeune garçon dont les traits me rappellent ceux de Jésus.

Serait-ce la Sainte Famille ?

1er septembre. — Revu la même vision, mais cette fois avec un ciel bleu : les mêmes personnages étant placés différemment. Cette vision est idéale et j'aimerais que ce tableau soit le mien.

Voilà : Je reste tout le mois de septembre ; je ne vois rien, quand le 1er et le 2 octobre, j'eus encore deux visions du même sujet. Je suis agitée et me demande si cette vision sera véritablement le motif du septième tableau.

Tout à coup une étoile superbe, d'un éclat intense m'apparaît. Une voix qui semble répondre à ma pensée, à ma question formulée plus haut s'élève, vibrante et claire :

— Oui, me dit-elle, cette vision est le sujet du septième tableau.

— Alors, dis-je bien haut, quel bonheur ! Ce sera mon tableau.

— Ton tableau ? me répondit la voix, non, ce ne sera pas ton tableau. Il a été dit que l'œuvre serait de sept, que le dernier serait pour toi en souvenir de l'œuvre. Ce tableau sera le complément, car l'œuvre doit rester de sept. Un huitième se fera en même temps que ce dernier ou tout au moins le suivra presque sans interruption.

La voie s'est tue. L'étoile s'est éteinte et j'ai fondu en larmes, tant j'étais triste, désappointée que ce tableau ne soit le mien, Je le trouvais si beau !... je l'aimais tant...

Le 2 octobre, à 7 h. du soir. — J'eus la vision vite effacée d'un ange merveilleux.

Le 25 octobre, à 9 h. du soir. — Nouvelle vision de l'ange me priant de rester calme et de prendre du repos pour me préparer à la venue du septième tableau.

Dimanche 26 novembre, 6 h. du matin. — Toute ma chambre est illuminée. Je vois une main éclatante de lumière... Je me précipite dans la chambre où se trouve le nouveau panneau et je vois cette main lumineuse tenant entre le pouce et l'index, un pinceau et qui semble passer sur le panneau une couche blanche. La main tout à coup me tend le pinceau ; et je comprends alors qu'il manque au panneau une couche de peinture. En effet malgré deux couches de blanc d'argent données, apparaissent encore quelques veines du bois.

Le récipient contenant la préparation avait été laissé au pied du pan-

neau et le pinceau y était resté, trempant dans le liquide. Je regardai alors en prenant celui que me tendait cette main lumineuse si l'autre était toujours là. Mais il n'y était plus ; et la main fluidique me tendait toujours le pinceau pris par elle (1). J'ai obéi et mis une troisième couche de peinture.

Mercredi matin, 9 novembre 6 heures. — Trois coups violents frappés sur le bois de mon lit me réveillent en sursaut. Toute ma chambre est illuminée, vraiment céleste !... Et le bel ange était au pied de mon lit. Il me dit:

— Mets un vêtement chaud et suis-moi.

Alors il me prit la main et me conduisit dans la chambre où se trouve le nouveau panneau. La chambre était splendidement éclairée et toute transformée... J'étais au milieu du paysage magnifique entrevu déjà...

Jésus ! Joseph ! Marie ! Un splendide figuier, un puits, tout était là tel que je l'avais vu... J'étais si émue qu'il me semblait m'évanouir...

L'ange était resté, pendant ce temps, auprès de moi. Sans doute, c'est à ce moment que je me suis endormie, puisque quelques instants plus tard je me suis réveillée, assise à terre devant le panneau où étaient peints en bas, à droite, un morceau de terrain et quelques pierres encore légèrement voilées. L'ange n'était plus là Seule une traînée de lumière persistait en bas du panneau...

Ce tableau, déconcertant comme les autres et conçu comme eux dans ces étranges conditions, appartient bien par sa technique et sa composition aux six peintures précédentes. Mais dans aucune d'elles, même dans « Le Christ à Emmaüs », on ne trouve cette paix divine, cette béatitude du cœur et de l'esprit où semblent vivre ces trois personnages. Autant le tableau précédent : « La Transfiguration », est le plus surnaturel et j'ose dire le plus divin de tous, autant celui-ci est humain, proche de nous et pour ainsi dire tangible. Le ciel crépusculaire verse sa lumière dorée sur le groupe immobile à l'ombre d'un figuier, auprès d'un puits. Des amphores de cuivre à dessins symétriques, sont là, tout près. Marie assise sur un bloc de pierre, a posé sa main sur l'épaule de Jésus comme si elle voulait par ce geste d'instinctive tendresse, le retenir près d'elle. Elle est femme ; ses larges yeux rêvent ; sur ces cheveux un voile blanc retombe. La robe ouverte légèrement découvre son cou rond et voile chastement un sein juvénile. Près d'elle et vêtu comme elle de blanc, les pieds posés distraitement sur la robe qui traîne, Jésus est debout ; il tient entre les mains un rameau d'olivier dont l'extrémité traîne à terre et dont les ramures légères couvrent ses petites mains Il a six ou sept ans. Des garçons de son âge il a les bras ronds, les jambes musclées, le cou fort, les joues roses et rondes. Mais ses yeux ne sont pas comparables aux yeux

(1) Le fait que la main lumineuse tient le pinceau, indique que la vision n'est pas subjective et qu'il s'agit réellement d'une main matérialisée. (*N. d. l. r.*)

de nos enfants, et leur regard doux et grave, leur expression indéfinissable et leur fixité sont troublants.

Plus loin, Joseph, jeune, beau, ayant les yeux immenses, le nez droit et le teint d'olive dont les précédentes représentations du Christ avaient déjà fixé le type, Joseph qui ressemble à Jésus est debout, appuyé au tronc du figuier, un manteau brun sur les épaules, les mains croisées, comme en méditation. Et à bien examiner ces trois visages qu'un même idéal mystique fait parents, à voir ces yeux aux larges cernes, on surprend à travers l'unité de ce type une unité plus profonde encore ; c'est la spiritualité de leur être. Elle est chez tous trois d'une même essence. Mais intense et pure chez l'enfant, plus vague, plus tendre chez Marie, elle s'unit chez Joseph à une particulière volupté.

Ce tableau, où l'immobilité des personnages a du charme parce qu'elle correspond à l'idée même de quiétude, aura, je crois, près des admirateurs de l'œuvre d'Hélène Smith, un succès considérable. Les uns y trouveront cette fidélité des petits détails qu'ils aiment. Ils regarderont avec ravissement les amphores de cuivre martelé ; ils étudieront les broderies des robes, compteront les fruits encore embryonnaires de la branche d'olivier et les figues déjà mûres. Le puits les enchantera parce que les mousses en ont rongé le pied, et qu'il porte sur ses pierres les traces de l'usure des cordes. Ceux qui aiment les tableaux familiers, ceux dont l'âme est tout unie, les enfants au cœur simple le préfèreront aussi parce que son idéalisme et le leur sont en parfaite concordance.

Mais tandis que les savants ayant déjà sondé les mystères de la subsconscience chercheront toujours plus opiniâtrement à découvrir les principes des forces qui président à cette œuvre, les poètes, les artistes dont l'inspiration a des origines aussi mystérieuses, en aimeront la grâce et en respecteront l'archaïque beauté.

L. Florentin.

La Suisse, 20 juin 1912

La cause du progrès est dans l'effort.

C'est avec une conviction profonde que nous avons défendu la doctrine du libre arbitre. On a beaucoup parlé à ce sujet, on a fort peu répondu aux divers arguments ; mais, parmi les opinions manifestées et venant de sources diverses, il en est une assez étrange, c'est celle des conciliateurs qui s'efforcent de nous persuader que la vérité se trouverait placée entre les deux thèses rivales.

Cette solution est d'une impossibilité flagrante, il faut que cette porte soit ouverte ou fermée. Le danger c'est qu'elle fausse notre thèse ; pour qu'elle fût possible, il faudrait que nous eussions affirmé notre absolue indépendance, comme nos adversaires affirment un déterminisme absolu ; or nous avons toujours accordé que notre liberté est fort restreinte et on nous donne l'air de soutenir l'opinion contraire quand on vient placer la solution entre les deux absolus.

Si le déterminisme n'est pas absolu nous avons absolument raison ; et, si la vérité est entre deux opinions, nos adversaires ont absolument tort, voilà ce qu'il est bon de faire remarquer aux théoriciens de la poire coupée en deux.

Une affirmation d'un déterminisme absolu, s'écartant du domaine de la mécanique pour être appliqué à nos facultés intimes, est une nouveauté non seulement immorale mais impossible à concevoir. Nous avions cru expliquer comment elle est inconcevable à nos yeux ; nous espérions que les partisans du néant de la conscience humaine auraient eu à cœur d'éclairer de quelques lumière insoupçonnée les ténèbres de notre entendement ; au lieu de cela, nous avons eu la surprise de voir imprimer que la campagne des partisans du libre arbitre était inspirée par la jalousie ; ou encore, que cette différence dans nos opinions tenait à une différence dans le degré d'évolution des êtres ; quand on est très évolué, on devient déterministe ; les autres sont attardés dans les chemins bourbeux du libre arbitre.

Voilà qui est parfait. L'évolution a donc un effet certain qui est de nous élever au-dessus des suggestions d'un faux raisonnement. Celui qui en est là possède donc cet avantage sur nous, qu'il a plus de liberté dans ses jugements. Il est évident que l'évolution nous mène à une connaissance meilleure des lois, ce qui accroît notre liberté ; celui qui connaîtrait toutes les lois, changerait la nature à son gré.

Mais si l'évolution a pour effet ce résultat, il faut une cause à cet effet et la cause ne se trouve que dans l'effort personnel. Que cet effort personnel soit nécessairement provoqué par l'ordre établi dans la nature, c'est fort possible, mais les modifications qu'il produit, variables quant à la direction et quant à l'intensité, viennent de nous-mêmes qui sommes aussi une cause modificatrice.

Les déterministes ne paraissent pas comprendre que l'essence

même de l'esprit humain est *sensibilité* et *activité* et que, s'ils transportent, dans ce domaine, l'application des lois mécaniques, les causes modificatrices qui seraient, en mécanique, la masse, la chaleur, la pesanteur... etc... deviennent, ici, *intuition* et *entendement*. La force psychosique agit sur une force semblable à elle-même d'une façon qui est analogue aux lois mécaniques, et non semblable, puisqu'elle agit sur le vivant et non sur l'inerte. Tout individu peut modifier une suggestion et l'exécuter selon son intuition personnelle en y mettant de sa volonté propre. C'est ainsi que l'effort nous est facultatif et que, l'expérience aidant, nous finissons par vouloir marcher dans la direction que notre conscience nous indique, après avoir longtemps obéi aux motifs personnels.

D'ailleurs si toute liberté est impossible en soi, la même impossibilité existe pour les esprits ; nous ne pouvons pas être psychosés par eux, à moins qu'ils ne reçoivent eux-mêmes ces coups de psychoses que nous recevrions par ricochet. — Alors d'où viendrait la suggestion première ? — Il faudrait nécessairement remonter jusqu'à Dieu. Conséquence formidable et impie, Dieu serait l'agent criminel de toutes nos turpitudes.

L'homme qui a perdu sa liberté obéit à la fureur de ses mauvais instincts, il cède à tout désir de vengeance, il se livre à la folie du meurtre. Ne croyez pas qu'il soit coupable, c'est Dieu même qui lance sur lui ces coups de psychose auxquels nul n'a la liberté de se soustraire. Les hommes ne sont que des pions inertes, et c'est Dieu qui joue sur l'échiquier du monde. Dans l'âme de Bonnot qui tue, dans l'acte de Soleillant qui viole, qui souille et qui dépèce, il n'y a pas d'autre cause que l'impulsion irrésistible de Dieu. Entre ceux-là, et la pure figure de Jeanne D'Arc, il n'y a d'autre distinction à faire que celle qui existe entre un pion noir et un pion blanc.

M. le général Fix avait écrit d'excellentes choses sur le rôle du Dieu que les théoriciens du Fraterniste nous forcent à envisager sous cet aspect. On ne lui répond pas, mais on l'invite à répondre à une autre question : — Comment concilier le libre arbitre avec la connaissance que Dieu aurait de l'avenir.

Ce sont là procédés enfantins de la vieille métaphysique qui reposait tout entière sur des concepts *à-prioristique*. Nous ignorons complètement si Dieu a la prescience de tous nos actes. D'ailleurs

l'objection n'est pas formulée ; je ne comprends pas en quoi la connaissance de Dieu me priverait de ma liberté ; c'est une affirmation qui ne conduit à rien, comme toutes celles qui invoquent l'absolu, en s'appuyant sur l'infini ou la toute puissance du principe divin. On en tire, à son choix, les solutions les plus contradictoires.

En invoquant les attributs de Dieu, on a déjà dit beaucoup de sottises. Le défaut de ces sortes de raisonnements c'est qu'ils supposent existantes des possibilités qui ne sont qu'en puissance. Par exemple, lorsqu'on dit : — Dans l'infini du temps, telle chose a dû nécessairement se produire... Il faut répondre : — Cela ne deviendra nécessaire que lorsque l'infini aura été épuisé ; or, cela n'arrivera jamais, l'essence de l'infini étant d'être inépuisable. Et lorsqu'on invoque la toute puissance de la faculté divine, on commet la même absurdité, car, si ce que l'on attribue à cette toute puissance était réduit en actes effectifs, tout serait épuisé et Dieu retomberait dans l'inertie.

Ce n'est pas qu'il faille repousser le raisonnement métaphysique il est impossible de s'en séparer ; mais, depuis Galilée, on en a changé les bases. La métaphysique ne s'appuie plus sur Dieu et ses attributs, elle s'élève sur l'expérimentation et l'observation, l'homme ne veut plus connaître que ce qu'il peut édifier sur sa propre raison, et sur les faits qui tombent sous nos sens. C'est aux questions de la Nature que nous prétendons répondre et non pas aux énigmes basées sur des mystères douteux.

J'ai donc le droit de nier que Dieu connaisse toutes nos déterminations ; mais dans les exemples que nous avons sous les yeux nous ne voyons rien qui nous induise à penser que la connaissance de l'avenir nous prive de notre libre arbitre. Un événement peut être prédit, sans dommage pour le libre arbitre. Si Bonnot était tombé vivant aux mains de la justice, j'aurais pu prédire, trois mois d'avance, qu'il aurait été guillotiné. Cela aurait paru extraordinaire à un être ne sachant rien de notre monde, mais cela n'eût entravé en rien la liberté de Bonnot qui fût resté libre de se repentir et de recommander son âme à Dieu. Vous me direz que Dieu, sachant dès ce jour, qu'il ne se repentira pas, il lui est, dès à présent, impossible de se repentir ; c'est un cercle vicieux, c'est vous qui supposez gratuitement que Dieu connaît d'avance l'usage qu'il fera de sa liberté.

C'est de l'imagination pure. S'il a plu à Dieu de nous laisser notre liberté — j'entends la liberté de nos mouvements internes — il a pu se dispenser d'influer sur eux. La proposition a besoin d'être démontrée et c'est là que j'attends les négateurs du libre arbitre.

L. CHEVREUIL.

Le Comité d'Etudes
DE
Photographie Transcendantale

Son règlement

ARTICLE PREMIER. — Les soussignés se sont constitues en Commission d'initiative sous le titre de *Comité d'Etude de Photographie transcendantale.*

ART. 2. — Ils ont fait appel au public par souscription, dans le but de fonder un prix qui sera accordé au chercheur qui arrivera à photographier



PORTRAIT DE M. VAUCHEZ

les êtres et les radiations de l'espace, par le perfectionnement qu'il apporterait aux appareils, aux plaques sensibles, ou par des produits chimiques nouveaux.

Art. 3. — Ne pourra avoir droit à ce prix que celui qui présentera une Découverte pouvant être utilisée par tout le monde.

Art. 4. — Les fonds de la Souscription sont déposés à la Société Générale.

Art. 5. — Le capital en entier ne peut être retiré pour la délivrance du prix, qu'après un vote du Comité, dont le Président et le Trésorier seront les représentants.

Art. 6. — Lorsque cette campagne aura abouti, les soussignés se réservent, s'il y a lieu, de se transformer en Société, avec des Membres adhérents souscripteurs, pour répandre dans le public les grandes idées morales qui résulteront de cette découverte.

Ses membres

Le Comité

Président : Dr Foveau de Courmelles, Directeur de l'*Année Electrique* 26, Rue de Châteaudun, Paris.

Vice-Président : Colonel Albert de Rochas d'Aiglun, ancien Administrateur de l'Ecole Polytechnique, Château de l'Agnélas, par Voiron (Isère).

Secrétaire Général : Emmanuel Vauchez, aux Sables d'Olonne (Vendée).

Secrétaire : Mlle Eugénie Dupin, Professeur de sciences à l'Ecole normale d'institutrices de Rennes (Ille-et-Vilaine).

Trésorier : Commandant Darget, 11, rue de la Glacière, Paris (XIIIe).

MM.

D. Belle, Sénateur à Rouziers (Indre-et-Loire).

Docteur G. Bourras, Professeur d'anatomie, 29 *bis* rue Picot, à Toulon (Var).

Pierre Decroix, Président de l'*Union Photographique du Nord*, 126, rue Royale, à Lille.

Gabriel Delanne, Rédacteur en chef de la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*, 40, boulevard Exelmans, Paris.

Docteur Paul Joire, Président de la *Société universelle d'Etudes Psychiques*, 42, rue Léon Gambetta, à Lille.

Docteur Le Mesnant des Chaisnais, vice-président de la *Société universelle d'Etudes Psychiques*, 32, rue Jouffroy, Paris.

De Vesme, Rédacteur en chef des *Annales Psychiques*, 6, rue Saulnier, Paris.

Répercussion à l'Etranger

La Section Belge, autonome, est formée de :

Le chevalier Le Clément de St-Marcq, commandant du génie, Liège

Docteur Prosper Van Velsen, Directeur de l'Institut psychothérapique de Bruxelles.

Foccroule, Ingénieur, Directeur du *Messager*, Liège.

Docteur Félix, Professeur à l'Université Nouvelle, à Bruxelles.

Jean Delville, professeur à l'Académie des Beaux-Arts, à Bruxelles.

Mlle le Professeur Yoteyko, chef du laboratoire physiologique, à Bruxelles.

Son succès

L'initiative du « Comité d'Etude de Photographie transcendantale » a eu un succès mondial. Ceux qui, auparavant, ne s'intéressaient que peu ou point à l'Au-delà, commencèrent à réfléchir. Les journaux eux-mêmes s'occupèrent de plus en plus des faits étranges, des mystères de la nature; les questions psychiques vinrent à l'ordre du jour. La Science elle-même, en la personne de plusieurs de ses représentants, se rallia aux idées nouvelles, et fit faire ainsi un grand pas à la synthèse expérimentale.

Sa souscription

La souscription ouverte dans le monde entier pour que pût être récompensé celui qui indiquera le moyen pratique (plaque, appareil ou produit chimique) permettant à tout le monde sans exception de photographier, à volonté et sans avoir recours à l'intervention d'un médium, les êtres et les radiations de l'espace, dépasse 50.000 frs.

Les souscriptions doivent être adressées à :

M. Emmanuel Vauchez, aux Sables d'Olonne (Vendée) ou au trésorier, *M. le Commandant Darget, 11, Rue de la Glacière*, Paris.

Encore des Sub !

En deça comme au delà de la chaine scientifique, l'esprit humain conçoit sans cesse de nouveaux anneaux.

BERTHELOT.

Pour un certain nombre de savants *l'âme est fonction du cerveau.*

Cependant avec les progrès récents de la psychologie, les difficultés d'interprétation *physiologique* se sont multipliées à tel point qu'elles imposent le *doute* ; et l'on est obligé de rechercher *s'il n'y a pas autre chose que le fonctionnement cérébral.*

Telles sont les sages paroles que nous trouvons au commencement d'un ouvrage du Dr Geley « *L'Etre Subconscient* ».

Cet ouvrage nous montre comment un homme instruit, intelligent, consciencieux peut arriver par une méthode d'apparence scientifique, à un résultat qui se trouve à côté de la vérité (1).

(1) Nous pensons que l'expression a un peu trahi la pensée de notre collaborateur, puisque M. le Dr Geley arrive à conclure que la probabilité est plus forte en faveur de l'explication spirite que pour toute autre (*N. d. l. r.*).

L'auteur admet tous les phénomènes spirites.

Il passe en revue les différents *phénomènes psychiques inconscients* et cite des exemples d'activité *subconsciente*, soit à l'état de veille, soit dans un état intermédiaire entre la veille et le sommeil.

Il étudie les *névroses ;* les manifestations de *personnalités multiples* chez le même individu ; l'*hypnotisme*; *l'extériorisation de la sensibilité ;* la *lucidité, l'extériorisation de la motricité*.

Il étudie l'action à distance d'une faculté organisatrice ou désorganisatrice de la matière, l'action de pensée à pensée et enfin le *médiumnisme.*

Voici l'explication que l'auteur donne du médiumnisme :

Il est possible de l'expliquer par les seules notions déjà connues sur l'*extériorisation* et sur la *subconscience*, A CONDITION *de ne pas trop approfondir* certains détails sur lesquels l'auteur doit revenir ; A CONDITION aussi d'accorder un développement *considérable* à ces phénomènes *d'extériorisation et de subconscience.*

On peut expliquer *tous les phénomènes physiques* par *l'extériorisation à condition* d'admettre l'extériorisation complexe de sensibilité, de force, de matière et d'*intelligence* et d'une *faculté puissante* d'organisation et de désorganisation sur la matière.

On peut expliquer *toutes les manifestations intellectuelles* par la *subconscience*, A CONDITION d'admettre une subconscience *supérieure* fort complexe, différant de la subconscience *classique* et de la subconscience *normale* par ses facultés et ses connaissances beaucoup plus vastes, renfermant des *personnalités multiples complètes*, ignorées de la personnalité normale.

Il est clair, dit l'auteur, que si l'on accorde un pareil développement aux phénomènes d'extériorisation et un pareil pouvoir à la subconscience, on peut tout expliquer sans avoir besoin d'admettre l'intervention des *Esprits*.

Nous sommes à peu près de l'avis de l'auteur : il est clair, dirons-nous, que si vous imaginez chez l'homme ce que vous dites, il est inutile d'admettre l'intervention des Esprits, attendu que cette *subconscience* à toutes les propriétés de l'*Esprit* c'est un *véritable Esprit*.

Mais continuons à faire connaître les idées de l'auteur.

Pour lui, la subconscience supérieure n'est pas fonction du cerveau.

L'Etre subconscient extériorisable est le produit synthétique d'une *suite de consciences successives* qui se sont fondues en lui et l'ont peu à peu constitué ; et puisque l'être subconscient n'est pas fonction actuelle de l'organisme et en est indépendant, il doit *forcément préexister* et *survivre* à cet organisme.

On est vraiment étonné de voir un homme intelligent, habitué aux recherches scientifiques, entasser hypothèses sur hypothèses pour imaginer une chose qui a absolument les propriétés de l'Esprit.

Avec de telles hypothèses façonnées à son gré, l'auteur explique tous les phénomènes spirites.

Le *médiumnisme élevé* sera l'œuvre de l'Etre subconscient extériorisé.

C'est parce que cet être subconscient ne dépend pas de l'organisme qu'il peut y avoir, par lui, action sensible, motrice, organisatrice, intellectuelle en dehors des organes des sens, des muscles et du cerveau.

Mais peut-on tout expliquer par l'action de l'être subconscient extériorisé ? On le peut, dit l'auteur, *à la condition rigoureuse* d'accepter la définition, la description et l'interprétation intégrales qu'il a été conduit à donner de l'être subconscient extériorisable.

Seulement il reconnaît que cette explication *exclusive* de médium nisme entraîne de grandes difficultés.

En effet, dit-il, l'être subconscient attribue aux esprits des morts ce qui vient en réalité de lui.

Donc, l'être subconscient *se trompe ou nous trompe sur ce point.*

S'il se trompe, c'est que les facultés de clairvoyance sont limitées et alors on ne comprend plus comment il connaîtrait tous les détails minutieux qu'il donne parfois comme preuve d'identité des « esprits », et comment il peut savoir leur caractéristique complète, alors qu'il ne sait pas ce qui concerne sa propre identité.

S'il nous trompe, il ne peut plus être considéré comme ayant un rôle supérieur dans le moi.

Bien plus, cet être subconscient irait parfois jusqu'à se mettre en opposition avec l'être conscient et jusqu'à chercher à lui faire du mal.

Faut-il donc prendre en considération l'hypothèse *spirite* ?

Avant de répondre à cette question, l'auteur cite l'objection suivante faite à cette hypothèse :

Du moment que l'*extériorisation* et la *subconscience* peuvent tout expliquer; il est contraire à la méthode scientifique de faire appel à une hypothèse nouvelle : le *Spiritisme*.

Ce raisonnement serait irréfutable, dit l'auteur, si le spiritisme constituait une *hypothèse nouvelle*.

Mais il n'en est rien : le spiritisme est tout entier dans l'hypothèse de l'*être subconscient extériorisable*.

Nos lecteurs voient que nous avons affaire ici à un adversaire loyal. Nous lui répondrons : cette réponse est parfaitement juste ; en effet, qu'avez-vous imaginé ? Vous avez imaginé un *être* qui a *toutes* les propriétés de l'*Esprit*.

Il n'est donc pas étonnant que vous n'ayez plus besoin de recourir à ce dernier. *Il n'y a que le nom de changé.*

L'auteur va plus loin. Il dit : « La constitution progressive de l'Etre subconscient extériorisable dans des organismes successifs implique l'*antériorité et la survivance* de l'Etre à ces organismes. Elle implique par conséquent la certitude de l'existence de l'être après la destruction de l'organisme matériel ; c'est-à-dire la *possibilité de l'action spirite*. Il n'est donc pas possible, si l'on admet l'hypothèse intégrale de l'Etre subconscient de *repousser le spiritisme*. Si l'on se débarrasse de toute idée préconçue, la probabilité paraîtra réellement *plus forte pour l'explication spirite* que pour l'explication subconscientielle. »

Dans sa conclusion, l'auteur ajoute que le médiumnisme élevé permet de constater que le psychisme supérieur est entièrement séparable de l'organisme, qu'il appartient à un véritable Etre subconscient ; que cet Etre subconscient dépend si peu du corps qu'il est capable non seulement d'agir en dehors de lui, mais encore de désorganiser sa matière constitutive et de la réorganiser dans des formes différentes et distinctes.

On découvre en lui une volonté originale, des facultés et des connaissances très différentes des facultés et des connaissances de la conscience normale ; des facultés et des connaissances supranormales et transcendantales; des personnalités complètes et autonomes.

On reconnaît dans le psychisme supérieur une synthèse complexe dont les éléments constitutifs ne proviennent qu'en minime partie des acquisitions de la personnalité consciente et de l'existence actuelle.

En un mot, on conclut à la présence dans l'Etre de principes dynamiques et psychiques d'ordre supérieur, indépendants du fonctionnement des centres nerveux, préexistants et survivants au corps ; soumis à une évolution corrélative à l'évolution organique.

N'insistons pas davantage. Nos lecteurs ont certainement compris les idées du Dr Geley.

Citons néanmoins les paroles par lesquelles l'auteur termine son ouvrage :

« Il y a dans l'être vivant des principes dynamiques et psychiques d'ordre supérieur, indépendants du fonctionnement organique, préexistant et survivant au corps. »

Nous aussi, nous terminons notre article par cette MÊME phrase à laquelle *nous ajoutons* ces mots : *Et ces principe ne sont autre chose que l'AME.*

ISIDORE LEBLOND.

Echos de Partout

La mort d'Antoine le guérisseur

On se demande parfois comment naissent les religions, l'histoire d'Antoine en est un exemple. Ce simple ouvrier, sans instruction, mais animé de l'amour de son prochain, se découvre un jour le pouvoir de guérir, et à partir de ce moment des adeptes se groupent autour de lui et exaltent ses mérites. On l'appelle LE PÈRE, on lui demande des instructions et peu à peu se crée une sorte de religion ; *Le Culte Antoniste*, qui dans une pétition revêtue de 120.000 signatures demande à être reconnue par l'Etat !

Louis Antoine était né à Mons-Crotteux en juin 1846, il est décédé le 25 juin 1912 à Jemeppes. A la suite de bien des avatars, Antoine fit une petite fortune à Varsovie et regagna la Belgique. Devenu spirite, il fonda le groupe des *Vignerons du Seigneur*, avec Gustave Gony, qui depuis s'est lancé dans la politique. Après la mort de son fils, Antoine adopta deux orphelines et s'adonna complètement à la guérison des malades qui venaient le trouver de toutes parts. Antoine fut un véritable homme de bien qui ne tira jamais de son pouvoir et de sa renommée un profit matériel. Souvent même il portait des aliments à des malheureux ; et c'est probablement à son désintéressement absolu, qu'il dût d'être toujours bien assisté lorsqu'il soignait ceux qui avaient recours à lui. Vraiment le don de guérir lui a été *donné* car ce n'est qu'assez tard, et après avoir fait du spiri-

tisme qu'il le reçut. Poursuivi deux fois par la justice, plus heureux que les guérisseurs français, il fut toujours acquitté.

Une dame de Paris, qu'il guérit, donna vingt mille francs pour la construction d'un temple et des dons venus de toutes les parties de l'Europe soutinrent sa revue *L'Auréole de la Conscience*. Bientôt une sorte de culte suivit l'érection du temple. Le fond de la doctrine d'Antoine est difficile à découvrir dans ses publications, au milieu d'une phraséologie obscure. Cependant, l'amour du prochain en forme la base, ce qui indique sa portée moralisatrice.

D'après un de ces disciples, « la vraie religion, dit le guérisseur, est l'expression de l'amour pur puisé au sein de Dieu qui vous fait aimer tout le monde indistinctement. Ne perdons jamais de vue la loi morale car c'est par elle que nous pressentons la nécessité de nous améliorer. Nous ne sommes pas arrivés tous au même degré de développement intellectuel et moral et Dieu place toujours les faibles sur notre chemin pour nous donner l'occasion de nous rapprocher de lui. Il se trouve parmi nous des êtres qui sont dépourvus de toute faculté et qui ont besoin de notre appui; le devoir nous impose de leur venir en aide dans la mesure où nous croyons à un Dieu bon et miséricordieux. Leur développement ne leur permet pas de pratiquer une religion dont les enseignements sont au-dessus de leur compréhension, mais notre manière d'agir à leur égard les rappellera au respect qui leur est dû et les amènera à chercher le milieu le plus avantageux à leur progrès. Si nous voulons les attirer à nous par une morale qui repose sur des lois inaccessibles à leur entendement, nous les troublerons, nous les démoraliserons et la moindre morale leur deviendra insupportable; ils finiront par ne plus rien comprendre; doutant de la religion, alors ils recourront au matérialisme... »

Autant nous admirons l'œuvre fraternelle d'Antoine se dévouant au soulagement de ses semblables, autant nous regrettons qu'il ait fini par adopter un costume spécial, se soit fait appeler *Père*, et créé une sorte de culte dont le besoin ne se faisait nullement sentir. Malgré ses erreurs, c'est un noble cœur qui disparait ; et nous lui envoyons l'expression de notre admiration et de notre respect pour la grande mission qu'il a sû dignement remplir : celle de soulager avec désintéressement ses frères malheureux.

Peut-on prédire l'avenir ?

Ainsi que l'écrivait récemment M. Gabriel Trarieux, un éminent auteur dramatique, des sages et des peuples ont cru à cette possibilité. Des civilisations puissantes vécurent dans cette notion; mais elle s'est éclipsée peu à peu des soucis de la science moderne. Aujourd'hui quelques esprits déclarent que ce procès doit être revisé.

Cette revision *Le Journal du Magnétisme et du psychisme expérimental* va la faire. Notre confrère fait appel à tous les modes de divination : psychométrie, voyance, lucidité, graphologie, chiromancie, cartomancie, etc., etc., peu importe le procédé,

S'il est possible de prédire l'avenir, il faut arriver à la certitude, non par des raisonnements, mais par des preuves. C'est la méthode que suivra notre confrère, sans parti pris, en ayant recours aux psychistes de toutes les écoles.

En conséquence, les chercheurs sont priés de vouloir bien consigner des faits précis, scientifiquement constatés, dont ils ont été témoins, et de les transmettre au *Journal du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris IVe.

Que sont devenus les papiers de D. D. Home?

Le Dr Walter Bornmann, dans le numéro de juin d'*Uebersinnlinh Welt*, écrit à ce propos, les lignes suivantes:

« En cette circonstance je ne saurais hésiter à appeler l'attention du monde qui s'occupe des sciences occultes, sur l'importance de cette question. Les nombreux documents écrits : lettres de témoignages adressés à Daniel Home furent loyalement confirmés et attestés par sa veuve, née Aksakow. Après l'étude et l'examen de ces documents effectués par une Commission de la Socity for Psychical Research, et dont l'authenticité fut confirmée, par la société, par Myers, Mme Home rompit avec la Société anglaise la promesse qu'elle avait faite de lui céder ces documents, étant donnée l'incertitude qu'elle avait sur le sort qui pouvait être reservé, dans l'avenir, à ces documents précieux.

« *Qu'ont bien pu devenir depuis toutes ces pièces de si grandes valeur* ? — Sont-elles tombées entre les mains du fils Grégoire Home qui fixa, par la suite, son domicile dans la Russie méridionale ? A maintes reprises j'eus l'occasion de m'entrenir de ces faits avec Ruffina Nœggerath, qui avait particulièrement connu le fils, dont elle avait hautement appréciée les facultés médiumniques héritées par lui de son père. Depuis cette époque, le fils a disparu et toutes les lettres que je lui ai personnellement adressées m'ont été en partie retournée, d'autres étant restées sans réponse. L'on craint même, parait-il, qu'il ne lui soit arrivé malheur. D'identiques tentatives entreprises par d'autres personnes sont également restées sans résultat. C'est la raison qui me conduit à adresser un appel à tous les occultistes, ainsi qu'à toutes les revues et tous les journaux spéciaux, en vue d'obtenir qu'ils associent leur action dans un effort aimable, *afin d'arriver* au résultat désiré de la découverte de documents d'une incomparable valeur. »

Conférences

du Commandant Darget à Lyon

C'est devant des salles archi combles, d'un auditoire composé d'étudiants et de chercheurs de tous ordres, que les conférences Darget, organisées par « l'œuvre populaire d'éditions philosophiques », ont eu lieu

les dimanches 19 mai et jeudi 23. Monsieur Emmanuel Vauchez à qui l'on doit, en grande partie, l'enseignement obligatoire, et la loi de 2 ans, préside.

Le sujet de la conférence étant : *La radio-activité humaine*, donne à M. Vauchez l'occasion de parler de la fondation du prix organisé sous son instigation par la « Société de photographie transcendantale », en vue de récompenser l'inventeur d'un instrument, ou d'un procédé permettant de photographier ou d'enregistrer les êtres de l'espace, sans le concours de médiums. Il dit que le montant de ce prix est à l'heure actuelle de 50.000 fr, *et qu'il ne désespère pas* que la photographie de l'invisible *trouvera sous peu son Arago*, qui laissera à l'humanité non seulement la preuve de l'immortalité de l'âme, mais encore l'admirable mo rale qui résultera de cette découverte dont la société actuelle, envahie par le matérialisme et le sensualisme,a tant besoin. Il donne ensuite la parole au commandant Darget ; le vaillant conférencier toujours prêt à répondre aux rappels des chercheurs, et à servir la vérité dont il est un des plus vaillants apôtres, est salué par une salve d'applaudissements. Nous assistons alors à une série de projections sur la radio-activité, parmi celles-ci, pour ne signaler que celles que ma faible mémoire a enregistrées, je citerai le fluide radiant végétal d'une feuille de fougère qui, soumise à la magnétisation de M. Darget sur une plaque sensible dans le bain révélateur, a produit sa photo en double exemplaire. Une autre série nous montre la ra lio activité des animaux Une plaque placée sur le cerveau d'un agneau, au moment où l'on venait de l'égorger, donne la photographie de son cerveau

Une autre série nous montre la radio-activité humaine. Une plaque placée sur le front du commandant, au moment d'une violente colère, nous représente une tempête, des vagues, des radiations violentes, telles que les vibrations psychiques de l'âme doivent se produire aux moments de grands accès de révolte, ou de grondements intérieurs qui se manifestent sur la phy si oomie, mais d'une manière moins vive qu'à l'intérieur de l'Esprit. Nous assistons ensuite à une série de productions photographiques prouvant d'une manière rigoureusement scientifique, la transmission de la pensée, la projection d'objets sur une plaque sensible sous l'influence de la pensée. Cette première conférence, agrémentée d'anecdotes charmantes dont les anciens officiers de la nature de M. Darget ont le secret, a captivé l'auditoire qui a manifesté sa satisfaction par de vifs applaudissements.

Le jeudi 23, M. Vauchez nous dit combien il est touché de voir l'intérêt que le public apporte à la question de la photographie, et encourage ous les chereheurs à entreprendre des études sérieuses dans ce domaine. Car, dit-il, lorsque la photographie sera entre les mains de tous, que tous pourront à volonté photographier leurs parents ou leurs amis décédés, la démonstration scientifique de l'âme sera un fait acquis, des intelligen-es supérieures se joindront à celles qui ont préparé cette voie, et de

cette union s'élèvera l'ère du progrès de la morale raisonnée, qui aura pour conséquence la justice et la fraternité.

Comme à la précédente séance, le conférencier est salué par de vives marques de sympathies. Cette soirée dit-il est consacrée à la photographie des Esprits, elle est la conséquence de la première qui lui a servi d'antichambre.

Quelque surprenantes que puissent vous paraître mes déclarations, et les projections qui vont suivre, les Esprits non seulement existent, mais encore, ils ont l'audace de se faire photographier, en employant pour se rendre visibles, compacts, des fluides, c'est-à-dire la partie radio-active des médiums, qu'ils assemblent avec la leur.

Nous assistons alors à toute une série de photographies parmi lesquelles on peut signaler une quinzaine de clichés que lui avait prêtés M. Delanne, et qui se trouvent dans ses 2 volumes si remarpuables : « *Les apparitions matérialisées des vivants et des morts* ». Le commandant Darget a d'ailleurs cité M. Delanne comme étant un des meilleurs et des plus consciencieux écrivains. Pour mon opinion personnelle, et que je crois être celle de tous les spirites ou chercheurs, ces 2 volumes constituent à eux seuls : LA PLUS GRANDE ENCYCLOPÉDIE des phénomènes irréfutables de la Science Spirite.

Nous voyons encore défiler les photos de Katie King, de Bien Boa de célèbre mémoire, qui a déchaîné une avalanche de polémiques, qui ont été relevées et remises au point par les savants rapports de MM. Richet et Delanne.

Des photos montrent les expériences de lévitations et de matérialisation du savant polonais, le docteur Ochorowicz. Nous voyons une lévitation d'une aiguille, puis le portrait de la petite Stasia, obtenu dans des conditions très surprenantes. Ensuite, tirées de l'album : « *La photographie transcendantale* » une série de photos obtenues par les Drs Hansmann et Keeler de Washington, Etats-Unis, ainsi que celles obtenues par le médium photographe M. Blackwel de Londres, chez lequel le célèbre publiciste W. Stead expérimenta si souvent. Enfin une série de photos personnelles au commandant Darget termine cette importante soirée. Pour montrer l'authenticité de ces photographies, et l'identité incontestable des Esprits photographiés, qu'il me suffise de faire la description de l'une d'elles, qui servira de comparaison pour toutes celles qui ont été présentées.

Le commandant Darget adressa au Dr Keeler, sa propre photographie, et une mèche de cheveux de sa belle-mère, morte quelque temps auparavant, sans désigner le sexe ou l'âge du sujet qu'il désirait obtenir.

Après l'envoi des documents, le commandant se rend avec sa femme chez un médium voyant, qui leur déclare : qu'il voit à leurs côtés une dame de leur parentée décédée récemment ; il la dépeint très exactement en rappelant certains faits connus seulement de M. et Mme Darget, qui reconnaissent à ces détails, leur belle-mère.

Le Commandant fit demander à l'Esprit, s'il voulait bien se rendre chez le Dr Keeler pour s'y faire photographier.

La réponse fut que tout le possible serait fait. Un mois après, le Commandant reçut du Dr Keeler, qui n'avait jamais vu ni M. Darget, ni sa belle-mère, une épreuve avec plusieurs figures, parmi lesquelles, il reconnut celle, fort visible, de sa belle-mère. Mme Darget n'eut pas, non plus, le moindre doute. La ressemblance frappante fut affirmée dans les procès-verbaux que signèrent des voisins, la couturière qui habilla la mère de M. Darget, le Dr Papus qui l'avait soignée, etc.

Devant de pareilles preuves, le doute n'est plus possible, et l'on peut se rendre compte de la valeur de tels arguments en présence d'un public avide d'études et de recherches.

Les conclusions du commandant Darget, fort bien conduites, l'ont amené à montrer à la société, toute l'importance de telles constatations pour l'avenir de la science, de la philosophie et de l'âme humaine. Après une très belle envolée finale, sur l'évolution de la pensée, et la constatation raisonnée de l'Intelligence, de la Force et de la Vie Universelle, le commandant Darget nous entraîne sur les hauts sommets des mondes supérieurs, où il nous sera permis de collaborer à l'œuvre immense de la Création et du Créateur.

C'est sur ces trouées vers l'infini, que le commandant termine sa seconde conférence, acclamé par les auditeurs qui se séparent réconfortés, pleins d'énergie et d'espoir pour expérimenter chacun ce domaine de preuves qu'apporte la photographie à la science spirite.

J. SOLAM.

Le fantôme posthume d'un chien

C'est surtout par l'observation directe des faits et non par des raisonnements, que l'on arrivera à résoudre les problèmes de l'existence de l'âme animale. Si, déjà, les manifestations psychiques de nos « frères inférieurs » comme les nommait Toussenel, nous obligent à reconnaître une très grande analogie entre eux et nous, et nous avons cité des cas de télépathie animale qui ne sont pas douteux, leurs manifestations posthumes acquièrent une importance capitale pour démontrer la survie de leur principe intelligent, en même temps que celle du périsprit, conservateur de l'individualité dans l'espace. Lorsque la vision est celle d'un animal mort, on ne pourra guère objecter que la forme qui est vue est créée par la sub-

conscience de l'animal,ou par un acte réfléchi de sa volonté. La présence d'une image réelle et matérialisée du corps physique, implique la persistance du type organique dans l'au-delà, que certains abstracteurs de quintessence ont voulu nier, en dépit de l'évidence des manifestations.

A ce titre, l'article suivant, que nous empruntons à notre confrère *Le Monde psychique* (1), est intéressant, en ce sens que ce récit confirme un certain nombre d'autres faits semblables, que nous avons rapportés dans notre Revue et ceux que l'on trouve dans l'ouvrage de Dassier : L'*humanité Posthume*. Si l'on veut bien tenir compte des faits cités, on verra que la question de l'évolution du principe intelligent peut être abordée par la méthode scientifique, ce qui a une portée philosophique de premier ordre car, à y bien réfléchir, ce n'est plus seulement la survie qui serait démontrée, mais l'immortalité, puisque les morts successives du même individu, loin de porter atteinte à sa personnalité, nous la montrent sans cesse grandissante dans le temps et dans l'espace.

Voici donc de quoi il s'agit :

« The Animal's Guardian » reproduisit récemment plusieurs histoires d'apparitions d'animaux, écrites dans le *National Review* par le capitaine E. T. Humphries, qui les a réunies pendant ses voyages dans maints pays. Leur caractère général pourra être jugé d'après l'histoire suivante, qui, atteste le capitaine, lui a été racontée par un ami et sa femme, et dont la vraisemblance n'a aucune raison d'être mise en doute.

« Pendant qu'ils étaient dans le sud de l'Afrique, leur habitation se trouvait tout près de la ligne du chemin de fer, dont leur jardin n'était séparé que par un tout petit mur. A ce moment, ils possédaient un magnifique boule-dogue, auquel il était permis d'errer partout, à cause de sa conduite parfaite. Malheureusement, un soir, s'étant éloigné sur la ligne, et ayant voulu éviter une locomotive il fut tué par une autre.

« Quelques mois après, les conducteurs de deux trains du soir donnèrent toujours des coups de sifflets avec leur machine. Ce fait ennuyait beaucoup le propriétaire du chien mort. De plus, sa femme était de santé délicate et se trouvait souvent alitée pendant

(1) nº d'avril 1912 p. 446.

ces temps. Le mari arrêta un jour un des conducteurs après sa journée, et lui demanda si les coups de sifflet étaient réellement nécessaires puisqu'il n'y avait aucun signal en vue. Tout d'abord, l'homme s'étonna d'être questionné sur ce sujet ; mais le mari réitéra la question en invoquant la maladie de sa femme. C'est alors que l'homme expliqua que l'ami de l'écrivain avait le remède en ses propres mains, puisque le coup de sifflet était donné seulement dans le but d'empêcher son chien d'être écrasé, car il traversait souvent la ligne, et ne se dérangeait pas jusqu'à ce qu'il ait été ainsi averti, alors qu'il passait d'habitude par dessus le petit mur dont nous avons déjà parlé.

« La description donnée du chien concordait en tout point avec celui qui avait été écrasé. Cette apparition continua pendant quelques mois à différents intervalles. »

(Traduit du *Light* par G. Ropicault.)

Les circonstances permettent de croire qu'il ne s'agit pas ici d'hallucinations auto suggestives des conducteurs des trains, qui paraissent n'avoir pas connu la mort accidentelle du boule-dogue, puisqu'ils le prenaient pour un animal vivant. C'est donc bien, si le fait est parfaitement exact, une matérialisation posthume. Il serait désirable de réunir le plus grand nombre possible d'observations authentiques de cette sorte, car on comprend tout l'intérêt qu'elles présenteraient pour nos études.

G. D.

De la Fraude

DANS LA

production des phénomènes médiumniques

(*Suite*) (1)

B — Fraude volontaire factice

Je ne crois pas qu'il existe d'exemples bien caractérisés de ce genre de fraude ; pour ma part, je n'en connais pas, on ne peut que le soupçonner, et quand je l'ai — *peut-être* — rencontré, le doute m'a empêché de conclure dans un sens ou dans l'autre. Cette fraude

(1) Voir le n° de mai p. 671 et suiv.

n'est donc que possible, mais, à ce seul titre, elle doit trouver sa place ici.

Pour se rendre compte de ce que peut être cette espèce de fraude, il faut se remettre en mémoire ce que j'ai établi plus haut, à savoir que toute opération sur l'astral, toute tentative d'entrer en relation avec ses habitants, détermine parmi ceux-ci une lutte entre ceux qui favorisent l'entreprise et ceux qui lui sont hostiles.

Ces derniers ont deux moyens de contrecarrer la réalisation du phénomène, soit en neutralisant les forces des aides par leurs forces propres : c'est le procédé direct, analogue à celui qu'emploierait un homme pour empêcher un autre homme de, par exemple, soulever un meuble. L'autre procédé — indirect — consiste, une fois le phénomène produit, à le rendre douteux et controuvé en jetant dans l'esprit des témoins un doute sur sa réalité effective : c'est l'analogue de celui qu'a jadis employé le Dr Jobert de Lamballe pour montrer que ces *raps* et coups frappés attribués aux esprits, sont produits par un craquement spécial du muscle court péronier d'un assistant fraudeur.

Aux premières pages de cette étude, je cite le fait d'un comité de contrôle encerclant le cou du sujet médiumnique dans le sommet d'un sac qui renfermait le reste du corps et disant au sujet qui craignait une rupture du lien : « Si ce lien est rompu, ce sera pour nous la plus sûre preuve que vous êtes aidé par des forces intelligentes extérieures ». Le lien ne fut pas rompu puisqu'il s'agissait de produire d'autres phénomènes, notamment des matérialisations. Mais si une Entité astrale voulant prouver la réalité des forces intelligentes extérieures avait rompu le lien, que serait-il arrivé ? Evidemment les assistants se seraient inclinés, le lien ayant été fait de telle façon qu'il était impossible à un être humain de le briser par ses seules forces. Or, supposons un instant qu'à côté de l'*aide* se soit trouvée une *hostilité* assez forte pour agir ; le sujet possédant la faculté dite d'apports, l'Entité hostile pouvait s'en servir pour amener près du sujet une paire de ciseaux. Et alors, à la découverte de cet objet, la pensée dominante de chacun des assistants n'aurait pu être que celle-ci : « Evidemment, nous avons mal fouillé le médium au préalable; il avait caché sur lui une paire de ciseaux qu'il a laissé maladroitement tomber sur le parquet après s'être libéré du lien, et qu'il n'a pas su retrouver pour la dissimuler à nouveau. »

Comme je le disais en racontant ce fait, le lien en question fut coupé, mais dans un autre milieu où l'on ne s'occupe pas de science

où l'on s'occupe uniquement de spiritisme, et le même sujet fut en butte aux plus violents soupçons. Et cependant il s'était passé là quelque chose d'absolument anormal et difficile à expliquer suivant les lois de la simple logique. La personne, le maître de la maison, qui avait établi le lien, occupait une des deux extrémités du demi-cercle formé par les assistants ; il se trouvait contre la muraille de la pièce, à sa droite, et avait à sa gauche l'assistant qui lui faisait suite dans la chaîne. La place qu'il tenait était donc on ne peut plus facilement repérable, même dans la plus absolue obscurité : il suffisait, pour s'écarter de lui, de suivre la muraille à quelque distance. Or, qu'arriva-t-il ? Au cours des phénomènes, le médium, fraudeur ou loyal, c'est-à-dire intransé ou non, se trouva ou fut traîné par les forces extérieures ou par les siennes propres, çà et là sur le parquet, dans l'aire du demi-cercle formé par la chaîne des assistants, et vint en fin de compte vers la personne qui avait établi le lien sur un des genoux de laquelle il s'adossa ; c'est-à-dire que, au lieu de rester étendu sur le parquet, il était assis, le corps redressé le long d'une jambe de la personne en question, et le cou absolument, normalement, je dirai même nécessairement, à la portée de toute palpation de la part de cette personne qui, occupant une extrémité de la chaîne, avait naturellement une main libre. Un autre assistant, ayant les mains prises dans celles de ses voisins n'eût pu tâter qu'avec difficulté, et n'ayant pas procédé lui-même à la ligature du lien n'en aurait pas constaté la rupture. Au contraire, la personne en question, devant toutes les facilités qui lui étaient ainsi données, n'hésita pas à palper le cou du médium et découvrit aussitôt la rupture du lien qu'elle avait établi. De là, de sa part, une accusation de fraude qui semblait bien établie. Pourtant, en m'en parlant dans la suite, cette personne me disait : « Je ne m'explique pas pourquoi, si le sujet n'était pas en transe réelle, il est venu s'adosser justement à mes genoux, c'est-à-dire, en somme, s'il fraudait, se jeter *dans la gueule du loup*. Il y a là, pour moi, quelque chose de troublant ! »

J'ai essayé, par la suite, de trouver l'explication du fait qui est en effet inexplicable suivant la logique normale, et je suis arrivé à une hypothèse basée sur la fraude consciente factice d'une ou plusieurs Entités contraires. J'ai eu, en effet, la preuve que ce sujet est entouré de certaines Entités qui lui sont hostiles, et dont l'hostilité à son égard va parfois jusqu'à lui faire du mal et à le blesser. Or, ne se peut-il que, voyant s'accomplir normalement les phénomènes générés par ce sujet, une de ces Entités contraires ait voulu jeter,

dans l'esprit des assistants, le doute sur la réalité même des phénomènes produits en brisant d'abord le lien et en amenant ensuite le sujet près de la seule personne qui pût aussitot constater cette rupture, et, finalement en faisant, par elle, jeter le doute sur les expériences antérieurement acquises ?

Evidemment, ceci n'est qu'une hypothèse — aussi, je ne la donne que comme hypothèse, laissant le lecteur en dégager ce qu'il croira en être l'essence.

Tout ceci, je ne me le dissimule pas, constitue un problème des plus troublants ; mais après le Dr Ochorowicz affirmant que « la fraude des Esprits est chose plus commune qu'on ne croit », j'en suis réduit à dire :

— La quasi-fraude, accomplie en vue de perdre le médium est-elle possible ?

La réponse ne peut être qu'affirmative. C'est pourquoi ce genre spécial de fraude devra être indiqué et étudié comme les autres.

C) **Fraude inconsciente**.

Ici encore, les spirites fervents, pour qui les « Esprits » ne peuvent être qu'impeccables, vont crier au parti-pris et au scandale... « Comment, diront-ils, peut-on admettre qu'un « Esprit » puisse frauder sans s'en douter ? On peut admettre, à la rigueur, de leur part la fraude consciente, hostile ou favorable, mais de la fraude inconsciente ! c'est de la pure démence. »

J'ai heureusement, pour étayer ma thèse, des faits précis et dont le premier venu peut contrôler la réalité.

Ces faits sont au nombre de deux principaux que je vais examiner successivement : la transfiguration et la traction hyperphysique du sujet.

a) *La transfiguration.*

Parmi toutes les personnes qui fréquentent les séances d'expérimentation des phénomènes médiumniques, il n'en est peut-être aucune qui n'ait assisté à ce qu'on appelle une incarnation : l'Entité astrale prend subitement possession du médium, non positivement endormi, mais dans un état hypnoïde spécial, et parle par sa bouche.

Pour ma part, j'ai toujours trouvé infiniment trop de ressemblance entre ce phénomène psychique et le phénomène hypnotique décrit par Azam sous l'appellation de « personnalités secondes » et, d'autre part, il m'a toujours paru si facile à frauder que ja-

mais je n'en ai fait état ; je ne veux pas dire par là qu'il est controuvé, loin de là ; au contraire il *doit* exister ; mais il présente tant de possibilités d'erreur que, devant la difficulté de décider si l'incarnation est réelle, factice ou frauduleuse, à mon avis, il est prudent de l'éliminer, *dans tous les cas*, du nombre de phénomènes acquis au cours d'une séance (1).

Beaucoup d'observateurs, je le le sais, sont du même avis que moi.

Est ce pour obvier à la défaveur qui entoure ce genre de phénomène ? Je ne sais, mais, dans certains cas, les Entités directrices le compliquent d'un autre phénomène qui consiste à donner au sujet les traits de la personne censée parler par sa bouche.

Théoriquement cette transfiguration s'explique avec une grande facilité : — l'Entité astrale a action sur le double aithérique du sujet et lui donne telle ou telle forme, et, comme ce double aithérique est le *moule* du corps physique, ce dernier corps s'assimile la forme voulue.

Mais, dans la pratique, cette complication, ce « perfectionnement » du phénomène n'a d'autre résultat que de fortifier la suspicion de fraude, voici comment : — les traits du sujet ne peuvent pas se *mouler* instantanément sur la matrice du corps aithérique ; il est certain qu'à la longue ils y arriveraient parfaitement, mais à la condition de laisser aux cellules le temps de modifier leurs groupements. Il en résulte que la modification instantanée des traits ne peut être complète, et que, dans le visage nouveau on retrouve encore les caractéristiques du visage normal.

Or, devant la parole seule de l'incarnation, on ne peut, dans le doute, que rester sur une réserve absolue ; quand la transfiguration s'y adjoint, le doute absolu cesse pour faire place à une très nette suspicion contre le sujet dont on reconnaît, malgré tout, les traits ;

(1) Rien de plus simple que de savoir si l'incarnation est réelle : il suffit que le médium fasse preuve de connaissances qu'il ne possède pas à l'état de veille, Est-ce un prêtre qui est censé de communiquer, questionnez-le sur le bréviaire, la liturgie ou tout autre matière religieuse que le sujet ne connaît pas. Si c'est un médecin, faites-lui poser quelques diagnostics. Un marin, interrogez-le sur sa profession. Un ingénieur sur quelques formules, etc. Sans aller si loin, demandez-lui quelques preuves d'identité que vous vérifierez ultérieurement, sachant que le médium n'a pu se renseigner d'avance. Bien des faits de cette nature sont acquis maintenant, c'est pourquoi il semble un peu excessif de vouloir bannir ce genre de manifestation des séances (*N. d. l. r.*).

et on l'accuse — à tort, mais avec toutes les apparences de la certitude — de mentir en paroles et de mentir en grimaces.

Cela est pire encore lorsque la transfiguration se produit isolément en obscurité, et que, dans la figure éclairée momentanément par un écran lumineux ou d'autre façon, on retrouve la plastique générale des traits du sujet. En pareil cas, tous les assistants, même les plus avertis, sont enclins à incriminer le médium de fraude, là où, cependant, il n'y a que quasi-fraude.

Il me semble donc qu'en cas de transfiguration comme en cas d'incarnation, la prudence la plus élémentaire ordonne de se tenir sur une réserve complète, devant la difficulté où l'on se trouve de discerner s'il y a fraude de la part du sujet ou quasi-fraude émanée des Entités astrales.

Ceci, bien entendu, si aucune circonstanee extérieure ne vient faire pencher la balance dans un sens ou dans l'autre.

Je m'explique.

Il y a quelques années, j'eus à étudier un sujet médiumnique — un homme d'une trentaine d'années — qui produisait des incarnations et des transfigurations et que l'on m'avait beaucoup vanté. Les premières, émanées de personnages inconnus, me laissèrent dans le doute : était-ce authentique? était-ce fraudé ? je n'en savais rien, je n'en pouvais rien savoir.

Soudain, les traits se modifièrent, et le personnage incarné déclara être mon père, décédé à l'âge de soixante-quinze ans. J'examinai le sujet avec toute la curiosité et l'attention que l'on peut soupçonner. Certes, je retrouvais dans ses traits certains indices des traits de mon père, mais ce qui dominait dans ce nouveau visage que je voyais, c'était la caractéristique du visage normal du médium. Il était en effet impossible à une figure de trente ans de prendre instantanément l'apparence d'une figure de soixante-quinze ans, et, en somme, celle que j'avais devant moi était avant tout celle du médium lui-même, un peu modifiée par une sorte de grimace générale. La tromperie me parut au premier abord si particulièrement grossière, que je me crus assuré d'une fraude — d'une fraude pitoyable —, et j'allais le dire nettement, lorsque le sujet eut un geste qui changea du tout au tout mes dispositions d'esprit.

Mon père avait sur la tempe droite un petit kyste qu'il croyait beaucoup plus apparent qu'il ne l'était en réalité, et, par une coquetterie de vieillard, quand il parlait, il avait, pour dissimuler ce

petit kyste, un geste habituel et familier qui consistait à ramener sur lui une mèche de ses cheveux blancs. Et ce geste, accidentel en temps ordinaire, était chez lui constant pendant qu'il parlait.

Or, c'était ce même geste, auquel je ne pensais nullement, mon père étant alors décédé depuis de longues années — ceci dit pour éviter l'objection tirée de la suggestion mentale — c'était ce même geste, dis-je, que je venais de retrouver dans le sujet, qui l'accomplit de façon permanente, comme l'aurait fait mon père lui-même, pendant toute la durée de notre conversation.

Et cependant — on peut croire que j'avais bien examiné la figure du sujet — je n'ai pas vu trace d'un kyste sur la tempe droite.

Certaines particularités que me dit ensuite l'incarnation achevèrent de me convaincre ; mais il n'est pas moins vrai que si le sujet n'avait pas eu ce geste révélateur, je regardais sa transformation comme le résultat d'une fraude absolument grossière.

Ceci montre que si la transfiguration, comme l'incarnation, ne doit être acceptée, au moins en principe, qu'avec la plus grande circonspection, il est aussi des cas où son imperfection fait croire à une fraude de la part du sujet, alors qu'il n'y a que quasi-fraude de la part de l'Entité, due à la difficulté pour celle ci de modeler instantanément la figure du médium en un nouveau masque (1).

b) *la traction hyperphysique du sujet*

Je vais avoir, pour expliquer certains phénomènes où l'apparence semble démontrer une tricherie du médium, à revenir sur la constitution occulte de l'homme.

J'ai parlé, plus haut, de certaines propriétés du médiateur plastique de l'être, intermédiaire entre l'esprit et le corps ; je m'en suis occupé au point de vue du dégagement partiel ou total et du phénomène de la répercussion. Je vais maintenant l'examiner à un tout autre point de vue.

L'an dernier, à l'*Institut de Recherches Psychiques de France*, que j'ai l'honneur de présider entre le colonel de Rochas et le marquis de Grollier, nous avons beaucoup expérimenté sur le fantôme des vivants. Nous avons reconnu qu'il se compose de trois parties principales (sans compter les éléments supérieurs de l'Etre que nous n'avons pu encore isoler) qui sont, à partir du corps matériel:

(1) A notre humble avis, dans ce cas, il n'y a aucune espèce de Fraude, la difficulté par l'esprit de reprendre sa forme ancienne n'ayant rien à voir avec l'intention de tromper qui, seule, peut constituer une fraude dans le sens réel du mot. ((*N. d. l. r.*).

1° Le double aithérique, détenteur de la vie physique.

2° Le corps astral, dépositaire de la sensibilité

3° Le corps mental, siège de l'intelligence.

4° Et enfin le corps causal qui renferme en soi les plus hautes facultés de l'esprit.

Mais ce dernier ayant été seulement entrevu sans pouvoir être étudié à part, je ne m'en occuperai pas ici.

Nos expériences nous ont démontré à l'évidence que c'est à l'aide du double aithérique seulement que le corps astral peut arriver à se matérialiser suffisamment pour pouvoir avoir action sur la matière. D'autre part, les expériences de H. Durville avaient, avant les nôtres, mis en lumière un fait particulier relatif au double aithérique : c'est que, dans aucune circonstance, il ne s'éloigne du corps matériel, ce qui se comprend puisqu'il en comporte la vie en soi. Lorsque, le fantôme étant extérioré — généralement à la gauche du sujet —, on veut l'envoyer au loin, il se scinde en deux parties, reconnaissables à sa coloration : le corps astral (et avec lui les éléments supérieurs) peut aller où on l'envoie, à quelque distance que ce soit ; mais le double aithérique s'en sépare alors et rentre dans le corps matériel. Il résulte de ce fait qu'il existe deux sortes de fantômes vivants (1).

1° Celui qui reste près du corps physique et qui est basé sur le double aithérique.

2° Or, il a été remarqué bien des fois ceci : c'est que *seul*, le premier de ces fantômes vivants peut agir sur la matière par ses propres moyens : il peut pousser ou renverser un objet ou une personne, appuyer sur un fléau de balance, etc. Le second, qui agit au loin peut éprouver les impressions passives, voir, entendre, etc. ; il ne peut agir par lui-même ; lorsqu'il veut agir sur la matière, c'est-à-dire se matérialiser soi-même suffisamment, il est forcé d'emprunter dans ce but les forces spéciales qu'il rencontre dans un autre corps aithérique vivant, et, comme nous l'avons vu, le corps aithérique d'un vivant ne s'éloignant *jamais* du corps physique auquel il appartient, le fantôme vivant, ainsi matérialisé loin de son

(1) Cette distinction a été indiquée par M. Delanne dans son ouvrage : *Les Apparitions matérialisées*, Tome I, sous le nom de *fantôme Odique* ; celui-ci n'est pas le périsprit, mais seulement une image du corps physique et on peut l'étudier dans l'extériorisation provoquée par les procédés de M. de Rochas, dans les cas de fantômes spéculaires ou autoscopiques, ainsi que dans certains exemples rapportés par les savants de la *Société anglaise de Recherches psychiques*.

propre aérosome, ne peut agir sur la matière que dans le voisinage immédiat de l'autre vivant à qui il a emprunté sa force aithérique.

Or, quelle est la différence capitale qui distingue un fantôme de vivant d'un fantôme de décédé ? Evidemment le double aithérique, détenteur de la vie physique qui se rencontre dans le fantôme vivant *proche de son aérosome* et fait défaut — naturellement — au fantôme du décédé.

Mais puisque le fantôme du vivant, envoyé au loin, n'a plus avec lui son double aithérique, source de force matérielle, il en résulte que le fantôme du vivant, éloigné, c'est-à-dire privée de son corps matériel diffère très peu, si même il en diffère du fantôme du décédé, privé lui aussi de son corps matériel. Donc, par suite, et dans des conditions semblables, le mode d'action de l'un sera sensiblement semblable au mode d'action de l'autre (1).

Nous venons de voir que le fantôme vivant, extérioré au loin, ne peut se matérialiser suffisamment pour actionner la matière qu'en empruntant les forces aithériques d'un autre organisme vivant dans les environs immédiats duquel il est forcé d'agir, puisque ses autres forces ne peuvent s'éloigner de leur possesseur naturel. Il est de toute évidence que le fantôme du décédé ne peut agir que de façon identiquement semblable.

Ceci nous donne la clé du phénomène de matérialisation où un fantôme de l'au-delà, voulant faire constater sa présence, emprunte à un assistant, et plus spécialement au médium — plus apte que d'autres à extériorer les éléments de son être — les forces aithériques dont il a besoin.

Mais allons plus loin, et nous allons enfin trouver l'explication de cette « fraude insconsciente » que peuvent commettre les Entités du mystère.

Une séance de matérialisation suit son cours, naturellement dans une profonde obscurité, puisque la lumière est un dissolvant de

(1) Ici, encore, on nous permettra de faire quelques réserves, car il est des cas bien constatés ou le double du vivant a puisé manifestement l'énergie nécessaire aux manifestations physiques à grande distance dans son propre corps matériel, car le synchronisme des mouvements du corps fluidique et de l'organisme démontraient la liaison intime existant entre eux à ce moment. Le cordon fluidique reliant le double au corps physique faisait l'effet de conducteur de l'énergie, à la façon d'un fil électrique rattachant deux postes. Dans ce cas le sujet est son propre médium. (*N.d l.r.*).

toute substance fantômale (1). Déjà plusieurs phénomènes se sont produits, lorsqu'un des assistants manifeste le désir d'être touché. — Ce désir, je l'ai remarqué souvent, est général : beaucoup de personnes douteraient de la réalité des phénomènes sonores ou lumineux si elles n'étaient touchées. Et, après tout, ce désir est naturel et se comprend du reste. — Donc l'Entité sollicitée s'approche de l'assistant qui a formulé ce désir, matérialise sa main et la lui appuie sur l'épaule. La personne touchée ainsi, dans un mouvement d'instinct ou de contrôle avance les mains, et elle saisit... qui ? le médium. Cris. Scandale. Le médium est intrancé, mais cela ne se voit pas l'obscurité. On fait la lumière. Le médium est-il réellement intrancé ? Cela ne se peut pas, puisque c'est lui qu'on vient de saisir. C'est évidemment lui qui a touché le spectateur à l'épaule. Sa trance ? Simulation ! Fourberie ! Charlatanisme ! Et le médium, qui ne se rend compte de rien, qui ne s'explique pas à lui-même comment il s'est trouvé près de cet assistant, le médium est expulsé sous les huées.

Que s'est-il passé, cependant ?

Tout autre chose que ce qu'inventent les assistants.

Voulant faire droit à la requête de la personne qui demandait un attouchement, l'Entité a puisé chez le médium la force aithérique suffisante pour matérialiser la main avec laquelle il frappera l'épaule de cette personne.

Mais, soit que le médium soit malade ce soir-là, simplement épuisé par les phénomènes précédents ou pour toute autre cause, son double éthérique s'éloigne très peu de lui, et, par suite, à deux mètres de lui l'Entité n'a plus la force nécessaire pour maintenir la matérialisation de sa main de façon à faire sentir son attouchement. Qu'arrive-t-il alors ? Elle amène le médium près d'elle de façon à agir dans son voisinage immédiat et, par conséquent, pouvoir utiliser sa force. Et, en effet, par suite de la grande proximité du médium, elle a pu agir, avec sa main matérialisée, sur l'épaule de l'assistant. Celui ci, subitement, projette ses mains en avant, vers le sol. Que rencontre t-il ? Le fantôme ? Non puisque celui-ci n'a matérialisé que sa main. Ce qu'il saisit, c'est le médium, amené près de soi par l'Entité astrale, qu'il accuse de fraude pour une raison qui semble au premier abord évidente : que pouvait faire le médium près de lui, alors qu'il se sentait touché ? Dans ces condi-

(1) Pas toujours, ni dans tous les cas, car nombre de séances ont lieu à la lumière rouge, que les apparitions arrivent à supporter facilement lorsqu'elles sont suffisamment matérialisées, à la suite d'un long entraînement. (*N. d.l.r.*).

tions, pour lui, comme pour les autres assistants, tous de parfaite bonne foi, le médium ne peut être qu'un fraudeur.

J'ai l'intime conviction que nombre de sujets médiumniques ont eu à souffrir de l'ignorance presque générale de ce fait.

En pareil cas, ni l'Entité ni le médium ne fraudent; mais la première a été obligée, pour produire le phénomène demandé, de se soumettre à une loi de psycho-physiologie presque inconnue du public, et a paru ainsi au public commettre une fraude inconsciente dont toute la responsabilité apparente et tout le poids réel retombent sur le malheureux sujet qui n'en peut mais.

Je n'ai cité qu'un fait au hasard, mais soyez assuré qu'il en est bien d'autres où, tout en agissant correctement, l'Entité astrale, et par suite le médium, semblent frauder consciemment ou non. Tout ce chapitre de la psycho-physiologie nous est, en effet, presque entièrement forclos et nous nous entêtons à ramener aux lois de la science normale, et de mesurer avec son aune, tous ces phénomènes qui sont absolument en dehors d'elle.

A ce point de vue, notre éducation presque entière est à faire, et il se passera indubitablement encore de longues années avant que nous ayons réussi à asseoir sur des bases solides les lois primordiales de la phénoménalité hyperphysique.

En attendant, il semble qu'il serait prudent de nous dire, comme le vieux Montaigne : « Que scais-je ? » et de ne pas faire supporter le poids de notre ignorance à des gens dont beaucoup regardent leurs facultés spéciales comme la marque évidente d'une mission qui leur a été dévolue sur terre : nous mettre en relation avec le plan immédiatement supérieur de l'univers. — Donc, faisons aux médiums un crédit qui, ne fût-il que de la millième partie de notre ignorance, serait encore envers eux un acte de justice relative.

Et qu'on ne se trompe pas à ces mots ! Il ne faut voir dans mes paroles que ce que je veux dire réellement, que ce que la sagesse des nations a toujours hautement proclamé : « Dans le doute, abstiens-toi ! » Quand une fraude *de la part du sujet*, ne vous est pas démontrée à l'évidence matérielle, abstenez-vous d'accabler un être qui a peut être agi avec loyauté et n'est victime que de phénomènes psychologiques de la part des assistants ou d'actes hyperphysiques de la part des Entités astrales.

Quant aux fraudeurs avérés, qu'on les exécute !

(*La fin au prochain numéro*) CHARLES LANCELIN.

Ouvrages Nouveaux

La Réincarnation

LA MÉTEMPSYCHOSE ET L'EVOLUTION par le Dr PAPUS, *un volume in-18 jésus avec 8 planches hors texte*, à Paris, chez DORBON-AINÉ, *19, boulevard Haussmann.* — Prix : **3 fr. 50**.

Un ouvrage un peu complet sur la Réincarnation intéresse autant les Spirites que les Théosophes et les Occultistes, comme aussi bien tous ceux qu'angoisse l'idée de « l'au-delà » et de l' « après nous ? ». Le Docteur Papus vient de faire paraître sous le titre : *La Réincarnation, la Métempsychose et l'Evolution*, un volume très clair et en même temps sans termes techniques abstraits.

Ce volume, *qui peut être lu par tous*, étudie les phases de la Réincarnation, depuis le retour des cellules physiques dans d'autres corps physiques, jusqu'au retour de l'Esprit immortel en de nouveaux corps.

Plusieurs gravures accompagnent cet ouvrage vraiment original, qui se termine par un appendice reproduisant les lois de Manou (chapitre relatif à la Réincarnation) et une belle communication de Gabriel Delanne sur ce sujet.

Le prix très réduit (**3 fr. 50**) de ce volume édité par Dorbon-Aîné avec sa facture si artistique, est un garant du gros succès qui attend le nouvel ouvrage du Docteur Papus.

(*Note de l'Editeur*)

Pour vaincre le Destin

par HECTOR DURVILLE

L'Art de Réussir. L'Art d'être Heureux, avec 1 fig. et 2 portraits. Prix : 1 franc. MM. Hector et Henri Durville, éditeurs, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Il y a un nombre considérable de personnes qui croient encore que le *destin* est fatal. C'est une erreur profonde. Chacun de nous est le maître de sa destinée et il peut toujours la modifier. Avec un idéal bien établi, surtout lorsque cet idéal est soutenu par une volonté puissante, on peut même la changer complètement ; et de mauvaise qu'elle était la rendre parfaitement bonne. La vie nous appartient en propre. C'est à nous de l'orienter. Mais, hélas ! le plus grand nombre de ceux qui sont marqués par un mauvais destin, ne savent que le subir, sans soupçonner ce qu'il leur faudrait faire pour le rendre favorable.

Combien en est-il parmi nous qui ne réussissent jamais ce qu'ils entreprennent ? S'ils ont de l'argent ils le dépensent en pure perte et tombent

souvent dans la misère, pendant que d'autres parviennent à la fortune avec rien. Est ce le destin est-ce le hasard ? qui décident du succès ou de l'insuccès ? — Evidemment non ? — Le succès est régi par une loi de la nature. Ceux qui observent cette loi réussissent toujours, tandis que ceux qui la transgressent ne réussissent jamais. Celui qui réussit observe instinctivement cette loi, même sans la connaître. Celui qui ne réussit pas, peut réussir en apprenant à l'observer.

Combien d'individus sont malheureux, sans espoir de pouvoir sortir de cet état ??? — On peut être heureux dans une cabane au coin d'un bois, avec des moyens insignifiants, tandis que bon nombre d'individus favorisés par la fortune ou par la réussite en affaires, se considèrent comme malheureux. Le bonheur n'est pas dans la fortune, il n'est pas complètement dans la réussite ? mais il se trouve dans la manière de le concevoir. Donc, pour être heureux, quelle que soit la situation que l'on occupe, il est nécessaire de connaître cette manière et de l'appliquer à l'orientation de son existence.

Apprendre à vaincre le destin ; apprendre à réussir tout ce que l'on entreprend ; et enfin, apprendre à être heureux sont choses relativement faciles. C'est ce qu'enseigne l'auteur de ce petit ouvrage — extrait de la 4e édition du *Magnétisme personnel* — qui est à la portée de toutes les bourses et de toutes les intelligences.

(*Note de l'Editeur*).

L'Egalité sociale

Par PHARASIUS, in-18 jésus de 228 pages, prix : 2 francs, chez Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

L'auteur dans cet ouvrage, après avoir déterminé les droits et les devoirs du citoyen, expose un nouveau système d'organisation sociale capable de transformer complètement, mais pacifiquement, la Société.

Les grandes lois naturelles qui régissent l'humanité sont ramenées par Pharasius à trois principales ; *loi d'égalité générale, loi d'inégalité individuelle, loi de travail ;* et l'auteur explique comment certains hommes dans l'antiquité, voulant se dispenser de travailler, violèrent ces lois et instituèrent la *domination* ainsi que la *loi du plus fort*.

L'auteur énumère ensuite les principaux systèmes, antérieurs et postérieurs à la Révolution, proposés par les Réformateurs et les Humanitaires pour établir l'*Egalité sociale*, et il les critique sommairement.

Enfin, Pharasius développe son système particulier pouvant résoudre, d'après lui, à la satisfaction de tous, le problème humanitaire.

La Médecine hermétique des Plantes

ou l'extraction des quintessences par art spagyrique, par JEAN MAVÉRIC. Un volume in-8 avec tableaux hors texte. Paris, Dorbon-Aîné, 19, boulevard Haussmann. Prix : 7 fr.

Cet ouvrage consciencieux, résultat d'un travail approfondi, intéresse le médecin autant que l'hermétiste, car on y peut découvrir les différences et les rapports qui séparent ou unissent la science des anciens et celle des modernes.

L'auteur, par un labeur accompli dans des conditions très spéciales, est arvenu à extraire la quintessence enclose dans la matière obscure des vieux ouvrages. Ainsi, il rétablit, reconstitue et réhabilite la doctrine hermétique dans toute sa pureté.

Dans cette œuvre de régénérescence, aucun des points essentiels de la spagyrique n'est omis ; on y voit à découvert la synthèse du processus de la Génération universelle, la théorie de la Médecine hermétique, comprenant une étude rationnelle de la nature des tempéraments, ainsi qu'un exposé judicieux des vibrations analytiques qui unissent le Macrocosme au Microcosme.

Enfin, l'auteur a voulu que la pratique cachée des Maitres anciens fût découverte, afin qu'elle devînt accessible aux chercheurs, et c'est ainsi qu'on trouve, en son livre, le détail clair et précis des opérations les plus secrètes de l'Art, par lesquelles on peut extraire d'admirables quintessences végétales et confectionner de puissants dissolvants, tels que les alkaësts de Paracelse ou Van Helmont. C'est, en résumé, pour le chercheur, un livre rare et digne de son attention.

(*Note de l'Editeur*).

Le Magnétisme Personnel

LÉON KENDAL. — *Le Magnétisme personnel.* (HENRI DARAGON, éditeur, 96 98, rue Blanche, Paris.) Un volume in-12, couverture illustrée. 2 fr. 50.

Dans ce livre excellent et intéressant au plus haut point, Léon Kendal, le psychologue connu et le savant en matières occultes, nous indique d'une façon claire et convaincante, comment chacun de nous peut développer et commander aux forces mystérieuses qui existent à l'état latent dans chaque individu, et qui, de stériles et d'inutiles qu'elles sont alors, deviennent actives et peuvent en résulter des avantages considérables et heureux pour nous.

Comment reconnaître les facultés existant en nous, voilà ce que ce livre nous enseigne et là est le but de l'auteur, et la puissance qui en résulte est cet art peu compris que l'on dénomme *Magnétisme Personnel.*

C'est ce quelque chose de mystérieux qui, si les efforts sont bien dirigés, peut faire de nous des géants en efforts et en actions, et qui nous facilitera le succès et la réalisation de nos espoirs et de nos désirs.

Dans le monde de l'Occultisme, le nom de Léon Kendal se place au premier rang, et pendant son séjour à Paris, sa réputation parmi les Parisiens et les Français en général s'est beaucoup accrue, et son mérite a de plus en plus été reconnu.

Le sujet est d'un intérêt passionnant et sera apprécié par tous.

(*Note de l'Editeur.*)

L'Ether et la force psychique

ESSAI DE THÉORIE

PAR A. PORTE DU TRAIT DES AGES, H. DURVILLE, éditeur, 23, rue St-Merri, Paris, 2e édition, Brochure in-16° jésus, un franc.

Dans cette savante étude, l'auteur explique en quoi consiste l'éther cosmique et comment l'existence de ce fluide impondérable peut donner la clef de certains phénomènes d'ordre psychique. La théorie nouvelle de l'auteur a obtenu dans les revues où elle fut publiée un légitime succès qu'elle retrouvera aujourd'hui, nous voulons le croire, auprès du grand public.

Envoi franco contre mandat.

Trilogie Astronomique

Par JOLLIVET CASTELOT

Président de la Société Alchimique de France

Brochure in-16 de 80 pages. Prix 1 franc. — Publications de psychisme expérimental, Hector et Henri Durville, éditeurs, 23, rue Saint Merri, Paris (IVe).

Cette brochure très substantielle sous un format réduit, a pour but d'exposer au public la philosophie astronomique. L'auteur étudie les origines de la Terre, sa formation et son apogée, puis il envisage la Pluralité des Mondes habités, esquissant une vue générale des questions astronomiques, enfin il démontre l'Evolution de l'Univers vers un but rationnel, conclusion qui lui fait proclamer, au nom de la Science la plus rigoureuse, un Spiritualisme large et haut, à la fois réconfortant et logique.

(*Note de l'Editeur*).

La Médecine Spagyrique

Par

JOLLIVET CASTELOT

Président de la Société Alchimique de France

Un vol. in-16 jésus de XVII-275 pages, imprimé en rouge sur papier jaune. Prix 5 fr. Hector et Henri Durville, éditeurs, 23, rue Saint-Merri, Paris (IVe).

Très remarquable ouvrage écrit en un style simple et précis.

Après avoir exposé les généralités de la Thérapeutique occulte et alchimique d'après les sources les plus importantes, l'auteur, le savant alchimiste moderne qui peut-être a contribué le plus à la rejustification de l'Alchimie, s'attache à trois spagyristes notoires dont il résume et commente les œuvres si curieuses : Oswald Crollius (*la Royalle Chymie*), Joseph du Chesnet (*Traité des Médicaments spagyriques*) et Jean d'Aubry (*le Triomphe de l'Archée*).

A la suite de la consciencieuse et intéressante étude sur Crollius, on trouvera, réédité intégralement pour la première fois, le *Traicté des Signatures et des Correspondances* de cet écrivain spagyriste éminent du XVIe siècle, qui fut un disciple de Paracelse. Le lecteur possèdera donc ainsi un précieux et rare ensemble de la Spagyrique.

Ecartant résolument toutes les hypothèses fantaisistes, M. Jollivet Castelot a écrit un livre très documenté, sérieux, sur un chapitre encore peu connu de l'Hermétisme.

Tous les psychistes et les occultistes le liront avec un très grand intérêt.

Ajoutons que l'édition de l'ouvrage est fort originale et élégante. Elle sera recherchée des bibliophiles.

(*Note de l'Editeur*).

La Voie du Chevalier

Par

VICTOR MORGAN

Education ésotérique, in-8 carré de 241 pages. MM. Hector et Henri Durville, éditeurs, 23, rue Saint-Merri. Paris. Prix : 5 fr.

Ce livre est unique en son genre. C'est une philosophie et, en même temps, une méthode pratique. C'est l'œuvre d'une âme forte qui s'est formée elle-même dans le creuset de l'épreuve, a eu le bonheur, après des années de recherches, de trouver pour la guider de véritables maîtres a grandi par son propre effort et comme en témoignage de gratitude pour les bienfaits qu'il a reçus de la source suprême, montre aux autres la *Voie* à suivre pour s'élever graduellement et s'avancer vers les plus hautes espérances humaines

Le *Chevalier*, c'est l'*Initié* qui emploie les pouvoirs supérieurs développés en lui par l'Initiation et une discipline continuelle, à tous les champs de l'action moderne. Ce livre est, en effet, dédié « aux hommes d'action, aux chercheurs d'idéal, pour les aider à résoudre les problèmes de la société d'aujourd'hui. »

Le but que se propose l'auteur de la *Voie du Chevalier*, c'est de réveiller au fond des âmes qui sont prêtes, cette flamme spirituelle, cette énergie sublime et rare qui ne brille de tout son éclat qu'aux jours de crise, quand les hommes ordinaires sentent leur impuissance et leur fragilité, c'est de susciter, de créer des Chevaliers modernes, afin qu'ils deviennent les guides, les héros conducteurs de notre société.

Dans les lignes de ce livre est exposée la méthode graduelle pour tendre continuellement vers les grands résultats. Mais les moins avancés y trouveront, eux aussi, le fil conducteur. Si humble que soit le disciple, il y découvrira le chemin pour marcher vers un état meilleur, vers plus de bonheur, plus de lumière et plus de pouvoirs. Riche ou pauvre, humble ou puissant, tout être intelligent, honnête et de bonne volonté verra s'ou-

vrir devant ses yeux émerveillés une route qu'il pourra suivre, et suivre pratiquement sans se retirer du monde, sans abandonner sa profession, sans mener une vie anormale.

Les méthodes exposées sont simples, pratiques, éprouvées par l'expérience et non basées sur des théories séduisantes mais mal assises. L'auteur n'a donné que ce qu'il a vérifié. Il s'est imposé de ne point parler de ce qu'il n'a point complètement expérimenté ou de ce qui pourrait être mal compris et mal utilisé.

Nous pouvons affirmer qu'aucun des lecteurs de ce livre ne sera désappointé. Un enthousiasme communicatif s'en dégage qui éveille chez le lecteur la confiance en ses propres pouvoirs, si nécessaire pour agir. Le développement des facultés primordiales, mémoire, imagination, volonté, puissance d'action, est traité d'une façon aussi simple qu'effective.

En outre, certains enseignements ésotériques peu connus, d'une très haute portée, ont été exposés sous une forme scientifique et claire qui apparaîtra comme un trait de lumière pour les âmes avides de savoir.

(*Communiqué de l'Editeur*).

Le secret de Michel Oppenheim

Roman occulte

par A. Porte du Trait des Ages

Un volume broché. Prix : 1 fr. 50 Hect et Henri Durville, éditeurs 23 rue St-Merri, Paris.

La littérature occulte s'enrichit chaque jour d'une œuvre nouvelle : parmi les romans de ce genre nous signalons tout particulièrement *Le Secret de Michel Oppenheim*, le dernier ouvrage de M. Porte du Trait des Ages. Nous avouons que nous n'avons encore rien lu de plus mystérieux, de plus étrange et de plus passionnant que ce roman où chaque page évoque une scène de magie... Sur une donnée scientifique fort simple — et en même temps fort plausible — l'auteur recommence l'expérience hermétique de Paracelse : la création d'un *homunculus*, d'un embryon d'homme... Ce problème qui a passionné tous les alchimistes et hermétistes du moyen âge, et qui revit de nos jours sous un autre nom, ce problème est résolu par le savant docteur Oppenheim, à l'aide d'éléments purement scientifiques et magiques. L'œuvre la plus formidable de l'occulte est achevée, l'arcane le plus mystérieux est enfin dévoilé !... En des pages très curieuses, et s'appuyant sur les théories essentielles de l'occultisme scientifique, l'auteur nous conduit jusqu'au terme de cette tentative hermétique, qui ne manquera pas d'intéresser tous ceux qui lisent et qui pensent, occultistes ou profanes.

Envoi franco contre mandat. *Note de l'Editeur*

AVIS

Nous rappelons à nos lecteurs que la direction de la Revue ne prend pas la responsabilité des appréciations sur les livres nouveaux qui lui sont envoyées, par les éditeurs.

Les articles critiques originaux sont signés de leurs auteurs, tandis que les réclames portent toujours la mention : *Note de l'éditeur*, ou *communiqué de l'éditeur.*

LUEURS

Vis dans l'ombre et projette la lumière.

—

Tous nous marchons sur les bords de précipices ; que les plus forts s'emploient à ce que les plus faibles n'y tombent pas.

—

L'âme se réveillant à la vie terrestre, subit le choc de certaines impressions qui, presque toujours, décident de son existence future. Ces impressions, plus ou moins rapides, plus ou moins durables, sont le résultat des sentiments innés qui l'inspirent, et que l'éducation et les adversités seules peuvent éliminer, perfectionner, ou retremper.

—

Voués à un idéal suprême, les passions abjectes n'exercent plus aucune influence sur nous.

—

L'amour dans les animaux a un cercle très étroit et égoïste ; l'amour de l'homme doit s'étendre à l'humanité entière.

—

Il y a des plaies morales plus douloureuses que des plaies physiques ; gardons-nous d'y toucher ou de les irriter.

—

Notre âme, semblable à une plaque sensible, reçoit toutes les impressions ambiantes. C'est à notre [intelligence à développer et à fixer les meilleures.

—

La domination incessante que l'Esprit exerce sur la matière peut se comparer à la suprématie que l'astre vivifiant du jour a sur les ténèbres de la nuit.

—

Comme le corps, l'esprit a besoin de sa nourriture quotidienne, et il la choisit, selon son degré d'élévation, dans les couches superposées qui s'élèvent graduellement au dessus de la terre vers l'Infini,

—

L'injustice humaine ne pourra plus nous atteindre lorsque nous aurons acquis la certitude que Seul a le droit de nous juger, Celui qui lit au fond des cœurs.

—

Il ne faut jamais reprocher, dans un moment de faiblesse, les quelques bienfaits que nous avons pu faire à nos semblables, car en les rappelant nous en détruisons le prestige.

—

Ceux qui abusent de la faiblesse et de l'inconscience accomplissent le plus vil et méprisable des actes.

—

Au bas de la spirale de l'évolution, il y a des âmes orgueilleuses à qui tout bienfait semble une insulte et leur haine atteint des proportions telles qu'elle confine parfois au crime.

—

S'il y a des vôleurs, s'il y a des assassins, s'il y a, en un mot, des criminels, ce ne sont pas eux les coupables, mais l'égoïsme qui nous envahit, qui nous possède et qui nous aveugle.

—

Il serait folie que de prétendre d'une force limitée toute une somme d'énergie indéfinie.

—

Plus vous montez haut, plus vous éprouvez le besoin de vous effacer.

—

La sensation de la *durée* est une chose relative aux sentiments qui nous agitent.

—

Tout être faible : malade ou difforme, doit nous être sacré.

—

Dans la souffrance, nos sensations acquièrent souvent une acuité perceptive qui confine avec la divination.

—

Les compréhensions erronées et les contradictions irréfléchies finissent par déprimer et atrophier les idées et les sentiments.

—

L'orgueil est une conception exagérée et égoïste que nous avons de notre personnalité.

—

La vie terrestre est un amalgame d'innombrables pièges, aux appâts trompeurs et dont les formes varient à l'infini.

—

L'esprit évolue dans l'effort incessant d'actes supérieurs et rayonnants.

—

Même opprimés par des forces contraires, il ne faut pas abandonner un

seul instant les généreuses idées qui nous animent et dont nous avons fait le but suprême de notre passage sur la terre.

—

Il ne faut braver le mal que lorsque nous sommes arrivés à posséder, en nous mêmes, assez de prépondérance pour être sûrs d'en sortir victorieux. Autrement il vaut mieux l'éviter ou le fuir.

—

La souffrance sans idéalité est de mauvais conseil.

—

Ce n'est pas l'âge qui fait autorité, mais une saine expérience.

—

L'esprit, arrivé à un certain degré d'évolution, n'a plus besoin d'échelle pour son ascension, il a déjà des ailes.

—

Les œuvres grandioses et durables ne sont pas le produit d'un moment d'activité, mais d'un labeur conscient et inlassable.

—

Si la croix est le symbole de la souffrance, la souffrance est la voie qui mène à la rédemption.

—

La prière véritable est dans l'élévation de l'âme par l'action noble et généreuse.

—

L'espoir, telle une lumière qui s'éteint ou éblouit, nous éclaire ou nous assombrit.

—

Les méchants nous semblent forts et redoutables parce qu'ils entraînent avec eux les faibles et les ignorants.

—

Nos pires ennemis sont ceux qui, dans un but intéressé, nous donnent l'illusion de l'amitié.

C. CERNIGLIARI-MELILLI.

L'Intelligence des Animaux

(Suite) (1)

Un braconnier du nom de Bertrand, bien connu dans la contrée pour ses exploits cynégétiques, était allé certain soir à l'affût des lapins.

Il était posté depuis deux heures, sans avoir encore rien aperçu, quand

(1) Voir le n° de juin p. 749.

une superbe laie, entourée de cinq petits, fit subitement irruption dans la clairière où il se tenait.

Bertrand ne prévoyant nullement pareille rencontre, n'avait glissé dans les canons de son fusil que des cartouches à petit plomb.

Vouloir, avec de tels engins, attaquer la laie, eût été pure folie ; cependant la tentation était forte, les appétits du braconnier se réveillaient ardents. Faisant taire toute prudence, Bertrand épaula et fit coup double.

Deux marcassins roulèrent en criant sur le sol.

A l'aspect de sa progéniture abattue, baignant dans une flaque de sang, la mère demeura quelques secondes interdite ; elle tourna ses petits yeux à droite et à gauche et aperçut le chasseur qui, en hâte, rechargeait son arme. Sa fureur ne connut plus de bornes ; folle de douleur et de rage, la laie fondit sur le coupable.

Rappelé à la réalité, comprenant enfin le danger auquel il venait de s'exposer, Bertrand détala, mais les branches des arbustes le flagellaient cruellement, les ronces éparses retardaient sa marche ; il sentit bientôt, dans ses jambes, le souffle chaud de la bête. Un choc brutal le renversa au pied d'un chêne. La laie grogna de satisfaction, et ses défenses labourèrent la poitrine du braconnier.

A demi mort de frayeur et de souffrance, Bertrand appela à l'aide. De son côté la laie poussa des cris aigus qui eurent pour résultat d'attirer son compagnon, un fier quartanier.

Les bêtes ont, pour se comprendre et s'expliquer, un langage rudimentaire, mais rapide et expressif ; le sanglier, instruit sans doute de ce qui venait de se passer, se rua à son tour sur le chasseur désarmé.

Ne pouvant faire face à la fois à ses deux ennemis, Bertrand, bien que déjà blessé, tenta de grimper dans le chêne, mais ses forces le trahirent et il tomba.

On le retrouva au petit jour, évanoui. Transporté chez lui, sur un lit de branchages, il expira le surlendemain après avoir raconté les péripéties de ce drame.

∴

Si les animaux qui osent s'attaquer à l'homme sont rares, il en est cependant que le désespoir et la rancune poussent à se venger, bien qu'en état d'infériorité absolue.

Un domestique de Senneville, près Fécamp, en fit la dure expérience.

Ce jeune homme avait découvert un nid d'émouchets sur la falaise, en revenant de son travail.

La femelle était sur les petits, il la chassa d'un coup de fouet et s'empara des oiselets.

La mère prit son vol et tournoya à une certaine hauteur en poussant des cris d'appel.

Deux oiseaux de son espèce — l'un d'eux, sans doute, était son mâle — arrivèrent à tire d'ailes.

Forte de ce renfort, la mère éplorée fondit la première, comme sur une proie, sur le ravisseur qui, à grands pas, regagnait la ferme où il était employé.

Le jeune homme tenta tout d'abord de résister, il serra les petits dans son bras gauche et de sa main droite, il cingla les oiseaux.

Un moment tenus à distance, les émouchets, forts stratèges, attaquèrent le paysan de divers côtés ; l'un lui déchira la joue gauche, un autre lui enleva sa casquette.

Le jeune homme sentit qu'il avait à faire à forte partie : il préféra abandonner les oiseaux et, satisfait au surplus d'en être quitte sans avoir à déplorer la perte d'un œil, il prit le pas de course et ne s'arrêta qu'au seuil de la maison de ses maîtres, où il pansa sa blessure.

Cette aventure l'a guéri de la sotte manie de dénicher les nids, fussent-ils d'émouchets.

Il y a dans la nature, quelque chose qui doit être sacré, c'est l'amour maternel ; et si, pour défendre ses biens ou sa personne, l'homme en est réduit à sacrifier certaines races d'animaux, doit-il éviter, dans la mesure du possible, de blesser ce sentiment si noble et si délicat, qui est, en quelque sorte, une manifestation divine de l'Ame Universelle.

JEAN DE QERLECK.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Communications attribuées à W. Stead

Les divers numéros du *Light* reproduisent de nombreuses communications attribuées à W. Stead. C'est ainsi que dans celui du 18 mai, M. James Robert publie deux longs messages reçus par l'écriture, tandis que Johanna De Zar raconte qu'elle a tenu une séance dans laquelle se seraient manifestés M. Shipley et W. Stead et que, sous la signature W. T. S., est reproduite une communication reçue par Psyche.

Nous trouvons dans le numéro du 25 mai un récit de M Walker, de Buxton, qui aurait reçu, sur une plaque photographique, la signature de W. Stead. M. James Lawrence aurait obtenu dans une longue séance, une double communication de W. Stead et de Hardinge Britten.

Enfin le numéro du 8 juin reproduit, sous la signature de M. Chedo Miyatovich, le récit de deux séances avec la célèbre Mme Wriedt, le médium américain, dont nous avons fait connaître la série de séances au

bureau Julia, si hautement appréciées par W. Stead. Nous croyons devoir le faire connaître intégralement à nos lecteurs, malgré sa longueur :

Récit de M. Chedo Myatovich

« Après quelque hésitation, causée par des raisons personnelles, je suis arrivé à cette conclusion, qu'il était de mon devoir envers la mémoire impérissable de mon cher ami W. Stead et envers une grande cause, de vous prier d'insérer la présente lettre dans le *Light* :

« Par ma profession j'appartiens à la diplomatie, ayant eu l'honneur de représenter la Serbie, mon pays, à la cour du roi de Roumanie, à la Sublime Porte ; à trois reprises à la cour de la reine Victoria et une fois à celle du roi Edouard VII, après avoir été chargé par mon gouvernement de diverses missions diplomatiques importantes et de représentation à des conférences internationales. Je suis membre de plusieurs sociétés savantes du continent et membre honoraire de la Royal Historical Sociéty de Londres. Je mentionne ces particularités personnelles, pour obtenir de vos lecteurs l'opinion que je suis un homme accoutumé à peser les faits et mes propres paroles avec la pleine conscience de ma responsabité. Je dois ajouter que, depuis de nombreuses années, j'ai suivi avec intérêt les recherches scientifiques sur les phénomènes occultes, mais que jusqu'ici je n'étais pas un spirite convaincu.

Ayant appris que Mme Wriedt, le célèbre médium américain, avec laquelle le vice-amiral Moore avait fait des expériences, était à Wimbleton, chez M. Stead, je demandai à cette dame la permission de lui présenter mes respects et à l'occasion, d'assister à une de ses séances. Elle me donna rendez-vous pour le jeudi 16 mai, à 10 h. 30 du matin. Je m'y rendis, accompagné de mon ami, M. Hinkovitch, docteur en droit, avocat distingué à Agram (Croatie), qui venait d'arriver à Londres.

Mme Wriedt nous reçut au Bureau Julia, nous dit qu'elle était médium parlant, mais que, quand les conditions étaient favorables, des esprits matérialisés pouvaient se montrer. Elle nous demanda d'examiner, si nous le voulions, le cabinet et la salle. Mais, comme dans une précédente occasion j'avais fait cette visite avec plusieurs docteurs allemands, je ne crus pas nécessaire de la faire de nouveau.

Nous prîmes place au centre de la salle, en face du cabinet. Mme Wriedt n'entra pas dans ce cabinet et resta tout le temps assise près de moi. Elle plaça un tube en fer-blanc (mégalophone) devant mon ami. Elle mit en marche un instrument de musique mécanique, éteignit toute lumière et nous nous trouvâmes dans une obscurité complète.

Lorsque la musique eut terminé un air d'un caractère religieux, Mme Wriedt nous dit que les conditions étaient excellentes et que nous pourrions probablement non seulement entendre, mais voir des esprits. « Oui, continua-t-elle, il y a ici l'esprit d'une jeune dame. Elle vous connait M. Miyatovich ; ne la voyez-vous pas ? » Je ne la vis pas, mais mon ami vit une colonne vaporeuse illuminée. « Elle me dit, continua Mme Wriedt, que son nom est Mayell, Adela ou Ada Mayell. »

Je fus stupéfait. Il y avait à peine trois semaines qu'était morte Miss Ada Mayell, une excellente amie, à laquelle j'étais très attaché. Mais en ce moment elle ne fit pas d'autre démonstration. Elle disparut sans dire autre chose que son nom.

Peu de temps après, une lumière parut derrière le médium, se dirigeant de la gauche à la droite du cabinet, comme si elle était doucement entrainée par une légère brise. Bientôt au milieu de cette lueur se déplaçant doucement, nous vîmes non le fantôme, mais la personne même de mon ami W. Stead, non pas enveloppé d'une draperie blanche, comme j'avais vu certains esprits dans d'autres séances, mais dans son costume ordinaire de voyage. Mme Wriedt et moi poussâmes une joyeuse exclamation. Mon ami Hincovitch, (1) qui ne connaissait M. Stead que par ses photographies, dit : « Oui, c'est bien M. Stead ! »

L'esprit de M. Stead me salua d'une façon amicale et disparut. Au bout d'une minute il se montra de nouveau, se tint devant moi, flottant un peu au-dessus du parquet, me regardant et me saluant. Peu de temps après il fit une troisième apparition et fut vu très nettement par nous trois. Après cette troisième disparition je sentis que le tube parlant s'approchait de ma face et nous pûmes entendre *tous trois*, très nettement, les paroles suivantes :

« Oui, je suis Stead — William. T. Stead ! Et, mon cher ami Miyatovich, je suis bien heureux que vous soyez venu. Moi-même je suis venu ici tout exprès pour vous donner une nouvelle preuve qu'il y a une vie après la mort et que le spiritisme est vrai. J'avais essayé de vous en convaincre pendant que j'étais sur terre, mais vous avez toujours hésité à admettre que c'était la vérité. »

Je l'interrompis alors en lui disant : « Mais vous savez que j'ai toujours cru ce que vous me disiez. »

« Oui, reprit il, vous croyiez ce que je vous disais, mais maintenant je viens vous donner une preuve de ce que je vous disais alors, afin que désormais vous ne *croyiez* pas seulement, mais que vous *sachiez* (en prononçant ce mot avec une grande force), qu'il y a réellement une vie après la mort et que le spiritisme est l'expression de la vérité ! Maintenant, bonsoir, mon ami ! Oui, Adela Mayell est ici et désire vous parler ! »

Stead n'avais pas connu Miss Ada Mayell pendant sa vie terrestre et n'avait même jamais entendu son nom jusque là. Elle vint alors me parler, avec sa façon affable et généreuse ; elle essaya de me rassurer au sujet de

---

(1) J'ai eu le plaisir de connaître M. Hincovicth à Paris et puis affirmer que c'est un bon observateur. La faute opératoire de M. Myatovicht de n'avoir pas visité le cabinet, est négligeable, puisque les faits se sont présentés avec des caractères tels que la fraude ne pourrait les reproduire, W. T. Stead parlant à M. Myatovitch de faits inconnus du médium et la communication en langue croate, provenant d'un ami de M. Hincovitch étant non moins démonstrative. (G. Delanne).

certaines questions qui me donnaient des préoccupations depuis sa mort, et me dit qu'elle était heureuse désormais. Il n'est pas opportun de rappeler ses paroles ; Mme Wriedt et M. Hinkovitch les entendirent toutes.

A ma profonde surprise et à celle de mon ami Croate, une voix forte commença à lui parler *dans sa langue natale*. C'était un vieil ami, médecin, mort subitement d'une maladie du cœur. Mon ami ne l'aurait pas d'abord reconnu, mais ils continuèrent pendant un certain temps à causer dans leur langue, dont j'entendis et compris chaque mot. Quant à Mme Wriedt, c'était la première fois qu'elle entendait parler des Croates.

M. Hincovitch renversa le tube accidentellement et quoiqu'il se soit efforcé de le replacer d'une façon normale et crût y avoir réussi, les manifestations parlées ne furent pas continuées. Dès que la lumière fut faite, Mme Wriedt constata que le tube parlant n'avait pas été bien placé, ce qui, selon elle, rendait compte de l'arrêt des manifestations.

M. Hinkovitch et moi fûmes vivement impressionnés par ce que nous avions vu dans cette séance du 16 mai. J'en parlai à bon nombre de mes amis, comme de la chose la plus étonnante que j'aie vu de ma vie. J'en fis part également à Margarette Solenka, la femme de science la plus remarquable de l'Allemagne, qui arrivait de Teneriffe, où elle avait rempli une mission scientifique. Mme Selenka vint à Londres, pour recueillir des détails sur la catastrophe du *Titanic*, dans laquelle son grand ami Stead avait trouvé la mort. Nous organisâmes une séance privée avec Mme Wriedt pour le vendredi 24 mai, à 1 h. Cette séance fut tenue au Bureau de Julia, mais aucun phénomène ne se produisit, si ce n'est qu'une voix nous dit : « Restez tranquille sur votre chaise ! » Il fut alors convenu entre Mme Wriedt, Mme Selenka, Mme et Mlle Harper, une charmante dame dont j'ai oublié le nom et moi-même, que nous aurions une seconde séance, le soir même, à huit heures.

Très peu d'instants après le début de la séance, nous vîmes tous apparaître M. Stead, qui disparut au bout de dix secondes. Il se montra de nouveau et fut plus visible, mais moins que le 16 mai. Ce furent les seules matérialisations de cette soirée. Mais, par compensation, il se produisit des phénomènes de voix aussi variés que surprenants. M. Stead eut une longue conversation avec Mme Selenka, une plus courte avec moi, pendant laquelle il me rappela un incident qui se produisit à Mowbray House, à son bureau, deux ans auparavant.

Miss Ada Mayell vint alors me parler de nouveau, me disant entre autres choses, qu'elle savait que ses sœurs et sa nièce m'avaient écrit, comme elle avait désiré qu'elles le fissent.

Ma mère vint ensuite et me parla de la façon la plus affectueuse *dans notre langue serbe*.

Mme Selenka eut une conversation très amicale avec son mari, le professeur Lorentz Selenka, de l'Université de Munich, et avec sa propre mère, morte l'an dernier à Hambourg ; ces deux conversations se tinrent en allemand.

Un ami de Mme Selenka vint chanter en allemand, lui demandant de l'accompagner, afin de chanter ensemble comme ils le faisaient jadis et Mme Selenka chanta avec lui.

Ensuite un Irlandais, officir dans la marine, tint avec la dame dont j'ai oublié le nom, une longue, brillante et affectueuse conversation. On comprendra que je ne puisse répéter ces diverses conversations, quoique 'aie compris tout ce qui s'est dit en anglais et en allemand.

Je ne puis davantage reproduire les nombreuses considérations présentées par Julia, à l'appui du projet de faire de Cambridge House un centre de recherches psychiques, en mémoire de Stead.

Ce que je veux affirmer publiquement, c'est que je suis profondément reconnaissant envers Mme Wriedt qui, par ses admirables facultés, m'a permis de recevoir de mon ami regretté Stead, la preuve absolue de l'existence d'une vie après la mort et de la vérité des doctrines spirites. Grâce à elle, j'ai pu goûter une joie céleste en entendant les paroles pleines d'amour de ma chère mère, *prononcées dans notre langue*. Elle m'a donné une nouvelle et sainte preuve de la persistance de la vie d'une des femmes les plus charmantes, les plus loyales et généreuses que j'aie jamais rencontrées au cours de mon existence. (1)

Royal Societies Club, St-James, S. W.

Fantôme vu successivement par deux personnes

Madame Florence Schindler de Bahia, écrit au *Light* :

En juillet 1909, je me trouvais à Ostende avec une amie, doctoresse Brésilienne. Nous étions logées à l'étage supérieur d'une haute maison et les portes de nos chambres se faisaient face

Un soir, par un magnifique clair de lune, nous revenions d'un concert, où nous avions entendu Caruso. Le clair de lune nous permettait de rester sans lumière.

Je restai un instant au rez-de-chaussée, pour me procurer un verre d'eau, tandis que mon amie montait vers sa chambre. Au moment où je commençais à gravir les premières marches de l'escalier, je l'entendis fermer violemment sa porte. Arrivée au milieu du dernier étage, je sentis que je traversais une épaisse masse vaporeuse blanchâtre, de la taille

---

(1) J'ai à peine besoin d'appeler l'attention du lecteur sur l'extraordinaire importance de ces séances, dans lesquelles les esprits donnent des preuves d'identité et parlent des langues inconnues du médium. La présence de M. Hincovitch comme témoin est pour moi très précieuse, connaissant sa oyauté et son esprit critique. Que diront nos métapsychistes de ces « Ectoplasmes » qui emploient des langues que le médium ne connaît pas ? J'engage MM. de Vesme, Flournoy, etc., et autres partisans de l'idéoplastie, à nous expliquer comment ces faits se concilient avec leurs théories, alors que le Spiritisme les fait comprendre simplement, *naturellement*, par la survivance de l'âme (G. Delanne)

d'un homme Effrayée, je regardai derrière moi et je revis cette colonne de vapeur. Je n'eus d'autre préoccupation que de franchir à la hâte les dernières marches de l'escalier et j'allai frapper trois coups à la porte de mon amie. Elle ne me répondit pas et je me précipitai dans ma chambre et me hâtai de gagner mon lit, où je parvins à m'endormir.

Le lendemain matin, au déjeuner, je racontai à mon amie ce qui m'était arrivé et lui demandai si, elle aussi, avait vu cet étrange phénomène.

« Certainement, me répondit elle, je trouvai la même chose devant ma porte, au moment où j'y arrivais. C'était exactement cette colonne vaporeuse blanche que vous décrivez En même temps je ressentis un courant d'air glacé. Effrayée, je ne savais d'abord ce que je devais faire. Cependant prenant courage, je me précipitai au travers et, une fois entrée dans ma chambre, je refermai brusquement ma porte ; je me précipitai tout habillée sur mon lit et cachai ma tête sous les couvertures. Je ne vous entendis pas frapper ; mais si je vous avais entendue, je ne vous aurais pas ouvert, j'avais trop peur ! »

Pendant les quelques jours que nous séjournâmes encore à Ostende, nous ne fûmes pas troublées de nouveau.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Songes Prémonitoires

L'*Adriatico*, de Venise, consacre, dans son numéro du 5 Mai, trois colonnes à un article signé de M. Di Varmo, sur les songes prémonitoires et la typtologie.

Nos lecteurs liront certainement le récit de ces faits avec d'autant plus d'intérêt, qu'ils sont remarquables par eux-mêmes et personnels à l'auteur. Voici le premier :

J'étais étudiant à l'Université de Bologne, lorsque je fis un rêve qui me révéla l'avenir. Le milieu dans lequel je vivais ne portait ni au mysticisme, ni à la mélancolie. Cependant une nuit, je songeai que mon père, que peu de jours auparavant j'avais quitté dans de parfaites conditions de santé, était frappé de paralysie de la langue, et qu'il mourait dans un petit salon du rez-de-chaussée d'une petite maison de campagne lui appartenant. Il était assisté de ma mère et de diverses personnes que je n'y avais jamais vues. L'impression que j'éprouvai fut si vive, que sans dire adieu à personne, je partis pour le Frioul.

Arrivé chez moi, je trouvai mon pauvre père, dans la *chambre à coucher de l'étage supérieur frappé réellement* de paralysie de la langue. Mais, deux ansplus tard, je le vis *réellement* mourir des suites d'un second accès de

paralysie, assisté par ma mère et par des personnes qui n'avaient jamais été auparavant dans cette demeure. Il était précisément dans l'angle de ce petit *salon du rez-de-chaussée*, où, deux ans auparavant, je l'avais vu rendre le dernier soupir.

***

Une autre nuit je rêvais que je négociais l'achat d'une maison qui avait appartenu à ma famille. J'en distinguais les moindres détails, tels que les fresques du dix-septième siècle d'un grand salon au rez-de-chaussée ; le parquet défoncé ; la charmante situation ; les divers arbres séculaires qui ornaient le parc voisin.

En m'éveillant je n'y pensai que pour en rire, car jamais l'idée ne m'était venue d'acheter des terrains ni surtout des maisons. Le temps passa et je ne songeais plus à mon rêve, lorsque neuf ou dix ans plus tard, une personne dont je venais de faire la connaissance me proposa d'acheter un petit château, situé sur une colline, prétextant que l'air de la colline faisait du bon sang. Je répondis d'abord par un refus. Mais plus tard, devant son insistance, j'acceptai de faire avec elle une excursion dans la localité qu'il me désignait. Voilà qu'en entrant dans ce château je revois dans leurs moindres détails les fresques de la salle, vues en songe et, ce qui est plus difficile à croire, les trous dans le parquet défoncé, si bien que, *comme dans mon rêve*, je me gardais d'y poser le pied sans précaution. Alors, mais alors seulement, le songe me revint en mémoire dans l'intégrité de ses détails, tels que ces trous du parquet. Je ferai remarquer que jusque là je n'étais jamais venu dans ce pays et que j'éprouvais la même surprise en m'y trouvant, que j'avais ressentie jadis à mon réveil.

Plus tard, en parcourant les antiques feuilles de mes archives de famille, je trouvai diverses notes authentiques qui prouvaient que ce château, jadis fortifié, avait appartenu pendant un siècle, au moyen âge, à une branche de ma famille. Ceci me détermina à raconter ces faits vraiment intéressants dans *Patria del Friuli*.

***

Voici mon troisième songe : je rêvais que mon fils, âgé d'une vingtaine d'années, était atteint d'un trouble dans sa santé, qu'il n'avait jamais éprouvé jusque-là. Je m'éveillai très ému : mais j'entendis mon fils se lever en chantonnant dans la chambre voisine et se disposer à se rendre aux leçons de *Cà-Foscari*. Je fus aussitôt tranquillisé et je n'y songeai plus.

Cependant le lendemain, comme je ne pensais plus à cet incident, une hémorrhagie, celle que j'avais vue en songe, frappa mon fils. Grâce à Dieu, ce ne fut pas grave ; mais il n'en est pas moins vrai que je l'avais vue dans tous ses détails.

Une nouvelle séance avec Philippe Randone

Nous avons rendu compte en leur temps de remarquables séances avec Philippe Randone et sa sœur Urania. Depuis, l'un et l'autre se sont mariés

et sous l'influence de nouvelles préoccupations, ils ont cessé de se prêter à des séances régulières Nous savons cependant que Philippe met la dernière main à dès *Mémoires*, qui seront probablement d'un vif intérêt.

Vers la fin de 1910, des circonstances imprévues amenèrent E. Carreras, leur ami intime, à observer chez lui-même, en présence de Philippe, un fait remarquable, que *Luce e Ombra* publie dans son numéro d'Avril paru très tardivement.

En 1906, un jeune homme de vingt ans, frère de la nourrice d'un enfant de Carreras, fut amputé du pied, pour une ostéite tuberculeuse. La main du même côté étant envahie à son tour, les médecins de l'hôpital proposaient une nouvelle amputation ; mais le malade qui s'y refusait obstinément, fut emporté par une généralisation de la tuberculose. Pendant ses derniers jours E. Carreras, qui lui faisait de fréquentes visites, s'efforçait de le consoler et lui parlait de la vie future.

Ces quelques détails sont indispensables pour comprendre ce qui va suivre.

Giuditta, la nourrice, sœur de Leonardo, dont nous venons de parler, rendait un jour visite à la famille Carreras, tandis que Philippe Randone s'y trouvait également. Randone demanda qui elle était et ce fut tout.

Quelques instants après, on passa dans le salon et Randone prit place sur un sofa, en présence de Carreras, de sa femme et de sa mère. Bientôt on s'aperçut qu'il ne suivait plus la conversation, se frottait les mains, s'étirait et baillait. Enfin il tomba tout à fait en trance et chacun attendit en silence.

Au bout de deux minutes le médium se mit à gémir et à prononcer des paroles d'abord incompréhensibles, au milieu desquelles on distinguait cependant ces mots : « Giuditta... Giuditta... ma sœur ! »

En parlant ainsi le médium avait les yeux largement ouverts et tendait les mains vers la cuisine où se tenait la nourrice.

Carreras se rendit près de cette femme, lui disant que son ami, en somnambulisme, semblait l'appeler, disait des choses curieuses et l'engagea à venir s'en rendre compte,

Elle y consentit ; et dès qu'elle fut entrée dans le salon, le médium tendit les mains vers elle, comme s'il eût voulu la serrer dans ses bras et recommença à dire en gémissant : « Giuditta .. sœur... ma sœur, combien j'ai souffert !.. La carie rongeant mes os... rongeant mes os ! Ils m'avaient enlevé un pied... et ils voulaient encore m'enlever une main ! Oh ! Dieu !... oh ! Dieu !... »

La nourrice comprenant qu'il était question de son frère, écoutait avec la plus vive émotion le médium qui continuait à parler.

« Ma sœur !... Mon bras me faisait bien souffrir lui aussi !... et ils voulaient m'enlever la main !... *Ah ! cet excellent ami*, (en se tournant vers Carreras) *avait bien raison, quand il m'assurait qu'il y avait une autre vie !...*

« Comment te trouves-tu ? » demanda Carreras, surpris de cette allusion.

« Uhmm !... Je ne souffre plus ! »

A ce moment le médium se réveilla et cette séance qui avait duré à peine cinq minutes, prit fin aussitôt.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ALLEMANDE

Uebersinnliche-Welt. — N° de Mai

Communiqué par M. Jacques Sigaloff de Bâle.

A l'époque où nous demeurions à Kowel, nous recevions fréquemment la visite d'une jeune femme nommée Steinbach. Un certain jour elle vint nous surprendre vers 8 heures du soir et nous apprit qu'elle avait l'intention de se rendre à son lieu natal, le décès très proche de sa mère lui ayant été annoncé en rêve, au cours de la nuit précédente.

Peu familiarisés avec ce genre de nouvelles, nous ne pûmes nous empêcher de rire, ce qui n'ébranla nullement la conviction de notre visiteuse, qui, en effet, se mit en route le lendemain. Quelques jours après, nous reçûmes, à notre grande stupéfaction, l'avis nous annonçant la mort de cette personne, telle qu'elle avait été indiquée en rêve.

A son retour notre voisine nous raconta, que déjà dans six circonstances identiques elle avait pressenti, en rêve, la mort de personnes appartenant à sa famille, qui lui étaient, chaque fois, apparues, en vêtements de deuil, flanquées de deux cierges allumés. Chacun de ces avertissements précédait toujours au moins de 3 jours la date du décès. Il est très-intéressant de remarquer, dans le cas particulier qui nous occupe, que la femme Steinbach, en arrivant à la maison paternelle, trouva sa mère en parfait état de santé, et par suite se garda bien de dire aux siens quelle était la vraie cause de son voyage. Or, le troisième jour n'était pas écoulé lorsque la mère fut foudroyée, pour ainsi dire, vers le soir, par une crise cardiaque aiguë.

Ma mère nous racontait souvent que notre père avait le don de prévoir maintes fois, à l'état de rêve, pendant qu'il dormait normalement, certains faits précis qui se réalisaient toujours quelque temps après. A ce sujet elle nous relata, entre autre, le fait suivant :

Peu après notre mariage, je fus éveillée, en pleine nuit, par la voix de votre père parlant comme s'il tenait une conversation à l'état de veille. Je m'aperçus, aussitôt après lui avoir adressé la parole, sans obtenir de

réponse, que c'était sous l'action d'un rêve qu'il discourait ainsi. Il paraissait être angoissé par le sujet qui l'obsédait. En effet, il décrivait les phases d'un incendie qui anéantissait un moulin et ses dépendances installés non loin de notre maison.

Il assistait avec émotion aux progrès du feu, sans pouvoir venir à l'aide et paraissait souffrir du spectacle dont il était témoin. Lorsque le fléau eut achevé son œuvre, il remarqua que par hasard l'un des murs intérieurs de la maison sinistrée avait résisté aux flammes et présentait un aspect singulier au milieu des décombres dont il fit la description détaillée. M'étant rendu compte que notre père était toujours endormi, quoiqu'il eût cessé de parler, je m'endormis à mon tour. Le lendemain matin, lorsque je lui parlai de ce qui s'était passé, il manifesta la plus grande surprise et m'affirma qu'il n'avait pas la moindre souvenance de ce que je venais de lui rappeler. Huit jours après, c'est-à-dire jour pour jour, nous fûmes éveillés tous deux, en pleine nuit, par des clameurs et des appels venant de l'extérieur ; nous aperçûmes aussitôt une immense lueur qui illuminait toute la cité et qui ne pouvait provenir que d'un immense incendie. C'était le moulin et ses annexes qui étaient en feu et qui furent anéantis presque entièrement. Le lendemain nous voulûmes nous rendre compte de l'étendue du désastre, et pûmes ainsi constater, à notre grande surprise, qu'en dépit des ravages du sinistre, un mur intérieur, bizarrement léché par la flamme, était resté debout, tel que votre père l'avait vu et expliqué à l'état de rêve.

Cette faculté de prévoir des faits dans leurs moindres détails ne tiendrait-elle pas à justifier, dans une certaine mesure, les données d'un certain déterminisme présidant à nos actes? Dans tous les cas, il y a là de quoi ébranler quelque peu la notion du libre arbitre (1).

Pour la traduction

P. H.

---

(1) La faculté de voir d'avance, exactement en rêve, quelque chose qui n'est pas encore réalisé, prouve qu'il existe dans l'homme un principe intelligent, affranchi à ce moment là, et temporairement, des lois de l'espace et du temps. C'est donc la démonstration que la matière du corps de cet homme *ne le conditionne pas toujours et continuellement*, d'où sa liberté relative se déduit, précisément à cause de la prémonition. De plus, ici, il s'agit d'un évènement étranger au voyant, dans lequel il n'avait pas à intervenir, de sorte que son libre-arbitre n'y était pas intéressée. Pour le propriétaire du moulin, peut-être le sinistre n'était-il pas fatal, si les précautions nécessaires avaient été prises, mais nous manquons de documents pour apprécier cette question. L'extraordinaire, c'est la vision exacte, par anticipation, de quelque chose d'aussi imprévisible que la forme définitive que prendra un pan de mur calciné. (*N. d. l. r*).

Le Gérant : DIDELOT

(*Saint-Amand Cher*). — *Imprimerie DANIEL-CHAMBON*,

La Revue laissant à ses collaborateurs la plus entière liberté, chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il soutient.

15-8-1912.

La Survivance Humaine

ÉTUDE DE FACULTÉS NON ENCORE RECONNUES

par Sir Olivier Lodge

Traduit de l'Anglais sur la 3e Edition par le Dr H. Bourdon. Préface de J. Maxwell. Alcan Lévi, Editeur. Prix : 5 francs.

C'est avec joie que je salue l'apparition de ce livre, dont la forte substance donnera un puissant essor à l'étude du Spiritisme, parmi les gens réfléchis. Conçu dans un rigoureux esprit scientifique, ce travail n'avance que des faits certains, ce qui n'empêche pas l'auteur, avec toute la prudence nécessaire, de conclure cependant à l'affirmation que, suivant lui, des communications sont possibles avec d'autres intelligences que celles qui vivent actuellement sur la terre. On comprend la valeur d'une semblable déclaration quand elle est faite par l'éminent physicien, le membre de la *Société Royale*, l'ancien président de la *Société Anglaise de Recherches psychiques*, qui depuis vingt-cinq années étudie avec une admirable patience presque tous les phénomènes psychiques.



Sir Olivier Lodge

Bien qu'excessivement réservé, sir Olivier Lodge ne craint pas d'aller de l'avant. A l'inverse de beaucoup de ses émules français, il ne croit pas nécessaire de reculer devant les mots d'âme ou d'esprit, qui effarouchent si fort nos Académiciens de tout âge et de tout poil. Le savant anglais possède à fond les théories de la trans-

mission de la pensée et de la télépathie qu'il a contribué à édifier. Les faits de clairvoyance et de psychométrie lui sont aussi familiers que les arcanes de la conscience subliminale. C'est donc à un spécialiste dans la matière que nous avons affaire, et son opinion a pour cela une grande valeur. Aussi, lorsqu'une consciencieuse analyse des faits, poussée à ses dernières limites, lui démontre l'insuffisance des hypothèses admises jusqu'alors, il ne cherche pas, comme tant d'autres psychistes ou métapsychistes, à éluder la conclusion nécessaire en se réfugiant dans des échappatoires. Loyalement, à l'exemple de Hodgson, de Hyslop, de Wallace, de Lombroso ou de Myers, il reconnaît que l'explication spirite est la seule qui soit capable de s'appliquer à tous les faits. On sent qu'aucune mesquine considération de respect humain ou d'intérêt personnel ne pèse sur cette haute conscience de chercheur. Avec lui, on est loin des petits calculs et des habiles réticences de ceux qui jugent utile de ménager la chèvre et le chou, n'ayant ni le courage ni la loyauté de braver les préjugés officiels. Puisse son exemple mettre un peu de cœur au ventre à ceux de chez nous qui en ont tant besoin.

On n'attendra pas de moi une analyse détaillée de cet ouvrage, que les limites d'un article ne me permettraient pas d'entreprendre. Mais il est un certain nombre de réflexions qui s'imposent à nous après la lecture de ce livre. Il est à remarquer que les méthodes les plus sagaces, les recherches les plus précises, les critiques les plus sévères appliquées à l'examen des faits spirites, n'ont fait qu'en démontrer l'indestructible réalité. C'est là un point d'une importance capitale pour nous, puisqu'il démontre que nos devanciers, malgré des erreurs individuelles inévitables, sont arrivés, malgré tout, dans l'ensemble, à la découverte de faits nouveaux dont l'existence est à présent hors de doute. Cela justifie la remarque de Lombroso, « que si le peuple n'a pas la méthode et la rigueur des savants, il y supplée par la multitude de ses observations, qui finissent par se corriger successivement ».

L'impression d'ensemble qui reste après la lecture de ce livre est que nous sommes bien en présence de faits nouveaux pour la science, qui ouvrent à l'investigation des voies encore inexplorées. Pour résoudre le problème de la destinée, les anciennes discussions qui se fondaient sur l'autorité d'écritures dites « saintes », ou sur d'obscures et interminables controverses philosophiques,

sont inutiles ; le mieux est d'aborder directement cette étude par l'observation et l'expérience ; on se sent alors sur une terrain solide et on ne gaspille pas son temps à tourner perpétuellement dans le même cercle de raisonnements sophistiques ou vicieux.

Maintenant que nous avons abattu les premières barrières du camp retranché des incrédules, nous devons nous attacher à présenter les phénomènes que nous étudions avec toutes les garanties qu'exige la méthode expérimentale. Il est urgent de nous persuader que les insuccès eux-mêmes ont une utilité et que s'il faut les mentionner aussi fidèlement que les réussites. A ce sujet, on ne saurait trop recommander comme des modèles à suivre les procédés de travail des membres de la S. P. R. Loin de se laisser décourager par les résultats défectueux qui se glissaient dans leurs recherches, ils notaient soigneusement *tous les faits* ; inlassablement ils multipliaient les expériences et les observations, et ce n'est qu'après avoir procédé à une sélection sévère qu'ils publiaient ces rapports qui sont des modèles d'impartialité. Sans doute, beaucoup de membres de cette société ont des théories que nous pouvons ne pas partager, mais ils ont l'immense mérite d'obéir pour la constatation matérielle des phénomènes à une discipline rigoureuse, de sorte que leur catalogue de faits est maintenant le trésor le plus riche en documents authentiques dans lequel il nous est possible de puiser, sans crainte de raisonner sur des observations sans valeur.

Quelle différence avec nos savants français, qui s'imaginent connaître la question psychique après avoir assisté par condescendance à deux ou trois séances ! Et même parmi les spirites, combien ont la patience nécessaire pour arriver à se faire expérimentalement une opinion personnelle ? Depuis trente ans, j'ai vu d'innombrables groupes se constituer, animés au début des meilleures intentions, — pour n'aboutir à rien, faute d'un peu de persévérance.

En effet, si des phénomènes remarquables ne se produisent pas immédiatement, si les études demandent de la patience pour développer les facultés du médium, au bout de quelques séances, le nombre des assistants se raréfie de plus en plus, le groupe se désagrège et c'est encore une tentative avortée, notre inconstance nationale ayant accompli son œuvre.

Il existe, heureusement, un certain nombre d'exceptions. J'ai connu et je connais encore des cercles qui, depuis des années, pour-

suivent silencieusement leurs travaux et qui sont parvenus à obtenir d'admirables résultats. Chaque fois que des personnes *sérieuses* prendront la résolution inébranlable de ne pas se séparer avant d'être arrivées à constater la réalité des faits spirites, je puis affirmer qu'elles réussiront, car c'est ce qui eut lieu jadis chez le colonel Devoluet, le Dr Puel, le Dr Chazarain et bien d'autres. C'est ce qui s'est produit à Gênes au cercle Minerve, et dernièrement encore avec le Dr Imoda à Turin, en compagnie de Linda Gazzera. Les grands médiums n'ont été développés que lentement et grâce au dévouement inlassable de ceux qui se sont consacrés à cette tâche ingrate.

Alors, si ceci est vrai, que les étudiants nous fassent grâce de leurs jérémiades sur la prétendue impossibilité de contrôler les faits ou de trouver des médiums. Chacun n'a que les phénomènes qu'il mérite. Rien ne s'acquiert sans peine et sans travail. Si vous voulez savoir si l'on ne meurt pas, si vous avez le ferme désir de résoudre la grande énigme, persuadez-vous bien que, sauf exception, les faits ne viendront pas vous trouver à domicile et qu'il vous faudra peut-être dépenser beaucoup de temps, énormément de patience et pas mal d'argent pour y parvenir.

Si la tâche est trop lourde pour les épaules des débutants, qu'ils s'adressent aux associations qui existent déjà, et là ils trouveront les éléments nécessaires à la réalisation de leur désir. *La Société Anglaise de Recherches psychiques* n'a réussi que parce qu'elle possède de puissantes ressources financières. Nous arriverons aux mêmes résultats lorsque, par le groupement, nous aurons mis en lumière la force immense qui dort, latente en ce moment, dans toutes les parties de la France.

Malgré la haute situation scientifique de beaucoup de ses membres, la S. P. R. a eu à soutenir des luttes violentes contre les ennemis de tout progrès :

Les pionniers, dit sir O. Lodge doivent être prêts à recevoir de rudes coups La mentalité d'un peuple ne peut changer qu'avec lenteur. Jusqu'à ce qu'elle soit transformée, les vérités nouvelles nées avant leur temps doivent subir le sort des choses qui naissent prématurément ; le prophète qui les annonce doit s'attendre à être pris pour un de ces inutiles, un de ces fanatiques, dont chaque époque a sa trop large part, et se contenter d'être, verbalement ou métaphoriquement, mis à mort comme si son exécution était chose nécessaire au processus régénératif du monde.

A ceux qui s'imaginent qu'il est au-dessous de la « dignité » de la Science — avec un grand S — de s'occuper de ces sortes de choses, le recteur de Birmingham répond que c'est l'argument que l'obscurantisme emploie vis-à-vis de toutes les nouveautés.

Les critiques que nous avons rencontrées, venant tantôt du monde scientifique, tantôt de celui de l'orthodoxie religieuse, ont exprimé en langage moderne presque toutes les formes démodées de la protestation timide ou de l'hésitation obscurantiste, grâce auxquelles les historiens de la science ont accoutumé de donner du piquant au long récit des découvertes et de leurs réalisations.

Tantôt on nous reproche de favoriser les empiètements du vieil esprit théologique sur le domaine de la Science, ou d'essayer de porter des mains impies de la Science sur les mystères de la Religion. Tantôt on nous informe que des savants compétents ont déjà complètement exploré le champ où nous proposons de travailler, ou qu'aucun homme de science qui se respecte ne condescendra jamais à s'occuper de ce répugnant mélange de fraude et d'hystérie. Tantôt encore on a pitié de nous comme de laborieux baguenaudiers qui se donnent un mal énorme pour prouver des choses infiniment petites ; tantôt enfin on nous raille de chercher la solution de gigantesques problèmes avec tant de légèreté et si peu de profondeur.

Il y a longtemps que les spirites français entendent chanter pareilles antiennes ; il est consolant pour eux de constater que les hommes les plus éminents n'y échappent pas, ce qui, d'ailleurs, n'a aucune espèce d'importance, puisque ces braillements n'ont pas empêché la vérité de se faire sa place au soleil.

Pourquoi la S. P. R. continue-t-elle des recherches sur les phénomènes dont la réalité est certaine, tels que la transmission de la pensée, la télépathie ou les récits d'apparitions ? Le savant répond que c'est pour essayer de découvrir les lois qui régissent les phénomènes. Personne ne doute de l'existence des tremblements de terre ; et cependant si on étudie avec soin les frémissements les plus légers du sol, c'est pour mieux arriver à comprendre les conditions et la nature de ces phénomènes.

M. Lodge se demande si l'action télépathique est produite par des mouvements de l'éther, c'est-à-dire est due à une action physique, ou si elle a une origine immatérielle. Sans se prononcer absolument, il a tendance à croire que la communication entre deux cerveaux vivants éloignés ne doit pas être matérielle.

Il est très désirable, écrit-il, que l'on arrive à résoudre cette question d'un mode physique ou non physique de communication dans les cas de télépathie ; et si l'on parvient à établir d'une manière certaine qu'il se produit une communication sympathique entre des lieux aussi éloignés que l'Inde, l'Amérique ou l'Angleterre, ou encore des antipodes, communication qu'on ne perçoit pas dans l'intervalle, ni dans le voisinage de sa source, je serais disposé à voir dans ce fait là une chose tellement différente de celles auxquelles nous sommes habitués en physique, que je serais fortement enclin à diriger mes recherches vers quelque autre mode plus direct de communication mentale. Certaines des expériences conduites par Mlle Miles et Mlle Ramsden tendent à confirmer une pareille hypothèse (1).

Les lecteurs de mon livre sur les *Apparitions Matérialisées* savent que c'est également la conclusion à laquelle je suis arrivé, en constatant que l'action télépathique diffère des Ondes Hertziennes en ce qu'elle semble aller directement à son but sans être réfractée, et qu'elle paraît affranchie de la loi d'affaiblissement suivant le carré de la distance qui régit toutes les manifestations connues de l'éther. De plus, il ressort de l'observation que ses effets à distance sont hors de toute proportion avec l'intensité de la cause, si on l'attribue à des actions chimiques produites dans la trame du système nerveux. Songeons enfin que si les rayons X, qui sont les plus pénétrants parmi les rayons connus, traversent presque toute les subtances, ce n'est qu'à quelques centimètres de leur source, tandis qu'il s'agit ici d'une forme d'énergie qui s'exerce parfois d'un continent à un autre, à travers tous les obstacles interposés. C'est pour cela que la télégraphie sans fil n'est qu'une analogie, et non une explication physique de la télépathie.

Souhaitons, avec sir O. Lodge, que cette question soit étudiée par les savants, car si l'on arrive à prouver scientifiquement que l'âme humaine produit à distance une action supra-physique, la démonstration de la possibilité d'une communication des esprits désincarnés avec nous en recevra un supplément de force, bien que l'on puisse concevoir aussi que c'est grâce à l'énergie particulière qui émane du médium qu'elle peut avoir lieu.

Parmi les cas d'écriture automatique cités dans cet ouvrage, il en est un bien intéressant, qui nous met encore en présence d'une révélation par la planchette d'un fait inconnu des médiums et su-

(1) *Proceedings*, t. XXI, pp. 60-93.

périeur à leurs connaissances. Deux jeunes filles instruites, mais n'ayant pas fait assez de mathématiques supérieures pour interpréter correctement ce qui leur fut donné, obtinrent une communication d'après laquelle l'intelligence qui dirigeait la planchette prétendit être celle d'un individu qui avait été *senior Wrangler*, c'est-à-dire classé premier aux examens de l'université. Pour éprouver sa science, elles lui demandèrent de donner l'équation qui représente le contour, à peu près en forme de cœur, qui est celui de la planchette. Celle-ci écrivit immédiatement $r = \frac{a \operatorname{Sin} \theta}{\theta}$. Mlle C M. Pole, croyait en savoir assez pour construire la courbe représentée par cette équation. Mais elle se trompa. Le professeur J. W. Sharpe, de Bournemouth, traça un graphique exact de la courbe, qui reproduit bien la forme extérieure de la planchette. Ce qui est vraiment intéressant, c'est que la formule générale de la cardioïde, qui représente un cœur, est $r = a\,(1 + \cos \theta)$ et qu'on la connaît bien, tandis que celle donnée par la planchette a été *inventée spécialement pour représenter le contour de la planchette.* « M. Sharpe — dit sir Lodge — considère comme peu vraisemblable qu'aucune des deux automatistes ait jamais vu le graphique exact de l'équation donnée par l'écriture. Il est naturellement beaucoup plus difficile d'inventer une équation convenant à une courbe donnée (ce que l'écriture a fait dans le cas présent), que de tracer la courbe lorsque l'équation est donnée. »

Le célèbre médium Mme Piper, qui convainquit Hodgson et Hyslop de la réalité des communications spirites, continue d'être étudiée par les membres de la S. P. R. Il est utile de rappeler que l'on fit sur elle plusieurs tentatives pour savoir si elle est clairvoyante pendant l'état hypnotique. Ce fut d'abord le philosophe W. James qui réussit, le premier, à la mettre en sommeil, mais seulement après que son guide y eut consenti. Pendant cet état, qui diffère beaucoup par ses caractères de la trance médianimique, *aucun signe de transmission de pensée* ne put être décélé en elle, soit pendant l'état hypnotique, soit immédiatement après. « Autant que la preuve puisse en être faite, conclut W. James, sa trance médianimique parait donc être un trait caractéristique isolé dans sa physiologie. »

A son tour, sir Oliver Lodge voulut savoir si la clairvoyance

ordinaire peut être invoquée pour expliquer les cas dans lesquels Mme Piper donne des renseignements exacts, lorsqu'on lui présente des objets ayant appartenu à des personnes décédées. Pour cela, il eut recours à un alphabet d'enfant, dont il prit au hasard quelques lettres sans les regarder, et qu'il plaça dans une boîte qui fut scellée en présence du prof. Carrey Foster. [« Phinuit », le guide de Mme Piper, se trompa complètement.

Devant ces expériences, que faut-il penser des critiques qui veulent expliquer tous les phénomènes constatés avec ce médium soit par la lecture de pensée, soit par une clairvoyance d'une puissance presque infinie, puisqu'elle s'étendrait à n'importe quelle personne vivante ? On voit toute l'insuffisance et la fantaisie de ces pseudo-explications qui n'ont qu'un tort, mais radical, c'est d'être tout à fait arbitraires, parce que contraire aux résultats expérimentaux tentés sur Mme Piper (1). Dès lors, nous ne sommes plus étonnés de voir Hodgson écrire :

Après avoir, pendant plusieurs années d'expériences éprouvé l'hypothèse de la télépathie entre vivants, et pendant plusieurs autres celle des « esprits », je n'hésite pas à affirmer avec l'assurance la plus absolue, que l'hypothèse des « esprits » est justifiée par ses résultats et que l'autre ne l'est pas.

C'est la conclusion de tous ceux qui ont étudié mûrement *tous les faits*, sans idées préconçues.

Voici l'opinion que s'est faite sir O. Lodge, d'après ses recherches personnelles :

En somme, ces expériences et bien d'autres que j'omets, tendent à démontrer l'existence d'une intelligence extérieure, ou contrôle, distincte, autant que j'en puisse juger, de la conscience, aussi bien que de la subconscience de Mme Piper ou de tout autre médium. Elles rendent probable l'hypothèse provisoire que je choisis comme instrument de travail ; elle consiste à admettre la vérité approximative de l'opinion que les intelligences à l'œuvre expriment sur leur propre nature. En d'autres termes, j'ai le sentiment que nous sommes en rapport par un ou deux interme-

(1) Il me sera permis de rappeler que j'arrivais à des conclusions semblables en 1902, dans mon livre : *Recherches sur la Médiumnité*, rien qu'en utilisant les observations faites par les magnétiseurs sur la clairvoyance et la transmission de la pensée. Les expériences de W. James et Lodge avec Mme Piper renforcent encore ces remarques, en leur donnant la sanction expérimentale. (G. Delanne.)

diaires avec quelque strate de la personnalité survivante des individualités indiquées comme transmettant des communications.

Mais c'est surtout le nouveau phénomène des *Cross correspondances*, c'est-à-dire des communications croisées, qui a déterminé le changement d'attitude envers les phénomènes spirites, de beaucoup de membres de la S. P. R. qui y étaient opposés, tels que miss Johnson, M. Piddington etc...

Je reproduis plus loin le chapitre XXIII du livre qui est consacré à ces phénomènes. On verra que l'intelligence survivante de F. W. H. Myers, très au courant de la mentalité de ses ex-confrères, s'est ingéniée à trouver une méthode qui paraît défier les interprétations par la transmission de pensée ou la télépathie. Elle consiste à faire écrire à plusieurs médiums, très éloignés les uns des autres, des messages qui paraissent n'avoir aucun sens, mais qui, réunis, se complétant les uns les autres, deviennent intelligibles.

Vraiment, il faut admirer la persévérance et l'ingéniosité que les intelligences de l'au-delà ont mises pour démontrer leur existence aux plus obstinés des négateurs. Chaque fois qu'une objection soi-disant scientifique était produite, les invisibles prenaient un malin plaisir à en démontrer l'inanité par des faits nouveaux. Aux mouvements naissants et inconscients répondent les lévitations sans contact, que les expériences de Bottazzi à Naples, celles de l'*Institut général Psychologique* ou d'Ochorowicz démontrent réelles, par la photographie ou l'inscription graphique.

A peine l'automatisme psychologique de l'écriture des hystérique est-elle démontrée par MM. Binet, Janet et leurs émules, que voici des écritures de médiums en langues étrangères, des autographes qui sont donnés, des faits inconnus qui se révèlent, alors que *jamais* les sujets d'hôpital, eux qui obéissent pourtant si bien aux suggestions post-hypnotiques, ne peuvent reproduire.

A ceux qui ne voyaient dans les apparitions que des « ectoplasmes », des produits de l'idéoplastie, des fantômes inconnus de tous les assistants comme du médium se révèlent et ont l'ironie de faire constater leur identité. Mieux encore, les apparitions réveillent leur médium stupéfait, leur prétendu créateur, pour causer avec lui ! Parfois ce sont deux, trois fantômes qui sont visibles simultanément ; et dans d'autres circonstances, ils écrivent ou parlent en employant une langue réelle que personne ne connaît.

Où sont donc les aveugles ? Est-ce parmi les Spirites ? non, car alors il faudrait faire abandon de tout raisonnement et de toute logique. C'est bien du côté des négateurs que le misonéïsme sévit, et d'autant plus, qu'ils se bouchent volontairement les yeux pour ne pas voir cette éclatante vérité.

Quel protée, quel magicien, quel démiurge serait le subconscient, s'il possédait seulement la dixième partie des facultés qu'on lui attribue et s'il existait avec tous ces pouvoirs, l'homme deviendrait réellement un Dieu tout-puissant puisqu'il posséderait un savoir universel, pourrait créer et animer des créatures fugitives formées de chair et d'os, en se jouant des limites de l'espace et du temps. Mais alors, soyez logiques, ce serait tout de même vraiment autre chose, et un peu plus, qu'un « oxynitrocarbure d'hydrogène colloïdal » !

Pour en revenir aux choses raisonnables, voici quelques passages de la conclusion de ce beau livre qui méritent d'être reproduits. En étudiant les correspondances croisées, que découvre-t-on ?

Nous découvrons — répond le savant — que des amis défunts, dont quelques-uns nous étaient bien connus et avaient pris une part active aux travaux de la Société pendant leur vie, spécialement Gurney, Myers et Hodgson, prétendent constamment communiquer avec nous, dans l'intention bien arrêtée de prouver patiemment leur identité, et de nous donner des correspondances croisées entre différents médiums. Nous découvrons aussi qu'ils répondent à des questions spécifiques d'une manière caractéristique de leurs personnalités connues et qu'ils témoignent de connaissances qui leur étaient propres....

Parlant des difficultés que créent les phénomènes secondaires qui se mêlent aux communications pour en troubler le caractère, Sir O. Lodge emploie cette jolie figure :

La barrière qui existe entre les deux états, — le connu et l'inconnu — est encore épaisse, mais elle s'amincit en quelques points. Comme des mineurs en train de percer un tunnel à ses deux extrémités, nous commençons au milieu du mugissement des eaux et de mille autres bruits, à entendre, de temps en temps, les coups de pic de nos camarades qui travaillent de l'autre côté.

Ce sont mieux que des coups de pic, ce sont des coups de bélier ; et sous leur choc répété s'effrite chaque jour davantage ce « vieux mur de l'incrédulité » dont parlait un ami de W. Crookes. Des livres comme celui-ci serviront puissamment à produire ce résultat. Soyons reconnaissants envers M. Lodge de son courage et remercions M. le D[r] Bourdon de nous avoir présenté, en un langage

élégant et clair, le beau travail du savant électricien anglais. C'est une pierre de plus qui s'ajoute au grandiose monument que constitue déjà la science spirite.

GABRIEL DELANNE.

Ce que l'on doit dire et ce qu'on ne doit pas dire

A PROPOS DU LIBRE-ARBITRE ET DE LA PRIÈRE

Il existe de nombreuses revues où on étudie les sciences psychiques. Ces revues s'adressent à une élite de la nation, déjà très au courant de la littérature psychique, et je comprends qu'on puisse y discuter *le pour et le contre* des théories soulevées ; tous les collaborateurs n'ayant pour noble but que la recherche de la Vérité, sans parti pris.

Mais il existe aussi d'autres organes, qui ont plutôt pour but d'enseigner au peuple la plus haute morale, pour le rendre meilleur, lui apprendre ses devoirs, sa responsabilité ; enfin pour lui montrer à bien vivre et à bien mourir.

Parmi ces organes, je citerai volontiers le journal « Le Fraterniste » que j'aime beaucoup, parce que son directeur essaie de remplir le programme élevé que je viens d'énoncer.

Qu'il me soit cependant permis d'adresser un léger reproche à ce journal, qui semble trop sacrifier *le but moral à atteindre avant tout*, au désir de faire triompher certaines théories qu'il croit plus scientifiques et plus logiques.

Qu'on le veuille ou non, un journal est le reflet des conceptions de son directeur. lequel ne devrait jamais oublier qu'il ne doit pas publier d'article capable de mettre dans le doute la foi de ses lecteurs simplistes, qui n'ont pas le temps de peser tous les arguments qu'on peut leur présenter pour ou contre la réalité d'une doctrine.

Un journal populaire s'adressant au peuple, a le devoir de choisir ses articles, selon un programme arrêté d'avance, *et de repousser toutes les théories contraires, dont le but moral est moins élevé.*

C'est ainsi que « Le Fraterniste », au lieu de choisir le libre arbitre a choisi le déterminisme, qui est beaucoup moins moral pour

ses lecteurs, car le déterminisme aboutit à enlever aux humains l'initiative privée et la responsabilité pleine et entière des actes accomplis.

Oh! je sais bien que le déterminisme parait très logique et dans mes écrits, j'ai dit aussi que tout acte présent devait être déterminé par les actes passés, tout s'enchaînant de A à Z entre les causes et les effets.

Je connais donc bien cette théorie ; mais si j'avais des enfants à élever, je me garderais bien de la leur enseigner ; car à la première faute qu'ils commettraient, ils ne manqueraient pas de me répondre *qu'ils ne sont pas responsables de leurs actes*, et il n'y aurait plus d'éducation possible.

Je veux dire que si le déterminisme paraît fort séduisant par sa logique apparente, on en sent cependant les côtés faibles ; si faibles qu'on ne peut plus affirmer que l'irresponsabilité des humains soit la pure vérité.

Or, du moment que le doute existe, nous avons le devoir de choisir pour éduquer les enfants, et le peuple qui sont de grands enfants, les meilleures doctrines ; soit celles qui conduisent au résultat le plus moral pour l'enseignement.

Prenons pour exemple l'alcoolisme, si on veut.

On sait par les statistiques que 80 pour cent des crimes sont commis par les alcooliques.

Or, si un alcoolique commet un crime, d'après la théorie du déterminisme, cet alcoolique n'est plus responsable de son crime.

Les partisans du déterminisme vous répondront en effet : pourquoi ce criminel est-il alcoolique, pourquoi a-t-il tant bu, au point de perdre une partie de sa raison, alors que son voisin est resté sobre ?

C'est que cet ivroge a été poussé à boire par des causes indépendantes de sa volonté, causes premières qui, finalement, l'ont amené à commettre ce crime, dont il n'est donc pas responsable...

Cet argument est-il bien vrai ?

Examinons-le de près pour reconnaître ses causes premières et déterminantes.

Cet ivrogne a dû probablement être assez mal élevé et vivre dans un milieu où beaucoup de ses compagnons buvaient ferme. Il a fini

par faire comme eux et peu à peu il a pris l'habitude invétérée de boire, à tel point qu'il ne peut plus se passer de son alcool.

Le mal est fait ; il est trop tard pour l'enrayer et le voici au nombre des criminels.

Il est exact de dire que son crime a été amené par des actes passés, qui l'ont déterminé à accomplir son crime ; mais cela ne démontre pas le déterminisme, car s'il avait été mieux éduqué, mieux instruit des dangers de l'alcool, ce même homme ne fût pas devenu alcoolique et ne serait pas devenu un criminel.

C'est l'abus de l'alcool qui lui a ôté la volonté nécessaire pour réagir ; c'est l'alcool qui, par suite de ce manque de volonté et de l'altération de ses organes cérébraux ramollis, lui a enlevé sa volonté et son libre arbitre.

Par ce simple exemple, que l'on pourrait multiplier, on sent que ce même homme aurait pu jouir de sa volonté, de son libre-arbitre, et enfin ne pas commettre son crime s'il avait été mieux éduqué.

Donc malgré tout, ce libre-arbitre, il l'aurait possédé, si son existence avait été mieux conduite et plus morale.

D'où je puis conclure, *que l'homme ne peut posséder que le libre-arbitre et la force de volonté, qu'il a mérités par son existence. Il faut donc savoir mater ses passions*, DES LE DÉBUT, *si on veut rester digne de posséder son plein arbitre* ; et ceci est une affaire d'éducation.

Je conclurai encore que le déterminisme est bien loin d'être démontré d'une façon absolue, et que des savants philosophes très logiques, comme le mathématicien de Sarrauton, sont d'avis que l'homme possède son libre arbitre ; ce qui le rend responsable de ses actes.

Et du moment qu'il y aurait simplement le doute sur cette question, il est certain qu'au point de vue moral, il est préférable d'enseigner au peuple, que chacun devient ce qu'il se fait lui-même par ses actes et sa conduite.

C'est ce que les Américains, pourtant si positifs, appellent *se faire soi-même*, ce qui n'est que le résultat d'un programme suivi avec une grande énergie ; et si le déterminisme était la vérité, personne ne pourrait *se faire soi-même*, puisque le sort de cet homme serait déterminé d'avance, quoi qu'il fasse.

Chaque fois qu'il s'agirait de prendre une résolution pour lutter contre le mal, on dirait toujours : A quoi bon, c'est inutile, mon

sort est décidé d'avance, et il n'y aurait plus aucune initiative possible avec ce déterminisme.

J'ai remarqué également dans *Le Fraterniste*, un article fort bien fait au point de vue philosophique et signé N., qui démontrait que le peuple ne devrait jamais prier, attendu que Dieu, même s'il existait, ne pourrait pas entendre ses prières.

Il concluait donc au rejet de la prière inutile et conseillait la *Solidarité*; cette solidarité qui sent le syndicat des grévistes, triste privilège de notre siècle, qui causera bien des ruines et fera un tort immense au commerce, à l'industrie et surtout aux ouvriers, qui connaîtront de plus en plus cette vie chère, dont ils seront la première cause avec leurs complots de grévistes.

Il faut croire que le Directeur du *Fraterniste* a dû recevoir bon nombre de lettres de ses abonnés lui demandant son avis sur l'efficacité de la prière, car dans le numéro suivant, en quelques belles lignes fort bien dites, il conseille à ses lecteurs la prière sincère, non des lèvres, mais de l'âme.

Alors à quoi bon publier l'article de M. N. qui a du enlever à bon nombre de braves ouvriers, cette suprême consolation de prier Dieu.

...Oh non, ne conseillez jamais au peuple de ne pas prier, car non seulement la prière faite avec foi et sincérité est très efficace, pour prendre la résolution de faire bien et le bien, mais encore elle est ce qu'il y a de plus moral et de meilleur pour élever l'âme vers les hauteurs célestes, au-dessus de tous les maux et forfaits de la Terre : *Ils sont heureux ceux qui peuvent et savent prier.*

Que ce soit Dieu ou des Esprits qui entendent nos prières, peu importe ; mais non seulement quelquefois les prières sont exaucées, comme pour la guérison des maladies, mais encore c'est la seule force, la seule consolation que les malheureux peuvent puiser en eux-mêmes, pour se résigner et supporter les grandes misères de ce monde.

La prière qui élève l'âme, est ce qu'il y a de plus poétique, de plus élevé chez l'homme. La prière est une faculté divine, qui place l'homme au-dessus de tous les animaux, en faisant appel aux sources célestes de toutes choses, et en le faisant élever ses yeux pleins de larmes vers le ciel consolateur...

G. Le Goarant de Tromelin.

Spiritisme Expérimental

/ers anglais écrits par un médium sachant mal écrire le français et ignorant absolument seul mot d'anglais. Cette communication a été obtenue chez Madame la princesse Metz-rsky (Tola Dorian), qui en garantit l'authenticité, c'est pourquoi nous la publions, afin de ntrer que la fameuse subconscience du médium serait *absolument* incapable d'improvi-des vers en langue étrangère, ne pouvant tout juste que s'exprimer en français. (*N. d. l. r.*

***

Réponse à la question : Si le Créateur écoute nos prières et châtie les méchants ?

that planted ear shall He not hear ?
He smite Who formed the hand ?
Vengeance is Mine, thus saith the Lord,
Man put up thy sword !...

Celui-là qui planta l'oreille, peut-il ne pas entendre?
Lui qui forma la main, saura-t-il pas frapper ?
La vengeance est Mienne, dit le Seigneur ton Dieu,
Homme, rengaine ton épée !

Poésie écrite par l'esprit qui se manifestait au lendemain de la guerre de 1871

Texte écrit automaiquement

1

sitteth still who used to dance
weepeth sore and more and more
us sit with thee coceping sore
O faire France !

2

trembleth as the days advance
o used to be so light of heart
e in tey trembling bear a part
Sister France !...

3

r eyes shine tearful as they glance
o shall give back my slaughtered sons ?
d up, « she saith my wounded ones »,
Alas France !

4

struggles in a deathley trance
in a dream her pulses stir :
hears the nations Calling her :
France, France, France !...

5

ou people of the lifted lance,
bear her tears, forbear her blood :
back, roll back thy vohelming flood,
Back from France ?...

6

not her loveliness askance,
ge not for her a galling chain
ve her at peace to bloom again
Vine-clad France !...

7

ime there is for change and chance
ime for passing of the cup
One abides can yet bind up
Broken France !

8

ime there is for change and chance :
o next shall drink the tremblenq cup ?
ing out the dregs and suck them up
After France ?...

Traducion française

1

Elle est assise, immobile, celle qui aimait tant danser
Elle pleure des pleurs amers, encor plus et plus,
Asseyons-nous près d'elle qui pleure amèrement...
O ! belle France !

2

Elle tremble à mesure qu'avancent les jours,
Elle dont jadis le cœur était léger ;
Et nous, à ta douleur nous prenons une part,
O sœur France !

3

Ses yeux brillent à travers les larmes du regard,
Qui me rendra mes fils, morts à la boucherie ?
Pansez, dit-elle, pansez les blessures des miens...
Hélas ! France !

4

Se débattant comme en transe mortelle,
Comme en un rêve battant ses artères,
Elle entend les nations qui l'appellent au loin...
France ! France ! France !

5

Toi, peuple des lances dressées,
Respecte ses pleurs, respecte aussi son sang,
Refoule, refoule les flots de ton déluge...
Loin de la France !

6

Ne souille pas sa face d'un œil de convoitise,
Ne forge pas pour elle une chaine acérée,
Laisse qu'en paix, elle refleurisse encore..,
France vêtue de vignes !

7

Il vient un jour pour que la chance change,
Un jour pour que la coupe passe à d'autres lèvres,
Et Celui qui patiente saura seul te guérir...
France brisée !...

8

Il vient un temps pour que la chance change,
Qui alors, va vider la coupe envenimée ?
En épuiser la lie, l'écraser jusqu'au fond !
Après toi, ô France ?

***

Pour M. le baron d'Aligny, Capitaine au 5e Hussards.

MISS ELMORE.

Introduction à l'étude des Correspondances croisées

Cet article forme le XXIII[e] chapitre de l'ouvrage de Sir Olivier Lodge, intitulé : La Survivance humaine (1). *On jugera par sa lecture de l'importance que les membres actuels de la Société Anglaise des Recherches psychiques, attachent aux Cross-Correspondance, pour établir l'identité du communicant.* (*N. d. l. r*).

La correspondance croisée est un sujet si vaste et si compliqué que, pour s'en former une opinion, il faut étudier les publications détaillées faites par M. Piddington, Mme Verall, Mlle Johnson, et d'autres, dans les derniers volumes des *Proccedings* S. P. R. Il serait autrement impossible d'arriver à la compréhension critique des matières qu'exigent les références littéraires auxquelles il est fait allusion avec une soigneuse recherche. Indépendamment de ce qu'elles peuvent être à d'autres point de vue, elles forment essentiellement des communications émanant d'un homme de lettres, destinées à être interprétées par des érudits ; elles sont remplies d'obscures allusions classiques. J'ajouterai, qu'aujourd'hui de pareilles allusions littéraires sont obtenues même par l'intermédiaire de Mme Piper (2). Elles ne sont pas élémentaires et simples ; elles révèlent au contraire une érudition dépassant de beaucoup la moyenne, supérieure par exemple à la mienne et à celle de tous les assistants. Les faits sur lesquels cette indication est donnée ne sont pas encore publiés. (Oct. 1909).

Le caractère principal de la correspondance croisée consiste en ceci : Nous avons à étudier non pas les phénomènes produits par un seul médium animé par plusieurs contrôles apparents (3), comme nous l'avons fait jusqu'ici, mais inversement, les manifestations

(1) Alcan, Editeur, 108 Bd St-Germain. Prix 5 francs.

(2) Voici donc encore un exemple « officiel » de communications qui dépassent le niveau intellectuel du médium, — car chacun sait que Mme Piper n'a jamais eu qu'une éducation tout à fait primaire, — et même celui des assistants, s'il faut en croire Olivier Lodge, bon juge en ces matières en raison de sa situation universitaire. (*N. d. l. r.*)

(3) Les Anglais donnent le nom de « Contrôle » à l'intelligence qui fait agir le médium. (*N. d. l. r.*)

d'un seul contrôle apparent transmises par plusieurs médiums différents ; ceux-ci écrivent automatiquement d'une manière indépendante les uns des autres, ils sont fort éloignés les uns des autres, quelquefois ils ne se connaissent pas ; au début même, ils ne savaient pas quelle était la nature de la correspondance qui se poursuivait.

Dans beaucoup de cas, les messages obtenus isolément étaient inintelligibles et ne montraient un sens que plus tard, quand ils étaient combinés par une tierce personne. Ainsi, le contenu du message n'*existait lans aucune intelligence vivante* (1), tant que les correspondances n'étaient pas découvertes à l'aide d'une critique laborieuse, un ou deux ans après ; alors les différentes parties de la communication étaient réunies, l'ensemble et l'intention en apparaissaient.

Le but de ces efforts ingénieux et compliqués est, clairement, de prouver que ces phénomènes sont l'œuvre de quelque intelligence bien définie, distincte de l'un quelconque des automatistes. La transmission par fragments d'un message ou d'une allusion littéraire, qui sera inintelligible pour chacun des écrivains pris séparément, exclut la possibilité d'une communication télépathique mutuelle entre eux. Ainsi, on écarte ou l'on essaye d'écarter celle, de toutes les hypothèses demi-normales, que les membres de la Société de Recherches psychiques ont considérée comme la plus troublante et la plus difficile à éliminer. Ces efforts ont encore un autre objet : ils tendent évidemment à prouver, dans la mesure du possible, par la substance et la qualité du massage, que celui-ci est caractéristique de la personnalité particulière de qui semble émaner la communication, et de nulle autre.

Tel a été évidemment le dessein des communicateurs eux-mêmes. L'ont-ils réalisé ? Cette question ne pourra être résolue d'une manière concluante et définitive qu'avec du temps et du travail. Le chercheur qui désire se former une opinion personnelle de quelque valeur sur ce sujet doit, comme je l'ai dit, lire en entier les consciencieux mémoires de M. Peddington, de Mlle Johnson et de Mme Verall publiés dans les derniers volumes des *Proccedings* de la Société ; ces études sont importantes et leur lecture n'est pas chose aisée.

(1) C'est nous qui soulignons. (*N. d. l. r.*)

Découverte des Correspondances croisées

Les correspondances croisées forment une matière très vaste, et assurément en voie d'accroissement. La meilleure manière de la présenter, quoiqu'elle ne puisse être qu'une sorte d'introduction, et un compte-rendu initial, est de citer l'article de notre déléguée aux recherches, Mlle Johnson, notamment le chapitre 44, intitulé. *La théorie des correspondances croisées.* C'est, en effet, à sa patiente attention et à sa perspicacité qu'est due la démonstration de l'existence de ces concordances, alors en voie de se développer vers leur forme actuelle, qui est frappante aujourd'hui.

Ce chapitre débute par une citation empruntée à F. W. H. Myers indiquant l'attitude de l'écrivain à l'égard de ces recherches :

Ici, nous ne sommes pas les véritablees inventeurs. Les expériences que nous sommes en train de faire ne sont pas l'œuvre de l'ingéniosité terrestre. Toute notre contribution aux nouveaux résultats se borne à de la patience, à de l'attention, du soin ; à une disposition sincère à recevoir et à scruter tout ce qui nous sera confié par des intelligences au-delà des nôtres. Je dis que ce sont des expériences ; elles sont probablement d'une difficulté et d'une complexité qui surpasse notre imagination, mais elles sont instituées de l'autre côté de l'abîme, elles sont dues aux efforts d'esprits qui distinguent des voies d'accès et aperçoivent des possibilités qui, pour nous, sont dans une obscurité impénétrable (1).

L'article continue ainsi :

Dans *Human Personality*, M. Myers fait plus d'une fois allusion à une de ses théories favorites : l'influence de la science sur la pensée moderne n'est pas seulement limitée à cette vie, mais elle peut être apportée dans l'autre, et tendre ainsi à fortifier les preuves en faveur de la communication avec les morts. Ces derniers, pense-t-il, commencent à comprendre de plus en plus clairement ce qui constitue en réalité une bonne preuve et ils peuvent découvrir peu à peu de meilleurs moyens de la produire. Il formule avec beaucoup de clarté cette hypothèse dans le passage plus haut cité, et il semblerait, d'après nos dernières investigations, que des expériences du genre de celles qu'il y pressent se font peut-être en ce moment.

A diverses reprises, M. Myers et le Dr Hodgson ont essayé d'obtenir des connexions entre les messages — écrits ou verbaux — de différents automatistes. Il est loin d'être facile de réunir les conditions favorables à l'essai de ces expériences, et malheureusement aucun compte-rendu de ces essais ne paraît exister, du moins à ma connaissance. Quelques allu-

(1) *Human Personality*. t. II, p. 275.

sions y sont faites cependant dans plusieurs lettres adressées par M. Myers à Mme Thompson ; par exemple, le 24 octobre 1898, il écrivait :

« Le docteur Hogdson passe l'hiver en Amérique ; il a des séances avec Mme Piper. Quelle chose magnifique ce serait si nous pouvions obtenir une communication entre les contrôles de chaque côté. »

D'intéressants rapports entre les automatismes de Mme Thompson et ceux d'autres sensitifs avaient déjà été signalés dans le mémoire de M. Piddington : « Sur les genres de phénomènes manifestés dans la trance de Mme Thompson (1).

Cependant, le développement le plus notable des correspondances croisées et la première apparition d'un de leurs modes vraiment compliqués et remarquablement probants se sont produits après la mort de M. Myers.

On l'observa d'abord dans les écrits de Mme Verall ; une grande partie de son rapport à ce sujet (2) est consacrée aux correspondances entre ses écrits et les écrits ou le langage automatique d'autres sujets :

En les examinant sur des épreuves, au début de 1906, continue Mlle Johnson, un fait me frappa. Dans quelques uns des cas les plus remarquables, les indications données dans l'écriture d'un des automatistes n'étaient pas la simple reproduction des indications données par l'autre, mais semblaient représenter différents aspects de la même idée, les uns supplémentant les autres, ou les complétant. Aussi dans un cas,(3) l'écrit de Mme Forbes, prétendant émaner de son fils Talbot, mentionnait qu'il allait prendre congé d'elle parce qu'il cherchait un autre sensitif écrivant automatiquement afin d'obtenir la confirmation de ses propres écrits. Le même jour, Mme Verall écrivit un message où il était question d'un pin planté dans un jardin ; la communication était signée d'une épée et d'un clairon suspendu. Cette dernière figure faisait partie de l'écusson du régiment auquel avait appartenu Talbot Forbes, et Mmes Forbes avait dans son jardin quelques pins provenant de graines envoyées par son fils, les faits étaient inconnus de Mme Verall.

Dans un autre cas (4) trop compliqué pour être résumé ici, Mme Forbes fit les 26 et 27 novembre 1902 des allusions tout à fait dénuées de sens pour elle, à un passage du « Banquet » que Mme Verall avait lu ces jours-là. Ces allusions s'appliquaient aussi d'une manière appropriée à une phrase obscure contenue dans le texte écrit par Mme Verall le 26 no-

(1) *Proceedings* S. P. R. Tome XVIII, pp. 104-307.
(2) *Pro.* Tome XX, pp. 205-275.
(3) L. C. p. 223.
(4) L. C. pp. 241-245.

vembre ; le 18 décembre, l'écriture de Mme Forbes montrait plusieurs essais faits pour donner un mot décisif, « Diou ou « Dy », lequel disait-on, « se trouvera dans celui de Myers... ». Mme Verall interpréta ce mot à l'époque, pour des raisons qu'elle donne, comme « Diotima » ; une description de la même partie du Banquet contenant la mention de « Diotima » parut dans la *Personnalité humaine*, qui fut publiée environ trois mois plus tard, en février 1903. D'autres allusions au Banquet apparurent dans les écrits de Mme Forbes au commencement de 1903, (pp. 269-271).

Dans un autre cas (Voyez le rapport de Mme Verall p. 246) le 16 octobre 1904, l'écriture de Mme Verall donna des détails, vérifiés plus tard, sur les occupations actuelles de Mme Forbes ; immédiatement après, Mme Verall eut l'impression mentale que Mme Forbes était assise chez elle, dans le salon, la forme de son fils était devant elle et la regardait. Le même jour l'écrit de Mme Forbes prétendant émaner de son fils, mentionna que ce dernier était présent, qu'il désirait que sa mère pût le voir, et qu'une preuve décisive était donnée pour elle en ce moment à Cambridge.

Je me convainquis en étudiant ces cas, qu'il y avait dans la forme particulière affectée par eux, la manifestation d'un dessein spécial, d'autant plus que dans l'écriture de Mme Verall, on trouvait fréquemment des affirmations faites en apparence pour attirer l'attention sur quelques genres de preuves originales — comme, par exemple, la superposition de certaines choses sur d'autres, ce qui rendrait alors le message clair.

La caractéristique de ces cas — au moins de certains d'entre eux, — et que nous n'obtenons pas, dans l'écriture d'un automatiste, la reproduction littérale et comme mécanique de phrases contenues dans le texte d'un autre, nous n'obtenons même pas la reproduction de la même idée en des termes différents *comme cela pourrait résulter d'une télépathie directe entre eux* (1). Ce que nous obtenons est un fragment de message dans un texte qui semble n'avoir aucun intérêt ni aucun sens, et dans un autre texte, un autre message fragmentaire, également sans signification apparente ; mais quand nous réunissons ces deux textes nous voyons qu'ils se complètent l'un par l'autre et qu'ils sont inspirés en apparence par une seule idée cohérente exprimée partiellement dans chacun d'eux.

L'idée me vînt alors que, par cette méthode, on pourrait, mieux que par toute autre, obtenir des preuves plus concluantes de l'action d'une troisième intelligence, extérieure à l'esprit des deux automatistes. Si nous trouvons simplement la même idée exprimée même de manière différente par tous les deux, cela peut, comme je viens de le dire, s'expliquer par la télépathie entre eux ; mais il est beaucoup plus difficile de supposer que la perception télépathique d'un fragment pourrait amener la production

(1) C'est nous qui soulignons ce passage important. (*N. d. l. r*).

d'un *autre* fragment dont la relation avec le premier ne peut être découverte que par des comparaisons attentives.

Le défaut de tous les cas bien prouvés de télépathie émanant apparamment des morts, est, naturellement, qu'ils peuvent être expliqués par la télépathie entre les vivants. Si un fait révélé par le médium est connu par une personne quelconque existant certainement — c'est-à-dire vivant — nous devons attribuer le message à cette cause, plutôt qu'à une personne dont l'existence est incertaine — c'est-à-dire à un mort. Agir autrement serait supposer le problème résolu, car c'est justement l'existence du mort qu'il faudrait établir (1).

Jusqu'à présent les preuves en faveur de la survie ont dépendu d'indications paraissant montrer que le contrôle du médium se souvenait des incidents de sa vie passée. Il n'y aurait aucune utilité pour lui à communiquer télépathiquement des renseignements sur sa vie présente puisqu'on ne pourrait pas prouver la vérité de ces communications. Telle est la différence fondamentale entre les types de preuves applicables à la télépathie entre les vivants et la télépathie avec les morts (2).

La télépathie relative aux faits présents, comme on l'observe parfois entre personnes vivantes, a une valeur probante plus grande que la télépathie relative au passé, car il est plus facile d'exclure la connaissance normale des événements actuels que celle du passé. On a pensé qu'il était impossible d'obtenir une preuve de ce genre à l'appui de la télépathie avec les morts ; puisque les événements actuels sont, ou bien connus de quelques personnes vivantes — dont l'action télépathique n'est pas exclue, —

(1) Ici, on nous permettra de faire observer que ce raisonnement n'a qu'une rigueur apparente. En effet, *il suppose* que la télépathie peut s'exercer entre deux personnes quelconques : l'écrivain d'une part, et un inconnu de l'autre, chose que ni l'observation ni l'expérience n'ont permis de constater. En réalité, dans la presque totalité des cas, la télépathie exige un rapport sympathique entre l'agent et le percipient, rapport qui, dans la règle, *n'existe pas* entre deux individus pris au hasard. Donc, si un message renferme l'indication de quelque chose connu par une personne quelconque existant en ce moment sur la terre, l'induction légitime ne nous autorise pas à supposer que c'est cette personne qui est l'auteur de cette révélation, la condition essentielle de la télépathie, c'est-à-dire le rapport n'existant pas. Et puis, parfois, le style du communicant est si personnel qu'une transmission seulement télépathique ne pourrait l'expliquer (*N. d. l. r.*)

(2) Voici encore une affirmation trop absolue. Des renseignements sur la vie future, semblables dans le fond, fournis par des médiums *qui ne se connaissent pas*, acquièrent une grande valeur par leur concordance, car la télépathie entre vivants ne les explique pas, non plus que l'hypothèse que ce seraient des inventions de la conscience subliminale, car celles-ci diffèrent trop entre elles suivant les individus, pour que nous puissions nous attendre à ce qu'elles s'accordent dans des descriptions précises sur les conditions de la vie future, surtout si les médiums ignorent ce qui a été obtenu antérieurement. (*N. d. l. r.*).

ou bien inconnus de tous les vivants, et alors il serait difficile, sinon impossible de prouver leur réalité.

Dans ces correspondances croisées, nous trouvons cependant de la télépathie apparente concernant le présent — c'est-à-dire, que les indications reçues sont à peu près contemporaines aux événements correspondants, — et se référant à des faits actuels qui sont, en tout état de cause, inconnus à toute personnes vivante ; en effet, le sens et la portée du message est souvent inintelligible à chaque automatiste jusqu'à ce que la solution soit trouvée par la comparaison des deux écrits. En même temps, nous avons la preuve de ce qui s'est produit dans les écrits eux-mêmes, par exemple, au moyen de quelque indication spéciale mentionnant qu'une correspondance croisée est tentée ; ainsi il semble que cette méthode ait pour objet de satisfaire nos exigences, quant aux preuves.

En admettant la possibilité de communiquer avec les morts, on peut supposer que, dans ces dernières années, un certain nombre de personnes ont essayé de communiquer avec nous ; elles sont assez instruites pour connaître les objections faites aux preuves antérieures par de raisonnables sceptiques, et elles sont assez intelligentes pour bien comprendre la force de ces objections. On peut supposer que ces personnes ont inventé un moyen — celui des correspondances croisées — pour répondre à ces objections. Il est certain que les correspondances croisées sont un élément caractéristique de l'écriture automatique recueillie par nous dans ces dernières années, notamment les textes de Mme Verall, de Mme Forbes, de Mme Holland, et, plus récemment encore de Mme Piper. Le point important est la nouveauté de cet élément. Nous avons des raisons pour croire, comme je l'ai montré plus haut, que l'idée de donner dans un écrit le complément d'une communication donnée dans un autre ne s'est pas présentée à l'esprit de M. Myers de son vivant. Je n'en ai trouvé aucune indication dans ses publications. Ceux qui ont fait des recherches sur l'écriture automatique depuis sa mort n'ont pas davantage inventé cette méthode, si réellement il y en a une. Ce ne sont pas les automatistes eux-mêmes qui l'ont découverte, mais quelqu'un qui étudiait leurs écrits ; ce fait a toutes les apparences d'un élément importé du dehors ; il suggère l'idée d'une invention indépendante, d'une intelligence active constamment au travail dans le présent, et il n'est pas seulement l'écho ou le reste d'individualités passées.

Oui, ce plan suggère l'idée d'une invention indépendante, — *d'une intelligence actuellement active dans le présent, non d'un écho ou d'un reste d'individualités passées.*

Ainsi les choses ont été en se développant, et un nouveau système encore plus compliqué de correspondances croisées de nature préméditée, évidemment expérimentale, vient d'être découvert par M. Piddington dans les textes des automatistes ci-dessus mentionnés,

quand on les compare indépendamment ; on y trouve la déclaration voilée tendant à prétendre, d'une manière symbolique, mais définie, que telles correspondances seront découvertes si on les cherche. Celles qui l'ont été jusqu'ici, sont rapportées dans les *Proceedings* ; ce sont des documents que je n'examinerai pas, car il n'est pas possible de les résumer actuellement d'une manière effective.

RÉSUMÉ

Dans ces dernières années, nous avons été amenés à reconnaître que les contrôles tentent, avec persistance, de communiquer des idées définies au moyen de deux ou de plusieurs automatistes différents, qu'ils s'efforcent, en même temps, de les empêcher de communiquer entre eux télépathiquement ou subconsciemment ; qu'afin de réaliser ce projet réfléchi, les contrôles expriment les éléments de l'idée d'une manière si voilée que chacun des écrivains apporte sa part contributive sans la comprendre. Cependant chaque texte contient souvent un symbole ou une phrase concourant à l'identification, en sorte que celui qui l'examine et le critique y trouve l'indication que la concordance est intentionnelle et non fortuite ; de plus l'idée ainsi exprimée par coopération est si définie, qu'une fois la solution trouvée, aucun doute ne peut exister sur son exacte interprétation.

C'est le genre de preuves que tout récemment nous avons, à maintes reprises, obtenu. Les communicateurs nous disent qu'il y a d'autres concordances encore à découvrir par nous, et un collationnement plus attentif des documents a déjà montré que cela était vrai. Une telle démonstration exige une étude critique et attentive ; elle n'est pas sensationnelle en elle-même, mais elle tend à donner une preuve solide de l'intervention d'une intelligence indépendante derrière l'automatiste.

S'il en est ainsi, dit le Président actuel de la *Société des Recherches psychiques*, Mme Sidgwick, il devient extrêmement important et intéressant de savoir quelle est cette intelligence. Peut-elle être un esprit encore incarné dans un corps ? Sommes-nous au contraire en rapport avec des esprits qui ont survécu à la mort du corps et qui s'efforcent, au moyen des correspondances croisées, de donner la preuve de leur intervention ? Si cette dernière hypothèse est vraie, elle signifierait que, dans la conduite de nouvelles expériences pour démontrer la survie, la coopération

intelligente entre des esprits autres que ceux d'êtres humains, incarnés dans un corps, et les nôtres, est devenue possible. Nous aurions le droit de penser que nous arriverions à une phase nouvelle, d'une très grande importance, de la Société.

Considérons un instant tout le sens, toute la portée d'un jugement que, pour ma part, je tiens pour entièrement fondé, malgré qu'il soit formulé comme une hypothèse : *La coopération intelligente entre des esprits autres que ceux d'êtres humains, incarnés dans un corps, et nous-mêmes, est devenue possible.*

Il sera difficile de présumer de l'importance d'une conclusion aussi grave dès qu'elle pourra être finalement affirmée.

Les aperçus pratiques que l'homme a de l'Univers prennent une forme nouvelle. Au moment où sa puissance de locomotion physique commence à prendre un accroissement tel, qu'il ressemble à une révolution, qu'il lui donne accès à la troisième dimension et ne le limite plus à une surface solide ou liquide, à ce moment même, sa puissance d'intercommunication mentale est en voie d'extension, il y a, en effet, des signes qui nous permettent de penser que nos communications ne seront pas bornées à celles que nous pouvons avoir avec les habitants de la Terre dont nous sommes les contemporains, mais qu'elles nous permettront d'utiliser une science et des pouvoirs supérieurs aux nôtres, au point même de nous donner des indications dignes de foi sur d'autres conditions d'existence (1).

OLIVIER LODGE.

---

(1) Nous possédons déjà des indications sur le monde de l'au-delà, et nous les devons au travail réfléchi et prudent d'Allan Kardec. Les communications de George Pelham à Hodgson, ont permis de constater que les esprits ont un *périsprit*, un corps fluidique ; que la vie d'Outre Tombe se poursuit dans l'espace sans perturbation mentale ou intellectuelle. Que l'âme dégagée du corps n'est ni dans un paradis, ni dans un enfer, mais qu'elle continue de vivre dans un autre milieu où se poursuit son évolution. Laissons les savants suivre leurs méthodes spéciales ; attendons sans impatience qu'ils aient épuisé le champ des hypothèses et alors, après de grands détours, ils arriveront enfin au point où nous sommes parvenus, puisque chaque pas en avant qu'ils font les engagent, toujours plus avant, dans la voie où nous les avons devancés.

(N. d. l. r.)

De la Fraude

DANS LA

production des phénomènes médiumniques

(*Fin*) (1)

CONCLUSION

Des conditions applicables à l'étude des phénomènes

Arrivé à ce point de la présente étude, il n'est peut-être aucun lecteur qui ne pensera : — « Vraiment l'auteur nous la baille bonne en réclamant l'exécution des fraudeurs avérés ! Comment veut-il maintenant qu'on les reconnaisse, dans toutes ces catégories de fraudes conscientes et insconscientes, personnelles ou extérieures, favorables et hostiles, volontaires ou involontaires produites par la suggestion, par le sujet médiumnique, par les assistants, par les Entités astrales ?... Maintenant, il n'est aucun médium qui, pris en flagrant délit de fraude ne se réclamera de cette étude, ne se retranchera derrière la fraude des assistants ou des Esprits ! alors, aucune expérimentation n'est plus possible, et nous sommes à la merci de tous les faux médiums qui s'en donneront à cœur joie ! »

Cette conclusion est-elle aussi sûre qu'elle le paraît à première vue au lecteur ? C'est ce qu'il nous reste à examiner.

Certes, je l'ai dit au début de ces pages, et je le répète ici, j'ai beaucoup hésité à écrire cette étude qui me semble devoir être, dans l'avenir, une arme à deux tranchants dont se serviront évidemment tous les fraudeurs à venir ; mais une pensée m'a guidé : cette étude est elle dans la vérité ? en d'autres termes, est-il une seule de toutes les espèces de fraudes étudiées ci-dessus contre laquelle on puisse s'inscrire en faux et que l'on puisse *a priori* déclarer controuvée ? Non, loin de là : tous les genres de fraude analysés ci-dessus sont indéniablement dans la possibilité, dans la réalité des faits. Donc, cette étude devait être mise au jour. Si je ne l'avais pas tentée, un autre, demain ou après, peut-être plus qualifié que moi, l'eût écrite. Par conséquent je n'ai pas à m'occuper de l'usage qui peut en être fait par des fraudeurs à venir. Est-il donc interdit d'écrire des ouvrages de chimie sous prétexte qu'ils peuvent être utilisés par des falsificateurs de produits alimentaires ? Non. Un seul

(1) Voir le n° de juillet p. 34 et suiv.

critérium doit dominer toute publication : — Est-elle ou non dans la vérité ? Si oui, elle est utile, quitte à chercher ensuite les moyens de se prémunir contre les fraudes nouvelles qu'elle peut susciter.

Or, avons-nous scientifiquement les moyens d'étudier les phénomènes métapsychiques sans être à la merci d'un médium faux, trompeur ou malintentionné ? Je réponds tout d'abord par l'affirmative la plus absolue ; plus loin j'examinerai quels peuvent être ces moyens.

Voyons d'abord les qualités personnelles que doit réunir tout investigateur sérieux en matière d'expérimentation psychique.

Il est en effet à remarquer que, dans notre pauvre humanité, la présomption est en raison directe de la nullité, et, le phénomène métapsychique ne rentrant dans aucune science cataloguée à ce jour, il n'est personne qui, n'ayant fait aucune étude spéciale, ne se croie apte à juger sans appel ce phénomène, depuis sa plus minime réalisation jusques et y compris sa manifestation la plus transcendantale.

Il y a quelque temps, un petit personnage qui se croit quelque chose parce qu'il a publié, à ses frais, une plaquette de vers où il est question de chardons (peut-être s'est-il trop nourri de la substance de son œuvre ?) et dont il n'a pas vendu trois exemplaires, m'écrivait ceci : « Tout cela, c'est de la psychologie, et j'estime qu'ayant étudié la psychologie je puis porter sur ces choses un jugement exact ! D'ailleurs, comme science générale, je suis *licencié en droit !!!!* »

Quelle inconsciente naïveté ! — Malheureusement l'idée à laquelle répondent les lignes ci-dessus est beaucoup plus répandue qu'on ne pense ; et comme il n'est guère de personnes qui ne se croient psychologues, il me faut en dire quelques mots.

Certes cette phénoménalité ressortit à la psychologie, mais, non à la psychologie pure, — à la psycho-physiologie, ce qui élimine déjà le jugement des psychologues purs.

D'ailleurs, qu'est-ce qu'un psychologue ? Est-il donc psychologue le jeune homme frais émoulu du collège, parce qu'en étudiant les minuscules éléments de philosophie qu'on y enseigne il a parcouru d'un œil distrait les quelques pages que consacre à la psychologie classique le moindre manuel de baccalauréat ? Ce serait grotesque. Non, j'appelle psychologue l'homme qui a étudié les maîtres de la psychologie dans le passé et dans le présent, qui s'est nourri de leurs idées, les a discutées dans son for intérieur et s'est assimilé ce

qu'il y a trouvé de bon, de façon à, dans la suite, pouvoir résoudre le problème le plus ardu concernant les potentialités de l'esprit ou les facultés de l'âme. On voit déjà combien est rare le véritable psychologue, ce terme, dont notre époque a fait un regrettable abus, ne se pouvant comprendre autrement que dans cette acception élevée.

Et, pour qu'on ne croie pas de ma part à un plaidoyer *pro domo*, je me hâterai d'ajouter que je n'ai jamais eu la moindre prétention à cette haute qualification ; je ne suis qu'un très modeste étudiant en telle matière, et je sais m'incliner devant la parole des maîtres, quand elle est juste, comme je sais protester contre les affirmations saugrenues d'un ignorant — ainsi que je viens de le faire.

Donc, l'étude de la psychologie pure ne suffit pas, loin de là !

Quelles autres études convient-il de lui adjoindre ?

Il est utile, il est nécessaire, que l'expérimentateur connaisse avant tout les rudiments généraux de physiologie, et, aussi à fond que possible, les questions — parfois très ardues — que soulève l'examen de la crise médiumnique. C'est pourquoi j'estime qu'à ce point de vue spécial, un médecin est un peu plus qualifié qu'un licencié en droit — comme s'enorgueillit de l'être la nullité ci-dessus — pour étudier le médium. Par exemple, pour ne citer qu'un point forclos à tout licencié en droit, il saura tout de suite, par un procédé très simple mais inutile à indiquer ici, s'il a ou non affaire à un dégénéré, constatation qui lui ouvrira aussitôt certains horizons relatifs à l'étude de cette médiumnité particulière qui est soumise à son examen.

Voilà pour la psycho-physiologie. Est-ce tout ? Non.

On a depuis longtemps remarqué les rapports qui existent entre la crise médiumnique et la crise magnétique, rapports si intimes que l'on a pu très justement dire : le médium est un sujet magnétisé par les Entités de l'astral. — Donc l'expérimentateur devra connaître tout ce qui concerne le magnétisme, et son succédané, l'hypnotisme ; il doit savoir trouver les points hypnogènes du sujet qui jouent un rôle si prépondérant dans certains organismes ; il doit pouvoir suivre, à l'aide de ses connaissances spéciales, toutes les phases d'une crise, et être ensuite capable d'abréger pour le médium, par des procédés magnétiques appropriés, la période toujours pénible du réveil.

De fortes études physiques lui seront utiles pour se rendre compte des forces matérielles que, parfois, un fraudeur peut mettre en jeu dans le but de simuler un phénomène. Pour la construction de ses

instruments de contrôle, il devra posséder une connaissance spéciale de l'optique, de l'acoustique, de l'électricité, etc. Cette connaissance lui servira également pour déjouer certaines fraudes.

En chimie aussi, il lui faudra posséder des connaissances assez étendues pour deviner si tel phénomène, au premier abord surprenant, n'est pas tout simplement le résultat d'une facile et banale réaction de deux corps l'un sur l'autre, si tel effet d'optique n'est pas dû, tout simplement, à l'emploi dolosif de substances phosphorescentes, etc.

Pour expérimenter sérieusement, il doit encore posséder des connaissances de mécanique lui permettant d'improviser de délicats instruments de contrôle. W. Crookes nous a donné à cet égard une forte leçon en construisant un appareil destiné à mesurer l'accroissement de poids d'un objet, et organisé de telle sorte que si l'accroissement de poids provenait d'un effort musculaire du médium, il devait enregistrer un résultat opposé à celui que pouvait penser en attendre ce médium.

Est-ce tout ? Non, car il lui faut être au courant de tous les procédés, même les plus récents, mis en œuvre par les professionnels de la prestidigitation. Il y a de ces moyens si particulièment simples – simples jusqu'à la naïveté, simples jusqu'à la stupidité — qu'ils confondent l'imagination, et dont on a la plus grande peine à deviner l'emploi quand ils sont utilisés par un habile faux médium (1).

En somme, pour résumer la question et n'en déplaise au grotesque licencié dont il a été question plus haut, tout expérimentateur *sérieux*, en pareille matière, doit posséder un grand acquis de science générale, d'abord pour dévoiler les fraudes possibles et ensuite pour discuter toutes les questions de science naturelle qui peuvent se présenter et qui sont de son ressort.

La réponse est facile. Notre époque n'a pas seulement porté très loin chaque partie de la science normale, elle a aussi divisé, spécialisé le travail. On ne trouve plus aujourd'hui de ce qu'on pouvait apppeler jadis des ouvriers universels, capables, comme Boule, par

(1) Je n'en citerai qu'un exemple : — Quand, dans ses expériences, un prestidigitateur explique que telle ou telle précaution a été prise par lui pour prouver la sincérité du résultat annoncé, c'est *toujours* dans cette « précaution » qu'il faut chercher le *truc* sur lequel est basé le tour. — Moralité : dans l'examen d'un médium qui prend lui-même des mesures pour mettre sa loyauté à l'abri, cherchez toujours les *dessous* de ces mesures; c'est là que gît le lièvre.

exemple, d'établir un meuble dans toutes ses parties ; on ne trouve pas davantage de savants encyclopédiques ; mais le principe de la division du travail est là pour nous enseigner la marche à suivre. — Il est impossible à chacun d'être à la fois chimiste, mécanicien, prestidigitateur... soit ! mais il est très rare que l'on soit seul pour étudier une médiumnité ; les groupements spirites sont là pour nous indiquer la voie.

Il conviendrait donc — c'est le procédé que j'ai personnellement employé pour étudier la médiumnité — que chaque groupement comportât :

1° Une personne très avertie des expériences médiumniques pour guider ses collaborateurs ;

2° Un médecin ou un physiologiste ;

3° Un ingénieur ;

4° Un chimiste ;

5° Un prestidigitateur.

Ces cinq personnes devraient faire le fond de tout groupement d'étude *sérieux*.

On m'a dit que, il y a quelque temps, aux Etats-Unis d'Amérique, il avait été, dans le but d'éviter autant que possible les fraudes, de quelque côté qu'elles vinssent, procédé de la sorte : Tous les assistants et le sujet avaient été visités médicalement avant la séance et avaient suivi, complètement nus, les expériences consécutives. Outre que cette façon de procéder ne peut éliminer qu'une partie de la fraude possible, nous ne sommes pas assez américains, en Europe, pour agir de la sorte.

Est-ce à dire que, à part le comité d'examen formé comme il a été dit plus haut, tout contrôle nous est interdit ?

Loin de là, je vais le démontrer.

Ainsi qu'il résulte de l'étude qui précède, il est trois sortes de fraude contre lesquelles il importe de se prémunir :

1° Celles du médium.

2° Celles des assistants.

3° Celles des Entités astrales.

Contre ces dernières nous ne pouvons rien si elles se produisent dans le plan astral : dans ce cas, elles amènent des phénomènes particuliers, mais on sait à qui en faire remonter la cause ; si au contraire elles passent en réalisation sur le plan physique, elles s'assimilent aux deux précédentes, et il nous est facile de prendre contre elles les mêmes précautions que contre toutes autres, c'est-à-dire contre celles qui émanent du sujet ou des assistants.

Comment convient-il d'agir? Voici :

Il me semble pénétrer dans un « cabinet de métapsychisme ou d'hyperphysique » tel qu'en créera l'avenir.

La porte est à double tambour et matelassée de façon à éviter l'entrée de la lumière et du bruit. Les murs, eux-mêmes matelassés, sont tendus d'une étoffe noire depuis le plafond jusqu'au parquet. Le parquet aussi est enduit de peinture noire, ainsi que le plafond — qui est également matelassé si l'étage supérieur est occupé. Les fenêtres sont garnies de volets intérieurs semblablement matelassés. De la sorte, aucune lueur, aucun bruit ne peuvent entrer du dehors.

Au centre du plafond et à chacun des angles de la pièce est un jeu de trois ampoules électriques diversement colorées, et un triple commutateur permet d'obtenir de la lumière à volonté blanche, bleue ou rouge. Etant remarqué ici que la couleur blanche, dissolvant toute substance fantômale n'est là qu'en vue de l'examen préalable à toute séance ; la couleur rouge, inactinique et, par suite, sans action sur le fantôme, sera employée, en cas de besoin, au cours de la séance ; mais il est des sujets sensitifs que la couleur rouge fait positivement hurler de douleur ; dans ce cas on utilisera la couleur bleue, de ce bleu spécial que les fabricants appellent bleu n° 7, qui, moins actinique que la lumière blanche, et plus que la rouge, est supportée par tous les sujets.

A deux pans de muraille sont scellées deux armoires : l'une renferme les instruments de précision que l'on peut avoir besoin de consulter : sensitivomètre de Barety, biomètre de Baraduc, sthénomètre de Joire, tambour de Marey, manomètre enregistreur, appareils photographiques, dynamomètre enregistreur, photomètre enregistreur, thermomètre enregistreur, etc., ainsi que les objets d'emploi courant : écrans lumineux, tambour de basque, mandoline, cordelettes souples de force diverse ; ficelle, cire à cacheter, petite lampe électrique, etc. ; l'autre contient les produits chimiques les plus usuels en pareille circonstance : magnésium en ruban ou en poudre, noir de fumée, teinture de tournesol, matières colorantes et réactifs, ainsi que de la parafine, de la glaise, du mastic, de la farine, etc., pour les moulages ; pastels et cristaux divers, etc. ; de l'alcool, et les substances pharmaceutiques dont on peut avoir à user vis-à-vis du médium.

A un autre endroit est suspendu un cartel aussi silencieux que possible, ouaté s'il le faut, et dont les aiguilles sont lumineuses, de façon à indiquer l'heure dans l'obscurité.

Enfin, et c'est là la caractéristique de ce cabinet de métapsychisme, au centre de la pièce, un plateau de bois surélevé au-dessus du parquet est suspendu, au plafond, au fléau d'une balance dont l'autre extrémité correspond à un appareil enregistreur marquant à la fois le temps et le poids. Ce plateau, rond, mesurant environ trois mètres de diamètre, est entouré complètement d'un treillage fin en bois léger (1), mais assez résistant pour ne pas céder à la chute d'un corps humain, qui monte jusqu'à quelques centimètres du plafond auquel il est réuni à chacune de ces pointes par un solénoïde de fil de cuivre extensible mais non élastique, de façon à empêcher, comme le treillis de bois, le sujet de passer un de ses membres dehors.

Naturellement, cet appareil est muni d'une porte à fermeture spéciale pour l'introduction du sujet, et d'un système destiné à enregistrer sa lévitation aussi bien que sa gravitation.

Tel est le dispositif auquel on sera amené à recourir avant peu, dans le but de constater les variations de poids du sujet qui se produisent synchroniquement avec la réalisation de tel ou tel phénomène.

A un mètre de cet appareil, et tout autour de lui, s'élève du plancher au plafond un filet à mailles serrées pour empêcher toute projection extérieure d'objets par le médium, ou extérieure par les assistants

Le médium est introduit dans cette sorte de cage, après avoir été, cela va sans dire, consciencieusement examiné et fouillé. Il n'a pas revêtu de costume spécial qui, avec ces précautions importerait assez peu. Il porte seulement aux pieds et aux mains des bracelets garnis de grelots : ceux des mains ayant un timbre plus aigu, ceux des pieds un son plus grave, de façon que dans l'obscurité on puisse approximativement suivre ses mouvements Il peut aussi porter aux yeux, pour les protéger contre un éclat subit de lumière, des lunettes très sombres d'automobiliste. Pas d'autre appareil sur lui, qui ne servirait qu'à le gêner, et, par suite, à empêcher la production des phénomènes.

Par contre, chacun des assistants, également fouillé et visité préalablement, est revêtu d'un sac solide, vérifié avant l'entrée en séance, et dont sortent seuls les bras et les pieds, les uns et les autres nus, et la tête, recouverte d'une cagoule ne laissant place qu'aux yeux ou d'un filet à mailles serrées.

(1) Les Entités astrales semblent gênées pour évoluer dans un milieu métallique.

Chacun de ces assistants porte aux pieds et aux poignets des bracelets sur lesquels est tracé un numéro d'ordre ou une lettre, lumineux dans l'obscurité (1), et qui se trouve reproduit sur le plastron du sac l'enserrant. De plus, chacun d'eux est relié dans la chaîne à ses voisins par un double contact placé dans la main et au pied, et dont l'interruption met en marche une sonnerie ou un timbre. Le fonctionnement de la sonnerie attire aussitôt l'attention du cercle, et l'on voit, par le mouvement des chiffres dans l obscurité quel est celui des assistants qui se comporte irrégulièrement, et quels sont ses gestes du moment : on en tirera ensuite telle conclusion que de raison.

Tout phénomène réalisé à l'intérieur de la cage (apports, luminosités, *raps* etc.) est regardé comme nul et non avenu. Tout phénomène produit dans l'aire intermédiaire comprise entre le filet et l'appareil peut donner lieu à discussion — par exemple si, au cas d'apport il est reconnu que l'objet apporté est de dimensions telles que son passage à travers les mailles du filet ou à travers le treillis de bois doit être regardé comme possible. Par contre, sont tenus comme acquis tous les phénomènes produits dans le reste de la pièce.

De plus, un organisme nouveau est introduit dans l'expérience : — un sujet magnétique dédoublé magnétiquement, et, par suite, mis en état de voyance, décrit les phases du phénomène tel qu'il les voit sur le plan astral et signale la fraude qui lui est révélée sur le plan physique.

— Mais si le sujet est, ce jour-là, fatigué ou mal disposé de telle façon que l'Entité astrale ne puisse disposer de son double éthérique à plus d'un mètre de lui ?

— En ce cas on recommencera l'expérience quand il aura recouvré sa force.

— Mais avec ce système d'expérimentation, on ne peut agir que sur des sujets assez puissants !

— Croyez vous donc qu'une seule expérience réussie dans ces conditions, devant un contrôle compétent, n'aurait pas infiniment plus de force probante que mille expériences faites comme on les conduit à l'heure actuelle avec contrôle insuffisant pour le médium et nul pour les assistants ?

— Enfin, et c'est là la grande objection, un cabinet de métapsychisme organisé dans ces conditions, reviendrait très cher !

(1) Cette luminosité s'obtient facilement par une peinture à base de sulfure de calcium.

— D'accord. Mais croyez-vous que l'on monte sans dépense un cabinet de physique ou un laboratoire de chimie ?

— Cette dépense sera telle qu'elle arrêtera beaucoup de bonnes volontés.

— Si ces volontés sont aussi bonnes que vous le dites, elles se résoudront à la dépense.

— Non. On préférera continuer à expérimenter comme à l'heure actuelle.

— D'accord, mais appelez le mode actuel de procéder un amusement et non une expérimentation scientifique. Quand on veut faire de la science, la dépense ne doit être qu'une considération très accessoire. On fait le nécessaire ou bien on s'abstient. — Vous voulez continuer à vous amuser des phénomènes métapsychiques ? A votre aise, continuez à vous amuser, mais ne venez pas nous parler de science ! Ne faites pas, surtout, supporter à votre aide — le médium — le poids de vos erreurs ! — Vous vous piquez de vouloir étudier le radium, et comme le radium coûte très cher, vous préférez le remplacer, dans vos soi-disant expériences, par du cuivre ? Soit encore, mais n'accusez pas votre aide d'un insuccès qui, dans ces conditions ne peut être que fatal, de même que votre réussite — en admettant toutefois la réussite — ne saurait être que fraudée, d'une fraude dont vous seriez à la fois l'auteur et le bénéficiaire, tandis que votre aide en supporterait seul les conséquences morales... Est-ce honnête ?

. . . .

J'ai en ces pages essayé de condenser une étude aussi complète que possible des genres divers de fraude que l'on peut avoir à constater au cours d'une séance de phénomènes médiumniques.

Est-ce à dire que rien n'a été oublié ?

Certes, je crois que, *pour le présent*, toutes les fraudes et pseudo-fraudes connues se trouvent mentionnées en cette étude ; mais je crois aussi, je crois fermement que l'avenir nous réserve à cet égard de grandes surprises, quand nous connaîtrons mieux les lois de la psychologie médiumnique, de la suggestion mentale, de la trance, etc., etc.

Qui donc, en effet, il y a dix ans, connaissait le dédoublement, la répercussion, les filaments fluidiques, la suggestion, la transfiguration ?... Alors, toute fraude constatée était regardée comme volontaire et consciente ; aujourd'hui la fraude volontaire et consciente est regardée comme l'exception, parmi toutes les pseudo-fraudes, les fraudes fictives, dont une étude attentive du sujet nous a révélé l'existence.

Donc, ce qui se passe à l'heure actuelle doit nous être un motif absolu de prudence dans nos jugements.

Qu'il me soit permis de rappeler ici ce que je disais au principe de ces pages : — Aujourd'hui, ma conviction est acquise : même en laissant de côté tout ce qui est quasi-fraude d'origine extérieure, même en n'examinant que le sujet lui-même, j'affirme avec la certitude d'être dans le vrai qu'il n'est *aucun* médium, si honnête, si probe et loyal soit-il, qui n'ait fraudé, ne fraude ou ne doive frauder, soit consciemment, soit semi-consciemment, soit inconsciemment sous l'empire d'un état psychologique, physiologique ou mental qu'au fond nous ne faisons que commencer à soupçonner.

Dans ces conditions, quand il y a fraude *avérée*, je m'éloigne. Mais quand il y a doute, j'estime que, dans notre ignorance des contingences, ce doute doit profiter au sujet — quitte à étudier ensuite attentivement ce sujet.

Cette ligne de conduite n'est-elle pas plus sage, plus logique, que celle des gens qui se croyant toute science infuse et estimant naïvement qu'ils ne peuvent être qu'impeccables, accablent le médium pour la moindre apparence de fraude ?

Et je suis au moins sûr, en agissant de la sorte, de ne pas commettre d'injustice.

CHARLES LANCELIN.

Correspondance

Clermont-Ferrand, le 24 juillet 1912.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Dans l'article publié par la Revue au sujet d'Antoine, vous faites remarquer, justement suivant moi, que les religions ont dû naître jadis, comme des conséquences de l'ascendant que prirent sur leurs contemporains, certains individus qui possédèrent le don de guérir les maladies. Il est probable qu'il en fut ainsi car le Bouddha ou Jésus furent de grands Thaumaturges. Mais la raison profonde de leur pouvoir fut d'abord l'amour de leurs semblables, unie à une vaste intelligence. Le *Culte Antoiniste* n'a guère de chance de survivre à son fondateur car il ne s'appuie sur aucune idée nouvelle et féconde. Chez les Hindous, le Bouddhisme réformait les erreurs du Brahmanisme et ouvrait aux esprits des voies non encore explorées. Ce qui a fait l'invincible puissance de l'enseignement de Jésus, c'est la fraternité des hommes et surtout la paternité de Dieu. Aux égoïstes divinités de l'Olympe, plus occupées de satisfaire leurs pas-

sions que du gouvernement du monde ; aux sombres despotes spirituels tels que les imaginaient les Assyriens, les Perses, les Chananéens, les Tyriens et les Hébreux, affamés de sacrifices sanglants et animés d'une implacable et féroce rancune, Jésus a substitué la notion d'un père qui aime ses enfants et qui pardonne, à l'enfant prodigue ou à la femme adultère, connaissant la faiblesse de ses créatures. C'est cette douceur qui triompha de la dureté romaine.

Sans doute, la théocratie a noyé cette splendeur morale dans des formules dogmatiques, qui devinrent des instruments d'oppression. Les persécutions, les bûchers, les guerres de religion ont laissé des traces sanglantes dans l'histoire de l'humanité, mais si l'Eglise a pu se maintenir malgré ses crimes, c'est que quelques-uns de ses membres, les plus humbles, offraient l'image des vertus du fondateur et conservaient dans leurs cœurs purs la flamme sacrée allumée par le doux prophète de la Galilée. C'est que l'amour vrai, rayonnant, désintéressé est une force merveilleuse à laquelle rien ne résiste.

Voyez ces modestes guérisseurs, simples d'esprit, la plupart sans instruction, dans le cœur desquels brûle aussi la flamme sacrée, aussitôt qu'ils ressentent ses embrasements, ils produisent des merveilles. Presque toujours c'est des rangs du peuple qu'ils sortent, car plus près de la misère que les classes riches ils connaissent mieux les maux et les afflictions de leurs frères de souffrance. Je crois qu'ils sont aidés par la phalange des esprits de l'au-delà qui veillent sur nous, qui nous soutiennent dans les luttes de la vie, qui se penchent comme des frères aînés pour soutenir notre marche chancelante. Il leur faut, à ces dévoués de l'au-delà, des intermédiaires terrestres ; et lorsque ceux-ci se révèlent ils possèdent, de suite, un pouvoir immense qui fait leur propre stupéfaction.

Le spiritisme nous explique que ce ne sont pas des privilégiés, des oints du Seigneur, des favorisés de sa toute puissance arbitraire, ils font seulement l'application de la loi d'amour, souveraine et invincible, lorsqu'elle est vraiment désintéressée. *Il faut* que chacun de nous arrive à la sentir, à s'en pénétrer. Elle revêt mille formes diverses. On peut l'exercer à toute heure, dans tous les milieux, car les riches ont également leurs tribulations et leurs chagrins. Les conditions sociales ne sont que des déguisements temporaires que chacun revêt à tour de rôle, au cours de la spirale ascendante qui nous élève insensiblement sur les plans de la nature. Le cœur humain a des faiblesses égales, des désirs inassouvis, des rancœurs et des peines, qu'il batte chez le millionnaire ou le simple ouvrier.

Alors, celui qui veut aider son prochain peut le faire par de bons conseils, en prodiguant des consolations, en montrant l'exemple de la résignation, en réprimant notre seul véritable ennemi : l'égoïsme féroce qui gît au fond de nos cœurs.

Voilà des vérités, des certitudes pour chaque spirite qui ne l'est pas seulement de nom. A quoi nous serviraient les connaissances que nous

possédons si elles ne modifient pas notre vie ? Puisque la destinée nous a placés sur la terre, c'est que notre passage ici-bas est nécessaire. Acceptons les devoirs de l'existence, remplissons-les avec allégresse, aimons vraiment nos voisins comme des frères de souffrance, des passagers qui accomplissent la même traversée ; et soutenant les uns comme les autres nous soutiennent, tous nous allègerons le fardeau de la route. François d'Assise répandait la joie autour de lui par son amour débordant pour toutes les créatures. Tous ceux qui sentent en eux le désir de voir les autres heureux le sont eux-mêmes davantage. *Sursum Corda*, ce sera le cri de ralliement des propagateurs du nouvel évangile de l'espoir que seront les spirites de demain.

Veuillez croire, M. le directeur, à l'assurance de mes meilleurs sentiments fraternels et dévoués.

L. DURAND.

Bouddhisme et Spiritisme

I

> La doctrine du Bouddha a ses racines dans les mêmes principes de morale que prêchaient à Strasbourg et à Cologne Eckard, Tauler et Suso.
>
> C. C. J. DE BUNSEN.

Nous ne pensons pas sortir du cadre de cette Revue en parlant du bouddhisme, car l'étude des religions rentre dans le cercle des études psychiques.

En étudiant leur morale et leurs dogmes, nous les comparons à notre doctrine et peu d'études nous semblent aussi intéressantes que celle-là.

Nous avons puisé les détails qui suivent dans l'excellent ouvrage de Barthélemy Saint-Hilaire « Le Bouddha et la religion ».

Ce fut vers la fin du septième siècle avant notre ère que naquit *le Bouddha* dans la ville de Kapilavastou (Inde centrale). Son père, de la famille des Câkyas et issu de la grande race des Gautamides était roi de la contrée. Sa mère était d'une beauté extraordinaire, mais ses vertus et ses talents surpassaient encore sa beauté.

Telle était la noble famille dans laquelle devait naître le *Libérateur*. Il appartenait à la caste des guerriers et lorsque, plus tard,

il embrassa la vie religieuse, on le nomma pour rappeler son illustre origine « *Câkyamouni* », le moine des Câkyas, ou bien encore *Cramana Gautama*, l'asète des gautamides.

La reine sa mère, qui s'était retirée vers l'époque de l'accouchement dans un jardin de plaisance, fut surprise sous un arbre par les douleurs de l'enfantement. Affaiblie sans doute par les austérités auxquelles elle s'était livrée durant sa grossesse, elle mourut sept jours après. L'orphelin fut confié aux soins de sa tante Pradjâpati Faoutami, qui était aussi une des femmes de son père et qui devait être plus tard, au temps de la prédication du Bouddha, une de ses adhérentes les plus dévouées.

L'enfant était aussi beau que l'avait été sa mère et le brahmane chargé de le présenter au temple des dieux prétendait reconnaître sur lui les lignes qui caractérisaient le grand homme. Siddhârtha (c'était le nom du Bouddha) ne tarda pas à justifier la haute opinion qu'on s'était faite de lui. Au milieu des compagnons de son âge, l'enfant ne prenait point part à leurs jeux. Un jour qu'il était allé visiter avec ses camarades *le village de l'agriculture*, il s'égara dans un bois. L'inquiétude gagna jusqu'au roi son père ; celui-ci alla lui-même le chercher dans la forêt et le trouva à l'ombre d'un djambou plongé dans une réflexion profonde.

Quand il fut en âge d'être marié. il y consentit en mettant à son union une condition : « peu lui importait la caste à laquelle appartiendrait la jeune fille pourvu qu'elle fût douée de qualités dont il donna la liste ».

Cette liste fut présentée à une foule de jeunes filles de haut rang de toute classe : aucune ne parut y satisfaire. Enfin une jeune fille, Gopâ, répondit qu'elle possédait toutes ces qualités et qu'elle épouserait le prince, s'il voulait bien l'accepter ; le roi donna son consentement. Mais le père de la jeune fille répondit : « C'est une « loi de notre famille de ne donner nos filles qu'à des hommes « habiles dans les arts. Ce jeune homme ne connaît ni l'escrime ni « l'exercice de l'arc, ni le pugilat, ni les règles de la lutte ; comment « pourrais je donner ma fille à celui qui n'est pas habile dans les « arts ? ».

Siddhâtha fut donc obligé, tout prince qn'il était, de montrer des talents que sa modestie avait cachés jusque-là. On réunit cinq cents des plus distingués parmi les jeunes Câkyas et la belle Gopâ fut

promise au vainqueur. Le prince royal l'emporta sur ses rivaux ; il se montra plus habile dans l'art de l'écriture, dans l'arithmétique, dans la grammaire, la syllogistique, la connaissance des védas, les systèmes philosophiques, la morale, etc. Puis il resta victorieux au saut, à la natation, à la course, à l'arc, etc. Parmi ses adversaires figuraient ses deux cousins, Ananda qui fut un de ses disciples les plus fidèls et Dévadatta qui, irrité d'une défaite, devint son implacable ennemi. La belle Gopâ fut le prix de son triomphe.

Quelque heureuse que fût cette union, elle ne pouvait détourner Siddhârtha des desseins qu'il avait depuis longtemps formés.

De graves réflexions le poursuivaient jusque dans ses songes ; une nuit, un dieu lui apparut et lui dit : « Pour celui qui a la « pensée d'apparaître dans le monde, c'est aujourd'hui le temps et « l'heure. Celui qui n'est pas délivré ne peut délivrer. Aux êtres « brulés par le désir, attachés à leurs maisons, à leurs fils, à leurs « femmes, fais désirer, après les avoir instruits, d'aller dans le « monde errer en religieux ».

Un jour qu'avec une suite nombreuse il se rendait au jardin de Loumbini auquel s'attachaient tous les souvenirs de son enfance, il rencontra un homme vieux, cassé, décrépit, articulant à peine des sons rauques, incliné sur un bâton et tremblant de tous ses membres.

« Quel est cet homme, dit le prince à son cocher ? Cet état est-il la condition particulière de sa famille ou bien est-ce la loi des créatures ?

— « Seigneur, répondit le cocher, ce n'est pas la condition particulière de la famille ; cet homme est accablé par la vieillesse ; il n'y a pas d'autre issue pour les créatures.

— « Ainsi donc, reprit le prince, la créature ignorante et faible est fière de la jeunesse qui l'enivre et ne voit pas la vieillesse qui l'attend. Pour moi, je m'en vais. Cocher, détourne mon char ». Et le prince rentra dans la ville.

Une autre fois, il rencontra un homme atteint de maladie, brûlé de la fièvre au corps maigri et souillé. Après s'être adressé à son cocher et en avoir reçu la réponse qu'il en attendait, il dit :

« La santé est donc comme le jeu d'un rêve et la crainte du mal « a donc cette forme insupportable ! Quel est l'homme sage qui

« après avoir vu ce qu'elle est, pourra avoir l'idée de la joie et du « plaisir ? »

Le prince détourna son char et rentra dans la ville.

Une autre fois encore il vit un homme mort placé dans une bière et recouvert d'une toile. Les parents tout en pleurs l'entouraient et se lamentaient avec de longs gémissements. Le prince s'écria : « Ah ! malheur à la jeunesse que la vieillesse doit détruire ! « malheur à la vie où l'homme reste si peu de jours ! S'il n'y avait « ni vieillesse, ni maladie, ni mort ! Si la vieillesse, la maladie, la « mort étaient pour toujours enchaînées ! »

Puis, trahissant pour la première fois sa pensée, le jeune prince ajouta : « Retournons en arrière ; je songerai à accomplir la délivrance ».

Une dernière rencontre termina toutes les hésitations. Il vit un mendiant religieux, tenant les yeux baissés, ayant une tenue accomplie, portant avec dignité le vêtement du religieux et le vase aux aumônes.

« Quel est cet homme, demanda le prince ?

— « Seigneur, répondit le cocher, cet homme a renoncé à toutes les joies du désir et mène une vie austère ; il s'efforce de se dompter et s'est fait religieux. Sans passion, sans envie, il s'en va cherchant des aumônes.

— « Cela est bon, reprit Siddhârtha, l'entrée en religion sera mon recours, et le recours des autres créatures ; elle deviendra pour nous un fruit de vie, de bonheur et d'immortalité. »

Puis, le jeune prince ayant détourné son char, rentra dans la ville ; sa résolution était prise.

Quelques jours après il alla trouver son père et lui dit :

« Seigneur voici que le temps de mon apparition dans le monde est arrivé ; n'y faites point obstacle et n'en n'ayez pas chagrin ».

Le roi qui connaissait déjà les projets de son fils lui répondit : « Que faut-il ô mon fils, pour te faire changer de dessein ? Dis-moi le don que tu désires, je te le ferai. »

— « Seigneur, je désire quatre choses, accordez-les-moi. Si vous pouvez me les donner, je resterai près de vous : Que la vieillesse ne s'empare jamais de moi : que je reste toujours en possession de la jeunesse ; que la maladie ne m'attaque jamais ; que ma vie soit sans bornes et sans déclin ».

Le roi en écoutant ces paroles, fut accablé de douleur. « O mon enfant, s'écria-t-il, ce que tu demandes est impossible. »

— « Si vous ne pouvez, Seigneur, m'accorder ce que je demande veuillez du moins m'en accorder une autre : Faites qu'en disparaissant d'ici-bas je ne sois plus sujet aux vicissitudes de la transmigration ».

Le roi comprit qu'il ne pouvait point combattre un dessein si bien arrêté ; il donna l'ordre qu'on surveillât le prince et qu'on s'opposât à sa fuite.

Tous ces efforts furent vains. Dans une des nuits suivantes, quand les gardes fatigués par de longues veillés étaient assoupis, le jeune prince donna l'ordre à son cocher de seller son cheval et il put s'échapper de la ville sans que personne l'eût aperçu.

Sur le point de quitter tout ce qu'il avait aimé, le cœur du jeune homme fut un instant attendri ; mais jetant un dernier regard sur le palais et sur la ville, il dit d'une voix douce : « Avant d'avoir obtenu la cessation de la naissance et de la mort, je ne rentrerai pas dans la ville de Kapila ; je n'y rentrerai pas avant d'avoir obtenu la demeure suprême exempte de vieillesse et de mort. »

A une douzaine de lieues de la ville, il descendit de cheval le remit aux mains de son serviteur, lui donna le bonnet dont sa tête était couverte et l'aigrette de perles qui l'ornait et le congédia.

Resté seul, il se coupa les cheveux avec son glaive et changea ses vêtements contre ceux d'un chasseur qui en avait de tout usés en peau de cerf jaune.

Après avoir séjourné chez plusieurs brahmanes, le jeune prince arriva dans la grande ville de Vaicâli. Il avait à se préparer à la longue lutte qu'il allait engager avec la doctrine brahmanique.

Il visita ensuite plusieurs villes et se fixa dans un endroit à peu près désert, nommé Ourouvilva. Il y fit avec cinq de ses disciples une retraite qui ne dura pas moins de six ans. Cette retraite rendit cet endroit illustre dans les fastes du bouddhisme.

(à suivre) Isidore LEBLOND.

Animismo e Spiritismo.

Traduction italienne par V. Tummolo, avec préface par le professeur Paolo Visani Scozzi et de très nombreuses notes et additions.

Nos lecteurs connaissent le travail si considérable d'Aksakof, dont l'éloge n'est plus à faire. Ecrit surtout dans le but de réfuter la théorie d'Hartmann, il y a longtemps déjà, il contient quelques lacunes et, quelque puissamment raisonné qu'il soit, il ne peut pas être considéré comme représentant complètement l'état de la science actuel.

V. Tummolo, à qui nous devons déjà *Sulle basi positive dello spiritualismo*, a conçu le projet de donner à son pays une traduction intégrale de l'œuvre du grand savant, Russe, en la rectifiant et la complétant dans de très nombreux chapitres insérés après chacun de ceux de l'auteur original et par un supplément suivi d'un index très détaillé.

Il a, de la sorte, édifié une œuvre vraiment considérable, le volume italien, en grand in-8°, ne contenant pas moins de 950 pages, dont beaucoup en petit texte.

Après un premier chapitre consacré a rappeler la vie et les travaux d'Aksakof, Tummolo aborde la question des matérialisations et, à propos des photographies, relève avec énergie les erreurs de Morselli, qu'il avait déjà fait ressortir dans d'importants articles des Revues Italiennes. Il cite les travaux importants parus depuis la publication du livre qu'il traduit, entre autres les photographies transcendantales obtenues sans appareil.

Viennent ensuite les phénomènes d'apports et une longue étude sur les diverses théories de processus de matérialisation et de dématérialisation et du passage de la matière à travers la matière. Il cite comme exemple de ce dernier phénomène les faits observés par M. Jules Gillis de St-Pétersbourg : formation des nœuds dans une corde sans fin et l'union d'un anneau d'ivoire avec un anneau de bois ; ceux d'Egliton ,etc. Il fait ensuite de nombreux emprunts au livre de Mme d'Espérance, non seulementau sujet des appports de plantes, dont les photographies ont été souvent reproduites, mais aussi à propos des rapports du médium et des apparitions et reproduit les pages si émouvantes de l'auteur.

Dans le chapitre consacré au phénomène de moulage des mem-

bres d'apparitions matérialisées, V. Tummolo s'attache à faire ressortir la supériorité du procédé de Denton et après avoir fait remarquer que le moulage démontre bien la matérialité des fantômes, il se demande si les sceptiques peuvent être admis à prétendre que le phénomène est simplement animique et ne nécessite pas d'autre intervention que celle du médium, dont la volonté purement humaine créerait des membres humains et agirait par leur moyen !

On se rappelle que Crookes et Varley firent une expérience de la plus haute valeur en faisant passer un courant électrique par le corps du médium. Aksakof la signale et en donne le résultat. V. Tummolo y revient dans un de ses chapitres critiques, pour reproduire le tableau complet, minute par minute, des déviations de l'aiguille du galvanomètre.

Pour compléter ce que Aksakof rappelle des séances de Florence Cook avec apparitions de Katie King, Tummolo reproduit in extenso le récit de plusieurs séances des plus remarquables, en présence d'assistants tels que Luxmore, Tapp. Harrison, etc. dans lesquelles Katie se promène au milieu d'eux, causant avec chacun, les touchant, se prêtant aux essais de photographie, signant les épreuves avec dédicaces ; se dématérialisant sous les yeux de tous ; nous nous proposons de les reproduire bientôt, ainsi que les constatations de Florence Marryat.

Le traducteur étudie longuement la médiumnité de Florence Cook et fait ressortir l'importance des phénomènes provoqués par sa présence.

Quel est l'agent intervenant dans la production des phénomènes? Que faut-il penser de l'inconscient et de son rôle vis-à-vis du conscient ? Voilà des questions dont Tummolo s'efforce de donner la solution dans une sérieuse dissertation qu'on lira avec le plus vif intérêt.

En recherchant avec Aksakof la cause réelle des phénomènes, V. Tummolo arrive au cas de James terminant le roman de Dickens *Edwind Drood.* Il en reprend toute la discussion et n'a pas de peine à montrer, ici, comme pour le cas de Florence Cook, à quel degré de crédulité se laissent aller le professeur Morselli et tant d'autres sceptiques, lorsqu'ils croient avoir trouvé un argument contre la réalité des phénomènes. Il va sans dire que ces mêmes sceptiques sont les plus sévères pour les spirites, auxquels ils se croient en droit de reprocher la plus naïve crédulité.

Tummolo reprend la question des satellites d'Uranus, au sujet de laquelle Flammarion, qui fut médium a, dans ces derniers temps,

relevé l'erreur contenue dans la communication qu'il écrivit jadis et a cru y trouver un argument décisif contre la réalité des rapports entre incarnés et désincarnés. Ne peut-on répondre que les sceptiques ne sont que trop souvent portés inconsciemment à parler comme les croyants des diverses religions, qui admettent que la mort transforme les âmes instantanément, d'où attribution de connaissances et de facultés supérieures, tandis que les spirites ont toujours proclamé qu'après sa séparation du corps, l'âme conservait ses connaissances comme ses préjugés, et ne faisait que continuer plus ou moins rapidement sa marche vers le progrès. Non seulement il est possible que la communication reçue par C. Flammarion soit le fait d'un ignorant, empruntant le nom d'un grand astronome ; mais, en admettant que celui-ci soit bien l'auteur du méssage, rien ne prouve qu'il ait abandonné ses idées de jadis. L'argument tiré de l'erreur susvisée n'a donc pas la portée qu'on n'est que trop porté à lui donner.

V. Tummolo traite longuement la question des notions acquises sans le secours des sens ; celle du parler en langues inconnues ; celle encore de la communication de faits tout-à-fait inconnus aussi bien du médium que des assistants.

A propos du troisième chapitre, le traducteur revient sur la question du passage de la matière à travers la matière et cite de nouveaux faits d'apports et de médiums sortant d'une cage bien scellée, sous les yeux d'une commission spécialement formée et en partie sceptique, dont tous les membres ont signé le procès-verbal, qu'il fait suivre d'une très longue discussion.

Il consacre de nombreuses pages à la très importante étude des *maisons hantées,* dont les exemples semblent se multiplier de nos jours et sont enfin pris au sérieux, même par les grands journaux politiques. Nous nous proposons d'en faire connaitre un certain nombre de cas en détail à nos lecteurs.

V. Tummolo croit que l'on doit admettre l'intervention des invisibles dans les phénomènes du dédoublement, au moins dans quelquelques uns.

Tummolo cite de nouveaux cas d'écriture directe et de dessins médianimiques.

Il s'occupe ensuite de l'état des défunts, de la persistance fréquente des préoccupations terrestres, et de l'influence des monoïdéismes. Il invoque les renseignements que les esprits fournissent et les conseils qu'ils donnent aux survivants ; il cite des faits qui lui sont personnels.

Vient ensuite une étude sur la psychométrie, dont Aksakof ne ne parle pas dans son livre. Tummolo cite les faits recueillis par Denton et un certain nombre de cas plus récents.

A propos du chapitre IV, Tummolo étudie les apparitions au moment ou peu après la mort ; la situation de trouble de la plupart des nouveaux décédés et particulièrement des fous. Au sujet de ces derniers, il se demande quelle est la part des désincarnés dans la production de certaines formes de folie.

La très grave question de l'identité des esprits mène le traducteur à consacrer plusieurs pages à une étude sur le périsprit ou *périp-neuma*.

En terminant son originale traduction, Tummolo fait remarquer que l'œuvre d'Aksakof étant spécialement une critique des théories d'Hartmann, appuyée par les faits, manque de considérations scientifiques et philosophiques.

Enfin, Aksakof n'ayant pas eu à traiter la question des stigmates et celle de la médiumnité guérissante, Tummolo les étudie avec de nombreuses observations à l'appui, dans un chapitre spécial, qu'il intitule *supplément* et qui n'occupe pas moins de 22 pages.

Telle est l'énumération très sommaire des sujets traités dans ces notes du traducteur, qui mériteraient plutôt le titre de chapitres complémentaires et critiques. Elle ne donne qu'une idée très incomplète d'un pareil travail, dont nous ne saurions trop engager nos lecteurs à prendre connaissance par eux mêmes.

Le volume se termine par un Index très détaillé, où tous les sujets sont analysés dans une centaine de pages.

Dr DUSART.

L'Evocation des Morts dans l'Antiquité

On affirme souvent que les phénomènes spirites sont aussi anciens que le monde, mais c'est généralement par la seule lecture des livres saints que l'on en est persuadé. Il est bon de savoir que des pratiques évocatoires existaient chez tous les peuples. Nous croyons donc utile de reproduire quelques articles empruntés à un Journal spirite, intitulé : L'Union Spirite, *qui se publiait à Bordeaux de 1865 à 1867, sous la direction de M. Auguste*

Bez. On remarquera que, dès son origine, le spiritisme a compté parmi ses membres des hommes érudits et non de simples amateurs du merveilleux. Voici donc ce qu'écrivait M. André Pezzani :

(N. d. l. r.)

Le spiritisme n'offre rien de surnaturel ; il provient au contraire de lois purement naturelles, et devant la logique et la raison il ne peut y avoir rien de surnaturel. Les faits manifestent les êtres et sont proportionnels à leurs qualités nécessaires, or ces qualités découlant toutes de la détermination, de l'identité, de l'essence qui dans leur réalisation contingente donnent naissance à la forme, à la vie, à la substance ; dire qu'il y a quelque chose de surnaturel, ce serait dire que l'être peut avoir des manifestations contraires à ses qualités essentielles, ce qui serait absurde. Hors l'être et sa nature particulière, une ou multiple, absolue ou contingente, il n'y a que la négation, le non-être, le néant. Notre doctrine aura donc rendu un immense service à la philosophie en prouvant l'absurdité du surnaturalisme, en le remplaçant par le surhumanisme et le divinisme, tout aussi naturels que l'humanisme.

Cela bien compris et bien posé, il est clair que le spiritisme, c'est-à dire l'ensemble des faits surhumains ou divins, n'est pas seulement de nos jours et que dans tous les temps, s'il est vrai, on doit en retrouver des traces. Or, c'est ce qui a lieu, nous le prouverons en nous servant des auteurs anciens, poètes, historiens, philosophes et des travaux sans nombre entrepris à notre époque pour étudier cette question.

M. de Mirville (6 vol. gr. in-8°) a traité très savamment des manifestations historiques des Esprits ; M. Bizouard, des rapports de l'homme avec ce qu'il nomme le démon (6 vol. gr. in-8°) ; M. de Résie a fait une histoire des sciences occultes (2 v. in-8°). Il y a en outre une foule d'auteurs secondaires qui ont entrepris les mêmes recherches : Gougenot des Mousseaux, Lecanu, Blanc, d'Orient, de la Marne, etc., etc. Changeons un seul mot : le *Démon* qu'ils mêlent à tous leurs récits, ou, du moins, expliquons-le d'une manière conforme à la vérité, en élaguant de cette appellation, la qualité *d'anges déchus, éternellement dans le mal*, pour lui restituer son véritable sens, ***Esprits encore imparfaits, grossiers, pervers***, et il est évident que tous ces consciencieux et énormes travaux sont dans un dessein providentiel, des matériaux pour servir à l'histoire du spiritisme. Seulement la préoccupation trop exclusive de démonisme a conduit ces auteurs à trop insister sur certains points et à prendre beaucoup de faits qui sont fabuleux et supertitieux, moins bien attestés que les autres, ou du moins défigurés par les erreurs et les opinions régnantes. Nous avons donc pensé qu'en abrégeant ces travaux et en extrayant ce qu'ils ont de bon et de vrai, nous rendrions un service à notre cause qui est aujourd'hui celle de Dieu et de l'humanité.

Nous débuterons en traitant de l'évocation des morts dans l'antiquité, du Spiritisme dans les temples, statues, théophanies, présages, idoles,

oracles, guérisons d'après MM. de Mirville, Bizouard et les autres, ainsi que d'après les auteurs anciens.

On sait notre explication. Tous ces faits surhumains sont dus non aux démons, mais aux âmes des morts, imbues des idées païennes et qui cherchaient à les faire prévaloir. Il y a des Esprits mauvais et imparfaits en majorité; quelques-uns bons et bienfaisants, mais en général presque tous ne dépassent pas la médiocrité. C'est que le monde spirituel d'alors provenait des désincarnés, de ceux qui avaient vécu, était conforme à l'état général de l'humanité, peu éclairée à cette époque, et encore adonnée à la chair et à la matière. Ceux qui apparaissaient sous la forme des Dieux avaient d'ordinaire peu d'élévation, à quelques rares exceptions près. Comme ce travail, si utile cependant, ne sera qu'une compilation où nous prendrons très rarement la parole, en notre nom, nous signerons invariablement : *Pour extraits* : A. P.

André Pezzani.

Nous commençons :

La croyance à l'existence des âmes séparées du corps était universelle. On voit dans Hésiode qu'elles deviennent des génies. On sait que Platon ne voulait pas qu'on érigeât des chapelles aux mânes devenues Dieux, quand elles apparaissaient. Dès la plus haute antiquité, on cite des communications établies entre les vivants et les âmes des morts : Saül, par exemple, fait évoquer l'ombre de Samuel, malgré la défense expresse de la loi Juive ; il est parlé de la nécromancie dans l'Odyssée ; Hérodote en fait aussi mention et cite dans la Thesprotie, un lieu où l'on évoquait les morts (1).

Plutarque, en divers endroits de ses œuvres, cite plusieurs faits de nécromantie ; l'oracle de Delphes ayant refusé d'abord de répondre à Callandas, qui avait tué le poète Archiloque, il lui fut ordonné ensuite d'apaiser ses mânes ; il se rendit à cet effet au cap Téreare auprès des prêtres qui évoquaient les morts. (Plutarque. *De seranum vitud* XXXIV).

Lorsque Pausanias eut tué Cléonice, il ne cessa de la voir lui annonçant la vengeance divine. Il se rendit à Héraclée, dans une caverne où les prêtres évoquèrent l'ombre de cette jeune fille, qui déclara que Pausanias ne trouverait de repos qu'à Sparte. S'y étant rendu, comme on était informé de ses intelligences avec le roi de Perse, on voulut s'emparer de lui ; mais s'étant réfugié dans le temple de Minerve, on l'y laissa mourir

(1) Maury, dans son livre sur *La Magie et l'Astrologie*, écrit, p. 59 : « En Grèce, les psychagogues, ou évocateurs des âmes, parvenaient par certaines conjurations, comme le faisaient les pythonisses des Hébreux, à évoquer des spectres, qui passaient pour des âmes sorties de l'Hadès, la demeure souterraine des ombres. » Dans son ignorance de la réalité des matérialisations, Maury ajoute : « Et tout donne à penser que l'on recourait à la ventriloquie pour les faire parler. » La divination par les morts était appelée la nécyomancie. (*N. d. l. r.*)

de faim. Plus tard, comme on se reprocha d'avoir fait mourir un homme à qui la Grèce devait en partie son salut, on envoya en Italie chercher des psychagogues, des évocateurs d'âmes pour évoquer aussi celle de Pausanias.

Le même Plutarque cite enfin l'exemple d'Hélysius de Terina qui, ayant perdu son fils Anthynoüs, et soupçonnant qu'il était mort empoisonné, se rendit dans un temple où l'on évoquait les morts. Après les cérémonies ordinaires, il s'endormit et vit en songe le spectre de ce fils, qui lui remit entre les mains des tablettes qu'il trouva à son réveil et par lesquelles il l'avertissait de ne point pleurer sa mort, qui était une faveur des Dieux. (Plut. *De Consol. ad. Apoll*.) L'âme évoquée se manifestait aussi de plusieurs manières : On pensait généralement qu'on n'évoquait ni le corps, ni l'âme du défunt, mais ce que les latins appelaient *simulacrum*, une image, une ombre (l'âme inférieure)

La nécromancie établie chez diverses nations sauvages de l'Afrique paraît avoir existé chez tous les Orientaux : on la voit en Phénicie, en Egypte... *Le Deutéronome* (XVIII, II) la montre chez les Chananéens.

L'évocation des morts se trouve confirmée par tous les poètes, les historiens, les philosophes grecs et latins. Citons-en des exemples.

C'était Orphée évoquant Eurydice ; Ulysse, Tyresias ; Enée descendant aux Enfers ; le fils de Pompée, consultant Erichthnon ; le savant Appion; l'ombre d'Homère; Apollonius, celle d'Achille; Aristote — Aristote ! le philosophe rival de Platon ! — Aristote le sensualiste, accusé disait-on, pour avoir sacrifié aux mânes de sa femme, avec les rites de Cérès!...

Horace est trop connu, pour rappeler ce qu'il nous dit des sorcières et de leurs évocations.

Virgile l'est encore plus, lorsqu'il nous fait descendre avec Enée dans les profondeurs de l'Averne. Sénèque le tragique, nous peint Œdipe évoquant Laüs, par l'entremise de Tyrésias, dans une sombre forêt.

Quintillien nous l'atteste : « Les dieux et les mânes sont comme torturés par le murmure plein d'horreur et par les sommations impérieuses de l'évocateur. »

« Si je ne puis fléchir le ciel, je saurai bien agiter l'Achéron. » Ce sont ces paroles qui donnent à la magicienne d'Eschyle (*Tragédie des Perses*) le pouvoir de faire paraître Barius sur le sommet de la pyramide (1).

Voilà donc ce que l'on appelle en latin : *suscitare manis* ; en français susciter les mânes.

Ce que nous venons de voir, ce n'était pas seulement la psychomancie

(1) On voit que dans l'antiquité on croyait que l'homme avait le pouvoir de contraindre les esprits à se manifester. Nos modenes occultistes, héritiers des pratiques magiques, s'imaginent encore que cela est possible, tandis que les Spirites savent parfaitement qu'il n'existe aucun procédé pour obliger un esprit quelconque à nous répondre. (*N. d. l. r.*).

ou la divination par l'âme, mais bien la psychagogie, c'est-à-dire l'attraction des âmes, leur évocation

Si nous en croyons Pausanias, on vit à Marathon le fantôme de Thésée marcher à l'avant-garde des Grecs et décider du gain de la bataille avec l'aide du héros Echetlée qui, tout ombre qu'il fût, abattit une énorme quantité de barbares, avec le coutre d'une charrue qu'il tenait à la main. Aussitôt après la victoire, on élevait un temple à Thésée et au soldat laboureur inconnu qui, en s'évanouissant comme le font tous les génies, s'était recommandé à l'adoration des Athéniens. On eût toujours ignoré son nom si l'oracle ne l'avait révélé (1). Pausanias meurt après avoir commandé les Lacédémoniens à Platée, mais son image reste visible dans le temple de Minerve Chalkioïcas, et frappe les habitants d'effroi, jusqu'au jour où le psychagogue, que l'on va chercher en Thessalie, lui commande de se retirer et se fait obéir (2).

Persée en fait autant, et pendant très longtemps pénètre d'effroi tous les habitants de Cheminis en se faisant voir dans son temple (3).

A Luntres, Pélopidas voit les filles de Scédacius errer autour de leurs tombeaux, et Scédacius lui-même, sortir du sien et commander pour assurer la victoire, que l'on sacrifie aux mânes de ses filles (4).

Cimon fait mention du voyage d'Héraclée pour y consulter l'ombre de sa sœur bien-aimée. (5).

Dans la guerre des Eléens contre les Arcadiens, un enfant apparaît aux premiers. Il se retire en une grotte souterraine sur laquelle les vainqueurs reconnaissants élèvent un temple magnifique, avec cette inscription : *A Sazopolis génie de la patrie* (6).

Nous n'en finirions pas si nous voulions nous arrêter devant chaque héros des Grecs ou des Romains. Ce seraient les plus grands capitaines qui se plairaient à rapporter à des héros invisibles la plus belle part de leur gloire, comme ce seraient les penseurs les plus graves qui se montreraient jaloux de leurs apparitions consignées dans leurs annales. Platon vous parlerait d'Euthyanus ; Valère Maxime des Dioscures ; Pausanias de Miltiade ; Aristote d'un héros de Lipara ; Philostrate d'Achille ; Tite-Live de Romulus ; Suétone de Caligula ; Pline d'Arthémidore ; Tacite, Tacite lui-même, du spectre de Rufus; dont il raconte l'histoire en rougissant, bien qu'il atteste en jurant toute sa véracité (7).

Comment oublier encore toutes les affirmations de l'empereur Sévère, d'Apulée, d'Horace et même du grave Quintillien, nous disant : « De là

(1) Pausanias I, s. p. 78 et Plutarque : *Vie de Thésée.*
(2) Pausanias, *in Archaïa.*
(3) id. id.
(4) id. id.
(5) Plutarque. *Vie de Cimon.*
(6) Pausanias, I, VI.
(7) Tacite. *Annales.* I, XI.

vient l'apparition des âmes évoquées, et les visions de leurs images toujours chéries, de leurs visages et de leur corps ; de là ces oracles et ces préceptes nocturnes ; de là ces fêtes aux mânes et l'honneur que nous rendons aux tombeaux. » (1).

De là cette habitude constante d'évoquer les héros au moment de la fondation des villes. Pausanias nous donne, par exemple, les noms de tous ceux qui furent évoqués lors de la fondation de Mécènes. « Ce furent, dit-il, Mécènes et Triopée, sa fille, mais avant tout, Eurythas, Apharétus et leurs fils ; puis, parmi les Héraclides, Cresphonte et Œphilus, pendant que le nom d'Aristomène était célébré par dessus tous les autres et du consentement général (2). »

Les Dieux se rendaient visibles à qui et comme ils le voulaient ; ils donnaient souvent des signes visibles de leur présence, mais leur évocation n'était pas toujours suivie d'une apparition divine, même pour les prêtres, surtout aux époques de scepticisme ou eux-mêmes devinrent incrédules. Ainsi Jamblique les contemplait souvent et Porphyre a joui rarement de cette faveur. Il suffit de parcourir les ouvrages de certains auteurs païens pour être convaincu que les Dieux favorisaient souvent l'incrédulité de leurs prêtres. Mais s'ils ne se manifestaient pas toujours à ceux qui pouvaient les évoquer, ils se montraient par compensation assez souvent à ceux qui ne les évoquaient pas.

Platon, dans le *Livre des lois*, ne voudrait pas qu'on érigeât des chapelles aux Esprits qui se montrent ainsi, soit la nuit, soit le jour, et donnent naissance à de nouveaux Dieux et à de nouveaux cultes. Des Dieux complètement ignorés venaient ainsi révéler leur existence : Tagès, par exemple, était inconnu en Etrurie, quand un laboureur le vit sortir d'un sillon, pour lui révéler la science de l'*aruspicine*, devenue si importante depuis. (Cicer. *De Div.* II, 23).

Un Dieu annonça aux Romains l'arrivée des Gaulois et ce Dieu, jusque-là inconnu, devint l'objet d'un culte sous le nom : D'Aius Loquens (*Ibid.*, I, 45).

Pan, dit Hérodote, apparut à Philippide, près du mont Parthénion, au-dessus de Tagée, se plaignant de n'être pas honoré comme Dieu, lui qui avait déjà donné tant de secours aux Athéniens. A dater de cette apparition, Pan eut un temple et un culte (Hérodote, VI, 105).

Il est très constant que les dieux et les génies, dont l'air était plein, se montraient ; c'était la croyance du vulgaire, des philosophes comme des initiés. Dans Homère, on en trouve de nombreux exemples. Les poètes n'en étaient pas les inventeurs, ils ont consigné dans leurs ouvrages immortels une croyance bien établie. Les pythagoriciens étaient surpris, nous dit Aristote, qu'il pût se trouver quelqu'un assurant qu'il n'avait

(1) *In sepulcro incantato.*

(2) Pausanias, t. VI.

pas vu de génies. Cette même conviction faisait dire à Apulée : « Pourquoi Socrate n'aurait-il pu voir le sien ? »

Aussi Celse, l'épicurien, que l'on cite moins comme exemple de ceux qui croyaient que pour prouver la croyance générale, disait-il : « Est-il nécessaire de parler de ces voix miraculeuses sorties de l'endroit le plus sacré des temples, de ces signes merveilleux, de ces claires apparitions, dont on cite tant de récits (Voir Orig. contre Cel. VIII, 45).

« Souvent les formes ont fait entendre leur voix, dit Quintus, souvent les dieux ont apparu sous des formes si visibles, qu'il faudrait être impie ou stupide pour en douter » (Cicéron, *De Divin.*, I, 45. *De Nat. Deor.*, II, 2).

Balbus (Cic. *De Nat. deor.*, II, 2) dit qu'il ne faut attribuer l'épuration des pratiques religieuses, ni au hasard, ni au caprice des hommes, mais aux marques certaines que les dieux donnent souvent de leur présence. Les apparitions étaient si constantes que le nom de *Epiphanis* (qui est présent, qui apparait), donné plus spécialement à Jupiter, était un nom commun à tous les dieux ; c'est surtout dans les fêtes célébrées en leur honneur que les apparitions avaient lieu, et venaient singulièrement augmenter la vénération qu'on avait pour leurs statues. Cette croyance était la base de la science de la Théurgie, dit Rolle. (Voir *Arnob. Adr. gent.*, VI et Plutarque, *Marcellus*).

Pour clore cet article, parlons de l'évocation publique des ancêtres, usitée à Rome et chez les autres nations antiques.

Que tous les peuples, civilisés ou barbares, que les meilleurs et les plus grands, comme les plus cruels et les plus pauvres, législateurs et souverains, que la pacifique Egérie, comme le terrible Séva, aient imaginé spontanément cette grande lithurgie funéraire, comprise sous les singuliers noms de *lémurales, féralies, festins des morts*, etc. ; cette hypothèse est une folie, plus folle à elle seule que toutes les folies dont il s'agit.

Qu'on l'explique comme on le pourra, voici ce que le genre humain nous affirme et ce que tous les historiens affirment, ce qu'ils ont cru, Tacite et Quintillien en tête, comme nous l'avons vu plus haut.

D'abord, le jour est pris et fixé. C'est trois fois par an, au 2 février, au 1er mai, au 9 décembre, et pour ainsi dire à heure fixe, qu'on se rendra non plus à la montagne comme dans le Céleste-Empire, mais à tel lieu, auprès de telle pierre mystérieuse, à l'entrée de telle caverne, et que là on fera l'évocation générale de tous les morts.

Aussitôt tout paraît confirmer la grande nouvelle, on voit les ombres sortir de leurs tombeaux et revenir à la lumière : oui, ce sont bien ceux que l'on pleure, on se reconnait, la mort embrasse la vie ; ceux qui n'assistaient pas à la sortie viennent du moins à la rencontre et l'on s'achemine tous ensemble vers les anciens domiciles

Ici, les beaux jours du passé recommencent : autour du foyer domestique, les places trop longtemps vides et pleurées, se remplissent à nou-

veau. La table retrouve tous ses hôtes et le festin de l'ancienne communauté réunit les deux espèces de convives (1). Au mois de février, cet état de choses dure neuf jours. Pendant ces jours tout chome : plus de mariages, plus d'affaires, les temples sont fermés, car les dieux prennent part à la fête et surveillent les expiations des familles.

Les lémurales et leur institution remontaient à Romulus, auquel l'ombre sanglante de Rémus assassiné les avait prescrites.

Nous devons oublier encore moins que chaque fois qu'elles étaient négligées, ce qui était arrivé plus d'une fois à cause des fatigues et des privations qui suivaient leur célébration, toute la campagne de Rome était envahie aussitôt par des apparitions qui rendaient le séjour de la ville impossible et épouvantait les vivants.

Du temps de Numa, les apparitions étaient devenues plus fréquentes; l'oracle déclare que cet état tenait à la suppression des lémurales, et celles-ci rétablies tout disparut aussitôt. « Par cela seul, dit un savant moderne, la dévotion devint à l'instant mieux établie et plus célèbre qu'elle ne l'avait été jusque-là. »

Allez-vous maintenant chez les Perses, vous y retrouverez la fête des férouers (les lares du pays) ; elle dure cinq jours pendant lesquels ces férouers évoqués, visitent leurs parents et leurs amis, etc. (Guigiont, *Notes sur le livre II de Creuzer*).

Allez-vous au Japon : « Lors de la fête des mânes, au Japon, disait le philosophe Boulanger, les mânes reviennent habiter leurs maisons, qu'elles retrouvent tout ornées et prêtes à les recevoir. On va au devant d'eux, on leur parle, on les complimente et, comme pour mieux conjurer l'illusion, les villes et les campagnes sont éclairées de mille flambeaux. Le lendemain on congédie les morts ; avec un nouveau compliment on les conduit hors de la ville. Cela se passe à la mi-Août. (*L'Antiquité dévoilée.*)

C'est probablement la même fête que, deux cents ans avant Boulanger, et dans un esprit tout différent, saint François Xavier décrivait en ces termes :

« ... Dans le même mois d'août, ils font deux fois la fête de leurs morts. Lorsque la nuit arrive, ils allument plusieurs lampes sur les portes de leurs maisons et les couvrent de toutes sortes de peintures et d'ornements. Alors ils se promènent toute la nuit, les uns par dévotion, les autres par curiosité. La plus grande partie du peuple, en effet, le soir venu se porte en dehors de la ville à la rencontre des mânes, qui leur paraissent arriver et venir également à leur rencontre, aussitôt qu'on

(1) Il est probable que pendant ces fêtes, les esprits n'étaient pas matérialisés, mais visibles seulement pour les sensitifs, sans quoi l'observation des pythagoriciens « qui s'étonnaient que certains n'aient pas vu d'apparitions » n'aurait pas de sens. Seulement, il est à supposer que le nombre des voyants étai plus grand que de nos jours, les conditions de l'existence étant tout autres qu'aujourd'hui. (*N. d. l. r.*)

arrive à un certain endroit. Leurs premières paroles sont des paroles d'humanité : « Béni soit votre retour, leur disent-ils, il y a si longtemps que nous vous attendons et que nous sommes privés de votre présence ! Veuillez vous reposer et vous refaire par un peu de nourriture. » Aussitôt ils apportent des fruits ou toute autre chose. Ceux qui ne possèdent rien apportent au moins de l'eau chaude. Après être restés une heure ensemble, comme s'ils attendaient la fin d'un festin, ils les conjurent de venir avec eux dans leurs maisons, et disent qu'ils vont les y précéder pour préparer la table et pour y dresser un autre repas. On voit la population, deux jours après, les reconduire au même lieu avec des torches allumées pour qu'ils ne marchent pas dans les ténèbres et ne puissent se heurter à rien.

« Lorsque nous demandons aux Japonais la raison de ces festins, ils nous répondent que c'est pour réparer les forces de ces malheureux voyageurs qui ont dix mille milliers de milliers de lieues à parcourir pendant trois ans, avant d'arriver en Paradis. »

De nos jours encore, allez en Lithuanie, et vous y retrouverez l'évocation publique de l'antiquité. « La cérémonie, dit M. Charton, y est toujours entourée de mystères, quoique publique, et il est assez dangereux pour un étranger de vouloir en être témoin. Un savant allemand, qui a étudié assiduement les antiquités de ce pays, et qui habitait la partie soumise en ce moment au gouvernement prussien, a assisté, une fois par hasard, à la fête des morts ; mais cette témérité faillit lui coûter la vie, et il ne la conserva qu'en jurant de ne jamais révéler rien de ce qu'il y avait vu et entendu. »

Nul doute que cette évocation générale ne fût mêlée de beaucoup de superstitions. Nous excipons seulement du fait qui se retrouve dans les *Annales* de tous les peuples.

Pour extraits : ANDRÉ PEZZANI.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

William James et Hodgson se sont-ils communiqués ?

Dans son numéro de Mai du *Journal of The American Society P. R.* J. Hyslop consacre de nombreuses pages à la discussion puis à un *sommaire*, de 20 pages environ, de nombreuses séances avec Mme Smead et Mme Chenoweth, au cours desquelles se seraient manifestés W. James, R. Hodgson et quelques autres esprits.

Parmi les nombreux incidents observés, un certain nombre ont produit des affirmations reconnues erronées ; d'autres ne purent être contrôlés ; mais il en est resté un bon nombre de très intéressants. Nous allons en citer quelques-uns.

Le professeur W. James mourut, le 26 Août 1910. Le lendemain, 27, Mme Smead eut la vision d'un personnage qu'elle ne connut que plus tard par une photographie. Elle demeurait dans une localité très écartée et n'apprit que le 30, le décès du professeur.

Le 1er Septembre la lettre grecque Omega fut écrite et on n'en comprit la signification que plus tard, lorsque la même lettre fut donnée par Mme Chenoweth, comme étant le signe du professeur James.

Le 29 Octobre, dans une séance avec Mme Chenoweth, W. James vint tout d'abord, comme il l'avait promis la veille. Faisant allusion à la netteté de sa mémoire, il vint à parler du problème posé par les confusions et les erreurs, question qui, pendant sa vie, l'avait troublé d'une façon toute particulière, sans qu'il pût en trouver la solution ; ce que Mme Chenoweth ignorait complètement.

Le 3 Novembre, toujours avec le même médium, W. James s'efforce de caractériser correctement l'œuvre d'Hodgson et son influence, l'enthousiasme auquel il se laissait aller, tandis que lui n'éprouvait que du désappointement devant les résultats obtenus. Mme Chenoweth, qui connaissait James de nom seulement, n'avait aucune notion de ces dispositions d'esprit.

Pendant une séance en présence d'Hyslop, James dit à celui-ci :

D. — Vous rappelez-vous que vous êtes venu chez moi pendant l'hiver, lorsque la terre était couverte de neige ; que nous avons causé de toutes ces choses et que je vous ai donné quelque chose à emporter ?

R. — Je me rappelle parfaitement ces circonstances.

D. — A cette occasion nous avons parlé de la femme d'un clergyman (Mme Smead), qui avait la faculté de parler automatiquement.

R. — Oui.

D. — Depuis lors je l'ai vue et suis même intervenu tout-à-fait dans sa vie.

R. — Oui. Exact.

D. — Et j'ai fait un effort pour écrire, avec quelque succès, mais peu de temps chaque fois. Elle réussit mieux quand vous êtes présent.

R. — Bon !

D. — Pour moi, je me trouve assez de force pour trouver des expressions exactes, lorsque vous êtes absent.

R. — Exact.

D. — Il y a plus d'agitation qu'ici, mais cela est surtout une question d'entourage, d'intimité et de désir. A cette visite que vous me fîtes, vous avez dû vous hâter de retourner et vous avez laissé certaines choses à emporter plus tard.

Je me rappelle la première fois que je vous rencontrai avec Richard Hodgson. Vous en souvenez-vous ?

R. — Je ne me le rappelle pas en ce moment. Je le pourrai peut-être plus tard.

D. — Ce fut à une réunion très restreinte et quand la séance fut termi-

née, nous avons causé, sur l'œuvre que vous poursuiviez avec Mme Piper. Je ne me rappelle pas où l'on me présenta à vous. Mais ce fut vers cette époque.

R. — Oui ; je me rappelle vaguement cela.

D. — Ce ne fut pas assez important pour vous laisser une vive impression.

R. — Oui ; je pense que ce fut au milieu d'une conversation près de Cambridge.

D. — je le pense aussi ; je fus frappé de votre ferveur et j'en plaisantai avec Richard.

R. — Je pense que vous l'avez fait.

D. — Je lui dis que votre grande confiance serait promptement déçue.

R. — Oui ; j'avais été converti longtemps avant que vous et Hodgson fussiez instruits.

D. — Nous avions assisté aux séances avec Imperator, si étonnantes et si impressionnantes, et nous nous trouvions en face du problème non résolu de l'identité de Moses. Vous devez vous rappeler combien nous étions excédés par ces constations apposées et par ces preuves contradictoires.

R. — Oui ; parfaitement.

D. — C'était assez pour nous convaincre et nous avons caché notre chagrin autant que nous le pouvions.

*
* *

Voici un fait de vue à distance :

Hodgson fait dire à Mme Chenowerth en trance : Je puis voir la façade de la maison du professeur James et je vois qu'une dame vient apporter des fleurs à Mme James. Elle ouvre la porte et ne reste que quelques minutes.

D. — Avez-vous parlé d'un homme et d'une dame ?

R. — Non, seulement une dame. Elle tenait un gros bouquet de fleurs. Je pense qu'elle les apporte comme témoignage de reconnaissance. Ce sont de grandes fleurs qui semblent des chrysanthèmes, beaucoup de jaunes et quelques violets. »

L'enquête nous donna l'information suivante, de la part de M. Henry James Jr : « Une dame amie de ma mère lui fit une courte visite en lui apportant des chrysanthèmes. Elle fut introduite par une bonne. Ceci était inconnu de Mme Chenowerth.

Documents retrouvés

On lit dans le *Light* du 22 Juin, un récit que le nom de son auteur nous porte à reproduire.

Les *Pyschische studien* publient le fait suivant raconté par le Colonel Le Crosnier :

« Vers la fin de 1792, j'étais stationné dans un camp près de Verberie

Comme il était en mauvais état, je trouvai dans les environs un moulin abandonné, où je m'installai de mon mieux, avec un capitaine de mon régiment et mon ordonnance.

Un soir, comme mes deux compagnons étaient profondément endormis et que j'étais sur le point de suivre leur exemple, j'entendis un son lugubre qui semblait venir d'une trappe située au milieu de la pièce. Mes regards s'étant portés dans cette direction, je vis surgir dans l'ombre quelque chose de blanchâtre, qui se dirigeait vers mon lit. Je menaçai le fantôme de l'empoigner s'il ne déclarait pas son identité. Ne recevant aucune réponse, je saisis mon sabre et me précipitai vers lui. Il disparut et j'allai me heurter contre la paroi opposée. Robert, l'officier qui m'accompagnait, se réveilla et me demanda la cause de ce tapage nocturne.

Avant que je pusse le lui expliquer, le fantôme reparut et, cette fois, il répondit clairement à ma question :

« Mon nom est François, dit-il, j'étais boulanger et je fus tué au cours d'une émeute, pendant les premiers troubles de la révolution. Ce moulin m'appartenait. Ma sœur, qui est ma plus proche héritière, n'a pu en prendre possession, parce qu'on n'a pu retrouver les documents qui constatent son droit. Dites-lui qu'ils sont déposés chez le notaire de Verberie. »

Ayant ainsi parlé, il disparut. Mon camarade avait tout entendu aussi nettement que moi.

Le lendemain matin, tandis que nous flânions à la porte, nous vîmes arriver une petite voiture. Une femme en descendit, poussa un cri de surprise et s'évanouit à nos pieds.

Lorsqu'elle eut repris connaissance, elle me dit que la nuit elle m'avait vu dans un songe, vêtu comme je l'étais actuellement et que je lui avais demandé de venir au moulin, parce que je lui donnerais les moyens de retrouver les documents.

De mon côté, je lui fit part de ma mystérieuse entrevue avec son frère. Nous nous sommes donc rendus chez le notaire de Verberie, où, après certaines recherches, on retrouva les documents. »

La mort de W. Stead

Comme il fallait s'y attendre, la mort tragique de W. Stead a fait dans le monde entier une profonde impression et de nombreux côtés arrivent aux journaux des récits de rêves ou communications prémonitoires, ou de messages qui lui sont attribués ; chaque numéro de *Light* en contient plusieurs et nous en avons déjà fait connaître à nos lecteurs, mais nous devons passer sous silence ceux de ces documents qui ne présentent pas assez d'intérêt.

En voici un, cependant, que nous trouvons dans le *Light* du 29 juillet, dont l'authenticité nous semble suffisamment probable :

M. May de Witt Hopkins écrit au *Light* ce qui suit :

« Je venais de voir M. Stead à Paris, lorsqu'il se rendait à Constantiple, comme délégué pour la paix. J'écrivais à ce sujet à Miss Félicia Scatcherd, notre amie commune, lorsque j'entendis par ma faculté de clairaudient, comme il m'arrive souvent, une voix solennelle qui me dit : « Le temps va bientôt venir où il rentrera chez lui » — « Comment ! dis-je en moi-même, en Turquie ? » — « Non, me fut-il répondu, pas avant son retour en Angleterre. Dans la première moitié de l'an prochain, dans six mois ».



William Stead

Après un certain intervalle, la voix reprit : « Son temps est venu, sa carrière est terminée ».

Fortement émotionné, je fis part dans ma lettre à Miss Seartched de ce qui venait de m'arriver, en m'efforçant toutefois d'en diminuer la gravité, en lui disant : « Peut être suis-je victime de mon imagination? Mais n'est-ce pas bien lugubre? »

Miss Seartched, que j'ai vue récemment, m'a dit qu'elle possédait encore ma lettre.

Communication de Stead en Danemarck

Miss Lily Laessœ de Copenhague, très liée jadis avec M. Stead, écrivit un jour un message signé de ce nom. Il reproduit son premier et très court trouble, sa réception par de nombreux esprits amis et la profonde perturbation de tous ses compagnons d'infortune, nullement préparés à cette brusque entrée dans l'au-delà. Il s'efforce de les consoler, de les instruire et demande des prières pour eux.

En somme, rien d'original et que l'on n'ait pas lu dans les très nombreuses communications publiées jusqu'ici.

Mais voici où commence l'intérêt. Miss Lily ayant des doutes sur l'authenticité de la signature, supplia Stead de la lui confirmer de façon à ne lui laisser aucun doute.

Apprenant que Vout Peters donnait des séances à Copenhague, elle s'y rendit, dans l'espoir d'obtenir la preuve qu'elle cherchait. Rien de semblable ne se produisit au cours de la séance ; mais vers la fin Miss Lily vit venir à elle une dame âgée, qu'elle ne connaissait pas et qui lui dit avec émotion : « Etes-vous Miss L.. ? » — « Oui. C'est bien moi ! » — « J'espère que vous me pardonnerez de m'adresser à vous sans en être connue ; mais pendant toute cette dernière demi-heure, votre nom ne cesse de m'être répété par un être invisible, qui me dit d'aller à vous et

de vous dire ces seuls mots : « Dites-lui que c'est bien moi qui ai écrit cela. »

Ainsi furent levés tons mes doutes.

Témoignage de Miss Estelle W. Stead

Le *Light* publie l'article suivant :

Miss Estelle Stead, dans son article du *Nash's Magazine* de juillet, commence par la solennelle déclaration suivante :

« Trois semaines après le désastre du *Titanic*, je vis la tête et les épaules de mon père aussi nettement que je les avais vues aux derniers jours de sa vie terrestre. Je lui parlai de sujets tout-à-fait intimes, n'intéressant que lui et moi, et dont le médium ne pouvait avoir aucune idée. La séance avait lieu au Bureau Julia. C'était une séance à Trompette, avec Mme Wriedt pour médium.

Après m'avoir montré sa face, mon père prit le porte-voix, et le tournant vers un assistant qui s'était permis de plaisanter jadis à des séances où mon père assistait encore dans son corps physique, lui dit avec une grande emphase : « Croyez-vous maintenant ? Tout ce que je vous disais est-il vrai ? »

Si j'avais douté de la réalité de l'autre monde et de la possibilité de communiquer avec lui, cette scène eût enlevé tous mes doutes.

A ces séances, je n'ai pas entendu moins de trois voix parlant ensemble et avec le médium qui leur répondait. L'Anglais n'était pas seul employé on parlait aussi en Français, Norvégien, Allemand, Italien, Suédois et même Arabe.

W. Stead parle à Wimbleton

M. W. de Kerlor envoie au *Light* un compte rendu, confirmé par de nombreuses signatures, d'une séance de plus de deux heures, dans laquelle plus de vingt esprits se sont manifestés, en outre de W. Stead. Nous en extrayons ce qui suit :

Après la production de très nombreux corps lumineux, errant sur tous les points de la salle et autour de chaque assistant, pendant environ vingt minutes, le médium, qui resta lucide pendant toute la séance, fit quelques descriptions.

Miss Harper et Mme Wriedt me demandèrent si je ne voyais rien. Je répondis que je voyais la production de la lettre A et la figure d'une ancre. Une dame assise à ma droite dit : « Mais c'est mon mari, décédé il y a peu de temps. Je suis Mme Anker et je suis certaine qu'il est venu pour me parler par le porte-voix ».

Bientôt M. W Stead, d'une dimension double de la normale, se présenta en face de moi, venant de la direction du médium.

Tandis que je causais avec Mme Wriedt, il commença à parler d'une voix si puissante que nous en fûmes tous secoués, et surtout moi.

Ses premières paroles, prononcées avec emphase furent : « Mon cher Monsieur de Kerlor, pardonnez-moi de n'avoir pas tenu compte des prédictions et avertissements que vous m'avez adressés ; tout ce que vous

avez dit sur ma mort, sur le désastre et la noyade ainsi que les cercueils s'est trouvé absolument vrai ».

Se tournant ensuite vers les autres assistants, il dit :

« Je déclare et je désire que tous les assistants ici présents sachent bien que ce gentleman, M. de Kerlor, m'a dit et qu'il fut le seul à me prophétiser l'approche de ma mort, les troubles, le désastre, la noyade et me vit entouré de cercueils avec des corps morts. Je regrette vivement de n'avoir pas prêté plus d'attention à ses prédictions de septembre dernier. Je n'ai pas voulu l'entendre à cette époque, mais tout fut exact jusque dans les détails ».

Je fus profondément ému ; et lorsque je retrouvai mon calme, je lui parlai de ma dernière visite, quelques semaines avant son départ, où il fut trop occupé pour me recevoir. Il me dit avec une grande émotion : « Oui ! Oui ! J'étais si affairé ! Oh ! si seulement j'avais compris !... Mais le temps est si court !. . »

Vint ensuite une conversation au cours de laquelle je lui dis : « J'ai longtemps douté, mais aujourd'hui je crois pleinement ». Il me reprit en disant : « Vous ne devez pas dire : je crois ; mais vous devez dire : Je sais ! »

Il causa ensuite longtemps avec Miss Harper, qu'il appelait Edith, et avec chacun de nous, puis il laissa brusquement tomber le porte-voix.

Quelques instants plus tard, le mari de Mme Anker commença à lui parler par le porte-voix, d'abord en Anglais, puis *en pur Norvégien*.

Dans l'assistance se trouvaient trois autres Norvégiens, auxquels des esprits amis vinrent parler dans leur langue natale, ce qui me confirma dans la croyance à la sincérité des phénomènes, car ce n'est pas le médium, dont l'accent Américain est très prononcé, qui pourrait ainsi parler une langue qui ne lui est pas familière.

Un esprit Italien vint ensuite nous entretenir *dans sa langue*, après s'être exprimé quelque temps en mauvais anglais.

Plusieurs autres esprits vinrent encore s'entretenir avec leurs parents ou amis ; parmi eux un Irlandais, qui avait été chanteur. On lui demanda de chanter ; mais il refusa d'abord, disant qu'un M. Platt, assis près du médium, devait d'abord nous montrer son beau talent On proposa plusieurs chants, parmi lesquels il choisit *Tom Bowling*. M. Platt s'exécuta et l'esprit fit entendre par le porte voix toute sa satisfaction. On le pria alors de chanter à son tour et il entonna une chanson comique Irlandaise, avec un accent de terroir des plus prononcés.

Lorsqu'un dernier Norvégien fut venu parler à plusieurs assistants qu'il connaissait, Julia donna le signal de clôture en nous souhaitant à tous le bonsoir.

Il m'est impossible de mettre en doute que je viens d'assister à la plus complète et instructive démonstration de la communication avec les esprits.

Je vous adresse les signatures de tous les assistants présents à cette séance, pour attester la sincérité et l'exactitude de ce compte rendu. »

Signé : W. de KERLOR.

Comment le Général Gordon communiqua avec W. Stead

Miss Estelle Stead écrit où *Nas'h Magazine* un article, d'où le *Light* extrait les faits suivants :

Gordon et Stead s'étaient rencontrés en 1884 à Southampton, avant le départ du général pour Kartoum. Un officier, ami de Gordon, assistait à la conversation.

Dix-neuf ans plus tard, en compagnie du même officier, Stead assistait à une séance avec Vout Peters. Vers la fin de la séance, sans que rien l'eût fait prévoir, le médium commença à parler au nom d'un esprit dont l'identité ne put faire un seul instant l'objet d'un doute.

« C'était exactement comme si le général Gordon lui même fût assis devant nous, dit Stead dans son récit ».

« Ses manières qui étaient toutes spéciales ; son mode de parler, rapide, net, plein d'humour étaient exactement reproduits ».

« Il reprit notre conversation de jadis à Southampton, me demanda si je me rappelais certains détails dont quelques-uns m'avaient échappé de la mémoire et dont le médium n'avait certes aucune connaissance. Il me parla avec la même claire intelligence, le même tact politique et l'assurance dogmatique qui le distinguaient pendant sa vie terrestre. Chacune de ses phrases portait bien le cachet du véritable Gordon ».

« J'ai assisté dans ma vie à bien des séances remarquables, mais je ne m'en rappelle aucune dans laquelle le contrôle fut aussi absolument parfait. Le caractère du Général était puissamment accentué ; il était excessivement original, d'une personnalité très tranchée et au moment où il fut tué, le médium Peters était encore si jeune, qu'il ne pouvait avoir aucune notion précise de ses façons de parler ni de la façon dont il considérait les questions dont nous nous sommes entretenus. »

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Merveilleux phénomènes métapsychiques

The Indu spiritual Magazine rapporte les faits suivants :

Le chef d'une famille de Calcutta étant mort subitement, un ami conseilla d'évoquer son esprit, dans l'espoir d'en recevoir des consolations. Les deux premières séances furent nulles, mais à la troisième on reçut des communications par la typtologie. Le médium se trouva être le plus jeune des frères, et à partir de ce moment se produisirent les phénomènes les plus impressionnants. Coups frappés par des mains invisibles sur les parois et sur les meubles ; portes s'ouvrant et se fermant seules ; les vêtements voyageaient d'un bout à l'autre des porte-manteaux. Mais voici la plus étrange de ces manifestations : une nuit, la mère de famille devait

se rendre dans une partie assez retirée de l'habitation et pour cela elle devait traverser une cour. N'osant s'y aventurer seule, vu l'heure avancée, elle se rendit devant la pièce où couchaient trois servantes et appela l'une d'elles pour l'accompagner. La jeune fille se hâta de s'habiller et de la suivre avec une lanterne. La dame ayant achevé ce qu'elle était venue faire, retourna vers son appartement ; mais passant devant la porte restée ouverte de la chambre des servantes, elle fut surprise de constater que *toutes trois, y compris celle qui l'avait accompagnée, dormaient tranquillement*. Se retournant pour voir qui l'avait escortée, elle ne vit plus que la lanterne posée sur le pavé.

Ultra, qui reproduit ce récit de la feuille de Calcutta, estime avec beaucoup de vraisemblance, qu'on se trouve là devant un cas de dédoublement de la servante.

La même Revue *Ultra* emprunte à l'*Occult Review* le fait suivant, que lui adresse M. Alfred Pearce, de Londres :

« En avril 1856, mon père fut appelé comme médecin par un père près de sa fille, âgée de 20 ans, qui depuis longtemps souffrait d'un grand mal de tête et d'insomnie, rebelles aux remèdes employés jusque là. Il résolut de recourir au magnétisme et, dès la première séance, procura un sommeil profond et calme. La malade accusa un grand soulagement, mais dit qu'une violente douleur frontale persistait. Elle ajouta, s'adressant à mon père : « J'ai vu votre mère ; elle prit ma tête entre ses mains en me disant : « Vous avez un abcès qui commence vers le cerveau ; il doit s'ouvrir le 1er mai. Si cela n'a pas lieu, vous devez vous attendre à mourir. »

Mon père, fort étonné, lui répondit : « Je ne sais comment vous avez pu voir ma mère, puisqu'elle se trouve à Londres, c'est-à-dire à un joli nombre de kilomètres d'ici. »

Etant ensuite retourné chez lui, il y trouva un télégramme de Londres lui annonçant la mort subite de sa mère.

Comme il devait s'absenter pendant une journée, il confia sa malade à un collègue, le Dr R..., qui à l'heure habituelle la magnétisa. Le lendemain elle dit à mon père de ne plus charger le Dr A .. de la magnétiser, parce qu'elle n'avait vu que de mauvais esprits.

Le traitement fut continué jusqu'au 30 avril, où l'état de la malade s'aggrava au point de faire craindre une terminaison fatale. Mais, le 1er mai, l'amélioration se produisit, en même temps que des matières purulentes s'écoulaient par le nez.

Peu de jours plus tard la guérison était complète.

Il est à remarquer que ni la malade ni ses parents n'étaient favorables à l'emploi du magnétisme ; que mon père leur était étranger ; que la malade ignorait que la mère de mon père était encore vivante. La patiente n'avait aucune notion sur la nature de sa maladie. Ni elle ni ses parents n'avaient de tendance au mysticisme ; il en était de même de mon père.

Révélation en songe

M. Francesco Graus communique à *Filosofia della Scienza* le fait suivant :

Vers les 21 heures du 21 mars 1912 mourait à Aversa (province de Terra di Lavoro) sa patrie, par épuisement sénile, une dame de 86 ans, du nom de Carolina Mormile, veuve de Domenico Antonio del Plano, qui habitait avec sa fille Carmela dans la rue Mandra.

La défunte avait une sœur nommée Antonia, âgée de 84 ans, veuve de Alexandro Sorrentino, encore vivante à Aversa, rue Rosano, fort éloignée de la rue Mandra.

Les deux sœurs s'aimaient profondément, mais depuis un certain temps elles ne pouvaient que très rarement se voir, à cause de leurs infirmités causées par l'âge.

Dès janvier 1912, ces infirmités les tinrent tout à fait au lit, qu'elles ne quittèrent plus. En mars, leur faiblesse était telle que la famille leur fit administrer le viatique et l'extrême onction.

Carolina alla de mal en pire et, comme nous l'avons dit, le 21 mars, elle expirait. Quant à Antonia, son état faisait craindre le même sort d'un moment à l'autre.

Depuis la mort de Carolina toute la famille d'Antonia lui cachait l'événement avec les plus grandes précautions, craignant avec raison qu'une telle nouvelle ne provoquât la catastrophe.

Chaque fois qu'Antonia demandait des nouvelles de sa sœur, les parents, qui se gardaient bien de porter le deuil, lui répondaient qu'elle allait assez bien. Chaque fois cela consolait Antonia, qui disait souvent : « Puisque nous ne pouvons nous voir dans ce monde, nous nous reverrons bientôt dans l'autre. »

Pendant l'après-midi du 30 avril, Antonia qui dormait peu ordinairement, tomba dans le sommeil et rêva de Carolina.

En s'éveillant elle appela près d'elle sa fille Annunziata et lui dit : « J'ai vu en rêve Carolina, qui m'a demandé comment j'allais. Je lui ai répondu : « Bien ; et toi ? » Elle me répliqua : « Comment ! Tu ne sais donc pas que je suis morte ? »

« Devant le douloureux étonnement que j'ai montré elle a ajouté : « Oui : on m'a enterrée le 22 mars, le dernier vendredi de la neuvaine de la Madonna Addolorata. » Ensuite elle s'est évanouie. »

« Tout cela est il vrai ? » demanda Antonia à sa fille ; ou bien ai-je fait un simple rêve ? » Sur la réponse affirmative qui lui fut faite, elle se plaignit amèrement et lui fit de vifs reproches de l'avoir tenue dans l'ignorance d'un fait dont elle n'eut connaissance que par une vision de sa sœur.

*
* *

Le même numéro du 15 juillet de *Filosofia della scienza*, contient le questionnaire, adressé à tous ceux qu'intéressent les recherches psychiques, sur les *réincanations*. Déjà de nombreuses réponses sont parvenues à son auteur, M. Calderone, qui promet de les publier en volume.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Encore les jets de pierres

Lumen emprunte au *World Magazine* le récit suivant :

Le petit village de Varinela, près de Turin, vient d'être ému par des manifestations spirites, dont le médium, Mlle Maria Ponta a été l'objet.

Depuis que le médium susdit est venu établir sa résidence dans cette localité, il tombe sur elle, de source invisible, de véritables pluies de pierres.

Le maire de la commune, M. Persado, ainsi que d'autres autorités et personnes de distinction, ont cherché sérieusement à élucider ce problème et n'ont trouvé personne qui pût les aider à le résoudre.

Deux personnes furent enfermées avec le médium dans une chambre obscure et lui tinrent sévèrement les deux mains. Une grosse pierre vint avec un bruit violent tomber à leurs pieds.

Plus tard, le médium ayant été reçu dans un hôpital, le phénomène fut suspendu pendant quelque temps ; mais bientôt toutes les sonneries électriques se mirent à sonner, au grand effroi de toutes les personnes présentes.

Maintenant le médium se trouve au sanatorium d'Albaro.

Le journal termine en disant que actuellement deux hommes de science, le Dr Morselli et son fils, étudient le cas.

Que faut-il penser de tout ceci ? Si le fait est exact, nous espérons que nos confrères d'Italie, qui comptent tant d'hommes de haute compétence, nous renseigneront bientôt. Ils pourront nous dire si les pierres restaient inoffensives pour le médium, ce qui est le cas le plus fréquent ; si on a tenté une évocation ; si le Dr Morselli cité dans l'article sus visé est le Professeur bien connu et non exempt de préjugés.

Expériences de M. Cosme Marino

Dans une conférence faite par le président de la société Constancia et que reproduit le journal *Contancia,* sur les faits qui l'ont amené au spiritisme, nous relevons les faits suivants :

En 1877, M. Cosme Marino résolut de fonder une société destinée à l'étude des phénomènes psychiques, à la réalité desquels la plupart des membres ne croyaient pas encore.

Un soir qu'ils étaient réunis autour d'un guéridon, celui-ci ne tarda pas à donner un certain nombre de noms de personnes décédées ; mais bientôt il ajouta que le frère de M. Villaabrille, alors gouverneur des Philippines, était gravement malade ; que don Alessandro recevrait sous

peu une lettre lui en faisant part ; mais qu'il n'eût pas à se préoccuper, car il était déjà hors de péril. Trois jours après, M. Villaabrille nous montra en effet la lettre annoncée, faisant part de l'état désespéré de son frère. Quelques jours plus tard, il en reçut une autre, lui annonçant que le péril était passé et que le malade était entré en convalescence.

« Dans une de nos séances, un esprit se disant la mère de M. Jaime Mayolas catalan, boulanger dans notre ville, morte à Barcelone, nous priait d'intervenir près de son fils, afin de le décider à se réconcilier avec son père.

D'une série d'entrevues que j'eus avec M. Mayolas, dont j'étais le client, j'acquis la confirmation non seulement du nom que la force invisible avait dicté comme étant celui de la mère de M. Mayolas ; de sa mort à Barcelone ; des causes de la mésintelligence existant entre le père et le fils, que la table avait également signalées et qu'aucun des assistants ne pouvait connaître ; car elles étaient de nature tout à fait intime et délicate. La table affirma en outre que le père était actuellement à Buenos-Ayres et non à Barcelone, comme le fils le pensait.

Pour savoir qui avait raison de la mère s'exprimant par la table ou du fils, je demandai, à l'une de nos séances, à l'esprit qui se présentait comme la mère, de nous indiquer l'adresse exacte du père. Il nous fut répondu que c'était Calle Alsina 484 (numération ancienne). Le lendemain je me rendis à Buenos-Ayres.

En arrivant à l'adresse indiquée, je vis une boulangerie tenue par un homme de haute taille, sec, aux cheveux blancs, debout derrière le comptoir. Je me troublai et sans prendre le temps de réfléchir à ce que je devais dire, je me dirigeai vers le comptoir et le regardant en face je lui demandai : « M. Jaime Mayolas ? s'il vous plaît. » « Je suis votre serviteur, me répondit-il d'une voix grave et rude ». Plusieurs secondes s'étant écoulées sans que j'eusse trouvé un prétexte pour l'aborder, il reprit la parole et dit : « Que vais-je vous offrir, Monsieur ? »

« Monsieur, lui dis-je, vous avez un fils à Dolores... » Monsieur Mayolas m'interrompit brusquement : « C'est exact. » Puis au bout d'un nouvel intervalle, voyant que la situation devenait de plus en plus embarrassante, je lui dis : « Je venais voir si vous n'aviez rien pour lui. A quoi il me répondit du ton le plus sec et me donnant congé : « Vous pouvez vous retirer ; je suis votre serviteur. »

∴

« A l'une de nos séances se présenta un esprit disant se nommer Luis Baldi. Aucun des assistants ne le connaissant, il ajouta qu'il n'avait jamais habité Dolorès, lieu de nos réunions, mais qu'il était mort de phtisie à Moron, le 15 juin 1875, et qu'il était le frère d'Antonio Baldi, allumeur de réverbères à Dolorès. Il désirait que nous invitions son

frère Antonio à une de nos séances, afin d'entrer en communication avec lui. Je lui demandai de nous indiquer le domicile de son frère, que nous ne connaissions pas. J'allai donc le voir. Il confirma tous les détails reçus par la table, sauf en un point, la date de la mort. Il ne croyait pas du reste que nous eussions eu affaire à son frère, mais au démon. Je lui conseillai de lever ses scrupules, qui le portaient à s'abstenir d'assister à nos séances, en consultant le chanoine Duteil, curé de Dolorès.

J'ignore s'il le fit ; mais le fait est qu'il vint, tandis que nous étions assis autour de la table. Il se tint en observation à une certaine distance. Luis Baldi s'étant manifesté, Antonio s'approcha de la table et ils échangèrent toute une série de souvenirs de caractère intime, de faits qui s'étaient passés en Italie pendant leur jeunesse, tous tendant à mettre hors de doute l'identité de Luis Bral ii.

Antoine nous déclara que la table avait correctement répondu à toutes ses questions, mais qu'elle s'était trompée sur le seul point de la date de la mort, car il était certain que c'était le 16 et non le 15 juin, comme la table l'affirmait de nouveau.

Cependant, pour la troisième fois, la table donna la date du 15.

Selon ma coutume de ne laisser aucun point dans le doute, nous demandâmes à Antonio d'écrire à sa belle-sœur, à Morôn, la priant de nous renseigner sur la date exacte du décès de son mari. Dix jours plus tard Antonio vint nous apporter la réponse, qui confirmait la date du 15. Le graveur avait par erreur inscrit le 16 sur la tombe, ce qui avait induit Antonio en erreur, lorsqu'il s'était rendu lui-même à Morôn. »

D[r] DUSART.

*
* *

L'abondance des matières nous oblige à reporter au prochain numéro les articles de MM. Chevreuil et du général Noel.

AVIS

M. Delanne a l'honneur d'informer ses correspondants que ses réceptions du jeudi et du samedi sont suspendues jusqu'au mois d'octobre.

Le Gérant : DIDELOT

(*Saint-Amand Cher*). — *Imprimerie DANIEL-CHAMBON.*

La Revue laissant à ses collaborateurs la plus entière liberté, chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il soutient

15-10-1912.

Les créations matérialisées de la pensée

(*suite*) (1)

L'image mentale

Pour discuter les enseignements d'Allan Kardec sur les créations de la pensée, on me permettra de rappeler sommairement une partie des arguments que j'ai réunis dans une série d'articles parus dans cette revue, de mars 1903 à 1905.

Depuis cette époque, les recherches du Dr Ochorowicz sont venues confirmer une partie des inductions que j'avais cru pouvoir tirer de l'observation des divers phénomènes cités, comme nous le constaterons tout à l'heure.

On se souvient que pour le fondateur du Spiritisme philosophique, la pensée crée des images fluidiques, qui se reflètent dans l'enveloppe périspritale comme dans une glace, elles y prennent corps et s'y *photographient* en quelque sorte. Cette hypothèse est celle qui a été adoptée par les psychologues qui voient dans une idée, ou image mentale, le souvenir d'une ou plusieurs sensations simples ou associées, de sorte qu'il existe autant de groupes d'images mentales que nous avons de sens. C'est dire qu'elles sont visuelles, auditives, tactiles, olfactives, gustatives ou motrices. « De même que le corps est un polypier de cellules, dit Taine, l'esprit est un polypier d'images. » (2) C'est un fait que toutes nos opérations intellectuelles s'effectuent au moyen de ces images car se souvenir, imaginer, raisonner consiste, en dernière analyse, à grouper, à coordonner, à composer des images, pour en saisir les rapports déjà formés, ou en produire de nouveaux. Ne pouvant étudier toutes les classes d'ima-

(1) Voir le n° de Septembre, pp. 129 et suiv.

(2) Taine, De l'*Intelligence*. Livre II.

ges, je m'attacherai plus spécialement aux représentations visuelles mentales, car elles se lient particulièrement aux phénomènes de matérialisation qui nous intéressent.

Comment s'opère la vision ? Nous connaissons les lois optiques qui permettent à un objet extérieur de se peindre renversé sur la rétine. Nous savons que la perception de ce dessin se fait dans une partie de la couche corticale des hémisphères, cérébraux ; mais quel est le véritable phénomène qui se produit à ce moment ? Ce n'est pas de la lumière qui est transportée à l'intérieur, mais seulement un mouvement vibratoire du nerf auquel l'éducation nous a habitués à donner un nom, suivant sa nature. Telle vibration est appelée rouge, tandis qu'une autre sera le bleu.

Helmholtz a imaginé une théorie d'après laquelle tous les phénomènes de la sensation des couleurs s'expliquent très bien, lorsqu'on admet que chaque point de la rétine reçoit trois filaments nerveux, l'un impressionnable au rouge, l'autre au vert, le troisième enfin au violet. Les plaques pour photographie en couleurs que l'on produit maintenant sont une imitation, encore grossière, avec leurs trois pigments colorés différemment, de ce qui a lieu dans la rétine. Si l'on admet une continuité de ces fibres ou, du moins, une transmission de l'irritation primitive à travers les appareils différents du cerveau jusqu'au point de la couche des hémisphères où se produit la perception, on peut admettre qu'il y a transport de l'image rétinienne jusqu'à cet endroit. Pourquoi apercevons-nous une image simple lorsque nous regardons des deux yeux, et non point une image double ? On l'ignore. Suivant Bernstein (1) « nous devons supposer que le cerveau est capable, dans de certaines conditions, de combiner l'irritation des deux nerfs en une seule, parce qu'il en projette les causes au dehors au même point. » Nous gagnons par la vision binoculaire l'idée d'espace et la sensation du relief.

La grandeur, la position dans l'espace des différents objets vus, sont un résultat de l'éducation. Nous croyons, par exemple, voir un homme à une certaine distance : en réalité, nous ne voyons que l'image d'un homme occupant une certaine étendue sur notre rétine. Nous connaissons la grandeur moyenne d'un homme ; nous

(1) Bernstein. *Les Sens*. p. 111.

savons aussi que cette grandeur apparente diminue par l'éloignement ; nous sentons, en outre, le degré de contraction des muscles optiques qui servent à diriger les axes oculaires sur l'objet et à produire l'adaptation nécessaire pour voir à la distance voulue. Notre jugement se base sur tous ces faits et nous le prenons, à tort, pour une sensation immédiate.

L'image mentale diffère donc de l'image rétinienne 1° par ses dimensions ; 2° par sa projection en dehors de nous ; 3° par sa persistance indéfinie, puisque la mémoire est capable de la reproduire en l'absence de l'objet qui l'a motivée.

Il paraît évident que la matière nerveuse du cerveau a été modifiée par la sensation, mais ni le microscope, ni les réactifs, ni l'histologie, ni l'histochimie ne peuvent nous renseigner sur la nature de cette transformation. L'analogie qui se présente de suite à l'esprit est celle des clichés photographiques en couleur. La lumière s'est incrustée dans la plaque sensible avec ses longueurs d'ondes différentes, mais rien ne nous autorise à supposer une action semblable dans les hémisphères, puisque la lumière est sans action sur le nerf optique. Et puis, le phonographe est là pour nous montrer que la voix peut être reproduite sans larynx, sans cordes vocales, sans bouche, sans fosses nasales et que des traces microscopiques sont suffisantes pour la ressusciter intégralement.

On peut donc admettre que les vibrations qui ont déterminé la perception visuelle la première fois, seront capables de la reproduire, pourvu qu'elles soient conservées. Est-ce dans la trame nerveuse que se fait cet enregistrement ? Certainement, répondra un matérialiste; mais nous, spirites, nous avons de bonnes raisons de croire que si la cellule nerveuse est indispensable normalement pour que la perception ait lieu, la conservation a lieu dans cette partie impérissable de l'être que l'on nomme le périsprit, puisque le souvenir se conserve pour l'esprit après que le corps a disparu, comme le démontrent nos communications avec l'au-delà.

Mais la chose devient encore plus évidente si, avec M. Ribot, on admet que la mémoire nécessite des associations dynamiques persistantes, dont le renouvellement continuel des cellules rend le maintien intégral bien précaire. Voici en effet ses remarques sur ce sujet si important : (1)

(1) Ribot. *Les maladies de la mémoire.*

Chacun de nous trouve dans sa conscience un certain nombre de souvenirs : des images d'hommes, d'animaux, de villes, de campagne, des connaissances scientifiques, historiques, des langues, etc. Ces souvenirs nous reviennent sous la forme de séries plus ou moins longues. La formation de ces séries a été très bien expliquée par les lois d'association entre les états de conscience : nous n'avons rien à en dire. Ce qui nous intéresse, ce ne sont pas les séries, mais leurs termes. Nous cherchons l'état de conscience simple, afin de montrer quel état de complexité il suppose.

Prenons donc un de ces termes : la mémoire d'une pomme. A en croire le verdict de la conscience c'est un fait simple. La physiologie nous montre que ce verdict est une illusion. La mémoire d'une pomme est nécessairement la forme affaiblie de la perception d'une pomme. Que suppose cette perception ?

Une modification de la rétine, terminaison nerveuse d'une structure si compliquée, une transmission par le nerf optique, les corps genouillés jusqu'aux tubercules quadrijumeaux, de là aux ganglions cérébraux (couche optique ?) puis, à travers la substance blanche aux couches corticales (dans la région du pli courbe, d'après Ferrier). Cela suppose la mise en activité de bien des éléments divers épars sur un long trajet. Mais ce n'est pas tout. Il ne s'agit pas d'une simple sensation de couleur. Nous voyons, ou nous imaginons la pomme comme un objet solide, ayant une forme sphérique. Ces jugements résultent de l'exquise sensibilité musculaire de notre appareil visuel et de ses mouvements. Or, les mouvements de l'œil sont réglés par plusieurs nerfs : le pathétique, le moteur oculaire commun, le moteur oculaire externe. Chacun de ces nerfs aboutit à un point particulier du bulbe, rattaché lui-même par un long trajet à l'écorce du cerveau où se forme ce que Maudsley appelle les intuitions motrices. Nous indiquons en gros. Pour les détails, on peut consulter les traités d'anatomie et de physiologie. On se fera une idée du nombre prodigieux de filets nerveux et de cellules disséminées en îlots et en archipels dans les diverses parties de l'axe cérébro-spinal, qui servent de base à cet état psychique — la mémoire d'une pomme — que la double illusion de la mémoire et du langage nous fait considérer comme simple.

La conservation du mouvement se comprend mieux avec une substance stable comme le corps fluidique, que dans la cellule nerveuse, dont la nutrition change à chaque instant la composition. On a beau dire avec Maudsley ou Ribot que les molécules nouvelles prennent le même mouvement vibratoire que celles qu'elles remplacent, il n'en est pas moins vrai que toute transmission de mouvement s'accompagne d'une perte de force vive, et au bout de plusieurs milliers de fois que se sont accomplies ces transmissions, l'impression finale devrait être si faible qu'elle serait pratiquement nulle.

Or, chez les vieillards, les souvenirs du jeune âge sont ceux qui persistent le plus longtemps, ce qui n'aurait pas lieu si la matière seule du cerveau était dépositaire de ces impressions.

Mais il est indubitable que, *pendant la vie*, le mécanisme de la mémoire est lié à celui du cerveau ; et que toute cause ayant pour effet d'agir sur la cellule nerveuse produit, suivant les cas, ou des amnésies ou des exaltations, suivant que la nutrition des cellules est diminuée, pervertie ou surexcitée par des causes anormales. En vertu de la liaison intime qui existe entre le corps physique et le périsprit, celui-ci subit nécessairement le contre coup de ces troubles ; mais en dernier ressort, c'est en lui qu'ils s'enregistrent définitivement.

Il est bien vrai que la mémoire est une propriété commune à tous les êtres sentants et pensants, cependant elle présente une très grande variété suivant les individus, comme puissance de reproduction. Il est d'observation courante que les uns retiennent mieux les formes que les couleurs, tandis que chez d'autres ce sont les sons qui sont conservés de préférence. Taine en a donné de nombreux et d'excellents exemples. Rappelons les peintres comme Horace Vernet et Gustave Doré qui pouvaient faire un portrait de mémoire ; les joueurs d'échecs qui sont capables de conduire simultanément, les yeux fermés, plusieurs parties ; les petits calculateurs prodiges « qui voient les chiffres devant leurs yeux » ; l'homme cité par Lewes qui « après avoir parcouru une rue longue d'un demi-mille, pouvait énumérer toutes les boutiques dans leur position relative » ; Mozart notant le *Miserere* de la Chapelle Sixtine, après l'avoir entendu deux fois, etc.

Ce sont là des types extrêmes, des exceptions. Dans la vie ordinaire, nos souvenirs n'ont pas cet éclat ; ce sont des images affaiblies de la réalité et dans l'étude que nous poursuivons, ce qui est intéressant, c'est de savoir si les tableaux laissés en nous ne subissent pas de modifications profondes, de déformations plus ou moins complètes, résultant d'une sorte d'usure qui en effacerait complètement certaines parties, comme sur une vieille photographie des lambaux de paysages ont disparu par suite de la décomposition du produit chimique. Il y aurait lieu de rechercher également le rôle que joue la fusion possible de plusieurs images qui ont entre elles certains points communs, ou la superposition de plusieurs images semblables, celle par exemple d'une personne que nous voyons

fréquemment, mais dont l'aspect a subi les changements produits par l'âge, le costume, etc.

M. le Dr Philippe, en 1903, a publié une étude expérimentale qui est fort intéressante et de laquelle il résulte que les images mentales paraissent évoluer pendant la durée de la vie. Certaines se simplifient, d'autres semblent s'adjoindre des éléments étrangers préexistants dans la conscience, où qui y sont venus après coup. Mais je crois qu'il faut soigneusement distinguer deux choses : 1° l'image elle-même, et 2° le pouvoir de la faire revivre.

Je pense que l'image primitive existe toujours avec tous ses caractères dans le périsprit, mais la faculté de l'évoquer dans la conscience est très variable, et cette puissance de résurrection ne peut pas nous renseigner sur le degré de conservation du cliché visuel, justement parce que c'est elle-même qui fait défaut en totalité ou en partie. L'œil interne, si l'on peut s'exprimer ainsi, peut avoir divers degrés d'acuité, depuis la vue parfaite jusqu'à la cécité, en passant par tous les intermédiaires de la myopie. Autrement dit, l'impression interne demeurerait indélébile et seule la faculté de la revivifier serait sujette aux plus extrêmes variations.

Ce qui porterait à croire qu'il en est ainsi, c'est que dans les cas de régression de la mémoire, les scènes du passé se réveillent jusque dans les plus petits détails, avec un extraordinaire cachet de réalité, et que l'écriture même du sujet, lorsqu'on expérimente, est celle qu'il avait à l'âge où on le reporte par suggestion, ou à celui dans lequel la crise l'a replacé. Le rêve nous restitue aussi avec une fidélité remarquable les événements ou les individus séparés de nous par de longues années. Ces panoramas restrospectifs auraient dû se modifier profondément sous les alluvions successives des souvenirs présentant avec les premiers des analogies, si réellement l'altération de l'image mentale était une loi de notre esprit.

D'ailleurs, si l'on réfléchit que chaque sens spécial possède sa collection particulière d'inscriptions mécaniques, qu'il existe entre tous des relations créées par la loi d'association des idées, on est conduit à supposer la permanence des images, sans quoi l'esprit présenterait un véritable chaos. Il est probable que les impressions nouvelles forment à chaque fois des clichés, qui vont se joindre dans la conscience aux images anciennes qui leur ressemblent, mais sans s'y mélanger, un peu à la façon des clichés photographiques qui peu-

vent se superposer sans se confondre. C'est une des propriétés les plus curieuses de l'esprit que le pouvoir qu'il possède de faire une sélection au milieu de ce prodigieux entassement de documents visuels, auditifs, tactiles, musculaires, cénesthésiques, etc. qui existent par millions chez tout être qui a vécu jusqu'à l'âge adulte. La suggestion expérimentale permet d'isoler des séries particulières de souvenirs ; et ceux-ci se représentent toujours dans le même ordre et avec des caractères identiques, même lorsque l'on opère à des années d'intervalle. Ces faits sont connus depuis longtemps, car M. le prof. Ch. Richet, dans son beau livre : *L'homme et l'Intelligence*, publié en 1884, écrit :

Ainsi je dis à un somnambule : « Voilà un serpent ! » aussitôt l'idée d'un serpent se présente à son imagination sous une forme réelle. Il le verra se mouvoir, se précipiter sur lui, le mordre, il aura de la frayeur, il poussera des cris, cherchera à fuir, etc... Le somnambule est une intelligence passive. On lui dit : « Voilà un serpent ! » nécessairement il pensera au serpent et à toutes les idées qui s'y rattachent d'ordinaire. Il n'aura pas le pouvoir de prendre une autre idée dans la collection de ses souvenirs et de modifier par cette idée nouvelle le cours des pensées provoquées par la vue imaginaire d'un serpent... Ces conceptions ont un caractère remarquable : elles sont nécessaires, fatales. Nul effort de volonté ou d'attention ne peut en détourner le sens. *De fait chez le même individu elles sont toujours identiques* (1). Ainsi que, chez une même hystérique, les différentes formes de délire frénétique se succèdent avec une régularité, une ponctualité surprenante, pareillement, chez un même somnambule, la série des hallucinations provoquée par une même excitation *se succède toujours dans le même ordre, avec les mêmes gestes, les mêmes mots, les mêmes expressions de physionomie se retrouvent à un an ou deux d'intervalle*.

Un sujet de M. P. Janet, Léonie, était capable de relire par hallucination des pages entières d'un livre qu'elle avait lu autrefois et elle distinguait l'image avec tant de netteté, qu'elle revoyait les numéros des pages et certains signes particuliers au bas des pages.

Un moyen de ressusciter les images qui dorment dans la subconscience est la vision par le cristal ou un verre d'eau. Environ 20 0/0 des personnes qui tentent l'expérience voient, au bout de quelque temps, une sorte de nuage ou de vapeur qui obscurcit la boule ; puis dans l'intérieur de ce nuage se dessinent des figures simples, des étoiles, des lignes, des barres, etc. enfin se montrent

(1) C'est moi qui souligne dans toute la citation.

des personnages, des animaux, des arbres, des fleurs et même des paysages complets. Des enquêtes soigneuses ont permis de contrôler que parfois ce sont des choses vues inconsciemment qui se représentent de cette manière ; mais comme le souvenir en est aboli totalement, elles font au sujet l'effet d'être nouvelles.

Alfred Maury, dans son ouvrage sur le *Sommeil et les rêves* raconte qu'avant de s'endormir il avait de ces visions très nettes, auxquelles on a donné le nom d'hallucinations hypnagogiques.

Je me souviens encore, dit-il, qu'étant à Florence je vis peu de temps avant de m'endormir un tableau de Michel-Ange qui m'avait frappé aux Loges et je le revis ensuite en rêve... Enfin, pour citer un dernier trait, je vis, il y a un mois, en m'endormant, un lion qui me rappelait celui en compagnie duquel j'étais revenu, douze ans auparavant, de Syra à Trieste et l'aperçus en rêve avec une pose identique à celle qu'il avait, placé de même dans sa cage. L'image de ce lion, j'en suis convaincu, m'avait été suggérée par une lecture que je venais de faire sur l'instinct des animaux.

Il est intéressant de noter qu'il est possible parfois de provoquer la reviviscence d'un souvenir déterminé.

Un soir, dit encore Maury, voulant tenter l'expérience, je pensais fortement à un portrait de Mlle de La Vallière que j'avais vu naguère à la Pinacothèque de Munich, et au bout de quelques minutes, comme je m'endormais, je vis la figure charmante de cette femme célèbre, mais sans pouvoir distinguer son vêtement ni le bas de son corps. Une autre fois je songeais aux clefs de l'écriture chinoise que j'avais apprises, et je ne tardai pas, en m'endormant, à voir trois de ces clefs.

Ce qu'il importe d'établir, c'est que ces images ont une réelle *substantialité*, qu'elles n'existent pas *in abstracto*, qu'elles peuvent se déplacer physiquement, acquérir même assez d'objectivité pour devenir visibles, soit par elles-mêmes, soit par les effets qu'elles déterminent. Alors nous serons sur le chemin qui conduit à la matérialisation proprement dite ; et si le procédé par lequel elle s'opère nous demeure toujours inconnu, nous aurons du moins un point de départ solide qui enlèvera à ces phénomènes le caractère de mystérieux et de surnaturel qui éloignait jusqu'ici le public savant de ces études, cependant si fécondes pour la connaissance intime de notre vraie nature.

GABRIEL DELANNE.

(*A suivre*)

Solidarité

La philosophie spirite nous enseigne la double évolution de l'âme et du corps, intimement liés dans la longue série des êtres qui s'épanouissent à la surface de la terre. C'est par une éternelle ascension se poursuivant dans cette immense avenue des siècles qui nous précédèrent, que l'âme s'élève graduellement, par vies successives, dominant de plus en plus la matière qui l'étouffe, manifestant sans cesse sa tendance à retourner vers l'infini, par l'invincible attraction qu'elle subit pour les hautes sphères.

D'après les enseignements du spiritisme, l'âme, évoluée jusqu'à la perfection terrestre, serait libérée de l'attraction de notre monde matériel, et continuerait sur d'autres planètes cette ascension intellectuelle et morale de plus en plus profonde, qui lui permettrait d'atteindre, par l'éternel devenir, la connaissance des lois les plus intimes qui régissent les phénomènes dans l'ensemble du cosmos.

Ces âmes, victorieuses de la matière, après avoir acquis dans notre monde, à notre contact, le développement intégral de leurs facultés, nous abandonneraient à l'éternel combat, que nous continuerions de livrer sans elles et que leur puissance spirituelle, mise au service des hommes, pourrait si bien soutenir et activer ; la mort, cette délivrance, aurait eu comme conséquence, de jeter ces âmes dans l'indifférence du sort de leurs semblables, par lequel elles seraient parvenues à la libération.

Ce salut individuel de l'âme choque le sentiment sacré de la solidarité qui, jusqu'aux âges les plus obscurs où l'arbre humain plonge ses racines, a enchanté l'âpre et rude labeur de l'esprit sur la matière.

L'homme, nous le savons, n'est pas un Dieu tombé, car il monte plutôt ; il se souvient de tout un infini. Issu de générations sans nombre, autres hommes ou anthropoïdes, animaux, plantes, etc... il se remémore par sa conformation, tout ce que ses ancêtres ont vécu pendant l'incalculable durée des siècles. Organisme supérieur, il résume en lui la série des formes qui le précédèrent dans l'existence, de même que dans sa vie embryonnaire il reproduit successivement les formes diverses des organismes plus simples que le sien.

Ce n'est donc pas seulement dans les tribus sauvages qu'il faut chercher notre ancêtre, mais bien plus encore, là où rayonnent les premières lueurs de l'intelligence et même de la bonté.

Les Sociétés animales nous montrent, en effet, en germe, les types les plus divers de nos sociétés humaines. Lorsqu'on étudie ces groupes si variés, si nombreux, que nous présente l'immense laboratoire de la nature on s'aperçoit tout de suite que, bien qu'il y ait une somme énorme de guerres entre les différentes espèces, il y a tout autant, et même peut-être plus, de soutien mutuel ; et si l'on interroge plus profondément la nature, on ne tarde pas à se convaincre que les espèces les mieux adaptées, les plus évoluées, sont incontestablement celles qui ont pratiqué la solidarité ; elles ont trouvé dans l'association, la meilleure arme de perfectionnement, le meilleur soutien pour la lutte contre toutes les conditions défavorables à l'espèce.

Toutes les sociétés animales qui ont réduit à ses plus étroites limites la lutte individuelle, sont toujours les plus nombreuses, les plus prospères, offrant un terrain propice au progrès. Cette protection mutuelle, en facilitant l'accumulation d'expériences, a fait germer un état intellectuel plus avancé, permettant le développement d'habitudes sociales de plus en plus avantageuses pour l'espèce, premiers pas vers l'éveil de sentiments moraux plus élevés, et l'homme le plus primitif, aboutissant de cette évolution, n'a fait que suivre cet exemple ; c'est ce qui lui a permis d'atteindre la position qu'il occupe maintenant dans l'échelle des êtres.

Quand on étudie le genre de vie des sauvages actuels, nous les voyons encore unis par l'organisation très ancienne du clan ; c'est la forme la plus élémentaire de l'association parmi les hommes, c'est la manifestation primitive de leur instinct de solidarité, en vue de jouir de la vie en commun et de progresser.

A l'origine de l'apparition de l'homme, ces clans, ou groupes d'âmes incarnées, se répartissaient sur les parties habitables du globe, évoluant de façons différentes, suivant les milieux ; les êtres acquéraient ainsi des qualités particulières au contact de la nature qui les environnait, montagnes, eaux, forêts, plaines, etc., marchant, disséminés par groupes, s'ignorant les uns les autres, à l'assaut de la vie, pénétrant à tâtons le monde extérieur par des voies multiples, tous inconsciemment solidaires dans le but à at-

teindre. Dans le cours de ce lent développement, survinrent des phénomènes terrestres plus ou moins violents : variations brusques de température, froids intenses, causant le dépeuplement d'une contrée ; asséchement du sol, humidité, toutes causes physiques qui, en rendant inhabitables certaines parties de la terre, obligèrent les hommes à des migrations successives ; sous ces influences diverses, les clans primitifs se groupèrent à d'autres peuplades, préparant la voie à une civilisation plus large qui devait assurer à la pensée un développement plus rapide, en proportion du nombre des individus qui participaient à la vie des groupes.

De plus, indépendamment de ces phénomènes terrestres, échelonnés sur des milliers d'années, les vies successives des êtres apportèrent à cette évolution une contribution intellectuelle de plus en plus claire, de plus en plus réfléchie. Incarnations et désincarnations, transitions nécessaires pour qu'il y ait mouvement et vie, ce va-et-vient incessant, en renouvelant le monde lui-même, facilitait le progrès, et en assurait le rythme à travers l'histoire. Ce déroulement grandiose de la vie des humanités en existence successivement spirituelles et corporelles, rattachait les générations les unes aux autres, réunissant peu à peu les mille petits rythmes locaux en un rythme plus ample, solidarisant la destinée individuelle à la destinée générale. Les hommes qui formaient autrefois la population du globe, la forment encore aujourd'hui et la formeront dans l'avenir ; les mêmes ont vécu dans les périodes douloureuses de la vie humaine, les mêmes vivront dans les périodes heureuses ; aucune génération ne sera privilégiée ; c'est par une solidarité complète, générale, de tous les instants, que s'élabore dans les sociétés humaines, l'unité terrestre, qui doit nous mettre en vibration harmonique avec l'unité universelle.

C'est ainsi que, dans cette interminable série des ans et des siècles, apportant chacun leur contingent d'expériences et de progrès, se sont produits ces mouvements d'intégration par la double voie terrestre et spirituelle, en vue d'arracher chaque tribu, chaque nation, à l'isolement de son existence primitive et de réunir tous ces groupes, épars à la surface du globe, en une société générale de plus en plus cohérente. De cette évolution est sorti notre monde moderne dans son intégralité actuelle.

Comme on le voit par ce rapide résumé de notre histoire, c'est

surtout au contact de la vie corporelle que l'âme est soumise à la loi du progrès. C'est dans ce domaine terrestre que s'effectue par l'effort individuel et collectif, ce lent, sûr et irrésistible ouvrage de développement ; la vie spirituelle coupe l'effort biologique de la vie corporelle. Toutes les fonctions organiques étant toujours intermittentes, il ne peut pas y avoir d'effort continu, mais seulement une suite d'efforts ; la mort est nécessaire, elle active le progrès par le renouvellement des formes et la vie spirituelle qui la suit, fortifie les acquisitions pour les incarnations futures.

C'est donc dans la vie sociale, par des rapports d'hommes à hommes, de chaque individu humain vis-à-vis des autres, que l'âme peut sortir de son état d'ignorance, se reconnaître, s'approfondir toujours davantage dans son essence intime.

Ce n'est qu'en se développant dans la société de ses semblables, que l'âme se réveille, se souvient de son essence immortelle, inhérente à sa substance, d'abord à l'état latent, à l'état de puissance non réalisée, pour parvenir enfin à se manifester, sous l'influence de ses rapports avec d'autres hommes, et il serait profondément immoral de supposer que l'âme, individuellement, une fois en possession de son plein développement terrestre, abandonne ses semblables dont elle a profité.

Tant que cette âme restait affublée d'un corps mortel, elle avait besoin des choses matérielles qui constituent la vie humaine ; toutes ces choses ne sont produites que par le travail collectif des hommes ; le travail isolé d'un seul homme ne pourrait en produire même la millionnième partie. Même les choses intellectuelles, qui permettent à l'âme incarnée de s'élever dans le domaine de la connaissance, sont également des produits collectifs ; quoi de plus collectif que la science, ce temple de l'esprit où tant de générations ont apporté leur pierre, quoi de plus collectif que l'art, manifestation du cœur humain, qui lui-même ne s'est révélé qu'à travers des milliers de siècles, dans lesquels les aspirations, les émotions se distinguent, s'affinent, se multiplient, se renforcent.

Si nous acceptons cette fuite, cet abandon de l'âme, nous sommes obligés d'envisager la vie sociale, non comme un but, mais comme un moyen de développement, alors qu'elle englobe les deux. Le but absolu et dernier pour chaque individu serait lui-même, en dehors de tous les autres individus humains ; c'est donc retirer

toute morale à la vie sociale, c'est reconnaître n'avoir besoin de celle-ci que pour les satisfactions matérielles, sans en avoir au point de vue moral, le moindre besoin ; chacun fuirait la solidarité sociale comme une entrave à la pleine liberté de son âme, tout en la cherchant pour entretenir son corps.

Or nous avons vu que, loin de fuir la solidarité sociale, les êtres au fur et à mesure de leur évolution, au lieu de manifester cette tendance de vivre et de prospérer les uns aux dépens des autres, bien au contraire, nous avons remarqué que la solidarité, l'aide mutuelle avait été, et est encore, la condition essentielle du progrès. C'est surtout dans le domaine moral que l'importance dominante de ce principe se révèle ; c'est tout au long de l'histoire, un ardent appel à l'homme de se guider, non seulement par l'amour, sentiment plus ou moins personnel, mais par la conscience de ne faire qu'un avec tous les êtres humains, que se proclame, aujourd'hui comme hier, cette solidarité qui exige de nous des incarnations successives, sur la terre même, parmi nos frères moins évolués. C'est là que nous devons chercher notre perfection individuelle, jusqu'à émancipation complète de tous les êtres qui nous ont accompagnés dans le cours de notre évolution humaine.

Il faut sauver l'humanité pour se sauver soi-même.

Le CLAIR.

Les Animaux Fantômes

Dans une conférence au Club International pour les recherches psychiques, à Londres, au mois de juin dernier, Mme Clara Irwin donna la preuve de la survivance de « l'amour » chez les animaux après la mort.

Elle possédait un chat qui la suivait partout comme l'eût fait un chien et qui l'attendait à la porte quand elle sortait. Ce chat bien aimé vint à mourir. Une nuit, dit-elle, je sentis ce chat qui marchait sur moi. Je m'éveille ; le chat vint se frotter contre moi : c'était bien mon favori, je le vis distinctement et je reconnaissais à certaines marques que c'était bien lui. Je l'entendais ronronner et je passais ma main dans sa fourrure. Il resta cinq minutes et disparut.

La dame rapporte un autre fait : Elle avait une chatte qui nourrissait des petits. Cette pauvre bête fut empoisonnée. Le lendemain, dit-elle, je

vis la chatte venir du jardin, entrer dans la salle à manger en plein jour, sans faire attention à moi, et s'en aller dans la cuisine où se trouvait le panier qui contenait les petits chats, ses enfants. C'était bien ma chatte et je suis certaine de ne pas me tromper. Je pris le panier et les sortis dehors, mais la chatte avait disparu.

Je n'ai pas touché l'animal comme dans le cas précédent.

La même dame raconte un fait plus surprenant encore. Nous lui laissons cette fois, complètement la parole :

« Les chiens nous aiment autant que quelques-uns de nos propres amis, pourquoi ne pas dire plus parfois et même souvent ? j'avais un petit chien que j'adorais. Une semaine avant sa mort, je m'éveille vers trois heures du matin et je vois une forme qui se tient à mon côté, c'était une figure couverte d'un manteau noir comme une sœur de la Merci, et cette chose me touchait.

« Je sentis que c'était un avertissement, mon chien paraissait en bonne santé ; mais il mourut quelque temps après cette apparition. Six semaines après, je vis une forme blanche sur un canapé et à mon approche, la forme disparut sous le meuble. Je n'ai pas pu voir le fantôme du chien aussi distinctement que j'ai vu le fantôme du chat. J'ai souvent touché ce chien et l'après-midi, il venait se mettre à mes côtés et sa tête sur mes genoux. Je le sentais aussi distinctement que lorsqu'il était vivant ; mais l'animal était moins pesant.

« Les esprits ont le pouvoir de nous faire connaître leur poids. J'ai senti des esprits me toucher parfois et cependant je ne les voyais pas. »

Mme Clara Irwin raconte ensuite un fait semblable d'affection d'animaux pour leur maître. Au temps de la guerre des Boers, une dame qui aimait beaucoup son frère, eut la douleur de le voir partir avec son cheval favori. Ce jeune homme avait appris à son cheval à mettre son pied droit dans la main de son maître en signe d'amitié.

Maître et animal furent tués à la guerre. Quelques jours après, des médiums décrivaient à la dame le cavalier et le cheval, jamais l'un sans l'autre. A chaque apparition, le jeune homme avait son cheval avec lui.

Il faut en conclure que, dans l'autre monde, l'esprit d'un animal existe après le changement appelé mort et que cet esprit conserve les affections qu'il avait dans le plan terrestre, alors qu'il se trouve dans le plan astral (1).

La Vie Mystérieuse (Extrait de la *Gazette Internationale psychique anglaise*).

Pour la traduction :
H. C. JAMES.

---

(1) Si nous ne possédions que des documents de cette sorte, ils seraient insuffisants pour démontrer la survie animale, la plupart des visions de Mme Irwin paraissant de nature purement subjective. Mais nous possédons d'autres

Le Mysticisme

On a parfois qualifié les spirites de Mystiques. Nous croyons devoir reproduire cet article de l'*Initiation*, pour montrer qu'elle différence existe entre nos conceptions et celles des vrais mystiques, dont M. Sédir peut être considéré comme un des plus éminents. (N. d. l. r.)

Mesdames, Messieurs, (1)

Il est juste que je reconnaisse d'abord le grand honneur qui m'échoit d'avoir à parler devant vous des objets les plus sublimes dont l'âme humaine puisse entretenir le souci. Les choses du Ciel font balbutier les lèvres les plus éloquentes. Mais je prends courage parce que je sais d'avance que vous m'accorderez votre collaboration ; je vous la demande instamment.

Nous allons avoir de courts entretiens, où moi seul parlerai, selon l'apparence. Mais c'est vous, ce sont vos âmes si hautes, ce sont vos cœurs ardents qui, dans ces colloques mystiques, diront les paroles définitives, qui jetteront ces éclairs dont s'illuminera pour toujours la totalité spirituelle de vos personnes et de vos existences. C'est l'inquiétude d'un idéal commun qui nous assemble, vous et moi ; cet idéal, il est ici présent, d'une présence immuable quoique invisible. Voici deux mille ans qu'il hante cette terre, il se donne lui-même un nom, c'est le Christ, le Verbe Jésus, et ceux d'entre vous que ce nom frappe d'un tremblement indicible, savent que les éclairs, les certitudes, les enthousiasmes qu'ils espèrent en venant ici, c'est Lui qui les fomentera, et non pas un discours malhabile. Ceux-là connaissent l'éternel Ami, ou plutôt ils Le reconnaissent.

Messieurs, vous êtes un peuple d'intuitifs et de soldats. A ces magnifiques ardeurs s'ajoute aujourd'hui de nouveau, chez beaucoup d'entre vous, le culte du Savoir. Or, ce dernier présente des périls ; s'ils n'étaient que matériels, je ne vous en parlerais pas : vous avez

---

preuves, cette fois positives, de la réalité du fantôme posthume des animaux, de sorte qu'il est intéressant tout de même de noter tout ce qui se rapporte à ce sujet. (G. Delanne).

(1) Notre ami Sédir a prononcé ce discours à Varsovie dans la grande salle du Musée, le 20 mai dernier. Nos lecteurs trouveront la série de ses conférences de cet hiver réunies en volume chez Beaudelot. Prix : 6 francs.

toujours vaincu tous les dangers. Mais ils sont spirituels. Déjà plusieurs, dans les rangs de cette jeunesse studieuse qui est la fleur de votre race, perdent le sens de la vie.

Permettez que je vous rende attentifs à cette désorbitation. Souvenez-vous que la Vie, c'est le Verbe : souvenez-vous de cette immense identité, qui embrasse le naturel et tout le surnaturel. Ecoutez-moi, Messieurs, non point avec intelligence, si subtile et si vive qu'elle soit, — mais avec ce qu'il y a de plus profond en vous, de plus vivant, de plus flamboyant, de plus divin : écoutez-moi avec vos cœurs.

Ne vous dites pas : cette idée est platonicienne, celle-ci vient de Kant, cette autre de Bœhme, ou de Mickiewicz, ou de Wronski. Pendant ces quelques heures, ici, oubliez votre érudition et votre science ; plongez dans l'océan sans fond de l'Inconnu dont tout le connu, si vaste, n'est que la légère écume superficielle.

L'audace est votre signe, à vous, fils de la Pologne ; je vous convie aux audaces mystiques de la foi. Prenez cet élan où vous sollicite votre nature ethnique : c'est votre véritable travail. Regardons ensemble, du regard embrasé de l'Amour, ce Christ, si proche à la fois, et si loin ; cet Ami, porteur des baumes éternels ; cette Lumière, dont toute lumière, n'est que l'ombre. Parlons ensemble de ce Sauveur, que l'égoïsme crucifie sans relâche, que l'esprit moderne ensevelit à nouveau. Touchons avec des mains pieuses au linceul que l'intelligence humaine Lui a tissé. Selon notre ferveur, il nous accordera de contempler un esprit nouveau de sa forme divine, — parce qu'il est toute beauté, parce qu'il sourit d'abord aux sincères et aux humbles. Et nous tous, vous et moi, assemblés ici pour une interrogation commune, pour une prière, nous savons combien nous sommes encore éloignés de cette Vérité, de cette Beauté, de cette Bonté, où notre cœur nous affirme que nous trouverons, pour toujours, la perfection de notre être.

*
* *

Mais, Messieurs, la méthode la plus énergique et la plus courte d'obtenir cette simplesse, cet élan que je ne crains pas de vous demander, consiste dans l'acquisition et la mise en œuvre de la très-mystérieuse et très puissante force de la foi.

Examinons ceci avec le soin le plus scrupuleux.

Pour le théologien catholique, lequel est en ce cas d'un avis assez

semblable à celui du théologien brahmanique, la foi est la représentation substantielle de ce que l'on espère, l'affirmation de ce qui n'est pas apparent, la connaissance surnaturelle, c'est-à-dire impossible aux hommes et aux dieux quelles que soient les facultés glorieuses qui puissent leur appartenir.

Un astronome me parle des canaux de Mars. Je le crois ; ce n'est pas la foi, car je puis refaire ses expériences ; je puis, par les privilèges réservés aux adeptes, aller vérifier sur place ses renseignements. Un ange me dit : Jésus est le fils unique de Dieu. Si je le crois, c'est de la foi parce qu'il est impossible à la raison, comme aux sens, physiques ou transcendants, de s'assurer de ce fait. Les interprétations ésotériques, alchimiques, magiques, astrologiques, subjectives, des mystères religieux, n'appartiennent pas à la foi ; ce sont des concepts naturels, humains, relatifs. La formule de l'acte de foi n'est pas précisément le fameux : « Je crois, bien que cela paraisse absurde. »

La foi vise Dieu, et Dieu seul. Ainsi elle est unique de son espèce et véritablement universelle, car elle opère au-dessus des formes, des rites, des lois, des religions ; elle sauve tout homme ; elle transmue en bien tout acte mauvais par lui-même mais effectué dans l'intention pure de l'Absolu.

Cet Absolu, Dieu, dont la présence est universelle, plénière, physique, oserai-je dire, faute d'un terme plus exactement expressif, nous ne Le voyons, ni ne Le sentons ; cependant nous sommes certains qu'Il est là, parce que notre principe intérieur d'éternité connaît et reconnaît le principe extérieur d'éternité dont il procède ; mais les organes de cette âme divine : l'esprit, l'intelligence, le sensorium, ne sont pas assez affinés pour l'enregistrement de ces lumières sublimes. Tout ce que l'homme peut arriver à percevoir par ses propres forces n'est pas éternel.

La Foi, c'est, en dépit de l'incompréhension de la non-perception, de la non-intuition même, un acquiescement entier, un assentiment inébranlable de la volonté à la parole de Dieu. Seule de toutes les religions, celle du Christ réclame de nous cet effort. A vrai dire, ce n'est pas nous seuls qui l'accomplissons : c'est le Christ dans le centre de notre cœur qui nous rend sensibles aux paroles antéséculaires de la Sagesse éternelle. Par ainsi, la foi nous unit au

Verbe Jésus, nous unifie avec Lui, opère notre régénération en Dieu et nous sauve.

Une foi immuable éloigne le danger, puisqu'elle nous jette dans l'abîme de la Toute-Puissance. Elle opère tous les miracles, puisqu'elle affirme le surnaturel. Elle guérit l'incurable et purifie le criminel, puisqu'elle bouleverse tout en nous et nous réorganise de fond en comble. Rien n'est impossible à qui en possède la moindre parcelle, et les promesses du Christ à son sujet ne sont pas des métaphores. Une dans son objet, innombrable dans ses applications, obscure dans son essence, toute-puissante dans ses effets, la foi ne demande qu'une seule condition : c'est d'être vivifiée par des actes, encore plus que par des paroles. Les œuvres matérielles seules fournissent de l'aliment aux plantes spirituelles ; de même, en retour, l'intention centrale du cœur, sublimée par la foi, dynamise les travaux de nos mains.

Cette force existe en nous tous ; mais elle sommeille, comme le grain de blé, dans la terre et sous la neige. Notre désir peut la réveiller, et ce réveil est indispensable pour comprendre quelque peu le caractère unique du Christ.

*
* *

Les définitions qu'on a données du mysticisme sont toutes différentes, parce que chaque auteur s'est placé à un point de vue différent. Selon la philosophie officielle, c'est une sorte de contemplation dans laquelle l'être humain s'unit à Dieu par un procédé incompréhensible. Selon la théologie, c'est une connaissance intuitive accomplie dans le silence des opérations rationnelles de l'entendement. Selon l'étymologie (1) tout système dont les méthodes et les résultats sont secrets, est un mysticisme ; dans ce cas, tous ceux qui pensent ou agissent dans les régions extraordinaires de la conscience seraient des mystiques ; ces définitions sont trop larges ; le vocabulaire philosophique de la langue française manque de précision. Religiosité, idéalisme, spiritualisme, ésotérisme transcendant, occultisme, magisme, hermétisme, psychisme, théosophie, kabbale, gnose, soufisme, ne sont pas des expressions synonymes entre elles, et surtout ne sont pas des termes équivalents à mysticisme.

On peut considérer comme mystique, tout homme qui, à quel-

(1) Mysticisme : du grec *muein*, fermer la bouche.

que religion qu'il appartienne, se rattache à Dieu seul, faisant abstraction de toute créature et consacrant toutes ses forces à l'accomplissement de la volonté du Père.

Le mysticisme n'est pas seulement une méthode de contemplation et d'extase ; ce n'est pas non plus que la physiologie de l'âme ; c'est encore beaucoup d'autres choses (1). Dès qu'une créature se remet, du fond du cœur, entre les mains du Père, ses voies sont changées ; ses travaux, qui varient suivant ses facultés et les besoins de l'évolution générale, sont conduits pas à pas, par des agents spirituels spéciaux remplaçant les guides ordinaires dont chaque homme est pourvu selon sa profession et ses aptitudes. La voie mystique conduit directement au plan divin, au royaume de la Miséricorde et de l'Amour ; et l'air qu'on respire en la parcourant vient en droite ligne de ces mêmes éternels horizons.

A certaines âmes, uniquement assoiffées d'Absolu, la science ne suffit pas, la religion est trop prudente, l'ésotérisme trop compliqué. Elles pressentent une science des sciences, une religion des religions, une initiation dont tous les collèges secrets ne sont que les débris corrompus. Il existe une méthode de savoir par laquelle la connaissance est instantanée, une religion sans rites par laquelle l'homme se rallie immédiatement au Père, une initiation inaccessible, mais transmissible gratuitement, qui nous revêt du pouvoir suprême : se faire écouter de Dieu. Quelque part, dans ce vaste monde, se tient le Maître des maîtres ; il ne manque jamais à la confiance de quiconque s'abandonne entre Ses mains augustes. Une

(1) Les philosophes modernes définissent l'union mystique une concentration extrême de l'attention, qui exalte l'intellect, utilise son bagage antérieur, et réalise l'unité de la conscience. William James ajoute qu'il y a alors communication avec un monde supérieur par la conscience subliminale. Selon saint Augustin et saint Bernard, la connaissance mystique n'aurait aucun rapport avec les connaissances antérieures, car l'extase vraie les met en communication avec l'Absolu. C'est ce dernier avis qui est le juste.

La psycho-physiologie a redécouvert la vieille affirmation de Pataudjali qui lui-même l'avait copiée dans les œuvres perdues des Rishis : toute sensation est, en dernière analyse, un contact hyperphysique. Les théologiens modernes en induisent que les sensations psychiques sont des contacts psychiques ; cela revient à dire qu'il existe un monde, ou des mondes, invisibles, objectifs : superbe résultat pour nous, civilisés, que de nous trouver d'accord avec le dernier des Papous ! L'Ancien Testament, le Nouveau, les Pères, tous disent la même chose, pourtant !

Lumière, silencieuse, invisible, mais inextinguible, mais innombrable s'offre à qui veut s'en saisir et en éclairer les ténèbres de son propre cœur, celles des abîmes, celles des firmaments. Messieurs, cette Lumière adorable est l'Amour ; et le mysticisme est la science de l'Amour.

Il est la géométrie de l'âme, a-t-on dit ; oui, pour des pythagoriciens ; mais pour des chrétiens, il est la vie même de l'âme, déroulant les ondes de son occulte et très ancienne splendeur jusque sur ses organes les plus externes, nos facultés conscientes.

Quant aux forces mystiques, ce seront tous les secours que Dieu nous envoie directement, immédiatement, expressément, parce qu'il nous est impossible de mener seuls ce travail à bien. Le dispensateur unique en est Celui qui se fit connaître comme Jésus de Nazareth. Les procédés d'appel de ses forces sont tous indiqués dans l'Evangile et ne se trouvent que là. (1)

Vous me pardonnerez l'allure dogmatique de ces déclarations : plus l'objet d'une étude est rare, plus il est nécessaire d'en preciser les contours.

Nous rechercherons maintenant les traits caractéristiques du mysticisme.

*
* *

Les croyances du mystique sont un défi perpétuel lancé à la raison ; sa sagesse est une folie pour l'opinion commune. Aujourd'hui on reproche au catholicisme de ne pas tenir compte des développements de la science et de la pensée contemporaines ; je suis un piètre théologien et un très pâle dévot ; mais l'incompréhension de tant de prêtres modernistes, sur ce qui constitue l'essentiel de la religion qu'ils prétendent enseigner, me stupéfie. Le caractère original du christianisme, en effet, est cette notion du surnaturel, dont ne parle aucune religion. Pour le philosophe, pour le savant, pour l'ésotériste, le surnaturel n'existe pas, parce qu'ils croient

---

(1) L'on voit par ces déclarations que la foi est incommunicable, tandis que la connaissance raisonnée s'acquiert par l'étude scientifique des faits. Il faut croire à des sffirmations indémontrables pour accepter les yeux fermés les récits évangéliques, tandis que ceux qui se basent sur l'expérience ont des certitudes que rien ne peut plus détruire Toutes les religions imposent l'acceptaion préalable de dogmes et de mystères, alors que le spiritisme arrive par la ovie de la science a des vérités accessibles à tous. C'est ce qui assure son triomphe futur, car l'époque du *credo quia absurdum* est passé. (*N. d. l. r.*).

tout savoir et qu'ils prétendent tout expliquer ; pour le mystique, le surnaturel existe parce qu'il sait qu'il ne sait rien ; c'est cela l'essence du christianisme.

Cette notion est celle de la participation constante de l'Absolu dans les affaires du Relatif ; cette foi dans la bonté et dans la sollicitude du Père ; cette certitude que, puisqu'Il peut tout, un miracle est toujours prêt à jaillir selon nos besoins impérieux : tout cela, ce sont les corollaires de l'évidence intuitive dont s'éclaire le mystique : que Jésus est le Fils unique du Père, et Dieu lui-même.

L'exégèse, la critique, les mauuscrits, les interpolations, les contre-sens, les variations du dogme et de la discipline, les disputes de l'Ecole, tout cela est indifférent au disciple : ce sont des bruits de paroles étrangères, des cris d'enfants sur la place publique. Il porte en lui-même une certitude irréfragable, une évidence inattaquable, comme la splendeur du soleil. L'enfant a-t-il besoin de papiers d'état civil et d'un cours d'embryologie pour savoir que sa mère est bien sa mère ?

Le mysticisme est un bloc homogène ; toutes les molécules en sont fixes, nécessaires et en harmonie réciproque, comme les habitants du Royaume éternel dont cette doctrine représente l'intersigne. Puisque l'Absolu s'incline sur chacun, s'approche de chacun, sous la forme du Verbe, cette sollicitude est parfaite, et ses soins embrassent notre être tout entier. Dieu donc peut s'unir, directement, sans symbole, sans intermédiaire, à la substance de toute âme capable de recevoir une telle extraordinaire visitation.

Vous rendez-vous compte, Messieurs, de l'inouï, de la folie de cette idée ? Non, vous ne pouvez pas en circonscrire le sens ; toute intelligence s'abat devant un tel spectacle. L'Absolu descendant réellement dans le relatif, sans l'intervention d'un ange, d'un prêtre, d'un rite, d'une formule ; dans la nudité sur-intellectuelle, supra imaginaire, dans l'abîme terrifiant de la foi, dans la septuple ténèbre des sens, de la raison, de la volonté, du désir, de la solitude spirituelle, de la nuit physique, de l'anéantissement du moi ?

Ainsi, les méditations des gymnosophistes, les macérations des ascètes orientaux, nous savons qu'elles ne mènent pas à l'Absolu, puisque ces sages ne veulent pas suivre le Voyageur solitaire qui en fraya le chemin. Mais nos théologiens eux-mêmes reconnaissent

que Dieu peut transmettre à l'âme les vertus de Sa grâce par un autre canal que celui des sacrements. Certains êtres d'élite, en réponse à leur observance extraordinaire des lois du Ciel, en reçoivent les dons directement. Le Verbe les leur envoie par un messager spécial. De même qu'à la messe, il y a transsubstantiation des espèces du pain et du vin, le Verbe opère un miracle identique dans les cœurs capables de Le recevoir. Celui qui se connaît un ennemi mortel, qui l'invite à sa table, le sert, l'embrasse et lui pardonne : dans l'esprit d'un tel disciple, le Christ Lui-même crée à nouveau des organes, transforme en Sa propre chair les cellules qui agonisent et en Son propre sang les cellules qui aiment le meurtrier (1).

Prenons un peu de champ pour apercevoir l'ensemble de l'organon mystique.

*
* *

Les milliards de formes qui composent l'Univers sont les images réfractées d'un certain nombre de sources lumineuses disséminées dans son sein. Ces sources sont les membres, les organes, les facultés, les puissances du Verbe. Et chaque religion, avec sa théologie, sa liturgie et sa hiérarchie est l'image vivante de l'un des aspects de ce Verbe central. Les religions ne possèdent donc pas toutes une égale valeur ; mais, quoique pouvant toutes conduire l'homme à l'éternel salut, puisque toutes commandent en premier l'amour du prochain, il en est de plus complètes, de plus actives, de plus vraies les unes que les autres.

---

(1) Il faut insister sur l'effet organique, biologique, vivant, de cette union tranformante ; ceux-là seuls qui l'ont expérimenté peuvent en redire quelque chose. C'est pourquoi tous les théoriciens en parlent d'une façon si terne et si maladroite. Ainsi par exemple ils disent :

« L'état mystique est un état spécial de conscience, ineffable, transitoire, « passif, modifiant la connaissance à l'amour » (W. James).

« L'extase est un envahissement de la conscience par un état affectif pur. A « l'extrême, toute pensée disparue, le sentiment occupe seul la conscience, sous « la forme affectie intensve ; c'est la perception directe du non-moi. » « ... C'est « l'absorption de la conscience dans le non-moi par l'amour sans bornes. » (Godfernaux.) C'est un retour à l'état affectif, presque indifférencié, non inconnu, seulement senti. » (Ribot.) Cf. également Récéjac, Pacheu, Poulain, Riber, Gœrres, Boutroux, Séraphin, etc., etc. — Tout cela ressemble plutôt à la Bhakti-Yoga de l'Inde qu'à l'évangile du Christ ; il manque à ces définiteurs l'expérience pratique de la Vie divine.

Cependant, un trait commun les relie, caractère fatidique, sans quoi elles ne seraient plus des religions ; c'est le formalisme, c'est à lui qu'elles doivent leur solidité d'existence, mais aussi lui qui borne le rayon de leurs développements spirituels. Par les rites, les religions reçoivent la force de résister aux torrents des siècles et des mouvements sociaux ; par les rites, l'immense majorité des fidèles soutiennent la faiblesse de leur volonté ; par les rites, les hiérarchies invisibles, intermédiaires entre les dévots et leur dieu, reçoivent une nourriture supplémentaire.

Mais aussi, par les rites, les dirigeants ecclésiastiques dévient parfois vers des buts temporels illusoires, les fidèles oublient souvent Dieu pour les intermédiaires, et ceux-ci peuvent égalemeut faillir à la stricte obéissance. Ainsi en tout il y a du mal et du bien.

On peut donc dire que le mysticisme vrai est à l'origine des religions, et qu'il se retrouve à leur fin : mais, au cours de leur existence, il subit, du fait des incompréhensions ou des trahisons humaines, des éclipses plus ou moins longues ou plus ou moins profondes. Pour le retrouver il faut revenir en arrière, et, après s'être tout à fait débarrassé des opinions acquises et des préjugés, scruter, d'un esprit libre et simple, les paroles du fondateur lui-même de la religion qu'on étudie.

Tel est, Messieurs, le travail auquel je prends la hardiesse de vous convier ; vous êtes tous capable de l'entreprendre ; en effet, revenir en arrière, c'est remonter vers une source, c'est creuser dans la profondeur. Remontez donc vers la source très profonde et très cachée, au fond de votre cœur, d'où tombe, goutte à goutte, l'eau des fontaines éternelles. Le formalisme existe aussi en vous ; débarrassez-vous-en : devenez simples ; mais ne défrichez que si vous vous sentez la force de tenir la pioche jusqu'au bout. Sinon gardez la voie commune. Car les rites sont des êtres vivants qui ont aggloméré des colonies d'êtres vivants dans votre invisible personnel, comme dans l'invisible collectif de votre religion, ce sont des factionnaires, ils obéissent à leur consigne : ils servent qui les sert et ignorent qui les nie.

Les habitants de ce monde occulte fournissent des appels aux fidèles moyennant quelques offrandes, je veux dire quelque effort matériel, que le désir du dévot transmue en fluidique, ainsi des abstinences, des veilles, des indulgences, des pèlerinages.

En plus de ces agents, on trouve dans l'eggrégore religieux les esprits des défunts, toutes sortes d'êtres, infra-humains et supra humains, autres que les anges et les diables proprement dits. C'est eux qui transmettent les prières, les litanies, les cérémonies, les disciplines, les jeûnes, les chants, les lumières, les travaux de seience et de philosophie, les efforts d'art, toutes choses en un mot constituant le corps physique de la religion. C'est eux qui rapportent en retour les exaucements, les bénédictions, les guérisons, les illuminations.

Toutes ces auras, tous ces courants fluidiques, sont des substances créées, naturelles, bien qu'inconnues ; la foi, la sainteté, — substances divines, le fanatisme, la tyrannie, — substances infernales, — les dirigent. Dans cet orbe de fluides moyens ou médiateurs, la loi du choc en retour règne ; la réaction s'y produit, égale et de sens contraire à l'action. Un enfer s'y creuse toujours aux antipodes d'un paradis.

La Paternelle Bonté ne ferme cependant point Ses bras à celui qui ne peut se résoudre aux chemins de l'Eglise, nivelés, entourés de barrières, parsemés de gardiens ; les libertaires peuvent tout de même se sauver ; le dernier des sauvages peut parvenir à la vie éternelle, puisque se sauver c'est accomplir la volonté du Père, et que cette obéiseance réside dans l'amour du prochain.

Toutefois, l'impatience d'un joug quelconque est si vive en nous qu'il faut spécifier avec force l'obligation impérieuse pour celui qui rejette la religion extérieure de se soumettre d'autant plus rigoureusement à l'observance littérale de l'Evangile ; sous prétexte d'avancer plus vite en s'allégeant des formes accessoires, il ne faut pas jeter à terre le fardeau des commandements essentiels.

Le sentier du mystique libre est direct ; il coupe droit au flanc escarpé de la montagne ; le sol y est raboteux, les pentes abruptes et les ouragans terribles, — mais l'air est plus pur, les parfums plus agrestes et plus pénétrants, les horizons plus beaux et la lumière éclatante. On n'y rencontre que peu de monde, des pauvres gens bien simples, des bergers, des laboureurs, quelque soldat en reconnaissance. Quoi qu'il en soit, je n'oserais jamais conseiller de prendre la coursière ; ceux qui sont assez forts pour s'y engager s'y décident tout seuls. Il y a le vertige, les terreurs nocturnes, les éboulements, des voleurs parfois, des fauves aussi. C'est là votre

route, vous violents, par où vous montez à l'assaut de la divine citadelle. route inconnue, route glorieuse, route des solitudes et des solitaires, routes de messagers de Lumière, des porteurs d'éternité, des martyrs de l'idéal; puissions-nous un jour te gravir dans cette détresse propice, dans cette agonie physique et mentale où brille solitaire la grande torche de l'Amour.

Sans doute ceux-là seuls en affrontent l'escalade, les tempêtes et les aventures, qui durant de longues existences ont patiemment obéi à de minutieuses pratiques : l'homme ne se libère qu'en portant ses chaînes, et non en les rejetant, en payant ses dettes, et non en les niant.

*
* *

A quoi donc reconnaître le mystique vrai, en outre de sa passion de charité ?

A sa croyance en la divinité de Jésus, — divinité unique, divinité de nature et non d'évolution : — à sa charité active, à son humilité intérieure.

On parle beaucoup de Jésus, depuis ces dernieres années ; mais de Tolstoï à l'abbé Loisy, les incompréhensions pullulent, chaque novateur L'accapare. Il est néanmoins plus grand et plus proche à la fois qu'on nous Le représente, Il est le plus grand et le plus petit, le plus distant et le plus immédiat, l'Alpha et l'Oméga. C'est vers Lui que s'efforce le mystique, vers Son œuvre inconnue ; c'est dans les voies neuves qu'Il a ouvertes entre le Ciel et la Terre que je voudrais vous faire marcher ; c'est de l'effusion qu'Il répand dont je voudrais vous faire bénéficier. Pour L'apercevoir, vous aurez à sortir de cette immense création, à briser les chaînes du Temps, à franchir les bornes de l'Espace, à contempler d'un regard calme l'abîme inconcevable du Néant originel. Or aucun homme ne peut accomplir ces travaux, les Bouddhas eux-mêmes n'y sont point parvenu.

Ils réalisent cependant de la façon la plus grandiose le type du sur-homme; ils sont montés jusqu'aux cîmes suprêmes de la volonté ; ils ont tout vaincu dans les sphères de la Nature ; ils ont conquis tout le possible Mais ce que je désire pour vous, c'est davantage encore : c'est que vous dépassiez vos propres limites, que vous vainquiez votre vous-même, que vous conquériez l'impossible. Que vous obligiez, en un mot, l'amour de Jésus à vous introduire dans la maison du Père.

SÉDIR.

Sous-Congrès d'Esperanta Psikistaro

Séance d'Ouverture, 12 août.

Cracovie, Rynek, 43.

Devant une assistance d'une trentaine de personnes, représentant quinze nationalités différentes, le secrétaire, après avoir salué la Pologne et l'Autriche, fait l'exposé des travaux de l'Esperanta Psikistaro durant l'année écoulée.

Grâce à la libéralité de la Fédération Spirite Belge, on a pu publier le rapport sur le sous-congrès d'Anvers (1911), qui a partout trouvé bon accueil. Dans le mois de mars de cette année on a pu éditer la traduction Esperanto du livret « Résumé du cours de Théologie » de Monsieur le Chevalier Le Clément de St-Marcq, qui est en vente actuellement au prix de 20 centimes dans les librairies espérantistes.

L'assemblée passe au vote des nouveaux membres du comité ; sont élus :

M. Fraga, Santiago de Chili ;

M. Schubert, Washington, Etats-Unis d'Amérique du Nord.

M. Jose Machado Fosta, Rio de Janeiro.

M. Joza Mares, Moravie.

Le secrétaire expose la nécessité de créer un organe qui répandra les idées de l'Esperanta Psikistaro dans le monde entier. Les moyens de la Société pourtant ne permettent pas la publication d'une telle revue. En effet il faudrait environ 300 abonnements à frs 2,50 par an pour une revue trimestrielle.

Il a donc été décidé de s'adresser aux groupements spirites puissants dans le monde entier pour les prier de nous prendre un nombre plus ou moins grand d'abonnements.

La fédération spirite belge a déjà souscrit un certain nombre d'abonnements.

La Revue paraîtra le 1er janvier 1913 et sera nommée « La Revuo de Esperanta Psikistaro.

Saluts. — M. J. C. Chaigneau de Paris, dans une belle lettre, exprime son regret de ne pouvoir assister au congrès.

M. C. Schriewer, salue le Congrès d'Esperanta Psikistaro, de Pékin, Chine.

Ensuite le secrétaire, en quelques mots expose aux congressistes le cas de la manifestation de M. W. T. Stead, rapporté par Miyatovich. Le texte Esperanto est dû à Monsieur J. C. Chaigneau.

Expériences. — Avec le médium glossolaliste (médiumnité qui con-

siste dans la faculté qu'a le sujet de parler dans une langue qui lui est inconnue).

Le médium M. T. se recueillit, puis se mit à proférer des sons, consonnes, voyelles, voire des phrases entières. Ce flux de paroles inconnues aux assistants semble appartenir à une seule langue. Maintes fois le sujet change l'intonation de sa voix, les bribes de mots ou de phrases changent également ; c'est une autre langue.

M. Romano dit reconnaître quelques phrases turques.

Des journalistes assistaient à la réunion.

Les congressistes ont lié connaissance entre eux. 150 exemplaires du journal bien connu « Le Fraterniste » étaient à la disposition du public. De même le recueil de « La Vie mystérieuse » a été fréquemment consulté par des membres espérantistes-spirites à la hauteur de la langue française. Le livre de Monsieur Girod « Comment développer un sujet » a intéressé un grand nombre de nos frères espérantistes. Une collection de « La Tribune Psychique » a été également consultée.

2e Séance, 13 août

Le secrétaire lit la lettre de Monsieur Paul Nord, qui présente ses hommage au Congrès.

M. Mares de Moravie parle pendant une heure des dessins médianimiques, vraiment intéressants obtenus en Moravie et Bohême. Ce discours a été suivi avec attention et a remporté beaucoup de succès.

Les expériences ont continué avec M. T. médium glossolaliste en présence de représentants des langues hindoues et sémitiques, tels M. Soeraby des Indes Anglaises et M. Romano, de Constantinople.

3e Séance, 16 août

Assistance nombreuse. — Monsieur Mares présente le vœu de succès des spirites bohêmes-slaves et cette société a bien voulu le charger d'offrir à « Esperanta Psikistaro » son aide morale et matérielle. Monsieur Mares et les délégués bohêmes slaves ont été chaleureusement applaudis.

M. D. J. de Nogales, de Ciudad Rodrigo, qui est un des plus dévoués collaborateurs de l'« Esperanta Psikistaro » a salué l'assemblée au nom des spirites espagnols.

Expérience Typtologique. — Un soldat polonais de Lodz, du nom de Nikolyeff, disant avoir été tué en 1812, pendant la guerre franco-russe, se manifeste. Il refuse toutefois de nous donner d'autres détails.

Conclusions. — Malgré l'insuffisance des éléments de médiumnité à Cracovie, le Congrès de l'Esperanta Psikistaro de 1912 a été un grand succès et a soulevé beaucoup d'enthousiasme.

Le secrétaire,

A. STAS.

Comment s'est formée ma Conviction

J'ai, depuis quatre années, eu l'occasion d'assister à un certain nombre de séances de spiritisme. Aucune, jusqu'à ces temps derniers, ne m'avait convaincu, et celui qui m'aurait dit, il y a six mois : « — Malgré toutes les expériences que vous avez suivies, vous êtes encore sceptique ; avant juillet, vous ne le serez plus », m'aurait certainement fort supris. Je lui aurais d'ailleurs sans doute répondu : « Les spirites les plus éminents m'ont déclaré que je resterais toujours incrédule, et je le pense. Faire un acte de foi, croire sans preuves, je ne m'en sens pas le courage. Obtenir des preuves assez précises pour former ma conviction, cela me paraît du domaine de l'impossible ».

J'ai toujours considéré que le doute, ce doute cher à Saint-Thomas et à Montaigne, est à la base du véritable esprit scientifique, c'est dire que j'étais mal préparé à accepter sans contrôle les suggestions d'une table ou les paroles d'une voyante. Il fallait pour me convaincre non pas des preuves nombreuses, mais un faisceau de preuves précises, personnelles, irréfutables à mes yeux, et fort éloignées de ces réponses vagues des pythies d'autrefois, que chacun interprétait au gré de sa fantaisie.

Les premières séances qui ont déterminé ma conviction ont eu lieu chez le commandant Darget. C'est à son amabilité, mais c'est aussi et surtout à l'excellence du médium, Mme Cornille, que je dois de ne plus être aujourd'hui en matière de spiritisme un incrédule.

Je ne parlerai pas de tous les phénomènes secondaires que nous avons obtenus à l'aide de la table — je dis secondaires parce qu'à côté de cette merveilleuse voyance que possède à un si haut degré Mme Cornille, on ne peut guère leur donner un autre nom. Tous sans doute ils ont servi à étayer ma conviction, seuls il ne l'auraient certainement pas déterminée. J'en viens donc directement aux phénomènes de voyance. J'en citerai quatre fort différents, mais d'une précision telle que je le souhaitais.

I. — Mme Cornille (elle sait ou a pu savoir que mon père est mort) me dit : « Je vois votre père près de vous. » Elle m'en donne le signalement le plus exact. Mais un signalement trop vague pour me satisfaire. Il me faut des faits précis que seul de vivant je puisse connaître ou vérifier et afin de les obtenir, si la chose est posssble, j'oriente mes questions sur un sujet qui ne peut être connu — j'en ai la certitude la plus absolue — que de mon père et moi.

— Voulez-vous, Madame, dis-je à Mme Cornille, poser à mon père une question à laquelle il ne pourra peut-être pas répondre plus que je ne le puis moi-même, mais qui présente pour moi une certaine importance pratique. Je possède un livre de tachymétrie, que j'ai d'ailleurs égaré. Je désirerais savoir ce que j'en ai fait.

Mme C. — Mais ce livre, votre père me dit qu'il lui appartient !

Moi. — C'est exact, en effet, il me vient de lui. Est-il dans ma bibliothèque ? N'est-ce pas plutôt...

Mme C. — Dans un placard.

Moi (un peu surpris, car je n'ai pas songé que ce volume pouvait être dans un certain placard où j'ai serré un bon nombre de livres devenus inutiles). — Oui peut-être dans un placard, ou encore...

Mme C. — Sur des rayons.

Moi. — C'est cela même : sur des rayons. Je serais curieux de savoir si mon père peut me l'indiquer.

Mme C. — Votre père est comme vous, il l'ignore ; mais il vous aidera dans vos recherches.

Moi (désappointé). — C'est probablement ainsi qu'il faut comprendre le proverbe : « Aide-toi, le ciel t'aidera. » Voulez-vous demander à mon père une preuve d'identité qu'il ne refusera pas de me donner, j'en suis sûr. Peut-il me dire de quelle couleur sont les figures du livre en question ?

Mme C. — Mais elles sont de deux couleurs !

Moi. — Ah ! Madame, voilà qui est bien. Elles sont en effet de deux couleurs. Que mon père me les nomme !

Mme C. — Bleu.

Moi. — Pas tout-à-fait ; c'est vert.

Mme C. — Votre père me dit que c'est le bleu pâle dont on représente la mer sur les géographies.

Moi. — C'est bien possible. Et l'autre couleur ?

Mme C. — Rouge.

Moi. — Si j'ai bonne mémoire à propos d'un livre que je n'ai pas vu depuis quinze ans, la seconde est rose. En tout cas, je ne dirai pas que vous avez lu dans ma pensée.

J'ai noté fidèlement les divergences comme les analogies entre ce que je savais et ce que l'on m'a dit, et l'on conviendra bien avec moi qu'autant il est enfantin d'apporter dans les faits d'un ordre aussi complexe une crédulité sans raison, autant il sera sot de se mentir à soi même et d'arguer d'une supercherie que les circonstances rendent matérialement impossible.

II. — Ma femme porte au cou un médaillon contenant des cheveux et une petite photographie de sa grand'mère maternelle. Quelques heures avant la séance ou nous devons voir Mme Cornille, elle s'aperçoit qu'elle a perdu la petite photographie du médaillon.

Nous décidons de n'en parler à personne. Or, le même soir, Mme Cornille dit à ma femme : « Je vois près de vous votre grand' mère ».

— Voulez-vous lui demander, questionne ma femme, ce qui m'est arrivé de désagréable aujourd'hui !

— C'est réparable, répond Mme Cornille. Voici la chose : Le fermoir de votre médaillon s'est ouvert et une photographie de votre grand'mère est tombée. Vous la retrouverez chez vous, car c'est chez vous que l'accident s'est produit.

Nous avons en effet retrouvé la photographie chez nous, quinze jours plus tard.

III. Expérience d'un autre genre. Le même soir, je demande à MmeCornille de se transporter à Montgeron, rue Parent, chez un de ses amis. Je lui indique le numéro.

— M'y voici, dit-elle.

— Bien. Montez au premier. Une chambre y est éclairée, dites-nous ce que vous y voyez. Aucun de nous ne connaît cet appartement, nous n'aurons donc pas à craindre de transmission de pensée possible, et demain, je saurai par mon ami si vous ne vous êtes pas trompée.

— En effet, je vois une chambre éclairée, répond Mme Corneille, mais c'est une veilleuse qui l'éclaire. Il y a un lit dans lequel une vieille dame est couchée, c'est la mère de la maîtresse de la maison. Elle est bien malade, cette vieille dame.

— Ceci je le savais, madame. Voulez-vous nous donner d'autres détails ? Combien voyez-vous de sièges ?

— J'en vois quatre. Le lit est en bois ; ce n'est pas un lit de milieu. Je ne vois ni pendule, ni réveil.

Le lendemain, j'apprenais par mon ami que les détails précédents étaient scrupuleusement exacts. « Ma belle-mère ne peut supporter aucun tic-tac, me dit-il, et nous avons été obligés d'enlever la pendule de la chambre qu'elle occupe ! »

IV. — Huit jours plus tard, j'assiste à l'une des séances hebdomadaires que donnent M. et Madame Cornille. Je pose cette question, bien banale :

— Je vais dans peu, faire un petit voyage. Voulez-vous demander à mon père s'il m'accompagnera ?

— Oui, il vous accompagnera, car le résultat de votre voyage l'intéresse directement. Il s'agit d'affaires de famille qui le touchent.

— Oui, madame, c'est bien exact.

— Du reste, vous ne serez pas seul ; une autre personne bien vivante celle-là, vous accompagnera : une dame.

Quant à cela, non, madame. Ma femme restera à Paris, et je serai seul.

— Non, une dame vous accompagnera : ce ne sera pas la vôtre, mais c'est tout de même une dame à laquelle s'intéresse beaucoup votre père : c'est votre sœur.

Quelques jours après, je prenais le train, et ma sœur, qui m'avait télégraphié la veille de mon départ, montait en cours de route dans mon compartiment !

De tels faits se passeraient volontiers de commentaires ; j'ai tenu à les rappeler aussi fidèlement que possible. Mon récit y a peut-être perdu en concision et en vigueur ; il y a certainement gagné en exactitude.

Lorsqu'une personne, bâtie de chair et d'os comme vous, déclare voir à vos côtés un de vos parents mort, certes, vous avez le droit de sourire, mais jusqu'au moment où, comme preuve irréfutable on vous apporte un ensemble de faits précis que de la façon la plus certaine vous savez être seul à connaître, ou même que vous ne connaissez pas au moment où on vous les annonce et dont vous vérifiez ensuite la véracité.

On peut comprendre par ce qui précède pourquoi je n'émets pas même l'hypothèse d'une transmission de pensée. Dans la moitié des cas, elle ne pourrait expliquer les faits. Il ne me reste donc qu'à accepter l'explication que le médium lui-même me donne : admettre qu'une puissance intelligente et mystérieuse, qui connaît la vie d'une personne morte aussi bien que cette personne même, a apporté la réponse à mes questions. De là à admettre que cette puissance est l'esprit de mon père au moment même où le médium vient de me donner de celui-ci le signalement le plus exact, il n'y a qu'un pas. J'ignore si en toute rigueur scientifique nous avons le droit de le franchir ; je ne crois pas qu'il y ait de fils qui ne le fasse. Les indices les plus troublants nous y autorisent, et l'on ne voit vraiment pas pourquoi, par des moyens qui nous sont inconnus, l'au-delà s'acharnerait à nous mentir.

L. LEMOYNE.

Echos de partout

Le Bureau international du Spiritisme

Le siège de cet organisme central se trouve maintenant en Belgique à Waltwilder, par Bilsen ; le président est M. le Ch. Le Clément de St-Marcq. Toutes les communications intéressant l'état du spiritisme dans les pays affiliés à la fédération doivent être envoyées à cette adresse.

Le Bulletin n° 4, de septembre, renferme les rapports de différents délégués. M. Léopold Cirne dit qu'au Brésil le nombre des groupes et des associations croît chaque année dans les différents Etats, mais la lenteur des communications maritimes et terrestres dans ce grand pays rend difficile une centralisation effective de ces sociétés. Cependant la Fédération Spirite Brésilienne s'engage depuis quelque temps dans cette œuvre d'organisation générale, qui fait partie de son programme.

Le rapport du délégué Allemand signale les divergences qui existent entre les sociétés et associations « innombrables » qui pullulent et s'occupent du spiritisme et des études métapsychiques. Les disciples d'Aksakof de Carl du Prel et de M. Feilgenhauer ont nommé en 1900 une Commission pour la propagation du spiritisme et pour venir en aide aux coreligionnaires nécessiteux. De cette commission est née l'organisation centrale et générale de l'*Association des spirites allemands*, à laquelle l'Allemagne du Nord et celle du Sud ont adhéré.

M. Le Clément signale une heureuse innovation pour placer l'idée spi-

rite sur le terrain scientifique. Voici en quoi elle consiste. Le Congrès Belge de Charleroi, en 1911, avait émis le vœu de voir le Comité National adresser à tous les médecins du pays une circulaire exposant les avantages qu'ils pourraient retirer de l'usage thérapeutique des facultés des médiums guérisseurs. Cette circulaire fut envoyée à raison de 4.000 exemplaires environ, le 8 avril dernier; plusieurs médecins répondirent, entre autres M. le prof. Heymans, directeur de l'Institut de Thérapie et de Pharmacodynamie annnexé à l'Université de Gand.

Un médium devait faire des expériences de vision directe des organes internes d'animaux vivants, qui seraient autopsiés ensuite pour vérifier l'exactitude des descriptions. Le résultat aurait été tout à fait défavorable.

Mais il résulte d'une conversation de M. Le Clément avec le professeur Heymans :

1° Que certaines déclarations du médium étaient exactes, mais qu'elles étaient en si petit nombre que M. Heymans n'avait pas cru devoir établir de statistique ;

2° Que le nombre des questions posées au sujet avait été très considérable et qu'il avait été obligé de répondre sans avoir eu le temps de se recueillir et, par conséquent, d'exercer normalement sa faculté ;

3° Que pendant les séances d'interrogation, un nombre assez considérable de personnes l'entouraient, ce qui pouvait être de nature à le troubler;

4° Que certaines questions avaient été posées expressément de manière à suggérer une réponse erronée.

M. le prof. Heymans déclara qu'il était prêt, d'ailleurs, à reprendre ses expériences aussitôt qu'on lui enverrait un nouveau sujet, et qu'il se conformerait aux règles qu'on lui prescrirait pour ne pas troubler le fonctionnement délicat des facultés du médium.

La réalité de l'existence du périsprit

Dans son ouvrage l'*Evolution animique*, publié il y a 17 ans, M. Delanne assimilait le périsprit à un électro-aimant dont les lignes de force dessineraient les grands appareils de l'organisme humain et le type individuel. M. le prof. Stanoïevitch, de l'université de Belgrade, a réussi à montrer que le développement cellulaire se fait suivant une loi qui se traduit par les mêmes manifestations que celles que l'on observe dans les phénomènes électriques et magnétiques, c'est-à-dire par l'action de forces centrales.

On sait que si l'on saupoudre une feuille de papier avec de la limaille de fer et que l'on place au-dessus le pôle d'un aimant, une légère secousse imprimée à la feuille permet de voir que la limaille forme des figures, des suites de grains auxquelles on a donné le nom de *lignes de force*, leur ensemble constitue le champ magnétique. Tous les points de la figure à égale distance du centre, réunis par une circonférence, sont dits *lignes équipotentielles*. Or voici que si l'on examine des végétaux, on constate alors

l'existence d'un « champ cellulaire » comme l'a prouvé le professeur Stanoïevitch.

Si l'on coupe des tiges de végétaux sains, on observe la manifestation matérielle, tantôt de lignes de force seules comme dans les radis, tantôt de lignes équipotentielles seules, comme dans un tronc de sapin, tantôt les deux systèmes de lignes à la fois. Et pour être tout à fait sûr que les lignes ainsi dessinées par les files de cellules dans les troncs de végétaux ont bien les lignes voulues par la théorie des forces centrales, le physicien Serbe a cherché, non plus des cas simples comme celui du sapin, mais des cas essentiellement complexes. Il a pris la section d'un chêne au dessus de la bifurcation du tronc en deux branches : il avait ainsi une région où se trouvaient en présence les actions des deux « centres » représentés par les axes des deux branches bifurquées. Or cette disposition de la nature reproduit avec une surprenante fidélité non seulement la disposition des lignes de force, mais encore le double système *complet* des lignes de force et des lignes équipotentielles, en respectant même la condition que ces lignes se coupent réciproquement à angle droit. La concordance est complète entre les conclusions de la théorie et celles de l'observation.

Ainsi la matière vivante obéit, au cours de ses accroissements, aux lois mêmes qui régissent l'électricité et le magnétisme ; les cellules vivantes s'orientent et s'alignent dans le « champ magnétique ». On a recherché si dans la vie animale on ne pourrait pas trouver des manifestations analogues : jusqu'ici, il n'y a guère que dans des sections de dents d'éléphant que l'on ait pu observer parfois des résultats du même ordre ; mais, sans nul doute, des recherches ultérieures amèneront la généralisation complète des résultats.

Il est évident que dans un organisme animal les centres d'action sont multipliés dans des proportions beaucoup plus grandes que chez les végétaux, mais une patiente analyse finira par les faire trouver, et alors on comprendra toute l'importance du corps fluidique, centre permanent de ces énergies qui entrent en action pendant la vie.

Les Conférences du Dr Papus

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que le Dr Papus va reprendre la série de ses conférences ésotériques mensuelles le jeudi 24 octobre à 8 1/2 du soir à la salle des Sociétés savantes, 8, rue Danton.

Ces conférences se continueront les 4e jeudis de chaque mois (Demander le programme et les lettres d'invitation, 15, rue Séguier).

Conditions spéciales pour nos abonnés.

La mort du « général » W. Booth

M. W. Booth, fondateur de l'armée du Salut, est mort au mois d'août à l'âge de 83 ans, après une vie mouvementée dont la plus grande partie fut consacrée à relever les individus tombés aux plus bas degrés de l'échelle sociale : Ivrognes invétérés, voleurs, criminels, etc. Il lui fallut

un rare courage et une indomptable énergie pour mener à bien une pareille tâche. Si tous les hommes religieux possédaient un pareil amour du bien et un aussi profond sentiment de la fraternité, l'humanité entrerait rapidement dans une voie nouvelle.

Une foi ardente l'animait et il sut la faire partager à ses disciples, auxquels il avait donné une organisation militaire. Bien entendu, il fut violemment combattu, raillé et même insulté par ceux qui ne comprirent pas ses procédés bruyants de propagande. Cependant, il finit par s'imposer à un tel point, qu'en 1905 les souverains anglais ouvrirent une formidable souscription en faveur des sans-travail, et que le général Booth fut chargée de surveiller la distribution des secours

Sous son impulsion tenace, l'armée du salut se développa sans arrêt. Aujourd'hui elle comprend plus de 9.000 sociétés locales ; plus de 21.000 officiers payés et compte environ 53.000 officiers volontaires. Elle entretient 117 maisons de secours pour hommes ; 23 maternités, 17 fermes sociales et 180 ateliers.

Quel exemple pour nous ! La foi ayant suffi pour produire de pareils résultats, combien d'âmes ne pourrions-nous pas ramener au bien par la preuve directe de la survie, si nous avions un peu de cette ardeur sacrée dont brûlait l'âme de cet apôtre.

A propos du Message de Giordano Bruno

Giordano Bruno (en français Jourdan Brun) nous a fait l'honneur, en juin 1911, de nous adresser un Message par l'intermédiaire de sa réincarnation, Mme Annie Besant, seconde papesse de la théosophie.

Le Message est connu de tous ceux qui ont assisté à la grande séance de la Sorbonne et de tous ceux qui ont lu les comptes rendus plus ou moins complets de la dite conférence, publiés par la presse théosophique et autre. Mais le Messager est moins connu dans sa personne et surtout dans sa doctrine, car Mme Besant n'a guère dit de celle-ci que des généralités.

La philosophie de Bruno, les idées qu'il a professées de son vivant et qui l'ont conduit au bûcher, ne sont pas très familières au public. Bruno est oublié aujourd'hui, et même depuis longtemps. Cet oubli s'explique aisément. Le Nolain a rencontré bien des difficultés et a dû surmonter beaucoup d'obstacles pour exposer et déve-

lopper ses idées : sa fin en est la meilleure preuve. Après sa mort, personne n'était intéressé à reprendre sa doctrine et à la propager. Au contraire : ç'eût été courir de propos délibéré au devant du gibet.

Depuis que les bûchers sont éteints, ou que leur feu est caché sous la cendre, on aurait pu rappeler la mémoire de ce philosophe (1). Mais à quoi bon ? On n'étudie plus de nos jours qu'en vue de passer des examens et des concours, d'obtenir des diplômes et des grades universitaires, et, par ce moyen, acquérir honneurs et profits, parvenir aux hautes fonctions et dignités civiles, militaires ou ecclésiastiques, récolter, chemin faisant, des sinécures, des décorations, etc. Bref, comme le disait déjà Bruno lui-même, les savants officiels ne cultivent les sciences et les lettres que par intérêt, par cupidité, « pour doter leurs filles et *doctorer* leurs fils ».

Or les morts ne peuvent contribuer en rien à tout cela. Aussi voit-on que les morts sont vite oubliés, en littérature, en philosophie, en science. Leurs œuvres étudiées pourraient servir à l'avancement des sciences, mais elles ne peuvent nullement procurer l'avancement des étudiants. Ceux-ci n'ont besoin de connaître (et seulement pour le jour de l'examen ou du concours) que les idées de leurs professeurs, de leurs examinateurs et de 2 ou 3 de leurs frères et amis, auteurs *classiques*, toujours les mêmes. A part quelques opinions de Bruno, qui lui sont communes avec beaucoup d'autres auteurs, sa philosophie est donc aujourd'hui complètement ignorée ; chacun peut en parler à sa fantaisie et attribuer à l'auteur les opinions les plus disparates sans que personne le contredise.

A la suite du fameux Message, j'ai eu la naïveté de croire que quelques philosophes modernes connaissaient encore leur aîné du XVIe siècle, qu'ils allaient développer ou critiquer le Message, mettre en parallèle les théories de Mme Besant et des théosophes modernes avec celles qu'avait soutenues jadis le Messager.

J'ai attendu ; je n'ai vu rien venir. Ce silence confirme mon explication de l'oubli dans lequel tombent les vieux auteurs indépendants ; il prouve que personne ne connaît plus Bruno et son œuvre. Et pourtant ses œuvres ont été imprimées. Et il y a une foule de gens qui disent et croient que, grâce à l'imprimerie, rien

(1) Il y a eu quelques tentatives, mais de peu de valeur et de peu d'effet.

ne se perdra plus ; que la science et la civilisation ne pourront plus que progresser, sans jamais reculer !

Puisque personne n'établit cette comparaison de Bruno du XVI[e] siècle avec sa réincarnation du XX[e], ce sera donc moi qui assumerai cette tâche, afin de voir si ce grand remueur d'idées a changé en mieux ou en pire depuis qu'il a quitté la terre ; si la théosophie moderne, représentée, personnifiée par Mlle Annie Besant, est conforme, supérieure ou inférieure à celle du « précurseur ».

***

Commençons par définir les termes, afin d'éviter les équivoques et les logomachies. Qu'est-ce que la théosophie ?

Pour nos dictionnaires classiques, qui sont à la science ce que la Bible est à la religion, la théosophie n'a pas de base solide, pas de principe sérieux ; c'est une élucubration d'illuminés, de fous, de mystiques ou de mystificateurs. Un point, c'est tout.

Une pareille définition ne peut satisfaire les hommes impartiaux, ayant le sens critique, voulant juger en connaissance de cause, tenant à entendre l'accusateur, l'accusé, le défenseur, les témoins avant de statuer.

Le mot théosophie signifie étymologiquement *sagesse de Dieu*. Cette définition implique que Dieu existe, qu'il est sage, qu'il a créé, ordonné toutes choses et qu'il les conserve ; que, par conséquent, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. C'est la théorie optimiste.

Inspirés par les Grands Esprits, les Mahatmas, qui siègent sur les sommets de l'Himalaya, nos théosophes modernes n'admettent pas cette définition. Pour eux, le mot théosophie ne signifie pas *sagesse de Dieu*, mais *sagesse divine*.

La distinction semble puérile ; on pourrait dire que c'est là une querelle d'Allemand, ou une chinoiserie universitaire. Mais écoutons leur explication.

Le mot théosophie, disent-ils, ne signifie pas *sagesse de Dieu*, ou *connaissance de Dieu*, mais *sagesse divine*, c'est-à-dire science intégrale, possédée ou digne d'être possédée par *des dieux*.

Cette définition vaut 1° par ce qu'elle nie et 2° par ce qu'elle affirme.

Elle nie la sagesse de Dieu, donc Dieu lui-même, car si Dieu n'est pas sage, il n'est pas Dieu. Elle nie, par conséquent, l'ordre de

l'univers ; elle affirme indirectement que le désordre et le mal y dominent. C'est la théorie pessimiste.

Elle affirme que la science est au-dessus de tout, qu'elle est d'origine humaine, qu'elle est digne d'être possédée par les dieux, après que les hommes l'ont faite, d'où il suit que les dieux des théosophes sont inférieurs aux théosophes.

Ces opinions de nos théosophes sont-elles conformes à celles de Bruno, qu'ils nous présentent comme leur précurseur ?

Bruno considère la croyance en Dieu comme plus favorable que l'athéisme aux lois, aux mœurs, à la religion, à la vie sociale tout entière. Dieu, dit-il, n'est pas seulement la cause extérieure des êtres, la force qui les maintient en vie. « Cause des causes, l'être suprême est à la fois la cause formelle, la cause matérielle, la cause efficiente et la cause finale de tout ce qui est, de la création tout entière : il est la nature de la nature. »

Voulez-vous la preuve de son optimisme ? « Soumis au suprême agent, nous ne devons ni croire, ni craindre le mal ; comme tout vient de lui, tout est bien et pour le mieux. » Et ailleurs : la conviction que Dieu existe, « réjouit l'âme du sage, et lui fait mépriser l'épouvantail des âmes vulgaires, la mort ».

Bruno croit donc en Dieu et en sa sagesse ; sa philosophie est une vraie théosophie. Ne serait-il pas panthéiste au lieu d'être théiste ? » Autre chose, dit-il, est la substance et la matière des êtres ; autre chose est l'être qui produit et gouverne tous les êtres. Dieu dicte et ordonne, la nature exécute et accomplit, la raison contemple et discourt. Dieu est la lumière primitive qui se répand sur toutes les substances, comme la lumière des accidents émane de celle des substances. »

Tout cela, dirait-on, prouve que Bruno croyait en Dieu, mais ne prouve pas l'existence réelle de la divinité. La foi n'est pas la science.

Le fait que nous pouvons croire en Dieu, que notre esprit s'élève à imaginer, à supposer l'existence de l'Etre suprême est déjà un indice de la possibilité, sinon de la réalité de cette existence. La foi est le premier pas de notre esprit vers la connaissance. La foi aspire naturellement à l'intelligence, *fides quærens intellectum*. Celui qui apprend doit croire, a dit Bacon, celui qui sait doit examiner.

Bruno parle beaucoup de Dieu dans tous ses ouvrages. Il se livre

à des raisonnements très subtils afin de donner une idée aussi exacte que possible de sa nature.

Il n'y réussit pas plus que les autres théologiens, et il ne pouvait y réussir, car Dieu n'a pas de nature. Par son étymologie, le mot *nature* se rapporte à ce qui naît, croît, décline et meurt; toutes choses qui sont étrangères à l'idée de Dieu.

Ce sont ces spéculations, nécessairement ambiguës qui ont conduit divers auteurs à accuser Bruno de panthéisme ; mais c'est bien à tort. Comme nous venons de le voir, Bruno distingue expressément Dieu, qui dicte et ordonne, et la nature, qui exécute. Il reconnaît d'ailleurs son impuissance à définir Dieu et finit par convenir « qu'il n'est possible de connaître la divinité que par analogie et en quelque sorte approximativement, » c'est-à-dire que nous ne pouvons connaître Dieu qu'indirectement. Nous le concevons, mais ne pouvons le comprendre, l'enfermer dans nos formules. Nous savons *qu'il est*, mais nous ignorons *ce qu'il est*.

*
**

La vraie théosophie est toute contenue dans sa définition. Il ne s'agit que de l'en faire sortir. Son principe est de postuler Dieu ; son objet est de développer et démontrer ce postulat en cherchant l'ordre, l'harmonie — marques de la sagesse divine — dans tout l'univers physique et moral.

Si Dieu est sage, tout est ordonné *pour le mieux*. Cela ne veut pas dire que tout soit parfait, mais que tout est *perfectible*, c'est-à-dire orienté vers un but progressif; et que le mal même, ou ce qui nous paraît tel, n'a pas d'existence réelle, est un non-être, est une cause, une condition ou même un effet du bien.

Nous ne pouvons pas toujours voir ce rapport du mal au bien ; mais nous devons le supposer et chercher à prouver notre hypothèse. Si nous ne trouvons pas l'explication des antinomies qui nous apparaissent entre le bien et le mal, il est plus rationnel de croire que notre esprit est trop faible ou nos connaissances trop bornées, que d'accuser Dieu d'impuissance, d'imprévoyance ou de malice, ce qui est absurde et d'ailleurs inutile et même dangereux. Car un pareil jugement nous décourage et nous détourne de continuer à chercher les lois naturelles de l'univers.

Si Dieu est sage, il a adapté en toutes choses les moyens aux fins.

Il a mis dans toutes ses créatures les qualités nécessaires pour subsister et accomplir leur évolution.

Effectivement, nous voyons qu'il a donné aux corps les plus simples la cohésion, l'affinité et autres qualités physiques et chimiques. A d'autres plus compliqués, il a donné la végétabilité. A d'autres encore, la sensibilité, l'activité, l'instinct, l'intelligence, la volonté.

A l'homme, spécialement, Dieu a donné des facultés supérieures à celles de tous les autres êtres du monde visible. Il a mis en lui une étincelle de sa propre lumière, un instinct divin, qui lui sert de boussole, d'aiguillon, de frein et de gouvernail dans sa vie individuelle, familiale et sociale.

Si Dieu est sage, il a fait tout ce qui précède une fois pour toutes. La nature matérielle et morale est son œuvre. L'homme est une horloge, mais une horloge-libre, dans une certaine mesure, que Dieu a fabriquée, réglée, mise en mouvement selon ses intentions.

Cela étant, la révélation dont nous parlent certaines religions n'a pas de raison d'être et n'est pas admissible.

A quoi peut-elle servir ? Ou elle est conforme à la nature, alors elle est inutile et fait double emploi. Ou elle lui est plus ou moins contraire. Dans ce cas, Dieu se serait trompé et serait obligé de corriger son ouvrage.

Quelle idée nous donne de Dieu cette hypothèse de la révélation ! Elle nous le montre reconnaissant son erreur, se repentant d'avoir créé l'homme, obligé de retoucher son œuvre, comme un mauvais ouvrier ! Mais, alors, qui nous prouve qu'il ne se trompe pas encore plus dans sa révélation que dans sa création ? Qui nous garantira des faux prophètes, des imposteurs ? Quel critère aurons-nous pour distinguer les vraies révélations des fausses ?

On sait que les catholiques prétendent avoir reçu leur révélation directement de Dieu en personne. Nos théosophes n'admettant pas, semble-t-il, l'existence de Dieu, ne nous parlent pas d'une révélation de ce genre. Mais ils en ont une autre qui ne vaut peut-être pas mieux. Ils sont *messianiques*.

Ils croient que le monde humain est mauvais ou dégénéré, qu'il tend naturellement à la décadence et qu'il a besoin de temps en

temps d'un sauveur, d'un régénérateur, sans lequel il tomberait irrémédiablement.

Ils croient — ou du moins ils ont cru — qu'il existe, sur terre ou ailleurs, des Grands Esprits, des Mahatmas, des Grands Instructeurs qui viennent apporter la Bonne Nouvelle aux hommes. Ceux-ci, les profanes, doivent recevoir passivement, sans discussion, sans examen, les instructions de ces Grands Esprits, comme les catholiques acceptent les décisions de leur pape infaillible. Les théosophes nous annoncent précisément l'avènement prochain d'un de ces Messies Jésus ou un autre, je ne sais trop lequel.

Quand Jésus, disent-ils, est venu pour rédimer et régénérer les païens, le monde n'était pas préparé à le recevoir ; c'est pourquoi il n'a pas été compris, a échoué dans sa mission et a été mis à mort. Il ne faut pas que pareille chose se reproduise. Le Messie est proche ; il est peut-être déjà venu. Préparons donc son avènement afin que le monde soit régénéré ; *ut renovabis faciem terrae.*

Je n'ai pas à juger cette doctrine ici ; je me borne à dire qu'il n'existe rien de semblable ni d'analogue dans aucun des écrits de Giordano Bruno. Le Nolain est opposé à la révélation catholique et ne fait pas la moindre allusion aux Mahatmas ni aux Messies, qui viennent pour régénérer le genre humain et qui ne savent même pas choisir le moment propice pour l'accomplissement de leur mission.

Bruno considère la nature comme un miroir où la divinité se réfléchit et se projette. Il préfère étudier Dieu dans la nature que dans la Bible ou dans Aristote.

L'homme possède des sens extérieurs et des sens intérieurs. Par l'œil matériel, il voit Dieu dans la nature ; par l'œil spirituel, il le voit dans le monde intelligible.

« L'homme est une image du monde, un abrégé de la création, comme la création est une image de Dieu. » L'homme voit donc Dieu en soi et n'a pas besoin de révélation pour connaître son Auteur. « Rejeter les lumières naturelles, fermer les yeux du corps et ceux de l'esprit, exiger une révélation, ce serait se rendre coupable d'ingratitude envers une divinité toujours bienfaisante. »

Bruno met l'intuition intellectuelle, « la raison inspirée », — inspirée par des êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme, et non directement par Dieu lui-même, — au-dessus de tous les autres

moyens de connaître et la considère comme suffisante. Donc, il n'admet pas de dogmes religieux, ni *a fortiori* de dogmes scientifiques.

*
* *

Il n'admet pas non plus de mystères d'aucunes sortes. Les catholiques ont leurs mystères ; mais ils ne sont pas seuls à en avoir. Toutes les corporations lettrées et scientifiques ont les mêmes prétentions au monopole, et pour se le réserver, elles supposent des secrets, inventent des initiations, se servent d'un langage spécial, établissent une doctrine exotérique pour les profanes et une doctrine ésotérique pour les initiés; en un mot, elles mettent, comme on dit, la lumière sous le boisseau.

Les théosophes bouddhistes sont dans le même cas que les catholiques, les lettrés et les savants. Ils sont allés chercher bien loin, au fond de l'Asie, et très haut, sur les sommets de l'Himalaya, une doctrine très précieuse sans doute, mais dont ils gardent jalousement le secret, car il ne faut pas, comme ils disent, jeter les perles aux pourceaux.

Il faut voir comme Bruno flagelle tous ces dépositaires de secrets, tous ces marchands d'initiations. Pas de secrets; pas de distinction subtile et sans consistance entre la vérité philosophique et la vérité religieuse ; la vérité est *une* ou n'est pas. Pas de duplicité, pas de dissimulation, pas de mensonge, de la franchise, de la sincérité avant tout. « Arrière le sophisme qui jette une doctrine au public (comme un os à un chien,) et réserve aux initiés une doctrine contraire.

C'est en conséquence de ces principes que Bruno publie ses principaux ouvrages en langue vulgaire italienne, au lieu, suivant l'usage du temps à l'Eglise et à l'Ecole, de les donner en latin. Il se faisait ainsi des ennemis non seulement du clergé, mais de tous les lettrés, qui prétendaient (et prétendent encore) que « c'est dégrader et souiller la science que de lui faire parler le langage usuel ». Les clercs et lettrés étaient d'autant plus vexés que Bruno disait : « Si les savants ne veulent pas écrire en idiome ordinaire, c'est parce qu'ils craignent, en perdant le voile des mots grecs et latins, de laisser voir la pauvreté de leurs idées. »

Bruno est intarissable dans ses sarcasmes contre les pédants, les scolarques, les dialecticiens, les faux théosophes, les alchimistes,

tous les faux bonshommes. Il s'attaque aux humanistes aussi bien qu'au clergé. Il reproche aux religieux l'hypocrisie, l'avarice, l'ignorance ; il accuse le sacerdoce de nuire à la vraie religion, en méconnaissant la marche naturelle, et en tâchant d'opprimer l'intelligence. « Jamais, dit-il, la pédanterie n'a été plus en exaltation pour gouverner le monde que de notre temps. » Que dirait-il aujourd'hui s'il revenait ? Il accuse les universitaires de fausser les esprits, de former des ânes et d'organiser ainsi le règne de la *bête triomphante* (titre d'un de ses principaux ouvrages).

« L'âne (le faux savant) ne domine pas seulement dans l'Ecole. Il s'est installé partout, dans les cours et les tribunaux, dans les églises et les temples, aussi bien que dans les universités et les académies ; il s'est emparé de toutes les carrières et de toutes les issues de l'esprit humain. C'est la *bête triomphante* en chair et en os. »

Bien loin de vouloir introduire des mystères dans la religion, dans la philosophie, dans la science, Bruno combat l'autorité sous toutes ses formes et en toutes choses. La principale cause de l'erreur, dit-il, est l'abandon que fait trop souvent la raison de son indépendance et de ses traits. Trop souvent elle abdique son empire pour se soumettre à une autorité étrangère.

Il oppose l'évidence à l'autorité. L'évidence seule doit régner dans la sphère de la science. La critique, l'appel à la raison est le remède contre les erreurs accréditées.

Les enseignements que nous recevons des autres, nous devons les garder fidèlement dans la mémoire ; mais, avant de les adopter et de nous en faire des règles de conduite, nous devons leur faire subir un examen rigoureux. Il ne suffit pas d'amasser pour savoir ; il importe surtout d'éprouver et de vérifier ce qu'on sait. Il ne faut pas seulement recueillir, il faut choisir.

A quoi bon, dit-il encore, en appeler à l'antiquité ? Nous transportons ainsi les débats de notre siècle dans les temps les plus reculés, et nous sommes forcés de reconnaître une bonne et une mauvaise antiquité. Ce n'est pas la date historique, c'est la valeur intrinsèque que l'on doit considérer.

Chacune de ces paroles est une critique indirecte de la méthode employée par les théologiens, les philosophes et les savants de son époque.

« Comment toi, tu oses t'élever contre Aristote ? contre tant

d'hommes ? contre de tels hommes? Pour nous, nous aimons mieux nous tromper à leur suite que d'avoir raison avec toi. »

C'est l'objection qu'ont toujours faite et que feront toujours les esprits poltrons et paresseux, qui se croient et que l'on croit profonds parce qu'ils sont lourds et obscurs.

*
* *

Il est un point sur lequel catholiques et bouddhistes sont à peu près d'accord et qui est une conséquence de leur principe pessimiste. Les uns et les autres préconisent l'ascétisme, les privations, les jeûnes, les macérations, comme l'idéal de la vie humaine. La morale de Bruno est tout à fait différente, et résulte aussi de son optimisme.

Si Dieu est sage, si tout est pour le mieux dans la nature humaine et dans la nature extérieure, nous devons user des biens que Dieu a mis à notre disposition. Les refuser, les mépriser, c'est témoigner de l'ingratitude envers Celui qui nous les donne. C'est même l'insulter; c'est lui dire indirectement : « Tu ne sais pas ce qui nous convient, nous le savons mieux que toi. »

Nous devons donc user des biens de ce monde; mais nous ne devons pas en abuser. Etant créés à l'image de Dieu, nous devons nous appliquer à imiter sa sagesse, et c'est ce que nous faisons en modérant nos appétits et nos plaisirs; en observant surtout de ne pas jouir des biens de ce monde aux dépens de nos semblables.

C'est ainsi que Bruno, après Pythagore, après Aristote, après Epicure, (1) entendait la morale.

La morale ne consiste pas à *ne pas user*, mais à ne pas *abuser* et à *ne pas nuire* aux autres. La vertu fondamentale est la tempérance, la modération. qui consiste à se régler, à se dominer soi-même. Comme l'a dit Wagner ; *Fais ta règle et suis-la*. Si chacun agissait ainsi, il n'y aurait guère besoin de législateurs ni de gouvernants.

C'est cette morale que professe Bruno. Il pourrait dire avec saint Augustin : « Aime Dieu et fais ce que tu voudras. » Il dit positivement : « Ce qui est agréable est permis ; *Quid libet licet*. Cette

(1) On s'étonnera de voir assimilés ces trois philosophes. Mais il faut s'en rapporter à leurs œuvres et non aux scolastiques modernes, qui veulent absolument que les *choses* entrent dans le lit de Procuste de leurs *mots*, afin que leurs élèves puissent répondre congruement à leurs questions dans leurs examens et leurs concours.

maxime est la conséquence logique de l'hypothèse théosophique, *sagesse de Dieu*.

Sous ses différentes formes, dit Bruno, la vertu est toujours raisonnable, c'est-à-dire également éloignée de l'excès et du manque... La vertu consiste à marcher sûrement entre les extrêmes, parce que la vertu consiste à aimer l'être réel et nécessaire, à éviter tout ce qui est sans durée.

En conséquence de leurs principes, les catholiques et les bouddhistes, sont plutôt négatifs que positifs; ils sont plus portés à l'abstention, à la contemplation qu'à l'action. L'expérience prouve d'ailleurs que, partout où ils ont dominé, il y a eu stagnation et même décadence.

Bruno était homme d'action autant que de pensées. Pour lui, il vaut mieux le repentir d'avoir agi que de n'avoir rien fait. « La véritable fin de la philosophie, ce n'est pas de connaître, c'est de vivre et d'aimer, de vivre de la vie divine et d'aimer le bien. »

Connaître *pour* bien vivre. Ainsi la Connaissance n'est pas la fin de l'homme, comme l'enseigne la théosophie bouddhique; elle n'est qu'un moyen.

Dans un des ouvrages de Bruno, l'Oisiveté dit : « C'est la Diligence qui a mis fin à l'âge d'or, en remplissant la terre par ses prétendus arts, de nouveautés et de désordres, et en poussant la pensée et les mains vers des entreprises ambitieuses et corruptrices. »

Jupiter réfute ainsi l'Oisiveté : « Les mains ont été faites pour agir et la raison pour penser; les difficultés, les nécessités sont profitables, étant la source de l'industrie et des arts; dans l'âge d'or il n'y eut ni vices ni vertus; le travail est ce qui rapproche davantage les hommes des dieux. »

La vraie théosophie n'est pas passive, mais active. Le théosophe digne de ce nom croit que Dieu lui a donné la sensibilité et l'activité pour qu'il exerce et, ainsi, développe ces facultés. Il n'attend pas que des Esprits Supérieurs, des Grands Instructeurs daignent venir lui révéler ce qu'il doit croire et faire. Il se dit : « Aide-toi, le ciel t'aidera s'il le juge à propos; mais quoi qu'il advienne, en faisant de ton mieux, tu n'auras rien à te reprocher. »

Ce qui distingue la philosophie véritable, dit Bruno, c'est une constante application à la vie active. La philosophie est un amour passionné, héroïque, de la perfection suprême. Que la flamme dé-

robée au ciel par Prométhée vienne animer les travaux de la science, et le sage ressemblera au créateur même.



Je pourrais pousser plus loin la comparaison entre la philosophie de Bruno et la théosophie bouddhique ; mais en voilà assez, je pense, pour montrer que ces deux doctrines n'ont rien de commun dans leurs principes fondamentaux, que Bruno n'est nullement *bouddhiste* et que nos théosophes sont très loin d'être *Brunistes*.

On doit s'apercevoir aussi que les Spirites, qui n'ont rien à tirer de la théosophie bouddhiste, peuvent considérer Bruno comme un des leurs, comme un continuateur de la doctrine de nos ancêtres, les bardes et les druides. Je terminerai cette petite étude en citant cette belle page de notre vieux philo-théosophe :

« Tout être aspire, en vertu de sa constitution, au but de son existence. Plus la nature d'un être est noble, plus est ardente sa tendance vers le bien... L'homme se trouve placé sur les limites du temps et de l'éternité, entre un modèle accompli et des copies imparfaites, entre la raison et les sens ; il participe de ce double état de l'une et de l'autre extrémité ; il se tient debout, en quelque sorte, à l'horizon de la nature.

... L'instinct de la perfection nous est naturel et inné. Nos sens mêmes ont, comme notre imagination, un domaine illimité ; de quelque côté qu'ils se dirigent, ils se trouvent au centre et ne peuvent atteindre aucune circonférence. Le besoin que nous éprouvons d'une infinie perfection n'est pas une vaine rêverie, un caprice ou un luxe de la pensée ; c'est un besoin réel et permanent, le plus noble et le plus légitime de nos besoins.

« La Perfection spirituelle est la véritable destination de l'homme. Son esprit, chose indivisible, indépendante, divine, se montre le maître de la nature et non son vassal. Il vit pour lui même, toujours agissant et capable de dominer les objets extérieurs ainsi que lui-même... La considération qu'il existe un tel maître (Dieu), pour soutenir un tel ordre (l'univers), réjouit l'âme du sage et lui fait mépriser l'épouvantail des âmes vulgaires, la mort. »

En effet, cette considération a soutenu Bruno jusqu'à la fin : « Malgré l'iniquité du sort qui depuis l'enfance me poursuit, j'aspire sans varier, sans me lasser, au but de ma carrière. Je sens mes

souffrances, mais je les méprise ; je ne recule point devant le trépas, et mon cœur ne se soumettra à nul mortel. »

ROUXEL.

HOMME !

Secoue, ô nonchalant, ta vie artificielle,
Lève-toi, marche, va où le devoir t'appelle.
Dans l'espace azuré, contemple l'Infini,
Sous tes pieds, vois la Terre, où l'effort est béni.

Travaille, et les scrutant, sonde les origines,
Etudie, évalue, et l'abîme imagine.
La doctrine en dehors, recherche l'inconnu,
Et quand tu y seras à la fin parvenu :

Ecoute tous les cris de spasme et de détresse,
Que ton frère déchu, dans un râle, t'adresse.
Arrête tes élans, où le crime est un roi,
Et foisonne l'erreur, semant le désarroi.

Où l'enfant est sans nid, où la source est impure,
Où la femme avilie, a perdu sa parure.
Où la vierge est flétrie, et l'amour corrompu,
Où vivre c'est l'enfer, et le mal est trapu.

Où l'opulence, hélas ! se change en avarice,
La conscience, lourde, encourage le vice.
Où, même le poète, et l'artiste-penseur,
N'a de quoi se nourrir, et quoique précurseur.

La plaie et ses douleurs, tous les anachronismes,
Apaise-les, relève, et combats les sophismes.
Aussi, fais entrevoir les divines lueurs,
La puissance expansive, aux sublimes candeurs ;

En l'épreuve, saisis la justice immanente,
L'inviolable loi, et que tout réglemente.
Etends tes visions, aime l'humanité,
Admire en l'univers, la Très Grande Unité.

C. CERNIGLIARI MELILLI.

Bouddhisme et Spiritisme

III

> **Le corps, enveloppe de l'ame qui y fait sa demeure, est une chose finie, mais l'âme qui l'habite est impondérable, incorruptible, éternelle.**
>
> **Doctrine de KRISHNA.**

Voici les observances prescrites aux religieux et aux religieuses : Ne se vêtir que de haillons ; ne vivre que d'aumônes ; ne faire qu'un repas par jour ; ne prendre aucun aliment après midi, vivre dans la forêt après y avoir passé la nuit, on la quitte pour aller mendier dans la ville voisine ; ne s'abriter que sous le feuillage des arbres ; s'asseoir le dos appuyé sur le tronc de l'arbre qu'on a choisi comme refuge ; pour dormir, il faut rester assis et non point se coucher ; laisser son tapis, une fois qu'on l'a étendu, sans le changer de place.

Enfin, les religieux se rendront au moins une fois par mois, la nuit, dans les cimetières, pour y méditer sur l'instabilité des choses humaines.

Les règles relatives au vêtement méritent une attention particulière et ce sont elles peut-être qui formaient l'originalité la plus frappante des ascètes bouddhiques. Les brahmanes admettaient la complète nudité de leurs sages, aussi se nommaient-ils eux-mêmes « *Les gens vêtus de l'espace* ». Les Grecs, compagnons d'Alexandre, qui les avaient vus sur les bords de l'Indus, les avaient nommés *gymnosophistes* (philosophes nus).

La vie religieuse était un idéal que le Bouddha seul avait observé dans toute son étendue ; mais si tous les hommes ne pouvaient l'atteindre, tous du moins pouvaient pratiquer certaines vertus. Elles sont au nombre de six : l'aumône ou la charité, la pureté, la patience, le courage, la contemplation et la Science.

L'aumône, telle que la comprend le bouddhisme, n'est point la libéralité ordinaire qui donne à autrui une partie des biens qu'on possède. C'est une charité illimitée qui s'adresse à toutes les créatures sans exception et qui impose les sacrifices les plus douloureux. Le Bouddha n'est venu en ce monde que pour sauver les

êtres ; tous ceux qui croient en lui doivent suivre son exemple et ne reculer devant aucune épreuve pour assurer le bonheur des créatures. La charité doit éteindre dans le cœur de l'homme tout égoïsme.

A côté de ses Six vertus, il en est d'autres dont le Bouddha recommande la stricte observation. Ainsi non seulement, il ne faut pas mentir, mais il faut éviter la médisance, la grossièreté de langage et même les discours vains et frivoles. Le vrai religieux a donc de l'aversion pour la médisance, il ne va pas répéter ce qu'il a entendu pour brouiller les gens entre eux ; loin de là, il réconcilie ceux qui sont divisés. Il n'a pas moins d'éloignement pour toute parole grossière. Le langage doux, agréable aux oreilles, affectueux, allant droit au cœur, poli, gracieux pour les autres est celui qu'il emploie.

Une vertu que le Bouddha prêche avec insistance, c'est l'humilité.

C'est en comptant sur ce sentiment d'humilité que le Bouddha peut instituer la confession parmi les religieux et même parmi les fidèles. Deux fois par mois, à la nouvelle et à la pleine lune, les religieux confessaient leurs fautes devant le Bouddha et devant l'assemblée, à haute voix. Ce n'était que par le repentir et par la honte devant les autres qu'on pouvait se racheter. Cette institution du Bouddha subsista longtemps après lui et dans ses édits religieux, le pieux monarque Piyadasi recommande à ses sujets la confession générale et publique tous les cinq ans au moins.

Une chose assez étonnante, c'est que le Bouddha, tout en prêchant le renoncement absolu et l'ascétisme au sein du célibat, n'en a pas moins respecté les devoirs de la famille qu'il a mis au premier rang.

C'est par la prédication qu'il propageait sa doctrine. Soutenu et protégé par les rois, il aurait pu employer la force et la persécution dont use souvent le prosélytisme ; il ne chercha ses armes que dans la persuation ; il charme par ses discours ; il étonne quelquefois par sa puissance surnaturelle ; il ne songe jamais à contraindre, il puise dans l'histoire de ses préexistences passées le récit de ses propres fautes, pour instruire ses auditeurs en les effrayant des châtiments dont elles furent suivies.

Un roi, nommé Açoka a promulgué sous le nom de Piyadasi des

édits gravés sur la pierre. Ce sont des leçons officielles de morale que ce monarque donne à ses sujets ; on les rencontre gravés en vingt endroits de l'Inde et l'on ne peut attribuer des idées si généreuses et avancées qu'à l'influence des doctrines de Bouddha dont Piyadasi s'était fait le tout puissant protecteur.

Que nos lecteurs en jugent.

Commençons par l'édit qui est placé à Guirnar le huitième et qui se trouve répété à Dhauly et à Kapour-di-Guirie. C'est celui où le pieux monarque annonce à ses peuples sa conversion à la foi du Bouddha.

Dans le temps passé, dit Piyadasi, les rois ont connu les promenades de plaisir ; c'était à la chasse et à d'autres divertissements qu'ils se livraient. Mais Piyadasi, parvenu à la dixième année depuis son sacre a obtenu la science parfaite qu'enseigne le Bouddha. La visite et l'aumône faites aux brahmanes, la distribution de l'or et leur faveur, l'inspection du peuple et des pays, les interrogations sur la Loi, voilà les seuls plaisirs qui charment désormais Piyadasi. »

Voici une autre déclaration ; elle se trouve dans le dixième de ses édits répété aux mêmes lieux que le premier, à des endroits éloignés de plusieurs centaines de lieues les uns des autres.

« Piyadasi pense que ni la gloire, ni la renommée ne sont d'un grand prix. La seule gloire qu'il désire, c'est de voir ses peuples pratiquer l'obéissance à la Loi ; car tout ce que Piyadasi peut déployer d'héroïsme, c'est en vue de l'autre monde. Qui ne sait que la gloire détruit souvent la vertu ? C'est une chose bien difficile que le salut, mais il est plus difficile encore dans un rang élevé.

Ces déclarations ont précédé et suivi la convocation du troisième concile qui se tint sous la protection de ce même roi dans la dix-septième année de son règne. Il adressa une missive aux religieux réunis à cette assemblée, cette missive fut découverte par le colonel Burt dans une inscription à Bhabra. En voici une partie :

« Le roi Piyadasi à l'assemblée du Magadha qu'il fait saluer, souhaite peu de peines et une existence agréable.

« Il est bien connu, Seigneur, jusqu'où vont mon respect et ma foi pour le Bouddha pour la Loi, pour l'Assemblée, il n'y a que ce qui a été dit par le bienheureux Bouddha qui soit bien dit. Les sujets que la Loi embrasse, seigneurs, je désire que les religieux

et les religieuses les écoutent et les méditent constamment aussi bien que les fidèles des deux sexes. C'est dans cette vue, Seigneurs que je vous ai fait écrire ceci ; telle est ma volonté et ma déclaration. »

A partir de sa conversion, Açoka ne cessa point d'adresser à ses peuples de semblables exhortations. Voici quelques fragments d'un édit qui est daté de la douzième année de son règne :

« Dans le temps passé, on vit pratiquer le meurtre des êtres vivants, la méchanceté envers les créatures, le manque de respect pour les parents, pour les Brahmanes et les Cramanas. Aussi en ce jour parce que Piyadasi pratique la Loi, le tambour a retenti, la voix de la Loi s'est fait entendre. Je vois ce que depuis bien des siècles on n'avait point vu aujourd'hui, par suite de l'ordre que donne Piyadasi, le roi chéri des Dévas, de pratiquer la Loi.

« La cessation du meurtre des êtres vivants, et des actes de méchancetés à l'égard des créatures, le respect pour les parents, voilà les vertus ainsi que d'autres pratiques recommandées par la Loi, qui se sont accrues. »

Pendant un règne qui ne dura pas moins de trente-sept ans (263-226 av. J.-C.) il poursuivit les réformes morales qu'il avait entreprises. Voici l'édit de la vingt-sixième année de son sacre. Il est inscrit sur le pilier de Delhi à la face qui regarde le nord et répété sur les colonnes de Mathiah, de Radhiah et d'Allahabad.

« Piyadasi, le roi chéri des Dévas, a parlé ainsi : Le bonheur dans ce monde et dans l'autre est difficile à obtenir sans un amour extrême de la Loi Aussi est-ce là mon commandement que cet amour s'accroisse. Tous mes gens, tant les premiers que ceux des villages et ceux de rang moyen doivent obéir à cet ordre. C'est également ainsi que doivent agir les grands ministres eux-mêmes, car ceci est mon ordre que le gouvernement ait lieu par la Loi. »

Dans un autre édit, le roi ordonne que la confession générale des fautes ait lieu au moins tous les cinq ans et il enjoint au prince royal qui gouverne comme vice-roi à Oudjein de faire procéder à cet acte important sans déranger les gens du peuple de leurs travaux.

Açoka se montre aussi très charitable envers les criminels qui ont été condamnés à mort. Il veut q e, entre la sentence et l'exécution, on leur laisse trois jours de sursis, afin qu'ils aient le temps

de se préparer à mourir. Ils pourront, par le repentir, par des aumônes ou par des jeûnes, racheter leurs fautes et adoucir les châtiments qui les attendent dans l'autre monde.

Voilà bien des révélations étonnantes qui montrent la réforme bouddhique sous un jour tout nouveau dans son action sur les gouvernements et les peuples, mais voici quelque chose qui doit surprendre encore davantage nos lecteurs. Ce roi, l'ardent promoteur de la foi est en même temps plein de tolérance. Il croit au Bouddha de toute la puissance d'une conviction qui se traduit par les actes les plus décisifs et cependant, loin d'inquiéter les autres croyances, il les protège et les défend contre toutes les attaques. Il veut de plus que chacun de ses sujets imite ce grand exemple et respecte la conscience de ses voisins, tout opposée qu'elle puisse être à la sienne. Dans le septième édit de Guirnar, reproduit à Dhauli et à Kapour di-Guiri, Piyadasi s'exprime ainsi :

« Piyadasi, le roi chéri des Dévas, désire que les ascètes de toutes les croyances puissent résider en tous lieux, car ils recherchent également et l'empire qu'on exerce sur soi-même et la pureté de l'âme.

Dans le douzième des édits de Guirnar nous lisons :

« Piyadasi, le roi chéri des Dévas respecte toutes les croyances, ainsi que les mendiants. On ne doit honorer que sa propre croyance, mais il ne faut jamais blâmer celle des autres. Ainsi, il n'y a que le bon accord qui soit utile. Et ceux qui ont foi à une religion particulière doivent se répéter ceci : « Le roi chéri des Dévas n'estime pas autant les aumônes et les marques de respect que ce qui peut augmenter la bonne renommée et le développement de toutes les croyances. »

L'immense et très heureuse influence de la morale bouddhique sur les individus et sur les peuples nous semblent démontrée. C'est un très grand résultat qu'il était bon de constater et qui doit occuper une place dans l'histoire de l'humanité.

(*A suivre*) ISIDORE LEBLOND.

*
* *

L'abondance des matières nous oblige à reporter au prochain numéro la suite de l'article de M. le général Noël : La Sainte Vierge dans l'histoire.

Ouvrages Nouveaux

Mes Rapports avec le Diable

Par Ch. LANCELIN

Coups de Sonde dans le Mystère, orné de 22 planches hors-texte. Prix : 3 francs. MM. Hector et Henri Durville, éditeurs, 23, rue Saint-Merri, Paris.

L'auteur connu pour des expériences audacieuses de psychisme n'a pas voulu, lorsqu'il écrivit sa *Trilogie de Shatan*, qui est une triple négation de l'existence du diable, qu'on pût lui reprocher de s'être tenu dans la théorie pure. Il a donc fait un certain nombre de tentatives pour se trouver en présence de cette Entité du Mal, si elle existait. Mais le bruit de ses expériences à cet égard a transpiré et à la suite certains l'ont accusé de *sataniser*.

C'est donc pour remettre les choses au point qu'ial a publié cet ouvrage, véritable plaidoyer où il rend compte de tous les procédés qu'il a mis en œuvre pour arriver expérimentalement à une certitude en ce qui concerne l'existence objective du démon.

Ce volume est accompagné de superbes planches hors texte, qui montrent les apparences diverses sous lesquelles les âges successifs et les croyances les plus opposées ont figuré le Génie du Mal, depuis le serpent de la Genèse jusqu'aux hallucinations contemporaines, depuis les religions Extrême-orientales jusqu'au Lucíférisme de l'Occident.

Mes Rapports avec le Diable est un livre de haute curiosité, appelé au même succès que les autres ouvrages de cet auteur qui l'ont précédé : *L'Au-delà et ses problèmes*. *La Sorcellerie des campagnes*.

(Note de l'Editeur.)

Tout le monde magnétiseur

Par Fernand GIROD

Recueil d'expérimentation magnétique et hypnotique à l'usage des amateurs, des professionnels et des gens du monde. Une gentille brochure, très belle édition. Prix franco : 2 francs.

Tout le Monde Magnétiseur

Tel est le titre suggestif sous lequel se présente la nouvelle brochure du jeune maître que des travaux antérieurs ont fait honorablement connaître *Tout le Monde Magnétiseur*, c'est sous une forme concrète, la synthèse de tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour dans le domaine de l'expérimentation magnétique et hypnotique : c'est l'essence résumée de tous les cours qui ont été lancés à grand renfort de publicité par les instituts magnétiques et latéro-magnétiques des deux mondes et qui se vendaient 15, 20, 30 et 50 francs.

Tout le Monde Magnétiseur, c'est l'exposition de tout un plan d'expériences faciles à réaliser par et sur la première personne venue. C'est un livre éducatif par excellence.

Tout le Monde Magnétiseur sera le *vade mecum* de tout expérimentateur averti. C'est aussi le meilleur ouvrage que nous puissions recommandere n tout premier ordre à nos chefs de groupes.

(Note de l'Editeur.)

Premiers éléments de magnétisme expérimental

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Mazzini et la réincarnation

Plusieurs Revues ont reproduit et nous même avons cité des déclarations nettement spiritualistes de Mazzini. Nous trouvons dans le numéro d'août d'*Ultra*, une lettre du célèbre républicain à Miss Harriet King, dont nous extrayons un passage, que rend d'actualité l'enquête ouverte par Calderone, le distingué rédacteur de *Filosofia della Scienza*.

Après quelques considérations et des conseils de l'ordre moral le plus élevé, l'auteur ajoute :

« Si la loi de la vie est *progressive*, vous ne pouvez, par une seule auto-abdication arriver à Dieu instantanément. Selon notre foi, vous pouvez être tenue à atteindre sur cette terre le degré d'idéal auquel peut atteindre l'Humanité, avant d'arriver à un état de vie supérieur et devenir, comme je dirai pour être plus intelligible, l'Ange.

« Vous pouvez recommencer à vivre de nouveau sur la terre dans diverses conditions ; mais vous ne pouvez avancer que pas à pas. »

« Le suicide volontaire de l'âme, préconisé par le Brahmanisme, le Bouddhisme et, sous une autre forme, le Christianisme, est une stérile et vaine tentative de nier le temps, l'espace et les difficultés que tôt ou tard il faudra surmonter par notre propre initiative... »

Une étrange prophétie

Voici une prophétie que la revue italienne accueille avec une faveur que l'on comprendra et dont la première partie seule est accomplie à l'heure actuelle ; nous la donnons à titre de document :

« Il y a quelques années, *dit Ultra*, le professeur Louis Goretti, directeur des Écoles Italiennes d'Orient, se trouvant à Benghazi, dans l'accomplissement de ses fonctions, alla visiter l'oasis de Koufra. Pendant son séjour il alla saluer l'ermite de Nasr-el-Tin, nommé Ahmed et qui, quoique âgé de cent ans, se rappelait parfaitement les hommes et les choses. Après une longue conversation avec son visiteur, qui parle et écrit très bien l'Arabe et d'autres langues orientales, l'ermite conclut son discours par cette phophétie, qui s'est déjà presque complètement réalisée : « La domination turque dans ces contrées sera remplacée dans peu d'années par un gouvernement plus humain et civilisé. »

« Abdul-Hamid sera renversé par quelques forcenés, au nom de la liberté et sous ce nom ils gouverneront d'une façon encore pire, jetant la Turquie dans la discorde, dans la misère, dans la désolation. Un vizir athée, adhérent à vos principes, maudit de Dieu, ruinera la patrie et préparera la fin de l'empire Ottoman. Tout le monde musulman s'unira pour maudire cet homme, qu'Allah envoie pour châtier les croyants qui ont toléré cette tourbe de rénégats, plus acharnés que les nfidèles contre l'Islam. »

Identification par la photographie

M. Merlini, de Sambenedotto del Trento, adresse à *Ultra* la lettre suivante, dont le contenu est confirmé par trois témoins :

« Mon père Frédéric Merlini mourut, le 8 juillet 1869 à Sambenedetto del Tronto, lorsque j'avais à peine 4 ans et que j'avais un frère moins âgé, qui est aujourd'hui à Cardiff. Nous n'avons donc guère connu notre père et nous n'en possédions aucune photographie. »

« Dans une séance avec un médium photographe, à Cardiff, mon frère fut photographié, le 21 avril dernier, ayant un fantôme près de lui. Il m'envoya ici, en Italie, une épreuve en me demandant si je connaissais ce fantôme. »

« Ici, à Sambenedetto on affirme de la façon la plus formelle que c'est le portrait de notre père défunt. Tous ses amis et contemporains l'ont reconnu sans aucune hésitation. Il ressemblait beaucoup à ses deux fils. »

« Je dois ajouter que dans ces derniers mois nous avons formé un petit cercle spirite, où j'ai obtenu de mon père de magnifiques communications par la typtologie. Dans l'une il disait : « Mon cher fils, je t'aime ! Tu auras sous peu une grande satisfaction. » Et je l'ai obtenue telle que je ne l'espérais pas !

Suivent les signatures de trois des contemporains du père ; les autres ne sachant pas signer.

Un songe confirmé

Parmi les notes si nombreuses et intéresantes, ajoutées par Tummolo à l'œuvre d'Aksakoff nous citerons aujourd'hui la suivante :

« A propos de la médiumnité de Mme Lena Ponzoni, aujourd'hui décédée, mais que j'ai beaucoup connue pendant les dernières années de sa vie terrestre et dont j'ai constaté les facultés médianimiques, je crois bien avoir cité certains faits dans un numéro que je ne puis retrouver de la Revue *Luce e Ombra*, entre autres un songe véridique analogue à celui que rapporte Aksakoff.

« Chez le médium susdit, demeurant à Rome, via Latini, se manifestait souvent une entité mystérieuse, qui devait être l'esprit d'un certain Volpi, dont les communications furent toujours trouvées exactes. Cet esprit, par la médiumnité de Mme Ponzoni, produisait en outre d'autres phénomènes remarquables, tels que l'apport d'un pied de pensées. Sur ces indications, M. Ponzoni et un médecin, qui ne veut pas que son nom soit divulgué, retrouvèrent l'emplacement d'où la plante avait été enlevée. »

« Mais le songe sur lequel je désire appeler spécialement l'attention eut lieu avant ce dernier phénomène. Pendant que le médium était plongé dans un profond sommeil, il se présenta à sa vue un homme d'un âge avancé, d'un aspect bienveillant et poli, ayant le menton orné d'une barbiche. Il lui dit qu'il avait autrefois habité la demeure où elle se trou-

vait actuellement, que c'était là que son esprit s'était désincarné, et qu'il ne pouvait s'empêcher d'y revenir de temps à autre. »

« Pour lui donner une preuve de ce qu'il disait, il la conduisit au cimetière, le Campo Verano de Rome, où se trouvait sa tombe. Il recommanda à Mme Ponzoni de bien retenir les rues qu'il allait lui faire suivre, afin de faire un contrôle sérieux dès qu'elle serait réveillée. »

« Quoique la maladie du cœur qui devait l'emporter ne lui eût jamais permis de visiter ce cimetière, elle put dès son réveil en faire une description si exacte à son mari qui demeure actuellement via dei Pontefici, 48, à Rome, et lui dépeindre si bien la tombe, que celui-ci la reconnut sans peine ainsi que le chemin parcouru. »

Phénomène de transport bien contrôlé

Tummolo emprunte à *The banner of Light* de Boston la relation d'une expérience organisée par le Dr Ordway et une nombreuse commission dont tous les membres ont signé le procès-verbal, avec Mme Etta Roberts comme médium.

« Pour la meilleure intelligence du lecteur, nous devons avertir que ce médium donne des séances publiques et se fait enfermer dans une cage, avec toutes les précautions et garanties que désirent prendre les commissions qui se forment pour le contrôler. . »

« Ce qui étonnait était le fait que, le médium étant placé dans une cage fermée à clef, entourée de liens fixés avec des cachets et scrutée scrupuleusement dans tous ses éléments de fer et de bois, les spectateurs le voyaient sortir dans un état somnambulique, sans qu'il fût possible de découvrir par où et par qui il en était extrait sous les yeux des nombreux spectateurs. »

« Une série de séances de ce genre avait eu lieu avec Mme Roberts, sous la surveillance d'une commission spéciale, sans qu'on ait pu expliquer le phénomène et le considérer autrement que comme l'œuvre d'un agent invisible et d une force inconnue jusqu'ici. »

« Tous convenaient qu'il n'était pas possible d'invoquer aucune fourberie ; la cage restant constamment à la disposition du public et des commissions, le local étant surveillé, il était facile de s'assurer qu'il n'existait ni appareil ni mécanisme destiné à tromper le public. »

Cependant comme les faits de ce genre laissent toujours subsister quelque doute, jusqu'à ce qu'à force d'observations et de recherches on arrive à une conviction définitive, le Dr Ordway, de Boston, résolut d épuiser tous les moyens d'investigation. Il demanda d'être enfermé lui-même dans la cage, au lieu et place du médium , et d'en être extrait à travers le treillis de fer et les liens de sûreté. »

« Son projet fut admis et le Docteur fit lui-même les préparatifs, examinant et faisant inspecter l'appareil par d'autres. Le soir du 29 août fut fixé pour la séance et le Dr Ordway prit toutes ses dispositions, assignant à chacun son poste et s'assurant que par aucun moyen, par aucune intervention quelconque on ne pouvait recourir à une supercherie. Il tint à dé-

clarer hautement qu'il venait *avec la pleine conscience de ne chercher que la vérité*, et ajoutant ceci : *Je ne crois pas que les faits en question puissent s'accomplir et s'accomplissent de la façon que l'on dit.*

« Il entra ensuite dans la cage et s'y assit tranquillement. Le révérend Lauzer se chargea de la porte, la ferma avec une clef de forme spéciale, qu'il confia ensuite à Mme Mulhauser. »

« Les lumières furent éteintes et presque aussitôt commencèrent les phénomènes de matérialisation et divers autres phénomènes spirites, qui absorbèrent l'attention de tous les assistants. Si les lumières étaient éteintes, on n'était pas pour cela dans l'obscurité, car des formes lumineuses s'étaient montrées successivement, qui étaient non seulement visibles, mais répandaient de la lumière autour d'elles. Ces formes étaient reconnues comme des êtres hmains, ayant vécu sur terre, portant une lumière de nature inconnue, habillées de vêtements très brillants, se mouvant dans tous les sens. On entendait des voix et des murmures provenant de ces formes humaines, qui semblaient bien vivantes et remplissaient de stupeur ceux qui assistèrent à cette scène et purent se croire en proie à un songe. »

« Une de ces voix demanda à Mme Roberts de s'approcher de la cage afin que combinant ses fluides avec les leurs, il leur fôt possible d'enlever le Dr Ordway de cet appareil. Le médium tremblait et n'osait pas s'avancer ; mais le Dr Nathan J. Morris l'encouragea et l'y conduisit. La position du docteur fut telle qu'il eût été impossible d'ouvrir la cage sans le heurter, car il n'en était éloigné que de quelques pouces. »

« Le médium se trouvait dans un état étrange d'excitation et tout-a-coup, poussée par une force extrordinaire, il vint tomber évanoui entre Messieurs Brooks et Gilett. Quant au docteur Morris, il ocupait toujours la même place et au même moment, il vit le Dr Ordway debout à son côté, hors de la cage. »

« L'expérimentateur sceptique était abasourdi et il lui fallut l'aide du docteur Morris pour commencer à se mouvoir. »

« On fit la lumière et tous virent le Dr Ordway en liberté. Il était dans un état anormal ; il ressemblait à un somnamble, ne se rendant pas compte du lieu où il se trouvait et ce ne fut qu'au bout d'un certain temps qu'il parvint à comprendre ce qui lui était arrivé. Il avait été plongé dans une sorte de léthargie et s'était retrouvé hors de la cage, sans savoir comment ni par qui. »

« Emerveillés, les assistants voulurent s'assurer par leurs propres yeux de l'intégrité de la cage. A la demande de diverses personnes, M. Mulhauses, qui tenait la clef, la remit au docteur Storer. Celui-ci, avec quelques autres assistants, examina la serrure et toute la cage, dans ses moindres parties. De cette inspection il résulta la constatation que out était exactement dans le même état que lorsque le docteur y était entré. »

« Le fait était évident ; mais comment l'expliquer ? On ne pouvait

mettre en doute qu'un agent étranger doué d'une puissance considérable produisait des phénomènes d'une espèce inconnue jusqu'ici. »

Le compte rendu est suivi de onze signatures. Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Les voix en 1912

Le vice-amiral Usborne Moore continue à raconter dans le *Light* les nombreuses séances publiques et privées auxquelles il assista, avec Mme Wriedt comme médium.

Dans le numéro du 7 septembre il donne la parole à un de ses amis, M. W..., inconnu du médium, qu'il introduisit à l'une de ces séances privées. Après divers incidents et l'apparition d'un fantôme qui ne parla pas et que M. W.. crut être sa femme, une voix se fit entendre par la trompette, déclarant être une Mme P..., femme d'un membre de la S.P.R. et connue de M. W... Celui ci dit : « Mme P... était une charmante jeune femme de Dublin, à laquelle pendant plusieurs étés j'avais l'habitude de faire visite, le premier Dimanche de chaque mois, dans la soirée. Je causai avec cet esprit pendant quelques minutes. Elle me rappela une séance à laquelle j'assistai. Je lui demandai : « Est-ce celle avec Mme Mitchell ? » — Oui, c'est avec elle. » Elle me rappela un incident désagréable provoqué par Cissie, le contrôle de Mme Mitchell, et elle ajouta : « Je ne pourrai plus désormais vous offrir le Thé. »

« Je lui dis : « comme forte preuve de votre identité, je voudrais que vous puissiez me dire si vous vous rappelez la visite que je vous fis dans une circonstance spéciale, pendant votre convalescence. » Elle répondit aussitôt : « Oui, oui ; ici à Londres » — « Mais à quelle adresse ? » Sa réponse étant peu distincte, je lui demandai : « Etait-ce dans le voisinage de Warwick Avenue?» — « Non, Warwick Avenue ne me rappelle rien ». Je crus qu'elle avait prononcé le nom de Torrington-Place et je lui demandai si c'était là. Elle répondit aussitôt et avec une vive insistance : « Non, pas à Torrington-Place ; ce fut à Warrington Crescent ! » Ce qui était exact ; mais j'avais tout à fait oublié cette adresse. »

M. W... raconte ensuite qu'à deux reprises il fut invité à tenir les deux mains du médium et que dans ces conditions il reçut des roses, dont les bouquets se trouvaient dans des vases sur une table peu éloignée.

Deux visions confirmées

James Hyslop, dans le numéro d'Août du *Journal of American Society for Psychical Research*, reproduit le récit par M. Turvey de deux visions de même nature, que les événements confirmèrent. Voici ces deux cas :

« Dans la nuit du 10 ou 11 octobre 1906, j'étais étendu dans mon lit

et je songeais, n'étant nullement ensommeillé. Tout à coup j'eus conscience que je n'étais pas seul. Je vis une charmante femme entrer dans ma chambre. Elle était couverte d'une draperie blanche, ressemblant à de a mousseline. Elle portait à la main une fleur semblable à un lys et une sorte d'étoile ou de diamant brillait sur sa tête. Ses traits étaient remarquablement beaux. Elle se pencha sur moi et me dit : « Je désire que vous me décriviez Dimanche à un monsieur que vous trouverez dans le Hall. Je m'adresse à vous aujourd'hui, parce que je ne pourrai y aller moi-même, car je suis tenue dans une maison où nous recevons des enfants et que je suis désignée pour remplir cette fonction Dimanche. Regardez-moi bien, de façon à vous rappeler tous les détails (cheveux, nez, yeux, bouche, âge, taille, etc...) »

« Je me dis à moi-même : « Voyons, Turvey, vous vous êtes entiché du spiritisme et il surexcite votre imagination et provoque des hallucinations. »

« L'Esprit dit : « Oh ! non je ne suis pas une hallucination ; décrivez-moi. Voyez ! Je vais prendre mes vêtements terrestres pour rendre votre tâche plus aisée. Alors elle disparut comme s'éteint une lampe électrique et reparut un instant après : mais alors elle portait une jaquette de soie, une jupe verte, des bottines de cuir, une toque avec plume et un nœud. « Regardez ! Voici de quelle manière je tiens un livre ! Voici comment j'ouvre une porte ! » En disant cela, elle faisait les gestes. (Lorsque, plus tard, je les reproduisis, ils furent reconnus instantanément). »

« Elle ajouta : « Dites à ce monsieur ; Une fleur, un livre, une bague ». Je le fis le Dimanche suivant et il répondit : Oui ! La bague est actuellement chez moi. »

« J'annexe une lettre prouvant que je décrivis cet esprit *avant* le Dimanche. La reconnaissance est signée dans mon livre par trois témoins et je puis citer le monsieur qui avait connu cette dame pendant sa vie terrestre, si cela est nécessaire. Je dois ajouter qu'à cette époque, ce monsieur m'était tout à fait inconnu. »

Voici l'attestation :

Bournemouth, 5 juin 1907.

Mon cher Turvey,

Je me rappelle parfaitement que lorsque je vous fis visite, vers le 12 ou 13 octobre 1906, vous m'ayez parlé d'une visiteuse de l'autre monde. Vous me l'avez décrite en détail. Le 14 octobre 1906, vous avez répété cette description à un monsieur faisant partie de notre auditoire, pour lequel l'esprit était venu, et qui le reconnut immédiatement. »

Sincèrement vôtre,

John Walker. »

***

Voici maintenant le second récit du même voyant :

« Une nuit, vers le 3 Novembre 1906 j'étais couché, lorsque tout à coup un esprit de forme très particulière apparut près de mon lit. Je dois faire

remarquer que, de ce côté, mon lit n'est éloigné du mur que de quelques pouces, de telle sorte que l'apparition paraissait *en partie* engagée dans l'épaisseur de la muraille. Je dois en outre signaler que, quoique j'eusse déjà eu d'autres visites semblables, je me dis : « Turvey, je crois que vous perdez la tête. »

« L'apparition après m'avoir observé quelque temps, me dit :

« Eh ! bien, mon jeune ami, je désire que vous me regardiez bien, de façon à pouvoir faire de moi une fidèle description dans votre réunion de Dimanche prochain. Observez bien ma face petite et ronde, avec ses cicatrices de petite vérole ; mes yeux noirs et perçants ; la forme de mon haut chapeau. »

« Non, lui dis-je, je ne veux pas oublier votre description. Qui êtes-vous ? Pour qui venez-vous ? Comment pourrai-je m'assurer que vous ne me mystifiez pas ? »

« Croyez bien, mon jeune ami, que jamais vous n'auriez pensé à la personne pour laquelle je viens. Je suis un être exceptionnel et il n'y a dans cette ville que deux personnes qui *pourraient* me reconnaître. Vous aurez à peine dit que vous m'avez vu, qu'elles me reconnaîtront aussitôt. On ne peut me confondre avec qui que ce soit.

« Je le considérai très attentivement. C'était certainement un original ; lorsqu'on l'avait vu, on ne pouvait l'oublier. Après quelques minutes il reprit :

« S'il se produit le moindre doute, voici comment vous les enlèverez : vous direz à la dame qui me reconnaîtra que la dernière fois que nous nous rencontrâmes nous eûmes une certaine explication. Voici la chose. Je la vis arriver au galop d'un cheval à travers mes champs, bondissant dans mes récoltes comme une aventurière. Elle vient droit à la porte près de laquelle je me trouvais et que je lui fermai en face. Elle ne dit pas un mot : mais elle eut l'audace de la franchir et de passer outre. J'en fus quelque peu stupéfait et je l'attendis. Quand elle revint, elle m'expliqua sa conduite et tout s'éclaircit. »

« Je me décidai à faire la description demandée, le Dimanche suivant, à notre réunion et je la risquai. J'avais à peine fini de parler, qu'une dame se leva du milieu de l'assemblée et reconnut que la description était correcte et que le recit était exact dans tous ses détails. C'était un *squatter* établi sur les confins de la propriété de son mari. Un de ses domestiques ayant été piqué par un serpent, elle était montée à cheval pour aller chercher un médecin. Pour gagner du temps, elle avait passé à travers les champs et franchi la barrière. A son retour, elle l'avait retrouvé et lui avait expliqué les causes de sa conduite, ce qui avait supprimé toute difficulté. »

« Cette dame n'était que de passage à Bournemouth et m'était totalement inconnue. »

D[r] DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ALLEMANDE

Ubersinnliche Welt. — N° de Septembre 1912

Les récentes manifestations de hantise à Klagenfurth, communiquées par le correspondant Alois Kaindl de Linz, à date récente, portent sur des faits relatés dans une lettre de la dame Lore Pernhaupt adressée à son gendre, faits dont elle fut témoin.

« Je m'empresse de te faire connaître les manifestations qui se sont « produites la nuit dernière (du 14 au 15 juin) dans notre demeure. (Je « dois tout d'abord te faire remarquer que depuis la Pentecôte, rien de « remarquable n'avait été constaté). J'avais dormi jusqu'à minuit, lors- « que je m'éveillai et eus l'idée d'aller respirer un peu d'air pur à la fe- « nêtre. A ce moment je perçus derrière moi un bruit de pas nettement « caractérisé. Je m'empressai de me recoucher, pendant que le bruit con- « tinuait à se produire dans toutes les directions de la chambre. Vers « une heure, j'entendis des coups et des grattements très légers au piano « et dans le voisinage de ce meuble. Sur ces entrefaites, mon mari se « réveilla à son tour, et nous échangions nos impressions, jusque vers 2 « heures, lorsque nous entendîmes nos voisins qui réintégraient leur do- « micile,ce qui prouve que nous étions bien éveillés tous deux.Pendant que « mon attention se portait toujours sur le bruit des allées et venues qui « ne cessait de se produire,tant dans notre chambre que dans les pièces con- « tiguës,et qui,je le répète,était particulièrement retentissant et sans trève, « *j'éprouvai tout à coup la sensation d'un poids lourd qui s'appuyait sur « moi, en même temps que je fus impressionnée par un souffle de vent glacial « et que je fus comme électrisée des pieds à la tête. Pas pour tout au monde « je n'aurais pu articuler une parole ou un appel, mon cou était étroitement « comprimé par une étreinte indéfinissable.* Tout cela dura de 1 à 2 secondes « seulement, mais assez longtemps toutefois, pour qu'il me soit impossi- « ble de traduire l'effrayante angoisse qui m'avait assaillie. Ma main « droite commença tout d'abord à être libérée de ce sentiment de paraly- « sie générale, ensuite je pus appeler et mon mari fit aussitôt de la lu- « mière ; mais je fus longtemps à reprendre mes forces et la liberté de « mes mouvements. Les pas continuaient à se faire entendre, quoique la « lampe fût allumée et que l'aurore commençât à se dessiner ; il arriva « même que la cadence se modifia à un certain moment, et j'entendis « nettement que la force qui produisait ce bruit, à pas comptés,s'accéléra « subitement, comme si l'invisible qui en était la cause, s'était mis à cou- « rir à travers la chambre. Mon mari et moi, nous eûmes l'intuition de « la présence de quelqu'un, qui aurait la préoccupation de chercher quel- « que chose ou un objet qnelconque, en furetant de tous côtés. Cette ma- « nifestation, ininterrompue jusqu'alors, dura jusqu'à 5 heures du matin, « quoiqu'il fit déjà grand jour. J'eus lieu de remarquer que les bruits de-

« venaient plus intenses, lorsque je traversais la chambre pieds nus. Que « ce genre de manifestations puisse avoir un caractère personnellement « intime ? Je croirais assez que la cause restera mystérieuse puisqu'elles « persistèrent malgré la lampe allumée et quoiqu'il fit grand jour ; d'au- « tant plus que ces faits se produisirent irrégulièrement et à dates indé- « terminées. En effet, 15 jours s'écoulent sans aucune manifestation ap- « préciable, et subitement il y a abondance de faits bruyants dans le cours « d'une seule nuit. Penses-tu que nous puissions être liés intimement à « cet ordre de faits et que ceux-ci nous poursuivent en cas de départ ? »

Au lieu de m'attacher à rechercher comment ces phénomènes auraient dû être contrôlés par les témoins, j'estime qu'il sera plus rationnel de les mettre en comparaison avec des faits identiquement produits et relatés avec toute la sincérité désirable, dans l'ouvrage connu du Dr Just Kerner.

Page 160 : Il est rapporté, qu'un certain soir, l'assesseur au tribunal supérieur Theurer fut subitement tiré de son sommeil par un bruit de pas feutrés qui se manifesta dans la pièce donnant accès à sa chambre à coucher. — Page 165 : Il est fait mention de bruits analogues à ceux produits par la cadence d'un pas d'homme se promenant devant la porte de la pièce occupée par le correspondant et narrateur Bürger. Page 200 : La plupart des témoins de faits identiques affirment à l'unanimité, que l'approche de ces faits était toujours annoncé par un courant d'air froid, parfois par une vraie bourrasque. Page 11 ; La femme du geôlier principal Mayer affirme de son côté avoir entendu des bruits de pas d'un homme qui aurait été chaussé de pantoufles, et lorsqu'il m'arriva d'entendre ces bruits, dit-elle, *je fus prise de sensations de crampes à la gorge et d'étouffements, en même temps que je me sentais frissonner au contact d'un froid glacial*. Des déclarations émanant de différents témoins, il ressort que ces manifestations produisaient sur ceux-ci *un sentiment de compression physique et une paralysie momentanée des cordes vocales et de l'économie générale*, d'ailleurs comme s'ils se trouvaient subitement placés dans une atmosphère et un milieu tout autres (voir page 199). — Page 181 : Le Dr Just Kerner raconte que dans la nuit de la St-Thomas sa femme fut réveillée par des bruits insolites, comme ceux produits par des brisures de débris de bois ; des frôlements et de légers coups furent ensuite frappés sur la table de nuit, suivis bientôt de tiraillements qui étaient imprimés à la couverture du lit, jusqu'au moment où ma femme tourna la tête. Elle vit alors dressée contre elle une entité blanche dont la figure pâle ne lui rappela aucune physionomie connue. A ce moment *elle voulut crier, mais fût dans l'impossibilité absolue d'articuler le moindre son, la gorge violemment contractée*, elle put tout au plus râler péniblement. Réveillé à mon tour, je sautai à bas du lit *et mon geste suffit à la dégager de l'étreinte qui la paralysait*, ce qui lui permit de me raconter ce qui venait de se passer et ajoutant que, prise de terreur à la vue de cette apparition spectrale, elle s'était brusquement tournée vers le mur, où elle continua à voir la lueur qui émanait du spectre. Celui-ci s'évanouit instantanément

au moment où je me réveillais à mon tour. *C'est à cet instant précis qu'elle recouvra la parole.* — Page 184 : Il y est relaté que dans la nuit du 27 au 28 du même mois, les mêmes manifestations se renouvelèrent : coups, frôlements, cassures de débris de bois, et enfin apparition d'une entité fantômale se dressant en face du lit avec sensation de paralysie des cordes vocales chez ma femme. Page 49 : la femme Dorothéa Brenner témoigne d'un bruit de pas qui se dirigeaient de son lit vers la porte et vice versa. De même la dame Mayer témoigne sous la forme d'un compte rendu, du fait ci après : Peu à peu la forme vaporeuse et une sensation de froid se rapprochèrent de moi et en même temps *je ressentis à la figure l'impression de fourmis qui cheminaient à même la peau.* (Le Dr Kerner fait la remarque que *des sensations de cette nature furent éprouvées par maintes personnes au cours d'apparitions dont elles furent témoins*).

Les phénomènes de hantise qui se produisirent antérieurement à Weinsberg atteignirent leur maximum à l'époque de l'Avent. Il est possible que les manifestations de Klagenfurt eurent également leur plus grande acuité à la même époque, et par suite, présentent dans leur genre une certaine similitude qui constitue un élément appréciable pour les recherches tentées dans un but scientifique.

Ces recherches ne me paraissent pas devoir être aussi insurmontables à entreprendre que le fait d'établir l'origine même de cet ordre de manifestations Il s'agira de rechercher si de tels phénomènes ne peuvent pas être attribués à une action *télékinésique soit de vivants ou d'êtres décédés.*

Les cas de hantise constatés à Weinsberg tendraient à prouver qu'ils peuvent se manifester par modalité de déplacement, c'est-à-dire que leur production n'est pas nécessairement liée au lieu d'origine de la première manifestation.

***

Linz, le 31 juillet 1912

Très honoré Monsieur Rahn, je vous adresse ci-joint un nouveau document de la part de mon ami M. Josef Obersneier, concernant les phénomènes récemment constatés à Klegenfurth. A titre de constatation nouvelle, un rôle nouveau parait y être joué par la belle-mère de mon ami, et des remarques faites par la famille Pernhaupt, il résulterait que les phénomènes de hantise augmentaient en acuité avec la marche croissante de la lune. Il avait d'ailleurs déjà été établi par les recherches poursuivies par le Docteur Meier, à Carhsruhe, opérant avec le concours des deux somnambules : Marie N. et Julie L. que les périodes de morbidité, dans ce genre de phénomènes, se trouvent en relation étroite avec les variations lunaires.

Les observations relevées à ce sujet par ledit Docteur permettent d'établir que les manifestations ascendantes et décroissantes des caractères somnambuliques de ses 2 sujets d'expérience précités, s'encadraient dans la durée d'évolution d'une lunaison complète, et d'après Doppet, il serait non moins établi que le maximum des crises somnambuliques était

en étroite coïncidence avec le moment de la pleine lune. Nous trouvons d'autre part, d'après Daumer, la définition variée de l'oppression noctnrne : De tout temps, l'être humain peut se trouver, dans le cours du sommeil, sous un certain malaise, dit-il ; cette disposition pénible serait engendrée par un esprit ou un fantôme, à en juger d'après les croyances populaires les plus anciennnes ; cette obsession nocturne est nettement traduite par des expressions spéciales ; en allemand : Alp, Mahr, Trud, etc ; en anglais ; sirghtmare ; en français : cauchemar ; en italien : pesaruolo (de caucher, caleare et pesare) oppresser, alourdir ;en grec : ephialtes, epialtes (le sauteur agressif) ; enfin, en latin : incubo. Cet état particulier se manifeste par une sensation pénible d'anéantissement physique, de déchéance musculaire et d'inertie, qui n'arrivent pas à surmonter les tentatives faites pour se débarrasser de cette étreinte lourde, au cours de laquelle il arrive parfois de pouvoir dégager un point de départ, une liaison entre les faits, où l'on croit voir et entendre. Il arrive parfois que l'enchaînement des impressions emprunte un tel caractère d'effroi que la mort peut s'ensuivre. Je ne doute pas que chacune des définitions données ne puisse, en effet, concerner certaines perturbations physiologiques qui soient du domaine médical. Par la suite, bien des cas pourront être attribués aux conditions et positions occupées par le dormeur, aux irrégularités de régime, à l'atmosphère malsaine ou viciée. En cela il est singulier de constater que latéralement à des cas qui répondent à ce genre de classification, il s'en produise qui ne soient pas à l'abri des influences néfastes et qui ne sont justiciables ni de la position ou modification apportée au sommeil, ni au régime, ni à l'ambiance. Dans ces derniers cas particuliers, l'on se trouve dans la nécessité de faire intervenir l'influence de la magie ou d'entités du domaine des esprits. Il se produit des cas probants où des humains, plongés dans le sommeil, émettent la faculté d'exercer une action mécanique effective à distance, de même que celle de pouvoir s'extérioriser au loin, sans abandonner ni leur lit ni leur demeure. Ce genre de phénomènes dépasse de beaucoup la région propre aux diverses phases de l'état du sommeil, de façon qu'ils se réalisent ou s'obtiennent par des *sujets éveillés* (en état d'extase) *consciemment* ou *inconsciemment* ; qui se manifestent, dans le plan de la vie, soit *par des actions mécaniques, soit par des apparitions, visions et impressions enregistrées par les individus auxquels elles sont destinées.*

(*à suivre*) *Pour la traduction*

P. H.

AVIS

M. Delanne a le plaisir d'informer ses lecteurs qu'il recevra au bureau de la Revue, le jeudi et le samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures.

Le Gérant : DIDELOT

(*Saint-Amand Cher*). — *Imprimerie DANIEL-CHAMBON.*

La Revue laissant à ses collaborateurs la plus entière liberté, chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il soutient.

15-11-1912.

Les Créations matérialisées de la pensée

(*suite*) (1)

Substantialité de l'image mentale

Nous avons constaté qu'il existe en nous une quantité prodigieuse d'images mentales, de clichés colorés que la mémoire réveille lorsque nous nous souvenons, par exemple, de choses vues pendant un voyage, ou que le rêve ressuscite avec tous les caractères de la réalité.

Nous savons, d'après Allan Kardec, que c'est dans le périsprit qu'a lieu cet enregistrement et que ce corps est formé par un état quintessencié de la matière ; dès lors il pourrait paraître étrange que les tableaux du monde extérieur se peignent en lui, car nous sommes habitués à ce que les images ne se réfléchissent que dans des corps solides, tels que les glaces ou sur la surface d'une eau tranquille. Cependant les gaz de l'atmosphère, dans certaines circonstances, sont également capables de jouer le rôle d'écrans, ou encore par suite de l'inégale densité des couches d'air et des jeux de la réfraction, de nous représenter des scènes lointaines. Les phénomènes connus en physique sous les noms de spectre de Brocken, de Mirages, de Fata Morgana ou de Cercle d'Ulloa, établissent la possibilité pour un fluide de reproduire des images.

Voici ce que dit Brewster au sujet de l'apparition des spectres du Brocken :

Brocken est le nom de la plus haute montagne de la forêt Noire, chaine pittoresque qui s'étend dans le royaume de Hanovre. Elle est élevée de mille mètres environ au-dessus du niveau de la mer et domine une plaine de soixante-dix lieues d'étendue

Depuis l'époque la plus reculée, le Brocken a été le siège du merveil-

(1) Voir le n° d'Octobre p. 193 et suiv.

leux : sur son sommet on voit encore des blocs grossiers de granit que l'on appelle la chaire et l'autel du sorcier.

L'une des meilleures relations du spectre du Brocken est celle donnée par M. Hane, qui le vit le 23 mars 1797. Après être allé trois fois sur le sommet de la montagne, il eut enfin le bonheur de voir le spectre, objet de sa curiosité.

Le soleil se leva sur les quatre heures du matin dans une atmosphère sereine. Au Sud-Ouest, vers Achtermannshohe, une légère brise d'ouest amena devant lui des vapeurs transparentes, qui n'avaient pas encore été condensées en nuages épais et pesants. Vers 4 heures un quart, il revenait à l'auberge et regardait si l'atmosphère lui permettait de regarder librement au Sud-Ouest, quand il aperçut, à une très grande distance, une figure humaine de grandeur monstrueuse ; un coup de vent ayant presque emporté son chapeau, il éleva brusquement la main pour le retenir, et la figure colossale en fit de même. De suite, il fit un nouveau mouvement, en penchant le corps, le même mouvement fut répété par le spectre. M. Hane désirait faire de nouvelles expériences mais le spectre disparut. Il resta cependant dans la même position, attendant son retour, et peu de minutes après il le retrouva sur Achtermannshohe, répétant ses gestes comme ci-devant. Il appela alors le maître de l'auberge, et tous deux ayant pris la même position qu'il avait avant, regardèrent vers Achtermannshohe, mais ils ne virent rien. Peu de temps après deux figures colossales se formèrent au-dessus de cette éminence et disparurent après avoir imité les gestes des deux spectateurs.

Dans ce cas, c'est l'ombre des observateurs qui se projette dans l'atmosphère, momentanément transformée en un écran gigantesque, lorsque le soleil est encore très voisin de l'horizon. Le même phénomène peut se présenter sous une apparence plus fantastique encore, lorsque l'ombre qui imite les gestes a la tête entourée d'une auréole de lumière, formée par des cercles concentriques richement nuancés. C'est ce singulier météore que l'on désigne par l'appellation de cercle d'Ulloa, du nom d'un compagnon de Bouguer, qui le décrivit pour la première fois. Camille Flammarion, pendant un voyage en ballon, en 1868, fut témoin d'une semblable apparition. Cette fois, la diffraction de la lumière dans les gouttelettes d'eau qui forment le nuage est la cause de ces anneaux colorés, qui ajoutent un caractère merveilleux à la vaporeuse apparition.

Les jeux de la lumière dans l'atmosphère offrent une variété réellement extraordinaire. Chacun a entendu parler du mirage, qui fait croire que le sol aride et brûlant d'une plaine est une vaste nappe d'eau réfléchissant les objets qui sont au loin. Mais ce phénomène

n'est pas spécial aux pays tropicaux. On l'a observé également dans les régions glacées des pôles et même dans nos contrées, et, chose plus extraordinaire, c'est parfois dans l'air qu'il a lieu, comme si un gigantesque miroir reproduisait la partie inférieure du sol.

Dans son ouvrage sur l'*Atmosphère*, C. Flammarion rapporte que la nuit du 14 décembre 1869, entre trois et quatre heures du matin, les personnes qui passaient sur les ponts et les quais furent témoins du mirage supérieur. Paris, ses palais, ses monuments et son fleuve se montraient sur les nuages qui masquaient le ciel, mais renversés, comme cela aurait eu lieu si au-dessus de Paris on avait placé une immense glace. Le Panthéon, Les Invalides, Notre-Dame, le palais du Louvre et les Tuileries étaient dessinés. Du pont des Arts, on voyait à l'oüest la Seine, les ponts, les flèches de Sainte-Clotilde, la place de la Concorde, les Champs-Elysées et le palais de l'Industrie, qui argentés par la clarté lunaire, présentaient une image rosée d'un effet indescriptible.

Mais, bien que l'on puisse expliquer scientifiquement tous ces faits, le plus étonnant, c'est que le mirage puisse être latéral, ou présenter des images superposées et renversées, ou paraissant dans leur position naturelle, mais suspendues dans les plaines de l'air. A Naples et à Reggio, à la pointe du jour, l'espace au-dessus de la mer offre des aspects fantastiques de villes aux milliers de monuments semblables, subissant les déformations les plus extraordinaires. Nos ancêtres voyaient là l'action de la fée Morgane, la fata *Morgana*, tandis que nos savants nous montrent que la vraie fée est la lumière, lorsque les gaz de l'atmosphère en réfléchissent anormalement les rayons.

Pour en revenir à notre étude, nous savons qu'indépendamment du périsprit, il existe aussi dans l'être humain une sorte de matière raréfiée à laquelle on a donné les noms les plus divers : force nerveuse, vitale, magnétique, odique, neurique, psychique, etc. Son existence a été révélée par certains somnambules lucides qui la voient s'échapper des doigts, des yeux, des oreilles, de tous les assistants et surtout par les sensitifs de Reichenbach. M. de Rochas a pu en contrôler la réalité au moyen du spectroscope et l'extérioriser, en la fixant dans l'eau et dans d'autres corps. Pendant les expériences de matérialisation, on la voit sortir quelquefois de l'épi-

gastre ou du côté gauche du médium, et se condenser plus ou moins fortement pour produire le fantôme odique (1).

Cette matière est véritablement protéiforme. Tantôt elle agit physiologiquement dans le magnétisme animal, d'autres fois son action se produit mécaniquement pour déplacer des objets matériels tels que les tables; dans d'autres circonstances, elle rend l'air conducteur de l'électricité; ou bien elle devient lumineuse en produisant des éclairs et des nappes de clarté; enfin elle agit sur la plaque photographique, même à travers les enveloppes les plus diverses, ainsi que les spirites l'ont constaté depuis longtemps et que M. Ochorowicz l'a démontré péremptoirement avec son sujet Mlle Tomczyk. Qu'est-ce, en réalité, que cette substance qui tantôt a les caractères de l'énergie et tantôt ceux de la matière? Elle appartient, selon moi, à ces formes nouvelles de *matière impondérable* qui nous ont été révélées en ces dernières années par les phénomènes de la radio-activité.

Nous avons été habitués pendant si longtemps à ne considérer comme matériels que les états solides, liquides et gazeux, qui sont pondérables, qu'il est bon de rappeler souvent que les idées des savants se sont profondément modifiées sur ce point. Je rappelle ce que M. d'Arsonval, membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine, disait à ce sujet en 1905 :

Il faudrait d'abord bien nous entendre sur le mot matière. On croit généralement que la matière — ce sont les philosophes qui lui ont fait cette mauvaise réputation — est quelque chose de grossier, toujours tangible, alors que les expériences que nous voyons aujourd'hui nous montrent que la matière peut recevoir tous les degrés de raréfaction et *de spiritualisation possibles* (2). Nous parvenons, en effet, à obtenir des matières qui sont *absolument impondérables*, qui peuvent sortir d'un corps pendant des milliers et des milliers d'années, sans que le poids de ce corps en soit affecté; en un mot, nous arrivons à une divisibilité de la matière bien supérieure à celle qu'avaient pu supposer les anciens atomistes.

Les corps radio-actifs et beaucoup d'actions chimiques, engendrent constamment ces corpuscules, mille fois plus petits que

(1) Pour les détails, voir mon livre : *Le fantôme des Vivants*. Chap. VII. *Qu'est-ce que le fluide des Magnétiseurs*, pp. 338 et suiv.

(2) C'est moi qui souligne ces mots, significatifs de la part d'un savant « officiel ».

l'atome d'hydrogène, qui sont des centres matériels chargés d'électricité. On conçoit que la matière dans cet état possède des propriétés bien différentes de celles que nous lui connaissions sous sa forme pondérable. Ce qui permet de faire un rapprochement entre la matière odique et la matière radioa-ctive, c'est que toutes les deux sont impondérables; que dans certains cas elles déchargent l'électroscope, qu'elles agissent sur la plaque photographique et que, partois, elles traversent les corps solides. Mais l'analogie peut être poussée plus loin, car l'on sait que les rayons α. β. γ. n'ont pas tous le même pouvoir pénétrant, et qu'il en est de même des effluves odiques, dont certains sont arrêtés par une simple feuille de papier, tandis que d'autres sont plus puissants même que les rayons X, car ils agissent à une plus grande distance.

Il est loin de ma pensée de dire que le fluide odique est *identique* aux produits de la radio-activité, ce serait une assertion trop hasardée ; mais les analogies signalées précédemment nous autorisent à croire que ce sont des phénomènes de même espèce, et plus complexes encore chez l'être humain, car les faits de transmissions d'images mentales comme ceux constatés à la *Société Anglaise de Recherches Psychiques*, les actions télépathiques à grande distance et les matérialisations, nous placent sur un terrain plus élevé, c'est-à-dire en quelque sorte plus immatériel, car les lois qui régissent la propagation de la lumière, de l'électricité, du magnétisme, etc. ne semblent plus pouvoir s'y appliquer.

Puisqu'un fluide est capable de refléter une image et que la force odique existe en nous, rien ne nous empêche maintenant de concevoir que l'image mentale ait une substantialité, très éthérée si l'on veut, mais cependant réelle. Ce sont les faits qui doivent nous démontrer la valeur de cette hypothèse. Or il est un procédé très pratique pour provoquer la naissance d'images mentales bien précises, ce sont les suggestions. Par cette méthode, on peut varier les expériences de manière à mettre en évidence certaines propriétés de ces images et savoir si elles sont seulement psychiques, et intra-cérébrales, ou si la suggestion peut extérioriser ces images, les projeter matériellement en dehors de l'organisme.

Tous les observateurs s'accordent pour affirmer que les sujets qui sont sensibles à la suggestion ordinaire et post-hypnotique, ont une

certitude inébranlable en la réalité de l'image hallucinatoire ainsi produite, soit pendant la veille, soit après le réveil.

L'idée fixe éveillée par l'expérimentateur, dit le Dr Paul Richer (1), persiste malgré le retour à la connaissance. C'est ainsi qu'elle continue à voir, par exemple, un oiseau dont on a évoqué l'image pendant l'état hypnotique.

Sur tout autre objet son intelligence, de même que ses sens, ne sauraient être mis en defaut ; mais malgré l'affirmation de ceux qui l'entourent, il y a là un oiseau qu'elle voit et qu'elle touche avec une conviction si profonde, qu'à ses yeux tous ceux qui lui affirment le contraire ne le font que pour se moquer. Cette impression cérébrale peut persister quelque temps, mais elle finit par disparaître en entrainant avec elle la conviction qu'elle entretenait.

MM. Binet et Ferré ne sont pas moins nets dans leurs constatations :

Un jour, nous prévenons la malade, avant de l'endormir, que nous allons l'halluciner, et nous convenons avec elle qu'après son réveil, elle fera tous ses efforts pour corriger son hallucination et la juger fausse. Après l'avoir endormie, nous lui donnons la suggestion qu'il y a sur la table une pièce de dix francs en or à l'effigie de Napoléon III. A son réveil, la pièce est toujours là. Nous disons à la malade : « Vous savez ce qui est convenu ; nous vous avons donné une hallucination ; cette pièce d'or n'est pas réelle ». Alors elle nous regarde avec stupéfaction, on peut même dire avec stupeur, tant nos paroles lui paraissent étonnantes. L'idée seule qu'on peut douter de l'existence d'une pièce de monnaie qu'elle voit et qu'elle touche, semble jeter le trouble dans son intelligence. Mais bientôt elle revient à elle, et nous affirme avec la plus grande énergie qu'elle voit la pièce, que c'est une pièce réelle et que nous nous moquons d'elle en lui affirmant le contraire. Il ne nous a pas été possible de faire pénétrer le moindre doute dans son esprit. On peut supprimer l'hallucination par suggestion, mais, tant qu'elle subsiste, le sujet y croit de toutes ses forces.

M. le professeur Bernheim, de l'Ecole de Nancy, dit également : (3)

Les hallucinations ainsi provoquées peuvent être nettes comme la réalité ; le sujet, même sachant que c'est une hallucination, ne peut s'y dérober. On peut s'en rendre compte quand on opère sur des personnes très-intelligentes. J'endors récemment une jeune fille d'une intelligence remarquable, d'un esprit positif, nullement vaporeuse, et dont je puis

(1) P. Richer. *Etude clinique sur la grande hystérie*, etc. p. 770.

(2) Binet et Ferré. *Le Magnétisme Animal*, p. 203.

(3) Bernheim. *De la Suggestion*, p. 58.

garantir la bonne foi. A son réveil, je lui fais voir une rose fictive. Elle la voit, la touche, en perçoit l'odeur ; elle me la décrit ; puis sachant que je pouvais lui avoir donné une suggestion, elle me demande si la rose est réelle ou imaginaire. « Il me serait absolument impossible, dit-elle, de faire la différence. » Je lui dis qu'elle est imaginaire. Elle en est convaincue, et, malgré cela, elle s'assure qu'elle ne peut pas, par un effort de volonté, la faire disparaître. « Je continue, dit elle, à la voir, à la toucher, absolument comme si elle était naturelle et vous mettriez une vraie rose à la place ou à côté que je ne saurais les distinguer. » Je la lui fais voir encore pendant dix minutes ; elle la tourne, la change de place, etc., elle est parfaitement éveillée et discute froidement le phénomène. Puis je luis dis : « Regardez-la une dernière fois, elle va s'évaporer. » Alors elle la voit devenir moins distincte, nuageuse, et s'effacer insensiblement.

Dans tous ces exemples, c'est évidemment une idée latente dans le cerveau du sujet que la suggestion réveille, fait surgir de la subconscience, et elle prend une intensité assez grande pour se placer au milieu des sensations visuelles que suscite le milieu extérieur, car elle a le même éclat, la même objectivité, et par conséquent une égale réalité pour celui qui éprouve ces hallucinations concordantes de la vue, du tact et de l'odorat.

Cette représentation si nette est purement mentale ; et comme ce n'est pas un objet actuel qui lui a donné naissance, on la qualifie, à juste titre, d'hallucination. Mais il s'agit maintenant de savoir si cette image pourrait s'extérioriser effectivement, c'est-à-dire sortir du cerveau, se projeter dans l'espace, se localiser à un endroit déterminé, et là se comporter comme un objet matériel quelconque ; et tout en restant invisible pour les tiers, obéir, par exemple, aux lois de l'optique. Si un semblable phénomène se produisait, il faudrait en conclure que l'image mentale a une substantialité. C'est ce que certaines expériences de MM. Binet et Feré tendraient à établir.

Une question préalable se pose ici. Jusqu'à quel point peut-on accorder confiance aux descriptions de sujets hystériques dont l'aptitude au mensonge et à la simulation est parfaitement établie ? MM. Binet et Ferré répondent :

Il ne suffit pas de regarder l'halluciné et d'écouter ce qu'il dit. Il faut pousser l'investigation plus avant, et soumettre le phénomène suggéré à une investigation régulière, *afin d'en dégager les signes objectifs*. Ainsi c'est l'expérimentation qui nous a appris que la vision hallucinatoire est modifiée par les instruments d'optique comme la vision réelle, que l'hal-

lucination d'une couleur provoque les mêmes effets de contraste coloré que la couleur réelle, que l'anesthésie systématisée donne lieu aux mêmes phénomènes de couleur que l'achromatopsie spontanée des hystériques, que la paralysie motrice suggérée s'accompagne des mêmes caractères physiques qu'une paralysie de cause organique.

On voit que ces caractères cachés, et révélés par l'expérimentation, sont d'une nature fort compliquée ; pour les comprendre, il faut être au courant de la physique, de la psychologie et de la physiologie du système nerveux. On ne s'explique pas les effets de constraste produits par l'hallucination de couleur, quand on ne connaît pas l'histoire des couleurs complémentaires ; on ne s'explique pas davantage les signes cliniques des paralysies motrices par suggestion, quand on ne connaît pas les paralysies organiques, et ainsi de suite. Il n'y a donc pas à craindre que les malades inventent ces caractères de toute pièce, pour tromper l'expérimentateur ; nous sommes à peu près certains qu'elles ne simulent pas, et cela pour deux raisons : ou bien elles ne savent pas, ou bien elles ne peuvent pas. Les signes objectifs dont nous parlons sont donc fort précieux ; ils s'imposent à tout le monde et démontrent d'une manière irréfutable la réalité de l'expérience.

Abordons maintenant l'expérience bien connue du portrait, que Charcot a souvent répétée devant ses auditeurs à la Salpêtrière. On suggère à un sujet la présence d'un portrait sur un carton blanc, que l'on confond ensuite avec une douzaine de cartons tous semblables, au moins en apparence. Au réveil, on prie le sujet de parcourir cette collection de cartons ; il le fait sans comprendre pourquoi ; puis, quand il aperçoit le carton sur lequel on avait placé le portrait, il y retrouve ce portrait imaginaire.

Si l'on retourne ce carton sans qu'il s'en soit aperçu, l'image disparaît. Si le carton est renversé suivant ses faces, toujours à l'insu du sujet, le portrait est vu la tête en bas. « Jamais l'hypnotisé n'est pris en défaut ; qu'on lui couvre les yeux, que l'on se place derrière elle pendant que l'on change les positions de l'objet, les réponses sont toujours parfaitement conformes à la localisation primitive. »

En somme, l'objet imaginaire qui figure dans l'hallucination est perçu dans les mêmes conditions que s'il était réel. C'est probablement, disent MM. Binet et Ferré, parce que cette image s'associe à un point de repère extérieur, par exemple à un point, à un grain, à une différence de teinte, en un mot à des détails particuliers du carton que l'on a montré au sujet, et c'est cette association de l'image cérébrale avec les points extérieurs qui explique la série des faits précédents.

Cette association de l'image hallucinatoire avec l'image cérébrale doit être bien intime pour que l'on puisse constater l'identité de la figure suggérée avec la réalité, comme dans le cas suivant :

Sur une feuille de papier blanc, nous plaçons une carte également blanche ; avec une pointe mousse, mais sans toucher le papier, nous suivons le contour du carton en suggérant l'idée d'une ligne tracée en noir. Quand le sujet est réveillé, nous lui demandons de plier le papier suivant ces lignes fictives ; il tient le papier à la distance où il était au moment de la suggestion, et il le plie en formant un rectangle exactement superposable à la carte.

On peut admettre que l'hypothèse du point de repère explique aussi le rapprochement ou l'éloignement de l'objet hallucinatoire, suivant que le sujet le regarde par le petit ou le gros bout d'une lorgnette enfermée dans un tube, de façon à ce que rien n'indique extérieurement sa vraie position. De même, le grossissement ou la déformation par la loupe de la figure imaginaire se conçoit encore assez facilement. Mais il est des cas plus compliqués, où il semble nécessaire de supposer que c'est l'image hallucinatoire que le sujet projette sur le papier, car les phénomènes sont si conformes aux lois de l'optique, que l'imagination seule ne me semble pas capable de produire mentalement, même avec le secours de points de repères extérieurs, les opérations délicates et multipliées qui seraient indispensables pour donner des résultats exacts. On va en juger par les exemples suivants :

On fait glisser sur le carton blanc (sur lequel est le portrait imaginaire un prisme dont les trois faces sont égales, et on prie la malade de regarder le portrait à travers le prisme, de haut en bas ; elle voit deux têtes au lieu d'une, et ces deux têtes lui paraissent élargies dans le sens de la largeur suivant l'orientation du prisme. Or, il est à remarquer que la surface du papier sur lequel le prisme est placé est parfaitement blanche et uniforme, de sorte qu'une personne ignorant les propriétés du prisme ne pourrait pas s'apercevoir que ce bloc de verre dédouble l'image du morceau de papier sous-jacent. Enfin, si l'on appuie sur le papier une des arêtes du prisme, la malade ne voit qu'un seul portrait qui lui apparait comme plié en deux. Toutes ces apparences sont conformes à la réalité : s'il y avait réellement une figure sur le papier, la malade la verrait subir la même série de modifications. Enfin un cristal bi-réfringent donne, dans les mêmes conditions, deux images qui se comportent différemment quand on fait tourner le cristal autour de son axe.

Ces expériences prouvent certainement : d'abord la réalité de l'image mentale créée par la suggestion et, suivant moi, la projection de

cette image sur le papier, car pour que l'imagination du sujet double l'image mentale, ou la déforme conformément aux lois de l'optique, d'après de simples points de repères, me semble une opération trop difficile pour l'ignorante qu'est le sujet. Mais voici encore mieux ; on suggère qu'il existe sur du papier blanc une inscription en plusieurs lignes et l'on place devant le papier une glace. Que va-t-il se passer ?

Dans le miroir l'inscription (imaginaire) est lue à rebours, c'est-à-dire renversée de droite à gauche ; si on renverse le papier suivant ses bords, l'inscription est lue renversée de haut en bas, la première ligne devient la dernière, et en même temps le renversement de droite à gauche cesse. *Cette expérience ne réussit pas constamment* (1), mais souvent, et avec une suite qui exclut complètement tout soupçon de fraude. Y a-t-il beaucoup de personnes qui, sachant que l'écriture est vue dans le miroir renversée de droite à gauche, se rendent compte que, lorsqu'on renverse la feuille écrite, l'écriture réfléchie est renversée de haut en bas, mais cesse de l'être de gauche à droite ? L'hypnotique se joue de ces difficultés qui n'existent pas pour elle, car elle *voit* et n'a pas besoin de raisonner.

Oui, certainement, elle voit, et ce doit être l'image hallucinatoire elle-même, sur le papier, et non dans sa tête seulement, car on nous avertit que l'expérience ne réussit pas toujours, même avec un sujet qui a déjà fait des descriptions correctes. Si l'hypothèse des points de repère était exacte, le miroir les réfléchissant constamment, les réponses seraient toujours justes. Si l'on admet au contraire que la faculté d'extérioriser réellement l'hallucination, de la fixer sur le papier, est variable et dépend probablement de l'état physiologique de la malade, alors on s'explique les réussites, car si bizarres que soient les jeux de la réflexion dans la glace, ils n'ont qu'à être décrits par le sujet tel qu'il les voit, et les insuccès tiendraient à ce que la projection externe de l'image hallucinatoire n'a pu se produire.

Les auteurs auxquels j'emprunte ces exemples n'ont pas envisagé l'hypothèse de cette substantialité de l'image et de la possibilité pour le sujet de la situer sur le papier, de sorte qu'ils ne comprennent pas pourquoi les expériences ne réussissent pas avec une parfaite régularité. Je citerai, pour finir, le cas suivant, qui me semble démonstratif pour mon interprétation des faits : (2)

(1) C'est moi qui souligne cette phrase.

(2) Binet et Ferré, *Le Magnétisme animal*, p. 173.

Si on photographie un carton blanc sur lequel la suggestion aurait fixé un portrait imaginaire, qu'arriverait-il ? Dans une expérience que nous avons faite, la malade *a reconnu instantanément le portrait imaginaire,* lorsque nous lui avons présenté la photographie du carton blanc. Mais il est évident que les expériences de ce genre sont trop délicates pour réussir toutes les fois à coup sûr. Puisqu'il y a des expériences qui *ratent* en physique, comment n'y en aurait-il pas en physiologie cérébrale ? Celle qui nous a réussi a toutefois une grande valeur démonstrative, car *c'est la première.* Nous avons fait une seconde tentative qui a complètement échoué. Nous nous en sommes tenus là.

Nous verrons la prochaine fois des expériences qui paraissent démontrer la réalité externe de l'image suggérée et qui sont à l'abri d'une objection que l'on pourrait faire encore à la photographie du portrait imaginaire : celle de la transmission de pensée, puisque celle-ci n'est pas très-rare sous la forme de suggestion mentale.

Gabriel DELANNE.

(*A suivre*).

Une série de séances avec Lucia Sordi

Traduction de M. le Dr Dusart

Luce e Ombra, dans son numéro d'Août-septembre, publie une série de dix séances tenues par Tummolo avec Lucia Sordi, en l'accompagnant de la note suivante, par la direction de *Luce e Ombra* :

« La translation à Rome de la Société de Recherches psychiques a provoqué une interruption de quelques mois dans nos rapports avec Lucia Sordi. La série de séances, objet du présent article du professeur Tummolo, eut lieu précisément pendant cette interruption et se développa tout à fait en dehors de toute intervention de notre part. Aujourd'hui les choses ont repris leur cours normal ; la société a recommencé ses travaux et, depuis sept mois, les expériences avec Lucia Sordi ont lieu chaque semaine dans les nouveaux locaux, avec une autre méthode et en vue d'un objectif plus large et plus positif.

« Nous pouvons dire, rompant pour une seule fois la règle de réserve que nous nous sommes imposée sous ce rapport, que les expériences sont actuellement contrôlées d'une façon toute spéciale par la photographie largement appliquée, jusqu'à six épreuves au magnésium à chaque séance, tant dans le but de recueillir des documents, que comme moyen de contrôle.

« L'inconvénient de la tyrannie (du guide Remigio) que déplore avec raison le prof. Tummolo, est aujourd'hui complètement éliminé, et pour ce qui est de l'obcurité, nous pouvons dire que les phénomènes lumineux suffisamment intenses et compliqués se constatent au début de chaque séance en lumière rouge très suffisante ».

(Signé : La Direction).

Voici maintenant l'article du prof. Tummolo :

Dans les mois de décembre et janvier j'ai tenu à Rome, chez Lucia Sordi, une série de six séances avec ce puissant médium. Je les ai moi-même organisées, en y invitant des personnes intelligentes, connues de moi, qui ne pouvant intervenir qu'en payant, comme il était convenu, se sont certainement attachées à un sévère contrôle. Assistèrent à quelques-unes de ces séances le prof. L. Luciani, de l'Université de Rome et sénateur, avec ses deux assistants ; Angelo Marzorati, directeur de la présente revue ; Mme la comtesse Brenda ; le commandeur Niroli, employé supérieur dans un ministère ; M. Ezechiele, statuaire connu, et quelques autres personnes.

J'avais d'abord l'intention de rédiger pour *Luce e Ombra*, le jour même de chaque séance, un compte-rendu très détaillé des expériences; mais les tracas qui accompagnèrent la mort de ma pauvre femme et mon installation dans la petite capitale de la la Campanie ; la publication du gros volume *Animisme et Spiritisme* d'Aksakof, augmenté de mes longs et nombreux chapitres, tout cela m'empêcha de mettre mon projet à exécution. Tout ce que je puis faire aujourd'hui, avec la pleine conscience et l'absolue certitude de ne commettre aucune erreur, est d'exposer quelques-uns des faits les plus intéressants, sans entrer dans de minutieux détails.

Immédiatement avant chaque séance, j'ai toujours veillé à ce que le médium fût visité par une ou deux dames ; il était ensuite habillé dans la pièce contiguë à la salle des séances. De là Lucia Sordi, complètement couverte d'un peignoir foncé, entrait dans le cabinet et nous prenions tous nos places en nous tenant par la main et formant la chaine autour d'une table. Les portes et fenêtres étaient fermées et scellées, la lumière blanche était supprimée, ne laissant pendant quelque temps qu'une petite lumière rouge, trop faible pour distinguer les objets ; puis, au bout d'un quart d'heure, ou un peu plus, cette trace de lumière était supprimée et nous restions tous dans la plus complète obscurité.

Les phénomènes observés d'abord dans chaque séance étaient des lueurs, identiques à celles que Senigaglia et Carreras ont souvent décrites dans cette revue. Les unes étaient plus grosses qu'une étoile de première grandeur et elles en avaient toute l'apparence. Assez souvent, elles se développaient et se transportaient à de grandes distances les unes des autres, ainsi que du médium ; elles décrivaient alors des courbes plus ou moins compliquées et capricieuses, tantôt rapidement, tantôt avec une

grande lenteur, ou elles demeuraient tout à fait immobiles, comme de splendides étoiles fixes, et enfin elles disparaissaient complètement. Beaucoup de ces merveilleuses lueurs apparaissaient *en même temps, à plus de deux mètres de la tête du médium, dans un incessant, varié et rapide mouvement curviligne, maintenant entre elles les distances les plus changeantes.* Comment aurait-on pu les produire par un truc? Mais le prof. Luciani fut très porté à douter de la sincérité du phénomène, parce que de beaucoup de ces lueurs sortait comme une sorte de fumée semblable en tout à celle du phosphore. Or on ne peut mettre en doute que, de même que l'agent occulte peut faire l'apport d'objets les plus variés au cours de certaines séances médianimiques, même des apports d'êtres vivants, de même il peut faire l'apport de substances phosphorescentes, sans dire qu'il pourrait même les extraire médianimiquement de l'éther ou du système nerveux du médium. Il suffit d'admettre la simple *possibilité* d'un apport de phosphore pour être autorisé à dire que, étant données les conditions de distance, de mouvement, de contemporanéité de ces apparitions lumineuses, il ne semble pas qu'il y ait lieu à un soupçon légitime de fraude.

Il n'y a pas un lecteur de *Luce e Ombra*, qui ne connaisse ce que l'on a écrit à propos d'un autre phénomène, celui de la sortie du médium à travers une grille en bois. Mais on a prétendu (1) que le médium écartant deux barreaux voisins réussissait à augmenter suffisamment leur distance pour passer, sinon facilement, du moins au prix d'un certain effort. Mais quand à ces barreaux on a substitué un tissu de gaze, de la hauteur d'un mètre soixante-dix centimètres, n'opposant aucun obstacle insurmontable à la sortie du médium, alors la sincérité du phénomène ne put susciter aucun doute. Le médium se trouvait enfermé dans un espace triangulaire, formé par les deux murailles de l'angle de la pièce et en avant par un tissu de gaze tendu sur un cadre de bois formant un U, sans aucune baguette au bord supérieur. Passer au-dessus de la gaze en bondissant, le médium en aurait été incapable.

Il n'aurait pu davantage le franchir en chevauchant, car même, ce qui est impossible, s'il avait pu atteindre le bord supérieur, à cette hauteur de un mètre soixante-dix centimètres, il eût déchiré nécessairement ce tissu si peu résistant, ou il eût brisé les cachets de cire qui le fixaient à des anneaux tenus solidement dans la muraille.

C'est cependant un fait, que le médium, laissant intacts aussi bien les cachets que la gaze, s'est trouvé hors du cabinet, assis encore endormi au milieu de nous. C'est ainsi que nous le retrouvâmes, lorsque étant avertis de la production du fait dans l'obscurité, on fit la lumière. Le prof. Luciani, pas plus du reste que les autres assistants, ne put méconnaître la réalité d'un tel fait. Qu'on l'explique par la dématérialisation

(1) Voir l'étrange rapport du professeur Schrenk-Notzig, dont nous avons parlé en son temps.

et la rematérialisation du médium ou de la gaze ou par un phénomène de lévitation, il n'en reste pas moins merveilleux.

Par la médiumnité de Lucia Sordi il se produisit dans l'obscurité des fantômes complètement matérialisés. Ils consistaient peut-être dans le dédoublement du médium ; mais il ne me semble pas douteux que c'était des fantômes, car leurs mains et toute leur personne, ou tout au moins une grande partie, se faisaient sentir énergiquement, à diverses fois dans chaque séance, par un contact prolongé, *tandis que le médium avait certainement les mains attachées avec les nœuds scellés d'une cordelette.* Un prestidigitateur que, sur l'avis d'Ochorowicz, je fis intervenir dans une séance, non seulement me dit qu'un truqueur ne fait jamais de nœuds de cette sorte, mais il me déclara qu'il n'avait découvert aucun truc dans les séances auxquelles je l'avais fait assister.

Cependant, dans la dernière des séances dont il est ici question, dans laquelle le médium enfermé dans le cabinet avec les mains et le buste liés et scellés, séparé de nous par une simple toile facile à enlever, à une distance d'un peu plus d'un mètre, un des assistants se sentant touché par des mains bien solides, ne put croire que c'étaient celles d'un fantôme et demanda que l'on fit de la lumière, parce que, disait-il, nous étions tous victimes d'une tromperie. Comme on ne faisait pas brusquement la lumière, par la crainte d'affecter sérieussment la santé du médium, cet individu alluma brusquement une lampe électrique qu'il portait et fit la lumière blanche. Alors apparut à ma vue comme une chemise transparente, qui disparut instantanément en rentrant aussitôt dans le médium. Celui-ci se trouvant debout et à une faible distance de celui qui venait de faire de la lumière, tomba sur le sol comme un corps mort, en poussant des hurlements de douleur indescriptibles. On s'empressa pour lui donner des soins ; mais il *crachait du sang* et jusqu'au lendemain il souffrit de terribles douleurs dans la région cardiaque, douleurs qui lui arrachaient des plaintes qu'il ne pouvait modérer.

Aussitôt après cet incident, on trouva dans le cabinet le peignoir du médium complètement boutonné, tandis que les bras, les mains et le buste étaient toujours attachés par les liens restés intacts.

Avant cet éclairage intempestif, beaucoup d'assistants avaient été touchés par des mains bien matérialisées et *libres de tous liens*. La femme elle-même de l'allumeur affirma que des mains revêtues de gants l'avaient touchée aux joues. Bien plus : tous ne furent pas touchés par des mains d'adultes et plus d'un déclara avoir reçu les caresses de petites mains délicates et effilées qui donnaient bien l'impression d'appartenir à un enfant. Ce fait fut observé dans toutes les séances de Lucia Sordi. Quelques-uns émirent l'hypothèse, que je ne crois pas justifiée, que ces petites mains étaient celles de la fillette de Tritoni (Valentine), qui serait venue pour parler à l'oreille de son père. Je dois ici déclarer qu'à maintes reprises il m'a semblé ressentir des attouchements de *petites mains* ; mais je me suis demandé si cette sensation n'était pas causée par les bouts de

doigts d'un adulte réunis en pointe. Quand pour résoudre mes doutes j'ai demandé à un fantôme de me toucher avec la main ouverte, celui-ci, au lieu de me toucher la joue, comme auparavant, me toucha la tête, de telle sorte que, à cause de la rotondité du crâne, je ne sentais qu'une partie de la paume et un peu de la longueur de deux doigts, comme si le fantôme voulait imiter l'impression produite par une petite main. Ceci ne prouve pas que des assistants n'ont pas réellement été touchés par de petites mains fantômales.

Quoi qu'il en soit, il reste certain que, outre les nombreuses lueurs simultanées, à plus de deux mètres de distance du médium, et parfois davantage, il s'était produit, dans cette séance, avant le malencontreux éclairage, de nombreux attouchements par des mains libres de liens, absolument libres, tandis que le peignoir restait complètement boutonné, pendant qu'en pleine lumière blanche je vis ce qui me paraissait une chemise transparente.

Quand on pense que malgré toute cette série de phénomènes le médium fut trouvé à terre *avec les mains et le buste liés comme auparavant, les nœuds et les sceaux restant intacts*, celui qui hasarderait l'hypothèse que le tout fut le résultat d'un truc du médium, se montrerait aussi logique que celui qui prétendrait que tous les phénomènes de ce genre peuvent être truqués par un médium *complètement dépourvu de bras*.

Si mes souvenirs sont fidèles, ce fut dans cette même séance qu'une de ces lueurs étant venue au contact d'une petite sonnette suspendue au plafond à une très grande hauteur, la fit tinter.

Au cours de ces séances organisées par moi se produisirent bien d'autres phénomènes, tels que transports d'objets, contours lumineux de mains à grande distance du médium, mains qui, dans l'obscurité complète, saisissaient, aussitôt la demande formulée et avec une précision parfaite, l'index d'une personne se tenant debout sur une chaise avec la main levée aussi haut que possible ; attouchements par des mains *lumineuses* ; enfin attouchements simultanés jusqu'au nombre de quatre.

Les lumières, tantôt nettes comme des étoiles, d'autres fois diffuses, étaient de couleurs différentes, jaunes, bleues, quelquefois d'un blanc vif.

Souvent le médium, par un procédé inexpliqué, se transportait d'un point à un autre de la salle ; l'assistant le plus sceptique, un professeur qui n'assista qu'à une séance, m'avoua franchement qu'il ne pouvait s'expliquer comment le médium avait pu passer comme il le fit, là où ne se trouvait pas un espace suffisant pour ce passage.

Nous avons obtenu également des formes de doigts dans la stéarine. On n'a pas comparé les moulages de ces formes avec ceux des doigts du médium.

Libres de tout sentiment d'antipathie contre aucun médium, libres aussi, par contre, de tout sentiment d'indulgence envers lui, nous étudions la phénoménologie hyperphysique, dans le seul but d'arriver à la

vérité, qui dans un avenir peut-être prochain devra révolutionner presque toute la science humaine; spécialement la philosophie la plus affirmative.

V. TUMMOLO.

La foi s'en va !

Deux courants d'opinion ont entravé la marche du spiritisme et ne lui ont permis d'avancer qu'avec une sage lenteur. L'un est venu du monde scientifique, l'autre du scrupule religieux. Mais, pour nous, l'esprit scientifique ne peut pas être un obstacle sérieux, la science se rapproche et se rapprochera de nous toujours davantage, tandis que l'autre courant, le scrupule religieux, sera plus tenace.

Un attachement profond à un idéal suranné écarte de nos études certaines personnes bien pensantes qui craignent de voir la foi disparaître. Il y a là, peut-être, un scrupule honorable, mais ces personnes elles-mêmes n'ont pas la foi, elles n'ont que la peur. Si elles avaient la foi elles ne craindraient point qu'une vérité, quelle qu'elle puisse être, vienne se mettre en travers de leur croyance et, si elles avaient un peu de courage intellectuel, elles ne trembleraient pas devant les décrets d'une religion tyrannique qui commencerait à être, de tous points, en contradiction avec les enseignements du Christ, s'il fallait suivre ses gouvernants.

Le véritable sentiment religieux se tient à l'écart, il demeure loin de la prétendue Eglise, il n'y a plus d'illusion à se faire sur ce point. Chacun tend à se détacher des directions actuelles du Césarisme romain; et cela est devenu absolument nécessaire, car, pour libérer sa conscience, il faut se détacher du troupeau.

S'il reste encore au catholicisme quelques âmes d'élite, ce sont quelques plantes rares qu'on enferme dans une salle bien calfeutrée contre l'esprit du siècle, mais elles ne reçoivent plus ni air ni lumière ; là, ignorées du monde, elles périront sans porter de fruits.

L'Eglise, ou du moins ce que quelques dogmatiques appellent l'Eglise, court à une mort prochaine. Il n'est plus possible de confondre la religion avec une secte qui est devenue exclusivement romaine, avec un gouvernement, qui ne vise plus que l'asservissement de ses sujets et qui se couvre de l'épithète de Catholique,

comme d'un bouclier sacré contre lequel nul n'osera lancer de traits. C'est en cela que le Catholicisme se distingue maintenant de la Chrétienté. Quelques hommes ont cru se mettre à l'abri derrière un mot, ils n'arriveront qu'à dénaturer les idées.

L'Eglise était, à l'origine, l'ensemble des fidèles ; elle n'est plus, aujourd'hui, que la Curie Romaine. Un mensonge politique a grandi dans l'histoire, il a réussi à dénaturer la conception fraterniste des premiers chrétiens, au point que le Césarisme Romain a fini par répéter avec assurance, et de très bonne foi, le mot de Louis XIV : — L'Eglise c'est moi. —

On sait comment fut préparé et enlevé, presque de vive force, le dogme moderniste de l'infaillibilité ; ce n'était là que le commencement du régime d'oppression qui se préparait ; on a fait, depuis, bien des progrès. Il ne suffit plus maintenant d'adhérer aux dogmes discutés et promulgués *ex-cathedra*, les choses en sont venues au point qu'un jeune prêtre écrivait avec raison : — Si, à propos d'un article sur les sangsues, on ne déclare pas d'avance qu'on s'en réfèrera au jugement de Rome, tout est perdu, vous serez traité d'hérétique.

Cet état d'esprit a gagné jusqu'au pieux monarque qui a cru devoir condamner le modernisme. Quel désarroi dans le troupeau, quelle panique parmi les brebis ! Si l'on songe que l'unique souci des éducateurs religieux est de préparer les esprits à l'obéissance, que la seule vertu exaltée par les directeurs de conscience est la soumission aveugle (1) on comprendra la terreur des brebis qui croient Rome toujours armée pour les mettre en dehors de l'Eglise.

Pauvres brebis qui croient encore que l'Eglise est là. Mais l'Eglise impérissable, c'est la multitude des fidèles auxquels le Christ a dit : Pensez par vous mêmes — et il a dit encore : — Le Royaume de Dieu ne vient point de manière à frapper les regards, il est au dedans de vous. — L'asservissement, que Rome exige, est l'acte de démence, provoqué dans l'invisible, pour ébranler ce royaume qui depuis longtemps scandalise nos regards, et chez qui les symptômes de mort sont devenus par trop évidents.

(1) Seigneur, s'écriait le père Monsabré dans la chaire de Notre-Dame, « Seigneur... ! donnez-nous des prêtres sans aucune volonté propre qui les souille... des esclaves. »

Les masses qui se disent catholiques et qui se croient telles, sont simplement animées de sentiments chrétiens. Si leur foi religieuse pouvait manifester sa libre expression elle serait immédiatement frappée d'anathème. C'est ce qui arrive, sous nos yeux, à quiconque confond encore le catholicisme avec la pensée religieuse, à commencer par Marc Sangnier ; le caporalisme romain ne peut pas souffrir les idées généreuses et indépendantes, il ne laisse plus aux prêtres mêmes ni aux évêques le droit de penser, ils ne prennent plus la parole que pour des formules de soumission. Nous l'avons bien constaté, au cours des derniers événements, à l'occasion de la séparation et à l'occasion de la première communion des enfants.

Ce fut Mgr le Camus, évêque de La Rochelle, violemment condamné à la face de tous les évèques réunis en assemblée plénière et, remarquable antithèse, trouvé mort dans son fauteuil entre une épître de St-Paul sur l'humilité et la douceur et une lettre du pape d'une impitoyable dureté.

Ce fut Mgr Le Nordez, évêque de Dijon, dont la digne attitude eut le tort de déplaire aux vieilles bigotes de son diocèse ; dénoncé, il succomba sous l'accusation inepte que l'on connaît ; il fut frappé sans explications et sans qu'il eût la possibilité de se défendre.

Ce fut Mgr Le Gay, évêque de Laval, brisé on ne sait pourquoi, peut-être parce qu'il n'avait pas suivi le courant de fureur antisémitique qui ravageait alors son diocèse... etc... etc.

Un signe de mort non moins symptômatique apparaît dans l'attitude de la Curie Romaine vis-à-vis de la liberté d'enseignement. Défense aux étudiants anglais de fréquenter l'Université d'Oxford, défense à ceux de Paris de suivre les cours de l'Etat, ceux de M. Bergson en particulier. On comprend quel peut être l'avenir de l'enseignement, chez une génération de catholiques pour qui les clefs de la Science auront été ainsi confisquées.

Il y a cependant un Institut Catholique qui aurait pu former des hommes qui eussent été capables de défendre leur croyance ; il fallait pour cela qu'ils connussent au moins l'état actuel de l'enseignement officiel, qu'ils connussent les théories qu'ils auraient à combattre, professeurs et directeurs l'avaient fort bien compris. Peu importe à Rome qui frappe tantôt ceux-ci, tantôt ceux-là. Les pro-

fesseurs les plus éminents ont été chassés de l'Institut Catholique, à Toulouse comme à Paris les recteurs de ces instituts, les professeurs des séminaires (des évêques cependant) ont vu leur pensée brutalement enchaînée.

Quelques esprits indépendants, échappés de cette prison intellectuelle qu'est l'enseignement de la prétendue Eglise, ont cru pouvoir aborder une chaire indépendante, y présenter le fruit de leurs études personnelles, ou y professer les résultats les plus certains de la science acquise ; eh bien on a vu ce qu'il advint de l'abbé Loisy coupable d'enseigner en Sorbonne. On connaît moins, peut être, l'histoire de Mgr Lacroix menacé d'excommunication pour avoir accepté de professer l'histoire ecclésiastique à l'Ecole des Hautes-Etudes. Les bons journaux, *La Croix* et d'autres, exhortaient à déserter ces cours. Il faut manifester contre tout ce qui ne sort pas directement de l'officine romaine et n'a pas été estampillé par elle ; en matière d'enseignement le catholique ne transige pas, c'est toujours l'intolérance qu'il réclame. Les bonnes âmes croiront sans doute que c'est là de l'histoire ancienne, elles sont dans l'erreur. La doctrine actuelle de la prétendue Eglise est toujours qu'il ne faut pas seulement excommunier les hérétiques, mais qu'on doit encore les tuer.

Avec cette pierre de l'infaillibilité, que l'Eglise s'est attachée au cou, elle doit nécessairement couler à fond. Si quelque chose pouvait encore être sauvé, ce ne serait que par l'intervention de courageux sauveteurs, par des esprits indépendants qui aideraient à l'interprétation du dogme dans le sens le plus large qui le rendrait conciliable avec l'esprit moderne, mais la Curie Romaine ne veut pas de cela. Semblable à ces noyés qui ont perdu la tête elle entraine ses sauveteurs avec elle, elle repousse les dévouements volontaires. Il y a des hommes de talent qui savent parler au peuple et pourraient exercer une action sur lui, il y en a qui fondent des journaux, il y a des orateurs capables de se montrer dans les réunions publiques et de se faire écouter avec un certain respect, là où d'autres ne savent que provoquer des huées. Le gouvernement de Rome ne veut pas être sauvé par eux. Voyez l'histoire des abbés Gayrau, Lemire, Naudet, Dabry et même de simples laïcsc omme Marc Sangnier. Voilà le sort qui attend désormais tous les défenseurs de la pensée chrétienne.

Ceux qui se réfugient dans leur cabinet de travail pour se retremper dans l'étude ne sont pas plus heureux. Voyez le cas de Mgr Duchesne, il lui eût fallu, sinon mentir, du moins ne pas écrire la vérité pour échapper à l'interdit. Ainsi un évêque catholique ne veut plus, sans asservir sa pensée, écrire l'histoire de sa propre Eglise. Où chercher l'enseignement, grands Dieux !...

Mais nous ne sommes plus dans la communauté des fidèles, nous sommes dans une caserne, il n'y a plus qu'à prendre le mot d'ordre auprès de grands chefs ; c'est Montagnini ou Merry del Val qui donnent la consigne, le clergé lui-même est devenu troupeau. Quant aux fidèles ils n'ont qu'à paître dans le champ qui leur est désigné, le pape n'admet pas qu'une intelligence laïque puisse devenir un facteur du progrès au sein de l'Eglise. Fussiez-vous un prince de la science, ou une gloire de l'Académie, vous n'avez pas la parole ; ce pauvre M. Brunetière se plaignait dans l'intimité d'avoir fait cette triste expérience (1).

Comment s'étonner, après cela, que la foi s'écarte d'une telle politique ? — Quelle autorité morale pourrait conserver encore un gouvernement qui, suivant les temps, a condamné Jeanne d'Arc, Galilée, les chemins de fer et le télégraphe et qui condamne aujourd'hui la liberté de la pensée et les droits de la science sous la vague appellation de modernisme ?

Voilà les brebis désorientées qui jettent un cri de détresse : — La foi s'en va..., la foi est morte.., Dieu abandonne son Eglise... !

— Eh, non, bonnes gens, Dieu ne vous abandonne pas. Dieu se retrouve toujours sur le chemin de la vérité, et on vous mène si loin, dans la voie du mensonge, que vous n'osez plus maintenant regarder où l'on vous a conduit.

C'est nous, spirites, qui avons la foi. Cette foi nous l'avons retrouvée dans l'indépendance de notre jugement que le Christ nous recommande de conserver intact et dont votre Eglise nous défendait de faire usage. Cette foi ne se dissipe pas en vaines ratiocinations sur les attributs de Dieu, aussi nous n'érigeons aucun dogme et nous ne croyons pas que Dieu puisse condamner un homme pour

---

(1) Bien des documents qui ont inspiré cet article ont été puisés dans un livre admirable, publié cette année sans nom d'auteur. *Ce qu'on a fait de l'Eglise. Félix Alcan 1912.*

le seul fait de n'avoir pas compris ses énigmes ; nous croyons au contraire que Dieu est tout amour, ce que votre Eglise condamne.

Et, parce que nous avons la foi, nous n'avons pas craint les investigations de la Science, si redoutées du catholique. Certes nous avons eu à nous défendre contre ses sarcasmes, contre des investigations faussées et mal conduites, mais nous nous sommes défendus par les armes du raisonnement et nous n'avons anathématisé personne. Et maintenant la science nous apporte le secours que nous attendions, notre foi grandit, notre foi deviendra scientifique. Oui, c'est la conception religieuse elle-même,qui est devenue expérimentable, c'est par des expériences que le monde arrivera à connaître la nature de l'âme et la réalité des esprits qui vivent dans l'Au-delà, avec nous et autour de nous.

Laissons les théologiens expérimenter Dieu ; nous, nous expérimentons sur des intelligences intermédiaires et avec le concours d'entités qui nous sont accessibles. Nous comprenons trop bien la distance qui nous sépare de l'absolu pour essayer d'escalader le ciel, nous n'essayons d'atteindre que nos frères en humanité et cherchons à observer l'au-delà, même dans ses plans inférieurs.

Nous ne faisons de tort à aucune religion. Le prêtre sera toujours libre de faire ses gestes magiques qui forcent bien Dieu à descendre dans une substance préparée, à se matérialiser dans une hostie. Nos matérialisations visent moins haut, elles préparent une manifestation tout humaine, et nous reconnaissons notre impuissance à agir sur l'Au-delà. Il faut nous contenter d'observer modestement ce qu'on nous envoie.

Et ces choses-là deviendront une certitude et un jour viendra que le monde les connaîtra : sur des bases scientifiques et certaines, les hommes apprendront à connaître — 1° Le chemin des évolutions. — 2° Le mystère de la vie cosmique et de la survie personnelle. — 3° La vérité des réincarnations.

Et lorsque ces trois points seront acquis et entreront dans l'enseignement, alors la foi nous reviendra.

L. CHEVREUIL.

Correspondance

Copie d'une lettre adressée à M. le Directeur du *Fraterniste* à Douai.

Carcassonne le 15 octobre 1912.

Monsieur le Directeur,

Je vous suis très obligé d'avoir bien voulu donner suite à ma demande de renseignements sur la théorie de l'énergétique. La savante réponse de M. Gabriel Delanne m'a bien confirmé l'impuissance de cette doctrine au point de vue biologique, et les *énergistes* (permettez-moi ce néologisme si c'en est un) s'aventurent étrangement dans les spéculations scientifiques, quand ils disent avec Ostwald que les phénomènes psychologiques peuvent être conçus comme des phénomènes énergétiques et interprètes comme tels, aussi bien que tous les autres phénomènes. A cette espérance quelque peu osée, semble-t-il, nous pourrions répondre négativement ; réponse que fait sir Oliver Lodge à ceux qui posent cette question : « La vie doit-elle, ou non, être considérée comme une forme d'énergie. »

Les savants s'enhardissent aujourd'hui dans cette voie depuis la découverte de la matière radioactive ; et ils peuvent avoir trouvé, dans la désagrégation perpétuelle de l'atome, le sentier qui doit les mener à l'explication des phénomènes vitaux. Cela conduit le professeur Loeb de l'institut Rockfeller de New-York, à espérer qu'un jour on réussira à produire artificiellement des êtres vivants. Ils ne voient pas ou ils ne veulent pas voir, que, pour si grand que soit le réservoir d'énergie que contiennent les substances radioactives, on n'arrivera pas, au moyen des lois de la physique et de la chimie, à trouver dans les transformations de la matière en énergie chimique, calorique et cinétique, *l'énergie directrice*, que nous appelons, nous, *l'âme* et que les savants, eux, appellent l'*inconnu*. C'est ce qui a fait déclarer à M. Jean Becquerel, dans sa conférence du 30 avril 1911, au Muséum National d'histoire naturelle : « L'homme qui saurait régler les transformations de la matière et libérer l'énergie intra-atomique, aurait la puissance d'un dieu. Ce problème, devant lequel l'homme reste aujourd'hui impuissant, la nature l'a résolu. »

Oui, nous savons, c'est M. Armand Gautier qui nous le rappelle, que les lois et les forces qui président à la conservation et au fonctionnement de l'être doué de vie sont celles-là même qui régissent la matière brute. Nous savons aussi que la matière alimentaire est soumise aux lois physico-chimiques de cette même matière brute ; mais, ce qu'on ne saurait admettre, c'est que les actes de notre pensée, nos facultés de perception et autres soient soumis à ces mêmes lois.

Que notre âme, pour se manifester, mette en œuvre l'énergie que l'univers recèle sous tant de différentes formes et choisisse pour intermédiaire les organes de notre corps terrestre, cela est incontestable ; mais n'allons pas dire qu'en étudiant ces mutations d'énergie et la physiologie

de ces organes, nous avons par cela même déterminé la cause efficiente des phénomènes, alors que nous n'aurions examiné que ses effets. Et M. Armand Gautier l'a si bien compris, que sans entrer dans le domaine de la science spirite et répondant au professeur Loeb affirmant « que nous devons notre morale à nos instincts qui, exactement comme la forme de notre corps, sont déterminés en nous chimiquement et héréditairement » ; M. Armand Gautier, dis-je, a déclaré qu'il ne peut comprendre cette hypothèse, » que ce même *instinct chimique* qui nous porterait, suivant M. Loeb, nécessairement en vertu d'une réaction matérielle, et, par conséquent obligatoire, au sentiment de notre conservation personnelle, soit justement celui qui pousse le vaillant à courir bravement au feu pour défendre son pays, ou celui qui envoie nos missionnaires mourir en pays sauvage pour évangéliser de pauvres inconnus ».

Nous qui savons, par expérience, distinguer la cause des moyens, c'est-à-dire la volonté de direction des énergies intermédiaires, nous acquiesçons aux paroles de M. Gautier et nous disons avec lui que *l'état de conscience*, *l'aptitude à comparer les sensations*, *les faits de volition et les actes de raison*, sont choses immatérielles et que nos facultés intellectuelles ne correspondent pas à une dépense d'énergie parce qu'elles ne sont pas des actes de transformation matérielle. Mais nous sommes autorisés à pousser plus loin nos conceptions, nous qui concevons l'âme comme la synthèse de toutes ces facultés ; et les diverses formes que revêt l'énergie universelle comme des moyens propres à ses manifestations.

Nous pouvons donc conclure que la vie est un ensemble de phénomènes variant à l'infini par suite de la désagrégation de la matière, phénomènes dirigés et coordonnés par une volonté directrice, impérissable, utilisant toutes les forces de la nature suivant les lois immuables harmonieusement conçues.

C'est ainsi,je crois, que la vie est interprétée par sir Oliver Lodge, dont 'ai lu le livre « La vie et la matière » que j'ai pu connaître seulement après ma demande de renseignements. Il propose la réponse suivante : « La vie est quelque chose d'étranger au système mécanique, elle est en dehors des catégories de la matière et de l'énergie, quoiqu'elle puisse diriger ou contrôler les forces mécaniques, les régler et déterminer leurs points d'application, elle est toujours soumise aux lois mécaniques, elle complète ces lois ou s'y associe sans jamais les contrarier ou les traverser. »

Il est surprenant d'ailleurs que les savants s'obstinent à vouloir nous imposer cette idée que la science arrivera à créer des êtres vivants (ce qui reste à démontrer) alors qu'ils persisistent à nier la *survivance humaine*, dont la preuve scientifique est donnée,du moins par quelques-uns.

J'estime que croire à la création d'une matière vivante par l'homme est aussi difficile que croire à la survivance d'un principe intelligent dont s'anime la vie terrestre de l'homme ; mais à difficultés égales, je penche vers la possibilité de la deuxième affirmation,qui est démontrée par quel-

ques savants dignes de foi, et je reste dans l'expectative sur la première, qui est loin d'être confirmée par les faits, affirmation pour laquelle l'impuissance de la science éclate, triomphalement, pourrait-on dire.

Je m'excuse, Cher Monsieur, d'avoir si longuement retenu votre attention ; si j'ai tenu à vous entretenir d'une question qui passionne tous les penseurs, c'est pour voir mon incompétence même, être, si possible, un stimulant aux recherches scientifiques de cette nature.

Je vous remercie donc de votre bienveillant concours et je remercie avec respect M. Gabriel Delanne d'avoir mis si complaisamment sa science au service de mon faible entendement.

Daignez agréer, Monsieur le Directeur, l'hommage de mes sentiments de respectueuse Confraternité.

J. F. JEANJEAN.

Magnétisme ou Médiumnité?

Les Rayons de Madame X

Ils empêcheraient de pourrir les plantes et les animaux, d'après deux médecins.

Deux médecins de Bordeaux, les docteurs Clarac et Laguet, viennent de rédiger un procès-verbal constatant les singulières propriétés d'une dame qu'ils ne nomment que Mme X...

Cette dame conservait chez elle, depuis quatre ans, une série d'objets divers de nature organique, plantes et petits animaux morts, qui demeuraient indemnes de putréfaction. Elle affirmait que ces objets n'avaient jamais subi la moindre préparation artificielle, qu'elle les avait seulement touchés de ses mains tous les jours, pendant un temps plus ou moins long ; elle déclarait que, d'ailleurs, elle n'avait pas besoin de toucher les objets, qu'il lui suffisait de leur imposer les mains à distance, pour produire les mêmes résultats. En un mot, elle stérilisait les objets, plantes ou animaux ; ainsi, une belette tuée au fusil, il y a quatre ans, a conservé tout l'éclat de son pelage.

Cette dame n'est pas ce qu'on nomme un « médium », et elle est étrangère aux aberrations du spiritisme (1). Nous sommes là en

(1) N'oublions pas que cet article a paru dans l'*Eclair*, dont la nuance cléricale est bien connue. De là, l'aimable qualificatif dont se sert le rédacteur pour parler du Spiritisme (*N. d. l. r.*)

présence d'un fait observé peut-être pour la première fois, mais purement physique.

Les docteurs Clarac et Laguet ont voulu constater ce phénomène selon une méthode rigoureusement scientifique. Ils ont choisi quelques échantillons dans le règne animal, — échantillons pris par eux dans leur laboratoire et qui n'en sortirent jamais. Ces échantillons ont été les uns touchés par Mme X..; les autres ont été simplement exposés à ses mains ouvertes, pendant quinze à vingt minutes, et jusqu'à dessication complète. Cela se fit, bien entendu, sans sommeil hypnotique et en pleine lumière ; Mme X... causait chaque fois librement, comme une personne en visite. Les objets, soumis à ses mains, étaient enveloppés, étiquetés, mis sous clef et manipulés exclusivement par les deux médecins.

Résultat :

Une rose, après dix jours, s'est desséchée, mais a conservé son coloris.

Une huître s'est desséchée en treize jours, sans putréfaction ni odeur — alors que les huîtres-témoins ont subi l'altération putride dès le troisième jour.

Des huîtres envahies par des larves de mouches, dont la décomposition avait commencé, ont été soumises à l'action de Mme X... Les vers ont quitté peu à peu le milieu défavorable à leur développement, se sont répandus hors de la coquille et sont morts aussitôt. La fermentation s'est arrêtée.

Le procès-verbal note :

« Un chardonneret mort en cage — non vidé — dessiccation rapide — trois jours, rigidité progressive — conservation, comme après l'emploi de l'arsenic : les couleurs, jaune de l'aile et rouge de la tête, au lieu de s'atténuer, deviennent progressivement plus intenses. »

« Lapin sacrifié, par saignée. — Rate et foie : dessiccation commencée dès le premier jour avec affaiblissement des lobes ; puis survient un ramollissement général, sans signes manifestes de putréfaction ; enfin dès le troisième jour, dessiccation progressive, rapide, complète au bout de cinq jours. »

Le sang est resté un liquide vermeil pendant vingt et un jours, puis a paru se dessécher. L'examen microscopique, pratiqué à plusieurs reprises, a montré d'une façon constante les globules dans

un parfait état de conservation, sans une manifestation hémolytique, sans aucune préparation. La masse desséchée est restée d'une belle couleur pourpre, sans altération manifeste.

Les deux praticiens terminent leur procès-verbal, daté du 24 juillet 1912, sur ces mots très prudents et très sages :

« Tels sont les faits exposés dans leur vérité toute nue, avec le seul souci d'une complète exactitude.

« Est-il possible de les commenter dans l'état actuel de la science ?

« La parole est aux savants. »

Ces expériences exclusivement scientifiques, peuvent être le point de départ d'observations fort intéressantes. Nous avons voulu être des premiers à les signaler dans la presse quotidienne. Il est à présumer que les savants nous donneront la clef de ce qui est encore à nos yeux un des mystères de cette merveille si peu connue qu'est le corps humain (1). *L'Eclair*, 23 septembre 1912.

Bouddhisme et Spiritisme

IV (2)

> Quand le corps est dissous, si la Sagesse a le dessus, l'âme s'envole dans les régions de ces êtres purs qui ont la connaissance du Très-Haut. Quand le corps éprouve cette dissolution pendant que la passion domine, l'âme vient de nouveau habiter parmi ceux qui se sont attachés aux choses de la terre.
>
> Extrait du *Bhagavadgita*.

Nous ne voulons pas quitter cet ordre de considérations sans y ajouter un fait plus irrécusable encore que tous ceux qui précèdent. Nous voulons parler de cette ardeur de prosélytisme et de conviction que le Bouddisme a su communiquer aux nations les plus éloi-

(1) Nous avons appris que M. le Docteur Geley a fait dernièrement une enquête à Bordeaux et que ses premières constatations confirment la réalité des faits annoncés par ses confrères les Docteurs Clarac et Laguet. Espérons que des expériences méthodiques seront instituées pour nous faire connaître la nature de ce rayonnement dont les propriétés sont si remarquables (*n. d. l. r.*)

(2) Voir le No d'Octobre p. 240 et suiv.

gnées. Au cinquième et au septième siècle de notre ère, des pèlerins chinois ont traversé, au milieu des plus affreux dangers, les contrées qui séparent la Chine du nord et de l'ouest de l'Inde, pour venir chercher au berceau du Bouddhisme les livres saints, les pieuses traditions et y admirer les monuments de toutes sortes élevés en l'honneur de Bouddha.

Fa-Hien partait de Tchhang'an au nord de la Chine, (aujourd'hui Si'-an-fou) en 399 de l'ère chrétienne, traversait la Tartarie, franchissait les montagnes du Tibet, passait plusieurs fois l'Indus, suivait les bords du Gange jusqu'à son embouchure, s'embarquait pour Ceylan qu'il visitait, relâchait à Java et revenait dans sa patrie après quinze ans d'absence, uniquement dans l'intention de rapporter des versions plus exactes des textes sacrés dont le sens commençait à se perdre en Chine.

Hiouen-Thsang, qui voyage deux cent vingt ans environ après Fa-Hien, recueille beaucoup plus de matériaux, et son récit est une mine inappréciable de renseignements de tout genre sur le Bouddhisme indien au VII[e] siècle. Il reste seize ans absent et rentre en Chine rapportant des reliques et des statues du Bouddha, mais surtout des ouvrages sur toutes les parties de la doctrine bouddhique, au nombre de six cent cinquante-sept.

Rentrés dans leur patrie, deux soins nouveaux occupèrent ces pèlerins : écrire la relation de leur entreprise et traduire les livres qu'ils avaient conquis au prix de tant de fatigues et de périls. Quelles nobles existences ! quels héroïsmes ! que de désintéressement et de foi ! Et quand on pénètre dans le détail des actions, quelle douceur ! quelle résignation ! quelle simplicité ! quelle droiture ! Mais aussi quel admirable témoignage pour une doctrine qui, à douze cents ans de distance, peut encore inspirer à ces âmes généreuses tant de confiance, de courage et d'abnégation !

Nous craignons d'abuser de la bienveillance de nos lecteurs, mais il nous semble nécessaire, pour compléter cette étude, de faire connaître la métaphysique du bouddhisme. C'est ce que nous allons faire aussi clairement et surtout aussi succinctement que possible.

La plus inébranlable théorie de cette métaphysique, empruntée d'ailleurs au brahmanisme, est celle de la transmigration. L'homme a fourni une multitude d'existences les plus diverses avant de vivre de la vie qu'il mène ici-bas. S'il n'y applique ses efforts les plus

sérieux,il court le risque d'en fournir une multitude plus grande encore et son attention la plus constante doit être de se soustraire à la loi fatale que la naissance lui impose. La vie n'est qu'un tissu de douleurs et de misères ; le salut consiste à n'y jamais rentrer. Telle est la croyance que chacun partage et que professent les Brahmanes et les Bouddhistes, de toutes les sectes et de tous les temps. La seule originalité du Bouddha ne consiste que dans le moyen nouveau de libération qu'il offre à ses adeptes.

Mais jusqu'où s'étend cette idée de la transmigration ? Pour le Bouddhisme, elle s'étend aussi loin que possible ; elle embrasse tout, depuis le Bodhisattva qui va devenir un Bouddha parfaitement accompli, et depuis l'homme jusqu'à la matière inerte et morte. L'être peut transmigrer sans aucune exception dans toutes les formes, quelles qu'elles soient ; et, suivant les actes qu'il aura commis, bons ou mauvais, il passera depuis les plus hautes jusqu'aux plus infimes. Hiouen-Thsang vit à Bénarès les nombreux et splendides stoûpas élevés dans les lieux où le Bouddha avait pris, dans diverses existences, la forme d'un éléphant, d'un oiseau, d'un cerf, etc. ; il a même été arbre et plante, si l'on en croit le Bouddhisme chinois.

Dans une légende fort intéressante par les détails qu'elle donne sur la vie intérieure des religieux dans les couvents, la transmigration a lieu, dit-on, sous la forme d'un mur, d'une colonne,d'un arbre, d'une fleur, d'un fruit, d'une corde, d'un balai,d'un vase, d'un mortier, d'un chaudron, etc. ; et ces métamorphoses sont toujours la conséquence d'une mauvaise action. Ainsi ceux qui ont pris la forme d'arbres, de feuilles, de fleurs et de fruits avaient joui dans un intérêt personnel des fleurs et des fruits de l'Assemblée. Un novice qui venait de nettoyer les coupes de l'Assemblée avait eu la dureté de refuser à boire à des religieux étrangers fatigués d'une longue route ; il fut changé en coupe.

La cause unique de ces transformations, c'est la conduite qu'on a tenue dans une existence antérieure ; on est récompensé ou puni selon ses vertus ou ses vices. Mais de quelle manière a commencé cette longue série d'épreuves ? Pourquoi l'homme y est-il soumis ? Quelle a été l'origine de cette succession de causes et d'effets ?C'est ce que le Bouddhisme ne dit pas.

Arrivons à la plus importante des théories du Bouddhisme, celle

du *Nirvâna*. C'est le but suprême auquel tend le Bouddha, c'est la délivrance à laquelle il convie toutes les créatures ; c'est la récompense qu'il promet à la science et à la vertu ; en un mot, c'est le Salut éternel. Qu'est-ce au juste que le Nirvâna ? Est-ce une immortalité plus ou moins déguisée ? Est-ce le néant ? Est-ce un simple changement d'existence ? Est-ce une annihilation absolue ? Chose bien singulière ! Le Bouddha a laissé planer sur le Nirvâna une obscurité presque complète.

Selon Eugène Burnouf, le Nirvâna est l'anéantissement complet, non seulement des éléments matériels de l'existence, mais de plus, et surtout, du principe pensant. Clough, Turnom, Schmidt, Gogerly ne se sont jamais fait une autre idée du Nirvâna. Presque toujours dans les Soutras, chants sacrés, le nom du Nirvâna est suivi d'une épithète qui veut dire : « Où il ne reste plus rien de l'agrégation, de l'exisence, où il ne reste plus rien absolument. » Il faut ajouter que les Brahmanes, dans leur accusation contre les Bouddhistes leur font surtout un grief « de croire à une destruction complète. » Nous devons dire que le Brahmanisme était la religion indienne qui avait précédé le Bouddhisme et qui a été pour ainsi dire détruite par cette dernière.

Pourtant dans les écrits bouddhiques, le mot *Nirvâna* a deux sens ; il y a le Nirvâna complet et le Nirvâna simplement dit. Le Nirvâna complet est celui qui suit la mort, quand on a su s'y préparer par la foi, la vertu et la science, tandis que le simple Nirvâna peut être acquis même durant cette vie. Le passage suivant nous le montre : « Les hommes qui vivent avec la connaissance de la Loi exempte d'imperfection ont atteint le Nirvâna. Les Crâvakas se figurent qu'ils ont atteint le Nirvâna ; mais le Djina leur dit : Ce n'est là qu'un lieu de repos ; ce n'est pas le Nirvâna véritable. »

Le procédé pour atteindre à ce Nirvâna incomplet, c'est le Dhyâna ou l'*extase*, le Dhyâna a quatre degrés.

Premier degré. — L'ascète est détaché de tout autre désir que celui du Nirvâna ; il juge et raisonne encore, mais il est affranchi de toutes les conditions du péché et du vice.

Deuxième degré. — Il a mis de côté le jugement et le raisonnement ; son intelligence qui ne songe plus aux choses ne ressent que le plaisir de la satisfaction intérieure, sans le juger ni même le comprendre.

Troisième degré. — Le plaisir de la satisfaction a disparu. Tout le plaisir qui lui reste est un vague sentiment du bien-être physique dont son corps est inondé.

Quatrième degré. — L'ascète ne possède plus ce sentiment de bien-être physique ; il a perdu toute mémoire et désormais libre de tout plaisir et de toute douleur il est parvenu à l'impassibilité, aussi voisine du Nirvâna qu'elle peut l'être durant cette vie..

Cela n'a rien qui puisse surprendre ceux qui ont étudié le mysticisme. Les mystiques d'Alexandrie, ceux du Moyen-Age et de la Renaissance ont connu, comme les Bouddhistes, ces élaborations intérieures de l'âme luttant contre elle-même pour arriver à détruire toutes ses puissances. Plotin, Gerson, Sainte Thérèse croient par là s'unir à Dieu lui-même et se confondre avec lui. Les Bouddhistes n'ont point cette prétention, puisqu'ils ne connaissent point de Dieu, mais ils recherchent et pratiquent l'extase, image du néant qu'ils prennent pour le Salut éternel.

Le Bouddhisme n'a pas de Dieu ; il n'a pas même la notion confuse et vague de l'Esprit universel dans lequel, selon la doctrine du brahmanisme, va se perdre l'âme humaine. Il ne fait point de distinction entre l'esprit et le monde matériel ; il confond l'homme avec tout ce qui l'entoure, tout en lui prêchant la vertu. Il ne peut donc réunir l'âme humaine qu'il ne nomme même pas, ni à Dieu qu'il ignore, ni à la Nature qu'il ne connaît pas davantage. Il ne lui reste qu'un parti à prendre, c'est de s'anéantir ; et pour être bien assuré que l'âme ne reparaîtra point sous une forme quelconque dans ce monde, qu'il maudit comme le séjour de l'illusion et de la douleur, il en détruit tous les éléments, ainsi qu'il a soin de le répéter mille fois lui même. Que veut-on de plus ? Si ce n'est pas là le néant, qu'est-ce donc que le Nirvâna ?

Nous reconnaissons ce qu'il y a de grave dans une telle affirmation. Oui, nous l'avouons ; quand on pense que le Bouddhisme compte aujourd'hui sur la surface du globe tant de sectateurs (740 millions) (1) et qu'il est la croyance du tiers de l'humanité,

(1)

Catholiques . .	195	millions	Diverses communions . .	8	millions
Protestants . .	149	»	Mahométans	180	»
Israélites . . .	8	»	Bouddhistes ou Brahmanistes	740	»
Grecs orthodoxes	84	»	Fétichistes	116	»

expliquer le Nirvâna comme nous le faisons, c'est dire que le tiers à peu près de nos semblables adore le néant et ne place qu'en lui son espoir contre les maux de l'existence. C'est une foi horrible sans doute, mais ce n'est pas calomnier le Bouddhisme que de la lui imputer, et l'histoire se manquerait à elle-même en reculant devant cette vérité déplorable, qui jette d'ailleurs tant de jour sur les destinées du monde asiatique.

Malgré cela, on peut attribuer quelque mérite au Bouddhisme. Çâkyamouni (c'est le Bouddha) ne cherche point à attirer la multitude par de grossières séductions. Il ne flatte point bassement ses convoitises naturelles et les récompenses qu'il promet n'ont rien de terrestre, ni de matériel. Il les convie au Salut éternel, ou plutôt au néant qu'il confond avec le salut, par la voie de la vertu, de la science et des austérités. C'est un bonheur d'entendre ces nobles appels à la conscience humaine dans des temps si reculés et dans des pays que notre civilisation un peu hautaine s'est habituée à trop dédaigner.

La gloire de Bouddha, c'est cette charité sans bornes dont son âme paraît embrasée ; il cherche par dessus tout à sauver les autres êtres et c'est pour leur montrer la voie infaillible du Nirvâna qu'il a quitté le séjour de la joie, le Toushita, et qu'il vient subir les hasards et les épreuves d'une dernière existence. Sans doute l'esprit chrétien connaît de belles doctrines, mais six ou sept siècles avant qu'il n'eût renouvelé le monde, c'était une admirable idée que celle d'associer tous les hommes dans une foi commune et de les confondre dans une égale estime et dans un égal amour.

Devant l'identité de la misère, il fait tomber les distinctions sociales, ou plutôt il ne les aperçoit pas ; l'esclave est pour lui autant que le fils d'un roi.

Les moyens qu'emploie le Bouddha pour convertir ne sont pas moins conformes à la dignité humaine ; ils sont pleins d'une douceur qui ne se dément point un seul instant. Il ne songe jamais à contraindre les hommes, il se borne à les persuader. Il leur apprend à soulager le poids de leurs fautes par la confession et à les expier par la sincérité du repentir.

Mais il vaut mieux ne pas commettre la faute que d'avoir à la réparer ; de là, dans la doctrine de Çâkyamouni ces préceptes si sages. Il faut que l'homme dompte le corps, il faut qu'il éteigne

les désirs brûlants qui le consument. Si le Bouddha prescrit plus particulièrement aux religieux engagés dans ces ordres un célibat absolu, il n'en recommande pas moins à tous les fidèles la chasteté et la pudeur, que le Brahmanisme offensait sans aucune retenue, et dont un instinct secret révèle à tous les hommes l'obligation et le charme.

A ces vertus déjà bien difficiles, il ajoute la patience, la résignation, l'humilité et le pardon des offenses. La croyance à la transmigration l'aidait singulièrement ; devant un outrage, une violence, il ne s'indigne pas ; il se dit que dans une existence antérieure, il a commis tel péché qui, dans celle-ci, lui mérite tel châtiment.

Joignez-y l'horreur du mensonge, et cette réprobation de la médisance et même des discours frivoles ; joignez-y enfin le culte de la famille, la considération, pour les femmes jugées dignes de tous les honneurs religieux à l'égal des hommes, et vous aurez une doctrine morale qu'aucune religion n'a surpassée.

Si nous comparons le Bouddhisme au Spiritisme, (et c'est là le but de notre article), nous voyons des points communs ; ils se ressemblent par la doctrine des réincarnations ; assurément le but de l'un est l'opposé de celui de l'autre. Le premier aspire au néant ; le second aspire à un état de bonheur et de vertu qui rapprochera de plus en plus l'homme de la perfection. Quant à la morale du premier, elle n'a rien à envier à celle du second.

Isidore LEBLOND.

Echos de Partout

L'Au-delà et la survivance de l'être

(par Léon Denis)

Telle est le titre d'une brochure de propagande, à bon marché, 0 fr. 25 pour 84 pages de texte, que vient de faire paraître chez Leymarie le grand écrivain spirite Léon Denis, si connu dans le monde entier par ses ouvrages sur notre philosophie.

Les livres de grand format consacrés au spiritisme sont en grand nombre, et cela est nécessaire pour étudier cette jeune science sous tous ses aspects. Mais il est non moins utile de posséder des brochures qui synthétisent l'enseignement et prouvent, par des faits bien nets et d'une interprétation immédiate, qu'il a pour base la méthode expérimentale.

Nul n'était mieux qualifié que Léon Denis pour remplir cette tâche si utile et nous souhaitons à son nouveau travail le grand succès obtenu par son œuvre *Pourquoi la vie*, dont le tirage s'élève aujourd'hui à 105.000 exemplaires.

On trouve dans ce nouveau livre des cas tout à fait nouveaux concernant les apparitions des vivants et des morts, des exemples authentiques de matérialisations, des communications qui contiennent des preuves d'identité indiscutables, comme celles que W. Stead, l'illuste journaliste anglais, a fournies par l'intermédiaire de Mme Wriedt, le remarquable médium américain que nos lecteurs connaissent déjà. Ces faits sont accompagnés de discussions bien conduites et bien claires qui démontrent quel abus ont fait les incrédules de quelques phénomènes réels comme la suggestion ou la transmission de la pensée, lorsqu'ils ont voulu tout expliquer par ces facteurs dont le rôle est fort restreint. Même exagération pour ce qui concerne la subconscience, qui n'est qu'une partie de nous-mêmes et non un être autonome qui coexisterait en même temps que l'esprit.

Les conséquences philosophiques, morales, sociales et scientifiques du spiritisme sont indiquées en quelques pages d'une haute élévation de pensée et ce résumé se termine par une étude sur la réincarnation ou les vies successives, que notre ami a écrite pour répondre à l'enquête ouverte en septembre par la Revue internationale : *La philosophie de la Science*. On voit donc que l'essentiel de la doctrine est condensé dans cette brochure, que nous voudrions voir répandue à profusion dans le grand public, afin qu'elle éclaire les âmes inquiètes et les cœurs douloureux qui cherchent la vérité sur l'Au-delà.

Conférences Sédir

M. Sédir tiendra, dans sa salle (32, rue Cardinet, Paris XVIIe) pendant les mois de Novembre et de Décembre 1912 des réunions dont voici le programme :

Les Jeudis 14, 21 et 28 Novembre, 5, 12, 19, 26 Décembre, à 8 h. 1/2 du soir, conférences sur l'Enfance du Christ.

Les Lundis 18 et 25 Novembre, 2, 9, 16, 23, et 30 Décembre, dans l'après-midi, réceptions sur rendez-vous.

Les Mardis 19 et 26 Novembre, 3, 10, 17, 24 et 31 Décembre, à 8 h 1/2 du soir, séances collectives de consultants et de malades.

Les Mercredis de Noël et du Jour de l'An à 3 heures après-midi, causeries sur l'aspect mystique de ces deux fêtes.

Les Conférences sont gratuites. Les réceptions du Lundi et du Mardi sont payantes.

Fondation d'un Institut Psychothérapique International

Un groupe de savants français et étrangers, parmi lesquels plusieurs professeurs éminents, des médecins connus et des chercheurs indépendants, veulent se joindre aux Maîtres du magnétisme et de l'hypnotisme, pour créer une œuvre scientifique et philanthropique.

Ces messieurs étudieront, sans parti pris, tous les phénomènes se rattachant au vieux magnétisme humain, à l'hypnotisme moderne, à la suggestion, à la télépathie et au spiritisme.

Dans leur programme, la question humanitaire n'est point négligée. *Une clinique gratuite* pour les indigents ; *une autre à prix modique* pour la classe moyenne seront instituées. Les malades riches pourront également se faire soigner par les médecins spécialistes de l'Institut.

A l'exclusion des remèdes ordinaires, les malades atteints d'affection nerveuse ou chronique, seront traités par des procédés spéciaux comprenant le magnétisme humain, l'hypnotisme, l'orthopédie mentale, etc. etc.

Le but de l'œuvre est de chercher à tirer le bon grain de l'ivraie et, périodiquement, de faire connaître aux adhérents les résultats obtenus.

Pour édifier une œuvre semblable, il faut de l'argent. Sans le nerf de la guerre, rien n'est possible... C'est pourquoi une société par actions est en formation. Déjà *plus du quart de ces actions est retenu*, ce qui est de bon augure, ce qui permet d'espérer une réussite complète.

Rien d'analogue n'a été encore entrepris, et cette fondation arrive au bon moment, car grand nombre d'esprits réfléchis cherchent une orientation philosophique et morale dans le psychisme.

En conséquence une émission de mille actions de cent francs est ouverte. Ces actions seront libérées de moitié.

Outre les actionnaires, l'Institut comprendra un nombre illimité d'adhérents qui paieront une cotisation annuelle. Les membres de l'Instut seront tenus au courant des travaux effectués par un bulletin mensuel ; ils pourront assister aux démonstrations, aux conférences, etc.

Les actionnaires et les adhérents auront dans l'établissement un local à leur disposition, soit pour la lecture des revues et journaux spéciaux, soit pour leur correspondance personnelle.

Les bénéfices proviendront des cotisations des adhérents et des malades payants. Les frais seront peu élevés, plusieurs concours devant être gracieux *Dans ces conditions il est permis d'espérer que les actionnaires toucheront de sérieux dividendes.*

Si nos prévisions se réalisent, ce que nous croyons fermement, avant la fin de la présente année, l'Institut psychothérapique sera créé.

Nous faisons donc un appel pressant à toutes les personnes que ces questions passionnantes intéressent ; nous les engageons à nous adresser promptement leur adhésion, cela dans dans l'intérêt de la science et de l'humanité.

Dr MOUTIN.

N. B — Pour tous les renseignements et les adhésions, s'adresser au docteur L. Moutin, 1, rue du Châlet (Parc des Princes) à Boulogne-sur-Seine.

Les Romans Occultistes

Le Journal *Le Matin*, publie en ce moment un roman intitulé : *L'Amant de la Momie*, qui est fort bien agencé pour susciter l'intérêt des lecteurs Ceci n'étonnera personne, quand on se souviendra que le Dr Wylm qui en est l'auteur, a fait paraître déja deux volumes où ses qualités d'écrivain se sont révélées. Sous le couvert de l'affabulation romanesque, beaucoup de faits possibles sont reproduits, mais, malheureusement, ils sont si fort enchevêtrés avec d'autres tout à fait fantaisistes, qu'il est à craindre que le public ne voie dans tout cela qu'un jeu de la riche imagination de l'auteur, tandis que les précédents ouvrages étaient restés dans la note juste en ce qui concerne les phénomènes réels du Spiritisme et de l'Animalisme.

Notre confrère *La Vie Mystérieuse*, nous donne aussi : L'*Appel du fantôme*, par M. Léonce de Larmendie, dans lequel on distingue un parti pris pour enlever au phénomène des matérialisations toute sa valeur démonstrative. L'auteur imagine une série de manipulations invraisemblables de cendres humaines pour en faire surgir un fantôme qui pourrait parler, agir, sans avoir de personnalité ! Plus que jamais ii l'imagin ation mérite son nom de « folle du logis ». Le grand talent de l'auteur aurait pu susciter autant d'intérêt sans sortir des bornes de l'observation exacte.

Espérons que les romanciers qui s'occuperont plus tard de ces passionnants phénomènes suivront de plus près ce que l'observation nous a révélé, au lieu de s'épuiser en inventions aussi macabres qu'inutiles

Conférences

M. Delanne fera, le 10 courant, une conférence à Paris dans la Salle des Agriculteurs; puis une autre à Lyon le 17, et enfin une troisième à Genève vers la fin du mois.

Ouvrages nouveaux

Aperçu géneral sur le Traitement mental

par Albert L. CAILLET (Ingénieur civil.)

Conférence faite le 20 juin 1912, à la *Société Magnétique de France*. Illustré de 5 planches hors texte. Prix : 1 fr. MM. Hector et Henri Durville, Editeurs, 23, Rue Saint-Merri, Paris.

On s'intéresse beaucoup, actuellement, à ces guérisons extraordinaires, mystérieusement obtenues, tant par Antoine, le guérisseur, à Jemeppes-sur-Meuse, en Belgique, que par une secte américaine puissante, la *Christian Science*.

Mais personne, pour ainsi dire, ne se rend un compte exact du mécanisme psychique de ces phénomènes merveilleux, et on ignore, en général, tant leur véritable source que leur histoire.

L'*Aperçu sur le Traitement Mental* fournit justement une réponse précise et des éclaircissements à toutes ces questions.

On y trouve d'abord une définition précise et scientifique du Traitement mental lui-même à ses divers degrés, dont le moins élevé touche à la Suggestion, dont le pouvoir est maintenant si universellement reconnu.

Puis, l'auteur s'attache à mettre en lumière la puissance inconcevable, comme aussi la nécessité absolue de la Foi dans toutes les pratiques de guérison psychique, et il donne des exemples, indique des sources historiques, démontrant jusqu'à l'évidence que ces méthodes ont toujours été employées avec le plus parfait succès dans tous les âges et sur tous les continents par les plus hauts Initiés.

Enfin il termine par une exposition de la Doctrine philosophique sur laquelle est basée cette véritable *Science de la Vie*, à laquelle il est impossible d'assigner aucune origine limitative, soit dans le temps, soit en aucune partie du monde et expose la technique opératoire.

L'intérêt de ce petit ouvrage est encore rehaussé par ce fait qu'il indique clairement la seule vraie solution de tous ces problèmes angoissants actuels relatifs à la dégénération de la Race, laquelle se traduit par la dépopulation, l'anarchie, les grèves et tous ces troubles précurseurs de désastres plus graves encore, si l'on n'y prend garde.

Cette solution, c'est la régénération individuelle de chaque être humain séparément, par sa connaissance précise du *but de la Vie*, et sa soumission intelligente aux Lois inéluctables qui la régissent.

(*Note de l'Editeur*).

Les Succès de la Médecine psychique

par le Docteur Gaston DURVILLE

Ma méthode de Guérison des maladies organiques, nerveuses et morales, avec portrait de l'auteur hors texte. Prix : 1 fr. — MM. Hector et Henri Durville, éditeurs, 23, rue Saint-Merri, Paris (IVe).

Mon estimé confrère, le Dr Gaston DURVILLE, vient de faire paraitre un petit ouvrage qu'il intitule « *Les succès de la médecine psychique* ». On sent en ces pages d'un style concis, énergique, élégant même, toute la conviction d'une âme qui quoique très jeune encore a déjà la maturité d'un esprit fait. Le Dr Gaston DURVILLE a des idées de novateur ; ennemi de toute médecine médicamenteuse, il vous expose que les produits chimiques sont un danger pour nos organes; il a grandement raison, lorsqu'il nous dit « que la bonne médecine est simple, et que l'idée du terrain doit dominer dans toute la médecine. De même qu'un blé ne poussera jamais en terrain aride, de même la maladie ne se développera jamais en un terrain sain. »

Qu'il n'y ait qu'*une maladie* ; que cette maladie soit tout simplement le déséquilibre des forces, c'est encore là une vérité que les psychistes admettent sans peine. Et la conséquence s'impose : Si la maladie est le déséquilibre des forces, un équilibrant naturel sera le meilleur agent curateur. Cet agent curateur naturel, le Dr Gaston DURVILLE le trouve dans la *force magnétique*. Nous commençons maintenant à bien savoir ce qu'est cette force ; les travaux de l'auteur ont contribué à la faire connaître ; elle a été étudiée aussi sous le nom d'*od* par de REICHENBACH, sous le nom de *force neurique* par le Dr BARETY, de *nervisme* par le Dr LUCE, de *force psychique* par les Drs Ch. RICHET et MAXWELL.

Mon confrère Gaston DURVILLE démontre que sa méthode guérit les affections organiques ; bien des gens l'ignorent encore, personnellement j'en ai vu les meilleurs résultats.

Les agents physiques connus comme la lumière, l'électricité, le radium guérissent bien ; pourquoi le magnétisme ne guérirait-il pas, lui aussi ?

Un chapitre qui m'a beaucoup plu est celui où l'auteur étudie les Nerveux. Il nous montre avec une sincérité de psychologue et un cœur d'homme de bien que le nerveux n'est pas un malade de complaisance, un individu qui s'écoute « et qu'ils sont coupables ces médecins qui, après l'avoir vainement drogué, abandonnent un jour le malheureux à ses idées morbides, non sans lui avoir dit plus ou moins cruellement que les troubles dont il se plaint n'existent pas, ou, ce qui est plus grave, qu'il n'y a plus rien à faire désormais pour le guérir. » L'auteur connaît bien le nerveux ; il le montre ; sa méthode de rééducation psychique se donne pour but « d'amener doucement, progressivement le malade à une plus juste appréciation de ses troubles, à redresser sa manière de sentir, de raisonner, de penser. »

Le petit ouvrage a peut-être un tort : celui de faire de la réclame à son auteur : mais, après tout, une bonne méthode vaut qu'on la vulgarise : on veut en vulgariser tant de mauvaises !

(Note de l Editeur). Dr de Régare.

Antiquité des phénomènes Spirites

Si les rapports entre les vivants et les morts se produisent en vertu de lois naturelles, ils ont dû devancer de beaucoup les phénomènes spirites actuels, et l'on doit en retrouver des récits dans les Annales de tous les peuples, sauvages ou civilisés, semblables à ceux de nos jours. C'est effectivement ce qui a lieu, comme il est facile de s'en assurer en consultant les auteurs anciens ou les récits de voyage des explorateurs ou des missionnaires qui nous ont fait connaître les mœurs et les croyances des populations sauvages.

Je voudrais aujourd'hui citer deux récits empruntés au travail de M. de Mirville sur : *Les Manifestations des Esprits terrestres*, on pourra juger combien ces phénomènes ont d'analogie avec ceux qui ont lieu maintenant un peu partout.

Un des faits les plus curieux que nous connaissions est celui que raconte Cornélius à Lapide, dans son commentaire sur le chapitre XLV d'Isaïe, et précisément à propos du rapprochement entre les consultations nocturnes dans les temples païens et celles qui eurent lieu dans les temples chrétiens.

Ce récit, par cela seul qu'il est extrait des actes authentiques du concile de Tolède, paraît revêtu d'une assez grande autorité.

En 649, disent les Actes, et sous le pontificat de Martin Ier, Taio, évêque d'Espagne, partit pour Rome, avec mission d'y chercher la première et

la seconde partie des Morales de saint Grégoire qui manquaient dans son pays. Après avoir perdu un temps énorme et inutile à les rechercher dans les archives et les bibliothèques (qui ne connaît ses désespoirs ?), il prit le parti d'aller pour toute sa nuit auprès du tombeau de saint Pierre, et de le prier de lui indiquer où il pourrait trouver le trésor objet de sa convoitise. Il priait donc lorsque tout à coup l'église paraît s'illuminer complètement. Ensuite, il voit une grande procession d'évêques, *albatorum*, s'avancer deux à deux vers l'autel de saint Pierre. Deux d'entre eux se détachent des autres et l'un montre du doigt à Taio un coffret dans lequel se trouvent les précieux manuscrits. Mais Taio, tout occupé des personnages, demande :

— Quelle est donc cette procession d'hommes si vénérables ?

— Les deux qui marchent en tête, lui répondit-on, et qui se tiennent par la main, sont les deux apôtres saint Pierre et saint Paul. Ceux qui les suivent sont leurs successeurs et les souverains pontifes de ce Saint-Siège, et comme ils ont aimé cette église pendant toute leur vie, de même ils la chérissent après leur mort et la visitent souvent.

— Oh ! je vous en prie, répond l'évêque, dites-moi, Seigneur, qui vous êtes ?

— Je suis Grégoire, celui-là même pour les œuvres duquel vous avez entrepris tant de chemin.

— Puisqu'il en est ainsi, Seigneur, montrez-moi, je vous en conjure saint Augustin, dont je ne prise pas moins les livres que les vôtres.

— Saint Augustin, reprend Grégoire, cet homme excellent, est dans un lieu différent du nôtre, car il n'est pas enseveli dans cette basilique.

Après ces mots, il alla rejoindre l'assemblée, et, tous ensemble, après avoir été se prosterner devant l'autel de saint Pierre, se retirèrent dans le même ordre et avec le même éclat qu'ils s'étaient avancés. Taio, rendu à lui-même, avait le coffret remis entre ses mains, y trouva les deux livres en question et les rapporta en Espagne.

Voilà un récit bien circonstancié, qui semblera légendaire à beaucoup, mais alors l'évêque et le concile, si Cornélius a dit vrai, en seraient les inventeurs, ce que nous n'avons pas de bonnes raisons de supposer — si, à la rigueur, les visions d'évêques peuvent s'expliquer par une hallucination, il ne saurait en être de même pour le coffret et les papiers qui y étaient contenus. C'est un véritable *apport*, semblable à ceux qui ont lieu assez souvent dans les séances spirites et la production, de nos jours, de phénomènes de cet ordre, semble une raison suffisante pour nous porter à admettre que ceux du passé n'étaient pas purement imaginaires, comme sont trop enclins à le croire ceux qui n'ont pas fait des études sur ce sujet.

D'autre part, on lit fréquemment dans les *Revues psychiques* qu'un ami est apparu à un autre après sa mort, à la suite d'une promesse qu'ils s'étaient faite mutuellement, or de très saints personnages en ont agi ainsi. Sainte Lutgarde, par exemple, qui, abbesse d'un monastère « avait ordonné à l'une de ses religieuses de venir la visiter si elle mourait la première, mais en ayant bien soin de répéter auparavant un *Benedicite*, *l'oraison dominicale* et un *Ave Maria*, de peur qu'un malin esprit ne vînt s'amuser ici. » On dit qu'elle la revit trois fois.

Ceci constitue bel et bien une pratique spirite et l'on ne voit pas bien ce qu'elle aurait de répréhensible. C'est probablement appuyé sur d'aussi respectables exemples, que saint Thomas n'a pas craint de marcher à peu près seul, de son temps, dans les voies de la tolérance à cet égard, lorsqu'après avoir condamné cet usage comme une espèce de nécromancie toutes les fois qu'il procédait du doute et de la curiosité, il semblait faire une exception en faveur de ceux chez lesquels il dérivait, au contraire, d'une vraie piété et du désir ardent d'être fixé sur le sort d'un ami par lui même (1).

Cette opinion théologique de saint Thomas, à une époque qui commençait à rationnaliser un peu les antiques traditions, donnerait quelque poids à l'aventure qu'on lui prête.

On prétend, dans sa Vie (2), que se trouvant un jour dans l'église des Jacobins, à Naples, Romain, son ami et docteur en théologie, décédé peu de temps auparavant à Paris, et avec lequel, disait-on, il avait fait une semblable convention, se présenta à lui objectivement. Saint Thomas, ignorant entièrement le décès de Romain, auquel il avait confié sa chaire de théologie à Paris, lui fait un accueil plein de tendresse et lui demande depuis combien de temps il est à Naples.

Romain lui apprend alors qu'il est mort et que Dieu lui a permis de le venir voir. A cette parole, dit naïvement un des narrateurs de sa Vie, « saint Thomas se trouva un petit étonné et tremblant », mais il ne fut guère de temps qu'il ne reprit ses esprits, et il pria Romain, au nom de Dieu, de lui dire son état. A quoi Romain lui satisfit et lui dit qu'il était jouissant de la vie éternelle.

Cela fait, saint Thomas, pour son particulier, demande à Romain si ses œuvres étaient agréables à Dieu. Auquel Romain fit cette réponse : qu'il

(1) Ames séparées, Question 2.

(2) Tome III de Surius, t. II de sa Vie.

persévérât seulement et ne fit doute que Dieu ne trouvât bon tout ce qui se faisait en son honneur. Après, saint Thomas lui vint encore dire : « Tu sais que nous avons assez disputé ensemble pour savoir si les sciences acquises en cette vie demeurent en notre esprit après la séparation du corps ? » Ici, commençait à surgir la curiosité du savant ; Romain lui répondit : « Te suffise que je voie Dieu, ne t'enquiers plus avant de cela. » Et saint Thomas : « Vois-tu, dit-il, Dieu sans moyen ou par l'interposition de quelque lumière ! »

Romain répond alors par ce verset de David : « Comme nous avons ouï, ainsi nous voyons en la cité du Seigneur des Verbes. » Et là dessus Romain disparut de la présence de saint Thomas, qui resta grandement consolé de cette vision.

Nous citons cette apparition d'après M. de Mirville, t. IV, des *Manifestations historiques*. Elle montre que certains catholiques sont dans une erreur complète en alléguant l'opinion de saint Thomas, que des démons seuls pourraient apparaître pour répondre à nos désirs, puisque cette opinion se trouve démentie complètement et par le pacte qu'avait fait ce grand docteur avec Romain et par la suite qu'il a eue, M. de Mirville ne cite que ces exemples attestant l'usage religieux et légitime de ces sortes de conventions : nous pourrions en citer beaucoup d'autres dans les temps modernes et même contemporains.

Saint Thomas qualifie la vision « d'objective », et comme il était très compétent dans l'étude de ces faits, nous pouvons en conclure que c'était une matérialisation spontanée, analogue à un certain nombre d'autres dont nous avons l'intention de parler plus tard.

Félix Hégnard.

La Sainte Vierge dans l'Histoire

(*Suite et fin*) (1)

Sainteté de Marie

Cependant, malgré le divin privilège d'une perpétuelle virginité que lui avait reconnue l'Eglise, Marie n'en restait pas moins encore, pour les apologistes, à la fin du IVe siècle, une femme sans doute

(1) Voir le n° de septembre p. 144.

chaste et vertueuse, mais fragile, imparfaite et, comme toute créature humaine, sujette à de passagères défaillances. C'est ainsi du reste que la présentaient les Evangiles ; et fidèles observateurs des Saintes Ecritures, les Pères, en parlant d'elle aux fidèles, s'en tenaient à ce qu'ils lisaient dans les textes sacrés, sans tenir compte des exigences de la christologie qui, elle, avait déjà fait litière des passages de ces textes susceptibles de la gêner dans sa rapide évolution.

Il était toutefois bien naturel, semble-t-il, d'admettre que le Christ, fils de Dieu, Dieu lui-même, éminemment pur et saint, avait dû choisir exclusivement, pour mère, une vierge accomplie, à l abri de tout péché et douée de toutes les vertus.

C'est ce que comprit St Ambroise et c'est sous cette forme qu'il offrit la mère du Sauveur en exemple aux jeunes vierges que le courant de l'ascétisme faisait affluer en foule dans les monastères. A ces âmes qu'il a arrachées au monde et qui ont besoin d'un soutien dans la vie de sacrifices qu'elles inaugurent, il montre, au lieu de la femme de l'Evangile vaniteuse, faible dans sa foi et sujette au découragement, une vierge humble, modeste et dévouée, puisant dans une foi inébranlable, la force nécessaire pour surmonter, avec courage, les plus cruelles épreuves. Il la présente comme le type et l'idéal de toute vertu, modèle parfait vers lequel doivent tendre les plus ardentes aspirations et tous les efforts des filles chrétiennes pour arriver à s'en rapprocher.

Cette transformation de la personne de Marie, St Ambroise l'a accomplie en dépit des textes dont il n'a cure ; car ici il ne fait pas œuvre d'exégète : Il est directeur de consciences, et il doit chercher à donner satisfaction aux besoins de la foi. Son disciple St Augustin compléta et fortifia son œuvre en lui donnant l'appui de la christologie.

Reconnaissant qu'aucun Saint n'avait pu vivre sans commettre des fautes, l'Evêque d'Hippone écrivait : « J'en excepte la seule « Vierge Marie, dont, par respect pour le Seigneur, je ne veux pas « qu'il soit parlé quand il est question de péché. Dès lors, en effet, « qu'elle a mérité de concevoir et d'enfanter celui qui est la sain- « teté même, il y a là, pour nous, une preuve qu'elle a reçu un « surcroît de grâce qui l'a mise en état de remporter une victoire « absolue sur le péché ». (*Herzog Loc. cit.* p. 62). La maternité divine de Marie est donc une preuve de son impeccabilité ; car si la mère de Jésus avait péché, ses péchés auraient forcément dû rejail-

lir sur son fils divin, ce qui est impossible, la divinité ne pouvant jamais être atteinte par le péché.

Quant aux textes embarrassants des Evangiles, St Augustin sut, par une adroite interprétation et de subtils raisonnements, les rendre favorables à sa thèse ; et son habile exégèse en fit sortir une vierge absolument pure, complètement lavée des diverses taches dont certains passages des écrits apostoliques paraissaient l'avoir salie.

Les Pères et les Docteurs du Moyen Age suivirent la voie que leur avait ouverte le grand Théologien. Ils enseignèrent, d'après lui, la doctrine de la sainteté et de l'impeccabilité de Marie : grâce spéciale accordée à la mère du sauveur pour toute la durée de sa vie, à partir du moment *de l'incarnation de son divin fils.*

Cette doctrine acceptée par l'Eglise d'Occident pénétra aussi dans le monde oriental, et elle fut de bonne heure adoptée par l'Eglise de Constantinople : A l'époque de la réunion à Ephèse en 431, du concile qui condamna Nestorius, Cyrille d'Alexandrie y prononça, en l'honneur de la Vierge, un brillant panégyrique dans lequel, empruntant à l'imagination Orientale ses plus riches métaphores, il sut trouver pour la mère du sauveur les épithètes les plus redondantes. Elle était à la fois, disait-il, l'objet le plus précieux de l'univers, la colombe sans tache, la lampe qui ne s'éteint jamais, la source du soleil de justice... (*Herzog loc. cit.* p. 63),

Ce genre dithyrambique si familier au génie oriental, devint à la mode dans les Eglises d'Orient. On y entendit célébrer les merveilleuses qualités et les grâces ineffables de la Vierge dans de nombreuses homélies où d'interminables litanies les présentaient, sous forme symbolique, à l'admiration des fidèles.

En Occident la doctrine de St Augustin régna sans conteste jusqu'à la veille du XIII[e] siècle. Elle pouvait alors se formuler ainsi : La Sainte Vierge était restée en état de péché jusqu'au moment de l'*incarnation.* A partir de ce jour, elle avait reçu du Saint-Esprit une grâce toute spéciale qui, affaiblissant en elle, la concupiscence, l'avait purifiée et désormais affranchie de tout péché.

Mais cette doctrine était sur le point de disparaître ; elle devait céder la place à une autre doctrine plus radicale. Ici encore la foi populaire avait devancé la théologie, et elle allait forcer les docteurs à introduire dans la mariologie sa nouvelle conception de la pureté de Marie.

En effet, tandis que les théologiens édifiaient péniblement, à l'aide de raisonnements métaphysiques, leur savante mariologie

dont le vulgaire ne comprenait pas les formules, le peuple travaillait de son côté, et sa foi, qui, comme je l'ai déjà indiqué en commençant, se nourrit de naïves légendes et réclame des fêtes et des prières, sa foi, dis-je, créait à côté de la mariologie, le culte de Marie. Elle inaugurait ce culte à Ephèse, dans les premières années du ve siècle, par l'adoration du soi-disant tombeau de la vierge (1) et la fondation d'une basilique en son honneur.

Le culte de Marie, d'abord tout local, se généralisa rapidement en Orient ; il passa en Occident et pénétra à Rome, où il fut bientôt reconnu officiellement par l'Eglise Romaine qui l'introduisit dans sa liturgie. La liste officielle de ses fêtes en comprenait déjà, au IXe siècle, quatre, consacrées à la glorification de la mère du sauveur : Les fêtes de *la Nativité*, de *l'Annonciation*, de *la Purification* et de *l'Assomption*.

Le progrès du culte liturgique de Marie n'était au fond que la conséquence du développement de son culte populaire. De tous côtés on avait bâti des églises en son honneur, on lui avait consacré des prières spéciales que l'on récitait dans toutes les solennités religieuses. On invoquait la mère du sauveur en toute occasion et, en même temps qu'on implorait son secours, on lui vouait un amour tendre, affectueux et filial auquel, dans sa bonté, elle répondait du reste, en comblant de faveurs ses adorateurs.

Pendant longtemps ce progrès à la dévotion à Marie, dit Monsieur Herzog *(loc. cit.* p. 81), n'eut aucun contrecoup sur la théologie. Elle écoutait sans protestations les sermons inspirés par la fête de la Vierge, où l'amour pour la sainte mère de Dieu se répandait en effusions mystiques. La fête de la *Nativité*, elle-même, ne soulevait aucun problème inquiétant. Les Docteurs l'acceptaient sans scrupule, ils trouvaient tout naturel que, dans son ardente piété, le peuple eût voulu « célébrer, comme un bienfait divin, l'entrée « dans le monde de celle qui, plus tard, avait donné à la terre « le « fils de Dieu fait homme ». La gloire de la maternité divine leur semblait justifier amplement l'institution de cette fête.

Elle contenait cependant, cette fête, un germe caché, mais qui,

(1) D'après le IVe évangile, Jésus, en mourant, avait confié sa mère à Jean son disciple bien-aimé. L'apôtre, disait la tradition, s'était retiré à Ephèse avec Marie. Il était devenu le premier Evêque de cette ville qui, après sa mort, lui avait élevé un tombeau,ainsi qu'a sa mère adoptive décédée à 59 ans. Ces deux tombeaux étaient devenus l'objet d'une vénération publique, comme les tombeaux de tous les martyrs.

fécondé par la piété sans cesse croissante dont on entourait la Vierge, devait éclater un jour ou l'autre, et porter un coup redoutable à l'enseignement des théologiens.

Ce coup fut porté au XIII[e] siècle, par saint Bernard qui de la fête de la Nativité tira la déduction suivante : Si la Ste Vierge n'était pas née sainte, sa naissance ne serait pas l'objet d'une fête. L'institution de cette fête est la preuve indéniable de la sainteté de Marie avant sa naissance, et l'Eglise qui ne peut honorer que ce qui est saint, a formellement admis cette sainteté lorsqu'elle a consacré, par une fête, le jour où la mère du sauveur est venue au monde. Sainte était donc née Marie et sainte elle était restée pendant tout le cours de son existence.

Cette nouvelle doctrine, d'abord toute personnelle à saint Bernard, ne tarda pas à franchir les murs de l'abbaye de Clairvaux, à se répandre au loin et à faire de nombreux prosélytes. Déduite uniquement de la liturgie, elle s'écartait, il est vrai, de la tradition. Mais elle parait d'une nouvelle auréole de gloire la mère du sauveur, la Reine des Anges, et elle répondait ainsi aux vœux les plus ardents de la piété des hommes de la fin du XII[e] siècle. Si bien qu'au commencement du siècle suivant, la croyance à la sanctification de Marie dans le sein de sa mère et à son exemption de tout péché était universellement admise. St Thomas, le savant dominicain, l'*Ange de l'Eglise*, avait, du reste, tiré de la christologie la preuve logique de la légitimité de cette croyance, en proclamant que si Marie avait commis un seul péché, elle n'eût pas été digne d'être la mère de Dieu (1).

Il fallait cependant mettre cette nouvelle croyance en accord avec la théologie qui enseignait que la Sainte Vierge avait été purifiée seulement au moment de l'incarnation de Jésus. Des Docteurs crurent réaliser cet accord en déclarant que cette purification, la seule que Marie eût encore eu besoin de recevoir au moment de la naissance du Sauveur, était simplement l'extinction de la concupiscence ; mais ils s'empressèrent d'ajouter que cette concupiscence était toujours restée *liée*, *inactive*, et que jamais Marie n'avait été soumise à l'humiliante nécessité de lutter contre la tentation.

Cette habile théorie de la concupiscence inactive n'eut qu'une vogue passagère ; car, dans le peuple indifférent et étranger aux

(1) Cette preuve christologique, nous l'avons déjà rencontrée au IV[e] siècle. St Augustin s'en était servi pour établir la pureté et l'impeccabilité de Marie à dater de l'incarnation de Jésus.

subtilités de la scolastique, s'était formée, sous l'action d'une piété toujours croissante, la croyance à l'*immaculée conception* de la vierge, et cette croyance venue d'Orient, devait dans un prochain avenir, forcer les portes de la théologie.

Voici comment.

Immaculée Conception

L'évangile apocryphe de Saint Jacques racontait que Joachim et Anne, encore sans enfants après 20 ans de mariage, avaient eu, chacun séparément, l'apparition d'un ange leur annonçant la naissance d'une fille. Neuf mois après, la fille annoncée était venue au monde, elle avait reçu le nom de Marie ; c'était la future épouse du charpentier Joseph.

Cette légende qui éclairait d'un reflet poétique la naissance de la Vierge fut accueillie avec faveur en Orient. Elle flattait les sentiments intimes de la foule qui, on le sait, dès le IV[e] siècle avait entouré Marie d'une dévotion toute particulière. On admit que sa naissance était due à une intervention divine et que cette intervention créait à la mère du Sauveur un nouveau titre de gloire et un droit de plus à la reconnaissance et à l'adoration des fidèles. Aussi, dès le VII[e] siècle, on commença à célébrer, par une fête, sa conception miraculeuse. Au IX[e] siècle, cette fête avait réussi à se faire admettre dans la liturgie de l'Eglise de Constantinople, et au XII[e] siècle, elle avait pris généralement place parmi les solennités chômées dans l'empire byzantin.

De l'Orient la fête de la conception passa en Occident, on ne sait trop ni quand, ni comment. Toujours est-il qu'au commencement du XII[e] siècle, on la trouve en Angleterre où elle avait gagné assez de partisans pour qu'un concile réuni à Londres en 1129 eût cru devoir l'approuver. Mais elle allait bientôt se heurter à un redoutable adversaire qu'elle n'avait pas rencontré en Orient où il était inconnu. C'était le *dogme du péché originel*, dogme que la théologie se préparait à lui opposer.

Cette idée du péché originel s'était formée dans l'Eglise latine à la fin du IV[e] siècle. Pour expliquer comment chaque homme en portait la tare en naissant, l'on admettait que c'était par l'acte même de la génération que s'opérait la transmission du péché adamique ; de sorte que l'enfant, engendré au sein de la concupiscence, en était infecté comme d'un virus.

Or on savait qu'aucun péché ne pouvait atteindre Jésus, être di-

vin, essentiellement pur et saint, envoyé sur la terre pour effaçer cette tache originelle. Mais on se demandait comment, en naissant, il avait fait pour s'en préserver : Grave question, dont la solution, longtemps cherchée, finit par être trouvée dans la Mariologie.

En y réfléchissant bien, on découvrit que c'était à la conception virginale, qu'en se faisant homme, le Christ avait eu recours pour conserver intacte toute sa pureté. En effet, engendré par l'opération du Saint-Esprit, en dehors de tout commerce charnel, il avait, de ce fait, été soustrait à la loi universelle du péché qui frappait tous les humains à leur entrée dans le monde.

En servant à expliquer comment Jésus avait pu naître exempt de toute souillure, le dogme de la conception virginale venait de rendre à la Christologie un service aussi important qu'inattendu. Il avait été détourné, il est vrai, de sa signification primitive ; mais peu importait, la difficulté pendante avait été résolue. Aussi, dorénavant, les Pères enseignèrent-ils que la conception virginale avait été destinée, dans le plan divin, à procurer au Sauveur, mais au Sauveur seul, l'exemption de la souillure originelle ; ils déclarèrent même sacrilège d'admettre que cette exemption eût pu être accordée à un autre être. Ce sont ces raisons dogmatiques que les théologiens allaient bientôt opposer aux aspirations nouvelles qui se développaient sous le couvert de la fête de la conception.

Cette fête, de l'Angleterre était bientôt passée en France, plusieurs Eglises, celle de Lyon entre autres, l'avaient introduite dans leur culte ; chaque jour elle recrutait de nouveaux adhérents, et les fidèles venaient en foule assister le 8 décembre à sa célébration dans toutes les églises qui l'avaient acceptée.

Pendant ce temps, les Docteurs « vivant sur les sommets de la « métaphysique, ignoraient ce qui se passait au-dessous d'eux, dans « les régions inférieures où habitaient le menu peuple et le clergé « ignorant ; ou si, par hasard, ils apprenaient que la conception de « la mère de Dieu était ça et là, honorée, ils n'attachaient à cette « innovation aucune importance. La fête pour laquelle les fidèles « commençaient à se passionner, n'avait d'autre importance que de « célébrer le souvenir de la promesse faite à Anne et à Joachim..... « ses prétentions se confinaient dans la sphère de la liturgie et n'at- « teignaient pas la région des dogmes » (*Herzog*, *loc. cit. p. 110*).

Sans doute, mais la fête de la nativité, elle aussi, était restée d'abord exclusivement cantonnée dans le domaine liturgique ; puis peu à peu, elle en était sortie et elle avait fini par imposer un nouveau dogme à la théologie. Il y avait à craindre qu'il en fût de

même pour la fête de la conception ; car, elle aussi, renfermait un germe dogmatique qui, si l'on n'y mettait obstacle, devait fatalement, en s'épanouissant, aboutir à une conclusion bien dangereuse pour la doctrine orthodoxe, à savoir : la proclamation de l'*immaculée conception* de la vierge.

Saint Bernard, celui-là même qui avait su tirer de la fête de la nativité et imposer à l'Eglise, le dogme de l'impeccabilité absolue de Marie, saint Bernard, dis-je, maintenant rangé sous la bannière de l'orthodoxie, devina, le premier, le danger qui menaçait l'enseignement traditionnel, et il entreprit de le conjurer en faisant appel à toutes les ressources de la dogmatique qui, elle, maintenait toujours la vierge sous la loi du péché originel.

Je ne le suivrai pas dans sa polémique qui s'appuyait, en résumé, sur ce dilemme : Marie a été conçue naturellement dans le mariage ; elle est donc entachée du péché originel. Elle n'aurait pu en être préservée que si sa conception eût été opérée par le Saint Esprit, en dehors de tout acte conjugal : hypothèse absurde que jusqu'à présent personne n'a osé admettre. La fête de la conception est donc un non sens, une superstition, puisqu'elle honore un acte que la saine théologie ne reconnaît digne d'aucun honneur.

Les adversaires de saint Bernard lui répondaient que la fête n'honorait pas la conception charnelle de Marie, mais la conception spirituelle, c'est-à-dire le moment où son âme avait été infusée dans son corps. (1) Il était alors tout naturel d'admettre que Dieu eût voulu purifier, avant son animation, ce corps tout imprégné de la souillure du péché originel, afin de préserver de la tache héréditaire l'âme privilégiée de la mère du sauveur.

A cela les disciples de saint Bernard objectaient qu'un corps inanimé n'était pas susceptible de recevoir la grâce divine, qui, seule, a le pouvoir de sanctifier.

Bref, la guerre était engagée entre la liturgie et la théologie : guerre à outrance, qui ne devait se terminer que par la défaite de l'un des deux adversaires. Ou le dogme étoufferait la foi ; ou la fête ferait brèche et entrerait triomphante dans le dogme. C'est le dogme qui fût vaincu, malgré les efforts tentés par les savants Docteurs du XIIIe siècle pour sauvegarder l'intégrité de l'édifice théologique. Et, fait curieux à constater, ce sont précisément les attaques

(1) La physiologie du temps enseignait que l'organisation du corps de l'enfant précédait l'infusion de son âme, et que l'*animation* suivait d'assez loin la *conception*.

dogmatiques auxquelles était en butte la fête de la conception, qui fournirent un nouvel aliment à la piété dont la vierge était l'objet.

Dans le conflit engagé entre la science et la liturgie, les fervents adorateurs de Marie n'hésitèrent pas à sacrifier la science ; ils donnèrent à la fête de la conception un sens tout nouveau, sans vouloir remarquer l'antinomie qu'ils créaient entre les croyances populaires et la théorie augustinienne du péché originel. Pour eux, simplement destinée d'abord à perpétuer le souvenir de la faveur accordée par le Ciel à des parents stériles, la fête de la conception eut, désormais, pour objet la glorification de la conception de la vierge en dehors du péché originel. Elle devint, pour les fidèles, la fête de l'immaculée conception.

Cependant cette tare du pêché originel infligée à Marie restait le dernier obstacle, la seule digue qui protégeât encore le terrain dogmatique contre le flot toujours montant de la piété populaire. Cette digue fut, bientôt, renversée par saint Thomas, sans que le Docteur angélique s'aperçût du coup terrible qu'il portait au dogme dont il était, on le sait, un des plus ardents défenseurs.

Se refusant à admettre que la souillure du péché originel fût transmise par l'acte de la génération, il prétendit que la tache héréditaire était un phénomène purement psychologique qui, en dehors de tout contact charnel, affectait directement l'âme, en vertu d'une loi établie par Dieu..

De ce fait, il privait la théologie de l'argument dont celle-ci se servait pour prouver que Marie avait été soumise au péché originel. Mais si, d'un côté, il la désarmait, de l'autre il lui fournissait une nouvelle arme, une preuve christologique capable, selon lui, de protéger, victorieusement la doctrine traditionnelle contre les dangereuses entreprises des novateurs. Si Marie, déclarait-il, n'avait pas été conçue avec le péché, elle n'aurait pas eu besoin d'être rachetée par le Christ ; alors notre Seigneur ne serait plus le rédempteur universel, ce qui serait porter atteinte à sa dignité.

Malheureusement saint Thomas se faisait illusion sur la valeur de cette preuve. A la fin du XIII[e] siècle, un moine franciscain *Duns Scot*, parvint, en effet, à la réduire à néant. Il lui suffit de distinguer deux rédemptions : l'une qui effaçait le péché originel contracté, l'autre, plus excellente et toute particulière, qui le prévenait. C'est celle-ci qui, selon lui, avait été accordée à la vierge par la grâce de son divin fils. Par suite l'immaculée conception de Marie ne l'avait pas dispensée d'être soumise à la rédemption universelle.

Cette conclusion renversait la dernière barrière que la théologie avait élevée contre la croyance à l'immaculée conception, laquelle se trouvait alors avoir maintenant libre accès dans le domaine dogmatique. Mais en y pénétrant, nouvelle Hélène, elle sema la discorde parmi les théologiens. Franciscains et Dominicains entrèrent en lutte, les uns pour défendre, les autres pour attaquer l'enseignement du jeune moine Ecossais. Chaque parti fit appel à toutes les subtilités de l'exégèse, à toutes les finesses de la dialectique, pour rendre les écritures favorables à la cause qu'il soutenait.

Ces interminables controverses théologiques, souvent puériles, toujours dénuées d'un véritable intérêt, n'aboutissaient, du reste, à rien. La vraie bataille était engagée sur un autre terrain. C'était le peuple qui la livrait et il allait la gagner à l'aide de la liturgie.

Car il tenait à sa fête, le peuple. Il s'inquiétait peu d'en connaître l'origine ; elle existait depuis longtemps, cela lui suffisait ; on lui disait qu'elle avait pour but de célébrer la conception immaculée de la Vierge, et que refuser à Marie ce précieux privilège, c'était amoindrir sa gloire, et jeter, en même temps, le discrédit sur la fête du 8 décembre dont on poursuivait la suppression. Blessés dans la profonde vénération, dans le chevaleresque amour que leur inspirait la sainte mère de Dieu, les fidèles ne se demandaient pas si la croyance à l'immaculée conception s'accordait avec les saintes écritures et les textes des Pères qu'ils ignoraient du reste. Ils rejetaient avec indignation et mépris tous les arguments qu'on prétendait opposer à leur croyance. Ils croyaient à l'immaculée conception et ils trouvaient la preuve de sa réalité précisément dans la force avec laquelle cette croyance s'était implantée dans leurs consciences. Une révélation divine, pensaient-ils, avait du reste, seule, pu faire connaître aux hommes cet acte miraculeux. L'immaculée conception était donc une *vérité révélée*.

Telle était la logique du peuple. Grâce à elle, la doctrine de l'immaculée conception gagna de nouveaux partisans. Au XIIIe siècle la Sorbonne se déclara pour elle. En 1325 un des Papes d'Avignon, Jean XXII, fit célébrer en grande solennité la fête de la conception.

Cependant les Papes, par respect pour la mémoire de saint Thomas, hésitèrent longtemps à l'accepter franchement à la cour pontificale. Dans les offices consacrés à la célébration de la fête du 8 décembre, ils introduisirent tour à tour, des formules tantôt fa-

vorables, tantôt dévorables à la doctrine de l'immaculée conception.

Toutefois, malgré ces incohérences, le Saint Siège était bien obligé de céder peu à peu à la pression du peuple et du clergé. En 1439, le concile de Bâle déclarait l'immaculée conception « une « doctrine pieuse conforme au culte de l'église, à la droite raison et « à l'écriture ». Aussi, quelques années plus tard, en 1483, le pape Sixte IV défendait, sous peine d'excommunication, de taxer d'hérésie la nouvelle croyance. En 1545, au concile de Trente, un grand nombre d'Evêques demandaient que l'immaculée conception fût élevée au rang de vérité révélée.

Les efforts des Dominicains firent échouer cette tentative ; mais ils ne parvinrent pas à l'étouffer, la question resta toujours pendante, et la solution à lui donner devint le premier souci du monde catholique. D'un côté, les théologiens trouvaient que la croyance populaire remplissait toutes les conditions voulues pour devenir article de foi ; de l'autre, l'Eglise, les Fidèles, puis, en dernier lieu, les Princes, les Rois et les Empereurs réclamaient une définition solennelle et rigoureuse de l'immaculée conception, afin de fixer les Clercs et les Laïques sur ce qu'ils devaient croire et enseigner.

Pendant deux siècles encore, les papes résistèrent à toutes les sollicitations. Mais, dans la première moitié du XIXe siècle, de nouvelles demandes encore plus pressantes furent faites auprès du Saint Siège, cette fois de la part des Evêques de diverses parties du monde, pour obtenir l'admission de l'immaculée conception au nombre des vérités révélées. En même temps les Dominicains rendaient les armes, et cédant au torrent général, ils déclaraient se rallier à la doctrine de l'immaculée conception.

Dès lors, il n'y avait plus à hésiter. Toutes les voix protestataires étaient étouffées, et un accord complet existait entre les différents partis. Aussi le 8 décembre 1854, le pape Pie IX faisait paraître la bulle *ineffabilis* qui rangeait l'immaculée conception parmi les dogmes et les vérités révélées. « Nous déclarons, prononçons et « définissons, y lisait-on, que la doctrine qui enseigne que la bien- « heureuse Vierge Marie fut, dans le premier moment de sa con- « ception, par une grâce et un privilège singulier de Dieu tout puis- « sant et en vue des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre hu- « main, préservée et exempte de toute tache du péché originel, est « révélée de Dieu et qu'en conséquence, elle doit être crue ferme- « ment et constamment par tous les fidèles ». (*Herzog loc. cit. p. 159*).

De la conception virginale de Jésus, la mariologie s'est donc, comme on vient de le voir, progressivement élevée jusqu'à l'immaculée conception de Marie. Si on l'examine dans son ensemble, ainsi constituée, elle apparaît comme une conséquence logique de la christologie, et l'on serait tenté de croire qu'elle en a été tout naturellement déduite. Il n'en est rien cependant, car si on l'étudie dans les différentes phases de son développement, on découvre que la mariologie n'a fait à la christologie que des emprunts bien indirects, et que c'est dans l'ascétisme, la piété populaire et la dévotion à Marie qu'elle a trouvé les véritables agents de son évolution.

Ainsi, dit M. Herzog dans une page que je reproduis textuellement et qui sert de conclusion à son livre, sa dernière acquisition, le dogme de l'immaculée conception a sa source unique « dans la « fête orientale de la conception miraculeuse de Marie, c'est-à-dire « dans une institution liturgique qui n'avait aucun rapport avec le « dogme du péché originel, mais qui, rencontrant ce dogme en « Occident, à dû se transformer pour lui résister et se maintenir. « C'est la loi de la lutte pour la vie qui a métamorphosé la fête de « la conception miraculeuse en fête de la conception immaculée, « c'est-à-dire exempte du péché originel ; c'est le prestige de cette « fête qui a protégé la théorie de la conception immaculée contre « les coups de la théologie et l'a élevée progressivement à la hau- « teur d'une vérité révélée.

« Le dogme de la conception virginale du Christ a été utilisé, à « partir d'Ambroise et d'Augustin, pour expliquer comment le « Christ a échappé à la souillure du péché originel ; mais sa desti- « nation primitive était tout autre. A l'époque de son apparition, il « servit à expliquer le titre de « Fils de Dieu ». Il rendit cette for- « mule intelligible aux chrétiens de la seconde et de la troisième « génération, qui ignoraient ou ne comprenaient pas la construction « métaphysique ébauchée par saint Paul, et qui ne comprenaient « plus quelle sublime simplicité avait cette formule sur les lèvres « de celui qui en avait fait la principale expression de sa dignité.

« Le dogme de la naissance virginale du Christ doit son origine « aux idées docètes ; mais il ne s'est imposé à la conscience chré- « tienne que le jour où il a brisé avec ces idées et s'est mis sous le « patronage de l'ascétisme. Enfin le dogme de la virginité perpé- « tuelle de Marie, qui semble si naturellement amené par la con- « ception virginale, a été introduit, lui aussi, dans le patrimoine de « la théologie par l'ascétisme ».

La mariologie a-t-elle terminé son évolution ? On peut le croire quoiqu'il soit bien difficile d'imposer d'avance une limite aux écarts de l'imagination populaire. Il est bien peu probable que, dans l'avenir, un nouveau dogme, le dogme de l'assomption, par exemple, vienne prendre place dans l'histoire légendaire de Marie, à côté du dogme de l'immaculée conception.

Le progrès des connaissances positives qui s'infiltrent peu à peu dans les différentes couches sociales, éclaire et fortifie la raison collective ; il diminue, en même temps, la crédibilite aux choses miraculeuses.

Général NOEL.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Madame Wriedt et le professeur Birkeland

Par les nombreux faits que nous avons publiés, nos lecteurs savent dans quelle estime W. Stead, le vice-amiral Usborn Moore et tous ceux qui ont assisté dans ces derniers temps aux séances du bureau Julia et autres, tiennent le médium américain, Mme Wriedt. On se rappellera spécialement ces séances où des conversations furent tenues en *plusieurs langues étrangères* inconnues du médium, notamment en Norwégien. Dernièrement Mme Wriedt donna trois séances à Christiania. Les deux premières, considérées comme tout à fait satisfaisantes, ne donnèrent lieu à aucune objection.

A la troisième assista le professeur Birkeland, qui publia dans le *Frankfurter zeitung* un rapport défavorable, dans lequel il ne parla de rien moins que de démasquage. D'énergiques protestations lui ont aussitôt répondu, dont il résulte que le susdit professeur a eu la prétention de juger une communication verbale et n'a entendu que de légers crépitements dans la trompette, attribués par lui à l'action fantastique de l'humidité sur de la poudre de lycopode, tandis que *tous les autres* assistants ont entendu de puissantes voix, auxquelles ils ont répondu. Cette étrange divergence s'expliquera lorsque l'on saura que l'ingénieux professeur est atteint d'une *extrême surdité*.

Voici, du reste, quelques incidents de ce prétendu démasquage cités par Mme Edith Harper :

« Sur la demande expresse de Mme Wriedt, le professeur Birkeland tint *les deux mains* du médium et posa ses pieds sur les siens ; pendant que le médium était ainsi immobilisé, la trompette fut renversée et

portée plus loin, tandis que des fleurs étaient distribuées aux assistants. »

Une dame qui assista aux séances de Christiania écrit ceci :

« Il a été constaté par tous les assistants, excepté par le professeur Birkeland, *qui est extrêmement sourd*, que différentes voix d'esprits parlèrent en même temps, pendant que le médium lui-même causait à haute voix avec le professeur Birkeland. Une forte voix d'homme s'efforça pendant longtemps de donner son nom, qui est en une seule syllabe, comme O. On lui proposa plusieurs noms auxquels il répondit : Non. Enfin quelqu'un comprit Looft. A ce nom la voix répondit : « Oui, docteur Emilius Looft. » Le professeur Birkeland lui ayant demandé s'il était bien le Dr Looft (ce qui prouve qu'il avait entendu, cette fois), la voix répéta : « Oui, docteur Emilius Looft ! » Il parla ensuite longtemps et d'une voix assez forte pour être entendu, même par le professeur *Birkeland, malgré sa surdité*, et lui demanda en excellent Norwégien : « Ne m'entendez-vous pas ? »

« Nous avons tous entendu ces paroles en Norwégien. »

Voilà ce que le sincère professeur, bien disposé par sa surdité à se faire juge des sons, appelle de légers crépitements ! Mme Edith Harper termine ainsi sa lettre de protestation :

« En conclusion : Ayant vécu pendant plusieurs mois sous le même toit que cet instrument si bien doué des pouvoirs supérieurs, en constant contact journalier dans toutes les conditions de son œuvre, je tiens à ajouter mon propre témoignage à tous ceux qui n'ont pas eu le même avantage et à affirmer que le médium est *au-dessus de toute suspicion*.....

—

Toujours le professeur Birkeland

L'émotion causée par le très étrange professeur qui *profondément sourd* n'entend pas les voix puissantes qui sortent de la trompette, mais décrit de prétendus bruits que causeraient des traces de poudre de lycopode, ne semble pas près de se calmer.

Dans le numéro du 21 septembre de *Light*, c'est le docteur Abraham Wallace qui proteste à son tour. Après avoir qualifié très durement la conduite de Birkeland, il ajoute : « Je tiens à apporter mon témoignage à l'absolue sincérité de Mme Wriedt ; car j'ai eu le privilège d'assister, à Wimbledon, à deux séances avec elle, la première générale, la seconde particulière. Dans les deux cas la pièce était pleinement éclairée. J'ai visité la salle et la trompette et je me suis assis en face de Mme Wriedt, de telle sorte que le moindre de ses mouvements ne pouvait m'échapper. J'ai tenu moi-même la trompette, la dirigeant tantôt vers elle, tantôt en sens opposé. J'ai entendu d'abord de très légers bruits, suivis bientôt par des voix humaines. J'ai pu m'assurer que le médium n'intervenait pas dans leur production et je les entendais encore tandis que Mme Wriedt parlait. Je mets au défi le professeur Birkeland, aussi bien que son prestidigita-

teur, de produire quoi que ce soit de semblable dans les mêmes conditions. »

—

Même sujet

Après la protestation de ce psychiste si renommé, le même numéro publie une lettre due à un Danois et conçue dans le même sens. Elle n'est signée que par des initiales et nous ne la reproduisons pas.

Enfin ce numéro contient un long article du Rév. Ch. Tweedale, qui après avoir habillé de la bonne façon le malencontreux professeur, rend compte de quatre séances auxquelles il assista avec plusieurs membres de la S. P. R. Il signale entre autres précautions prises par lui, que, pendant qu'une voix puissante sortait de la trompette, il passa quatre fois de suite sa main de haut en bas entre le médium et la trompette, sans rencontrer quoi que ce soit de suspect et sans provoquer la moindre altération de la voix. L'auteur dit que l'une de ces voix lui rappela des circonstances qui se présentèrent dans sa famille, il y a quarante ans, avec noms et prénoms parfaitement corrects. Il lui fut même affirmé un fait qu'il crut d'abord erroné et dont il ne reconnut l'exactitude que par une enquête ultérieure. Un membre de la S. P. R., introduit au dernier moment sous un nom supposé, reçut de telles preuves individuelles, qu'il déclara, que, depuis vingt ans qu'il assiste à des séances avec les médiums les plus divers et qu'il démasque de nombreuses fourberies, il rencontrait là pour la première fois une démonstration personnelle au-dessus de toute objection.

Un assistant entendit lui rappeler des circonstances tout à fait privées, tandis que *deux autres voix* parlaient simultanément.

Enfin le Rév. Tweedale entendit parler en même temps en Hollandais et en Italien.

—

Sir W. F. Barrett et Mme Wriedt

Nos lecteurs doivent être désormais suffisamment édifiés sur le cas du professeur Birkeland et la sincérité de Mme Wriedt ne peut plus être mise eu doute. Nous ne pouvons cependant passer sous silence le récit de plusieurs séances fait par un homme de la compétence et de l'honorabilité de M. Barrett, qui fut président de la S. P. R. et qui est un des membres les plus éminents de cette société.

Une de ces séances ne comptait comme assistants que sir Barrett et Miss Ramsden, et la première partie eut lieu en pleine lumière. La trompette était tenue par les deux assistants ; et tandis que sir Barrett causait avec le médium, Miss Ramsden reçut un message d'un de ses parents décédés, lui annonçant la visite future d'une personne se trouvant alors en pays étranger. La prédiction s'accomplit. Miss Ramsden percevait les vibrations de la trompette pendant cette conversation.

Lorsque l'obscurité fut complète, sir Barrett, tenant les deux mains du médium dans une des siennes reçut une rose qui lui effleura d'abord déli-

catement la face et fut ensuite déposée avec une parfaite précision dans celle de ses mains restée libre.

Quant aux voix, sir Barrett dit qu'elles furent très impressionnantes : tantôt très fortes, sortant nettement de la trompette ; tantôt faibles et émises à courte distance de sa figure ou de celle de Miss Ramsden. Elles furent très souvent entendues *tandis que Mme Wriedt causait avec les assistants*. Sir Barrett assistait à la séance dont nous avons déjà parlé au cours de laquelle Mme Anker causa *en norwégien* avec une de ces voix.

Un Irlandais catholique, ancien ami de sir Barrett, vint donner son nom et son prénom, et lui dit : « Vous savez que les prêtres disent que une fois catholique on l'est pour toujours ; mais ici il n'en est pas de même. »

Une dame Irlandaise, totalement inconnue, vint également donner son nom et son prénom, et ce ne fut que plus tard que sir Barrett apprit qu'elle avait réellement existé et qu'elle s'intéressait vivement aux recherches psychiques.

Dans deux séances, une voix déclara être Henri Sidgwick et causa de questions spéciales avec l'assistant, de façon à lui donner nettement l'impression qu'il causait avec le véritable Sidgwick.

Sir Barrett termine son récit par l'attestation suivante :

« Je suis venu aux séanes de Mme Wriedt dans une disposition d'esprit assez sceptique ; mais je suis arrivé à cette conclusion, qu'elle est un sincère et remarquable médium et qu'elle a donné d'abondantes preuves aux autres aussi bien qu'à moi-même que les voix et le contenu des messages sont absolument dépourvus de truc et de tricherie. »

—

Dans chaque numéro de *Light*, l'amiral Moore continue le récit de séances avec Mme Wriedt, sous le titre : *Les voix en 1912*, au cours desquelles de nombreux assistants acquièrent la conviction qu'ils causent, de choses intimes, avec des parents ou amis, leur révélant des faits inconnus et leur parlant en leur langue étrangère au médium.

—

W Stead (?) et la réincarnation

Dans les articles que Mme Annie Bright croit dus à W. Stead et au sujet desquels nous avons d'autant plus fait nos réserves qu'ils sont présentés comme devant révolutionner le monde spirite et attirer au spiritisme la masse des sceptiques, Mme Bright écrit au nom du grand publiciste des appréciations, sur la doctrine des réincarnations, qui ne semble guère de nature à faire de nombreuses conversions parmi les peuples d'origine latine.

Pour l'auteur quel qu'il soit, cette doctrine si conforme au sentiment de justice et à la loi de l'évolution, devrait être considérée comme : « la plus néfaste dans ses effets sur la race humaine, de toutes celles qui s'opposent

au développement de l'esprit. Elle serait absolument sans fondement. C'est une monstrueuse idée... La réincarnation est une conception entièrement erronée... C'est une erreur dangereuse qui affaiblit la force de notre volonté... Toutes ces folles idées de réincarnation disparaîtront comme le brouillard devant le soleil levant, etc... »

Ces quelques phrases que nous trouvons dans cet article nous montrent dans quel esprit il est écrit, et nous semblent de nature à justifier nos doutes sur son origine réelle.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Transport d'une lettre

Nous trouvons dans les annotations de Tummolo au livre d'Aksakof les deux faits suivants :

Il a une dizaine d'années, le chevalier Ghione, de Turin, résolut de faire parvenir une lettre au Ch. Botti, par procédé médianimique, après lui en avoir donné avis et lui en avoir fixé l'heure.

Dès l'abord, la tentative parut devoir être couronnée de succès, car pendant la séance, M. Ghione sentit qu'on lui enlevait la lettre de la main ; mais à sa grande surprise, il apprit bientôt par M. Botti que la lettre n'était pas arrivée à destination.

Tous deux se joignirent alors à plusieurs autres spirites, dans une séance, et le mystérieux opérateur leur rendit compte du demi-insuccès. Deux esprits chargés de faire ce transport n'auraient pas eu assez de fluide pour porter la lettre jusque chez M. Botti. Ils auraient dû puiser du fluide chez une jeune fille, médium écrivain, qui se trouvait à l'angle de la rue San Anselmo et se borner finalement à déposer la lettre sous les tuiles du toit du destinataire. Cependant, pendant cette même séance, le message fut apporté d'une façon qui impressionna les assistants. On y remarqua un cachet portant une hache et une colombe, que le communicant déclara être celui de sa précédente existence en Egypte.

Ce compte-rendu est signé par M. Botti, M. Ghione, Mme Virginia Botti, Mme Cesira Fabbri, Mme Theresa Bazzano. M. Tummolo ajoute qu'il a vu la lettre.

*
* *

Action à distance

Dans une lettre, en date du 27 septembre 1908, M. Gallo rend compte à M. Tummolo d'un fait qui lui est personnel.

Il habite Minturno, où il est avocat, et il épousa une jeune fille d'Arpino, ocalité située à six heures de chemin de fer de Minturno. Au bout de

quelques mois, sa jeune femme ayant manifesté le désir de revoir ses parents, il la conduisit à Arpino et rentra aussitôt à Minturno, où l'appelaient des affaires urgentes. Ceci se passait au courant d'Avril 1897.

Un soir, vers 11 heures, tandis qu'il achevait, dans un petit salon voisin de sa chambre à coucher, de préparer un plaidoyer, un très violent coup sec, comme le choc d'un gros bâton sur un meuble, vint le secouer brusquement. Il avait vainement visité toute la maison, où il se trouvait seul en ce moment, lorsqu'il s'aperçut qu'une console en bois, d'une épaisseur de deux centimètres, était divisée dans son plus grand axe par une fente de la largeur de deux centimètres et demi. Cependant aucun des bibelots qu'elle portait n'avait été renversé ni même déplacé.

Le lendemain, les deux fragments de la console s'étaient rapprochés, ne laissant plus entre eux qu'une fente à peine visible.

Trois ou quatre jours plus tard, il se rendit à Arpino et apprit que la famille de sa femme tenait des séances ; que le soir de l'événement susdit ils avaient évoqué l'esprit de leur parent, Angelo Torrice, mort depuis peu. On lui avait demandé des nouvelles de M. Gallo. Il avait répondu qu'il venait de le visiter, vers onze heures ; qu'il était en train d'écrire dans un salon. On avait prié l'esprit de retourner à Minturno et de laisser une trace de son passage. Au bout de peu de temps l'esprit était revenu, affirmant qu'il avait signalé sa présence par un fort coup et laissé des traces visibles de sa visite.

M. Gallo ajoute qu'il était resté sceptique jusque-là, mais que maintenant de nombreux petits groupes se sont formés dans Arpino ; et que spécialement il a observé dans la famille de sa femme de nombreux et intéressants phénomènes, prévisions, lévitations et surtout communications écrites par des illettrés.

M. Penne et les Marabouts de Tripoli

M. Penne publie dans *Filosofia della scienza* une longue étude sur les marabouts de la nouvelle conquête italienne. Après de longs développements sur leurs croyances et leurs mœurs, il fait le récit de séances qui rappellent celles bien connues des Aïssaouas, mais en diffèrent en ce que les marabouts n'ont nullement recours aux exercices préliminaires destinés à provoquer chez les Aïssaouas cette sorte de trance qui les rend insensibles. Ici, rien de semblable. On verra, au cours du récit que nous allons reproduire, que les ascètes sont parfaitement calmes, se bornant à prononcer à demi-voix quelques invocations, et s'ils se soumettent à une préparation quelconque, ce n'est pas pendant la séance. Voici ce que raconte M. Penne :

A l'heure et dans le local convenus nous trouvâmes six marabouts, accompagnés, outre celui avec lequel j'avais eu un entretien, le jour précédent, que je considère comme un sous-chef et que je désignerai comme Scheik second, d'un autre, supérieur, que j'appellerai Scheik N° 1. Celui-ci ne laissa jamais voir sa figure, toujours recouverte de sa *futa*, sorte de voile

de coton dont ces personnages enveloppent leur tête et tout leur corps.

Pendant que j'observais tous les mouvements de ce chef, il me fut possible d'entrevoir un instant sa face, qui était celle d'un petit vieillard d'environ 60 ans, avec une barbiche et des cheveux grisonnants taillés à la nazaréenne, des yeux vifs, un front rugueux, mais calme.

La chambre, complètement vide et isolée, ne pouvait prêter à des trucs et ne contenait aucune cachette.

On apporta cinq chaises : quatre marabouts en occupèrent chacun une, tandis que les deux autres restaient debout. Sur la cinquième chaise ils déposèrent six poignards à la pointe très effilée, les uns à lame plate, d'autres à lame triangulaire, un à lame quadrangulaire, enfin un à lame ronde. Ils étaient fixés dans une poignée en bois, de forme cylindrique. Sur cette même chaise ils déposèrent un cimeterre et plusieurs clous, longs d'environ dix centimètres. Le cimeterre était extrêmement effilé et aurait pu couper une feuille de papier par la tranche.

Chacun de nous put examiner à loisir ces objets, les manier, les essayer sur sa peau.

Les assistants étaient M. Raffaello Bastianini, chef de service de l'Agence de Navigation Italienne, son frère, son fils âgé de 19 ans, employés également à cette compagnie, trois professeurs, l'aubergiste et sa femme et quelques autres.

Les deux chefs se tenaient en silence et méditatifs.

A un certain moment le Scheik 2°, qui, la veille, avait posé la main sur la flamme d'une bougie, récita à mi-voix et avec de grandes aspirations des espèces de *mentram* ou oraisons jaculatoires, tandis que le Scheik 1°, de dessous son voile, murmurait des oraisons, donnait des instructions et des ordres à ses aides et compagnons.

Après avoir échangé un signe d'intelligence avec le Scheik 1°, le Scheik 2° se leva, prit un poignard, introduisit la lame dans sa bouche et traversa sa joue gauche, faisant ressortir la lame jusqu'à la moitié de sa longueur, sans l'effusion d'une seule goutte de sang et sans manifester la moindre douleur. Il prit un second poignard et répéta la même opération à la joue droite, de telle sorte que les lames des deux poignards se croisaient dans la bouche, près de leur manche. Un troisième poignard traversa le cou de part en part, tandis qu'un quatrième était fixé dans l'avant-bras gauche et un cinquième dans l'avant-bras droit. Ayant ainsi ces cinq poignards fixés dans son corps, il se présenta à chacun de nous pour nous en permettre le contrôle et chacun put ainsi observer librement et constater la réalité de la fixation des poignards dans la chair.

Sur notre demande, le marabout retira les deux poignards de sa bouche, celui de son cou et ceux de ses avant-bras, sans que la moindre goutte de sang s'écoulât et sans qu'il restât la plus légère trace de blessure. Seulement sur les bras on voyait deux petits points ayant l'apparence d'ecchymoses.

Un autre marabout prit un des cinq poignards et se découvrant le ventre doué d'un certain embonpoint, il le traversa de haut en bas et laissa le poignard ainsi fixé dans les chairs, afin que chacun pût voir, examiner et toucher à loisir, pour se convaincre de la réalité du fait et s'assurer qu'il n'y avait aucun truc et aucune tromperie ni hallucination quelconque.

Ce n'est que quand l'un de nous disait : *assez* ! qu'il retirait le poignard et chacun de nous avait soin d'examiner et d'observer, contrôlant de chaque côté le point traversé de la peau du marabout.

Le poignard n'était ni humide ni souillé de sang, et aucune goutte de sang ne sortait de la chair traversée. Il n'y restait qu'une très légère marque, comme d'une ecchymose. Nous avons en outre observé que beaucoup d'ecchymoses semblables se rencontraient sur la peau de cet individu. Interrogé à ce sujet, il nous expliqua que chaque vendredi, il avait l'habitude de se livrer à cet exercice dans la mosquée.

Ce même individu prit ensuite un à un les clous déposés sur la chaise et à la vue de chacun de nous, les tenant suspendus entre deux doigts au-dessus de sa bouche ouverte, il les y laissait tomber, puis faisait un léger mouvement de déglutition, comme pour avaler un peu de salive. C'est ainsi que, répétant les mêmes gestes jusqu'au dernier clou, ce prodigieux mangeur les fit tous disparaître l'un après l'autre dans sa gorge, que l'on pourrait à bon droit nommer un gosier de fer. Je fis chercher encore d'autres clous dans l'auberge et on en trouva de plus gros et de plus longs, l'un d'eux mesurait presque une palme, et tout ce qui fut apporté fut avalé avec la plus grande désinvolture et indifférence. Il nous disait : *« apportez, apportez-en encore, deux, trois, quatre et je les mangerai tous également. Si vous avez des vipères, des serpents, des scorpions, donnez-les-moi et je les mangerai de même »*.

Je ferai remarquer que cet individu prononçait quelques mots en Italien, qu'il avait appris, étant au service de notre consul.

Ce qui est étonnant, c'est que l'on disait et il l'avouait, que ce dévorateur de fer et de serpents avait peur des inoffensifs lézards et des caméléons ; à ce point qu'il eût suffit de lui montrer un caméléon pour le faire fuir.

Tous ces exercices avaient été exécutés en pleine lumière, sans apparat et sans mise en scène.

Les bras du marabout étaient nus, de même que son cou et son estomac, car tel est leur costume et, du reste, à ce moment, 5 novembre 1905, la température à Tripoli était égale à celle de Rome pendant l'été.

Il est vrai qu'aucun de nous n'a observé la bouche et la gorge du marabout pour s'assurer qu'aucun clou n'y était resté, ce qui, du reste, eût été matériellement impossible, sans que chacun de nous ne s'en aperçût et sans qu'il lui fût impossible de parler, en ayant une bonne douzaine de gros clous dans la bouche ou l'arrière-gorge.

Lorsque je lui demandai comment il éliminerait ces clous, il me répon-

dit qu'il n'en savait rien et ne pouvait le comprendre, car *ces clous, dès qu'ils étaient entrés dans sa bouche, devenaient comme une goutte d'eau*.

Je compris qu'il voulait dire qu'ils se dématérialisaient et se désintégraient en molécules ou atomes.

Un troisième marabout prit un poignard et l'enfonça dans la partie supérieure de l'orbite de son œil droit. Pour le faire mieux pénétrer, il saisit le manche et le fit tourner entre les paumes de ses mains, comme un moulinet au chocolat.

Avec ce poignard ainsi fixé dans l'orbite, il resta jusqu'à ce que je l'eusse retiré moi-même, en constatant qu'il avait pénétré à plus d'un doigt de profondeur, soit de sept à huit centimètres et qu'il opposait une certaine résistance à l'extraction.

La pointe du poignard, comme il fut possible à tous les assistants de le constater, n'était couverte ni de sang ni d'aucune humeur, et l'œil ne présentait aucune trace de plaie et restait à l'état normal.

Bientôt le Scheik 2° se retira vers le fond de la pièce, se mit le ventre à nu, prit le cimeterre et se le fit traverser d'une joue à l'autre. Puis, disant des paroles incompréhensibles et faisant des sauts, il commença à s'appliquer de grands coups de son arme sur le ventre. Sur notre demande de s'appliquer des coups en long et de faire glisser d'un côté à l'autre la lame fortement appuyée sur la peau, il exécuta encore ce mouvement. On lui ordonna de cesser, on visita la lame et il fut constaté qu'elle était aussi effilée qu'auparavant, tandis qu'on n'observait aucune trace de blessure sur la peau du ventre, sinon deux sillons légèrement rouges comme des ecchymoses ou comme l'empreinte qu'aurait laissée un lien un peu trop serré.

Un assistant ayant dit qu'il avait vu un marabout entrer dans un four chauffé et en ressortir quelque temps après parfaitement intact et apportant un des objets qu'on y faisait cuire, je demandai au Scheik 2° si lui-même aurait été capable de produire un fait analogue, par exemple de marcher ou de se tenir nu sur la braise ou dans les flammes ; ou, encore, de mettre ses vêtements sur le feu, sans qu'ils fussent brûlés, etc... Il me répondit qu'il ne s'était pas préparé pour un phénomène de ce genre.

Cependant, après avoir tenu conseil entre eux, ils firent apporter une serviette et une assiette pleine d'huile. Ils déchirèrent la serviette en bandes qu'ils roulèrent en boules. Celles-ci furent imprégnées d'huile et enflammées comme des torches, qu'il s'introduisit dans la bouche restée ouverte, de façon que chacun de nous pouvait facilement voir la flamme s'y développer. Elle ressemblait ainsi à un petit fourneau allumé, d'où sortait de la fumée, qui pénétrant dans la bouche d'un autre marabout, provoqua chez lui des quintes de toux. Lorsque nous eûmes dit : *assez !* il retira de sa bouche les boules encore enflammées. La bouche examinée fut trouvée humide et fraîche, comme si aucune flamme ne l'avait touchée. La barbe et les moustaches étaient intactes et n'avaient nullement souffert de l'introduction ni de l'extraction du corps enflammé.

Je leur demandai enfin s'ils pourraient manger du verre. Devant cette demande ils restèrent un peu perplexes, puis tinrent conseil entre eux et avec le Scheik 1°, qui répondit d'en mastiquer, mais peu.

L'aubergiste fit alors apporter une bouteille que l'on brisa en petits fragments et chaque marabout, sauf les deux chefs, en prit trois ou quatre qu'il mâcha, les faisant craquer sous les dents, comme s'ils étaient des bonbons et les avalant comme une goute d'eau, sans effort visible et en toute tranquillité.

La séance fut ensuite levée, chacun restant émerveillé de ce qu'il avait vu. Ceux-là surtout furent étonnés qui, habitant Tripoli depuis une vingtaine d'années, n'avaient jamais vu de phénomènes semblables, dont on leur avait souvent parlé et dont ils n'avaient entrevu que peu de chose au jour de la *fête des marabouts*, mais sans les considérer autrement que comme l'œuvre de charlatans indignes d'être pris au sérieux.

Signé : Av. prof. Gio-Batt. Penne.

Pour la traduction,

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE PORTUGAISE

Reformador

nous donne des renseignements sur le spiritisme chez les autochtones du Brésil, d'après les indications d'un voyageur dans l'Etat de *Matto Grosso.* La ville de Miranda, dans cet Etat, est habitée en grande partie par les Indiens de la tribu *Terenas* qui rendent d'inestimables services. Les *Terenas* sont les travailleurs les plus obéissants, les plus sobres et les plus loyaux que l'on connaisse. Quoiqu'ils aient été catéchisés, ils n'ont pas abjuré leurs croyances, leur idiome, leurs usages ou leurs coutumes. Ils croyaient au spiritisme ; ils y croient encore et le pratiquent. Leurs chefs cumulent les fonctions de prêtres et médecins. Voici comment ils procèdent aux évocations des esprits.

Le président, évocateur, qu'on appelle aussi le Père, pour remplir cette fonction, se présente soigneusement paré. Il se peint le visage et d'autres parties du corps ; il s'orne d'une couronne de plumes, de bracelets ; il tient dans la main gauche un très riche panache préparé avec les plumes les plus rares. Les évocations sont faites de préférence dans la nuit du samedi. Le silence est rigoureusement observé. Le président médium s'éloigne du groupe des assistants à une distance de 100 ou 200 pas.

Arrivé à son poste, il entame un cantique « horriblement » funèbre, qui dure quelquefois plus d'une heure, élevant toujours le diapason,

jusqu'à ce que l'esprit se manifeste. L'evocateur cesse alors de chanter et entre en communication avec l'esprit. Les communications s'obtiennent de diverses manières : une des plus communes est que le père s'endort pendant quelques instants ; il rapporte ensuite ce qu'il a rêvé ou vu dans son sommeil. D'autres fois l'esprit parle. Une manifestation plus rare est quand l'esprit se matérialise et va se placer près du panache que le père, l'évocateur, tient dans la main gauche.

La communication terminée, le père recommence à chanter, mais alors son chant devient monotone et va diminuant d'intensité jusqu'au pianissimo.

Cette manière de procéder rappelle les cérémonies de l'église catholique. Le dimanche des Rameaux, à la procession, *quis est iste Rex gloriæ* se chante trois fois, la première, grave ; la seconde, une quarte plus haut ; la troisième, encore plus haut d'une tierce majeure.

A toutes les messes chantées, avant l'élévation on chante le Sanctus ; pendant l'élévation le plus profond et respectueux silence, comme pendant l'évocation des aborigènes du Brésil ; après l'évocation, ou l'élévation, qui est une évocation, on chante de nouveau.

On trouve des pratiques de ce genre chez tous les peuples, depuis les plus simples et primitifs jusqu'aux plus civilisés, sans qu'ils aient jamais pu se concerter. Pour que ces usages et les idées qu'ils supposent soient si universellement répandus, il faut qu'ils aient des racines profondes dans la nature humaine.

***

Un père, ayant perdu un fils âgé de 19 ans, a consulté divers médiums afin d'entrer en rapport avec le disparu et d'obtenir la preuve de sa survivance. Il n'a pas obtenu de résultats satisfaisants et s'adresse au *Reformador* dans l'espoir de mieux réussir. Le *Reformador* répond qu'on ne peut pas communiquer à volonté avec tous les esprits et que, sous ce rapport, nous ne sommes pas plus avancés aujourd'hui qu'il y a un demi-siècle. Mais il espère qu'on fera des progrès. Pour cela, il faut, croit-il, des écoles de médiums.

Sans doute, la médiumnité, comme toutes nos autres facultés, peut se développer par des exercices plus ou moins méthodiques ; mais il y a des limites en toutes choses et il ne faut pas trop compter sur un développement de médiumnité qui permette à tous les pères de communiquer avec leurs fils défunts. Il n'est peut-être même pas désirable qu'on arrive à ce résultat.

Le spiritisme n'a pas pour but nécessaire et pour condition *sine qua non* de mettre, à toute réquisition, en rapport les vivants avec les morts. S'il en était ainsi, la mort ne serait plus la mort.

Le but du spiritisme est de démontrer que les âmes survivent aux corps. Pour que ce but soit atteint, il n'est pas nécessaire que tous les esprits se communiquent ; il suffit qu'il y en ait quelques-uns et que leur identité soit bien authentiquement démontrée. Du moment que quelques-

uns se communiquent, l'analogie nous conduit à admettre que tous survivent et que si tous ne se manifestent pas à notre commandement, c'est qu'il y a des raisons d'ordre supérieur qui s'y opposent ; c'est qu'il y a des lois pour les communications que nous ne connaissons pas et des conditions que nous ne remplissons pas.

Quoique nous ne connaissions pas toutes les lois qui régissent les communications des esprits avec les vivants, nous en connaissons assez pour savoir que le père en question n'est pas dans de bonnes dispositions pour voir son fils ou en obtenir une manifestation quelconque.

D'abord, il faut procéder aux évocations spirites avec désintéressement ; or, c'est un motif égoïste qui pousse ce père à demander une manifestation.

Ensuite, il faut se présenter à l'expérience avec un esprit très calme : un esprit agité repousse les ondes fluidiques qui pourraient établir la communication ; or, un père qui vient de perdre son fils ne jouit pas de la sérénité d'âme requise pour entrer en rapport avec lui. Ce n'est pas quand la catastrophe est arrivée qu'il faut se préparer aux évocations ; c'est d'avance que ce père aurait dû se préparer et préparer son fils.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet, car il arrive à tous les spirites d'être sollicités par des personnes dans l'affliction de fournir des preuves de la survivance des défunts qui leur sont chers. Et ce n'est pas demain, c'est tout de suite qu'il leur faut cette preuve.

Cet état d'esprit autoritaire suffirait seul pour empêcher la communication, quand même elle serait possible. Aussi voit-on que les humbles, les patients obtiennent bien plus vite les preuves désirées que les turbulents et les riches, qui sont accoutumés à ce que rien ne leur résiste en ce monde et qui s'imaginent qu'il est de même dans l'autre.

***

M. Honorio Rivereto donne, dans le *Reformador*, un article sur l'hygiène morale et matérielle des médiums. Cet article n'est pas mauvais, mais il n'est pas complet et ne répond pas suffisamment à son titre. L'auteur ne traite guère que de la propreté : « propreté du corps et propreté de l'esprit, telles sont les conditions indispensables pour qu'un esprit puisse prendre les organes d'un médium à incarnation et s'en servir convenablement ».

Je conviens que la propreté, surtout celle de l'esprit, n'est point à dédaigner ; mais l'expérience ne me paraît pas prouver que les personnes les plus propres sont les meilleurs médiums. On trouve plus de médiums parmi les pauvres, qui prennent rarement des bains, que parmi les riches, qui en prennent tous les jours. On ne voit pas que les médiums soient d'une propreté morale plus soignée que les non-médiums. Peut-être les médiums deviendraient-ils meilleurs médiums s'ils étaient plus propres au physique et au moral ; on ne risque donc rien de leur conseiller la propreté. Mais il y a beaucoup d'autres soins d'hygiène morale et physique qui seraient à recommander.

*
* *

Signalons encore un petit article du *Reformador :* la politique de l'âme. « L'âme est une véritable République. » Je veux bien ; mais c'est une république aristocratique, car il y a en elle une grande diversité d'organes et de fonctions

Le gouvernement de l'âme, dit l'auteur, est populaire, électif, alternatif et responsable.

Le pouvoir public réside dans l'intelligence, dans la volonté et dans la conscience. L'intelligence légifère, la volonté exécute, la conscience, comme tribunal suprême, distribue la justice dans toute l'étendue du territoire.

Le pouvoir municipal réside dans les sens, qui exercent leur autorité sous l'immédiate dépendance des pouvoirs généraux de la République.

La population est divisée en deux grandes classes : les Sentiments et les Idées.

L'âme est un pays essentiellement révolutionnaire ; c'est pourquoi le gouvernement n'est pas stable. Il existe surtout dans ce pays deux éléments politiques intransigeants qui vivent en guerre continuelle : la vertu et le vice.

*
* *

La Tribuna Espirita

nous apprend que le Centre Spirite « Amour et Charité » de Santor, Etat de Saint-Paulo, a inauguré le premier véritable hôpital spirite connu jusqu'à ce jour, pour le traitement des obsédés, des fous et des autres malades jugés incurables par les médecins. L'auteur soutient que 99 0/0 des individus anormaux enfermés dans les asiles d'aliénés ne sont pas fous et ne sont qu'obsédés. Ils peuvent donc être guéris « par des courants fluidiques organisés et dirigés par l'astral supérieur. » Le Centre Spirite de Santos veut prouver aux gouvernements et à la science médicale que les soi-disant fous enfermés dans les hospices sont des obsédés, dont la plupart peuvent être guéris en peu de jours.

Nous ne pouvons qu'approuver l'entreprise du Centre Spirite de Santos, et nous lui souhaitons bon succès, ne fût-ce que pour contenter les utilitaires qui demandent à quoi sert le spiritisme.

ROUXEL.

AVIS

M. Delanne a le plaisir d'informer ses lecteurs qu'il recevra au bureau de la Revue, le jeudi et le samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures, pendant le mois de décembre.

Le Gérant : DIDELOT

(*Saint-Amand Cher*). — *Imprimerie DANIEL-CHAMBON.*

La Revue laissant à ses collaborateurs la plus entière liberté, chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il soutient.

15-12-1912.

Un grand projet

Le spiritisme, comme tous les grands mouvements scientifiques ou sociaux, a rencontré de nombreux obstacles sur sa route, constitués par les préjugés, l'horreur du public pour les nouveautés et l'hostilité des doctrines qu'il heurtait de front, en découvrant un nouvel aspect de la vérité éternelle que celles-ci n'avaient pas entrevu.

Après bien des luttes, il a fini par imposer l'étude de ses phénomènes à un nombre toujours croissant de savants et d'esprits indépendants; mais bien qu'il possède de nombreux journaux, des sociétés dans beaucoup de pays, et que ses progrès soient immenses, il faut maintenant, surtout en France, qu'il s'organise, de manière à populariser ses doctrines et à lui faire prendre la place à laquelle il a droit.

A notre époque où la puissance de l'association se démontre par la formation de syndicats groupant tous les corps de métiers et toutes les formes de l'activité intellectuelle, ce serait un véritable anachronisme que de ne pas suivre ce grand mouvement. D'autant plus que le moment est venu de réagir contre des tendances diverses qui auraient pour résultat, si l'on ne les dénonçait pas vigouseusement, de retarder la marche ascendante de notre doctrine.

Le spiritisme a bien obligé à s'occuper de lui une partie du monde savant, celle qui n'est pas figée dans une indéracinable routine. Mais il ne faudrait pas croire que l'on vient si facilement à bout du parti-pris. Battus sur le terrain des faits, convaincus de s'être grossièrement trompés en ce qui concerne leur réalité, les nouveaux investigateurs ne pouvaient pas abandonner brusquement leurs théories et ils tentent maintenant d'enlever au spiritisme ce qui fait sa force, en essayant de faire croire que les manifestations les plus diverses ; communications typtologiques ou par l'écriture, phénomènes d'incorporation, d'apparitions naturelles ou provoquées, etc., ne sont que

des extériorisations de la subconscience et ne prouvent en rien l'existence de l'âme ou sa survie. MM. Pio Foa et Morselli, en Italie, M. Flournoy en Suisse, MM. les docteurs Grasset, Maxwell, Richet en France, M. Schrenk-Notzing en Allemagne, sont les représentants de cette nouvelle école, et pour ne pas être confondus avec les spirites, ils ont baptisé ces études des noms d'ésopsychisme, de psycho-dynamisme, de métapsychisme, etc. et qualifié les apparitions d'ectoplasmes !

Evidemment, chacun est libre d'interpréter les faits à sa manière et de proposer de nouveaux noms, mais il faut éviter pour le spiritisme ce qui s'est produit pour le magnétisme, c'est-à-dire une perte de temps et une spoliation. En effet, Charcot, devançant M. Grasset, avait cru « désocculter » le magnétisme par la théorie de l'hypnotisme. Que reste-t-il aujourd'hui de l'école de la Salpétrière ? Rien, ou bien peu de chose. Mais elle a pendant vingt ans détourné les chercheurs du magnétisme et retardé d'autant la marche du progrès.

La même tactique se dessine aujourd'hui en ce qui concerne le spiritisme, et le devoir de ses partisans est de lutter énergiquement pour défendre son domaine, en empêchant qu'on en dénature les phénomènes par des interprétations tout à fait erronées.

D'autre part, les enseignements d'Allan Kardec n'ont rien de dogmatique, mais ils résument toutes les observations sérieuses et restent, pour les spirites français, les guides les plus sûrs en ce qui concerne la vie de l'Au-delà et nos destinées. C'est pourquoi il est bon de les propager le plus possible, car ils constituent un élément moralisateur de premier ordre et un instrument de progrès, puisque le maître a lui-même reconnu la nécessité de les mettre toujours en harmonie avec les nouvelles vérités scientifiques, au fur et à mesure qu'on les découvre.

Il est à remarquer que toutes les tentatives faites jusqu'ici pour s'en écarter n'ont eu qu'une vogue éphémère et c'est naturel, car la doctrine d'Allan Kardec n'est pas une œuvre personnelle, mais une synthèse des enseignements reçus à son époque dans plus de trois cents groupes spirites. C'est cette œuvre qu'il faut continuer en reliant entre eux les centres qui existent aujourd'hui, mais qui, isolés, manquent d'autorité, de direction et sont noyés dans la masse

des incrédules. L'union peut centupler leur puissance et leur efficacité.

Tout en conservant leur autonomie absolue, les groupes fédérés seront reliés entre eux et au centre qui existera à Paris et l'échange ininterrompu des observations entre tous les groupes sera comme un sang vivifiant qui donnera la vie à ce grand corps, amorphe et sans vigueur tant que les parties resteront sans relations les unes avec les autres.



Le dolmen d'Allan Kardec au Père-Lachaise, à Paris

Beaucoup de nations étrangères ont compris depuis longtemps cette nécessité primordiale, c'est pourquoi il existe de vastes associations spirites dans les Etats-Unis, au Brésil, en Angleterre, en Allemagne et en Belgique, aussi le développement du spiritisme est-il considérable dans ces contrées.

Le moment est venu de sortir de notre léthargie. Une fédération qui groupera les milliers de spirites français qui existent en ce moment aura un rôle de premier ordre à jouer, d'abord pour former et instruire les médiums, ensuite pour les défendre contre les attaques injustes, et organiser dans toutes les parties du pays une campagne de conférences et de démonstrations de nos phénomènes, qui les fera connaître du grand public et vulgarisera les enseignements scientifiques, moraux, philosophiques et sociaux qui en découlent nécessairement. Notre philosophie doit avoir sa part légitime d'influence dans le développement intellectuel de notre pays puisqu'elle offre un nouvel idéal à notre époque désemparée.

Nous gagnerons tous en autorité lorsque nous parlerons au nom de milliers d'adhérents, car aujourd'hui on n'accorde d'attention qu'aux collectivités qui sont puissantes par le nombre. Il n'est pas possible qu'un pays qui groupe plus de cent mille personnes pour faire du *Touring* n'arrive pas à réunir en un faisceau compact et à utiliser les énergies spirites qui s'étiolent actuellement, faute de trouver un terrain propice à leur éclosion. *La Ligue de l'Enseignement,* qui compte aujourd'hui 700.000 membres, a été soutenue, à ses débuts, par les cotisations des spirites, et c'est une de nos fiertés de constater que le premier siège de la ligue a été établi chez notre père, M. Alexandre Delanne.

Nous pouvons espérer que ce qui s'est produit dans le passé se renouvellera dans l'avenir, c'est pourquoi il faut, dès maintenant, se mettre à l'œuvre et ne compter que sur nous-mêmes pour réaliser pratiquement ce grand projet.

Paris est la ville dans laquelle doit se trouver le foyer de l'organisation nouvelle. Déjà la *Société française d'étude des phénomènes psychiques*,qui compte plus de 500 membres, accepte l'idée de la fédération et je sais que beaucoup de groupements de province n'attendent que le signal qui leur sera donné pour se joindre au mouvement. Il devient donc nécessaire de créer un centre possédant une vaste salle de réunions et les locaux destinées à un laboratoire d'étude, une bibliothèque et deux petites salles de réunions.

En aménageant pour ces usages le rez-de-chaussée d'un immeuble dont les étages resteraient loués à des particuliers, il sera possible de trouver ainsi les ressources nécessaires pour rémunérer le capital engagé.

Nos lecteurs trouveront encarté ci-joint le projet d'une société immobilière qui permettra de réaliser ces desiderata. Le nom de *Dolmen Celtique* a été choisi en souvenir du monument qui, au Père Lachaise, renferme la dépouille mortelle d'Allan Kardec. C'est en même temps un rappel des traditions de nos ancêtres, dont les Druides enseignaient les migrations de l'âme à travers les trois cercles de la création.

La modicité du prix des actions permet aux plus petites bourses de participer d'une manière effective à la réussite de cette société qui, chose rare, est en même temps une bonne affaire et une bonne action. L'exploitation à Paris d'un immeuble ne présente guère d'aléas, de sorte que les capitaux engagés ne courent aucun risque et sont assurés d'un intérêt sérieux.

Les promoteurs de cette œuvre, connus depuis longtemps pour leur dévouement désintéressé à la cause spirite, espèrent que leur appel sera entendu. On voit que près des deux tiers du capital sont déjà souscrits, ce qui fait bien augurer en faveur de la réussite finale.

Nous demandons pardon à nos lecteurs de les entretenir pour une fois de questions d'ordre matériel, mais à notre époque positive il est indispensable, pour réussir, de voir en face la réalité et de proposer les mesures pratiques destinées à mener à bien l'œuvre qu'on entreprend.

Le but poursuivi est assez gros de conséquences morales et sociales pour que nous puissions compter sur le concours dévoué de tous ceux qui comprennent l'importance de tenir haut et ferme le drapeau du spiritisme, dont les enseignements scientifiques sont l'espérance de l'avenir.

Unissons-nous, aidons-nous, organisons-nous et bientôt le succès récompensera nos efforts.

GABRIEL DELANNE.

Les chevaux savants d'Elberfeld

Sous ce titre, M. Claparède, professeur de Psychologie expérimentale à l'Université de Genève, publie une étude très curieuse dans les *Archives de Psychologie*, numéro de septembre dernier. Le

titre est un peu amphibologique, car il pourrait signifier que les chevaux en question exécutent de simples tours plus ou moins extraordinaires, tandis qu'il semble que l'on doit admettre de leur part une participation intelligente, et même très intelligente, puisqu'il ne s'agit de rien moins que d'opérations arithmétiques exécutées par ces animaux, et même de conversations avec leur propriétaire et professeur, M. Karl Krall. Résumons sommairement les faits rapportés par M. Claparède.

On se souvient peut être qu'un original, du nom de Von Osten, possédait un cheval nommé Hans, auquel il avait appris à compter. Après l'avoir familiarisé avec diverses notions d'emploi courant comme *droite*, *gauche*, *en haut*, *en bas*, etc., il lui enseigna le calcul par la méthode intuitive. Hans était amené devant une table sur la quelle on plaçait une, puis deux, puis plusieurs petites quilles. Von Osten, agenouillé à côté de Hans, prononçait les nombres correspondants, tout en lui faisant frapper de son sabot autant de coups qu'il y avait de quilles. Bientôt les quilles furent remplacées par des chiffres écrits sur une planche noire. Les résultats furent surprenants. Le cheval fut bientôt capable, non seulement de compter, — c'est-à-dire de frapper le nombre de coups qu'on lui commandait, — mais d'effectuer lui-même de véritables calculs, de résoudre de petits problèmes.

Cette typtologie d'un nouveau genre permettait à Hans d'indiquer aussi la date de chaque jour de la semaine en cours. Il pouvait lire ! Bref ! Hans pouvait être comparé, en fait d'opérations, à un bon écolier de quatorze ans. Bien entendu, aussitôt que ce cas fut connu, de violentes polémiques s'engagèrent et chacun imagina les trucs auxquels Von Osten devait recourir pour tromper le public. Pour les uns, c'étaient des signaux optiques; pour d'autres, des signes acoustiques ; un troisième supposait des fils électriques placés sous les pavés de la cour où avaient lieu les expériences, etc.

Une commission, présidée par M. Stumpf, établit que le cheval ne pouvait compter, lire et calculer que lorsque les personnes présentes connaissaient le résultat à obtenir. Il fallait donc que ces personnes, à leur insu, fissent au cheval des signes qui le renseignassent sur le solution à indiquer. Cette opinion, qui supposait déjà chez le cheval pas mal de perspicacité, aurait eu besoin d'être elle-même contrôlée ; mais elle supprimait un cas embarras-

sant, de sorte que le pauvre Von Osten, bien qu'il n'eût tiré aucun profit matériel de ses exhibitions chevalines, fut fort maltraité par la presse Berlinoise et mourut oublié.

Mais voilà que M. Krall, négociant à Elberfeld, qui hérita de Hans, se passionna pour la méthode de Von Osten, qu'il appliqua à divers chevaux, et qu'il publie un livre intitulé : *Denkende Tiere* dans lequel il affirme que deux étalons, Muhamed et Zarif, sont capables de reproduire les exploits de Hans. Ces deux quadrupèdes peuvent également additionner, soustraire, extraire des racines carrées, et ces résultats furent obtenus avec « une stupéfiante rapidité. »

De pareilles affirmations ont besoin, on le conçoit aisément, de nombreux témoignages pour être prises au sérieux. Ceux-ci n'ont pas manqué. M. Claparède, sous forme d'Appendice, les reproduit à la fin de son travail, les voici tels que les ont rédigés les visiteurs de M. Krall :

Déclarations concernant les chevaux savants de M. Karl Krall

Etant donné qu'on a prétendu publiquement de divers côtés que M. Krall et son palefrenier donnaient par des signes volontaires ou involontaires aux chevaux les résultats des exercices, les soussignés ont cru devoir soumettre cette question à un examen objectif. Ils ont assisté aux exercices pendant plusieurs jours, ainsi qu'à des expériences pendant plusieurs heures le matin et l'après-midi, et ont donné eux-mêmes des tâches à résoudre. Ils résument le résultat de leurs observations dans les conclusions suivantes :

1° Il est établi que les bêtes observées lisent des nombres ou des noms de nombre (écrits phonétiquement en allemand ou en français) et à l'aide de ces nombres donnés oralement ou par écrit exécutent des opérations mathématiques.

2° Il est établi que les chevaux qui ne sont instruits que depuis quelques mois savent faire des calculs simples, mais ne peuvent excuter des tâches difficiles.

3° Il est établi que les chevaux instruits depuis longtemps, Muhamed et Zarif, donnent la solution de tâches plus difficiles. En même temps, on peut constater une différence individuelle dans leurs aptitudes. Il convient de noter que les chevaux refusent parfois même la solution de tâches tout à fait faciles. Ce fait dépend évidemment de l'humeur changeante des animaux, qui se manifeste aussi dans leur attitude générale.

4° Il est établi que les chevaux savent épeler des nombres aussi bien que des noms qui sont tout à fait nouveaux pour eux, au moyen d'un tableau

aphabétique. L'orthographe dépend du son du mot et est souvent inattendue.

5° Il est établi que les chevaux disent parfois d'eux-mêmes des choses compréhensibles, au moyen du tableau alphabétique conventionnel.

6° Il est établi que dans toutes ces productions des chevaux, il ne saurait être question d'une transmission de signes. Cela résulte de la manière dont beaucoup de réponses ont été données, ainsi que du fait que des exercices (même des tâches difficiles) ont réussi lors même que le palefrenier était absent et que M. Krall, se trouvant hors de la salle, ne pouvait être vu par les chevaux. Des succès furent même constatés alors que toutes les personnes présentes s'étaient éloignées de la salle et restaient invisibles aux chevaux.

Elberfeld, 25 août 1912,

Prof. Dr Kraemer,	Dr Paul Sarasin	Prof. Dr E.-H. Ziegler.
Hohenheim-Stuttgart.	Basel	Stuttgart.

II

J'ai été émerveillé de la précision avec laquelle les chevaux de M. Krall répondaient aux questions qu'un homme aurait mis beaucoup plus longtemps à résoudre. Il ne peut y avoir de doute que les chevaux raisonnent, calculent.

Elberfeld le 24 Janvier 1912.

Prof. Dr A. Besredka.

III

Ayant assisté les 30 et 31 août derniers, à Elberfeld, aux exercices des chevaux de M. Krall (Muhamed, Zarif et Hanschen), je souscris volontiers à la déclaration de MM. Krœmer, Sarasin et Ziegler.

Des réponses justes ont été données par ces chevaux dans des conditions qui excluent absolument l'hypothèse de signes volontaires ou involontaires. Il me parait certain que ces chevaux comptent réellement le nombre des coups qu'ils frappent, et qu'ils épellent spontanément, selon leur alphabet conventionnel.

Quant à savoir comment Zarif, et surtout Muhamed, parviennent, dans un temps très court, à donner la solution correcte de certaines opérations mathématiques difficiles, c'est sur quoi je ne saurais me prononcer pour le moment ; de nouvelles et méthodiques expériences seraient indispensables.

Genève le 2 septembre 1912.

Dr Ed. Claparède.
Prof. à la faculté des sciences de Genève.

IV

Bien que mon examen pendant plusieurs jours (14-16 septembre) des chevaux de M. Krall ait été entravé par le fait que Muhamed et Zarif étaient malades par de l'influenza, je suis cependant parvenu à la conviction ferme que la déclaration de MM. les prof. Krœmer, Sarazin et

Ziegler, ainsi que la déclaration de M. le prof. Claparède décrivent les faits tels qu'ils sont, à savoir qu'il ne peut être question d'une intervention de signes (au sens où l'entend Pfungst) ; une « transmission de pensée » me paraît également exclue, car les animaux donnent souvent tout autre chose que ce que l'on attend d'eux. Je me réserve de continuer ultérieurement mon examen.

Elberfeld le 15 novembre 1912.

Prof. Dr Von Buttel Reepel.
Oldemburg i. Gr.

V

1° Du 15 au 21 septembre inclus nous avons participé à diverses expériences qui ont été entreprises avec les chevaux de M. Krall. Les circonstances dans lesquelles ces expériences ont eu lieu ne sauraient, au total, être qualifiées de favorables, car les deux chevaux susceptibles de donner les meilleures résultats — Muhamed et Zarif — étaient malades pendant notre séjour, et accusaient une fièvre de 38°2 à 40°.

2° Nous avons entre autres choses obtenu du poney Hanschen des résultats remarquables en fait de numération, d'addition (même de nombres de trois chiffres) sans qu'aucune personne en dehors de nous deux fût présente ; nous inscrivions sans rien dire les données en chiffres sur la planche noire et nous nous retirions derrière le cheval ; aucune autre personne n'était présente dans la salle d'expérience ou dans la cour attenante.

3° Le cheval Muhamed a résolu correctement et sans hésitation, en notre présence, des questions arithmétiques, que nous avions préparées d'avance, à l'insu de toute autre personne, y compris des racines cubiques et quatrièmes, tandis que nous étions assis à côté et un peu en arrière du cheval.

4° Nous avons établi que Zarif, aussi bien que Muhamed, résolvaient divers problèmes sans *qu'aucune* personne soit présente, c'est-à dire tandis que *toutes* les personnes présentes s'étaient rendues dans la cour et observaient, par de petits trous munis de vitres pratiquées dans les deux portes de la salle d'expériences, le cheval travaillant seul, (Muhamed a exécuté dans ces conditions des opérations difficiles, comme l'extraction de racines cubiques et quatrièmes de nombres de 5 à 7 chiffres).

5° Nous avons établi à plusieurs reprises que les chevaux, en outre des fautes de calcul, donnaient souvent des réponses qui ne correspondaient pas à ce que les personnes présentes attendaient, ou que même peut-être elles souhaitaient.

6° En raison des faits sus-indiqués et de beaucoup d'autres encore, nous nous rallions sans réserve aux déclarations de MM. les prof. Ziegler, Krœmer, Sarasin, Besredka, Von Buttel Reepel et Claparède.

Elberfeld, le 21 septembre 1912.

Dr William Mackensie — Gênes.

Dr Roberto Assagioli. — Florence.

Voilà, semble-t-il, assez d'affirmations émanant d'hommes sérieux et compétents pour faire admettre la réalité des faits. Quelle en est l'explication ?

M. Claparède passe en revue les différentes hypothèses que l'on peut faire : truc, supercherie ; signes involontaires ; télépathie ; sens inconnu ; développement d'aptitudes intellectuelles véritables ; hypothèse mixte, réunissant une partie des deux dernières. Voyons rapidement à quelle solution il se rallie.

La supposition qu'il s'agit de trucs est éliminée parce que, souvent, les chevaux travaillent *seuls*, c'est-à-dire en l'absence de toute personne dans la salle pouvant agir sur eux. Toute idée de signal électrique aboutissant aux sabots des chevaux ou au tableau est détruite par le fait que les animaux n'occupent pas toujours la même place dans la salle et peuvent aussi travailler au dehors. Si c'était par suite d'un dressage que les réponses justes sont obtenues, d'où viendraient les erreurs fréquentes qui sont commises ? Un langage cryptophonique, c'est-à-dire conventionnel, supposerait déjà une intelligence très développée chez les sujets chevalins et, de plus, ne s'appliquerait pas aux cas où les chevaux sont restés seuls complètement, ou avec des étrangers, tout en donnant des résultats exacts.

Et puis, où serait l'intérêt de M. Krall, qui ne veut pas exploiter financièrement les facultés de ses chevaux et qui va constituer au contraire une société de *Psycho-Zoologie expérimentale*, qui aura pour objet l'extension des expériences faites à Elberfeld, ce qui ne se comprendrait guère de la part d'un vulgaire mystificateur.

Les fameux signes inconscients de Pfungst ne s'accordent pas non plus avec l'ensemble des remarques faites par les observateurs, pas plus que l'hypothèse télépathique, puisque Muhamed ou Zarif se trompent fréquemment, bien que les assistants connaissent parfaitement le résultat exact qui doit être indiqué. Alors ? Alors il faut supposer une aptitude intellectuelle véritable, si étrange et si nouvelle que nous semble une pareille idée.

M. Claparède, tout en faisant les réserves nécessaires, n'est pas opposé à l'admission de cette hypothèse, si les faits ultérieurs confirment par une étude méthodique cette faculté calculatrice chez les chevaux. Il fait remarquer avec raison qu'il ne faut avoir aucun parti-pris et qu'il lui est égal « que les chevaux et autres animaux

raisonnent ou déraisonnent, soient des bêtes ou des virtuoses, et que jamais il n'éprouvera de jalousie à l'endroit de leurs talents possibles ». Voilà qui est parfait et c'est tenir le langage d'un véritable homme de science.

Nous, spirites Kardécistes, nous sommes peut-être plus directement intéressés à la question. Si réellement l'intelligence animale était assez développée pour correspondre avec nous, nous y verrions un argument de plus en faveur de la descendance animale de l'homme, et un appoint logique de premier ordre à la théorie de la réincarnation, la différence entre l'animalité et l'humanité devenant seulement quantitative, au lieu de qualitative, comme le veulent ceux qui n'accordent aux êtres inférieurs que de l'instinct, c'est-à dire un pur mécanisme. Evidemment, les chevaux de M. Kral sont réellement extraordinaires ; mais il ne faut pas oublier qu'on les a éduqués, c'est-à-dire qu'on a développé les facultés latentes qui dorment en eux, tandis que leurs congénères n'ont pas eu l'occasion de s'exercer dans cette direction, tout simplement parce que cela est inutile pour leur vie.

M. Claparède fait encore observer que les animaux domestiques possèdent un cerveau très-riche en fibres associatives et qu'on pourrait se demander à quoi elles servent, si ce n'est à s'adapter mieux à notre existence. Il rappelle aussi que le calcul n'est pas en corrélation étroite avec le degré de l'intelligence pratique. Beaucoup de calculateurs prodiges sont des piètres mathématiciens, et la réciproque est encore vraie, témoin le regretté Poincaré qui disait : « Je suis obligé de l'avouer, je suis absolument incapable de faire une addition sans faute », ce qui ne l'empêchait pas d'être le premier mathématicien de notre époque.

Le Dr Desruelles a découvert à l'asile d'aliénés d'Armentières un jeune aveugle-né nommé Fleury, auquel on a appris à calculer par la méthode Braille, et quoiqu'il ne possède pas « un raisonnement sain » cela ne l'empêche pas de calculer en 1 minute 15 secondes le nombre de secondes qu'il y a en 39 ans, 3 mois et 12 heures, sans oublier les années bissextiles. On lui a appris ce que c'était qu'un nombre élevé au carré, c'est-à-dire multiplié par lui-même, et en quelques jours il était capable, tout seul, sans qu'on le lui ait enseigné, d'extraire des racines carrées de quatre chiffres et de donner le reste. Il va même plus vite qu'Inaudi dans ce genre de calcul. On

voit donc que même la découverte de procédés permettant un travail extraordinairement rapide et parfait, ne suppose pas obligatoirement une intelligence supérieure.

D'ailleurs, la faculté de compter n'est pas inconnue chez les animaux. Certains chevaux des mines habitués à faire 30 voyages, abandonnent le travail quand le dernier est accompli. Il existe des observations semblables pour les Eléphants, etc. D'autre part, on possède aujourd'hui des observations qui démontrent que les instincts sont perfectibles. Même chez les insectes, abeilles et fourmis, certains travaux inaccoutumés sont exécutés dans leurs demeures lorsque la nécessité s'en fait sentir, telle cette sorte de poterne établie devant la ruche pour empêcher le sphex, fort friand de miel, d'y pénétrer. De même la consolidation et l'aménagement de rayons tombés, ou l'adaptation à des lieux nouveaux.

Il n'est pas question, évidemment, d'égaler l'intelligence des êtres inférieurs à celle de l'homme, l'évolution s'y opposant ; mais il n'y a rien d'illogique à supposer que le germe de toutes les facultés humaines existe chez « nos frères inférieurs » et des recherches comme celles entreprises à Elberfeld sont du plus haut intérêt, en faisant intervenir l'expérience, pierre de touche de toutes les théories, dans ce procès que les discussions métaphysiques n'ont jamais pu solutionner.

A. BECKER.

Où l'auteur se trouve embarrassé

Dans l'étude des phénomènes psychiques nous sommes tenus à tant de prudence qu'on me trouve parfois un peu trop réservé sur les faits du jour. C'est qu'en effet les actualités doivent attendre la vérification et la consécration de hauts témoignages ; si je ne crains pas de crier sur les toits ma conviction spirite, c'est parce qu'elle s'appuie sur des faits éprouvés ; mais je ne perds pas de vue que ma croyance n'a aucune valeur pour les autres, et je ne consens à rompre des lances que pour des faits qui peuvent être défendus par des témoignages étrangers au Spiritisme.

Je suis convaincu que, de la seule connaissance des faits, sortira l'évi-

dence de la survie et la certitude des réincarnations C'est là ma force et je n'hésite pas à piquer au vif ceux qui font fi de tous les documents, ces intolérants qui ne me pardonnent pas d'opposer, à leur niais sourire, certaines expertises scientifiques ; d'autre part, j'ai toujours été respectueux des hommes d'étude et quand par bonheur j'expérimente avec l'un d'eux, ou que j'analyse ses travaux, je me garde bien de blâmer une opinion, je me réserve seulement le droit de la discuter.

Personnellement, j'ai besoin, pour construire ma synthèse philosophique, pour étayer ma conception philogénique, biologique ou spirite que W. Crookes m'ait prouvé la réalité des matérialisations, que Morselli et Pio Foa m'aient certifié la sincérité des phénomènes d'Eusapia, que Flammarion ait proclamé sa certitude scientifique au sujet de la télépathie, que Flournoy ait donné une authenticité certaine aux facultés d'Hélène Smith, qu'Ochorowicz ait obtenu une preuve matérielle de l'existence des rayons rigides... etc., etc., et je ne m'étonne nullement que celui qui ne regarde qu'une seule forme du phénomène ne veuille pas se rendre à l'explication spirite. J'ai donc le plus grand respect et la plus sincère reconnaissance envers ces messieurs qui nous livrent des matériaux que nous serions incapables de nous procurer nous-mêmes, c'est-à-dire des faits que nous pourrions exposer au grand jour si la grande presse, avec la tenace mauvaise foi qu'elle apporte à la discussion de ces matières, ne nous refusait pas constamment la parole, dans la crainte que le public ne voie éclore ce qu'il y a dans l'œuf.

Aussi pour mieux dénigrer le Spiritisme, elle s'en tient ordinairement aux généralités impossibles à réfuter telles que : — Corneille faisant des vers de mirliton ou Napoléon venant danser le *Cake-walk* dans une table de cuisine.

C'est donc avec surprise que j'ai reçu un nº des *Nouveaux Horizons* (*journal des alchimistes*, imprimé à Douai) où, dans le désir de m'être désagréable, un maladroit s'est livré à des attaques personnelles contre moi. Résumant les mésaventures du Spiritisme, crédulités, fraudes, etc., M. Georges Meunier cite mon nom, à la suite, comme l'exemple le plus typique de la crédulité et de l'intolérance qu'il dénonce.

Mon attitude a été fort simple. J'ai écrit au directeur de ce journal que :

1º Sur la question de crédulité : je n'avais jamais pris la plume que pour défendre des faits documentés par des personnalités assez hautes, et que je mettais M. G. Meunier au défi de puiser, dans mes écrits, une preuve de la crédulité qu'il m'attribuait.

2º Sur la question d'intolérance : que je le mettais au défi de citer les noms des savants remarquables que j'avais mis plus bas que terre en raison de leurs opinions.

Car il faut vous dire que, pour moi, au dire de M. G Meunier, discuter le Spiritisme est un crime, et que je place au ban de la Société quiconque propose, ou soutient, une hypothèse autre que celle qui m'est chère.

Et c'est ici que l'auteur s'embarrasse car, à ma demande si simple de citer un] document, il a été contraint de répondre qu'il ne le pouvait pas. Seulement il s'indigne de mon audace : — « Les lecteurs des *Nouveaux* « *Horizons*, assure-t-il, ne m'ont jamais applaudi que dans mes exer- « cices d'éreinteur, qu'ils me contemplent donc une bonne fois dans mes « exercices de blagueur à froid — ». Ma démarche, c'est du cynisme !...

Et alors il faut croire que c'était bien pénible d'avouer que je n'avais jamais éreinté ni M. Richet, ni M. de Rochas, ni M. Flournoy, ni les autres et de ne pouvoir citer même un nom propre, puisque, emporté par une petite colère d'enfant, il me fait cette réponse. Voici sa réponse que je cite textuellement :

— « Je connais un bambin qui est passé maître en l'art de vider en un « clin d'œil, sans bruit, et sans dommage pour son estomac, les pots de « miel et de confitures. Lorsque ses parents découvrent le méfait, l'en « accusent et le gourmandent, ce mioche leur répond avec un grand air « d'innocence :

« — Les confitures ? C'est le chat qui les a mangées !...

« Cela est dit avec un tel sang-froid que, bien que les joues du « bonhomme portent encore des traces visibles du larcin, on n'a pas le « courage de le gronder davantage.

« M. Chevreuil ressemble à mon gamin gourmand :

« — C'est le chat, murmure-t-il.

« Et M. Chevreuil dit cela d'un ton si affirmatif et si candide que, s'il « était un enfant, on n'aurait pas le courage d'insister...

« Mais M. Chevreuil n'est pas un enfant, et il ne peut être comparé à « mon bambin que pour l'admirable sang-froid avec lequel, surpris les « joues encore toutes barbouillées, il affirme que c'est le chat qui a « mangé les confitures. Aussi me serais-je fait un malin plaisir de mettre « devant ses yeux le miroir qui lui eût renvoyé l'image de sa figure, en- « duite d'une épaisse couche de gelée de groseilles — si j'avais un miroir. « Malheureusement je n'en possède point.

« Je n'ai pas en effet, dans ma bibliothèque, la collection de la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*, etc. »

Mais, mon cher Monsieur, que vous appliquez mal l'art des analogies ! Dans le cas de votre bambin, il y a un *corps du délit* ; il y a le pot vide. Je ne vous ai pas répondu, comme vous le prétendez : — C'est le chat. Je vous ai demandé si le pot que vous m'accusez d'avoir mangé était de cerises ou d'abricots. Si vous ne pouvez pas le dire, c'est qu'il n'y a, ici, aucun pot, à moins que l'un de nous deux ne soit une cruche... Contentons-nous donc de dire qu'il n'y a de vide que votre réponse.

Mais alors, sur quoi M. Meunier base-t-il son accusation ? Il répond : — Je n'ai pas la collection de la *Revue*, mais les lecteurs n'ont qu'à chercher, ils trouveront certainement quelque chose.

Et voilà où l'habitude conduit ceux qui se font une spécialité de l'érein-

tement des phénomènes psychiques, sans se soucier de la documentation.

Que diriez-vous, cher lecteur, si je vous révélais que M, G. Meunier a commis un meurtre, et si je dénonçais, devant vous, l'admirable sang-froid avec lequel, surpris les mains toutes rougies du sang de sa victime, (*c'est le pendant de ma confiture de groseilles*) il nierait son forfait ? Et j'ajouterais que je me ferais un malin plaisir de traîner, devant lui, le cadavre pantelant de sa victime, malheureusement je n'ai pas de cadavre, je ne puis instruire l'affaire, mais si la police veut s'en donner la peine, elle trouvera certainement quelque chose. Quelle différence faire entre ces deux arguments, celui au pot de confiture et l'autre qui en est la parodie, celui-ci est calqué sur celui-là, les deux sont superposables.

Le raisonnement au pot de confiture m'autorise à plaisanter mais, au fond, M. Meunier m'accuse d'une chose très grave ; il m'accuse d'être un malfaiteur de la pensée et de commettre un meurtre moral sur quiconque ne partage pas mes opinions, et il m'accuse d'une crédulité qui dépasserait tous les exemples qu'il a pu citer, puisque je suis le plus ridicule de tous et qu'il reconnaît que ce n'est pas peu dire.

Cependant, lui qui fait profession de recueillir ces exemples, il ne peut plus se souvenir de rien contre moi, il a besoin de consulter la *Revue Scientifique et Morale* !!. Je suis persuadé que M. Delanne se fera un malin plaisir de lui prêter un miroir. M. Meunier y verra que je n'ai jamais éreinté que ceux qui ont commis le crime qu'il me reproche, à savoir, ceux qui, en niant toute expérience et tout témoignage, ridiculiseraient, s'ils avaient raison, les éminents savants qu'ils font passer pour de simples idiots.

Je crois avoir répondu aux deux chefs d'accusation lancés contre moi. M. Georges Meunier me répond — Pot de confitures. Mais il semble se rendre compte que c'est un peu faible, et il invoque maintenant un autre grief : celui d'avoir exalté des charlatans notoires. — Je voudrais bien demander à M. Meunier le nom de ces charlatans-là, mais il me répondrait : — Pot de confitures. Je me tiens trop sur mes gardes pour avoir jamais exalté aucun charlatan ; seulement lorsqu'un phénomène, même incertain, entre dans la controverse et qu'un détracteur du Spiritisme laisse, à son sujet, échapper quelque sottise, je la souligne ; ce qui, je pense, n'excède pas les droits de la polémique.

Ainsi je viens de lire encore tout à l'heure une nouvelle explication de l armoire des frères Davenport. Une Revue nous présente un schéma destiné à tout expliquer par une réflexion de glace — Parbleu..! tout le monde sait bien ce que peut faire un miroir, la démonstration est irréprochable, mais elle tombe devant ce petit obstacle que l'armoire n'était pas à glace... qu'elle ne pouvait pas être à glace.

Ces explications-là sont absurdes dès qu'on les applique aux cas qui nous occupent. Avec des glaces, on pourrait expliquer aussi la lévitation, puisqu'on y représente des vols aériens vraiment réussis. En con-

clure que les lévitations d'Eusapia pourraient être expliquées de la même façon, ce serait prouver, du même coup, qu'on n'a jamais lu un compte rendu de séance. Nous n'avons rien à craindre de ceux qui perdent ainsi de vue les faits positifs, car, contre l'œuvre négative, nous serons toujours les plus forts. Voyez donc !.. nous sommes peu et ils sont beaucoup... nous n'avons rien et ils ont tout... ! Le Spiritisme ne représente ni le nombre,ni la force, les adhérents n'occupent aucune de ces positions sociales qui confèrent l'autorité et, même, ils sont ignorants. Eh bien ils n'ont succombé ni sous la parole du prêtre qui fulmine l'anathème, ni sous les coups de la science qui leur crachait son mépris, ni sous les coups de la philosophie qui les accable de sa pitié. Comment cela se fait-il ? La raison en est bien simple, c'est que nos adversaires s'acharnent à une œuvre purement négative, on ne réfute pas l'erreur en pérorant contre elle, mais en établissant des vérités qui la confondent. En établissants des faits nous faisons œuvre positive, nous sommes invincibles. Le moucheron qui ne vole qu'au soleil n'a rien à craindre de l'oiseau de nuit.

L. CHEVREUIL.

Le Spiritisme à Asnières

Sous ce titre, le Journal : La Fédération de la Seine, *75 Avenue d'Argenteuil à Asnières, publie de temps à autre des articles fort bien faits sur le Spiritisme. Nous sommes heureux de reproduire celui qui suit, car il montre que la loi morale n'est pas un vain mot et que la justice immanente s'exerce infailliblement dans l'Au-delà. Si l'exemple de notre courageux confrère de la grande presse était suivi, nous verrions bientôt une profonde transformation morale s'accomplir, car le peuple, trompé par les théories matérialistes, a besoin de savoir que tout ne finit pas avec la tombe et que la vie de l'espace est la conséquence de celle-ci.*

(*N. d. l. r.*).

D'impatience, nous allions abandonner le chariot qui, d'ordinaire, se meut sans trop nous faire attendre.

J'insistai, une dernière fois, pour retenir le médium à sa place. Mais notre insuccès persistant :

— Vous voyez, me dit-il, qu'il est inutile de prolonger l'expérience.

Aussitôt, le chariot se déplaçait doucement, s'arrêtait, puis reprenait sa marche lente et hésitante à travers les lettres de l'alphabet.

Quel visiteur, à bout de force ou craintif, le poussait ainsi, faiblement ? Nous ne le saurons sans doute jamais. Après avoir exhalé sa détresse, il s'est éloigné désespéré, nous laissant le souvenir poignant d'un être accablé sous le faix de ses remords.

Au sombre tableau de son existence lamentable, nous n'avons rien ajouté rien retranché. Nous répétons, en toute sincérité, son discou s émouvant. Il nous dit :

— Vivre ainsi est une souffrance terrible !... Vivre, isolé dans l'Au-delà et dans les plaines de l'Infini, n'ayant d'autre but que la souffrance !..

Solitude, châtiment suprême ! Depuis mon départ, je suis dans un désert sans borne !... Pas un humain n'a daigné se mettre sur mon chemin ! J'ai beaucoup évolué pour en rencontrer ; mais, à chaque fois que je me dirige dans un sens, espérant y rencontrer un être cher, j'y trouve le spectre de ma victime !

J'y allais, poussé par elle, et je m'en allais, chassé par elle !

Depuis combien de temps suis-je ainsi ? je l'ignore ! Dans combien de temps finira ce long martyre, je l'ignore encore !

Demandez, pour moi, un compagnon à votre Dieu, car vivre comme je suis actuellement est-ce bien vivre ?

Merci de m'avoir écouté jusqu'à ma dernière lamentation. Vous êtes les seuls à qui j'ai pu, jusqu'à présent, confier ma souffrance. Peut-être n'en aurai-je, maintenant, jamais l'occasion.

Je vous quitte et je reprends ma course à travers les espaces vides de l'Infini !

Adieu, amis, merci !

Sur ces mots, le pitoyable vagabond arrêta le chariot, en signe d'adieu, devant chacun des assistants profondément impressionnés et se remit à fuir.

Nous voulions le retenir, connaître son nom, sa victime, le réconforter, lui faire entrevoir le terme de son châtiment. Il est resté sourd à notre appel.

Mais notre guide respecté intervint et nous apaisa par ces sages paroles :

— Son nom ? Que vous importe ? Ce n'est qu'un pauvre passant qui souffre. Amis, priez pour ce malheureux ; priez pour qu'il ne soit plus seul !

Ce châtiment, c'est la *cure de l'âme*, dont nous parlent souvent nos amis d'outre-tombe. Fatale échéance, où notre conscience, que ne peuvent plus étouffer les appétits inassouvis ou satisfaits de notre vie matérielle, nous demande compte de nos fautes et de nos

crimes, qu'il nous faut expier avant de goûter aucune joie, aucun repos !

Ah ! si nous avions le courage de résister contre nos mauvais instincts et de nous aimer, les uns les autres ! Que de souffrances évitées à tous, ici et là-bas. Quelle serait la douceur de vivre !

J. Rouam

Remarquables communications spirites concernant l'identité des Esprits

L'objection la plus communément employée contre la valeur des communications spirites, est que la transmission de la pensée peut expliquer les cas où le médium donne des indications qui lui sont inconnues, mais que le consultant possédait dans sa subconscience. Il y aurait beaucoup à dire sur ce point, car la transmission de la pensée, bien que réelle, ne s'exerce cependant que dans des circonstances assez rares, et avec des sujets sensibles à ce genre d'action supra normale, tandis que beaucoup de médiums sont réfractaires à toute suggestion mentale d'origine terrestre. Les mêmes remarques s'appliquent à la clairvoyance, autrement dit au pouvoir que possèdent certains individus de lire dans la pensée d'autrui, ou de voir des événements qui s'accomplissent au loin.

Cependant, au point de vue scientifique, la possibilité de l'intervention d'un des facteurs précédents ne peut pas être éliminée *à priori*, de sorte que les communications qui renferment des renseignements circonstanciés, exacts, précis, concernant des êtres qui ont vécu sur la terre et qui étaient absolument inconnus du médium et des assistants, acquièrent une valeur de premier ordre comme indication de l'intervention d'une intelligence étrangère aux membres du groupe pour diriger la main du médium.

Il est clair que l'importance de ces faits dépend entièrement du degré de crédibilité que l'on accorde au narrateur.

Pour les suivants, nous avons pleine confiance dans la sagacité et la véracité absolue de la personne qui nous les rapporte et à qui seule

sa situation officielle interdit de signer (1), c'est pourquoi nous les donnons en toute sécurité, car par sa profession elle est à même de déjouer journellement les ruses des simulateurs. C'est donc à un témoin sincère et perspicace que nous avons affaire ; et comme les indications obtenues par le médium ont été minutieusement contrôlés, nous pouvons compter ces séances au nombre des meilleures dont nous avons rendu compte depuis plusieurs années. Une remarque non moins utile, c'est que le médium *n'est pas spirite* et que c'est à l'improviste, et tout à fait spontanément, que la première communication a été obtenue.

Comme la dame en question n'avait assisté à aucune séance et n'avait jamais lu aucun livre spirite, c'est bien dans un terrain vierge que le phénomène s'est développé, sans aucune espèce d'auto-suggestion de sa part. Ceci compris, voici comment s'exprime notre correspondant :

« Comme je vous l'ai dit, c'est de la façon la plus inattendue que j'ai obtenu ces faits d'identité à la fin de l'année dernière (1911).

« Me trouvant un soir en visite chez une dame de ma connaissance, nous devisions sans songer à évoquer les esprits, lorsque je fus amené à parler des spirites et des nombreuses expériences qui tendraient à démontrer l'existence d'un monde invisible se mettant parfois en communication avec les vivants.

« La dame se montra d'abord très hostile aux Esprits et à leurs pratiques ; mais la conversation se poursuivant sur ce sujet, elle me parla d'une jeune fille habitant la même maison qu'elle et qui, souvent, faisait tourner les tables.

« Curieux d'assister à une expérience de ce genre, — dont je n'avais pas encore été le témoin, — je la priai de faire venir cette jeune fille. Quelques instants après, celle-ci s'asseyait près d'un guéridon sur lequel elle plaçait ses mains, tandis que la dame et moi nous nous installions à environ un mètre d'elle, sur des sièges différents. Vingt minutes s'étaient à peine écoulées, lorsque je constatai que le guéridon se soulevait.

« J'interpellai alors la dame pour lui faire bien observer ce qui se passait.

(1) Nous sommes autorisés, cependant, à communiquer, *confidentiellement*, le nom de l'observateur, à toute personne qui voudrait faire une enquête sur les faits que nous reproduisons.

« Quelle ne fut pas ma surprise de la voir plongée dans un sommeil si profond qu'elle n'entendait plus ma voix ! Je supposai tout de suite qu'elle avait des facultés médianimiques et, posant une question dans ce sens, la table frappa des coups qui formulèrent une affirmation très nette.

« Je plaçai alors une feuille de papier sur le guéridon, et ayant ensuite mis un crayon dans la main complètement inerte de la dame, je priai l'esprit qui déclarait voudoir se manifester par elle, de nous faire une communication par écrit et de nous dire son nom ses prénoms, le lieu et la date de son décès.

« La dame écrivit aussitôt avec une extrême rapidité, la première communication que nous avons obtenue, celle de Marie. (1).

« Dans les séances qui suivirent, je procédai de la même façon. Je signale à votre attention :

« 1° Que la pièce dans laquelle ces expériences ont été faites était toujours éclairée ;

« 2° Qu'aucune personne étrangère n'a jamais été admise à assister à nos séances,

« Quant à la bonne foi absolue de la dame et de la jeune fille, je puis m'en porter garant autant que de la mienne. Or, elles affirment l'une et l'autre n'avoir jamais connu les êtres qui, après leur mort, se sont ainsi manifestés.

« Quant à moi, je ne les ai pas non plus connus. Et pourtant les frenseignements qu'ils nous ont donnés sont d'une remarquable précision, comme l'établissent les vérifications que nous avons aites !

« Je ne tire de ces phénomènes aucune conclusion, vous laissant ce soin, que vous remplirez avec la haute autorité que vous donne votre indiscutable compétence.

« Je vous prie de croire, etc. »

Voici maintenant le récit complet des séances, que nous ferons suivre des documents justificatifs qui accompagnent la lettre de notre correspondant.

Première séance

Se présente, ainsi qu'il a été décrit plus haut :

Marie Leblanqui, née à Toulouse en 1859.

(1) Que nous reproduisons plus loin.

D. — Donnez-nous la date exacte ?

R. — Je ne sais plus.

D. — Où êtes-vous morte ?

R. — A l'Hôpital, le 29 octobre 1904, Salle Ste-Germaine.

D. — Quel était le numéro de votre lit ?

R. — Je ne sais plus. Je suis morte des suites d'une opération au ventre.

D. — Donnez-nous le nom des infirmiers ou des docteurs ?

R. — Je ne m'occupais guère des noms.

D. — Où étiez-vous logée ?

R. — Ah ! dans bien des endroits ; rue du Caillou gris, il n'y avait pas de numéro. C'était la dernière maison de la rue chez M. Bires, minotier. J'habitais le rez-de-chaussée.

D. — Etiez-vous mariée ?

R. — Non, j'étais collée (*sic*) avec un homme qui s'appelait Fernand Lagarde. Il faisait tous les métiers, particulièrement celui de brocanteur.

D. — Où était-il brocanteur ?

R. — Vous êtes un Saint Thomas,

D. — Demandez-vous quelque chose ?

R. — Je n'ai besoin de rien, je suis très heureuse.

D. — Connaissez-vous quelqu'un ici ?

R. — Non, je suis attirée par les deux bonnes âmes qui y prient. Je viens souvent ici parce qu'il y fait bon.

D. — Quel âge aviez-vous à votre mort ?

R. — Je ne sais plus. Vous n'avez qu'à calculer 1859-1904.

D. — Quel est le numéro de votre tombe ?

R. — Ma tombe n'existe pas, personne ne s'occupe de moi.

D. — Où êtes-vous ici ?

R. — Entre les deux femmes.

D. — Nous voudrions vous voir.

R. — C'est impossible.

D. — Pourquoi ?

R. — Est-ce que je sais, moi !

D. — Chez qui travailliez-vous ?

R. — Demandez à l'hôpital les preuves. Je ne sais plus rien. Adieu.

Le narrateur fit taire une enquête de laquelle il résulta que la

plupart des renseignements donnés étaient exacts, sauf une légère erreur, la mort ayant eu lieu le 29 novembre 1905 au lieu du 29 octobre 1904.

Rue du Caillou gris, il existe bien une maison qui ne porte pas de numéro et dans laquelle ont demeuré le nommé Fernand Lagarde et Marie Leblanqui. Ils n'étaient pas mariés.

Des recherches ayant été faites à l'hôpital, voici la copie du bulletin fourni par le Dr M. Pujol, ancien interne des Hôpitaux et de la Maternité, Chef de Clinique médicale à la Faculté.

1905

Leblanqui Marie, 46 ans, épouse de Lagarde Fernand, native de St-Medard (Lot)

Entrée à l'hopital le 10 novembre 1905, décédée le 29 novembre 1905. Septicémie.

Seconde séance, 4 novembre 1911.

Se présente :

Claude Louis, né le 14 avril 1824 à Lyon.

En 1848, j'ai été arrêté, et j'ai fait quelques jours de prison pour mes idées trop avancées. J'avais beaucoup de libéralisme, une foi sans égale dans la marche ascendante de l'humanité vers un état social plus noble et plus heureux. J'ai consacré ma fortune à mon rêve. Presque sans ressources, ruiné, poursuivi, traqué, je suis allé m'installer à Roanne, comme tailleur, rue de la Sous-Préfecture.

J'y fis de mauvaises affaires, toujours à cause de mes opinions, et revins à Lyon chercher une place d'ouvrier coupeur.

Je suis mort à St-Rambert-l'Isle-Barbe, près Lyon, le 28 janvier 1898.

D. — Que venez-vous faire ici ?

R. — Je suis un passant.

D. — Etiez-vous marié ?

R. — Oui, j'avais sept enfants, je ne veux pas qu'on les trouble. Rien ne compte ici que les bonnes actions. Priez.

Aucun des assistants n'a habité Roanne, dans laquelle il y a bien une rue de la Sous-Préfecture. Voici la copie de l'acte de décès :

COMMUNE
Saint-Rambert-l'Ile-Barbe

ETAT-CIVIL

Année 1898
N° 6

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

BULLETIN DE DÉCÈS

Des registres de l'Etat-civil de la commune de St-Rambert-l'Ile-Barbe
il résulte que Louis Claude
profession de sans *né le* en Décembre 1822
né en la commune de C/on *département du* Rhône
demeurant en la Commune de Toulouse et provisoirement à St-Rambert
fils de défunts Nicolas Louis et Jeanne-Marie Perretière
veuf de Marie Poude
est décédé en cette Commune, le 28 janvier 1898 à 8 *heures du* soir.

St-Rambert-l'Ile-Barbe, *le* 17 janvier 1912.

L'Officier de l'Etat-civil,
Timbre de la Mairie.

Il existe encore une divergence en ce qui concerne la date de la naissance que l'acte de décès indique comme ayant eu lieu en 1822, alors que l'esprit donne la date de 1824. En revanche, celle de la mort est exacte pour le jour, le mois et l'année. Comme les esprits qui se sont communiqués ont habité Toulouse, on pourrait croire que l'un ou l'autre des assistants qui expérimentaient dans cette ville a pu connaître ou entendre parler incidemment des personnages en question, sans en avoir conservé le souvenir. Ce serait un phénomène de cryptomnésie, comme disent les psychologues, compliqué d'une transmission de pensée au médium, si c'est un des deux expérimentateurs qui fournit inconsciemment les renseignements. Mais le nombre et la précision des détails concernant Marie Leblanqui se concilient mal avec cette hypothèse, car une pareille accumulation de faits, en se révélant, ramène, par association, le réveil de la mémoire et par conséquent des circonstances où ils ont été connus, ce qui n'est pas ici le cas pour cette dernière, pas plus que pour Louis Claude.

Et puis, il faudrait une circonstance exceptionnelle pour que le jour de la mort d'un obscur inconnu se fixât d'une manière indélébile dans les souvenirs de l'un des opérateurs, tandis que, tous, affirment n'avoir eu aucune connaissance de ces personnalités avant les communications si inopinément reçues.

Voici maintenant deux autres communications dans lesquelles l'invraisemblance d'une amnésie devient encore plus évidente, les individus en question étant morts l'un à Mazamet et l'autre dans une petite commune du département de la Dordogne, dont les expérimentateurs ignoraient même le nom, avant l'enquête faite pour vérifier la réalité des indications ainsi données.

Séance du 25 décembre 1911

Se présente :

Jeanne Cassan, née à Marcillac, canton et commune de Belois, Dordogne, le 23 février 1799, morte à Champagnac, canton et commune de St Pardoux Vielvic, Dordogne, le 25 novembre 1859.

D. — Etiez-vous mariée ?

R. — Oui, j'étais mariée ; mon mari s'appelait Jean Bonfils, cultivateur.

D. — Donnez la date de sa mort.

R. — Je vous l'enverrai un de ces jours, moi je ne sais plus.

D. — Aviez-vous des enfants ?

R. — J'ai eu quatre enfants.

D. — Donnez la date de leur naissance ou de leur décès.

R. — Vous m'ennuyez. Ils sont tous morts.

D. — Pourquoi venez-vous ici ? Qui connaissez-vous ?

R. — Vous attirez les esprits. Vous jouez avec la santé du médium.

Cette dernière phrase fait allusion à l'état de fatigue très grand dans lequel ces expériences laissaient le médium.

Dans la crainte de nuire à sa santé, le narrateur a même cessé toute tentative après avoir obtenu la communication de Jean Marie Liberté, qui est la dernière que nous reproduisons.

Pour Jeanne Cassan, les indications contrôlables sont d'une remarquable exactitude, sauf la petite irrégularité qui a fait orthographier le lieu de naissance Champagnac au lieu de Campagnac.

Il y a lieu de noter que le décès de Jeanne Cassan a eu lieu à une époque trop éloignée pour qu'il soit vraisemblable que les témoins en aient entendu parler.

Voici l'acte de Décès.

DÉPARTEMENT
DE LA DORDOGNE
—
ARRONDISSEMENT
DE SARLAT
—
CANTON de BELVÈS

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Mairie de St-Pardoux-et-Vielvic

St-Pardoux, le 18 février 1912.

BULLETIN DE DÉCÈS

Le 25 novembre mil huit cent cinquante neuf est décédée à Campagnac, commune de St-Pardoux-et-Vielvic, la nommée Cassan Jeanne, épouse de Bonfils Jean.

Le présent bulletin délivré à titre de simple renseignement.

Le Maire,

Timbre de la Mairie.

Dernière séance

Se présente :

Jean Marie Liberté Cavaillès, né à Revel (Hte-Garonne) le 5 mars 1793. Je suis mort à Mazamet le 24 juillet 1883, rue de Juillet, d'une fluxion de poitrine.

D. — Quel était le numéro de la maison ?

R. — Il n'y en avait pas à cette époque-là.

Je suis entré au service militaire comme conscrit au 6e de ligne à Toulouse le 25 janvier 1863. J'ai été fait Sergent-Major sur le champ de bataille à Sondrina (?) en Italie, le 6 décembre 1813. J'ai été renvoyé en congé illimité en 1816. J'ai obtenu une place d'instituteur à Mazamet. Votre médium est très faible.

D. — Faut-il arrêter la séance ?

R. — Oui, elle n'est pas possible.

D. — Pourquoi êtes-vous venu ?

R. — Je viens demander des prières.

D. — Le spiritisme est-il une doctrine sérieuse ?

R. — Oui. Combien de fois vous l'a-t-on dit ?

Les noms, prénoms, âge, année et date de décès sont absolument exacts. La profession de relieur est indiquée, tandis que l'esprit prétend avoir été instituteur, mais il a pu quitter l'enseignement pour adopter ensuite ce métier. Voici le bulletin de décès.

COMMUNE
DE MAZAMET
—
ETAT-CIVIL

Bulletin de Décès

DÉCÈS de Cavaillés Jean-Marie-Liberté *âgé de* 90 ans *profession de* ancien relieur *fils de* défunts Pierre et Combes Marie, *veuf de* Puech Françoise *décédé le* 24 juillet 1883, *à* 11 *heures du* matin *à Mazamet.*

Pour l'Officier de l'Etat-Civil,
Timbre de la Mairie.

Ce qui est, nous le répétons, digne d'attention, c'est que la médiumnité mécanique s'est développée spontanément, avec un haut degré de perfection, chez une dame qui n'avait jamais assisté à des séances spirites et dont la mentalité est encore maintenant réfractaire à ces pratiques, qu'elle n'est pas loin, paraît-il, de trouver quelque peu diaboliques.

Nous avons vu que la supposition de souvenirs inconscients qui se seraient extériorisés de cette manière est tout à fait inadmissibles dans les deux derniers exemples, puisqu'ils concernent des personnes absolument inconnues, dont on n'avait jamais entendu parler,ayant vécu dans des endroits ou aucun des expérimentateurs n'a jamais mis les pieds. La seule hypothèse animique qui reste à examiner est celle de la clairvoyance. Mais nous savons que celle-ci ne se produit jamais sans qu'un *rapport*, physique ou moral, soit établi entre le voyant et les personnes ou les lieux qui sont décrits. Or, ici, ce rapport fait complètement défaut, et force nous est bien de voir dans ces phénomènes l'intervention d'intelligences étrangères, et non des personnalités fictives, car les nombreux renseignements fournis se réfèrent à des êtres qui ont réellement habité sur la terre.

On pourrait ergoter au sujet de l'identité des communiquants, en prétendant que les indications fournies ne proviennent pas d'eux-mêmes, mais d'une intelligence démoniaque qui voudrait nous tromper. Cependant, même dans ce cas,le fait de la communication avec une intelligence étrangère serait démontré, ce qui est l'essentiel pour la thèse spirite. Et comme la croyance aux démons est un pur article de foi, on peut soutenir qu'au point de vue scientifique il est plus logique, en vertu du principe de l'économie des

causes, d'admettre que les personnalités sont bien celles qu'elles prétendent être, — puisqu'elles en donnent des preuves, — que de s'imaginer qu'une autre intelligence étrangère désincarnée voudrait abuser de sa situation d'invisible pour tromper les expérimentateurs.

Ces faits nous démontrent, une fois de plus, que la communication entre les vivants et l'humanité supra-terrestre s'établit aussitôt que les conditions favorables se trouvent réunies. Il est regrettable que la santé de cette dame n'ait pas permis de poursuivre des expériences qui s'annoncaient si bien et l'on doit féliciter le narrateur de sa prudence, mais la leçon qui ressort de cette observation est que la médiumnité existe à l'état latent chez beaucoup de personnes, n'attendant qu'une occasion favorable pour se manifester.

Ne craignons donc jamais de nous livrer à ces études, en prenant les précautions nécessaires, et la grandiose certitude de l'immortalité, en se vulgarisant de plus en plus, deviendra un puissant instrument de régénération sociale pour notre époque qui en a tant besoin.

Gabriel DELANNE.

L'Avesta

I

> L'Avesta est le recueil des livres sacrés attribués communément à Zoroastre et à ses premiers disciples ; c'est la Bible du Mazdéisme.
>
> Abel Hovelacque.

Comme complément à nos articles sur le Bouddhisme, nous croyons que nos lecteurs accueilleront favorablement cette étude, d'ailleurs très sommaire, sur l'Avesta.

Nous avouerons que s'est surtout notre sympathie pour les animaux et en particulier pour le chien, cette bonne bête, cet ami désintéressé, dévoué et fidèle, dont l'âme a prodigieusement évolué, qui nous a déterminé à faire connaître la religion des Perses.

Nous serons heureux si cet article contribue à faire aimer da-

vantage ce *frère* qui parfois se montre *égal* ou *supérieur* à l'homme en moralité (1).

Ce sujet d'ailleurs ne nous éloigne pas de ceux qui rentrent dans le cadre de cette Revue, puisque nous faisons connaître les idées des Perses sur la destinée de l'âme après la mort.

Nous n'étudierons qu'une période bien définie de la civilisation de l'antique Iran (Perse), c'est-à-dire l'époque durant laquelle furent composés et enseignés par les adhérents du *Mazdéisme* les textes *Zends* que nous possédons.

Disons tout de suite que le Mazdéisme est le culte du dieu Ormuzd, le principe du bien chez les Perses et que la langue Zende appartient au groupe des idiomes indo-européens.

Nous nous sommes servi pour ce travail du remarquable ouvrage d'Abel Hovelacque « *L'Avesta, Zoroastre et le Mazdéisme* ».

Il est probable que la rédaction de l'Avesta a eu lieu aux environs de l'ère chrétienne. Rask pense que les textes zends ont été composés avant la conquête d'Alexandre ou, du moins, peu de temps après.

Nous ne pouvons rien dire de l'époque où vécut Zoroastre, ni de sa vie. Ce n'est pas un personnage historique, mais on peut admettre qu'à une époque fort obscure il exista un individu du nom de Zoroastre qui vint porter en Baktriane le fond de l'enseignement

(1) Dans la *Revue Scientifique* (mai 1912), M. Jean de Kerlecq raconte que des enfants jouaient sur le bord de la Seine, à Paris ; soudain, l'un d'eux avisa un pauvre chien abandonné qui dormait au soleil. L'ayant attaché avec une corde, il proposa de le noyer ; il n'y eut pas un protestataire. Le malheureux chien fut lancé à l'eau.

Le chien, à demi paralysé, barbota désespérément. Il allait disparaître, quand un terre-neuve appartenant à un marinier fit quelques bonds sur la péniche où il flânait et s'élança dans la Seine au secours de la bête en détresse.

Après quelques tâtonnements infructueux, il put saisir par la peau du cou son congénaire épuisé et le ramena sur le rivage.

Ce trait de dévouement n'avait pas ému les enfants. A peine le terre-neuve s'était-il éloigné qu'ils s'emparèrent de nouveau du malheureux chien et le jetèrent dans la Seine.

Pour la seconde fois le terre-neuve se jeta à l'eau et fut assez habile pour repêcher son camarade. Mais outré de la cruauté des petits misérables, il s'élança sur eux et mordit le premier qu'il rencontra. Les autres se dispersèrent en toute hâte.

Le terre-neuve fut fêté. Une marchande de journaux, prise de pitié, adopta le pauvre chien.

mazdéen ou, au moins, dont les disciples apportèrent en ce pays l'enseignement dont il s'agit. Ce peu de certitude sur la personnalité même de Zoroastre laisse assez entendre qu'on ne peut, sans faire abstraction de toute critique, le considérer comme l'auteur de tels et tels morceaux de l'Avesta, même des plus anciens.

La doctrine de l'Avesta repose tout entière sur la croyance à *deux principes* primordiaux, luttant à armes égales, l'un pour le bien l'autre pour le mal, *Ormuzd* et *Ahriman*. Laissons de côté le panthéon zoroastrique et arrivons immédiatement aux croyances, à la loi et à la morale.

La religion de l'Avesta est avant tout une religion révélée par un dieu à Zoroastre, le prophète du mazdéisme. Cette révélation ne le cède en rien, aux yeux de tout critique désintéressé, à celle de Moïse, par exemple.

D'un côté, le dieu révélateur est un dieu sémitique, de l'autre, c'est une divinité éranienne (perse), mais il n'y a pas d'autre différence que celle-là et il n'y a point d'autre raison que celle d'une *foi échappant à toute discussion* pour accepter l'une des deux révélations et repousser la seconde.

Voici ce que dit l'Avesta relativement à la création : Ormuzd créa d'abord le ciel, puis l'eau, puis la terre, puis les arbres, les animaux et les hommes, et tout cela en trois cent soixante-cinq jours.

Remarquons immédiatement que le chien aux yeux d'Ormuzd est un animal à part ; on le voit par les questions que lui adresse Zoroastre : « Quelles sont les peines méritées par les individus qui, après avoir enterré des *chiens morts* et des *hommes morts*, passent une année sans fouiller leur sépulture ? »

— « Quelles cérémonies convient-il d'observer lorsqu'un *chien* ou un *homme* vient à mourir en plein air ? » Hérodote remarque aussi que les Mages avaient un respect particulier pour la vie des hommes et pour celle des chiens.

Ce respect que les Mazdéens professaient pour le chien était-il le souvenir d'anciens événements, d'anciennes croyances dont on pouvait avoir perdu le sens ? Faut-il simplement en voir la cause dans les services que cet animal leur rendait ? C'est ce qu'on ne pourrait dire. Peut-être les deux opinions ont-elles une égale raison d'être.

Nous demandons la permission à nos lecteurs d'insister sur ce point.

Zoroastre interroge Ormuzd sur les actes coupables que condamne la loi religieuse : nous trouvons, entre autres réponses, la suivante : « Le second de ces actes mauvais, c'est que quelqu'un donne à un chien gardien du bétail ou de la maison, des os dans lesquels il ne peut mordre ou des aliments chauds, et si ces os entrent dans les dents, se placent dans la gorge ou si ces aliments brûlent la bouche ou la langue de façon que le chien se blesse, celui qui a fait cette action est *pesôtanu.* » Le sens de ce mot n'a pu être compris.

Autre acte coupable : « Celui qui bat ou met en fuite ou effraie par ses cris une chienne qui n'a pas encore mis bas et qui est pleine. »

— « Et si cette chienne tombe dans un trou, ou dans un puits, ou dans une embûche, ou dans un cours d'eau, de façon qu'elle se blesse, celui qui a fait cette action devient *pesôtanu* ».

Dans un autre passage il est question 1° des soins dus à la chienne qui vient de mettre bas, 2° de la garde des jeunes chiens, 3° de la reproduction des chiens.

Pour le premier et le deuxième cas : « Celui dont la maison est la plus proche, doit porter secours ; qu'il la soutienne jusqu'à ce que les chiens puissent aller. S'il ne porte pas secours, qu'il paye les maux de ces chiens souffrants par la peine du *baodhôvar Sta* ». Il est difficile de dire en quoi consistait cette peine.

« Six mois doit durer la protection du chien, sept ans celle de l'enfant ».

Pour le troisième cas, Ormuzd dit à Zoroastre qui lui demande ce que doivent faire les Mazdéens qui veulent unir des chiens pour avoir des jeunes :

« Qu'ils creusent une fosse au milieu des pacages du bétail ; que cette fosse soit de la moitié d'un pied dans le terrain dur, de la moitié de la hauteur d'un homme dans le terrain mou, qu'ils attachent la chienne loin des enfants et du feu. Qu'on lui donne assistance jusqu'à ce qu'un autre chien arrive. Enfin il faut tenir les autres chiens éloignés des deux précédents. »

Poursuivons : « L'âme de celui qui tue un chien gardien du bétail, ou du logis, ou de son maître s'en va de ce monde dans l'autre

toute pleine d'angoisse et de crainte. » — « Celui qui frappe un chien gardien du bétail et lui porte un coup mortel donnera huit cents coups avec l'aiguillon du cheval et huit cents avec l'aiguillon du bétail ».

Une explication est ici nécessaire : dans la croyance mazdéenne, certaines créatures étaient impures, nuisibles et devaient être mises à mort. C'est précisément ce soin qui est imposé aux délinquants que signale l'Avesta.

Ils doivent, comme punition, s'armer de l'aiguillon qui sert à conduire le bétail et mettre à mort tant de centaines de ces animaux nuisibles. Ils rachètent ainsi leur faute.

(*A Suivre.*) Isidore LEBLOND.

L'état, l'Eglise et l'Ecole

Depuis longtemps, et de plus en plus, l'Etat et l'Eglise se disputent l'Ecole et se battent sur le dos de la jeunesse à qui des deux s'emparera du monopole scolaire. A les entendre, il faut que l'instruction soit obligatoire et pour que l'obligation puisse être imposée, il faut que l'école soit gratuite.

D'accord sur ces deux points, les belligérants se divisent sur un troisième. L'Eglise veut que l'école soit religieuse, confessionnelle, c'est-à-dire conforme à sa formule et à son intérêt. L'Etat prétend que l'école doit être laïque, neutre, à côté, au-dessus (ou au-dessous) de toute confession et même de toute idée religieuse.

Le spectateur impartial de cette lutte pour l'instruction serait tenté de supposer que sans l'Eglise ou l'Etat, les peuples retomberaient vite dans l'ignorance et la barbarie, et même qu'ils n'en seraient jamais sortis En effet, obliger les gens à s'instruire implique que d'eux-mêmes ils ne s'y porteraient pas et qu'ils ont une aversion innée pour l'instruction. Que faut-il penser de cette prétention de l'Eglise et de l'Etat ?

A *priori*, il ne paraît pas que la nature humaine répugne à l'instruction.

Si l'on en croit la Bible, le premier acte que le père Adam a fait de son activité a eu pour but d'acquérir la science du bien et du

mal. Il en est mort — spirituellement et physiquement — le malheureux ; mais il a laissé de la graine et cette graine se distingue des autres espèces animales par la passion qu'on appelle la curiosité, à laquelle il sacrifie même souvent plus qu'il ne devrait.

Si l'on considère l'enfant, on voit qu'il ne cesse de demander : « Comment ceci, pourquoi cela » ? Il ne cherche qu'à s'instruire ; on a beau le rebuter, il revient toujours à la charge. Si ses parents ne veulent pas le renseigner, il a recours à ses voisins, à ses camarades. On peut même se demander si ce n'est pas pour étouffer en lui cette curiosité insatiable et l'en punir qu'on a inventé les écoles « geôles de jeunesse capturée » comme dit Montaigne.

Mais tous les efforts sont vains pour corriger l'enfant du péché de curiosité. Pour s'en assurer il suffit de l'observer, quand il est devenu homme. La première chose que se disent deux hommes qui se rencontrent, — sans oublier les femmes — est : *Qu'y a t il de nouveau* ? Pourquoi les humains lisent-ils des journaux, des livres ? Pourquoi ont-il la néfaste passion pour le théâtre, les conférences, etc. Pour apprendre du nouveau. Pour s'instruire. Et l'on vient nous dire qu'il faut que l'instruction soit obligatoire, sous peine de tourner à l'état sauvage !

A *posteriori*, on arrivera à la même conclusion : l'homme est curieux, très curieux, trop curieux ; il ne cherche qu'à s'instruire et à instruire les autres. Un pédant veille en chacun de nous. C'est ce que je vais essayer de prouver.

*
* *

« On ne peut bien apprécier ce qui est, a dit Auguste Comte, sans le rattacher à ce qui a été. » Pour savoir si l'Ecole est née de l'Eglise ou de l'Etat, ou si plutôt, ce ne sont pas l'Eglise ou l'Etat qui sont nés de l'Ecole, ou mieux encore, si ces trois institutions dérivent de l'initiative humaine ou d'une autre source, il faut donc interroger le passé, l'histoire, en remontant aussi haut que possible.

Sans remonter jusqu'à la Création ni même jusqu'au déluge ; sans parcourir tous les pays, bornons-nous à la France et partons de la première race de ses rois.

Aussitôt après les invasions dites barbares, la France se trouva couverte d'écoles de tous genres, tant ecclésiastiquees que laïques. *L'histoire littéraire de la France*, compilée par les Bénédictins, cite un nombre infini d'écoles situées dans des localités, dont la plupart

sont aujourd'hui réduites à rien, où l'on comptait les écoles par centaines et par mille.

Ces écoles qui étaient libres, puisque le gouvernement n'était guère que nominal et ne disposait pas de budget pour les protéger, se soutinrent plus ou moins bien dans les siècles suivants, malgré les nombreux obstacles qu'elles eurent à surmonter et que nous ne pouvons énumérer ici. Si bien qu'à partir du 10e siècle, époque où les documents historiques ont été plus soigneusement conservés, la France se trouve à la tête de la civilisation mondiale. Les Bardes et Trouvères, avec leurs romans, leurs chansons de gestes, leurs mystères étaient répandus dans les trois parties du monde (Europe, Asie et Afrique), et la langue française était étendue et parlée dans tous ces pays. Pendant qu'en France l'Eglise et l'Etat usaient du latin et que les Ordonnances des rois étaient formulées en cette langue, les lois d'Angleterre, les Assises de Jérusalem etc. étaient publiées en langue française.

Les écoles supérieures étaient très fréquentées par les clercs aussi bien que par les laïques, et l'on y traitait les questions de l'ordre le plus élevé, comme on peut s'en rendre compte par les œuvres qui nous sont parvenues de St Anselme, St Bernard, Abeilard, Albert le Grand, St Thomas d'Aquin, etc. etc. La philosophie de Platon était enseignée et commentée dans ces écoles en concurrence avec celle d'Aristote et des autres philosophes anciens.

Pour que les écoles supérieures fussent si prospères, si nombreuses et si fréquentées, il fallait nécessairement qu'il y eût des écoles inférieures pour y préparer les jeunes gens et il est certain que la plupart de ces écoles étaient libres, car les écoles ecclésiastiques ne suffisaient même pas pour former les prêtres.

Ces écoles primaires et secondaires étaient payantes pour les gens aisés et gratuites pour les pauvres. Les *magiscoles* (maîtres d'école) étaient intéressés à instruire gratuitement les enfants pauvres, parce que ceux-ci sentent mieux l'utilité de l'instruction, travaillent plus que les enfants riches et font honneur à l'établissement qui les a formés.

Dans les petites localités où les rétributions scolaires ne suffisaient pas à l'entretien des maîtres, la commune y pourvoyait en donnant à ceux-ci le logement et les dépendances nécessaires à son entretien.

L'Etat n'avait rien à y voir et n'intervenait en aucune façon. Il n'était même pas organisé pour cela, quand même il l'aurait voulu.

*
**

Vers la fin du 12e siècle et le commencement du 13e, un changement se produisit dans le monde scolaire. L'Université de Paris — pour nous limiter — existait *libre*, c'est-à-dire sans privilèges ou subventions de l'Etat ou de l'Eglise. Elle n'en était pas moins prospère et honorée, à tel point que, dans leurs discussions entre eux, les souverains étrangers prenaient pour arbitres les maîtres de l'Université (1).

L'Université avait même pris une telle importance que l'Eglise voulut la mettre à contribution. L'Eglise s'était attribué, avec le consentement de l'Etat, le contrôle dogmatique de l'enseignement scolaire. Sous ce prétexte, elle émit la prétention de vendre le droit d'enseigner, comme les seigneurs laïques vendaient des fiefs à leurs vassaux.

C'est pour se soustraire à cette exigence de l'évêque, ou plutôt du Chantre de l'église parisienne (2), que les maîtres de l'Université se réunirent, réclamèrent et obtinrent des privilèges des papes et des rois.

Comme tous les privilèges, celui de l'Université produisit des résultats lamentables. Faute de place, je n'en citerai qu'un, le plus grave.

L'économie politique démontre que tout privilège tourne au détriment du public, de la profession privilégiée et finalement de ceux qui l'exercent.

Le privilège a pour effet immédiat d'attirer dans l'industrie privilégiée un trop grand nombre de concurrents, qui n'y entrent pas par vocation, mais pour profiter des avantages exceptionnels qui leur sont promis.

L'équilibre se trouve ainsi rompu entre la demande et l'offre du service en question. Plus il y a de bouches à nourrir, plus les ra-

(1) L'arbitrage, qui renaît aujourd'hui, existait donc alors. Il n'était d'ailleurs pas une nouveauté : avant que les évêques ne fussent avilis par les privilèges et leurs conséquences, on recourait à leur arbitrage et avant les évêques, les Bardes avaient rempli la même fonction chez les Gaulois.

(2) C'est le Chantre qui avait la surveillance des écoles.

tions sont petites. Plus les professeurs sont nombreux, moins ils gagnent. Le privilège universitaire, qui devait profiter aux professeurs, tourne ainsi à leur détriment.

Pour relever le professeur, si l'on demande et obtient de nouvelles faveurs, plus on en obtiendra, plus on attirera d'hommes qui chercheront à en profiter, et plus les parts de ces hommes diminueront.

En régime de liberté, ne se font professeurs que ceux qui se sentent la vocation. Il y a tout lieu de croire qu'ils exerceront leur métier avec talent. En tout cas, ils le feront avec goût et seront contents du sort qu'ils se sont choisi.

En régime de privilège, la cupidité remplace la vocation. La profession est envahie par une foule d'intrigants, beaucoup plus occupés de gagner de l'argent et d'obtenir de l'avancement que de bien remplir leurs devoirs.

En liberté, les études sont *libérales*, étudie qui veut et dans le but de développer et d'orner ses facultés intellectuelles et morales plutôt que de s'enrichir. En privilège, de *libérales*, les études deviennent *vénales* : on étudie pour acquérir richesse, gloire, honneur, etc.

On parle beaucoup de nos jours de concurrence *effrénée*. La concurrence est une loi d'équilibre qui, comme l'a dit Bastiat, est à la fois le gouvernail, l'aiguillon et le frein de la production. Quand une industrie est libre, la concurrence ne peut être *effrénée*. C'est le privilège qui lui ôte son frein et engendre la lutte *acharnée* entre confrères du même métier.

Dans cette lutte, quels sont ceux qui triomphent ? Ce ne sont pas les meilleurs, bien sûr. L'expérience de tous les jours prouve que les meilleurs sont modestes et conscients de leur dignité. Ce sont donc les intrigants qui surnagent : ils ne reculent devant aucun moyen ; ils ne connaissent pas la honte ; ils n'ont en vue que le succès, et ils y arrivent.

C'est ainsi, que la profession privilégiée tombe en décadence. On a voulu l'élever au dessus des autres, elle s'est abaissée d'autant plus bas. C'est ce qui est arrivé à l'Ecole depuis que papes et rois ont protégé les Universités. Les écoliers affluèrent plus que jamais pour profiter de ces privilèges et pour parvenir aux hautes fonctions ec-

clésiastiques, puis judiciaires, puis administratives, etc., qui furent réservées aux gradués des Universités.

*
* *

L'Université ne forma d'abord que des clercs, des aspirants aux emplois et bénéfices ecclésiastiques. Bientôt les candidats furent si nombreux que les bénéfices et prébendes devinrent insuffisants. Les clercs surabondants envahirent alors la magistrature qui, antérieurement, était exercée par les seigneurs. Les fonctions judiciaires devinrent encore insuffisantes et le surplus des clercs et des basochiens fut réduit à une condition très misérable, dont François Villon nous donne un aperçu dans ses poésies.

Ces pauvres diables, couverts de vermine (1), étaient réduits à la mendicité, au vagabondage, au vol, au crime. Ils étaient haïs et méprisés de tout le monde. Les lavandières même leur donnaient la chasse et les poursuivaient à coups de battoirs.

Les gens qui considèrent le progrès comme fatal, s'imaginent que grâce à l'Université privilégiée et à sa cohue d'écoliers les lettres les arts et les sciences ont continué de progresser. La réalité est tout juste le contraire.

Non seulement il n'y a pas eu progrès, mais il y a eu recul. On était plus ignorant aux 14-15e siècles qu'aux 11-12e. On ne jurait que par Aristote, sans même le connaître. La philosophie de Platon fut reléguée dans l'oubli ; si bien que l'on fut tout étonné de la retrouver à la Renaissance. Mais ce n'est pas sans peine et sans opposition que cette philosophie rentra peu à peu dans les écoles. On craignait — non sans raison — que la doctrine catholique ne pût pas soutenir la comparaison avec la doctrine platonique. Il est à noter que, depuis le 13e siècle, si l'Université a toujours été plus ou moins privilégiée, elle n'a jamais eu le monopole de l'enseignement, elle n'a même longtemps fait que vendre des diplômes.

A côté d'elle, il y eut toujours, non seulement des ordres religieux enseignants : dominicains, fransciscains, jésuites, oratoriens, etc., etc. mais aussi des écoles laïques, libres, primaires et secondaires, vivant de leurs propres ressources.

Le progrès s'est toujours réalisé en dehors de l'Université et

(1) *La Vie Nouvelle*, mars 1912, p. 35, col. 2.

malgré elle. Les programmes et les méthodes, toujours critiqués depuis Rabelais, Vivès, Montaigne, etc., subsistent toujours ; ils n'ont pas été modifiés sensiblement et ne peuvent l'être.

*
* *

Je ne puis, dans un court article, donner à ce sujet de l'école tout le développement qu'il comporte. J'ai voulu seulement appeler sur ce problème l'attention des esprits impartiaux. J'ai essayé de montrer à ceux qui considèrent l'Etat ou l'Eglise, ou les deux réunis comme nécessaires au maintien des écoles, que leur opinion est le contraire de la vérité.

A ceux qui s'imaginent que, pendant le haut moyen-âge, les études étaient nulles, les lettres, les arts et les sciences réfugiés dans les cloîtres, j'observe que c'est là un conte d'origine cléricale insoutenable et qui tombe devant les documents si nombreux recueillis non seulement par des laïques, mais par des moines même.

Ces documents prouvent que les écoles ont existé sans et même malgré l'Eglise et l'Etat. Ce sont ces deux organismes qui favorisent l'obscurantisme, la fausse science et qui introduisent la *vénalité* dans les études, source de toute corruption.

Si les écoles ont existé sans — et même avant — l'Eglise et l'Etat, elles peuvent donc encore exister. Mais pour cela il faudrait que les écoles cléricales et surtout gouvernementales fussent supprimées — je veux dire leur budget ; — comment, en effet, des écoles libres pourraient-elles soutenir la concurrence de celles qui puisent indéfiniment leurs ressources dans les poches des contribuables ?

L'enseignement officiel empêche ainsi les autres doctrines de naître, de se développer et de se répandre.

Le Spiritisme notamment n'a pas de pires adversaires que l'Eglise et l'Etat avec leurs prétendues sciences, qui ne valent pas mieux l'une que l'autre, qui sont toujours à se combattre et qui n'ont de commun entre elles que leur avidité à exploiter le public.

La liberté seule est féconde. Le Spiritisme fera donc bien de conserver son indépendance envers l'Etat aussi bien qu'envers l'Eglise. La protection de l'Etat est encore plus corruptrice que sa persécution, et d'autant plus qu'on s'en défie moins.

ROUXEL.

Echos de partout

Douze Conférences sur l'Occultisme

Douze Conférences sur l'Occultisme seront faites dans les Salons de la Galerie Royale 13, rue Royale, à Paris aux dates sous-indiquées, à 4 h. de l'après-midi par Monsieur de Meck.

1re Conférence, 15 Novembre 1912 : Aperçu général sur l'Occultisme ;

2e Conférence, 22 Novembre 1912 : Historique de l'Occultisme dans l'Antiquité ;

3e Conférence, 26 Novembre 1912 : Historique de l'Occultisme au Moyen Age ;

4e Conférence, 6 Décembre 1912 : Historique de l'Occultisme Moderne ;

5e Conférence, 13 Décembre 1912 : La Phénoménologie Occulte ;

6e Conférence, 20 Décembre 1912 : Phénomènes Physiques de l'Occultisme ;

7e Conférence, 3 Janvier 1913 : Phénomènes Psycho-Physiques de l'Occultisme ;

8e Conférence, 10 Janvier 1913 : Phénomènes Psychiques de l'Occultisme.

Les quatre autres Conférences sur l'Initiation Occulte seront faites au printemps de 1913, aux dates qui seront données ultérieurement.

Le Prix d'entrée aux Conférences est fixé à : 20 francs pour toute la Série de 12 Conférences, ou 2 francs pour chaque Conférence.

La somme totale des entrées sera affectée à des œuvres de bienfaisance.

Le nombre de places étant limité, on est prié de s'inscrire à la Galerie Royale, 13, Rue Royale, où sont délivrées les Cartes d'Entrée.

Nécrologie

Le Dr Frantz Hartmann, l'occultiste bien connu, vient de mourir à Kempten, le 6 Août 1912 Il était âgé de 74 ans.

En Amérique, il fit la connaissance de Mme Blavatsky et du Colonel Olcott et devint un adepte de la Théosophie. Deux de de ses ouvrages furent traduits en français ce sont : *Magie Blanche et Magie Noire* et *Une aventure chez les Rose ✠ Croix*. Ce dernier ouvrage va paraître chez l'Editeur Chacornac. Hartmann, de caractère assez indépendant, s'était séparé du Colonel Olcott, comme le fait maintenant Rodolphe Steiner, qui a créé une école particulière en Allemagne.

*
* *

Nous apprenons également la mort, le 27 septembre dernier, de M. l'Abbé Houssay, connu sous le nom d'Abbé Julio, qui dirigeait une Revue

mensuelle *L'Etincelle*. Il appartenait à cette catégorie de prêtres qui se sont séparés de l'Eglise romaine pour conserver leur indépendance intellectuelle. Bien qu'il ne fit pas profession de spiritisme, nous savons qu'il en admettait le principe, bien qu'il permît à ses rédacteurs de l'attaquer, probablement pour plaire à une partie de sa clientèle qui réprouvait ces études.

***

Le spiritisme vient de faire une perte sérieuse en la personne de M. l'archidiacre Colley, qui s'est désincarné le 30 Septembre dernier, à Middelsbourg, en Angleterre. Nos lecteurs connaissent les remarquables expériences qu'il fit, il y a vingt-cinq ans, en compagnie du Dr Monck qui, comme lui, était Pasteur de l'Eglise Anglicane.

On sait que le prestidigitateur Maskelyne avait prétendu imiter les apparitions de Monck et gagner aussi les 25.000 francs que l'archidiacre Colley avait offerts à celui qui les reproduirait. Sur la déposition d'Alfred Russel Wallace, le tribunal débouta le prestidigitateur de ses prétentions, ce qui prouve, une fois de plus, que les véritables phénomènes spirites sont insimulables. Par disposition testamentaire, M. Colley lègue son corps à l'Université de Birmingham pour servir aux études anatomiques et chirurgicales.

Les Conférences de M. Delanne

Le 10 Novembre, dans la grande salle des Agriculteurs, après une spirituelle introduction de M. Philippe avocat, vice-président de la *Société française d'Etude des Phénomènes psychiques*, M. Delanne a démontré la nécessité de créer un centre important à Paris pour représenter le spiritisme. Il a fait connaitre la création de la Société le *Dolmen Celtique*, et annoncé que sur le capital de 300 000 francs, les deux tiers étaient presque souscrits avant de faire appel au public, ce qui présage le succès de cette grande œuvre. Les applaudissements de l'Assemblée ont montré combien les idées de l'orateur ont été goûtées.

Ensuite M. Aubert, le médium musicien, s'est fait entendre, et l'on peut dire qu'il fut rarement aussi bien inspiré. On admira successivement les compositions de Rubinstein, Chopin, Gluck et Bach, qui termina par un morceau d'une extrême difficulté, enlevé malgré cela avec une étourdissante virtuosité.

C'est ensuite le 17, dans la salle du Palais St-Pierre à Lyon, devant une assistance aussi nombreuse que choisie, que M. Delanne traita des différences qui existent entre le psvchisme et le spiritisme. La conférence, accompagnée de projections, fut fort appréciée des assistants, car ils comprirent que toutes les hypothèses des savants sont notoirement insuffisantes pour expliquer ces merveilleuses apparitions, grâce auxquelles on voit reparaitre des êtres connus dont le corps a été détruit depuis longtemps, mais dont l'âme est aussi vivante qu'ici-bas.

Enfin M. Delanne termina sa tournée par une visite a Genève, où il

était invité par la *Société d'Etudes Psychiques*. Pour la première fois, les Journaux ont consenti à dire deux mots de la conférence qui eut lieu le 21 novembre au Victoria-Hall. Donnons ces extraits :

La *Suisse* du 22 novembre publie ainsi son appréciation :

Le psychisme et le spiritisme au Victoria-Hall

La Société d'études psychiques de Genève avait organisé, au Victoria-Hall, une conférence sur le psychisme et le spiritisme.

Dès 8 heures et demie, les portes durent être fermées, la foule ayant envahi en masse la salle, qui était comble. De nombreuses personnes, des dames particulièrement, ont éprouvé une réelle déconvenue de ne pouvoir assister à la causerie faite par M. Gabriel Delanne, ingénieur, qui lui-même est président d'une société spirite et a fait plusieurs expériences.

Le spiritisme, science occulte, qui a pris naissance dans le milieu du XIXe siècle, en Amérique, n'a pas tardé à se répandre en Europe et y a fait de nombreux adeptes. En France, le savant lyonnais connu sous le nom d'Allan Kardec, a étudié les phénomènes du spiritisme, sur lesquels il a publié plusieurs ouvrages.

Il est évident que de nombreux charlatans et une quantité de faux médiums ont surgi, exploitant dans une large mesure la crédulité de la foule.

Néanmoins, malgré les fâcheux auspices sous lesquels le spiritisme est né, la science s'en est emparée et M. Delanne a cité des expériences faites par des personnalités éminentes.

Dans notre ville, la foule n'a pas résisté à l'attrait que présente cette science occulte et un très grand nombre de personnes s'acharnent avec plus ou moins de succès à communiquer avec les esprits, ou à obtenir, au moyen de la table tournante, des réponses satisfaisant leurs secrets désirs.

A l'aide de projections lumineuses, M. Delanne a reproduit des manifestations de psychographie, ou écrits de médiums agissant inconsciemment sous l'influence de l'esprit invoqué. Des photographies de tables se soulevant par le seul effet des fluides, sans supercherie aucune, a assuré M. Delanne, ont ensuite été projetées sur l'écran. Ce furent enfin des phénomènes de matérialisation et diverses expériences qui s'offrirent aux regards des spectateurs.

M. Delanne a été fort applaudi.

Le journal l'*A. B. C.* du 27 novembre a donné l'article suivant :

Cours et Conférences

SCIENCE SPIRITE

La conférence sur le spiritisme que donna M. Gabriel Delanne, le 21 novembre dernier, au Victoria-Hall, fut un succès. Même en faisant la part du public que la curiosité seule y amenait, on a pu constater qu'un besoin de « savoir » sérieux animait l'auditoire.

L'éloge du conférencier n'est plus à faire. A la parole persuasive de l'apôtre, il joint la connaissance absolue du sujet. Il sait par une argumentation irréfutable, basée sur des faits contrôlés, ébranler l'opinion préconçue des incrédules et confirmer la croyance des initiés.

Quoique nous vivions à une époque de matérialisme outré, un mouvement a lieu dans toutes les classes de la société. L'inconnu attire et l'idée, innée chez l'homme, de savoir d'où il vient et où il va, travaille en sous-œuvre comme toutes les lois immuables de la nature. D'ailleurs, que de gens ne nient qu'avec la bouche, arrêtés dans leur expansion intime par l'orgueil, ce chancre rongeur des bonnes facultés humaines.

Le spiritisme est beaucoup plus vieux qu'on le croit généralement, mais une sorte de « révélation » s'est faite de nos jours. Il est une des branches des antiques sciences occultes.

Ce qui éloigne de la thèse spiritualiste, c'est qu'on la considère trop comme une religion dans le sens absolu du mot. Or, comme on tend de plus en plus à réfuter les doctrines des religions officielles leur reprochant des abus, des obscurités, des faits rien moins que scientifiques, la masse se méfie, juge *a priori*, craint les intransigeances nullement en rapport avec la vie. C'est pour ne pas savoir séparer l'ivraie du bon grain que notre siècle est une époque de matérialistes sans idéal, aux théories décourageantes, semblant faire rétrograder l'humanité.

Le spiritisme est une science, contrôlée scientifiquement par le chercheur sincère et capable, au moyen d'appareils multiples.

Au point de vue moral, il en découle une philosophie donnant à l'homme la raison d'être de son existence, son but, une conception du monde et de la vie lui dictant ses devoirs.

Si ceux qui nient, particulièrement les déshérités du sort, ceux que le fardeau de l'existence plie, étudiaient au lieu de se révolter ou de se moquer et éclairaient un peu leur ignorance, ils se redresseraient à chaque halte de découragement sous le vivifiant rayon de la vérité qui donne la certitude et l'espoir qui console.

Nulle philosophie ne soutient mieux l'homme sur cette terre où il est souvent le vaincu, nulle morale ne le fera mieux arriver à la perfection finale.

Le spiritisme fait son chemin malgré les matérialistes de toute école.

Sphinx.

Le Bulletin mensuel des Invisibles de Lyon a publié cet appel, qu'il nous prie de reproduire :

Appel

Que tous les cœurs qui aspirent à la paix dans l'amour et à la justice unissent leurs prières aux nôtres ! Nous spirites, nous croyons que Dieu répond à l'appel de ceux qui élèvent leurs prières vers Lui dans le but du bien de tous, et nous Lui demandons que les malheureux frères qui se combattent aujourd'hui, simples soldats, chefs d'armées et de Nations

comprennent que nous sommes tous frères et que doivent cesser les luttes fratricides qui désolent l'Orient.

Nous espérons en Toi, ô mon Dieu ! Ouvre nos cœurs à l'amour et à la pitié, au sentiment du devoir, et s'accomplira l'entente fraternelle que n'ont pu encore réaliser les puissances directrices des peuples de la Terre.

Que ta sainte volonté s'accomplisse !

L'Ecole de Magnétisme et de Massage

L'Ecole pratique de Magnétisme et de Massage, seule officielle, vient d'ouvrir ses cours annuels pour la 20e fois, à la Société magnétique de France, 23 rue Saint-Merri.

Son programme, amplement modifié, comprend un nouveau Cours d'expérimentation magnétique, hypnotique et de Suggestion, ainsi qu'une longue série de Conférences expérimentales, par les Maîtres du Psychisme actuel sur différents sujets. Ces cours et Conférences ont lieu chaque semaine, jusqu'à fin juin

Les Sciences psychiques à l'Académie des sciences

On connaît le scepticisme professé jusqu'ici par la très grande majorité des savants à l'égard des phénomènes psychiques : c'est tout au plus s'ils consentent à reconnaître la réalité de l'hypnotisme dont l'importance leur paraît d'ailleurs avoir été singulièrement exagérée par ceux qui l'ont étudié les premiers. Aussi convient-il de signaler au public le fait qui vient de se produire à l'Académie des sciences et qui autorise peut-être à supposer que les recherches psychiques vont désormais trouver auprès des représentants officiels de la science un accueil moins partial et plus favorable.

L'Académie, en effet, a accepté au cours de l'année 1910 la fondation d'un prix biennal de 3.000 francs, le prix Fanny Emden, destiné à récompenser le meilleur ouvrage concernant l'hypnotisme, la suggestion, et en général les actions physiologiques qui pourraient être exercées à distance sur l'organisme animal. Il est facile de reconnaître dans la dernière partie de cet énoncé le vieux magnétisme animal de Mesmer et de Puységur que les savants des XVIIIe et XIXe siècles croyaient avoir enterré pour jamais, avec la quadrature du cercle et le mouvement perpétuel. Grâce à la générosité de la fondatrice, le prix a pu être mis immédiatement au concours. Il

semble que la commission ait craint qu'on ne la soupçonnât, si elle décernait immédiatement le prix, de reconnaître d'ores et déjà la réalité des phénomènes psychiques et d'accorder ainsi prématurément une sorte de consécration scientifique aux recherches qui ont ces phénomènes pour objet. On ne pouvait pas s'attendre, en effet, à ce que des savants auxquels ces phénomènes n'étaient connus jusqu'ici que par ouï-dire et qui n'avaient à l'égard de ces recherches pas beaucoup plus de compétence spéciale que des gens du monde, dépouilleraient du premier coup le scepticisme traditionnel. L'Académie s'est donc prudemment contentée de récompenser les deux ouvrages où elle a cru retrouver quelque chose de l'esprit et des méthodes des sciences positives, le livre du docteur Ochorowicz, déjà bien ancien (puisqu'il date d'au moins vingt ans), la « Suggestion mentale », et le livre beaucoup plus récent de M. Boirac, la « Psychologie inconnue, introduction et contribution à l'étude expérimentale des sciences psychiques », publié à la librairie Félix Alcan, en 1908, dans la « Bibliothèque contemporaine ».

Ce dernier livre peut être considéré comme un essai de revue systématique de l'ensemble des phénomènes psychiques. L'auteur y montre d'une part, le rapport de ces phénomènes avec les autres phénomènes de la nature, du moins avec tous ceux qui, comme eux, se présentent sous la forme « cryptoïde » (phénomènes réels, mais qui n'apparaissent et ne se révèlent que sous la condition d'excitateurs et de récepteurs appropriés) ; d'autre part, les principales formes qu'ils présentent et qui, selon lui, peuvent se répartir en trois grandes catégories : phénomènes « hypnoïdes », suggestion, hypnotisme, dédoublement de la personnalité ; phénomènes « magnétoïdes », magnétisme animal, télépathie, clairvoyance ; phénomènes « spiritoïdes », hantise et médiumnité.

Dans les chapitres consacrés à la seconde de ces catégories, se trouvent rapportées un grand nombre d'observations et d'expériences personnelles, dont le rapporteur de l'Académie n'a pas manqué de faire ressortir l'originalité, tout en regrettant, ce semble, de n'avoir pas été appelé à en constater lui-même la réalité. Entre autres celle-ci : « Si l'on approche du sujet, qui a les yeux bandés et autour duquel on observe le plus rigoureux silence, les doigts étendus de la main droite, à une distance de huit à dix centimètres, la partie du corps visée se déplace vers la main de l'opérateur. Si c'est la

main gauche, rien de tel, mais il y a une sensation de picotement ».

Autre expérience. L'opérateur et le sujet ont tenu dans la main chacun un verre d'eau ; les deux verres sont placés l'un près de l'autre aux extrémités d'une même salle. Le sujet a d'ailleurs les yeux bandés et l'on observe le plus profond silence. « Si alors on vient à pincer, piquer, frapper l'opérateur, le sujet n'éprouve rien ; mais si l'on établit entre les deux verres une communication par un fil métallique plongeant dans l'un et dans l'autre, le sujet se plaint de ressentir tout ce qu'on fait éprouver à l'opérateur par les moyens ci-dessus. »

Le rapporteur conclut ainsi : « Si M. Boirac arrive à rendre de pareilles expériences incontestables pour les savants les plus sceptiques et les plus exigeants, il aura mérité mieux que le prix dont nous ne pouvons lui attribuer encore qu'une partie à titre d'encouragement ».

Le public approuvera volontiers cette conclusion ; mais n'y a-t-il pas là, de la part de l'Académie des Sciences, un engagement tacite de prêter son concours, s'il lui est demandé, à des chercheurs tels que M. Boirac pour les mettre en mesure de rendre leurs expériences incontestables, ainsi qu'elle les y invite elle-même ? S'il devait en être ainsi, le premier concours pour le prix Fanny Emden pourrait bien marquer une date décisive dans l'histoire des sciences psychiques.

JEAN AUZOLAT.

Ouvrages nouveaux

Almanach de l'Echo du Merveilleux

L'Echo du Merveilleux publie un almanach qui est une véritable petite encyclopédie du mystère. Les écrivains les plus distingués du métapsychisme, sans distinction d'écoles, ont collaboré à ce joli volume abondamment illustré. A la suite de la partie doctrine d'agréables nouvelles s'adressent à tous les lecteurs. Voici le sommaire :

L'Almanach de l'Echo, Mme Gaston Méry. Le Chemin parcouru, M. Gaston Méry. Dans l'Avenir, Edouard Drumont. Les Almanach Prophétiques, G. Malet. Dates Fatidiques du xx[e] siècle, Thimothée. Horoscope de

l'année 1913, Raoul Larmier. Quelques Termes parmi les plus usités, Chanoine Morlot. Spiritisme et Spiritualiste, Abbé Gaffre. Le Signe de Moutin, Emile Boirac. Le Rêve, Le Colonel de Rochas. Le Spiritisme, Gabriel Delanne. La Théosophie, Commandant Courmes. Les Cryptes de l'Ame, Jules Bois. Le Merveilleux, Sédir. La Science et le Merveilleux, Dr Foveau de Courmelles. Le Magnétisme et sa Nécessité, R. Saint-Dizier. Triple Entente ou Triple Alliance, R. Vauchez. La Graphologie, Solange Pellat. La Chiromancie, Fraya. Les Songes, de Mirbal. L'Abbé Torné Chavigny, Charles Godard. L'Aubépine Miraculeuse, Smilis. La Résurrection de Hans Luftig, R. Faral. Le Château des Camélias, André Nervin. Anecdote Alchimique, Raoul Larmier. La Voyance et la Photographie Psychique, Albane de Silva. Une Pierre Mystérieuse, A de Garny. Les Grands Médiums, Carita Borderieux. Madame L. Feignez, L. Maurecy.

Un volume in-16, 1 fr. 25.

E. Basset et Cie, Editeurs, 3, rue Dante, Paris.

(*Note de l'Editeur.*)

Pour Photographier les Rayons Humains

Exposé historique et pratique de toutes les méthodes concourant à la mise en valeur du rayonnement fluidique humain

Par Fernand Girod

Avec une Préface du Commandant Darget

Un très beau livre, 70 Photogravures, dont une hors texte

Prix : 3 fr. 50 — Franco : 4 francs.

Bibliothèque générale d'Editions, 174, rue St-Jacques. Paris.

Voilà, cette fois, un livre duquel on peut dire qu'il vient bien à son heure. Jamais la photographie, dite transcendantale, n'a été plus à l'ordre du jour; aussi importait-il qu'on nous fixât sur la valeur réelle des résultats obtenus ; qu'on nous indiquât les façons de produire ces clichés de radiations, dont on dit merveille, qu'on nous exposât, en un mot, la question dans toute son ampleur et dans toute sa vérité.

C'est un jeune maitre en psychisme qui vient nous donner cette leçon en un très bel ouvrage renfermant plus de 60 photogravures du grain le plus fin et portant pour titre ces mots suggestifs et pleins de promesses :

Pour Photographier les Rayons Humains

Et, de fait, on se sent en confiance à la lecture de ce livre, car ce n'est plus sur de simples affirmations, ce n'est plus par le truchement d'un être disant en ressentir les effets, que le rayonnement humain, que le vieux mais toujours de mode et pourrions-nous dire toujours jeune ma-

gnétisme animal, peut être prouvé. C'est, cette fois, par l'attestation d'un témoin « dépourvu de complaisance » comme dit l'auteur lui-même dans son avertissement. C'est par un moyen purement mécanique, tout physique et d'honorabilité connue, par la plaque photographique.

Les pages du livre de M. Fernand Girod sont aussi bien parrainnées : la première page s'ouvre sur une magistrale préface du Commandant Darget qui est, par excellence, un grand « effluviographe », dirait encore l'auteur, et qui est mondialement connu pour ses nombreuses recherches en la matière.

(*Note de l'Editeur.*)

Le Spiritisme

FAUT-IL Y CROIRE ?

par George Meunier

E. Nourry, Editeur, 62, rue des Ecoles. Prix 2 francs

Cette brochure de 76 pages est un pamphlet dans lequel l'auteur nous ressert ces objections démodées contre le Spiritisme qui traînent partout et qui, d'ailleurs, n'ont pas empêché la jeune science de se développer puissamment dans le monde entier.

M. Meunier affecte de ne pas comprendre pourquoi un médium est nécessaire aux Esprits pour se manifester. Est-ce ignorance ou parti-pris ? Nous l'ignorions, mais c'est aller contre l'évidence, des expériences précises, entre autres celles de Crookes, de Rochas ou d'Ochorowicz démontrant qu'un médium est un être spécial, en ce sens qu'il possède le pouvoir, qui nous fait défaut, d'extérioriser avec abondance la force psychique qui existe en chacun de nous.

Notre critique se demande aussi pourquoi un médium est spécialisé dans tel genre de manifestation plutôt que dans tel autre. Autant demander pourquoi tel individu est du type moteur, au lieu d'appartenir au type visuel ou auditif. Il ne comprend pas davantage que l'usage développe les facultés médianimiques, oubliant que l'exercice est une loi physiologique pour toute fonction de l'être vivant. Toutes les objections sont à peu près de cette force !

M. Meunier prétend aussi que les spirites affirment toujours, sans jamais rien démontrer. C'est précisément le contraire de la vérité. Au sujet de la réincarnation, il omet de discuter les preuves que l'on possède, appuyant sur les divergences des Esprits, comme si tous devaient nécessairement connaître la vérité ! Bien entendu, la transmission de la pensée n'est pas oubliée, pas plus que les fraudes, mais l'auteur se garde bien de signaler que les spirites ont été fréquemment les premiers à démasquer les imposteurs.

Pour M. Meunier, nous sommes irrémédiablement crédules, de là vient tout le mal. Heureusement qu'en cette matière on peut l'être sans crainte en compagnie de Robert Hare, Mapes, le Grand Juge Edmonds, Wallace, Lodge, F. W. H. Myers, Zoëllner, Hodgson, Hyslop, Lombroso, et tant d'autres qu'il serait facile d'ajouter à cette liste et qui, eux, ont pris la peine d'expérimenter, ce que notre auteur paraît n'avoir jamais fait, de là l'insigne faiblesse de ses arguments.

Ce ne sont pas des critiques aussi partiales et superficielles que celles-ci qui pourront porter atteinte au Spiritisme et nous croyons inutile de nous étendre sur cet opuscule, qui n'aura guère de succès que dans les milieux ignorants ou dévots.

G. D.

Comment on meurt, comment on naît

par LANCELIN (Charles)

Les deux pôles de la vie, Orné de 4 fig, hors et dans le texte. Prix : 1 fr. MM. Hector et Henri Durville, Editeurs, 23, rue Saint Merri, Paris.

En ce nouveau travail, Ch. Lancelin, le grand maître de l'Occultisme contemporain, étudie le mécanisme de la Mort et de la Naissance, non pas au point de vue philosophique ou physiologique, mais selon la Constitution occulte de l'homme telle qu'elle vient d'être établie par les plus récentes recherches expérimentales. Il examine les prouesses de désagrégation et de formation dans l'être humain vivant, des divers éléments constitutifs de l'être, et cherche, tant au point de vue physique qu'au point de vue astral, par quels procédés naturels l'homme devient ce qu'il est, puis comment il dissout dans l'ambiance physique, les éléments matériels qui le composent pour donner aux principes supérieurs la possibilité de continuer leur évolution sur le plan voisin.

Cette étude, très curieuse et très fouillée, a donné lieu à des conférences où le *pour* et le *contre* ont été tour à tour soutenus. Elle retiendra l'attention du penseur désireux de creuser le problème vivant qu'est l'homme terrestre. Ecrite en dehors de toute théorie d'école, et basée uniquement sur la connaissance de chacun des éléments de l'être, telle qu'elle est actuellement fixée par les dernières expériences de laboratoire, elle est appelée par les questions qu'elle soulève pour la première fois, à un grand succès de curiosité.

(*Note de l'Editeur*).

Comment on se défend contre les maladies du cœur

Par le Dr LABONNE (Henry)

La lutte pour la vie, avec 5 fig. dans le texte. Quatrième édition. Prix : 1 fr. MM. Hector et Henri Durville, Editeurs, 23, rue Saint-Merri, Paris.

A propos des maladies du cœur, il s'agit bien de la *Lutte pour la Vie*, car de tous nos organes, c'est le plus important, et de toutes nos fonctions, la circulation ne réclame-t-elle pas au plus haut degré une intégrité absolue? Avant d'aborder la pathologie du cœur, il faut connaître la structure et les fonctions de cet organe ; aussi l'éminent auteur expose-t-il d'abord des notions assez étendues d'anatomie et de physiologie (avec plusieurs gravures explicatives à l'appui) ; il traite ensuite, longuement: avec la plus grande clarté possible, des maladies les plus répandues, maladies du péricarde ou enveloppe extérieure du cœur, insuffisance mitrale, rétrécissement mitral, maladies de l'orifice de l'aorte, asystolie, angine de poitrine, palpitations, goître exophtalmique et indique d'une façon précise le traitement à opposer à chacune d'elles.

L'ouvrage a eu quatre éditions. Cette dernière, que nous présentons aujourd'hui à tous ceux que préoccupe le mystérieux Problème de la Vie, est au courant des dernières médications ; elle est appelée au même succès que les précédentes.

(*Note de l'Editeur*)

L'occultisme littéraire

Par H. DURAND Prix 1 fr. — MM. Hector et Henri Durville, éditeurs, 23 rue Saint-Merri, Paris.

L'occultisme que certains croyaient mort ou enterré depuis longtemps, reparaît à l'aurore du XXe siècle, plus florissant que jamais. Il est curieux de constater cette résurrection de sciences décriées, bafouées, raillées par les uns, alors que tout semble vouloir craquer dans nos croyances ancestrales.

Le petit ouvrage de Durand fournit des documents très intéressants à ce sujet, et qu'on consultera avec intérêt.

(*Note de l'Editeur*)

Germes de vie

Qu'est-ce que la vie ? Nous n'en savons pas grand'chose ! Autant dire rien !...

Et la maladie, qu'est-elle ? D'où provient-elle ? Nous l'ignorons aussi.

A ceux qui voudront éclaircir ces questions, ainsi que celle si controversée de la *Génération Spontanée*, nous conseillons de lire un opuscule extrêmement intéressant de l'éminent occultiste Ernest Bosc, intitulé *Les Germes de vie de l'Astral.*

Non seulement, le lecteur y trouvera des explications sur l'origine de la vie et de la maladie, mais la solution du grand problème de la *Génération Spontanée*... en partie du moins.

Le lecteur y trouvera en outre l'origine des *larves*, des *microbes* et des

Egrégores. Il verra encore dans cet opuscule, ce qu'est la ***Microbiculture***, une véritable ***Magie Noire*** qui décime l'humanité !

Et ce petit livre est non seulement un véritable ***Traité de la Larve***, mais il fait comprendre ce que sont les *Incubes* et les ***Succubes***, les ***Sorts*** et l'***Envoûtement !***

Livre instructif comme pas un et des plus utiles pour conserver une santé robuste, et se mettre à l'abri des maladies qui désolent l'Espèce Humaine.

Lisez donc, les *Germes de vie*, qui sont répandus par milliards dans l'Astral (*l'aither*) et vous profiterez certainement des conseils que renferme ce petit volume éminemment utile.

Prix franco 1.50 adressés en un mandat à l'éditeur H. Daragon, 96, rue Blanche, Paris.

(*Note de l'Editeur*).

Plans de réalisation de la Société future

par STEPHEN BERGERET

Henri Daragon, éditeur, 96-98, rue Blanche, Paris, 1 volume in-16
Prix : 2 francs.

Le problème de la question sociale se posant de plus en plus, M. Stephen Bergeret a essayé de le résoudre sous ses trois aspects : matériel, intellectuel et moral. L'auteur étudie la situation morale et matérielle du corps social en l'adaptant à un système organique susceptible de donner aux générations présentes un bien-être supérieur et de préparer l'avenir des générations issues de notre sang. Pour arriver à une solution pratique, il faudrait une société nouvelle dont tous les membres ne seraient ni riches, ni pauvres, où il n'existerait ni d'affreuses misères, ni de scandaleuses fortunes, où une égalité relative réglerait la situation de chacun. M. Stephen Bergeret trace les plans de cette société idéale, expose les moyens de donner à chaque individu le maximum de bien-être matériel, de bonheur moral compatible avec le milieu où il se trouve (la nation) et l'époque à laquelle il existe (progrès scientifique). Et M. Bergeret de conclure à la création d'un quatrième Etat par suite de réformes politiques et sociales. L'organisation économique rationnelle influerait sur l'organisation sociale ; les mœurs, les coutumes changeraient, les préjugés disparaitraient et ce qui semble aujourd'hui une utopie se muerait en réalité. L'altruisme, enfin, triompherait de l'égoïsme.

Le livre de M. Bergeret est écrit avec sincérité et il est intéressant à beaucoup de points de vue. Les idées émises par l'auteur seront très appréciées. Les partisans comme les adversaires du socialisme voudront lire cette œuvre d'une haute portée morale.

(*Note de l'Editeur*).

Bibliographie

Delanne. Les apparitions matérialisées

Traduction de l'article de la Revue « Luce e Ombra ».

Il y a environ deux ans, je parlai longuement dans cette Revue du premier volume de la grande œuvre que Gabriel Delanne, le vaillant directeur de la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, avait déjà écrite et qui était consacrée aux *Apparitions des vivants* et à l'hypothèse nécessaire de l'existence du périsprit ou double fluidique ; hypothèse que Delanne démontrait par les faits.

Après deux ans d'un travail acharné, le second volume vient de paraître, sur les *Apparitions des morts*, qui est d'un intérêt exceptionnel pour tous ceux qui étudient les phénomènes médiumniques. En effet, le travail de Delanne est comme celui d'Aksakof, une mine extrêmement riche de documents classés avec méthode et intelligence, bien exposés et sérieusement critiqués. Aussi toutes les bibliothèques des chercheurs devraient posséder une œuvre d'une telle portée, constituant par elle seule une anthologie de la plus haute utilité.

***

Il est vraiment bien difficile de rendre compte de ces huit cent cinquante pages, car presque chaque page contient des citations de cas nouveaux, examinés avec soin et finement analysés. J'essaierai cependant de faire comprendre aux lecteurs la méthode suivie par Delanne.

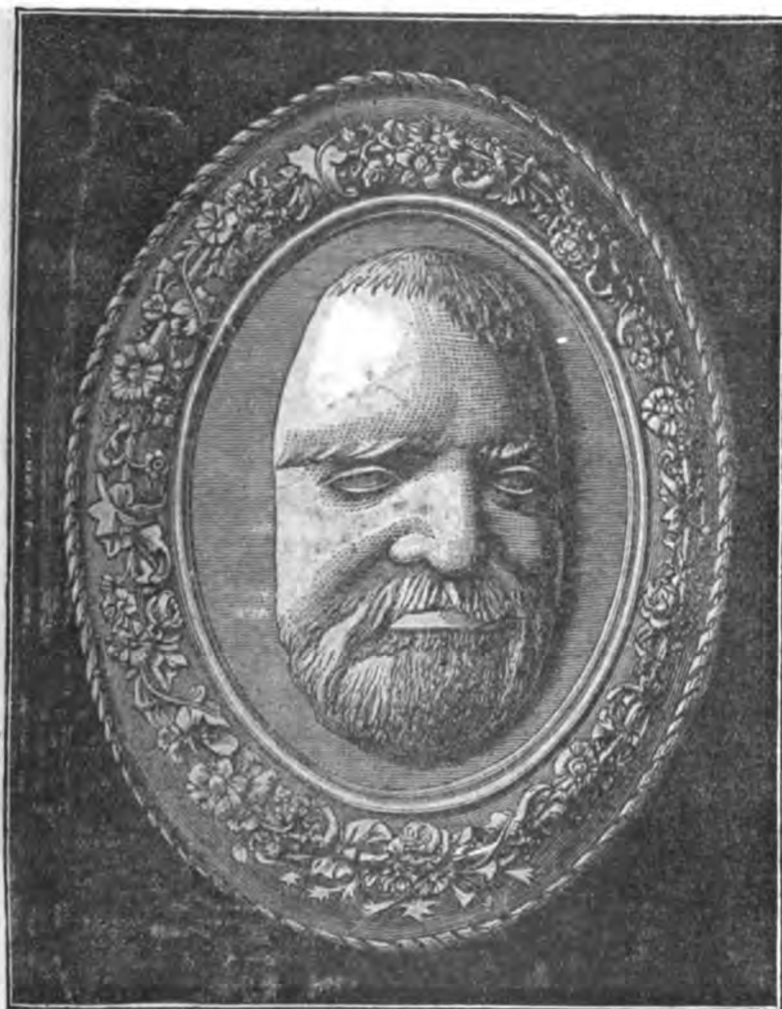
L'auteur commence par rappeler que tous les arguments possibles ont été employés par les philosophes et les savants de tous les temps pour démontrer ou pour nier l'existence d'une vie d'outre-tombe, mais sans aucun résultat. Le problème serait-il donc insoluble ? Non ! Car il reste encore à suivre la méthode la plus sûre : celle de l'expérimentation. Et si les faits nous prouvent que l'âme existe encore après sa séparation d'avec le corps, nous n'hésiterons pas à reconnaître une telle vérité, à laquelle on ne pourra opposer aucun raisonnement philosophique.

De telles preuves existent.

Les phénomènes d'extériorisation de l'âme humaine durant la vie nous font supposer logiquement qu'un principe qui peut sortir du corps et s'en éloigner pour manifester ses facultés, sans avoir besoin du cerveau matériel, devrait être indépendant. Mais enfin ceci n'est qu'une déduction, légitime à la vérité, mais encore insuffisante pour nous donner une conviction complète.

Nous devons donc arriver à la démonstration directe que c'est l'intelligence qui animait le corps et qu'elle peut nous donner des preuves objectives de son existence. Pour y arriver, Delanne commence par analyser tous les travaux publiés par la S. P. R. dans ses *Proceedings* et les œuvres particulières écrites par ses membres les plus illustres, telles par exemple que l'œuvre désormais classique de Gurney, Myers et Podmore, *Les fantômes des vivants*.

L'auteur passe en revue tous les cas les plus connus d'apparitions télépathiques, en distinguant les hallucinations subjectives véridiques ; en mettant en relief les signes caractéristiques de chaque apparition : par exemple, la taille, les blessures, le défaut d'un membre, la citation du nom réel, la révélation de circonstances ignorées de tous, etc.



Reproduction du visage d'Akosa, d'après un masque en paraffine (1)

La conclusion est que l'auteur trouve une parfaite similitude entre les manifestations extra-corporelles des vivants et des morts et qu'elles ne peuvent se produire si l'on n'admet pas l'existence du périsprit (corps fluidique ou double éthérique), qui est le canevas sur lequel se forme le plan du corps.

Ceci établi d'une façon générale, Delanne passe à la démonstration la

(1) Cette gravure et la suivante sont extraites du livre de M. Delanne : *Les Apparitions Matérialisées des Vivants et des morts.* Tome II.

plus détaillée du principe qu'il vient de poser, en l'examinant sous tous ses aspects, à commencer par les mains qui apparaissent pendant les séances. Après avoir cité les résultats des expérimentateurs les plus connus, comme Varley, Ochorowicz, Crookes, F. Marryat, Dale Owen,



Reproduction du visage de Lilly, d'après un masque en paraffine

Gibier, Zollner, il démontre que dans chacun des cas il est nécessaire d'admettre l'influence d'entités étrangères au médium et aux assistants et que l'hypothèse psycho-dynamique ou ésopsychique est insuffisante.

Un long chapitre est consacré aux apparitions de mains constatées dans les séances d'Eusapia Paladino, avec l'appui des expérimentateurs Italiens les plus connus : Bozzano, Ermacora, Porro, Chiaia, Damiani Carreras, Foà, Lombroso, Morselli, Botazzi, Schiaparelli, Visani-Scozzi, Tummolo, Falcomer, etc...

Je ne suivrai pas l'auteur dans sa longue et très claire exposition criti-

que de toutes les manifestations lumineuses et matérielles des fantômes, de leurs propriétés radio-actives et psycho-plastiques, de leur faculté de se faire photographier, lorsqu'ils sont bien visibles à tous et même lorsqu'ils sont invisibles ; de se transformer, de laisser des empreintes, de parler des langues inconnues des assistants, de produire des apports ou des disparitions d'objets, d'apparaître et de disparaître, d'agir simultanément sur plusieurs points. Je ne le suivrai pas davantage dans les discussions dans lesquelles il s'engage à propos des hypothèses opposées au spiritisme et spécialement de la démonologie ; à propos également des fraudes, qu'il expose et examine avec attention. Il prouve que nous aussi nous connaissons les fraudes et savons les découvrir.

Ce sont les chapitres VIII et IX qui mériteraient d'être reproduits. Le premier est intitulé : *Quelques remarques sur la genèse, l'anatomie et la physiologie des Fantômes*. Le second : *Revue générale et conclusion*.

L'auteur indique quelles sont les précautions à prendre pour obtenir de bons résultats dans les séances, à commencer par le milieu matériel, pour finir par le moral et je dirai, le sentimental : c'est-à-dire la grande homogénéité de vues et de volontés. Il faut inspirer la plus grande confiance au médium et lui en témoigner autant ; restreindre le nombre des assistants ; éviter de concentrer trop fortement l'attention sur les phénomènes ; montrer beaucoup de calme et de patience ; être bienveillants et polis avec les entités qui essaient de se manifester ; faciliter avec la musique et spécialement avec le chant, l'extériorisation des fluides, etc...

Vient ensuite une étude sur la manière dont les Fantômes se forment et agissent ; sur les relations qui existent entre eux et les médiums, tant pour le physique que pour l'intelligence ; sur leurs qualités morphologiques et leurs fonctions physiologiques ; sur leur façon de se confectionner des vêtements ; sur leur instabilité, etc...

Les faits nous ont obligé à conclure que les fantômes ont une organisation interne semblable à la nôtre. Il semble que la pensée est l'instrument mis en œuvre pour reproduire les formes qui sont contenues à l'état latent dans le périsprit.

Il suffit que l'esprit se reporte à une période de sa vie passée, pour que immédiatement, il en reprenne la forme. Mais ce pouvoir est limité ; il n'existe que pour les aspects successifs qu'il a revêtus jusqu'ici.

L'incarnation de l'esprit sur la terre n'est qu'une matérialisation stable, parce qu'elle s'accomplit lentement ; tandis qu'elle est éphémère pendant les séances. Mais il doit y avoir certainement les plus étroites analogies entre les deux processus par lesquels l'esprit se revêt de substance charnelle et il n'est pas téméraire de supposer que des découvertes de la plus grande valeur seront faites par ceux qui s'engageront dans cette voie féconde.

Avec des études de ce genre, la question de l'immortalité de l'âme sort des domaines religieux et philosophique où elle était confinée, pour entrer dans le domaine scientifique, au grand scandale des pontifes aca-

démiques, (et j'ajouterai : des pontifes romains, qui avec le dogme, excluent toute recherche sur la vie de l'âme avant, pendant et après l'incarnation) qui avaient fait du matérialisme un dogme intangible. Il ne s'agit plus de croyances aveugles ou de discussions byzantines, mais bien de réalités positives.

Le spiritisme s'est placé à égale distance des exagérations des matérialistes et des spiritualistes et, suivant pas à pas les faits, il a pu prouver que l'être pensant est *toujours* associé à une matière infiniment subtile qui l'individualise, aussi bien pendant la vie qu'après la mort, ce qui permet au principe intelligent de se séparer du corps pendant la vie terrestre, pour apparaître sur un autre point, avec tous les caractères physiques et intellectuels qui définissent ordinairement l'individu qu'il représente.

Cet être transcendantal est la cause efficiente de la vie sensitive, intelligente et volontaire et *non une fonction* du corps charnel, comme le croit l'école matérialiste.

Après la mort terrestre, l'individualité humaine n'est pas détruite : elle persiste physiquement et intellectuellement, comme le prouvent les manifestations matérielles et intelligentes aussi nombreuses et diverses qui sont passées en revue dans ce travail.

Ainsi donc la mort ne crée pas, comme on l'a cru jusqu'ici, une barrière insurmontable entre les deux humanités : celle qui est encore incarnée et celle qui ne s'est pas encore incarnée ou qui s'est déjà désincarnée. Les rapports s'établissent aussitôt que sont réunies les conditions favorables et nécessaires.

Avec le temps, on verra qu'en dehors du monde physique il en existe un autre plus vaste et plus splendide que celui que limitent nos facultés sensorielles et qui est dominé par la *loi morale*, dont les sanctions sont aussi inéluctables dans ce nouveau milieu que les lois physiques et chimiques dans celui-ci.

Alors disparaîtront toutes les croyances puériles, tous les vieux dogmes qui pèsent comme une chappe de plomb sur la pensée de l'humanité, laquelle ne se contentera plus de vagues affirmations, mais exigera des démonstrations rigoureuses.

Elle ne tremblera plus devant la terreur du tombeau, sachant qu'il est le chemin nécessaire pour arriver à la vraie patrie, celle qu'elle avait abandonnée pour notre terre d'exil.

Alors l'humanité retournera sans peur dans l'espace, certaine d'y retrouver ceux qu'elle a connus et aimés et de continuer son évolution éternelle vers des destinées toujours plus hautes, qu'elle arrivera à conquérir par un effort ininterrompu.

Cette magnifique unité mentale qu'aucune théologie n'a jamais atteinte, sera réalisée par le spiritisme et par la science, et il en résultera une philosophie grandiose, dont la justice, la fraternité et l'amour formeront le ciment indestructible.

Sans doute bien des années passeront encore avant que tous les hommes connaissent ces splendides perspectives.

Beaucoup s'arrêteront épouvantés devant l'immensité vertigineuse d'une vie qui ne doit jamais finir ; mais ils finiront par se familiariser avec ces grandes réalités et ils comprendront que la puissance éternelle a su varier à l'infini les splendeurs qui se déploient, toujours diverses, dans les profondeurs de l'immensité.

C'est avec cette conclusion d'une poésie ailée que Gabriel Delanne termine son œuvre magnifique, que je ne saurais jamais assez recommander aux lecteurs de *Luce e Ombra.*

ENRICO CARRERAS.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Guérison par un invisible

Dans son travail remarquable de traduction et de révision de l'œuvre d'Aksakof, *Animisme et spiritisme*, V. Tummolo, nous l'avons déjà dit, a apporté non seulement des arguments, mais aussi de nombreux faits nouveaux. Sous le titre de *Supplément*, il a ajouté un important chapitre où nous trouvons entre autres cas celui de guérison que nous allons reproduire et qui avait paru dans les *Psychische Studien.*

Le lundi de Pâques nous avons fait, en compagnie de ma belle-sœur, de son fils aîné et de sa fille, un triste pèlerinage à la tombe de la chère et regrettée Sophie, ma nièce, âgée de 20 ans. C'était une douce et paisible journée de printemps. Ma fillette, qui parcourait les rangs des tombes en lisant les épitaphes, s'écria tout à coup : « Maman regarde : un coin de cercueil qui sort de terre ! »

Le gardien du cimetière nous donna cette explication : « hier, dans la famille d'un capitaine, quatre enfants sont morts de diphtérie. Comme c'était un jour de fête solennelle, les fossoyeurs refusèrent de creuser les fosses. Nous avons donc recouvert à peine les cercueils que nous enterrerons après les fêtes. »

Dans ce voisinage ma fille aura sans doute absorbé le miasme infectieux, car dès lors le soir même, elle se plaignit de douleurs aux tempes, de vertiges, de nausée et de mal de gorge. Le médecin appelé aussitôt reconnut une attaque de diphtérie.

Dès le début, le mal prit un caractère singulièrement malin et les médecins ne tardèrent pas à reconnaître l'impuissance de leurs efforts. Le troisième jour la maladie prit une forme gangréneuse. Pendant huit jours les accès de fièvre provoquèrent une température qui oscilla entre 40 et 43° centigrades. Nous tous, et les médecins plus que nous encore, nous considérions la fillette comme irrémédiablement perdue. L'un d'eux, ému

de mon muet désespoir, et lisant peut-être dans mes yeux un reproche, reproche et plainte, de ce que toute la science, toute l'expérience et tous les moyens médicaux se montraient impuissants à sauver notre unique créature, la joie de notre vie, me dit d'une voix désolée : « Nous n'avons rien négligé ; seul, le Dieu miséricordieux pourrait venir au secours de la faible et misérable puissance humaine. »

L'anxiété et la douleur avaient donné à mes sens une telle acuité, que j'entendis ce médecin, au moment où il partait, dire à voix basse, à ma belle-sœur, dans la chambre voisine : Vers le matin, la pauvre enfant aura cessé de souffrir. » Ceci se passait vers les 10 heures du soir. Je ne peindrai pas ma douleur, les paroles seraient impuissantes. Je décidai alors de rester seule avec ma fillette et je priai tout le monde de s'éloigner et d'aller se reposer, promettant d'appeler, si quelque chose d'imprévu se produisait.

Je pris donc un siège auprès de ma chère fillette, tenant ses mains brûlantes entre mes doigts glacés, tout en adressant la plus ardente, la plus intime prière, tandis que sa respiration devenait plus anxieuse, son râle plus déchirant.

Vers une heure du matin, les râles cessèrent, les accès de suffocation convulsive alternèrent avec des pauses pendant lesquelles l'enfant restait étendue comme morte, sans aucune trace de souffle. Ses traits étaient convulsés ; son front était baigné d'une sueur froide. Je pensai en moi-même : « Voici les derniers moments ! » Alors de ma poitrine jaillit un cri : « Sophie, toi qui est près du Père céleste, demande lui de me laisser ma chère créature ! »

Et voici que je vois une main délicate et blanche comme la neige se poser sur le front de ma petite victime et j'entends la voix de Sophie dire clairement : « Mais, ma chère tante, ne t'effraye pas ainsi ! — Vois, elle va déjà mieux. »

Je levai les yeux et je vis aussitôt Sophie, vêtue de satin blanc ; un long voile de dentelle blanche tombait en plis rigides de sa tête jusqu'à terre ; sa chevelure d'un noir de corbeau paraissait coupée près de l'oreille droite ; sur son épaule gauche elle portait un bouquet de jasmin, tandis qu'une guirlande de ces fleurs fraiches et odorantes traversait sa poitrine de gauche à droite ; dans sa main droite elle portait un bouquet de ces fleurs encore humides de rosée et une croix d'or ; sa main gauche était posée sur le front de ma chère Mimi.

Je trouvai cette apparition parfaitement naturelle, oubliant que Sophie n'était plus parmi les vivants. Mais au bout de quelques secondes, je fis cette réflexion : « Mais Sophie est cependant bien trépassée ! » Comme je la regardais avec fixité, elle me sourit et peu à peu elle s'évanouit comme une légère vapeur. Sa main posée sur le front de ma fillette fut ce qui disparut d'elle en dernier lieu.

L'enfant restait tout à fait inerte. Tremblante de crainte, je me penchai sur elle et consultai son cœur ; ses battements étaient faibles, mais régu

liers ; le pouls, tout à l'heure si agité, était égal et calme ; la respiration, d'abord convulsive, se transformait peu à peu en une respiration douce, tranquille, sans trace de râle, et la chère créature s'endormit paisiblement. En somme, dès le moment de l'apparition de Sophie, la maladie se transforma et prit une tournure favorable.

A six heures et demie du matin la malade sortit de ce sommeil réparateur, en disant : « Maman ! J'ai faim ! » Elle parlait d'une voix encore faible, mais claire. Depuis trois jours elle n'avait pu prononcer un seul mot et avalait avec peine quelques gouttes de café et d'un vin généreux. On lui donna un œuf, du pain, du lait et du thé, qu'elle absorba avec une satisfaction frappante. A ce moment arriva un des médecins, qui demanda à voix basse à la bonne qui vint lui ouvrir : « En quel état se trouve la fillette ? » A quoi la bonne répondit d'une voix haute et gaie ; « Monsieur le docteur, votre malade vient de s'éveiller guérie et en ce moment elle déjeune. » Lorsque Mimi le vit entrer elle lui cria : « Je suis ressuscitée ! »

Le médecin n'en croyait pas ses yeux : il examina la gorge, qu'il trouva légèrement rouge, mais sans gonflement et sans aucune trace de plaques diphtéritiques. Il demanda qu'on appelât immédiatement l'autre médecin, pour lui faire constater le miracle d'un cas unique dans toute sa carrière. (Telles sont textuellement ses paroles).

Les deux médecins conseillèrent d'observer le calme le plus absolu et la plus grande prudence, parce que c'était à ce moment que l'on avait à craindre les conséquences les plus graves et même mortelles. Mais notre Mimi, après un sommeil réparateur, qui dura de 9 heures du matin à 2 heures de l'après-midi, ne consentit plus à garder le lit : elle se sentait parfaitement bien portante et depuis lors jusqu'au moment ou j'écris elle est restée telle. Quatre jours plus tard elle faisait sa première sortie et le huitième jour nous étions rentrées chez nous.

Le jour qui suivit cette nuit si angoissante, pendant laquelle l'esprit de Sophie était venu relever mon courage, je racontai à sa sœur aînée, Antoinette, sous quel aspect elle m'était apparue. Elle me répondit : « C'est effectivement dans ce costume qu'elle est couchée dans la tombe. Son fiancé demanda qu'elle fût ensevelie *dans son costume de mariée* et lui-même déposa *la guirlande sur sa tête, la fixa sur l'épaule gauche et la déposa sur la poitrine sous forme de tresse ; il mit un bouquet entre ses mains, le tout en fleurs fraîches de jasmin.*

On venait de fermer le cercueil lorsque arriva l'amie intime de Sophie, qui accourait de l'intérieur de la Russie, pour assister à ses funérailles. Elle supplia avec des larmes qu'on lui permît de voir une dernière fois sa chère morte. Elle fit si bien que le cercueil fut ouvert. Alors elle *prit une croix d'or*, de la grandeur d'une palme, qui était suspendue à son cou par une chaîne d'or et qu'elle portait sous ses vêtements sur sa poitrine ; elle la mit entre les mains du cadavre en disant : « Sophie, prends-la en souvenir de moi. »

Mais je fis remarquer que Sophie ayant deux tresses longues et volumineuses ; comment se fait-il qu'elle me fût apparue avec les cheveux coupés courts.

« Comment, vous avez remarqué cela aussi ? Eh ! bien, écoutez. Deux jours avant de mourir, Sophie me dit : « Antoinette, je t'en prie, coupe mes tresses ; elles pèsent trop ; elles pèsent tant que je puis à peine lever la tête ! Je lui obéis. Mais quand elle fut étendue dans le cercueil, son doux visage était bien amaigri ; aussi je *fis avec une mèche des cheveux de derrière l'oreille droite une mèche que je fis venir en avant de cette oreille*, pour donner plus d'ampleur à la figure.

J'affirme qu'avant cette conversation j'ignorais absolument tous les détails de l'ensevelissement.

Les noms des deux médecins, les meilleurs et les plus recherchés de Simpheropol, sont Tr... et A... si je ne me trompe, le dernier est mort depuis quelques années ; je ne suis pas autorisée à publier leurs noms et je donne seulement mes initiales, au point de vue de la publicité.

Annouka, le 23 novembre 1891.

M. Von L...

Pour la traduction,

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ALLEMANDE

Ubersinnliche Welt

Suite (1)

Que le cauchemar ou phénomène d'oppression se produise dans une maison hantée, où d'autres manifestations ou apparitions auraient été constatées, en dehors de toute action d'êtres humains, *il faudra bien admettre que la cause de tels faits ne saurait être attribuée qu'à une intervention de personnalités défuntes, encore mystérieusement rattachées à ces points et lieux*.

L'on est conduit à distinguer, selon le genre de manifestations, trois catégories définies comme suit, savoir : *Haine, érotisme, et vampirisme.* Trois causes peuvent également être possibles, selon qu'il s'agisse, soit d'un *état de morbidité seul*, soit d'une *action magique entre vivants*, soit, enfin, *d'une action exercée par des trépassés sur des vivants.*

Il parait tout indiqué de rappeler à ce sujet quelques-uns des faits relatés par Daumer.

I°. Deux sœurs, de belle santé et nullement portées à la mélancolie s'étaient installées dans une maison *d'aspect sinistre. Il leur arriva sou-*

(1) Voir le n° d'octobre p. 253 et suiv.

vent pendant la nuit, de sentir le poids d'un fardeau lourd s'abattant sur elles. Ce cas se produisait non seulement pendant *leur sommeil, mais également et surtout à l'état de veille.* Lorsque *la lune donnait,* elles voyaient surgir *une apparition terne de fantôme* qui *se précipitait sur le lit.* Parfois, *en pleine lumière du jour,* il leur arrivait de voir *une hideuse figure d'homme.* Elles ne furent débarrassées de ces obsessions que lorsqu'elles eurent définitivement quitté cette maison, au bout de six mois. (Erasmus Francisci — Le cauchemar dévoilé. chap. XV.)

II. Heurnius (tract. de morbis captis c. 30) raconte un fait personnel dont il fut témoin, lorsqu'il était encore enfant.

Etant couché à côté de sa bonne, brave et vertueuse femme chargée de son éducation, *il s'éveilla en sursaut et vit distinctement un personnage à figure assombrie s'étendre sur la couverture qui recouvrait le lit.* Le lendemain matin la femme se plaignit d'avoir été oppressée pendant la nuit par une pénible obsession.

III. Une maison située à Szegedin, en Hongrie, fut également le siège d'une série de manifestations variées : réveil brusque des occupants après 1 ou 2 heures de sommeil, avec sensations de frissons, d'effroi, *d'oppressions de poitrine, de paralysie de la voix,* contact de mains glacées et *sensation de poids d'une personne qui se couchait en travers du lit. La femme von Lauber* ne voyait rien d'anormal, lorsqu'il lui arrivait *de rester éveillée* et *de guetter;* mais à la neuvième heure, elle avait *l'impression que quelqu'un s'étendait sur elle,* chaque fois qu'elle *se laissait aller au sommeil.* (Magikon III. 1843.)

Daumer expose qu'à son avis il importe de tenir compte non seulement des faits qui, en grande quantité, se rapportent à des cas de cauchemars, mais encore de ceux qui pourraient paraitre insignifiants ou puérils. A ce sujet, je vais en relater ci-après, quelques-uns, en les faisant suivre de quelques remarques de la part de Daumer.

I. D'après une tradition franconienne, un jeune domestique d'une beauté remarquable, attaché au service d'un Couvent, étant en fonction de veilleur, fut pris d'un cauchemar. Réveillé, il aperçut l'objet qui avait causé son obsession et qui affectait la forme d'un léger duvet, et s'en étant emparé, il l'enferma dans un petit placard. Au moment même, une nonne fut trouvée morte dans son lit. Ayant rendu la liberté, sur ces entrefaites, à cette plume mignonne, il vit celle-ci prendre son vol vers la cellule de la nonne qui revint à la vie (1). Si fabuleuse que puisse paraitre cette anecdote, l'on ne saurait lui refuser une certaine vraisemblance. Il s'agit là d'un *état somnolent ayant les apparences du trépas, d'aberration de l'eïdolon à forme d'extase, avec tendance à nuance érotique.* Que la cause d'un tel phénomène ait pu prendre cette forme objectivée, laquelle a pu être saisie et capturée, et paraisse par suite ne pouvoir être admise, il apparaît néanmoins qu'il faut faire intervenir, *en cette circonstance, l'influence ma-*

(1) Bechstein : Choix de légendes et traditions de la Franconie.

gique agissant psychiquement, sous l'action d'un désir fortement exprimé, de personne à personne dont l'une se trouvait à l'état profond d'extase ayant toutes les apparences du trépas, et dont la réaction déterminerait l'état de réveil. La foule n'ignore pas ces faits, mais *ne les comprend pas*, tout en entretenant la tradition.

Pour pouvoir en dégager l'exactitude, l'on est conduit à débarrasser la voie de certains détails d'à côté, qu'il s'agisse, par exemple, d'obturation de serrure ou d'ouvertures quelconques, ces particularités n'ont aucune importance, puisque *l'eïdolon* jouit de la faculté de pénétration à travers les corps les plus denses, *et du pouvoir d'agir à distance précise psychiquement, sous une forme plastique* (1).

La publication (*les Grimmschen Sammlung*) n° 80 attribue un côté d'obsession aux diverses variétés du cauchemar. Le peuple fait volontiers une différence entre *certains cas d'obsessions*, d'après Kuhn (Mark-Sagen, Berlin 1843 p. 374). Ainsi, *certain individu ressentira un poids lourd pendant son sommeil, qui lui occasionnera des rêves pénibles; tel autre éprouvera*, de même, *la sensation d'une pesanteur, mais par contre, il aura la vision d'une charmante et jolie femme*, qu'il lui sera possible de saisir, à la condition de verrouiller et condamner les portes et moyens d'accès. [La légende est riche en faits où il est question d'unions, d'épousailles avec des êtres chimériques qui, un beau jour et après un temps plus ou moins long, disparaissaient subitement. Un paysan, également sous le coup d'un cauchemar, s'empara de l'objet qui l'obsédait et s'aperçut qu'il était en possession d'une jeune et alerte femme qui lui demanda en grâce de devenir son époux, en lui tendant la main. Il accepta l'offre et vécut dans son intimité jusqu'à un certain jour, où après lui avoir fait une observation brutale, celle-ci disparut soudainement avec accompagnement d'une déflagration formidable. Enfin, un autre individu, habitant Straussberg, fut de même angoissé par l'obsession nocturne déterminée par une *jeune femme, à laquelle il avait promis le mariage*. Il l'épousa, et lorsqu'il lui arriva de lui poser une question trop indiscrète, celle-ci disparut subitement devant lui (Kuhn d. O. pages 48, 197). La vérité en tout cela, c'est qu'apparemment *certaines femmes éprises ont dû dégager leur eïdolon, qui, temporairement, a pu faire acte de parasitisme. Il est possible qu'il se soit établi un lien magique en ces circonstances, qui, par suite, s'est affaibli pour disparaître définitivement à un moment donné.*

Les légendes hollandaises (2) de J. W. Wolf, page 343, relatent le fait d'une femme qui mise dans un état particulier de prostration, s'extériorisait ou plutôt se dédoublait pour aller chercher un individu quelconque. Une autre femme possédant la même faculté, fut trouvée un jour, inanimée, en plein champ et accusant tous les caractères extérieurs d'une

(1) Il s'agit surtout là d'une projection de l'âme.

(2) La classification n'est plus applicable, étant donné les caractères imprécis du fait.

morte, par un groupe de faucheurs. Ceux-ci virent une petite bestiole, genre lézard, s'introduire dans la bouche de cette femme paraissant morte. Aussitôt celle-ci revint à la vie.

Lorsque les vieilles traditions font mention d'interventions diaboliques, d'après lesquelles le démon se serait manifesté sous les dehors d'une jolie femme, qui aurait fasciné d'une façon romanesque certains chevaliers et barons, avec lesquels elle aurait même contracté union, *il faut dégager de ce fatras qu'il ne saurait être question que du dégagement de l'eïdolon d'une femme amoureuse placée dans un état extatique, particulièrement favorable à une action magique, s'exerçant dans le rayon de l'homme désiré ou souhaité.*

D'après Caesarius Heisterbac, dict. III c (1) un certain clerc scolastique nommé Johannès, retiré dans l'abbaye de Prüsn, dans la région de l'Eifel, aurait accepté un rendez-vous nocturne de la part d'une femme. Or il paraît que ce fut le diable qui se montra en ses lieu et place, tout en prenant tout l'aspect extérieur de celle-ci. A notre point de vue, ce *n'est pas la femme elle-même qui s'est ainsi présentée, empêchée apparemment par une raison quelconque ; mais que vraisemblablement son double a dû entrer en action pour répondre au désir de celui qui avait obtenu d'elle la promesse d'aller le trouver, et à qui elle s'est montrée avec tous les caractères physiques extérieurs, au cours d'un rêve qui s'est développé dans le sommeil profond.*

L'on raconte aussi que le comte de Flandre Baudoin IX, s'étant égaré en pleine forêt, pendant qu'il chassait, fit la rencontre d'une jeune femme, forme sous laquelle se cachait l'esprit malin en personne, et avec laquelle le prince flamand contracta mariage. Il arriva qu'un pèlerin découvrit à certains signes, cette possession diabolique, et s'étant aussitôt livré à des pratiques d'exorcisme qu'il connaissait pour efficaces, il provoqua la disparition instantanée de cette épouse diabolique. (2) Il a été également constaté que certaines personnalités masculines étaient apparues à de jeunes filles ou femmes. L'on cite à ce sujet, le cas où Ste Catherine, la fille de Brigitte de Suède, pendant son séjour à Naples, reçut la confidence d'une dame respectable de la ville, lui avouant que sa fille, jeune veuve, se sentait obsédée par un esprit de nuit, et dont elle ne fut débarrassée qu'à la suite de prières et d'œuvres prescrites par Ste Catherine.

(*A suivre*).

Pour la traduction,
P. H.

---

(1) Le titre exact : Oude Divisie-Cronyke von Hollaut. — Delft 1584.

(2) Le lecteur n'oubliera pas que ce sont là des récits légendaires, car les matérialisations d'esprits ou les dédoublements, toujours temporaires, exigent des conditions physiques et physiologiques qui ne seraient pas réalisées dans les exemples rapportés ici. L'expérience moderne rectifie les exagérations enfantées par l'imagination populaire, laquelle amplifie et dénature toujours les quelques faits réels qui ont pu servir de base à ces récits (*N. d. l. r.*)

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Phénomènes physiques à Bournemouth

M. Hartley, secrétaire de la société spiritualiste de Bournemouth, fait au *Ligth* le récit suivant :

La Société spiritualiste de Bournemouth a eu récemment le privilège de la visite de M. J. Taylor, médium à effets physiques de Manchester et vos lecteurs liront sans doute avec intérêt le compte-rendu de quelques-uns des faits observés.

Huit séances furent tenues pendant cette visite, dont l'une eut lieu en présence de quelques médecins et d'autres chercheurs compétents. Les phénomènes présentèrent un caractère remarquable et très convaincant, dont ne pourrait rendre compte aucune théorie autre que celle de l'intervention des esprits.

A la demande du médium, deux des assistants les plus lourds et les plus vigoureux s'efforcèrent d'immobiliser la table, qui en dépit de leurs efforts, s'enleva des quatre pieds à la fois.

Toutes les mains faisant la chaîne au-dessus de la table, celle-ci s'enleva *sans contact* des quatre pieds à une hauteur d'un pied.

La jambe gauche du médium fut attachée au pied d'un fauteuil par une ligature fixée d'un nœud spécial par un marin. La jambe droite fut de son côté fixée à la jambe gauche de ce marin, de telle sorte que le moindre mouvement du médium ne pouvait se produire sans éveiller l'attention.

La table fut de nouveau soulevée, tandis que les nœuds restaient intacts et si parfaitement intacts, que, malgré les plus grands efforts, le premier ne put être dénoué. Mais ils furent instantanément dénoués par les forces occultes et le médium leva les deux jambes à la hauteur de la table.

Plusieurs autres phénomènes se produisirent, révélant une force qu'aucun des assistants ne peut expliquer scientifiquement et obligeant chacun à adopter la conclusion qu'il venait d'assister à une manifestation des êtres humains désincarnés.

Toute cette première partie de la séance eut lieu avec une lumière rouge assez claire pour permettre de voir tous les objets contenus dans la salle.

L'obscurité fut faite et les contrôles provoquèrent le développement de magnifiques lumières spirites. Elles présentaient des formes variées, paraissant les unes au-dessus du médium, d'autres au-dessus des assistants. Quelques-unes étaient du volume d'une orange, tandis que d'autres n'étant que des points, formaient des dessins et des symboles.

Je dois déclarer que M. Taylor n'était accompagné d'aucun parent ou

ami et que l'on ne pouvait soupçonner l'intervention d'aucun compère. Il n'a repoussé aucun moyen de contrôle.

A notre époque il est si rare de rencontrer des médiums aussi honnêtes, qu'on est heureux de signaler que nous avons trouvé en celui-ci un homme au-dessus de tout soupçon et que l'on peut recommander d'une façon absolue. » Signé : « D. HARTLEY ».

—

Le cas étrange de Miss Garnett-Orme

Plusieurs journaux ont reproduit, d'après le *Berliner lokal Anzeiger*, l'histoire suivante que lui adresse un correspondant indien, et que nous trouvons dans le *Light* du 9 novembre.

Miss Orme, une dame anglaise indépendante, qui avait perdu sa mère pendant son enfance, résolut après la mort de son père, il y a cinq ans, de faire de longs voyages. Elle rechercha une compagne recommandable et engagea Miss Stephens, orpheline elle-même, pour laquelle elle conçut une vive affection. Cette amitié fut mutuelle et les deux jeunes filles décidèrent qu'elles voyageraient comme cousines.

Il y a deux ans environ elles vinrent à Calcutta et y visitèrent un astrologue très connu. Il dit à Miss Stephens qu'elle deviendrait bientôt une riche héritière, mais qu'en même temps elle aurait à subir une terrible accusation et qu'elle éprouverait de profonds chagrins.

Quant à Miss Orme, il lui prédit qu'elle mourrait de mort subite, du 15 au 25 septembre. Miss Orme qui était pleine de santé et de bonne humeur regarda cette prédiction comme une simple plaisanterie, et en riant, fit remarquer à Miss Stephens que : « Elle allait aussitôt faire son testament et la ferait sa seule héritière. »

Elle le fit effectivement, partie par plaisanterie, partie aussi pour prouver son incrédulité au sujet de cette prophétie.

En apprenant cela, ses parents et amis accusèrent Miss Stephens d'avoir usé de son influence pour déterminer Miss Orme à faire son testament en sa faveur. C'est pourquoi Miss Stephens se décida à s'éloigner de son amie jusque après le 25 septembre, afin d'éviter tout soupçon.

Les deux amies se séparèrent en juillet. Miss Orme qui était alors en parfaite santé et dans les meilleures dispositions morales, fixa sa résidence dans un grand hôtel d'une plage à la mode, tandis que Miss Stephens prit pension dans la famille d'un docteur. Au cours de septembre, Miss Orme envoyait chaque jour une dépêche à son amie, contenant toujours ce même message : « Parfaitement bien ! »

Quant à Miss Stephens, elle était profondément déprimée et écrivit à plusieurs reprises à son amie qu'elle tomberait sérieusement malade, si un tel état devait se prolonger. Le petit chien de Miss Orme avait accompagné Miss Stephens dans son exil volontaire. Il couchait dans la chambre de sa maîtresse, ainsi que la femme et la fille du docteur.

Le 24 septembre ne fut signalé par aucun incident alarmant et en se

disposant à se coucher Miss Stephens était dans une disposition d'esprit plus favorable. Mais, vers deux heures, ces dames furent éveillées par les gémissements du chien et Miss Stephens alluma une bougie, pour chercher la cause de ce trouble. Tout à coup elle s'écria : « Oh ! Miss Orme, pourquoi êtes-vous venue ? » Comme la femme du docteur l'interrogeait lui demandant : « Où est Miss Orme ? » Elle montra un coin de la chambre comme le lieu où se tenait son amie. Le chien vit évidemment aussi sa maîtresse, car il cessa ses plaintes et se précipita de ce côté en manifestant sa joie. Miss Stephens se précipita hors de son lit en tendant les bras comme pour embrasser quelqu'un et poussa un cri terrible en disant : « Elle est partie ! Elle est partie. Je vois qu'elle est morte et qu'elle est venue me le dire ! »

Le docteur et sa femme s'efforcerent en vain de calmer Miss Stephens et, dès que cela fut possible, le docteur télégraphia à l'hôtel, demandant à Miss Orme de tranquilliser son amie en lui envoyant sa dépêche ordinaire. Ce fut le directeur de l'hôtel qui répondit que Miss Orme était morte subitement pendant la nuit. On l'avait trouvée morte dans son lit, dans une attitude calme et gardant encore un sourire sur les lèvres. D'après la constatation du médecin, la mort avait dû se produire au moment même où Miss Stephens avait vu l'apparition de son amie.

Aussitôt après les funérailles de Miss Orme, Miss Stephens fut atteinte d'une longue et grave maladie. Cependant le testament de Miss Orme avait été ouvert et ses parents intentèrent un procès à Miss Stephens. L'an dernier, le procès se termina par un jugement en faveur de Miss Stephens. Ce cas remarquable causa une vive émotion à Calcutta où les deux amies étaient bien connues dans la société.

Dr DUSART.

Appel à nos lecteurs

Un monsieur possédant une bonne instruction et d'une parfaite honnêteté, ancien Juge d'un tribunal de commerce, ayant subi des revers de fortune, cherche une occupation quelconque. Nous serions profondément reconnaissants à nos lecteurs de nous signaler les places disponibles qu'ils pourraient connaître. C'est une bonne œuvre à accomplir.

AVIS

M. Delanne a le plaisir d'informer ses lecteurs qu'il recevra au bureau de la Revue, le jeudi et le samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures, pendant le mois de décembre.

Le Gérant : DIDELOT

(Saint-Amand Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

Revue Scientifique et Morale

DU

Spiritisme

A SES ABONNÉS ET LECTEURS

Souhaits fraternels 1913.

La Revue laissant à ses collaborateurs la plus entière liberté, chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il soutient.

15-1-1913.

Le Mystère de la Mort

PAR

MM. J. L. W. P. MATLA et G. J. ZAALBERG VAN ZELST

MM. Hector et Henri DURVILLE Edit. *23, rue St-Merri, Paris*, prix : **8** fr.

Tel est le titre de la traduction française d'un curieux ouvrage paru à la Haye, dans lequel les auteurs nous affirment avoir construit un appareil au moyen duquel on obtiendrait des communications avec les Esprits, sans avoir besoin d'un médium. Ils l'ont appelé le *dynamistographe*.

Il est certain qu'une découverte semblable présenterait un intérêt de premier ordre, puisqu'en supprimant l'intermédiaire humain elle rendrait évidente la communication avec l'au-delà et, de plus, les messages obtenus nous parviendraient alors sans cet alliage terrestre qui, trop souvent, les défigure. C'en serait fait des théories de la subconscience et l'étude du monde invisible deviendrait infiniment plus facile pour nous. Déjà M. Vauchez en fondant un prix de 50.000 francs, destiné à récompenser celui qui trouvera le moyen physique de photographier les esprits, s'est engagé dans cette voie ; et il n'est pas défendu d'espérer que les efforts des chercheurs seront couronnés de succès dans un avenir plus ou moins proche. Le problème consiste surtout à découvrir quelle est

25.

la véritable nature de l'énergie extériorisée par les médiums, car le jour où elle sera définie, il y a lieu de croire qu'on pourra la produire artificiellement et qu'il deviendra facile de la mettre à la disposition des esprits.

Les auteurs Hollandais sont-ils arrivés à ce résultat ? Il est assez difficile de se prononcer catégoriquement, car les renseignements précis font défaut. L'ouvrage de MM. Matla et Zaalberg est conçu d'après un plan bien fait pour dérouter un peu les lecteurs français, habitués à plus d'ordre et a plus de clarté. Les descriptions techniques des appareils sont insuffisantes et, de plus, éparpillées dans le volume, alors qu'elles auraient gagné à être réunies. Les discussions métaphysiques sur Dieu et les dogmes théologiques se mélangent aux communications et, chose plus grave, on ne nous donne pas de procès-verbaux relatant les conditions exactes dans lesquelles les expériences ont eu lieu.

Une seconde remarque doit être faite, elle a trait à une question de méthode. MM. Matla et Zaalberg paraissent accepter aveuglément les affirmations de M. Zaalberg père, qui, à l'état d'esprit, est leur principal inspirateur, car c'est sur ses indications que les instruments furent construits. Si une pareille confiance se comprend de la part d'un fils et d'un ami, elle ne s'impose pas à nous avec la même autorité, et cela pour plusieurs raisons qu'il est facile de comprendre.

Les communications reçues par milliers un peu partout dans le monde nous ont donné, dans l'immense majorité des cas, des renseignements concordants sur l'état de l'âme après la mort, alors même que les médiums ne savaient pas ce que d'autres avaient écrit avant eux sur le même sujet. On conçoit que c'est la seule garantie sérieuse que nous possédions, pour ne pas être débordés par les fantaisies individuelles d'esprits qui peuvent ou se tromper ou nous tromper, d'ailleurs de la meilleure foi du monde.

Le fait de mourir, c'est-à-dire tout simplement de se dépouiller de son corps terrestre, n'a pas pour résultat de donner à l'âme une science qu'elle ne possédait pas ici-bas. Beaucoup de défunts, ne connaissant pas le périsprit et ses propriétés, sont plongés dans une sorte de rêve vigil qui les empêche de se rendre compte de la réalité. Ils se voient et se sentent un corps, qui leur paraît aussi réel que celui qu'ils avaient sur la terre, de sorte qu'ils s'imaginent

vivre encore ici-bas, parmi nous, nous voient et nous entendent, tout en s'étonnant d'étrangetés qu'ils n'arrivent pas à s'expliquer. D'autres, sachant bien qu'ils ont quitté la terre, s'autosuggestionnent par les croyances et les préjugés qu'ils ont emportés avec eux; s'ils étaient matérialistes, ils ne voient dans leur situation *post mortem* qu'une prolongation temporaire d'une sorte de fantôme produit par des restes de la vitalité, mais ils s'attendent à ce que celui-ci disparaisse petit à petit, ce qui serait l'anéantissement définitif. Les catholiques s'imaginent être dans le purgatoire et demandent des messes pour en sortir, etc. Feu Zaalberg doit être rangé parmi ceux qui nient l'immortalité ; il s'attend à ce que son corps supra-terrestre *s'évapore* au bout d'un temps plus ou moins long, mais qui ne dépassera pas une centaine d'années.

Nous connaissions déjà cette hypothèse, qui fut celle que Dassier exposa dans son livre : *L'Humanité Posthume*, vers 1884. L'originalité est de voir cette théorie reprise par un esprit qui essaye de la prouver, en démontrant que son corps fluidique est matériel, gazeux, d'où il résulterait, suivant lui, qu'il doit nécessairement se disperser quand la force qui le tient agrégé sera épuisée.

Sans entrer dans la discussion détaillée de cette manière de voir, il suffit de faire remarquer, en passant, que même si l'on pouvait démontrer que le corps qui survit après la mort terrestre est gazeux, il n'en résulterait pas que sa dissolution amènerait fatalement la fin de l'individualité, le principe pensant étant *totalement*, *entièrement* différent de la matière. De même que sur la terre la décomposition du corps d'un être humain ne prouve pas du tout qu'il n'en reste rien, de même, dans l'espace, la disparition d'un compagnon atmosphérique de feu Zaalberg n'impliquerait pas la destruction totale et définitive de cet esprit, la même transformation qui s'est opérée pour lui quand il quitta la terre et devint invisible pour nous, pouvant se reproduire pour ceux qui vivent avec lui actuellement dans l'au-delà.

Il faut donc n'accepter les communications de cet ancien opticien, comme toutes les autres, que sous bénéfice d'inventaire, et passer au crible de la critique les faits que l'on nous offre comme des preuves de la véracité de ces révélations. Nous allons d'ailleurs constater que, même au point de vue de la pondérabilité de l'*Homme-force* — tel est le nom que se donne l'esprit de M. Zaal-

berg — il ne semble pas que les expériences rapportées par les auteurs soient tout à fait concluantes. En les supposant même à l'abri de toute erreur matérielle, elles peuvent cependant s'interpréter de différentes manières, si on les considère à un point de vue purement objectif, comme nous allons le voir dans un instant quand nous aurons fait connaître le milieu dans lequel ces recherches furent entreprises.

M. Zaalberg père, de son vivant fabricant d'appareils d'optique et de physique, s'occupait depuis 1867 des phénomènes du magnétisme et du spiritisme. En 1893, il forma avec son fils et M. Matla un groupe qui se réunissait toutes les semaines, dans lequel les questions intéressant le spiritisme, la théosophie, la suggestion, la télépathie, la clairvoyance, etc., étaient discutées. Chacun des membres prit l'engagement d'honneur, s'il mourait le premier, de faire aux survivants des révélations relatives à son nouvel état et de collaborer avec eux pour prouver *physiquement* « l'hypothèse des esprits », *si cela était possible.* Le 17 juillet 1903, M. Zaalberg mourait à La Haye ; depuis cette époque les deux survivants s'efforcèrent d'entrer en relation avec lui. Cela n'alla pas tout seul.

On avait obtenu jadis dans la famille des manifestations assez remarquables, des matérialisations de mains, par exemple, avec Mlle Zaalberg comme médium ; mais elles n'eurent lieu que depuis septembre 1879 jusqu'au mois de mai 1880, après quoi elles prirent fin. Pendant dix années, il fut impossible d'obtenir quoi que ce fût. A la mort de Mlle Zaalberg, qui eut lieu le 10 juin 1890, elle donna pendant le courant du mois quelques preuves d'identité, puis, brusquement, il n'y eut plus de résultats. Les mêmes alternatives se reproduisirent après le décès de M. Zaalberg père ; les assistants ne savaient à quoi attribuer ces échecs, lorsqu'un médium voyant indiqua qu'il fallait mettre un aimant en fer à cheval sur la table, car le fluide qui s'échappe des pôles fait sur les *hommes-force* indésirables l'effet d'un puissant jet d'eau, de sorte que celui qui se place à l'endroit de la courbure est garanti et peut utiliser le fluide humain pour se communiquer, tandis que les autres sont chassés. A partir de ce moment, les rapports entre M. Zaalberg, son fils et M. Matla furent plus fréquents et permirent d'instituer les expériences qui vont être décrites.

A la 30e séance, la communication suivante fut obtenue :

Faites deux cylindres *impénétrables* à l'air, en carton. Long. 50 cent., diamètre, 25 cent Nous traversons facilement le carton. Recouvrez les parois inférieures et supérieures d'étain en feuilles, que nous ne pouvons traverser. En deseendant ou en montant, nous pourrons pénétrer dans ce cylindre et nous serons retenus par la feuille d'étain. Tachez d'achever l'appareil ; nous pourrons ainsi faire l'expérience la semaine prochaine.

En reliant l'appareil à un manomètre formé par un tube droit en verre dans lequel se trouve une goutte d'alcool qui se meut devant une échelle graduée, il est possible de constater, par le déplacement de la goutte, la dilatation ou la contraction de l'air intérieur du cylindre. Mais les variations de température, les courants d'air, les chocs, l'humidité, etc., rendaient les expériences très-difficiles sans un moyen de contrôle. En construisant deux cylindres identiques, dont l'un servirait de témoin, pendant que feu Zaalberg s'introduirait dans l'autre, le déplacement de l'index de ce dernier montrerait l'augmentation de pression exercée par son corps, puisque l'autre index restant fixe, indiquerait que les circonstances du milieu physique étaient restées les mêmes. Deux petites pompes, une pour chaque cylindre, enverraient l'air à la même pression.

Pour savoir le moment précis auquel l'expérience commençait, on avait recours à la typtologie :

Nous sommes deux, dit l'esprit Zaalberg. Placez un banc à quelque distance et posez-y chacun une main.

Au moment où l'un de nous traversera un des deux cylindres, l'autre soulèvera prudemment le banc. Je m'élèverai d'abord, puis je descendrai. Faites-bien attention.

Voici le résultat de la première expérience :

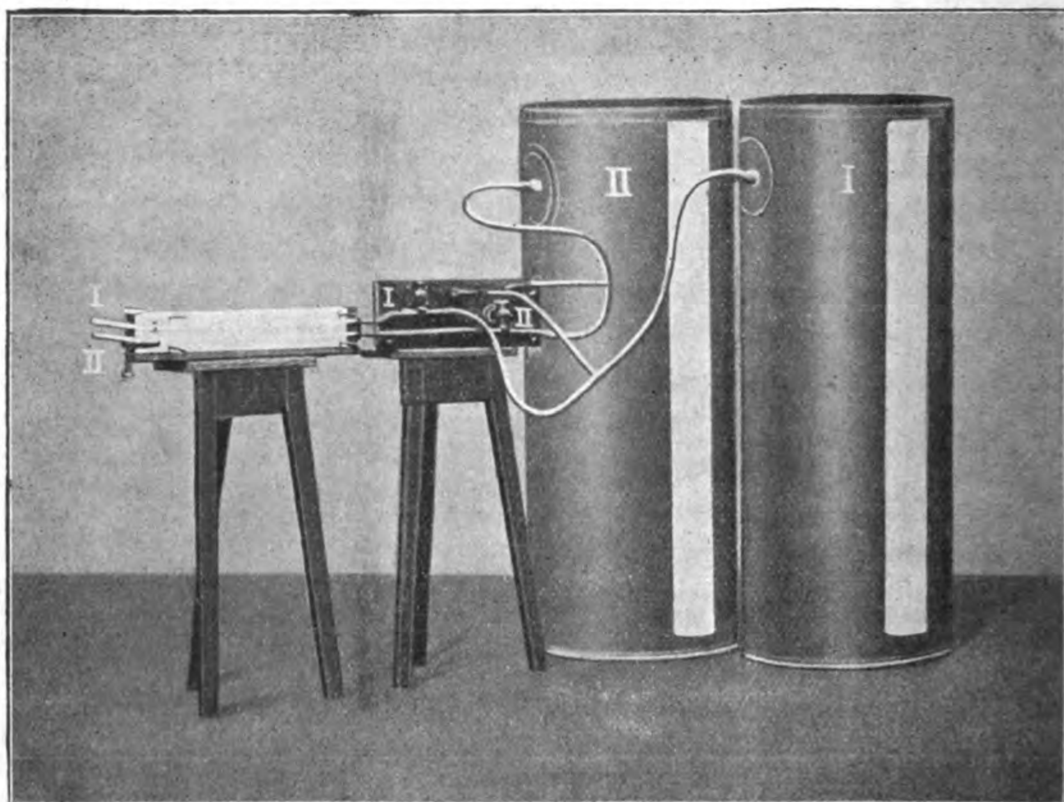
Le niveau des gouttes dans les manomètres était constant entre 15,5 et 16 de l'échelle graduée. L'appareil (I) resta stationnaire ; pour l'autre (II) nous fîmes les observations suivantes : à une distance de 2 mètres de l'appareil, il y eut un écart de 3 millimètres, d'abord vers la droite, puis un retour au niveau normal, puis un écart vers la gauche, et finalement le retour au point normal. L'écart de 3 millimètres doit être évalué, parce que la graduation était faite en demi centimètres

Les expérimentateurs se figuraient que les déplacements seraient plus considérables. Mais feu Zaalberg les rappelle sévèrement à l'ordre :

Un écart est un écart, ne rebachez plus pour un écart plus grand

D'autres expériences donnèrent des résultats sensiblement le

mêmes. A chaque essai, la durée des épreuves fut environ de 4 secondes, depuis que la goutte d'alcool se mit en mouvement jusqu'à ce qu'elle fût revenue à sa position normale. Les écarts commençaient 10 ou 12 secondes *après* qu'on en avait exprimé le désir.



Cylindre n° 1. témoin. Cylindre n° 2, celui où l'esprit est censé s'introduire.

Nous demandâmes, disent les observateurs, comment l'écart était obtenu, et voici ce qui nous fut répondu :

Je m'élèverai dans le cylindre jusqu'à ce que je touche la feuille d'étain, je me dilaterai autant que possible. Je sortirai du cylindre, puis j'y resterai pour descendre, en me contractant autant que possible.

C'est ici que les choses s'embrouillent. Si l'on admet, provisoirement, que l'homme-force Zaalberg soit gazeux, on comprend qu'en entrant dans le cylindre n° 2 il augmente la pression intérieure de l'air, de manière à produire un déplacement de l'index d'alcool en excédant. Mais une fois à l'intérieur, puisque son corps est pénétré par l'air du cylindre, il semble bien que le déplacement de la goutte ne pourra jamais se produire dans un sens négatif, c'est-à-dire dépasser le point de l'échelle où elle se trouvait au commencement de l'expérience.

Malgré cette réelle difficulté pour une interprétation correcte des faits, les auteurs n'hésitent pas à conclure :

1° Qu'un *être limitée*, doit avoir causé l'*excédant à notre* demande ;

2° Que c'est un être *pensant*, puisqu'il a pris une part active aux expériences ;

3° Que c'est un être gazéiforme, puisqu'il obéit aux lois physiques qu régissent les gaz ;

4° Que la densité de ce corps doit être identique à celle de l'air.

5° Que ces expériences peuvent être considérées comme *le point de départ* d'une télégraphie — imaginée par ces êtres — puisqu'un *excédent mesurable*, dans un appareil bien réglé, peut fermer un courant électrique. au moyen duquel il est possible de télégraphier.

Si nous examinons les expériences précédentes au point de vue objectif, c'est-à-dire sans tenir compte des affirmations de feu Zaalberg, une hypothèse très simple explique bien les faits de dilatation et de contraction du volume d'air intérieur du cylindre. Il suffit d'imaginer d'abord un courant d'air chaud dirigé sur le cylindre n° 2, qui produira l'augmentation du volume de l'air,puis un autre courant d'air plus froid, sa rétraction. Nous savons, par de nombreuses observations faites pendant les séances, qu'un tel phénomène est non seulement possible, mais même assez fréquent. Il n'est donc pas besoin de croire à la nécessité de la gymnastique de l'homme-force, pas plus qu'à l'existence de son corps gazéiforme pour expliquer les mouvements de la goutte d'alcool.

Il y aurait lieu aussi de faire observer que puisque l'*homme-force* est rempli d'air et que le carton est impénétrable à l'air, il doit expulser d'abord l'air contenu dans son corps avant de pénétrer dans le cylindre. Mais comme, — d'après les auteurs et à la suite de calculs auxquels ils se sont livrés, — la matière du corps gazeux est 12, 24 fois plus légère que l'hydrogène, à mesure que le corps gazeux se vide, il devrait monter dans l'atmosphère et non entrer dans le cylindre.Ne pouvant donner plus de développement à cette discussion, voyons comment MM. Matla et Zaalberg ont obtenu la forme réelle, figurée ci-contre, (p. 392) de leur inspirateur invisible :

Au 1er janvier et pendant les 4 séances qui suivirent, l'un de nous de s sina deux profils d'après les données alphabétiques au tiers de la grandeur réelle, et modela ensuite de l'argile, jusqu'à ce qu'il fut parvenu à faire une statuette de grandeur moyenne, de formes exactes. Des statuettes en plâtre de 28 centimètres de longueur sur 18 centimètres de-

largeur furent fabriquées d'après un moule. En grandeur naturelle, les proportions seraient de 84 centimètres de longueur sur 54 centimètres de largeur.



Statuette représentant feu Zaalberg

On conçoit qu'une statuette exécutée ainsi ne doit représenter que très approximativement le volume du corps gazeux de feu Zaalberg, de sorte que la conclusion que les auteurs en tirent : volume 52 litres et poids, environ 67 grammes, sont assez aléatoires.

En poursuivant leurs études, MM. Malta et Zaalberg apprirent de leur instructeur que certains médiums sont négatifs et d'autres positifs, c'est-à-dire que leur force électrique rayonnante présente ces caractères. D'après cette hypothèse, ils firent l'expérience suivante :

Nous avions pu nous convaincre depuis des années que *ce* médium *seul* était *incapable* de produire les mouvements des objets.

Un des côtés d'une petite table était isolé par une plaque de verre Les pieds de la table, également en verre, sont isolés du sol. Le côté isolé de la table fut mis en communication avec le pôle positif de la machine électrique de Wimshurst. Un médium négatif pose les mains sur l'*autre* côté de la petite table.

Effectivement, un mouvement de la table se produisit sur *demande* de l'examinateur, occasionné par l'homme force.

Cette observation, variée de différentes manières, fit admettre aux expérimentateurs que la force médianimique est analogue à l'électricité, ce qui leur donna l'idée de construire un instrument assez compliqué dans lequel serait seule employée l'énergie électrique.

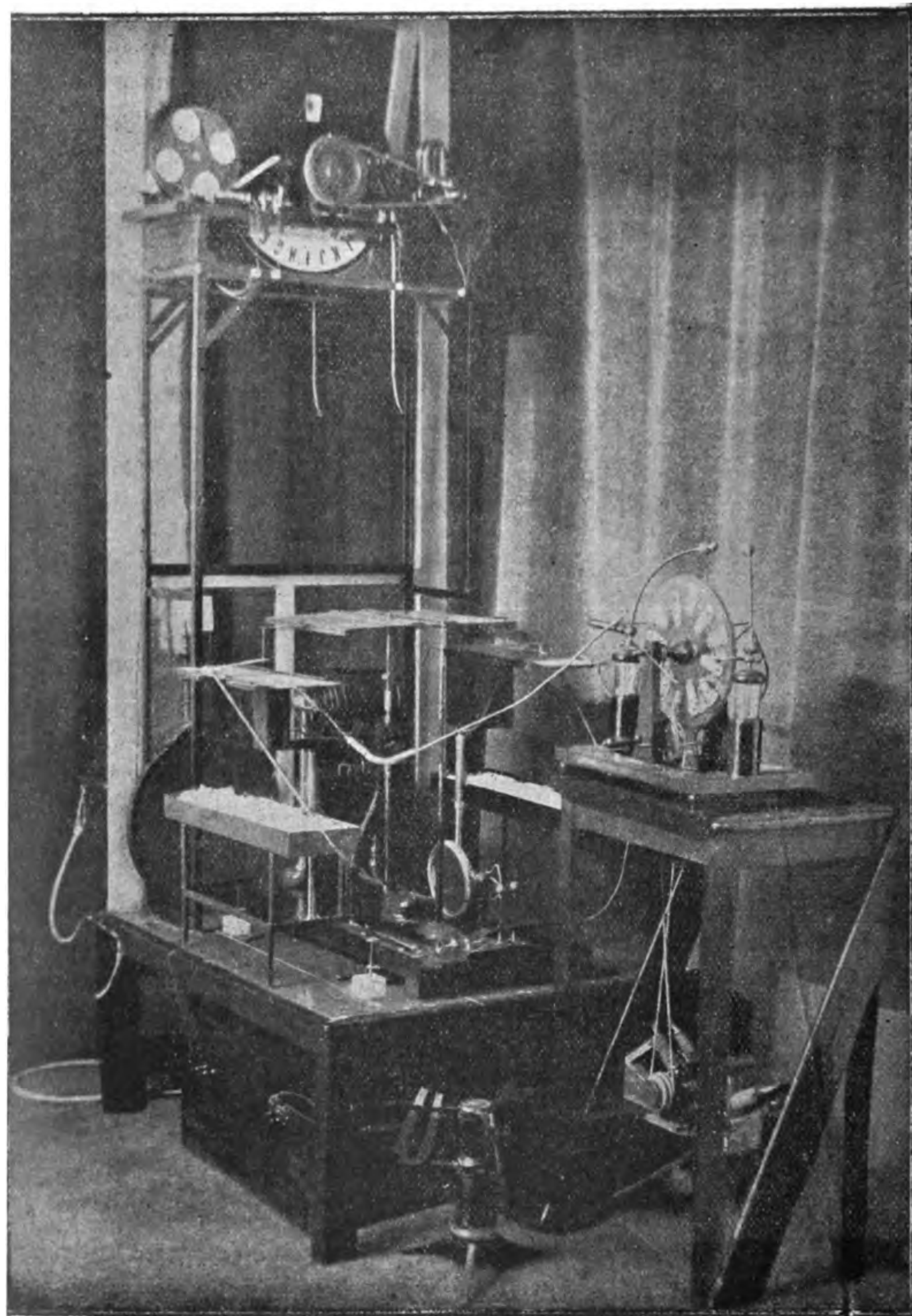
La description de cet appareil est très confuse, et il est fort possible que le résumé donné ici soit inexact sur certains points. Cependant voici ce quue nous avons cru comprendre. L'instrument comprend trois parties distinctes : 1° Un indicateur ; 2° Une clef ; 3° Un enregistreur.

L'indicateur serait une balance très sensible formée par une membrane tendue et qui, comme la table précédente serait en rapport avec deux conducteurs séparés par une substance isolante. Chaque partie communiquerait avec un des pôles de la machine de Wimshurst et pourrait être chargée, de manière à ce que la force électrique s'y accumule. La clef, grâce à un dispositif spécial, permet à l'homme-force d'interrompre ou de rétablir le courant, enfin l'enregistreur se compose d'un cadran mobile contenant les lettres de l'alphabet et d'un axe qui porte aussi toutes les lettres, de manière à imprimer celle qui est visible lorsque l'appareil cesse de tourner.

Lorsque l'homme-force veut donner une communication, il attend que la première lettre du mot devienne visible dans l'indicateur. Il ferme alors le courant au moyen de la clef, et la lettre s'imprime. Puis le courant étant rétabli, le disque alphabétique se remet en mouvement jusqu'à ce que la seconde lettre paraisse et soit imprimée au moyen des mêmes opérations, et ainsi de suite.

C'est ici que beaucoup de renseignements auraient été nécessaires pour nous dire si l'appareil, ainsi disposé, avait réellement fonctionné sans l'intervention d'aucun être humain. Ce n'est que dans ces conditions que l'on pourrait affirmer que le problème est ré-

solu. Malheureusement, les auteurs sont muets sur ce point essentiel et nous devons souhaiter qu'ils nous apportent des éclaircisse-



Le Dynamistographe

ments dans l'avenir, car leur travail si persévérant et si consciencieux mérite la plus sérieuse attention.

D'ailleurs, comme il fallait s'y attendre avec l'emploi de l'électricité statique, l'appareil ne fonctionne pas, ou très mal, par les temps humides et il est urgent de tenir compte d'autres circonstances que MM. Matla et Zaalberg signalent en ces termes :

Les essais préliminaires nous ont montré :

1° Que les résultats sont indépendants de la partie pondérable de l'être (l'homme-force) ; cette clef pourra donc être utilisée une grande partie de l'année.

2° Que diverses circonstances : l'installation, la différence de pression, la température, l'humidité de l'air, le potentiel de la terre, le magnétisme terrestre, la charge électrique de l'être, nécessitent des modifications diverses de l'ampérage et du voltage (en un jour et même en une heure). Il est donc indispensable d'avoir des courants de tensions diverses, selon les nécessités.

D'après cela, il semble que la présence des expérimentateurs ait été nécessaire, et dès lors, on se demande si l'énergie qui rayonne d'eux n'a pas été utilisée par l'homme-force, puisqu'il semble, d'après le texte, que M. J.-C. Zaalberg est lui-même médium. Poursuivons :

Il est nécessaire d'avoir un laboratoire installé de telle manière que la tension électrique reste constante *pendant deux heures*. Les appareils doivent être placés sur une pierre de fondation (de préférence dans une autre pièce) pour amortir les vibrations, et protégés par des armoires en verre qui empêcheront les courants d'air.

4° Il faut, pour faire ces expériences convenablement :

a Un psychomètre, pour mesurer la force rayonnante des médiums et pour faire des expériences comparatives au moyen des médiums et de l'électricité artificielle.

b Un électromètre pour mesurer la force du courant.

c Un appareil servant à déterminer l'intensité du magnétisme terrestre.

Que vient faire ici la force rayonnante des médiums, puisque le but poursuivi est de se passer d'eux ?

Ce sont toutes ces remarques, — et d'autres qu'il serait trop long d'énumérer — jointes aux étrangetés des communications de Zaalberg père, qui nous mettent en défiance contre les résultats annoncés par les auteurs. D'autre part, d'après les recherches de Crookes et de Varley, ingénieur en chef des lignes télégraphiques de l'Angleterre, il paraît que contrairement à ce que nous disent ces messieurs, il n'existerait aucune analogie entre l'électricité de la pile ou

des machines statiques, et le fluide des médiums. Il semble donc que le problème si passionnant de la communication purement physique avec l'au-delà ne soit pas encore résolu ; et si nous devons louer MM. Matla et Zaalberg pour leur persévérance et leur ingéniosité, il nous sera permis de leur demander des précisions en ce qui concerne la description de leur appareil et son mode de fonctionnement, avant d'admettre qu'ils ont atteint leur but. (1)

En terminant, nous répéterons que même s'il était établi que feu Zaalberg a pu se communiquer sans médium, cela ne nous obligerait pas le moins du monde à croire tout ce qu'il lui plaît de nous raconter sur lui-même et sur les autres hommes-force, car sans suspecter sa bonne foi, nous pouvons admettre qu'il se trompe en ce qui concerne son véritable état. Son seul témoignage ne suffit pas pour détruire les milliers d'affirmations contraires qui émanent d'esprits qui se sont manifestés dans le monde entier et qui ont donné des preuves de leur haut degré d'intelligence et de moralité.

Il semble bien qu'en raison de ses idées profondément matérialistes, cet ex opticien vit dans les plus basses régions du monde spirituel, puisqu'il est presque encore terrien par ses sensations. Qu'on en juge par la citation suivante d'une de ses communications :

Nous séjournons volontiers dans les *maisons* ; dehors nous souffrons du vent, de la pluie et du soleil ; tout là-haut, au-dessus du vent, il fait triste : c'est la solitude complète.

Si les esprits étaient des anges, nous pourrions travailler ensemble, mais ce n'est pas le cas.

Chacun vit pour soi ; certains esprits s'organisent en petites bandes. Nous observons souvent que les mauvais penchants des hommes *s'accentuent* dans cette deuxième forme de vie, c'est pourquoi il ne faut croire personne : ils mentent *volontairement* ou *non*, parce qu'ils ne peuvent pas, en général, comprendre leur nouvelle condition d'existence. Il faut toujours demander des preuves d'identité et contrôler aussi les données qu doivent toujours s'accorder avec les lois naturelles.

Nous ne possédons ici que notre corps, *nous sommes insexués* et n'avons besoin ni d'aliments ni de vêtements, ni de rien ; voilà pourquoi il n'y a pas d'autorité constituée, de religion ; nous n'avons donc pas de soucis et

(1) Il nous semble, d'après les expériences d'Ochorowicz, qui ont montré l'analogie générale qui existe entre la force médianimique et les divers rayonnements des corps radio-actifs, que c'est dans cette direction qu'il faudrait chercher. En mettant à la disposition des Esprits, des rayons α, β et γ, et en essayant si tous ensemble sont nécessaires ou seulement quelques uns d'entre eux, la question de l'appareil médianimique ferait un grand pas, de même que celle de la photographie des Esprits.

sommes entièrement libres. Il va de soi que nous sommes soumis aux lois naturelles, mais notre société libre est basée sur la loi fondamentale de la nature : LE DROIT DU PLUS FORT. (1)

Allan Kardec nous a fait connaître ces régions inférieures de l'Au delà, de sorte que les descriptions de feu Zaalberg ne nous surprennent pas. Souhaitons-lui d'en sortir le plus rapidement possible, afin qu'il découvre les splendeurs du monde spirituel qui lui sont encore cachées.

GABRIEL DELANNE.

L'Enfant brûlé

Le récit suivant, tiré des *Proceedings de la Société des Recherches psychiques*, est la reproduction d'un article du prof. J. Hyslop, paru dans *The psychological Review* de juillet 1898. Le lecteur ne méconnaîtra pas l'importance qui s'attache à de semblables témoignages.

« En juillet 1897, écrit J. Hyslop, Mme D. eut l'impression qu'une grande épreuve allait fondre sur sa famille. Elle ne pouvait s'expliquer le sentiment qu'elle ressentait ; le terme dont elle se servait en en parlant est celui qu'emploient les esprits religieux pour désigner les coups de la Providence. C'est bien ainsi que Mme D. l'entendait. Mais cette impression était trop vague pour la rapporter à un incident passé ou à venir. Mme D était en bonne santé ; rien dans son état physique ne pouvait expliquer ses craintes. Je ne dis pas qu'un médecin habile n'eût fini par découvrir quelque cause latente, mais le sujet n'avait conscience d'aucune espèce d'indisposition. A toutes mes questions elle a toujours répondu que les phénomènes auxquels elle est sujette se produisent presque toujours quand elle est en excellente santé, autant qu'elle peut en juger. En tout cas pendant toute la période que comprend ce récit, sa santé fut très bonne.

Pendant le mois d'août ses pressentiments se répétèrent fréquemment et devinrent si importuns que Mme D. en parla à son

(1) A quoi peut bien servir la force dans un monde où personne ne possède rien, n'a besoin de rien et vit librement ?

mari, qui me confirma le fait, ce qui établit qu'il n'y a pas eu illusion de la mémoire après les faits accomplis. Finalement, le sentiment devint si intense et si persistant que Mme D., comme c'est l'habitude pour les esprits religieux, chercha du secours dans la prière. Mais bien que cette ressource eût réussi dans d'autres cas, et dût réussir près d'un esprit si sensible à l'autosuggestion, elle fut cette fois sans effet.

Pour bien éclairer la question, il est nécessaire d'anticiper sur les événements, et de dire que la petite fille de Mme D , que j'appellerai Lettie, et qui avait alors un an et neuf mois, mourut le 2 décembre 1897, brûlée dans son berceau.

Du mois d'août au mois de décembre, lorsque Mme D., pensant à l'avenir de l'enfant, lui préparait de petits objets, une voix lui disait : « Elle n'en aura pas besoin. » Un jour, par exemple, Mme D. pensait qu'il faudrait une chambre à coucher pour Lettie quand elle serait plus grande, et s'inquiétait de la meubler, la même phrase se fit entendre. Ce n'était pas absolument une voix extérieure, ni une simple pensée, produit de l'imagination, mais cette voix intérieure que les psychistes connaissent bien, et que Mme D. distinguait des voix réelles, aussi bien que nous distinguons celles-ci de nos souvenirs. Cette voix avait le caractère de la réalité, sauf qu'elle ne provenait pas de l'extérieur.

Ce fait se produisit fréquemment, surtout deux semaines avant la mort de l'enfant. Mme D. avait projeté de tenir un journal, qu'elle donnerait à sa fille quand elle serait grande. Elle y avait écrit deux récits de nature à intéresser une petite fille. Mais pendant qu'elle les écrivait, la voix répétait : « Elle n'en aura pas besoin. »

La veille de la mort de l'enfant, cette même voix se fit entendre. Le matin de l'accident, Lettie courait dans la maison avec une paire de chaussures en mauvais état. Mme D. lui fit remarquer qu'elle devait avoir froid aux pieds, et pensa lui acheter des chaussures neuves. Au milieu de ses pensées, la voix dit encore : « Elle n'en aura pas besoin. » Il est bon d'ajouter que Mme D. avait déjà entendu cette voix, avant les premiers pressentiments dont nous avons parlé.

Une semaine avant la mort du bébé, Mme D. crut sentir l'odeur de brûlé pendant la nuit. Effrayée, elle alluma et s'assura qu'il n'y avait aucun danger. Elle ne trouva pas trace de feu, ni rien qui pût expliquer cette odeur. Mais depuis cette époque elle surveilla les allumettes, s'assurant qu'elles étaient à leur place et hors d'atteinte.

Elle leur donna la chasse, et poussa la précaution jusqu'à détruire toutes celles qui s'enflamment aisément. Un jour elle y fut poussée par une voix, qui lui recommandait de faire attention au feu. Comme la voix n'indiquait rien de positif, Mme D. ne pouvait imaginer que les précautions usuelles. Elle eut même l'idée de faire placer devant la cheminée un garde-feu, chose qu'elle n'avait jamais faite, de façon à empêcher les charbons de rouler pendant la nuit. Jamais elle n'avait eu de craintes de cette sorte, et elle n'avait aucune raison particulière de redouter le feu.

Le matin de la mort de l'enfant, pendant la prière, un autre incident se produisit. Au moment où l'on prie pour chaque membre de la famille, quand elle voulut prononcer le nom de Lettie, elle ne put y parvenir, bien qu'elle n'eût éprouvé aucune difficulté pour les autres enfants, et que semblable chose ne lui fut jamais arrivée.

Ce même matin, une heure avant l'accident, le besoin de détruire les allumettes devint tel chez Mme D., qu'elle se retourna et atteignit la boîte. Mais à ce moment elle réfléchit que son fils aîné allait rentrer et qu'il en aurait besoin pour allumer le gaz. Elle dit même tout haut : « Je les détruirai dès qu'il sera rentré. » Puis elle alla à sa besogne dans sa cuisine.

Vers dix heures, comme Mme D. mettait l'enfant dans son berceau pour faire son somme matinal, la voix habituelle lui dit : « Retourne le matelas », ce que Mme D. faisait d'habitude, sans que la voix le lui dise. Mais cette fois-là étant pressée, elle dit doucement à l'enfant qu'elle retournerait le matelas quand bébé aurait fait son somme. Puis elle descendit à son ouvrage. Un moment après, elle entendait les cris de l'enfant, courait à sa chambre, trouvait le berceau en flammes, et Lettie tellement brûlée, qu'elle succomba au bout de trois heures.

La seule manière d'expliquer l'accident est de supposer que l'enfant avait trouvé les allumettes, peut-être sur la cheminée, qu'elle avait joué avec, et mis ainsi le feu aux rideaux de son lit. Les deux autres enfants étaient absents ; l'aîné était en courses à la ville et le plus jeune à l'école. Il n'y avait pas de feu allumé à cet étage ; il n'y en avait qu'en bas, dans la cuisine et dans la salle à manger.

On peut noter aussi que depuis deux ou trois ans que la famille habitait cette maison, Mme D. avait souvent rêvé de berceau en feu, mais comme elle a de fréquentes visions, l'idée d'établir une relation entre cette vision et un accident possible ne lui était pas venue.

Voilà les faits antérieurs à l'événement en ce qui concerne Mme D., mais deux autres faits se rapportant à d'autres personnes établissent de singulières coïncidences avec l'accident. Le premier rappelle ce qui eut lieu pendant la prière pour la famille. Mme D. avait une sœur, qui habitait le Connecticut, à 70 mille de B., demeure de Mme D. Les correspondances étaient rares avec elle, et cette sœur n'était pas adonnée à la dévotion comme Mme D. Je dois ajouter aussi qu'elle se moquait des histoires de sa sœur et plaisantait sa dévotion exagérée. Mais quand elle apprit la mort de Lettie, elle vint à B. et raconta le fait suivant :

Une semaine avant l'événement, elle avait eu l'impression qu'une calamité pesait sur la famille, et elle avait éprouvé le besoin de prier pour chacun de ses membres, ce qui, ajoutait elle, n'était point dans ses habitudes. Elle avait prié pour tous ses parents, mais arrivée à Lettie, sa voix s'étrangla et elle ne put continuer. Finalement elle se décida à employer dans sa prière la locution « notre petite fleur » au lieu de Lettie, ce qu'elle fit le gosier serré. Elle s'était servi plusieurs fois de cette expression pour désigner l'enfant.

Le second incident est arrivé à une voisine des D. que j'appellerai Mme G. Dans l'après-midi de l'accident, cette dame était venue voir Mme D., et elle avait raconté que, la nuit précédente, réveillée par la crainte du feu, elle était descendue jusqu'à sa cave pour faire des recherches, et s'était écrié en remontant : « Oh! si notre bébé brûlait. » Son enfant avait le même âge que Lettie. Ce récit que je tiens de Mme D. m'a été confirmé par Mme G.

La nuit qui suivit l'enterrement, Mme D. ne put chasser de sa pensée l'image du petit cercueil et du tombeau. Voulant écarter cette impression pénible, elle demanda à Dieu la connaissance que son enfant était un Esprit et que le tombeau ne le contenait plus. Elle était alors chez sa sœur, et la famille était à la recherche d'un emplacement pour la sépulture. Quelques jours après cette prière, un matin en se réveillant elle songea à ses affaires de famille. Le soleil éclairait la chambre. Pendant qu'elle réfléchissait elle aperçut une forme près de son lit ; c'était la petite Lettie, les mains posées sur le lit et souriant à sa mère. Près d'elle était la forme d'une femme, entourant l'enfant de ses bras, comme pour la soutenir. Mme D. s'élança du lit et sans réfléchir, s'écria : « Bonjour Lettie. » Les deux formes disparurent. Elles étaient transparentes, les objets se voyaient au travers. La forme de la femme ne ressemblait à aucune personne connue de Mme D. Cette dernière conserva de cette

apparition un vif sentiment de soulagement. Pour elle, la Providence est venue à son aide dans son affliction.

A la fin de décembre, un nouvel incident très remarquable se produisit. Le petit garçon de Mme D. en fut le héros. Cette dame me le raconta d'abord, puis m'écrivit à ce sujet la lettre suivante :

5 janvier 1898.

« Vous m'avez demandé une note sur ce qui est arrivé à E. C'était le jeudi 30 décembre 1897. J'étais assise, je me reposais sur le canapé, le soir. Comme il le fait souvent, E. était grimpé sur moi, et se reposait aussi. Je ne sais à quoi je songeais, mais je suis sûre que ce n'est pas à l'accident, quand E. me dit : « Maman, est-ce que Lettie c'est de l'air à présent ? Est-ce qu'elle est faite en fumée ? » — « Pourquoi donc cela, mon chéri ? » — « Parce que je viens de la voir, j'ai mis mes bras autour, c'était comme de l'air. »

« Je n'essaie pas d'expliquer cela. »

E. D.

Je fis une enquête sur cet incident et ne trouvai pas trace qu'on ait rien dit à l'enfant qui pût lui donner de telles idées. Ce petit garçon n'a que quatre ans. Sa question frappa beaucoup ses parents, et même les embarrassa fort, car ils ont une vive répugnance pour l'explication qui semble en résulter. »

Tel est le récit du prof. Hyslop. Chacun en tirera naturellement une conclusion conforme à ses croyances. Quant au rédacteur des *Proceedings* on ne peut l'accuser de pécher par amour du merveilleux, car il conclut d'une manière assez inattendue, par une explication assez embrouillée dans laquelle intervient un certain automatisme sensoriel. Il est permis de croire qu'il a voulu surtout ménager la susceptibilité de ses savants confrères, si réfractaires, comme l'on sait, à toute notion claire, dès qu'ils se trouvent en présence des phénomènes mystérieux du Spiritisme.

G. Béra.

Comité d'études de photographie transcendantale

Séance du 19 Décembre 1912

Le 19 Décembre 1912, le Comité d'études de Photographie transcendentale s'est réuni sous la présidence du Dr Foveau de Courmelles, président du Comité.

Etaient présents : Dr Foveau de Courmelles, président du Co-

mité ; M. Emmanuel Vauchez, secrétaire général ; Mlle Dupin, secrétaire-adjointe ; M. Darget, trésorier.

MM. Delanne et De Vesme, Membres du Comité.

S'étaient fait excuser : Dr Le Mesnant des Chesnais, Dr Paul Joire, Membres du Comité.

La séance est ouverte à 5 heures.

1° Aucune observation n'étant faite relativement au procès-verbal de la dernière réunion, il est par suite adopté.

2° Les Membres présents examinent les résultats obtenus par les expérimentateurs et les chercheurs depuis la dernière réunion du Comité.

1° Un certain nombre de photographies d'ordre transcendantal obtenues par un très jeune médium Emmanuel Barquissau, âgé de 18 ans. Ces photographies sont présentées par le Commandant Darget, qui indique en même temps les circonstances dans lesquelles elles ont été obtenues.

La majorité des Membres du Comité fait observer que ces photographies très curieuses et très dignes d'intérêt ne répondent pas au fond au but que poursuit le Comité, puisqu'il se propose de récompenser l'auteur de photographies transcendantales obtenues *sans médium,* par des procédés rigoureusement scientifiques, à la portée de tous. Toutefois, tous les Membres présents reconnaissent que, tant que ces procédés ne sont pas trouvés, il est bon d'encourager les efforts de tout opérateur de bonne foi qui obtient des résultats intéressants, et pose ainsi des jalons sur la route qui doit mener à la découverte attendue.

2° L'ouvrage très intéressant de M. Fernand Girod : *Pour photographier les Radiations humaines*, publication de la bibliothèque générale d'Editions, Collection Vie Mystérieuse, 174, Rue St-Jacques. M. Girod donne en somme un recueil de tous les procédés qu'on peut employer — et qu'il a pour la plupart expérimentés lui-même — pour photographier les Radiations humaines. Ce travail témoigne d'un effort de synthèse très louable, et, bien que l'auteur n'ait étudié qu'un très petit nombre des radiations que la photographie transcendantale se propose d'enregistrer, il est présenté sous une forme concise et claire qui lui donne une réelle valeur scientifique.

Le Comité espère que M. Fernand Girod aura des imitateurs —

à moins qu'il ne continue lui-même le travail entrepris — pour l'étude des autres radiations d'ordre transcendantal.

3° Enfin le Comité se félicite des recherches persévérantes du Dr Okorowicz qui continue à expérimenter avec toute la rigueur et toute la précision scientifiques désirables dans le domaine des Sciences psychiques. Les qualités éprouvées de ce savant donnent aux résultats qu'il obtient une valeur indéniable.

En conséquence, les Membres du Comité proposent à l'unanimité d'employer une partie des revenus du capital réalisé par souscription, comme primes d'encouragement à ceux qui se sont signalés par leurs recherches : (1)

au Dr Ockorowicz, comme témoignage d'estime pour ses travaux remarquables dans le domaine des Sciences psychiques expérimentales, le Comité vote une prime de 500 francs.

à M. Fernand Girod, pour les recherches expérimentales sur les radiations humaines, une prime de 300 francs.

à M. Emmanuel Barquissau, pour l'encourager dans la voie des recherches où ses dispositions personnelles l'ont engagé, une prime de 200 francs.

3° Sur la demande de M. Delanne, avec approbation de tous les Membres présents, le Comité décide qu'à l'avenir tout Membre qui aura à communiquer des documents photographiques intéressants par leur caractère transcendantal, en enverra un exemplaire à tous les Membres du Comité 15 jours avant la réunion annuelle, de telle sorte que chacun puisse les étudier avant la réunion et se faire une opinion justifiée sur la valeur des documents présentés.

4° Le Commandant Darget, trésorier, fait connaître la situation financière du Comité ; elle se résume ainsi :

Au 19 Décembre 1912, le Comité d'études de photographie transcendantale possède : 1515 francs de rente 3 o/o amortissable.

832 fr. 35 de capital en espèces.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 7 heures 1/2.

La Secrétaire, Eugénie DUPIN.

Le Président, Dr FOVEAU DE COURMELLES

(1) Ajoutons : par leurs recherches originales, celles qui nécessiteront un travail personnel (*n. d. l. r.*)

Phénomènes stupéfiants

Filosophia della Scienza

publie, sous ce titre, une communication du professeur Tummolo, qu'il accompagne de la note suivante, qui aura l'approbation de tous les lecteurs. Nous dirons dès maintenant qu'il y a été répondu le mois suivant, par une lettre que nous reproduirons à la suite du présent article. Voici d'abord la note :

(Nous publions cet article uniquement par égard pour le professeur Tummolo, notre estimé collaborateur. Il est regrettable que, publiant des faits de la nature dont il est ici question, ils ne soient pas publiquement garantis par le témoignage des personnes que l'on dit y avoir assisté.

(Dans l'ordre de nos études, qui donnent tant de prises à la critique et même à la calomnie, il faut pour faire œuvre vraiment utile au progrès de la science dont nous sommes les vulgarisateurs, offrir tous les éléments indispensables à la garantie, sans l'ombre d'un soupçon, de la réalité objective des faits que nous voulons recueillir. Plus ils sont étonnants plus doit abonder la preuve directe.)

Voici maintenant le récit du professeur Tummolo :

Au cours de février dernier, dès que j'eus terminé mon installation dans cette petite capitale de la Campanie, je fis la connaissance de quelques spirites intelligents, entre autres, de l'excellent professeur Ernesto Masini auquel je fus gracieusement présenté, comme auteur d'œuvres spirites, par une personne instruite, qui, depuis ma plus tendre jeunesse, m'avait enseigné la langue italienne, l'histoire universelle et la Géographie.

Dès le début il m'apprit que je trouverais chez le professeur Masini un ami précieux, auquel je pourrais, avec une vraie satisfaction intellectuelle, communiquer mes idées sur les sciences psychiques transcendantales, en tenant compte de ses avis. Je suis convaincu que je ne me suis pas trompé dans mes prévisions.

De temps en temps, nous nous rencontrons au Cercle national de cette localité et nous causons surtout des phénomènes grandioses qu'il a observés, en présence d'un médium dont les facultés n'étaient pas inférieures à celles d'Eglinton, de Home, de F.Cook et des célèbres sœurs Fox. Dire qu'à l'époque où ils se produisaient, (il y a plus de vingt-cinq ans) j'étais à Caserta, complètement ignorant du spiritisme, discutant sur la littérature avec celui-là même qui servait de médium pendant la production de ces faits merveilleux !

Les phénomènes observés par le professsseur Masini sont si exceptionnellement merveilleux, qu'ils ne doivent pas rester ignorés. Aussi je crois devoir en parler dans cette Revue, après avoir fait connaître com-

ment se constituèrent en un petit *Cercle* les personnes qui, avec le professeur Masini, eurent souvent la bonne fortune d'observer cette merveilleuse phénoménologie.

Le professeur Masini ayant eu l'occasion d'affirmer la réalité du Spiritisme devant un personnage qui occupait dans cette ville un poste aussi élevé qu'honorable (je connais cette très honorable personne, séjournant encore actuellement à Caserta. Mais je ne puis publier ici son nom, ni celui des autres expérimentateurs qui observaient avec elle les phénomènes dont il va être question, car je n'y suis pas autorisé), il conçut, ainsi que les autres personnes présentes à cette conversation, le plus vif désir de rechercher parmi eux un médium pour organiser une série de séances spirites. Immédiatement eut lieu la première séance en présence de douze personnes et, dès le début, se produisirent les déplacements d'objets et les apports, des dégagements imprévus de parfums, le dédoublement des membres de celui qui se révéla médium, lorsque l'on vit en pleine lumière un de ses membres supérieurs agiter une sonnette apportée de la pièce voisine, tandis que le membre correspondant était, aussi bien que l'autre, parfaitement maintenu par les assistants voisins.

Après cette première séance, un petit cercle spirite fut formé sur les indications du producteur occulte des phénomènes, indications qui furent transmises au moyen de la *psychographie*.

La première chose à laquelle on dut penser fut la restriction du nombre des expérimentateurs, qui fut ramené à sept, que je serais heureux de nommer si j'en avais l'autorisation. Le médium était M. Carlo Pignoné, aujourd'hui défunt, auteur d'œuvres littéraires, dont plusieurs journaux italiens ont fait mention.

Un des premiers phénomènes qui suivirent l'organisation définitive du cercle, fut l'apport d'une espèce de statut, rédigé sur un parchemin sur lequel l'occulte opérateur écrivit en caractères roses les règles et des exhortations, tandis que des dessins étaient tracés en noir, pour illustrer les unes et les autres. Le parchemin se trouvait soigneusement enveloppé de deux étoffes ; l'une, intérieure, de soie écarlate, l'autre, externe, de laine noire.

Un soir, tandis que le médium se trouvait corporellement à Rome, un individu qui lui ressemblait d'une façon très singulière, mais en différait tellement par la stature et par le port qu'il était impossible à quiconque de l'identifier avec le médium lui-même, s'approcha de quelques unes des personnes faisant partie du petit cercle (parmi lesquels un avocat, un ingénieur et une haute autorité officielle de la ville), qui se trouvaient en ce moment à se promener en ville et se présenta à elles comme le double du médium. Il les accompagna ensuite chez le professeur Masini, où il prit du *vermouth* et causa environ pendant une heure, en pleine lumière. Comme on lui demandait s'il pourrait remplir toutes les fonctions des incarnés, il répondit affirmativement et ajouta : « et je pourrais même remplir celle de la génération. »

Vers la fin de cette heure, il déclara que ce soir-là, devant se trouver dans le train avec l'un deux (l'avocat), celui-ci s'endormirait, tandis que le train serait dans une période de grande rapidité, entre la station de Caserta et celle de Maddaloni, et que c'est alors, au moment de la plus grande vitesse, qu'il disparaîtrait. Ceci se réalisa de point en point. L'avocat avant d'arriver à la station de Maddaloni (qui vient aussitôt après celle de Caserta) se réveilla et se trouva *seul* dans le compartiment.

Le professeur Masini me dit ensuite que quelque certain qu'il fût d'avoir reçu la visite *du double du médium*, il voulut en être encore plus sûr. Dans ce but, feignant de douter, il dit, après l'incident, à la dame de la maison (qui espérait recevoir de Pignone une reste de compte de dix lire pour services qu'elle lui avait rendus) : « Vous avez eu tort de ne pas lui réclamer les dix lire ; il vous les aurait données. » Mais la dame lui répondit : « Ce n'était pas M. Pignone ; je ne pouvais donc réclamer de l'argent à qui ne m'en devait pas. »

Pour expliquer ce fait par un truc, il faudrait admettre l'existence d'un individu quelconque, semblable au médium, qui de sa propre volonté ou de celle du médium qui l'aurait poussé à truquer, serait parvenu à jouer le rôle de double du médium. Mais il resterait à expliquer sa disparition pendant la période de grande vitesse du train. Quant à un truc du médium lui-même, au moyen d'un masque ou autrement, on ne peut y songer, car non seulement, on m'assura qu'il était bien à Rome à ce moment, mais même que l'apparition était beaucoup plus frêle que le corps du médium, ce qui fut remarqué en pleine lumière.

Les faits qui se produisirent ensuite rendent ce fait d'autant plus digne de crédit, qu'on ne peut les expliquer que par l'hypothèse transcendantale.

Un soir, au cours d'une séance, l'opérateur occulte enjoignit aux assistants de se rendre tous à Naples, au Pausilippe, pour prendre part à un banquet, pendant lequel ils observeraient des phénomènes. Cet ordre fut exécuté et pendant le repas se présenta aux convives un individu qui fut reconnu pour l'avocat M... dont la présence parut importune à tous, parce qu'ils supposaient qu'un étranger intervenant au milieu d'eux, les phénomènes ne pourraient se produire. Mais l'avocat M.. les quitta vivement. Alors le médium, sous l'influence d'une intelligence mystérieuse, écrivit : « *Je ne suis pas l'avocat M..., mais son double et je vais reparaître.* » En effet, au bout de quelques instants, le soi-disant avocat reparut, mais *avec une apparence différente* et, après être resté à dîner avec eux et avoir révélé divers faits secrets de sa famille et parlé à l'oreille d'un des convives (qui n'a jamais voulu révéler à personne le secret à lui confié), il s'offrit à solder tous les frais du repas, en ouvrant un portefeuille plein de billets de banque ; *il disparut aux yeux de tous, en entrant dans un mur.* Cette dernière particularité, du plus haut intérêt, m'a été affirmée à plusieurs reprises ; ceci met hors de doute l'authen-

ticité du phénomène. Celle-ci est surtout démontrée par cette circonstance, que la petite assistance étant rentrée à Caserta de grand matin, se rendit chez l'avocat M... et là on apprit de la part de la maitresse de maison, sans qu'on eût fait aucune allusion aux événements de la veille, que l'avocat M... pendant la soirée précédente, avait été pris subitement d'un si mystérieux état de léthargie, qu'il avait été obligé de se mettre au lit et qu'il dormait encore ce matin-là.

Les convives n'avaient pas permis au mystérieux personnage de payer le repas ; ce fut l'occasion d'un phénomène encore plus démonstratif et plus merveilleux.

Quelques jours plus tard, pendant une séance médianimique, l'opérateur occulte enjoignit aux assistants d'écrire chacun une parole quelconque sur les marges d'une feuille de papier, puis d'enfermer celle-ci dans un étui, que l'on recouvrirait complètement d'une couche de cire à cacheter, de façon à former une sorte de second étui autour de celui qui contenait la feuille de papier. Ceci fait, à un jour fixé par l'intelligence occulte, l'un deux, le plus ancien, devrait se rendre, toujours par l'ordre de l'intelligence occulte à Florence, où du Ponte delle Grazie, uni à son ami Damiani, séjournant alors à Florence, il jetterait dans l'Arno, à dix heures du soir, la lettre susdite ; au même moment les autres sociétaires devaient se trouver dans une barque, se rendant de S. Lucia de Naples, au restaurant Donn' Anna.

Tout ceci ayant été exécuté selon les prescriptions, voici que tandis que les sociétaires, sauf le plus ancien qui s'était rendu à Florence, passaient en barque au niveau du Château de l'Œuf, avant d'atteindre le restaurant vers lequel ils se dirigeaient, ils virent venir d'en haut à leurs pieds, la lettre entourée de cire, toute mouillée, qu'ils ouvrirent dès leur arrivée au restaurant. Non seulement elle contenait des phrases dont le sens correspondait à chacun des mots écrits en marge par les assistants, qui reconnurent leur écriture, telle qu'ils l'avaient tracée avant de fermer l'étui, mais elle renfermait en outre cinquante lire en or, comme paiement aux convives de ce repas où le double de l'avocat M... avait offert de le payer.

Moi, qui ai connu Pignone, je puis bien affirmer qu'il n'aurait jamais donné cinquante lire, en admettant qu'il eût pu les posséder d'avance, pour simuler un phénomène. On n'aurait pas fait des voyages pour un truc de ce genre, qui n'aurait pu avoir d'autre but que de berner les expérimentateurs. Non, ceci ne se produisit pas, et il est bien réel que sept calligraphies diverses n'auraient pu être facilement imitées dans les vingt-quatre heures.

Dans le cercle se trouvait un *saint-Thomas*, qui voulant avoir une nouvelle preuve de la sincérité du phénomène du Pausilippe, auquel se rattache celui de la lettre, un jour qu'il se promenait avec l'avocat M..., commença à lui parler des faits intimes de sa famille, d'après les affirmations entendues de la part du double. L'avocat en fut profondément trou-

blé, car il ne pouvait s'expliquer comment des faits aussi secrets pouvaient être connus de quelqu'un d'autre, ce qui était la meilleure confirmation de la valeur du phénomène.

Plusieurs séances furent tenues à une heure avancée de la nuit dans une maison contiguë au théâtre de cette ville. Malgré l'existence d'un mur de séparation entre le théâtre et le local des séances, un fauteuil du théâtre fut apporté dans ce local par trois fois, et reporté chaque fois au théâtre à travers le mur de séparation. Ces phénomènes doivent être considérés comme sincères, s'étant produits de la façon la plus imprévue et la plus merveilleuse.

On obtint encore des apports de bouteilles, d'une statue qui fut ensuite reprise, tout cela à la pleine lumière, parce que la médiumnité de Pignone présentait cette spécialité *de ne pas craindre la lumière.* Une fois, à l'éclairage splendide d'une suspension, l'opérateur occulte ordonna à Pignone de sortir de la maison. Pignone n'avait pas eu le temps d'exécuter complètement cet ordre, car il se trouvait encore sur le seuil de la porte, *que son double apparut dans la salle des séances*, puis disparut au bout de quelques instants, tandis que le médium rentrait profondément ému, déclarant qu'il s'était vu auprès de lui-même.

A propos des apports, je n'ai pas insisté sur celui qui mérite une attention spéciale et que je voulais examiner à part. Il s'agit de l'apport d'une somme de cinquante lire que le médium, même s'il les avait possédés, n'aurait jamais consacrées à pratiquer un truc. Cette somme, sur les injonctions de l'opérateur occulte, fut envoyée à une dame inconnue des membres du Cercle, dont le nom et l'adresse furent donnés par le moyen de la médiumnité. Quelqu'un supposera peut-être que cette personne était connue du médium ou d'autres personnes ayant organisé le truc et auraient adopté ce moyen pour rentrer en possession de leur argent. Chacun pensera que c'était faire courir un bien grand péril à une telle somme. La lettre et l'argent suivirent leur destin à Palerme.

Le lecteur se demandera maintenant : pourquoi un médium d'une telle puissance est-il resté inconnu et n'a-t-il pas été utilisé par la science? Damiani, considéré comme un des plus notables spirites, a adressé au *Médium and Daybreak* la relation de quelques-uns des faits que je viens de signaler ; malgré cela la médiumnité de Pignone resta presque inconnue, parce que l'opérateur occulte recommandait constamment le secret aux assistants.

*
* *

Dans le numéro suivant de la *Filosofia della Scienza* nous trouvons la note et la lettre suivantes, à propos des phénomènes ci-dessus :

La note que nous avons insérée en tête de la relation du professeur Tummolo dans le numéro précédent a provoqué la lettre suivante du professeur Masini, de Caserta, que nous reproduisons volontiers. D'autres renseignements, de nature absolument privée, nous ont été donnés sur

l'autre personne encore vivante et qui se trouve dans l'impossibilité de se aire connaître, en raison de l'éminente situation politique qu'elle occupe. Mais nous pouvons affirmer aux lecteurs que cette dernière personne n'a jamais douté de la réalité des faits en question.

Voici la lettre du professeur Masini.

20 Octobre 1912.

Monsieur le Directeur de la Revue *Filosofia della Scienza*.

Cher Monsieur,

Permettez-moi de déclarer que l'article *Stupenda fenomenologia* du professeur Tummolo, inséré dans votre revue, fut révisé avec le plus grand soin et trouvé parfaitement exact quant aux faits observés par moi-même personnellement et par six autres observateurs, dont les seuls survivants sont moi-même et le personnage que je ne puis citer à cause des importante fonctions qu'il remplit dans cette ville. »

Signé : ERNESTO MASINI »

Pour la traduction : Dr DUSART.

La Théorie du Corps fluidique selon divers savants des temps modernes

§ I. — Les penseurs des XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.

La doctrine secrète des anciens philosophes de l'Orient s'est-elle transmise jusqu'à nos jours par l'intermédiaire de quelques savants, plus ou moins initiés aux sciences occultes, tels que Merlin l'enchanteur, Albert le Grand, Raymond Lulle, Roger Bacon, Pic de la Mirandole, Paracelse, Cornélius Agrippa, Jérôme Cardan, Jacob Bœhme ?... Les penseurs des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles paraissent l'ignorer pour la plupart, toutefois chez plusieurs on en retrouve quelques vestiges dans leurs écrits.

Paracelse désignait le corps fluidique sous le nom d'*Evestrum*, et les *occultistes du moyen âge* enseignaient que le *« fluide vital »* pénètre le corps humain tout entier, et qu'ainsi l'homme contient son *double éthéré*, un *corps astral*, à l'aide duquel il est capable d'agir énergiquement à distance (1).

L'hypothèse des « *esprits animaux* », soutenue par les *cartésiens*,

(1) Carl du Prel, *La Mort, l'Au-delà et la Vie dans l'Au-delà*, 24.

n'est peut être pas sans rapport avec la théorie du corps fluidique Descartes ne l'avait-il pas empruntée à Galien ?...

« Je crois avec la plupart des anciens, dit *Leibniz*, que tous les esprits, toutes les âmes, toutes les substances simples créées, sont toujours unies à un corps et qu'il n'existe jamais d'âmes qui en soient complètement dépourvues. » — « Je crois, dit encore le même philosophe, que *les bêtes ont des âmes impérissables et que les âmes humaines et toutes les autres ne sont jamais sans quelques corps*; je tiens même que Dieu seul, comme étant un acte pur, en est entièrement exempt (1) ».

Suivant *Charles Bonnet*, l'homme étant appelé à habiter successivement deux mondes différents, sa constitution originelle devait renfermer des choses relatives à ces deux mondes. *Le corps animal devait être en rapport direct avec le premier monde, le corps spirituel avec le second.*

Deux moyens principaux pourront perfectionner dans le monde à venir toutes les facultés de l'homme : des sens plus exquis et de nouveaux sens. Qu'on se figure Aristote observant une mite avec un microscope, ou contemplant Jupiter et ses lunes avec un télescope ; quels n'eussent point été sa surprise et son ravissement ! Quels ne seront point aussi les nôtres, lorsque, revêtus de notre *corps spirituel*, nos sens auront acquis toute la perfection qu'ils peuvent recevoir de l'auteur bienfaisant de notre être ! (2).

Dans la dissertation placée en tête du VIe livre de la *Messiade*, *Klopstock* exprime l'idée qu'il est bien vraisemblable que *les Esprits finis* dont l'occupation habituelle est de méditer sur les corps dont le monde physique se compose, *soient eux-mêmes revêtus de corps*, et qu'on doit croire en particulier que *les anges* dont Dieu se sert si souvent pour conduire à la félicité les mortels, auront reçu eux-mêmes *quelque sorte de corps* qui corresponde à ceux des élus que Dieu appelle à cette suprême félicité (3) ».

Fichte, le jeune, parle également d'un *corps éthéré*, *Heillenbach* d'un

(1) *Nouveaux essais sur l'Entendement humain*, 78, éd. Paul Janet.

(2) G. Delanne, *L'Ame est immortelle*, 29 et 30.

(3) cit. par le même, ib. 28.

métaorganisme et *Cudworth*, d'un *médiateur plastique*, substance intermédiaire entre l'âme et la matière.

Enfin, un éminent philosophe français du XIXe siècle, *Adolphe Garnier*, croit aussi que l'âme ne sera jamais sans quelque espèce de corps. » La faculté motrice dont l'âme est douée, dit-il, nous fait penser avec Leibniz que *l'âme ne sera jamais sans quelque espèce de corps* ; qu'elle aura toujours à conduire une étendue plus ou moins pure, *une sorte de matière transfigurée*, au moyen de laquelle elle continuera à percevoir les œuvres de Dieu et les enveloppes visibles des autres intelligences, ses semblables. Ainsi, loin de reculer devant cette seconde conséquence de notre théorie, nous nous y portons avec empressement, heureux de rencontrer sur cette route l'autorité de Leibniz, et convaincus que cette résurrection de la chair ou cette conservation d'un corps épuré doit donner plus de fermeté et plus de lumière à notre espérance d'une vie à venir (1).

§ 2. — L'Ecole occultiste

De nos jours, l'Ecole d'*Eliphas Lévi* et de *Papus*, qui prétend suivre la véritable tradition ésotérique conservée et transmise par les mages de l'Orient et les Occultistes du moyen âge, enseigne que l'être humain se compose de trois chose : *l'âme*, le *corps physique* et le *corps astral*.

Comme toutes nos sensations, toutes nos pensées, toutes nos actions, engendrent dans l'*astral* des impressions ou des images survivant à la mort, nous nous créons, par notre conduite, une sorte d'atmosphère morale qui influence nos déterminations futures, et selon sa nature, nous pousse plus ou moins énergiquement vers le bien ou vers le mal. C'est ce que les *Hindous* appellent le *karma*.

Si une bonne action est une nouvelle force pour un nouveau progrès, une mauvaise action nous excite à en commettre une autre, celle-ci une troisième et ainsi de suite. Notre perfectionnement est donc d'autant plus facile et plus rapide que notre conduite passée est meilleure, d'autant plus difficile qu'elle est plus mauvaise ; de telle façon que, s'il n'y a pas de peines irrémissibles et éternelles, les êtres dégradés et pervers ne peuvent sortir de l'abîme d'ignominie où les ont précipités leurs égarements, sans le secours des Es-

(1) *Traité des Facultés de l'Ame*, t. 1. 103, 4e éd.

prits supérieurs, mus par l'amour et la charité : *le karma survit à la mort et nous accompagne dans nos vies successives.*

§ 3. — Les savants expérimentateurs

En dehors des occultistes proprement dits, de nombreux savants indépendants se livrent depuis longtemps à de laborieuses recherches dans le domaine sans bornes de l'inconnu. Egalement éloignés de l'*incrédulité ignorante* qui nie tout, parce qu'elle n'a rien vu, et de la *foi aveugle* qui admet tout, parce qu'elle n'examine rien, ils procèdent à ces difficiles recherches avec toute la précision et toute la rigueur nécessaires pour rendre leurs *observations* et leurs *expériences* véritablement scientifiques.

Or, ils arrivent presque tous à cette conclusion : *l'existence du corps fluidique est une vérité qui s'impose.*

Ainsi M. le *Colonel de Rochas*, en terminant l'ouvrage sur « *l'Extériorisation de la Motricité* », annonce que dans un prochain livre intitulé « *Fantômes des vivants* », il exposera la *théorie du corps fluidique*, théorie qui, dit-il, admise par les philosophes de l'Orient et les Pères de l'Eglise, semble aujourd'hui se confirmer par des preuves objectives. Et dans un article publié dans les *Annales des sciences psychiques* (1er et 16 octobre 1910), après avoir déclaré que l'existence du *corps astral*, admise de temps immémorial en Orient, s'affirme par des expériences qui se font de plus en plus précises, *il fait connaître notamment six guérisons qu'il a opérées en agissant sur le corps fluidique extériorisé*, c'est-à-dire partiellement *dégagé du corps charnel.*

Pour lui, comme pour M. le Dr *Ochorowicz*, l'hypothèse d'un « *double fluidique* » paraît nécessaire pour l'explication des mouvements d'objets sans contact et à distance (1).

Elle s'impose aussi pour M. *de Bodisco*, chambellan du czar, qui écrit :

« Je n'hésite pas à déclarer que le *corps astral (ou psychique) est le plus important de tous les corps dans la nature*, malgré la persistance des sciences expérimentales à l'ignorer. Ce corps est gouverné par des lois dont l'étude portera la lumière dans bien des cœurs, cherchant à être consolés par une preuve réelle de la vie future. Ce corps

(1) *L'Extériorisation de la Motricité*, 168.

constitue la seule partie du corps humain qui soit impérissable, c'est le *zoo-éther*, ou matière primordiale, ou *force vitale* (1) ».

Le Dr *Baraduc* conclut également de ses expériences faites avec le magnétomètre de Fortin « que le corps humain mesuré par le poids, étudié par le microscope, est doublé d'un *corps intime fluidique* dans son essence et dont la valeur peut être appréciée par la différence ou le rapport entre les forces pénétrant à droite du corps et s'extériorisant à gauche, ce qui revient à dire que l'homme est complètement entouré d'une somme de forces radiantes, tandis qu'il renferme en lui un capital, réserve de force vitale, de nature fluidique (2). »

De même le professeur *César Lombroso*, jadis profondément matérialiste, est parvenu à reconnaître son erreur et à admettre avec la réalité du corps spirituel celle des Esprits, car on lit notamment dans la préface de l'ouvrage contenant le récit des expériences qu'il a faites avec le médium Eusapia Paladino : « Il ne s'agit pas, en effet, de purs Esprits, privés de matière, que notre imagination est incapable de concevoir, mais de corps dans lesquels la matière est si subtile et si affinée, qu'elle ne devient pondérable et visible que dans certaines circonstances spéciales. *Lodge*, dans son discours à la S. P. R. de Londres, compare les matérialisations aux phénomènes produits par le mollusque qui peut extraire de l'eau la matière de sa coquille, ou de l'animal qui peut assimiler la substance de ses aliments et la convertir en muscles, os, peau et plumes. De même ces entités vivantes qui ne se manifestent pas ordinairement à nos sens, quoiqu'elles restent en rapports constants avec notre univers psychique, *possédant une sorte de corps éthéré*, peuvent utiliser temporairement les molécules terrestres qui les entourent, pour confectionner une espèce de construction matérielle, capable de se manifester à nos sens (3).

« C'est un fait caractéristique pour tous les phénoménes occultes, dit à son tour *Carl du Prel*, qu'ils ne peuvent être expliqués que par l'*extériorisation du corps astral*, ou au moins par ses *effluves*. De

(1) G. Delanne, *ouv. cit.* 185.

(2) cit. p. Ed. Dupouy, *Sciences occultes*, 31.

(3) *Revue scientifique et morale du spiritisme*, 1907, p. 741 et s.

toutes ces démonstrations nous pouvons conclure qu'il faut expliquer l'anesthésie de la mort, de la même manière que s'explique l'état provisoire des somnambules, c'est-à-dire par l'extériorisation du corps astral. Outre donc que nous voyons par l'expérience au moment de la mort le corps se désanimer, nous devons admettre un second processus que nous n'apercevons pas parce qu'il est transcendantal, c'est la désincarnation de l'âme.

La mort est donc l'essentification odique de l'homme, car l'od est non seulement le porteur du principe vital, il est aussi le porteur de la force organisatrice, celui de la sensibilité, de la conscience et de la pensée. C'est donc l'être psychique tout entier qui prend part à l'extériorisation (1). »

En terminant son livre, le même auteur dit encore que « la magie forme la base scientifique du spiritisme, parce que l'agent magique, c'est justement l'homme intérieur et occulte — le corps astral — qui est tout ce qui restera de nous après la mort. Le problème de la magie est donc au fond identique avec celui de l'immortalité ! Tous les deux sont soumis à la même condition, celle de l'extériorisation de l'homme psychique du corps physique. Cette séparation a lieu partiellement et provisoirement par la magie, totalement et définitivement à la mort. Le dernier mot dans la magie — le corps astral — est donc le premier mot de l'immortalité et du spiritisme. Le corps astral, avec sa conscience transcendantale, est l'agent dans les deux cas : tant dans les fonctions occultes des vivants, que dans le cas normal des fantômes spirites. »

Dans *La Magie*, il émet aussi l'opinion que la pensée et l'organisation doivent être attribuées à une âme unique, parce qu'elles ne se présentent jamais séparées. « Il n'y a pas de pensée sans organisation ; pas d'organisation sans pensée, écrit-il (2) ».

Pour le philosophe de Munich, le corps fluidique est donc non seulement le principe de la vie organique et l'agent essentiel des phénomènes extraordinaires du magnétisme et du spiritisme, mais aussi le principe substantiel de la pensée et constitue l'homme spirituel tout entier.

(1) ouv. cit., 29 et 30.

(2) t. II, 13-16.

Il confond ainsi deux principes nettement distincts révélés par l'observation en chacun de nous, la force consciente, essentiellement active par elle même, avec l'agent absolument aveugle des phénomènes purement physiologiques, c'est-à-dire l'âme avec le corps fluidique, confusion que ne font point Gabriel Delanne, Léon Denis et tous les disciples d'Allan Kardec, ou le Dr *Edmond Dupouy* qui conclut à la fin de son travail sur les *Sciences occultes* :

« Il y a dans l'être humain trois éléments : *L'âme, le corps physique et la matière organisée.* En d'autres termes, l'homme est un esprit incarné.

« La matière est composée d'éléments anatomiques *recevant le principe de vie d'une force inhérente au corps psychique. Tous les phénomènes physiologiques sont sous la dépendance de cette Force*; c'est elle qui règle les manifestations vitales, qui détermine les actions physico-chimiques de l'organisme.

« Le corps psychique n'est pas limité à l'enveloppe cutanée. Il est constamment entouré d'effluves lumineux, visibles pour les sujets sensitifs ou médiums. Il peut s'extérioriser chez ceux-ci dans un champ neuro-dynamique indéterminé, et se manifester dans des conditions particulières, par divers phénomènes psychologiques ou de médiumnité.

« Cette force peut se produire dans le champ neuro-dynamique, soit seule, soit alliée à une force de même nature, provenant d'un ou de plusieurs corps psychiques en état incomplet ou complet d'extériorisation. Elle détermine dans ces conditions des phénomènes médiumniques ressortissant à l'animisme ou au spiritisme, et dans certains cas, à l'un et à l'autre.

« Le corps physique est intimement lié à l'Ame, de laquelle il reçoit les facultés supérieures constituant son essence à elle, l'intelligence et la volonté, et qu'il peut extérioriser avec ses attributs propres, comme il peut dans certaines circonstances extérioriser la matière à l'état radiant. »

M. *Delanne,* l'éminent directeur de la *Revue Scientifique et morale du Spiritisme,* enseigne très bien que *le périsprit est le modèle suivant lequel la matière s'organise* pour la confection du corps physique, *l'agent qui possède les lois organogéniques,* « l'idée directrice » dont parle Claude Bernard, c'est-à-dire le canevas fluidique dans lequel

est tracé le dessin idéal de l'organisme et qui assigne à chaque élément sa place, sa structure et ses propriétés (1).

Il professe encore que *les souvenirs se gravent d'une manière indélébile dans la substance impérissable de ce corps subtil,* qu'il compare fort heureusement à une sorte de phonographe enregistrant et conservant toutes nos sensations comme toutes nos pensées, sous formes de traces et de mouvements vibratoires (2).

Nous sommes heureux de nous trouver pleinement d'accord avec lui sur ces divers points.

Nos vues diffèrent toutefois sur la question de la *force vitale,* qu'il croit distincte du corps fluidique et qu'il considère comme une simple modalité de l'énergie universelle, au même titre que la chaleur, l'électricité ou la lumière (3).

Mais cette divergence est peut-être moins profonde qu'il ne semble au premier abord, car ce savant reconnaît que *la force vitale seule ne saurait expliquer la forme, la hiérarchie systématisée de tous les organes, leur synergie en vue d'un effet commun,* l'intervention du périsprit étant à ses yeux indispensable pour cela (4). Or, n'est-ce admettre ainsi implicitement que le corps spirituel est l'agent principal de la vie organique?... Si l'existence d'une force vitale distincte des agents physico-chimiques s'impose absolument, n'est-ce pas surtout parce qu'il faut rendre compte de ces faits essentiellement vitaux?...

Quant à *Léon Denis,* il est en tous points d'accord avec G. Delanne. Au milieu de l'incessante rénovation moléculaire du corps charnel, « il subsiste en nous, dit-il notamment, une forme fluidique originelle, compressible et expansible, qui se maintient et se perpétue. C'est en elle, sur le dessin qu'elle présente, quoique invisible à nos sens, que viennent s'incorporer, se fixer, les molécules de la matière grossière. Le périsprit est comme le moule, le canevas fluidique de l'être humain. C'est pourquoi, lorsque la séparation s'effectue à la mort, le corps matériel s'affaisse aussitôt, se dégrade et se décompose (5). »

(1) L'*Evolution animique*, 46-50.

(2) ib., 59-62. V. encore *Le Spiritisme devant la Science*, 272-281.

(3) L'*Evolution animique*, 40-46.

(4) ib., 46.

(5) *Christianisme et Spiritisme*, 225 et s. V. *Après la mort* 191 et s. : *Dans l'Invisible*, 31-38.

Ainsi de nombreux savants contemporains, habitués à la méthode expérimentale, non moins prudents que perspicaces, sont absolument convaincus de l'existence du corps fluidique.

Ils fondent principalement cette conviction sur :

1° Les témoignages des sensitifs ou voyants ;

2° L'extériorisation de la sensibilité ;

3° L'extériorisation de la motricité et diverses manifestations spirites ;

4° Les apparences de fantômes de vivants et d'Esprits désincarnés.

1° — Témoignages des voyants

Sous les noms de *sensitifs* ou *de voyants,* on désigne les personnes possédant la *vue spirituelle* — appelée encore *seconde vue*, *double vue, lucidité, clairvoyance* — c'est-à-dire la faculté de voir à travers les corps opaques même les choses éloignées, de lire la pensée et d'annoncer parfois les événements futurs.

Cette faculté se manifeste à des degrés divers de puissance, soit à l'état normal, soit plutôt pendant le *somnambulisme naturel, l'hypnose, l'extase,* alors que l'esprit est plus ou moins dégagé de la chair et se trouve débarrassé du voile matériel et grossier qui cache entièrement au commun des mortels les fluides impondérables et les principes des choses.

Les sujets doués de ce pouvoir extraordinaire ont existé de tout temps et chez tous les peuples, comme l'enseigne l'histoire des religions, du magnétisme et du spiritisme.

Tous les grands fondateurs de religions, une foule de saints personnages, d'ascètes, de sages et de philosophes ont eu des visions merveilleuses et des communications directes, sinon avec Dieu même, du moins avec des anges, des Esprits supérieurs, qui les inspiraient, les guidaient et les soutenaient durant leur pénible mission sur la terre. Voilà pourquoi ils ont affirmé avec tant de fermeté, tant d'assurance, l'existence du monde spirituel et révélé des vérités si sublimes. Krishna, Hermès, Zoroastre, Moïse, Elie, Isaïe, Jérémie, Daniel, Jésus et Jeanne d'Arc étaient incontestablement des voyants de premier ordre. La Pythonisse Théoclès, Empédocle d'Agripente, Socrate, Apollonius de Tyane, Saint Paul, Saint Jean l'Evangéliste, Saint François d'Assise et Sainte Thérèse sont égale-

ment au nombre des plus fameux visionnaires de l'antiquité et du moyen-âge.

Parmi les plus célèbres des temps modernes, on cite notamment Mme Hauffe, qui est surtout connue sous le nom de *Voyante de Prévorst*, dont la biographie a été écrite par le savant Dr *Kerner*, son médecin (1).

Mad. Hauffe voyait les Esprits sans être endormie et assurait que *l'âme après la mort conserve un « esprit nervique » qui est sa forme et son enveloppe.* « Les âmes, disait-elle, n'ont point d'ombre. Leur forme est grisâtre, leurs vêtements, ceux qu'elles ont portés dans ce monde, mais grisâtres comme elles-mêmes. Les meilleures ont seulement de grandes robes blanches et semblent planer, tandis que les mauvaises marchent péniblement. Leurs yeux sont tous étincelants. Elles peuvent non seulement parler, mais produire des sons, tels que soupirs, frôlements de soie ou de papier, coups sur des murs ou des meubles, bruits de sable, de cailloux ou de chaussures traînées sur le sol. Elles sont aussi capables de mouvoir les objets les plus lourds et d'ouvrir ou de fermer les portes. »

(*A suivre*)

FERDINAND VÉRAND.

L'Evolution de la Guerre

Les hommes primitifs, autant qu'on peut s'en rapporter aux traditions, se battaient par gloriole, pour s'amuser, pour voir qui d'entre eux serait le plus fort, le plus adroit, le plus courageux. Ils avaient cela de commun, ainsi que beaucoup d'autres choses, avec es jeunes animaux, qu'on voit souvent lutter ensemble.

Ces guerres n'étaient pas très meurtrières, les hommes n'ayant encore inventé que peu au point d'armes. Il y avait des blessés, parfois quelques morts, un ou deux, comme dans les guerres italiennes du moyen-âge, racontées par Machiavel dans son *Histoire de Florence*.

(1) V, *la Voyante de Prévorst*, par le Dr Kerner ouv. trad. en français p a le Dr Dusart et publié sous la direction du colonel de Rochas.

Ce genre de combat, avec plus ou moins de modifications, a traversé les siècles. Il existait encore en Bretagne au temps de mon enfance. La cérémonie se passait surtout les jours du tirage au sort et du conseil de révision.

De cet usage il nous reste les matches de boxe, avec cette différence que, jadis, les acteurs étaient plus nombreux que les spectateurs et que ceux-ci ne payaient pas leurs places, tandis qu'aujourd'hui il n'y a plus que quelques acteurs, ce qui prouve que chacun de nous tient d'autant plus à sa guenille, qu'il la considère comme tout son bien.

Plus tard, ou plutôt dès la même époque, le but des batailles fut la beauté. Les hommes se battaient pour conquérir des femmes (des Sabines) ou pour reconquérir des beautés qui avaient été ravies par une autre tribu. C'est ainsi que, pour les beaux yeux de la belle Hélène, les roitelets grecs se mirent en campagne et firent à ses ravisseurs, les Troyens, une guerre de dix ans et que les Troyens préférèrent voir saccager leur pays, détruire leur ville, plutôt que de rendre aux Grecs l'objet du litige.

Un jour vint ensuite où le principal motif des guerres fut d'ordre religieux : *Tu n'auras pas mon Dieu* ou *j'aurai le tien*. Mais alors la guerre devint sérieuse et sanguinaire. La mise en jeu en valait la peine. Que d'hécatombes ont été faites pour ce motif, si l'on en croit la Bible et les autres histoires de l'antiquité ! Mme Roland a dit : « Liberté, que de crimes on commet en ton nom ! » On peut aussi bien dire : « Seigneur Dieu, que de massacres on a perpétrés pour la prétendue gloire de ton nom et pour le profit de tes ministres ! »

Nous croyons être corrigés de ces erreurs et revenus de ces barbaries ; nous nous considérons comme bien supérieurs à nos aïeux, au point de vue moral, parce que les nations modernes ne lèvent plus d'armées — ou du moins bien peu — pour reconquérir Hélène ou pour convertir les infidèles à notre Dieu ; nous n'avons même plus de Dieu.

Notre supériorité, sous ce rapport, est-elle aussi fondée qu'on le suppose ? Il est certain que les motifs des guerres modernes sont très différents de ceux des guerres anciennes ; mais valent-ils mieux ? Dénotent-ils chez nous des sentiments plus élevés ?

*
* *

Nous avons aujourd'hui deux sortes de guerres : les guerres *internationales*, entre puissances de mêmes races et civilisations, et les guerres *coloniales*, que nous faisons aux races que nous considérons comme inférieures.

Quel est le motif des guerres coloniales ?

On sait que le prétexte est de civiliser ces peuples plus ou moins barbares ; naguère il consistait à les christianiser, comme si la christianisation et la civilisation pouvaient s'opérer par la violence. Mais il ne faut pas confondre les prétextes avec les vrais motifs.

Si l'on en juge par notre conduite, par nos actes, et non par nos paroles, on reconnaît vite que notre vrai motif est d'asservir les vaincus, de les exploiter, c'est-à-dire de les contraindre au travail et de leur ravir la meilleure part du produit sous forme d'impôts et de taxes de toutes sortes.

En un mot, la politique coloniale n'a pas d'autre but que de créer, à nos dépens aussi bien qu'à ceux des colons et des indigènes des colonies, des débouchés à nos *factionnaires* (les militaires professionnels, les officiers), à nos *fonctionnaires* et à nos *actionnaires* (les soumissionnaires des fournitures et entreprises de l'Etat).

Les guerres internationales (entre nations européennes) paraissent tomber en désuétude. Il y a bientôt un demi-siècle qu'on n'en a pas eu. Mais ce n'est pas que nous soyons meilleurs ni plus justes que par le passé : la paix armée est la meilleure preuve du contraire ; c'est 1° que nous sommes trop lâches pour prendre l'offensive et 2° que les gouvernants ont peur de perdre leurs places. La crainte du peuple est la seule raison de leur sagesse ; sagesse peu noble.

Ce que nous n'avons pas le courage de faire, d'autres, mi-civilisés, mi-barbares, les peuples balkaniques l'ont entrepris. Quel est le vrai motif de cette nouvelle prise d'armes ? Voici celui que donnent les journaux.

L'Autriche et la Serbie sont en guerre de tarifs. L'Autriche ferme ses portes aux produits serbes : porcs, bêtes à cornes, grains, pruneaux, etc. etc. Cela gêne la Serbie, qui se trouve obligée de chercher d'autres débouchés à ses produits. Dans sa colère, au lieu d'attaquer l'Autriche, la Serbie attaque la Turquie, afin de s'ouvrir une

sortie sur la Méditerranée, de s'emparer d'un port turc, qui lui permettra d'exporter ses porcs.

Le conflit est, comme on voit, d'ordre économique, comme, d'ailleurs tous les conflits modernes. Où la philosophie matérialiste domine, il ne peut pas en être autrement. Comment résoudre ce conflit ?

L'Autriche a-t-elle droit de refuser les produits serbes ? Céla ne paraît pas douteux. — Elle fait ainssi tort à la Serbie. — Pas plus, pas même tant qu'à elle-même, puisque, les produits s'échangeant contre d'autres produits, en empêchant les produits serbes d'entrer l'Autriche empêche du même coup ses propres produits de sortir.

La Serbie n'a donc qu'à choisir entre : 1° faire la guerre à l'Autriche pour la contraindre à accepter son bétail, ses grains, ses fruits ; 2° démontrer par les faits et le raisonnement à l'Autriche qu'elle se fait tort à elle-même, en refusant les produits serbes ; 3° en attendant, chercher d'autres côtés le placement de ses produits par des moyens pacifiques.

*
* *

Au lieu de faire l'un de ces choix, la Serbie s'est tournée contre la Turquie, plus faible que l'Autriche, et veut lui prendre un port.

La guerre actuelle a donc un motif économique et, de plus, ce motif reposa sur une fausse conception économique. C'est ce qu'a bien mis en évidence M. Yves Guyot, dans le *Journal des Economistes* du 15 novembre 1912.

La plupart des difficultés entre l'Autriche-Hongrie et la Serbie viennent, dit-il, de l'esprit protectionniste. C'est la guerre douanière avec l'Autriche qui a fait mûrir chez les Serbes la pensée et le projet d'avoir un port sur la mer Adriatique. Une union douanière entre la Serbie et l'Autriche serait beaucoup plus utile aux deux pays que leurs rivalités économiques.

La Serbie peut d'ailleurs se passer plus facilement que l'Autriche de cette union douanière. Et elle s'en passe effectivement.

Pendant qu'en Autriche la hausse des prix des denrées augmente la misère et le mécontentement du peuple, la Serbie exporte son bétail, ses grains, ses pruneaux par la voie du Danube.

La Serbie, dit encore M. Yves Guyot, se plaint beaucoup de n'a-

voir pas de débouchés sur la mer ; mais elle a le Danube, voie internationale et neutre ; elle fait remonter ses pruneaux et ses marmelades pour l'Allemagne jusqu'à Ratisbonne et elle fait descendre ses porcs jusqu'à Braïla et Constanza pour être embarqués sur la mer Noire. Un Français, M. Bigeon, de Bordeaux, achetait déjà 40.000 à 50.000 porcs par an aux abattoirs de Belgrade. Il s'engagea à acheter 160.000 porcs abattus par an, plus que n'en importait l'Autriche. Un accord fut passé entre lui et le gouvernement serbe. L'engagement fut loyalement tenu de part et d'autre. Aujourd'hui que le gouvernement serbe et M. Bigeon ont repris leur liberté, celui-ci continue d'exporter de la Serbie environ 80.000 porcs par an. Les chiffres de la douane n'indiquent pas qu'ils viennent en France, pour cette excellente raison que nos droits de douane en rendent l'importation difficile et que notre gouvernement ne tient pas moins que celui de l'Autriche à rendre la vie chère ; M. Bigeon les expédie dans d'autres pays.

On voit que la Serbie n'est pas aussi bloquée qu'elle le dit et que nos journaux le croient, et que la possession d'un port sur la Méditerranée n'est pas de première nécessité pour elle.

*
* *

La guerre présente n'avait donc pas de raison d'être plausible, même contre l'Autriche, à plus forte raison contre la Turquie.

La concurrence s'exerce assez largement — peut-être trop — dans l'industrie maritime pour que les frais de transport soient réduits au minimum ; et le métier de marin n'est pas si doux et si lucratif qu'on ne puisse le laisser exercer à ceux qui veulent bien s'en charger et qui y sont engagés. Alors, quel est donc le vrai motif de la guerre turco-balkane ?

Je n'en vois pas d'autre que ce que Novicow a appelé la *Kilométrite*, cette maladie aiguë et chronique de l'esprit gouvernemental qui consiste à croire que les grands Etats sont supérieurs aux autres, d'où il suit que chaque gouvernement veut reculer toujours ses frontières, comme Pyrrhus, et se croit capable d'administrer un toujours plus grand empire.

Les gouvernants ne voient pas que, plus un Etat s'agrandit, plus il a de points de contact avec les autres et, par conséquent, plus il y a danger de litiges, plus aussi il est difficile de les résoudre; et enfin, plus il est malaisé de se défendre et hasardeux d'attaquer.

Ils ne voient pas non plus, ce que prouve l'expérience de tous les temps, savoir que les petits Etats, concentrés sur eux-mêmes sont les plus peuplés, les plus industrieux, les plus heureux, les plus puissants, aux points de vue moral, économique, financier et même, au besoin, au point de vue guerrier.

Ne pas voir des choses si simples, qui sautent aux yeux de tous, c'est être très borné d'esprit, ou gravement atteint de la Kilométrite, qui est le délire des grandeurs des peuples.

Nos motifs de guerre ne sont donc pas plus raisonnables que ceux des anciens. On pourrait même presque soutenir que ces motifs deviennent de moins en moins nobles, de plus en plus mesquins, hypocrites et méprisables, et qu'à cet égard notre prétendu progrès n'est qu'une illusion, un leurre.

Le but des guerres modernes est d'ordre économique, et il repose sur une fausse économie, qui ne peut s'expliquer que par ignorance ou par mauvaise foi.

Par ignorance ? Les dirigeants et diplomates sont tous chargés de diplômes. Il faudrait donc, ou que, sitôt sortis des Ecoles, ils eussent oublié les sciences économiques et sociales qu'on y enseigne ; ou que leurs professeurs, se perdant dans les abstractions et les subtilités scolastiques, aient négligé d'enseigner à leurs élèves les choses utiles pour se borner aux inutiles ; ou les deux à la fois.

Je laisse aux lecteurs de choisir entre ces alternatives, car je ne puis supposer que les gouvernants soient de mauvaise foi.

ROUXEL.

Correspondance

Paris le 27 décembre 1912.

Monsieur le Directeur (1)

Pris à partie par M. L. Chevreuil, dans le dernier numéro de votre revue, je vous demande la permission de lui répondre dans le numéro suivant, afin que vos lecteurs ne s'imaginent point que je suis aussi embar-

(1) Nous insérons cette lettre, bien que nous n'y soyons pas obligés, M. Meunier ayant le premier attaqué M. Chevreuil. Une fois donnée cette preuve d'impartialité, nous considérons que, pour nous, la discussion est close.

(*N. d. l. r.*).

rassé que mon adversaire voudrait bien le leur faire croire, pour établir que je n'avance rien qui ne puisse se prouver, documents en main.

Dans mon travail : *Le Spiritisme. Faut-il y croire* ? paru ces jours-ci, et que les *Nouveaux Horizons de la Science et de la Pensée* avaient publié par chapitres, je fais, c'est bien vrai, grief à M. Chevreuil d'être un spirite singulièrement intolérant et étonnamment crédule. Je dis (page 73 de l'ouvrage) :

« Pour un spirite, discuter le spiritisme est un crime ; proposer ou soutenir, pour expliquer les phénomènes, une hypothèse autre que celle qui lui est chère, est un acte qui place celui qui s'en rend coupable au ban de la société.

« Je n'exagère pas. Demandez plutôt à M. Chevreuil, le violent polémiste qui, chaque mois, dans la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*, « éreinte » et qualifie d'ignorants les hommes qui ne partagent point ses extraordinaires illusions, et dont certains sont cependant remarquables par leur intelligence et leurs travaux. M. Chevreuil est le plus crédule et — naturellement — le plus intolérant de tous les spirites, ce qui n'est pas peu dire. »

Ayant lu ce passage, M. Chevreuil bondit : « Quoi ! Que dit-on ! Qu'ose-t-on dire ! Voilà qu'on veut encore pourfendre le spiritisme en ma personne ! Holà ! mes amis, il va falloir fortifier nos cœurs et ceindre nos reins ! (*sic*). Et M. Chevreuil, donnant l'exemple, fortifie son cœur, ceint ses reins et... prend sa plume pour écrire à M. Jollivet Castelot, directeur des *Nouveaux Horizons*. Il lui dit tout d'abord que j'écris des inepties — mais c'est là du miel, sous la plume de M. Chevreuil, nous l'allons voir — puis il me met au défi : 1° de démontrer, preuves en mains, sa crédulité ; 2° de démontrer, toujours preuves en mains, qu'il est intolérant. Et après s'être écrié : « Je n'ai jamais reproché à MM. Richet, de Rochas, Ochorowicz, Flammarion, Flournoy, Morselli, etc., leurs déclarations d'antispiritisme » il me dit : « Citez les noms des hommes remarquables que j'ai éreintés et qualifiés d'ignorants. C'est une chose que vous ne pourrez jamais faire ».

A cette mise en demeure, n'ayant pas à ma disposition la collection des chroniques de M. Chevreuil, je répondis à mon contradicteur qu'il suffisait, pour juger, de se reporter à cette collection. M. Chevreuil ne saurait dit-il, se contenter aussi aisément ; et, de ce que je ne lui cite aucun exemple de son intolérance et de sa crédulité — qui sont de notoriété publique cependant — il triomphe bruyamment et dans sa joie exubérante, il exerce son esprit à faire des mots sur les pots et sur les cruches.

Pour rafraichir sa mémoire et rendre un peu de calme à ses nerfs, je lui apporte quelques exemples sur lesquels il pourra méditer.

Chose qu'il trouvera certainement savoureuse : l'un de ces exemples, que je puise, non dans un pot, ni même dans une cruche, puisque c'est dans un de ses propres articles, retrouvé fort à propos au fond d'un tiroir

l'un de ces exemples donc intéresse précisément M. Morselli, à qui M. Chevreuil, dans sa lettre aux *Nouveaux Horizons*, affirme — l'imprudent ! — n'avoir jamais rien reproché. Rien reproché ! Vous voulez rire, M. Chevreuil !

Voici :

Dans l'un des numéros de la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* de l'année 1908, je crois (car je ne possède qu'une simple coupure), aux pages 18 et suivantes (il sera facile, avec ce renseignement, de retrouver le corps du délit dans la collection de la revue), s'étend un long article, signé L. Chevreuil, intitulé : *Psychologie de l'antispiritisme*, et presque exclusivement consacré à Morselli.

On y trouve d'abord, à l'adresse de M. Harduin, le regretté chroniqueur du *Matin*, les quelques lignes suivantes :

« Parlez spiritisme devant un imbécile et, avec le sourire stupide qui est obligatoire en la circonstance, il vous répondra : — Ah, ah !... on n'a qu'à appeler Socrate ou Jules César, oui je connais ça. Parlez de spiritisme devant M. Harduin, il vous répondra la même chose ».

— Vous êtes un imbécile dit — sans rire —, M. Chevreuil à M. Harduin.

Puis, se tournant vers nous qui, tout de même, en demeurons muets de de surprise, il murmure :

— Hein ! suis-je tolérant...

Poursuivons la lecture du même article retrouvé.

Ah ! voici un mot aimable pour M. Jules Bois :

« Comment douter de la réalité de Katie King après l'exposé si clair de William Crookes, qui nous montre que Florence n'a pu jouer ce rôle. Cela n'empêche pas un (*sic*) Jules Bois de nous faire la réponse du *Loup et l'Agneau*, si ce n'est elle, c'est donc sa sœur ! Cette réponse contient en elle seule plusieurs absurdités ».

— Non, mais suis-je tolérant ! s'écrie M. Chevreuil.

Lisons encore. Nous voici enfin à M. Morselli (que M. Chevreuil n'a jamais attaqué,ne l'oubliez pas). Voyons alors quel genre de compliment il a su lui tourner. Les voici :

« C'est une chose assez remarquable qu'un homme (il s'agit de M. Morselli) qui jette le soupçon sur toute une série de faits, en s'appuyant sur le témoignage des détraqués, ne tienne aucun compte des témoignages de haute valeur, quand ils sont favorables aux mêmes faits ».

Comment dire plus aimablement à M. Morselli qu'il est plutôt de mauvaise foi...

Mais continuons notre lecture :

« La suggestion par l'image a une grande puissance, M. Morselli ne manque pas d'y recourir. L'inévitable substitution de mains nous est représentée en deux tableaux ; mais nous autres spirites, nous comptons pour quelque chose le sens de la vue et du toucher, et, quand une main

s'absente, là où devrait être un pouce nous sentons un petit doigt, ces messieurs, eux, ne se fient pas à leurs sens ; ils les remplacent par des appareils auxquels ils ne se fient pas davantage, puisque M. d'Arsonval n'a pu se faire une conviction. Encore un chez qui l'induction doit primer l'observation, puisque ayant enfermé une table dans une *table-étui*, dont les quatre pieds étaient creux, il déclare que le doute subsiste. Je suis bien sûr qu'en commandant cet étui à son menuisier, M. d'Arsonval pensait en lui-même : — si la table sort de là, la preuve sera décisive ! Mais voilà ! — La preuve décisive, tant qu'elle n'était qu'expectante, est devenue douteuse, sitôt réalisée. — Voilà qui éclaire d'un certain jour la psychologie antispirite ; étrange, étrange, étrange !! »

Donc, M. d'Arsonval, lui aussi, est un homme de mauvaise foi. Etre aimable envers deux savants dans un paragraphe de quelques lignes, c'est presque un record, M. Chevreuil !

M. Morselli n'en a pas fini d'être accablé par les démonstrations respectueuses que M. Chevreuil, chacun le sait, a l'habitude de prodiguer aux savants. Il se retourne vers lui :

« M. Morselli ne tombe pas dans ces exagérations ; mais il prétend ne regarder qu'Eusapia seulement ; le reste viendrait contredire une induction qu'il a tirée d'avance, il s'en débarrasse d'un coup d'épaule ».

« Seconde accusation de mauvaise foi à l'adresse de M. Morselli. En voici une troisième, un peu plus loin, à peine quelques lignes plus bas :

« Voilà pourtant l'arsenal où notre savant professeur va puiser ! Quant aux contrôles, dont témoignent des témoins gênants, il les enjambe d'un pas ferme. »

En voici nne quatrième (il s'agit d'une photographie spirite sur laquelle MM. Morselli et Chevreuil ne sont pas d'accord) :

« Ah! mais par exemple, s'écrie celui-ci, l'échantillon que M. Morselli met sous nos yeux est abominable et ridicule. On demeure stupide en voyant l'éminent professeur vous donner cette épreuve comme exemple d'un effet optique surprenant, obtenu par artifice. C'est lamentable et ridiculement mauvais ; sans être photographe ni prestidigitateur, je me fais fort d'obtenir beaucoup mieux. Le savant aliéniste, directeur de la clinique des maladies mentales à l'Université de Gênes, est visiblement en proie à une hallucination, non collective, qui lui fait trouver réussie une photographie, par la seule raison qu'elle a été faite pour le bon motif. »

Lisons encore et nous tombons sur une cinquième accusation de mauvaise foi :

« Vous voyez la force de l'illusion qui pénètre jusque dans l'âme des aliénistes, et s'y fait jour inconsciemment, au point qu'ils invoquent le témoignagne des prestidigitatateurs qui leur sont favorables, et même de ceux qui leur sont défavorables, en les affirmant dans un sens contraire à celui qu'ils ont dans la réalité. N'en déplaise à M. Morselli, etc.

Et, quelques lignes au-dessous, pour appuyer un peu plus, cette phrase significative et brutale :

« Voilà comment on fait parler les morts dans un sens opposé à leurs propres jugements. »

Ainsi ce n'est plus seulement de mauvaise foi que M. Morselli est accusé par notre polémiste. Il est accusé de faire des faux. C'est, pour qui sait comprendre ce qu'il lit, écrit en toutes lettres.

M. Chevreuil, qui écrit tout cela sans broncher, affirme, sans broncher davantage, qu'il n'a jamais adressé à M. Morselli le plus petit reproche à raison de ses sentiments antispirites. Que serait-ce grand Dieu ! s'il lui en avait adressé quelqu'un !

Il serait certainement facile, pour presque tous les hommes en vue, grands savants ou écrivains notoires,, qui combattent le spiritisme, de placer sous les yeux de M.Chevreuil des morceaux de prose,signés de son nom, et qui ne le cèdent en rien, pour la courtoisie, à celui dont je viens, sur sa demande pressante, de lui rappeler quelques passages ; je pourrais, notamment, lui citer certaine chronique consacrée à M. Gustave Le Bon et que M. Chevreuil termine en disant que ce savant venait de manquer une belle occasion de se taire, ce qui donne une idée parfaite de l'urbanité de tout le morceau. Mais contentons-nous — avec M. Chevreuil, je pense ? — du seul article ayant trait à M. Morselli et dans lequel, on l'a vu, ce savant est traité d'homme de mauvaise foi et de faussaire, M. d'Arsonval, d'homme de mauvaise foi seulement (il est vrai que l'article ne lui était pas spécialement consacré...) et MM. Harduin et Jules Bois, tout simplement et respectivement d'imbécile et d'idiot (il est vrai que ces deux écrivains n'ayant rien à voir en l'affaire que traitait M. Chevreuil, celui-ci ne leur devait aucun présent...)

Et concluons que si l'on ajoute à ces termes le qualificatif de « cruche » dont M. Chevreuil me gratifie dans son article de décembre dernier, on est bien obligé de reconnaître que, pour être un écrivain tolérant, mon adversaire n'en possède pas moins un répertoire fort honorable et très suffisant d'épithètes viriles des mieux choisies.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

GEORGES MEUNIER.

P.-S. — Je crois ne pas devoir insister sur le chef de crédulité. Tout, dans ce domaine, est, en effet, question d'appréciation. Et lorsque comme M. Chevreuil passe son temps à le faire, on rompt des lances en faveur des frères Davemport, et que dans le même temps on se dit peu enclin à la crédulité, les contradicteurs n'ont plus qu'à se taire...

G. M.

Un dernier mot

Le lecteur qui aura lu ce réquisitoire, en aura senti tout le vide. C'est tout simplement le droit à la discussion que l'intolérance de M. Meunier me retire. Mais, d'abord, relevons cette misérable accusation de crédulité qui n'est qu'une pétition de principe ; car, si j'ai défendu les frères Davenport, ce n'est qu'en citant les rapports des experts en prestidigitation qui leur sont entièrement favorables, et en donnant le texte même des réponses de ces jeunes gens qui sont écrasantes pour leurs détracteurs. M. Meunier pourra-t-il nous dire quelle connexité existe entre une accusation de crédulité et le fait d'exhiber des documents authentiques ? — Si c'est là la seule preuve de crédulité qu'il puisse relever à l'encontre du plus crédule de tous les Spirites, avouez qu'il était bien embarrassé ; il fallait même être à court d'arguments.

Pour le reste, je devrais m'abstenir de relever une accusation dont les lecteurs ont déjà senti l'indigence ; mais, comme l'article, tripatouillé par M. Meunier, remonte à six années déjà, ils en ignorent le contenu. Qu'ils me permettent donc de leur signaler quelques perles de cette réponse.

M. Meunier renverse les rôles ; il m'a attaqué ferme et, dans sa réplique, il se prétend *pris à partie*. J'ai parlé de certaines inepties, couramment attribuées au spiritisme, et rééditées par M. Meunier, et celui-ci prétend que je l'accuse d'avoir écrit des inepties. J'ai nié avoir mis M. Morselli plus bas que terre, et il me fait dire que j'affirme ne lui avoir pas fait, même, un reproche. J'ai regretté qu'un esprit original, comme M. Harduin, se soit abaissé à ramasser des lieux communs couramment employés par les imbéciles, et il assure que j'ai dit à M. Harduin : — *Vous êtes un imbécile.*

Pour M. J. Bois, c'est autre chose. J'ai bien le droit de dire que, en présence du compte rendu de W. Crookes, son explication serait inepte. C'est la logique qui veut cela, entre les deux versions il faut choisir ; M. Meunier me fait un crime d'avoir opté pour W. Crookes.

Mais le néant de cette réponse apparait surtout dans les prétendues accusations de mauvaise foi soulevées, par moi, contre MM. Morselli et d'Arsonval. Comment... ! dire que l'expérience de M. d'Arsonval était probante, c'est l'accuser de mauvaise foi parce que j'ajoute qu'il n'a pas tiré de ce fait les conclusions qu'il comporte... ! Evidemment, pour M. Meunier, la tolérance consisterait dans une adoration muette. Qu'il se retourne donc contre M. Flournoy qui a écrit que ces mêmes expériences étaient écrasantes pour les interprétations normales, mais que ces messieurs s'étaient arrangés pour que cela n'apparût point dans leur rapport.

Voilà qui est bien plus grave !

— Faut-il continuer... ? — Il m'est arrivé de trouver mauvaise une imitation de photographie spirite que M. Morselli a jugée bonne. Il pa-

rait que je n'avais pas le droit de le dire ; cela a été cité comme une preuve d'intolérance. Il faut être vraiment à court d'accusation pour trouver celle-là.

Il y a mieux encore, J'avais répondu, à une affirmation légère de Morselli, en citant un texte authentique du prestidigitateur Bellachini, qui le contredisait absolument... donc..., prétend M. Meunier, j'accuse Morselli d'avoir fait des faux. Et voilà comment l'homme embarrassé trouve le moyen d'affirmer que je passe mon temps à traiter d'hommes de mauvaise foi, d'ignorants, de faussaires, d'imbéciles et d'idiots, des savants respectés. J'aurais honte d'insister ; que le lecteur juge. Pour M. Meunier, je suis le plus intolérant de tous les spirites, ce qui, ajoute-t-il, n'est pas peu dire, mais en lisant son réquisitoire, le lecteur jugera que ce dernier avait vraiment trop peu de choses à dire, c'est le néant.

L. CHEVREUIL.

Echos de partout

Les Nouvelles Revues

C'est avec plaisir que nous saluons l'apparition de deux nouvelles Revues, qui sont publiées par les Sociétés psychiques de Genève et de Nice.

La Revue Suisse des Sciences psychiques paraîtra tous les mois, son prix est de 5 francs pour la Suisse et de 6 francs pour l'Etranger. Les abonnements sont reçus par M. Ch. E. Piguet, 2 rue des Délices, à Genève. Le nº de décembre est fort intéressant. Les expériences de typtologie racontées, par M. A. Testuz nous donnent de nouvelles preuves que les communications contiennent parfois des indications qui sont ignorées des assistants, témoin les renseignements sur des opérations chimiques données à un groupe qui ne connaissait pas la chimie. M. L. Martin,dans une étude très bien faite,montre par l'étude de quelques faits tirés de l'ouvrage du Dr de Sermyn, combien l'hypothèse du subliminal est notoirement insuffisante pour indiquer,par exemple, comment une simple mèche de cheveux, suffirait à faire agir une table et à indiquer à quel endroit se trouvait une bague perdue. L'extraordinaire, c'est que des hommes sérieux se payent de semblables niaiseries.

M. Piguet,le distingué président de la *Société psychique de Genève*, a résumé très heureusement les arguments philosophiques et historiques que nous possédons en faveur de la réincarnation. Un compte-rendu sommaire de la conférence de M. Delanne au Victoria Hall, le 21 novembre dernier,termine ce numéro qui fait bien augurer de l'avenir.



C'est sous le titre de *Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Nice* qu'a paru le premier numéro de cette publication qui se propose d'étudier : Le psychisme, le spiritisme, l'Occultisme, la théosophie, les religions comparées, le magnétisme, l'hypnotisme, le dédoublement, la clairvoyance,la psychométrie, les médiumnités,l'astrologie, la Magie,etc. Le siège social est 7 Avenue de la gare à Nice. Le prix du N° est de 0,25 cent.

Sous la direction habile et compétente de M. le D[r] Breton, la nouvelle Revue sera certainement une tribune impartiale, du haut de laquelle toutes les opinions pourront se faire connaître. Voici le sommaire qui montre l'éclectisme de ce nouvel organe :

Origine de la Société; ses travaux, son but. Les Sciences psychiques, par Sedir. Des Prisons de Cristal par Bourgeat. Ce qu'est la Théosophie par Mme Nabonnand. Sursum Corda par M. Moutonnier. Le Magnétisme est une science,par le D[r] Durville. Une expérience de Magie par M. Lancelin. Deux cas d'obsession aiguë par le D[r] Moutin. Religions comparées. Notes sur les signes symboliques de la couverture.Pourquoi sommes-nous sur la terre par le D[r] Arnulphy. La mémoire et la transformation des êtres,par le D[r] Demonchy. Les enfants prodiges. Toujours. L'os de la Résurrection,etc.

Souhaitons bonne chance et longue vie à nos nouveaux confrères qui viennent grossir les rangs des défenseurs du progrès sous toutes ses formes.

Les Conférences

La salle de la Société d'encouragement à l'Industrie était remplie,le 29 décembre dernier, par une foule venue pour entendre Mme Blanche Barchou, traiter du Spiristisme.

La conférencière, dans un langage élevé,a exposé les principes de notre doctrine et montré quelle salutaire influence morale il est appelé à exercer lorsque ses enseignements seront mis en pratique dans le peuple. Le féminisme a grand intérêt à s'inspirer de nos théories, qui démontrent clairement qu'il serait injuste que la femme fût inféodée à l'homme, son rôle ici-bas étant équivalent à celui de son compagnon. Mme Barchou ne veut pas, avec raison, que l'on confonde spiritisme et spiritualisme. Le premier, en admettant la communication avec ceux qui sont dans l'au-delà, est une science positive, affranchie de tout dogmatisme, alors que le spiritualisme n'est qu'un acte de foi.

La morale du Christ reste toujours le guide le plus sûr pour nous élever vers la spiritualité.

La parole claire de Mme Barchou, l'émotion communicative qui se dégageait de sa profonde conviction, ont entraîné les applaudissements du public choisi qui était venu pour l'entendre. Nous ne doutons pas que le

même succès accueille partout notre dévouée sœur en croyance pendant la tournée qu'elle entreprend à travers la France.

***

M. de Vesme a fait, le 22 décembre, à la *Société Universelle d'Etudes psychiques*, une très intéressante conférence sur *les chevaux pensants d'Elberfeld*. Après avoir rappelé les faits que nos lecteurs connaissent au sujet des facultés de langage et de calcul que possèdent les élèves de M. Krall, notre confrère établit un rapprochement curieux entre ces chevaux et les médiums. Ce serait la subconscience qui dicterait les réponses des uns des autres.

Sans doute, l'automatisme subconscient est concevable comme explication, mais celle-ci ne saurait être générale, car il existe des cas cités par Aksakof où des enfants ont écrit sans l'avoir appris ; de même M. le Dr Dusart et M Delanne ont connu des personnes totalement illettrées qui donnaient des communications intelligibles.

Quelle que soit l'interprétation à laquelle on s'arrête : intelligence naturelle, faculté subsconsciente ou même médiumnité véritable, il est certain que ces faits ouvrent à la psychologie les plus vastes horizons et l'on n'est pas étonné de l'émotion soulevée un peu partout par ces sensationnels quadrupèdes.

***

A Nancy, au mois de novembre dernier, M. Fernand Girod a montré d'une manière très élégante les rapports du magnétisme et du spiritisme et comment le vrai phénomène spirite ne peut être produit que par une intelligence désincarnée. L'*Etoile de l'Est*, en rendant compte de cette conférence écrit :

« Cette thèse fut développée par M. F. Girod avec un véritable talent. Il a terminé par des projections représentant notamment des expériences de spiritisme, photographiées au moment où les divers phénomènes se sont produits. Les assistants, très nombreux, ont, à plusieurs reprises témoigné leur intérêt et M. le colonel Collet s'est fait leur interprète en félicitant le conférencier. »

***

Puis au mois de décembre, dans la même ville, ce fut le tour de M. le commandant Darget. Parmi les clichés qui passèrent devant les yeux du public, les plus curieux et les moins faciles à contester sont ceux qui ont trait à la photographie des formes de la pensée. On sait que dans cette voie M. Darget est un véritable initiateur. Nos lecteurs connaissent depuis longtemps toutes les formes de ce phénomène qui leur ont été maintes fois exposées dans cette Revue. La photographie spirite n'a pas été oubliée dans cet exposé fait, dit L'*Etoile de l'Est*, « avec une rondeur toute militaire. . Le conférencier a été très sympathiquement accueilli et l'auditoire s'est associé par des applaudissements aux félicitations qui lui ont été adressées par M. le colonel Collet qui présidait la séance ».

Le Spiritisme et la grande presse

Sous le titre : *Notre enquête sur l'Au-delà*, la Revue JE SAIS TOUT, publie dans son numéro du 15 novembre dernier une série d'interviews de MM. Pierre Loti, Edmond Branly ; Gabriel Delanne ; Papus ; Ct D. A. Courmes ; C. de Vesme ; le Dr Alb. Carpentier ; F. Girod ; Meliès et Caroly.

L'article de M. Arnyvelde relate impartialement les réponses qui lui ont été faites, mais à propos du défi du Dr Charpentier au sujet des mouvements d'objets sans contact, qu'il déclare impossibles, il eût été instructif pour le public de publier les photographies obtenues à l'*Institut général Psychologique*, en présence de M. Branly, et les graphiques qui les accompagnent dans le rapport de M. Courtier. La série des clichés de M. le Dr Ochorowicz est non moins démonstrative, tandis que la question, telle qu'elle est présentée, semble encore indécise. Quand donc mettra-t-on enfin sous les yeux du public *toutes* les pièces du procès.

De même lorsqu'un prestidigitateur quelconque affirme ne pas croire aux phénomènes spirites, pourquoi ne pas lui opposer les déclarations de ses confrères qui se sont reconnus impuissants à simuler les lévitations de tables, lorsqu'ils étaient placés *dans les mêmes conditions que les médiums ?* Les déclarations de MM. Hereward Carrington, Bagally, Feilding ou de M. Rybka eussent fait bonne figure dans cette enquête. Espérons que dans l'avenir, les enquêteurs ne commettront pas de semblables omissions, lorsqu'ils auront une connaissance plus complète de la question qu'ils sont chargés de traiter.

La Vie Mystérieuse nous apprend que *Paris-Journal*, le grand quotidien, a décidé de consacrer tous les vendredis une page entière de son organe aux questions psychiques. C'est M. Donato qui aura la direction littéraire et scientifique de cette sorte de supplément. Le jour où une rubrique semblable existera dans plusieurs des grands journaux, notre cause fera de rapides progrès, car il ne lui manque qu'une chose : c'est d'être connue davantage.

Littérature de l'Au-delà

Nous empruntons à notre excellent confrère *Le Messager* de Liège, le récit suivant :

Une jeune fille de New-York, Miss Etta de Camp, vient de publier successivement chez un éditeur américain plusieurs ouvrages qui lui auraient été dictés de l'au-delà par l'esprit du fameux romancier Franck R. Stockton.

Miss Etta de Camp, dans une interview reproduite dans *Nos Loisirs* et que nous empruntons, comme nous l'avons dit, au *Véritable Almanach du Merveilleux*, explique comment elle fut amenée à écrire ces ouvrages qui remportent, paraît-il, le plus vif succès : — « De ma vie je n'avais vu de médium et jamais je n'avais entendu parler d'esprits ni des conversations qu'on peut entretenir avec eux, lorsque — c'était à la fin de janvier

1909 — je lus dans un journal qu'un certain William T. Stead allait venir à New-York donner des expériences d'« écriture automatique ».

Je posai le journal et me mis à réfléchir pour essayer de deviner ce qu'on pouvait bien désigner par « écriture automatique. »

Puis, machinalement, je pris un crayon, du papier et, sans savoir ce que je faisais, j'attendis... D'abord rien ne se manifesta en moi, puis je sentis un frisson se propager de mon épaule au bout de mes doigts, comme si j'avais touché une batterie électrique. A mon grand étonnement, mon crayon commença à se mouvoir. Je le regardai, fascinée, car j'étais absolument certaine de n'être pas responsable des mouvements qu'il faisait. Mon bras et mes doigts semblaient détachés de mon corps et paraissaient ne pas m'appartenir.

Ma main, qui se mouvait avec aise et légèreté,ne traçait, au début,que des ronds et des lignes sans signification. Puis j'écrivais des mots, mais en caractères indistincts. Le diner étant servi, je posai les feuilles dans un tiroir. (Je me suis demandé depuis pourquoi je ne les avais pas mises dans la corbeille à papier.)

Je ne racontai à personne ce qui s'était passé mais à la même heure, le lendemain, je repris feuilles et crayon et recommençai à écrire des mots illisibles. Le troisième soir, même chose : Je m'écriai alors : « Si quelque esprit désire communiquer avec moi, il devrait bien écrire de façon que je puisse lire. »

Bientôt, je commençai à distiguer les mots : « bientôt », « caractère », « maison », et, à partir de ce moment, l'écriture, devenue lisible, exprima une pensée.

Je reçus des messages d'un Indien nommé *Pied-Noir*. Puis d'un La Fayette (était-ce le grand ?) Puis d'un autre Indien *Trois-Plumes*.

L'écriture était, chaque fois, entièrement différente. Les trois esprit m'ont dit que c'était par les lois de la vibration qu'ils étaient capables de m'atteindre...

Quand j'écris, mes nerfs sont tendus, mais je suis très calme et j'ignore absolument quel sera le prochain mot jusqu'à ce qu'il apparaisse sur le papier.

Le 23 mars 1909, la main (je sens décidément que je ne peux pas dire ma main) écrivit ceci :

« Nous vous amenons l'esprit d'un auteur qui désire que ses nouvelles soient écrites. »

Rien de plus concernant la personnalité de l'auteur.

Puis le lendemain :

« L'esprit de l'auteur qui désire voir ses nouvelles écrites par vous est ici. Son nom est Franck R. Stockton. »

Puis l'écriture changea et je lus sous ma plume :

« Je suis Franck R. Stockton. J'ai beaucoup de nouvelles que je voudrais voir publiées. Je suis heureux de pouvoir les écrire par votre intermédiaire.

J'en ai une qui s'appelle : « Qu'ai-je fait de ma femme ? » Nous allons commencer. »

A ce moment, j'éprouvai un malaise intense au front, entre les deux yeux. Pendant quelques minutes, la souffrance était si intense que je me levai, marchai et criai :

« Je ne puis supporter cela. Je ne puis écrire pour vous si je dois souffrir de cette façon. » Je pensais devenir folle. Heureusement, cela ne dura que peu de temps. Après avoir écrit, *en une séance et sans aucune rature*, la première nouvelle, je n'ai plus jamais souffert.

Quand j'eus terminé, je ne me rappelai pas une des phrases, pas un seul des mots que ma plume avait tracés !

Et depuis j'ai continué, ouvrière inconsciente, à écrire toute l'œuvre posthume du grand romancier... »

La Société Unitive

On nous annonce de Paris la formation de la *Société Unitive* dont le but est d'unir en une vaste fédération toutes les personnes qui visent à l'amélioration pratique de la vie, ou qui s'y intéressent, quel que soit d'ailleurs leur point de vue spécial.

S'adresser, pour les statuts et tous renseignements, au délégué général M. Albert L. Caillet 240, rue de Rivoli, Paris.

Une affiche de M. Valabrègue

Nous recevons de M. Valabrègue, une affiche avec la proclamation que voici :

UNION SPIRITUALISTE. — L'U. S. fait appel à toutes les sociétés existantes, religieuses ou spititualistes, pour combattre le matérialisme *sur le terrain Scientifique.*

Les Sciences montantes (Sciences psychiques) prouvent la réalité de la *survie* et donnent *un démenti éclatant* à l'hypothèse matérialiste qui est la plus colossale erreur des temps modernes.

L'instituteur, nourri d'athéisme et de matérialisme, ne peut que balbutier une morale sans efficacité, sans, force, qui nous donne les *anormaux*, les *amoraux*, les *névrosés*, les *alcooliques* dont le nombre, toujours croissant, *épouvante nos Gouvernants.*

C'est l'avenir de la *France* qui se joue.

Puisqu'on n'écoute que le nombre, soyons nombreux !

Si les spiritualistes de toutes les religions et de toutes les croyances ne s unissent pas pour nettoyer les Ecoles, purifier et ennoblir les âmes, grandir les consciences, nous sommes perdus.

La question urgente, c'est la question morale.

Le Président de l'U. S.

ALBIN VALABRÈGUE

1 Rue Edmond-About.

Les « Annales du Progrès »

Les *Annales du Progrès* paraissent, à partir de décembre, en une élégante brochure de 32 pages, couverture en deux couleurs — 8 francs par an — Numéro spécimen sur demande adressée à l'administration, 18 boulevard Carnot, Cannes. Revue très intéressante et très bien rédigée.

Congrès de Genève

Le 2e Congrès Spirite Universel, organisé par le Bureau international du Spiritisme, se tiendra à Genève du 11 au 14 mai 1913.

Les principales associations spirites nationales du monde entier y ont déjà donné leur adhésion et plusieurs d'entre elles ont fait connaitre les noms de leurs délégués ; *la Spiritualists' National Union* de la Grande Bretagne a désigné à cet effet, son secrétaire M. Hanson G. Hey qui vient d'organiser d'une façon si brillante le Congrès international de Liverpool ; le *Deutscher Spiritisten Verein* sera représenté par ses Directeurs MM. Feilgenhauer Frères, dont l'activité comme propagateurs du Spiritisme dans leurs pays est si universellement connue et appréciée ; la *Société française d'étude des phénomènes psychiques* enverra vraisemblablement à Genève, son Président, le célèbre écrivain spirite Gabriel Delanne, accompagné de deux de ses collègues ; de l'Italie sont annoncées les participatoins du Dr Falcomer, de Venise, et du Capitaine Chr. Volpi, de Rome, lequel s'est fait connaître par ses travaux sur la photographie spirite ; la *National Spiritualists' Association* des Etats-Unis d'Amérique a confié l'honneur de siéger au Congrès en son nom au vénérable Dr J. Peebles de Los Angeles (Californie) qui, malgré ses quatre-vingt-dix ans passés, consacre toujours avec la même ardeur son grand talent d'orateur et d'écrivain à la défense des idées spirites.

Le programme du Congrès sera composé d'une partie déterminée comportant trois grandes questions, d'une partie libre dont les sujets seront choisis à volonté par les auteurs des communications, et d'une partie administrative concernant l'administration internationale.

Les trois questions formant l'objet théorique principal du Congrès seront les suivantes :

A. — *Rôle du Spiritisme dans l'Evolution religieuse de l'Humanité.*

Sous-Questions : Le Spiritisme est-il la Religion scientifique universelle ? Quel est le rapport entre le Spiritisme et les autres Religions existant actuellement ? — Le Spiritisme peut-il être assimilé à un culte ?

B. — *La Pratique de la Médiumnité.*

Sous-Questions : Que faut-il faire par rapport aux Médiums professionnels ? — Faut-il créer des Ecoles de Médiums ? Faut-il provoquer une législation protectrice de la Médiumnité ? Y a-t-il lieu d'organiser l'ocroi régulier de diplômes pour médiums ?

C. — *La Presse Spirite.*

Sous Questions : Comment la *Presse Spirite* doit elle être dirigée pour remplir de la façon la plus utile sa mission d'instruction, de perfection-

nement et de propagande ? — Est-il possible de créer un organisme universel d'informations spirites ? — N'y a-t-'il pas lieu d'examiner,aux Congrès internationaux, les questions faisant l'objet de controverses entre journaux ou revues spirites ?

Pendant le séjour des Congressistes à Genève, on leur procurera l'occasion de visiter l'atelier du célèbre médium Hélène Smith ; on sait que les tableaux dus au talent médianimique de cette artiste et consacrés à illustrer la vie du Christ, sont des œuvres d'une inspiration très pure et d'une facture réellement merveilleuse.

Une exposition internationale de peintures, aquarelles, pastels et dessins médianimiques, ainsi qu'une exposition de photographies spirites, seront ouvertes à Genève, pendant la durée du Congrès.

Les envois d'œuvres ou d'épreuves, accompagnées de certificats établissant leur authenticité ou de notices explicatives, doivent être adressés le plus tôt possible à M. A. Pauchard, 23, rue Tronchin, Genève.

Les adhésions personnelles au Congrès ainsi que les communications ou travaux écrits doivent parvenir à la même adresse ; ces travaux seront autant que possible rédigés en français, en anglais ou en espéranto, ou accompagnés d'un résumé dans l'une de ces 3 langues.

Nécrologie

Nous avons eu le regret d'apprendre la désincarnation de M. Laurent de Faget, qui a eu lieu le 13 décembre 1912 à l'âge de 66 ans, à son domicile, 66 rue de l'Avenir, aux Lilas. Le Directeur du *Progrès Spirite* était depuis de longues années sur la brèche. Fort jeune, il collaborait déjà à divers journaux et chercha à faire connaître de plus en plus la doctrine d'Allan Kardec, dont il fut un fidèle disciple.

Ecrivain élégant, notre confrère savait émouvoir ses lecteurs en faisant vibrer en eux le sentiment, ce qui n'excluait pas l'argument logique qui venait prendre sa place pour renforcer son argumentation. Il savait exposer clairement les problèmes les plus obscurs de l'au-delà et sa certitude était absolue, car, médium lui-même, il connaissait par expérience tous les bienfaits que l'on peut éprouver d'une communication constante, lorsqu'elle est sage et éclairée, avec l'Au-delà.

Les dures nécessités de la vie n'avaient pas réussi à ébranler l'optimisme de M. de Faget, car son âme de poète tendait à s'élever d'un vol puissant au-dessus des misères d'ici-bas. Il sut mettre en pratique : L'*Art d'être heureux*,titre d'un de ces volumes dans lesquels sa muse aimable aimait à se récréer. Le livre *De l'Atome au Firmament,* plus spécialement consacré aux poésies philosophiques, est d'une forme plus austère, tandis que dans *La Muse irritée*, écrite comme réponse aux *Blasphèmes* de Jean

Richepin, c'est par des accents indignés qu'il flétrit le grossier matérialisme de l'auteur du *Chemineau.*

Il y a une vingtaine d'années, notre confrère prit une part active à la fondation de la *Fédération Spirite Lyonnaise* et fit partie de la *Société française d'études des phénomènes psychiques* dont, en ces derniers temps, il était membre d'honneur.

Il s'employa également à faire réussir le Congrès qui se tint à Paris en 1889 et c'est à la suite des démarches faites par lui en compagnie de M. G. Delanne, que Victorien Sardou accepta d'être le président d'honneur de cette assemblée. Il fit également des conférences fort appréciées du grand public, de sorte que l'on peut le compter parmi ceux qui consacrèrent leur existence à la vulgarisation et à la défense de cette noble doctrine d'émancipation intellectuelle et de relèvement social.

Durement éprouvé par la perte d'une jeune fille tendrement aimée, notre confrère avait puisé dans ses convictions la force de résister à son chagrin. Il va la retrouver maintenant et tous deux ils viendront consoler ceux qui ressentent si cruellement son départ. En offrant nos sentiments de fraternelles condoléances à sa famille, nous nous permettrons de terminer par ces paroles que lui même écrivait dans une circonstance semblable :

« Frères et sœurs qui êtes actuellement dans l'affliction et dans les larmes, courage ! Ne vous laissez pas abattre par ce nouveau et terrible coup du sort. L'être cher qui vient de vous quitter en apparence et dont les qualités morales, les multiples talents laissent parmi vous un vide plus impressionnant encore, l'Esprit du bien-aimé veillera sur vous de l'autre côté de la tombe ; il vous guidera tout à la fois de plus haut et de plus près, car il échappe désormais aux contingences terrestres et pénètre plus profondément vos âmes ; il entendra vos plaintes, vous soutiendra, vous fortifiera de sa présence, de ses conseils, de ses exhortations, et adoucira peu à peu votre douleur amère.

« Rappelez vous toujours que « les morts sont les invisibles, mais qu'ils ne sont pas les absents. »

G. D.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Photographie énigmatique

Le professeur Falcomer consacre trois colonnes du grand journal vénitien, l'*Adriatico*, au récit et à l'analyse d'un fait qui intéressera, croyons-nous, nos lecteurs.

Nous lui laissons la parole :

La dame dont j'ai l'honneur de m'occuper, la comtesse M. T. de S.

née princesse H..., possède une saine constitution physique et un parfait équilibre des facultés mentales. Son caractère est doux mais supérieur aux préjugés. Elle présente des facultés phycho-médianiques et s'intéresse aux phénomènes spirites.

Dans les très nombreuses occasions où je me trouvai avec elle, le sujet préféré de nos conversations était celui des phénomènes spirites et analogues.

Elle me racontait, par exemple, qu'étant couchée parfaitement éveillée, il lui arriva un matin d'avoir la sensation d'être dédoublée de] toute la partie supérieure du corps jusqu'à la ceinture. A plusieurs reprises, elle découvrit des sources au moyen de la baguette divinatoire. Comme elle fixait les yeux sur une boule d'agate, elle s'empressa de la remettre dans sa bourse, parce qu'elle sentait le sommeil l'envahir. En étudiant ma main elle put révéler des fait importants de ma vie qu'elle ignorait. I lui arriva souvent, comme elle tenait une plume, de recevoir des messages médianimiques.

Cette dame, en s'attachant spécialement aux faits, recherche la vérité pour la vérité, s'efforçant de la dégager de l'erreur, avec un sens critique pénétrant et sûr.

Son récit porte bien la marque de la loyauté, de la clarté, du calme qui la caractérisent.

Quatre mois après son départ de Venise se produisit un fait énigmatique, qui mérite d'être publié, quelle que soit, du reste, l'explication qu'on puisse en donner. Voici la lettre par laquelle elle m'en informa :

Vienne, le 3 décembre 1911.

Cher professeur, j'ai une chose intéressante à vous dire. Figurez-vous que, à la campagne, G... fit faire les photographies de mon habitation et voulut me faire photographier dans ma chambre à coucher sur ma chaise-longue, sur laquelle je m'étends toujours pour lire.

« Ma sœur, qui sait photographier, insista pour que je me fisse assise, disant que cela réussirait beaucoup mieux. Je ne le voulais pas ; mais elle insista tellement, que je me relevai et que l'on prit ma photographie, assise sur la chaise-longue, avec une pose de 35 secondes. Mais pendant tout ce temps j'étais furieuse de ne pas être allongée et dans ma pensée je me voyais dans cette position.

« Quand on m'apporta l'épreuve je vis que j'étais double ! La position assise que j'avais prise ne formait qu'un profil ; tandis que dans la position couchée, que je n'avais pas gardée, j'étais beaucoup plus visible !

« Est-ce mon *double* ? Qu'en pensez-vous?

J'en ferai tirer plusieurs épreuves et vous en enverrai. »

*
* *

Pour que le lecteur puisse s'en faire une idée plus nette, je voudrais la reproduire ici, mais cela m'est impossible.

J'en possède une copie authentique, certifiée par la signature du sujet.

C'est une simple photographie exécutée par un professionnel sur la demande d'un client. Ce n'est pas une photographie *de recherche ou d'exploration*, puisque aucune des personnes qui prirent part à l'événement n'a eu le désir d'obtenir que la plaque sensible révélât un fait extraordinaire. Nous n'en trouvons pas de plus sûr garant que le caractère de la noble dame, si supérieur que l'on ne peut admettre la fraude. La supposer dans ce cas serait aussi absurde que ridicule.

Le doublement de l'image n'aurait pu se produire que par erreur, si une double exposition s'était produite à la suite d'une double pose.

Ne pouvant découvrir comment la double image s'est produite, nous reproduirons les renseignements donnés par la dame et nous présenterons nos propres réflexions dans un but d'étude.

A la première question que nous lui avons transmise par lettre, voici ce qu'elle nous répondit :

Vienne, le 20 décembre 1911.

« Mon cher professeur, je suis enfin en possession d'une épreuve et je m'empresse de vous l'envoyer..... écrivez-moi ce que vous en pensez.

« Je vous ai déjà écrit quand et comment le fait s'est produit. Je suis portée à croire que c'est une photographie de la pensée... car par ma pensée je fus toute la durée de la pose, 35 secondes, allongée, tandis que dans le fait j'étais assise. L'appareil était absolument neuf ; il ne pouvait donc exister ni trou, ni autre défaut, je suis vraiment curieuse de connaître votre impression. »

***

Il aurait fallu avoir l'occasion de causer et de discuter le fait de vive voix avec le modèle, ou avec sa sœur et le photographe. C'eût été trop de chance ! Je ne pus me rencontrer qu'avec la première de ces personnes.

Vers la fin de mars 1912, en rendant visite à la comtesse, au *Grand Hôtel* de Venise, j'eus soin de lui adresser des questions, pour découvrir si l'anomalie ne venait pas de ce que les deux portraits étaient ceux de personnes différentes. Voici les questions et leurs réponses.

D. — L'appareil photographique était-il muni d'un chassis double ?

R. — Je crois que non.

D. — La plaque avait-elle pu être exposée avant la pose ?

R. — La plaque était vierge.

D. — Comment était la lumière ?

R. — D'un beau matin de septembre, entre 11 et 12 heures.

D. — L'obturateur n'a-t-il pas été enlevé un instant avant ou un instant après la pose de 35 secondes ?

R. — Non. Du reste, après les 35 secondes de pose, je ne m'étendis plus.

D. — N'auriez-vous pas été photographiée au moment précis où vous êtes passée de la position allongée à la position assise ?

R. — Non.

D. — Vous n'avez fait aucun mouvement pendant les 35 secondes ?

R. — Non : je restai bien immobile ; je ne battis même pas de la paupière.

D. — Quelle était la couleur de votre costume ?

R. — Tout à carreaux blancs et noirs.

D. — Vous repoussez l'idée qu'il y ait eu déplacement de personne ?

R. — Oui.

D. — Vous n'admettez pas que l'un des portraits puisse être dû à un miroir ?

R. — Je ne l'admets pas ; il y avait bien un miroir dans ma chambre mais sa position ne permettait aucun reflet.

D. — Vous ne croyez pas à une erreur dans le développement ?

R. — Je n'y crois pas et la plaque ne fut pas retouchée.

D. — Aviez-vous des bagues aux doigts ?

R. — Oui.

D. — A qui pensiez-vous avant l'opération ?

R. — A personne spécialement.

En outre, au cours de notre conversation la comtesse se porta garante de l'appareil et de l'opération. Elle prenait ce cas en sérieuse considération, persuadée que c'était un phénomène dû à sa pensée où à son âme.

L'épreuve présente deux portraits de dame : l'une, *droite*, est diaphane ; l'autre *plus bas*, est opaque, aux contours bien nets. Leurs traits présentent quelques différences, au point de ne pas paraître ceux de la même personne. Celle qui est *debout*, par exemple, paraît avoir le visage plus ovale que celle qui est *allongée*. La première ressemble davantage à Mme de S. Mais celle-ci se reconnaît dans les deux et attribue la différence à la position.

La figure *droite* à l'aspect pour ainsi dire traditionnel ; on voit qu'elle s'attend à être photographiée ; elle porte le buste bien droit et regarde. L'autre, étendue, semble sommeiller.

A quelle cause peut-on attribuer un tel effet ?

Est-ce à une pose longue de la figure allongée prise par inadvertance par l'opérateur, qui aurait ensuite pris pendant 35 secondes la seconde pose ?

A cette question, comme à toutes les autres de même genre, la comtesse répondit négativement. D'après elle, il s'agit d'un phénomène psychique, en attribuant à ce terme la signification la plus large, puisqu'elle affirme absolument qu'elle est restée immobile pendant toute l'opération.

Considant la valeur de la personne qui portait un tel cas à ma connaissance, j'écrivis à sir O. Lodge, en lui demandant son avis. Le physicien

qui préside l'Université de Birmingham, le psychiste qui a écrit *Vie et matière. Essence de la foi devant la science, survivance de l'homme*, etc..., non seulement s'empressa de me faire connaître son appréciation, mais il soumit la photographie, à l'examen de son ami, M. G. A. Hill, psychiste lui-même et auteur de *Nouvelles preuves dans les recherches psychiques*, et *Religion et Moderne psychologie*.

Ces deux psychistes distingués me répondirent courtoisement ce qui suit, que je m'empresse de publier, quoique cette réponse laisse la question sans solution :

Mariemont, Edgbaston, 12 avril 1912.

« Cher Monsieur, je vous remercie d'avoir eu l'amabilité de m'adresser une photographie qui montre le doublement de la personne qui a posé. Elle me suscite l'hypothèse que l'exposition a pu être longue et que la personne qui posait a d'abord bougé, puis oubliant sans doute de l'avoir fait, a repris sa première pose.

« J'envoie la photographie à un de mes amis, pour qu'il l'examine Il vous la retournera, selon votre désir, en y joignant ma réponse.

Sincèrement vôtre,
OLIVIER LODGE.

Wensley Bank, Tornton,
Bradfort, 13 avril 1912.

« Cher Monsieur, je vous envoie la photographie, après l'avoir examinée. En pareil cas, il est fort difficile de dire avec certitude si le phénomène est réellement supranormal ou s'il est dû à un changement d'attitude.

« Mais ces cas sont toujours dignes d'étude. »

Sincèrement vôtre,
J. ARTHUR HILL.

Dans un cas aussi énigmatique, l'hypothèse la plus satisfaisante serait celle déjà présentée et appuyée en outre par sir O. Lodge.

En effet l'intensité de la figure *basse* et des divers objets serait due à une pose supplémentaire, soit par une première partie de pose, imprimée par inadvertance en enlevant l'obturateur, ou à une seconde partie, c'est-à-dire à un complément des 35 secondes dans lequel aurait été prise la figure *assise*, la seule que l'on se proposait de prendre. Cependant il faut signaler une certaine différence de type et d'éclairage entre les deux figures.

Quant à l'appareil, il ne fut pas déplacé depuis la mise au point, car les divers objets pris en même temps ne présentent aucun dédoublement.

Pour analyser un résultat photographique, dans un cas sérieusement difficile, M. G. de Fontenay dit : *Il faut l'avoir obtenu soi-même* et il ajoute qu'un document photographique *échappe presque toujours à toute analyse étrangère. Son auteur seul peut savoir ce qu'il vaut.* C'est un excellent avertissement

donné par un critique photographe des plus experts. Mais dans le cas que nous examinons, on ne peut repousser d'une manière absolue l'hypothèse d'un phénomene psychique, par exemple, celle de l'action directe d'une image réelle produite par la pensée, c'est-à-dire par le violent désir de la dame qui posait de rester allongée, tandis qu'elle était assise pendant 35 secondes. Les preuves de faits de ce genre de la part des vivants ou des morts ne sont pas rares.

(L'auteur cite un certain nombre de ces faits et termine en disant :)

« Enfin, nous éclairerons le fait de la figure *basse* en citant une conclusion à laquelle arrive le Dr Ochorowicz dans ses expériences décisives avec Mlle Tomszyk : « Le dédoublement prend la direction et le caractère conformes aux idées dominantes de la sphère inconsciente du médium, et médiatement et partiellement de sa sphère consciente. » Et cela si surtout la figure est due à un dédoublement spontané de la dame qui posait. On rencontre une série de faits confirmant cette théorie dans les *Apparitions matérialisées des vivants et des morts,* l'œuvre magistrale de G. Delanne. »

Signé : « Falcomer. »
Dr professeur.

Réincarnation

Nous avons annoncé que M. Calderone provoquait une enquête sur la réincarnation. Dans son numéro du 15 novembre, il annonce la prochaine apparition d'un volume d'environ 400 pages, contenant une partie des très nombreuses réponses qu'il a reçues.

Il cite quelques noms de ses correspondants ; nous y trouvons beaucoup de noms d'Italiens et de Français ; des Belges, des Allemands ; ni Espagnols, ni Anglais, mais un Américain, Hyslop. La notoriété de la plupart nous garantit le grand intérêt que présentera cette œuvre, dont nous attendons la mise en vente avec une vive impatience.

Le Spiritisme à la cour de Russie

Le *Giornale d'Italia* publie une correspondance qu'il aurait reçue de Vienne, où nous trouvons ce qui suit :

On a parlé à plusieurs reprises des mages et des sorciers qui, étant parvenus à pénétrer à la Cour de Russie, auraient réussi à obtenir la faveur du Czar.

A ce sujet, la comtesse Branitzkaya, qui fut dame d'honneur de la Czarine, publie d'intéressantes révélations, qui semblent destinées à produire beaucoup d'émoi, spécialement à Saint-Pétersbourg, d'autant plus que l'on affirme que la Czarine elle-même aurait fourni les matériaux nécessaires pour cette publication, dans l'espoir d'arriver à guérir son mari de sa peur invincible des esprits.

Dans ses révélations, la comtesse parle spécialement de certains individus louches qui auraient réduit le Czar sous leur influence en le terrifiant par leurs sorcelleries.

Parmi les nombreuses anecdotes rapportées par la comtesse, nous de-

vons signaler la suivante, qu'elle affirme avoir apprise de la bouche même de Nicolas II. Un soir, le Czar et la Czarine étaient restés à causer longuement des esprits et de leurs faits dans la bibliothèque du Palais d'hiver. A cette occasion, la Czarine n'hésita pas à déclarer qu'elle considérait comme une imposture toute l'histoire du spiritisme. De son côté, le Czar soutenait le contraire et pour convaincre l'impératrice de l'existence des esprits, lui conta l'histoire terrifiante suivante :

Un soir, je lisais dans mon cabinet de travail, lorsque tout à coup j'entendis dans la chambre voisine une voix étranglée et une rumeur qui ressemblait à une respiration agitée. Là, pendant le jour, se tiennent à ma disposition mon secrétaire et un page ; pendant la nuit il y a une sentinelle. Surpris, je me levai et courus ouvrir la porte. Un spectacle effrayant s'offrit à ma vue. Au milieu de la pièce faiblement éclairée se trouvait un cercueil ouvert, dans lequel mon père était étendu, comme je l'avais vu pour la dernière fois dans la cathédrale de Pierre et Paul. Sur le cercueil, et à terre tout autour de lui, étaient posées de nombreuses et lourdes couronnes, tandis que près de la tête du mort une torche brûlait dans un candélabre.

Le corps, avec un visage pâle et rigide et les yeux clos, paraissait vouloir se soulever et se débarrasser avec effort des couronnes qui le recouvraient. Une forte et violente odeur de cimetière avait envahi la pièce Je restai frappé d'horreur à regarder le cadavre, qui s'agitait légèrement au milieu des couronnes, tandis que près de moi une voix sanglotait. Je me retournai aussitôt et je vis la sentinelle, avec son fusil en main, en proie à une terreur indicible. J'essayai de l'interroger mais il lui fut impossible de proférer une parole. Dans mon trouble je lui commandai alors de se lancer, la baïonnette en avant, contre un esprit qui s'avançait menaçant du fond de la pièce. Le soldat obéit ; mais à ce moment disparurent le cercueil, les couronnes, le candélabre et le spectre ; la terrible odeur de cadavre cessa également. La sentinelle s'affaissa sur le sol, comme si elle avait été foudroyée et je me retirai en chancelant dans mon cabinet, où je me jetai sur mon fauteuil.

Après quelques moments, je retrouvai la force de sonner, ce qui fit accourir mon médecin ; il examina la sentinelle et constata que le pauvre soldat était mort de peur.

La comtesse Branitzkaya, hésitant à ajouter foi à ce récit, voulut interroger le médecin du Czar, qui n'hésita pas à déclarer qu'il s'agissait des faits d'obscurs individus qui s'étaient introduits à la cour pour spéculer sur la naïveté du Czar ; et il ajouta qu'il y avait dans le Palais d'hiver beaucoup de portes secrètes, beaucoup de corridors cachés, inconnus de la plupart, qui facilitaient les tristes entreprises de ces sorciers.

Nos lecteurs trouveront dans ce récit l'habituel ton sarcastique du journaliste et celui du médecin ne les étonnera pas davantage. Quant à nous, nous demanderons à ces hommes si merveilleusement éclairés de nous expliquer à nous, pauvres d'esprit, comment on peut organiser une fan-

tasmagorie comme celle du cercueil, etc., et surtout du soldat bien réellement mort, dans le palais et dans l'appartement même du Czar, où une surveillance aussi assidue et aussi méticuleuse s'exerce sans cesse sur le plus faible espace, sur toute chose et toute personne?

Pour la traduction,
Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ALLEMANDE

Ubersinnliche Welt

(*Suite*) (1)

Les mêmes légendes font mention d'une série de manifestations diaboliques qui se produisirent dans un couvent situé à Goude, sous le vocable de Ste Marie-Madeleine. En cet endroit le diable, qui avait pris la forme d'un beau jouvenceau, se livra à toutes sortes de vexations et de troubles d'un goût plus que douteux, dont les religieuses furent les victimes. Par intervalles, il variait la forme d'abord empruntée, en se métamorphosant soit en animal, soit en être d'une difformité effrayante, au point que les nonnes faillirent perdre la raison. Ces obsessions durèrent jusqu'à ce que les sœurs eussent obtenu, par un régime sévère de pénitences, d'abstinences, accompagnées d'œuvres pieuses, que les manifestations prissent fin. *Il n'y a pas de doute, quant à nous, qu'il soit possible, qu'au cours d'une excitation mentale qui agisse sur l'eïdolon, des formes plastiques de personnes puissent se manifester pendant l'état de rêve et d'extase.* A ce sujet, nous rapportons l'un des faits relatés par le frère prêcheur Happach (voir l'ouvrage : « Contribution à l'étude des éléments touchant à l'âme » ch. III page 163). Ce religieux avait l'habitude de se lever avant l'aube et dès 3 heures du matin, il avait accoutumé sa vieille bonne à lui servir le thé. Cette brave femme, pour se rendre compte de l'heure exacte, n'avait à sa disposition qu'une montre a main ordinaire accrochée au dessous d'une glace à poignée. La petitesse des heures chiffrées sur le cadran était toutefois telle, que la bonne, dans l'impossibilité de pouvoir lire l'heure, portait souvent la montre à son maître, en le priant de lui donner le renseignement qui la préoccupait.

Or, il arriva maintes fois, que longtemps avant l'heure à laquelle elle était habituée de s'informer comme il a été dit ci-dessus, le religieux voyait apparaitre près de son lit la bonne qui lui tendait la montre, et

(1) Voir le n° de décembre p. 378.

qui, sans articuler une parole, reprenait la direction de la porte. Voulait-il l'examiner plus minutieusement, aussitôt la forme se retirait ; voulait-il la saisir, en l'interpellant, celle-ci restait muette et prenait la fuite, sans qu'il lui fût possible de l'atteindre ; se rendait-il enfin aussitôt dans la chambre qui lui était réservée, *il trouvait la servante si profondément endormie dans son lit, qu'il était difficile de la tirer de son sommeil. La crainte de manquer l'heure préoccupait à l'extrême la domestique, aussi ponctuelle que soigneuse et dévouée*, (qui, aux dires de son maître, était un modèle de servante) *au point que cette préoccupation tenace la poursuivait pendant son sommeil et déterminait l'extériorisation spectrale de son eïdolon qui se présentait de toute pièce sous les yeux du religieux. Happach fut témoin plus d'une centaine de fois de ce curieux phénomène de dédoublement pendant une durée de 3 ans.* Cette forme n'était pas le corps physique de la servante, tout en en ayant les apparences.

Le Dr Wotzel rapporte d'autre part, dans les (Récentes recherches et explications, etc. Leipzig 1805) un fait identique concernant la bonne d'un relieur, le nommé Fruiauf, qui, dans la maison de son maître, occupait une pièce séparée et située dans l'arrière-maison.

Le double spectral de cette femme pénétra également, pendant la nuit, dans la chambre à coucher du sieur Fruiauf. Interloqué, celui-ci interpella rudement la forme apparue, qui poussa un profond soupir et disparût sous ses yeux. Le lendemain matin, la bonne avoua qu'elle était souffrante. Il paraitrait qu'elle avait discrètement nourri, depuis quelque temps, l'espérance de devenir l'épouse de son maitre... De même que dans le cas précité, cette personne avait, en s'endormant, cette préoccupation dominante qui, au cours du sommeil, avait déterminé le phénomène qui nous occupe. *Les cas qui précèdent jettent une vive lumière sur la signification que l'on peut donner aux variétés du cauchemar en général, avec la remarque que le dernier fait appartient à la catégorie de l'érotisme,* où l'eïdolon est engagé à jouer le rôle d'incube ou de succube. Le maître Fruiauf eût-il été moins revêche, le rôle de l'eidolon de la bonne passionnée eût pu être plus accusé. A moins de traiter ces cas d'imposture, il n'y a d'explication possible qu'en les attribuant à une action manifestée extérieurement dans des limites de cas de morbidité, de visions, d'hallucinations, d'action parasitaire exercée entre vivants, tout en reconnaissant qu'il s'agit là d'un faisceau de connaissances si tourmentées que l'on est volontiers enclin à s'en tenir à la constatation de la réalité et de l'objectivation dont les manifestations sont infinies. *La négation de l'objectivation doit avoir ses bornes, si l'on veut éviter de tomber dans l'absurde, bien plus critiquable que la superstition la plus grossière.*

Les observations scientifiques les plus récentes ont classé les faits en phénomènes soit télékinésiques, soit para ou téléplastiques, en dehors de ceux qui relèvent d'une nature pathologique.

Qu'une action magique soit exercée de vivant à vivant, ou de défunt à

vivant, même en acceptant l'hypothèse de l'idéoplastique, il paraît indiqué de réunir l'ensemble des nombreux faits sous une unique rubrique.

Tout récemment je reçus de mon ami une nouvelle relation que je publie ci-après :

Cher Aloïs,

« Je me hâte de t'adresser ce qui vient de m'être communiqué sur les « phénomènes de hantise dont il a été précédemment question. Il y a « environ 2 semaines, *ma belle-sœur se trouva également obsédée par un cau- « chemar nocturne qui la tira brusquement d'un sommeil profond, alors que « ma belle-mère souffrait d'une même obsession à l'état de veille conscient.* « Avant-hier, une nouvelle lettre m'apprit *que ma belle-sœur avait eu deux « nouvelles obsessions, avec la remarque qu'elle se sentit pour ainsi dire en- « tièrement paralysée, absolument incapable d'appeler à l'aide, et pendant « environ 2 minutes, éprouvant comme une électrisation générale. Cet état « prit fin lorsque le bruit des pas s'éloigna, mais pendant une demi-heure, elle « fut prise alors de violents battements de cœur.* Il résulte des observations « des autres membres de la famille que *l'intensité des phénomènes était « étroitement liée à la période de croissance de la lune.* (Comment cela pour- « rait-il être vérifié ?)

« *Le bruit des pas se manifestait même à la lumière de la lampe, et cer- « tains jours jusque très avant dans la matinée.* Dimanche, le phénomène « eut lieu dès l'après-midi. M. P. demanda à haute voix à la force invisi- « ble de fournir, par coups frappés dans la table, une réponse ou indica- « tion intelligible. *Tous ces appels restèrent sans résultat.* Depuis cette « époque, aucun des enfants ne consent plus à dormir seul. *Le bruit des « pas ne consiste pas en une cadence traînante, mais au contraire, il est net- « tement celui que produirait une démarche assurée, très accentuée et qui se « manifeste sans trêve d'une chambre à l'autre.* »

*
* *

Le 17 du dit mois je reçus la nouvelle lettre qui suit :

Cher Aloïs,

« Toute la famille vient de quitter les lieux, et tout le monde s'estime « heureux de pouvoir enfin goûter un repos non troublé. Abstraction « même faite de toute question de frayeur, le bruit ininterrompu de ce « va et vient cadencé était devenu une torture intolérable. *Les bruits con- « tinuèrent à se manifester jusqu'au dernier moment.* Deux jours avant le « déménagement définitif, pendant que tous les tableaux décrochés se « trouvaient provisoirement déposés sur des caisses installées dans le « corridor, *l'on entendit soudainement vers 11 heures un fracas insolite, lais- « sant supposer que les glaces des tableaux avaient été réduites en miettes ; « heureusement il n'en fut rien, pas la moindre trace de détérioration ne fut re- « levée, tout était intact, et il fut constaté qu'il ne se trouvait absolument « personne à ce moment-là dans ledit corridor.* Aussitôt le bruit habituel « des pas se fit entendre à nouveau, comme par le passé, se répandant

« de chambre en chambre et de lit à lit. Il est donc établi que cette « énigme est restée telle qu'au début, tout en nous laissant l'espoir d'en « avoir peut-être l'explication plus tard, si les mêmes phénomènes se re- « produisaient ailleurs. » O.

Par le même courrier vous recevrez également, honoré Monsieur Rahn, un article découpé dans le : Neven Journal de Vienne et intitulé : *Hôtel hanté*, sous la signature de M. Kossak, qui m'a paru pouvoir intéresser les lecteurs de votre intéressante Revue :

« J'ai appris personnellement, il y a deux ans, l'intention qu'avaient eue « des Américains de transformer en Hôtel un domaine ayant la réputation « d'être hanté. Je me trouvais en villégiature avec des amis dans un vil- « lage de l'Oberkraim, si apprécié par les amateurs de tourisme. Là se « trouve *le silencieux château hanté* de *Lambach*, dont l'aspect extérieur, bien « entretenu, rappelle le style romantique. Ce domaine est inhabité depuis « de nombreuses années et le propriétaire, bourgeois maniaque, s'entête, « sous un prétexte de conscience, à ne pas vouloir s'en défaire ni à le « louer. Le bruit s'est répandu qu'il se passait à l'intérieur de ce château « les faits les plus extraordinaires. Une roue de dimensions énormes, que « l'on peut d'ailleurs voir de l'extérieur, à travers les fenêtres du rez-de- « chaussée a l'air de représenter un appareil inusité, sur l'usage duquel « personne n'a jamais pu être fixé. Cette roue, à en croire la voix popu- « laire, se met en mouvement dans le courant de la mi-nuit, chaque jour, « pendant que dans le périmètre intérieur un chevalier, sans tête, se met « à virevolter sans cesse. A ce sujet, il est unaniment affirmé aussi dans « la localité, que des 2 derniers témoins qui avaient voulu passer une « nuit dans le château, l'un fut trouvé mort, à la première heure du len- « demain, et l'autre, atteint de folie furieuse. A titre de curiosité du « fait, un de mes amis et moi nous sollicitâmes l'autorisation de pouvoir « pénétrer dans cette demeure. Le propriétaire s'y opposa absolument. « Inutile d'ajouter qu'il habite lui-même fort loin, et ledit château hanté « continue à rester étroitement cadenassé. D'après ce que j'ai ouï dire, ce « domaine aurait vivement tenté des Américains qui auraient volontiers « voulu y installer un hôtel de rapport ; mais, paraît-il, les offres les « plus séduisantes étaient restées vaines auprès du propriétaire. »

REVUE DE NOVEMBRE

(Fin)

Nous avons reçu de notre correspondant M. Aloïs Kaindl les communications complémentaires qui suivent, au sujet des phénomènes de hantise de Klagenfurth dont il a été question au début de cet article.

Très honoré monsieur Rahn,

Je vous adresse ci-joint deux lettres nouvelles de mon ami Obermaïer donnant quelques éclaircissements sur les faits signalés. Le magistrat K... dont il fait mention, et auquel je me suis adressé à titre d'information, ne m'a pas répondu. Ce monsieur qui paraît pourtant avoir constaté là des

phénomènes, semble se retrancher dans un mutisme significatif *et au sujet duquel il lui serait interdit de se prêter à titre de documentateur*. Il aurait le droit d'ajouter à son blason armorial un lièvre et un rat, de même que tous les éducateurs publics, auxquels il importe d'éviter tout ce qui pourrait sembler leur être préjudiciable en tant qu'éducateurs populaires.

Etzersdorf, 8 août 1912.

Cher Aloïs,

Ainsi que ma belle-sœur me l'a écrit, la maison hantée est toujours encore inhabitée. Dès qu'elle sera relouée nous nous efforcerons de savoir si les phénomènes continuent à se produire. De même que le comte, ma belle-sœur fut souvent réveillée entre 1 h. 1/2 et 2 h. du matin, par des *coups d'une grande violence* (alors que François ne dormait pas dans la même chambre). Elle persistait à demander chaque fois qu'une réponse lui fût donnée, et à cet effet, elle épelait toutes les lettres de l'alphabet Or, à deux reprises seulement, et à dates éloignées, elle ne put obtenir qu'un mot pouvant avoir un sens. La première fois, elle obtint le mot : adio ! qui fut aussitôt suivi du bruit de pas habituel qui allait en s'éloignant pour se perdre dans le corridor. Quelque temps après, elle déchiffra le mot qui voulait dire : présent ! ou, maintenant ! aussitôt suivi d'un bruit, à la hauteur de la tête du lit, et qui ressemblait à un morceau de bois sec que l'on romprait à l'aide du genou, et auquel succédèrent des grattements et des frôlements contre le traversin. En dehors de ces 2 cas, aucune réponse ne put jamais être obtenue, même dans les moments où le bruit des pas fut des plus intenses.

Tout dernièrement, j'eus l'occasion d'apprendre d'une personne habitant les mansardes, et originaire de Klagenfurth, que depuis de longues années déjà, cette maison avait la réputation d'être hantée. *Mais les esprits forts y trouvèrent une explication toute naturelle : la présence de rongeurs* !

(*A suivre*) H. P.

Errata

Des erreurs typographiques s'étant glissées dans l article : *Remarquables communications Spirites concernant l'identité des Esprits*, paru dans le n° de décembre p. 338, nous prions les lecteurs de les rectifier ainsi :

Pour Marie Lablanqui et non Leblanqui, on a imprimé que sa mort avait eu lieu le 29 novembre 1905. C'est le *29 octobre* 1905, qu'elle est morte. Il n'y a donc eu dans la communication qu'une erreur sur l'année et non sur le mois.

Pour la communication de Jeanne Cassan, c'est canton et commune de *Belvès* et non Belois.

Enfin pour Jean-Marie Liberté Cavaillès, il est entré au service militaire au 6e léger, *le 25 janvier 1813* et non 1863, comme on l'a imprimé.

Le Gérant : DIDELOT

(*Saint-Amand Cher*). — *Imprimerie DANIEL-CHAMBON.*

La Revue laissant à ses collaborateurs la plus entière liberté, chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il soutient.

15-2-1913.

L'Atlantide

Dans une conférence faite au mois de novembre dernier, à l'*Institut Océanographique* de Paris, M. Pierre Ternier, membre de l'Académie des Sciences et directeur du service de la carte géologique de France, a entretenu les auditeurs de ce continent disparu sous les flots de l'Océan Atlantique, qui depuis Platon nous est connu sous le nom d'Atlantide. *La Revue Scientifique* du 11 janvier nous donne le texte poétique et précis des arguments que l'on peut invoquer en faveur de la réalité de cet événement considérable, survenu pendant la période qui a précédé immédiatement l'histoire proprement dite.

Depuis le milieu du siècle dernier, l'antiquité de l'existence de l'homme sur la terre ne fait plus aucun doute pour la science. La légende Biblique d'un monde datant de six mille ans et surgissant du néant s'est effondrée devant les découvertes de la géologie, de la paléontologie, pour faire place à une conception plus exacte. C'est par millions d'années qu'il faut compter pour apprécier la durée qui nous sépare de l'époque à laquelle la vie apparut sur notre globe; et des périodes beaucoup plus longues encore sont nécessaires pour expliquer la transformation graduelle de notre planète de l'état nébuleux à celui d'un corps solide. Les efforts désespérés des théologiens pour concilier ces faits indiscutables avec la prétendue révélation du Livre Saint ont pitoyablement échoué, de même que les tentatives de ceux qui essayent encore de nous présenter le récit de la création comme une allégorie. La vérité toute nue, c'est que les rédacteurs de la Genèse étaient profondément ignorants en ce qui concerne nos origines et la véritable constitution de l'univers.

L'observation, l'expérience, la discussion logique sont les guides les plus sûrs pour nous faire connaître la nature, et c'est une merveille que l'on soit parvenu à reconstituer l'histoire de la terre depuis des époques dont l'éloignement dans le passé est une vision

réellement vertigineuse par son immensité. Rien qu'en se bornant à l'étude de l'humanité, les découvertes de Champollion, de Rowlinson, d'Oppert, de Morgan, etc., nous obligent d'admettre que des civilisations opulentes ont précédé celles de la Grèce et de Rome. L'Egypte et l'Assyrie nous ont laissé des ruines couvertes d'inscriptions hiéroglyphiques et cunéïformes, que le génie et la longue patience des hommes cités plus haut ont fini par déchiffrer. La grande loi de l'évolution qui régit le Cosmos tout entier s'applique également aux différents peuples qui se sont succédé sur notre petite terre, de sorte qu'avant d'élever des monuments comme les pyramides, qui datent de 4000 ans déjà, il a fallu bien des siècles antérieurs pour acquérir l'immense somme de connaissances de toute nature que ces constructions nécessitent.

D'ailleurs, les ossements et même les squelettes trouvés dans les terrains quaternaires, non remaniés, nous prouvent que l'homme primitif a été contemporain d'espèces animales disparues telles que le Mamouth ou l'Auroch, dont il a reproduit les images sur les parois des grottes, le Grand Ours des cavernes etc. La flore s'est transformée. La surface du sol a subi de prodigieux changements, aussi bien par les exhaussements ou les affaissements du sol, que par les allées et venues de la mer qui, à plusieurs reprises, a recouvert des terres à présent émergées.

Malgré de violentes polémiques, la présence d'un précurseur de l'homme capable de faire du feu et d'éclater le silex est probable à la période tertiaire, ce qui donnerait à notre espèce une durée s'élevant à plusieurs centaines de milliers d'années. Nos ancêtres européens auraient joui alors d'un climat presque tropical, comparable pour la flore à celui du nord de l'Afrique ; la végétation offrait pour la nourriture les ressources les plus variées, et c'est probablement aux traditions de cette époque, transmises d'âge en âge, que sont nées les légendes d'un paradis primitif, d'un âge d'or pendant lequel la vie s'écoulait doucement au milieu de l'abondance universelle. Quels remaniements gigantesques que ceux qui ont amené la séparation de la France et de l'Angleterre, qui ont fait une île de la Corse, qui ont vu les Alpes s'élever dans les airs, ou qui ont produit les puissants phénomènes volcaniques de l'Auvergne, du Velay, de l'Ardèche ou des bords du Rhin.

La petite durée des temps historiques ne permet guère d'apprécier

l'incessante transformation qu'a subie la face de la terre. La vie d'une génération est incomparablement trop courte pour lui permettre d'apprécier ces variations. Cependant nos rivages se sont déja modifiés assez profondément depuis le commencement de l'ère historique pour que nous sachions que l'île de Jersey était réunie au département de la Manche, tandis que les galères romaines s'attachaient aux murs de Narbonne, qui sont maintenant à plusieurs kilomètres de la Méditerranée.

Les forces cosmiques et internes sculptent l'écorce du globe par une suite d'actions ininterrompues, qui ont une répercusion irrésistible sur les êtres vivants, en modifiant les climats et par suite les conditions d'habitabilité, de même que la nourriture. C'est ainsi qu'à la période tranquille et sauvage de l'humanité tertiaire, presque encore bestiale, succédèrent les périodes glacières qui forcèrent l'homme à sortir de sa quasi inconscience, à exercer son esprit pour faire face aux difficultés nouvelles.

A l'aurore des temps quaternaires, la race humaine a déjà envahi la terre entière, ce qui suffirait pour démontrer sa haute antiquité, et partout elle est au même degré d'évolution : celui de la pierre taillée, qui a succédé à la première arme : le bâton.

Les spécimens de cet art primitif, leurs types et leurs variétés sont fixés aussi bien en France, en Angleterre, en Espagne, en Portugal, en Algérie, en Egypte, que dans l'Inde et aux Etats-Unis. C'est évidemment le résultat d'une expérience traditionnelle. Partout on a déjà expérimenté les roches locales et choisi les meilleures, ici les silex, ça et là des quartzites et même des calcaires très-résistants.

Si nous sommes dépourvus de dates précises pour apprécier la durée de ces âges obscurs, les fossiles des animaux et des plantes qui ont dominé successivement pendant ces périodes nous font comprendre qu'il s'agit de milliers d'années. Les os d'hommes et d'animaux, les outils, les armes, les amulettes, les bijoux fixent dans ses grands traits l'évolution de nos ancêtres préhistoriques. Du coup de poing chéléen, qui n'est presque encore que le silex à peine retouché, on arrive à la pierre polie, en passant par les intermédiaires du Moustier, de Solutré et de la Madeleine, qui nous font toucher du doigt la progression de l'outillage et le développement de l'industrie, corrélatifs de ceux du langage, de l'usage du feu et de la domestication des animaux.

Voici, d'après M. de Mortillet, (1) les données chronologiques sur lesquelles on peut raisonnablement s'appuyer :

La chronologie peut être absolue ou relative. La chronologie absolue est celle qui donne des dates positives au moyen d'une unité de temps. Elle ne s'applique qu'à l'histoire. La chronologie relative classe les faits dans leur ordre de succession, sans se préoccuper d'en apprécier la date réelle. La géologie possède une chronologie relative parfaitement établie à l'aide des influences mutuelles, des juxtapositions et surtout des superpositions.

Entre la géologie et l'histoire se place la palethnologie, dont la chronologie relative est déjà en bonne voie de formation, comme on a pu s'en assurer en lisant ce livre.

Reste à savoir si l'on ne peut pas arriver à doter cette science de quelques données de chronologie absolue. De nombreux essais ont été tentés. On a partout recherché les phénomènes qui peuvent fournir des chronomètres naturels.

Les Tourbières du Danemark et de la Suisse, les atterrissements du lac de Neuchâtel, les deltas d'embouchure de plusieurs grands fleuves, le cone de déjection du torrent de la Tinière dans le canton de Vaud, la marche des dunes du golfe de Gascogne ; le creusement du lit du Niagara en aval des cataractes, les alluvions limoneuses de l'embouchure de la Loire à Penhouet et des berges de la Saône ; le travertin concrétionné des sources de Vichy, les concrétions stalagmitiques de la caverne de Kent (Angleterre) ; les dépôts formés sous les abris de Schweizersbild près Schaffhouse ; les oscillations du sol et par suite l'envahissement ou le retrait de la mer , la décomposition du granite ; l'érosion du calcaire ; l'apparition et la disparition d'espèces animales, ont tour à tour servi de base à des calculs chronologiques.

Mais, ce sont les glaciers qui ont fourni les données les plus précises, les plus sérieuses. Leur extension et leur retrait, la marche des blocs qu'ils transportent, attestent que la période glacière a duré au moins 100.000 ans, et l'altération profonde des roches polies par les grands glaciers moustériens donne une idée de leur haute antiquité.

Après avoir longuement discuté, dans les éditions précédentes de cet ouvrage, les divers essais chronométriques, G. de Mortillet est arrivé aux conclusions chronologiques suivantes :

---

(1) G. et A. de Mortillet. *Le Préhistorique. Origine et antiquité de l'homme* p. 602. Voir aussi M. Cartailhac : *La France Préhistorique ;* E. Reclus. *La Terre et l'Homme.* Le Bon. *Les Premières civilisations. De Paniagua. La Genèse de l'Homme,* etc.

Si l'on divise le quaternaire ancien en 100 unités, on peut attribuer au :

Chelléen ou préglaciaire.	35
Moustérien ou glacière	45
Solutréen	5
Magdalénien	15
Total...	100

Ce qui — du moment que l'on sait que la période glacière qui correspond au Monstérien a duré 100.000 ans — peut se traduire ainsi en années.

Chelléen	78.000 ans
Moustérien.	100.000 —
Solutréen	11.000 —
Magdalénien	33.000 —
Total...	222.000 ans

L'homme ayant apparu dès le commencement des temps quaternaires a donc 222.000 ans d'existence, plus les 6000 ans historiques auxquels nous font remonter les monuments Egyptiens et une dizaine de mille ans qui, très-probablement, se sont écoulés entre les temps géologiques et ce que nous connaissons de la civilisation égyptienne (1). Cela donne un total de 230.000 à 240.000 ans pour l'antiquité de l'homme.

(1) Pour appuyer la thèse de M. de Mortillet, voici la note publié par le *Matin* du 10 Février :

CE QUE CACHE LE SPHINX ?

M. Reisner, professeur d'égyptologie à l'Université d'Harvard, a communiqué aux autorités du Musée sémitique d'Harvard et du musée des beaux-arts de Boston les résultats des recherches qu'il est en train d'opérer sur le Sphinx d'Egypte.

A l'intérieur du Sphinx, le professeur Reisner a trouvé un temple consacré au soleil. Ce temple est plus ancien que la plus ancienne des pyramides, car il date à peu près de l'an 6000 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire à l'époque la plus éloignée de l'histoire de l'Egypte.

La tombe de Mona, ou Menès, le premier roi d'Egypte connu, qui se déifia lui-même et fit construire ce Sphinx, se trouve également à l'intérieur du monument. Des tunnels, percés dans le Sphinx, conduisent à des cavernes dans lesquelles on n'a pas encore pénétré, car les travaux n'ont été commencés qu'il y a six mois. Le Sphinx est sculpté en plein roc, mais à l'intérieur, on aperçoit encore les bâtiments d'une ville, qui s'éleva peut-être à ciel ouvert, jadis.

Actuellement les excavations n'ont pas été poussées plus loin que la tête du Sphinx, dans laquelle est une salle de 18 mètres de long sur 4 m. 20 de large. Cette salle est reliée par des couloirs au temple du soleil situé entre les pattes du Sphinx. On y trouve par centaines des objets sacrés comme la croix encerclée, symbole du soleil. Plusieurs de ces croix sont en or et portent des fils qui servaient aux prêtres à faire tinter de petites clochettes pour évoquer les esprits.

On trouve aussi de petites pyramides à l'intérieur du Sphinx. Selon le

Ces chiffres n'ont rien d'exagéré; ils sont même très-vraisemblablement au-dessous de la vérité.

Si l'on n'admet pas ces chiffres, il n'en est pas moins vrai, étant donnée la lenteur de l'évolution, qu'il faut admettre que d'immenses périodes se sont écoulées avant que certaines parties de l'humanité soient parvenues à s'organiser en sociétés, à cultiver la terre, à bâtir des maisons, à travailler les métaux, à écrire, à calculer et à édifier les premiers codes! Que de peuples se sont succédé sans laisser de traces, et qui dira l'histoire de ceux qui élevèrent ces menhirs qui se trouvent depuis notre Armorique jusqu'au fond de l'Asie ! Mais leurs efforts n'ont pas été perdus, car ainsi que l'a dit Pascal : « L'humanité peut être considérée comme le même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. » Si nous admettons que ce sont les mêmes êtres qui se réincarnent, alors nous comprenons le progrès et pourquoi nous récoltons maintenant les fruits de nos labeurs passés.

Aujourd'hui, grâce aux monuments égyptiens, on peut remonter avec certitude jusqu'à 8000 années en arrière, et la chronologie de Manéthon, prêtre d'Egypte qui vivait du temps de Ptolémée Philadelphe ne nous semble plus absurde, malgré la haute antiquité à laquelle elle fait remonter la liste des pharaons qui régnèrent dans la vallée du Nil. Toute les civilisations méditerranéennes puisèrent à ce foyer et nous ne sommes pas étonnés que Platon, en parlant de l'Atlantide, place le récit de sa disparition dans la bouche d'un vieux prêtre de ce pays.

Dans le dialogue intitulé *Timée* ou *De la Nature,* il y a quatre interlocuteurs : Timée, Socrate, Hermocrate et Critias, celui-ci a la parole. Il parle de Solon et d'un voyage que fit ce sage législateur à Saïs, dans le Delta d'Egypte. Un vieux prêtre étonna profondément

---

professeur Reisner, les pyramides n'étaient, à cette époque, que les aiguilles de cadrans solaires, et le Sphinx était un dieu solaire lui-même. La pyramide de Chéops donne l'heure de façon absolument précise.

Le professeur espère, par l'étude des objets sacrés trouvés dans le Sphinx, arriver à découvrir les secrets des prêtres égyptiens, dont les connaissances, en ce qui concerne la magie, étaient merveilleuses, croit-on. Ses travaux ne vont pas sans difficulté, parce que les Arabes qu'il emploie se refusent à coucher dans la tête du Sphinx. Ils ont la conviction que cette tête est l'asile de nombreux démons, et que tout homme qui y dort est condamné à mourir.

Solon en lui révélant l'histoire des origines d'Athènes, très oubliée de ses habitants :

Je ne t'en ferai pas un secret, Solon — dit le prêtre — je consens à satisfaire ta curiosité par égard pour toi et pour ta patrie, et surtout pour honorer la déesse, notre commune protectrice, qui a élevé et institué la ville d'Athênes, issue de la terre et de Vulcain, et, mille ans plus tard, notre ville à nous, Saïs. Depuis la fondation de celle-ci, nos livres sacrés parlent d'une durée de huit mille années. Je vais donc t'entretenir brièvement des lois et des plus beaux exploits des Athéniens pendant les neuf mille ans écoulés depuis qu'Athènes existe.

Parmi tant de grandes actions de tes concitoyens, il en est une qu'il faut placer au-dessus de toutes les autres. Les livres nous apprennent la destruction par Athènes d'une armée singulièrement puissante, armée venue de la mer Atlantique et qui envahissait insolemment l'Europe et l'Asie : car cette mer était alors praticable aux vaisseaux et il y avait, au delà de ce détroit que vous appelez les colonnes d'Hercule, une île plus grande que la Libye et que l'Asie. De cette île, on pouvait aisément passer à d'autres îles, et de celles-là à tout le continent qui entoure la mer intérieure. Ce qui est en deçà du détroit dont nous parlons ressemble à un vaste port dont l'antrée serait étroite, mais c'est une véritable mer, et la terre qui l'environne est un vrai continent.

Dans l'île Atlantide régnaient des rois d'une merveilleuse puissance. Ils avaient sous leur domination l'île entière, ainsi que plusieurs autres îles et une partie du continent. En outre de ce côté-ci du détroit, ils régnaient encore sur la Lybie jusqu'à l'Egypte, et sur l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie. Toute cette puissance se réunit un jour pour asservir d'un seul coup notre pays, le vôtre et tous les peuples vivant de ce côté-ci du détroit. Ce fut alors qu'éclatèrent au grand jour la force et le courage d'Athènes. Par la valeur de ses soldats et leur supériorité dans l'art militaire, Athènes avait la suprématie sur les Hélènes ; mais, ceux-ci ayant été obligés de l'abandonner, elle brava seule l'effrayant danger, arrêta l'invasion, entassa victoire sur victoire, préserva de l'esclavage les peuples encore libres et rendit à une entière indépendance ceux qui, comme nous, demeurent en deça des Colonnes d'Hercule. Plus tard de grands tremblements de terre et des inondations engloutirent, en un seul jour et en une nuit fatale tout ce qu'il y avait chez vous de guerriers. L'île Atlantide disparut sous la mer. Depuis ce temps-là, la mer, dans ces parages, est devenue impraticable aux navigateurs ; les vaisseaux n'y peuvent passer à cause des sables qui s'étendent sur l'emplacement de l'île abimée (1).

(1) *Œuvres de Platon*, traduites par Victor Cousin. Tome XII. p. 109-113, Rey et Gravier, éditeurs.

Comment faut-il apprécier ce récit ? Est-ce une pure légende comme se plaisait à en enfanter la riche imagination des Hellènes ; ou bien faut-il voir dans ce récit des restes d'une tradition qui se serait transmise et déformée plus ou moins au cours des âges ? Et puis, la possibilité d'un formidable cataclysme géologique survenu dans les limbes de la préhistoire, autorise-t-elle des auteurs tels que W. Scott-Eliot ou Roisel à nous donner des descriptions détaillées de la civilisation des Atlantes ? Ce sont des questions qu'il est utile d'étudier, afin de nous faire une opinion motivée au sujet de certains livres parus récemment, qui traitent justement d'incarnations qui auraient eu lieu sur ces continents disparus.

L'Humanité a cru pendant trop longtemps aux fables religieuses qu'on lui imposait et elle a encore trop de mal à s'en débarrasser, pour que nous admettions aujourd'hui qu'on nous reconstitue une nouvelle mythologie, au grand profit de quelques individualités. On ne saurait trop répéter que seule la nature est la grande intitiatrice. En elle seule réside la vérité, du moins ce qui nous en est accessible, et c'est par l'emploi de la méthode scientifique que nous pouvons pénétrer dans son intimité.

En interrogeant la géologie, l'anthropologie et l'ethnographie, nous pourrons recueillir des document qui plaident en faveur de l'existence très probable de terres qui réunissaient l'Afrique à l'Amérique. Quant au degré d'évolution des habitants de l'Atlantide, bien qu'il ne nous soit guère possible de le déterminer avec précision, on peut raisonnablement supposer qu'il ne dépassait pas l'âge du bronze, ce qui permet de considérer comme fabuleux les récits qui nous racontent que ces peuples avaient atteint un haut degré de civilisation.

M. P. Ternier, dans la conférence citée plus haut, fait en ces termes un tragique tableau de ce gigantesque effondrement :

Quand je relis ainsi, dans ma pensée, ces pages terribles de l'histoire de la Terre, volontiers devant la mer qui sourit, indifférente, devant la mer « plus belle que les cathédrales, » je songe au dernier soir de l'Atlantide, auquel ressemblera peut-être le dernier soir, le « grand soir, » de l'humanité. Tous les jeunes hommes sont partis pour la guerre, par delà les iles du levant et les lointaines colonnes d'Hercule ; ceux qui sont restés hommes d'âge mûr, femmes, enfants, vieillards et prêtres interrogent anxieusement l'horizon marin, espérant y voir poindre les premières voiles annonciatrices du retour des guerriers. Mais, ce soir, l'horizon est vide

et sombre. La mer semble devenir ténébreuse ; et, comme elle, le ciel se charge de menaces. Depuis plusieurs jours la mer a frémi et tremblé. Le sol s'est fendu, çà et là, exhalant des vapeurs brûlantes.

On dit même que, dans la montagne, des cratères se sont ouverts, par où jaillissent des fumées et des flammes, et qui lancent en l'air des pierres et des cendres. Maintenant il pleut partout une poussière grise et chaude. La nuit est venue effroyablement noire : et l'on ne verrait rien si l'on n'avait allumé quelques torches. Prise soudain d'une terreur folle, la multitude se rue dans les temples ; mais voici que les temples s'écroulent, cependant que la mer s'avance, envahissant le rivage, avec une clameur atroce qui couvre, invinciblement, toutes les autres clameurs. Quelque chose passe qui pourrait bien être la colère de Dieu. Puis tout s'apaise ; il n'y a plus ni montagnes, ni rivage ; il n'y a plus que la mer insoucieuse endormie sous le ciel du Tropique aux astres innombrables ; et dans le souffle des alizés, j'entends chanter la voix du poète immortel :

O flots que vous savez de lugubres histoires !
Flots profonds redoutés des mères à genoux !
Vous vous les racontez en montant les marées ;
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous !

Oui, indépendamment de l'intérêt historique qui s'attache à la reconstitution d'un passé perdu dans la nuit des siècles révolus, la possibilité de ces catastrophes formidables pose un problème angoissant devant l'esprit du penseur enlisé dans les vieilles croyances religieuses, celui de la Providence. Est-ce bien, comme le dit M. Ternier « la colère de Dieu » qui s'exerce ? N'est-il pas blasphématoire de supposer que l'infinie perfection possède des vices humains et s'abaisserait jusqu'à la vengeance ? La vieille conception anthropomorphique d'un Dieu qui pétrirait le monde comme un sculpteur son argile et qui effacerait d'un geste son ouvrage imparfait, répugne à la conscience moderne et se concilie mal avec sa prévoyance, sa sagesse et surtout sa prescience.

Mais si l'évolution des mondes obéit aux règles immuables des lois cosmiques, l'arbitraire disparaît. Si chaque vie humaine n'est qu'une étape de l'éternelle ascension, la désincarnation en masse d'êtres appelés à renaître sur d'autres points de la terre perd son caractère d'exécution, puisqu'ils y porteront leurs acquis antérieurs, et que leur départ simultané n'a fait que devancer ce qui aurait eu lieu normalement pour chacun d'eux.

C'est ainsi que le spiritisme nous offre des explications logiques pour ces problèmes que les autres conceptions religieuses ou philosophiques sont impuissantes à résoudre. Nous verrons la prochaine fois le faisceau de présomptions diverses qui militent en faveur de l'existence de l'Atlantide.

(*A suivre*) GABRIEL DELANNE.

Carancini à Nice

DÉPLACEMENTS D'OBJETS LÉGERS

Un panier très léger est pendu dans le cabinet, à une hauteur de 1 m. 80 vers la droite du médium, tous les objets pouvant être mis en mouvement sont garnis de cartons lumineux de formes différentes, permettant de les reconnaître dans l'obscurité : une petite poupée en caoutchouc à cri-cri est placée dans le panier.

Devant le médium, deux tables placées bout à bout formant une longueur de 1 m. 80, autour desquelles 6 à 8 personnes font la chaîne.

Le médium est revêtu d'un costume spécial. Les pieds sont entravés à ceux des contrôleurs.

Dans une séance, une lueur apparait entre les rideaux en haut (les rideaux noirs lamés de bandes blanches ont 1 m. 90 de hauteur)arrive rapidement sur la table, y produisant un léger choc ; là seulement nous reconnaissons le panier à papier, il tourne sur lui-même puis s'arrête couché.

Dans une autre séance le même phénomène s'est produit, mais plus lentement, plus complètement, bien visible pour tous.

Une lueur apparaît en haut entre les rideaux, y reste fixe quelques instarts, ce qui nous permet de reconnaître le panier à papier. Il effectue un tour de rotation complet sur lui-même, puis descend derrière la tête et l'épaule gauche du médium, passe entre lui et le contrôleur de gauche, se relève et vient se placer doucement sur la table en décrivant une courbe gracieuse.

Du point d'attache dans le cabinet au point d'arrivée sur la table, nous constatons que ce panier à papier a dû changer trois fois de direction pour accomplir son mouvement.

A peine le panier était-il arrivé sur la table,que nous apercevons en haut, entre les rideaux, la petite poupée ; au bout de quelques secondes elle retombe dans le cabinet, où l'on entend à plusieurs reprises son petit cri-cri.

Dans la dernière séance, 5 personnes sont autour d'une seule table.

La petite trompette placée sur une chaise à droite en dehors du cabinet tombe à terre, puis vient en serpentant jusqu'au troisième assistant de droite, glissant derrière leurs chaises — là elle décrit une courbe, retourne vers le rideau, y décrit une seconde courbe, revient vers le troisième assistant, décrit encore une courbe et retourne vers le rideau. Dans toutes ces expériences le contrôle a toujours été parfait et complet, pas un instant les mains du médium n'ont échappé aux mains des contrôleurs (1).

D[r] Breton,
Président de la *Société Psychique de Nice.*

Bouddha christianisé

Dans les n[os] d'août et suivants, de cette *Revue*, M. Isidore Leblond nous a fait connaître la vie de *Bouddha*, en prenant pour guide, dit-il *Bouddha et sa religion*, ouvrage de M. Barthélémy-Saint-Hilaire qui, lui-même, pour tout ce qui se rapporte à l'existence de *Siddhârta*, a suivi scrupuleusement le *Lalita-Vistara* (2) livre sacré du canon bouddhique, en ayant soin toutefois de séparer dans son récit, la partie historique de la partie mythique, intimement réunies toutes deux dans l'original.

Je voudrais à mon tour, non pas refaire l'histoire de la vie de Bouddha, mais simplement indiquer ce qu'est devenue cette histoire lorsque, avec plusieurs autres livres indiens, elle fut introduite dans les pays d'Occident. La fortune qui lui échut en terre étrangère, à elle, ainsi qu'à un de ces livres, auquel je consacrerai quelques lignes, est assez curieuse pour mériter d'être racontée.

Il n'y a pas de littérature plus riche en fables et en contes que la littérature indienne. C'est surtout dans les livres du canon boud-

(1) *Le Bulletin de la Société psychique de Nice*, paraissant au mois de février, donnera un compte rendu détaillé des expériences qui eurent lieu avec ce médium et des précautions qui furent prises pour s'assurer de l'authenticité des phénomènes. (*N. d. l. r.*)

(2) Le *Lalita Vistara* est un ouvrage en langue sanscrite publié au plus tard au commencement du premier siècle de notre ère. Il en existe une traduction chinoise que Stanislas Julien estime faite vers l'an 76, et une version en thibétain publiée et traduite en français par Foucaux, au milieux du siècle dernier. (Voir Max Muller, *Essais sur l'histoire des religions*. Paris Didier 1872 p. 282-298.)

dhique que ces productions littéraires sont le plus abondantes ; elles y jouent même un rôle des plus importants. Cela se conçoit facilement ; car, dans leur œuvre de propagande, les prédicateurs bouddhistes s'adressaient surtout aux ignorants, aux pauvres, aux malheureux, aux déshérités de la vie ; ils leur parlaient par proverbes, fables et paraboles. A l'exemple de Socrate, souvent même ils inventaient un mythe, une fable, pour mieux convaincre leurs auditeurs.

Après la chute du Bouddhisme dans l'Inde, et même pendant sa décadence, les Brahmanes, qui avaient ressaisi le pouvoir, s'approprièrent l'héritage de leurs ennemis, et joignant à leurs contes les meilleures des fables de sources diverses éparses dans le folklore, ils en firent des recueils pour servir à l'éducation morale du peuple. Les plus connus de ces recueils sont le *Pankatantra* et l'*Hitopadesa* dont nous possédons des traductions en Français, en Allemand et en Anglais. Les auteurs de ces recueils et des fables qu'ils contiennent, pas plus que l'époque de leur composition, ne nous sont connus. On sait seulement que le Pankatantra est antérieur au sixième siècle de notre ère, voici comment :

Le roi de Perse *Chosroès Nushirvan*, contemporain de l'Empereur Justinien, avait entendu dire, peut-être par les Bouddhistes qui habitaient la Perse, que l'Inde possédait des livres remplis de haute sagesse et du plus grand intérêt. Il envoya son médecin *Barzuyeh* à la recherche de ces précieux ouvrages, et celui-ci fut assez heureux pour rapporter la traduction en pehlvi de plusieurs d'entre eux, entre autre du *Pankatantra* et peut être aussi du *Lalita Vistara*. Je dis peut-être, car la traduction en pehlvi de ce dernier ouvrage, qui existait en Perse au 6e siècle, pourrait tout aussi bien être l'œuvre d'un des nombreux Bouddhistes répandus dans l'empire des Sassanides.

La traduction pehlvie du Pankatantra (c'est le livre sur lequel je vais m'arrêter un instant) jouit d'un grand succès en Perse et y acquit une telle réputation qu'au VIIIe siècle, un persan converti à l'islamisme, *Abdallah ibn Almokaffa* en fit pour le Kalife *Almanzor*, une traduction arabe à laquelle il donna le titre de *Kalila* et *Dimna*.

Cette traduction qui se répandit dans tout l'Empire Arabe, de Bagdad à Cordoue, pénétra, par l'Espagne, en Europe où elle fit connaître ces contes et ces légendes indiennes qui, après avoir servi,

dans l'Inde, à l'éducation morale du peuple, et avoir ensuite, en Asie, charmé les loisirs des puissants Khalifes de Bagdad, font maintenant encore, en Europe, la joie de nos enfants. Fait bien surprenant à première vue, qu'il faut cependant accepter comme un fait historique scientifiquement établi.

Je n'en citerai qu'un exemple entre beaucoup d'autres (1).

La pimpante et alerte *Perrette* de notre charmant Fabuliste, qui, en sautillant, laisse choir son pot plein de lait, n'est que la transformation du stupide *Brahmane* du Pankatantra, qui brise d'un malencontreux coup de pied le vase qui contenait la provision de riz sur la vente duquel il était en train de fonder les plus belles espérances pour l'édification de sa fortune. On peut suivre dans tous ses détours le chemin parcouru par le conte indien dans sa migration de l'Inde à l'Europe, en même temps qu'on assiste aux transformations successives que subit, pendant ce long voyage, le personnage du brutal *Brahmane*, pour devenir la légère et court-vêtue Perrette.

« N'est-ce pas là un phénomène instructif et curieux, dit Max-« Muller (loc. cit. pag. 425), voilà des paroles prononcées il y a « mille ou deux mille ans dans quelque bourgade éloignée de l'Inde. « Aujourd'hui encore, comme une semence précieuse qui a été ré-« pandue à mains ouvertes sur le monde, elles portent des fruits « qui vont se multipliant par centaines et par milliers dans ce sol « qui, aux yeux de Dieu et des hommes, est le plus précieux de « tous : Je veux parler de l'âme d'un enfant. »

Je reviens maintenant à Bouddha que j'ai trop longtemps laissé de côté. Il eut en Europe un sort analogue à celui du Brahmane du Pankatantra, mais un sort plus extraordinaire encore, il devint un des saints du martyrologe romain.

La traduction pehlvie de son histoire, qui, comme je l'ai dit plus haut, existait en Perse au VIe siècle, charma par son caractère moral, pour l'attrait de ses nombreuses légendes et paraboles, tous les chrétiens de langue persane ; à tel point que l'un d'eux, resté inconnu, résolut d'en faire une histoire chrétienne pour servir à l'édification de ses coréligionnaires. Mais, pour y réussir, il dut lui

(1) Voir *Max Muller. Essais de Mythologie comparée.* Paris-Didier 1874 p. 417-449. *Joly. Histoire de deux fables de Lafontaine : les animaux malades de la peste et la laitière et le pot au lait.* Paris-Fontemoing. Je cite ce dernier ouvrage seulement d'après son titre ; je ne l'ai pas lu.

faire subir d'assez sérieuses transformations. Ainsi *Siddhârta* devint *Yudasaph*, jeune prince païen qui se convertit au christianisme. Mais comme il lui est impossible d'accomplir lui-même, tout seul, sa conversion, l'auteur introduit dans son histoire un nouveau personnage, le moine *Balauhar*, qui se charge de ce soin, catéchise et baptise *Yudasaph*.

Ce religieux joue, dans le conte chrétien, un rôle analogue à celui que remplit dans le récit indien le mendiant *Bhikshou* dont la vue détermine Siddhârta à fuir le monde, et décide de sa vocation.

Le livre de *Yudasaph et Balauhar* eut dès son apparition un grand succès. On en fit bientôt, pour les chrétiens d'Orient, une traduction en syriaque, puis, plus tard, une traduction arabe qui séduisait tellement les Juifs et les Musulmans que les uns et les autres l'adaptèrent à leurs croyances, en faisant enseigner par Balauhar à Yudasaph, non les doctrines chrétiennes, mais leurs religions respectives.

Enfin un savant théologien nommé *Jean*, qui, après avoir quitté la cour du Khalife Almanzor où il occupait une haute situation, s'était retiré au monastère de Saint-Saba, près de Jérusalem, pour se livrer à l'étude des textes sacrés, *Jean*, dis-je, publia, en grec, une histoire de *Barlaam* et *Joasaph*, qui est vraisemblablement un remaniement de la version syriaque. Le texte en a été traduit en français par Boissonade en 1832.

En voici une analyse sommaire qui montrera ce que l'adaptation chrétienne a fait du récit indien. (Voir *Max Muller* loc. cit. p. 455. *Saintyves*. *Les Saints successeurs des Dieux-Paris*. *Nourry* 1907. p. 178-183).

Abenner, roi de l'Inde, ennemi des chrétiens, avait un fils merveilleusement doué, appelé *Joasaph*. Au moment de la naissance de l'enfant, les astrologues avaient prédit au roi que son fils se couvrirait de gloire, mais dans un autre royaume que le sien ; c'est-à-dire qu'il embrasserait, un jour, la religion persécutée par son père. Très affligé de cette prédiction, le roi n'épargna rien pour en empêcher la réalisation.

Il fit enfermer son fils dans un palais magnifique et l'y entoura de beaux jeunes gens pleins de force, de gaîeté et de santé ; il leur défendit de jamais parler à l'enfant des misères de la vie humaine : pauvreté, maladies, vieillesse et mort. Ils ne devaient l'entretenir

que de sujets agréables et surtout, ne jamais prononcer devant eux le mot « christianisme ».

Devenu jeune homme, Joasaph obtint cependant de son père la permission d'aller faire en voiture des excursions hors du palais. Dans une de ses promenades, il rencontre deux hommes, l'un estropié, l'autre aveugle. Il demande pourquoi ils sont ainsi, et il apprend que c'est là un effet de la maladie, et que tous les hommes sont susceptibles d'être frappés de pareils maux.

Peu de temps après, dans une autre de ses courses, un vieillard se présente à sa vue ; il est courbé en deux, ses jambes sont fléchissantes, il a la face ridée, les cheveux tout blancs, la voix balbutiante et la bouche dégarnie de dents. Effrayé de ce spectacle, le jeune prince demande l'explication de ce qu'il voit. Ses serviteurs lui disent que l'état lamentable de cet homme est le résultat naturel de la Vieillesse qui atteint fatalement tous les humains et n'a d'autre fin que la mort. Ainsi renseigné sur les dures réalités de l'existence, Joasaph rentre désespéré dans son palais et y reste plongé dans une profonde tristesse.

C'est alors qu'un ermite chrétien, *Barlaam*, parvient à pénétrer, sous un déguisement, jusqu'à lui. Il montre au Prince la vie sous un point de vue plus noble et plus élevé, la vie telle que l'enseigne la doctrine chrétienne ; il lui fait connaître les Evangiles et il finit par le convertir.

Après le départ du Religieux, Joasaph se confine dans son palais et cherche à y mener la vie d'un ascète.

C'est en vain que son père essaie de le détourner de la foi chrétienne et de le ramener à l'idolâtrie. Le jeune prince résiste à toutes les tentatives du roi, ainsi qu'aux agissements du magicien *Theudas* qui cherche à le séduire par les attraits de la volupté.

Après la mort de son père, qu'il avait fini par convertir, Joasaph renonce au trône, et malgré tous les efforts de ses sujets pour le retenir, il abandonne son royaume, et il va rejoindre Barlaam dans le désert où il se soumet aux plus rigoureuses austérités, aux épreuves les plus dures. En butte aux attaques incessantes du Diable, il sort triomphant de toutes les embûches que lui tend Satan et il finit par mériter, de son vivant, le nom de Saint.

Il n'entre pas dans mon sujet de pousser plus loin l'analyse du livre du moine byzantin qui contient, dans une dernière partie, un

exposé des principales doctrines de la religion chrétienne et une discussion sur les mérites relatifs des principales religions du monde, les religions Egyptienne, chaldéenne, grecque, juive et chrétienne : premiers essais de théologie comparée.

Tel qu'il était, tout orné de contes et de fables, qui en relevaient l'intérêt, ce livre pénétra du monde grec dans le monde slave, dans le monde latin et dans le monde germanique, Traduit dans presque toutes les langues européennes (1), il servit de thème d'édification pour toute la chrétienté. Extrêmement populaires pendant tout le moyen âge, ses deux héros, *Barlaam* et *Josaphat*, y jouirent d'une telle faveur, y furent l'objet d'une telle vénération que l'Eglise n'hésita pas à les admettre au nombre de ses Saints. La célébration de leur fête fut fixée, dans l'Eglise d'Orient au 26 Août, dans l'Eglise romaine au 27 novembre. Combien de saints et de saintes du martyrologe romain n'ont pas plus de réalité historique que saint Barlaam !

On resta pendant de longs siècles dans l'ignorance de l'origine indienne du pieux roman de Barlaam et Josaphat. On n'avait, du reste, pas les moyens nécessaires pour remonter jusqu'à la source primitive. C'est la connaissance du sanscrit qui, seule au siècle dernier, put fournir ces moyens, en permettant d'étudier, dans ses textes originaux, la littérature indienne.

Un publiciste français, *Laboulaye* qui, par un hasard assez rare, avait lu à la fois le Lalita-Vistara et Barlaam et Josaphat, signala le premier en 1859, dans les n[os] des 21 et 26 Juillet du Journal des *Débats*, les analogies frappantes qui existaient entre les deux ouvrages, en montrant que tout le cadre de l'histoire de Josaphat n'était autre chose que le cadre de l'histoire de Bouddha.

Cette révélation inattendue frappa tous les savants et stimula leur zèle. Erudits et philologues s'empressèrent alors de rechercher, étudier et comparer les textes. Ils les soumirent à une sévère analyse, et ils parvinrent à constituer et à souder ensemble d'une façon

(1) Une de ses plus curieuses imitations est le célèbre roman de *Barlaam et Josaphat*, poème d'aventures, plein de verve satirique, composé en langue d'Oïl, d'après une traduction latine par le trouvère *Gui de Cambrai*, dans la 1re moitié du XIIIe siècle (Voir *Littré Etudes sur les Barbares et le Moyen-Age* Paris Didier. 1867 p. 327).

inébranlable tous les anneaux de la longue chaîne qui, à travers les temps et les lieux, relie Josaphat à *Cakia Mouni*.

Il est donc maintenant bien établi que le saint Joasaph des Grecs, le saint Josaphat des catholiques, n'est autre que Bouddha lui-même, absolument comme il est certain que la Perrette de Lafontaine est le Brahmane du Pankatantra.

C'est ainsi que le fondateur d'une religion qui, après 2.400 ans d'existence, compte encore 455 millions de fidèles, a reçu de l'Eglise catholique les plus grands honneurs qu'elle puisse décerner, et il est certain, si l'on s'en rapporte à son histoire, qu'il en est plus digne que bien des saints du calendrier.

Général NOEL.

Phénomènes spirites

« Monsieur le Directeur de la « *Revue scientifique et morale du Spiritisme*.

Voulez-vous me permettre de vous adresser le compte rendu succinct d'expériences récentes auxquelles j'ai assisté, avec mon mari, et qui intéresseront, je l'espère, les nombreux lecteurs de votre estimable revue.

Nous nous trouvions réunies, dix-neuf personnes, le 28 décembre 1912, chez l'excellent médium, bien connu, Madame Vallée, à Paris.

Au début de la séance, toutes les personnes se prirent les mains, formant la chaîne, et, quelques instants après l'obscurité faite (1), on entendit distinctement des coups frappés, par les esprits, à un mètre, environ, en arrière des médiums.

Par l'intermédiaire de l'un d'eux, les esprits nous annoncèrent qu'ils nous préparaient une surprise.

(1) Nous ferons observer qu'*au point de vue scientifique*, les séances tenues dans l'obscurité ne présentent pas de suffisantes garanties et qu'il est regrettable que l'on n'ait pas cherché depuis longtemps dans ce milieu à obtenir des preuves objectives de la réalité des manifestations, telles que celles données par les moulages ou la photographie, le groupe dont il est parlé ici semblant tout indiqué pour ce genre de recherches, en raison de la matérialité des phénomènes (*N. d. l. r.*)

Quelques moments s'écoulèrent; une mandoline joua d'abord à l'endroit où nous avions perçu les coups, puis fut transportée, jouant toujours, à un mètre environ au-dessus de la tête des personnes assises autour de la table, et fut déposée sur cette dernière.

Au moyen de cet instrument, qui semblait voleter aussi facilement qu'une feuille emportée par un vent léger, les esprits accompagnèrent des romances, chantées à intervalles, par deux médiums différents.

Les notes de l'instrument étaient scandées et portées à un diapason plus élevé à la fin de chaque couplet, et suivant que la voix du médium atteignait des tons plus aigus.

Mon mari, placé non loin des médiums, fut touché sur les épaules, les flancs et les genoux et eut sa jaquette tirée par une main puissante, qui lui donna l'impression de la matérialisation complète d'un avant-bras.

A chaque instant, des attouchements énergiques, presque des coups, furent reçus par ses deux voisines de droite.

Plusieurs esprits paraissaient s'occuper ensemble de ces manifestations, car des attouchements fréquents se produisaient de divers côtés à la fois, et à quelque distance des sons,émis en même temps, par l'instrument de musique.

Des battements, imitant des airs connus, se firent entendre à diverses reprises sur les vitres d'une petite armoire et sur une boîte en bois, placées à l'extrémité de la pièce, et, par conséquent, assez éloignées des médiums.

Des morceaux de sucre, transportés par les esprits, furent frottés avec force, à un mètre environ au-dessus de la table, et produisirent des étincelles brillantes, vues par tout le monde. (1)

Ces morceaux de sucre, furent instantanément lancés dans toutes les directions et jusqu'au fond de la pièce.

Une mandarine fut séparée de son écorce, et la moitié de ce fruit, introduite dans la bouche de mon mari.

Il se trouvait assis,à un mètre, au moins, du principal médium : Madame Vallée, et je rappelle que tout le monde se tenait les mains.

(1) L'on sait que le sucre est légèrement phosphorescent dans l'obscurité (*N. d. l. r.*)

Un instant s'écoula, puis on perçut le bruit que fait l'eau d'une carafe, versée dans une tasse, et ensuite, celui de gouttelettes s'échappant d'un citron et tombant dans l'eau de la tasse. Du sucre fut joint au mélange et fortement agité avec une cuillère.

La tasse, une de celles qui avaient été préparées pour le thé, gracieusement offert avant la séance, fut portée aux lèvres de mon mari, qui but quelques gorgées et put constater ainsi, que c'était bien de la citronnade.

Il eut l'impression que le récipient lui était présenté par une main qui, quoique invisible, était solide et ne tremblait pas.

Il fut décidément gâté par les esprits, ce soir-là.

Des cartes, par paquet de trois ou de six, furent jetées sur la table ainsi que sur les doigts et sur les genoux de quelques personnes.

Le collier d'une dame fut décroché, enlevé et rattaché au cou de sa voisine.

Cette même dame eut son corsage dégrafé par l'esprit qui lui déposa sur le dos, entre les épaules, le bouchon d'une carafe.

Au début de la séance, des communications écrites avaient été obtenues par l'un des médiums, Mlle Suzanne Vallée, et, vers la fin, se produisirent les phénomènes remarquables de l'écriture directe.

Un bloc-notes se trouvait sur la table ; un esprit s'en saisit et prit un crayon qu'une dame lui tendait, verticalement.

Tout le monde put entendre, à un mètre environ des médiums, le grincement du crayon sur le papier ; plusieurs feuilles furent ainsi détachées du bloc-notes et jetées sur la table ou dans la direction de la personne à qui le message était destiné.

En soulevant la table, et au moyen de coups frappés, les esprits indiquaient, par oui ou par non, si la personne dont on prononçait le nom, était bien celle qui devait recevoir la communication.

A la fin de la séance on put constater que chacun de ces papiers portait une écriture différente.

Lorsque la conversation menaçait de devenir trop animée, pendant les phénomènes d'écriture directe les esprits demandaient le silence, au moyen d'un grattement spécial ressemblant assez bien à un « taisez-vous ! »

Un autre des médiums présents, Madame Moreau, dans un état particulier de voyance, parla à différentes reprises à plusieurs per-

sonnes de l'assistance, donnant des explications parfaitement exactes : visions du passé, ou prévisions de faits prochains, en y joignant des conseils appropriés aux circonstances.

Phénomènes nombreux, merveilleux et combien instructifs, bien dignes d'attirer l'attention des hommes de science, dont beaucoup trop, jusqu'à ce jour, et on ne sait pour quel motif, les ont niés ou combattus.

J'insiste sur ce point, que, d'un bout à l'autre de la séance, les assistants n'ont pas cessé de se donner la main.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

Mme L. COTE.

Paris le 28 Décembre 1912

La théorie du Corps fluidique selon divers savants des temps modernes

(*Suite*) (1)

La réalité objective de ces visions est démontrée par les bruits, les mouvements et déplacements d'objets inanimés perçus par les autres personnes présentes comme aussi par la révélation de faits ignorés et reconnus exacts après vérification.

« A Obertenfald, une de ces âmes, celle du comte Weiler qui avait assassiné son frère, se présenta à Mme Hauffe jusqu'à sept fois. Madame Hauffe seule la vit ; mais plusieurs de ses parents entendirent une explosion, virent des carreaux, des meubles et des chandeliers se déplacer sans que personne y touchât, chaque fois que le fantôme revint.

« Une autre âme d'assassin, vêtue d'un froc, poursuivit la voyante trente et une année, lui demandant comme l'avait fait le comte Weiler, des prières et des leçons de catéchisme. Cette âme ouvrait et fermait violemment les portes, remuait la vaisselle, bouleversait des piles de bois, frappait de grands coups sur les mu-

(1) Voir le n° de Janvier p. 409 et suiv.

railles et semblait se faire un jeu de changer de place à tout moment. Vingt personnes respectables l'ont entendue, soit dans la maison, soit dans la rue, et certifieraient au besoin le fait.

« Un fantôme de femme portant dans ses bras un enfant, se montra à Mme Hauffe plusieurs fois. Comme ce fut le plus souvent dans sa cuisine, elle fit lever quelques dalles, et l'on trouva, à une grande profondeur, le cadavre d'un enfant.

« A Weinsperg, l'âme d'un teneur de livres, qui avait commis quelques infidélités pendant sa vie, la vint prier, *en redingote noire râpée*, de dire à sa veuve de ne pas cacher davantage les livres dans lesquels se trouvaient ses fausses écritures, et lui indiqua les endroits où ils étaient pour qu'elle les dénonçât à la justice. Elle obéit. A l'aide de ses livres, quelques torts du mort furent réparés.

« A Lenach, ce fut l'âme d'un bourgmestre nommé Bellon, mort en 1740, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, qui vient lui demander des conseils pour échapper à la persécution de deux orphelins. Elle lui donna ces conseils, et après six mois l'âme ne revint plus.

« On trouve cette mort mentionnée dans les registres de la paroisse de Lenach, avec une note portant que le bourgmestre aurait fait tort à plusieurs enfants dont il était tuteur » (1).

Un autre fantôme lui apparut pour révéler à sa femme le lieu où se trouvait une feuille couverte de chiffres ; quoique n'ayant jamais vu ni connu le défunt, elle le dépeignit de manière à le faire reconnaître et on découvrit cette feuille à l'endroit qu'elle avait indiquée (2).

Mme Hauffe voyait aussi parfaitement, *chez les amputés*, le fantôme fluidique du membre enlevé. « Lorsqu'elle rencontrait une personne qui avait perdu un membre, raconte son biographe, elle continuait à voir le membre encore attaché au corps, c'est-à-dire qu'*elle voyait la forme du membre produite par la projection du fluide nerveux de la même façon qu'elle voyait les formes fluidiques des personnes décédées*. Cet intéressant phénomène permet peut-être d'expliquer les sensations éprouvées par les personnes qui sentent encore le membre qui a été amputé. L'invisible forme fluidique du membre est encore en rapport de continuité avec le corps visible, *et ceci nous*

(1) cit par G. Delanne. *L'Ame est immortelle* 36 et 37.

(2) Carl du Prel, *La Mort, l'Au delà, la Vie dans l'Au delà* 103.

prouve suffisamment qu'après la destruction de l'enveloppe visible, la forme est conservée par le fluide nerveux (1). »

Une malade qui, pendant le sommeil naturel, entrait parfois en *extase*, expliquait ainsi cet état au Dr *Charpignon*, son magnétiseur : « J'entre alors dans un état semblable à celui que le magnétisme me procure ; puis peu à peu mon corps se dilate et je le vois très distinctement loin de moi, immobile, pâle et froid comme un mort ; quant à moi, *je me parais une vapeur lumineuse, je me sens penser séparée de mon corps* (dans cet état, je comprends et je vois bien plus de choses que dans le somnambulisme), tandis que *dans le somnambulisme magnétique, je pense sans être séparée de mon corps.* Après quelques minutes, un quart d'heure au plus, cette vapeur se rapproche de plus en plus de mon corps ; je perds connaissance et l'extase a cessé (2) »

C'est à peu près dans les mêmes terme qu'une autre somnambule lui raconta un jour la vision qu'elle avait eue pendant la nuit : « Je croyais être suspendue dans l'air sans forme matérielle, mais *toute vapeur et toute lumière,* dit-elle, je vous montrais mon corps que j'avais quitté, étendu dans mon lit : ce n'était qu'un cadavre. Vous voyez, vous disais-je, il est mort, il sera ainsi dans trente jours. — Puis insensiblement, cette lumière que je sentais être moi se rapprocha du cadavre, s'y mit et je repris mes sens, brisée comme après un long et pénible sommeil magnétique (3) »

Au moyen des passes magnétiques, M. le *Colonel de Rochas* est parvenu lui même à provoquer chez une jeune femme l'extase supérieure pendant laquelle l'esprit, très lucide, a des visions plus ou moins merveilleuses et se sent réellement séparé de l'organisme charnel qui est complètement insensible (4).

On sait que ce savant a poussé fort loin les expériences d'hypnotisme et a opéré avec différents sujets.

Avec Eusapia Paladino, il en a tenté une seule qu'il raconte ainsi : « Un jour elle s'est décidée à se laisser endormir en présence de Mme de Rochas (elle a été si souvent martyrisée par les savants

(1) *La Voyante de Prévorst* 47.

(2) Charpignon, *Physiologie du Magnétisme* 105 ; cité par A, de Rochas, *Les Etats profonds de l'hypnose*, p. 72 et 73.

(3) G, Delanne, ib. 45 et s.

(4) V. ouv. cit, 73 et 74.

qu'elle est devenue craintive). Elle est parvenue rapidement aux états profonds de l'hypnose et a *vu apparaître alors à son grand étonnement, sur sa droite, un fantôme bleu.* Je lui ai demandé si c'était John ; elle m'a répondu que non, mais que *c'était de cela dont John se servait.* Puis elle a pris peur et m'a demandé instamment de la réveiller, ce que j'ai fait, regrettant beaucoup de n'avoir pu continuer des recherches dans cet ordre de phénomènes » (1).

Une jeune dame de ses amies lui disait dans le sommeil magnétisme qu'un « animal se compose de trois parties, le *corps matériel* : l'*esprit* et le *fluide nerveux* qui met en relation le corps et l'esprit. Pour que l'animal puisse se mouvoir, il faut que la matière soit imprégnée d'une quantité suffisante de fluide pour triompher de son instinct.

Le même investigateur rapporte, dans les *Annales des Sciences psychiques* (3), les expériences qu'il a faites en présence d'autres savants, sur deux jeunes filles bien portantes, Mlles Marie Mayo et Juliette Durand, n'ayant jamais entendu parler de magnétisme ni de spiritisme.

Lorsque, sous l'influence des passes, ces deux sujets ont leur esprit suffisamment extériorisé, c'est-à-dire dégagé de l'enveloppe charnelle, *ils voient leur corps fluidique sous forme de fantôme humain plus ou moins lumineux.* Ce fantôme se déplace et se modifie sous l'action de la volonté. « Il résulte de nombreuses expériences que j'ai faites avec deux sujets dont l'un pouvait extérioriser son corps astral et l'autre le voir, ajoute en note M. de Rochas — que *celui qui extériorise son corps astral peut le modeler par sa volonté comme le sculpteur modèle la cire avec ses doigts.* Une de ces expériences a été exécutée à Paris, chez moi, en présence d'Aksakow, avec Mme d'Espérance comme sujet voyant et Mme Lambert comme sujet s'extériorisant (4).

Ces expériences sont confirmées par celles de plusieurs autres magnétiseurs. Ainsi M. *Durville*t en communiquant, il y a quelques années, à la *Société magnétique de France* ses *Recherches sur le dédoublement des corps de l'homme* », déclarait notamment :

(1) *L'Extériorisation de la Motricité* 17
(2) ib, 403.
(3) 1905, p. 349-397 : 1906, p. 8-23.
(4) ib. Juillet 1905, p. 353.

Lorsque le double est bien condensé, il prend exactement la forme du sujet et devient, pour celui-ci plus ou moins lumineux. Quelques uns que je considère comme les meilleurs sensitifs, le voient bleu à droite, jaune orangé ou rouge à gauche ; d'autres ne voient qu'une lumière blanche plus ou moins étincelante. Dans l'obscurité complète, les hauts sensitifs, sans être endormis, le voient très distinctement avec les couleurs que je viens d'indiquer. Les sensitifs ordinaires le voient seulement brilller d'une lumière blanche plus ou moins vive. Les demi-sensitifs le perçoivent sous une forme indécise, généralement celle d'un buste, ou mieux d'un mannequin de couturière, qui paraît formé d'un brouillard ou d'une vapeur grisâtre.

« *Le double est relié au corps physique par un cordon de la grosseur du petit doigt* qui part presque toujours de l'ombilic de celui-ci pour se rendre au point correspondant du double. Il y a des exceptions : Mme François est reliée à son double par un cordon qui part du sommet de la tête, à peu près le centre cérébro spinal, pour correspondre au même point du double. Il est même quelques rares sujets qui affirment que chez eux, le cordon part de la région épigastrique (creux de l'estomac), et même de la rate, c'est-à-dire à peu près au même niveau, mais plus à gauche.

« Chez le plus grand nombre des sujets, *ce cordon*, qui n'est pas pourtant de la même grosseur, *présente de place en place des renflements, des sortes de ganglions qui paraissent servir à alimenter le cordon lorsque le double s'éloigne.* Pour tous les sujets, ce cordon est le siège d'une circulation lumineuse très intense, et pour les plus sensitifs, il présente l'aspect d'un nerf mixte ; *le fluide lumineux circule du sujet au double dans une partie, et du double au sujet dans la partie opposée.*

« Les sens physiques sont complètement abolis ; le sujet ne voit rien par les yeux, n'entend rien par les oreilles, ne perçoit aucune odeur par le sens effectif et ne sent aucune impression de contact. Toutes ces impressions paraissent perçues par des sens distincts emportés par le double.

« Pour tous les sujets, le double, c'est tout l'individu et le corps physique n'est rien. « *Le double, c'est moi-même, dit Léontine, le corps n'est qu'un sac vide.* »

« Edmée donne à ce sujet une description très pittoresque. Répondant à une question que je lui posais : « *Le corps que vous touchez,*

dit-elle, n'est rien; c'est une enveloppe de l'autre. Toute ma personne est dans la personne lumineuse. C'est elle qui pense. qui sait, qui agit; elle transmet au physique ce que je vous dis ».

« Comment faut-il appeler la personne lumineuse ? — « On n'a pas besoin de l'appeler; c'est Edmée, c'est moi, si vous voulez l'appeler, appelez-la Edmée. »

« Il faut pourtant bien que nous les distinguions l'une de l'autre. Voulez-vous que nous convenions de l'appeler le corps astral, le double, puisque c'est votre double ? — « Oh non ! pas l'astral. Appelez-le si vous voulez le double, et pourtant ce n'est pas le double, puisque c'est moi. »

« Questionnée à ce sujet dans une autre séance, elle déclare encore que le physique ne sent rien, ne voit rien et que toutes les impressions lui sont transmises par le double, par l'intermédiaire du cordon qui les relie. « On touche le double, dit-elle, l'impression de contact vient comme un choc au cerveau physique, et la sensation s'y répercute. On cause, on croit que mon physique entend puisqu'il répond; mais ce n'est pas vrai. Il n'entend rien, ce qui entend c'est le double. La question et la réponse sont transmises par le cordon au cerveau physique comme par un mouvement, par un quelque chose qui vibre. C'est aussi le double qui voit et l'âme vient au physique par un mouvement, c'est comme de l'électricité qui fait vibrer le cerveau physique et alors il voit ce que le double a vu. Toutes les impressions reçues par le double se transmettent aux centres du cerveau, mais ces centres ne perçoivent rien par eux-mêmes (1). »

Ces témoignages sont encore fortifiés par ceux d'une foule de gens, très éclairés et très bons observateurs, qui attestent avoir éprouvé des sensations analogues, soit sous l'influence des *anesthésiques*, soit pendant le *sommeil ordinaire*, une *syncope*, une *maladie*.

Dans ses remarquables « *Considérations sur les phénomènes de bilocation* » (2) *Esnest Bazzano* en rapporte plusieurs, entre autres celui du Dr *Franz Hartmann* qui raconte dans l'*Occult Review* (1903, p. 160) :

« Dans l'annee 1884, époque où je me trouvais à Colombo, dans

(1) *Revue scientifique et morale du spiritisme* février, 1908, p. 493 et 494.

(2) V. *Annales des sciences psychiques* 1911, mars, avril, mai et juin.

l'île de Ceylan, j'allai un jour, en compagnie de mon ami B..., chez un dentiste, pour l'extraction d'une dent. Je respirai du chloroforme, et dès que j'eus commencé à sentir son influence, *je me trouvai debout derrière le fauteuil sur lequel se tenait mon corps*. Je me voyais et me sentais exactement la même personne que dans mon état normal ; je discernais toute chose autour de moi, et j'entendais les conversations ; cependant, lorsque je voulus essayer de prendre l'un des instruments posés sur la petite table près du fauteuil, je n'y parvins pas et je vis mes doigts traverser l'instrument. (1)

« Il m'est arrivé d'autres fois, après cet incident, d'assister à la séparation de moi-même du corps physique, ce qui se réalise en deux formes distinctes : *lorsque*, par les conditions spéciales où s'effectue le « dédoublement » *les facultés conscientes restent dans l'organisme, je vois alors mon « corps astral » debout près de moi, au côté de mon lit* ; *au contraire, lorsque mes facultés conscientes sont transférées dans le « corps astral » j'aperçois mon « corps physique » inanimé dans mon lit*.

« Il ne m'est jamais arrivé de faire des excursions « astrales » à distance, ou, pour le moins, je ne m'en souviens pas. Toutefois, les incidents exposés suffisent à convaincre celui qui en est le jouet que l'homme possède un corps astral capable d'exister indépendamment du « corps physique ». Et les négations aprioristiques de ceux qui ne peuvent rien avancer de personnel sur ce sujet paraissent si spécieuses à l'être qui peut parler de ces phénomènes par expérience personnelle, qu'il ne peut les accepter en aucune façon, pas plus qu'on accepterait les raisonnements d'un individu qui, n'ayant jamais vu de voies ferrées, prétendrait en nier la possibilité (2). »

Il résulte de ces divers témoignages que pendant le sommeil spontané ou provoqué, le somnanbulisme, l'extase, l'esprit se sépare plus ou moins du corps charnel et acquiert alors la *seconde vue*, s'il parvient à dépasser l'*état de trouble* ou de *crédulité* qui se manifeste surtout au commencement. Mais dans ces différents états, il reste toujours lié à l'organisme par un *cordon fluidique*, et *ce n'est que par la rupture de ce cordon que la mort se produit*.

(1) C'est ce qui arriva également au jeune graveur dont parle le Dr Gibier qui, dédoublé, ne put tourner la clef de sa lampe ; sa main fluidique passait a travers le métal. La motricité n'était pas extériorisé. (*N d. l. r.*)

(2) *Loc. cit.*, 110 et 111.

Les voyants qui ont observé des agonisants, décrivent à peu près dans les mêmes termes le processus de la séparation complète et définitive que nous appelons la mort.

A ce sujet, M[rs]. *Florence Marryat* écrit notamment ce qui suit dans « *The spirit world* » (*Le Monde des Esprits*, 128) :

« Je compte parmi mes plus chères amies une jeune dame appartenant aux hautes classes de l'aristocratie, qui est douée de facultés médiummiques merveilleuses, quoique la chose ne soit connue que de rares intimes, à cause des éternels préjugés... Il y a quelques années, elle eut le malheur de perdre sa sœur aînée, alors âgée de vingt ans, emportée par une forte pleurésie. Edith (je désignerai par ce nom le jeune médium), ne voulut pas se détacher un instant du chevet de sa sœur, et là, passée en condition de clairvoyance, elle put assister au processus de séparation de l'esprit et du corps. Elle me racontait que dans les derniers jours de sa vie terrestre, la pauvre malade était devenue inquiète, surexcitée, délirante, et se retournait sans cesse dans son lit en prononçant des phrases et des paroles sans suite. C'est alors qu'Edith commença à percevoir *une sorte de nébulosité légère, semblable à une fumée qui venait se réunir sur sa tête, et, se répandant et se condensant graduellement, avait fini par assumer les proportions, les formes et les traits de la sœur mourante, de façon à lui ressembler dans chaque détail, exception faite pour son apparence incolore. Cette forme flottait dans l'air, le visage en bas, surexposée à quelques pieds de la malade.*

« A mesure que le jour déclinait, l'agitation de la malade se calmait, remplacée vers le soir par un épuisement profond, précurseur de l'agonie. Edith contemplait avidement sa sœur : le visage devenait livide, le regard s'obscurcissait, mais *en haut la forme fluidique s'empourprait et semblait s'animer graduellement de la vie qui abandonnait le corps*. Un moment après, l'enfant mourante gisait inerte et sans connaissance sur les oreillers, mais *la forme s'était désormais transformér en un esprit vivant*. Cependant des *cordons de lumière*, semblables à des fluorescences électriques, le rattachaient au cœur, au cerveau, et aux autres organes vitaux. *Le moment suprême arrivé, l'esprit oscilla quelque temps d'un côté à l'autre, pour venir ensuite se placer debout à côté du corps inanimé*. Il était en apparence très faible, et à peine capable de se soutenir, mais était la reproduction exacte de ce corps.

« Et tandis qu'Edith contemplait cette scène merveilleuse, *voici que se présentèrent deux formes lumineuses dans lesquelles elle reconnut son propre père et sa grand'mère*, expirés tous deux dans cette même maison. Elles s'approchèrent toutes deux de l'esprit nouveau-né, le soutinrent affectueusement, l'étreignirent dans leurs bras, tandis que sa tête s'abandonnait complètement sur l'épaule paternelle. Ils restèrent ainsi quelque temps, jusqu'au moment où l'esprit parut prendre des forces ; alors, *ils arrachèrent des cordons de lumière qui le liaient encore au corps, et, le serrant toujours dans leurs bras, se dirigèrent vers la fenêtre, passèrent en volant, s'élevèrent et disparurent* (1) ».

Voici maintenant ce que *William Stainton Mosès*, pasteur de l'Eglise anglicane et l'un des plus célèbres médiums de notre époque, publiait dans le *Light*, à la date du 9 juillet 1887 :

« J'eus récemment et pour la première fois de ma vie, l'occasion d'étudier les procédés de transition de l'esprit. J'appris tant de choses de cette expérience, que je me flatte d'être utile à d'autres en racontant ce que j'ai vu... Il s'agissait d'un proche parent à moi, âgé de presque quatre vingt ans, qui s'avançait vers la tombe sans y être attiré par quelque maladie spéciale... Je m'étais aperçu par certains symptômes, en apparence insignifiants, que sa fin était proche, et j'étais accouru pour accomplir mon triste et dernier devoir...

« Grâce à mes sens spirituels, je pouvais discerner qu'*autour de son corps et au-dessus se massait l'aura nébuleuse avec laquelle l'esprit devait se former un corps spirituel* ; et je percevais qu'elle augmentait à mesure de volume et de densité, quoique soumise à des variations continues en plus ou en moins, *selon les oscillations subies dans la vitalité du mourant*. Je pus ainsi remarquer que parfois un léger aliment pris par le malade ou une influence magnétique dégagée par une personne s'approchant de lui, avait pour résultat d'aviver momentanément le corps. Cette aura semblait donc continuellement en flux et en reflux.

« J'assistai à cet identique spectacle pendant douze jours et douze nuits, et bien que le septième jour déjà le corps eût donné des signes de son imminente dissolution, cette merveilleuse fluctuation de la vitalité spirituelle en voie d'extériorisation persistait toujours

(1) cit. par E. Bozzano, ib. 149.

égale. Par contre, la coloration de l'aura avait changé ; cette dernière prenait en outre des formes de plus en plus définies à mesure que l'heure de la libération s'approchait pour l'esprit. Vingt-quatre heures seulement avant la mort, lorsque le corps gisait inerte, les mains croisées sur la poitrine, le processus de libération se prit à progresser sans reculs. *Au moment suprême, je vis apparaître des formes d' « esprits gardiens » qui s'approchèrent du mourant, et, sans aucun effort, séparèrent l'esprit de ce corps épuisé.*

« En même temps, on déclara que ce corps était mort. Il pourrait se faire qu'il en fût ainsi ; en effet, le pouls et le cœur ne donnaient pas signe de vie, et le miroir ne se voilait pas sous l'influence de l'haleine ; et pourtant les « *cordons magnétiques* » liaient encore l'esprit au cadavre, et y restèrent durant 38 heures. Je crois que si pendant cette période, des conditions favorables s'étaient réalisées, ou si une puissante volonté avait agi sur le cadavre, on aurait pu rappeler l'esprit dans le corps. La résurrection de Lazare n'aurait-elle pu se produire dans ces mêmes circonstances ?... *Lorsque les cordons se brisèrent enfin, les traits du défunt, sur lequel on lisait les souffrances subies, se rassérénèrent complètement et s'imprégnirent d'une ineffable expression de paix et de repos* (1). »

(*A suivre*) FERDINAND VÉRAND.

Hélène Smith et l'Ange

Il est, dans l'œuvre de Rembrandt, une eau forte curieuse : c'est « Le Docteur Faustus ». Le vieil homme est debout devant sa table de travail où s'entassent les grimoires. Penché, hagard, il interroge les signes cabalistiques apparus au milieu d'un disque lumineux qui semble dominer un corps impondérable. Autour, c'est l'obscurité, le silence. Ici le temps n'existe plus, la durée est abolie. Au-delà des vitraux fixés par leur réseau de plomb, le ciel est invisible. On n'évoque nul horizon, mer, plaine ou montagne : nulle ville n'est supportable dressant ses châteaux-forts et ses donjons ou étendant au sein d'une vallée ses maisons à genoux autour de l'église. Comme une vague le temps expire au seuil de cette cellule ; et de-

(1) cit. par le même, ib., 149 et s.

vant la féerie dont Rembrandt est coutumier, devant ce prodigieux spectacle, nous mesurons amèrement, nous autres, les hommes d'aujourd'hui, la distance qui nous sépare de ces lieux privilégiés où, dans le sablier, le sable ne coule plus.

Et malgré tout, nous l'avons plus ou moins possédée la sagesse suprême qui est l'oubli de l'heure : nous avons eu des joies ou des douleurs que ne mesure point la banale mesure ; nous avons été parfois de ces heureux qui peuvent jeter leur chape de plomb, qui oublient que la nuit définitive approche .. Heureux donc ceux que le travail sinon l'amour absorbent au point de les situer hors du monde, heureux ceux qui ont aboli en eux le sentiment affreux de la durée. Heureux le savant dans son laboratoire, le moine prosterné devant son crucifix, le philosophe perdu dans sa méditation, l'artiste devant sa toile...

Heureuse aussi, celle qui, depuis sept années, loin du monde, étrangère aux événements, accomplit dans la solitude une œuvre qui tient du prodige ; car elle est véritablement prodigieuse l'œuvre d'Hélène Smith.

La voici achevée la huitième peinture qui devait lui rester en souvenir de ses travaux. Elle est en dehors du cycle évangélique auquel elle se rattache quand même étroitement. Nous y voyons Hélène Smith, Hélène Smith elle-même, conduite, protégée par son guide, cet ange que depuis si longtemps elle voit auprès d'elle, qui la conseille et la console, mais lui impose sa volonté.

Mlle Smith a beaucoup hésité avant de laisser voir ce tableau à ceux que la curiosité plus que la foi amènent auprès d'elle. Un sentiment de délicatesse, je dirai même de pudeur, a pendant quelque temps suspendu toute décision. Par leurs conseils, des amis dévoués à sa cause ont vaincu ses scrupules : ils ont justifié leur appréciation par des raisons devant lesquelles Mlle Smith s'est inclinée. Une fois de plus elle sacrifiera son désir personnel à ce qu'elle considère comme un devoir mystique. Présente matériellement dans cette œuvre, elle entend disparaître derrière elle et se soumettre aux lois de son Annonciation.

J'ai dit que ce tableau représente Hélène Smith et son Ange. Ils sont debout, tous deux dans le chemin symbolique, étroit d'abord puis élargi, et qui, de pierreux et couvert de ronces va s'unifiant, s'élargissant toujours jusqu'à un horizon baigné d'une lueur d'aurore. Elle et lui sont vêtus de blanc et tous deux tiennent entre leurs mains une branche de lys toute fleurie. L'Ange est de face, baigné dans une lueur opaline, regardant devant lui, au delà de ce

que peuvent regarder les hommes. D'un geste chaste et doux il enlace cette femme qui fut la serve, tout ensemble joyeuse et résignée, d'une œuvre qu'elle considère comme divine. Elle, est de profil, le visage levé ardemment vers le ciel dans une attitude de prière et d'attente.

On a parlé de « la vacuité totale » et de la nullité d'expression des visages peints par Hélène Smith. Les arguments qui peuvent militer en faveur de cette thèse tombent devant ce tableau. Dans les mille peintures qui ont déjà passé devant mes veux, j'ai vu bien rarement un visage à la fois si ardent et si calme. La soumission la plus passionnée y est exprimée par un simple regard. Nul geste : tout est paisible, presque musical et l'on ne sait vraiment si la lumière qui éclaire ce groupe émane de la terre ou du ciel.

La technique de cette peinture est semblable à celle des tableaux précédents. La trace des ongles, les empreintes tactiles si visibles dans les ébauches ont disparu. Tout y est lisse, uni : on ne surprenp ni reprise, ni coup de pinceau ; on ne se rend point compte du degré d'empâtement. C'est encore le même contraste entre les visages idéalistes et stylisés et les mains réalistes où des plis marquent les phalanges, où les veines soulèvent la peau. Le visage de l'Ange est enveloppé d'une nuée qui fait valoir par opposition le profil net et la couleur ambrée du visage d'Hélène Smith. Les deux branches de lys semblent peintes d'après nature, mais avec des couleurs primitives et sombres.

L'évolution du travail matériel est déconcertante. Le 17 juin dernier, Hélène Smith commença le paysage par le terrain. Les séances se succèdent jusqu'au 30 juin où le paysage fut terminé. Dans le ciel bleu et vide, le 2 juillet, un œil de profit apparut, puis le profil se dessina, les cheveux, le cou, le haut de la gorge, le buste revêtu de blanc, enfin l'ombre d'une main absente. Après ce sont les yeux de l'ange qui sont peints, ce sont ses cheveux, son cou le bas de son visage, son buste, puis c'est la robe d'Hélène Smith qui s'achève. Le 8 août, la main est faite. puis la branche de lys. Ensuite c'est la robe de l'ange, sa main, son lys, puis la nuée qui l'enveloppe et les ronces épineuses où sont posés les pieds nus d'Hélène Smith.

Elle croyait le tableau terminé à cette quarante-deuxième séance Cependant, le 2 octobre, son visage qui était peint sans ombre, commence à se modeler : en décembre c'est encore une nouvelle séance où la nuée qui entoure l'ange s'épaissit. « Je croyais le tableau achevé, nous dit Mlle Smith, quand, il y a quelques jours, le

7 janvier au matin, j'entends trois coups frappés contre mon lit. J'ouvre les yeux, je vois l'Ange qui me dit de nouveau : « Suis-moi ! » C'est dans cette séance, que je crois la dernière, que le visage de l'ange s'est adouci et enveloppé ».

Que deviendront-elles ces peintures maintenant que leur ensemble est terminé, que ce dernier tableau en constitue pour ainsi dire la signature ? Nul ne peut le savoir ; Mlle Smith, elle-même, ne le sait pas encore. Elle a toujours refusé les offres d'achat, si brillantes soient-elles, qui lui furent faites ; elle attend un ordre quel qu'il soit, auquel, d'avance, elle est soumise. Mais, je ne crois pas qu'elle sépare jamais le dernier tableau des sept autres ; ils sont liés comme des chaînons et le dernier boucle la chaine.

Mais le problème posé au sujet de l'évolution médiumnimique d'Hélène Smith, est déjà, en partie, résolu. On avait cru qu'après cette œuvre qui succédait aux visions de l'Inde,au langage martien, une autre forme d'activité serait apparue. Pour le moment il n'en est rien et l'œuvre picturale d'Hélène Smith entre dans une période nouvelle. Un tableau futur est annoncé : ce sera le portrait de Judas. Le douzième disciple sera-t-il conçu, représenté comme le perfide et le traître, comme celui dont le nom, même aux bouches des hommes sans foi, est synonyme d'infamie, ou sera-t-il considéré comme un être qui malgré lui fut soumis à une affreuse destinée ? Sera-t-il une volonté néfaste ou un instrument passif ? Nul ne le sait encore, mais dans quelques mois peut-être, Hélène Smith nous le dira.

La Suisse : 23 janvier 1913 L. FLORENTIN.

Une Ligue de Bonté

Rapport présenté par Madame Eugène SIMON *et*
M. H. DUROT, *Directeur de l'École de*
Perfectionnement à Paris (1)

A l'heure où tant de bons esprits se préoccupent en France et ailleurs de fortifier la conscience morale de l'enfant, il nous a paru opportun de signaler les raisons qui nous ont déterminés à créer la « Ligue de Bonté ».

(1) Pour tous les renseignements et documents concernant *Les Ligues de bonté*, d'adresser à M. Durot, directeur d'Ecole, 16 rue Picpus à Paris.

Le désir d'orienter la jeunesse vers une solidarité affectueuse nous inspira, voici un peu plus d'un an, l'idée de créer une ligue enfantine qui ne recevrait que des membres volontaires, résolus à accomplir les actes de Bonté à portée de leur âge et de leurs moyens.

Une tentative faite par une Directrice d'école de Nancy sous l'impulsion de Madame Roger Marx, ayant donné les meilleurs résultats, nous résolûmes de propager ces ligues dans les Ecoles de Paris. M. H. Durot voulut bien mettre son dévouement au service de nos projets et je viens vous signaler en son nom et au mien les résultats très encourageants obtenus au cours d'une année d'essais.

Les moyens actuellement employés pour dévolopper le sens moral de l'écolier, comprennent :

1° Des lectures destinées à mettre en évidence un fait moral (les livres des commençants surtout en sont remplis).

2° Des allusions à des faits d'actualité pris soit à l'école soit en dehors de l'école.

3° Des leçons didactiques coordonnant les idées morales acquises un peu au hasard.

4° Des interrogations selon le mode socratique.

5° L'analyse des faits et la résolution de problèmes moraux permettant d'exercer le jugement de l'enfant.

6° Les recommandations de tous les instants concernant la tenue du corps, la décence, la correction du langage.

Tous ces moyens dont l'efficacité dépend beaucoup du maître qui les emploie, s'ils nous paraissent excellents, nous semblent cependant insuffisants pour lutter contre les suggestions d'ordre contraire qui viennent des lectures mal choisies, des gravures éveillant en lui les instinct grossiers, des spectacles malsains, des exemples surtout qu'il trouve autour de lui et jusque dans la famille.

Contre cette conspiration des mauvais livres, des journaux obscènes, du milieu lui-même où l'enfant grandit, il nous a paru utile de le protéger en l'habituant à agir.

Centre d'application de deux forces opposées également puissantes, nous avons supposé que l'enfant, en raison de sa nature, pouvait joindre ses petites forces aux nôtres et déterminer ainsi son ascension vers cette région de l'idéal humain où nous voudrions qu'il s'élevât.

De passif, il devient ainsi actif, et en quelque sorte le propre ar-

tisan de son perfectionnement. La classe offrant un champ trop limité à sa jeune activité en éveil, nous lui élargissons le champ, nous nous intéressons à tout ce qu'il fait hors de l'école.

Nous lui proposons d'accomplir des actes en rapport avec ses forces; nous voulons que dans sa conscience naisse le sentiment profond de sa puissance morale, nous voulons fortifier dans cette conscience l'habitude de faire le bien.

Nous voulons qu'il se dise chaque jour : « Quel bien ai je fait ? » et qu'il nous rende compte chaque semaine des actions qu'il a accomplies dans ce sens.

Nous provoquons ainsi, non seulement dans la classe, mais en chacun une noble émulation. Désireux d'associer la famille et l'Ecole à cette expérience, nous avons convié les parents à venir examiner de près les résultats obtenus et c'est ainsi qu'est née notre Ligue de Bonté.

Une Ligue de Bonté, c'est donc l'union de toutes les forces capables de favoriser le développement des sentiments élevés de l'enfant.

Parents, maîtres et élèves deviennent ainsi les associés de l'effort universel qui tend à maintenir l'Humanité dans la voie du progrès moral.

Voici comment elle fonctionne :

1° Les enfants sont invités à observer autour d'eux et à trouver les occasions d'intervenir en faveur de tout ce qui vit, de tout ce qui peine, de tout ce qui peut avoir besoin de son aide.

2° A un moment de la semaine chacun reçoit une feuille de papier sur laquelle il rapporte succinctement les actions qu'il a jugé bon d'accomplir.

3° Ces feuilles ne portent pas de nom d'auteur, elles sont ramassées, lues par le maître qui les classe selon l'intérêt qu'elles présentent et les transcrit sur un cahier ou une feuille spéciale.

A la leçon de morale suivante, l'instituteur ou l'institutrice s'attache à dégager la valeur de l'effort individuel et de l'effort collectif hebdomadaire.

Il lit et commente les récits les plus intéressants et ceux qui dénotent le plus de délicatesse de sentiments.

En procédant de la sorte, nous avons constaté que dans une

école de 70 élèves, un tiers au moins des enfants remirent leur feuille blanche pendant les premières semaines de l'essai.

D'autres, au contraire, s'ingéniaient à rendre service autour d'eux soit à leurs parents, soit à des tiers. Nous recopions ici un certain nombre de ces actions :

B... — Voyageant dans le métro a cédé sa place à un vieillard qui était debout.

L... 8 ans. — Essaie de distraire sa mère souffrante.

R... 12 ans. — Un passant tombe accidentellement dans la rue ; il court prévenir un voisin et accompagne le blessé chez le pharmacien.

P... 12 ans. — Accompagne matin et soir de petits camarades qu'il surveille en traversant les rues.

H... 11 ans. — A transporté jusqu'au 4e étage de sa maison un panier de pommes de terre appartenant à une voisine âgée et infirme.

C... 13 ans. — A empêché un camarade de battre un chien.

A... 11 ans. — A cédé son goûter à un petit Arabe.

G... 11 ans. — « La commerçante chez qui j'ai acheté du papier a mal au pied. Pour atteindre la marchandise il faut monter sur un escabeau. J'ai offert de prendre le papier ».

A... 10 ans. — « Il pleuvait très fort. Un facteur avait du mal à mettre son capuchon. Je l'ai aidé ».

A... 12 ans. — Aide chaque soir une vieille concierge à sortir la boîte à ordures.

P... — « J'ai poussé du pied dans le ruisseau une écorce d'orange pour éviter un malheur ».

N... — « Un chien allait se faire écraser, j'ai tapé des mains pour qu'il s'en aille ».

Comme il serait désirable de créer entre les classes d'une école et même entre les écoles du monde entier une noble émulation que chaque année il serait si doux de mettre en lumière et de récompenser !

Nous avons réuni les familles pour leur exposer notre but et aussi pour nous renseigner sur la véracité des faits allégués.

Nous avons eu ainsi l'occasion de corriger certaines erreurs du jugement.

Par exemple, un enfant désireux de faire plaisir à un petit cama-

rade et de lui offrir des gâteaux pour sa fête, prend de l'argent dans le porte-monnaie de sa maman. Son indélicatesse découverte, il avoue ingénuement sa faute.

Cet enfant commet d'ailleurs d'autres erreurs dénotant un trouble de la conscience. Seules les actions qu'il accomplit nous éclairent sur son cas ; peu à peu il devient excellent et aujourd'hui ses parents et ses maîtres sont très satisfaits de sa conduite.

Au bout d'un mois d'exercices, le nombre d'actions accomplies journellement était parfois considérable.

De temps en temps, certaines étaient accomplies par un groupe entier. Ainsi un jour de promenade, une classe du cours moyen rencontre un charbonnier tirant dans une rue escarpée une voiture à bras, lourdement chargée.

Il tire de toutes ses forces et avance péniblement. Spontanément tout le groupe se précipite à son aide et d'un vigoureux élan pousse la charrette jusqu'au haut de la côte, au grand étonnement du charbonnier peu habitué à recevoir un tel secours.

Est-il nécessaire de faire ressortir combien il serait profitable de provoquer de tels élans de conscience collective ?

Que de fois n'arrive t-il pas que des hommes individuellement bons perdent cette qualité dès qu'ils sont réunis en foule ?

L'âme des foules est souvent portée à l'exagération, à la violence, mais aussi il suffit d'une impulsion généreuse pour changer son attitude.

L'éducation des groupes sociaux peut et doit commencer à l'école.

Après un an d'essai, nous pouvons affirmer hautement que ce procédé de culture des sentiments affectifs a déterminé les enfants à accomplir un nombre considérable de bonnes actions ; nous affirmons que certains enfants ont sous l'influence de l'idée génératrice contracté l'habitude de voir l'aide à apporter, de rechercher la bonne action à accomplir et les familles ont été les premières à se féliciter d'un tel effort.

Aussi avons nous cru devoir adresser la circulaire suivante à environ deux cents instituteurs et institutrices de France et des Colonies.

Cette lettre nous a amené un certain nombre de feuilles remplies

conformes au modèle (*v. page 16*) (1) dont nous recommandons l'emploi aux maîtres qui voudraient refaire une expérience. Nous serions heureux de connaître les résultats obtenus.

Déjà une institutrice chargée de la direction d'une grande école de Paris a organisé une ligue avec des formes un peu différentes de celles que je viens de vous exposer. Pour elle, comme pour nous, le succès a été le prix de ses efforts.

Nous souhaitons donc de tout notre cœur, qu'encouragés par de tels exemples, instituteurs et institutrices, tant à Paris qu'en Province, multiplient ces Ligues de Bonté pour le plus grand bien de la jeunesse de France, au développement moral de laquelle ils aideront aussi puissamment.

La Psychologie inconnue

A L'ACADÉMIE DES SCIENCES

Cet article est extrait de la préface de la 2e édition de l'ouvrage de M. Boirac : La Psychologie inconnue *et répond à quelques objections du rapport fait par la commission chargée d'accorder le prix Fanny Emden* (2).

(*N. D. L. R.*)

Il convient tout d'abord, selon lui, (3) de signaler comme extrêmement important pour l'avenir des recherches psychiques, ce fait que l'Académie des Sciences ait accepté la fondation d'un prix destiné à récompenser, et par conséquent à encourager, des travaux concernant l'hypnotisme, la suggestion, et en général « les actions physiologiques qui pourraient être exercées à distance sur l'organisme humain ». On connaît en effet le scepticisme professé jusqu'ici par la très grande majorité des savants à l'égard des phénomènes psychiques : c'est tout au plus s'ils consentent à reconnaître la réalité de l'hypnotisme (4), dont l'importance leur paraît

(1) Ce modèle sera envoyé à toute personne qui en fera la demande à M. Durot, 16 rue Picpus, à Paris.

(2) La Commission était ainsi composée : MM. Bouchard, Guyon, Perrier, d'Arsonval, Lannelongue, Laveran, Dastre ; Delage, rapporteur.

(3) Le rapporteur.

(4) Cf. les récentes déclarations du professeur Babinski à ce sujet.

d'ailleurs avoir été singulièrement exagérée par ceux qui l'ont d'abord étudié. L'Académie des Sciences a donc fait preuve d'une grande largeur d'esprit et d'un véritable courage en répondant par une acceptation à l'offre généreuse de la fondatrice du prix Fanny Emden et en consentant à s'occuper, même indirectement, d'un ordre de faits où, à côté de l'hypnotisme et de la suggestion, vient trouver place, sous une formule qui permet encore de le reconnaître, le vieux magnétisme animal de Mesmer et de Puységur, que les savants du XVIII[e] siècle et les académiciens du XIX[e] croyaient avoir enterré pour jamais avec la quadrature du cercle et le mouvement perpétuel.

En tout cas, l'auteur de la *Psychologie inconnue* ne peut être que profondément reconnaissant à l'Académie et au rapporteur de la commission du jugement favorable qu'ils ont bien voulu porter sur son ouvrage.

Qu'il lui soit également permis d'exprimer ses sentiments de respectueuse gratitude envers la fondatrice du prix Emden, dont l'initiative éclairée aura, on peut l'espérer, de si heureuses conséquences pour les progrès de la nouvelle science.

Peut-être regrettera-t-on que la Commission n'ait pas fait un geste plus décisif. Il semble qu'elle ait craint qu'on la soupçonnât, si elle décernait immédiatement le prix, de reconnaître d'ores et déjà la réalité des phénomènes psychiques et d'accorder ainsi prématurément une sorte de consécration officielle aux recherches qui ont ces phénomènes pour objet. Mais on ne pouvait pas s'attendre à ce que des savants, auxquels ces phénomènes n'étaient connus jusqu'ici que par oui-dire et qui n'ont pas à l'égard de ces recherches beaucoup plus de compétence spéciale que des gens du monde, dépouilleraient du premier coup le scepticisme traditionnel. C'est sans doute pour cette raison que l'Académie s'est prudemment contentée de récompenser entre les treize ouvrages présentés (1), dont

(1) En voici la liste : D[r] Charnay, *Le rôle des infiniment petits dans l'univers* ; Bourru et Burot, *La suggestion mentale et l'action à distance des substances* ; *La suggestion mentale et les variations de la personnalité* ; Vial, *Hypnose et hypnotisme* ; *La machine humaine* ; Fieiâtre, *Hypnotisme et magnétisme* ; Boirac, *La Psychologie inconnue* ; D[r] F. Regnault, *La genèse des miracles* ; D[r] Ochorowicz, *Hypnotisme et mesmérisme* (dans le dictionnaire de Ch. Richet) *La suggestion mentale* ; Croué, *De l'autosuggestion* ; D[r] Gaston

quelques-uns, à en juger par leur titre et leur étendue, ne devaient pas être cependant sans intérêt et sans valeur, ceux où elle a cru reconnaître quelque chose de l'esprit et des méthodes des sciences positives.

Avouons cependant, en toute franchise, que nous ne croyons pas avoir mérité le reproche, que nous adresse en premier lieu le rapporteur, d'avoir trop cédé aux « habitudes d'esprit du philosophe qui résout les problèmes par des arguments de pure logique, sans se soucier suffisamment du contrôle expérimental. » Ce reproche paraît surtout viser la première partie de notre livre, la partie en quelque sorte théorique, celle où nous traitons des principes de la méthode et de la classification des sciences psychiques, celle qui concerne, en un mot, la philosophie de ces sciences, puisqu'aussi bien le rapporteur reconnaît que « dans la partie expérimentale, l'auteur montre un souci constant de n'employer que des méthodes à l'abri de tout reproche. » Dès lors, est-on bien fondé à incriminer l'intervention de l'esprit philosophique dans une discussion de philosophie, pourvu que d'autre part l'esprit scientifique proprement dit préside souverainement à l'investigation expérimentale ?

D'ailleurs, ni dans la première, ni dans la seconde partie de son ouvrage, l'auteur n'a prétendu résoudre aucun problème : il s'est seulement efforcé de montrer qu'il y a des problèmes à résoudre, que ces problèmes sont posés par les faits, qu'il n'est pas permis de les éluder par des arguments *a priori*, et qu'il faut essayer de les résoudre par un recours constant aux faits. S'il est une idée dont l'expression revienne en quelque sorte à toutes les pages de son livre, c'est que dans cet ordre de recherches comme dans tout le champ des sciences physiques et naturelles, les hypothèses, théories, raisonnements de pure logique n'ont par eux-mêmes aucune valeur : ils ne peuvent y jouer un rôle qu'à la double condition, premièrement d'être suggérés par les faits, secondement, et plus encore, de servir, en rendant possibles des expériences, à la décou-

---

Durville, ***Essai sur l'étiologie de l'hypnose***; Th. Darel, ***Contribution à l'étude des sciences psychiques***; Mme M. Bertrand de Yrondeau, ***L'électricité dans les actes physiologiques***; J. Gaubert, ***Des actions physiologiques qui pourraient être exercées à distance sur l'organisme animal***; Dr Desjardins de Régla, ***El Ktab.***

verte de nouveaux faits qui les contrôlent; et même dans ce dernier cas, leur valeur reste toujours provisoire et conditionnelle, c'est-à-dire sujette à être diminuée ou anéantie par l'apparition de faits nouveaux (1). Il paraît bien difficile de voir dans une telle doctrine « les habitudes d'esprit du philosophe qui résout les problèmes par des arguments de pure logique sans se soucier suffisamment du contrôle expérimental ».

En ce qui concerne le second grief opposé par le rapporteur à la *Psychologie inconnue*, nous ne pouvons que plaider les circonstances atténuantes. On sait en quoi il consiste. Tout en reconnaissant que « l'auteur montre un souci constant de n'employer que des méthodes à l'abri de tout reproche, et qu'il fait tout son possible pour éviter de dicter au sujet ses réponses par des suggestions involontaires », le rapporteur déclare qu'à son sens, cela ne suffit pas, et que « lorsqu'on a réussi, soit seul, soit avec son entourage habituel, ou même en présence de personnes qui ne demandent qu'à se laisser convaincre, des expériences qui vont à l'encontre des données physiques physiologiques les mieux établies, il est absolument nécessaire, si l'on veut qu'elles passent définitivement dans la science, de les faire contrôler par des savants connaissant par profession les exigences des expériences rigoureuses (physiologistes, médecins), d'accepter toutes les conditions de sécurité qu'il leur plaira d'imposer et de répondre à toutes les objections qu'ils pourront faire ».

Il est bien vrai que nous n'avons pas pris la précaution de faire contrôler nos expériences par une commission de savants professionnels expressément convoquée à cet effet, et que nous avons presque toujours expérimenté, soit seul, soit avec le concours de deux ou trois aides (par exemple dans la série des expériences faites avec Laurent V.), soit en présence d'un très petit nombre d'assistants, qui auraient d'ailleurs été fort embarrassés pour dire de quoi nous prétendions les convaincre car, selon une règle qui devrait être universellement observée dans cette sorte de recherches, nos expériences n'étaient jamais précédées ni suivies d'aucune explication à l'usage des spectateurs. Quelques-unes cependant ont été

(1) Voir *Psychologie inconnue*; pp. 11, 15, 16, 46-47, 99-109, 107, 150, 172, 179, 187-188, 192-193-194, 231, 215, 235, 256, 201, 303-304.

faites (1) avec le concours d'un professeur de physique d'un lycée de Paris et d'un licencié ès-sciences, candidat à l'Ecole Normale Supérieure (agrégation de physique); mais cela ne suffit pas, nous le sentons bien, pour leur donner un caractère scientifique indubitable. Seulement il n'est pas toujours facile d'obtenir de savants un peu en vue qu'ils consentent à se déranger pour venir contrôler des faits dont le seul énoncé leur paraît bien souvent extravagant ; et nous en avons fait personnellement l'expérience, lorsqu'ayant fait solliciter un maître en hypnologie, à la fois professeur et médecin, de vouloir bien assister à nos expériences sur l'action de la main à distance, nous nous heurtâmes à un refus, sous prétexte que des expériences faites ailleurs que dans un laboratoire ou dans une clinique (les nôtres devaient se faire dans une chambre de maison privée), ne pouvaient avoir aucune valeur scientifique. (2)

Il y aurait aussi quelques réserves à faire, non pas sans doute au sujet des conditions de sécurité que pourraient imposer les savants de la commission de contrôle, au cas où l'expérimentateur ne s'en serait pas lui-même avisé, mais au sujet des objections qu'ils pourraient faire et auxquelles il serait, prétend-on, obligé de répondre. S'il s'agit d'objections d'ordre expérimental, c'est-à-dire telles qu'on puisse y répondre par des expériences, évidemment il y a obligation stricte pour le chercheur de faire ces expériences ; mais s'il s'agit d'objections purement théoriques, ne se concrétisant pas finalement dans une ou plusieurs expériences à faire, et ne pouvant donner lieu qu'à des discussions purement abstraites, on nous permettra de dire qu'il est parfaitement autorisé à n'en tenir aucun compte.

D'autre part, les meilleurs sujets, ceux qui ne se font pas payer, répugnent souvent à se laisser exhiber comme des bêtes curieuses, ils ne se soucient guère de voir leur nom livré à la publicité, leur personnalité exposée aux commentaires souvent désobligeants de la presse, il faut gagner peu à peu leur confiance pour les amener à permettre qu'on expérimente avec eux d'une façon un peu continue ; mais l'idée d'être donné en spectacle à jour fixe devant une réunion de personnages inconnus d'eux provoque le plus habituellement chez eux, une répugnance presque insurmontable.

(1) *Psychologie inconnue*, pp. 169 et 318.

(2) Toute la suite de la discussion de M. Boirac s'applique également à ce qui concerne le contrôle des phénomènes spirites. (*n. d. l. r.*)

D'ailleurs, à un point de vue plus général, cette façon de procéder est beaucoup moins satisfaisante qu'on ne semble le croire ; et ce qui le prouve bien, c'est qu'elle n'est employée nulle autre part. Dans tout autre ordre de recherches scientifiques, physique, chimie, physiologie, on n'exige pas d'un savant qu'il fasse contrôler le résultat de ses travaux par une commission spéciale. Il est entendu que tous ceux qui prendront connaissance de ce résultat n'ont qu'à se donner la peine de refaire eux-mêmes les observations et les expériences de ce savant. C'est justement ce que demande l'auteur de la *Psychologie inconnue* à toutes les pages de son livre. Mais l'opinion publique, même parmi les savants, n'en est pas encore là. On se représente toujours la division du travail entre deux équipes absolument distinctes : d'une part, des chercheurs plus ou moins étrangers au monde scientifique proprement dit, qui observent, expérimentent à leurs risques et périls, mais dont les découvertes, s'ils en font, ne peuvent exciter qu'un intérêt de curiosité et sont par elles-mêmes sans aucune valeur scientifique ; d'autre part, les savants professionnels ou officiels, volontairement étrangers à tout cet ordre de recherches, n'en sachant guère plus à leur sujet que des journalistes, non seulement n'ayant jamais fait d'observations ni d'expériences en cette matière, mais n'ayant même pas l'idée qu'ils pourraient et devraient en faire, et ne se tenant pas au courant de celles qui sont faites ailleurs ; et ce sont ceux ci qui, un certain jour, se réuniront pour examiner les résultats obtenus par les premiers et leur donneront, s'il y a lieu, la consécration définitive ou les déclareront nuls. Tant que cette étrange organisation subsistera, les sciences psychiques piétineront sur place (1).

(1) Si les sciences psychiques sont, comme le leur reproche le rapporteur, « encombrées d'une masse énorme d'expériences qui seraient capitales, si elles étaient démontrées, mais qui prêtent le flanc aux objections les plus sérieuses », la cause principale en est sans doute dans ce défaut d'organisation qui permet aux savants proprement dits de se tenir systématiquement à l'écart de toute recherche effective et de n'entrer en contact avec les chercheurs extra-scientifiques, quand ils consentent à s'occuper d'eux, que pour leur opposer des objections le plus souvent faites *a priori*, donc insolubles et stériles, parce que sans rapport nécessaire avec des expériences *cruciales*, ou pour assister, comme en passant, à des séances de contrôle dont le résultat, s'il est négatif, les confirme dans leur scepticisme, et, s'il est positif, les étonne et les déconcerte un moment sans les convaincre, et surtout sans triompher de leur parti-pris d'abstention.

On doit comprendre en effet que si les phénomènes psychiques sont bien réels, ils ne sont ni des accidents ni des miracles, mais qu'ils font partie intégrante de l'ensemble de la nature et qu'ils constituent eux-mêmes un ensemble cohérent, soumis à ses lois propres, en même temps qu'aux lois générales qui régissent tous les ordres de phénomènes naturels. Il faut donc les concevoir comme appartenant à une ou plusieurs séries dans lesquelles chacun d'eux trouve sa place et sa signification ; et tout l'effort du savant qui les étudie a pour but de retracer ces séries, d'en découvrir successivement les différents termes avec les rapports qui les unissent les uns aux autres. Mais justement, le savant qui les conçoit et les étudie ainsi se résigne malaisément à prendre un de ces phénomènes à part pour le donner en spectacle à d'autres savants étrangers à ce genre de recherches, uniquement parce que ce phénomène est dans sa série le plus complexe, le plus obscur, partant le plus invraisemblable et le plus merveilleux d'apparence. Il se rend compte que ce mode de vérification théâtrale ne fera guère avancer la question ; car ces savants qu'il aura ainsi dérangés, même s'ils ont le courage de proclamer publiquement dans un procès verbal la réalité du phénomène, n'en seront pas pour cela plus disposés à l'étudier : il restera pour eux et pour le public un fait brut, isolé, incompréhensible ; bientôt, quelques mois plus tard, le doute renaîtra ; on se demandera, peut être parmi les membres de la commission elle-même, si on n'a pas été dupe de quelque illusion, de quelque supercherie ; et le procès-verbal deviendra lettre morte. Plongés de nouveau dans leurs recherches habituelles, les contrôleurs occasionnels auront vite fait d'oublier le malencontreux incident. Quelques années plus tard, le public, la presse, complètement ignorants de son existence, recommenceront à dire avec une parfaite bonne foi : « Jamais des phénomènes de ce genre n'ont pu être vérifiés scientifiquement. » Cette histoire n'est pas inventée à plaisir : c'est celle du rapport du Dr Husson, des expériences de contrôle de William Crookes avec Douglas Home, etc., etc.

La vraie solution, ce serait l'établissement, en France et à l'étranger, de multiples centres d'études, laboratoires et instituts, où des chercheurs, préparés à ces travaux particulièrement délicats, par une forte discipline scientifique et philosophique, et traités par le public et les autres savants sur le même pied que les physiciens,

chimistes et physiologistes, se consacreraient à l'exploration exclusive du champ des phénomènes psychiques (entendus au sens le plus large), et se contrôleraient constamment les uns les autres.

Toutefois, si l'on pouvait considérer le rapport de l'Académie des Sciences comme constituant une sorte d'engagement tacite, l'engagement pris par l'Académie elle-même de se prêter désormais à l'examen régulier et impartial des faits de cet ordre qui lui seraient soumis à l'avenir, ne serait-ce pas là comme un premier pas vers cette consécration et cette organisation scientifique des recherches psychiques qui seule rendra possible la conquête graduelle et sûre de ces régions inconnues, entourées de ténèbres et de récifs, où la science hésite encore à s'aventurer ?

EMILE BOIRAC,
Recteur de l'Académie de Dijon.

L'Avesta

(*Suite*) (1)

II

> O Saint Zoroastre ! moi Ormuzd, je créai le chien qui est pourvu de son propre vêtement, de sa propre chaussure, vigilant, armé de dents acérées et qui reçoit de l'homme sa nourriture pour garder les parcs de bétail Lorsqu'il est maître de ses facultés et lorsqu'il est habile à donner de la voix, ô S. Zoroastre, ni le voleur, ni le loup n'emportent rien, sans qu'il avertisse.
>
> ZEND AVESTA.

« Celui qui donne à un chien gardien du bétail une nourriture mauvaise, se souille autant que s'il donnait une nourriture mauvaise au chef d'une maison de qualité. »

« Dans ce monde corporel, dit Ormuzd à Zoroastre, le chien est parmi les créatures du Saint esprit, celle qui vieillit le plus vite. » Et il ajoute : « Devant les chiens qui veillent qu'on apporte de la soupe à la farine, de la graisse, de la viande ; telle est la nourriture du chien. »

(1) Voir le n° de décembre p. 347.

Le castor est également une créature d'Ormuzd ; celui qui tue cet animal est passible d'une lourde peine. Il lui faudra tuer dix mille grenouilles, dix mille serpents, dix mille fournis, des milliers d'autres animaux créés par Ahriman (le principe du mal). Car celui qui tue un castor produit une chaleur nuisible aux prairies ; de ces lieux il naissait auparavant de la nourriture, de la santé, du bien-être, des grains, des pâturages. — « O Créateur, comment tout cela reviendra-t-il, demanda Zoroastre ? » — « Pas avant que n'ait été tué celui qui a tué le castor ou qu'il n'ait sacrifié, en l'honneur de l'âme pieuse de celui-ci, durant trois jours et trois nuits ».

Faisons remarquer à nos lecteurs (et ceci semble avoir pour nous une importance capitale) que Ormuzd attribue une âme au castor ; nous devons en conclure qu'il en attribue également une aux autres animaux ou, au moins, à ceux qu'il a créés.

L'Avesta enseigne en termes formels le dogme d'une âme et d'un corps distinct.

L'âme des fidèles d'Ormuzd gagne le paradis, celle des sectateurs d'Ahriman gagne les enfers, attendant les unes et les autres, l'époque de la résurrection.

Saroch se saisit de l'âme au sortir du corps et la conduit par devant deux juges ; ceux-ci mettent les bonnes et les mauvaises œuvres dans deux balances pour qu'elles soient jugées par le poids. Il y a un pont qui conduit de ce monde dans le ciel. Les âmes vont d'une plaisante façon en enfer : elles passent par-dessus le pont qui conduit en paradis,lequel s'amoindrissant peu à peu, se fait enfin si étroit qu'elles sont contraintes de tomber dans l'enfer.

Résumons la théorie de la résurrection : Ormuzd crée le monde matériel comme moyen de combattre Ahriman. Ce dernier opère une contre-création, lance à l'attaque toutes ses forces, mais il est tenu en échec par la vertu de Zoroastre. De la semence de celui ci naîtront trois prophètes dont le dernier offrira par un sacrifice à Haoma (divinité qui éloigne la mort) la résurrection des corps. Les hommes faits renaîtront âgés de quarante ans ; les enfants, âgés de quinze ans. Tous les hommes accepteront alors la loi mazdéenne ; ils n'auront que de bonnes pensées, que de bonnes paroles et n'accompliront que de bonnes actions.

Quelle est cette loi mazdéenne ?

Cette loi ordonne la pureté ; et qu'entend-elle par pureté ?

Elle entend l'ensemble des bonnes pensées, des bonnes paroles, des bonnes actions, *bonnes* en ce sens qu'elles *répondent* aux préceptes de la *révélation Zoroastrienne*.

Mais puisqu'il y a *pureté*, il y a aussi *impureté*. Quelques cas d'impureté ou de souillure sont curieux.

Les cheveux, la barbe et les ongles, qu'ils entretiennent avec soin sont immondes pour eux. Aussitôt qu'on les a coupés, on les porte hors de la ville dans un lieu écarté. S'il arrivait qu'en se peignant la barbe quelque poil tombât sur leurs vêtement et y restât plus de la moitié d'un jour, il faudrait qu'il fût lavé avec de l'urine de vache ou de bœuf ; c'est leur seule purification.

Dès que les femmes ou les filles sentent qu'elles ont leurs ordinaires, dit Lavernier, elles vont demeurer seules à la campagne dans une petite hutte où on leur porte à boire et à manger. Quand elles en sont quittes, elles envoient au prêtre un chevreau, une poule ou un pigeon, après quoi elles vont au bain.

Pour eux, les moyens de devenir saints sont de labourer la terre, de cultiver les jardins, de purger l'eau des insectes, de purifier l'air et d'entretenir le feu.

Le plus simple des modes de purification est le récit d'une prière déterminée.

Une cause de souillure des plus considérables est le contact d'un cadavre de chien ou d'homme, aussi les porteurs de morts doivent-ils se laver les cheveux et le corps avec de l'urine de vache.

Celui qui s'unit charnellement, conscient du fait, à une femme affectée du flux périodique est impur.

Le jeune homme de quinze ans qui, dépouillant ses habits Mazdéens, a des rapports avec une prostituée est saisi par les démons qui le rendent totalement impur. Les rapports avec une femme enceinte sont criminels. La plus grave offense est l'union du Mazdéen avec une personne infidèle. Le séducteur d'une jeune fille est responsable du mal qui arriverait à l'enfant si ce dernier n'était point nourri. Si la jeune fille enceinte avant son mariage est poussée par l'homme qui l'a séduite à souffrir les manœuvres abortives d'une vieille femme, tous trois sont également coupables.

Mandelslo parle expressément de la chasteté des Perses : « L'adultère et la paillardise, dit-il, sont les plus grands péchés qu'ils puissent commettre. »

Aux yeux du Mazdéen, la pédérastie est un crime épouvantable.

Dire la vérité, être fidèle à la foi jurée sont des préceptes qu'on ne peut enfreindre sans se rendre grandement coupable.

La colère et les actes de violence sont sévèrement châtiés.

On peut racheter les fautes contre la loi mazdéenne soit par les coups d'aiguillon dont nous avons parlé, « soit par le paiement » d'une amende consistant en objets de valeur : on donne à un prêtre les choses qui sont utiles à son ministère ; à un guerrier, la lance, l'épée, la massue, l'arc, des pierres de fronde ; à un agriculteur la charrue, la meule, etc.

La transformation de terres incultes en terrains cultivés est encore un moyen d'expiation.

De même l'acte de procurer comme femme à un homme juste, une jeune fille vierge et saine.

Il y a cinq péchés capitaux : enlever sa foi à un Mazdéen ; donner une nourriture mauvaise à un chien de garde ; battre une chienne pleine ; s'unir à une femme grosse ou nourrice ; s'unir indûment à une jeune fille et l'abandonner.

Ne terminons pas cette étude sans parler de la question si importante du mariage.

Ce qui frappe tout d abord, c'est le grand honneur qui est attaché au fait même du mariage. C'est un point qu'il n'est pas hors de propos de relever, car d'autres religions n'ont pas hésité à donner le pas au célibat sur le mariage.

La jeune fille adresse au dieu de l'air cette prière : « donne-nous de pouvoir obtenir un chef de maison, un jeune homme au corps distingué qui nous puisse nourrir aussi longtemps que nous vivrons, qui nous crée une postérité. »

Entre toutes les œuvres de rédemption imposées au Mazdéen qui veut se racheter d'avoir donné la mort à un castor, se trouve la recommandation de marier une jeune fille à un homme pur.

Isidore LEBLOND.

(*A suivre*).

*
* *

L'abondance des matières nous oblige à reporter à la prochaine Revue *les comptes-rendus des conférences du commandant Darget et de MM. Beziat et Pillault.*

Nécrologie

Le Spiritisme vient de faire une perte importante en la personne de M. Tivollier, désincarné dernièrement à l'âge de 82 ans. Depuis presque un demi-siècle notre ami était un ardent défenseur de notre doctrine.

Esprit élevé, cœur généreux, d'une bonté inépuisable, il mit en pratique les enseignements de fraternité qui sont la base de notre spiritisme.

Sa maison hospitalière servit souvent de refuge aux déshérités de la vie et nombreux sont ceux qu'il recueillit pour leur permettre de retrouver une situation. Aidé de sa chère compagne, aussi vaillante et désintéressée que lui, il fut le centre du mouvement spirite à Marseille et c'est grâce à leur initiative et à leur zèle que beaucoup de conférenciers purent s'y faire entendre.

M. Tivollier appartenait à cette classe des spirites de la première heure, formés à l'école d'Allan Kardec, qui conformaient leur conduite à leurs convictions. Doué de beaucoup de discernement, ayant étudié de près tous les genres de manifestations, sa conversation était aussi intéressante que nourrie de faits. Nos lecteurs ont pu apprécier ici-même son style élégant et l'élévation poétique de sa pensée. Son passage dans l'au-delà ne l'empêchera pas de poursuivre sa mission, car des cœurs élevés comme le sien savent que la plus douce joie est d'aider leurs frères moins avancés à gravir la route ardue du progrès.

Sa disparition laisse un vide douloureux à ce foyer que sa présence vivifiait depuis si longtemps, aussi nous unissons-nous du fond du cœur à sa compagne dévouée pour partager son chagrin.

Connaissant de longue date ses convictions, nous avons la certitude qu'elle subira courageusement cette épreuve, car elle sait que la séparation n'est que momentanée et qu'elle pourra rester en rapport avec ce noble cœur qu'elle chérissait si tendrement. Le respect et l'amitié de tous ceux qui la connaissent l'aideront à reconquérir la paix du cœur en attendant le moment de rejoindre son cher absent.

G. D.

***

Nous apprenons aussi la mort de M. le général Léopold Amade décédé le 8 février, dans sa 78e année.

Nos lecteurs n'ont pas oublié ses articles publiés ici même sous le titre : *Les problèmes de l'Au-delà*, d'une si haute inspiration morale. Ils ont été réunis depuis en volume.

Nous présentons à sa veuve et à sa famille, nos respectueuses condoléances en les assurant que le départ de M. le général Amade sera vivement ressenti dans le monde spirite, où il était très estimé.

Ouvrages nouveaux

De l'an 25.000 avant Jésus-Christ à nos jours

par Gaston REVEL

Les éditions théosophiques, 81, rue Dareau — Paris (XIVe). Fort volume in-8° Raisin : *Prix : 7 fr. 50* (port en sus).

Cet important ouvrage, relatif aux incarnations passées d'une série de personnages, est, en même temps, un précis hautement pratique de morale, morale basée sur les lois de Réincarnation et de Karma.

En commentant les vies passées d'un groupe de personnes, l'auteur traite en passant, et souvent de manière très détaillée, une foule de sujets très à l'ordre du jour tels que : Pouvoirs psychiques (clairvoyance, lecture des vies passées, dédoublement, psychométrie, etc...). Développement des pouvoirs psychiques. — Astrologie. — Evolution des règnes. — Longévité. — Acquisition des qualités. — Sentier d'initiation. — Elixir de longue vie. — Intéressante théorie expliquant les prédictions. — Les sexes dans les Incarnations humaines. — Curieuse théorie sur l'amour. — Evolution des races. — Libre arbitre. — Talismans, etc.... etc...

Ce livre sera probablement très discuté, étant donné surtout que la sincérité de l'auteur ne saurait être suspectée. Quoi qu'il en soit, l'œuvre représente un travail prodigieux et ouvre des horizons étrangement nouveaux sur le but de la vie, sur l'invisible, sur nos origines. En fin de compte, une profonde et captivante philosophie se dégage de l'ensemble.

(*Note de l'Editeur*).

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Les âmes souffrantes

Nos lecteurs se rappellent peut-être les comptes rendus de séances très intéressants de M. Zingaropoli, avec le jeune médium Gennaro Bartoli.

Dans le numéro d'octobre-novembre de *Luce e Ombra*, sous le titre de *Anime Doloranti*, l'auteur résume en quelques lignes les faits observés dans une dizaine de séances, au cours desquelles des Entités, dont la plupart ne donnèrent aucune preuve d'identité; vinrent manifester leurs troubles et leurs souffrances. Il ajoute ensuite :

J'ai conservé les souvenirs les plus nets d'une série non interrompue d'une cinquantaine de séances tenues en 1907 à Naples, via Cedronio, chez Mme Antoinette Mottareale, veuve Salvi, aujourd'hui Mme Pressan, demeurant à Trieste. M. le Dr Vittorio Lebrecht, consul général d'Italie à la Canée, mon ami, m'accompagna souvent.

L'importance de ces manifestations suivies me porte à m'étendre plus longuement sur ce que j'y ai observé.

Je dirai d'abord que cette dame avait été mariée en premières noces à Cesare Salvi, avocat distingué, conseiller des plus actifs et des plus intègres de notre conseil communal, membre militant du parti socialiste. Il avait obtenu les plus grands succès professionnels. Chez lui se réunissait le public le plus choisi de la ville, lorsqu'il fut enlevé subitement, le 14 mai 1907, foudroyé par une attaque *d'Angine de poitrine*, sur le seuil même du Palais de Justice. Il perdit connaissance, fut relevé par des passants et rendit le dernier soupir dans la pharmacie où on le transporta.

Quelques mois plus tard je rencontrai sa veuve, habitant chez l'avocat publiciste Roberto Marvasi, où je me rendais souvent avec Bartoli, pour tenir des séances.

Mme Antoinette, qui à cette époque conservait encore les idées positivistes de son mari, poussée par de vagues et indistincts sentiments vers le spiritisme, désira assister à quelques expériences.

Déjà un fait l'avait troublée. C'était le songe prémonitoire de sa fillette Doria, qui, la nuit qui précéda la mort de son père, avait raconté avec larmes qu'elle avait vu ce dernier étendu dans le cercueil. Ce songe avait frappé si vivement la fillette, que quelques instants plus tard, elle l'avait raconté à son institutrice et aux autres élèves de l'école. Cette dame a signalé le fait avec des détails particuliers dans le numéro de novembre 1907 de la présente Revue.

Chez mon ami Marvasi la séance s'annonçait comme intéressante, mais ne put continuer à cause de l'excessive agitation du médium qui, tombé en trance, se roulait à terre, ne cessant de crier : « Je suis mort !... Je ne vous vois pas !... la caféine... la pelisse ! » et autres paroles dont le sens nous fut révélé plus tard.

A partir de ce soir, je commençai une longue série d'expériences chez Mme Antoinette, alternant avec d'autres séances chez une amie commune.

L'entité qui prenait le nom de Cesare Salvi se présenta souvent, et divers indices me portent à admettre qu'elle était bien ce qu'elle disait.

Pendant sa vie il ne croyait pas à la survivance et dans les incarnations médianimiques, cette entité disait avec insistance qu'elle errait dans les ténèbres ; qu'elle se trouvait enfermée dans un char et que la vie était longue. Elle réclamait ensuite une injection de caféine.

Plus tard, j'appris que Cesare avait déjà été frappé d'une crise plus légère de son mal, qu'il avait caché à tous, sauf aux membres de sa famille, et que l'injection de caféine avait triomphé instantanément de sa dépression cardiaque.

Il est évident que dans sa dernière attaque, ayant perdu l'usage de la parole et étant entouré d'ignorants qui ne connaissaient pas le moyen de le secourir, il pensait avec désespoir que sans doute l'injection l'aurait sauvé et il avait dû succomber avec l'idée fixe, qui le possédait dans les affres du dernier moment, qu'il eût pu être sauvé, si le secours était venu promptement.

Je ne pus jamais arriver à modifier l'état psychique de cette entité souffrante ; je ne pus surprendre que quelques fugaces indices et des phénomènes passagers ; mais une preuve décisive d'identité allait nous être donnée.

Dans la séance du 5 novembre, il demanda : « Antoinette a t-elle sur son lit quelque chose qui lui rappelle un tendre souvenir ? A-t-elle gardé mon linge ou l'a-t-elle donné à mon frère ? Lui a-t-elle aussi donné ma pelisse ? »

Personne, ni Bartoli, ni moi, n'avait la moindre notion de ces choses, qui produisirent une violente secousse chez la veuve, l'unique assistante, parce qu'elles répondaient à la réalité.

Trois faits vinrent renforcer la preuve. L'entité demanda si l'un de ceux qui partageaient sa foi politique avait rempli un certain mandat et l'appela : « traître ». La délicatesse de l'accusation portée contre une personne vivante et considérée, ne me permet pas d'insister sur ce point. Deux personnes seulement ont la connaissance de la mystérieuse accusation et nous ne pouvons ni ne devons la révéler.

Dans la séance du 11 novembre, le médium se lève et invite Mme Salvi à entrer dans le cabinet. Elle y reste seule, cachée par les rideaux, tandis que Bartoli et moi nous nous retirons dans la partie la plus éloignée de la

pièce. Mme Salvi accuse des attouchements à l'épaule, aux poignets, sur la tête. Nous entendons tous trois les chocs et nous voyons des lueurs. L'esprit-Guide dit, par incorporation : « Il y a une entité qui s'efforce de se manifester à la dame dans le cabinet. » Malheureusement l'horloge appliquée au mur et qui surplombait le bureau du défunt dans ce cabinet où nous nous trouvions, éveille subitement le médium par sa sonnerie imprévue.

Du procès-verbal de la séance du 18 novembre, tenue chez Mme B... V.., avec la seule intervention de Mme Antoinette, je signale les particularités suivantes :

On demande que Mme B... V... ne reste pas dans la salle. Nous restons trois ; le médium se lève et se campe debout au fond de la pièce, près de la porte d'entrée, Mme Salvi et moi faisons la chaine. Celle ci annonce aussitôt qu'elle sent comme la pointe d'une grosse aiguille sur sa chair nue à travers ses vêtements et se réserve, une fois seule lorsqu'elle sera chez elle, de rechercher, s'il reste quelque trace sur son corps.

Le lendemain (19 novembre) je reçois le billet suivant : « Ce que j'ai senti hier soir était bien réel. L'empreinte qui persiste est celle d'une grosse aiguille, comme je la dépeignais et comme seraient les traces d'une injection répétée trois ou quatre fois. Quelle secousse a subie mon organisme débilité !... »

(Ne pourrait-on, par hasard, trouver une corrélation entre ce phénomène, et l'insistance désespérée avec laquelle l'entité demandait une injection de caféine ?)

Nous trouvons plus tard une preuve encore plus intéressante, dans une séance avec Eusapia Paladino, en présence de Mme Salvi.

Une entité se manifeste comme étant Cesare Salvi. La veuve demande une preuve avec insistance et une main matérialisée lui fait sur le front un signe de croix. Aussitôt, étonnée, elle proteste : « Ce ne peut être lui ; Cesare était athée »

Mais la Paladino en état de trance, répond avec vivacité : « C'est bien lui ! Ce n'est pas un signe de croix, mais un signe maçonnique. »

La dame qui ne pensait pas à cette circonstance (à tel point qu'elle était portée à combattre l'idée de l'identité), se rappela bientôt que son mari, de longues années avant sa mort, avait combattu dans les rangs de cette société et ne s'en était écarté que dans les dernières années de sa vie publique.

Cette particularité était ignorée de nous tous et la veuve n'y pensait nullement.

Cet esprit dans son état de trouble et comme en proie à un songe agité et incohérent, sait qu'il est mort et cependant, en même temps, il tient à la vie et compte sur un moyen suprême de salut. Il assiste à son cortège funèbre et se trouve plongé dans l'obscurité, sentant bien qu'il continue de vivre, tout en affirmant qu'il est mort. Dans de fugaces moments de luci-

dité, il se rend par la pensée dans sa maison en deuil, s'informe de sa femme et rappelle les moments de son existence consacrés à la lutte pour un tout autre idéal de régénération sociale.

Les chevaux pensent-ils ?

Il y a quelques années, on fit grand bruit à propos du cheval *Hans* dressé par un vieil original de Berlin, Von Osten. L'animal était capable de faire des calculs assez difficiles et de répondre à certaines questions. Une commission d'enquête, comprenant les hommes les plus compétents, affirma la sincérité des faits et l'absence de tout truc. Mais un monsieur Pfungst, après une longue étude, publia à Leipzicg un gros volume dans lequel il affirmait que Hans lisait ses réponses dans les signes et mouvements des yeux de son maitre, que les savants, mis cependant en défiance, n'avaient pas su voir. Ceci aurait été la plus belle preuve de l'intelligence et de la finesse d'observation de l'animal. Quoi qu'il en soit, le silence se fit et Von Osten mourut dans l'oubli.

Heureusement, la question ne fut pas enterrée avec son promoteur. En effet, un notable commerçant d'Elberfeld, M. Krall, homme intelligent et d'une probité au-dessus de tout soupçon, avait suivi les études de Von Osten et s'était rendu acquéreur de son célèbre sujet.

Il lui en adjoignit deux autres, *Zarif* et *Muhammed*, qui devinrent bientôt égaux au premier, puis un petit poney *Hanschen* et enfin un sujet totalement aveugle, *Berto*, afin d'éliminer tout prétexte d'intervention de lecture des signes.

Voici, d'après *Ultra*, la revue théosophique de Rome, un résumé de l'important volume dans lequel M. Krall a rendu compte de ses longs et patients travaux.

L'éducation de tous ces chevaux s'est faite très rapidement. Ils purent bientôt compter, frappant les unités du pied droit et les dizaines du pied gauche, et ils parvinrent à résoudre des problèmes compliqués, extractions de racines carrées et cubiques, etc. Ils purent lire et répondre par coups frappés à des questions variées. C'est ainsi que l'un d'eux dira : « Je suis fatigué. » Ou : « Je veux m'en aller ». On demande à Zarif pourquoi Muhammed n'est pas sage? Il répond : « parce qu'il est paresseux ». « Pourquoi est-il paresseux ? » « Parce qu'il dit qu'au commencement de la leçon il ne veut rien savoir. » M. Krall lui promettant des carottes, il dit : « Cinq. » Une autre fois il dira : « Jean donner avoine. » En entendant prononcer le nom de M. Claparède, il cherche à l'épeler. On remarque qu'il supprime souvent les voyelles.

De très nombreux savants sont venus étudier les élèves de M. Krall et l'impression fut unanime : il n'y a aucun truc.

C'est ainsi qu'ils ont pu observer à discrétion, en l'absence de M. Krall et des palefreniers. Bien plus : on soumettait à un cheval un problème, dont on ne connaissait pas la solution, puis on sortait du local et on observait par des orifices vitrés pratiqués dans la porte.

Il n'est donc possible d'invoquer ni l'intervention de signes ni celle de la *lecture de pensée* si souvent mise en avant à tout propos, quoiqu'elle se rencontre si rarement dans la réalité.

Que faut-il en conclure? Nos lecteurs penseront avec nous que les chevaux sont *intelligents* et à plus forte raison beaucoup d'autres animaux, car les chevaux, dont la mémoire et l'impressionnabilité sont très développées, ne sont pas au premier rang au point de vue de l'intelligence.

Il est à peine besoin de faire ressortir l'énorme importance des faits ci-dessus, pour tous ceux qu'intéressent les questions de psychologie et spécialement pour les spirites. qui y trouveront un puissant argument à l'appui de la théorie de l'évolution de l'âme, qui passe, se développant dans ses vies successives, par la plante, de celle-ci à l'animal et de ce dernier à l'homme. Elle survit donc à ses diverses enveloppes, comme le montrent les apparitions assez nombreuses de fantômes de chiens, de chevaux et autres animaux.

Chaque jour apporte sa pierre à l'édifice et celle-ci n'est pas des moins importantes.

Le voyant Antoine de Rome

M. Imbriani Poerio Capozzi consacre une quinzaine de pages de *Luce e Ombra* au récit des aventures et à l'exposé des opinions d'un visionnaire guérisseur, nommé Antoine de Rome, qui, après une existence des plus agitées, dans le détail de laquelle nous croyons inutile d'entrer, s'est fixé à Rome, dans une pauvre famille d'ouvriers. Moins heureux que son homonyme belge, il est toujours resté pauvre ; mais comme ce dernier, il prêche une doctrine qu'il croit appelée à transformer le monde et il fait de nombreuses guérisons. Il les attribue à la puissance de la prière et à l'intensité de la volonté, à laquelle il attribue une puissance irrésistible. Ses opinions religieuses forment le mélange le plus incohérent de catholicisme, d'Islamisme, avec une large dose de spiritisme.

M. Imbriani Poerio Capozzi a eu la patience de parcourir les six cents pages dans lesquelles ce nouveau prophète, presque illettré, a exposé le récit de ses aventures, pour en faire part aux lecteurs de *Luce e Ombra*. L'avenir nous dira peut-être si le sujet justifiait un tel labeur.

Le médium Carancini à Nice

Luce e Ombra publie, dans son numéro de décembre 1912, la déclaration remise à Carancini par la *Société d'Etudes psychiques de Nice*, à la suite d'une série de neuf séances tenues avec lui au cours de décembre. La voici :

Nous, membres du bureau de la *Société d'Etudes psychiques de Nice*, certifions que :

M. Carancini, le médium romain à effets physiques, est venu donne à Nice neuf séances, du 3 au 17 décembre 1912.

Nous avons pu constater :

1° Les mouvements d'oscillation et d'ouverture des rideaux ;

2° Des bruits de diverses espèces produits dans le cabinet par la petite table et la chaise, qui répondaient aux coups frappés sur la table de séance ou dans l'air, imitant des bruits de batterie ;

3° Des attouchements divers aux quatre premières personnes ;

4° Des déplacements et des glissements de la petite table et de la chaise, qui, entraînant avec elles les rideaux, venaient frapper légèrement les deux contrôleurs, puis reprenaient leur place et se renversaient.

Les glissements et renversements des deux chaises placées hors du cabinet, à droite et à gauche, qui venaient heurter les chaises des deux contrôleurs et se plaçaient derrière eux.

5° Le transport et le déplacement de petits jouets. Un petit harmonica fit entendre divers sons, ainsi qu'une boîte à musique. On entendit le son du tambourin placé dans le cabinet et un jouet d'enfant pendu dans le cabinet à 1 m. 50 en arrière du médium fut jeté à deux reprises sur la table de séance. Tous ces objets étaient munis de cartons phosphorescents.

6° Lévitations : A deux reprises, la petite table sortit du cabinet, se leva et vint se déposer, une fois étant renversée et une autre fois les pieds en l'air, sur la grande table, en ne produisant qu'un choc léger.

La chaise de droite en dehors du cabinet, glissa, se renversa et grimpa sur la chaise du contrôleur et de la personne voisine et s'accrocha au dossier de ces chaises. Finalement la grande table fut soulevée, renversée, et passant au dessus de la tête du médium, alla tomber avec fracas dans le cabinet, à demi inclinée sur la chaise et sur la petite table renversée.

Pendant ce phénomène de lévitation, aucun des assistants ne fut sérieusement frappé par les meubles en mouvement.

Enfin, un des phénomènes les plus curieux fut l'enlèvement de la jaquette du médium, qui fut lancée sur la table, tandis que les deux mains du médium étaient fortement tenues par les contrôleurs.

Il convient d'ajouter que chaque fois que se produisait un phénomène, le contrôle, tant de droite que de gauche, des pieds et des mains, était constaté parfait, aussi bien avant qu'après la production dudit phénomène.

Le médium était revêtu d'un costume spécial en grosse lustrine grise foncée, fermé au cou et aux poignets ; lacé derrière le cou, les lacets pouvant être noués et scellés ; les jambes de cette enveloppe étaient fermées. Enfin, les chevilles du médium étaient liées à celles des contrôleurs par deux colliers réunis par une forte ficelle, longue de 30 centimètres, ce qui permettait un double contrôle des pieds.

Ont signé : Le président, Dr F. Breton. — Le secrétaire : Guillot. — Le Trésorier : Serra. — Le bibliothécaire : Nardi. — Un contrôleur : E. Troula. — Suivent cinq autres signatures.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ALLEMANDE

(*Suite et fin*) (1)

Etzersdorf, le 21 septembre 1912.

Cher Aloïs

Il arrive heureusement que je puisse, sans tarder, combler ton vœu. Ma belle-mère étant venue tout récemment nous voir, il était tout indiqué que je profitasse de l'occasion pour obtenir d'elle de vive voix, des détails intéressants. Tout d'abord, je me fis expliquer exactement ce qui avait trait au bruit des pas entendus, et il est à remarquer que, paraît-il, chaque pas faisait craquer fortement le plancher, *même là où le parquet était amorti par des tapis*, alors que le même exercice exécuté par elle n'obtenait, soit pieds nus, soit pieds chaussés, qu'un léger craquement *par ci par là*. L'approche du fantôme était également chaque fois annoncée par un courant d'air frais. Il ne fut pas non plus possible de pouvoir suivre de l'oreille la direction ininterrompue du bruit des pas. Ainsi, par exemple, il arrivait que ceux ci commençassent à se faire entendre dans le voisinage du lit, pour continuer aussitôt dans un autre coin de la chambre, voire même dans une pièce contiguë ou dans le corridor.

Une autre fois la sonnette de la porte se mit à retentir clairement, pendant que la dame Pernhaupt se trouvait seule dans le corridor, d'où elle aurait forcément dû voir la main, s'il y avait eu une main en chair et en os.

Il arriva aussi qu'un jour, vers 9 heures, au moment où la dame Pernhaupt était occupée à épousseter ses meubles, celle-ci vit la poignée de la porte de communication se mettre en mouvement, à plusieurs reprises, sans que la porte fût poussée. Quoique la dame Pernhaupt fût assurée qu'elle se trouvait absolument seule dans la maison, elle ouvrit la porte et naturellement... ne vit personne.

Mais le fait qui leur parut le plus inattendu, fut l'ouverture et le déploiement des feuilles d'un journal posé sur la table, par un clair de lune parfait. La chambre était tellement inondée de lumière, que le père et la mère Pernhaupt virent *très distinctement comment une feuille après l'autre fut tournée, leur donnant l'impression de la présence d'un lecteur invisible. installé dans le fauteuil et en train de parcourir tranquillement sa gazette*

M Pernhaupt avait également l'habitude, chaque dimanche, en quittant la table, de s'allonger sur un divan, pour s'adonner à la lecture. Or, il lui arriva de voir, une fois, *l'un de ses tableaux, de moyenne grandeur, se mettre à décrire un mouvement de va et vient sur la muraille.* Il se mit à appeler aussitôt les siens pour leur faire voir ce phénomène inattendu. La

(1) Voir le N° de Janvier p. 444 et suivantes.

dame Pernhaupt s'étant avisée de retenir et de remettre le tableau en place, *le mouvement de balancement reprit aussitôt qu'elle eut retiré les mains, à l'instar d'un balancier d'horloge. D'autre part, de véritables gémissements et soupirs furent nettement entendus une autre fois.*

Au-dessous de la pièce où couchait le comte, demeurait un M. K... juge assistant du Tribunal régional, *qui prit prétexte des faits de hantise pour donner congé de son logement.* Il est donc certain que le premier étage était également le théâtre de troubles identiques. Peut-être seras-tu tenté d'écrire à ce monsieur, dans le but de recueillir ses impressions *personnelles.*

Bonne santé et de tout cœur de la part de ton affectionné

JOSEF OBERMAIER.

Pour la traduction :

P. H.

Revue de la Presse

DE LANGUE PORTUGAISE

Reformador

Tout le monde constate qu'il y a, dans nos sociétés modernes, un déséquilibre entre le progrès matériel et intellectuel, d'une part, et le progrès moral de l'autre. Les générations qui se succèdent depuis quelque temps, dit le *Réformateur*, souffrent d'une sorte d'asphyxie des aspirations spirituelles, et le culte de la matière s'y développe dans tous les sens.

Quelles sont les causes de cette dégénérescence morale ? Quels remèdes peut on lui opposer ? C'est ce que cherche le *Réformateur*, dans une série d'articles très suggestifs.

Le remède catholique au mal *moral* (et par conséquent *social*) a été présenté par le Père Julio Maria dans une suite de conférences.

Pour le Père Julio Maria, le mal provient de ce qu'on a délaissé la doctrine et surtout la pratique du catholicisme, que ce Père considère naturellement comme la seule religion possible et vraie.

Le remède est donc bien simple, il n'y a pas à le chercher bien loin. Il s'agit, non pas de revenir à l'esprit, à la lettre de l'Evangile, dont se réclame, bien à tort, le catholicisme. Il suffit de rétablir le prestige de l'Eglise et de ses ministres, de revenir à la confession auriculaire et à d'autres pratiques cultuelles telles que la dévotion à la Vierge du Perpétuel Secours, au Cœur de Jésus, sans oublier saint Joseph, saint Antoine de Padoue, etc.

Le *Réformateur* n'a pas grande confiance dans ce remède.

Jésus a dit : Il ne faut pas mettre le vin nouveau dans de vieilles outres. L'outre catholique est vidée, il faudrait au moins la rincer avant de la remplir ; or, on n'en parle pas.

Le fleuve ne remonte pas vers sa source ; l'humanité, ayant abandonné le catholicisme, ne peut y revenir quand même elle le voudrait. D'autre part, le catholicisme n'ayant pu empêcher la décadence religieuse, morale et sociale, comment pourrait il accomplir la tâche infiniment plus difficile de la régénération ?

On peut même dire : non seulement le catholicisme n'a pas empêché ni retardé la décadence, mais il en a été le principal facteur. Il est donc archi-utopique de compter sur lui pour y remédier.

Le Réformateur se demande : pourquoi invoquer la Vierge du *Perpétuel Secours* ? Y a-t-il plusieurs Vierges, plus puissantes les unes que les autres ? A quoi bon multiplier ces dénominations. Ne dirait-on pas que leur but est plutôt d'amuser les fidèles que de les édifier et de les moraliser ?

Et que dirons-nous, ajoute-t-il, de ce culte matériel à un organe déterminé, — le cœur de Jésus — au lieu du culte spirituel ?

***

Ne trouvant pas le remède cherché dans le catholicisme, le *Réformateur* interroge la théosophie.

La senora Annie Besant, la respectable présidente de la Société théosophique, a annoncé le retour prochain du Christ parmi les humains.

Les théosophes sont *messianistes* et *catastrophistes*. Ils ne croient pas que Dieu ait été assez sage ou assez puissant, ou assez bienveillant pour donner aux hommes les moyens nécessaires pour la réalisation de leurs fins individuelles et collectives. Il faut que des Messies et des Grands Instructeurs viennent de temps en temps parmi nous, pour nous rédimer du *mal* — un mot — et nous stimuler au *bien* — un autre mot —, sans quoi l'humanité se corromprait irrémédiablement et s'éteindrait.

Or, les temps sont proches, les temps sont venus, nous sommes à un tournant de l'histoire, — lieux communs familiers aux messianistes et aux catastrophistes ; — une nouvelle sous-race va paraître ; toute race et sous race doit avoir un Grand Instructeur ; il est donc logique et même inévitable qu'un Messie nous arrive.

— Laissons-le venir.

— Vous parlez bien. Il faut préparer nos cœurs à recevoir le Maitre Suprême, et disposer tout le monde à accepter Ses Enseignements.

En effet, c'est faute de préparation convenable de notre part que les Messies échouent quelquefois dans leurs Messages. C'est ainsi que le Christ, pour ne citer qu'un exemple, est venu se précipiter dans le monde romain, — pardonnez moi la comparaison — comme un chien dans un jeu de quilles. Les romains, les Juifs même, n'étaient pas plus préparés que vous et moi à l'accueillir,... et ils l'ont crucifié.

Pour que pareille chose ne se renouvelle pas, préparons-nous donc à recevoir le Maître suprême de la prochaine sous-race.

Les moyens de s'y préparer [consistent dans le recueillement mental,

dans la prière et la méditation, dans les bonnes œuvres, et surtout dans l'affiliation à l'*Ordre de l'Etoile d'Orient*. De cette façon, le Messie, bien accueilli, restera plus longtemps parmi nous.

Et hâtons-nous de nous préparer si nous ne voulons pas être en retard, car le Précurseur est déjà parmi nous. Il est né dans l'Inde, il a déjà 18 ans d'âge ; et il est instruit depuis sa plus tendre enfance par la vénérable senora Annie Besant. Il s'appelle, à votre choix, Chrishna Murti, ou Alcyone.

Le Réformateur accueille assez complaisamment cette bonne nouvelle et se contente de faire quelques légères objections. En voici une.

Pourquoi l'avènement d'un Messie est-il « inévitable », fatal, subordonné à la formation d'une sous-race? « Il parait plus raisonnable de croire que la venue d'un Messie doit être subordonnée, non à un phénomène ethnologique, mais à des raisons d'ordre moral et à des nécessités d'avancement spirituel de l'humanité. »

Quant à moi, j'admire ces Messies qui viennent pour nous servir d'Instructeurs et qui manquent leur coup, qui ne savent même pas prévoir le moment favorable pour leur entrée en scène, pour leur incarnation ou incorporation !

Il me semble aussi que la senora Annie Besant aurait mieux fait de ne pas instruire son protégé Alcyone. D'abord, à quoi bon instruire un Instructeur ? Il en sait d'avance plus que nous. Ensuite, en l'instruisant, nous ne pourrons plus distinguer, dans Ses Enseignements, ce qui vient de Lui de ce qui vient de nous.



Dans les articles suivants, le *Réformateur* expose ses propres idées sur la régénération spirituelle, morale et sociale. Il estime que cette régénération ne pourra venir qu'à la suite d'une *conflagration préparatoire*, qui introduira la compréhension dans nos esprits et dans nos cœurs. Il ne croit pas que le Messie s'incarne : Jésus viendra en esprit et non en corps, vers ceux qui comprennent et pratiquent sa doctrine telle qu'elle a été établie dans les Evangiles. Mais d'autres Esprits plus ou moins élevés, notamment celui d'Allan Kardec, « qui est déjà réincarné », renaîtront et se joindront à Alcyone, pour travailler à la régénération. Il y aura de l'ouvrage pour tout le monde. On voit que ce n'est plus le *messianisme*, mais c'est encore le catastrophisme.

« Et quand l'humanité sera plus avancée, que du moins une majorité considérable aura atteint un certain degré de spiritualité, la présence du Christ parmi les hommes sera une réalité en quelque sorte permanente. »

Ce que le *Réformateur* met au futur, je le mettrais volontiers au présent. En prenant le mot Christ pour l'Esprit divin, je ne dirai pas qu'il *sera* parmi nous, je dis qu'il *y est* et y a toujours été. Et je serai d'accord avec tous les meilleurs théologiens, qui ont dit Dieu *est* et non *sera* en nous. Nous pouvons clore les yeux, nous ne pouvons pas empêcher le soleil de luire et d'éclairer le monde.

*
* *

Buletin de Instituto Internacional de Psychologia

L'Institut International de Psychologie de Lisbonne a créé un Bulletin mensuel dont le premier fascicule a paru en juillet 1912.

Cet Institut se propose d'enseigner la Psychologie et la Philosophie ancienne et moderne, par correspondance et en toutes les langues. Il se divise en quatre sections ou Facultés. La première complètement séparée des autres, est nommée *Faculté du Succès* ou de la *Culture humaine*. L'éducation est pratique et est divisée en trois catégories : *générale, partielle* et *spéciale*. Les trois autres Facultés sont liées entre elles et donnent un enseignement graduel et méthodique ; elles s'appellent : Faculté de Psychologie expérimentale, Faculté de Philosophie Moderne et Faculté de Philosophie Ancienne.

A la fin de chaque cours, l'élève peut passer un examen et obtenir — le texte dit *acquérir* — un diplôme.

L'Institut est dirigé par son fondateur, M. Gilberto S. Marques, qui dirige également l'enseignement de la première section.

Le but de l'enseignement de cet Institut est de faire atteindre aux élèves le plus haut degré de développement intellectuel, moral et physique.

L'Institut s'adjoint un *Club du succès*, qui s'occupera de fomenter le commerce et l'industrie ; de faire progresser les sciences, les arts et les lettres ; d'organiser des conférences, des fêtes, des expositions, des concours ; d'engager des campagnes contre les abus du tabac, de l'alcool contre tous les vices et les mauvaises habitudes.

Voilà un programme qui embrasse beaucoup ; je ne sais pas si « bien il étreindra. » A l'œuvre on connaîtra l'Institut.

ROUXEL.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Un médium chanteur

Constancia emprunte au *New-York Herald* le récit suivant :

La semaine dernière, les commerçants qui se rendaient au second étage des magasins de la rue 34, près de la cinquième Avenue, s'arrêtaient à écouter des chants variés. C'étaient des morceaux choisis des opéras connus Français, Allemands et Anglais. Tous ceux qui, après les avoir entendus, rentraient chez eux emportaient la conviction qu'ils avaient eu le privilège d'entendre quelques célèbres artistes du Grand Opéra, qui laissaient échapper jusque dans la rue ces précieuses perles musicales.

Cependant ce n'était pas un musicien professionnel qui faisait entendre cette voix, mais une femme remarquable, Madame Rose B. Helm, qui chantait en ignorant ce qu'elle chantait, comment et pour qui elle chan-

tait. Tout ce qu'elle peut dire, c'est que jusqu'à présent elle n'avait pu distinguer un ton d'un autre, tandis que actuellement elle chante avec autant de facilité et de sûreté que la meilleure professionnelle. Mais elle ne peut chanter quand elle se trouve dans son état normal. C'est seulement quand elle perd la notion de sa personnalité que jaillissent ces chants, qui charment et enchantent ceux qui les entendent. C'est une femme sans prétention, qui s'étonne la première de cette faculté inconnue et aussi inexplicable pour elle que pour les autres.

Le professeur Hyslop, qui a entendu chanter Mme Helm, explique ce mystère, s'il est possible qu'on puisse l'expliquer, en disant que c'est de l'Auto-hypnotisme. Elle parle librement avec le professeur de ce qui lui arrive et l'a intéressé à ce point, qu'il est vivement désireux de faire d'elle le sujet d'études et de recherches psychiques.

« Mme Helm est absolument honorable, dit le professeur, et elle affirme nettement qu'elle ne comprend ni l'origine ni le caractère de sa faculté. »

Cette dame éprouve une grande répugnance à faire la démonstration publique de son don spécial. Au début elle s'effraya de l'incident et depuis elle ne cherche qu'à faire plaisir aux autres, en dehors de tout désir d'exploitation. Quand on la voit et qu'on trouve en elle une femme simple, douce, modeste, sans prétentions, on se demande quelle est la source de son admirable faculté et si elle est spirituelle, psychique ou quelqu'autre de nom encore inconnu.

Il est fort intéressant de savoir comment cette faculté commença à se manifester pour la première fois chez cette femme si simple. La modeste relation de ce que cette nature sensitive et délicate eut à souffrir lorsqu'elle lutta contre cette épreuve est pathétique. Il y eut des heures, des jours et des semaines pendant lesquelles les personnes qui l'entouraient et l'aimaient pensaient qu'elle était sous une puissance étrangère.

« Je n'avais pas la moindre idée de ce que cela signifiait, dit-elle avec franchise ; au début je résistais et j'étais bien décidée à ce que personne ne soupçonnât que je pouvais chanter sous cette force inconnue. Tous mes amis savent très bien que je ne pouvais chanter une note. Quand il m'arriva de chanter, je fermais portes et fenêtres. J'avais honte. Quand dans mon enfance j'allais à l'église, avec mon père et ma mère, je ne chantais pas avec eux, cela m'était impossible. Parfois j'essayais de faire sortir quelques sons de ma gorge, mais aucune parole ne franchissait mes lèvres. Mes parents voyaient avec terreur que j'émettais des sons extraordinaires ; j'évitais de les en rendre témoins et je cherchais à paraître nulle. ».

« Nous nous rendions à une église orthodoxe et la religion que l'on m'enseignait ne permettait pas de croire qu'aucun pouvoir étranger pût absorber notre personnalité. Aucune notion de spiritisme n'était tolérée. A cette époque nous considérions le spiritisme comme une religion théatrale, ingénieuse et frauduleuse, ne cherchant qu'à faire de l'argent. Il est

regrettable qu'à cette époque il n'y ait pas eu un professeur Hyslop ou James, ou Ladd, ou Lester F. Ward, hommes de talent, dont les profondes études sur les phénomènes psychiques eussent ouvert les portes à la nouvelle croyance.

Je n'ai jamais lu une ligne sur ces questions. Ni mon mari ni moi n'avons connaissance des lois de l'occultisme. Une nuit que nous étions seuls, comme je semblais m'évanouir, mon mari eut recours aux moyens usités pour me faire reprendre mes sens. L'attaque fut si violente, que je dus garder le lit pendant deux semaines, dans un profond état de stupeur.

Depuis, cet accident fit place à un état psychique pendant lequel les muscles de ma face se contractaient terriblement. Mon mari me disait que c'était pénible à voir. Mais nous croyions que tout cela n'était qu'un phénomène physique. Dans une de ces attaques je commençai à siffler, imitant les oiseaux et modulant toutes espèces de chants. Plus tard, au moment de ces crises, je pus pendant un assez long temps, chanter d'une voix monotone d'enfant. Mais, enfin, je chantai avec la voix d'une jeune fille, à laquelle succéda une voix d'adulte.

Au début, je craignais de chanter et de le laisser savoir au dehors. Il n'y a que fort peu de temps que j'ai abandonné cette crainte, car je redoutais les moqueries du public. Aujourd'hui, le chant est mon plus grand plaisir ; et quoique je n'aie pas conscience de ce que je dis ou fais, l'extase que j'éprouve est admirable, seulement je dois être inspirée par un instrument, la harpe, de préférence, la cithare ou le violon. Au début il me semble que je m'élève dans l'espace et que, après un assez long temps, j'arrive devant un nombreux auditoire. Alors un nombreux orchestre joue et des centaines de voix chantent en chœur. Pour moi je suis pleine de ravissement et d'amour. C'est alors que j'ai conscience de chanter et j'ai le plus vif désir de plaire. Une voix me dit continuellement : « Abandonne toi tout entière à nous, complètement à nous ! » Je crois tout le temps être devant un nombreux auditoire, jusqu'à ce que la séance prenne fin. Pendant que je suis en trance, j'éprouve diverses sensations.

Depuis que j'ai commencé à chanter de cette façon, je me dis que je pourrais chanter des airs d'opéra que l'on connait et qui feraient plus de plaisir. Un professeur insista pour me donner des leçons de chant pour me perfectionner. Il n'avait pas foi dans mes facultés psychiques et croyait au contraire que j'avais des organes physiques appropriés, lui permettant de former ma voix, pour chanter à un moment quelconque. J'essayai de chanter d'après ses instructions, mais ce fut un désastre. Après cet essai je cessai de pouvoir chanter pendant deux ans. Ceci me fit comprendre que ma faculté était supranaturelle et que je ne devais pas émette une seule note en dehors de la trance. *Sans connaître aucune langue étrangère, je chante dans plusieurs d'entre elles.*

Mon mari est Anglais, élève du collège Knellar Hall de Londres ; il fut jadis directeur du corps de musique dans l'armée des Etats-Unis, au Fort

de Sully-Dacota. Je mentionne ceci pour faire savoir qu'il connait parfaitement la musique. Une nuit, nous étions ensemble et il s'étonnait de ce que je tombais en trance et produisais une admirable imitation d'un orchestre. Les instruments semblaient être des clarinettes, des hautbois, des saxophones, des pistons et des violons, le tout imité parfaitement.

Dans d'autres occasions, ayant prié divers directeurs de musiques de venir juger de mon chant,tous convinrent avec lui qu'il était merveilleux. Il est certain que je n'ai pas conscience et que je ne fais que répéter ce qui m'est inspiré. Un grand clarinettiste m'entendit dans une occasion imiter la clarinette, et dit que s'il l'avait entendu de la rue, il aurait pensé que c'était un *virtuose* qui jouait, tant le jeu était admirable.

Cela paraît extraordinaire, mais permettez-moi d'affirmer que quoique je tombe en trance deux ou trois fois par semaine, je me conserve en excellente condition physique. Avant ces événements, j'étais maladive.

Mon mari et mes amis qui connaissent ces faits depuis longtemps, ne pensent plus que ce soit une hallucination. Depuis que j'ai compris ce que signifie ma faculté, j'ai eu soin de la conserver.

« Maintenant je vais chanter pour vous », dit-elle aimablement en croisant ses mains devant elle En ce moment, toutes les personnes présentes comprirent pourquoi Mme Helm était considérée par son entourage comme un précieux message pour l'humanité.

Pour faire chanter Mme Helm, il n'est nullement besoin de l'hypnotiser. Elle ferme les yeux et quand les premières notes si douces de la cithare commencent, ses lèvres se meuvent comme celles d'une cantatrice et le chant commence. La chambre n'était pas obscure, mais dans la pleine lumière du jour. Il n'était besoin d'aucun accord préliminaire ; il n'y avait dans la pièce que les meubles ordinaires et la table sur laquelle était posée la cithare. Sous la douce inspiration qui l'influençait, elle chanta brillamment des airs en Italien, en Français, en Espagnol en Allemand, et avec un tel accent, que les critiques présents jugèrent le cas comme un fait merveilleux au point de vue de la langue.

Tout ceci est exécuté par une femme qui, dans son état normal, ne peut chanter ni siffler l'air le plus simple ; qui ne connait rien des grands opéras, qu'elle n'a jamais entendus, sauf une ou deux fois dans sa vie, et *ne connaît d'autre langue que l'Anglais parlé à New-York.*

Après avoir donné ce concert psychique, qui comprenait des improvisations et de la musique classique, pendant plus d'une demi-heure, Mme Helm revint immédiatement dans son état normal, disant qu'elle se sentait un peu épuisée. Elle retrouva bientôt ses forces normales et nous dit que après ces exécutions elle se sentait reposée et rafraîchie.

Curieux phénomène de lévitation

El Reformador reproduit,d'après *la Opinion* de Pelotas (Rio Grande del sul) la relation suivante d'un cas de lévitation du corps humain, qui malheureusement paraît n'avoir eu qu'un seul témoin.

Il y a quelques jours arriva dans cette localité une demoiselle Gumersinda de Araujo, orpheline de père et de mère, domiciliée à Mostardas, commune de San Jose del Norte. Elle se rendit chez sa sœur, mariée à M. Francisco Jose de Silveira, cultivateur.

Au bout de quelques jours elle commença à éprouver des douleurs d'estomac, qui prirent bientôt une tournure alarmante. On essaya l'action de quelques remèdes populaires ; mais les douleurs allèrent en augmentant et l'on crut à une attaque de goutte.

A un moment donné, la malade parut calmée et sur le point de s'endormir. Mais alors on fut surpris de lui entendre prononcer des paroles inintelligibles, avec une voix qui n'était pas celle d'une jeune fille.

On fit alors appel à M. Benedicto Cravo ; mais celui-ci, retenu près de sa femme malade, envoya ses fils, Diamantino et Floracio. Quelqu'un ayant émis la supposition que le fait pourrait bien avoir un caractère spirite, on appela un spirite, dans l'espoir qu'il pourrait donner une explication du fait.

Dès que le spirite commença à poser les questions habituelles en pareil cas, une scène réellement exceptionnelle se déroula.

Prise d'une crise violente, Gumersinda, quoique faible, commença à s'agiter et ne put être maintenue qu'à grand' peine par les personnes présentes.

Enfin après une longue lutte elle sembla s'endormir paisiblement, étendue sur son lit et tout le monde se retira, sauf Diamantino Cravo. Tout-à-coup elle se leva, pâle comme un spectre, les yeux largement ouverts semblant sortir de leurs orbites et prononça avec un accent étrange les mots suivants :

« Je vais là-bas ! Je vais là-bas ! »

M. Diamantino, étonné, se dirigeait vers la porte, lorsqu'il vit que la jeune Gumersinda, les bras ouverts, sans toucher quoi que ce soit qui pût lui fournir un point d'appui, *se maintenait en l'air* et s'élevait comme en volant et prononçant toujours les mêmes paroles :

« Je vais là-bas !

Devant les instances de M. Diamantino et l'ordre qu'il lui intima au nom de Dieu de cesser de monter, la malade fit volte face et finit par descendre et s'allonger doucement sur son lit.

L'*Opinion* ajoute que, depuis, la jeune fille présenta à plusieurs reprises le même phénomène, dans une autre localité et commença à parler de sa voix naturelle, en tenant des discours prétendant venir de sa mère et de plusieurs autres esprits, notamment de deux coupables d'assassinat, saisis et exécutés à Porto Alegre. Ces assertions manquent de contrôle.

Dr DUSART.

Le Gérant : DIDELOT

(*Saint-Amand Cher*). — *Imprimerie DANIEL-CHAMBON.*

La Revue laissant à ses collaborateurs la plus entière liberté, chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il soutient.

15-3-1913.

L'Atlantide

(Suite et fin) (1)

Suivant M. P. Termier, la configuration du sol de l'Océan Atlantique semble favorable à l'hypothèse d'un ancien continent. Les hauts fonds entre l'Europe et l'Amérique, du détroit de Gibraltar au cap Hattéras, sont limités par deux énormes dépressions qui courent du nord au sud, la première le long de la cote américaine, et dont la seconde suit le profil du continent africain, interrompues par des pyramides dont les sommets sont l'ile Madère, les archipels des Canaries et du Cap Vert. Plus au nord, « la carte de l'archipel des Açores montre clairement que les neuf grandes îles qui le composent s'alignent sur trois bandes parallèles, dirigées de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest : et ces bandes sont jalonnées par des îles sur une longueur totale de près de 800 kilomètres. Nul doute que de tels alignements ne se prolongent très loin sous les ondes, et qu'ils n'aient une grande importance dans le modelé du fond Océanique. Mais ils ne sont évidemment pas les seuls. Un jour viendra où les cartes des fonds de l'Atlantique seront tout à fait précises et détaillées : on verra alors des lignes de fractures et des bandes de plis traverser le vaste abîme et courir d'Europe aux Etats-Unis, ou du Maroc aux Antilles ou de la Sénégambie au continent Sud-Américain. »

L'on sait que par suite du retrait résultant du refroidissement de la masse centrale, la couche terrestre se contracte, se brise le long de certaines lignes de moindre résistance, ce qui produit des fractures par lesquelles s'épanchent des laves. La dépression qui longe la côte africaine et européenne abonde en volcans. Tous les piliers qui atteignent la surface de la mer y affleurent sous forme d'îles volcaniques ne portant que des volcans. L'ile Gough, Tristan da Cunha,

(1) Voir le n° de février, p. 449.

Sainte-Hélène, l'Ascension, les îles du Cap Vert, les Canaries, la grande Madère et les îlots voisins, toutes les Açores, l'Islande, l'île de Jan-Mayen, sont, ou intégralement ou en majeure partie formées de laves. On a constaté sur cette ligne l'existence de volcans sous-marins : des vapeurs chaudes sortaient des Ondes et des bas-fonds avaient pris naissance. Toute cette région est encore en pleine activité, comme en témoignent les tremblements de terre si fréquents dans ces parages.

La zone volcanique de l'Atlantique oriental est comparable en longueur, en largeur, en activité éruptive ou sismique, à celle qui forme le bord occidental de l'Amérique et coïncide, dans le sud, avec la cordillière des Andes ; elle est un des traits caractéristiques du visage actuel de la Terre, tout comme la ceinture de feu de l'Océan Pacifique. Or, il n'y a pas de volcan sans un effondrement, ou tout au moins sans un affaissement de quelque morceau de l'écorce terrestre. Les volcans de la ceinture de feu du Pacifique jalonnent le bord d'une fosse marine profonde qui fait le tour de cet océan et qui, sans doute, n'a pas fini de s'approfondir ; les volcans de la Méditerranée se dressent sur la margelle de grands abîmes récemments ouverts et où d'énormes montagnes sont descendues. Il faut donc qu'il y ait aussi, dans le fond de l'Océan Atlantique, actuellement encore, une certaine mobilité et que la ride médiane de ce fond, déjà surélevé, n'ait pas terminé son mouvement relatif d'ascension par rapport à la dépression orientale..:

Le fond de l'Atlantique bouge dans toute la zone orientale, large d'environ 3000 kilomètres, qui comprend à la fois les Açores, l'Islande, Madère, les Canaries et les îles du Cap Vert. C'est là, actuellement, une zone instable de la surface de la planète ; et, dans une telle zone, les plus terribles cataclysmes peuvent, à chaque instant, survenir.

Il résulte de dragages faits pendant l'été de 1898 au sujet de la pose d'un câble pour relier Brest au cap Cod, que des fragments rocheux furent ramenés à la surface ; c'était une lave entièrement vitreuse, comparable à certains verres basaltiques des îles Sandwich. Or, l'on sait aujourd'hui que si cette lave s'était consolidée sous les flots, elle aurait une texture cristalline. La terre qui constitue aujourd'hui le fond de l'Atlantique, à 900 kilomètres au nord des Açores, *a donc été couverte de coulées de laves, alors qu'elle était encore émergée*. Elle s'est, par conséquent, effondrée, descendant de 3000 mètres ; et comme la surface des roches y a gardé l'allure tourmentée, les rudes aspérités, les arêtes vives des coulées laviques très-récentes, il faut que l'effondrement ait suivi de près l'émission des laves et que cet effondrement ait été brusque. Sans cela, l'érosion atmosphérique et

l'abrasion marine eussent nivelé les inégalités et aplani toute la surface.

D'après les enseignements de Suess et de Marcel Bertrand, qui nous ont appris à regarder la planète et à déchiffrer les lentes ou rapides transformations de son antique visage à travers les injures des siècles sans nombre, nous savons qu'une très-ancienne liaison continentale existait entre le nord de l'Europe et le nord de l'Amérique, et une autre liaison entre la massive Afrique et l'Amérique du Sud. Ces deux bandes territoriales étaient séparées par un sillon maritime, dont la Méditerranée est un reste. Une chaîne de montagnes très-élevée s'est dressée sur le bord méditerranéen du continent nord Atlantique, et malgré de nombreuses dislocations on peut encore en suivre les traces de nos jours en Europe et en Amérique.

En somme, d'après M. P. Termier, on peut résumer ainsi les indications tirées de la Géologie :

Extrême mobilité de la région atlantique surtout à la rencontre de la dépression méditerranéenne et de la grande zone volcanique, large de 3000 kilomètres, qui court, du sud au nord, dans la moitié orientale de l'océan actuel ; certitude de la survenue d'immenses effondrements, où des îles et même des continents ont disparu ; certitude que quelques-uns de ces effondrements datent d'hier, sont d'âge quaternaire, et qu'ils ont pu, par conséquent, être vus par l'homme ; certitude que quelques-uns ont été soudains, ou au moins très-rapides. Voilà de quoi encourager ceux qui se fient encore au récit de Platon. Géologiquement parlant, l'histoire platonicienne de l'Atlandide est extrêmement vraisemblable.

Si l'on interroge maintenant la Zoologie, elle apporte aussi son contingent d'observations favorables à l'hypothèse d'une terre ayant relié les quatre archipels, Açores, Madère, Canaries, Cap Vert, avec l'Europe à l'époque quaternaire, car les mollusques qu'on y trouve sont semblables à ceux qui vivent sur le pourtour de la Méditerranée, principalement les *Helix*. Suivant M. Louis Germain :

Il y a, dans les mollusques actuels des quatre archipels, des espèces qui semblent être les survivantes d'espèces fossiles du tertiaire européen ; et pareille survivance existe aussi dans la série végétale, une fougère, l'*Adiantum reniforme*, actuellement disparue d'Europe, mais connue dans le pliocène du Portugal, continuant de vivre aujourd'hui aux Canaries et aux Açores. M. Germain déduit de ce fait la liaison, jusqu'aux temps pliocè-

nes, avec la péninsule ibérique, du continent qui embrassait les archipels ; et la coupure de cette liaison pendant le Pliocène. (1)

La répartition singulière d'une espèce de mollusque les *Oléacinidae* que l'on ne trouve que dans l'Amérique centrale, les Antilles, le bassin méditerranéen et les îles Canaries, Madère et Açores, implique évidemment l'existence d'un continent ancien qui réunissait l'Europe et l'Amérique. Cette concordance entre les données géologiques et zoologiques plaide éloquemment en faveur de l'existence de vastes terres émergées jadis dans la partie de l'océan qui se trouve à l'ouest du détroit de Gibraltar.

Quant à reconstituer, même approximativement, la carte de l'Atlantide, il n'y faut pas songer actuellement, d'autant mieux que nous venons de constater des effondrements successifs qui ont dû modifier profondément la configuration des côtes, et cela à diverses reprises, d'abord pendant l'âge tertiaire et en dernier lieu à l'époque quaternaire. Comme l'existence de l'homme est certaine pendant cette dernière période, l'hypothèse que le souvenir d'un cataclysme anéantissant ce qui restait de l'atlantide s'est conservé,n'est donc pas irrationnelle. Reste à savoir maintenant s'il est possible de se figurer quel était le degré d'avancement des populations qui habitaient ce monde disparu.

L'on sait que dans l'antiquité, certaines nations étaient arrivées à un haut degré de civilisation pendant qu'à côté d'elles vivaient des peuplades encore plongées dans la barbarie. L'Inde, l'Egypte, l'Assyrie étaient florissantes alors que la Gaule en était encore, vraisemblablement,à l'époque de la pierre polie. De nos jours, en Australie par exemple, ou en Afrique, le chemin de fer traverse des contrées dans lesquelles la sauvagerie des habitants est extrême. Il est donc possible que les Atlantes fussent de beaucoup supérieurs aux populations de l'Europe qui habitaient les cavernes et, plus tard, les habitations lacustes bâties sur pilotis, qui leur succèdèrent.

Si l'on en croit les occultistes, ce seraient les atlantes qui auraient civilisé l'Egypte. Le temple du Sphinx, situé non loin de l'énigmatique colosse, est antérieur à Chéops, créateur de la grande pyramide, car une inscription datant de l'époque de ce roi raconte qu'on trouva ce temple en creusant le sol. Il était attribué, ainsi que le Sphinx,

(1) Voir aussi *Le Traité de Géologie* de M. de Lapparent, au sujet du continent Nord-Atlantique.

aux *Schesou-Hor*, aux ancêtres, instruits par les Dieux, qui, bien avant Menès, qui remonte déjà à 5004 ans avant J-Ch., avaient établi la civilisation dans la vallée du Nil. Ce vénérable monument, le plus vieux du monde, est remarquable par l'importance des énormes masses calcaires mises en place, mais il est d'une simplicité très grande et ne dénote pas une science architecturale très avancée.

Suivant M. Le Bon (1) on discute encore aujourd'hui la question de savoir si les Egyptiens ont connu anciennement l'usage du fer. Quand on examine leurs obélisques hauts de trente mètres et travaillés comme des bijoux, malgré la dureté du granit dont ils sont formés ; quand on voit la netteté, la profondeur des hiéroglyphes taillés dans cette pierre qui fausse très vite nos meilleurs instruments, on est tenté d'affirmer que les Egyptiens connaissaient l'usage de l'acier trempé. Mais il est possible également que la gravure fût faite avec du sable délayé dans du vinaigre et un bâton de bois dur qui en tournant rapidement, peut, à la longue, user la pierre la plus dure.

S'il ne reste aucun instrument d'acier ou de fer remontant à une période éloignée, c'est que, peut-être, la rouille a pu les détruire. On a retrouvé pourtant un morceau de barre de fer encastré dans la grande pyramide de Gizeh. On a remarqué aussi que déjà sous l'Ancien Empire, les lames des outils tranchants représentés par les peintures étaient des trois couleurs différentes, les unes noires, les autres rouges et les troisièmes bleues, ce qui paraît indiquer qu'il y en avait en silex, en cuivre et en acier.

Quoi qu'il en soit, il paraît certain que le fer n'était pas d'un usage très-répandu pendant les premières périodes de l'histoire Egyptienne, et des traces cuivreuses, retrouvées dans les arêtes des sculptures, permettent de penser que ces arêtes furent taillées avec du bronze. Il ne faut pas oublier que le bronze égyptien possède des qualités toutes spéciales : par sa dureté et son élasticité il se rapproche de l'acier.

Dès l'époque la plus reculée, celle antérieure à Ménès, les Egyptiens avaient divisé l'année en 365 jours, en la faisant commencer avec le lever héliaque de Sirius, c'est-à-dire le moment où Sirius paraît dans le ciel au même point que celui où le soleil se lève. Com-

(1) Le Bon. *Les premières civilisations* p. 346.

bien de siècles d'observations représentent ces données si précises, ainsi que l'orientation des Pyramides ? C'est ce qu'il est impossible de savoir maintenant. Mais comme la loi du progrès procède avec lenteur du simple au composé, il ne paraît plus fantastique d'attribuer huit ou neuf mille années aux débuts de la vie civilisée dans la vallée du Nil, à moins d'admettre que ces notions furent apportées par d'autres peuples, encore plus anciens, et peut-être par les Atlantes. Voici quelques-uns des arguments que font valoir les défenseurs de cette hypothèse.

M. Delclève, dans un article des *Nouveaux Horizons*, rappelle la haute antiquité du Sphinx et ajoute :

De curieuses analogies existent entre les grandioses ruines Egyptiennes et celles que l'on a découvertes à Palenque, dans le Mexique, c'est-à-dire à l'extrémité opposée de ce que fut l'Atlantide. A Palenque, comme à Thèbes, on a trouvé au milieu de ruines remarquables et attestant une haute civilisation, des pyramides, des dessins religieux tels que la croix, le serpent, le scarabée, le lotus symbolique, le Tau mystique, la croix ansée et jusqu'à des figures semblables aux hiéroglyphes. Il est difficile de ne pas voir une parenté entre les antiques vestiges qui s'étalent sous des cieux si différents.

Les pyramides que l'on trouve dans le Yucatan ressemblent à celles de la Chaldée, elles sont à degrés et se trouvaient couronnées par un temple consacré au soleil. (1) Les Toltèques de race « Maya » écrivaient des livres ou peignaient sur toile des hiéroglyphes « calculiformes » que les savants d'Europe et d'Amérique s'occupent de leur mieux à déchiffrer, suivant des méthodes diverses et avec des résultats malheureusement contradictoires. Ces documents ont peut-être en réserve d'importantes découvertes sur la préhistoire des nations américaines. Mais, jusqu'ici, on pourrait se demander si ce sont les Egyptiens qui ont colonisé l'Amérique à la suite de migrations effectuées à travers l'Asie et le détroit de Behring, plutôt que de problématiques ancêtres Atlantes. Voici un autre argument de M. Delclève qui semble faire pencher la balance en faveur de ces derniers :

(1) On doit même observer ici que la forme la plus ancienne de pyramide Egyptienne, celle de Sakarrah, est à degrés, en forme de temple à gradins, tout à fait semblable à celles de l'Assyrie, ce qui établit l'influence Chaldéenne sur la première civilisation de la vallée du Nil.

Notons la persistance, jusqu'à nos jours dans la Nubie, sur l'emplacement du territoire de Méroë dont nous avons parlé plus haut, de l'existence d'une race humaine spéciale, absolument différente des nègres africains et des hamo-sémites originaires d'Asie ; d'une *race rouge*, celle des Nubiens et des Foullahs, dont le nez saillant et point déprimé fait songer à l'appendice nasal proéminent des Aztèques, que Cortez trouva installés au Mexique et que les conquistadores espagnols ont férocement exterminés. Or, il est presque certain que la race nubienne, très intelligente, est la descendante de la vieille race éducatrice qui civilisa l'Egypte : elle est, d'ailleurs, encore à l'heure actuelle la race civilisatrice du Soudan.

D'autre part, dans la *Terre et l'Homme*, Elisée Reclus nous apprend que des peintures décrites par Champollion, mais disparues depuis, prouvent que les Egyptiens divisaient en races l'humanité connue d'eux. Dans le tombeau de Meneptah, à Biban-el-Moluck, on pouvait distinguer, il y a 80 ans, l'*Egyptien rouge*, « l'homme par excellence », l'Asiate jaune, le nègre et l'Européen, l'homme blanc ayant « le nez droit ou légèrement voussé, les yeux bleus, la barbe blonde ou rousse, la taille haute et très élancée, vêtu de peaux de bœuf conservant encore leur poil, véritable sauvage tatoué sur diverses parties du corps. »

Sous les huttes d'Abydos, Amelineau a trouvé des squelettes et des corps ayant subi des commencements de momification remontant à la première époque Egyptienne, accroupis, à peu près dans la même position que les momies péruviennes dans leurs huacas.

Signalons, enfin, que dans plusieurs stations préhistoriques de notre pays, celles de Menton, par exemple, les ossements humains sont colorés en rouge avec un oxyde terreux, différent du terrain de la grotte. Serait-ce pour rappeler la couleur de la peau ?

Voyons, maintenant, suivant M. Roisel (1), d'autres rapprochements curieux entre le langage des basques, qui seraient, suivant lui, les descendants des Atlantes et celui parlé par certaines tribus d'Amérique :

M. Baudrimont a prouvé que les noms basques : *audiac*, qui signifie haut ; *ura*, *ugaya*, eau permanente ; *orem*, cerf ; *u bai*, bonne eau ; *arina*, rapide ; *picacho*, roc de pierre, et plusieurs autres se retrouvent dans les appellations géographiques familières aux Américains. Les mots *idora*, aride ; *aboa*, bouche ; *illa*, lune ; *u*, eau ; *ur*, bleu ; sont usités de part et d'autre avec la même signification.

(1) Roisel : *Les Atlantes*. Paris 1874. Chapitre IV. Cité par l'*Initiation*, n° de juin 1911.

Les langues indiennes de l'Amérique sont agglutinantes ; et la basque, ou Eskuara, se rapproche de celles du Nord américain par des ressemblances qui paraissent significatives :

Pour n'en citer que quelques exemples, nous dirons que la conjugaison basque est comme calquée sur celle des indigènes, et que ces langues n'admettent pas la liaison des muettes et des liquides, par lesquelles les liquides se trouvent à la fin des mots. Elles séparent toujours par une voyelle deux consonnes suivies, telles que *s t*. De part et d'autre, l'usage est d'attacher au verbe le pronom, même indirect, servant de régime.

Ainsi, M. de Charencey a-t-il eu raison de dire : « Sans doute les langues du Nouveau-Monde diffèrent à certains égards de l'Eskuara ; mais ne s'en rapprochent-elles pas d'une manière étrange par l'ensemble de leur physionomie ? Peut-on nier qu'elles n'aient de commun avec cet idiome certaines règles phonétiques ?... Il est bien extraordinaire que ces ressemblances sont surtout frappantes entre l'Eskuara et les langues des Indiens qui habitent les rivages de l'Atlantique, tandis que les dialectes en vigueur chez les tribus cuivrées du Nord-Ouest, n'offrent que bien moins de ressemblance.

C'est en se basant sur de pareilles similitudes que les savants ont reconstitué la langue des hypothétiques *Arias*, dont les migrations auraient peuplé l'Europe. Et si l'on tient leurs raisonnements pour valables, en l'appliquant aux dialectes des Peaux Rouges et au basque, on peut y voir des restes d'une langue originale : celle des Atlantes.

L'Ethnographie apporte également son contingent d'observations dans cette enquête. La ressemblance entre les costumes des Indiens et des anciens basques, ainsi que leur ressemblance physique a frappé quelques bons esprits. « Ces montagnards sont sombres, dit Strabon, en parlant des ancêtres des Basques, lorsqu'ils habitaient les vallées de la Garonne et de l'Ebre. Ils portent les cheveux longs et flottants, mais pour combattre, ils se ceignent le front d'un bandeau. Tous les hommes sont habillés de noir et ne quittent, à proprement parler, jamais leurs saies, même pour dormir. » Or, d'après MM. de Castelnau et Marcoy, les Indiens Chiquitas, les Antis, et beaucoup d'autres, portent les cheveux longs et flottants, sauf pour combattre. Leurs costumes, qu'ils ne quittent jamais, est de couleur sombre. Il en est de même aux îles Canaries. Les Américains de l'Ucayalé et du rio Purus se servent de coiffures identiques à celles des femmes Ibériennes décrites par Strabon. La parfaite res-

semblance du type basque avec le portrait de Montézuma, tel que nous le donna Sandoval, est également caractéristique.

Si les Atlantes ont envahi l'Europe, ils serait étrange qu'il ne restât aucuns vestiges de leur passage. Il semble bien que l'archéologie nous donne des preuves positives, car en fouillant les ruines de l'Etrurie et les nécropoles de Tarquinies, de Volaterra, de Chiasi, de Cari, on a trouvé sur des vases et sur les murs des temples des personnages peints d'un type uniforme, différent de celui des anciens romains. Ce sont des hommes petits, à la tête forte, au nez long et gros, au corps ramassé et trapu ; leurs traits, comme leur physionomie, ont une ressemblance singulière avec ceux de plusieurs nations anciennes et modernes. « Ils font penser, dit Michelet, aux statues mexicaines des ruines de Palanqué. » Les monuments ont la même analogie. Niebuhr retrouvait les temples Mexicains dans la description que nous donne Pline du tombeau de Porsenna.

Les vases étrusques et mexicains présentent des dessins rouges sur la terre noire. M. Pontoppidan a rapporté de Bahia cinq vases antiques, couverts d'hiéroglyphes, et de même forme, de même couleur, de mêmes ornementations que les étrusques les plus purs. Si tous ces faits sont bien exacts, l'existence d'un peuple Atlante s'étendant sur des territoires situés dans l'Atlantique et réunissant pendant l'époque quaternaire l'Amérique et l'Europe, n'a rien d'invraisemblable et peut être admise. Mais le degré de civilisation de ce peuple ne paraît pas avoir dépassé celui de l'âge du bronze ; on ne trouve en effet l'usage du fer, ni au Mexique, ni en Etrurie, pas plus d'ailleurs que dans les premiers temps de l'Egypte, car des tombeaux de ce dernier pays remontant à six ou sept mille ans, ne renferment que des silex délicatement travaillés, des objets en ivoire, en os ou en cuivre, des statuettes et des vases d'argile noire avec empreintes.

En face de ces constatations si précises les récits de M. S. Elliot, sur la Science merveilleuse des Atlantes, qui auraient construit, entre autres, des navires aériens, semblent de purs romans sans aucune base positive. On a beau nous dire que c'est par la clairvoyance que l'auteur a vu ces merveilles, cela ne suffit pas pour nous y faire croire. Vraiment, c'est trop exiger de notre crédulité que de reproduire des cartes comme celle représentant l'île de Poséïdon et d'écrire :

Cette carte, dressée il y a environ soixante-quinze mille ans, représente exactement (!) sans aucun doute, la surface de la terre telle qu'elle a existé depuis cette époque jusqu'à la submersion finale de Poseïdon, en 9564 avant Jésus Christ. Les contours des continents commencèrent à prendre alors l'aspect qu'ils ont de nos jours.

Que la clairvoyance existe, personne n'en est plus assuré que moi, et je crois fermement qu'elle peut parfois s'étendre au passé ou s'élancer dans l'avenir. Mais la possibilité d'une chose ne suffit pas pour autoriser les fantaisies individuelles des voyants ; et rien n'est plus délicat en ces matières que de faire une sélection raisonnée entre ce qui relève de l'auto-suggestion et ce qui est la réalité. Lorsque l'on publie des ouvrages de cette nature, le premier devoir de l'auteur est de nous décrire les procédés qu'il a mis en œuvre pour acquérir ces connaissances et les précautions qu'il a prises pour contrôler l'exactitude de sa vision. Malheureusement, c'est ce que ces révélateurs oublient de faire.

Les mystiques catholiques, protestants, Bouddhistes etc., nous ont donné des descriptions de l'au-dela qui diffèrent profondément les unes des autres et dans lesquelles il n'est pas difficile de retrouver leurs idées personnelles et leurs préjugés. Ces tableaux se ressentent des croyances et des connaissances de l'époque, ce qui suffit pour montrer que ce ne sont, le plus souvent, que images mentales extériorisées. Des relations sur le même sujet, obtenues par des opérateurs ne se connaissant pas, seraient plus convaincantes, à la condition encore que la transmission de pensée ne puisse y jouer aucun rôle. Si les narrateurs, quels qu'ils soient, se contentent d'affirmer, la méthode scientifique nous fait un devoir de n'attacher aucune importance à leurs déclarations, car le temps de la croyance aveugle est passé.

Un savant qui fait une découverte a grand soin de nous exposer minutieusement les conditions dans lesquelles il a pu la réaliser. Nous sommes en droit d'exiger des révélateurs les mêmes précisions, s'ils veulent que nous accordions du crédit à leurs enseignements.

En résumé, si l'Atlantide a existé jusque vers la fin de l'époque quaternaire, ce qui est très possible, ses habitants, plus civilisés que ceux de l'Europe, n'étaient cependant, si l'on s'en réfère à leur industrie présumée, qu'à un stade encore inférieur de l'évolution.

Cette conclusion est en parfaite harmonie avec toutes les autres considérations ethnographiques concernant la préhistoire qui nous affirment que nos ancêtres, loin d'avoir débuté par un état édénique, l'âge d'or des mythologues, ont gravi péniblement la route du progrès en s'élevant peu à peu, par de persévérants efforts, au-dessus de la sauvagerie primitive qui succéda à l'animalité proprement dite. Ce n'est pas vers le passé que nous devons tourner les yeux, sinon pour mesurer le chemin parcouru, mais vers l'avenir, pour y chercher la lumière, car il ouvre devant nous des perspectives infinies.

GABRIEL DELANNE.

Spiritisme et cryptopsychie

Nous avons le plaisir de trouver, dans le numéro de Janvier de la *Revue Philosophique* dirigée par M. Ribot, un excellent article de M. Boirac. Nous sommes heureux chaque fois que nous voyons le Spiritisme, tant méprisé, être accueilli dans les hautes sphères de la pensée et traité avec impartialité. M. Boirac reconnaît que l'ensemble des faits est incontestable et il est de ceux qui affirment que leur étude est digne d'être respectée et encouragée.

Mais il veut que l'on applique, à la science des faits Spiritoïdes, cette même méthode expérimentale à laquelle les autres sciences ont dû leur succès. Il ne veut pas qu'on se hâte d'en donner l'explication,car le véritable esprit scientifique ne cherche pas le pourquoi des choses. Sans s'interdire de comprendre, il commence par constater les faits qui lui suggèrent des idées. C'est sur ces idées, nées de l'observation, qu'il interroge les faits et les force à répondre, voilà bien l'origine et la nécessité de l'hypothèse.

Le chercheur rencontre ainsi deux interprétations, l'une cryptopsychique, l'autre spiritique. Les deux hypothèses ne s'excluent pas l'une l'autre, mais l'interprétation cryptopsychique suppose un doute préalable sur la réalité des apparences que l'on observe ; elle doit être préférée *jusqu'à preuve du contraire*. Pourquoi M. Boirac suppose-t-il que les faits produits par des causes intelligentes émaneraient de causes extérieures à la nature ? C'est ce que nous ne pouvons comprendre ; pour lui la cause incluse dans la nature serait l'esprit humain, encore incarné,et agissant de façon cachée,et comme sous un voile qui les dérobe à notre observation directe.

Chercher toujours dans les choses certaines la raison des choses encore incertaines est le principe en vertu duquel M. Boirac voudrait attribuer toujours aux assistants la cause des phénomènes.

Beaucoup de manifestations doivent être attribuées aux forces et aux facultés des médiums qui n'ont aucune conscience d'y prêter leur concours actif, il s'en suit que ceux-ci se font souvent illusion, et il existe tout un ordre de faits, d'origine hypnoïde, qui nous démontrent que la conscience peut être distraite, et que, n'étant plus informée de ses actes, elle les attribue à une intervention extérieure. Il est donc tout naturel que l'esprit scientifique s'attache d'abord à l'interprétation cryptopsychique et n'y renonce que si sa fausseté est incontestablement démontrée.

M. Boirac rappelle ici quelques cas, dont celui de Mme Dupond (1) qui reçoit, comme venant d'un esprit désincarné, le message d'un jeune homme en parfaite santé ; œuvre de forces obscures qui prouve que Mme D. reflète automatiquement ses propres dispositions.

M. Boirac remarque encore qu'on retrouve des obscurités analogues dans l'ensemble des phénomènes parapsychiques, ce qui entraîne à généraliser l'interprétation, et à attribuer tous les phénomènes à la même source, c'est-à-dire au médium lui-même. On sait déjà qu'il classe les phénomènes, par ordre de complexité, en : 1° *hypnoïdes* 2° *magnétoïdes* et 3° *spiritoïdes*. Ces derniers sont ceux qui semblent impliquer l'intervention d'agents encore inconnus et ils ne diffèrent pas sensiblement des autres. La transe équivaut à l'état somnambulique, elle en diffère seulement par sa spontanéité.

Les messages des défunts sont analogues aux faits de dédoublement de la personnalité etc , en sorte que, selon M. Boirac, leur seul caractère distinctif serait : 1° — La spontanéité et 2° — la connexité avec les croyances du milieu où ils sont obtenus. Le Spiritisme serait une synthèse spontanée de faits, déterminés par un état nerveux particulier, auquel conviendrait le nom de spiritogène. C'est ce qui justifie l'attitude et la partialité des savants en faveur de l'interprétation cryptopsychique et, en admettant l'hypothèse des esprits, leur action ne consiste qu'à produire des effets analogues à ceux d'un hypnotiseur. Ceci, je pense, dans la bouche de M. Boirac, n'est pas une objection, car il tombe d'accord avec tous les spirites. Mais il voudrait que l'étude des phénomènes spiritoïdes

(1) *Esprits et médiums* Dr Flournoy p. 270.

fût subordonnée à celle des faits hypnoïdes et magnétoïdes ce qui, dit-il, soulève des protestations dans le camp spirite.

Enfin, se tournant vers les savants qui ont envisagé l'étude du Spiritisme d'un œil plus favorable, M. Boirac examine le dernier livre d' O. Lodge, *La survivance humaine*.

Les faits de télépathie, de transmission de pensée, certains cas d'écriture automatique et de prévision ont amené Oliver Lodge à la conviction que l'homme survit à la mort et que la coopération intelligente entre des esprits, autres que ceux des êtres humains incarnés dans un corps, et nous-mêmes, est devenue possible.

***

Si nous osions opposer notre point de vue à celui de M. Boirac nous dirions tout d'abord que, subordonner l'étude des phénomènes spirites à celle des faits hypnoïdes et magnétoïdes, ce serait laisser perdre une quantité de faits précieux à observer. Ce sont les spirites qui produisent certains phénomènes que les expérimentateurs du magnétisme et de l'hypnose ne sauraient produire par eux-mêmes. On doit reconnaître que les études des savants dans un certain domaine n'ont été rendues possibles que par le scandale qu'ont causé les Spirites. Le but poursuivi, faire cesser le scandale, a été l'excuse de ces premières investigations; de sorte que l'on peut dire que les progrès des études psychiques ne sont venus, en ces dernières années, qu'à la remorque des faits produits et affirmés par les spirites.

Si Mme Piper était tombée aux mains d'un simple Bérillon, toute la documentation des Myers, des Hodgson, des Lodge n'aurait jamais vu le jour. Placez Eusapia ou Hélène Smith entre les mains de M. G. Lebon, il n'en sortira jamais rien. Il faut toute la foi spirite et une patience à toute épreuve pour produire des faits qu'on puisse soumettre à l'examen de la science. Quant aux faits spontanés qui sont vraiment des faits spirites, ils échapperont toujours à cet examen, car ils ne relèvent que du témoignage et du jugement des hommes ; il faut les prendre tels qu'ils sont, et avant toute classification.

La vérité est donc que les méthodes de la science ne sont pas rigoureusement applicables au spiritisme. Le bon sens est une chose dont on peut faire usage. Les nouveautés qui paraissent invraisemblables ont toujours dû briser et vaincre quelque chose de la routine scientifique. Cette fois-ci, sous prétexte de ne rien préjuger, la science se condamnerait à ne rien conclure.

Les Spirites intelligents ne cherchent pas le pourquoi, mais ils

sont allés beaucoup plus loin dans l'examen des faits que le savant qui aborde cette étude. Eux aussi ils ont été amenés à choisir une idée directrice qui est, au dire d'O. Lodge, la meilleure hypothèse provisoire ; après avoir examiné tous les faits ils ont trouvé, dans l'hypothèse spirite, le seul fil conducteur qui ne se soit pas brisé.

La cryptopsychie est obligée d'inventer des facultés, d'attribuer à l'organisme humain un pouvoir qu'il n'a pas, tandis que le Spiritisme n'a recours qu'à des facultés existantes. La spontanéité des faits spirites n'en fait pas un cas nouveau, c'est forcément le processus hypnoïde qui se manifeste ; or le processus hypnoïde exige une influence extérieure, qui le met en mouvement, la spontanéité apparente ne peut venir que d'un opérateur invisible.

Nous voyons précisément qu'une influence semblable opère entre deux incarnés par la transmission de pensée, et même par l'écriture automatique ; nous ne faisons donc que recourir à une cause connue, incluse dans la nature et précédemment observée.

La cryptopsychie laisse incompréhensibles certains résultats qu'elle attribue à la subconscience du médium, et elle devient absurde dès qu'elle sous-entend que tout doit être attribué au psychisme inférieur, qui ne doit posséder que des facultés très rudimentaires. Nous trouvons plus juste, en face de certaines révélations de faits ignorés des assistants, de ressaisir le fil conducteur, au moyen d'une explication qui s'accorde avec les faits déjà observés entre vivants.

Dès qu'on est entré dans l'hypothèse spirite on voit tomber tant d'obstacles à la compréhension du monde, de la vie, des évolutions, qu'on en reçoit comme un éblouissement. Je ne prétends pas solutionner scientifiquement ces grandes questions, mais c'est déjà quelque chose que d'entrevoir des possibilités là où régnait une obscurité complète. La survie et les réincarnations rendent compréhensible le progrès, elles éclairent la biogenèse, depuis les mystères de la cariokynèse jusqu'au miracle de la naissance d'un enfant tout armé pour la vie. La réincarnation justifie ce qui était jusqu'alors injustifiable, l'inégalité dans les conditions des êtres venant au monde. Il y a là tout un système vraisemblable et cohérent qui s'accorde merveilleusement avec les conceptions scientifiques les plus modernes.

On nous reproche de recourir à des causes inconnues...! Mais l'esprit est-il une chose inconnue ? Il existe, comme les forces, à l'état d'essence incompréhensible ; dira-t-on que les forces sont des

causes inconnues ? Et la science devra-t-elle s'abstenir de recourir aux forces jusqu'à ce qu'elle en ait pénétré l'essence ? — Non...! les forces ne sont pas des causes extérieures à la Nature, les esprits non plus.

Chercher dans les choses certaines la raison des choses ignorées est un excellent principe en vertu duquel M. Boirac voudrait que l'on attribue aux assistants la cause des phénomènes, mais ce fil nous casse dans la main, l'hypothèse cryptopsychique devient, en certains cas, insuffisante ; alors nous nous élevons jusqu'à l'hypothèse spiritique qui encadre une série de faits plus étendue.

Dire que la première hypothèse doit être préférée, jusqu'à preuve du contraire, n'est pas tout à fait juste, parce que, sans avoir prouvé le contraire, nous pouvons l'abandonner comme insuffisante. Nous n'avons pas le droit de la dilater jusqu'à ce qu'elle devienne suffisante. Les phénomènes hypnoïdes et magnétoïdes attestent bien l'existence de facultés cachées dans l'âme humaine, mais, dira-t-on, par exemple, que, pour se rendre compte de l'authenticité d'un message télégraphique, il faille le subordonner à la connaissance des théories électriques et magnétiques ? Eh bien la manifestation spirite ne peut pas davantage être subordonnée à la connaissance du processus qu'elle emploie.

On nous cite le cas de Mme Dupond, là il est certain que, si l'on se refuse à admettre une mystification de l'au-delà, il faut avouer que cette dame se mystifie elle-même avec ses propres rêves. On nous parle sans cesse de ces mauvais cas, et des obscurités analogues, qui se rencontrent dans l'ensemble des phénomènes parapsychiques, mais on ne nous parle pas des bons cas et l'on généralise, sans nous expliquer comment ces bons cas pourraient être attribués au médium lui-même. Lorsque, par le moyen de l'écriture automatique, les vivants influencent la main d'un médium écrivain, il n'y a là, ni état *spiritogène*, ni fait *spiritoïde*, il y a, tout simplement, un fait spirite. — Action de l'esprit sur un esprit animant un organe étranger.

Je ne sais pas pourquoi M. Boirac juge que la vue anticipée des événements futurs serait plus acceptable que l'intervention d'un décédé. La prévision de l'avenir est une chose impossible à concevoir ; le cas, cité à ce propos, de Mme Alpine n'est pas un cas de vue à distance dans le temps ; il s'agit d'une dame qui vit par anticipation, sur la surface d'un lac, comme dans un miroir magique, une scène qui devait se réaliser quelques jours plus tard.

L'explication est, ici, très simple, car il s'agissait d'un suicide. M.

Espy, le suicidé, avait depuis longtemps conçu cette pensée de se noyer dans le lac ; Mme Alpine s'est trouvée en état de relation sympathique avec ce monsieur dans le temps que celui-ci, poursuivi par son obsession, créait en lui-même l'image qu'il avait conçue, c'est une simple vision télépathique.

Je connais d'autres cas de vue anticipée, ils sont fort instructifs dans ce sens que la vision, qui ne s'est pas réalisée, était juste cependant, parce que le fait de sa réalisation était décidé, en principe, au moment où la voyante avait cette lucidité. C'est comme si, ayant vu mettre une lettre à la poste, j'annonçais son arrivée pour demain à Marseille ; un détournement peut se produire en cours de route, ma prédiction n'en était pas moins justifiée. Plusieurs prédictions, réalisées ou non, peuvent se rattacher à cet exemple.

Les esprits peuvent aller beaucoup plus loin que nous dans l'ordre des prévisions, ils peuvent connaître des déterminations absolument inaccessibles à notre connaissance humaine, bien que visant le plan terrestre. Il nous est permis d'interpréter ainsi certaines prémonitions lorsqu'elles semblent émaner d'esprits désincarnés parce que nous avons un précédent ; le fait d'un esprit, vivant dans la chair et influençant un autre esprit vivant, est un fait déjà constaté qui nous permet d'invoquer l'analogie.

Par malheur, dit M. Boirac, l'analogie est le moins démonstratif de tous les raisonnements. Possible...! mais d'abord n'y a-t-il pas plus qu'une analogie ? Il y a identité de processus et de manifestation, et ensuite cette analogie nous permet de rattacher l'inconnu à une chose déjà connue. N'est-ce pas ainsi que, de tous temps, la science a résolu les problèmes concernant les choses qui nous sont inaccessibles ? Est-ce qu'on invoque autre chose que l'analogie pour admettre la théorie de condensation des nébuleuses en amas d'étoiles ? Ne sont-ce pas des intuitions par analogie qui firent surgir la révélation des lois de Képler, des mouvements astronomiques ? N'est-ce pas l'analogie qui révèle à Newton les secrets de la mécanique céleste ?

On me dira que ces analogies ont été confirmées, plus tard, par le calcul ; d'accord, mais nous disons que l'analogie est toujours le meilleur guide de la raison et que, si elle n'est pas la voie la plus démonstrative, elle est du moins la voie la plus féconde.

L. CHEVREUIL.

Les photographies, dites Spirites, du Dr Hansmann

Il est certain que la réalité d'une apparition est constatée objectivement lorsque l'on peut la photographier ; mais il est non moins évident que la valeur d'une photographie dépend du degré de confiance que l'on accorde à l'opérateur, puisqu'il est très facile de simuler certaines photographies spirites. Lorsque Crookes, Ch. Richet, Aksakof ou le Dr Ochorowicz, par exemple, nous disent avoir pris eux-mêmes les clichés, le doute ne serait pas raisonnable, car ces observateurs sont savants, désintéressés, d'une si haute honorabilité que leur parole ne peut être mise en doute et de plus, nous savons qu'ils ont une longue expérience des fraudes et qu'ils sauraient les déjouer, si elles tentaient de se produire, puisqu'ils ont parfois signalé des impostures.

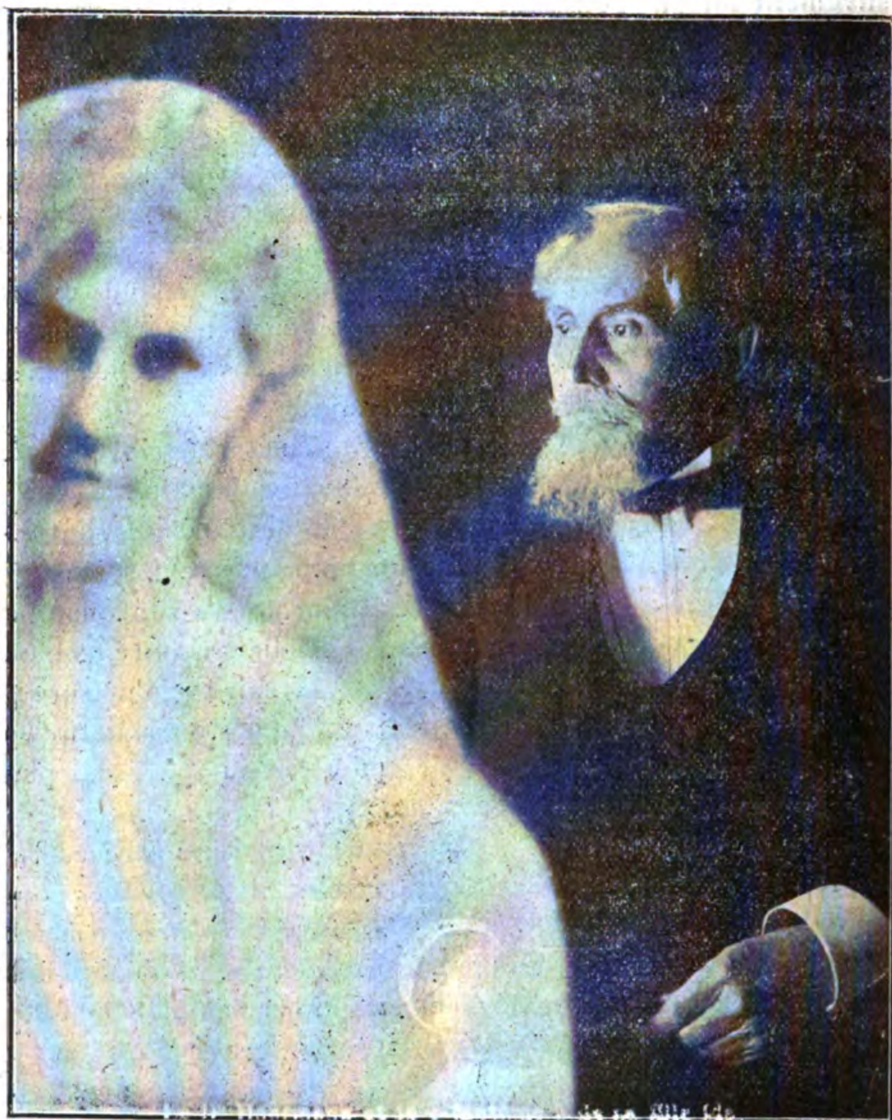
Il en va tout autrement lorsqu'il s'agit d'un professionnel qui, moyennant finance, s'adonne à ce genre de médiumnité. Il est légitime que des expériences pour lesquelles des dépenses sont nécessaires : achat de plaques, de produits chimiques, etc. soient rémunérées, sans compter que le vrai médium donne son temps et ses forces ; mais comme, finalement, les bénéfices sont notables, il est de la plus élémentaire prudence de se tenir toujours sur ses gardes, l'exemple du fameux Buguet étant là pour nous mettre en éveil contre une crédulité irréfléchie, qui a fait au spiritisme plus de tort que tous ses ennemis ensemble.

Ces réflexions, d'un ordre général, ne visent pas particulièrement feu le Dr Hansmann, car nous n'avons pas de preuves pour supposer qu'il ait eu recours à des moyens frauduleux ; mais ses photographies contenant des figures excessivement nombreuses sont trop étranges pour que nous les acceptions d'emblée pour des productions de l'Au-delà (1). Les têtes, sur le même plan, varient de dimension, infiniment plus que des figures ordinaires ; les ombres sont contradictoires, le tout est arrangé pour intercaler les petites figures au milieu des grandes, etc., de sorte que, jusqu'à nouvel ordre, nous devons les considérer comme suspectes.

Pour être équitable, nous devons dire qu'à la suite d'essais faits simplement avec le portrait du consultant et de ses cheveux, parmi les

(1) Voir par exemple, le cliché de la page 73 dans le volume : *La photographie transcendantale*.

têtes diverses, quelques-unes ont été reconnues par des personnes qui étaient certaines que Hanssmann ne pouvait pas s'être procuré les portraits des défunts, car ces personnes habitent l'Europe et le photographe résidait depuis de longues années à Washington (Etats-Unis). La seule objection est celle d'une coïncidence fortuite de



Le Dr Hansmann et le « fantôme » de sa fille Ida.

ressemblance, qui peut se rencontrer, car sur les cartes il existe simultanément des figures d'hommes et de femmes, de types divers, de sorte que la démonstration reste insuffisante.

A titre de curiosité, nous reproduisons les deux photographies ci-contre, dont les clichés nous ont été obligeamment communiqués

par notre excellent confrère : *La Vie Mystérieuse* (1). L'explication en a été donnée par le Dr Hansmann, âgé à ce moment de 90 ans, dans une lettre adressée à son ami M. Carl Fries, habitant la Bel-



Le Dr Hansmann et le « fantôme » du chien Bruno.

gique. Ces deux photographies ont été prises par le Dr W. M. Keeler et représentent la figure du Dr Hansmann à côté de sa fille et la seconde, un chien qui serait le fantôme posthume de l'animal favori de Frédéric III, d'Allemagne.

On note sur le portrait de la fille que les ombres sont dirigées

(1) *La Vie mystérieuse*, n° 100, n° du 25 février 1913.

de droite à gauche, tandis que la figure du docteur est éclairée de gauche à droite, ce qui ferait songer à un truquage, cependant peu compréhensible, si ce que raconte le Dr Hansmann est exact. Voici : « L'un montre ma fille Ida, qui naquit avant terme et mourut cinq jours après sa naissance. Elle vient toujours auprès de moi en compagnie de son frère Otto, durant les séances de Mme Mary Keeler. Du temps où j'étais plus aveugle encore qu'à présent, elle posait ses doigts sur mes yeux dont la force visuelle s'accroît considérablement par cette imposition. C'est à elle que je suis redevable d'être actuellement en état d'écrire cette lettre. »

En regardant les deux clichés, on s'aperçoit que la manche droite et la main du Dr Hansmann s'aperçoivent à travers les images fantômales. Ces effets de transparence pourraient être dus, comme on le sait depuis longtemps, à une double exposition ; ils ne sont donc pas des preuves de l'état fluidique des figures représentées. Ces quelques remarques ont pour but de rappeler avec quelle réserve on doit étudier les photographies, dites spirites, avant de les considérer comme des documents pouvant démontrer l'existence d'Outre-Tombe.

UN CHERCHEUR.

Un musée du spiritisme

Hier, à 3 heures, a été inauguré, au Musée international du Cinquantenaire à Bruxelles (entrée par la 2e porte à droite, passé l'arcade) un stand du spiritisme. Une quarantaine de personnes, parmi lesquelles MM. Lafontaine et Otlet, directeur du Musée des Associations internationales, assistaient à la cérémonie.

M. le Clément de Saint-Marcq leur a fait une petite conférence sur la centralisation des études et des recherches spirites.

Le nouveau stand se trouve au bout de la longue enfilade des salles du rez-de-chaussée et voisine avec les compartiments de la religion, de la philosophie, de la littérature. C'est un simple chevalet sur les deux faces duquel se trouvent des inscriptions en belle ronde et quelques photographies.

Au-dessus cette inscription : « Synthèse démonstrative du bureau international du spiritisme ».

La première inscription a trait au spiritisme « en rapport avec l'internationalisme par son contact avec le monde invisible.

» Les êtres particuliers qui interviennent dans la production des

phénomènes spirites paraissent également susceptibles, en dehors de ces phénomènes, d'influencer la pensée des êtres humains.

» Ces influences peuvent ainsi avoir un contre-coup sur la marche des événements historiques.

» Le spiritisme apprend à l'être humain à reconnaître ces influences. Il l'arme contre elles lorsqu'elles lui paraissent nuisibles ; il lui fournit l'occasion de les apaiser lorsqu'elles semblent hostiles : les manifestations spirites offrent ainsi un terrain d'entente où des forces agissant dans l'ordre historique pour perpétuer ou envenimer des conflits de famille ou de nation, de langue ou de races, de secte ou de culte, peuvent être contenues ou détournées de leur but primitif au profit de la paix universelle. »

Voilà ce qu'on lit sur le premier tableau. Mais arrêtons-nous de citer, sinon il ne vous restera plus rien à connaître du Musée du spiritisme.

Signalons cependant encore quelques dates résumant l'histoire du spiritisme depuis 1848 (coups frappés à Hydesville, aux États-Unis, dans la maison des Fox) jusqu'au congrès de 1910 de Bruxelles; puis des pensées de Flammarion, V. Hugo, Vacquerie, Arago, W. Crookes, Russel Wallace et trois photographies de fantômes produits dans des séances de spiritisme, notamment chez Eusapia Paladino.

Voilà en quoi consiste le musée du spiritisme. Peut-être y ajoutera-t-on quelques tables du genre de celle qu'on vit au stand qui a brûlé à l'Exposition de Bruxelles ? Il n'est pas facile en vérité de rendre visibles et tangibles aux profanes les forces du monde invisible.

(*Le Soir* de Bruxelles du 14 janvier 1913).

La théorie du Corps fluidique selon divers savants des temps modernes

(*Suite*) (1)

Des relations analogues se retrouvent chez les sauvages, lesquels n'ont pourtant pas tiré leurs croyances des peuples civilisés. C'est ainsi qu'un missionnaire, revenant de l'archipel polynésien, expose en ces termes les idées des indigènes à ce sujet :

« Au moment de la mort, ils croient que l'âme se retire vers la tête, pour en sortir ensuite et subir une absorption lente et gra-

(1) Voir le n° de février, p. 468.

duelle en Dieu, dont elle émane... Curieux et intéressant est le fait que les *Taïtiens croient à la sortie d'une substance réelle, qui aurait une forme humaine ; et ils le croient sur la foi de certains d'entre eux doués de clairvoyance, lesquels affirment qu'aussitôt que le mourant cesse de respirer, se dégage de sa tête une vapeur qui se condense en haut à une petite distance du corps, et reste rattachée à lui au moyen d'une sorte de cordon formé par cette même substance.* Cette substance — affirment-ils — augmente rapidement de volume et assume en même temps les formes du corps dont elle émane ; et lorsqu'enfin ce dernier est devenu froid et inerte, le cordon qui rattachait l'âme au corps se dissout, et *l'âme libérée s'envole assistée en apparence par des messagers invisibles* (1) ».

Donc, d'après les témoignages des sensitifs de tous les temps et de tous les pays, le corps charnel ne perçoit rien par lui-même, tout l'être pensant est dans une substance fluidique ou vaporeuse qui, dans certaines conditions, se sépare de son enveloppe matérielle sous forme de fantôme humain, plus ou moins lumineux et diversement coloré.

Cette séparation est plus ou moins complète suivant les circonstances.

Peu prononcée dans les états superficiels de l'hypnose, elle s'accentue au fur et à mesure que le sommeil s'approfondit et devient presque entière dans les degrés supérieurs de l'extase. Alors, le corps est inerte, froid, tout à fait insensible et présente toutes les apparences de la mort ; mais l'esprit, en possession de toutes ses facultés, se voit très distinctement hors du corps et a le sentiment profond d'être beaucoup plus libre, plus lucide, de percevoir beaucoup plus de choses qu'à l'état ordinaire.

Comme le remarque fort justement E. Bozzano, *le fait de se sentir personnellement exister, dans la plénitude de ses facultés intellectuelles en dehors du corps, ne saurait s'expliquer logiquement par l'hypothèse hallucinatoire ;* car au point de vue psychologique, « *il y a un abîme insurmontable entre la sensation de voir son propre double et celle de se trouver conscient hors de son corps, étranger au corps, devant le corps* ». Ici, « le sentiment d'être est en jeu, ce qui équivaut à dire un état primordial et irréductible, fondement de tous les autres états de conscience, dont il n'est pas permis de douter sans mettre en doute

(1) *The Métaphysical Magazine*, octobre 1896 ; cit. par le même ib., 152.

jusqu'à notre existence et renoncer par conséquent à toute connaissance et science, sentiment qui s'impose à la raison comme une réalité apodictique, et qui prend psychologiquement une valeur absolument impérative. (1).

Il va sans dire que l'on ne peut rationnellement attribuer à l'hallucination les perceptions véridiques de choses ou de situations lointaines, coïncidant avec la sensation du transport à distance du fantôme dédoublé, phénomènes qui s'observent dans beaucoup de cas, celui du docteur Wiltse, par exemple, consigné par Myers et Hodgson dans les *Proceedings of the S. P. R.*, vol. VIII, 180, et considéré comme l'un des plus authentiques que l'on connaisse, les témoins du fait ayant signé devant notaire une attestation jurée, certifiant que le Dr Wiltse raconta sa vision au moment où il reprit connaissance. après une crise comateuse simulant la mort. (2)

On ne saurait légitimement attribuer non plus à l'hallucination les faits de bicorporéité dans lesquels les sujets aperçoivent leur fantôme à côté d'eux, alors que leurs facultés spirituelles semblent rester dans l'organisme, toutes les fois qu'ils s'accompagnent d'extériorisation de la sensibilité, comme cela s'observe dans la plupart des expériences rapportées par M. de Rochas.

Ernest Bozzano le reconnaît très bien, mais il ne voit pas dans ces cas de véritables dédoublements du *corps éthérique,* et, pour les expliquer, il suppose l'extériorisation d'un fantôme fluidique inanimé et substantiellement différent, d'un *fantôme odique* qui pénétrerait tous les organismes vivants et servirait à les vitaliser. Suivant cette hypothèse, le « fantôme odique diffèrerait en outre du « corps éthérique » par le fait que le premier ne serait susceptible de s'éloigner que de peu de l'organisme dont il dérive, tandis qu'il n'y aurait pas de limite de distance pour le second. De plus, le « fantôme odique » serait susceptible de devenir un centre de condensation de matière somatique, jusqu'à se rendre visible, tangible, et provoquer des effets physiques.

Si je saisis bien la pensée de l'auteur italien, nous aurions ainsi deux enveloppes fluidiques, le « fantôme odique » et le « corps éthérique, inséparable de l'âme, réellement consciente.

(1) ib. 111.

(2) V. encore : Delanne. *L'Ame est immortelle,* 96-98 101-104 ; Maxwell. *Les phénomènes psychologiques,* 193.

Cette thèse est inadmissible, parce qu'elle multiplie les causes sans nécessité, ce qui est contraire à la méthode scientifique.

L'observation et l'analyse révèlent bien qu'il existe en chacun de nous, indépendamment du corps charnel, deux forces nettement distinctes, l'un essentiellement active et consciente, l'autre purement passive et aveugle, en d'autres termes, deux principes substantiels, l'âme et le corps fluidique.

Mais cette théorie, si elle est nécessaire, nous paraît suffisante pour expliquer tous les phénomènes d'ordre physiologique et d'ordre psychologique. C'est ainsi que — tout en reconnaissant que bien des choses restent encore incompréhensibles — les faits de bicorporéité en question s'expliquent à nos yeux jusqu'à un certain point, si l'on admet que *dans ces cas, une partie plus ou moins considérable du corps fluidique se dégage, tandis que l'autre partie demeure avec l'âme immatérielle dans le corps charnel.* La partie extériorisée suffit alors, néanmoins, pour donner au sujet la vision de son propre fantôme dédoublé ; et si elle est en soi absolument insensible, toutes les impressions qu'elle reçoit se communiquent nécessairement à l'âme, seule capable de sentir, de voir et d'entendre. Voilà pourquoi *la sensibilité semble s'extérioriser* dans les expériences qui ont rendu célèbre le colonel de Rochas et que nous allons maintenant exposer succinctement.

2° Extériorisation de la sensibilité

Les faits précédemment rappelés de bicorporéité, de vision à travers les corps opaques, de perception de choses et de localités lointaines, coïncidant avec la sensation du transport à distance, suffisent à démontrer que l'être pensant est une réalité substantielle parfaitement distincte du corps charnel, d'autant mieux que ces phénomènes se produisent généralement quand les yeux sont entièrement fermés et que l'organisme est complètement insensible.

Si la plupart des savants refusent encore d'admettre ces faits, c'est parce qu'ils sont rares, difficilement observables, absolument incompréhensibles pour eux, et même trop souvent en contradiction avec leurs idées fausses et leurs déplorables préjugés.

N'en a-t-il pas été ainsi d'une foule d'inventions et de découvertes précieuses, qui s'imposent aujourd'hui à tous et font la richesse intellectuelle et matérielle de l'humanité ?... Galvani ne fut-il pas

appelé le maître de danse de grenouilles ? N'a-t-on pas ridiculisé au début et pendant longtemps tous les phénomènes du magnétisme et de l'hypnotisme, dans lesquels on ne voyait qu'illusion et imposture ? Magendie ne considérait-il pas l'anesthésie chirurgicale comme absurde ? Et Laplace lui-même ne niait-il pas l'existence des aérolithes, par la raison qu'il n'y avait pas de pierres dans le ciel ?...

Les phénomènes psychiques dont nous venons de parler sont extraordinaires, sans doute, mais ils paraissent moins étranges et deviennent beaucoup plus vraisemblables quand on a bien compris qu'ils s'expliquent aisément, avec beaucoup d'autres, *par le dégagement partiel et plus ou moins considérable de l'esprit du corps charnel,* ainsi que G. Delanne et L. Denis, entre autres, le voient fort bien et s'efforçent de le démontrer dans leurs ouvrages.

Ce dégagement, qui se manifeste déjà au commencement du sommeil magnétique ou hypnotique, par l'anesthésie cutanée, la catalepsie, la léthargie, est encore mis en vive lumière par les expériences que M. de Rochas a fait connaître sous la dénomination « d'extériorisation de la sensibilité ».

Dès que l'on magnétise un individu suffisamment impressionnable, la sensibilité de la peau et celle de l'odorat disparaissent entièrement : on peut le caresser, le pincer, le piquer, le brûler même et lui mettre de l'ammoniaque sous le nez sans qu'il perçoive rien ; cependant, il voit et entend toujours. Si l'on continue les passes, après avoir traversé diverses *phases léthargiques, cataleptiques* et *somnambuliques,* le sujet entre dans l'*état de rapport.*

En cet état, il ne voit et n'entend que le magnétiseur ou les personnes que celui-ci charge de son fluide. Il ne perçoit non plus aucun objet, à moins qu'il ne soit en contact avec le magnétiseur, contact que le regard de ce dernier suffit d'ailleurs pour établir.

L'anesthésie cutanée est alors complète, mais le sujet ressent vivement les excitations opérées sur certaines zones situées en dehors de son corps par tous ceux avec lesquels il se trouve en rapport magnétique. Voici comment M. de Rochas décrit le processus du phénomène qu'il a maintes fois constaté, en se servant des indications d'un sujet voyant A., qui observait ce qui se passait lorsqu'on magnétisait un sujet B., ne présentant rien d'anormal à l'état de veille :

Dès que, chez celui-ci, la sensibilité commence à disparaître, le duvet lumineux, recouvrant sa peau à l'état de veille, semble se dis-

soudre dans l'atmosphère, puis reparaît au bout de quelque temps sous la forme d'un brouillard léger qui, peu à peu, se condense en devenant de plus en plus brillant, de manière à prendre en définitive l'apparence d'une couche très mince, suivant, à 3 ou 4 centimètres en dehors de la peau, tous les contours du corps.

« Si, moi, magnétiseur, j'agis sur cette couche d'une façon quelconque, B éprouve les mêmes sensations que si j'avais agi sur sa peau, et il ne peut rien ou presque rien, si j'agis ailleurs que sur cette couche ; il ne sent rien non plus, si c'est une personne non en rapport avec le magnétiseur qui agit.

« Si je continue la magnétisation, A. voit se former autour de B. une série de couches équidistantes séparées par un intervalle de 6 à 7 centimètres (le double de la distance de la première couche à la peau), et B. ne sent les attouchements, les piqûres et les brûlures que sur ces couches qui se succèdent parfois jusqu'à 2 ou 3 mètres, en se pénétrant et s'entrecroisant sans se modifier, au moins d'une façon appréciable, leur sensibilité diminuant proportionnellement à l'éloignement du corps (1).

Si le sujet extériorisé rapproche l'une de l'autre les paumes de ses mains, il perçoit la sensation de contact quand les deux couches sensibles se touchent ; si le magnétiseur pince ou brûle la couche commune, la perception se fait simultanément dans les deux mains.

Lorsque les deux paumes sont rapprochées de telle sorte que les zones sensibles de l'une se trouvant à peu près au milieu des intervalles insensibles de l'autre, une flamme lentement passée à travers ces zones, fait éprouver au sujet la brûlure dans une main, puis dans l'autre, et ainsi de suite, alternativement. M. de Rochas a répété plusieurs fois cette expérience sur des personnes qui ne s'y attendaient pas et en manifestaient le plus grand étonnement (2).

Si les couches lumineuses traversent les murailles sans obstacle, elles sont arrêtées par diverses substances qui emmagasinent l'agent au moyen duquel les impressions se transmettent à l'être conscient. M. de Rochas a reconnu que ces substances sont presque toujours celles qui absorbent les odeurs, les liquides, les corps visqueux, surtout d'ori-

(1) L'*Extériorisation de la sensibilité*, 56.

(2) Ib., 59.

gine animale, comme la gélatine, la cire, l'ouate, les étoffes à structure lâche ou pelucheuse, comme le velours, la laine. C'est ainsi qu'il est parvenu à *sensibiliser*, ou plutôt à *charger de fluide*, différents objets, par exemple des verres d'eau, des statuettes de cire, des plaques photographiques au gélatino-bromure, en les plaçant sur le corps ou à de petites distances de ses sujets extériorisés (1)

Il écrit notamment dans son journal d'expériences :

« 15 janvier 1892. J'essaie pour la première fois Mme Robert qui est très sensible, mais qu'on a dirigée surtout du côté de la lucidité. Dès les premiers états, la sensibilité s'extériorise, mais elle croît et décroît à l'extérieur suivant une loi assez confuse ; il y a un maximum de sensibilité à une dizaine de centimètres de la peau ; elle sent les paumes de ses mains comme si elles étaient en contact, quand elles sont à une vingtaine de centimètres, l'une de l'autre, ce qui l'étonne beaucoup, car elle n'a jamais entendu parler d'expériences semblables.

« Je sensibilise un verre d'eau et elle sent encore mes contacts sur ce verre quand il est éloigné d'elle d'une huitaine de mètres et dans une chambre voisine, tandis que ses couches sensibles ne s'étendent qu'à trois ou quatre mètres autour d'elle. Elle a pu compter ainsi le nombre de fois que je trempais mon doigt dans le verre, bien qu'elle ne me vît pas. Quand je plongeais dans l'eau des flacons d'odeur, elle ne percevait que le contact des flacons (2).

« Après avoir constaté que la cire à modeler faisait partie des substances propres à emmagasiner la sensibilité du plus grand nombre des sujets extériorisés — écrit-il encore — j'ai confectionné une statuette avec cette cire, j'ai placé la statuette verticalement devant un de ces sujets, de façon à l'*effleurer*, et j'ai reconnu que, si je piquais la statuette à la tête, le sujet éprouvait un malaise à la partie supérieure du corps, il l'éprouvait à la partie inférieure si je piquais la statuette sous les pieds. Ce n'était que le résultat de l'emmagasinement par la cire des effluves les plus rapprochés, la preuve, c'est que le contraire se produisait si j'avais soin de placer la statuette la tête en bas, quand je la chargeais de sensibilité.

« Je suis arrivé à localiser la sensibilité, en coupant, pendant son

(1) Ib., 67-72.
(2) Ouv. cit., note 1, 228.

sommeil, une mèche de cheveux à la nuque au sujet et en l'implantant dans la tête de la statuette ; quand le sujet fut réveillé, il ignorait l'opération que je venais de lui faire subir ; je me plaçai hors de sa vue et je lui tirai les cheveux fixés dans la cire. Immédiatement le sujet se retourna en disant : « Mais qui est-ce qui me tire les cheveux ? — L'expérience est tout aussi nette avec la barbe d'un autre sujet ; une autre plus confuse avec une rognure d'ongle.

« En général, la sensation ne se transmettait qu'à une distance de 5 ou 6 mètres ; un jour, cependant, le sujet, Mme Vix, avait terminé sa séance où j'avais expérimenté avec la figure de cire, elle retournait chez elle et je la suivais des yeux dans une grande cour qu'elle traversait, lorsque Mgr. B., qui était avec moi, eut l'idée de piquer la cire : je vis aussitôt Mme Vix se baisser et se frotter la jambe. Je l'appelai et pus constater alors qu'elle possédait un point hypnogène précisément au point où elle avait éprouvé la sensation. Le point hypnogène avait joué en quelque sorte le rôle d'un orifice par lequel les effluves se seraient écoulés avec plus de violence que par le reste du corps (1) ».

« En réfléchissant sur ce fait que les effluves des différentes parties du corps se fixaient surtout dans les points de la matière absorbante qui en étaient les plus rapprochées, je fus amené à supposer que j'aurais une localisation bien plus parfaite si je parvenais à réunir sur certains points de la matière absorbante, les effluves de telle ou telle partie du corps ou à reconnaître ces points. Comme les effluves se réfractent d'une manière analogue à la lumière, une lentille réduisant l'image du corps remplissait la première partie du programme. S'il ne s'agissait plus que d'avoir une matière absorbante sur laquelle se serait fixée l'image réduite, je pensai qu'une plaque au gélatino-bromure pourrait réussir, surtout si elle était légèrement visqueuse.

---

(1) « On appelle Points hypnogènes — ajoute M. de Rochas — certains points qu'on trouve sur le corps de la plupart des sujets, et qu'il suffit de presser pour déterminer le sommeil magnétique.

« Ces points sont insensibles à l'état de veille et constituent ce que dans les procès de sorcellerie, on appelait les *stigmates du diable*. Très fréquemment la sensibilité est extériorisée en face de ces points, qui sont en quelque sorte des trous de l'enveloppe charnelle par où s'échappent les effluves sensitifs, de sorte que, même à l'état de veille, on peut produire une *mumie* en présentant en regard de ces points un objet capable d'emmagasiner les effluves »

« De là mes essais avec un appareil photographique, essais que je vais raconter d'après mon registre d'expériences.

« 30 juillet 1892. -- J'ai photographié Mme Lux d'abord éveillée, puis endormie et extériorisée, en ayant soin de me servir dans ce dernier cas d'une plaque que j'avais eu soin de faire séjourner quelques instants contre son corps, dans son châssis, avant de le porter dans l'appareil.

« J'ai constaté qu'en piquant avec une épingle la première plaque, Mme Lux ne sentait rien ; avec la seconde elle sentait un peu ; avec la troisième elle ressentait vivement ; tout cela quelques instants après l'opération.

« 2 août 1892. — Mme Lux étant présente, j'essayai la sensibilité des plaques qui avaient été impressionnées le 30 juillet et qui avaient été développées. La première ne donna rien, la deuxième fort peu de chose ; la troisième était aussi sensible que le premier jour. Voulant voir jusqu'où irait la sensibilité de cette troisième plaque, je donnai deux forts coups d'épingle sur l'image de la main de manière à déchirer la couche de gélatino-bromure. Mme Lux, qui était à deux mètres de moi et ne pouvait pas voir la partie que je piquais, tomba aussitôt en contracture en poussant des cris de douleur. J'eus assez de peine à la faire revenir à son état normal ; elle souffrait de la main, et, quelques secondes après, je vis apparaître sur la main droite, celle dont j'avais piqué l'image, deux petits traits rouges, dont l'emplacement correspondait aux piqûres. Le Dr P.... qui assistait à l'expérience, constata que l'épiderme n'était pas entamé et que les rougeurs étaient sous la peau. Je constatai en outre que la couche de gélatino-bromure (qui était beaucoup plus sensible que la plaque qui la supportait) émettait des radiations avec des maxima et des minima comme le sujet lui-même ; ces radiations ne se présentaient presque pas de l'autre côté de la plaque (1). »

Dans d'autres cas encore, le même expérimentateur a constaté que les excitations faites sur les zones sensibles extérieures se transmettaient à l'organisme. Ainsi, ayant pincé la main droite du fantôme de Mlle Mayo, celle-ci a ressenti le pincement, et plusieurs heures après son réveil sa main droite présentait l'empreinte très

(1) *Ib.*, 105-109.

nette d'un ongle. Une autre fois, dit-il, « pendant que son corps astral était extériorisé, j'ai involontairement donné un coup à sa main astrale et sa main charnelle est devenue très rouge au bout de quelques instants. Cette rougeur subsistait encore le jour suivant (1). »

Sans doute, ces phénomènes ne sont pas vérifiables sur tout le monde ; ils ne s'obtiennent qu'avec des sujets doués d'une organisation exceptionnelle. Cependant, divers autres savants contemporains ont pu les constater maintes et maintes fois après M. de Rochas, notamment les Drs Baraduc, Luys et Paul Joire ; Mrs Durville, Démarest, Horace Pelletier, Badroux, docteur ès-sciences à Poitiers, et Boirac, docteur ès-lettres, jadis professeur de philosophie au lycée Condorcet, aujourd'hui recteur de l'Université de Dijon (2).

Ils sont donc bien certains et la majorité des hommes de science finira sûrement par les admettre un jour.

Ne rappellent-ils pas d'ailleurs les merveilleuses guérisons par la poudre de sympathie, comme aussi les détestables pratiques de la magie et de la sorcellerie, qui remontent aux premiers âges de l'humanité et se retrouvent à toutes les époques et chez tous les peuples ? Preuve nouvelle que les vieilles traditions renferment toujours un fonds de vérité souvent caché par une montagne de légendes, de superstitions et d'erreurs de toutes sortes.

Si maintenant l'on veut expliquer les faits en question, suffit-il d'invoquer la *suggestion*, verbale ou mentale, comme quelques-uns le prétendent ? Assurément non ; et les expérimentateurs repoussent presque à l'unanimité cette hypothèse, qui a contre elle toutes les apparences. Est-elle soutenable, quand les sujets ne ressentent que les impressions faites sur des zones déterminées et circonscrites ? quand les piqûres, les pincements et les attouchements exercés sur un verre d'eau sensibilisé, ne sont perçus qu'autant qu'ils ont lieu dans le liquide même et non sur le verre ? quand non seulement les opérateurs prennent toutes les précautions pour ne rien suggérer, mais que les phénomènes se produisent souvent d'une manière complètement imprévue ?...

Pour rendre compte des faits, il faut nécessairement admettre

(1) *Annales des Sciences psychiques*, 1905, p. 355, 356 et 366.

(2) V. A. de Rochas, ouv. cit., note K, 239-270 ; *Annales des Sciences psychiques*, sep. oct. 1903 ; Boirac, *La Psychologie inconnue*.

l'existence d'un fluide qui se dégage plus ou moins du corps charnel des sensitifs dans l'état de rapport magnétique, *comme l'attestent formellement tous les voyants*. Sans cet agent subtil de transmission, comment les différentes excitations pratiquées en dehors de l'organisme des sujets pourraient-elles se communiquer à ceux-ci et leur faire éprouver les sensations correspondantes?

Mais, comme nous l'avons déjà dit, *dans ces expériences, la sensibilité ne s'extériorise pas réellement et le corps fluidique ne se dégage qu'en partie restant avec l'âme consciente dans la chair*.

Ce qui montre que le principe substantiel de la sensibilité et de l'intelligence n'est pas alors véritablement séparé du corps physique, c'est que, *si les sujets voient leur « double » sous la forme d'un fantôme extériorisé répétant automatiquement et synchroniquement leurs actes, partant dénué de toute volonté propre, ils n'affirment jamais apercevoir leur enveloppe charnelle inanimée à distance, ni avoir le sentiment d'être conscients en dehors de cette enveloppe*.

Or, s'ils étaient réellement dans ces conditions, ils ne manqueraient probablement pas de le remarquer; car c'est là un état fort singulier et qui a frappé le Dr Wiltse, le Dr Franz Hartmann, ainsi que tant d'autres qui s'y sont trouvés.

3° Extériorisation de la motricité et manifestations spirites

En faveur de la théorie du corps fluidique, on invoque encore divers autres phénomènes extraordinaires, tels que les *raps* ou *coups frappés* mystérieusement dans l'air, les meubles, les planchers et les murs, les *lévitations* ou *enlèvements* de corps lourds contrairement aux lois de la pesanteur, comme aussi tous les *mouvements et déplacements d'objets sans contact apparent et à distance.*

Ces faits se sont produits à toutes les époques et se produisent encore de nos jours, soit *spontanément* de temps à autre dans certaines demeures dites *hantées*, soit d'une manière *provoquée* par une ou plusieurs personnes réunies dans une chambre, autour d'une table, et parmi lesquelles se trouve un *médium*.

Comme ils ont été exposés avec assez de détails dans de nombreux ouvrages contemporains, nous nous bornerons ici à quelques citations, au cours d'un simple coup d'œil historique embrassant les soixante dernières années, période durant laquelle une foule de savants éminents ont pris la peine de les étudier sérieusement et sont parvenus à les établir scientifiquement.

Ce sont ces phénomènes étranges qui ont donné naissance au mouvement spirite des temps modernes.

Ce mouvement commence aux Etats-Unis d'Amérique par un cas de hantise.

(*A suivre*) FERDINAND VÉRAND.

Le Syndicat des Pauvres

Il y a un an, en décembre 1911, qu'en tout petit comité, le Syndicat des Pauvres fut fondé. Grâce à la collaboration de quelques revues spiritualistes, des personnes étrangères sont venues s'ajouter au petit groupe des amis.

En l'année 1912, 62 personnes nous ont apporté leur concours. Les unes ont versé 1 fr. ; d'autres 10, d'autres 20, d'autres 50 francs.

Nous avons ainsi recueilli une somme de 754 francs, que nous avons répartie comme suit :

Famille V, la mère amputée d'une jambe, le père gagnant à l'époque 4 fr. 75 par jour *de travail*, 2 enfants de 17 mois et de 3 ans, habitant un horrible taudis : 345 fr. 50.

Le père, avec cette somme, et le concours d'un ami, s'est bâti une maisonnette dans la plaine Saint Denis.

Une adhérente généreuse, Mme de L. leur a fait don d'un lit.

Famille B, à Paris, deux vieillards, la femme complètement aveugle; le mari souvent malade : 133 fr. 50. — Le Syndicat s'est chargé du loyer de 165 francs.

Famille G. à Paris, la femme abandonnée, avec 3 enfants : 48 fr. 60. — Le Syndicat s'est chargé du loyer de 134 francs.

Famille D. à Paris, deux vieillards 70 et 78 ans, incapables d'aucun travail : 43 fr. 60. — Le Syndicat s'est chargé du loyer de 134 francs.

Famille E, à Saint-Denis : 25 fr. — Par suite du chômage, cette famille ayant 3 enfants devait 70 fr. au boulanger.

Famille T, à Paris, viandes et légumes 15 fr., Mlle C., fille-mère 16 francs.

Secours exceptionnel à un spirite de province 5 fr. ; à deux personnes anonymes 6 fr.

Frais, timbres, recouvrements, envois de vêtements, 12 fr. 75.

Total des dépenses 638 fr. — Reste en caisse fin décembre, 103 fr. 75, destinés à payer des loyers du 8 janvier.

De plus, nous avons reçu de nombreux vêtements.

L'argent n'a jamais été remis en espèces, sauf à la famille V., pour la construction de sa maison. Les autres familles ont reçu des aliments, et ses loyers ont été payés directement.

Les noms et adresses des personnes secourues, que nous ne pouvons publier ici, seront envoyés aux personnes qui les demanderont. — De plus, Mlle C., la famille T ont été secourues directement par des membres du Syndicat.

Nous espérons que cette année, nous pourrons compter sur les mêmes concours, et que de nouvelles adhésions nous permettront de faire davantage.

Nous remercions ici, avec une profonde gratitude, les lecteurs qui nous ont envoyé leur obole. — Nous rappelons que le Syndicat est une œuvre spiritualiste, qu'il secourt chacun sans s'occuper des croyances, et que pour en faire partie, il suffit de verser 1 fr. par mois, ou 3 francs par trimestre.

Merci à tous.

Mme CARITA BORDERIEUX.
23, rue Lacroix,
Paris, 17e.

L'Etat Présent du Spiritisme

I. — L'Evolution du Catholicisme

Une vérité nouvelle (ou *renouvelée*) rencontre toujours beaucoup d'obstacles dans son expansion. Les nouveautés soulèvent une vive opposition de la part des corps constitués, qui se disent amis du progrès, parfois même libres-penseurs, mais qui se considèrent, avant tout, comme les gardiens du trésor sacré des traditions et des vérités définitivement acquises, ou regardées comme telles.

Cependant, la force des choses étant plus puissante que la force des hommes, la foule étant plus dépourvue de parti pris que l'élite, les vérités nouvelles font leur chemin lentement, mais d'autant plus sûrement. Examinées et adoptées d'abord par le peuple, elles montent peu à peu, par une sorte de capillarité sociale, dans les classes supérieures, et il arrive un moment où leurs adeptes deviennent si nombreux, que l'élite est entraînée par la foule, qu'elle croit diriger.

Les adversaires de la veille deviennent alors les meilleurs amis, les plus chauds partisans de l'idée nouvelle, ses plus résolus défenseurs. Ils l'embrassent de toutes leurs forces, au risque de l'étouffer, ce qui arrive quelquefois ; mais on en est quitte pour recommencer.

Autant que j'en puis juger par l'observation des faits et par la lecture de nombreuses revues françaises et surtout étrangères, j'incline fort à croire que l'heure est prochaine où les adversaires du spiritisme vont devenir ses amis ; et je me propose de donner ici quelques preuves de la vraisemblance de ma prévision.

***

Les principaux adversaires du spiritisme, — je dirais *les seuls* s'il n'y avait pas en outre les théosophes bouddhistes — ont été l'Eglise et l'Ecole, c'est-à-dire les prêtres et les savants officiels. Commençons par examiner où en sont les prêtres.

Les théologiens ont admis dès le début la réalité des phénomènes spirites — et aussi des phénomènes magnétiques, — ils les ont même souvent exagérés ; mais ils ont repoussé bien loin et énergiquement l'interprétation spirite et, par suite, les conséquences qui en découlent.

Il est certain que la conciliation de l'enfer et du paradis éternels, dont on ne sort plus une fois qu'on y est entré, n'est pas facile à établir avec les manifestations des Esprits ou âmes des morts. Beaucoup d'autres dogmes, non seulement catholiques, mais chrétiens, se trouvent non moins ébranlés, pour ne pas dire renversés, par ce simple fait : les diverses manifestations des Esprits.

Néanmoins on voit chaque jour des prêtres, même des prélats, non pas encore proclamer hautement la doctrine spirite, mais convenir de la réalité des faits, renoncer à l'hypothèse satanique pour admettre l'hypothèse spirite.

Ils ne regardent plus comme impossibles les communications des morts avec les vivants, d'où il suit que l'enfer n'est pas hermétiquement clos et qu'il y a des lézardes dans ses murailles. Ils admettent la possibilité, la probabilité, la réalité de ces communications.

Certains ministres de la religion catholique et des religions protestantes vont plus loin encore : ils ne répugnent plus à admettre des points plus ou moins nombreux de la doctrine spirite, notamment en ce qui concerne la réincarnation, qui est le point capital.

C'est ainsi que cette théorie, rejetée d'abord par les spirites, — à plus forte raison par les pasteurs — des pays anglo-saxons, est aujourd'hui à peu près universellement admise, non seulement par

les spirites, mais par les ministres protestants, surtout par les jeunes.

C'est ainsi encore que, non seulement beaucoup de prêtres catholiques, mais des prélats, évêques, archevêques se convertissent à la théorie de la pluralité des existences de l'âme.

Je ne puis citer ici qu'un exemple de ce fait, mais il est topique. Ceux qui voudraient en savoir plus long pourront recourir à la revue italienne : *Filosofia della Scienza*.

Cette revue, dirigée par M. Calderone, un spirite *théosophisant*, paraît-il, a ouvert une enquête sur la doctrine de la réincarnation. Elle réimprime les *Réflexions diverses, vieilles et nouvelles, sur la théorie de la réincarnation*, par V. Cavalli, un spirite. Elle publie des *Lettres réincarnationnistes* de S. E. Tancrède Canonico, sénateur italien, dont nous allons faire le résumé critique.

*
* *

Le sénateur Canonico a été initié à la doctrine de la réincarnation par Mgr Towianski prélat polonais de grande réputation et science. Canonico a eu ensuite, sur ce sujet, deux conversations avec Mgr Passavalli, dont il fait part à Mgr Falkowski. Vous voyez que nous sommes en bonne et haute compagnie.

Dans sa lettre à Falkowski, Canonico se déclare réincarnationniste, tout en voulant rester catholique, et cherche à concilier la théorie de la réincarnation avec les dogmes contraires du catholicisme.

D'abord, la réincarnation admise ou supposée, que devient le dogme de l'éternité des peines de l'enfer et des récompenses du paradis ?

« J'ai toujours, dit M. Canonico, pris pour base de mes croyances et de mes jugements, même dans les matières scientifiques et politiques, la tradition de l'enseignement de J. C., conservé par l'église catholique. »

Conservé ? Partiellement, je le veux bien ; il resterait à savoir si la partie conservée par l'Eglise est la bonne.

« Le mot *éternité* est employé en deux sens différents dans l'Ecriture ».

S'il en est ainsi l'Ecriture a eu tort, car il ne faut pas, en pareille matière surtout, souffler à volonté le chaud et le froid. Il faut savoir exactement à quoi se tenir.

« Une tradition rapportée par St Thomas et qui n'a pas été condamnée par l'Eglise, dit que l'empereur Trajan a été libéré des peines de l'enfer par les prières de St Grégoire le Grand. »

Cette tradition n'a pas été positivement condamnée par l'Eglise, soit ; mais elle a dû l'être indirectement, si l'Eglise a enseigné, comme articles de foi, des opinions contraires ; au surplus, il y a beaucoup d'autres erreurs et superstitions que l'Eglise ne condamne pas, tolère, faute de pouvoir les déruire. Cette tradition n'a donc aucune valeur.

Elle prouverait peut-être que le dogme de l'enfer éternel n'était pas encore admis au temps de Grégoire le Grand. Dans ce cas, l'Eglise n'aurait pas seulement *conservé* l'enseignement de J. C., elle y aurait ajouté du sien, ce qui nous mène loin.

Enfin, il ne s'agit pas seulement de savoir si le mot *éternité* a deux sens dans l'Ecriture, mais dans lequel de ces deux sens l'Eglise l'a admis et nous l'a enseigné. Or, chacun de nous a suivi les catéchismes, a entendu des sermons et est au courant des amplifications qu'on y fait sur l'éternité des peines.

Si l'enfer n'est pas éternel dans le sens absolu du mot, les prêtres se sont trompés ou nous ont trompés et damnés gratuitement. Leurs enseignements ont plus contribué à faire des athées, que des saints, donc à peupler l'enfer plutôt que le paradis.

« Quel homme de bon sens, continue Canonico, oserait dire que la sanction pénale destinée par Dieu pour assurer l'accomplissement de sa volonté doit être telle qu'elle rende cet accomplissement impossible ? »

C'est ce que je vous demanderais, si vous ne le demandiez pas vous-même.

*
* *

Canonico expose les objections qu'on élève contre la doctrine de la réincarnation.

Il répugne, dit-on, que celui qui, s'étant sacrifié toute sa vie, a acquis dans sa vieillesse l'espérance du salut, soit de nouveau mis dans la condition de pouvoir tout perdre avec les épreuves d'une nouvelle vie. »

Le sacrifice doit avoir sa mesure et sa raison d'être comme toute chose. Il n'y a nulle apparence que nous soyons sur la terre uniquement pour nous sacrifier, à qui ? pourquoi ?

Si tout le monde se sacrifie, à qui profitera le sacrifice ? Cela reviendrait au même que si personne ne se sacrifiait.

Si tout le monde ne se sacrifie pas, les uns profiteront des sacrifices des autres, de quel droit ? dans quel but ? Ne risquez-vous pas ainsi d'organiser l'iniquité universelle et la misère générale, car les profiteurs eux-mêmes souffriraient des indigestions et de leurs suites, pendant que les privations des sacrifiés les rendront malades de corps et d'esprit et les tueront.

L'*espérance du salut*, dont il est parlé dans l'objection, repose sur l'hypothèse pessimiste que la vie est mauvaise et qu'il faut en sortir à tout prix et le plus tôt possible pour entrer dans le paradis ou dans le nirvana, où il n'y aura plus à lutter.

Cette hypothèse est lâche, fausse et athée.

C'est Dieu qui est l'origine de la vie. Si elle est mauvaise, c'est-à-dire si la somme des maux dépasse celle des biens, Dieu est mauvais, injuste, de nous imposer une vie que nous ne demandions pas ; en un mot, Dieu est le diable.

Une autre objection au réincarnationisme dérive du péché originel. « Le péché originel, effacé dans l'âme par le baptême, devrait être repris par la génération qui lui donne la nouvelle vie sur la terre, chose qui ne peut être admise ».

Le péché originel est une hypothèse aussi pessimiste et, par conséquent, aussi athéiste que l'hypothèse du salut. Il a son origine dans l'idée que se fait le christianisme des rapports sexuels.

C'est parce que la vie est considérée comme mauvaise, que les pessimistes préconisent — pour les autres sinon toujours pour eux, — les privations des plaisirs des sens, les macérations, le sacrifice de soi, à plus forte raison l'abstention de l'acte génératif, tant pour lui même que parce qu'il multiplie la vie supposée mauvaise.

Canonico présente ces difficultés pour la conciliation des dogmes catholiques avec la théorie de la réincarnation, mais il ne les résout pas, parce que, dit-il, il n'est pas théologien.

Ils se contente de dire à son correspondant : « Quand même d'autres difficultés encore se présenteraient, je ne pourrais non plus rejeter les sentiments que je vous ai exposés ».

L'excuse donnée par Canonico ne vaut rien.

Nous sommes tous théologiens ou nous devons l'être : il s'agit de nous, de ce qu'il y a de plus précieux en nous. La théologie,

ramenée à ses principes naturels, est une science à la portée de tout le monde, — heureusement pour nous, — les subtilités dont l'ont enveloppée les spécialistes n'ont aucune raison d'être à moins que ce ne soit de permettre aux initiés de duper et d'exploiter les bien naïfs profanes.

*
**

Les autres objections que se pose Canonico ne sont pas plus solides que les précédentes.

« Il est vrai, dit-il, que pour l'homme au terme de sa carrière, qui a la conscience d'une bonne vie et l'espérance d'un prochain avenir heureux, la pensée d'avoir à recommencer peut sembler triste. »

Triste ? Cela dépend, nous l'avons vu, de la manière dont on envisage et estime la vie, c'est-à-dire de l'idée qu'on se fait de son Auteur. L'espérance d'un prochain bonheur parfait est trop haute, et la crainte de reprendre un corps est trop basse. Comme l'observe Canonico lui-même, on ne recommence pas, au contraire.

S'il est triste, dit-il, pour les bons de penser qu'ils devront recommencer, il est bien plus triste pour les mauvais, qui ne sont pas absolument endurcis, de penser qu'ils ne recommenceront jamais, qu'ils ont joué leur unique carte et que toute voie de réparation leur est close.

« Quant à moi, je sens vivement que personne ne perd à recommencer son pélerinage, puisque chacun le reprend où il l'avait fini.

« ... La mort ainsi comprise n'est plus une mort, mais un sommeil, — et, de même qu'après le sommeil qui suit une journée de fatigue, nous nous réveillons le matin avec des forces de l'esprit et du corps régénérées et nous sommes redevenus capables de travailler de nouveau, — il en est ainsi de cet autre sommeil et de cet autre réveil que nous appelons mort et réincarnation. »

A la bonne heure ! Le sommeil est aussi l'image de la mort dans toute l'acception du terme, l'analogie est complète : Nous nous réveillons du sommeil ; donc, nous nous réveillons aussi de la mort.

Après ces considérations et quelques autres encore présentées par Canonico à Mgr Passavalli, il ajoute :

Monseigneur a paru s'arrêter à ce que je lui ai dit, car sa figure s'est illuminée et il m'a dit :

« Je commence moi aussi à entrer dans cet ordre d'idées. D'autre part, je sens que les dogmes ont une vie, qu'ils peuvent être interprétés largement et que Towéanski ne fait pas de théories ; dans ses écrits, tout est plein de l'Esprit de Dieu ; il ne touche pas aux dogmes, si ce n'est indirectement et quand il est nécessaire pour les éclaircir et les appliquer à la vie chrétienne. »

Je n'examinerai pas quelle différence il y a entre les théories et les dogmes. Les catholiques tiennent beaucoup à cette distinction. Pour eux les philosophes qui ont admis la pluralité des vies, comme Bruno, Campanella, Spinosa, Leibnitz, Jean Reynaud, Pierre Leroux, etc., ne sont que des théoriciens.

Les catholiques ont quelque chose de mieux — ou de pire — que les théories, ce sont leurs dogmes ; mais ces dogmes paraissent bien ébranlés. Ce ne sont plus seulement les modernistes, les Américanistes — prêtres et fidèles — qui les discutent, mais les prélats eux-mêmes. Or, les dogmes discutés ne sont plus des dogmes.

On voit par cet aperçu que le catholicisme évolue de plus en plus vers le spiritisme. Depuis longtemps déjà ses fidèles deviennent spirites ou, pour le moins, semi-catholiques et semi-spirites ; depuis longtemps aussi beaucoup de prêtres prennent la même orientation. Maintenant, ce ne sont plus seulement le troupeau et les pasteurs subalternes qui *spiritisent*, c'est le haut clergé, ce sont les Monseigneurs qui, ne pouvant plus retenir leurs ouailles, les suivent.

ROUXEL.

APPENDICE

Pour démontrer ma thèse de l'évolution du christianisme vers le spiritisme, afin d'être bref et clair, je n'ai cité qu'une revue italienne ; mais il y a dans le même esprit, beaucoup d'autres revues de langues latines, dans les deux mondes, qui me fourniraient de quoi remplir un volume ; et les revues de langue anglo-saxonne sont dans le même cas, peut-être même sont-elles plus accentuées.

Comme exemple, je me contenterai de citer *The Light* de Londres, qui publie de fréquents articles tendant à ramener le christianisme au spiritisme. Je dis *ramener* parce que la pluralité des existences était admise dans le christianisme de Jésus, de Paul et de la plupart des chrétiens primitifs.

Dans *The Light* du 8 juin 1912, (p. 268) M. Street croit fermement que le jour est proche où tous les hommes ne douteront pas

plus de la réalité du spiritisme qu'ils ne doutent de l'existence du soleil.

Dans le même numéro, p. 275, Mgr. Benron dit : « Vous pouvez croire à la religion chrétienne et assister aux réunions spirites ». On cherche à démontrer qu'il n'y a pas opposition entre les deux doctrines, puisqu'elles admettent toutes deux l'immortalité de l'âme.

On oublie qu il y a entre elles deux un vrai abîme, l'enfer ; mais le numéro du 17 août, p. 389, nous fait part d'une Résolution passée à l'unanimité par 4.000 délégués de l'*International Bible Studenté Association*, réunis à Washington, déclarant « qu'ils ne trouvent pas que la Bible enseigne la doctrine d'un *littéral hell-fire* (feu de l'enfer) pour la punition des méchants ».

Le même journal publie une longue série d'articles (d'apres Andrew Jackson Davis), par E. Wake Cook, intitulés : *Spiritualism as social saviour,* qui peut se traduire par : *Le spiritisme comme moyen de salut social,* ce qui implique que le christianisme n'est plus *le seul* moyen de salut, si toutefois il en est encore un.

Le mouvement n'est donc pas seulement local ou national, mais mondial.

R.

Echos de Partout

Les Conférences

Le dimanche, 9 février, à8 heures précises, a eu lieu sous la présidence de M. le Commandant Darget, une grande Conférence par MM. Béziat et Pillault, dans une des salles de la Mairie du X[e] Arrondissement. L'affluence du public a été très grande et le succès non douteux.

M, Béziat, d'une voix chaude et convaincue, a exposé les doctrines psychosiques qu'il propage depuis deux ans dans son journal *Le Fraterniste.*

Le but de l'Institut de Douai est de faire connaître les nombreuses guérisons qui s'y obtiennent par la médiumnité de M. Pillault. C'est par un appel à Dieu, qu'il produit des guérisons, non pas au Dieu anthropomorphique des religions, mais à la cause suprême, invisible mais présente.

L'homme est comme une éponge qui reçoit des idées. Dans l'univers tout s'attire ou se fréquente suivant le degré de pureté : le bien fréquente le bien, le mal fréquente le mal. Si l'humanité souffre, c'est qu'elle s'est écartée de la loi d'équilibre, si elle y rentre elle retrouve la santé physique et morale.

On peut vérifier cette loi des affinités en chimie. Donc si un malade veut guérir, il doit d'abord débarrasser son âme de toute mauvaise pensée. Le but poursuivi n'est pas seulement le soulagement des individualités, mais la modification de la Société. Il faut mettre en pratique la fraternité. Chacun sait que si l'on va au froid on a froid, si on va au chaud on a chaud. De même il est évident que si l'on va au bien on a bien et que si l'on va au mal on a mal. En somme, on ne récolte que ce que l'on sème. Il faut pour que l'humanité soit meilleure que les êtres vibrent au même diapason ; qu'il y ait harmonie vibratoire ; or c'est par le fraternisme, par son application, par la pratique du bien, que nous verrons enfin se lever le grand soleil d'amour éternel.

Il est intéressant de faire remarquer – ajouterons-nous — que les grands guérisseurs comme le zouave Jacob, Antoine et M. Pillault ont tous été spirites, et que c'est la pratique de cette doctrine qui les a diriges dans cette voie où ils rendent de si grands services à leurs frères souffrants.

Les applaudissements nourris qui ont plusieurs fois interrompu le conférencier sont des preuves de l'intérêt qu'il a suscité chez les auditeurs, car l'on est sûr d'être toujoursbien accueilli lorsque l'on fait appel au plus noble des sentiments : celui de la fraternité, que le spiritisme enseigne depuis son origine.

* * *

L'écho de Paris publiait le texte suivant :

La science française à l'étranger :

Le commandant Darget, l'inventeur des rayons V, — les rayons vitaux, — vient de faire à Vienne, au « Club scientifique », deux remarquables conférences sur ces nouvelles et et curieuses radiations.

L'assistance était des plus brillantes et des plus nombreuses. Aux premiers rangs on remarquait la princesse de Hohenlohe, la princesse de Thurn-et-Taxis, le prince de Lichtenstein, les princes Maximilien et Eric de Thurn-et-Taxis, M. Dumaine, ambassadeur de France, sir Leighton Bartwright, ambassadeur d'Angleterre, le ministre de Suède, la baronne de Hamar-Nemespan, M. Crozier, ancien ambassadeur, la baronne Foerster, les professeurs Schiff,

Jellinck et de nombreux représentants des sociétés savantes austro-hongroises.

Le savant conférencier, qui révélait ainsi, sur les rives du Danube, une nouvelle découverte française, obtint un très vif succès.

Nous savons, d'autre part, que le Commandant Darget a fait des expériences, concernant les rayons V, chez le Docteur Edward Schiff, un éminent professeur de l'Ecole de médecine de Vienne, en compagnie d'un autre docteur et de deux photographes qu'il avait fait venir ; et que ces expériences ont parfaitement réussi.

Le Dr Schiff a voulu opérer ensuite dans le bain révélateur pour se rendre compte de la coloration des pièces de monnaie.

Celle touchée par le Commandant Darget a été colorée, et l'empreinte sur le cliché était aussi bien venue que si on l'avait photographiée avec un appareil.

Celle touchée par un des deux photographes est restée blanche et assez bien imprimée ; la pièce prise comme témoin n'a présenté que sa circonférence.

***

M. Delanne a fait le mois dernier deux conférences à La Haye, qui ont brillamment réussi. Elles ont eu lieu dans une salle élégante consacrée à l'exposition des tableaux, *Le Pulchri Studio*. Un public choisi a suivi avec attention les enseignements du Conférencier qu'illustraient de nombreuses projections.

Dans la première conférence qui eut lieu le lundi 14 février, M. Delanne a énuméré les preuves nombreuses que l'on possède maintenant en faveur de l'existence de la force psychique.

Il a montré les appareils construits pour l'étude de cette force si diversifiée dans ses manifestations, tels que ceux de Robert Hare, William Crookes, Alrutz, de Puyfontaine, les biomètres divers de l'abbé Fortier, des Drs Baraduc, Paul Joire. Les appareils de M. Thore, du Dr Collongue, de M. de Tromelin, etc.

Ensuite, il a exposé en détail les remarquables recherches du Dr Ochorowicz en signalant les analogies qui existent entre les effluves médianimiques et les rayons qui émanent des corps radioactifs. Cette démonstration a suscité le plus vif intérêt.

Dans la seconde conférence, l'orateur a traité le vaste sujet des apparitions matérialisées des vivants et des morts, en utilisant les travaux de la *Société Anglaise de Recherches psychiques*, et en signalant les tentatives expérimentales de transmission de pensée et d'apparitions télépathiques qui ont réussi. Il a ensuite montré que le dédoublement de l'être humain est certain, en citant des faits

nombreux et convaincants. Poursuivant sa démonstration, il a énuméré les cas où des défunts ont apparu et ceux où on les a évoqués dans des séances expérimentales.

Les photographies de formes obtenues par le Dr Imoda, ont excité l'admiration. Le conférencier a fait comprendre ce que c'est que l'*Idéoplastie* et indiqué les moyens de la différencier des véritables matérialisations d'Esprit. Le public a pris connaissance des travaux de Crookes, d'Alfred Russel Wallace, d'Aksakof, du Dr Gibier et de beaucoup d'autres. Le conférencier s'est attaché à prouver que l'on est là réellement en présence de preuves absolues de la survie, ce qui constitue la base de la religion future, de celle qui sans dogmes et sans mystères s'imposera à l'humanité avec toute la force de la démonstration scientifique et avec toutes ses conséquences, morales, philosophiques, scientifiques et sociales.

L'assemblée a marqué par ses applaudissements qu'elle adoptait les vues de l'orateur.

M. Delanne est heureux d'adresser aux spirites de La Haye ses plus chauds remerciements pour l'accueil si vraiment fraternel qu'il en a reçu et dont il gardera le meilleur souvenir.

***

Les Revues

L'Initiation vient de paraître sous un nom nouveau, celui de *Mystéria*. Les prix d'abonnement ne sont pas changés, ils sont toujours de 10 francs pour la France et de 12 francs pour l'étranger. La rédaction et l'administration sont 15 rue Séguier, à Paris.

Le premier numéro contient des articles très documentés, dont la lecture est aussi instructive qu'intéressante.

Les Sourciers

Le *Bulletin de l'Institut général Psychologie*, rend compte d'une communication de M. B. de Rollière, sur la baguette des sourciers. L'on sait que cette question, comme beaucoup d'autres, a été mise de côté par la science, mais il semble que le temps de cet ostracisme est passé, car on possède maintenant des attestations autorisées qui remettent cette étude à l'ordre du jour.

Nous reproduisons d'autre part des observations publiées par la *Revue scientifique* et l'article de notre collaborateur fait quelques emprunts au travail si bien documenté de M. de Rollière.

La Réincarnation en Amérique

On a souvent prétendu que les anglo-saxons repoussaient complètement l'idée de la réincarnation. Il semble que ceci est fort

exagéré, puisqu'il existe un grand nombre de théosophes en Angleterre ainsi que dans le Nouveau-Monde et que les vies successives sont un des points essentiels de cette doctrine. Voici un article, paru dans un grand journal des Etats-Unis, qui nous montre la diffusion de ces idées :

Séthi I, fils de Ramsès I et père de Sésostris, fondateur de la XIXe dynastie des rois d'Egypte, est de nouveau réincarné. Son nom est Frédéric Thurston. Il habite une vieille barque flottante sur le Thames, près de Staines.

De là il vient chaque semaine à Londres donner des conférences dans lesquelles il expose, devant un très nombreux auditoire, les mystères de la doctrine hindoue. La fleur de l'aristocratie la plus lettrée, et toute la société intellectuelle anglaise sont à ses pieds, buvant ses paroles.

Dans sa présente incarnation Séthi I est tout à fait moderne. Depuis 10 ans il vit dans sa maison flottante, méditant profondément les secrets des anciens initiés hindous, et son plus grand désir est de retourner en Egypte pour fonder une colonie psychique sur les côtes d'Alexandrie.

Tous les voyageurs qui visitent l'Egypte pour se retremper au physique et au moral seraient invités et admis à participer à la vie simple de la communauté et dont voici la règle : lever et coucher tôt, repas simples, danse, chants et causeries sans apprêt. Chaque jour leçons et conférences sur les sujets occultes les plus propres à développer les qualités morales de tous les auditeurs.

Cette religion n'est ni le Bouddhisme, ni la Théosophie, ni la Nouvelle Pensée, mais un mélange de ces trois formes. Elle était en grande vogue il y a environ 40 siècles et son temple, le plus important du monde, était assis sur les hauteurs neigeuses de l'Himalaya et était connu et révéré d'un bout à l'autre de l'Inde.

Thurston est réellement un poète de rare mérite. A l'Université de Cambridge il a obtenu la Médaille d'Or de la Chancellerie, marchant ainsi sur les pas de Tennyson et de Byron.

En ce temps-là, son intention était de dévouer sa vie à la poésie. Mais il pensa ensuite qu'il valait mieux vivre poétiquement que d'écrire des vers, et depuis il s'est maintenu dans sa résolution.

L'actrice américaine Poter et la comtesse de Warvick sont parmi ses élèves.

Conférences Sédir

La Société des Etudes Hermétiques de Bordeaux vient, pour la deuxième fois, d'avoir le plaisir et l'honneur de recevoir Sédir qui a continué dans cette ville l'exposé de son enseignement chrétien.

Le mercredi 15 janvier, dans l'Athénée Municipal, le conférencier a parlé sur le « Christ » et l'Ascèse Evangéliste, (cette remarquable étude sera publiée prochainement par « Psyché »).

Les jours suivants, en réunions privées, il a traité avec son talent habituel, quelques points particuliers d'Esotérisme, d'Occultisme et de Métaphysique chrétienne.

Enfin des malades s'étant présentés, M. Sédir a fait avec succès plusieurs démonstrations du traitement mystique.

Ces trois soirées ont eu lieu devant un public attentif et intéressé, espérons que la parole du conférencier aura déposé des genres durables et qui fructifieront.

La Société des Etudes Hermétiques de Bordeaux profite de l'occasion pour aviser ceux qui étudient en province l'enseignement du Maître que le Comité bordelais des Conférences Sédir est dirigé par MM. Gaubert et Chemineau, 34, rue du Tondu, à Bordeaux, où chacun peut s'adresser pour tous renseignements.

La Rabdomancie à l'Académie des Sciences

Décidément, comme Joad dans *Athalie*, nos contemporains peuvent aussi s'écrier :

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles ?

A Bordeaux, c'est une dame qui par son action empêche les fleurs de se flétrir et les animaux de se putréfier. Ailleurs, ce sont des chevaux, comme à Elberfeld, qui résolvent des problèmes d'arithmétique, extrayent des racines carrées et causent avec leur propriétaire. Chose au moins aussi étrange, l'Académie des Sciences consent enfin,après deux siècles d'expectative, à examiner le pouvoir des sourciers. Les journaux nous ont raconté que MM. Dastre et Armand Gautier vont soumettre à un examen scientifique la question de savoir si certains individus, avec une baguette, sont capables d'indiquer les cours d'eau souterrains. Quel effort que celui de remettre en cause le fameux rapport de Chevreul sur la baguette divinatoire !

On pourrait constituer une véritable bibliothèque avec les livres et les mémoires publiés sur cette question, car les anciens savaient qu'en tenant une petite fourche de bois par ses extrémités, l'opéra-

teur sent la baguette tourner entre ses mains lorsqu'il se trouve au dessus d'un cours d'eau. Le bois vert, le bois sec, les métaux, la baleine ont été tour à tour employés, même sous forme de bâton, de bâtonnets ou de barres de fer aimantées. L'Abbé Paramelle qui s'est acquis au XIXe siècle une renommée justifiée comme Rabdomancien, indiqua 1006 sources cachées sous la terre dont 922 furent mises à jour, soit un rendement constaté de 92 pour cent. M. de Mortillet possèda ce don dans sa jeunesse, ce qui faillit le faire excommunier par les Jésuites, qui croyaient qu'il avait passé un pacte avec Satan. Notre ex-confrère Gaston Méry s'était découvert également cette propriété.

Suivant une communication faite par M. de Rollière à l'*Institut général Psychologique* le 25 novembre dernier, à laquelle nous ferons de larges emprunts, il y a quelques années les besoins d'eau s'étant fait sentir en Allemagne, le directeur d'un des services de l'Etat n'hésita pas, vu les difficultés, à recourir à l'emploi de la baguette. Les résultats ayant dépassé toutes les espérances, un grand courant de curiosité s'empara de l'Allemagne savante et un très important Congrès de Baguettisants se tint à Hanovre en 1911, à la suite duquel fut décidée à Stuggard la création d'un comité permanent d'études ayant pour titre : « Comité pour l'éclaircissement de la question de la baguette divinatoire. » Ce comité publie actuellement une revue mensuelle fort intéressante.

Ce nom de « Baguette divinatoire », un peu impropre, fut justifié cependant au XVIIe siècle par un paysan, nommé Jacques Aymar, car au moyen de son instrument, il suivit à la piste deux criminels, les fit prendre et ils finirent par avouer leurs forfaits. Ce ne sont pas seulement les cours d'eau qui impressionnent les sensitifs, les métaux exercent aussi sur eux leur action. De nos jours M. Grisez, un baguettisant très fort, a reconnu de grands gisements miniers, inconnus alors, de fer et de charbon dans les régions du Nord et de l'Est de la France. Actuellement, il existe un hydrologue que ses amis considèrent comme des plus expérimentés, car avec sa méthode il obtiendrait un rendement de 100 o/o. Non seulement il indique l'emplacement, la profondeur et le débit de la source souterraine, mais il garantit le succès et traite à forfait.

Qu'est-ce donc que cette *sensitivité* et comment s'acquiert-elle ? M. de Rollière va nous le dire :

« Consultez les sourciers sur les origines de leur science, ils vous répondent tous des choses bizarres. Tous ont un *don* ? L'abbé Paramelle avait reçu ce don du Ciel. L'abbé Richard de la Sainte Vierge

Marie ; les autres sourciers avaient été « conçus sur une source ? » Tous font des suppositions inadmissibles au xxe siècle. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les sourciers éprouvent des malaises sur un cours d'eau caché ; les malaises sont localisés suivant le degré de l'individu. Les uns c'est aux pieds, d'autres aux mains, la généralité au ventre, au poumon ou à la tête, d'où congestion partielle qui peut aller jusqu'à les faire tomber inanimés.

« D'autres enfin éprouvent des tiraillements par tout le corps. Bref, les sourciers sont des sensitifs qu'un courant tellurique indispose quand ils se trouvent sur son passage. »

Est-ce bien un courant électrique qui agit ? Reichenbach a prouvé que l'od se dégage par le frottement de l'eau contre les parois du récipient qui la renferme. Il serait donc intéressant de savoir si les sourciers voient les effluves humains dans l'obscurité car, voici d'autres remarques de M. de Rollière, qui semblent indiquer qu'ils possèdent parfois une sorte de clairvoyance qui les apparente avec les sujets du célèbre savant allemand :

Il y a plusieurs sortes de sensitifs : 1° ceux qui ressentent le courant tellurique comme ci-dessus, ce sont les *baguettisants* ; 2° Ceux qui sentent l'eau par contact, soit hygrométrique, soit différence thermique, soit ozonoscopie, ce sont les *senteurs d'eau* (sujet trop long à décrire ici). 3° Ceux qui voient les vapeurs d'eau à la surface du sol, les fils d'électricité éclairés dans l'obscurité, etc. 4° Ceux qui voient l'eau à travers le sol qui sont : *Les voyeurs d'eau*...

Il n'y a pas à en douter. Il y a des personnes, il y a des animaux, il y a des insectes qui ont la vision des rayons obscurs. *Il y a des gens qui voyent l'eau au travers de la terre*, qui voient des objets au travers des corps opaques. J'ai vu et étudié ces personnes ; des amis comme M. le colonel Beaudoin en ont vu ; mon camarade M. de Beaulieu en a vu et connu. Il serait donc intéressant pour la science de rechercher ceux qui ont existé de tous les temps et ceux qui existent de nos jours.

Au moyen-âge, on a exploité de saints personnages. Sous la Renaissance on en a brûlé plusieurs comme hérétiques. Vers 1560 on en cite en Italie et en Espagne. En 1869, à Redon, le frère Gérôme, Eudiste âgé de 55 ans, préposé à la dépense, dit un jour à ses frères, réunis dans la cuisine, « Je vois l'eau qui monte au-dessous de nous » ; on le traita de fou. Mais le lendemain l'eau du sous sol avait envahi la cuisine. Aussitôt le supérieur le fit enfermer dans une retraite, on le fit confesser. On le crut possédé du diable et on lui défendit de parler. Cependant, en 1870, il trouva encore plusieurs sources dans le pays. En 1889, le curé de Pioussay (Deux Sèvres) que je suis allé voir, voyait au travers du corps des gens qu'on lui amenait. On pourrait publier tout un ouvrage sur se sujet. En 1900, je vis une dame aux Ternes qui avait cette spécialité. Je dois

avouer que j'en fus littéralement étonné. A cette même époque il y avait à Beyrouth une jeune négresse qui voyait l'eau à travers la terre. Je fis faire une enquête par un professeur de physique local qui me certifia le fait. L'année dernière encore, le 23 février 1911, M. Henry Barby, publiciste, citait dans sa chronique ces mots qu'un sorcier venait de lui dire : la terre est pour moi aussi transparente qu'un globe de cristal !

Le privilège de sentir l'eau à distance n'est pas exclusivement humain. La légende nous apprend qu'en 507 le cheval de Clovis fit jaillir une source à Civaux (Vienne) ; que le cheval de Charlemagne en fit autant près de Benest (Charente).

On dit que le chameau marocain évente l'eau de fort loin. Parmi les insectes, il y en a qui indiquent l'eau à une faible profondeur : le moustique, l'éphémère, la libellule, plusieurs coléoptères, la pepetite fourmi rousse, etc.

Les femmes peuvent aussi posséder cette sensitivité. Pour les hommes, 1 à 3 sur 10 peuvent, après essai, savoir s'ils sont capables de découvrir des sources.

Autrefois, tout était empirique ; le sourcier prenait un bois déterminé, consultait la lune et les astres, évoquait des divinités bizarres ou antiques, se promenait en traçant des croix sur le sol ou des signes cabalistiques. Aujourd'hui le baguettisant se promène droit, la baguette dans les mains, les coudes sur les hanches. Quand il sent un tiraillement ou une torsion dans les doigts, il dit qu'il y a de l'eau, il marque l'endroit et marche jusqu'à temps que le mouvement s'arrête. Là, il marque de nouveau. Entre le milieu de ces deux marques est le point où il faut creuser ; la profondeur est la moitié de la ligne des points marqués. Il en est de même pour les recherches des minerais, du pétrole, du dosage métallique des eaux et des indications des vides sous terre tels que : souterrains, galeries de mines, puits comblés, cavernes, etc.

On a inventé divers appareils pour découvrir les sources, mais ils ne paraissent pas encore donner d'aussi bons résultats que les sourciers. Ces appareils peuvent être acoustiques, comme l'Acoustèle de Daguin, ou électro-magnétiques comme celui de Schmid, de Berne, ou celui de Henry Mager en France. D'autres enfin sont à l'étude ; ils sont basés sur l'absorption et la condensation des courants électriques-microphone spéciaux — appareils transmetteurs d'ondes telluriques, etc.

Certains sourciers, au lieu d'employer une baguette, se servent d'un pendule formé tout simplement par une montre d'argent au bout de sa chaîne, ou une pièce d'argent attachée au bout d'un fil de 30 à 40 centimètres tenu par la main droite. Leurs oscillations

vont au devant du courant tellurique du cours d'eau souterrain. Le sourcier Pradel, par cette méthode, à trouvé 176 sources d'eau, en garantissant l'eau aux endroits qu'il indique, et ne paraît pas s'être encore trompé.

Que de choses nous ignorons par suite de l'entêtement incompréhensible des savants, qui refusent de s'occuper de questions qui paraissent entachées de superstition ! Cependant, il semble très simple qu'une commission scientifique contrôle le pouvoir des sourciers et note aussi exactement les réussites que les insuccès. Alors on serait fixé d'une manière définitive et l'humanité serait dotée d'une nouvelle science qui pourrait devenir une source de richesse pour tous les pays.

Mais il ne faut pas perdre de vue dans cette enquête qu'un sourcier ne présente pas la sûreté d'un appareil automatique, que sa réaction physiologique est capricieuse. L'appréciation qu'ils fait est plutôt qualitative que quantitative, car il sent un filet d'eau presque aussi franchement d'un fort courant, ce qui est une difficulté au point de vue pratique. Et puis, l'opérateur se fatigue, s'épuise, sa sensivité s'émousse assez rapidement et il commet des oublis ou des erreurs énormes qui le discréditent. Malgré cela, les difficultés ne sont pas cependant assez sérieuses pour que l'on ne cherche pas à découvrir la vérité.

Le Congrès de *Psychologie expérimentale* qui s'ouvrira du 25 au 30 mars prochain a institué un Concours de Baguettisants, sous la direction de M. Henri Mager ; il sera suivi par divers membres du Comité d'études scientifiques du Ministère de l'Agriculture, notamment par M. Martel et par des savants tels que M. Gustave Le Bon.

Ce concours aura pour objet, soit avec la baguette, soit au moyen d'appareils :

1° De rechercher et de trouver les *filets d'eau souterrains* circulant dans toutes les formations géologiques ; de déterminer leur profondeur, leur longueur, leur importance, le sens du courant, de distinguer les filets des nappes ;

2° De rechercher et de trouver les *Cavités souterraines dépourvues d'eau* (poches, cavernes, failles), de distinguer des filets d'eau souterrains et des nappes ;

3° De rechercher et de trouver des *masses métalliques enfouies* en déterminant, à distance, leur position exacte, leur profondeur, leur importance, leur nature ;

4° De rechercher et de trouver des *gisements de minerais métalli-*

ques, en déterminant, à distance, leur délimitation, leur profonfondeur, leur puissance, leur composition ;

5° De reconnaître la *nature d'un métal ou d'un minerai dissimulé dans une boîte*, ou d'un liquide caché.

6° De procéder à l'*analyse qualitative et quantitative* d'une solution aqueuse ou d'un mélange de matières pulvérisées.

Espérons que les baguettisants ne se déroberont pas, comme ils l'ont fait au dernier Congrès de Psychologie expérimentale, il y a deux ans. Il y va de leur intérêt et de celui de la science.

René Legros.

L'Avesta

III (1)

> Tout homme qui use honnêtement de sa raison est orthodoxe à l'égard de Dieu.
>
> Bayle.

Lorsqu'une fille est en âge, elle peut se présenter à son père et lui demander à être mariée. Si ses parents n'ont pas égard à sa demande, ils se rendent coupables du plus grand crime.

Mais si c'est elle qui refuse d'être mariée et si elle meurt vierge, quelques bonnes œuvres qu'elle ait faites d'ailleurs, elle restera en enfer jusqu'à la résurrection.

L'époux donné à la jeune fille doit être un Mazdéen.

L'union entre proches parents était recommandée par l'Avesta. Ainsi Cambyse a épousé successivement deux de ses sœurs.

Strabon parle de l'union du fils et de la mère.

Philon dit que les Perses de haut rang se mariaient avec leur mère.

Lucien dit que l'union d'un frère et d'une sœur était légale chez les Perses.

Athénée, parlant des mœurs dissolues d'Alcibiade, fait allusion à la coutume qu'avaient les Perses de s'unir à leur mère, à leur fille, à leur sœur.

Dans la vie d'Artaxerxès, Plutarque raconte que ce roi était épris

(1) Voir le n° de février p. 492 et suiv.

de l'une de ses filles, Atossa, mais qu'il dissimulait sa passion quoique, suivant certains auteurs, il eût déjà un commerce secret avec la jeune fille.

Quand la mère du roi Parysatis connut les sentiments de son fils, elle eût pour Atossa plus d'égards que de coutume ; elle vanta sa beauté, son caractère, sa distinction vraiment royale. Elle finit par le persuader de la prendre pour femme légitime, ce que fit Artaxerxès. Héraclide de Cumes dit que le roi n'épousa pas seulement Atossa, mais encore une autre de ses filles, Amestris.

Anquetil parle de la coutume des unions consanguines chez les Perses modernes : « L'alliance la plus recommandée, dit-il, c'est le mariage entre cousins germains. »

Nous ne parlerons pas des cérémonies mêmes du mariage qui eussent certainement intéressé nos lecteurs, parce que l'Avesta est tout à fait muet à cet égard. Ils ne seront pas étonnés quand nous leur dirons qu'une grande partie de ce livre ne nous est point parvenu.

C'est un enseignement de la tradition que, lors de son expédition en Asie, Alexandre, roi de Macédoine, fit réunir tous les livres éraniens (perses) commanda une traduction grecque des ouvrages qui traitaient de la médecine et de l'astronomie et fit livrer aux flammes tous les autres. Cependant Rhode doute de la réalité de cette légende.

Anquetil et Kleuker pensent que si plusieurs des livres religieux de l'Eran (Perse) disparurent à l'époque de l'expédition d'Alexandre dans la ruine de plusieurs villes, que d'autres écrits se perdirent durant la domination des Arsacides qui dura plus de quatre siècles et que d'autres, enfin (peut-être en plus grand nombre) furent détruits à l'époque fatale de la conquête arabe.

La tradition perse nous apprend que l'Avesta se composait de vingt-et une parties dont elle donne l'énumération et que de toutes ces parties une seule a survécu, le *Zendavesta* ou simplement l'*Avesta*.

Les prêtres des Perses étaient les Mages. Nous résumons ici ce qu'a écrit Diderot dans l'*Encyclopédie*.

Le Mage fut un théologien et un philosophe. Un mage naissait toujours d'un autre Mage.

Ce fut, dans le commencement, une seule famille qui s'accrut en elle-même ; les pères se mariaient avec leurs filles ; les fils avec leurs mères, les frères avec leurs sœurs.

Zoroastre leur avait dit : Vous ne vous emparerez point du bien

d'autrui. Vous fuirez le mensonge. Vous ne laisserez entrer dans votre cœur aucun désir impur, dans votre esprit, aucune pensée perverse. Si vous êtes archimage, observez la pureté la plus rigoureuse. Vivez de votre travail. Recevez la dîme des peuples. Ne soyez ni ambitieux, ni vain. Exercer les œuvres de la miséricorde, c'est le plus noble emploi que vous puissiez faire de vos richesses. Lavez-vous souvent. Soyez frugal. N'approchez point de votre emme les jours de solennité. Surpassez les autres dans la connaissance des sciences. Reprenez fortement les méchants, de quelque rang qu'ils soient, n'ayez aucune indulgence pour eux, etc.

En résumé, le caractère de révélation enlève sans doute à la loi mazdéenne toute valeur morale, au sens commun du mot, mais c'est là le fait de divers enseignements théologiques. Ainsi la doctrine chrétienne est basée tout entière sur l'origine divine de la loi : « Dieu, dit Gerson, ne veut pas certaines actions parce qu'elles sont bonnes, mais elles sont bonnes parce qu'il les veut, de même que d'autres sont mauvaises parce qu'il les défend. »

Zoroastre ne pensait pas autrement.

Il s'en suit que l'observance de la loi amène la rémission des péchés. De nos jours encore cette croyance est professée par les Chrétiens.

La puissance divine, son œuvre créatrice une fois accomplie, pouvait-elle rester indifférente à la vie de ses créatures? Certes non. Ici encore les Eraniens (Perses) avaient pensé comme pensèrent Juifs et Chrétiens. L'assistance divine est donc, dans la maladie, la ressource par excellence. Un passage de l'Avesta ne laisse subsister aucun doute sur cette efficacité.

Au surplus, il faut savoir gré aux Mazdéens de n'avoir pas attribué à une divinité vénérable l'origine du mal, ainsi que le firent les Juifs. « C'est moi, dit le dieu de ces derniers, qui frappe et qui guéris, c'est moi qui fais la paix et qui engendre le mal. » Et cette croyance était tellement établie dans le mosaïsme que le fondateur du Christianisme, S. Paul la prêcha hautement et que Jésus priait le Seigneur de lui ménager les tentations. C'est ce que les Chrétiens font chaque jour : « *Et ne nos inducas in tentationem.* »

Nous avons à envisager la moralité mazdéenne sous le rapport des mœurs proprement dites et des habitudes familiales.

Les Mazdéens n'ont pas connu les héros impudiques des Hébreux, Samson et autres semblables. La pédérastie était réprouvée violemment.

Le respect de la femme enceinte, de la femme nourrice et de

celle qui se trouve affectée du flux périodique est ordonné par la loi Mazdéenne. Le devoir du séducteur d'une fille est de la protéger elle et son enfant.

A la différence du Christianisme, le Mazdéisme se fondant ici sur la morale humaine est ennemi du célibat et déclare sa préférence pour l'homme marié, pour le père de famille, bien plus humain en cela que la doctrine qui, sans condamner le mariage, le déclare inférieur au célibat.

L'éloge de la vie familiale, de la vie active, de la vie agricole, tient une bonne part dans l'Avesta. C'est ainsi que la seconde des cinq choses qui réjouissent le plus la terre, c'est qu'un homme saint s'y bâtisse une demeure, pourvue de feu, de bétail, d'une femme et d'enfants, puis, qu'il arrose le sol aride, qu'il dessèche les terrains humides.

« Quel est l'accroissement de la loi mazdéenne ? » demande Zoroastre à Ormuzd.

— « C'est lorsqu'on cultive les céréales avec assiduité. Qui cultive les fruits des champs, celui-là cultive la pureté ; il favorise la loi mazdéenne. »

Cette chaude incitation au labeur pourrait être mise en comparaison avec le mépris profond qu'affecte le sémitisme à l'égard du travail. De là, chez les Sémites, les tendances fortemement communistes pratiquées par les premiers Chrétiens et prêchées par les apôtres, par les S. Firmin, les Tertullien, les S. Ambroise et nombre d'autres. De là, par contre, dans le Mazdéisme l'éloge de la propriété individuelle, fruit du travail, si haut prisé. Le livre Sacré n'hésite pas à donner la préférence au riche sur le pauvre ; en cela il n'y a rien d'étonnant au sein d'une société où le gain répond de soi-même au labeur et où l'on peut dire que le bien-être est la résultante du travail.

Enfin nous avons déjà parlé de l'horreur des Mazdéens pour le mensonge, de leur fidélité à la foi jurée.

L'Avesta prescrit en termes formels les pratiques de la bienfaisance. Il ordonne de donner des vêtements aux pauvres ; refuser à ceux-ci est un acte criminel

Ce qui précède donne assez à entendre ce que pouvait être le Mazdéisme ; il serait difficile de ne pas lui assigner une place singulièrement honorable au milieu des autres doctrines contemporaines. Sans doute il a vicié dans son fondement même la morale qu'il enseignait, en tant qu'il la regardait comme dépendant d'une révélation ; mais ils se sont montrés humains et avant tout, amis

du travail, du travail qui seul peut légitimement donner à l'homme, ainsi que nous l'apprend l'expérience, une conscience nette de sa propre dignité.

ISIDORE LEBLOND.

Ouvrages nouveaux

Le Véritable almanach du Merveilleux 1913

1 volume in-16° de 360 pages abondamment illustré *1 fr. 25 franco.*

Ce charmant recueil annuel dont nous avons déjà eu le plaisir d'entretenir nos lecteurs, n'a jamais été plus intéressant et plus varié que dans cette édition 1913, ni présenté avec plus d'élégance.

Analyser cette encyclopédie du *Merveilleux* nous entraînerait trop loin, car chaque article nécessiterait une étude particulière. Nous nous contentons de citer au hasard de la tables des matières :

Les Prédictions astrologiques mensuelles de Ch. Raoul ; L'année 1913 et l'astrologie (Prédictions astrologiques de Ch. Barlet et Ch. Raoul.) Les prédictions des voyantes pour 1913. Les révélations psychiques par la main, de N. Vaschide; Chirognomonie et chiromancie dévoilées de Desbarolles ; L'art talismanique en amour, par le Dr Laurent et L. Nagour ; Le préter naturel dans la magie, la Sorcellerie et le Spiritisme, par Rémy ; L'art du Sourcier, par Ernest Bosc ; Hypnotisme et suggestion, par le Dr Joire ; Le Gouvernement français et l'astrologie Qui sera président de la République ? (Horoscopes des ministres et candidats à la Présidence, par Ch. Raoul. L'initiation graphologique. Ferdinand de Bulgarie et la graphologie, par M. de Rochetal ; L'alchimie dévoilée, par Braviric ; etc., etc. qui sont autant d'articles d'auteurs connus et magistralement écrits qui font le plus grand honneur au *Véritable Almanach du Merveilleux de 1913* et lui assurent le succès.

(Note de l'Editeur)

Revue de la Presse

DE LANGUE PORTUGAISE

Tribuna Espirita

Une des formes sous laquelle se manifeste la décadence morale est (sans oublier les progrès de la criminalité), les progrès de la folie et du suicide. La *Tribuna* recherche les causes de la monomanie suicide et les moyens d'y remédier. Voici, résumée sommairement, sa théorie :

Il n'y au monde que deux substances : l'esprit et la matière. Tous les êtres sont formés en diverses proportions de ces deux substances. De ces deux principes, c'est l'esprit qui a la supériorité ; c'est lui qui informe la matière (*mens agitat molens*, a dit Virgile). C'est de l'esprit que dérivent la santé et la maladie. L'esprit est le premier affecté de maladie. La pathogénèse procède de l'esprit au corps. Les maladies sont d'abord *psychologiques* et ne deviennent *physiologiques* que subséquemment. La suicide ne fait pas exception à cette loi, bien loin de là, c'est la maladie dans laquelle la relation d'effet à cause est le plus sensible.

La cause du suicide, comme de la folie, n'est donc pas physiologique. Et c'est par des moyens d'ordre psychologique qu'il faut la combattre.

La tendance au suicide, dit la *Tribuna*, est une obsession produite par les esprits inférieurs qui vivent dans l'atmosphère de notre planète et qui, par ignorance plutôt que par malice, font le mal sans le vouloir et sans le savoir.

La cause étant connue, le remède est facile à indiquer, sinon à appliquer. Il s'agit de corriger ces esprits inférieurs, s'ils sont mauvais, et de les éclairer s'ils sont ignorants.

Pour atteindre ce but, il faut entourer ces esprits et leurs victimes de courants fluidiques formés par des esprits de lumière.

Cette théorie est bonne au fond, mais elle n'est pas complète, elle est unilatérale. L'auteur oublie le facteur principal, l'esprit du suicidé lui-même.

En règle générale, l'obsession n'est pas une génération spontanée. Celui qui devient obsédé s'y est préparé par sa conduite ; il a, en quelque sorte, ouvert sa porte à l'esprit obsesseur. Il est le premier et principal auteur de son mal, et c'est de lui avant tout, de ses efforts sur lui-même, sur son propre esprit que dépend sa guérison.

La première chose à faire pour repousser l'obsession suicide, — comme toutes les obsessions, — c'est de faire son examen de conscience, de reconnaître ses fautes, de prendre la ferme résolution — le ferme propos des catholiques — de se corriger et de mettre cette résolution en acte.

Dans ces conditions, les courants fluidiques des *désobsesseurs*, incarnés ou désincarnés, peuvent venir en aide au malade, mais *en aide* seulement ; les bons esprits ou bons fluides ne peuvent et ne doivent pas prendre l'initiative, et ils ne la prennent pas.

***

Revista Espirita

M. Arthur a fait, à l'Union Siprite de Para, une conférence dont la *Revista Espirita* publie la première partie. L'esprit de cette conférence est *Messianique*.

Le Spiritisme, dit l'auteur, est le Restaurateur et le Complément de la Révélation Messianique. C'est le Consolateur promis par le Christ, le divulgateur des vérités que le Maître ne put enseigner à ses apôtres et disciples, parce qu'ils avaient la tête trop dure.

Aujourd'hui, il paraît que les têtes se sont attendries et qu'elles sont devenues capables de recevoir et de comprendre ces vérités si absconses. A parler franchement, on ne s'en douterait pas.

Pour M. Arthur, les Révélations se succèdent toujours en progressant. Dans son enfance, le genre humain vénérait comme dieux les forces naturelles. Le Polythéisme régnait.

Avec Abraham, le patriarche d'Israël, s'introduit la croyance à l'Unité du Créateur et naît la notion de l'Indivisibilité de Dieu. Puis vint la Révélation Mosaïque. Cette dernière Révélation étant encore devenue insuffisante, on eut la Révélation Chrétienne. Et enfin, nous avons la Révélation Spirite, prédite d'ailleurs par Jésus.

Jésus a dit, en effet, — ou du moins les Evangiles lui font dire : — Je prierai mon Père et il nous enverra un Consolateur, afin que je sois éternellement avec vous. Ce Consolateur est l'Esprit de Vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit et ne le connaît pas ; mais vous le connaîtrez, car il sera avec vous et en vous.

Jésus n'ayant pas indiqué de date, le Consolateur peut bien arriver maintenant, mais il aurait pu venir plus tôt et il pourra aussi bien venir plus tard. Personne ne peut le certifier.

N'ayant sous les yeux que la première partie de la Conférence de M. Arthur, je ne puis en dire plus long, ni critiquer ses idées, il faudrait voir ses conclusions. Je veux cependant dire quelques mots pour mettre en garde les spirites contre l'esprit Messianique qui anime l'auteur.

La théorie messianique repose sur ce principe de la nécessité de Révélations périodiques. Elle implique que l'esprit humain est passif, tout à fait impuissant, incapable de faire aucun effort ni aucune découverte dans le domaine moral et spirituel.

Cette hypothèse — car ce n'est qu'une hypothèse — est athée. Elle affirme que la théosophie — la vraie selon l'étymologie — n'existe pas, que Dieu n'est pas sage, donc *n'est pas* ; qu'il n'a pas su, voulu ou pu mettre en sa créature humaine un gouvernail qui la guidât vers la réalisation de sa destinée. Dieu aurait imposé une fin à l'homme, et l'aurait privé des moyens de la poursuivre incessamment.

Cela est absurde, et c'est pourquoi je proteste.

Les messianistes répondront : Dieu n'a pas privé l'homme des moyens d'atteindre la fin qu'il lui a proposée puisqu'il lui envoie des Messies.

Je réplique : 1° Dieu aurait choisi un moyen bien compliqué, ce qui n'est pas dans sa nature ; 2° Ceux que vous appelez des Messies ne paraissent qu'à de longues périodes les uns des autres. Je suppose — sans le croire — qu'ils atteignent leur but, qu'ils relèvent le moral de leurs

contemporains, mais dans les intervalles de leur apparition ?... Vous assurez vous mêmes que l'humanité dégénère. Tous les hommes qui vivent dans ces intervalles manquent donc leur but et ne font pas ce que vous appelez leur salut.

J'ai dit que le Messianisme suppose que l'esprit humain est passif. Il va plus loin, il suppose que cet esprit est foncièrement mauvais, puisque dès que le Messie disparait, il retombe dans ses errements vicieux et s'éloigne de plus en plus de son fameux Salut jusqu'à ce que vienne un Nouveau Messie.

L'esprit de l'homme vient de Dieu ; si cet esprit est mauvais, Dieu est l'auteur du mal. *Ergo*, le Messianisme est athée.

Si les spirites veulent que leur doctrine repose sur une base scientifique, ils feront donc bien, à mon avis, de renoncer au messianisme, de laisser cette théorie mystique et surannée aux catholiques et aux bouddhistes.

∴

Alma e Coração

Le clergé catholique romain de Saint Paul a entrepris une campagne contre le divorce en invoquant les paroles de l'Evangile : « Ne séparez pas ce que Dieu a uni. » M. Plinio Netto observe que Dieu unit les cœurs, mais ne s'occupe pas des bourses. Ceci est affaire de l'Eglise et de l'Etat ; Dieu n'y est pour rien.

Quand Jésus a dit, — s'il l'a dit, — de ne pas séparer ce que Dieu a uni, il ne se référait pas aux mariages d'intérêt, aux unions qui ne considèrent que les convenances sociales, aux mariages imposés par les parents, en un mot, aux transactions commerciales de chair humaine et d'argent que l'Eglise consacre et que le pouvoir civil sanctionne. Dans ces sortes de mariages, aux yeux de Dieu, le divorce existe d'avance.

Ce qui fait peut défaire. Les mariages mondains, n'étant pas l'œuvre de Dieu, mais de l'Eglise et de l'Etat, peuvent être dissous par qui les a faits. C'est d'ailleurs ainsi que l'Eglise catholique l'a toujours entendu, en attribuant au pape les droits de dispense, de séparation et de rupture des mariages. L'Etat en établissant le divorce, ne fait, comme toujours, que renchérir sur l'Eglise.

M. Netto conseille aux parents, de mieux éduquer leurs enfants, de leur montrer les difficultés de la vie, de les préparer de corps, d'esprit, et de cœur pour les luttes quotidiennes, et de ne pas leur imposer leurs volontés, spécialement en ce qui concerne le mariage, de se borner à guider et conseiller leurs enfants dans leur choix et d'abandonner le reste à la Providence, qui sait mieux que nous ce qui nous convient même au point de vue temporel, prévoyant si une femme pauvre sera bonne ménagère et bonne mère et si une femme riche sera gaspilleuse, frivole, marâtre.

ROUXEL.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Les faits de hantise à D...

Le *Light* du 21 Décembre 1912 affirme qu'il a pris ses informations sur D... et qu'il a reçu de la mère et de la sœur de M. E. Francis des lettres confirmant absolument son récit. Nous croyons donc pouvoir le reproduire :

Il y a quelques années, j'arrivai en septembre à D... avec une servante, trois jours avant le reste de ma famille : mais les deux premières nuits nous logeâmes à l'auberge du village.

D... était une vieille habitation abandonnée. La partie principale datait d'une centaine d'années, mais le reste passait pour avoir au moins deux cents ans et avait servi de ferme. On y arrivait par un petit chemin se détachant de la grande route et elle était entourée d'un petit parc. Le site était désert, mais nous n'avions aucun soupçon de hantise. La domestique et moi nous fûmes accablés de besogne pendant ces deux premiers jours et nous ne vîmes rien d'inquiétant. Nous ne quittions guère la maison avant onze heures du soir et, le troisième jour, ma bonne me dit que la tenancière de l'auberge avait fait la remarque que nous devions être bien braves, pour rester là si tard.

« Je pense qu'elle craint les rôdeurs », répondis-je, et je n'y pensai plus.

Ce troisième jour un de mes frères vint nous rejoindre et nous passâmes la nuit chez nous. Ma chambre à coucher était sur le devant, dans la partie la plus vieille. Elle était voisine d'un cabinet de toilette, dont un long passage la séparait. J'étais harassé et je dormis profondément jusqu'au premier moment du matin. Alors je m'éveillai subitement. Ma fenêtre était largement ouverte dans le haut et les stores étaient baissés. Je restai quelque temps immobile et parfaitement éveillé ; mais tout-à-coup j'entendis un bruit de roues sur le petit chemin. A mon grand étonnement, elles semblèrent tourner et entrer par la porte cochère. Je pus entendre ensuite craquer le gravier et les chevaux souffler et s'ébrouer, comme ils le font toujours. Un instant plus tard tout devint silencieux. Je sautai à bas de mon lit et relevant le store, je regardai dehors, mais il faisait trop sombre pour distinguer quoi que ce fût. Il était deux heures à ma montre. Je ne fus pas effrayé, mais je trouvai la chose étrange. Ce bruit ne se reproduisit pas et je n'en eus jamais l'explication.

Ce fut en Novembre que survinrent les premiers phénomènes étonnants. Il y avait dans le vieux bâtiment une petite pièce dont j'avais fait

mon cabinet de travail. J'y étais resté assis jusqu'à ce qu'il fît trop sombre pour lire et j'allai dans le passage voisin prendre une lampe qui s'y trouvait sur une table. Je m'occupais de l'allumer, lorsque subitement j'entendis le plus effroyable bruit que j'aie jamais entendu. Il semblait venir de la cour de l'écurie, de sorte que j'ouvris la porte du passage pour écouter. Une terrible clameur avec sanglots semblait remplir l'air, mêlée à un bruit de cliquetis d'armes. Je me précipitai dans la cour et j'y trouvai le cocher et le jardinier qui écoutaient frappés de terreur. Le bruit semblait venir d'une prairie voisine, de l'autre côté du petit chemin. Je me rendis dans ce chemin, mais je ne pus rien voir.

Cependant le bruit persistait ; aussi étant rentré, je vins engager mon père (qui était profondément sceptique au point de vue des questions psychiques) à venir, et il se rendit tout en plaisantant dans le hall. Bientôt il prit un couteau de chasse et passa dans le petit chemin, en me disant de rester où j'étais. Mais je crus qu'il était de mon devoir de le suivre. Il faisait à peine clair et sauf ce bruit maudit, c'était une nuit d'automne calme et sans un souffle de vent. Nous nous rendîmes dans une large prairie qui aboutissait à un bosquet. A mesure que nous avancions le bruit diminuait ; c'était une alternative de plaintes et de clameurs. A un moment, il semblait que cela avait lieu à la lisière du bosquet ; un instant plus tard le bruit remplissait l'air au-dessus de nos têtes, mais à aucun moment il ne nous fut possible de rien voir. Enfin tout bruit cessa et aussitôt un chien hurla dans la cour. Un peu plus tard, dans la même nuit, le cocher entendit de nouveau du bruit, mais plus faible, dans le jardin potager. Il dit que cela paraissait se produire dans l'air, au-dessus de sa tête et il rentra chez lui plein de frayeur. Quelques mois plus tard une bonne entendit aussi ce bruit, tandis qu'elle attendait son fiancé sur le petit chemin et elle se hâta de rentrer, sans se préoccuper du désappointement de son fiancé.

Un nouvel incident se produisit en Décembre. Ma mère vint me dire qu'à plusieurs reprises, lorsqu'elle se trouvait seule dans mon cabinet de travail, à une heure avancée de la soirée, elle avait entendu de profonds soupirs derrière elle ; mais qu'en se retournant brusquement, elle n'avait pu voir personne et que malgré toutes ses recherches, elle n'avait pu rien trouver qui lui expliquât ce bruit étrange. Cela l'avait rendue tellement nerveuse, qu'elle avait décidé de ne plus jamais rester seule le soir. Elle en avait parlé à la servante H... une servante âgée et fidèle. A son grand étonnement, H... lui avait avoué qu'elle entendit les mêmes choses dans la boulangerie, et cela, à plusieurs reprises. Elle avait ajouté que c'était toujours après dix heures que cela se produisait. Elle avait d'abord pensé que quelqu'un voulait se moquer d'elle ; mais cela était survenu lorsque tout le monde, sauf elle et mes parents, était couché.

Plus tard, étant couché, j'entendis un soir un sourd grognement qui semblait partir de la chambre voisine, qui était le cabinet de travail. Il se répéta trois fois à intervalles et j'en fus effrayé. J'entendis ce même

bruit et des soupirs à plusieurs reprises encore, avant de quitter cette habitation.

La chambre de ma sœur était près de la mienne. Elle avait deux portes donnant, l'une sur le palier principal, l'autre sur le cabinet de toilette. Une nuit elle fut subitement éveillée d'un sommeil sans rêve, effrayée profondément en s'imaginant que quelque chose de noir et de lourd s'étendait sur elle et s'efforçait, en quelque sorte, d'entrer en communication avec elle.

Cet objet sembla se retirer et elle resta quelque temps étendue, cherchant à reprendre son calme. Au bout de quelques minutes elle put quitter son lit et fermer sa porte. Elle avait à peine regagné son lit, qu'elle entendit l'horloge placée dans le couloir sonner trois heures et ce bruit familier lui rendit courage. Mais presque aussitôt après, un terrible grognement se fit ententre derrière cette même porte. Pour la première fois et la seule fois de sa vie, elle sentit ses cheveux se dresser et elle resta éveillée jusqu'à l'aube, trop terrifiée pour oser respirer ou se mouvoir. Quelques jours plus tard, comme nous étions en visite chez des voisins, ils nous demandèrent si nous comptions rester longtemps à D..., ajoutant que personne n'y avait fait un long séjour.

Outre les grognements que je m'étais habitué à entendre, de temps à autre, divers membres de ma famille entendirent, pendant les nuits, des pas aux divers étages. A plusieurs reprises, lorsque j'étais certain que tout le monde était couché, je sortais, une lumière à la main, pour découvrir la cause de ces troubles, mais ce fut toujours en vain. Une fois, ma mère descendit à la poursuite de ces pas, mais ce fut aussi inutile. Un soir, pendant que j'étais absent, ma sœur causait avec la cuisinière dans une pièce voisine de la mienne, la porte restant entr'ouverte, lorsqu'elles entendirent des pas venant du passage. Alors, à leur grande surprise, car il était tard, elles entendirent ces pas se diriger vers le cabinet de toilette, dont la porte était ouverte. « Quelqu'un est-il entré dans cette chambre ? » s'écria ma sœur, et, se précipitant, elle entra dans le cabinet sur les traces mêmes du spectre. Cependant la pièce était vide et la porte de ma chambre à coucher était fermée. Peu de temps après, H... dit qu'elle avait été éveillée au milieu de la nuit par des grognements qui semblaient venir de ma chambre. Elle vint écouter à ma porte, mais trouvant que tout était silencieux et dans l'obscurité, elle retourna dans sa chambre. Quelquefois il me semblait entendre des pas se traîner sur le parquet poli de mon cabinet de toilette, en se dirigeant vers ma chambre et cela m'énervait à un tel point, que je changeai de chambre pendant quelque temps, puis je repris ma première chambre.

Un dimanche matin, vers six heures, ma mère descendit pour prendre un livre dans le bureau. Pendant qu'elle s'y trouvait elle entendit des pas dans le couloir pavé qui conduit à la cuisine. Elle demanda qui était là, mais ne recevant pas de réponse, elle vint dans le hall assez tôt pour voir une paire de longues jambes et une longue draperie blanche flottante, qui

s'évanouirent en arrivant au pied de l'escalier. Ma mère se précipita vers l'étage, interrogea tout le monde, et acquit la certitude que personne n'était sorti de sa chambre, la plupart même dormaient encore. La cuisinière qui se trouvait éveillée, dit qu'elle avait entendu les pas de ma mère traversant le vestibule, et peu après d'autres pas qui la suivaient. Puis ces autres pas revinrent en hâte, s'arrêtant à la porte de mon cabinet de toilette, juste au moment où ma mère revenait. C'était vraiment étrange, car ma mère était absolument certaine que les pas suivaient le corridor d'en bas. H... eut une aventure semblable, un dimanche matin, au moment où elle sortait pour assister au premier service.

A ce moment, nous avons appris un événement survenu à la ferme de D... un certain nombre d'années auparavant. Un des derniers occupants s'était adonné à l'ivrognerie et avait été atteint de *delirium tremens*. Pendant une attaque finale son délire et son agitation furent épouvantables. Il ne put recouvrer la raison et mourut un dimanche matin. Les circonstances qui avaient accompagné sa mort inspirèrent une telle horreur aux autres habitants, qu'ils refusèrent de laisser son corps séjourner dans la maison et le reléguèrent dans une remise jusqu'au moment des funérailles.

Par une enquête discrète, j'appris que ce locataire avait vécu presque constamment dans la partie ancienne de l'immeuble. Mais il me fut impossible de savoir s'il couchait dans ma chambre.

Une fois ma mère s'éveilla de grand matin et aperçut la forme d'une femme se tenant près de la table de toilette. « Comment vous trouvez-vous là ? » dit ma mère, « la porte est fermée. » Ne recevant pas de réponse, et n'étant pas complètement éveillée, elle se retourna de côté et se rendormit. Mon père vit également une forme de femme à plusieurs reprises et essaya vainement de la suivre. Nous n'avons rien appris qui pût expliquer cette apparition.

Un autre dimanche, il m'arriva une chose extraordinaire. L'escalier était éclairé par une lucarne ; tandis que je montais j'entendis le fracas d'une glace qui se brisait et des fragments de terre qui tombaient et je m'aperçus que la lucarne n'était pas brisée. En même temps, ma mère sortit d'une chambre du premier étage et me dit : « Quelqu'un a brisé toute la porcelaine de la chambre de B... » De son côté mon père venant dans le hall du rez-de-chaussée, me dit : « Qu'y a-t-il de fracassé ? » Mais rien dans la maison n'avait été brisé.

Un jour ou deux plus tard, ma sœur dans sa chambre à l'étage et mon père dans le cabinet de travail situé au-dessous, entendirent en même temps un bruit produit dans l'air derrière eux, ressemblant à la chute d'un fagot de bois. A deux reprises, les bonnes entendirent pendant leur dîner un bruit semblable. Mais, comme toujours, rien ne put en rendre compte ».

Suivent plusieurs autres incidents qui n'ont eu qu'un témoin. La famille Francis quitta D... et fut remplacée par un autre locataire, qui ne

fut pas troublé par des faits analogues. En terminant, M. Francis dit que dans le pays on affirmait que la maison et le petit chemin étaient hantés, mais qu'il n'apprit ni comment ni par qui! Il ne nous dit pas quelles recherches il a faites et il n'est question d'aucune tentative d'évocation.

Le phénomène des voix

Nous avons déjà signalé les séances tenues à Rothesay, chez M. et Mme Coates, avec Mme Wriedt comme médium. Dans le numéro du 25 janvier de *Light*, M. Coates résume d'abord l'exposé des conditions dans lesquelles ces neuf séances eurent lieu, du 13 au 17 juillet 1912, et de quelques faits qui se présentèrent ; puis il donne la parole à M, David Wright, pour faire le comte-rendu de celles auxquelles il assista avec sa femme Voici ce récit :

« Ma femme et moi sommes arrivés à Glenberg House, le 13 juillet à 7 h, 50 du soir et nous nous sommes réunis à nos amis qui se trouvaient dans la salle à manger, où nous fûmes présentés à Mme Wrietd, dont le maintien très simple nous fit une bonne impression. On passa ensuite dans la salle des séances.

Sur l'invitation de M. Coates, Mme Wriedt organisa le cercle et chacun prit la place que lui indiqua M. Coates, qui ferma ensuite les portes. Mme Wriedt présenta la trompette successivement à chacun des assistants et lorsque tous l'eurent examinée, la posa sur le parquet. Le gaz fut éteint et lorsque M. Coates eut aussi éteint sa bougie, nous nous trouvâmes dans une obscurité absolue, nécessaire à la réussite de la séance.

Mme Wriedt, assise près du cabinet, fit la remarque suivante : « Nous avons l'habitude d'ouvrir la séance en répétant l'oraison dominicale ». Elle la commença aussitôt et chacun répondit. Suivirent quelques instants de silence, rompu par la demande de chanter que fit le médium. Madame Stevenson commença à chanter : « Plus près de toi, mon Dieu ! » et tandis que l'on chantait le second vers, nous entendîmes d'autres voix que celles des assistants. En prêtant attention, je reconnus que plusieurs nous accompagnaient. Mme Stevenson en distingua quatre. L'une était un agréable soprano, une autre un contralto. Nous chantions doucement et les voix devenues plus claires semblaient provenir de divers points de la salle, tantôt près de moi, puis sur une autre partie de notre cercle.

Je conclus que la trompette, saisie par des mains invisibles, parcouria tout le cercle des assistants. Au troisième vers,les voix chantaient en parfaite harmonie avec les voix humaines, lorsque tout à coup les notes vibrantes d'un cornet se joignirent à la mélodie et les assistants cessèrent de chanter, pour écouter avec des oreilles attentives ces voix de l'au-delà. accompagnées par les sons pénétrants du cornet, qui terminaient le troisième vers. Les quatrième et cinquième vers furent chantés par ce quatuor, toujours accompagné par l'instrumentiste invisible. C'est ainsi que quatre voix. accompagnées d'un cornet, furent entendues par tous.

Mme Wriedt commença ensuite à chanter un hymne et avant qu'elle eût fini, notre attention fut sollicitée par l'apparition de plusieurs formes lumineuses, que je vis sans pouvoir les reconnaître. M. et Mme Coates appelèrent notre attention sur l'une d'elles, comme étant celle de M. Stead ; sur une autre comme étant celle d'une vieille dame, parente de M. Coates ; on attribue une troisième forme à M. David Simpson, un fils de M. Coates Diverses particularités étaient signalées à leur propos, lorsque notre attention fut absorbée par une agréable voix, qui, avec un accent Irlandais dit à M. Coates : « Comment allez-vous Jimmie ? » M. Coates répondit : « Quelqu'un est-il là pour moi ? » — « Que Dieu vous aime, vous aussi, mon enfant ! Comment vous trouvez-vous ? Vous ne me reconnaissez donc pas ? Je suis votre tante Ellen. » M. Coates reconnut alors l'esprit et ils conversèrent amicalement pendant environ dix minutes.

Pendant cette conversation, je fus profondément étonné d'entendre tout près de moi une faible voix, qui me répétait : « Mère chérie ! Mère chérie ! Je suis ici ! »

J'appelai l'attention de Mme Stevenson, assise près de moi, sur cette voix, et elle demanda : « Qui est là ? » La réponse fut donnée sur un ton doux et soupiré : « Mère chérie, je suis Florence, votre petite fillette ». Aussitôt on entendit le bruit d'un baiser, phénomène que le médium dit être fréquent dans les séances. Madame Stevenson fut naturellement agitée et transportée de joie ; elle questionna cette voix, qui répéta ces mots : « Mère chérie ! » et ajouta : « Père chéri ! (M. Stevenson était assis à l'autre bout du cercle) je suis Florence, et Lily est ici également, ainsi que grand-papa et grand'maman. »

M. Stevenson et sa femme causèrent quelque temps avec leur chère petite et pendant cette conversation une autre voix se fit entendre et s'adressa à M. Walker. Nous eûmes ainsi *trois différentes voix causant en même temps*, preuve absolument convaincante de la sincérité des phénomènes et de la médiumnité de Mme Wriedt. Chaque voix causait amicalement avec les personnes du cercle auxquelles elles avaient fait appel. Ces voix rappelaient aux assistants des épisodes connus seulement d'eux-mêmes et des intelligences qui se communiquaient, ou échangeaient des vues sur la vie dans l'au delà ; instants heureux pendant lesquels revivaient les souvenirs du passé.

Au cours de cette conversation générale éclata une voix forte et puissante :

« En ce moment, trop de personnes causent en même temps. Cela produit de la confusion. Il faut qu'une seule personne cause à la fois ».

La voix cessa et Mme Wriedt expliqua qu'elle était celle de son principal guide, le Dr Sharp, qui contrôlait la séance de l'autre côté.

Quelques minutes de silence suivirent et alors une voix parla en mauvais Anglais à Mme Morris. Chaque fois la trompette était levée et venait toucher la personne interpellée. Je ne me rappelle pas ce qui fut dit

cette fois. Mme Morris, stupéfaite, poussa un cri et la voix ne continua pas. Une autre voix vint parler à cette dame, qui ne put comprendre le message. Cet esprit parut mécontent et lui dit durement : « Vous êtes une femme stupide. » Cette étonnante apostrophe fut relevée par la parole vibrante du Dr Sharp, qui, péremptoirement, dit à l'esprit : « Vous ne devriez pas être impertinent. Vous allez vous retirer ! » Le Dr Sharp expliqua que cet esprit était une petite noire, qui avait quelque chose à communiquer à Mme Morris, mais qu'il ne le lui permît pas à cause de sa conduite.

Une douce lumière parut devant le cabinet, à environ six pieds du parquet, et le médium dit qu'il pensait que c'était un ami de M. Walker. Il engagea M. Stevenson à prendre la main de M. Walker et aussitôt la lumière devint plus distincte et sembla saluer à plusieurs reprises du côté de M. Walker. Pendant tout ce temps aucune voix ne se faisait entendre. Ensuite une voix parla.

Elle s'adressa à M. Golloway et d'après les questions de celui-ci et ses remarques, on comprit que c'était son fils. Il parla avec calme à son père, lui demandant des nouvelles de sa santé et causa d'affaires de famille. M. Golloway fit remarquer l'absence, à cette séance, de l'esprit de sa femme : « Oh ! oui, je sais que ma mère n'est pas ici ; elle est à Cou par Angus. » D'après la réponse de M. Golloway, nous comprîmes que la réponse était juste.

Ensuite le Dr Sharp, en réponse à une question de M. Golloway, fit une longue dissertation sur l'épilepsie. Elle fut provoquée par le cas d'un ami de M. Golloway et fut tout à fait appropriée à ce cas.

Dans un prochain compte-rendu je parlerai des preuves obtenues par d'autres assistants, en m'efforçant de ne pas me répéter.

Les séances de Bailey continuent

Chaque semaine Bailey donne une séance chez M. Stanford ; on en compte actuellement 220 et dans chacune se fait l'apport de nids parfaitement intacts et parfois volumineux, avec tantôt des œufs, tantôt des oiseaux étrangers à l'Australie. Quelquefois l'apport se fait en pleine lumière. A chaque séance également, on entend une conférence par la bouche de Bailey et attribuée à divers personnages, dont quelques-uns ont été célèbres à divers titres.

Il est regrettable que les circonstances n'aient pas permis de constater ces faits en Europe. Leur confirmation aurait eu une importance considérable.

Dr DUSART.

Le Gérant : DIDELOT

(*Saint-Amand Cher*) — *Imprimerie DANIEL-CHAMBON.*

La Revue laissant à ses collaborateurs la plus entière liberté, chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il soutient.

15-4-1913.

A propos de la Réincarnation

On sait quelle magnifique théorie est celle des vies successives, aussi n'est-il pas étonnant de la voir se répandre dans tous les milieux, et même dans les pays anglo-saxons, qui semblaient y être jusqu'alors des plus réfractaires. C'est qu'elle offre une explication plausible des inégalités intellectuelles et morales entre les hommes et les peuples et qu'elle concilie logiquement ces différences avec la justice et la bonté divines, chose qu'aucune religion n'a pu faire jusqu'à présent. Elle est de plus, si bien en harmonie avec la loi de l'évolution, physique et biologique, que rien qu'au point de vue de la philosophie des sciences, elle est séduisante au plus haut point, pour peu que l'on admette la persistance de l'individualité après la mort.

« Il n'y eut jamais — dit M. Mæterlinck dans son dernier ouvrage, *La Mort*, — croyance plus belle, plus juste, plus pure, plus morale, plus féconde, plus consolante et, jusqu'à un certain point, plus vraisemblable que la leur (celle des Théosophes et des Spirites). Seule, avec sa doctrine des expiations et des purifications successives, elle rend compte de toutes les inégalités physiques et intellectuelles, de toutes les iniquités sociales, de toutes les injustices abominables du destin. »

Jusqu'ici, c'est parfait. C'est ce que nous affirmons tous. Voyons maintenant les restrictions :

« Mais la qualité d'une croyance n'en atteste pas la vérité. Bien qu'elle soit la religion de six cent millions d'hommes, la plus proche des mystérieuses origines, la seule qui ne soit pas odieuse et la moins absurde de toutes, il lui faudra faire ce que ne firent pas les autres : nous apporter d'irrécusables témoignages ; et ce qu'elle nous a donné jusqu'ici n'est que la première ombre d'un commencement de preuve. »

Sans doute, pour passer du domaine de la philosophie dans celui de la science, une doctrine doit fournir des preuves indubitables de

sa réalité, mais celles-ci ne font pas autant défaut que semble le croire le brillant écrivain cité plus haut.

Nous avons déjà un dossier compact de documents intéressants ; les uns relatifs aux souvenirs des vies antérieures, les autres annonçant des réincarnations futures, qui eurent lieu exactement dans les conditions prédites, et même quelques expériences concernant la revivification de souvenirs terrestres d'un passé lointain, ouvrant la voie à la méthode expérimentale proprement dite.

Ces documents auront besoin d'être passés au crible de la plus sévère cririque, non seulement pour que leur authenticité ne fasse pas l'ombre d'un doute, ce qui est élémentaire, mais surtout pour qu'on ne puisse pas les interpréter autrement que par le réveil d'impressions enregistrées dans ces vies antérieures dont elles doivent servir de preuve.

Le problème est ardu, mais non insoluble. Il ne suffit pas, en effet, qu'un individu puisse reconnaître et décrire les particularités d'un lieu dans lequel il n'est jamais venu depuis sa naissance actuelle, pour que ce phénomène démontre qu'il a dû y vivre dans une existence passée. Même le sentiment qu'il aurait de s'y être trouvé jadis n'est pas non plus une preuve sans réplique, car nous possédons une certaine quantité de récits qui nous font assister à la vision à distance pendant le sommeil, de sorte qu'il est possible d'interpréter cette reconnaissance par un souvenir, non d'une existence passée, mais d'une clairvoyance actuelle, celle-ci étant souvent très détaillée, et le sujet ayant conscience d'être transporté sur les lieux qu'il voit pour la première fois. Il peut donc arriver que le souvenir de cet exode nocturne ne soit pas conservé au réveil et qu'il ne reparaisse qu'au moment où le sujet voit physiquement la ville ou le paysage qu'il a perçu d'une manière anormale. Comme la mémoire de la vision extra-sensorielle est perdue, le voyant s'imaginera avoir vécu là jadis, et il se trompera.

On trouve de nombreux exemples de la vue à distance, en rêve, dans l'ouvrage bien connu de mon ami Camille Flammarion : L'*Inconnu et les problèmes psychiques*. Ainsi à la page 455, M. Conil a vu le Havre en rêve, avant d'y être allé, et en a parfaitement « *reconnu* les quais et les rues lorsqu'il les a visités pour la première fois. » Que le *souvenir d'avoir rêvé* ait disparu, bien que le contenu du rêve soit resté dans la mémoire latente, et M. Conil en recon-

naissant les rues et les quais, certain de s'y être jamais rendu de son vivant, aurait pu s'imaginer qu'il y était venu dans une vie antérieure. (1)

Cette sorte particulière de cryptomnésie peut aussi être suscitée par les souvenirs oubliés de tableaux ou de gravures dont l'aspect de paysage ou des monuments nouveaux amène des réminiscences vagues dans l'esprit, avec le sentiment du déjà vu. Cette merveilleuse conservation du passé peut donc parfois nous illusionner et nous oblige à beaucoup de circonspection avant de nous prononcer sur l'origine réelle de ces souvenirs.

Une seconde source d'erreur peut se rencontrer dans les phénomènes de *paramnésie*, autrement dit de fausse reconnaissance. Voici, d'après M. Ribot, (2) en quoi ils consistent :

Wigan, dans son livre bien connu sur la « dualité de l'esprit », rapporte que, pendant qu'il assistait au service funèbre de la princesse Charlotte, dans la chapelle de Windsor, il eut tout à coup le sentiment d'avoir été autrefois témoin du même spectacle. L'illusion ne fut que fugitive ; nous en verrons de plus durables. Lewes rapproche avec raison ce phénomène de quelques autres plus fréquents. Il arrive que dans un pays étranger le détour brusque d'un sentier ou d'une rivière nous met en face de quelque paysage qu'il nous semble avoir autrefois contemplé. Introduit pour la première fois près d'une personne, on *sent* qu'on l'a déjà vue. En lisant dans un livre des pensées nouvelles, on sent qu'elles ont été présentes à l'esprit antérieurement (3).

Selon nous, cette illusion s'explique assez facilement. L'impression reçue évoque dans notre passé des impressions analogues, vagues, confuses, à peine entrevues, mais, qui suffisent à faire croire que l'état nouveau est une répétition. Il y a un fond de ressemblance rapidement senti entre deux états de conscience qui pousse à les identifier. C'est une erreur ; mais elle n'est que partielle, parce qu'il y a en effet dans notre passé quelque chose qui ressemble à une première expérience.

C'est là une forme fruste du phénomène, compréhensible, mais M. Ribot admet lui-même qu'elle ne couvre pas tous les cas, car il continue ainsi :

(1) Comparer également, p. 518, le cas d'un ecclésiastique qui voit en rêve très exactement un endroit inconnu : la place de Saint-Maixent et une pharmacie qui s'y trouve. Un autre prêtre, p. 519. M Berthelay, vit d'avance en dormant le pays de Saint-Paul-en-Jarret, qu'il ne devait visiter qu'un an plus tard, et bien d'autres lieux ignorés dont il put faire des croquis, tellement la vue subconsciente fut parfaite.

(2) Les maladies de la Mémoire, p 150 et sq.

(3) Lewes. *Problems of Life and Mind*, 3e série p. 129.

Si cette explication peut suffire pour des cas très simples, en voici d'autres où elle n'est guère admissible.

Un malade, dit Sander, en apprenant la mort d'une personne qu'il connaissait, fut saisi d'une terreur indéfinissable, parce qu'il lui sembla qu'il avait déjà ressenti cette impression. « Je sentais que déjà auparavant, étant déjà couché ici, dans ce même lit, X... était venu et m'avait dit : « Muller est mort. » Je répondis : « Muller est mort il y a quelque temps, il n'a pu mourir deux fois. » (1).

Le Dr Arnold Pick a rapporté le cas de fausse mémoire le plus complet que je connaisse : ce désordre se présente sous une forme presque chronique. Un homme instruit raisonnant assez bien sur sa maladie et qui en donne une description écrite, fut pris vers l'âge de 32 ans d'un état mental particulier. S'il assistait à une fête, s'il visitait quelque endroit, s'il faisait quelque rencontre, cet événement, avec toutes ses circonstances lui paraissait si familier qu'il se sentait sûr d'avoir éprouvé déjà les mêmes impressions, étant entouré précisément des mêmes personnes ou des mêmes objets, avec le même ciel, le même temps, etc. Faisait-il quelque nouveau travail, il lui semblait l'avoir déjà fait et dans les mêmes conditions. Ce sentiment se produisait parfois le jour même, au bout de quelques minutes ou de quelques heures, parfois le jour suivant seulement, mais avec la même clarté. (2)

Dans le livre déjà cité de Camille Flammarion, p. 527, un M. Charpentier écrit aussi : « Souvent il m'est arrivé de me trouver dans une situation quelconque, aussi banale que possible, dont j'avais eu l'exacte sensation un temps indéterminé auparavant. »

La méthode scientifique nous faisant un devoir de recourir d'abord aux causes connues, il n'est pas interdit d'imaginer que peut-être cette fausse mémoire serait le résultat d'une disposition spéciale de l'individu à la prémonition, qui lui ferait savoir à l'avance ce qui aura lieu, mais dont le moi ne retrouverait le souvenir qu'au moment même où l'événement se réalise. Cette hypothèse n'a rien de trop extraordinaire si l'on observe que la prévision d'incidents très vulgaires est fréquente dans le rêve. Ce qui donne dans ce cas au phénomène son caractère spécial d'étrangeté, c'est que le rappel du souvenir n'aurait lieu qu'au moment même et sans savoir que c'est pendant le sommeil qu'il s'est présenté d'abord, car il ne saurait s'agir ici, en aucune manière, de réveils de sensations d'une vie antérieure, puisque ce sont des personnages actuels qui semblent répéter deux fois la même action contemporaine.

(1) Sander, *Archiv für Psychiatrie*, 1873, IV.
(2) *Arch. f. Psych.* 1876. VI. 2.

M. Ribot avoue en ces termes la difficulté du problème :

Il y a dans ce phénomène de fausse mémoire une anomalie du mécanisme mental qui nous échappe, qu'il est difficile de comprendre à l'état sain. Le malade, même s'il était bon observateur, ne pourrait l'analyser qu'en cessant d'être dupe. Il me paraît cependant ressortir de ces exemples, d'abord que l'impression reçue se reproduit sous forme d'image (en termes physiologiques, il y a répétition du processus cérébral primitif). Ce phénomène n'a rien que d'ordinaire ; c'est ce qui a lieu pour tout souvenir qui n'est pas causé par la présence actuelle de son objet. Toute la difficulté est de savoir pourquoi cette image qui naît une minute, une heure, un jour après l'état réel, donne à celui-ci le caractère d'une répétition.

Voici l'explication qu'il propose :

L'image ainsi formée est très intense, de *nature hallucinatoire*, elle s'impose comme une réalité parce que rien ne rectifie cette illusion. Par suite, l'impression réelle se trouve rejetée au second plan, avec le caractère effacé des souvenirs : elle est localisée dans le passé, à tort si l'on considère les faits objectivement, avec raison si on les considère subjectivement. Cet état hallucinatoire, en effet, quoique très-vif, n'efface pas l'impression réelle, mais comme il s'en détache, comme il a été produit par elle après coup, il doit apparaître comme une seconde expérience. Il prend la place de l'impression réelle, il paraît plus récent, et il l'est en fait. Pour nous qui jugeons du dehors et d'après ce qui s'est passé extérieurement, il est faux que l'impression ait été reçue deux fois. Pour le malade qui juge d'après les données de sa conscience, il est vrai que l'impression a été reçue deux fois, et dans ces limites, son affirmation est incontestable.

L'explication de M. Ribot suppose que la fausse mémoire est liée presque toujours à un désordre mental, alors que la supposition d'une prémonition clairvoyante se réveillant au moment où elle s'accomplit, paraît plus générale. Quoi qu'il en soit, je n'ai signalé ce phénomène que pour étudier la question sous toutes ses faces, car cette explication s'appliquerait difficilement à l'ensemble des cas de réminiscences où l'individu a conscience d'avoir été mêlé à des événements du passé qui diffèrent complètement de ceux qui s'accomplissent actuellement.

Les souvenirs ou les tableaux qui se présentent à l'esprit fortuitement et qui sont des représentations d'une réalité encore inconnue du sujet, posent un point d'interrogation si formidable aux matérialistes, que certains sont allés jusqu'à y voir une transmission héréditaire, alors que nous savons bien que les souvenirs individuels

ne se transmettent pas par la génération, comme le somatisme physiologique.

M. de Varigny, dans une ancienne chronique du *Temps*, a fait appel à une prétendue mémoire ancestrale dont la paternité remonte au Dr Letourneau, lequel présenta à la Société d'Anthropologie un mémoire sur les *Rêves Ancestraux*.

Inutile de faire observer combien, *au point de vue matérialiste*, cette pseudo-explication est invraisemblable. Si, réellement, nous ne sommes uniquement, au moment de la fécondation, qu'une cellule d'un dixième de millimètre, toutes les particules solides qui viennent s'y adjoindre ensuite sont empruntées à la mère et par celle-ci au milieu extérieur. Comment concevoir alors une mémoire dans cet amas instable de cellules dont toutes les parties sont neuves et n'ont pas appartenu aux ancêtres ?

Gratiolet rapporte qu'ayant présenté à un petit chien un vieux morceau de peau de loup, usé jusqu'au cuir, ce morceau, par son odeur, pourtant bien affaiblie, jetait le chien dans des convulsions d'épouvante. Ce dernier, cependant, n'avait jamais vu de loup. Faites passer sous le nez d'un cheval né en Europe la litière qui a servi à un lion ou à un tigre : le cheval est terrifié et pourtant il n'a jamais vu ou entendu de lion. Dire qu'il s'agit d'une « habitude héréditaire » ne signifie rigoureusement rien du tout, les éléments du corps actuel des chiens et chevaux de notre pays ne connaissant pas de lion.

Si l'animal se réincarne, s'il possède un périsprit, l'on peut imaginer que c'est dans le corps fluidique que se sont incorporées et conservées les sensations du passé et le réveil de souvenirs antérieurs à la vie présente devient possible, alors qu'il est absurde dans l'hypothèse que l'animal n'est qu'un composé physico-chimique.

Citons deux exemples de visions à l'*état de veille* de pays que l'auteur n'a reconnus que plus tard. Ces cas ont été relatés à la *Society for psychical Research* en 1895, par M. W.-S. Lach Szyrma, de St-Pierre en Cornouailles :

Pendant la première jeunesse, écrit-il, j'avais deux rêves à l'état de veille très-marqués : ils me sont revenus des centaines de fois. L'un d'eux représentait un grand village avec une rivière et un petit pont, et une église ; une route s'en va vers le nord et, à l'est se trouve un parc. Or, tandis que j'étais étudiant à Oxford, ma mère me fit aller à Addenbury,

où ma famille a vécu à plusieurs reprises depuis 1800, et où ma mère avait passé son enfance. Je reconnus aussitôt le village de mes rêves.

L'autre représentait un grand village auprès de la mer, avec une colline très-raide dans laquelle sont taillées des marches. Les maisons sont étayées sur des terrasses, avec des terrains boisés par derrière. C'est en juillet 1889, que je vis Clovelly pour la première fois, où mes ancêtres maternels avaient longtemps vécu. Et Clovelly se trouve être mon second village de rêve.

M. de Varigny ajoute :

Le problème est de solution difficile. En tous cas, l'hypothèse formulée par Letourneau et présentée par Laycok mérite examen. Le sage qui affirme peu de choses en nie moins encore ; il répond : « peut-être », et met la question à l'étude.

Fort bien ; mais pourquoi n'envisager qu'une hypothèse explicative et choisir parmi toutes celles qui sont présumées pouvoir servir, celle qui est le plus invraisemblable ? Tout simplement, peut-être, parce qu'elle revêt un aspect pseudo-scientifique, et qu'elle détourne l'attention de la voie véritable dans laquelle il faudrait s'engager pour trouver la solution.

Dans leur phobie concernant le spiritualisme, beaucoup d'incrédules préfèrent se payer de mots aussi sonores que creux, plutôt que de reconnaître loyalement que certains phénomènes sont des démonstrations évidentes de l'existence en nous d'un principe différent de la matière. Les tableaux vus par ce jeune homme, reproductions de la réalité, sont des faits *psychologiques* et jamais l'hérédité normale n'a présenté d'exemple de transmissions de cette nature. Tout au plus peut-on noter des *tendances* chez les descendants à hériter des sentiments et des passions des progéniteurs, mais jamais de leurs souvenirs, c'est-à-dire de ce qui était réellement et psychiquement individuel.

Les raisons dont se sont servis certains médecins pour montrer que la psychologie morbide serait héréditaire sont fort sujettes à caution, car elles préjugent la question qu'il s'agit de résoudre, en supposant, par exemple, qu'une hallucination est nécessairement un symptôme de folie. Les faits recueillis par la *Société Anglaise de Recherches psychiques* ont établi maintenant que l'hallucination peut être compatible avec une parfaite santé et que, souvent, le personnage vu possède une réalité objective.

M. Ribot, dans son travail sur l'Hérédité, écrit :

Abercombie cite un cas d'hallucination héréditaire, la raison restant intacte. « J'ai connu, dit-il, un homme qui a été assiégé toute sa vie par des hallucinations. Cette disposition est telle que, s'il rencontre un ami dans la rue, il ne sait d'abord s'il voit une personne véritable ou un fantôme. Avec beaucoup d'attention il peut constater une différence entre eux. En général, il corrige les impressions visuelles en touchant, ou en coutant le bruit des pas. Cet homme est dans la force de l'âge, *sain d'esprit*, d'une bonne santé et engagé dans les affaires. Une autre personne de la famille a eu la même affection, mais à un degré moindre.

Evidemment, nous manquons ici de détails suffisants pour nous prononcer avec certitude sur le cas de cet individu.

Les personnages vus étaient-ils tous imaginaires ? Cette question ne se présente même pas à l'idée de M. Ribot, tandis que nous qui connaissons des médiums voyants, c'est-à-dire des individus, hommes ou femmes, qui décrivent avec exactitude des êtres invisibles qui leur sont inconnus, mais que l'on peut identifier comme ayant jadis vécu sur la terre, nous pourrons nous demander s'il ne s'agissait pas d'une faculté de vision hyperphysique, puisque celle-ci est possible.

Le cas suivant, emprunté par M. Ribot à Brierre de Boismont, se rapproche encore davantage de ce que nous pouvons observer assez fréquemment dans les récits de la S. P. R. (1)

Un jeune homme de dix-huit ans, ni anthousiaste, ni superstitieux, ni romanesque, habitait Ramsgate. En entrant le soir par hasard dans une église de village, il fut frappé de terreur en voyant le spectre de sa mèr morte quelques mois auparavant. Ayant eu plusieurs fois la même apparition, il se sentit malade et revint à Paris, où son père habitait. Il n'osa lui parler de cette apparition.

Obligé de coucher dans la chambre de son père, il fut surpris de voir que, contrairement à ses habitudes, celui-ci tenait toujours une lampe allumée pendant la nuit. Comme cette lumière importune empêchait le fils de dormir, il voulut l'éteindre un soir. Son père, très agité, lui ordonna de la rallumer.

Enfin, le jeune homme alla, à quinze lieues de Paris, visiter son jeune frère qui était en pension dans une petite ville.

---

(1) Voir dans mon ouvrage : *Les Apparitions matérialisées des Vivants des Morts*, Tome I. au chapitre IV, *Apparitions multiples ou collectives de fantômes de vivants* et dans le tome II, p. 94 : Les Apparitions des morts vues successivement par plusieurs témoins, et page 109, les fantômes vus collectivement par plusieurs personnes et même par des animaux.

Il était à peine entré, que le fils du maître d'école lui dit : « Votre frère a-t-il jamais donné des preuves de folie? Il est descendu la nuit dernière, en chemise, hors de lui, déclarant qu'il avait vu l'esprit de sa mère. »

« Ce fait n'est explicable, dit M Ribot, qu'en admettant que les deux fils tenaient de leur père une tendance à l'hallucination, que le vif chagrin que tous trois avaient éprouvé, déterminait dans le même sens. » Pardon, il est une autre hypothèse, — fortement appuyée par des preuves objectives, telles que la photographie par exemple, — qui permet de supposer que la vision était réelle et produite par l'âme survivante de la mère. Mais l'auteur n'a même pas entrevu cette possibilité, tellement il est saturé de matérialisme, même à son insu ! Ceci est si vrai, qu'il attribue également à l'hallucination toutes les visions de Mme Hauffe, la célèbre voyante de Prévorst, sans tenir compte des preuves nombreuses qui ont été données par elle de la réalité de ces apparitions.

Ces exemples nous montrent combien nos études spirites sont utiles pour rectifier les théories scientifiques qui ont cours dans le monde savant. C'est pourquoi nous avons le devoir absolu de vérifier les faits avec la plus grande rigueur et de n'accepter comme des preuves que ceux qui sont réellement inexplicables par toute autre hypothèse que la nôtre.

La doctrines des vies successives a une importance capitale, non seulement au point de vue philosophique, mais en ce qu'elle établira irrécusablement l'immortalité, lorsqu'elle sera démontrée certaine. En effet, si l'on peut ergoter sur la valeur des communications qui ne démontreraient tout au plus que la survie, il deviendrait impossible de contester la pérennité du principe pensant, s'il est établi qu'il est mort des milliers de fois à la vie terrestre et que ces désincarnations, loin de le détruire, lui ont permis au contraire de se développer de plus en plus, depuis les formes les plus inférieures de l'être jusqu'aux sommets de la spiritualité. Alors il apparaît réellement indestructible et de splendides perspectives s'ouvrent devant lui pour un perfectionnement sans limite.

Gabriel DELANNE.

Un nouvel exploit du Magnétisme

Nos lecteurs connaissent, pour la plupart depuis longtemps, les expériences des magnétiseurs, du baron de Reichenbach, celles de M. de Rochas, du Dr Ochorowicz, etc., et ils savent combien il est important pour les spirites d'étudier les lois du rayonnement humain, puisque c'est grâce à lui que les Esprits peuvent agir sur les médiums.

On n'ignore pas non plus que les savants « officiels » refusent toujours d'admettre l'existence du fluide magnétique humain, attribuant à la suggestion tous les phénomènes de l'hypnose. En vain des expériences précises furent faites par M. Gravier et M. Fabre sur des plantes et des microbes pour démontrer que la main humaine exerçait une influence sur



Face palmaire de la main

(1er février 4e jour de l'expérience)

des corps vivants non suggestibles. M. le Dr Gaston Durville avait répété avec succès ces expériences sur des préparations microbiennes, sans que l'on apportât attention à ces démonstrations si probantes.

Il fallut le bruit fait autour des momifications obtenues par Mme X, de Bordeaux, pour que certains médecins s'intéressassent à cette question. C'est alors que M. le Docteur Soquet envoya à M. le Dr Gaston Durville, une main enlevée au cadavre d'un individu mort asphixié, afin de savoir si l'on pourrait empêcher la putréfaction de se produire, en magnétisant seulement cette main. L'expérience était difficile à réussir, parce que cette main, très-volumineuse, avait séjourné pendant trois semaines dans l'appareil frigorifique et l'on sait que la viande conservée par le froid se putréfie très vite, aussitôt qu'on la ramène à la température ordinaire. Une autre condition déplorable, c'est que l'on a observé que chez les asphyxiés la putréfaction apparait vite et marche rapidement.



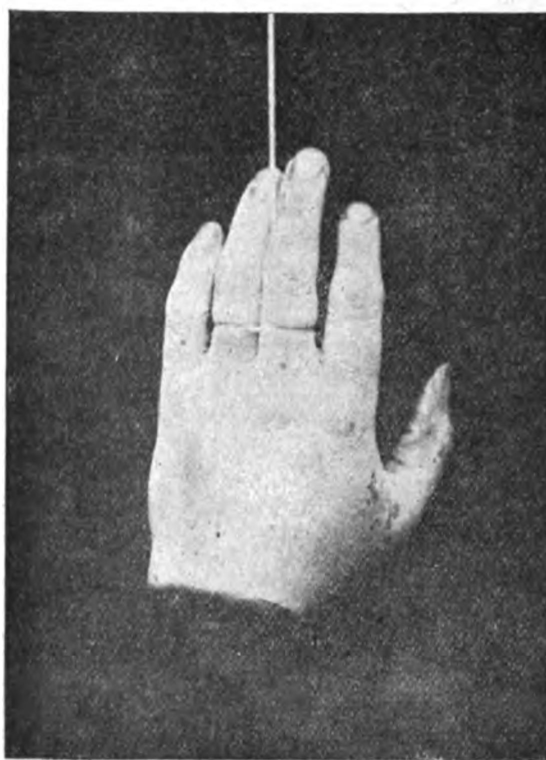
Face palmaire de la main

(22 février-25e jour de l'expérience)

On conçoit que ces difficultés auraient découragé quelqu'un de moins entreprenant que le Dr Durville ; mais avec le concours de M. Piot et de Mme Raynaud, il entreprit d'empêcher la décomposition de se produire et il y réussit parfaitement, comme le prouvent les photographies reprodui-

tes ici, que nous devons à son obligeance de pouvoir présenter à nos lecteurs.

On n'eut recours à aucunes manipulations spéciales. La main fut placée tout simplement sur une feuille de papier sur la table du laboratoire. L'objet fut magnétisé par des *impositions* et des *passes*, pendant environ trois quarts d'heure, par chacun des opérateurs. A partir du 6e jour, constatant que la main *restait sans la moindre odeur*, la durée des séances diminua, comme leur nombre, et se réduisit en tout quotidiement à une heure.



Face dorsale de la main

(1er février-4e jour de l'expérience)

Maintenant, elle est presque tout à fait momifiée et a pu être exposée au *Congrès de psychologie expérimentale*. Des médecins ont bien voulu suivre jour par jour ces expériences et certifier la réalité du phénomène. On trouvera leurs attestations dans *Le Journal du Magnétisme et du Psychisme expérimental* que dirige notre confrère.

Nous pensons qu'il est difficile, en face de semblables actions, de nier l'action du fluide magnétique puisque cette main qui, normalement, aurait dû se putréfier et se décomposer, s'est desséchée, momifiée et parfaitement conservée. Si le fluide magnétique exerce une pareille action, il peut



Face dorsale de la main

(22 février-25e jour de l'expérience)

donc détruire aussi les germes nocifs dans le corps humain, donc le magnétisme curatif est une réalité indiscutable, ce dont ceux qui connaissent la question se doutaient un peu. A quand le *mea culpa* des « officiels » ?

Louis AUDAIS.

La Mort

par Maurice Mæterlinck

M. Maurice Mætertinck vient de faire paraître un livre sur « *La Mort* (1) », livre qui, en passant, touche au Spiritisme et qui nous offre le grand intérêt de nous montrer comment l'énigme de la mort et le problème de notre destinée apparaissent au grand penseur.

(1) Eugène Fasquelle éditeur, 1913.

Pour lui, c'est plutôt l'occasion d'nne dissertation philosophique que la recherche d'une solution ; il ne semble pas frappé par la valeur positive de l'expérience spirite, valeur énorme même au point de vue philosophique. Le livre débute par un aperçu très positif du peu de valeur de nos derniers moments ; pour un peu, il inciterait le médecin à nous donner le coup de pouce avant l'heure décisive, c'est ce qu'il appellerait une pitié audacieuse. et il ne paraît pas avoir envisagé le nombre des héritiers qu'il inciterait ainsi à une pitié hâtive.

Ce n'est pas l'arrivée de la mort, c'est le départ de la vie qui nous épouvante ; l'auteur entend, par là, que l'effroi nous vient surtout de l'inconnu que les religions ont semé de terreurs, inconnu tellement difficile à pénétrer que le génie de Pascal est venu s'y perdre et qu'il s'est effondré dans cet argument misérable : — Puisqu'il faut parier croix ou pile, parions, à tout hasard, dans le sens le moins dangereux pour nous. Heureusement il y a une autre façon d'envisager le problème : ce que Dieu a mis en nous de meilleur, c'est notre intelligence, et il ne peut exiger de nous de croire ce que notre intelligence condamne.

Mæterlinck paraît tenir au raisonnement philosophique beaucoup plus qu'aux faits tangibles ; et, même, dès qu'il tient un fait tangible, il se sert du raisonnement métaphysique pour le démolir. Les hypothèses qu'il examine sont celles de l'anéantissement total qu'il juge impossible ; celle de la survivance avec notre conscience actuelle, dont il fait assez bon marché ; et celle de la survivance sans conscience ou avec une conscience autre que celle qui nous constitue actuellement. il n'admet rien en dehors de ces quatre hypothèses ; il nous semble cependant qu'il y en a au moins une qui peut se dédoubler. La conscience, dans l'au-delà, peut devenir autre, sans qu'il y ait discontinuité du sens que nous avons de notre propre personnalité, et cette hypothèse ne semble pas avoir été entrevue par l'auteur, qui emploie tout son talent en un long plaidoyer tendant à nous consoler de la perte de notre conscience terrestre ; il méprise l'infirmité du moi actuel, il nous en promet un beaucoup meilleur, avec un oubli total de l'ancien. Ceci, c'est la mort du *Moi*, que nous avons tant à cœur de conserver. Il compare la transformation qui nous attend, à celle qu'éprouverait un aveugle, en même temps paralytique et sourd, dont l'intelligence, par conséquent, s'ignorerait elle-même, et qui entrerait dans l'éternité sans y emporter les souvenirs de son grabat, de ses ténèbres et de son silence.

Nous répondrons que rien ne nous permet de supposer une transition aussi brusque ; que l'aveugle ouvre les yeux peu à peu, pour entrer doucement dans le monde de la lumière et que s'il en arrive, ensuite ; à perdre complètement le souvenir de son état précédent, il aura le sentiment d'une transformation complète, sans avoir perdu un seul instant la continuité du moi.

Nous faisons, nous-mêmes, cette expérience au cours de notre existence ; il nous importe peu de savoir si nous avons conservé quelque souvenir de notre état de conscience, lorsque nous étions couchés dans notre berceau, mais la transition n'a pas été brusque et nous n'avons rien perdu du sentiment de notre moi.

Mæterlinck s'effraie à la pensée d'une éternité où nous serions enfermés dans notre infime conscience terrestre. — Mais il ne peut être question de cela, la nature ne connaît pas d'états qui ne tendent au progrès. — L'immortalité ne traîne pas derrière nous le boulet de forçat auquel, sur cette terre, nous somme rivés ; c'est pourtant cette conséquence que Mæterlinck oppose à notre désir de survie consciente. Et, même, il nous demande qui n'accueillerait avec confiance l'idée de s'endormir dans la certitude de se réveiller, au bout d'une centaine d'années, avec son corps intact, même à la condition d'avoir perdu tout souvenir de sa vie antérieure. Grand merci !. . c'est un suicide qu'on nous propose et si je devais l'accepter, sans autre certitude que la reprise d'une vie semblable, je préférerais ne pas me réveiller. Et c'est justement ce que Mæterlinck ajoute, d'après Schopenhauer : — Une fois endormi, qu'importe qu'on oublie de vous réveiller. Comme on le voit, tout cela tend à supprimer la crainte de la mort et nullement à faire avancer la solution du problème.

Dans l'argumentation métaphysique nous relevons une singulière pétition de principe. — Notre pensée, dit l'auteur, ne fait qu'organiser ce qui lui est fourni par nos sens... lorsqu'elle n'aura plus de corps, qu'emportera-t-elle dans l'infini pour s'y reconnaître, elle qui né se connaissait que grâce à ce corps. — Singulière affirmation doctrinale, de la part d'un homme qui connaît les doctrines Spirite et Thésophiques. L'âme aura toujours un corps.

Mæterlinck expédie en quelques pages l'hypothèse théosophique qui repose sur des bases bien fragiles, mais il s'étend longuement sur l'hypothèse spirite et il fait un excellent résumé des expériences les plus sérieuses ; il insiste même sur l'étendue et la perfection des précautions prises, qui donnent aux faits une certitude absolue. Mais pour se libérer des faits il exerce sa critique, non contre les

faits, mais contre les apparences que ces faits donneraient aux esprits qui les produisent. C'est-à-dire qu'il ne tient pas compte des obstacles, des intermédiaires, par où doivent passer les communications, des états somnambuliques, des exigences des expérimentateurs ; il juge souverainement les êtres de l'au-delà comme si les résultats obtenus, à travers tant d'obstacles et tant d'exigences, représentaient la manifestation normale des êtres de l'au-delà, l'expression réeile de leur état de conscience telle qu'elle subsisterait éternellement dans l'au-delà. Ainsi les infimes détails, qui ont été demandés comme preuve d'identité, sont interprétés comme un indice de la futilité des états d'âme des désincarnés. Ceci montre que la mentalité philosophique aurait quelque peine à rester sur la terre ferme des recherches expérimentales. C'est ainsi que, dans les travaux de Myers, Hodgson... etc, à la Société des Recherches Psychiques, Mæterlinck déplore comme long et fastidieux le défilé des petites réminiscences qui remplissent des pages et des pages ; il ne voit pas les déductions qu'il en faut tirer, mais il critique l'attitude des communicants des hauteurs de son point de vue philosophique ; les esprits devraient immédiatement nous expliquer les grands mystères de l'autre vie.

Voilà ce que j'appelle quitter le plan terrestre, et je songe à l'aveugle qui était en même temps sourd-muet et paralytique et que Mæterlinck imaginait tout à l'heure ; il veut maintenant qu'on lui dise d'un mot ce que seront, pour lui, le son et la lumière, il est bien exigeant !

Et puis toujours l'affirmation qu'il est nécessaire d'épuiser toutes les suppositions avant d'affirmer quelque chose au-delà du plan terrestre ! A ce compte-là, il ne serait pas possible à la science de recourir aux forces cosmiques, dont nous ignorons tout, sauf leur manifestation ; attribuons la lumière au charbon de terre ou à la mèche de lampe, comme cela, nous ne quitterons pas le plan terrestre. Ce sera absolument la même chose, car, pour ne pas sortir de notre monde, on attribue aux médiums des facultés qui n'ont plus rien d'humain. Ou bien, parce qu'il n'y a aucune différence spécifique entre les facultés mises en œuvre par les médiums et par les esprits, on veut attribuer au médium des connaissances qui ne peuvent s'expliquer par les facultés terrestres. Entre ces deux manifestations, il y a autre chose que des différences de degré ou d'étendue, il y a des différences de contenu ; or, si c'était toujours le médium qui puisait ses renseignements dans la conscience des vivants, il arriverait forcément que ces derniers donneraient des

manifestations bien plus nettes et plus intenses et c'est le contraire qui a lieu, les manifestations de vivants sont plus pâles et plus confuses que celles qui paraissent dues à une intervention occulte.

Mæterlinck pense qu'une bonne preuve serait que ni médiums ni témoins n'eussent jamais connu l'existence de celui dont le mort révèle le passé ; mais nous savons que de telles preuves existent et que l'imagination des sceptiques y trouve toujours réponse. Cependant, il le reconnaît, les explications ainsi étendues barreraient toutes les routes aux esprits qui voudraient se manifester par cette manière. Mais aussi, demande-t-il, pourquoi les esprits choisissent-ils cette manière ?... Pourquoi se cantonnent-ils dans l'étroite bande de terrain que la mémoire occupe aux confins des mondes ? — Est-ce là ce qu'on trouve quand on baigne à même l'infini ?

Ah... l'infini !..., mais puisqu'il faut épuiser toutes les explications avant de quitter le plan où nous sommes, nous pouvons bien supposer que les communicants ne sont pas des revenants ; ils n'ont pas encore quitté le plan terrestre, ce sont des restants. D'ailleurs fussent-ils omniscients, est-il permis de dire que ce serait chez eux, de l'autre côté de la tombe, qu'ils trouveraient le signe capable de nous convaincre ? Allons donc... quelle que soit la splendeur de la révélation celle qu'admettrait Bergson serait ridiculisée par Le Dantec, et vice-versa.

L'auteur consacre quelques pages intéressantes aux correspondances croisées et aux réincarnations. Les sujets, quoiqu'ignorant tout du spiritisme, se conforment strictement aux hypothèses des réincarnations, seulement il voudrait qu'on ne puisse imaginer aucune transmission de pensée avec quoi que ce soit existant dans le monde, et même avec la mémoire atavique ; ainsi le médium garderait, selon lui, le souvenir des événements qui se rapportent à l'enfance d'un ascendant qu'il n'aurait jamais vu. Voilà ce qu'il appelle avoir épuisé toutes les possibilités de l'inconnu terrestre.

Nous dirons, nous : — Que si les magnétiseurs produisent d'abord de pareils réveils de souvenir, ils seront faciles à contrôler. Mais ce qu'on peut dire de mieux en faveur de la réincarnation, c'est encore ce passage de Mæterlinck que nous citons : — « Il n'y eut jamais « croyance plus belle, plus juste, plus pure, plus morale, plus fé- « conde, plus consolante et, jusqu'à un certain point plus vraisem- « blable que la leur. »..... Et plus loin : — « La seule qui ne soit « pas odieuse et la moins absurde de toutes »

Mais nous retombons, ensuite, dans la métaphysique et dans le vide des considérations sur l'infini. C'est en analysant la conscience de l'Univers que Mæterlinck tire ses déductions par rapport à notre conscience personnelle ; étrange contradiction d'un homme qui, sur le terrain expérimental du Spiritisme, ne trouve jamais les faits assez concluants pour en tirer la moindre conclusion, même provisoire, et qui se console dans les déductions illusoires que vont lui prêter les champs de l'Infini. Il me paraît bien plus prudent de limiter l'observation à la petite tranche du mystère qui s'aperçoit sous nos latitudes psychiques; là, du moins, si nous portons un jugement, c'est sur des choses qui nous sont accessibles.

L. CHEVREUIL.

Ayant terminé cette analyse, j'en trouve une dans le journal *Le Matin*, sur ce même ouvrage de Mæterlinck. Cela m'autorise à faire une remarque : ce qu'il y a d'invincible, dans le livre susdit, c'est l'exposé des faits du néo-spiritisme, d'après les travaux de la S. F. P. R., et l'absolue certitude que leur donne le contrôle des Myers, Hodgson, Oliver Lodge... etc... Or, sur ce point, le critique du *Matin* fait un reproche à Mæterlinck d'avoir poussé trop loin le respect du témoignage humain. Et le critique donne son avis : « On pourrait penser aussi, dit-il, qu'il y « a encore des hommes aujourd'hui, dans notre Europe civilisée, « dont l'intelligence est demeurée tout proche de celle de l'homme « des cavernes et des tribus australiennes. Si l'on trouve des hommes « de haute culture, des savants d'Académies, parmi ces croyants « incapables d'une attitude critique en face de certains problèmes, « cela voudra dire seulement qu'il y a bien peu d'esprits cohérents « et homogènes. »

Pauvre Mæterlinck qui ne s'est pas aperçu que Myers et O. Lodge étaient incapables de conserver une attitude critique devant les phénomènes ! et heureux « *Matin* » qui a des collaborateurs de cette envergure !

L. C.

Les nouvelles tendances scientifiques

Pendant le courant du siècle dernier beaucoup de savants, éblouis par les énormes progrès des sciences naturelles, croyaient que les théories auxquelles on était parvenu avaient un caractère absolu,

que l'univers entier n'était qu'un gigantesque mécanisme régi par les lois invariables de la mécanique et que l'atome matériel, insécable, constituait le fondement de toute réalité. Mais la nature nous donne à chaque instant des leçons de modestie. Les découvertes inaugurées par Crookes dans ses études sur les gaz raréfiés, puis les rayons X et les propriétés radio-actives de la matière ont prouvé qu'il n'y a pas de *dogme* scientifique, mais seulement des vues de l'esprit, qui sont obligées de se modifier chaque fois que des faits nous contraignent à élargir et à modifier les théories qui paraissaient les plus inébranlables.

Tout fait nouveau, lorsqu'il est bien établi, constitue une acquisition d'un prix inestimable pour l'esprit humain; et plus il est inexplicable ou opposé aux données généralement admises, plus il est intéressant pour le vrai savant, puisqu'il montre que de l'inconnu se révèle à notre examen. A ce titre seulement, il est inconcevable que les phénomènes du spiritisme n'aient pas fixé plus tôt l'attention du monde savant, car ils nous placent en présence de modalités de la matière et de l'énergie qui ouvrent des horizons dont il est difficile d'évaluer la profondeur. Pendant les matérialisations, nous sommes aux confins du monde visible, pondérable, et les faits nous obligent à constater la réalité de ces états *fluidiques*, c'est-à-dire supra-gazeux, dont hier encore l'existence n'était pas entrevue par la science officielle.

Dans un remarquable article sur l'*Esprit d'invention*, publié par la *Revue Scientifique* (1), l'éminent chimiste qu'est M. Armand Gautier, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, montre toute l'importance du rôle de l'imagination dans les recherches scientifiques. Il ne veut pas que l'explorateur se laisse emmurer dans les théories établies, qui ne sont toujours et ne peuvent être que relatives, la science n'étant composée que de conceptions appelées à devenir de plus en plus générales, par la nécessité d'y comprendre les découvertes que l'on fait sans cesse. Il est nécessaire de supposer qu'il existe de l'ordre et de l'harmonie dans le Cosmos, car même si ce qui existe n'était que « le rapport nécessaire qui résulte de la nature des choses », ce rapport régulier n'aurait pu se maintenir si tout ne s'enchaînait pas avec une parfaite nécessité. Les

(1) Voir le n° du 7 décembre 1912.

anomalies révèlent donc seulement des rapports insoupçonnés et c'est en cela qu'ils sont si importants. Telle paraît être la pensée de M. Gautier quand il écrit :

Quand Mendeleef remarque une sorte de retour périodique aux mêmes propriétés générales lorsque l'on range les corps simples par ordre croissent de poids atomiques, et qu'après avoir ainsi formé ses tables de familles périodiques, et grâce aux rapprochements qu'il y entrevoit, il ose en déduire l'existence d'éléments encore inconnus qui viendront occuper les vides de sa classification, et lorsqu'éclairé par cette vue générale, il décrit d'avance le gallium ou le germanium, découverts en effet, quelques années après, il se laisse guider par le rapport des choses de la nature, à peu près comme l'avait fait Képler lorsqu'il pensa *qu'il doit exister pour la beauté et l'ordre de la création divine* une relation géométrique simple entre les distances des planètes au soleil et les grandeurs de leurs orbites.

C'est encore par une idée d'harmonie (celle-ci dépourvue entièrement de tout fondement réel autre que celui de la sphéricité de notre planète,) à savoir qu'une terre inconnue devait faire contrepoids aux terres d'Europe et d'Asie de l'autre côté du globe terrestre, que Christophe Colomb fut, dit-on, amené à découvrir le Nouveau-Monde. Mais remarquons bien que ce grand homme ne se borna pas à caresser cette étonnante idée théorique ; il la mit en expérience, et parvint à démontrer l'exactitude de son affirmation, au sujet de l'existence d'un continent inconnu, grâce à son audacieux voyage. (1) C'est ainsi que toutes ces vues ingénieuses, imaginatives, fondées ou non, mais généralement opposées aux théories régnantes, ont provoqué des recherches qui, sans elles, n'eussent pas été tentées et qui sont devenues l'origine des plus mémorables découvertes.

Les manifestations spirites nous mettent en présence de forces inconnues, de phénomènes qui n'ont pas d'analogues dans la science classique ; c'est en cela que consiste leur importance, car non seulement ils *prouvent* que l'énergie qui émane des médiums est protéiforme, mais aussi que la matière des apparitions diffère de celle du corps physique, aussi bien par sa nature que par ses propriétés.La science ne doit pas se laisser arrêter par leur étrangeté, qui est au contraire un indice que l'on se trouve sur un terrain nouveau, tout à fait neuf, celui qui relie la matière aux états supé-

(1) Il y a lieu de penser que, peut-être, c'est surtout l'idée de la sphéricité de la terre qui a conduit Colomb à découvrir l'Amérique, car il croyait bien aboutir aux Indes par l'Ouest, puisque les habitants du Nouveau-Monde ont été appelés les Indiens. (*N. d. l. r.*)

rieurs et qui se trouve aux confins de la pondérabilité. Heureusement que les phénomènes de la radio-activité ouvrent le chemin à la physique classique et bientôt, il faut l'espérer, d'autres savants s'engageront dans la voie que le Dr Ochorowicz parcourt si brillamment avec son sujet Mlle Tonczyk. L'on s'apercevra que les radiations humaines des médiums se rapprochent singulièrement des rayons α. β. γ. du radium, ce que les spirites ont signalé depuis près de dix ans, tout simplement parce qu'ils ne sont pas arrêtés par des idées préconçues sur ce qui est possible ou ne l'est pas.

C'est pourquoi il faut citer encore M. A. Gautier, et l'approuver pleinement, lorsqu'il dit, comme suite à ce qui est rapporté plus haut :

Au contraire, les théories classiques trop absolues, en apparences définitives, en réalité incomplètes et relatives, deviennent rapidement routinières et inhibitrices. Gardons-les tant qu'elles nous aident et ne comportent pas d'exceptions criantes, mais n'en faisons pas des idoles.

Nous avons trop longtemps admis que les atomes sont insécables, que la masse des corps est invariable ; que toutes les combinaisons se font par proportions exactement définies ; que les lois qui président aux actions chimiques sont vraies sous toute pression ; que l'énergie contenue dans les corps ou émise par eux est toujours de nature vibratoire ou ondulatoire ; que la lumière n'a aucune poussée dans l'espace ; *que l'organisme et la vie doivent résider nécessairement et toujours dans une cellule ou un être figuré ;* (1) que seul le plasma vivant est apte à former la matière organique dont il est construit ; *que tous les phénomènes de la vie sont d'ordre chimique, matériel ou dynamique, y compris la pensée et jusqu'au sens moral ;* que les éléments gazéifiés, de l'étoile, jusqu'à la planète, aux plantes et aux animaux qui l'habitent, tout s'est transformé en vertu d'une évolution continue, lente et régulière qui construit et détruit toutes choses ; *que seules existent la matière et l'énergie matérielle...* Ce sont là des théories stériles si on les prend sous leur forme absolue et dogmatique. *La raison ni le sentiment ne les imposent à la science vraie, indépendante de tout parti pris,* à celle qui, appuyée *sur la raison pure et sur l'expérience exacte, mesurable,* se refuse à accepter l'absolu dans le domaine du concret.

C'est parce que dans ce domaine, des esprits éminents ont su s'alléger *du poids des croyances trop affirmatives de leur temps* et s'astreindre à n'accepter que ce qui était contrôlable par les mesures et défini par les conditions précises des phénomènes étudiés, qu'ont été découvertes les lois

(1) C'est nous qui soulignons dans tout le corps de la citation.

de la mécanique, et particulièrement de la mécanique céleste, celle de la transformation de l'énergie, de sa conservation et de son utilisation ; l'analyse spectrale, le monde des ferments, des microbes et des vaccins ; la sérothérapie et la phagocytose ; la radio-activité ; les émanations, les ondes hertziennes et la transmission de la pensée à travers le vide matériel ; la nature dynamique de la masse ; l'état corpusculaire du flux électrique ; la constitution électrique de la lumière ; la complexité des atomes du chimiste, etc.

Aucune de ces grandes découvertes ne procéda logiquement des théories régnantes lorsqu'elles furent réalisées. Ceux qui, à ces époques, ne prirent pour guides que leur froide raison, ont peu contribué à ces grandes inventions de l'esprit humain. Seuls les esprits intuitifs ont ensemencé le champ que les autres ont ensuite labouré et dont ils ont su d'ailleurs retirer les belles et précieuses récoltes dont ils n'avaient pas toujours apporté la graine.

D'autre part, la croyance à l'universalité absolue des lois de la mécanique est battue en brèche par les découvertes relatives aux particules radio-actives lorsqu'elles sont animées de vitesses très grandes, de l'ordre de celle de la lumière, qui parcourt 300.000 kilomètres par seconde. Il est certain maintenant que les lois gouvernantles phénomènes à l'intérieur de l'atome n'ont rien à faire avec les lois de la mécanique. Il nous est complètement interdit de reconnaître à l'atome la faculté d'être représenté seulement avec les notions de la mécanique.

La différence qui existait théoriquement entre la matière et ces états impondérables de la substance que l'on appelle l'éther, a disparu aujourd'hui. Voici la conclusion de M. Gustave Mir dans son étude sur la matière parue dans la *Revue scientifique* (1), qui conclut à l'unité fondamentale de tout ce qui existe.

Si nous nous demandons quelle est la direction générale suivant laquelle ont progressé les recherches de ses dernières années, nous pourrons dire peut-être qu'elles ont fortement effacé la différence entre ce que nous sommes habitués à désigner comme des états de l'éther, et ce que nous nommons matière.

On peut bien signaler comme très probable qu'à l'avenir, il faudra comprendre sous le nom d'atome matériel seulement une place particulière dans l'éther où les états de celui-ci ont acquis d'énormes intensités, qui ne se présentent pas dans l'espace vide habituel. En partant de cette conception extrêmement abstraite de la matière, la théorie physi-

(1) N° du 14 décembre 1912.

que des atomes n'a plus guère à faire avec ce que la philosophie appelle l'atomistique Car cette conception tendrait à regarder l'univers comme formé *par des phénomènes produits dans une seule substance, de nature unique, l'éther universel ou l'espace vide.*

En tout cas, notre pénible travail de sèche abstraction aura été récompensé par un regard sur une admirable et grandiose unité cachée sous le cours des phénomènes naturels, si extrêmement compliqué dans ses détails particuliers.

Quelle magnifique confirmation de ces enseignements des Esprits, donnés il y a soixante ans dans la *Genèse* (1), d'Allan Kardec, lorsqu'ils disent :

La matière tangible, ayant pour élément primitif le fluide cosmique éthéré, doit pouvoir *en se désagrégeant* (2), retourner à l'état d'éthérisation, comme le plus dur des corps peut se volatiliser en gaz impalpable.

La solidification de la matière n'est en réalité qu'un état transitoire du fluide universel, qui peut retourner à son état primitif quand les conditions de cohésion cessent d'exister.

Puisque ces instructeurs ont devancé la science, en ce qui concerne ces grandes questions, pourquoi n'aurions-nous pas confiance dans leurs autres affirmations ? L'explication du monde invisible et de ses lois ne peut être mieux faite que par ceux qui l'habitent, c'est pourquoi le spiritisme prendra de plus en plus d'importance lorsque les confirmations de la science prouveront petit à petit qu'il représente une splendide vérité.

A. BECKER.

La Baguette divinatoire

Causes possibles ou probables des mouvements de la baguette des sourciers et chercheurs de minerais

par G. de Tromelin

Je vous adresse ci-joint un article élogieux, paru dans le *Petit Marseillais*, grand journal régional, et donnant quelques résultats sur le concours des sourciers et autres baguettisants.

(1) Allan Kardec. *La Genèse*, p. 305.

(2) Phénomène réalisé par la radio-activité.

Choses et autres

Extrait du « Petit Marseillais » du 31 mars 1913 :

Le Succès des Sourciers

Il nous faut revenir sur le cas des sourciers. Pour un succès, c'en est un qui couronne leurs démonstrations actuelles à Paris, à l'occasion d'un congrès où, pour la première fois, ils furent convoqués.

Les résultats que ces révélateurs d'eaux vives et de gisements souterrains ont obtenus en pleins champs, sous le contrôle de surveillants comme M. Martel, « l'homme des cavernes », ont frappé tout le monde.

On doutait un peu de l'efficacité de leur *rabdomancie*, et voilà que par dix et douze fois, les plus qualifiés d'entre eux précisent l'endroit où il y a de l'eau, une cavité, une carrière à demi comblée, des gisements de métaux, combinés astucieusement par un jury qui cherche à surprendre en défaut les baguettes divinatoires !

Personne n'y comprend rien, mais on est bien forcé de constater que les vertus révélatrices du sourcier sont là, conformes aux récits populaires que nous avions taxés, jadis, d'exagération.

Pour la première fois, il semble bien qu'on reconnaisse l'exactitude des faits : il existe des hommes — et des femmes — qui sont influencés de telle sorte par certains phénomènes extérieurs qu'ils se dirigent avec certitude vers les endroits où l'eau se cache ; où la terre offre des cavités sèches ; où gisent des métaux...

Et l'on rappelle que, dès 1853, ces résultats aux aspects empiriques frappèrent l'Académie des sciences au point qu'elle entendit là-dessus un rapport signé de Chevreuil, Babinet et Boussingault. Mais si les trois savants reconnaissaient l'exactitude de faits nombreux, ils n'en voulaient point chercher la raison ; on se demande pourquoi.

En Italie, les sourciers ont fait découvrir, voilà une vingtaine d'années, de l'eau potable aux environs de Bari.

Le gouvernement allemand aurait obtenu un résultat très satisfaisant de l'emploi des sourciers en Afrique : 117 sources !

De même les Anglais au Soudan.

D'après un certificat de la municipalité de Terzo (Alexandrie-de-Piémont), un certain Chiabrera aurait découvert, dans l'arrondissement d'Acqui, environ 1.500 sources, sans jamais se tromper sur la profondeur de la nappe d'eau. C'est lui qui trouva les eaux potables de Bari.

A Kiel, pendant qu'on travaillait aux agrandissements du port, l'autorité maritime allemande recourut avec succès à la baguette d'un sourcier, M. de Bulow-Bothkampf, pour découvrir un puits indispensable aux chantiers.

Ces beaux résultats, rapportés dans les livres spéciaux par des auteurs qui passaient pour crédules, se trouvent aujourd'hui dépassés par les

séries d'expériences qui viennent d'être imposées, à Paris, aux sourciers les plus notoires.

On voudrait maintenant savoir ce que diront de ces constatations inattendues les membres de la nouvelle commission que l'Académie des sciences a nommée récemment — soixante ans après l'autre — pour tirer au clair, si possible, le mystère de la rabdomancie. Il n'y a pas à dire le contraire : c'en est un.

CADEROUSSE.

Il est curieux de constater que, parce que l'Allemagne s'est servie officiellement de la baguette divinatoire pour découvrir des sources et mines, l'académie des Sciences a daigné abaisser ses regards sur ces pauvres sourciers qu'elle avait tant méprisés.

Je pense qu'il vaudrait mieux que la France fût à la tête de ce mouvement pour rechercher l'action des forces nouvelles ou inconnues, plutôt que de n'arriver toujours qu'après les autres nations.

Enfin en ce moment, tous les journaux se préoccupent du concours des baguettes divinatoires, et nous ne pouvons quand même, qu'en être satisfaits.

Cependant les journaux divers, selon la mentalité de leur direction, sont favorables ou contraires, selon la façon dont les mêmes faits sont interprétés.

C'est ainsi que *Le Matin*, du 30 mars courant, publie un article ayant pour titre : *La journée d'hier a causé quelques déboires aux Sourciers*. Le texte en est un peu long pour être publié, et n'est pas concluant.

Mais voici un second compte-rendu favorable paru le lendemain dans le même journal, qu'il est intéressant de reproduire :

La baguette a fait merveille hier

De tous les baguettisants accourus des régions les plus éloignées de France pour venir faire la preuve du mystérieux pouvoir de la baguette devant le congrès de psychologie expérimentale, un baguettisant, de l'avis même de ses pairs, devait remporter tous les succès, M. Probst, chercheur de sources et de métaux, de Buglose, près de Dax.

M. Probst devait, hier matin, dans le laboratoire du docteur Gustave Le Bon, procéder à une expérience convaincante, une expérience décisive.

La baguette de bambou que M. Probst affectionne et en la vertu de laquelle il a la plus grande confiance, lui sert, dit-il, à reconnaître non seulement les eaux vives, les cavités souterraines, mais aussi à déceler minerais et métaux.

— A l'aide de ma baguette, avait-il dit, j'ai pu, placé à plus d'un kilo-

mètre de l'endroit où on faisait l'expérience, dire l'instant où un expérimentateur mettait en contact le fil d'une ligne télégraphique et un morceau de fer aimanté, une pièce d'or, d'argent ou de nickel et préciser la nature de ces divers métaux.

» Un ingénieur des mines belge me remit deux morceaux de minerai enveloppés dans du papier opaque et me donna une liste de vingt minerais parmi lesquels se trouvaient les noms des deux échantillons à analyser. Je trouvai de la cassitérite et du wolfram.

» C'était exact. »

MM. Probst et Ferron vinrent ensemble pour procéder aux expériences proposées.

Le docteur Gustave Le Bon avait préparé cinq nouvelles enveloppes cachetées, contenant cinq morceaux d'argent, de plomb, de cuivre rouge, d'aluminium et de zinc.

MM. Probst et Ferron réussirent les cinq essais. Les enveloppes numérotées avaient été placées sur le sol. M. Probst opéra le premier ; M. Ferron le second. On leur donna la liste des cinq métaux.

Ils trouvèrent pour l'enveloppe 1 du plomb, pour l'enveloppe 8 de l'aluminium, de l'argent pour l'enveloppe 7, du zinc pour l'enveloppe 4 et du cuivre pour l'enveloppe 2.

Ni le docteur Gustave Le Bon, ni les assistants ne firent aucun signe d'assentiment ou de dénégation tant que l'expérience ne fut pas complètement terminée et les cinq métaux nommés.

La liste de M. Le Bon fut examinée. Les résultats indiqués par les baguettisants étaient exacts.

— Cette expérience, nous dit le docteur Gustave Le Bon, est surprenante, et il semble bien que le problème mérite d'être creusé. Je ne crois pas que le calcul des probabilités puisse mettre sur le compte du hasard cinq coïncidences.

On demanda aux deux baguettisants de refaire l'expérience du louis d'or caché dans une main.

MM. Probst et Ferron trouvèrent le louis cinq fois sur six. Mais on cite des séries de coïncidences allant jusqu'à 24 et souvent jusqu'à 12 ou 15.

Le docteur Le Bon conclut en affirmant que tout de même il y a quelque chose dans la baguette... Quelque chose qui mérite d'être étudié scientifiquement.

Peut-on essayer de chercher les causes possibles ou probables de l'action de la baguette sur l'eau ou les minerais ?

Je vais essayer de le faire en quelques mots.

Il y a dans ces phénomènes à considérer deux actions très distinctes : 1° celle qui se rapporte aux facultés psychiques de l'opé-

rateur ; 2° celle de l'eau ou des gisements agissant sur la baguette et la faisant mouvoir.

La première condition montre que tout le monde ne peut pas être un bon baguettisant, car là il se passe un phénomène analogue à celui de l'action plus ou moins forte des assistants, médium ou non, sur la matière ou sur une table qu'il s'agira de mouvoir.

Dès lors on conçoit que les facultés personnelles de l'opérateur puissent entrer en ligne de compte dans une mesure importante. Au fond, il doit toujours s'agir de cette faculté que certains sujets possèdent à des degrés très différents d'influencer la matière et d'extérioser leur fluide vital avec plus ou moins d'énergie, lequel peut influencer, bioliser plus ou moins la baguette tenue entre les mains.

La 2e action (ou condition de réussite), est celle de l'action directe que l'eau ou les minerais pourraient exercer sur la baguette influencée, polarisée, biolisée par le fluide vital du sujet.

Pour expliquer cette action, j'invoquerai mes conceptions de la matière, qui serait double ; c'est-à dire, composée d'une partie matérielle et d'une partie fluidique de nature éthéroïde, spéciale à chaque substance matérielle. Je l'ai appelée intelmate de la matière. Il en résulterait que cette partie fluidique de la matière, qui est en état de vibration, doit posséder *un champ extérieur spécial à chaque substance*, puisque son intelmate varie avec les substances, eau ou minerais considérés.

Cela étant, (et je le suppose comme très probable, d'après mes recherches sur la force biolique), on sait que j'ai admis que tout être humain, dont le corps de chair contient diverses substances vitales, (Esprit personnel, mansprit, âme, fluide biolique engendré par la respiration), doit posséder un champ psychique, dont l'action s'étend à d'assez grandes distances.

Les actions de ces champs psychiques, les uns sur les autres, sont démontrées par les transmissions de pensée, les actions télépathiques etc...

Dès lors, le baguettisant, possédant un champ psychique s'étendant à distance hors de son corps et pénétrant la surface du sol, pourrait agir à distance sur le *champ extérieur spécial à chaque substance*, et dont j'ai parlé plus haut.

Les champs rayonnants de l'eau ou des minerais pourraient donc agir et influencer le champ psychique du baguettisant.

Or, ce baguettisant tient entre ses mains une baguette, qui est elle-même polarisée, biolisée par son champ psychique, *et dans un certain état d'équilibre*, provenant du rayonnement normal des terrains sur lesquels il se promène.

Supposons à présent que l'état normal du sol change, par suite de sa composition, qui aura varié dans le sous-sol. On pourra concevoir que l'action des champs ambiants ayant varié, par suite du changement dans la composition de la nature de ce sol, l'état d'équilibre de la baguette, tenue entre les mains, soit rompu, et de là la possibilité de ses mouvements ou de sa giration.

Telle serait, en résumé et dans son ensemble, l'explication possible de l'action de la baguette divinatoire.

J'ajouterai encore ce qui suit :

D'après mes recherches et expériences sur la force biolique, il semblerait que tel métal aura une influence plus énergique sur un métal de même nature, comme s'il existait ce qu'on a appelé *une action sympathique*.

Par exemple un écran biolique de métal agira d'une façon absolument différente ou défavorable sur un girateur biolique de papier, tandis qu'il agira efficacement sur un girateur de clinquant *et surtout du même métal que l'écran biolique qui l'actionne.*

Si mes expériences se confirment par les recherches d'autres opérateurs qui les contrôleraient, on pourrait en conclure que les baguettisants auraient sans doute intérêt à posséder tout un jeu complet de baguettes métalliques.

C'est ainsi que pour rechercher le cuivre, le baguettisant se servirait d'une baguette de cuivre ; pour l'argent, ce serait une baguette d'argent ; et ainsi de suite...

J'ai fait jadis des expériences avec la baguette de coudrier des sourciers, et j'ai pu remarquer qu'en me mettant exprès auprès d'un cours d'eau visible, ma baguette ne tournait jamais. Je n'ai peut-être pas les facultés requises pour réussir, cependant je pense que ces insuccès pourraient s'expliquer parce que l'opérateur est complètement enveloppé par le champ extérieur de l'eau toute proche.

C'est ainsi qu'une aiguille aimantée, placée au centre d'une large caisse ou sphère de fer close, ne serait plus influencée par l'action du magnétisme terrestre.

De même si l'opérateur avait son champ psychique plongé au

milieu du champ extérieur de la galerie d'une mine de métaux en exploitation, sa baguette ne pourrait rien indiquer. Il faut donc que la masse à découvrir soit d'abord suffisante pour exercer une action à distance sur le champ psychique humain, et qu'ensuite, cette masse n'environne pas le corps de l'opérateur.

Telles seraient encore des causes d'insuccès, qui ne prouveraient rien contre les propriétés de la baguette, car *si l'opérateur se mettait en dehors de l'action centrale du champ d'action de la masse à découvrir*, il est probable que cette fois l'équilibre serait rompu, et que les mouvements de la baguette pourraient se produire.

C'est pourquoi il ne faut pas attacher une trop grande importance à certains insuccès, lorsque les membres contrôleurs d'une commission amènent l'opérateur *vers le centre* de la masse qu'ils savent exister sous le sol.

G. DE TROMELIN.

Le Sentiment Moral

Spiritualisme et Matérialisme

M. le Dr J. Maxwell, avocat-général, a fait paraître dernièrement chez Alcan, un volume intitulé : La Psychologie sociale contemporaine, *qui est une œuvre de tout premier ordre, aussi profondément pensée que clairement écrite. Nous sommes heureux de détacher de ce livre quelques paragraphes, qui feront apprécier par nos lecteurs la netteté, avec laquelle sont exposés, par une conscience avisée et scrupuleuse, les problèmes psychologiques desquels dépend l'avenir de la civilisation.*

(N. d l. r.)

La morale sans sanction me paraît une théorie de luxe. A ceux pour lesquels la vie est facile, l'indulgence égoïste pour la vie est également facile. Mais alors l'existence perd toute signification. Naître, jouir, mourir, et c'est tout.

Il y a d'autres individus auxquels elle est dure, et c'est le plus grand nombre. Pour eux, la formule est naître, souffrir et mourir. Ceux-là ne se résigneront pas à la souffrance si l'existence ne comprend que ces trois termes. Quand on analyse la vie, quelque re-

connaissant qu'on puisse être au destin des joies mesurées par lui, on ne saurait s'empêcher de penser que le non être eût mieux valu que l'être. A la réflexion, l'hypothèse matérialiste est plus douce et plus consolante que l'autre, car elle nous présente la mort comme le sommeil sans rêve souhaité par Hamlet. Malheureusement, une réflexion plus approfondie montre que le matérialisme a le défaut du spiritualisme, il est trop simple. Je m'excuse d'indiquer mon sentiment personnel ; je le fais cependant pour montrer l'antagonisme profond qui existe entre notre individualité et notre personnalité, entre notre conscience organique que l'on appelle, si faussement, inconscience, et notre conscience ordinaire. J'ai des préférences pour l'anéantissemement total et je ne puis croire à ce que je préfère.

Pourquoi ? Mon évolution mentale a été très indépendante, et dès mon enfance je n'ai pas cru au « *Magister dixit* ». J'ai échappé de bonne heure à l'emprise atavique de la religion, content du « que sçay-je ? » de Montaigne. Cependant, le contact avec les procès civils et criminels a secoué mon indifférence et le sens de la vie est devenu une énigme pour moi.

Je n'ai pas compris la signification de la vie, dans la brève unité qui sépare le premier cri du dernier râle. Pourquoi ces criminels, brutes stupides ou pirates avisés ? Pourquoi ces inégalités monstrueuses de la vie, qui torture les uns et prodigue à d'autres de scaresses imméritées ? Il y avait en moi un sens de la justice, professionnel peut-être, qui se révoltait contre ces iniquités.

Je me demandais au nom de quel principe supérieur je faisais mettre en prison des condamnés dont la faute était d'avoir commis d'inévitables méfaits. Qu'aurais-je fait à leur place ? Ne me seraisje pas révolté contre un ordre de choses dont je n'éprouvais que la rigueur hostile ? N'aurais-je pas été voleur, assassin, anarchiste, tout ce que l'on peut imaginer ? L'inéluctable néant étant le terme fatal de toute vie, n'aurais-je pas le droit de jouir aussi de mes courtes heures par tous les moyens, licites ou non ? Ce sont là des réflexions que l'on fait lorsque l'on a la redoutable mission de l'œuvre de justice, et elles sont inquiétantes pour la conscience. La vie me semblait inintelligible.

Cependant, l'intelligence humaine est une partie des choses de l'univers ; on ne comprendrait pas son apparition dans l'homme et

l'animal, si elle n'avait pas des antécédents dans la nature, qui ne crée rien, mais ne détruit rien. A l'intelligence des êtres vivants doit correspondre dans l'Univers une intelligence qui l'explique, à moins d'admettre le plus incompréhensible des miracles. La science nous montre que les lois de l'esprit ne sont pas hors de la nature, mais font corps avec elle ; que, pour éloignées qu'elles soient, les étoiles ont des mouvements que nous pouvons analyser, d'où nous déduisons leur masse. C'est sur ce parallélisme des phénomènes naturels et de l'intelligence humaine qu'est fondée la science, c'est-à-dire la classification des premiers en fonction de la seconde, qui recherche les lois, faits généraux, et les causes, antécédents nécessaires des conséquents.

Il ne semble pas que l'homme soit subitement arrivé à l'intelligence ; on en trouve l'origine dans la série animale et les choses se passent comme si l'intelligence devait faire effort pour se manifester dans la matière.' La vie et ses différentes formes ont lentement évolué. Lodge a dit des choses fort justes dans son livre : *La Vie et la Matière* (Paris F. Alcan, 2e Edition, 1908).

Il ne faut pas demander à la vie de former un monde spécial dans l'univers, rien ne serait plus extraordinaire pour peu qu'on y réfléchisse. Elle apparaît dans le monde matériel ordinaire, sa chimie est celle de la matière, sa physique celle des forces naturelles. Le seul phénomène spécial est la direction des énergies matérielles, leur adaptation à une fin. Ce fait peut avoir lui-même des antécédents obscurs dans l'inorganique ; il n'y aurait pas à s'étonner de voir la vie poindre lentement, comme le jour qui se lève, au lieu d'éclater brusquement, comme la lumière d'une lampe qu'on allume. Cela paraîtrait en harmonie avec l'idée que nous nous faisons de l'évolution.

C'est à mes réflexions sur l'évolution et l'hérédité que je dois d'avoir été conduit à penser que le matérialisme est une solution incomplète du problème. Les théories modernes tendent vers l'évolution des espèces, c'est-à-dire sur l'hypothèse de l'enchaînement des êtres dans le temps, les formes se succédant, se perfectionnant, mais dérivant les unes des autres. Le problème, en réalité, n'a pas cette simplicité. Si l'enchaînement des formes animales et leur progrès dans le sens de la vie intellectuelle et consciente paraissent probables dans la série des vertébrés, par exemple, il n'en est pas de

même de certains ordres d'animaux, les insectes notamment. Leurs étranges métamorphoses soulèvent de graves difficultés dans la philosophie naturelle. Les limitations de leur instinct, son manque d'adaptation aux événements imprévus, s'accordent mal avec une expérience individuelle acquise et transmise (1). D'autre part, la précision avec laquelle certains insectes insensibilisent la proie, destinée à nourrir leurs œufs, dénote un art consommé, auquel le hasard paraît étranger. Les observations et les expériences de Fabre sont instructives à ce point de vue.

Cependant, même dans le cas de l'insecte, l'hypothèse matérialiste est encore moins satisfaisante que l'autre, si la matière organique est apte à se développer dans les conditions spéciales pour chaque espèce vivante, reproduisant un individu plus ou moins semblable à ses parents en partant d'un œuf microscopique, il faut lui supposer des propriétés aussi difficiles à admettre que l'hypothèse d'une âme.

Je sais bien que le science ne cherche pas le *pourquoi* et se contente du *comment* ; mais l'âme humaine demande autre chose que cela. Sens obscur d'une réalité transcendantale ou simple besoin créé par l'hérédité, ce sentiment existe et la psychologie doit en tenir compte ; c'est lui qui a guidé les grands mouvements d'opinion dont l'humanité a suivi l'impulsion. Il ne faut pas s'imaginer que la civilisation l'ait détruit ; il persiste ; chez le sceptique lui-même, il y prend parfois les formes les plus aberrantes.

Le sentiment religieux, dans l'acception la plus étendue de cette expression, est encore vivace et je doute qu'il disparaisse jamais. Voilà pourquoi l'esprit humain ne se contente pas du comment des choses et veut en avoir l'explication ultime.

Or, l'explication matérialiste est tout à fait insuffisante. Ses hypothèses ont aussi peu de fondement expérimental que les autres et,

(1) Les métamorphoses des insectes n'ont rien de mystérieux du moment que l'on sait que ce n'est que leur vie embryonnaire qui s'accomplit à l'air libre, au lieu de se passer dans le sein de la mère. D'autre part, l'instinct n'est pas tyrannique à ce point qu'il entrave complètement l'intelligence, car abeilles ou fourmis, entre autres, savent s'adapter à des conditions nouvelles et même faire face à des difficultés imprévues. La palingénésie du principe individuel concilie toutes les difficultés en expliquant le progrès des espèces par celui des individus. C'est pourquoi l'*évolution animique* gagne chaque jour du terrain, et un jour viendra où elle s'imposera souverainement (*Note de la rédaction*).

pour elles, la conservation du type spécifique, c'est-à-dire la transmission des caractères héréditaires, est presque impossible à concilier avec celle des caractères acquis par l'individu.

Et il y a toujours ce mystère : Comment une cellule invisible à notre œil contient-elle le germe d'un Newton ou d'un Pascal, si tout est dans la matière et rien en dehors d'elle ?

Dr J. MAXWELL.

Enfin !

On sait que, depuis plus de vingt ans, nous soutenons le libre exercice du magnétisme et que les tribunaux, contrairement à l'esprit de la loi, condamnaient indistinctement tous les guérisseurs.

Il semble qu'une réaction soit à la veille de se produire, car nous avons la grande satisfaction de constater que Mme Lalloz vient de triompher du syndicat des médecins, qui la poursuivait avec acharnement.

Voici l'exposé de l'affaire, avec quelques détails :

L'exercice du magnétisme constitue-t-il une infraction à la loi pénale ?

Mme Telly, née Lalloz, est une magnétiseuse qui prétend guérir les maladies à distance.

Elle a ouvert des cabinets de magnétisme dans les départements de la Seine et de Seine-et-Oise.

Deux poursuites correctionnelles ont été exercées contre elle : l'une devant le tribunal de Versailles, l'autre devant la dixième chambre du tribunal de la Seine.

Les inculpations relevées contre elle étaient celles d'exercice illégal de la médecine et d'escroquerie.

Le 7 avril 1911, le tribunal de police correctionnelle de Versailles, présidé par M. Worms, rendait le curieux jugement suivant :

« Attendu que ne commet pas le délit d'exercice illégal de la médecine le magnétiseur qui, sans ordonner aucun remède, sans faire aucune prescription, sans donner aucune direction aux malades, se borne, quelle que soit la nature du mal, à agir au moyen soit d'un fluide qu'il leur transmettrait par l'imposition des mains, soit d'une eau ou d'une pommade prétendûment magnétisée ; que c'est ainsi que l'on n'a jamais songé à condamner ou même simplement à poursuivre ceux qui, en grand

nombre et chaque jour, ne font autre chose, pour obtenir la guérison des malades, que conseiller un régime hygiénique ou alimentaire, que prescrire soit le séjour dans des localités déterminées, dites stations climatériques, soit l'usage d'eaux minérales thermales ou miraculeuses ; que l'on n'a même jamais inquiété ni ceux qui, à grand renfort de publicité, recommandent aux malades des produits pharmaceutiques dont la composition est presque toujours inconnue et l'innocuité nullement démontrée, ni ceux qui vendent ces produits ; que, dès lors, et sans qu'il soit besoin d'étendre le nombre des exemples qui précèdent, la prévention d'exercice illégal de la médecine, relevée contre la dame Lalloz, femme Telly, n'est pas suffisamment caractérisée... »

Sur la prévention d'escroquerie, le tribunal statuait en ces termes :

« Attendu que la prévenue, en se disant magnétiseuse, n'a pas pris une fausse qualité ; qu'en effet elle exerce très effectivement cette profession, qu'elle est même diplômée et lauréate de l'école de magnétisme ; que, d'autre part, il n'appartient pas au tribunal de décider qu elle s'attribue faussement le pouvoir de guérir ; qu'en effet la loi et même la simple logique veulent que toujours et spécialement pour prononcer des condamnations pénales les tribunaux ne se fondent que sur des vérités certaines et incontestées ; qu'il leur est, par suite, interdit, s'immisçant dans le domaine scientifique, de prendre parti dans la controverse qui s'agite ; qu'avec la théorie contraire, ils s'exposeraient, en frappant les initiateurs hardis et de génie, non sans doute à étouffer la vérité, car sa force est invincible, mais à arrêter et à paralyser, dans une certaine mesure, pour quelque temps, au grand dommage de l'humanité, l'évolution incessante de la science vers le progrès infini, qu'ainsi, dans l'hypothèse où ces principes eussent été méconnus, l'on aurait pu, à une époque même récente, précisément en matière de magnétisme, condamner, comme escrocs, au début de leur carrière, les maîtres des écoles de Nancy et de la Salpétrière ; que, par suite, la prévention d'escroquerie n'est pas suffisamment justifiée... »

Mme Telly était donc acquittée.

Le 13 mai 1911, la dixième chambre correctionnelle, présidée par M. Gallois, rendait un jugement quelque peu différent de celui de Versailles. A nouveau acquittée sur le chef d'escroquerie, la prévenue était condamnée, pour exercice illégal de la médecine, à 500 francs d'amende.

Sur appel par le ministère public du jugement du tribunal de Versailles et pour Mme Telly du jugement de Paris, la neuvième chambre de la cour de Paris était, hier, saisie des deux affaires.

Après plaidoiries de Mes Duportal et Joseph Hild et sur réquisitoire de M. l'avocat général Peignot, la cour, présidée par M. Cabat, a rendu, concernant le jugement de Versailles, un arrêt ainsi conçu :

« Considérant, en fait, que la dame Lalloz-Telly ne paraît pas avoir pris part habituellement ou par une direction suivie au traitement médical des malades ;

« Considérant qu'elle se bornait à imposer les mains indistinctement à tous ceux qui s'adressaient à elle sans formuler aucune prescription thérapeutique ni ordonner aucun régime alimentaire ou autre ;

« Considérant que si, d'autre part, la dame Lalloz-Telly a parfois pratiqué des massages sur les personnes qui s'adressaient à elle, ces faits isolés ne peuvent pas eux-mêmes et dans tous les cas être envisagés comme constituant des faits d'exercice illégal de la médecine ;

« Par ces motifs et sans adopter ceux des premiers juges, renvoie la prévenue des fins de la plainte... »

Le jugement de la dixième chambre a été infirmé et l'acquittement de l'inculpée a été prononcé.

Ajoutons que, peu de temps après sa condamnation par la dixième chambre, Mme Telly-Lalloz a été décorée des palmes académiques.

Espérons que la jurisprudence se fixera définitivement en faveur d'une plus grande liberté, car il est injuste et immoral de frapper ceux qui ne commettent aucun délit et font, au contraire, le bien, en rendant la santé aux malheureux que les diplômés n'avaient pas su guérir. ·

MAITRE PATHELIN

Echos de Partout

Le Congrès International de Psychologie expérimentale

qui s'est tenu, du 25 au 30 mars à l'Hôtel des Sociétés Savantes, a brillamment réussi. Cette fois, les baguettisants ou sourciers ont fait la preuve que leur faculté de découvrir l'eau, les métaux, les cavités souterraines n'a rien d'imaginaire. Les assistants ont vu exposés les dispositifs adoptés par M. Fernand Girod pour rendre certaines les expériences de mouvements sans contact de son excellent médium Mme Mary Demange. On a pu examiner la main d'un cadavre momifiée par l'action magnétique de Mme Reynaud et du Dr Gaston Durville. Différents appareils destinés à mettre en évidence le pouvoir de la main sur la matière étaient réunis, — celui de M. Fayol méritant une mention spécale, nous y reviendrons — de même que des dessins médianimiques et de mains pour l'étude de la chiromancie ont été admirés par les congressistes.

Des communications intéressantes ont étéfaites par MM. Boirac, recteur de l'Académie de Dijon, Henri Mager, de Fontenay, G. Dr Durville, F. Girod, G Delanne, de Kelor, etc. Nous aurons l'occasion de publier quelques-unes de ces études. L'impression générale qui se dégage est que, cette fois, les propriétés inconnues de l'être humain ont été mises en évi-

dence avec éclat et que la science officielle sera obligée de les étudier, malgré ses répugnances injustifiées et son parti-pris. M. Fabius de Champville, président du Congrès, et MM. Durville fils, ont droit à la reconnaissance des Congressistes pour le dévouement qu'ils ont montré et l'infatigable activité qu'ils ont déployée pour organiser et diriger les nombreuses séances qui ont fait de ces assises un événement scientifique tout à fait sensationnel.

Les Conférences de la Société française d'Etude des phénomènes psychiques

Nos lecteurs savent que cette société, la plus importante de France par le nombre de ses membres, indépendamment des causeries qui ont lieu dans son local, organise tous les ans de grandes conférences, publiques et gratuites, qui attirent toujours un grand nombre d'auditeurs. C'est ainsi que le 23 février eut lieu dans la belle et vaste salle des Agriculteurs, une savante conférence par M. le baron de Meck sur les sciences psychiques.

M. Eugène Philippe présidait, en l'absence de M. Delanne appelé à La Haye. Avec sa verve et son esprit habituels, M. Philippe présenta M. de Meck et rappela que depuis vingt ans le distingué diplomate eut l'occasion d'étudier tous les grands médiums. C'est donc un homme tout à fait compétent en ces matières que les auditeurs eurent le plaisir d'entendre et d'applaudir à plusieurs reprises.

Siège mystérieux d'une maison

Le Figaro publie la note suivante :

Bruxelles, 2 février.

Marcinelle, la grande commune industrielle, est en révolution depuis mercredi. Une mystérieuse grêle de projectiles s'abat sur la demeure d'un exportateur connu, M. Vansanten ; briques, pavés, cailloux, brisent avec une régularité impressionnante les toits, les fenêtres et les vérandas de sa maison.

Malgré leur surveillance incessante et les battues faites dans toutes les directions, les gendarmes n'ont rien découvert. M Vansanten a fui. Une terreur superstitieuse règne autour de la maison.

GÉRARD HARRY.

Le Pape est Dieu, affirme par équivalence la " Semaine religieuse " de Périgueux

Tel est le titre d'un petit article du *Matin*, paru dans le numéro du 17 décembre 1912 et qui est ainsi conçu :

Dans le numéro du 7 décembre de la *Semaine Religieuse* de Périgueux, au cours d'un article intitulé : « le Pape a pleuré », et sous la signature A. R., on pouvait lire les étranges lignes que voici :

« Le pape, pour nous, c'est un sacrement, c'est-à-dire Jésus incarné à nouveau et vivant au cœur de son Eglise pour la garder et la conduire.

« Je suis avec toi, Pierre, jusqu'à la fin des temps. » Cette parole est de Jésus. Pareillement affirmative, pourquoi n'eût elle pas fait ce que fait la formule de la consécration eucharistique : « Ceci est mon corps ».

« Donc, quand le pape pleure, ses larmes sont les larmes mêmes de Jésus. »

Nous avons demandé à un théologien, d'une notoire orthodoxie, ce que, du point de vue catholique, il convient de penser de cette curieuse doctrine.

— Vous pouvez annoncer, nous a-t-il dit, que l'article dont il s'agit vient d'être déféré au Saint-Office.

« Il est vrai que Mgr Mermillod prècha naguère, sans être désavoué, sur la triple incarnation du Christ : 1° dans le sein de la Vierge Marie ; 2° dans l'eucharistie ; 3° dans le pape.

« Mais en ce qui concerne le pape, il ne l'entendait pas d'une incarnation réelle ; il s'exprimait métaphoriquement.

« Ici, c'est autre chose, car la *Semaine religieuse* de Périgueux assimile expressément à la présence réelle du Christ-Dieu dans l'eucharistie la divine assistance promise à Pierre et aux successeurs de Pierre.

« C'est exactement comme si elle disait : « Le pape est Dieu ». Et vraiment, c'est aller un peu loin.

« Feu l'abbé Perriot lui-même, directeur de l'*Ami du Clergé* et le théologien — pour ainsi parler — le plus ultramontain que nous avons jamais connu, n'avait pas osé aller jusque-là. Il se contentait de soutenir l'impeccabilité du pape. Et à ceux qui lui objectaient certaines pages de l'histoire ecclésiastique, il avait coutume de répondre :

» — C'est bien simple : quand un pape s'est mal conduit, quand il a péché, soyez sûr qu'il n'était pas vraiment pape et qu'il y avait eu quelque vice de forme dans son élection.

» Mais enfin il n'enseignait pas la divinité du pape. Nous sommes décidément dans un siècle de progrès.

Le président Wilson et le nombre 13

La superstition du nombre 13 est partagée par le nouveau président des Etats-Unis, le docteur Woodrow Wilson, mais à rebours.

Pour lui, ce nombre est d'heureux augure, et il faut reconnaitre qu'il a eu fréquemment l'occasion de le rencontrer dans sa vie, et souvent dans d'heureuses circonstances, depuis le jour déjà lointain où il s'avisa, en arrivant de New-York à Sea-Girt, à 11 h. 13, que ce jour était un vendredi 13 et qu'il avait voyagé dans le fauteuil n° 13 d'un wagon Pullman. Depuis lors, il a prêté attention au chiffre fatidique, et il a observé :

Que ses nom et prénom sont de treize lettres ;

Qu'il y avait treize ans qu'il était à Princeton, quand on l'a choisi comme président de l'université ;

Qu'il a été président de l'université de Princeton pendant treize ans ;

Qu'en additionnant cabalistiquement les chiffres formant le millésime

de l'année de son élection à la présidence des Etats-Unis, on trouve : 1 + 9 + 1 + 2 = 13 ;

Que le collège électoral s'est réuni le 13 janvier ;

Qu'il y a treize lettres dans les nom et prénom de Mme Wilson : Eleanor Wilson ;

Treize lettres encore dans les noms de ses filles : Jessie W. Wilson et Eleanor Wilson ;

Qu'il a reçu treize demandes pour chacun des postes auxquels il lui appartient de nommer un titulaire ;

Qu'il a reçu treize dindes comme cadeaux de Noël ;

Enfin, que treize des enfants nés le jour de son élection ont reçu son nom pour nom de baptême.

Le réglage du travail

L'observation est la plus difficile de toutes les sciences. Nous savions déjà, par l'exemple de l'analyse de l'air, qui fut faite si longtemps dans tous les laboratoires sans découvrir les gaz qui y sont contenus, que la plus rigoureuse méthode est indispensable si l'on veut obtenir les résultats les plus précis.

M. Claparède, directeur des *Archives de Psychologie de la Suisse Romande*, dans une analyse d'un livre de M. H. Munsterberg, professeur à Harward, consacré à l'étude de la psychologie commerciale, signale les faits suivants :

« Le problème du travail a une importance économique colossale. Si l'on veut éviter de gaspiller inutilement les énergies nerveuses de l'ouvrier, il importe de construire les machines en tenant compte des mouvements les moins fatigants pour l'homme. Quantités de façons usuelles de travailler sont irrationnelles, inéconomiques physiologiquement. Ainsi un constructeur américain a constaté qu'en réglant scientifiquement le travail du maçon, de façon à lui faire éviter les mouvements inutiles, on peut réduire de moitié les frais d'une construction donnée, en n'employant que 39 ouvriers au lieu de 100, ce qui permet, par dessus le marché, d'augmenter le salaire. Taylor a démontré qu'en réglant le travail de creusage à la pelle, on parvient à faire exécuter sans fatigue à 140 ouvriers le travail qui, par les procédés habituels, demande 500 ouvriers; ainsi lorsqu'on laisse un ouvrier travailler sans méthode, il prend tantôt des pelletées trop lourdes, ce qui l'épuise ; ou bien des pelletées trop petites, ce qui est inéconomique. »

M. Claparède ajoute avec raison :

« Constatons, en passant, combien il est curieux que, pour des métiers aussi simples que construire un mur en briques, ou creuser de la terre, l'homme ne soit pas arrivé à supprimer instinctivement les mouvements nutiles et à trouver spontanément la meilleure forme de son activité... »

Deuxième Congrès Spirite universel de Genève

Du 9 au 13 Mai 1913

PROGRAMME

Les trois questions formant l'objet théorique principal du Congrès seront les suivantes :

A. — *Rôle du Spiritisme dans l'Evolution religieuse de l'Humanité.*

Sous-questions : Le Spiritisme est-il la religion scientifique universelle ? Quel est le rapport entre le Spiritisme et les autres religions existant actuellement ? Le Spiritisme peut-il être assimilé à un culte ?

B. — *La Pratique de la Médiumnité.*

Sous-questions : Que faut-il faire par rapport aux médiums professionnels ? Faut il créer des écoles de médiums ? Faut-il provoquer une législation protectrice de la médiumnité ? Y a-t-il lieu d'organiser l'octroi régulier de diplômes pour médiums ?

C. — *La Presse Spirite.*

Sous-questions : Comment la *Presse Spirite* doit-elle être dirigée pour remplir de la façon la plus utile sa mission d'instruction, de perfectionnement et de propagande ? Est-il possible de créer un organisme universel d'informations spirites ? N'y a t-il pas lieu d'examiner, aux Congrès internationaux, les questions faisant l'objet de controverses entre journaux ou revues spirites ?

D. — *Questions libres.*

Les travaux ou communications doivent être adressés au délégué du Bureau international, M. A. PAUCHARD, 23, rue Tronchin, Genève.

Dès maintenant, les adhésions personnelles et toutes demandes de renseignements (transports, logements, etc.) doivent être adressées à M. Gustave WOLFRUM, rue Fendt, 42-43, Genève, siège du secrétariat.

Le prix d'adhésion au Congrès est fixé à 5 francs.

HORAIRE DU CONGRÈS

VENDREDI 9 MAI

8 h. 1/2 soir. — Réception des congressistes.

SAMEDI 10 MAI

9 h. 1/2 matin. — Réunion du Bureau international.
3 h. après midi. — Ouverture du Congrès. — Question *A*.
8 h. soir. — Conférence.

DIMANCHE 11 MAI

9 h. 1/2 matin. — Question *B* (éventuellement *A*).
2 h. après-midi. — Question *B*.
8 h. soir. — Banquet.

LUNDI 12 MAI

9 h. 1/2 matin. — Question *C* (éventuellement *B*).
2 h. après-midi. — Question *C* (éventuellement *D*).
8 h. soir. — Conférence.

MARDI 13 MAI

9 h. 1/2 matin. — Question *D.* — Clôture du Congrès.

2 h. 1/2. — Course au Salève (1200 mètres).

Une circulaire ultérieure donnera tous les renseignements nécessaires aux congressistes.

L'état présent du Spiritisme

L'Evolution du Matérialisme (1)

L'Eglise qui a reconnu dès le début la réalité des phénomènes spirites, mais a repoussé la théorie explicative des faits, a mis un bon demi-siècle pour arriver, sinon à se convertir, du moins à évaluer vers cette théorie.

L'Ecole — je désigne sous ce nom le *laïcal*, c'est à-dire tous ceux qui, non seulement comme professeurs universitaires et comme académiciens, mais comme élèves et aspirants, tiennent et relèvent de l'enseignement supérieur ; en un mot toute la classe dirigeante et diplômée ; l'Ecole, dis-je, qui a rejeté le catholicisme et tout spiritualisme, pour embrasser la doctrine matérialiste, a commencé par nier les faits spirites, les attribuant à la supercherie des uns, à la bêtise, à la complicité et duplicité des autres, considérant tous les spirites comme des trompeurs, des trompés ou des trompettes — métaphore bien spirituelle venant de matérialistes.

L'Ecole n'a pas moins demandé qu'un demi-siècle pour arriver à convenir de la réalité des faits spirites et reconnaître qu'ils dénotent une *force*, que cette force est *inconnue*, qu'elle est *invisible* et peut-être même un peu *intelligente*.

Mais l'Ecole repousse toujours la théorie spirite.

Quelle est cette *force inconnue, invisible, intelligente* dont elle parle ? Les savants ont entassé Ossa sur Pélion ; ils ont imaginé une foule d'hypothèses pour tâcher de constituer un spiritisme sans esprits ; mais il n'ont pas encore atteint leur but et ils ne l'atteindront pas de sitôt puisque, sans même que les spirites aient besoin

(1) Voir *Revue Scientifique et morale du spiritisme, de* mars, p. 545. *L'évolution du catholicisme.*

de s'en mêler, le savant B réfute l'hypothèse du savant A, puis le savant C réfute celle de B, et ainsi de suite jusqu'à Z.

Puisque l'Ecole, dans son élite : les savants, a été forcée de reconnaître la réalité des faits spirites, niée si longtemps, il y a tout lieu d'espérer qu'elle sera réduite à recevoir la théorie.

Sans doute, il lui faudra du temps ; un autre demi-siècle ne lui sera pas de trop ; mais nous ne sommes pas pressés et nous ne demandons pas mieux que d'accorder ce délai aux savants ; seulement il est fort possible que les événements ne soient pas si patients que nous, qu'ils accélèrent l'échéance de la crise et mettent la science en demeure de prendre un parti.

Pour se rendre compte de cette possibilité et même probabilité, pour démontrer notre prévision, il convient de jeter un regard à vol d'oiseau sur l'origine et l'évolution du matérialisme qui est la doctrine de l'Ecole.

***

La croyance en l'esprit et, par suite, en Dieu, l'Esprit des Esprits, est naturelle à l'homme.

Aussi haut que l'on remonte dans les temps, on voit, par les mythes, les traditions, à défaut d'autres documents, que les hommes les plus sauvages, les plus bornés, les plus primitifs ont cru à l'existence de l'âme et à sa survivance après la mort du corps.

Le fait de présenter aux morts des offrandes, des libations, des sacrifices, etc. est symbolique et prouve que l'on croyait à la survie.

Il en est du fétichisme comme de l'animisme. C'est l'esprit, et non la matière, que le fétichiste voit en tout et partout, et spécialement comme incorporé dans les objets de son culte.

C'est cette inclination naturelle à la croyance et au culte des esprits et de l'Esprit-Dieu, chez les primitifs, qui a permis aux diverses religions ou superstitions de naître et de vivre, comme la mousse, le lierre ou le gui sur les arbres.

Cela étant, comment l'athéisme et le matérialisme ont-ils pu naître ?

Il y a à cet effet plusieurs causes que nous ne pouvons développer ici ; nous dirons seulement quelques mots de la principale : ce sont les abus auxquels ont donné lieu les diverses religions concrètes.

Il suffit de connaître un peu l'histoire du catholicisme pour constater que la simonie, le trafic, les indulgences, etc. ont provoqué la réaction protestante. La persistance de ces divers abus, surtout

dans les pays catholiques, a engendré une réaction anti-religieuse de plus en plus vive qui a abouti à la négation absolue de l'âme et de Dieu, c'est-à-dire à l'athéisme et au matérialisme (1).

A mesure que le matérialisme recrutait des adhérents et acquérait le droit de cité, la société se trouvait divisée en deux camps adverses, en deux religions antagoniques, car le matérialisme est une religion au même titre que les autres ; toute la différence est que son Dieu est Matière au lieu d'être Esprit.

On eut donc, d'un côté, la religion catholique avec son clergé et ses fidèles ; de l'autre, la religion matérialiste qui fut d'abord, tant que ses adeptes furent peu nombreux et peu puissants, sans feu ni lieu, mais qui a fini par trouver asile dans l'Ecole et dans l'Etat.

Aujourd'hui le matérialisme, avec l'appui du gouvernement, est aussi puissant que le catholicisme. Un duel à mort est engagé entre les deux partis clérical et radical. Quelle en sera l'issue ?

*
* *

Quelles ressemblances et quelles différence existent entre la religion catholique et la religion matérialiste, et quelles conséquences morales dérivent de leurs dogmes ?

Le catholicisme dit à ses sujets : Il n'y a qu'une vie. — Et après ? — L'enfer pour presque tout le monde et le paradis pour quelques élus, prédestinés ou non ; l'un et l'autre pour l'éternité.

Le matérialisme dit à ses *citoyens* : Les catholiques ont raison de dire qu'il n'y a qu'une vie ; mais ils se trompent ou ils vous trompent quand ils ajoutent qu'après la mort il y a paradis ou enfer. Il n'y a pas plus l'un que l'autre. L'âme n'est qu'un produit du corps, comme la lumière est un produit de la bougie qui brûle. A la mort tout est fini ; la comédie — peu comique — est finie ; la bougie animique est consumée et s'éteint.

Le sujet-citoyen, comparant ces deux opinions, se dit : « Ce n'est pas à moi d'en savoir plus long que mon législateur religieux, et mon législateur politique, que mon curé et mon professeur, ni de chercher à les mettre d'accord. Le mieux que je puisse faire est de rester dans le doute et l'indifférence, comme l'âne de Buridan ; or, dans le doute, il ne faut pas lâcher la proie pour l'ombre.

« Donc, jouissons des plaisirs de la vie le plus possible, par tous les moyens possibles ; rien à craindre, rien à espérer. — Si j'abuse

(1) Pour plus de détails, voyez *Le Problème religieux* par Rouxel, dans la *Revue spirite*, janvier, mars, août, septembre, octobre et novembre 1909.

de ma vie, je l'abrégerai ? que m'importe ? Je l'aime mieux courte et bonne que longue et misérable. Il vaut mieux faire envie que pitié.

« Au surplus, mon curé et mon député ne m'en donnent-ils pas l'exemple ? Leur conduite privée et publique ne me prouve-t-elle pas assez qu'ils ne croient pas un mot de ce qu'ils me disent ? »

Les conséquences de pareilles théories sont faciles à déduire et elles sont déduites, nous les avons sous les yeux.

C'est la lutte sans merci entre l'Eglise et l'Ecole, (le cléricalisme et le laïcisme) pour la domination, sous prétexte de sauver le peuple, mais, en réalité, pour l'exploiter.

Ce sont les scandales administratifs et financiers qui éclatent de toutes parts, sans compter ceux qui n'éclatent pas.

Ce sont les progrès de l'antagonisme entre gouvernants et gouvernés, entre propriétaires, capitalistes, entrepreneurs et ouvriers, entre le gouvernement et les fonctionnaires et salariés de tous ordres et de toutes classes.

Ce sont les progrès de la *viciosité* et de la criminalité.

En un mot, c'est tout le désordre politique, économique, moral, religieux et social dans lequel nous pataugeons, tout en croyant « vivre notre vie ».

Je ne dis pas que tous les catholiques, ni tous les matétialistes aient tiré les conséquences que je viens d'indiquer et qu'ils y aient conformé leur conduite : je dis seulement que ces conséquences sont contenues dans leurs principes, qu'elles en découlent logiquement ; que ceux qui les tirent et en font leur règle de conduite sont logiques et ne sont pas blâmables s'ils sont sincères, car la volonté doit être dirigée par le raisonnement.

Je dis encore que ceux qui ne tirent pas ces conséquences et n'en font pas l'application se mettent en contradiction avec leurs principes religieux et philosophiques ; ils nous prouvent que, chez eux, la nature est plus forte que la culture, ou que leur conduite fait plus d'honneur à leur cœur, (ce dont je les félicite) qu'à leur esprit.

Je dis enfin que le nombre est grand et va toujours croissant de ceux qui font de ces principes, logiquement interprétés, la loi et l'idéal de leur vie.

***

Dans la *Revue spirite* de décembre 1909, après avoir cité les prophéties de l'abbé Galiani sur la Révolution de 89, je terminais par la conclusion suivante :

« Si Galiani revenait au monde, il pourrait prédire à plus courte échéance :

« Qu'aux élections de 1910 les socialistes seront assez puissants pour être mis au pied du mur afin de réaliser leurs promesses enchanteresses de société collectiviste ou communiste ;

« 2° Qu'ils accepteront les portefeuilles, mais reculeront devant la réalisation de leur progamme, comme l'ont déjà fait successivement les républicains de toutes nuances : opportunistes, démocrates, libéraux, radicaux, etc. »

« 3° Que voyant cela, les syndicalistes, pas plus tard qu'en 1911, renverseront les socialistes, comme les socialistes auront renversé les radicalistes. »

La prévision ne s'est que trop accomplie : nous sommes en pleine révolution, en complète anarchie.

Nous voyons les syndicalistes faire la loi, non seulement aux patrons, qui les paient, mais aux législateurs, qu'ils obligent à voter telle loi comme celle des bureaux de placement, du repos hebdomadaire, etc. ;

Nous voyons les législateurs votant des lois sans pourvoir à leurs moyens d'exécution (financiers et autres), et laissant à l'administration, c'est-à-dire à l'arbitraire, au népotisme, au favoritisme, le soin de tourner ces lois, d'accorder des exemptions et dérogations etc., qui les annulent.

Nous voyons les mêmes législateurs voter des lois qui n'ont ni queue ni tête, comme la loi des retraites ouvrières et tant d'autres lois dites sociales, dans le seul but de se faire de la réclame, ou « d'en finir » avec un projet longtemps en suspens.

Nous voyons ensuite, les électeurs qui ont élu ces législateurs et réclamé ces lois, comme celle des retraites ouvrières, refuser de s'y conformer.

Nous voyons, bien plus fort, les fonctionnaires de l'Etat, les employés de ses chemins de fer, de ses arsenaux et de ses manufactures, ceux de ses écoles, se mettre en grève, se syndiquer malgré la loi, rester syndiqués en dépit des sommations qui leur sont faites de se dissoudre.

Nous voyons, non seulement les ouvriers et employés libres, mais les fonctionnaires de l'Etat et des sans-Etats se déclarer antimilitaristes, antipatriotes, prêcher et encourager l'insoumission et la désertion, combattre le gouvernement qui les occupe et les

paie, après lui avoir promis, tacitement pour le moins, amour, respect et fidélité (1).

Je ne dis pas tout, ni même le principal, mais il est inutile d'en dire davantage, tout le monde a des yeux et peut s'en servir. Que faut-il de plus pour qu'un Etat soit en révolution ? S'il y manque quelque chose, vous n'avez qu'à le dire. Les syndicalistes se feront un plaisir de vous donner satisfaction. Ils n'attendront même pas que vous le leur disiez.

Notez-le bien : je ne dis pas que les ouvriers, les fonctionnaires, les législateurs même aient tort ; je suis même bien loin de le croire ; je dis qu'ils sont logiques ; les principes catholiques et matérialistes une fois admis ; ils ne font que les appliquer.

Les faits que nous venons de signaler sommairement sautent

(1) Je pourrais citer des milliers de faits et d'autorités à l'appui des assertions que je viens d'émettre ; mais les faits sont connus de tout le monde ; il suffit de parcourir les journaux pour reconnaître leur réalité.

Quant aux autorités, y en a-t-il encore ? Tous les journaux et revues, tous les auteurs de livres, qui prétendent éduquer et moraliser le public, diriger l'opinion, accélérer la marche de ce qu'ils appellent le progrès, tous sont inféodés à l'un ou l'autre des deux grands partis : *clérical* ou *laïcal*, qui se disputent les électeurs et les contribuables, et chacun prêche pour son saint, abondant dans le sens de ses copartisans. La sincérité est le moindre défaut des partis.

Cependant, par acquis de conscience, je renverrai le lecteur à la revue française qui passe pour la moins partiale, la *Revue des Deux Mondes*. La meilleure partie de ses *Chroniques*, pour les années 1911-12 démontre, peut-être sans le vouloir, que nous sommes en pleine anarchie.

« L'impression générale, dit M. Fr. Charmes, (1er novembre 1911), est que l'anarchie continue d'être partout. » Il s'agit du général qui emprisonne, sans façons, un commissaire civil, un vice-consul et un capitaine des douanes.

Parlant de la cherté des denrées et des émeutes qui s'ensuivent, le directeur de la *Revue des Deux-Mondes* conclut : « Ce qui apparaît comme une leçon manifeste de ces derniers événements est la faiblesse du gouvernement en présence de ces manifestations d'anarchie spontanée. La prévision est nulle, l'action utile est insuffisante, la répression est tardive ». (15 novembre 1911).

L'*anarchie spontanée* a continué en 1912, en dépit des paroles du premier ministre : « Nous n'entendons pas faire figure d'un gouvernement qui se laisse gouverner. »

Chaque nouveau ministère dit la même chose : il promet d'être « un gouvernement qui gouverne. » Ce qui prouve que les prédécesseurs ne gouvernaient pas. Celui de 1912 ne tient pas plus sa promesse que les autres : Quelques réformes décentralisatrices ont été faites, écrit M Fr. Charmes, mais nous n'avons pas remarqué que la somme des abus en ait été diminuée ; la source seule en a été déplacée. (1er août 1912).

de plus en plus aux yeux des moins clairvoyants et donnent à réfléchir aux dirigeants laïques et ecclésiastiques. Les plus ardents promoteurs du matérialisme se taisent ou baissent la voix, se demandant : n'avons-nous pas fait fausse route ? On peut dire du matérialisme :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté !

Les journaux et revues constatent depuis quelque temps que le matérialisme perd chaque jour du terrain dans les milieux académiques et universitaires.

Dans les hautes sphères gouvernatives, législatives, administratives, on vante les traditions, leur utilité, leur nécessité, on parle de relier le présent au passé, de renouer les fils rompus de l'histoire nationale. Et personne ne proteste.

Les socialistes mêmes, arrivés au seuil du pouvoir, s'aperçoi-

---

Plus le temps passe, plus l'inquiétude augmente. Les chroniques du 15 septembre, du 1er octobre et d'autres sont à lire entièrement. Le directeur de la *Revue des Deux Mondes* fait remonter l'origine de l'anarchie spontanée qui nous gouverne à la loi de 1884 sur les syndicats professionnels. Il croit cette loi bonne en principe ; mais, dit-il, elle a été faussée et elle ne devait pas s'appliquer aux ouvriers et employés de l'Etat, encore moins à ses fonctionnaires, encore moins à ses instituteurs.

Mon opinion est que l'origine du mal présent remonte beaucoup plus loin dans le temps qu'à l'année 1884 ; je ne crois pas que la loi sur les syndicats soit bonne en principe ; elle n'avait aucune raison d'être (si ce n'est une raison électorale) et elle produit très logiquement ses conséquences naturelles ; mais ce n'est pas ici le lieu de développer ces assertions.

Le fait certain est que, comme je l'ai dit dans la troisième conclusion de mon article de décembre 1909 cité plus haut, le syndicalisme règne et gouverne ; il s'est généralisé. M. Charmes avoue que le gouvernement a peur des ouvriers et recule devant leurs exigences (15 septembre p. 372) et qu'il a encore plus grande peur de ses instituteurs, dont il a fait ses agents électoraux.

M, Chulopin a prononcé un discours « dans lequel il a fièrement jeté le gant au ministère et revendiqué pour les instituteurs le droit de se solidariser, sous la forme syndicale, avec le prolétariat organisé et conscient qui marche à la suite de la C. G. T... Qu'a fait le gouvernement ? »

On voit assez clairement que la révolution est complète. Les gouvernants sont gouvernés et les gouvernés sont gouvernants. Le pouvoir réel est entre les mains des secrétaires des syndicats ouvriers et surtout des fonctionnaires. C'est le vrai régime bureaucratique, composé de 96 000 instituteurs, 5.000 employés d'octroi, 14.000 douaniers, 22 000 sous-agents des postes, 9000 agents des contributions indirectes, 18.000 employés civils de la guerre, sans compter les employés des chemins de fer, les ouvriers et employés des arsenaux et des manufactures de l'Etat.

vent qu'il n'y a plus de pouvoir et battent en retraite ou se tiennent sur la réserve.

***

Tous les matérialistes « reculent épouvantés ». Mais, pour aller où ? Devinez. Pour rentrer dans le giron à la Sainte Mère l'Eglise ; pour revenir au catholicisme !

C'est dans cette direction que marchent plus ou moins vite, depuis deux ou trois ans, toutes les institutions d'enseignement supérieur, professeurs et élèves, jeunes et vieux, les Intellectuels, l'Élite en un mot.

Nous ne sommes déjà plus au temps où l'on y enseignait que la France, la civilisation, ne dataient que de l'an 1789 ; pour quelques-uns du 18 mars 1871 ; — que les temps antérieurs ne comptaient pas dans l'histoire du monde ; que les hommes n'y avaient rien d'humain et étaient à peine sortis de la singerie.

Aujourd'hui, les matérialistes d'hier déclarent que nos traditions remontent plus loin que le jour où le peuple a démoli la Bastille, la prison des aristocrates ; ils estiment que l'ancien régime, le moyen âge même avaient du bon et que, par conséquent, nous ferions sagement de nous inspirer de leurs institutions pour résoudre la question sociale ; ils assurent que le catholicisme n'est pas ce qu'un vain peuple pense et qu'il rendra d'immenses services à la civilisation.

Un leader socialiste, ancien professeur de réthorique, a proclamé que la Bible, surtout l'Ancien Testament, est le plus beau livre qui ait jamais été écrit. Je pense que ce grand penseur ne tardera pas à dire que ce livre n'a pas seulement été révélé à Moïse par le Seigneur-Dieu en personne, mais qu'il est descendu du ciel tout imprimé, broché et relié.

Enfin en un mot, les matérialistes d'hier découvrent aujourd'hui une foule de choses qui avaient échappé jusqu'à ce jour à leur pourtant si grande et si subtile perspicacité.

En conséquence de leurs merveilleuses découvertes, les matérialistes ont conclu, tacitement ou formellement, la paix ou un armistice avec leur éternel ennemi, le catholicisme. Ils ne l'attaquent plus ; ils ne se défendent même plus contre lui.

Je connais un retardataire de l'anti-cléricalisme qui envoya naguère un article à une revue socialiste, qui a longtemps mangé du curé. S'en est-elle dégoûtée par une indigestion ? Le fait est que le dit article a été refusé parce que cette revue a changé d'orientation et

fait maintenant bon ménage avec l'église ou la sacristie. Elle lui passe sans doute la rhubarbe...

Il ne faudra donc pas être surpris de voir, un de ces jours, se resserrer, plus ou moins subrepticement et graduellement, les relations entre Paris-Babylone, la forteresse du matérialisme, et Rome, la Ville Eternelle et centrale du catholicisme.

Mais, alors, qu'arrivera-t-il ? La foule suivra-t-elle l'élite dans cette conversion ? Les syndicats ouvriers se rangeront-ils sous la bannière des trusts capitalistes ? Les Instituteurs feront-ils cause commune avec les professeurs ?

Il faudrait être bien naïf pour s'attendre à voir la fraternité, la solidarité, s'établir sur une telle base. Certainement, la plèbe résistera à l'élite, et ce sera la guerre sociale, le Grand Soir depuis longtemps annoncé.

J'indiquais, en commençant cet article, la possibilité d'événements qui pourraient mettre les savants en demeure de se prononcer sur la valeur scientifique, philosophique, religieuse et sociale de la doctrine spirite. Les voici ces événements.

La classe dirigeante reconnaît à ses fruits, la nullité scientifique du matérialisme et les dangers sociaux de cette doctrine. Elle a maintenant à choisir entre le catholicisme et le spiritisme.

Si elle opte, comme elle y incline, pour le catholicisme, elle déchaîne, non seulement la guerre civile, mais la guerre sociale.

Mais qui sait ? Peut-être le catholicisme sera-t-il arrivé au spiritisme avant que le matérialisme soit revenu *ad Dominum Dorum suum*, le catholicisme. Et alors, en remplaçant le catholicisme, c'est le spiritisme que le matérialisme épousera.

ROUXEL.

La réalité des faits spirites

> Finissons-en avec le règne de l'ignorance : donnons pleine carrière à toutes les croyances ; laissons la raison faire l'œuvre que Dieu lui a confiée.
>
> E. QUINET.

Nous avons sous les yeux un ouvrage de Gougenot des Mousseaux intitulé *La Magie du dix-neuvième siècle*, imprimé à Paris en 1860.

Cet ouvrage est d'autant plus intéressant qu'il est approuvé par le clergé. Il est précédé d'une lettre de félicitation adressée à l'au-

teur par le P. Ventura de Raulica, ancien général de l'ordre des Théatins, consulteur de la sacrée congrégation des Rites, examinateur des Evêques et du clergé romain. Nous y relevons ce passage : « Votre livre fera justice à la fois de cette tourbe niaise qui, dans son incomparable aplomb, ose contester des faits admis par l'humanité tout entière et de *prétendus savants* qui respirant à pleins poumons, l'absurde, nous gorgent d'interprétations aussi contraires à la véritable science qu'elles le sont au plus vulgaire bon sens.

« Par votre dernier ouvrage, vous venez de conquérir de nouvelles lettres de noblesse dans l'Eglise, qui vous imposent de nouvelles obligations ».

Nos lecteurs ont déjà compris que dans son livre, l'auteur affirme la *réalité* de *tous* les faits *spirites*. Cela serait parfait s'il ne les attribuait *en grande partie au démon*. C'est par là qu'il a obtenu l'approbation du clergé catholique, car, il prouve ainsi *l'existence* et *l'activité* du *démon*.

Nous disons *en grande partie*, car il les attribue aussi aux *anges* et aux *âmes des défunts*.

L'évocation des esprits des morts est clairement indiquée dans l'Ancien Testament. Dieu même la sanctionne en la frappant d'anathème :

« Qu'il ne se trouve personne parmi vous qui *interroge les morts* pour apprendre d'eux la vérité, car le Seigneur a *en abomination* toutes ces choses. (Deutéronome XVIII, 11 et 12).

Cela prouve que cette évocation se pratiquait journellement.

Rappelons le cas de Saül faisant évoquer l'esprit de Samuel.

Saül avait chassé ceux qui *avaient l'esprit de Pylbon*, c'est-à-dire les devins. Mais en voyant le camp des Philistins avec qui il était en guerre, il eut peur et consulta l'Eternel ; celui-ci ne lui répondit pas. Alors il dit à ses serviteurs : « Cherchez-moi une femme qui ait l'esprit de Pithon. » Ses serviteurs lui dirent : « Il y a une femme àHendor qui a l'esprit de Pithon. » Saül se déguisa, alla la trouver et lui dit : « Je te prie, devine-moi par l'esprit de Python et fais monter vers moi celui que je te dirai. » La femme dit : Qui veux-que je te fasse monter ? » — « Fais-moi monter Samuel. » Et la femme voyant Samuel dit à Saül : « Pourquoi m'as-tu trompée, car tu es Saül ? — « Ne crains point. Mais qu'as-tu vu ? » — « J'ai vu comme un Dieu qui montait de la terre. » — « Comment est-il fait ? » — « C'est un vieillard qui monte et il est couvert d'un manteau » et Saül connut que c'était Samuel.

Alors Samuel dit à Saül :

« Pourquoi as-tu troublé mon repos en me faisant monter ?

— « Je suis dans une fort grande extrémité car les Philistins me font la guerre et Dieu s'est retiré de moi, c'est pourquoi je t'ai appelé afin que tu me fasses entendre ce que j'ai à faire. »

— « Pourquoi me consultes-tu, puisque l'Eternel s'est retiré de toi et qu'il est devenu ton ennemi. L'Eternel livrera Israël avec toi entre les mains des Philistins et vous serez demain avec moi, toi et tes fils. »

En effet, peu de temps après, Saül se tua ainsi que son écuyer ; ses trois fils moururent également (Samuel, ch. XXVIII).

D'après le catholicisme judaïque, dit Gougenot des Mousseaux, qui forme la tête du catholicisme chrétien, il se rencontre donc des cas bien avérés où les âmes des morts se mettent en rapport sensible avec le monde des vivants.

Mais outre les juifs et les Chrétiens, écoutons les idolâtres.

D'après Apulée, l'âme naît en quittant un monde où son existence précède celle de la vie que nous connaissons. Voilà pourquoi les dieux, qui la considèrent dans l'ensemble de ses phases, lui font subir les peines qu'elle a méritées dans une vie antérieure.

D'après Jamblique, les héros nous apparaissent au milieu du mouvement et avec précipitation et quant *aux âmes ordinaires*, il en est d'elles à peu près comme des âmes des héros, si ce n'est qu'il y a moins d'ordre et de persistance *dans leurs apparitions*.

L'âme, dit Porphyre, ayant, même après la mort, une certaine tendresse pour son corps, nous *voyons* nombre d'âmes voltiger éplorées autour de leurs débris terrestres.

Voyez, dit Horace, ces affreuses sorcières verser du sang dans cette fosse pour en faire sortir les âmes dont elles attendent les oracles.

Bien avant le siècle d'Auguste, les peuples gravissaient les hauts lieux, non seulement parce que leurs dieux y descendaient, mais afin d'y verser dans une fosse le sang des victimes qui attire les âmes, et y converser avec tel ou tel mort.

Jamais on ne vit fléchir cette croyance à la vertu du sang ou de la chair pour attirer les Esprits.

Les âmes dont les corps sont privés de sépulture, dit Cornelius Agrippa, celles qu'une mort violente sépare de leurs membres, peuvent être attirées par une substance douée d'affinité pour leur nature. Ces fluides ou ces émanations qui jadis les unissaient à leurs corps, donnent un moyen facile de les évoquer.

Ces pratiques n'attestent-elles point l'inébranlable croyance des peuples au pouvoir de l'âme des morts de réapparaître et de se mêler aux vivants ?

Les êtres que l'on dit morts, dit le célèbre magnétiseur du Potet, voient et entendent autour d'eux. Voilà comment tous les peuples ont eu cette idée qu'ils les *voyaient vaguer autour des tombeaux.*

« Aujourd'hui, dit Gougenot des Mousseaux, les âmes des morts nous attirent par leurs frivolités, quelquefois même par les grâces et le charme de leur commerce, et, tout le premier, je *m'intéresserais* peut-être à ces *nouveautés d'autrefois*, s'il était permis au chrétien d'ignorer les malédictions que les Ecritures accumulent sur la tête de l'évocateur. »

Nos lecteurs voient que cet auteur reconnaît comme vrais les phénomènes spirites et certes un tel témoignage n'est pas suspect.

Mais nous ne voulons pas abandonner ce livre si intéressant sans en extraire le fait suivant, raconté par le célèbre magnétiseur Regazzoni de Bergame :

« Un jour je me trouvais à Tunis avec deux cousines et un autre parent. Je couchais dans une vaste pièce à côté de mon parent. A peine venais-je de me mettre au lit que je me sentis frappé sur l'épaule et une voix me dit : Vi sovrasta un gran pericolo nella camera. »

— « Que veux-tu dire par là ».

Je pensais avoir affaire à mon cousin. Point de réponse de sa part. J'allume ; il dormait du plus lourd sommeil. Je le secoue et j'ai peine à le réveiller. — « Prends vite tes armes et viens voir. » Il se lève, nous inspectons la cour où gisaient étendus les Maures et les nègres de la maison, appesantis par un sommeil de plomb.

Nous visitons les coins et les recoins de l'appartement ; personne ne s'y est introduit. Je rentre dans mon lit. Quelques instants s'écoulent ; le même moniteur me frappant sur l'épaule répète les mêmes paroles. Je secoue mon cousin, nous nous levons, nous fouillons partout. Enfin mes yeux s'arrêtent dans la chambre voisine de la nôtre, sur les deux jeunes filles qui dormaient profondément, nous voyons alors un scorpion à *cinq nœuds* qui allait toucher le bras de l'une d'elles. Nous étions en octobre et à Tunis, en cette saison, la piqûre du scorpion à cinq nœuds, c'est la mort. En un clin d'œil, mon cousin, s'étant armé d'une pincette et moi d'une serviette mouillée, nous saisissons l'animal.

« Les récits de M. Regazzoni sont-ils d'une exactitude parfaite ?

Je le suppose. Mais, *vrais ou faux*, la conclusion reste la même *devant ses œuvres*, car elles deviennent *inexplicables* en adoptant tout autre sens que celui de la *croyance aux Esprits* » ; telles sont les paroles de Gougenot des Mousseaux.

De Gasparin s'étant élevé contre les *tables parlantes*, Thury qui occupait à Genève la chaire de l'illustre Candolle, fit paraître une brochure dont nous extrayons ce qui suit :

« Je sens parfaitement, monsieur, la justesse de vos observations relativement à l'*influence fâcheuse pour moi* qu'auront sur l'esprit DES SAVANTS, en général, les dernières pages de ce mémoire. Cependant, je persiste dans ma résolution parce que je vois que c'est un *devoir* auquel je ne saurais me soustraire.

« S'il y avait quelque chose de vrai dans le *Spiritualisme*, en m'abstenant de dire de la part de la science que l'ABSURDITÉ de la croyance à l'intervention des *Esprits* n'est pas DÉMONTRÉE SCIENTIFIQUEMENT, en m'abstenant de dire cela à ceux qui seraient disposés à s'occuper de ces choses, je risquerais de les engager *sans précautions* dans une voie dont plusieurs issues seraient équivoques.

« Sans sortir du domaine *scientifique*, comme je l'estime, j'irai donc jusqu'au bout et, pour me servir de vos propres paroles, comme c'est là le grand SCANDALE, je ne veux pas en avoir la honte. Je soutiens d'ailleurs que ceci est aussi *scientifique* qu'autre chose. *Bon gré, mal gré*, il faudra que les savants apprennent par l'EXPÉRIENCE DE LEURS ERREURS à SUSPENDRE leur jugement sur les choses qu'ils n'ont point *suffisamment examinées*. La leçon que vous leur donnez à cet égard ne doit pas être perdue ».

Nous sommes réellement heureux d'avoir eu l'occasion d'écrire ce qui précède, et cela pour deux raisons.

D'abord, la réalité des faits spirites est mise hors de doute par un catholique sincère félicité de son ouvrage par un membre du haut clergé.

Ensuite, la lettre du célèbre Thury, qui date de plus de cinquante ans, est une admirable réponse aux savants actuels qui haussent les épaules quand on leur parle de ces faits.

Or, il est nécessaire d'accumuler les preuves pour arriver à convaincre les incrédules.

Isidore LEBLOND.

Les Rayons V

Le commandant Darget a envoyé la lettre suivante à M. Dastre en le prévenant qu'il était dans l'obligation de la rendre publique pour défendre la réalité du rayonnement humain.

Paris le 5 mars 1913,

Le Commandant Darget à M. Dastre, membre de l'Académie des Sciences

MONSIEUR,

Je viens de lire votre interview dans *Le Matin* du 3 mars, dans lequel vous dites :

« ... Je crois qu'il faudra procéder, pour élucider le mystère de la ba-
« guette divinatoire, baguette de coudrier, pour les uns, de chêne, pour
« les autres, baguette simple, baguette fourchue, etc... d'une façon ana-
« logue à celle employée au moment où l'on a voulu savoir si l'existence
« des Rayons V était réelle... »

Votre phrase, ainsi formulée, a une allure tendancieuse dans le sens de la négative, relativement à l'existence des Rayons V.

Or, si vous avez procédé à des expériences sur les Rayons V, comme je suis le premier intéressé, indépendamment des lecteurs de 137 journaux différents, dont j'ai reçu les découpures depuis un mois, j'aurais eu beaucoup de plaisir à en être prévenu. A cet effet, je vous écrivais, à la date du 5 novembre lorsque la Commission pour l'examen des Rayons V, dont vous faisiez partie, était déjà nommée depuis le mois de juillet :

« Je vous présente une lumière nouvelle, sortie du corps humain, que
« j'ai obtenue également avec des animaux, des végétaux et certains mi-
« néraux, et je viens vous prier d'expérimenter vous-même.

« Je vous envoie donc deux vitroses enveloppées chacune d'une 1re en-
« veloppe portant de l'écriture imprimée et manuscrite, d'une 2e noir
« opaque, et d'une 3e, rouge.

« Ensuite, vous pouvez essayer de nouveau avec des plaques que vous
« aurez enveloppées vous-même. »

Je terminais ma lettre en disant :

« De même que je vous envoie des plaques enveloppées pour expéri-
« menter, de même je vous prie de m'en envoyer, scellées de votre
« cachet, que je vous remettrai, toujours cachetées pour être mises par
« vous-même dans le révélateur. »

La première fois que j'ai eu l'honneur de vous voir et de vous apprendre que M. Darboux, le secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, allait former une Commission pour examiner mes travaux, je vous ai montré différents clichés portant les écritures en blanc, en noir, en blanc et noir sur la même plaque ; d'autres écritures étaient colorées en rouge, aune, vert, et couleurs intermédiaires.

D'autres écritures étaient métallisées, dorées, argentées ou bronzées.

Je vous ai montré que non seulement les diverses encres, mais encore les différents crayons, noir, rouge, bleu, impressionnaient les plaques, tantôt en positif, tantôt en négatif, selon la nature du fluide émis, ce qu'un électricien appellerait la longueur d'onde ou la fréquence.

Je vous ai fait voir également que je pouvais séparer le gélatino-bromure, c'est-à-dire le côté sensible de la plaque, de l'écriture de la première enveloppe par un intercalaire de papier blanc ; et que, même, j'avais obtenu de l'écriture par le côté opposé de la couche sensible des vitroses.

Et vous m'avez dit, alors, que vous étiez d'avis que le corps humain émettait des radiations, que vous le saviez depuis longtemps et que vous seriez heureux de faire partie de la Commission, ce que j'écrivis à M. le Secrétaire Perpétuel, qui vous nomma membre, selon votre désir et aussi le mien.

Pour mieux accentuer ma découverte, je vous envoyai, plus tard, des photographies provenant de clichés non enveloppés, nus, obtenus à sec, sans contact, en les mettant tout simplement à un demi-pouce au dessus de mon front, ou en les magnétisant avec les mains.

A notre quatrième entrevue, le 9 novembre, vous m'avez dit, en nous quittant, que vous m'écririez, bientôt, en me proposant de faire une expérience.

C'est votre lettre devant me faire cette proposition que j'ai toujours attendue en vain.

Et c'est moi, maintenant, qui viens vous prier d'expérimenter conformément aux propositions que je vous avais faites et que j'ai renouvelées dans la présente lettre.

A noter que ce n'est pas moi qui ai découvert le fluide vital qui a existé de toute éternité, quoique l'Académie ne l'ait pas encore admis.

Il a été mis en évidence par Mesmer et ses continuateurs, sous le nom de Magnétisme Animal.

J'ai seulement découvert que ce fluide pouvait être photographié, et rendu, par ce moyen, sensible à la vue d'une manière permanente et incontestable.

Donc le problème posé est celui-ci :

1° Le Magnétisme Animal, ou Fluide Vital, ou Rayons V, existe-t-il ?

2° Peut-il être photographié ?

3° Quel est le premier expérimentateur qui l'a photographié ?

C'est à votre Commission de répondre.

Je vous prie d'agréer.. COMMANDANT DARGET.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Les neuf séances chez M. Coates

Dans notre dernière revue nous avons apporté le témoignagne de l'un des assistants aux neuf intéressantes séances par Mme Wriedt, à Rothesay, chez M. Coates.

Nous traduisons aujourd'hui le compte rendu transmis au *Ligth* par M. John Auld, ingénieur très connu à Glasgow.

Dès le début de la séance, dit-il, une ou plusieurs voix accompagnèrent le chant, des invisibles causèrent avec leurs parents et leurs amis, donnant leurs noms et des preuves convaincantes de leur identité.

J'ai dans l'au-delà une fille et deux fils. Tous les trois se sont fréquemment manifestés. Ce sont John et Francis ; Quant au troisième, il n'a jamais respiré ; je l'ai appelé Lesnith. Ce n'est que grâce au spiritisme que j'ai acquis la preuve que Lesnith est devenu un homme pur, affectueux autant qu'intelligent, dont l'influence pour le bien s'est toujours montrée aussi bien à moi qu'aux autres.

Vers la fin de la séance et tandis que la boite à musique jouait encore, j'entendis la voix de Lesnith appeler : « Père, je suis ici. Ne m'entendez vous pas, père ? » Je répondis : « Oui. » Il entra ensuite dans les détails les plus minutieux, à propos d'entreprises et d'affaires de famille, faisant preuve d'une pénétration qui m'étonna profondément. Il me donna avec insistance le conseil de ne pas me tracasser de certaines affaires qu'il spécifia et dit qu'au milieu de mes ennuis je devais toujours penser que j'avais dans l'au delà des parents et amis qui étaient avec moi. Tous seraient vraiment heureux de me voir au milieu d'eux ; personne ni dans l'au-delà ni sur terre ne pourrait jouir d'un bonheur égal à celui de sa mère, si j'étais avec eux. Il ajouta : « Nous sommes tous si heureux ! Moi, en particulier. Je suis bien heureux d'avoir échappé aux tracas de la terre. » Il termina en envoyant des baisers et en prononçant ces mots : « Oh ! Comme je désire de nous voir tous réunis ici, loin des chagrins de la terre ! »

Il est inutile de dire que cette conversation et ces preuves d'amour m'ont paru absolument convaincantes.

Mme Duffus a fait savoir que dans maintes circonstances Francès s'était matérialisée chez elle et chez Husk, à Londres. Aussi ma belle-sœur pouvait-elle reconnaître la photographie spirite faite par M. Wyllie et qui lui fut envoyé récemment.

J'oubliais de signaler qu'afin d'attirer mon attention avant de commencer à parler, j'avais toujours été amicalement touché par la trompette soit sur le bras, soit au poignet.

Outre ces conversations avec ma famille, j'obtins la faveur de causer avec deux personnes qui m'étaient tout à fait étrangères et se montrèrent très distinguées. Je venais d'être touché au poignet par la trompette lorsqu'une voix à peine perceptible dit : « Que faites-vous ici M. Auld ? » Je cherchais vainement le nom de mon interlocuteur, lorsque le Dr Sharp me fit comprendre que c'était Joseph P... dont je me rappelai avoir appris la mort à Glasgow quelques semaines auparavant, quoique à ce moment je pensais qu'il s'agissait d'un autre ingénieur du même nom et que j'avais spécialement connu.

Evidemment Joseph P.. .... quoiqu'il me fût totalement étranger, en savait sur moi et mes affaires plus que je ne savais sur son compte ; il avait fait adopter certaines spécialités que j'avais créées.

Un autre phénomène remarquable se présenta une après-midi lorsqu'une voix s'adressa à moi au nom de Mc Vail, très peu usité.

« Mc Vail ! Mc Vail ! » répétais-je. « J'ai certainement entendu ce nom tout récemment. Alors je me rappelai qu'une dizaine de jours auparavant sur les admirables bords de Loch Ridden, j'avais eu un entretien avec un garde-chasse que je rencontrais pour la première fois, qui me dit que son nom était Mc Vail et qu'il était originaire du district d'Oban, où était né mon grand-père maternel. Depuis bien des années nous avions perdu toute relation avec les parents que nous pouvions y avoir encore, les Macdougalls, Mc Elellums, Munroes, etc.

Ma surprise fut grande, lorsque en réponse à mon observation que quelques jours auparavant j'avais rencontré un garde-chasse nommé Mc Vail, la voix dit : « Eh ! bien, je suis son père. N'est il pas un excellent homme ? Nous sommes de vos parents. » Il continua en demandant des nouvelles de mes parents, les Bell. Je suis parfaitement certain que personne dans la salle ne savait que j'avais des parents de ce nom. De mon côté, je lui demandai s'il avait connu Mary Mc Callum ou Mc Intoseon une parente de ma mère, qui, pendant bien des années avait tenu un petit hôtel, avec café dans Glassford-Street, à Glasgow. « Oui, répondit-il, je l'ai bien connue. » Et cette réponse était faite en patois écossais.

Je dois dire que Mary était très connue de tous ceux qui venaient du district d'Oban et son hôtel était surtout fréquenté par les habitants de ce district.

Un des visiteurs les plus intéressants, parlant avec abondance par la trompette, avec une voix claire, mélodieuse, était un Italien. Nous avions bien reconnu que c'était en italien qu'il parlait, mais aucun de nous ne connaissait assez cette langue pour entretenir une conversation. Voyant cela, il essaya de parler espagnol, mais sans plus de succès.

M. Bryson lui adressa la parole en français et en obtint aussitôt une réponse. Une conversation s'engagea alors entre eux et dura quelque temps. Il était évident que notre visiteur était un homme d'une excellente éducation et bon linguiste, quoique peu familiarisé avec l'anglais.

Le Dr Sharp nous expliqua que notre ami Italien désirait prévenir M. Coates de ne pas traiter pour ses publications avec les seules maisons de publicité de Londres, mais d'entrer en relation avec quelque maison du Continent, de façon à faire mieux connaître ses œuvres dans tout le reste de l'Europe.

Le Dr Sharp provoqua alors un phénomène intéressant. Il demanda à M. John Duncan de tenir les mains de Mme Wriedt, en ajoutant : « Nous allons essayer de vous montrer ce que nous pouvons faire ». Aussitôt nous entendîmes une pluie de fleurs tombant doucement sur le tapis de pied. « Ce ne sont pas des apports, dit il, mais des fleurs prises dans les vases qui ornent cette salle. » Une rose rouge fut lancée sur mon genou droit, par ma chère femme, comme accomplissement d'une promesse faite longtemps auparavant en son nom et en celui de nos parents, de nous prouver leur présence, lorsqu'un médium suffisant pourrait se rencontrer.

Le fait le plus frappant des deux dernières séances de la série fut l'apparition de nombreuses formes d'esprits. Parmi les premières se trouva M. W. T. Stead, que je reconnus aussitôt d'après des photographies. M. Stead fut nettement vu objectivement par nous. Dès qu'il parut on entendit sa voix nous exhorter, sur un ton fort, énergique et naturel à travailler avec zèle à la propagation de la grande vérité, de façon à étancher la soif qui tourmente l'humanité.

L'idée ridicule que quelques personnes peuvent émettre en attribuant ces voix au ventriloquisme de la part de Mme Wriedt, est suffisamment réfutée par ce fait, que souvent deux et même trois voix bien distinctes causent simultanément, tandis que Mme Wriedt présente des observations ou pose des questions avec son accent bien américain. Ajoutons qu'elle est une linguiste si peu remarquable, qu'elle n'entend rien au patois écossais, que nous devons traduire pour la tenir au courant de ce qui se passe et pendant ce temps les voix continuent à causer avec leurs parents et amis.

—

Même sujet

Dans ses numéros des 8 et 15 février, *Ligth* continue la publication de comptes rendus de séances chez M. Coates, avec Mme Wriedt, dus à divers assistants.

Dans le numéro du 8 le récit est fait par M. et Mme Duncan. Nous en extrayons les particularités suivantes :

16 juillet soir. Dès le début de la séance, Mme Brown, une vieille amie et notre voisine se manifesta. Ni ma femme ni moi ne la reconnûmes et nous demandions qui elle était, lorsqu'elle nous rappela qu'elle était restée près de Mme Brown pendant la nuit qui précéda la mort de Bob. Ceci se passait il y a trente ans. Elle nous parla alors des *doos* (pigeons, en patois écossais), ce qui provoqua une exclamation de Mme Wriedt, qui ne connaissait nullement ce mot. Je me rappelai alors que la famille

Brown possédait de ces volatiles lorsque nous étions voisins. Elle me demanda si je me souvenais du doo Jock. Je ne me rappelais pas ce nom ; mais quand je fus de retour à Edimbourg, la fille de Mme Brown m'affirma qu'ils avaient eu un pigeon de ce nom. Quelle meilleure preuve d'identité pouvions-nous demander ?

Dans la séance du 17 juillet, plusieurs formes brillantes se montrèrent ; mais je n'en reconnus aucune. Puis nous vîmes apparaître avec une parfaite netteté la tête et le buste de M. Stead. Le Dr Sharp (le guide) me demanda de tenir *les deux mains* du médium ; et tandis que l'on chantait je sentis une rose tomber sur mes mains et de là à terre. Un bouquet de roses, pris dans un vase situé dans la salle, tomba également sur mes mains, mais je ne pus le retenir parce que je tenais les mains du médium et il tomba également sur le parquet. Le Dr Sharp dit que ces fleurs m'étaient envoyées par notre fille Lizzie, en accomplissement d'une promesse faite, un an auparavant, au cours d'une séance chez Monsieur Coates.

Une voix appela très distinctement : « Maggie ! Maggie ! » personne ne répondant, je demandai si c'était Mme Duncan que l'on appelait. Il fut répondu nettement : « Oui ! c'est son père qui l'appelle ». Il prit alors la parole, lui rappela des incidents de son enfance, puis causa quelque temps avec moi. Je lui demandai comment il avait été amené à cette séance, lui qui n'avait jadis aucune notion sur les rapports entre les deux mondes. Il répondit que c'étaient Bob et Lizzie qui l'avaient instruit et aidé à se rendre aux séances.

—

Double conscience

Psyche publie une observation d'un cas présenté comme phénomène de double conscience par le professeur Morselli.

Il s'agit de Miss Reynolds, qui dormit profondément pendant vingt heures. A son réveil elle présenta une personnalité totalement différente. Non seulement elle avait tout oublié de sa vie antérieure, mais elle ne pouvait reconnaître ni parents ni amis En parlant, elle se servait d'un langage de bébé, et elle eut à apprendre de nouveau l'A. B. C.

Dans son état primitif elle était plutôt silencieuse, réservée et sombre ; tandis que maintenant elle montrait un tout autre caractère, étant gaie, vive et sociable. Ce nouvel état dura cinq semaines, après lesquelles elle fut de nouveau plongée dans un profond sommeil prolongé. Elle en sortit avec sa personnalité première. Elle reconnut alors toute sa famille, mais ne garda aucun souvenir des cinq semaines qu'elle venait de passer. Elle reprit malheureusement son caractère morose, rendu plus grave encore par les allusions de ses parents à sa période gaie.

Au bout de quelques semaines, elle tomba de nouveau dans un profond sommeil d'où elle s'éveilla en état second, pendant lequel oubliant tous les faits antérieurs, elle ne conservait que l'impression d'avoir dormi longtemps.

Pendant quinze ans ces deux états se succédèrent de temps à autre, jusqu'à l'âge de trente-six ans. Elle conserva alors ses heureuses dispositions de l'état second, pendant quinze autres années, au bout desquelles elle mourut.

—

Une lettre de Miss Estelle Stead

Madame Bright publie dans son journal, *The Harbinger of Light*, la lettre suivante que lui adresse Miss Stead :

Chère Mme Bright, voici les notes prises à la suite d'une séance que mon frère et moi avons obtenue de Mme Wriedt :

Le 3 juin, Mme Wriedt fait l'obscurité et nous causons pendant quelques minutes, puis elle remonte la boîte à musique. Nous étions tous trois assis en face du cabinet, au centre de la salle. Bientôt nous vîmes une lueur dans le cabinet et notre père se matérialisa. Il n'était pas aussi complètement matérialisé que dans une séance précédente, mais c'était bien lui, sans aucun doute. Il paraissait porter la main vers sa face. Il se dirigea vers nous, puis disparut, pour se former de nouveau bientôt après. Cette fois la matérialisation était plus nette. Sans quitter le cabinet, il se tourna vers nous en souriant. Il disparut encore, mais nous le vîmes reparaître pour la troisième fois et s'avancer jusque au-dessus de nous. Quelques minutes après sa disparition, notre frère Will nous parla par la trompette. Il nous salua et nous dit que notre père nous parlerait dans quelques instants. En effet nous entendîmes cette chère voix nous saluer avec une vive émotion. Nous eûmes avec lui un entretien d'une demi-heure. Son émotion était si vive, qu'il laissa tomber plusieurs fois la trompette. Notre frère Will la relevait et de sa voix calme et claire, il nous expliquait ce qui venait de se produire.

Pendant ce temps, notre père reprenait des forces et notre frère continuait la conversation. Parfois il s'adressait à notre père pour lui poser une question et nous entendions le murmure des deux voix ; puis il s'adressait à nous de nouveau.

Ceci est le récit de ce qui nous arriva bien d'autres fois. Ainsi l'autre jour il écrivit par la main de Miss Harper, qui ne connaissait nullement la date anniversaire de ma naissance, un magnifique message à ce propos, et à chaque instant il me donne des preuves de sa présence et du soin avec lequel il veille sur moi. »

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ALLEMANDE

Phénomène de hantise au château de Windsor

Le *Shatsbürger Zeitung* du 25 décembre 1912, N° 302.

On rapporte que le château de Windsor, résidence royale actuelle du roi Georges V, a été très fréquemment le théâtre d'apparitions de fantômes, se répétant à époques variées depuis de nombreuses années. A diverses reprises, la reine Anna Boleyn serait venue, dit-on, importuner les habitants de ce domaine royal. Mais, d'une façon toute particulière, ce serait encore l'ombre de la grande Elisabeth, qui, de temps à autre, aurait visiblement manifesté sa présence en ces lieux, en se référant aux affirmations émises non seulement par des gens de service, mais encore de personnages éminents tels qu'Arthur Balfour, Lord Palmerston, sir Robert Peel, voire même la reine Victoria.

Or tout récemment, le bruit se répandit que le château recevait la visite d'un spectre non encore vu précédemment, et voici comment cette nouvelle prit corps. L'une des ailes de la demeure royale est actuellement habitée par la famille du lieutenant de marine : James Beauchamp exerçant les fonctions d'officier d'ordonnance auprès de l'un des officiers supérieurs de l'Amirauté. Il advint tout dernièrement que, retenu au dehors par ses fonctions, la femme du lieutenant se trouvant seule chez elle, celle-ci, après avoir sommairement diné, envoya vers 7 h. sa femme de chambre à la Poste pour y dégager la correspondance à son adresse. Lorsque la domestique revint au château, elle rencontra, dans le corridor du 2e étage, un inconnu qui paraissait vouloir lui barrer le passage. Prise d'effroi, la soubrette laissa choir les lettres qu'elle rapportait, en jetant un cri de terreur.

A cet appel, Mme Beauchamp, tres-angoissée, s'empressa d'accourir, et à son tour, apercevant le personnage inconnu dont la présence insolite en ce lieu ne s'expliquait pas, fut sur le point de s'évanouir. Elle put néanmoins se rendre compte qu'il s'agissait d'un homme de petite stature, revêtu d'un uniforme d'amiral, de l'ancienne époque, ayant l'épée au côté, la poitrine constellée de décorations, et la tête dépourvue de coiffure. Ayant précipitamment regagné leur appartement, les deux femmes, malgré la précaution prise par la servante, de verrouiller la porte aussitôt à l'intérieur, celles-ci constatèrent que l'inconnu les avait suivies en marchant sur leurs traces pour ainsi dire, en traversant le mur d'une épaisseur de trois pieds. Voyant que le personnage se mettait en mouvement, arpentant les pièces de l'appartement, Mme Beauchamp, arrivée au dernier degré de la terreur, se jeta sur la sonnerie électrique servant de signal d'alarme et la fit fonctionner. Répondant à cet appel cinq hommes de garde

accoururent immédiatement, et à leur tour, eurent le loisir de voir le fantastique intru, en train de se rendre d'une pièce dans l'autre, pour pénétrer enfin dans la chambre à coucher où il disparut subitement sous leurs yeux, au moment même où ils allaient le saisir. Tous les témoins de cette scène sont unanimes dans leurs affirmations.

L'on a supposé depuis, dit on, qu'en cette circonstance il ne saurait être question que de l'apparition de l'ancien amiral Horatio Nelson lui-même, le vainqueur de Copenhague, d'Aboukir et de Trafalgar. Le sentiment populaire est certain que l'ombre de Nelson aurait ainsi momentanément quitté la cathédrale Saint-Paul où l'on a conservé le tombeau de l'amiral, pour se rendre au château de Windsor, dans le but de communiquer à l'officier de marine son appréciation sur le plan d'invasion que les Allemands nourrissent contre l'Angleterre.

Mais, étant donnée l'absence du lieutenant Beauchamp ce jour là, il est admissible que l'amiral Nelson réapparaîtra au château dans un avenir prochain. Il s'agit à présent d'attendre les événements.

Pour la traduction, P. H.

Revue de la Presse
DE LANGUE PORTUGAISE

La Vigne du Seigneur

Le groupe spirite : *La Vigne du Seigneur*, de Rio de Janeiro, a publié quatre brochures dont voici les titres : *Discours spiritualistes* (1911) ; *Elucidations évangéliques* (1912) ; *Le Cerveau et le Périsprit* (1912) : *Obsesseurs et Obsédés* (1912).

Ces publications sont destinées à l'instruction et surtout à l'édification des membres du groupe et aussi des autres groupes qui seraient disposés à suivre les traces de la *Vigne du Seigneur*. Elles contiennent des sortes d'homélies dans le genre, le style et aussi l'esprit catholique.

Chacune d'elles commence et se termine par un *Dominus vobiscum* : La paix soit avec vous ! La paix bénie du Seigneur soit avec vous ! La paix de l'Eternel soit avec vos Esprits ! Dieu vous sauve ! Que la paix du Seigneur s'étende sur vos Esprits ! Le discours continue en style sermonaire, rempli d'onction et componction. Les sujets traités sont d'ordre spiritualiste, comme on le voit par les titres des opuscules, et portent principalement sur des versets bibliques commentés et paraphrasés. En un mot le groupe cultive la vigne du Seigneur des chrétiens.

Je suis loin de nier l'utilité des exercices de cette nature dans les groupes spirites : d'abord il en faut pour tous les goûts ; ensuite je serais même d'avis que les spirites fassent, *sur certains points*, plus d'emprunts qu'il n'en font au catholicisme, comme celui-ci en a fait au paganisme. Je ne puis donc qu'approuver les efforts du groupe : la vigne du Seigneur.

Cependant, il faut convenir que ce genre de travaux est peu scientifique et que ceux du groupe en particulier laissent à désirer au point de vue du choix de ce qui doit être conservé dans les traditions et dans le culte catholique.

Ce groupe est foncièrement catholique. Il croit au péché originel et, par suite, à la nécessité de l'*Incarnation* de l'esprit divin lui-même ou, tout au moins, d'esprits supérieurs pour opérer la *Rédemption* du genre humain, pour apporter aux hommes de nouvelles vérités, qui les rendront libres, qui les élèveront au-dessus d'eux mêmes.

Cette théorie implique que Dieu n'est pas bien malin, puisqu'il n'a pas su mettre en sa créature humaine la dose nécessaire d'esprit, d'instinct divin, (qui se trouve pourtant dans les autres règnes de la nature), et que l'horloger de Voltaire est obligé de retoucher, de remonter de temps en temps son horloge pour la remettre en train, ou la sortir de la mauvaise voie.

La doctrine prêchée par la *Vigne du Seigneur* est donc un spiritisme chrétien, ou, à votre choix, un christianisme spirite.

Je ne discuterai pas ici cette doctrine ; je ne rechercherai pas comment le spiritisme peut se concilier avec les dogmes catholiques ; je n'examinerai pas si les Incarnations sont suivies de rédemptions sérieuses, appréciables, si l'horloge remontée va mieux après qu'avant. Je dirai seulement qu'il faudra que cette doctrine et plusieurs autres analogues soient discutées point par point.

Tous les spirites, en effet, sont d'accord en ceci :

1° que nous traversons une période de décadence religieuse, morale et sociale. Cette décadence procède-t-elle de la nature, c'est-à-dire de Dieu, ou de nous mêmes ? Est elle nécessaire ou volontaire ?

2° Que les religions actuelles sont incapables de remédier à cette décadence, qu'elles n'ont pu empêcher. Elles ont fait leurs preuves : pour les uns, elles n'ont jamais été bonnes ; pour les autres, elles ont cessé de l'être ; étant restées stationnaires, incrustées dans leurs dogmes, elles ne sont plus au niveau de l'état présent, des sciences et de la civilisation. Il faut donc *autre chose* pour sortir d'où nous sommes.

3° Que la science, quoiqu'elle ait dépassé la religion, n'est pas en mesure de fournir cette *autre chose* : la base de la science officielle est matérialiste ; sous le nom de positivisme, elle est un pur négativisme ; elle se contente de nier l'existence de ce qu'elle ne peut pas expliquer.

4° Que le spiritisme seul peut nous sortir de l'ornière ; que lui seul peut mettre un terme à la crise présente et fournir la solution du problème religieux, moral et social qui est posé devant nous, comme le sphinx devant la pyramide.

Mais il y a en ce moment *spiritisme* et *spiritisme* ; c'est pourquoi je dis qu'il faudra s'expliquer si l'on veut s'entendre et si l'on veut que le problème à l'étude soit bien résolu.

Il y a d'abord le spiritisme qui, preuves en mains, croit, (à la façon de

saint Thomas), à la survivance de l'âme, aux communications entre les vivants et les morts, aux réincarnations. Et qui s'arrête là.

Il y a ensuite un spiritisme qui, à ces croyances, ajoute que des esprits *supérieurs* peuvent nous donner des instructions morales, religieuses, scientifiques, que nous ne pourrons jamais acquérir par notre expérience et par les seuls efforts de notre esprit.

Il y a encore les spirites chrétiens ou les chrétiens spirites, il y en a même de plusieurs sortes : les uns ne s'inquiètent nullement de concilier les faits spirites avec les enseignements des Eglises, les contradictions ne les gênent pas ; les autres croient à la divinité de J.-C. ; ceux-ci n'y croient pas, etc.

Ajoutez les théosophes bouddhistes, les occultistes de diverses écoles ou sectes, qui ont quelques idées communes avec le spiritisme, mais beaucoup d'autres contraires, et vous conviendrez que, tant que l'entente ne sera pas établie, le problème moral, religieux et social n'aura pas de solution et que pour y parvenir, il faudra une discussion loyale, courtoise mais serrée, rigoureuse.

Nous engageons donc la *Vigne du Seigneur* et même tous les groupes spirites et spiritualistes à faire leur examen de conscience et à se livrer à cette discussion, sans laquelle rien de bon ne pourra se faire.

ROUXEL.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Un songe télépathique

M. Salvatore Farina, poète bien connu, écrit la lettre suivante à son ami, M. Marzorati, directeur de *Luce e Ombra*.

Le 15 juin dernier, je quittai Milan pour me rendre à Stockholm, visiter la Suède et faire la connaissance personnelle de deux *amis inconnus*, le major Donner, traducteur de mon *Amore Bendato*, et Wirsen, critique distingué et poète.

Ce poète, lorsque parut mon *Amore Bendato*, en 1875, m'adressa une lettre sympathique, et non content de me louer chaudement, me proposa d'en faire la traduction. Les occupations l'en ayant empêché, ce fut un autre ami commun, le major Donner, qui s'en chargea.

J'arrivai à Berlin le 17 et descendis à l'*Hotel Baltic*, où le major Donner devait venir me prendre, pour m'accompagner à Stockholm.

Comme j'étais fatigué, je me jetai dans un grand fauteuil et je m'endormis aussitôt. Combien dura mon sommeil ? Je n'en sais vraiment rien. Tout ce que je sais, c'est qu'à un certain moment il me sembla que j'étais bien éveillé et dans l'attente impatiente de cet ami encore inconnu. Le voilà ! Je ne l'ai jamais vu, mais je le reconnais aussitôt. C'est lui ! Il me

dit : « Me voilà ! Donnez moi la main ; Donnez la moi vivement... J'ai froid ! »

Et je veux étreindre la main qu'il me tend, lui dire le plaisir qu'il me cause ; mais lorsque je m'avance vers lui, la vision s'affaiblit, s'efface, mon ami disparaît.

Frappé de ce mystère, je me demande si je rêve encore. Dans mon rêve je trouve d'autres paroles pour remercier cet ami inconnu, qui, obligé bien malgré lui de manquer au rendez-vous si désiré de tous deux, me faisait ainsi connaître la *fatalité* qui nous frappait.

Voici ce que furent ces paroles : « Merci, merci, merci. Tu ne pourras me donner la joie que je me promettais en faisant ta connaissance ; mais tu m'en causes une autre, qui est bien supérieure. »

« Maintenant je le sais. Le rendez-vous que nous nous étions donné n'aura pas lieu ; mais puisque la vie se continue après la mort, nous nous retrouverons dans un jour prochain. Au revoir, ami Wirsen. »

Lorsque je fus bien certain d'être debout et éveillé, cherchant la trace du disparu, je me demandai : « Ai-je rêvé ? Ou bien l'événement fatal est-il réel ? »

Pendant toute la journée et la nuit suivante cette préoccupation me poursuivit. Le matin je n'étais plus bien certain que le major Donner dût venir à notre rendez-vous. Mais vers neuf heures, on vint m'annoncer que le major Donner m'attendait en bas.

Que le ciel en soit loué ! Ce n'était donc qu'un rêve, rien qu'un rêve !

Nous nous hâtons de nous rendre à la gare et une fois assis dans le train l'un en face de l'autre, je vis la figure de mon ami s'assombrir et son bon sourire disparaître Il me prit la main et me parla ainsi :

« J'ai à vous apprendre une triste nouvelle ! Notre ami Wirsen est mort !... Il est mort le 15, on l'enterre aujourd'hui à Stockholm ! »

Pendant tout le reste du voyage mes paroles du rêve me revenaient.

« Merci, merci, merci ! ami Wirsen ! Tu me causes une joie autre que celle que tu m'aurais causée en vivant. Mais elle est bien plus grande. Tu me prouves que ta vie, que notre vie se continue dans la mort. »

SALVATORE FARINA.

Pour la traduction :

Dr DUSART.

AVIS

L'abondance des matières nous oblige à remettre à la Revue suivante l'article : *La Théorie du corps fluidique selon divers savants modernes.*

Le Gérant : DIDELOT

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie CLERC-DANIEL

La Revue laissant à ses collaborateurs la plus entière liberté, chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il soutient.

15-5-1913.

Le problème de l'Au-delà suivant M. Mæterlinck

L'ouvrage du brillant écrivain : *La Mort*, — que nos lecteurs connaissent déjà par l'analyse qu'en a publiée M. Chevreuil dans le dernier numéro de cette Revue, — appelle encore quelques réflexions, car le succès qu'il doit à la renommée de l'auteur peut lui donner une importance exagérée auprès des personnes peu familiarisées avec cette énigme de la mort, indiscutablement la plus importante parmi les questions sur lesquelles nous avons le besoin d'être renseignés.

Si la lecture de cet ouvrage est un régal esthétique pour le lettré qui en admire l'ordonnance, la grâce ou la somptuosité des images, la fluidité du style, la variété, l'abondance et la richesse des idées, il cause moins de plaisir à celui qui, sous le manteau diapré des phrases cherche une démonstration, plutôt que des exercices de réthorique au sujet des possibilités que nous réserve l'au-delà. A quoi bon ratiociner sur l'infini quand il n'existe entre lui et nous aucune commune mesure, ce qui nous le rend absolument incompréhensible ? Le problème des origines et des fins dépasse de si haut notre intelligence et nos chétives connaissances sur l'univers et ses lois, qu'il n'y a pas de honte à reconnaître qu'il est insoluble pour nous à l'heure actuelle. Contentons-nous des faits qui sont à notre portée, étudions-les au moyen de cette méthode expérimentale à laquelle nous devons le progrès des sciences, et si nous voulons quand même satisfaire ce besoin incoercible de savoir d'où nous venons et où nous allons qui nous étreint, nous pourrons au moins conjecturer avec plus de vraisemblance en nous appuyant sur des données certaines, qu'en lâchant la bride à l'imagination, qui n'a déjà que trop de tendances à vagabonder dans le vide des abstractions.

Pour nous rassurer contre l'horreur de la mort, M. Mæterlinck nous affirme que l'anéantissement total de nous-mêmes est impos-

sible. « Nous sommes — dit-il — prisonniers d'un infini sans issue où rien ne périt, où tout se disperse, mais où rien ne se perd. » Il existe ici une équivoque. Sans doute les atômes qui, *rassemblés*, constituent un objet ou un être vivant quelconque sont indestructibles dans leur essence, mais l'ensemble de ces atômes dont le groupement représentait un corps, occupait une position de l'espace, cesse d'être, s'anéantit réellement lorsque ces éléments constitutifs se dispersent dans la nature, puisque soi-disant leur *réunion seule* constituait l'être ou l'objet dont il s'agit.

Où sont les innombrables milliards de plantes et d'animaux qui peuplèrent la terre pendant les époques géologiques ? A l'exception de quelques rares fossiles, ils ont disparu pour toujours et leurs formes sont rentrées dans le néant, sans laisser plus de traces de leur existence éphémère qu'une ride à la surface de l'eau. A plus forte raison, si le *moi*, — ce qui sent, ce qui pense, ce qui veut, — n'a pas de continuité substantielle, s'il n'est qu'une résultante temporaire des propriétés de la cellule nerveuse du cerveau, doit-il disparaître à jamais avec la décomposition des hémisphères cérébraux, et alors c'est bien l'évanouissement certain de la conscience, la mort totale et absolue, sans possibilité d'une survivance quelconque. Si cela était vrai, la vie ne serait plus qu'une farce douloureuse et sinistre, puisque la sainteté ou le crime, l'ignorance ou le génie aboutiraient au même résultat en sombrant pour toujours dans la nuit de l'inconscience et du non être. Heureusement que le spiritisme nous donne l'assurance qu'il n'en est pas ainsi ; nous constatons par nos rapports avec les Esprits que l'apparente injustice qui règne despotiquement sur la terre disparaît dans cet au-delà où la sentence : « à chacun selon ses œuvres » reçoit son accomplissement, sans avoir recours au hideux enfer ou au fade paradis inventés par les religions.

Avant de spéculer comme le fait l'auteur sur ce qui peut subsister de nous après la mort, il eût été utile de chercher à savoir en quoi consiste notre être mental, puisque c'est celui-là seulement qui s'évadera de la tombe, et ne pas confondre la *personnalité*, entité variable et contingente, avec *l'individualité*, qui est notre nature profonde, celle qui produit notre caractéristique individuelle, qui n'appartient qu'à nous et qui renferme en soi tous les aspects multiples que la conscience présente pendant le cours de

la vie terrestre. C'est cet ensemble, cette totalité indivisible qui survivra ; et c'est pour cela qu'elle se retrouvera identique à elle-même au lendemain de la mort, quand elle se réveillera dans ce milieu nouveau où elle est destinée à poursuivre son évolution.

M. Mæterlinck paraît croire que le *moi* n'a qu'une existence précaire, fugitive, insaisissable ; qu'il se compose uniquement d'une série d'idées, d'ailleurs confuses et variables, se rattachant à l'instinct de vivre. « En somme, écrit-il, le point le plus fixe de cette nébuleuse est notre mémoire, qui semble, d'autre part, une faculté assez extérieure, assez accessoire, en tous cas une des plus fragiles de notre cerveau, une de celles qui disparaissent le plus promptement au moindre trouble de notre santé. « Cela même, dit très justement un poète anglais, qui demande à grand cris l'immortalité, est ce qui périra en moi. »

Est-il bien sûr que notre moi n'ait pas de continuité en dehors de celle que lui confère notre mémoire ? Est-ce un feu-follet qui s'allume et qui s'éteint à chaque instant, ou bien existe-t-il quelque chose qui relie ces états séparés mais successifs ? Consultons les psychologues contemporains et nous apprendrons d'abord par les expériences de MM. Pitres, professeur à l'Ecole de Médecine de Bordeaux, des Docteurs Bourru et Burot, de Ch. Richet, du Dr P. Janet, etc. ; que les faits les plus insignifiants se gravent en nous d'une manière indélébile ; ceux qui paraissent ensevelis pour toujours dans la nuit de l'oubli renaissent parfois spontanément, de même qu'il est possible de les ressusciter chez certains sujets pendant le sommeil hypnotique. Bien loin d'être fragile, la mémoire est une puissance indestructible, dont il est vrai qu'une partie — le pouvoir d'évocation — peut souvent disparaître pour des causes diverses, mais sans que les résultats qu'elle a produits soient jamais effacés de l'organisme, car ils en sont partie intégrante.

Ecoutons la voix autorisée de M. Ribot. Voici ce qu'il dit sur le point qui nous occupe : (1)

On a beaucoup discuté pour savoir si la conscience de notre identité personnelle repose sur la mémoire ou inversement. L'un dit : Il est évident que, sans la mémoire, je ne serais qu'un présent sans cesse renouvelé, ce qui coupe court à toute possibilité, même la plus faible, d'identité.

(1) T. Ribot. *Les Maladies de la Personnalité*, pp. 96-97.

L'autre dit : Il est évident que sans un sentiment d'identité qui les relie entre eux, qui leur imprime ma marque, mes souvenirs ne sont plus miens ; ce sont des événements étrangers. Ainsi donc, est-ce la mémoire qui produit le sentiment de l'identité ou le sentiment de l'identité qui fait la mémoire ?

Je réponds : ni l'un ni l'autre, les deux sont des *effets* dont la cause doit être cherchée dans l'organisme ; car, d'une part, son identité objective se traduit par cet état subjectif que nous appelons le sentiment de l'identité personnelle ; et, d'autre part, c'est en lui que sont enregistrées les conditions organiques de nos souvenirs, en lui qu'est la base de notre mémoire consciente. Le sentiment de l'identité personnelle et la mémoire, au sens psychologique, sont donc des effets dont aucun ne peut être la cause de l'autre. Leur origine commune est dans l'organisme, en qui identité et enregistrement organique (c'est-à-dire mémoire) ne font qu'un...

L'on voit déjà que l'identité ne repose pas uniquement sur la mémoire, celle-ci pouvant varier sans que le moi soit atteint.

Nous allons examiner dans un instant ce qu'il faut penser de cette assertion que c'est l'*organisme* qui est la cause de la mémoire et de l'identité, mais auparavant, citons encore un passage du même auteur, dans lequel il précise sa conception :

Chacun de mes états de conscience, dit-il, a ce double caractère d'être tel ou tel et d'être mien : ce n'est pas une douleur, mais ma douleur ; la vision d'un arbre, mais ma vision d'un arbre. Chacun a sa marque par laquelle il m'apparaît comme propre à moi seul, sans laquelle il m'apparaîtrait comme étranger : ce qui se rencontre dans quelques cas morbides. Cette marque commune est le signe d'une communauté d'origine et d'où peut elle provenir, sinon de l'organisme ?... Chaque appareil sensoriel n'est pas, en effet, une abstraction : il n'y a pas un appareil visuel ou auditif en général, tel qu'on le décrit dans les traités de physiologie, mais un appareil concret, individuel dont il ne se produit jamais (sauf peut-être chez quelques jumeaux) deux exemplaires identiques chez les individus de la même espèce. Ce n'est pas tout. Outre qu'il a sa constitution propre dans chaque individu, — marque qu'il imprime directement et nécessairement à tous ses produits, — chaque appareil sensoriel dépend à tous les instants, et sous toutes les formes, de la vie organique : circulation, digestion, respiration, sécrétion et le reste. Ces diverses expressions de l'individualité s'ajoutent à toute perception, émotion, idée, ne font qu'un avec elles, comme les harmoniques avec le ton fondamental. Ce caractère possessif, personnel de nos états de conscience, n'est donc pas, comme certains auteurs l'ont dit, le résultat d'un jugement plus ou moins explicite qui, en même temps qu'ils se produisent, les affirme miens. *La marque personnelle n'est pas surajoutée, mais incluse...*

D'accord ; mais où réside en dernière analyse ce substratum permanent, si le corps, y compris le cerveau, se renouvelle sans cesse ? Cette question s'est posée à tous ceux qui désirent aller au fond des choses :

Stuart Mill, poursuit M. Ribot, dans un passage souvent cité, se demande où est le lien, la loi inexplicable, « l'union organique » qui rattache un état de conscience à un autre, l'élément commun et permanent ; et il trouve qu'en définitive « nous ne pouvons rien affirmer de l'esprit que des états de conscience. » Sans doute, si l'on s'en tient à la pure idéologie. Mais un groupe d'effets n'est pas une cause et, quelque minutieusement qu'on les étudie, on fait un travail incomplet si l'on ne descend plus bas — dans cette région obscure où, comme le dit Taine, « d'innombrables courants circulent sans cesse sans que nous en ayons conscience ». Ce lien organique réclamé par Stuart Mill est, pour ainsi dire, par définition dans l'organisme.

Notons en passant, dit M. Ribot, dans une note, que la théorie soutenue ici, matérialiste dans la forme, peut s'adapter à une métaphysique quelconque. Nous essayons de réduire la personnalité consciente à ses conditions *immédiates* — l'organisme. Quant aux conditions dernières de ces conditions, nous n'avons rien à en dire ici, et chacun est libre de la concevoir à sa guise.

Cette restriction est très sage, car nous ne pouvons voir dans ces milliards de cellules en mutations perpétuelles, dont la substance chimique varie incessamment par le jeu même de la vie, ce lien constant, continu, sans défaillance qui fait que nous nous sentons le même être du berceau jusqu'à la tombe. On aura beau objecter que le renouvellement est successif, que les cellules ne se remplacent pas en même temps et que les nouvelles participent des propriétés de celles auxquelles elles succèdent ; il n'en est pas moins vrai qu'au bout d'un certain temps la substance entière est devenue autre, et même un grand nombre de fois, de sorte que ce n'est pas en elle que réside réellement l'individualité.

Et, cependant, j'ai beau constater que mes cheveux ont blanchi, que mes goûts ont changé, que mon caractère s'est modifié, je n'en ai pas moins l'assurance inébranlable que c'est en moi que ces transformations se sont produites et ce sentiment de continuité tient à ce qu'il existe dans mon être quelque chose de fixe, de permanent, que l'observation et l'expérience nous font connaître, c'est le corps de l'âme : le périsprit.

C'est vraiment de lui que l'on peut dire, avec M. Ribot, — en remplaçant le mot organisme par celui de périsprit — qu'il est la représentation suprême du moi, contenant en lui les restes de tout ce que nous serons. Le caractère individuel tout entier est inscrit là avec ses aptitudes actives et passives, ses sympathies et antipathies, son génie, son talent ou sa sottise, ses vertus et ses vices, sa torpeur ou son activité. Ce qui en émerge jusqu'à la conscience est peu en regard de ce qui reste enseveli, quoique agissant. C'est dans ce *médiateur plastique*, comme le nomme Cudworth, qu'il faut situer la subconscience, c'est-à-dire l'ensemble du mécanisme qui dirige l'obscur labeur physiologique et psychologique, qui s'accomplit à notre insu, et aussi la conscience supérieure avec ses propriétés supranormales de sensibilités diverses et ses facultés d'actions à distance, de clairvoyance et de prémonition.

Voilà comment notre doctrine apporte une solution claire, expérimentale, à ce problème de l'identité. Chose bizarre, M. Mæterlinck, qui a consacré une partie de son livre à l'exposition de quelques faits spirites, ne paraît pas avoir compris toute l'importance de ce corps métaéthérique, qui est le gardien indéfectible de notre individualité, car il nous accompagne par-delà le tombeau, comme déjà il était en nous ici-bas, puisque les dédoublements de vivants le font voir directement.

La mort n'est donc pas une transfiguration; aucune puissance magique ne nous découvre immédiatement les arcanes de l'infini; nous ne pénétrons pas instantanément le mystère des choses. L'esprit se trouve, il est vrai, dans un nouveau milieu; là, son corps fluidique le met en rapport avec ces états supérieurs de la matière que la science commence à découvrir; d'où résulte la difficulté qu'il éprouve à nous peindre ses sensations, surtout lorsque sa pensée est obligée de passer à travers le médium. Si l'auteur de la *Mort* avait pris la peine de réfléchir davantage, il se serait épargné le tort de traiter *dente superbo* les communications que nos amis de l'espace ont tant peine à établir avec nous.

M. Mæterlinck semble n'avoir eu connaissance que des travaux publiés par les branches de la *Société Anglaise et Américaine de Recherches psychiques*. Nulle mention n'est faite des auteurs spirites proprement dits tels qu'Allan Kardec, Aksakof ou Carl du Prel, par exemple, pas plus que des psychistes Français ou Italiens. Il

paraît ignorer aussi que les débuts de la forme moderne du Spiritisme remontent à 1847 ; que lorsque Crookes commença ses recherches en 1873, tous les phénomènes de la médiumnité étaient connus, contrôlés, étudiés, et que l'œuvre d'Allan Kardec fournissait déjà toutes les explications nécessaires. Au point de vue de la propagande, nous devons de la reconnaissance aux hommes de science qui ont consenti à authentiquer les faits de toute leur autorité ; mais il est bien sûr *qu'ils ne nous ont rien appris* et, qui mieux est, ils ont souvent démarqué les hypothèses explicatives des spirites, par un simple changement de nom. L'action à distance d'un être sur un autre est appelée télégraphie spirituelle par Allan Kardec et *Télépathie* par les membres de la S. P. R. Le phénomène, dit de l'incarnation, est baptisé par F. W. Myers : *invasion psychique*. L'automatisme subconscient de l'écriture était signalé par Jackson Davis, Hudson Tutlle, Allan Kardec, bien avant les docteurs Binet, Janet, Grasset, etc. Le Maître appelle les apparitions matérialisées des *agénères* et il indique nettement que ces états supérieurs de la matière qu'il nomme les *fluides* proviennent de la désagrégation de celle-ci, ou de la substance non condensée.

Nos savants actuels ne parlent pas autrement. Le dédoublement de l'être humain est expliqué dans le *Livre des Médiums*. Si M. Mæterlinck avait pris la peine de se documenter davantage, cela l'eût empêché de se fourvoyer dans ses interprétations des phénomènes obtenus avec le concours de Mme Piper.

L'Illustre écrivain est énervé par les innombrables détails biographiques dont fourmillent les comptes-rendus Hodgson ; il s'indigne que l'on revienne de l'au-delà pour dire ces pauvretés ; mais ses dédains portent à faux, car il ne s'agit pas pour les désincarnés de s'envoler dans l'éther, mais au contraire de prouver qu'ils étaient bien sur la terre.

L'Identité des manifestants ayant été pendant 25 ans le cheval de bataille des incrédules, il a fallu l'écrasante évidence de ces milliers de souvenirs rétrospectifs les plus communs, les plus vulgaires des désincarnés, pour que la communication des esprits fût admise. On ne leur demande pas d'être sublimes, mais tout simplement de prouver que ce sont eux qui parlent et, à ce point de vue, le rappel d'une blessure produite par une mauvaise paire de bottes, bien contrôlé, si personne n'en savait rien, est d'une éloquence qui surpasse

celle du plus magnifique discours. C'est justement l'énorme quantité de faits insignifiants, inconnus aussi bien de Mme Piper que de W. James, révélés par Hodgson, qui ont prouvé sa survie et il y a une grosse inconséquence de la part de M. Mæterlinck à lui reprocher ce que, justement, on lui demandait de faire.

Et puis, logiquement, si un médium était capable, par un développement inouï, fabuleux de ses facultés, d'accomplir la série de miracles de clairvoyance, de lecture dans l'inconscient de personnes qui lui sont inconnues, qu'il faudrait imaginer si l'on veut nier à tout prix l'intervention des désincarnés, alors c'est qu'il existe chez ce médium un être intelligent qui est manifestement au-dessus de toutes les lois connues de la matière, et le spiritualisme triomphe quand même, car il est évident que ce n'est pas la matière phosphorée de la cellule nerveuse qui est capable de ces prodiges.

Le poète l'emporte toujours chez M. Mæterlinck sur le philosophe. Il voudrait que « lorsque l'on baigne dans l'infini » on en rapporte des visions éblouissantes, oubliant que nous sommes presque tout autant que les esprits dans cet infini qui pénètre tout, et que le degré d'évolution des habitants de l'au-delà ne leur permet guère de voir beaucoup plus profondément que les humains à travers le voile d'Isis où se cache la réalité dernière. Cependant, lorsque des voix autorisées tentent de nous éclairer sur ce qu'elles ont découvert, les sceptiques traitent ces récits de divagations ou de rêveries subconscientes !

Bien d'autres questions mériteraient d'arrêter notre attention, mais il faut savoir se borner. En terminant, il faut regretter que le chantre des abeilles n'ait pas abordé le chapitre des apparitions qui, à lui seul, suffit à convaincre tout incrédule de bonne foi. Revoir devant ses yeux un être cher dont le corps terrestre n'existe plus ; le peser, le photographier, reconnaître sa voix, sa manière de s'exprimer, retrouver son écriture, l'entendre réveiller le passé, voilà qui est convaincant au suprême degré, car c'est sur cette évidence qu'échoue la négation la plus invétérée. On n'est plus en face « d'une image falote et désemparée, d'une arrière-vibration nerveuse, d'un faisceau d'émotions, d'une sorte de mémoire tronquée ou déracinée », mais bien d'un individu concret, momentanément aussi vivant que les observateurs eux-mêmes. Tout à l'heure M. Mæterlinck voulait que rien ne s'anéantît ; et lorsque les faits le mettent

en présence de ce qui a survécu à la formidable désagrégation produite par la mort, oubliant sa précédente assertion, il imagine que cette personnalité posthume pourrait disparaître, à la façon d'une fumée qui se perd dans l'espace !

Malgré cela, je suppose que M. Mæterlinck est plus touché par la puissance démonstrative des faits qu'il ne le laisse paraître, car s'il expédie sommairement la théosophie qui ne donne pas de preuves, en revanche le côté positif du Spiritisme, celui qui a convaincu les Hodgson, les Myers, les Hyslop, les Lodge, les Lombroso, et autres, lui paraît digne de la plus sérieuse attention. En parlant des perplexités d'un homme aussi éminent que W. James, il écrit :

« Ces hésitations d'un homme qui a renouvelé notre psychologie et qui possédait un cerveau aussi merveilleusement organisé et équilibré que celui de notre Taine, par exemple, sont significatives. Docteur en médecine et professeur de philosophie, très sceptique et scrupuleusement fidèle aux méthodes expérimentales, il avait trois ou quatre fois qualité pour mener à bien de telles expériences. Il n'est pas question de se laisser ébranler à son tour par le prestige de ces hésitations ; mais elles montrent, en tous cas, qu'il s'agit là d'un problème sérieux, le plus grave, peut-être, si les données en étaient indiscutables, que nous ayons eu à résoudre depuis l'avènement du Christ ; et qu'il ne suffit pas, pour s'en débarrasser, d'un haussement d'épaules ou d'un éclat de rire. »

Le ciel nous est témoin que les Spirites n'ont jamais dit autre chose.

GABRIEL DELANNE.

L'action du Fluide Magnétique sur un corps inerte

Les créations fluidiques de la pensée (1)

Les expériences que je désire soumettre à votre bienveillante attention me semblent établir, en dehors de toute suggestion ou lecture de pensée, l'existence de ce *Fluide Magnétique*, admis par les uns, nié par les autres

(1) Les expériences rapportées ci-dessus empruntent une importance particulière à l'autorité de l'auteur, qui depuis plus de trente ans étudie le magnétisme avec autant de compétence que de rigoureux esprit critique.

(*Note de la Rédaction*).

et que, pour ma part, je défends depuis 1874 (1), pour ce motif, que lorsque je magnétise je le sens s'écouler de mes mains comme l'eau s'échappe d'une pomme d'arrosoir.

Pour faire la première expérience il suffit d'avoir un jeu de cartes ordinaires, neuf si possible, ou que je n'ai pas touché depuis quelque temps. Je demande à une personne de l'assistance de bien vouloir le tenir, d'en retirer une carte, de la montrer aux personnes présentes sans me la faire voir, puis de la placer entre mes mains, où je la garde une ou deux minutes, le temps nécessaire pour qu'elle prenne la même température que celle de mes mains, et se sature de fluide. La carte est alors reprise, remise dans le jeu, celui-ci battu avant d'être remis au sensitif, qui ignore comme moi quelle est cette carte, où elle se trouve, et qui n'en a nul besoin.

Celui-ci prenant alors le jeu, vu de dos, passe dans ses doigts chaque carte, l'une après l'autre, et s'arrête infailliblement à celle que j'ai touchée. On peut recommencer l'expérience à volonté, elle réussira chaque fois, à la condition qu'on ne remette pas dans le jeu les cartes expérimentées. Si après quelques expériences on remet toutes les cartes dans le jeu et qu'on le donne à nouveau au sensitif, il retrouvera toutes les cartes qui ont déjà servi, mais ne pourra dire à quelle expérience chacune a été employée. Ce n'est donc pas la chaleur de la carte qui peut le guider.

Dans cette expérience il n'y a ni divination, ni truc, ni compérage, ni machination d'aucune sorte. Pourquoi le sensitif s'arrête-t-il à la carte que j'ai touchée ?... Parce que, dit il, pour lui, celle ci présente un toucher plus doux, plus velouté, plus onctueux et que n'ont pas les autres cartes qui glissent entre ses doigts, alors que celles magnétisées semblent au contraire s'y attacher par une sorte d'aimantation naturelle, qu'il reconnaît facilement et très sûrement avec un peu d'exercice.

***

Pour établir la réalité des créations fluidiques de la pensée, il faut aussi un sensitif assez développé. Voici comment l'idée m'en vint, un dimanche de janvier où devaient se réunir chez moi une trentaine de personnes. Supposant qu'on me demanderait comme chaque fois des expériences de transmission de pensée, avec des sensitifs à l'état de veille, je voulus essayer s'il ne serait pas possible de fixer ma pensée sur un papier blanc, et de l'y marquer assez fortement pour que les sensitifs puissent l'y retrouver.

A cet effet, je pris dans une coupe cinq cartes de visite, que je venais de recevoir. Je notai sur un papier le nom des personnes qui me les avaient adressées, puis me recueillant je formai dans ma pensée l'image d'un S majuscule. Lorsque cette image me parut suffisamment nette, fixant le dos de la première carte, par un effort de volonté j'essayai de projeter l'S ainsi créé. Par le même procédé, je fixai le chiffre 3 sur

(1) Voir au Rapport général du Congrès Magnétique de 1889, les pages 359 et suivantes.

le dos de la seconde carte ; sur la 3e un cheval ; sur la 4e une chaise ; sur la 5e un bouquet. Il était environ 10 heures du matin lorsque, seul au salon, je préparai cette expérience. Je pris alors cinq autres cartes que je mélangeai aux cinq premières et je laissai le paquet sur la cheminée, alors que je mettais dans ma poche la liste des cartes influencées et l'image qu'elles devaient porter.

Lorsque dans l'après-midi, vers 4 heures, on me demanda de faire des expériences de lecture de pensée, j'exposai celle que j'avais préparée le matin même, demandant aux sensitifs présents de rechercher, s'ils trouveraient ce que j'avais voulu fixer sur les cartes. Nous étions 26 personnes présentes, 7 ou 8 sensitifs tentèrent la recherche. Les uns virent un 8 à la place de l'S ou du 3 ; les autres ne distinguèrent que deux ou trois figures ; un âne ou un chien pour le cheval. Deux seulement reconnurent, sans hésitation, toutes les cartes et les figures que j'avais voulu y fixer.

A mesure qu'on déclarait voir quelque chose, M. le Dr A... notait le nom de la carte et le dessin vu ; lorsque cette recherche fut terminée, nous contrôlâmes la liste préparée par moi le matin et celle dressée par le docteur ; Madame L.. et Mademoiselle A avaient retrouvé exactement, à chaque nom, le dessin que j'avais voulu produire. Bien mieux à la cinquième carte Mlle A dit : « Je crois voir ici un bouquet, mais ce ne sont pas des fleurs fraîches, il me semble que ce sont des roses fanées et j'en sens l'odeur ». Or pour fixer cette image, dans ma pensée, j'avais porté mes regards, sur un tableau, où se trouve conservée une rose que j'ai reçue comme apport à la séance du 6 mai 1890. Le sensitif avait non seulement retrouvé l'image voulue, mais encore l'odeur que dégageait le modèle.

Que déduire de ces expériences qui ont été renouvelées par moi avec succès et que chacun peut faire de même ? Je les livre aux chercheurs sans sans en tirer, pour ma part, aucune conclusion. Je me demande cependant s'il ne serait pas possible et intéressant, de s'assurer, si la plaque photographique pourrait, elle aussi, retrouver sur le papier blanc les images qu'y voient les sensitifs car si elle pouvait les reproduire, elle confirmerait à la fois l'authenticité de la création fluidique, et la lucidité du sensitif qui la sait découvrir.

La question mérite, ce me semble, d'être étudiée, car je crois qu'elle peut être un jour résolue.

HENRI SAUSSE.

Dans la nuit

Naître aveugle et sourd !.. Ne rien voir de ce qui constitue le spectacle du monde !... Ne rien connaître de la parole vivante !... Demeurer dans un état d'isolement complet avec sa propre cons-

cience au fond de laquelle ne se trouve que le vide..., il y a des êtres qui viennent au monde dans ces conditions ! C'est le cas d'Helen Keller qui rencontre un nouvel historien dans la personne de M. Gérard Harry (1).

Helen Keller est cette jeune fille sourde, muette et aveugle, dont on a dit, entre autre chose, qu'elle était, avec Napoléon, l'un des deux êtres d'exception qu'auraient vu naître les temps modernes ; et aussi, qu'elle était, avec les chutes du Niagara, l'une des deux merveilles que possède actuellement l'Amérique.

Si l'on suppose, avec les physiologistes, que ce sont les sens qui provoquent l'éclosion de la pensée et de l'intelligence, un être, aussi dépourvu de sensation que l'enfant qui vient au monde dans ces conditions, ne pourra jamais naitre à la vie intellectuelle. Or, Helen Keller, non seulement est née à la vie mentale, mais elle possède une haute culture philosophique, elle sait et comprend qu'elle est un phénomène psychologique, elle s'analyse elle-même et, pour expliquer cela, il n'y a qu'une hypothèse possible, c'est qu'une personnalité déjà évoluée préexiste en elle, Helen est une évidente réincarnation.

Ainsi la réincarnation n'est pas seulement la plus belle, la plus juste et la plus féconde de toutes les croyances, elle est encore la seule qui s'accorde avec les faits et qui soit acceptable aux yeux de la raison. Car, sans elle, il n'y aurait qu'un miracle qui puisse faire surgir l'intelligence d'une masse de chair qui n'aurait encore jamais vécu.

Je ne puis comprendre, pour ma part, cette folle hypothèse que dans l'enfant qui vient au monde, la vie se manifeste pour la première fois. Il n'y a pas d'intelligence née spontanément ; ce qui apparait dans l'homme, n'est ni un miracle de la Nature, ni un caprice de la Divinité ; il n'y a pas de dons innés, il n'y a que des fruits de nos évolutions. Si l'évolution a exigé des siècles, c'est que les siècles passés ont été nécessaires à la réalisation de l'être actuel, et si, pour établir les rapports les plus simples avec le monde extérieur, il a fallu des milliers d'années à un simple gastéropode, comment voudrait-on qu'un enfant, né de ce que vous savez, s'organise en quelques mois et naisse tout armé pour la vie ? L'œil et l'oreille n'ont pu se former qu'en vertu d'un fonctionnement séculaire ; l'enfant capable de se servir de ces organes est déjà en possession d'une mémoire prodigieuse et sa conscience supérieure manifeste

(1) Gérard Harry. *Le miracle des hommes*. Librairie Larousse, Paris 1913

la vivacité de ses souvenirs dans le libre jeu de sa volonté et l'expression de ses désirs.

Le cas d'Helen Keller, privée de tout rapport avec l'extérieur, est donc un de ces faits qui font l'évidence sur la réalité de l'existence d'une entité psychique indépendante de la vie des sens. Cette évidence n'a pas échappé à son biographe qui s'écrie : — « Il faut « bien croire qu'à son point de départ, à l'heure du premier souffle, le plus déshérité des enfants de la terre est doué d'une cérébralité ou d'une spiritualité inextinguible qui lui permettra, une « fois en contact avec l'excitant indispensable, de se représenter ce « que les yeux ne virent ni ne verront jamais, ce que les oreilles « n'ont pas une *seule fois* perçu ni ne pourront jamais percevoir. « St Thomas d'Aquin lui-même eût trouvé l'évidence surabon-« dante. »

Mais M. Gérard Harry, qui déduit ces conséquences, semble ignorer complètement le spiritisme, et l'hypothèse des réincarnations ; autrement il ne manquerait pas de remarquer que le sens du toucher ne peut nous donner la sensation d'une forme qu'autant qu'il existe en nous une mémoire visuelle qui nous en permet la représentation. Le sens du toucher ne peut pas créer la perspective et le sentiment de l'espace, et ce fait seul qu'Helen Keller est capable d'apprécier les beautés de la sculpture antique, suffit à prouver que dans de précédentes existences, elle a reçu l'éducation visuelle. Ce fait seul prouve la réincarnation.

Ecoutez encore ce que dit un autre témoin, Madame Georgette Leblanc Mæterlinck qui est allée voir Helen. Elle s'écrie : — « J'allai à Wrentham triste et angoissée, comme on va vers les mal-« heureux, et là, j'ai découvert et salué la souveraine du plus beau, « du plus vaste, du plus clair des royaumes..... J'ai pleuré d'admi-« ration en écartant les voiles d'ombre qui dérobent à nos yeux la « pure lumière d'une âme parfaite.

« Dans ses ténèbres limpides ma raison s'est d'abord égarée, sous « ses doigts légers qui cueillaient les paroles sur ma bouche, mon « esprit émerveillé ne trouvait plus son chemin, et je sentais qu'il y « avait là, dans la nuit des tombeaux, du côté de la mort, une vie « lumineuse, une vie plus intense et plus belle que la plupart de « celles qui nous entourent..... Helen est un être si supérieur, on « voit sa raison si équilibrée, si puissante et si saine, son intelli-« gence si claire et si belle, qu'aussitôt le problème se renverse. « On ne songe plus à être compris, on voudrait comprendre ! »

Helen Keller possède à fond l'algèbre, les mathématiques, quel-

que peu d'astronomie, le latin et le grec ; lisant Molière et Anatole France et s'exprimant dans leur langue ; s'assimilant Gœthe, Schiller, Heine en allemand ; Shakespeare, Rudyard Kipling, Wells en anglais; écrivant elle-même en philosophe, en psychologue et en poète.

« Ah ! dit encore Gérard Harry. Ah ! s'il s'agissait simplement de « narrer ici cette stupéfiante métamorphose à la façon d'une fable, « d'après la gracieuse méthode de Perrault : — « Il était une fois « une fillette murée dans les plus insondables ténèbres, plus isolée « du monde qu'un infime insecte, car elle n'entendait, ne voyait ni « ne parlait ; et voici par quel miracle elle en est venue à voir, à « entendre, à comprendre, à penser, à sentir, à parler aussi bien « que les créatures les mieux outillées et les plus perfectionnées de « la création !... »

Mais ce n'est pas un conte, et l'auteur se propose de signaler la profusion d'idées, de conjectures, de doutes, d'espoirs que suggère l'histoire de cette nouvelle Hélène, aussi belle que l'est physiquement celle de l'Iliade.

Il faut se rendre compte qu'au début Helen ne connaissait que quelques objets avec les mots servant à les désigner ; il a fallu lui faire comprendre que ces mots ne correspondaient pas seulement aux objets, mais que, par l'usage d'un langage ainsi créé, ils avaient aussi un rapport avec la pensée. Il a fallu que cette lumière intérieure l'éclairât spontanément ; il fallait que l'idée du langage jaillit d'elle-même et, ici, une citation sera encore nécessaire.

— « Miss Sullivan avait vu échouer ses tenaces efforts pour ren- « dre sensible à son « élève sans le savoir » la différence qu'il y a « entre un liquide et un gobelet, entre le contenu et le contenant. « Elle lui mit, un matin, la main sous un jet d'eau, tout en y tra- « çant le mot *water*, puis lui fit tâter le récipient plein, en écrivant « dans sa paume, le mot gobelet (*mug*)... Soudain, Helen pâlit et « rougit tour à tour, se mit à trembler fébrilement et parut bientôt « transfigurée d'extase, comme la statue de Galatée brusquement « animée par l'amour de Pygmalion ou comme un aveugle qui, au « signe d'une baguette magique, verrait tout à coup luire le soleil « et s'épanouir l'azur.

L'insondable brouillard venait de se déchirer : *Eurèka* !

« Du fond du néant, une clarté subite venait d'éblouir la cons- « cience et de faire voir à l'enfant misérable que chaque vocable « correspond à quelque chose ; qu'elle pourrait désormais tout de- « mander, obtenir, écouter, comprendre, par un échange de signes

« systématiques avec l'inconnue qui se trouvait auprès d'elle. Et, « folle de joie, elle se mit à toucher à tout, à réclamer le nom de « tout, à commencer par celui de la mystérieuse étrangère, qui lui « répondit tactilement : *Teacher* (éducatrice) et à laquelle, pour la « première fois, elle prodigua des effusions d'humanité, c'est-à dire « des caresses, des baisers, des élans qui voulaient dire : « Je sais « maintenant! Vous êtes la libératrice venue pour m'escorter par « la main hors de l'enfer !... » Miss Sullivan, elle, sentit son cœur « prêt à éclater d'allégresse. Elle versait des larmes délicieuses « qu'on voudrait voir recueillies dans le plus impérial des écrins, « car quels diamants de l'Inde ou de l'Afrique vaudraient ces « gouttes d'âme, faites d'un si noble orgueil et d'une charité si « rare ?...

Voilà comment l'héroïque constance de Miss Anna Sullivan, secondée par son intelligence active, a pu conduire son élève de progrès en progrès. Aujourd'hui la merveilleuse sensibilité active d'Helen Keller lui permet de converser avec n'importe qui ; elle cueille la parole sur les lèvres, avec ses doigts, comme elle lit dans les livres en palpant les caractères gaufrés spécialement imprimés pour elle. Elle s'élève à la conception des choses les plus abstraites et sa conscience s'illumine de clartés qu'elle n'a pas pu puiser ailleurs que dans les profondeurs secrètes du mystère de l'âme.

Et maintenant il nous reste un regret, c'est que personne dans l'entourage d'Helen n'ait paru vouloir l'étudier au point de vue psychique expérimental. Nous aurions aimé savoir ce qu'un champ de force psychique ainsi concentré, et isolé, aurait pu développer de puissance clairvoyante. Bien entendu, je ne parle pas de pousser cette pauvre deshéritée dans la voie des expériences magnétiques,il y aurait à cela imprudence et cruauté, mais des observateurs au courant du psychismemoderneauraient pu,simplement,tirer parti des circonstances et nous conserver des documents utiles.

Si la sensibilité psychique n'est pas un vain mot, celle-ci doit certainement jouer un rôle dans la merveilleuse réceptivité dont fait preuve Helen Keller. Le sens du tact est peut-être insuffisant pour tout expliquer ; il y a peut-être de la perception à distance dans la faculté qu'elle possède de se diriger seule, de jouir des harmonies de la Nature, de la beauté des œuvres d'art. Ce n'est pas l'extrême vibratilité des ondes aériennes qui peut lui apporter la connaissance des choses extérieures qui provoquent son enthousiasme ; il faut pour cela qu'elle s'extériorise.

Il ne semble pas que ses éducateurs se soient intéressés à cette

question de savoir si un sens psychique ne serait pas l'explication normale de ce fait qu'Hélène en arrive à percevoir sans tympan le bruissement des feuilles ou le bourdonnement d'une abeille ;qu'elle puisse courir les bois et s'enfoncer dans les broussailles. Son biographe assure que l'intensité de ses perceptions lui confère les aptitudes d'une liseuse de pensée. La pression d'une main lui donne une idée prompte et nette du caractère de son propriétaire, de sa valeur mentale... — « Je suis chiromancienne à ma manière,s'écrie Helen Keller, et je vous dirai la bonne aventure ; mais ma manière n'a rien de commun avec la sorcellerie. » Chez elle, ajoute Gérard Harry, la divination manuelle est un phénomène de positive télépathie — et son interprétation fera sourire... — le fluide, dit-il, qui court de nos cerveaux, lui fournit, par un magnétisme de bon aloi, des renseignements approximativement justes sur notre état d'âme. Voici comment Helen s'exprimait elle-même sur ce sujet, il y a longtemps déjà : — « Les mains des gens que je rencontre ont un langage d'une muette éloquence. Il y a des mains dont le contact est une impertinence. J'ai rencontré des gens si ineptes à la joie qu'en touchant l'extrémité glacée de leurs doigts, je croyais sentir ma main effleurée par le souffle des vents arctiques. Il en est d'autres au contraire, dont les mains semblent emprisonner du soleil ; leur étreinte vous fait chaud au cœur (1).

Miss Keller parle avec le même enthousiasme des paysages qu'elle a visités ; elle s'extasie devant les chutes du Niagara, devant la statue de la Liberté dans la baie de New-York, la musique lui procure un plaisir véritable ; elle semble suivre la conversation, même quand on ne la lui traduit pas ; car son visage exprime, par sympathie, le même sentiment que celui des auditeurs, rire, enthousiasme ou tristesse. Dans une note de l'histoire de sa vie on lit ceci : — Miss Keller ne voit pas avec ses yeux, mais à l'aide de cette faculté intérieure dont les yeux ne sont que les serviteurs.

Si nous remarquons, en outre, que le sens du toucher est moins développé chez elle que chez certains autres aveugles, nous serons autorisés à conclure qu'il y a là une sensibilité psychique indépendante des sens matériels.

Au point de vue psychologique il serait intéressant de connaitre la philosophie particulière d'Hélène Keller. Elève de l'Institut Perkins de Boston, on ne lui a enseigné aucune croyance particulière, car cet institut conserve la tradition de son fondateur le Dr Samuel

(1) Hélène Keller. *Histoire de ma vie*. Librairie Juven, Paris.

Howe, lequel, imbu des théories de J.-J. Rousseau et de l'*Emile*, s'en tenait au système du laissez-faire.

Malgré cela elle semble s'être préoccupé, d'elle-même, du grand mystère de Dieu et de l'origine des êtres. Comme elle se désolait, un jour, à la pensée de la mort, on lui dit que si l'on ne mourait pas, notre monde serait trop encombré. Eh, répondit-elle, Dieu n'aurait qu'à faire quelques mondes de plus, tout comme il a fait le nôtre.

A propos de la mort d'un ami, elle écrivit : — « Je suis trop heu- « reuse en ce monde pour penser beaucoup à l'au-delà ; mais il « m'est doux de me dire que les amis que j'ai aimés ici-bas m'atten- « dent dans le séjour mystérieux où Dieu réside. Malgré la fuite « des années, ils me semblent toujours si près de moi que je ne se- « rais pas autrement surprise de sentir, en quelque moment, « l'étreinte de leur main, ou de les entendre me répéter les mots « de tendresse qu'ils me disaient autrefois, avant qu'ils ne s'en fus- « sent allés. »

Quelle intuition psychique dans cette morte vivante !... Intuition dont la sensibilité tactile ne nous donne pas la clef. Ainsi elle aime le canotage, surtout au clair de la lune, et elle résume ainsi ses impressions : — Il m'arrive, dit-elle, au sortir d'une crique ou d'un canal étroit, d'éprouver, tout à coup, l'impression de l'espace, et je me sens comme enveloppée d'une tiédeur lumineuse...J'ai eu cette étrange sensation au cœur même des villes. Je l'ai éprouvée encore par les jours froids et les jours orageux, et la nuit, souvent. C'est comme un baiser que des lèvres tièdes me mettraient au front.

Et enfin le sentiment intime de ses existences antérieures se fait jour dans le passage suivant. (*Histoire de ma vie p. 150*). « J'imagine que chaque individu a une mémoire subconsciente du vert des champs, du murmure des eaux, et ni la cécité ni la surdité ne peuvent, je crois, le priver de cet héritage que lui ont transmis les générations du passé. »

Il est temps de conclure. Le cas d'Helen Keller prouve que, derrière les organes atrophiés accidentellement, existe une conscience depuis longtemps informée des notions du monde extérieur. Les honteuses théories matérialistes sont déjà bien battues en brèche, mais le cas d'Helen est un de ces faits qui devraient les couvrir de confusion. A notre époque, où la raison de l'homme exige des faits, il est honteux de voir encore des retardataires qui n'ont pas le courage de les regarder en face, et de voir la science inventer

des objections saugrenues pour se soustraire à la nécessité des faits qui lui porteraient un coup mortel. C'est donc bien nous qui marchons dans la vérité, malgré les erreurs que nous pouvons commettre, et c'est nous qui sommes scientifiques lorsque, les faits en mains, nous venons vous dire : — Il y a des splendeurs partout, et jusque dans la mort.

L. CHEVREUIL.

A propos du « Dolmen Celtique »

Certaines personnes commencent à s'étonner, paraît-il, de ne point voir la Société « Le Dolmen celtique » avec son capital entièrement réalisé à l'heure actuelle.

Nous avons le devoir de rassurer un peu tout le monde sur le sort de l'entreprise et de donner quelques explications complémentaires qui fixeront définitivement ceux qui ont bien voulu s'intéresser à ce sujet.

Qu'il nous soit permis, tout d'abord, de déclarer que les souscriptions acquises atteignent le chiffre coquet de deux cent mille francs et que des concours certains nous sont encore promis.

Toutefois, beaucoup de souscripteurs éventuels d'actions du « Dolmen celtique » se trouvent dans la nécessité d'ajourner leurs versements. La réalisation de leur promesse reste en effet subordonnée à la hausse des cours sur le marché financier mondial, car le fait saillant de ces dernières semaines a été la faiblesse prononcée de toutes les valeurs, y compris la Rente française.

Depuis le commencement de l'année le recul est considérable, et il faut remonter à vingt-quatre ans en arrière, en 1889, pour trouver des cours aussi bas que ceux pratiqués en ces temps derniers.

Les valeurs industrielles les plus solides, et habituellement les plus fermes, n'ont même pas échappé à la baisse. Il est concevable, par conséquent, qu'une certaine hésitation se fasse jour, quand il s'agit de vendre ou d'acheter des titres quelconques. Ces opérations, pourtant courantes en des temps moins agités, peuvent en ce moment, et probablement pendant quelque temps encore, entraîner un déficit fort appréciable. Il est sage d'attendre que la situation politique internationale soit moins troublée et qu'un courant plus optimiste vienne influencer favorablement tout le marché financier.

D'autre part, dans la fondation d'une société comme le « Dolmen celtique », il est essentiel d'aller lentement si l'on veut aller sûrement ; il est indispensable aussi de s'entourer de toutes les précautions voulues

pour la sauvegarde des fonds déjà versés et des intérêts à payer. Il est nécessaire de ne prendre que des décisions absolument et entièrement conformes au droit le plus strict, qui doit toujours régir les opérations financières d'une telle entreprise.

Une société qui, nouvellement formée, possède déjà un capital de deux cent mille francs, peut attendre avec confiance quelques semaines, quelques mois même, si cela est nécessaire, que des circonstances favorables lui permettent de s'édifier sur des bases solides. Une précipitation, une hâte quelconques, pourraient lui être préjudiciables, et il est de toute nécessité d'éviter soigneusement le plus petit écueil.

Les organisateurs du « Dolmen celtique » s'efforceront donc d'activer, autant que possible, la réalisation du fonds social, mais ils s'efforceront aussi de concilier l'intérêt général avec tous les intérêts particuliers, et ils se tiendront constamment à la disposition des souscripteurs pour leur donner tous renseignements utiles et leur faciliter les transactions financières qu'ils pourraient avoir à opérer.

Et c'est ainsi que grâce à la bonne volonté, à la patience, à la confiance de chacun, le Comité est assuré de mener à bien la tâche qu'il a entreprise et dont le succès ne fait point de doute.

Que tous ceux qui sont venus spontanément à nous, prennent un peu patience, qu'ils s'inspirent de toute la prudence commandée par la situation politique internationale actuelle, qu'ils attendent que les tueries balkaniques soient définitivement terminées, qu'ils fassent des vœux pour que les nations belliqueuses s'assagissent, et bientôt il sera possible de penser enfin aux œuvres de paix et de rénovation sociales ; il sera possible aussi de pouvoir réaliser solidement en France, ce que nos frères en croyance rêvent de réaliser depuis plusieurs années : « La Fédération spirite française. »

Le « Dolmen celtique » sera l'assise fondamentale sur laquelle s'appuiera cette Fédération. Son développement s'affirmera au fur et à mesure que les bonnes volontés viendront lui donner de nouvelles forces pour faire triompher la philosophie kardéciste ; il pourra donner alors à celle-ci une nouvelle impulsion, à la fois morale et scientifique, pour continuer et agrandir l'œuvre féconde du Maître Allan Kardec.

PAUL BODIER.

AVIS

Nos lecteurs trouveront dans le prochain numéro un compte-rendu du Congrès de Genève, qui a lieu du 9 au 13 Mai, et auquel assisteront le représentants les plus autorisés du Spiritisme en Europe.

L'extériorisation de la sensibilité

M. Boirac, recteur de l'académie de Dijon, qui présida ces derniers jours à Paris le congrès de psychologie expérimentale, expose ici de très curieuses expériences (1)

Le congrès de psychologie expérimentale, qui vient de se terminer, appellera sans doute l'attention des savants sur certaines sensibilités exceptionnelles du système nerveux humain, dont le pouvoir encore mystérieux des sourciers est un cas particulier, susceptible de donner lieu à d'utiles applications pratiques le jour où l'on connaîtra mieux les lois qui président à ses manifestations, parfois irrégulières et déconcertantes.

Tous ceux qui ont étudié expérimentalement les phénomènes d'hypnotisme et de suggestion savent quelle sensibilité extraordinaire présentent souvent les sujets. Le colonel de Rochas a découvert un procédé très original pour développer un mode d'hyperesthésie singulier, qu'il a dénommé *extériorisation de la sensibilité.* Le voici sous sa forme la plus habituelle. On place entre les deux mains du sujet plongé dans un état d'hypnose plus ou moins profond un verre à moitié plein d'eau ; on fait des passes au-dessus de la main superposée au verre, et au bout de quelques instants, on pique ou l'on pince la peau de cette main. Le phénomène apparaît quand la peau, directement explorée, est devenue insensible et que le sujet réagit, au contraire, toutes les fois qu'on pique ou pince l'air brusquement à quelques centimètres au-dessus. Si à ce moment on retire le verre de ses mains et si on fait des pincements ou des piqûres dans l'eau qui s'y trouve contenue, le sujet accuse, souvent avec une extrême vivacité, les sensations correspondantes, comme s'il était lui-même piqué ou pincé.

***

Quand je lus, il y a près de vingt ans, le récit de ces étranges expériences rapportées par les journaux d'alors, je m'empressai d'es-

(1) L'on sait combien la découverte de M. de Rochas fut combattue par les « officiels ». Il est donc utile de faire connaître les recherches de l'un d'eux, qui a l'honnêteté d'affirmer la réalité de l'extériorisation de la sensibilité. (*N. d. l. r*)

sayer de les reproduire. Les essais que je fis tout d'abord avec trois sujets différents ne me donnèrent que des résultats négatifs, et je n'étais pas loin de croire que les résultats obtenus par M. de Rochas devaient être dus à quelque suggestion faite involontairement et inconsciemment par l'expérimentateur à ses sujets. A ma grande surprise, un quatrième essai fait avec un sujet nouveau, dans des conditions d'où toute suggestion était délibérément exclue, fit tout à coup surgir le phénomène devant moi, et j'ai eu depuis lors l'occasion de l'étudier dans un assez grand nombre de circonstances.

⁂

J'ai même été amenée à supposer que ce phénomène de l'extériorisation de la sensibilité est moins exceptionnel qu'il ne paraît, et qu'il doit se produire normalement chez tout le monde, mais avec une intensité tellement faible qu'il est impossible de s'en rendre compte à moins de disposer d'un révélateur ou réactif suffisamment puissant. Dans l'espèce, ce révélateur ne peut être que le système nerveux d'un sujet. Voici la double expérience qui semble vérifier cette hypothèse. Je me souviens de l'avoir faite aux environs de 1899, en présence de M. Beurdeley, alors maire du huitième arrondissement. Après avoir tenu dans mes mains le verre d'eau pendant le temps nécessaire pour l'imprégner de ma sensibilité si j'avais été sujet moi-même, je le remis au sujet, préalablement endormi et aveuglé par un épais bandeau, et lui ordonnai de plonger dans l'eau deux ou trois doigts de sa main droite. A partir de ce moment, toutes les piqûres, tous les pincements, etc., pratiqués sur ma personne furent ressentis sympathiquement par le sujet placé à l'autre extrémité de la pièce, face au mur. Même sympathie bizarre entre lui et moi, tandis que je lui tenais la main et qu'une tierce personne éloignée de nous piquait ou pinçait l'eau du verre posé sur une table à côté d'elle.

J'ai pu obtenir plus récemment, avec un autre sujet, la communication directe des deux sensibilités, sans aucun contact entre le sujet et l'opérateur, à l'aide de deux verres d'eau préalablement tenus par l'un et l'autre et reliés par un fil de cuivre. Ce petit dispositif était placé à l'extrémité de la pièce. Le sujet et l'opérateur étaient séparés par un assez large intervalle, et toute les sensations provoquées chez celui ci (pincement, piqûre, frôlement, tiraillement des cheveux, souffle chaud, souffle froid, les même sensations du goût) étaient simultanément ressenties par celui-là. Dès qu'on in-

terrompait la communication entre les deux verres en soulevant le fil de cuivre, la sympathie disparaissait ; elle reparaissait aussitôt que le fil plongeait de nouveau ses deux extrémités dans l'un et l'autre.

***

Je ne crois pas qu'on puisse opposer à ces expériences, du moins dans les conditions où je les ai faites, l'objection facile et traditionnelle de la suggestion. J'ai toujours pris soin de bander hermétiquement les yeux des sujets, et d'opérer dans le plus profond silence, sans donner d'explication aux assistants, sans poser de questions aux sujets, précautions absolument indispensables si l'on ne veut pas se duper soi-même dans un ordre aussi délicat de recherches. Mais on pourrait objecter la *transmission de pensée*, c'est-à-dire prétendre que le sujet lit en quelque sorte dans le cerveau de l'opérateur et devine instantanément ses sensations ou ses pensées de manière à les réaliser au fur et à mesure. Cette interprétation me paraît difficile à concilier avec ce fait que, dans l'expérience précédemment rapportée, je fus très surpris de voir tout à coup s'interrompre la communication de sensibilité entre le sujet et moi ; car j'ignorais que la personne chargée de tenir le fil de cuivre avait trouvé plaisant de retirer de l'eau une de ses extrémités. Néanmoins de nouvelles et nombreuses expériences seraient évidemment nécessaires pour élucider la nature d'un phénomène aussi incompréhensible, d'autant plus que le fait de la transmission de pensée est à peine moins merveilleux et moins obscur que celui de l'extériorisation de la sensibilité.

Aussi tous ceux qui voudraient voir ces passionnantes recherches aboutir enfin à des résultats positifs, souhaitent-ils ardemment qu'elles soient poursuivies d'une façon méthodique dans des laboratoires spéciaux par des spécialistes imbus de l'esprit scientifique et au courant de toutes les exigences et de toutes les ressources de la méthode expérimentale, au lieu d'être abandonnées, comme elles le sont encore exclusivement aujourd'hui, à des curieux de bonne volonté, sans parler des charlatans qui les exploitent et les discréditent.

(*Le Matin* 30 Mars 1913).

E. BOIRAC,

recteur de l'académie de Dijon

La Théorie du corps fluidique selon divers savants des temps modernes

(Suite) (1)

Le spiritisme en Amérique.
La maison hantée d'Hydesville et les médiums Kate et Margaret Fox

En 1846, un habitant d'Hydesville, nommé Michel Weckman, s'enfuyait de son domicile, épouvanté par des bruits insolites et le déplacement sans cause apparente de son mobilier.

Pendant près d'un an, la maison demeura sans locataire ; puis, en 1847, la famille Fox s'y installa. Elle se composait du père, de la mère et de trois jeunes filles dont Kate et Margaret.

Les mêmes phénomènes se renouvelèrent. Toutes les nuits, des coups violents retentissaient dans les murs et les meubles, imitant à la perfection le bruit fait par l'ouverture ou la fermeture des portes et des fenêtres ; les chaises et les tables s'agitaient et se renversaient, les couvertures des lits étaient arrachées, le plancher tremblait fortement, Kate et Margaret se sentaient touchées par des mains rudes et froides, mais complètement invisibles.

Vainement le père Fox voulut-il surprendre l'auteur de tout ce vacarme et ce remue-ménage ; il ne découvrit rien. Imbue des enseignements de l'Eglise méthodiste, la famille pense alors à l'intervention du diable, qui fut exorcisé sans le moindre résultat.

On avertit les voisins et bientôt des centaines de gens accoururent pour être témoins de ces faits merveilleux. L'un d'eux, Isaac Post, eut l'idée d'épeler les lettres de l'alphabet, en priant l'agent mystérieux de frapper un coup sur celles qu'il voulait dicter pour se faire comprendre.

Après avoir indiqué lui-même comment on devait l'interroger par une table, celui-ci se révéla comme étant l'Esprit d'un ancien colporteur qui avait jadis habité la maison. Il fournit des détails ignorés de tous sur sa fin tragique, affirmant avoir été assassiné et faisant connaître l'endroit de la cave où son cadavre avait été enseveli. Dès

(1) Voir le n° de Mars, p. 593 et suiv.

fouilles pratiquées à l'endroit désigné mirent à jour des ossements humains mêlés à des débris de chaux et de charbon.

Une profonde émotion accompagna ces découvertes, cela va sans dire.

Par la suite, beaucoup d'autres désincarnés se communiquèrent en divers lieux, s'annonçant comme les parents ou amis des personnes présentes, donnant des preuves d'identité avec des instructions sur la vie d'outre-tombe et enseignant de nouveaux moyens de correspondance entre les deux mondes.

D'après ces Esprits frappeurs, les manifestations étaient voulues et dirigées par des Esprits plus élevés, savants et philosophes, eux-mêmes exécuteurs d'ordres venus encore de plus haut en vue d'une importante révélation nécessaire pour régénérer l'humanité.

Imposture ! crièrent les incrédules et les farouches gardiens de la foi des ancêtres.

Voyez et contrôlez les faits vous-mêmes ! répliquèrent les apôtres des idées nouvelles.

Trois commissions successives des plus exigeantes, nommées pour dévoiler le *truc supposé* des médiums Kate et Margaret, *furent néanmoins obligées d'avouer, après les investigations les plus sévères, que la cause des phénomènes leur restait inconnue.*

Trahison ! clamèrent alors les fanatiques, qui voulurent *lyncher* les deux pauvres jeunes filles. Un courageux quaker, Georges Villets, parvint toutefois à les sauver en leur faisant un rempart de son corps et en ramenant la foule aveugle à des sentiments plus humains.

Mais la famille Fox, qui avait déjà quitté précipitamment Hydesville pour s'établir à Rochester, dut changer une seconde fois de résidence, sans pouvoir trouver le repos, partout en butte à toutes sortes d'outrages, de calomnies et d'injustices.

Cette odieuse persécution n'arrêta pas les manifestations, bien loin de là. Bientôt même, elles se multiplièrent avec de nombreux médiums dans tous les Etats de l'Union américaine, si bien qu'en 1850 on y comptait plusieurs milliers de spirites convaincus, parmi lesquels une foule d'avocats, de médecins, de gens instruits et éclairés.

Le mouvement s'accentuant de plus en plus, malgré l'opposition violente et acharnée de tous les adversaires de la vérité, des hommes

très éminents, qui n'avaient pas encore constaté eux-mêmes les merveilleux phénomènes, résolurent de se mettre à l'étude pour en démontrer la fausseté et discréditer à jamais des pratiques superstitieuses jugées dangereuses pour la raison et la paix publique.

Edmonds, Mapes et Robert Hare.

Parmi eux, on cite le juge *Edmonds*, président du Sénat et chef de la Cour suprême de New-York. Ce grand magistrat qui commença des recherches dans le but de ruiner le spiritisme, les termina par la publication d'un livre intitulé : *Spirit manifestations*, dans lequel il prend chaleureusement sa défense.

Voici notamment ce qu'il atteste dans son *Appel au public* :

« J'ai vu une table de sapin posée sur quatre pieds, enlevée du plancher au milieu d'une réunion de huit personnes, retournée sans dessus dessous à nos pieds, levée sur nos têtes, puis posée contre le dos d'un canapé où nous étions assis. J'ai vu cette même table se soulever sur deux pieds sous une inclinaison de 45°, et rester ainsi sans qu'on puisse la remettre sur ses pieds. J'ai vu une table d'acajou ayant un seul pied, et supportant une lampe allumée, soulevée à un pied au moins du plancher malgré nos efforts, et agitée comme un verre qu'on tient à la main, la lampe restant en place, mais les pendeloques s'entrechoquant. J'ai vu cette table basculer avec la lampe qui était dessus et qui aurait dû tomber si elle n'avait été retenue autrement que par son propre poids ; et cependant elle n'est pas tombée et n'a même pas bougé.

« J'ai vu souvent des personnes tirées avec une force à laquelle il leur était impossible de résister, et même dans une occasion où je joignais mes efforts à ceux de la personne tirée.

« Ce que je rapporte n'est pas la centième partie de ce que j'ai vu, mais cela suffit pour montrer le caractère du phénomène.

« A cette époque les journaux ont fait paraître différentes explications pour « dévoiler la farce », comme ils disaient. Je les ai lues attentivement, m'attendant à recevoir du secours dans mes recherches, et je n'ai pu que sourire de l'audace et de l'inanité de ces explications. Par exemple, *pendant que certains professeurs de Buffalo se vantaient d'avoir tout expliqué par le craquement des articulations des doigts et des genoux, les manifestations consistaient en une sonnette, qui tintait sous une table, puis se transportait d'une chambre à l'autre.*

« J'ai entendu des médiums se servir de termes grecs, latins, espagnols et français, quand je sais qu'ils ne connaissaient d'autre langue que la leur, et c'est un fait que bien des gens peuvent attester que les médiums ont souvent parlé et écrit dans des langues qui leur étaient inconnues.

« On se demande alors si, par quelque mystérieuse opération de l'esprit, tout cela n'est pas simplement le reflet de l'esprit de quelque assistant. La réponse est celle-ci : *on a donné communication de faits inconnus que la suite a montrés vrais... Bien des pensées qui n'étaient pas dans mon esprit ou qui étaient même contraires à mes idées m'ont été révélées.* Cela m'est arrivé bien souvent, à moi comme à d'autres personnes, comme pour bien me convaincre que notre propre esprit n'a aucune part à ces communications.

« Mais tout cela, et beaucoup d'autres choses semblables, m'ont démontré qu'il *existe dans ce phénomène une classe d'intelligences élevées situées en dehors de l'humanité, car il n'y a pas d'autre hypothèse que je puisse imaginer qui explique tous les faits établis par le témoignage de dix mille personnes et que peut vérifier quiconque prendra la peine de chercher.*

« J'ai trouvé que ces intelligences invisibles communiquaient avec nous de bien des manières, sans compter les raps et les tables basculantes, et que, par ces autres procédés, on obtenait souvent des communications éloquentes, pures et morales, parmi beaucoup d'inconséquences et de contradictions. »

Dans le cours de ses recherches, l'intègre magistrat américain fut véritablement favorisé du ciel, car il eut le rare bonheur d'avoir dans sa propre famille un *médium parlant* des plus remarquables en sa fille Laure. Fervente catholique, *Miss Laure Edmonds* refusa d'abord de prendre part aux expériences de spiritisme ; mais de nombreux phénomènes spontanés ne cessant de se produire en sa présence, elle se mit à fréquenter les séances et bientôt *on la vit parler en différentes langues qu'elle ignorait entièrement, sans tomber en trance, néanmoins, ayant conscience de tout ce qu'elle disait et de tout ce qui se passait autour d'elle.*

« Elle ne connaît pas d'autre idiome que le sien, écrit son père, sauf une légère teinture de français appris à l'école ; et pourtant *elle a parlé en neuf ou dix langues, souvent pendant une heure, avec une facilité et une aisance parfaites..*

« Un soir, ajoute-t-il, je reçus la visite d'un monsieur de natio-

nalité grecque (un certain Evangélidès), qui se mit bientôt à causer avec Laure en cette langue ; au cours de cette conversation, il paraissait très ému et même il pleura. Six ou sept personnes se trouvaient présentes, et l'une d'elles demanda la raison de cette émotion. L'interpellé se déroba à une réponse directe, disant qu'il était question d'affaires de famille.

« Le lendemain, il renouvela la conversation avec Laure, et aucune personne étrangère ne se trouvant chez moi, il nous donna l'explication désirée : *la personnalité invisible avec laquelle il s'entretenait par l'intermédiaire de Laure n'était autre qu'un ami intime à lui, mort en Grèce, le frère du patriote Marco Botzaris ; cet ami l'informait de la mort d'un de ses fils à lui, Evangélidès, qui était resté en Grèce et se portait admirablement bien au moment où son père partit pour l'Amérique.*

« Ce dernier vint me voir encore plusieurs fois, et dix jours après sa première visite, il nous informa qu'il venait de recevoir une lettre venant de chez lui, l'informant de la mort de son fils ; — cette lettre devait être en route au moment où avait lieu son entretien avec Laure.

« J'aimerais qu'on me dise comment je dois envisager ce fait. Le nier, c'est impossible, il est trop flagrant. Je pourrais tout aussi bien nier que le soleil nous éclaire.

« Le considérer comme une illusion, je ne le saurais davantage, car il ne se distingue en rien de toute autre réalité constatée à n'importe quel moment de notre existence.

« Cela s'est passé en présence de huit à dix personnes, toutes instruites, intelligentes, et aussi capables que n'importe qui de faire une distinction entre une illusion et un fait réel.

« *Il serait oiseux de prétendre que c'était le reflet de nos propres pensées; nous n'avions jamais vu cet homme*; il nous a été présenté par un ami le soir même ; d'ailleurs, en supposant même que nos pensées eussent pu lui faire part de la mort de son fils, comment pourraient-elles faire en sorte que Laure comprît et parlât le grec, langue qu'elle n'avait jamais auparavant entendu parler ?

« Je vous demande encore une fois : Comment dois-je envisager ce fait et bien d'autres faits analogues ? »

Dans sa haute intelligence, le juge Edmonds voyait donc clairement que l'hypothèse spirite est la seule explication rationnelle.

d'une foule de phénomènes extraordinaires, sans doute, mais absolument indubitables.

Vers la même époque (1852-1855), le professeur de chimie *Mapes*, de l'Académie nationale des Etats-Unis, se ralliait aux mêmes idées, après avoir « d'abord repoussé dédaigneusement ces choses ».

De même *Robert Hare*, célèbre professeur de chimie à l'Université de Pensylvanie. Ce savant entreprit ses recherches parce qu'il se sentait appelé, dit-il, comme par un devoir envers ses semblables, à employer ce qu'il possédait d'influence pour essayer d'arrêter le flot montant de démence populaire qui, en dépit de la science et de la raison, se prononçait si opiniâtrement en faveur de cette grossière illusion appelée *Spiritualisme.* » Or, *après trois ans d'observations et d'expériences*, il déclarait loyalement et courageusement que ce qu'il avait pris pour une grossière illusion était la simple et pure vérité, dans un ouvrage publié, en 1856, sous ce titre : « *Investigations expérimentales des manifestations spirites démontrant l'existence des Esprits et leurs communications avec les mortels.* »

Ces grands témoignages, et beaucoup d'autres de moindre notoriété, exercèrent une immense influence sur l'opinion publique, de telle sorte que le spiritisme fit rapidement des progrès énormes dans le Nouveau Monde.

Le spiritisme en Europe

L'Ancien n'est pas resté entièrement sourd non plus aux solennels avertissements de l'Au-delà. Des milliers de gens éclairés, parmi lesquels des hommes de science de premier ordre, fort sceptiques, mais non aveuglés par les préjugés, et réellement désireux de s'instruire sur les grands problèmes de la nature, ont pu se convaincre par leurs propres constatations, multiples et répétées, de l'authenticité des manifestations spirites.

On sait combien les tables tournantes excitaient la curiosité en France, de 1850 à 1860. Si les esprits superficiels n'ont vu là qu'une agréable distraction et ne les ont interrogées que sur des choses futiles, sans le moindre but moral et élevé, les penseurs les ont observées avec attention et ont posé aux mystérieux agents les animant, les plus graves questions sur l'origine, la nature et la destinée de l'homme, dans l'espoir d'obtenir la solution de l'angoissante énigme. Et les intelligences occultes, par la *typtologie*, l'*écriture*

directe, *l'écriture automatique* et les *médiums parlants*, ont dicté sur divers points du globe des réponses ou des messages spontanés de la plus haute portée philosophique, qu'*Allan Kardec* surtout a eu la mission de recueillir et de coordonner en un corps de doctrine admirable, dans ses livres parus de 1857 à 1869, date de sa mort.

Cette doctrine révélée par les Esprits supérieurs et basée sur les faits, eut dès l'origine un succès considérable qui alarma les gens d'église, menacés dans leurs intérêts matériels et leurs privilèges sociaux. Allan Kardec fut excommunié et ses ouvrages brûlés en place publique de Barcelone. Ses disciples n'en devinrent que plus nombreux et aujourd'hui ils se comptent par millions répandus dans le monde entier.

Mme *de Girardin* et *Victor Hugo* s'intéressèrent vivement à ses idées. Ils prirent souvent part eux-mêmes à des expériences qu'*Auguste Vacquerie* a racontées dans ses *Miettes de l'histoire*.

Maurice Lachâtre et *Eugène Bonnemère*, l'auteur de *L'Ame et ses manifestations*, furent également au nombre des premiers adeptes, ainsi que *Théophile Gautier*, *Victorien Sardou*, le baron de *Guldenstubbé*, qui publia *La Réalité des Esprits et le phénomène merveilleux de leur écriture directe*, et *Eugène Nus*, auquel on doit deux livres intéressants : les *Grands Mystères* et les *Choses de l'autre monde*.

De même *Camille Flammarion*, jeune encore, l'illustre astronome, était lui-même un bon *médium écrivain mécanique*. N'est-ce pas par son intermédiaire qu'un Esprit, se communiquant sous le nom de Galilée, a dicté les belles *Etudes uranographiques*, insérées par Allan Kardec dans sa *Genèse*, ch. VI ?

Des adultes, des adolescents, des enfants même se signalaient un peu partout par leurs facultés médianimiques.

Le médium Daniel Douglas Home

Mais à cette époque, les plus étonnants phénomènes se produisaient surtout en présence du célèbre *Daniel Douglas Home*.

Ce puissant médium, qui parcourut l'Europe et l'Amérique pour se rendre au pressant appel d'une foule de hauts personnages, fut invité à la cour de Napoléon III. Voici ce qu'en dit le comte de *Viel Castel* dans ses *Mémoires* : « Tout Paris se préoccupe du sorcier américain, ou, pour parler plus sérieusement, de l'illuminé Home. . Il ne sort pas de chez les B... et il est continuellement aux Tuileries,

où l'empereur et l'impératrice le font venir avec un sentiment qui est plus que de la curiosité. Cet homme s'est converti au catholicisme et il s'est confessé au Père Ravignan qui obtint de lui la promesse de renoncer à son commerce avec les esprits. — « Je le veux bien, répondit Home, et j'y tâcherai, mais les esprits ne me laisseront en repos que jusqu'au 10 février ». — En effet, à cette date, les esprits revinrent et Home retourna à ses invocations. *Les entretiens avec les esprits se rattachent, dans la pensée de Home, à une régénération du christianisme*, et c'est le principal motif qui engageait le Père Ravignan à lui interdire ces expériences. Quoi qu'il en soit, ce qu'il fait est extraordinaire et ne peut être expliqué. Au château des Tuileries, *il a fait apparaître une main sur la table*, l'impératrice a voulu la toucher, mais au contact de cette main elle a eu une crise nerveuse. L'empereur, à son tour, a touché cette main, puis il l'a lâchée presque aussitôt en disant : « Dieu ! que c'est froid ! » Le duc de M... a vu, lui aussi, une main s'avancer vers lui. Enfin M. C... préfet de la Loire, répète à qui veut l'entendre : *Je ne suis pas crédule, loin de là, je connais l'adresse des jongleurs et j'ai toujours pu comprendre comment ils opéraient, Home me fait pâlir, et je ne m'explique rien, mais j'ai vu*. Ainsi il a commandé à une table de répondre par des coups frappés, la table répondit, mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que *les coups étaient également frappés sous la plante de mes pieds*. »

« Un autre jour, Home a ordonné à une table de s'enlever de terre, *la table est montée vers le plafond* ; il a dit à la petite de B... de tirer sur la table pour la faire redescendre, mais chaque fois que la petite lâchait prise, la table remontait. Tout d'un coup, d'une voix brève, Home a dit : « Tiens ferme », et *les efforts de trois hommes n'ont pu faire redescendre la table*. Si quelque jour on lit ces pages, on sourira de pitié et je passerai pour un être faible et crédule, mais qu'y faire ? *Je raconte ce que vingt personnes ont vu*, et je ne me l'explique pas (1) ».

Home donnait gratuitement ses séances, c'était un médium absolument désintéressé, à la bonne foi duquel ont rendu hommage le Dr James Gully, l'écrivain Howit, le professeur Nathan Senior, le comte de Dunraven avec son fils lord Lindsay, le célèbre publiciste

(1) Cit. par Erny, Le Médium Daniel Douglas Home, *Annales des Sciences psychiques*, mai-juin 1902, p. 147 et 148.

Thackeray, le Dr Robert Chambers et William Crookes, comme à peu près tous ceux qui l'ont bien connu. « Il ne craignait jamais d'inventer lui-même des moyens de contrôle nouveaux, dit Erny, et ne se refusait jamais à ceux qu'on lui proposait. Dans sa longue controverse avec sir David Brewster, il fut aussi loyal que l'espéraient ses amis. — En 1863, se trouvant à Dieppe avec Mme Milner Gibson (femme d'un ministre) et apprenant que le Dr Eliotson se trouvait dans la même ville, il se fit présenter et lui demanda pourquoi il avait écrit tant de choses dures contre lui, et l'avait appelé imposteur sans le connaître ; il le pressa d'expérimenter par lui-même. Un rendez-vous fut convenu et, comme résultat, le docteur incrédule devint un spiritualiste convaincu et un champion de Home ; il reconnut que jusqu'ici le matérialisme avait dominé chez lui, et que, maintenant, il voyait la vie sous un autre jour (1) ».

La Société dialectique de Londres

En 1869, Home se trouvait en Angleterre, où il suscitait les plus violentes polémiques entre ses détracteurs et ses admirateurs. L'opinion publique était surexcitée. Les corps savants s'émurent à leur tour et la *Société dialectique de Londres*, correspondant à notre Académie des science, nomma un comité de 33 membres, sous la présidence de l'éminent John Lubbock, pour examiner les prétendus phénomènes spirites et faire un rapport sur la question. Comme la plupart des commissaires attribuaient *à priori* ces phénomènes à l'imposture, à l'illusion ou à une action involontaire des muscles, les incrédules poussèrent des cris de joie, persuadés que le spiritualisme moderne allait enfin recevoir le coup de massue. Mais, ô stupeur, *après dix-huit mois d'investigations* poursuivies avec le plus sévère contrôle, *le comité proclama à l'unanimité la réalité d'une force « fréquemment dirigée avec intelligence » et capable non seulement de faire rendre des sons à des objets solides, mais encore « de mettre en mouvement des objets pesants sans l'emploi d'aucun effort musculaire, sans contact ni connexion matérielle d'aucune nature entre ces objets et le corps de quelque personne présente »*.

Aux termes de leur rapport, les savants académiciens déclaraient encore notamment ce qui suit :

« 1° Treize témoins affirment avoir vu des corps lourds, — quel-

(1) *ib.*, 155 et s.

quelquefois des hommes — s'élever lentement dans l'air et rester ainsi quelque temps sans support visible ou palpable.

« 2° Quatorze témoins certifient avoir vu des mains ou des figures n'appartenant pas à des êtres humains, mais qui semblaient vivantes et mobiles et qu'ils ont quelquefois touchées ou même serrées, ce qui les a convaincus qu'ils n'étaient pas le jouet d'une illusion ou d'une imposture.

« 3° Cinq témoins disent avoir été touchés par quelque être invisible, en différents endroits du corps et souvent à l'endroit demandé, alors que les mains de toutes les personnes présentes étaient visibles.

« 4° Treize témoins déclarent avoir entendu des morceaux de musique bien joués sur des instruments sur lesquels n'agissait aucune influence déterminable.

« 5° Cinq témoins affirment avoir vu des charbons rouges appliqués sur les mains ou les têtes de plusieurs personnes sans produire ni souffrance ni plaie ; et trois témoins disent que la même expérience a été faite sur eux-mêmes avec le même résultat.

« 6° Huit témoins déclarent avoir eu, par le moyen de frappements, d'écritures ou d'autres procédés, des renseignements précis dont eux ou toute autre personne ignoraient alors l'exactitude et qui ont été vérifiés par des recherches postérieures.

« 7° Un témoin déclare avoir eu une information précise et détaillée qui cependant fut trouvée ensuite entièrement erronée.

« 8° Trois témoins disent avoir été présents lorsque des dessins, faits au crayon et colorés, ont été produits en si peu de temps et dans de telles conditions qu'ils ne pouvaient être les œuvres d'êtres humains.

« 9° Six témoins déclarent qu'ils ont été informés d'événements futurs et que, dans quelques cas, l'heure et la minute de leur réalisation avaient été indiquées exactement, plusieurs jours ou même plusieurs mois à l'avance.

« Enfin il a été donné des preuves de médiumnité parlante, de la faculté de guérir, de l'écriture automatique, d'introduction de fleurs et de fruits dans des chambres fermées, de la production de voix dans l'air, de vision (au moyen d'objets en cristal ou de verres) et d'allongement du corps humain. »

Les membres du *deuxième sous-comité* disent expressément dans

leur rapport que les phénomènes leur « ont paru avoir pour base une intelligence », en ajoutant :

« Nous avons eu surtout des réponses plus ou moins pertinentes, quelquefois très inattendues et aussi des communications originales. L'alphabet était épelé lettre par lettre : trois coups signifiaient « oui », deux « douteux », un « non ». Nous changeâmes quelquefois exprès ces conventions, mais sans nuire aux réponses. *Nous avons, semble-t-il, pu établir ainsi une communication avec plusieurs esprits ou intelligences, dont plusieurs se donnaient comme en relations diverses de parenté avec certains membres de notre société. Chaque soi-disant esprit montrait une individualité distincte, avait sa manière de frapper délicatement, ou fortement, ou avec décision, comme s'il eût exprimé ainsi son caractère ou son humeur.*

« Quand nous essayions, pour abréger, de finir les mots ou les phrases, *souvent on rejetait* (1).

« Nous n'avons pu découvrir les conditions favorables à la production des phénomènes ; tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il nous a semblé que les manifestations étaient favorisées : *a*) par la régularité dans la façon de conduire les séances, *b*) par une tenue et une conversation tranquilles, mais non pas particulièrement passives, *c*) par la tranquillité de la maison où a lieu la séance (ainsi nous n'obtenions rien au commencement de la soirée et il n'en était plus de même plus tard, quand les domestiques s'étaient retirés et que les bruits qu'ils pouvaient faire avaient cessé, *b*) par une lumière faible.

« Et il faut ajouter qu'il y eut aussi de puissantes manifestations pendant l'absence complète de l'une quelconque de ces conditions.

« Quelquefois rien ne se produisait plus, sans aucun changement sensible dans les conditions ; d'autrefois aussi, sans aucun souci de notre part de ces conditions, les manifestations continuaient fortes et vigoureuses, et il nous fallait lever la séance qui ne durait jamais plus de deux heures et demie.

« *Nous avons remarqué que jamais l'obscurité ne nous a réussi seule, pas plus que la lumière du jour ; qu'il a toujours fallu la présence de*

(1) *Carrément nos explications* pour les remplacer par des mots ou des expressions plus appropriés ou d'une toute autre signification. L'introduction d'une personne étrangère, pendant les phénomènes, ne nuisait en rien aux manifestations ; et cette personne non influencée voyait ce que nous voyions.

deux dames, et que, quand nous nous conformions aux indications des soi-disant esprits, les manifestations devenaient plus intenses.

« Nous n'avons rien vu d'analogue aux conditions qui favorisent la production des phénomènes électrobiologiques ou mesmériques. Ainsi *l'attente ou le désir d'un phénomène le faisait plutôt manquer que se produire*, et les meilleures séances étaient celles qui débutaient par des phénomènes immédiats ou presque immédiats.

« Notre faculté de juger ou d'observer n'était pas troublée, puisque nos souvenirs concordaient tous et étaient corroborés par les notes prises au moment et aussi par des témoins étrangers.

« Quelle que fût la force manifestée ou quelles que fussent les conditions, nous remarquâmes souvent qu'il semblait qu'on eût envie d'économiser cette force. Ainsi :

a) Il était rare de pouvoir obtenir une deuxième reprise, même en retournant la question ;

b) Les communications étaient faites en termes concis, les mots inutiles n'étaient jamais employés ;

c) Rarement nous eûmes des coups inutiles ou dépourvus de sens ; ils nous donnaient des communications originales ou des réponses à nos questions.

Nous n'avons remarqué aucune influence venant de la santé, du temps ou de la température (1). »

FERDINAND VÉRAND.

(*A suivre.*)

Echos de partout

L'anniversaire d'Allan Kardec

Le 30 Mars dernier, *La Société française d'Etude des phénomènes psychiques* a célébré le 44e anniversaire de la désincarnation d'Allan Kardec. Malgré le mauvais temps, une foule recueillie se pressait autour du Dolmen du Maître et M. le général Fix, M. Paul Bodier, et quelques autres orateurs ont été applaudis.

Le soir, au banquet de 120 couverts, présidé par M. Delanne, les diverses allocutions de MM. Delanne, Fix, Pierrard et Chevreuil ont rappelé les mérites du fondateur de la philosophie spirite ; et furent fort ap-

(1) V. le *Rapport sur le spiritualisme* par le Comité de la Société dialectique de Londres, trad. en français par le Dr Dusart ; chez Chacornac.

préciées des auditeurs. Charmante et cordiale soirée qui a laissé les meilleurs souvenirs et que l'on souhaiterait de voir se produire plus souvent,

Le Congrès spirite International de Genève

Nous apprenons que le Congrès qui se réunira du 9 au 13 Mai, à Genève, promet d'être très brillant, car les adhésions de beaucoup de spiritualistes éminents appartenant à diverses nations de l'Europe et de l'Amérique, sont déjà parvenues au comité d'organisation.

La Société française d'Etude des phénomènes psychiques a nommé une délégation composée de M. Delanne, président, M. Philippe, vice-président, et Thureau, secrétaire, chargée de la représenter à ces assises du spiritisme mondial. Nous publierons un compte-rendu des questions importantes qui y seront discutées.

L'antiquité de la Terre

M. Bergins, professeur à l'Ecole Polytechnique de Hanovre, est arrivé à reproduire la houille grasse naturelle. *La Revue Scientifique* du 22 mars 1913, en rendant compte de ces remarquables expériences, dit : « En supposant que la température moyenne de la formation de la houille naturelle est, en première approximation, de 10°, une période d'environ sept à huit millions d'années aurait été requise pour produire la houille grasse naturelle. Or, cette valeur coïncide assez exactement avec celle déterminée par les géologues ».

Poissons vivants congelés

La même Revue, dans son numéro du 8 mars, annonce que M. Audigé, chef des travaux de zoologie à la Faculté des sciences de Toulouse, a réussi à congeler des poissons dans une minime quantité d'eau douce, ce qui produit un bloc de glace de volume restreint, qui contient un poids relativement considérable de poisson. On peut faire voyager ce bloc dans des wagons frigorifiques et en le réchauffant lentement à l'arrivée, les poissons reprennent vie.

On connaissait déjà des exemples de vie latente chez certains organismes très simples, les rotifères qui se conservent un temps très long après la dessication, et qui renaissent lorsqu'on les imbibe d'eau ; mais c'est la première fois que des animaux aussi élevés dans l'échelle zoologique que les poissons peuvent être ramenés à la vie latente. Qu'est-ce donc que cette force vitale dont on peut neutraliser pendant si longtemps les effets ?

Une offre généreuse

Mme Jeanne Beauchamp, présidente et fondatrice de l'*Alliance Spiritualiste*, a fait paraître un ouvrage : *Etudes Intuitives*, qu'elle adressera gratuitement à tous les lecteurs de cette Revue qui lui en feront la demande. Ecrire en donnant son nom et son adresse, 26 rue Dheilly à Amiens.

Conférences de M. de Meck

La Société française d'Etude des Phénomènes Psychiques nous informe que M. de Meck, un psychiste connu, fera quatre conférences sur « l'Initiation Occulte » dans la salle de la Société d'Encouragement, 44, rue

de Rennes, en face l'Eglise St-Germain des-Prés et au coin du Boulevard St-Germain, à 8 h. 1/2 du soir, les jeudis, 29 mai et 5, 12, et 19 juin 1913.

Le prix d'entrée est fixé à 2 fr., sauf pour les personnes munies d'une carte d'abonnement. Celles qui présenteront une carte de membre de la *Société d'Etude des Phénomènes Psychiques* ne payeront que 1 fr.

Les billets peuvent être obtenus d'avance chez Monsieur Drubay, 92, Boulevard Richard Lenoir ou chez Monsieur de Meck, 5, rue Debrousse (XVIe), Paris.

Une nouvelle Société psychique

Une *Société d'étude et de contrôle des phénomènes psychiques* vient de se former à Carcassonne, sous la présidence de M. Don de Cépian. M. Delanne a été nommé membre d'honneur de la Société. L'Inauguration des travaux a été l'occasion d'une très belle conférence de M. Henri Brun, professeur à l'Ecole Normale des Instituteurs, que nous reproduirons dans un prochain numéro. Nous souhaitons longue vie et prospérité à ce groupement, qui compte parmi ses membres des hommes aussi éminents que dévoués.

Bon-Prime

Nous avons le plaisir d'apprendre à nos lecteurs, qu'ils recevront gratuitement sur leur demande, la magnifique prime suivante, due à une gracieuseté de notre part : 1° la splendide collection des *Chansons de France* comprenant les plus grands succès connus (piano et chant,) valeur 16 fr. — 2° le *Noël de la Vierge* (dont la renommée est universelle) piano et chant, valeur 8 fr. — 3° la Belle Série trimestrielle de la Musique illustrée, composée des danses et morceaux variés, les plus en vogue, valeur 14 fr.

Chaque demande devra être adressée à M. le Directeur de la « Musique Illustrée », Rue du 14 Juillet, Paris-Alforville, avec les frais de service, colis, etc..., s'élevant à 2 fr., pour un seul numéro, ou 2 fr. 95, pour les trois à la fois.

Psychologie Animale

L'intelligence des ours blancs (1)

M. le docteur Oscar Orlitzky, de Moscou, nous adresse la relation suivante :

« Pendant un voyage que je fis sur l'Océan glacial arctique, il m'est arrivé de visiter la « Nouvelle Zemble ». Cette triste île, couverte de collines pierreuses, paraît être oubliée du reste du monde.

(1) La *Revue de l'Hypnotisme* a publié jadis l'article suivant, que nous croyons intéressant de reproduire au moment où il est question dans tous les journaux de l'intelligence animale.

« Les ours blancs, les phoques, les morses, les otaries sont presque les seuls habitants de ces espaces immenses. Toutefois, il y a quelques années, le gouvernement russe y a envoyé une colonie composée de soixante Samoyèdes environ, qui y chassent et y pêchent.

« Pendant près de neuf mois, entourés de glaces, de neiges et de ténèbres, ils ne communiquent pas avec la terre ; en été, au commencement et à la fin de la navigation, on leur envoie un bateau à vapeur avec des comestibles, et tout ce qui leur est indispensable pour vivre ; en échange les Samoyèdes livrent tout leur butin, composé de poissons, d'ours blancs, de morses, de phoques et d'otaries, capturés pendant l'hiver.

« Ayant passé quelque temps au milieu de ce peuple primitif et presque sauvage, j'ai pu remarquer en lui une grande finesse d'observation, qui le rend prudent, circonspect et habile. Très souvent inquiétés par les ours blancs qui rôdent autour de leurs habitations et qui montent pendant la nuit jusque sur les cabanes, les Samoyèdes sont devenus de bons tireurs. J'ai connu un jeune Samoyède de onze ans, qui, bien que borgne, tuait son ours à chaque coup.

« En outre, les Samoyèdes connaissent en détail la vie des ours blancs. Ils en savent, mieux que tous les naturalistes, les habitudes et les ruses. Comme l'ours blanc aime à s'en aller par les glaçons dans la mer, les Samoyèdes, qui connaissent son manège, suivent ses traces ; mais l'ours blanc, devinant à une grande distance la poursuite des chasseurs, casse la glace avec sa patte, plonge dans la mer et nage sous le glaçon à la rencontre des chasseurs ; quand il a rejoint et dépassé ces derniers, il casse de nouveau le glaçon et fuit rapidement le danger qui le menaçait. Tandis que les chasseurs, ne soupçonnant pas la manœuvre de l'animal, continuent à suivre ses traces ; ils arrivent alors au trou fait par l'animal dans la glace et ils comprennent que l'ours les a joués.

« Pendant la chasse aux phoques, les ours blancs ont recours à une autre ruse.

« Les phoques remarquent de loin l'ours blanc rien qu'à son museau, dont le bout est foncé, mais ils ne peuvent pas apercevoir son corps, lequel, étant blanc, se confond avec la neige. L'ours blanc, ayant pour ainsi dire conscience de cette particularité, cherche un

morceau de glace, en masque le bout de son museau et, de cette manière, se glisse vers les phoques, alors il se débarrasse du glaçon et saisit sa proie, avant que celle-ci ait soupçonné l'approche de son ennemi.

« Je ne sache pas que, jusqu'à présent, aucun naturaliste ait fait ou publié cette curieuse observation ».

L'Impuissance de Dieu

L'origine du mal est le problème capital de la philosophie et de la religion de tous les temps. Il se pose en ces termes :

D'après les théologiens, Dieu est tout puissant, infiniment sage, infiniment juste et même, plus que juste, infiniment bon et miséricordieux ; en un mot, il est l'esprit du Bien.

Dieu ne peut donc être l'auteur du mal. Et pourtant le mal existe ; c'est là un fait indiscutable. Comment résoudre cette antinomie entre la théologie et la réalité ?

Pour que le mal existe, il faut nécessairement l'hypothèse Dieu admise, que Dieu n'ait pas *pu*, n'ait pas *su*, ou n'ait pas *voulu* l'empêcher d'être.

S'il n'a pas pu, il n'est donc pas tout puissant ; il y a en face de lui une autre entité qui lui tient tête,qui rivalise avec lui ; s'il y a un principe du bien, Dieu, il y a aussi un principe du mal, Satan ; il y a dualisme.

Si Dieu n'a pas su organiser le monde de manière à ce qu'il n'y eût pas de mal, il n'est pas infiniment sage, il n'y a pas de Providence, et c'est comme si Dieu n'existait pas.

Si Dieu n'a pas voulu empêcher le mal, son cas devient encore plus grave : il n'est plus seulement impuissant, *insage*, imprévoyant, il est méchant. Il n'est donc pas le principe du bien, mais du mal ; il est Satan et non Dieu. En toute hypothèse, le Dieu des théologiens n'est pas Dieu ; Dieu n'existe pas.

Tel est est le raisonnement des sceptiques et des athées.

On a cherché et l'on cherche encore à sortir de ce trilemme.

Les Judéo-chrétiens — je me borne à eux pour être bref — ont proposé comme explication de l'origine du mal le péché originel. Dieu, selon eux, avait créé le premier homme parfait, mais il a péché, il a désobéi à son créateur et ainsi le mal est entré dans le monde.

Les hommes qui ont une raison pour ne pas s'en servir, ont accepté cette explication ; mais d'autres ont dit : Comment l'homme, créature de Dieu, a-t-il pu agir en opposition avec la volonté de son créateur ? Comment Dieu n'a-t-il mis en son œuvre, un préservatif du péché ? N'a-t-il pas prévu qu'il pècherait ? Alors il a manqué lui-même de sagesse de prévoyance. N'a-t-il pas pu, n'a-t-il pas voulu l'empêcher de déchoir ? Le fait est qu'il semble avoir induit Adam à désobéir.

Ce raisonnement nous ramène encore à l'argument tricornu : Dieu n'a pas pu, su ou voulu, donc il n'est pas Dieu.

Pour sortir de cet embarras, les rabbins juifs et les théologiens chrétiens ont eu recours à la révolte des anges ; mais cette hypothèse ne fait que reculer la difficulté et en l'aggravant :

Le Seigneur-Dieu, aidé de son archange Michel a vaincu Lucifer ; mais il ne l'a pas mis hors d'état de séduire Eve, qui séduisit Adam, et de contaminer ainsi sa créature de prédilection. Dieu n'a donc pas encore pu, su ou voulu maintenir le bien.

L'hypothèse de la chute des anges nous ramène donc au dualisme, au manichéisme. Le dualisme des chrétiens est même plus anti-déiste que celui des chaldéens.

Pour ceux-ci l'esprit du Bien, Dieu, doit finir par vaincre et anéantir l'esprit du mal, Satan, et le drame mondial doit se terminer en comédie bourgeoise par la rédemption finale de tous les hommes et de tous les diables ; tandis que, dans le christianisme la damnation est éternelle pour les hommes comme pour les démons.

Le problème du mal reste donc en suspens. Il semble même qu'il s'éloigne plutôt de sa solution que de s'en rapprocher.

A ce problème redoutable, M. Albin Valabrègue est venu proposer une nouvelle solution, qu'il a exposée et développée dans une pièce en cinq actes et dix tableaux, intitulée : *Le Fils de l'Homme*, (un vol in-8°, Genève 1912), dont je vais essayer de résumer les principes fondamentaux.

⁂

Pourquoi M. Valabrègue a-t-il appelé sa pièce : *Le fils de l'Homme* ? Il ne le dit pas. Je me demande si ce n'est pas parce que l'homme fait Dieu à son image et ressemblance. Quoi qu'il en soit, voici, autant que j'ai pu le comprendre, la thèse de ce *théâtre d'idées*.

Le mal domine dans le monde et va s'aggravant sans cesse. Le vice et le crime progressent et dénotent les progrès de l'immora-

lité et de l'amoralité. Les suicides se multiplient et indiquent la désespérance, la plus profonde indigence morale et spirituelle. Plus de Foi, plus d'Idéal.

Les religions tombent en décadence. Le catholicisme ne fait pas exception à la règle, au contraire. « La voix de Rome est écoutée de moins en moins. Les âmes se dérobent de plus en plus à la forte discipline d'hier, nous sommes perdus ! » C'est l'évêque de la pièce qui dit cela.

La source de tous nos maux réside en ce fait : que les religions admettent comme un dogme que Dieu est tout puissant et que, par conséquent, il est l'auteur du mal. Ce prétendu dogme est tout simplement une erreur.

Dieu n'est pas tout puissant. Il est seulement puissant dans une certaine mesure : il tend et cherche à devenir toujours plus puissant et finalement tout puissant ; mais il est encore très loin d'avoir atteint cet idéal. Il faut dire que Dieu *devient* tout puissant. Dans l'effort que Dieu fait pour conquérir la toute puissance, l'homme peut et doit le seconder, être son collaborateur.

Pour concourir avec Dieu à la destruction du mal, que doit faire l'homme ?

Il y a en nous deux âmes, dit M. V., deux âmes hostiles l'une à l'autre ; la mauvaise, trop souvent triomphante dans la plupart des hommes ; la bonne encore impuissante, si l'on compare ce qu'elle fait à ce qu'elle voudrait faire.

Mais la bonne âme tend à prendre enfin le dessus. Nous sommes à la veille d'un revirement. Déjà chez beaucoup d'hommes l'amour du bien l'emporte sur le mal, l'égoïsme recule devant l'altruisme. « Nous sommes arrivés au point de l'évolution où l'âme humaine est prête à passer de l'état d'égoïsme à l'état d'altruisme. »

Les enfants surtout — cet âge n'est pas sans pitié, — montrent des dispositions à faire prévaloir la bonne âme sur la mauvaise. « Un grand nombre d'enfants, peut-être un sur deux, sont prêts à passer du plan de vie où nous sommes — et où nous sommes très mal, — au plan supérieur. »

Il ne s'agit donc que d'aider les enfants dans leur évolution pour que la volonté de Dieu soit faite et que son régime arrive sur la terre, sinon partout. Il faut que, bien élevés et devenus hommes, nos enfants aident Dieu à devenir tout puissant. Ce n'est qu'une affaire d'éducation pour une ou deux générations. La solution du problème du mal n'est qu'une question d'éducation, d'école.

Depuis 19 ans, dit M. V. dans son *dernier mot*, le signataire de ces lignes ne cesse de vous supplier tous, non pas de le croire, mais de le mettre à l'épreuve. Il nous dit : Confiez-moi l'éducation d'enfants pris parmi ceux dont vos éducateurs ne peuvent rien faire et dont la vie cruelle fera plus tard des désespérés, confiez moi ces enfants, et, sous vos yeux, je transformerai, je sanctifierai, j'élèverai ces petites âmes et je donnerai à la société des citoyens de la Cité de Dieu ! »

Fourier a attendu jusqu'à son dernier jour qu'un homme très riche vînt lui offrir les ressources nécessaires pour l'expérience de son harmonie phalanstérienne. M. Valabrègue attend depuis 19 ans, et le disciple désiré n'est pas encore venu.

—Je serais heureux d'en avoir un seul, à la condition qu'il me comprît et qu'il fût riche. — Pourquoi riche ? Parce qu'il pourrait me confier la direction d'un orphelinat.

Si le disciple riche ne vient pas, d'autres arrivent, ou si vous préférez, M. Valabrègue va à eux.

« Des hommes infiniment intelligents comme Stuart Mill, le chanoine Brettes, le professeur Flournoy de l'Université de Genève, le rabbin Levy, M. W. Monod, des catholiques, des protestants, des israélites, ne pouvant pas concevoir le monde sans une Intelligence Suprême, ont dit : « Dieu est, mais il est autre qu'on ne l'a cru ! il ne peut pas être tout puissant, devant l'immensité du mal. Donc il n'est pas tout puissant. »

La cause que soutient M. Valabrègue n'est donc pas désespérée. Il n'est pas impossible qu'un israélité ou un milliardaire américain lui fournisse les moyens de faire son expérience. On les a vus plus mal employer leur argent quelquefois.

En attendant cet heureux jour, examinons sommairement ce que produirait son projet scolaire, s'il était mis à exécution.

***

Il semble d'abord que M. Valabrègue exagère l'importance du mal dans le monde. Il est pessimiste.

La vérité est que, s'il y a du mal, il y a aussi du bien, et que celui-ci domine et a toujours dominé. Il ne peut même pas en être autrement. Comme l'a remarqué depuis longtemps Vauvenargues, si le bien ne dominait pas, l'univers, même physique, ne pourrait se soutenir et n'aurait jamais pu naître.

Il est bien vrai qu'il y a dans les sociétés humaines comme un flux et reflux du bien et du mal ; on peut même convenir que nous passons par une de ces périodes où le mal lève la tête avec effron-

terie, sans pudeur ; néanmoins le bien domine encore, M. Valabrègue et beaucoup d'autres comme lui en sont des preuves vivantes.

Mais entre dénier le bien et savoir, donc vouloir et pouvoir le faire, il y a de la marge. Il est donc fort possible que le mal vienne de nous et non pas de Dieu. Nous pouvons faire le mal sans le savoir, sans le vouloir, même en voulant faire le bien. On remplirait des volumes d'exemples des maux qui sont nés de *l'outrance du bien.*

Dieu n'est donc pas responsable du mal. Il pouvait ne pas nous donner la liberté morale ; alors, il n'y aurait pas eu de mal, mais l'humanité aurait fait double emploi, avec l'animalité ; l'homme n'aurait pas eu de raison d'être.

Du moment que Dieu nous donne la liberté, il faut nécessairement que du bien et du mal en résultent. Mais la liberté n'en est pas moins un précieux don, car elle met notre sort entre nos mains. Il dépend de nous, de notre expérience raisonnée de la vie, d'éviter le mal, de nous corriger de nos fautes et de nos défauts.

Le mal n'a rien d'absolu, de divin. Le mot péché dérive de *pecus*, (mouton, troupeau) ; nous péchons quand nous imitons les moutons, quand nous renonçons à notre raison et à la responsabilité de nos actes, pour nous abandonner aveuglément à la conduite de nos semblables, prêtres, savants, gouvernants, etc. Et alors, nous subissons les conséquences de notre servilité ; et au lieu de nous frapper la poitrine et de nous corriger, de nous ressaisir, nous rejetons sur le Dieu *tout puissant* ou *impuissant* la responsabilité qui nous incombe.

La tendance au bien que M. V. croit découvrir parmi nous a toujours existé ; sans elle la société n'aurait jamais pu naître ni durer.

Cette tendance n'est pas plus marquée aujourd'hui qu'hier, elle paraît même l'être moins : l'auteur l'avoue indirectement quand il revient avec tant d'insistance sur la recrudescence actuelle du mal.

Que cette inclination soit nouvelle ou non, de quelle efficacité peut être le moyen préconisé par M. V. pour en accélérer le développement ? Ce moyen, c'est l'école.

Si l'école par elle-même avait quelque valeur éducative, améliorative de l'âme, on devrait s'en apercevoir, car il n'y a jamais eu tant d'écoles et de magisters que de nos jours. Or, les statistiques démographiques sont là pour nous édifier, si nous ne le sommes pas d'avance.

M. V. répondra : « les écoles présentes n'ont rien de commun avec celles que je me propose de créer. » Voyons donc un peu ce qu'on enseignera dans ces nouvelles écoles.

On y enseignera l'existence du Dieu Impuissant ; on y cultivera les sentiments altruistes, l'amour — de Dieu peut-être — du prochain certainement, M. V. ne tarit pas sur cette question de l'amour.

Il n'y a dans ce programme rien de nouveau. On enseigne l'amour, le dévouement, le sacrifice depuis des siècles, depuis toujours. Les sermons des prêtres, les discours officiels des gouvernants, les programmes électoraux, les professions de foi des incroyants, tout est rempli de protestations de ce genre ; qu'en sort-il souvent ?...

Ce n'est donc pas la connaissance qui nous manque, c'est la volonté. M. V. en convient quand il dit : « nos enfants feront (dans son école) ce que recommandent l'Eglise, le Temple, la Synagogue, la Philosophie et la Libre Pensée. »

Donc toutes ces institutions enseignent déjà ce qu'il faut faire, mais ne le font pas. Pourquoi en serait-il différemment de l'institution proposée par M. V. ?

Quand j'entends parler, — surtout après l'expérience que nous en avons faite — de réformer le genre humain par le moyen d'écoles, cela me rappelle l'anecdote contée par St Augustin de l'enfant qui, armé d'un coquillage, voulait épuiser la mer et la transvaser dans un trou creusé dans le sable.

***

M. V. ne me paraît donc pas avoir résolu le problème du mal. Je conviens que sa thèse du Dieu Impuissant est aussi soutenable que celle du Dieu Tout-Puissant L'une et l'autre font Dieu à notre image et mesure la puissance de Dieu à notre aune.

Ne peut-on donner au problème du mal une autre solution que celle de l'Impuissance divine ? Essayons.

Supposons que Dieu soit la perfection absolue, comme l'ont enseigné la plus grande majorité des théologiens, des théosophes et des philosophes, et que, pour une raison quelconque, Il veuille créer le monde, et, en particulier l'homme.

Dieu ne créera pas le monde parfait : ce monde n'aurait pas de raison d'être et ferait double emploi avec Dieu même. Mais il peut très bien le créer perfectible, introduire en lui une étincelle divine, une tendance, une inclination vers la perfection. De cette façon l'Univers portera bien son nom, il sera un et varié.

Pour ce qui est de l'homme, si j'avais été à la place de Dieu, je lui aurais donné la sensibilité, l'activité et les autres facultés qui en dérivent. Par la sensibilité, il aurait éprouvé des sensations agréables ou désagréables, suivant la nature des objets. Par l'activité, il aurait recherché les unes et fui les autres.

Des sensations agréables et désagréables, qui sont le bien et le mal pour l'individu considéré seul, découleraient, dans les rapports des hommes entre eux, le bien et le mal moral.

L'étincelle divine, commune à tous les hommes, les inclinerait les uns vers les autres ; ces sentiments de bienveillance, de sympathie les uniraient ensemble, les rendraient sociables.

De même que les individus et pour les mêmes raisons, les sociétés humaines ne seraient pas parfaites, mais perfectibles. Et leur perfectionnement dépendrait, indirectement de Dieu, principe de tout bien, et directement de leurs membres. La perfection, c'est le repos. La vie, c'est l'action.

Il y aurait donc dans ces sociétés du bien et du mal, des hommes *relativement* bons et mauvais, question de plus ou de moins ; — mais le bien dominerait, ou la société mourrait. Le mal ne serait que l'exception et serait même la condition nécessaire du bien.

En effet, s'il n'y avait pas de souffrances physiques et morales à soulager, de misères à secourir, la charité n'aurait pas d'objet et les sentiments sympathiques ne pourraient se développer.

L'essentiel est que les secours soient proportionnés aux misères et non que la misère soit éteinte, absolument supprimée. Ceci, c'est l'utopie, impossible et indésirable.

D'un autre côté, le bien pourrait être cause du mal. Il ne suffirait pas, en effet, de vouloir faire le bien des autres pour y réussir ; il y faut de la mesure, du discernement, de la discrétion.

La nature a donné chacun de nous en garde à soi-même. Elle nous a donné des facultés actives afin que, par leur exercice, nous arrivions 1° à satisfaire nos divers besoins dans la mesure convenable, 2° à développer par là même ces facultés.

Quand vous voulez faire du bien à quelqu'un, il faut donc considérer si vous ne le dispenserez pas ainsi d'exercer ses facultés, et si vous ne retarderez pas son perfectionnement. Si vous dépassez la mesure, si vous exercez la charité aveugément et *à outrance*, le bien que vous voulez faire se tourne en mal, sans que Dieu soi pour rien dans cette affaire.

Et réciproquement, celui qui, au lieu de s'aider pour que le ciel l'aide, au lieu de faire tous les efforts dont il est capable pour sor-

tir d'embarras, s'abandonne, se contente d'implorer le secours d'autrui, se borne à déclamer contre la Providence, le Destin, la Fatalité, celui-là ne se perfectionnera point et ce sera lui rendre un mauvais service que de lui venir en aide ; ce sera l'encourager dans la paresse et l'apathie.

La raison nous a été donnée pour régler, modérer, équilibrer nos sentiments, les bons aussi bien que les mauvais. Si elle régnait, tout ne serait pas parfait, mais tout serait pour le *mieux* dans le *meilleur* des mondes, comme l'estimait Leibnitz.

L'amour du bien poussé à l'excès, — le mieux est souvent l'ennemi du bien — est peut-être la principale cause des maux dont nous nous plaignons si amèrement, après les avoir créés de toutes pièces.

Quand je considère tous les maux qui résultent du bien fait sans discernement ni mesure, quand je songe au proverbe si vrai : l'enfer est pavé de bonnes intentions, je me demande s'il ne conviendrait pas de renverser la thèse courante et, au lieu du Problème du Mal, poser le Problème du Bien.

ROUXEL.

Matérialisme et spiritualisme

I

> Si j'avais à choisir entre le matérialisme absolu et l'idéalisme absolu, il me semble que je serais forcé de me prononcer pour la seconde alternative.
>
> HUXLEY.

Nous sommes heureux de faire connaître un livre fort intéressant intitulé : « *La vie et la matière* ». Il suffit d'en nommer l'auteur pour le faire apprécier immédiatement. Tous nos lecteurs connaissent en effet Sir Oliver Lodge.

Il est spécialement destiné à servir d'antidote à ce qu'il y a de destructeur dans l'ouvrage du professeur Haeckel, le champion du matérialisme.

Les deux savants dont il s'agit sont connus de l'Europe entière. Le premier est un physicien éminent ; le second est un naturaliste d'une grande valeur.

Nous nous sommes servi de l'excellente traduction de M. F. Maxwell, écrivain bien connu de nos lecteurs.

Et maintenant, entrons en matière.

Le professeur Haeckel, savant biologiste, a publié un livre éloquent intitulé l'*Enigme de l'Univers* ; il y a examiné l'*Existence* dans tout son ensemble, des fondements de la physique aux religions comparées ; des faits anatomiques à la liberté de la volonté ; de la vitalité des cellules aux attributs de Dieu. Il a traité ces sujets avec une science qui, pour être très vaste, n'est pas surhumaine ; il a montré de grandes qualités d'écrivain et de critique.

Pour apprécier la valeur du système de l'univers exposé par le professeur Haeckel, il suffit de montrer que dans ses efforts pour simplifier et unifier, il a estimé au-dessous de leur valeur certaines catégories de faits et qu'il a étendu les théories scientifiques à des provinces où l'on ne trouve que la conjecture et l'hypothèse. Les faits qu'il affirme et ceux qu'il nie sont choisis par lui suivant qu'ils cadrent ou qu'ils ne cadrent pas avec son système.

Un philosophe doit s'efforcer de tout comprendre dans sa philosophie, mais un homme de science doit surtout chercher à être précis, clair, exact.

Or, il y a des choses qui ne peuvent encore être ordonnées comme des parties d'un système cohérent de sciences ; elles nous semblent actuellement être des fragments, d'un autre ordre de phénomènes. Veut-on, avant que leur véritable place ait été découverte, les faire entrer de force dans les cadres scientifiques ? Alors il faut déranger, déplacer, rejeter une foule de faits.

Examinons ses idées.

Il commence par affirmer la *conservation de l'énergie.*

Or toutes les formes de l'énergie ne sont pas encore nécessairement épuisées, des formes nouvelles peuvent être découvertes. On a discuté quelquefois la question de savoir si la vie devait être considérée comme une forme de l'énergie ; Sir Oliver Lodge répond : *non* : d'autres pourraient être disposés à répondre : *oui*. Si des formes nouvelles sont découvertes, la loi de la conservation de l'énergie pourra être inexacte dans certains cas.

Haeckel affirme ensuite le principe de la *conservation de la matière.* Cette conservation se démontre par la *constance* du poids. Cependant quelques expériences ont été faites dans l'espoir de découvrir que

la loi n'est pas complètement exacte, ou, en d'autres termes, que le poids d'un corps dépend dans une faible mesure de son état d'agrégation ou de quelque autre propriété physique.

On sait aujourd'hui que certaines atomes de matière sont sujets à des décompositions, à des explosions spontanées et se résolvent en des formes plus simples. On peut concéder que ces formes plus simples pourront se résoudre finalement en ces corpuscules, *électrons* ou charges électriques qu'une théorie assez plausible imagine constituer les atomes de la matière. Eh bien ! Si l'on admet qu'un atome se résout ainsi en électrons, son poids pourra peut-être disparaître.

Ajoutons que la masse de ces électrons varie suivant leur vitesse quand celle-ci atteint environ le dixième de celle de la lumière.

La seule hypothèse qui sert à expliquer les électrons est celle qui en fait des *nœuds*, des *plis* ou des *tourbillons* ou toute autre espèce de modification de l'*Ether spatial*. Ces nœuds, peut-être, ne sauraient être dénoués, ces plis ne sauraient être défaits, ces tourbillons ne sauraient être détruits ; peut-être ne sont-ils jamais accessibles au moindre changement ; cela est possible, mais *nous n'en savons rien* ; il est aisé de les imaginer détruits, de penser que l'électron perd son identité et que sa substance se résout dans l'*Ether* originel sans propriétés individuelles.

La découverte d'un pareil fait peut être l'œuvre de la science de l'avenir ; ce serait un événement qui marquerait une date dans l'histoire de nos connaissances, mais aucun physicien n'en serait bouleversé, ni peut-être même surpris. De même aucun physicien n'aurait de bonnes raisons pour s'étonner si de nouveaux nœuds étaient quelque jour produits dans l'éther sans y avoir existé auparavant, ce qui serait la production artificielle de la matière. En d'autres termes, la *destruction* et la *création* de la matière sont des idées accessibles aux concepts de la science et peuvent être du domaine des *possibilités* expérimentales.

D'après cela, dans l'univers *c'est l'Ether seul* qui persiste avec les états de mouvement ou de tension qu'il possède éternellement.

Mais devons-nous en conclure que rien n'existe sauf l'Ether ? Que l'existence d'une chose démontre l'*inexistence* des autres ?

La *vie* n'a pas été touchée par ce que nous avons dit jusqu'à présent. La nature de la vie est inconnue. Est-ce aussi une chose dont la constance puisse être affirmée ? Quant elle disparaît d'un milieu

matériel est-elle chassée de l'existence ou est-elle simplement transportée dans d'autres milieux ? Est-ce une combinaison temporaire ? Est-ce au contraire quelque chose d'immatériel qui utilise la combinaison de la matière pour se manifester dans des milieux matériels, mais qui en est essentiellement indépendant ?

Le professeur Haeckel répondrait à cette question par un *non* dédaigneux. La manière dont il traiterait la vie serait aussi celle dont il traiterait l'intelligence, la conscience, l'affection, l'art, la poésie, la religion. Il suppose que toutes ces propriétés sont à l'état naissant et latent dans les atomes matériels eux-mêmes ; que ceux-ci ont la *potentialité* de la vie, du choix volontaire et de la conscience que nous observons dans leurs combinaisons les plus développées. En tant qu'*hypothèse*, c'est légitime ; mais la seule réponse autorisée que la science puisse actuellement faire est celle de du Bois-Raymond : *Ignoramus* (*nous ne savons pas*).

Mais nous ne disons pas *Ignorabimus* (*nous ne saurons jamais*), car le sujet nous paraît appartenir légitimement au domaine de la recherche scientifique.

(*à suivre*) ISIDORE LEBLOND.

Ouvrages Nouveaux

Méthode de dédoublement personnel

Par LANCELIN (Charles). — Fort volume in-8°, orné de 70 planches et figures dans le texte et hors texte. Prix : 10 fr. MM. Hector et Henri Durville, éditeurs, 23, rue St-Merri, Paris.

A l'heure actuelle extérioriser le « fantôme » vivant d'un sujet, c'est-à-dire son *corps astral* accompagné des principes supérieurs de l'être, et l'envoyer ici ou là accomplir tel ou tel acte, est un phénomène assez facilement obtenu dans les laboratoires de magnétisme et d'hypnologie.

Partant de ce principe, Charles Lancelin l'érudit occultiste bien connu, s'est posé cette question : « Pourquoi un individu quelconque ne serait-il pas à la fois magnétiseur et sujet ? ou, en d'autres termes : « Pourquoi ne parviendrait-on pas, laissant ici ou là son propre quasi-cadavre, à extérioriser soi-même son propre fantôme, et à l'envoyer où l'on veut, faire

ce que l'on veut ? » Certes, il est nombre de magistes qui sciemment, ou des sorciers qui instinctivement ont produit et produisent ce résultat que nie la science normale parce que sa possibilité lui échappe. Il s'agissait donc de trouver la formule *scientifique* du phénomène. Pendant plusieurs années, Charles Lancelin a suivi attentivement les expériences faites au point de vue objectif. Sur ces expériences, il a basé une théorie scientifique personnelle qu'il a exposée au *Congrès international de Psychologie expérimentale* tenu à Paris en 1910. Puis il a continué à approfondir sa théorie et à l'étayer par de nombreuses expériences tant subjectives qu'objectives. Enfin, il est arrivé à cette conclusion que cette expérience peut être réalisée par un double entraînement, celui de la neuricité sur laquelle est basé le corps astral, et celui de la volonté qui joue un si grand rôle dans les phénomènes animiques, métapsychiques et hyperphysiques ; et il pense que sa *Méthode* est au point de vue voulu pour être présentée au public. Pour ne rien négliger de son sujet, aux procédés qu'il indique, basés absolument sur la science normale, il a cru devoir joindre l'indication d'autres procédés, basés sur la science occulte, et relatifs à l'assimilation, qui peut être faite par tout expérimentateur, des forces mystérieuses que ne connaît pas encore la science officielle : c'est un véritable cours annexe de yogisme : *Hata-Yoga* et *Raja-Yoga*.

L'ouvrage est divisé en trois parties : l'*Histoire* la *Théorie*, et la *Pratique*. La première partie passe en revue tous les antécédents et expose comment l'auteur a été amené à établir sa théorie. La seconde a trait aux modes divers d'entraînement, et à l'étude des conditions matérielles de l'expérience. Et enfin la troisième indique comment il convient d'expérimenter — seul ou avec sujets réceptifs — et comment on peut développer la faculté acquise ; elle attire surtout l'attention sur les dangers à éviter et les moyens à employer pour les neutraliser. En résumé, *cette méthode de dédoublement personnel*, est une œuvre de haute science où se trouve désocculté un des plus troublants phénomènes de l'occultisme.

(*Communiqué de l'Editeur*).

Pour devenir Chiromancien

par Paul C. Jagot. Traité synthétique de Chiromancie, avec 17 figures spéciales. Prix : 1 fr. MM. Hector et Henri Durville, éditeurs, 13 rue Saint-Merri, Paris.

Sous une forme très synthétique, l'auteur, dont on connaît les intéressants travaux sur le magnétisme, l'hypnotisme, la suggestion, offre une méthode très claire permettant d'obtenir rapidement des résultats pratiques en chiromancie. L'auteur vulgarise dans ce traité, avec la plus grande clarté, une méthode très précise à l'aide de laquelle le débutant pourra, dès ses premiers essais, appliquer avec succès, en toute circonstance, les principes de la Science de la main.

La Magie astrale

Par JEAN MAVÉRIC. — Chez H. Daragon, éditeur, 96-98, rue Blanche, Paris. — 1 vol. 100 pages. Prix : 2 francs.

Cet ouvrage original fut conçu dans le but appréciable de restituer les nombreuses correspondances zodiacales et planétaires, dans leur intégralité. On peut constater que la Tradition transmise est différemment interprétée par chaque auteur, ce qui a pour effet de jeter le trouble dans l'esprit de la plupart des étudiants de l'Occulte. C'est pour remédier à cet état de choses que l'auteur du présent traité, faisant abstraction de sa personnalité, s'est appliqué à rétablir, en une classification détaillée, la série des analogies multiples qui relient le macrocosme au microcosme. Planètes, signes, génies, jours, mois, saisons, nombres, plantes, métaux, gemmes, animaux, contrées, tempéraments, organes, maladies, etc..., rien n'y est omis, même pas la véritable préparation des parfums magiques, ni les nombres kabbalistiques des astres, ni la théorie des heures planétaires, indispensable en Magie.

Dans les chapitres des correspondances, on peut voir que le métal correspondant à la Lune est l'argent, etc. — Voici donc ce qu'à l'aide d'une simple date on peut, grâce à ce manuel, obtenir des renseignements utiles.

Toute personne qui désirera augmenter la somme de sa chance dans la vie, doit savoir quelles sont les analogies qui lui sont favorables dans la nature, afin de s'entourer de leur salutaire influence.

L'Astrologie révèle à l'homme les dangers qui le menacent dans l'avenir ; en évitant ces dangers on peut conquérir le bonheur.

(*Note de l'Editeur*).

La Survivance de l'Homme

par Sir Oliver LODGE, F. R. S. (traduction du Dr H. BOURBON, préface du Dr J. MAXWELL). 1 volume in-8° de la *Bibliothèque de Philosophie Contemporaine*, 5 francs (Librairie Félix Alcan).

Dans ce livre où abondent les relations de faits bien observés et d'expériences conduites avec soin, l'illustre physicien aborde franchement le problème angoissant de l'existence et de la survivance de l'âme : il a appliqué à cette étude ses hautes qualités de chercheur et de philosophe ; sa conviction d'une part, de l'autre ses travaux, le font conclure à l'affirmative.

C'est avec le plus grand intérêt qu'on lira ses recherches sur la Transmission de la pensée, la Télépathie, la Prévision, les Apparitions de mourants et de vivants qui, par un enchaînement logique, amènent l'auteur à examiner ces phénomènes troublants que sont les manifestations verbales et l'écriture automatique, desquels il fait une étude fort détaillée ; un chapitre est aussi consacré à des faits curieux, d'observation récente,

compris sous le nom de Correspondance croisée : leur importance est, à son avis, des plus grandes, car ce sont eux qui permettraient d'obtenir des preuves indiscutables de l'existence d'intelligences désincarnées, communiquant avec nous, par l'intermédiaire d'automatistes.

L'éminent juriste, M. le docteur J. Maxwell, de qui l'on connaît l'exceptionnelle compétence et l'autorité en matière de psychisme, a écrit pour cette œuvre une préface dans laquelle il montre tout l'intérêt de pareilles recherches, qui d'ailleurs ne portent de véritables fruits qu'entreprises par des hommes de la valeur et de la probité scientifiques de Sir O. Lodge.

Une Explication
DE LA
divergence des Esprits au sujet de la réincarnation

Les personnes, qui n'ont étudié le spiritisme que d'une façon superficielle, croient lui faire une grave objection en parlant des contradictions qui se présentent fréquemment dans les communications, et qui concernent les sujets les plus importants comme les plus futiles. Notre but n'est pas aujourd'hui de répondre à cette objection par des arguments cent fois réédités. Nous ne voulons nous occuper ici que d'une de ces contradictions, à vrai dire la plus importante, celle qui est relative à la réincarnation. Acceptée d'une façon générale, cette notion est néanmoins rejetée presque complètement par les peuples de langue anglaise. Néanmoins, il est facile de constater que, malgré la répugnance manifestée, cette idée fait son chemin d'une façon lente, mais sûre, même parmi les Anglo-Américains. Nous n'en voulons pour preuve que la communication suivante faite au *Light*, depuis longtemps déjà par un écrivain anglais estimé.

Cet écrivain, nommé Archie Campbell, a publié un roman spirite intitulé *Sound of a voice that is still* (sons d'une voix qui est encore), et ce roman fut très discuté à son apparition. Aux critiques qui lui furent opposées, Campbell répondit de la manière suivante. Nous traduisons textuellement du *Light* du 4 mars 1898 :

« L'ouvrage n'est pas un effort d'imagination. L'intrigue est de mon crû, mais les enseignements viennent de l'au-delà. »

Il dit ensuite comment sa fille, âgée de quinze ans, s'est trouvée

bon médium écrivain, avec quel intérêt il a suivi le développement de sa médiumnité et recueilli ses instructions, puis il ajoute :

« La partie que les spiritualistes anglais accepteront le plus difficilement est assurément celle qui a trait à la réincarnation, et il est instructif de connaître la vérité à cet égard. Personnellement, cette question de réincarnation m'a toujours intéressé, et bien que l'idée m'en soit antipathique, il m'a semblé qu'elle pouvait être soutenue, et je m'en suis informé dès mes premiers rapports avec les Esprits. Ceux qui se communiquèrent au début appartiennent à la seconde sphère, un ou deux seulement à la troisième, et leur réponse était opposée à la réincarnation. Ils refusèrent même de discuter la question, et l'impression qu'ils me laissèrent fut qu'ils n'y croyaient point.

« Plus tard, l'Esprit qui est appelé « Divino » dans mon livre, prit la conduite de notre cercle. Il appartient à la 4e sphère. En peu de temps il commença à nous enseigner la doctrine de la réincarnation, qu'il affirma être vraie. Je lui exprimai ma surprise de ce qu'elle eût été si nettement repoussée par les autres Esprits, et il m'expliqua que peu d'entre ceux qui se communiquent à nous appartiennent à des sphères supérieures à la troisième, et que dans les sphères inférieures on ignore généralement le mystère de la réincarnation. La grande majorité des Esprits avec qui nous sommes en relation appartient à la seconde sphère (la première étant la Terre), très peu sont de la troisième, et encore moins de la quatrième. Ces derniers seuls sont capables d'enseigner. Quelques-uns de ceux qui instruisirent Allan Kardec étaient des Esprits de la 4e sphère, et « Imperator » le guide de Stainton Mosès, appartient à cette même catégorie ; cependant il n'enseigna pas la réincarnation parce que Stainton Mosès n'était pas prêt à recevoir cet enseignement, et l'eût-il été, qu'on ne lui eût pas révélé cette vérité, en raison de l'opposition qu'il témoigna aux opinions de ses Maîtres célestes.

La mission de « Divino » est d'enseigner la réincarnation, et si je m'en rapporte à ce qu'il m'a dit, étant donné que le Spiritualisme va se développant de plus en plus dans les cercles privés, des messages indépendants et confirmant cette doctrine, vont, suivant toutes probabilités, être reçus maintenant de temps à autre ».

QUŒRENS.

Revue de la Presse

EN LANGUE ALLEMANDE

Ubersinnliche Welt — Numéro de février 1913.

Action des ondes électriques sur le cerveau humain

par le Dr GUSTAVE VON GAJ DE JASKA

Le *Wiener Journal* du 4 janvier 1913, n° 6896, rapporte, sous la rubrique ci-dessus, un intéressant article dû à la plume de M. Wilhelm Th. Wrchowsky que nous reproduisons ci-après :

Il y a peu de temps une série d'expériences concluantes conduisit M. le Professeur Tommasina, de Genève, à établir que le corps humain pouvait servir d'appareil récepteur dans l'emploi de la télégraphie sans fil. Il adressa à ce sujet une note détaillée à l'Académie des sciences.

Entre temps, M. l'ingénieur électricien français, Emilio Guarini, à la suite d'expériences répétées, d'après la méthode du professeur Tommasina, arriva aux mêmes conclusions, en démontrant qu'en effet, le corps humain, presque à l'instar d'un conducteur métallique, pouvait être utilement employé à titre d'enregistreur, avec cette particularité que cet appareil avait l'avantage d'être doté d'une plus grande surface de réceptivité qu'un agent métallique, quoiqu'il lui fût inférieur en tant que conductibilité propre.

En l'isolant du sol, l'ingénieur Guarini, après avoir utilisé le corps humain comme appareil récepteur, parvint également aussi à employer le même moyen comme appareil émetteur des ondes électriques. De cette manière il lui fut possible d'émettre et d'enregistrer, à des distances appréciables, des communications, en se servant du corps humain.

Un jeune savant américain l'ingénieur électricien, Frédérick Collins, a élargi davantage encore les limites de ces expériences. Il a trouvé « que les ondes électriques de haute tension, telles que celles de l'étincelle agissaient aussi bien sur le cerveau des animaux que sur celui de l'homme, même après la mort des sujets. En ce cas, le cerveau fonctionnerait en tant que cohéreur et cela automatiquement. Que de plus, le corps humain pouvait pleinement servir d'appareil récepteur dans la télégraphie sans fil ; la main tendue vers le haut faisant fonction d'antenne et le cerveau de cohéreur. La batterie qui paraissait inexistante se trouve logée dans le système nerveux » d'après les expériences poursuivies par Collins.

En ce genre d'expériences, l'ingénieur Collins et ses collaborateurs, parmi lesquels se trouvaient des professeurs américains connus, ainsi que des constructeurs électriciens, remarquèrent qu'un chat endormi sursautait brusquement, lorsque l'on dirigeait sur lui une chute d'ondes électriques, comme s'il avait été directement influencé par un courant alternatif.

L'on peut admettre que les ondes, en rapprochant les neurones et en les écartant successivement, agissent sur le fluide nerveux en tant que se produisent les courants d'arrêt et de départ. Les nerfs servent de conducteurs et le siège de perception est localisé dans la face, qui, par son mode d'expressions, principalement chez des sujets nerveux, accuse l'action produite et reçue.

Sans aller plus avant dans le domaine des travaux de l'Ingénieur

Collins, je me bornerai à mentionner ici à nouveau ses conclusions successives :

« *1° Les ondes électriques, semblables à l'étincelle, ont la faculté de rapprocher les neurones; 2° Le cerveau réagit, aussi bien pendant la vie qu'après la mort, en tant que cohéreur; 3° Les sentiments qui déterminent la frayeur et qui l'expriment ne sont à considérer que comme résultat de l'action exercée sur le cerveau; 4° Les ondes électriques que dégage la déflagration de l'étincelle électrique peuvent engendrer des accidents caractéristiques qui souvent entraînent la mort.* »

Il apparaît donc que les courants à haute tension, dont la puissance de pénétration peut approcher celle des rayons X, se transforment en courants de fréquence inférieure, ainsi qu'on l'observe dans le chargement de la bouteille de Leyde (Système Braun de la télégraphie sans fil) ou mieux encore, dans le courant alternatif (sans étincelles) système Porcelet et Guarini.

D'autre part, notre attention se porte sur un autre point de vue qui se dégage des travaux et des résultats obtenus par l'Ingénieur Collins.

« De même que le fait observer la revue : l'*Electrical World*, la théorie de la télépathie se trouve éclairée par des phénomènes relatés par Collins. Vraisemblablement cette remarque n'est qu'indiquée, à présent que le monde savant est moins réfractaire à tenir compte de la télépathie, et que l'on peut s'attendre à une étude prochaine plus approfondie de cette révélation. Depuis un certain temps d'ailleurs un rapprochement avait été introduit entre la télégraphie sans fil et la faculté télépathique. Cette hypothèse est visiblement étayée par les expériences de l'Ingénieur Collins. Il résulte en effet que des travaux précités l'on peut conclure qu'un cerveau peut agir à distance sur un autre cerveau, absolument comme cela se passe dans la télégraphie sans fil. L'un de ces organes émet les ondes, l'autre les enregistre comme cohéreur. Bien entendu, cette hypothèse demande par le fait à être vérifiée expérimentalement, eu égard à la valeur que lui confèrent les travaux poursuivis par Collins. Comme toujours, l'avenir aura à dire le dernier mot à ce sujet ».

Nous constatons, une fois de plus, que la science officielle a consenti à nous suivre, en boitant, et a enregistré des résultats que nous avions observés il y a bien longtemps déjà.

Alors que dès l'année 1896, j'avais développé cette appréciation dans mon ouvrage : *Du monde mystérieux*, en examinant les phénomènes télépathiques que je basais sur ce rapprochement, qu'en outre j'avais, en 1900, exposé mon hypothèse, dans mon ouvrage édité à Agram sous le titre d'*Etude des phénomènes supernormaux de la télépathie et de la lévitation* ; je ne puis que renouveler avant le monde officiel allemand, les conclusions de mes travaux, afin de bien affirmer que la priorité de cette hypothèse m'est acquise « et non à la science officielle. »

Donc : *ad rem*.

Aux pages 124 et 129 de mon ouvrage précité, je précise par de nom-

breux phénomènes l'hypothèse émise au sujet des transmissions télépathiques. J'y expose que de prime abord il existe une analogie entre les manifestations télépathiques et le télégraphe Marconi ; de même que Carl du Prel incline vers la même analogie qu'il a d'ailleurs développée dans un article paru dans l'*Ubersinnliche Welt*, n° 11 en 1897, sous le titre : *Télégraphie sans fil et télépathie.* Nos facultés visuelle et auditive, impliquent la nécessité d'ondes éthérées. Notre oreille et notre œil nous mettent en communication avec des objets environnants, quel que soit leur éloignement relatif que des ondes éthérées seules peuvent être capables de projeter, pour impressionner nos organes, en passant par l'intermédiaire du cerveau qui nous fait discerner le son et la lumière.

Ces phénomènes nous incitent par conséquent à admettre que la possibilité nous est donnée d'entrer en communication à distance par l'intermédiaire « d'ondes aériennes ou éthérées ».

N'est-il pas suffisamment clair pour nous, ainsi que nous l'avons établi par la logique, que la communication possible entre nous et des objets éloignés étant acquise, grâce à l'intervention d'ondes aériennes ou éthérées variées, en dépit de notre ignorance au sujet des dites ondes, nous soyons amenés, conformément à la règle philosophique : « entia praeter necessitatem non sunt multiplicanda » à reconnaître que de même les impressions télépathiques doivent être véhiculées par une modalité ondulatoire, et qu'il ne nous reste plus que « le devoir de découvrir et de définir la qualité de ces mouvements vibratoires ».

Il est à noter que les ondes qui régissent le domaine de l'acoustique et de l'optique sont exclus de notre combinaison, et comme d'ailleurs en dehors de celles-ci nous ne connaissons que les ondes électriques ou électro-magnétiques, en tant que transmetteurs de force, il importe que nous recherchions si ces transmetteurs de force, après modification, ne seraient ou ne pourraient pas être les véhiculeurs des impressions télépathiques.

En attendant que cette question soit résolue, il nous appartient tout d'abord de nous rendre compte si la force électro-magnétique ne déterminerait pas certaines réactions sur notre cerveau, si son action influencerait ou non soit notre système de motricité, soit notre système nerveux ?

Un fer magnétique agit très fortement sur un sujet plongé dans le sommeil léthargique. En rapprochant le fer magnétique de l'une des mains d'un sujet impressionnable à l'état de léthargie, l'on remarque d'abord des contractures des doigts et de la main, et finalement l'envahissement intégral du membre (1).

Plaçant un fer magnétique dans le voisinage de la région dorsale, quoique les pôles chevauchent l'épine, il se produira bientôt une flexion en arrière de la tête, le sternum sera bombé, la plante des pieds sera for-

(1) G. W. Gessmann. *Magnétisme et Hypnotisme*, page 126 et suivantes.

tement fléchie, la respiration deviendra lourde et la face se colorera en rouge glauque tendant à bleuir.

Les professeurs Charcot, Luys et Dumontpallier ont observé que le fer magnétique agissait tout particulièrement sur les sujets nerveux sensitifs, et cela dans de telles conditions, que, quoique anesthésiés, les somnambules, aussitôt mis en contact avec un aimant, acquéraient une sensibilité qui en même temps déterminait le transfert de l'anesthésie, sur une région symétriquement opposée du corps.

Si par suite nous approchons l'aimant de la région gauche d'un sujet, dont nous aurons anesthésié la dite région au préalable, nous constaterons, au bout de quelques minutes, que le transfert de l'anesthésie, s'opérera sur la partie symétriquement opposée dans la région droite (1).

Toutes ces réactions produites par l'aimant sur un somnambule furent également constatées par le Dr W. Burg.

(*A suivre*).

Pour la traduction :
P. H.

Revue de la Presse

EN LANGUE PORTUGAISE

Revista Espirita

L'homme est, dit-on, un animal raisonnable, mais il n'abuse pas de sa faculté raisonnante, on peut même dire qu'il n'en use guère. Il prend volontiers les vessies pour des lanternes, les mots pour des choses et même les mots pour eux-mêmes, sans les rattacher à aucun objet précis. Il donne plusieurs noms à la même chose ou plusieurs sens au même mot et, à cheval sur son âne, il se met en devoir de disputer ; il appelle cela discuter. Naturellement, la dispute peut durer jusqu'à *vitam æternam*.

C'est ainsi, par exemple, que l'on confond les deux mots : Christianisme et Catholicisme. Mme Elmira Lima trouve insupportable la confusion de ces deux mots et cherche à les bien distinguer l'un de l'autre.

Celui qui te dit que la religion catholique est celle que Jésus a prêchée, te trompe.

Le Christianisme est la doctrine du Christ. Le Catholicisme est la doctrine du pape.

La différence est immense entre l'humble Rabbin de Galilée et le tout puissant Sacerdote de Rome.

Le Christianisme est la loi d'amour. Le Catholicisme est la loi de l'intérêt. Quand Jésus a-t-il dit la messe ? Quand a-t-il confessé ? Quand a-t-il fait des mariages ? Quand a-t-il donné l'extrême-onction ?

« Le Catholicisme est un ensemble de cérémonies extérieures, de dog-

(1) G. W. Gessmann : *Magnétisme et Hypnotisme*, page 151.

mes, de sacrements, d'exhibitions lucratives auxquels Jésus n'a jamais pensé. Le Christianisme est la Religion Universelle de l'Amour et de la Vérité, sans culte ; il est simple, naturel, modeste et désintéressé. »

Il est certain que, si Jésus revenait au monde, il ne reconnaîtrait plus sa doctrine ; il est même plus que probable qu'il serait très mal reçu s'il voulait, encore une fois, chasser les marchands du temple. Mais Mme Elmira Lima s'est arrêtée à mi-chemin.

Le Christianisme lui-même aurait grand besoin d'être défini et, comme il y en a plusieurs, il serait urgent de dire lequel est la religion d'Amour et de Vérité : Est-ce le protestantisme ? Lequel ? Le traditionnel ou le libéral ? Est-ce le christianisme exotérique ou l'ésotérique qui est le vrai, celui qui a été enseigné par Jésus ? Est-ce le, ou pour mieux dire les néo-christianismes, qui pullulent en Amérique, en Angleterre et jusqu'en France, qui contiennent la vraie doctrine.

« Le christianisme est une religion d'Amour et de Vérité ». Ce n'est point là une définition qui lui convienne et qui ne convienne qu'à lui. Toutes les religions se réclament des mêmes principes. Jamais aucune religion n'a dit : Je suis une religion de haine, d'ignorance, d'hypocrisie.

Elles n'en sont pas moins rares les religions dont les prêtres et les fidèles mettent en harmonie leur conduite avec leur doctrine.

*
* *

Reformador

Les savants ne font pas de concessions aux spirites, et ils ont grandement raison. La vraie science n'admet pas de demi-vérités. Le vrai savant ne doit se rendre qu'aux faits et aux raisons, et non, comme font les juges de paix, « couper la poire en deux », se passer les uns aux autres la rhubarbe et le sené, et créer ainsi un meli-mélo d'opinions demi-vraies, demi-fausses, qui autorisent tous les compromis, toutes les lâchetés, toutes les trahisons, sous le beau prétexte qu'il faut être éclectique, tolérant, charitable.

Les spirites ne doivent pas non plus faire de concessions aux savants. C'est pourtant ce qui arrive quelquefois et ce qui arrive notamment à M. Bias Pascalle au sujet des tables tournantes.

Ce n'est pas à la légère que les spirites ont affirmé l'intervention des esprits dans les phénomènes des tables : ils ont épuisé, avant d'affirmer, beaucoup d'autres hypothèses, que les savants exhument aujourd'hui comme des nouveautés.

La force qui meut les tables, disent-ils, ne vient pas du dehors, ni surtout de la *surnature*. Elle réside en nous. C'est une force inconnue, magnétique, électrique, odique ou autre, mais certainement naturelle, Et voilà renversé le château de cartes du spiritisme.

M. Bias Pascalle fait le juge de paix ; il partage la poire en deux. L'hypothèse savante, dit-il, explique les phénomènes physiques du magnétisme, mais nullement les phénomènes psychiques. Le spiritisme perd

ainsi un de ses membres dans la bataille, mais il conserve l'autre : il en sera quitte pour se faire une jambe de bois.

Je dis que c'est là une pure concession faite aux savants et qui n'a aucune raison d'être faite, suivez bien mon raisonnement.

Si la force motrice des tables est en l'homme, en l'homme seul (1), chacun de nous en est pourvu plus ou moins. Les phénomènes pourront ainsi être obtenus à volonté, et seront en proportion du nombre de personnes participant à l'opération.

Or, l'expérience est bien loin de confirmer cette hypothèse. Non seulement l'intensité des phénomènes n'est pas en rapport avec le nombre des expérimentateurs, non seulement on ne les obtient pas à volonté, mais 1° on peut n'obtenir aucun mouvement de table, quels que soient le nombre et la volonté des assistants ; 2° la table peut aussi bien être fixée au sol que soulevée, en dépit de la volonté des expérimentateurs ; 3° il y a des anti-médiums, des personnes qui n'ont qu'à mettre une main sur la table pour que tout mouvement cesse, y eût-il dix personnes alentour.

On ne peut donc pas dire avec M. Pascalle que les savants auraient raison, si les phénomènes se bornaient aux mouvements de meubles, aux phénomènes physiques. Même pour ces phénomènes, il y a autre chose que l'influence des assistants. A plus forte raison pour les phénomènes psychiques.

Il ne faut pas accorder aux savants ce qu'ils n'ont pas gagné : ce serait les tromper et tromper le public. La science ne vit pas de dons, de concessions ; elle n'est pas une société de secours mutuels ; elle ne demande pas la charité, elle cherche la vérité. Chacun son métier.

***

Tribuna Espirita

Si les savants sont vaincus, en attendant qu'ils soient convaincus, sur le chapitre des phénomènes des tables mouvantes et parlantes, ils pourraient prendre leur revanche en ce qui concerne les communications dictées aux médiums par les esprits.

Beaucoup de spirites, hélas ! acceptent tout ce qui vient d'un médium avec autant de foi et aussi mal fondée que les catholiques reçoivent les fenseignements de leurs prêtres ; enseignements qui se réduisent à ceci : aites ce que je dis et non ce que je fais, car nous sommes de deux nature s différentes: J'ai été initié, j'ai reçu le sacrement de l'ordre et vous n e l'avez pas reçu.

Beaucoup de médiums, deux et trois fois hélas ! consciemment ou inconsciemment, donnent à leurs *fidèles* des communications d'esprits plus ou moins supérieurs. Ces dictées, signées de grands personnages, anciens ou modernes, sont, en général, d'une banalité et souvent d'une trivialité à faire désirer que notre âme ne survive pas, car il vaut autant ne pas survivre que de tomber si bas !

(1) Car je ne nie pas qu'il n'en fournisse une par ie

La *Tribuna Espirita* s'élève contre cet abus d'attribuer de pareilles élucubrations à des esprits *supérieurs* ou seulement *moyens*. C'est là un moyen d'abaisser le spiritisme, mais non d'élever le niveau moral et spirituel des spirites. C'est travailler contre la doctrine.

Il ne faut pas croire que toutes les communications écrites sont fausses et que les esprits n'y sont pour rien. La vérité est que l'esprit se sert de son outil comme il peut et qu'il est bien difficile de faire le départ de ce qui vient de l'ouvrier et de l'outil, qui est aussi, lui, un ouvrier.

Ces communications peuvent être édifiantes, — autant et souvent plus que les sermons des prêtres, pour les personnes qui sentent le besoin d'être édifiées ; mais il ne faut pas y chercher des instructions. Il n'y a d'ailleurs pas lieu et ce n'est pas désirable. Que deviendraient notre liberté, notre intelligence, si nous n'avions qu'à demander aux esprits les instructions nécessaires pour nos affaires temporelles, morales, spirituelles ? Faute d'exercice, elles s'atrophieraient.

Le spiritisme prouve la survivance de l'âme. C'est, à mon avis, tout ce qu'on peut lui demander, du moins pour le moment. Vous trouvez que c'est peu ? Moi je trouve que c'est immense, que c'est tout ce qu'il nous importe de savoir.

*
* *

O Pensamiento

organe du cercle ésotérique de la Communion de Pensée, entre dans sa sixième année d'existence. Le Cercle ésotérique a publié un grand nombre d'ouvrages, sans doute pour exotériser l'ésotérique. En 1912, la revue mensuelle *O Pensamiento* a eu un tirage de 8000 exemplaires, soit 96.000 pour toute l'année. Le même Cercle publie aussi le journal mensuel *O Astre*, qui tire à 30.000 exemplaires, ou 360.000 dans l'année 1912. Le Cercle ésotérique de la Communion de Pensée compte actuellement 3.500 associés dans toutes les parties du monde.

Ce n'est pas en France qu'on voit de pareils groupements. Chacun dort et quand, par hasard, quelques-uns se réveillent, ce n'est pas pour s'unir mais pour se combattre, se tirailler dans tous les sens.

Et puis, en France, il faut que le peuple sue les milliards budgétaires que se distribue l'élite des frères et amis. Or, on peut poser en règle que le mouvement intellectuel et surtout spirituel est en raison inverse des impôts. Et cela se comprend.

O Pensamiento, comme le Cercle, est ésotérique, et d'autre part il se dit consacré aux hautes études de spiritualisme *scientifique*. L'occultisme et le théosophisme sont les objets de ses spéculations.

Il serait à désirer qu'on s'entendit une bonne fois sur la signification des mots et, tout d'abord, sur celle du mot *science*.

La science n'a rien, absolument rien d'ésotérique et, vice versa, l'ésotérisme nie et ne veut même avoir rien de commun avec la science.

La science repose sur des faits, sinon répétables à volonté, comme

l'entend M. Grasset, du moins répétables assez facilement pour être constatés, vérifiés par toutes les personnes qui ont des sens et du bon sens.

L'occultisme et l'ésotérisme prétendent aussi reposer sur des faits, mais leurs prétendus faits ne peuvent être vus et compris que par de prétendus initiés, dont la graine est rare ; tous les autres sont obligés de croire ces initiés sur parole, comme ils croyaient ci-devant leur curé.

L'ésotérisme, l'occultisme, le théosophisme ne sont donc que des articles de foi et non de science. Pour les initiés, il est possible, quoique peu probable, que leur doctrine repose sur des faits et forme une science ; mais pour tous les autres, pour le troupeau, on ne peut pas dire qu'il en soit de même. En se disant scientifique, l'occultisme de toutes nuances usurpe donc un titre auquel il n'a aucun droit.

La *Pensée* et l'*Astre* étant des publications occultistes, on devine que ces publications sont anti-spirites, ce qui confirme précisément ce qu'on vient de dire.

A les entendre, les phénomènes physiques du spiritisme sont l'œuvre d'une force magnétique humaine extériorisée par les expérimentateurs et surtout par les médiums ; quant aux phénomènes psychiques, il y en a de deux sortes ; les uns sont produits par l'esprit humain, le subconscient des assistants ou autres entités de même farine ; les autres sont le fait des élémentaires et des élémentals.

Pour ce qui concerne les phénomènes physiques du spiritisme, nous ne pouvons que renvoyer à ce que nous avons dit plus haut au sujet des tables tournantes, et que nous avons déjà dit 1000 fois sans que les occultistes aient répondu, si ce n'est en répétant toujours les mêmes assertions gratuites.

Le silence des occultistes sur des questions de cette importance nous prouve qu'entre eux et nous, spirites, il y a un abîme ; nous vivons dans des milieux différents : eux dans l'air ou dans les nuages, dans le pays d'Utopie ; nous sur la terre, dans le réel. Nous expérimentons, ils spéculent ; nous faisons œuvre de science, ils font œuvre de foi ; ils se servent de leur imagination, nous de notre raison. Ils se disent spiritualistes. Je ne veux pas leur contester ce titre, mais je dis qu'ils ne sont que les *romantiques* du spiritualisme, tandis que les spirites en sont les vrais *scientistes.*

Je ne dis pas que l'occultisme doive être rejeté, chacun son goût. Il y a des personnes qui aiment mieux croire que savoir et comprendre ; il y a des gens qui préfèrent l'autorité à la liberté. Je ne veux point les contrarier, pas plus que je ne désire être contrarié par eux ; je dis seulement que chacun doit arborer son drapeau, et pas celui des autres, et que l'occultisme a tort de se dire *scientifique.*

Que l'occultisme se rassure s'il craint de perdre des clients en renonçant au titre de *scientifique.* Il y a eu et il y aura toujours plus de croyants que de savants. La folle du logis sera toujours la reine du monde.

ROUXEL.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Maison hantée

Le fait suivant a été rapporté au *Light* par M. E. Kent, qui a donné au journal tous les noms des personnes et des lieux.

La femme d'un homme public très connu avait loué un cottage dans une vallée de la Tamise et l'avait occupé avec sa mère et deux bonnes, à l'occasion de la naissance d'un bébé. La nourrice que l'on avait engagée, connaissant la situation très aisée de la famille, était très étonnée que dans de telles conditions cette dame eût abandonné son domicile pour un cottage sans confort et ne présentant que des inconvénients, surtout dans ces circonstances spéciales. Mais la suite lui en révéla la cause.

Il se trouva que, quelques années auparavant, la famille avait loué près de Londres une grande et magnifique propriété, à des conditions très avantageuses. A cette époque ils n'avaient qu'un jeune garçon. A peine étaient-ils installés, que celui-ci leur causa les plus grandes inquiétudes. Il avait toujours jusque-là été se coucher avec une parfaite tranquillité, comme un enfant docile qu'il était. Mais désormais chaque soir il se mit à pousser des cris, jusqu'à ce que sa nourrice se fût rendue près de lui ; elle trouvait alors les couvertures éparses à terre. Lorsqu'on lui demandait ce que cela signifiait, il répondait que c'était la mauvaise *Nanna* (nom qu'il donnait à sa nourrice), qui l'avait effrayé et avait enlevé ses couvertures. Après un certain nombre de nuits passées dans ces trances l'enfant recouvra son calme et il se coucha tranquille comme auparavant.

Bientôt on apprit par les voisins qu'une femme d'un aspect repoussant, vêtue comme une nourrice. avait été vue par plusieurs domestiques, qui se hâtaient d'abandonner leur service. Le jardinier jurait que cette apparition avait traversé la pelouse à son nez. Mais la dame de la maison n'ajoutait aucune foi à ces dires, qui cessèrent peu à peu, au moins en sa présence.

L'enfant grandit et fut envoyé à l'école ; mais survint une petite sœur et les mêmes étranges phénomènes recommencèrent, dès qu'elle eut l'âge auquel son frère les avait présentés Elle refusait d'aller se coucher, réclamant sa nourrice qui, chaque fois, trouvait les couvertures jetées à terre. L'enfant ne pouvant s'exprimer que dans un langage de bébé, s'efforçait de faire comprendre qu'une *nanna* avait jeté les couvertures.

Dans une de ces occasions, la nourrice qui était restée pour se rendre compte de ce qui effrayait l'enfant, plusieurs séries de servantes s'étant déjà succédé, fut retrouvée évanouie sur le parquet.

Lorsqu'elle eut repris ses sens elle déclara que l'enfant avait bien vu ; qu'une affreuse femme, vêtue en nourrice; avait été parfaitement visible près de sa couchette pendant quelques instants. Elle lui était inconnue et

désormais ce ne fut qu'avec la plus vive répugnance et seulement en compagnie d'une autre personne, qu'elle consentit à entrer dans cette chambre.

La nuit suivante, Mme X... et sa mère se tinrent dans la nursery, l'enfant ayant été couchée dans un autre chambre. Malgré tout ce qui s'était passé, elles restaient sceptiques ; mais lorsque au bout d'une heure Mme X... eut été obligée de conduire dans le vestibule sa mère presque évanouie, tout scepticisme disparut. Elles avaient vu l'apparition ; la forme d'une femme vêtue en nourrice, la face convulsée par la passion, et dès ce moment il fut décidé de quitter cette maison. Telle est la raison qui leur avait fait chercher un abri temporaire dans un cottage, pour attendre la naissance d'un troisième enfant et jusqu'à ce que l'on trouvât une résidence sérieuse. Quant à la maison infestée, elle ne trouve plus de locataire, même à vil prix.

Il résulte des recherches qui furent faites que plusieurs années auparavant, un enfant y avait été assassiné par sa nourrice et toute la famille de Mme X... est convaincue que c'est l'esprit de la meurtrière qui revient ainsi.

—

Le phénomène des voix

Le *Ligth* du 1er mars publie encore quelques attestations de personnes qui ont assisté aux séances de Mme Wriedt, à Rothesay, chez Monsieur Coates.

Dans celle qui signe M. Gallaway, de Glasgow, nous signalerons les particularités suivantes : Il reconnut son fils et son beau-père et causa avec eux. Son fils lui révéla ce que Mme Galloway faisait à ce moment.

De son côté M. Stevenson dit que, dès le début de la séance, on entendit un cornet accompagner le chant des assistants. Une autre fois, tandis que ceux-ci chantaient à demi-voix, ils furent accompagnés par un contre-alto qui chantait à pleine voix. En même temps des lumières circulaient dans la salle et divers fantômes se montrèrent, M. et Mme Stevenson causèrent d'affaires de famille avec le père de celui-ci ; puis avec leur fils et avec leur frère James. A un moment, ce frère leur dit : « *Votre chien* est ici » — « Quel est son nom ? » — « Il se nomme Jock. » Ce qui était exact Aussitôt toute l'assistance entendit les aboiements du chien. M. Stevenson ajoute qu'il le sentit venir contre ses genoux et caresser sa main avec le museau. Cet incident causa une légitime émotion dans l'assistance.

Plusieurs voix se firent entendre en même temps sur des points éloignés ; le bruit était assez fort pour rendre difficile la conversation de M. Stevenson avec son beau-père. Mme Wriedt dut intervenir et la voix rude du Dr Sharp (le guide) dit que les esprits étaient si heureux de causer avec leurs amis et parents qu'il fallait les excuser et il se fit un peu plus de calme.

Dans la séance du soir, le 14 juillet, Mme Wriedt parla en même temps que *plusieurs* voix s'adressaient à des parents.

* * *

Dans le numéro du 15 mars, M. et Mme Walker confirment, en ce qui les concerne, les récits faits précédemment des neuf séances tenues par Mme Wriedt chez M. Coates. Ils ont vu et entendu plusieurs de leurs parents et ont causé avec eux de choses intimes.

Nous ne reproduirons pas le détail de leurs déclarations, pour éviter les répétitions.

—

Les apparitions d'animaux

Les faits si curieux observés chez les chevaux d'Elberfeld ont ramené l'attention sur la question de la nature de l'intelligence des animaux ; sur les âmes et leur survivance. Dans les revues spirites, spécialement, on a rappelé les observations publiées à diverses époques d'apparitions de chevaux et surtout de chiens.

M. Charles L. Tweedale écrit au *Light* à ce dernier sujet :

« Ma tante L... mourut en 1905 et son chien favori, petit animal ardent et énergique, était mort quelques années auparavant. En 1910, la tante L... commença à se montrer chez moi, en pleine lumière, aussi bien le soir que dans la journée et fut vue par tous les habitants de la maison.

« A plusieurs reprises ces apparitions furent accompagnées de grognements et d'aboiements qui nous étonnaient beaucoup. A la fin le mystère fut dévoilé par l'apparition, à côté de la tante L..., de son chien favori. L'animal fut vu deux fois en même temps que sa maîtresse. Dans un certain nombre d'occasions il fut vu seul, même en plein jour, aussi bien par ma femme que par les domestiques et par mes enfants. Dans une occasion il fut vu en même temps par quatre personnes, en plein jour, et ma plus jeune fillette en fut si frappée, qu'elle le cherchait sous le lit, sous lequel il avait semblé disparaître. »

« Aucun de ceux qui virent le fantôme n'avait connu l'animal pendant sa vie. On n'avait pas davantage vu sa photographie, puisqu'il n'en existait pas. Cependant leurs descriptions du fantôme concordèrent absolument et furent conformes à ce que fut l'animal vivant. »

—

Un remarquable médium Américain

Le Dr Spinney fait dans le *Progressive Thinker* le compte rendu d'une remarquable séance tenue à Onaway avec, comme médium M. Wagner, banquier, de la maison Wagner et Heins Ce médium non professionnel ignorait ses facultés, il y a quelques mois encore. Le Dr Spinney le représente comme un homme d'affaires, nullement désireux de faire connaître ses facultés au public, très estimé de tous les siens et de tous ceux qui l'approchent pour affaires ou autrement.

La séance aurait été tenue dans de bonnes conditions de contrôle ; le médium serait resté en trance pendant une heure, au cours de laquelle les phénomènes se sont multipliés d'une façon tout exceptionnelle. La salle

fut maintenue dans une demi-obscurité, qui permettait de voir nettement tout ce qui s'y trouvait. Le médium avait les bras et les jambes attachés.

Des mains furent vues s'agitant autour de sa tête. Une boîte à musique fut apportée du cabinet ; les liens des mains et des jambes furent détachés ; des voix multiples se manifestèrent par les trompettes ; un message fut écrit sur une ardoise On revêtit le médium et il fut de nouveau attaché et tous les objets contenus dans les poches de sa veste furent disséminés dans la chambre. Un graphophone ayant commencé à jouer, ses sons furent couverts par ceux qui sortaient des trompettes en l'accompagnant.

Le Dr Spinney dit que chacun des assistants put causer avec des amis ou des parents et, pour sa part, il cite de nombreuses personnes, hommes ou femmes qui sont venus l'entretenir de faits absolument particuliers. Le chef des musiciens du *Titanic* aurait joué un air en imitant les sons du violon.

—

Les voix chez M. James Coates

Nous revenons encore sur ce sujet pour signaler un fait remarquable, observé à la dernière séance, le 15 juillet.

Une dame Morris (pseudonyme) avait assisté à trois séances sans obtenir aucune manifestation personnelle, lorsque, le 13 juillet un esprit prétendant être sa mère se manifesta. Mais la dame effrayée poussa un cri tel que la manifestation fut arrêtée net.

Le 15, le même esprit se présenta et, cette fois, Mme Morris plus calme put soutenir la conversation.

La voix : « Il ne l'a jamais fait ! » Mme M. : « Qui donc ne l'a pas fait ? » — avec anxiété : « Il ne l'a pas fait ! » — « Mais, mère, qui donc ne l'a pas fait ? » La voix poussant un cri : « Vous ne me pardonnerez pas ! C'est moi qui l'ai fait ! »

Mme Morris : « Je n'ai rien à vous pardonner. Vous avez été une excellente mère, trop bonne pour vous suicider. »

Il résulta d'une longue et confuse explication que la mère de Madame Morris, devenue alcoolique, avait disparu et que son corps fut retrouvé trois semaines plus tard retenu au fond de la rivière. A ce moment son mari disparut et on n'entendit plus jamais parler de lui. Il fut donc soupçonné par les siens et par le public d'avoir noyé sa femme.

Celle-ci, au cours de la conversation, raconta que se trouvant ivre, elle était sortie la nuit, avait perdu son chemin et était tombée dans la rivière; circonstances tout à fait ignorées de tous et qui donnent un intérêt exceptionnel à cette séance.

Dr DUSART.

Le Gérant : DIDELOT

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie CLERC-DANIEL

15-6-1913.

Autour du Congrès spirite International de Genève

Quoi qu'en puissent dire certains esprits chagrins, les Congrès sont utiles pour beaucoup de raisons. D'abord parce qu'ils aident à fixer, par les travaux de ceux qui y participent, le degré d'avancement de la science ou de la doctrine qui y est traitée. Ensuite, grâce à la grande presse, ils sollicitent l'attention publique sur ces questions un peu spéciales que les préoccupations de la politique journalière bannissent des journaux quotidiens.

Mais c'est surtout par les relations amicales qui s'établissent entre les congressistes que ces réunions sont nécessaires ; en se connaissant mieux on s'apprécie davantage et bien des malendus se dissipent au bout d'une heure de conversation, qui se seraient perpétués par correspondance. A ce point de vue, le Congrès de Genève a été un véritable succès.

Une atmosphère de chaude et cordiale sympathie régnait dans l'assistance. L'exposé des divergences qui existent nécessairement dans l'interprétation des faits ou l'énoncé des théories n'avaient rien d'acrimonieux ; l'on sentait, au contraire, le vif désir de chacun de ne pas froisser les convictions d'autrui, tous les cœurs étant unis par un même ardent amour pour le spiritisme. Rien ne montre mieux combien une pensée commune suffit pour modifier les tendances particulières que créent les différences de pays, de langues et de mœurs.

On lira plus loin le compte rendu des communications qui furent faites par les orateurs de toutes les nations. Ici, je ne veux donner que quelques impressions personnelles et dire la joie que j'ai ressentie à voir la vitalité toujours grandissante du spiritisme, s'affirmer par la participation à ces assises d'hommes venus des

points les plus éloignés du globe, dans le seul but de proclamer leurs convictions.

L'impression de sérénérité, de bien-être moral ressentie a été générale, car notre confrère et ami M. Béziat dit : « Il faut bien le reconnaître, la doctrine spirite, avec sa morale du Karma est bien la seule qui ouvre le cœur aux cœurs d'autrui.

« Nulle autre ne saurait faire éclater chez l'humain d'ici comme chez celui des antipodes un tel élan d'amour sincère. Vraiment des larmes de joie ont mouillé nos paupières en constatant la réelle effusion des cœurs dans un même élan de fraternité chez les représentants de tous les peuples qui étaient là présents et qui, s'ils ne parlaient pas toujours la même langue, parlaient de même façon par le cœur. »

C'est la même note que l'on trouve exprimée par nos amis Anglais dans le *Light* : « L'esprit de fraternité et de bienveillance qui n'a cessé de régner, les applaudissements chaleureux qui .accueillaient chaque allusion au désir d'union universelle et de concorde, indiquaient nettement l'amour de la paix et de la fraternité existant chez tous ceux qui, sans acception de nationalité, sont animés de convictions spirites. »

La presse genevoise, peu prodigue d'ordinaire de compliments envers le spiritisme, n'a pu échapper à cette contagion, puisque *Le journal de Genève* constate que la doctrine d'amour du Christ était vécue par les spirites qui, s'ils diffèrent de manière de voir sur quelques points, sont unanimes pour enseigner la fraternité de tous les hommes.

Cette atmosphère de sérénité était due aussi à l'affabilité des membres de la *Société psychique de Genève*, dont la réception chaleureuse et vraiment fraternelle a été si vivement appréciée de tous.

M. Piguet, son distingué président, MM. Pauchard et Wolfrum, ainsi que sa chère compagne, qui avaient assumé la lourde tâche de l'organisation, s'en sont tirés à leur honneur et à notre satisfaction, aussi tous les congressistes en gardent-ils le plus aimable souvenir et leurs adressent-ils leurs chaleureux remerciements.

Les assises du Congrès furent égayées par quelques intermèdes. Ce fut d'abord un somptueux banquet, réunissant près de deux cents convives, qui fut grcaieusement offert aux délégués dans la salle communale, magnifiquement décorée, de Plaimpalais. Malgré

leur grand âge le doyen des spirites Genevois M. L. Gardy, l'auteur bien connu de *Cherchons* et de la biographie de *Daniel Douglas Home* y assistait, ainsi que la vénérable Mme Sophie Rosen Dufaure. Les allocutions de ces pionniers du spiritisme furent chaleureusement acclamées.

Parmi d'autres beaux discours, nous pûmes apprécier aussi la bonhomie si fine de M. le pasteur Bénezech au cours d'une spirituelle improvisation, accueillie par d'unamines applaudissements. Puis ce fut une excursion au Salève qui, malgré le temps défavorable, fut joyeusement accomplie. Là une collation offerte par Madame Honegger Cuchet nous attendait et de nombreux remerciements lui furent adressés pour son amabilité et le zèle qu'elle déploya pendant ces quelques journées pour sténographier les improvisations des orateurs.

Dans le nombre des personnalités étrangères, j'ai eu le grand plaisir d'en retrouver quelques-unes dont j'avais fait jadis connaissance à Londres, à l'occasion du Congrès qui s'y tint en 1898. Ce fut d'abord la gracieuse Mme Cadvallader, l'éditrice du grand journal américain *The progressive Thinker* ; puis M. Wallis, le distingué directeur de l'organe anglais si connu, *Light*, et d'entrer en relations amicales avec M. Hanson G. Hey, secrétaire de l'*Union spiritualiste nationale*. Nous fûmes privés de la visite de M. le Dr Peebles, qui malgré ses 90 ans entreprit le grand voyage de la Californie à Genève. Mais une indisposition le retint à Londres, où une dépêche au nom des Congressistes lui porta nos vœux de rétablissement et le regret de ne pas l'avoir au milieu de nous. Le Révérend Grimshaw représentait l'*Association Nationale* des Etats-Unis, qui comprend plus d'un million de membres, avec Mme Laura Fixen, complétait la délégation de nos amis du Nouveau-Monde.

Mon séjour en Suisse m'a permis de faire aussi quelques observations qui peuvent intéresser les lecteurs.

Les critiques du spiritisme affirment fréquemment que les communications des médiums relativ s aux conditions de la vie future ne sont, le plus souvent, que des résultats de l'auto-suggestion produits par des réminiscence de lectures antérieures. Je dois à l'obligeance de M. Pauchard de m'avoir fait connaître un cas original, dans lequel cette explication ne peut être invoquée. En compagnie de MM. Piguet, Martin, Léon Denis,

et d'autres personnes, nous nous sommes rendus à Clans, chez M. Burnet, qui n'avait jamais lu aucun livre spirite et ne connaissait pas nos doctrines, mais qui reçut par l'intermédiaire de sa femme des révélations sur le monde de l'au-delà qui ont, dans leurs grandes lignes, bien des points communs avec nos théories. Les inspirateurs de Mme Burnet — qui n'est pas musicienne — lui ont dicté de jolies mélodies, et son mari exécute de curieux tableaux, bien que ne sachant ni dessiner ni peindre, en suivant minutieusement les indications qui lui sont données.

C'est un cas de médiumnité spontanée qui nous prouve que l'influence du monde invisible sur le nôtre s'exerce chaque fois que l'occasion lui en est offerte. Les enseignements donnés sont d'une haute moralité, ce qui nous rassure au sujet de la source d'où ils émanent.

Voici un autre épisode non moins intéressant.

La veille de mon départ, je fus invité chez M. Piguet pour assister à une séance à laquelle étaient également conviés M. Léon Denis, Mme Forget, Mme Honegger-Cuchet, Mme Barchou et diverses personnes faisant partie de ce groupe. Le médium est une dame étrangère, non professionnelle qui, dès son arrivée dans le salon tomba en trance, et recommanda à Mme Forget, amie et compagne de M. Léon Denis, de la surveiller très attentivement, les guides voulant produire un apport.

Toute l'assistance passa alors dans une autre partie de l'appartement, composée de deux pièces séparées par une ouverture pouvant être fermée par des rideaux et destinée à servir de cabinet. Cette seconde salle, éclairée comme la première par une lampe électrique fixée au plafond, n'avait pas de fenêtre et ne contenait aucun meuble, sauf quelques étagères de bois qui étaient vides de tout objet. Je l'ai visitée, secoué les rideaux et me rendis compte qu'on n'aurait pu y cacher quoi que ce fût.

Aussitôt que tout le monde fut entré, le médium, toujours en trance, pria les assistants de s'asseoir autour d'une table dans le fond de la pièce, sauf Mmes Forget et Honegger et M. Denis et moi qui formions un petit groupe à part et faisaions la chaîne avec le médium, devant l'entrée du cabinet. A ce moment, une enveloppe de verre rouge clair fut vissée sur la lampe de la salle où nous nous trouvions. Le médium déclara alors qu'il allait se rendre

dans la chambre à coucher de Mme Piguet et que là, après s'être déshabillé complètement devant Mmes Forget et Honegger, il revêtirait seulement un peignoir de la maîtresse de la maison. Tout le monde attendit sans quitter sa place. Après quelques minutes, lorsque le médium rentra, les dames qui l'accompagnaient déclarèrent l'avoir vu *entièrement nu* et s'être assurées que le peignoir ne contenait aucun objet étranger.

De nouveau, la chaîne à quatre avec le médium fut reprise, et c'est à ce moment que l'on éteignit la lampe électrique qui éclairait le cabinet. Le médium s'adressant à M. Léon Denis lui demanda dans quel endroit du cabinet il désirait qu'il prît place. M. Denis ayant indiqué le côté gauche, le médium s'y rendit, tira légèrement le rideau de ce côté, se coucha par terre, de manière que les extrémités de ses jambes nues furent visibles pendant tout le temps qu'il resta dans le cabinet, la plus grande partie de celui-ci non voilée par les rideaux, étant éclairée par notre lampe rouge.

Mme Piguet, à partir de ce moment, plaqua des accords en sourdine sur un piano placé dans le couloir qui précédait la salle où nous étions réunis. De temps à autre, on entendait le médium haleter et gémir, mais sans bouger. Il y avait peut être dix minutes que l'on attendait, lorsque la sonnette de la porte de l'appartement retentit, ce qui obligea Mme Piguet à se déplacer, pour recevoir une dépêche que l'on apportait. Cette interruption de la musique fut excessivement désagréable au médium, qui craignit pendant un moment que le phénomène fût devenu impossible. Après un quart d'heure d'attente environ, une forte odeur de rose se répandit dans la salle et le médium nous dit que ses guides n'avaient pu reconstituer toutes les roses que nous aurions obtenues sans la malencontreuse cessation de la musique.

Le médium se releva et parut devant nous tenant entre ses mains violemment contractées quatre roses. Il s'assit et donna une rose à chacun des membres de notre petit cercle. Celle que je possède ressemble en tout à une rose naturelle et possède un fort parfum.

Quelques instants après, pénétrant dans le cabinet, nous pûmes constater qu'il existait sur le plancher une assez grande quantité de pétales de roses et des tiges vertes, comme si, réellement, l'opération de reconstitution de ces fleurs avait été interrompue pendant sa production. D'autres phénomènes d'incarnations eurent lieu en-

suite, avec deux autres médiums présents,et la soirée se termina par une collation offerte par les aimables maîtres de la maison.

Au point de vue critique, les dames surveillantes étant insoupçonnables, l'expérience ayant lieu dans une maison amie, aucun des assistants ne s'étant déplacé pendant le déshabillage du médium et son retour parmi nous, le cabinet étant demeuré éclairé jusqu'au moment où le médium allait y pénétrer, je ne crois pas qu'il eût été possible à qui que ce soit d'y jeter des fleurs, sans que je m'en sois aperçu, étant placé devant l'ouverture, et la salle où nous étions tous étant restée éclairée pendant toute la soirée.

Le phénomène me semble donc authentique, c'est pourquoi j'exprime ma profonde gratitude à M. et Mme Piguet, ainsi qu'au médium, de m'avoir invité et je suis d'autant plus satisfait que c'est seulement la quatrième fois que j'observe des apports *dans de bonnes conditions*, depuis plus de trente ans que je m'occupe des manifestaions spirites.

En terminant, je suis heureux de répéter que le Spiritisme affirme chaque jour sa vitalité grandissante et j'ai le ferme espoir que le Congrès qui se réunira à Paris en 1916 continuera la tradition ouverte par les Congrès de Bruxelles et de Genève, en faisant rayonner sur le monde les nobles sentiments de fraternité et d'amour qui sont les fruits naturels de cette noble doctrine.

GABRIEL DELANNE.

LES FORCES INCONNUES

Un appareil prouve la polarité humaine

Cet appareil, d'une étonnante simplicité, enregistre les ondes vibratoires émises par les corps humains...

Une découverte qui peut avoir d'incalculables conséquences tant au point de vue médical qu'au point de vue philosophique, vient d'être révélée au monde savant par son auteur M. Fayol (1).

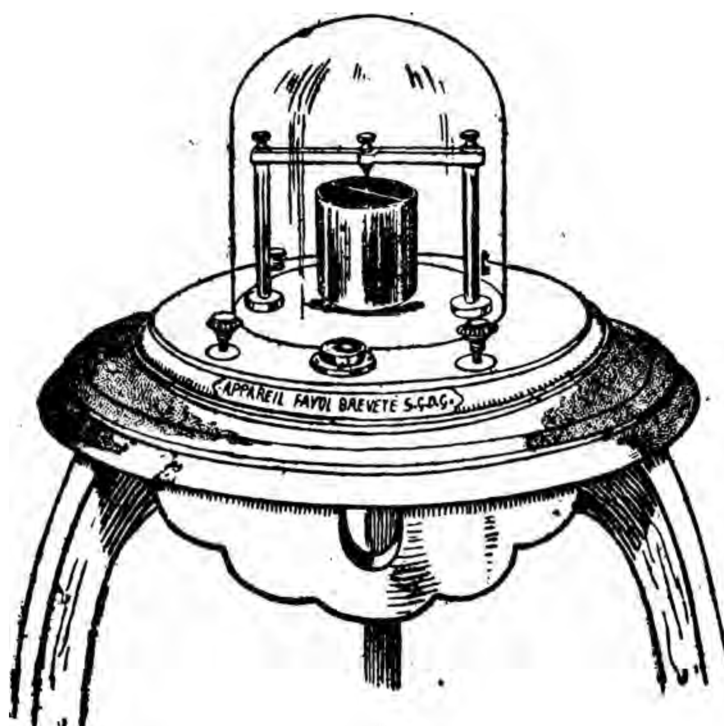
(1) Cette affirmation du journaliste n'est pas tout à fait exacte, car le dispo-

Il s'agit simplement *d'un appareil qui démontre, avec la rigueur la plus scientifique, la polarité humaine* !

Niée par les uns, affirmée par les autres, discutée par cent congrès, cette question est depuis plus de quarante ans à l'ordre du jour de la science : il semble bien que M. Fayol l'ait résolue de la manière la plus élégante et la plus simple.

Qu'est-ce que la polarité humaine ?

Tout le monde sait qu'une pile électrique possède deux pôles : le négatif et le positif.



Vue d'ensemble de l'appareil de M. Fayol (1)
Pour s'en servir, on enlève la cloche de verre.

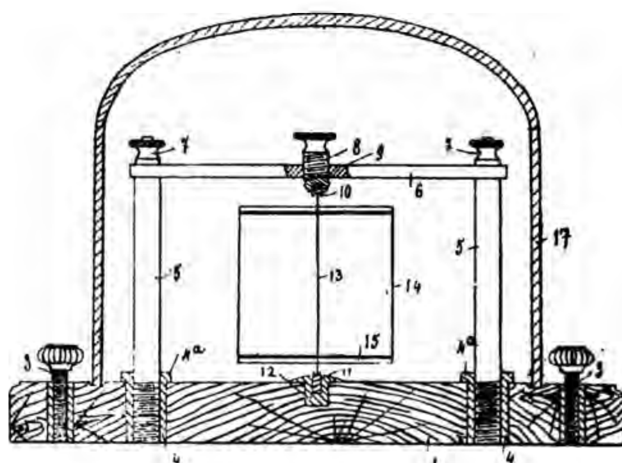
Or, certains savants admettent que l'homme est une véritable pile électrique, possédant également un pôle positif et un pôle négatif. Mais, jusque-là, on ne se basait guère que sur des affirma-

sitif de M. Fayol est une modification de l'appareil de M. de Tromelin, bien connu de nos lecteurs. Si nous reproduisons cet article, c'est seulement pour montrer que la grande presse s'intéresse maintenant à des recherches qu'elle dédaignait autrefois. (*N. d. l. r.*)

(1) Les figures reproduites ci-contre nous ont été obligeamment prêtées par MM. Durville, directeurs du *Journal du Magnétisme*, auxquels nous exprimons nos remerciements.

tions, peu suspectes,il est vrai, mais à l'appui desquelles on ne pro duisait aucun fait véritablement probant. On a imaginé des quantités d'appareils — depuis la balle de moelle de sureau, suspendue à une potence métallique par un fil de soie, jusqu'au sténomètre à aiguille de paille de seigle — pour essayer de prouver la justesse de cette opinion, mais, malheureusement, on dépassait le but à chaque fois,étant donnée la trop grande légèreté des enregistreurs, que le moindre souffle réussissait à déplacer, et... quiconque veut trop prouver ne prouve rien...

On affirmait que le pôle négatif de l'homme se trouve dans sa main gauche... que le pôle positif, par conséquent, est placé dans



Coupe verticale du dispositif de M. Fayol.

sa main droite ; que la force dégagée par l'homme peut avoir, à distance, une action mécanique sur l'un de ses semblables... Mais tout cela demeurait dans le domaine de l'hypothèse. Le fait positif, clinique, manquait.On le possède enfin depuis quelque temps déjà, grâce à l'appareil Fayol.

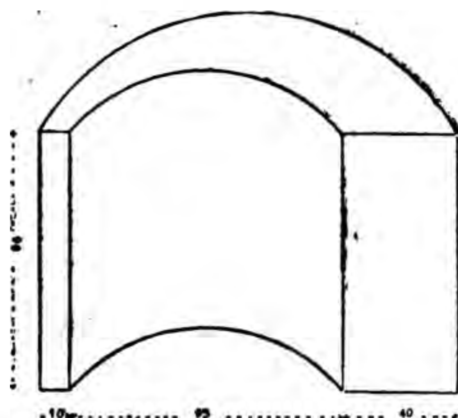
M. Fayol a démontré que chez la plupart des individus la théorie du pôle négatif à gauche et du pôle positif à droite était exacte .. Mais que, par contre, la proposition était renversée en ce qui concerne les gauchers, dont le pôle positif est placé à gauche et le pôle négatif à droite...

Ce qu'est l'appareil Fayol

L'appareil Fayol, ainsi que le démontre notre photographie, est composé d'un plateau de chêne, muni de quatre vis de réglage et d'un niveau d'eau permettant de le placer sur un plan rigoureuse-

ment horizontal. Deux supports de cuivre, réunis par une entretoise à leur sommet, sont fixés sur ce plateau. La face supérieure du plateau, la face inférieure de l'entretoise sont munies d'une cuvette en saphir, placées l'une et l'autre dans un aplomb rigoureux. Entre l'entretoise et le plateau peut virer un cylindre en feuille d'acier trempé, d'une extrême légèreté, puisque cylindre et pivot pèsent au total quatre grammes !

L'appareil étant bien placé, l'opérateur pose sa main gauche, par exemple, derrière le cylindre, sans aucun point de contact, la tranche externe de la main reposant sur le plateau de chêne. Et, au bout de quelques instants, le cylindre d'acier se met à tourner dans



Récipient imitant la forme de la main et pouvant contenir de l'eau chaude. Ce vase rempli d'eau à 50° est *sans action* sur le cylindre, qui reste immobile. Si l'on place sa main *derrière ce vase*, plein d'eau chaude, *le cylindre tourne*.

le sens des aiguilles d'une montre, lentement d'abord, puis de plus en plus rapidement, jusqu'à atteindre une vitesse de trente-huit à quarante tours à la minute.

Si on laisse le cylindre s'arrêter et que l'on recommence l'expérience, mais en remplaçant la main gauche par la main droite, on constate que le cylindre se meut de nouveau, mais plus lentement, et dans un sens opposé à celui dans lequel il se mouvait sous l'influence du fluide émis par la main gauche.

Si, à ce moment, un second opérateur exactement polarisé comme le premier, ce qu'une expérience de quelques minutes suffit à démontrer, vient placer sa main gauche — c'est-à-dire son pôle négatif — derrière la main droite — pôle positif — de l'expérimentateur, on voit le cylindre ralentir sa marche, puis s'arrêter tout à fait, la force négative combattant, jusqu'à l'annihiler, la force

positive ! Si, au contraire, le second expérimentateur pose sa main droite sur l'épaule droite de l'opérateur, le nombre de tours augmente... presque immédiatement.

On a objecté que la chaleur émise par la main pouvait avoir une action sur le cylindre ; or, au moyen d'un dispositif, qu'il serait trop long de décrire ici, mais que l'auteur a exposé dans le *journal du magnétisme*, on a expérimenté la chaleur sèche et la chaleur humide, émise par des agents inanimés, sans obtenir le plus petit résultat. On a opéré, pour répondre à une objection « d'influences électriques, ou électro-chimiques », avec un cylindre en carton paraffiné, et les résultats obtenus — plus lents, car le cylindre était plus lourd — ont été exactement les mêmes...

Les conséquences d'une découverte

Mais en quoi cela peut-il nous intéresser ? diront quelques personnes à l'esprit superficiel. Ce monsieur fait tourner un cylindre sous l'influence des radiations émises par sa main ? Et puis ? Après ? Qu'est-ce que cela prouve ?

Cela prouve simplement que la matière organisée émet des radiations et que le corps humain — matière organisée — n'échappe pas à la règle... Or, en observant ces radiations au moyen de l'appareil Fayol, on a vu que leur intensité différait selon l'âge et l'état physique des opérateurs, que la force vitale diminuait chez un vieillard jusqu'à n'être plus, alors qu'elle augmente chez tout individu entre vingt-cinq et quarante-cinq ans... alors qu'elle est presque inexistante chez un enfant... Et cette preuve d'une vie propre de la matière, d'une force émanant d'elle-même, d'une force purement matérielle et qui n'a rien de divin abolira peut-être le mythe de l'âme... (1)

Cela prouve encore que des individus sont des émetteurs de force vitale, que ces individus sont des intelligences créatrices supérieures ; que d'autres individus s'emparent des effluves vitaux émis par leurs semblables et s'en servent pour se vivifier, augmenter leurs facultés et leurs forces propres : ce sont des intelligences pratiques, mais non créatrices ; que d'autres encore absorbent les forces prises à leurs semblables et n'en restituent rien ; ce sont les inintelligents, les passifs, les inutiles...

(1) Ici, le journaliste confond l'âme, principe spirituel, avec l'énergie vitale, force physique. Celle-ci peut être d'origine matérielle, sans que cela prouve quoi que ce soit contre l'existence de l'âme, qui loin d'être un mythe a une réalité objective bien constatée. (*N. d. l. r.*).

Cela prouve encore que deux êtres sympathisant complètement sont polarisés de la même manière, que leur mode vibratoire est identique, qu'ils sont deux appareils synchronisés merveilleusement...

Cela prouve enfin que certains hommes qui impressionnent fortement l'appareil sont capables d'affoler les aiguilles d'une boussole, et ceci peut expliquer pourquoi d'excellents marins parfois ont perdu des navires, car il suffisait de la présence à bord de l'un de ces hommes pour dérégler et affoler l'aiguille aimantée...

On a constaté cent phénomènes plus déroutants, plus singuliers les uns que les autres, et les expériences quotidiennes tentées un peu partout par des savants, des occultistes, de simples curieux décèlent d'étranges choses...

Les puissantes machines électriques modernes dérivent toutes de la pauvre petite pile imaginée par Volta : elles étaient en puissance dans l'humble appareil de zinc, de bronze et de feutre trempé dans l'eau acidulée construit par le célèbre physicien... L'appareil de M. Fayol contient peut-être en puissance les machines futures qui permettront à la fois d'utiliser, à des fins heureuses, les forces radioactives émises par les hommes et les forces inconnues, éparses, sans emploi encore dans la nature, et que le génie humain asservira un jour ou l'autre, à son plus grand profit.

Paul LAGARDERE.

(*Le Petit Parisien* du 10 Avril 1913).

Deuxième congrès spirite universel

Les congressistes se trouvent réunis pour la première fois, dans la magnifique salle communale de l'Ecole de la rue des Eaux-Vives, dès le vendredi neuf mai à 9 heures du soir. Une estrade, des fleurs, de longues tables où l'on sert le thé et les gâteaux, puis un cordial accueil du président de la Société de Genève, M. Piguet, qui monte un instant à la tribune pour déclarer que nous sommes chez nous et qui s'efface ensuite modestement, tel est le début du congrès.

Le lendemain, ouverture solennelle sous la présidence de M

Charles Piguet, qui commence par saluer les doyens du Spiritisme. Ce sont d'abord le vénérable M. Peebles qui, venu d'Amérique malgré son grand âge, a dû s'aliter à Londres terrassé par les fatigues du voyage. Ce sont M. Louis Gardy président d'honneur, et Mme Rosen-Dufaure vice-présidente, dont les noms sont salués par les acclamations respectueuses de tous les assistants, c'est enfin Léon Denis à qui M. Piguet cède le fauteuil de la présidence,qui sera occupé en dernier lieu par M. Delanne.

Je ne saurais reproduire la magnifique éloquence de Léon Denis qui salua, dans les personnes présentes, l'union de tous les congressistes venus là, le cœur plein d'une même joie, pour affirmer leur commune espérance et leur foi dans la vie future. Jetant un regard sur la marche actuelle des sciences et des idées philosophiques modernes,il nous a montré que le Spiritisme n'était pas étranger aux révolutions qui s'opèrent actuellement dans la physique et dans la chimie, et que l'enseignement philosophique des William James et des Bergson s'harmonisait avec nos doctrines. Tout vient du monde invisible qui est le monde des causes ; c'est par les forces invisibles que l'humanité entre en contact avec l'élément psychique. La télépathie s'impose à la science, elle assiège cette citadelle par vingt portes à la fois. Après nous avoir montré la société actuelle en proie aux forces de destruction morale, Léon Denis nous fait sentir la puissance de la preuve expérimentale pour l'œuvre de régénération nécessaire ; puis, ayant exalté la grandeur de la morale Spirite, il nous adjura, dans un magnifique mouvement oratoire, de toujours maintenir notre belle doctrine franche de tout alliage impur qui viendrait la souiller. Ce passage fut longuement applaudi.

On aborda ensuite les sujets proposés à l'étude descongressistes. Il nous serait impossible de signaler tous les orateurs, un rapport sera publié ; mais nous n'avons pas besoin de dire qu'avec des hommes comme Léon Denis, Gabriel Delanne et M. le pasteur Bénézech, la délégation française fut brillante entre toutes. M. le pasteur Bénézech fit remarquer la valeur essentiellement positive du Spiritisme dont il serait insensé de ne point tirer parti pour rendre un peu de force à l'idée religieuse, dans la crise que nous traversons, dans ce temps où la foi est si bien morte que ceux-là mêmes qui font profession d'appartenir à une église, par habitude ou par convenance, n'hésitent pas, dans une conversation intime,à avouer leur scepticisme.

M. Delanne nous a montré le Spiritisme appelé à faire l'union

entre toutes les religions puisque, avec toutes, il a ce principe commun de la survivance de l'âme et de ses manifestations ; seulement tandis que le prêtre a laissé dévoyer l'idée de religion, le Spiritisme va repasser au crible tous les faits susceptibles d'observation ; basant ainsi sa démonstration de l'existence de l'âme sur des preuves certaines, le Spiritisme se substituera à l'universalité des religions, car il est la vérité centrale. Donc, il est inutile d'en faire une religion spéciale ; cependant le Spiritisme fera l'union detoutes en imposant, au nom de la science, cette certitude de la survie que proclament les religions.

M. Valabrègue vient à son tour nous rappeler le rôle capital joué par les faits spirites dans toutes les religions ; l'Ecriture sainte en est remplie, mais, aujourd'hui que le Spiritisme est appelé à vérifier les manifestations de la vie spirituelle, le surnaturel n'existe plus, il est venu se soumettre au jugement des hommes.

M. le chevalier Le Clément de St Marcq a donné la même note en montrant le Spiritisme introduisant la méthode scientifique dans le domaine de la foi religieuse, vraiment faible tant qu'elle ne repose que sur l'enseignement des parents, ou qu'elle ne dépend que du milieu ou chacun est né.

M. Eugène Philippe, vice-président de la Société d'Etudes Psychiques, s'est efforcé de resserrer le débat en précisant la définition des mots. Le Spiritisme est l'étude des esprits et de leurs manifestations. La religion est révélée par Dieu lui-même ou par un fondateur qui se dit inspiré. Il conclut nettement que le Spiritisme ne doit pas être une religion.

Mais M. Léon Denis envisage la question sous un autre aspect. Il rappelle l'origine identique de toutes les religions basées sur le culte des morts, sur des visions toujours semblables. Ce sont toujours des esprits qui sont honorés sous le nom de génies ou de dieux lares. La Pentecôte est une manifestation des esprits de même que la vision de St-Paul, la caverne de Mahomet, etc. Le spiritisme est le seul trait d'union possible entre la Science et la Religion, il faut revenir à cette vaste synthèse qui embrasse à la fois la Science, la Religion et la Philosophie.

Nous entendîmes ensuite beaucoup de délégués anglais et américains et à ce propos nous devons remercier tout spécialement. Miss Scatcherd qui se fit gracieusement l'interprète des délégués de langue anglaise. Nous entendîmes ainsi M. Hanson Hey, secrétaire de l'Union Spiritualiste d'Angleterre ; M. Wallis, directeur du journal *Light* ; Mrs Cadwallader parlant au nom de son jour-

nal *The Progressive Thincker* et des spiritualistes de l'Illinois ; Madame Harris de l'Ohio, MM. Hanson Gobhy, Thomas Grimshaw.. qu'on nous pardonne les omissions.

Un intéressant débat eut lieu entre les adversaires et les partisans du libre-arbitre. M. Pillault, partisan du déterminisme absolu, croit que l'homme est soumis à ce qu'il appelle la *psychose*, c'est-à-dire à un ensemble de causes naturelles et invisibles auxquelles il lui est impossible de se soustraire et de résister. M. Delanne, d'abord, et M. Léon Denis ensuite, s'élèvent vivement contre cette conception de l'homme-machine, qui enlève à celui-ci, avec la responsabilité, toute dignité morale et fait remonter jusqu'à Dieu la cause du mal. Dans ces conditions, la vie humaine serait un terrible esclavage et conduirait à un fatalisme déprimant ceux qui y croiraient. Les applaudissements ininterrompus de l'assemblée qui saluaient chaque période des orateurs, ont prouvé que la presque unanimité des membresdu Congrès était pour le libre-arbitre. M. Béziat reprit la thèse du déterminisme, mais en le mitigeant, de manière à essayer de la faire cadrer avec les faits.

Les mêmes orateurs abordèrent la question de la Presse Spirite. M. Eugène Philippe a appelé notre attention sur ce fait que le but principal est de faire des adeptes et des abonnés, pour cela il faut les intéresser. Certains organes, à prétentions scientifiques, ont des titres effrayants, le néophyte en est épouvanté. Le public s'intéresse surtout aux faits, c'est donc des faits et des documents qu'il nous faut publier.

M. Béziat n'est pas d'avis d'éliminer la politique. C'est en piquant au vif ses auditeurs, dans les milieux libertaires et ouvriers où il a été, qu'il a pu les amener à la discussion et même à l'abonnement au *Fraterniste ;* mais il s'empresse de déclarer que ce n'est qu'en prêchant l'union dans un sentiment de fraternité et d'amour du prochain qu'il a fait œuvre féconde. M. le chevalier Le Clément de St-Marcq a soutenu l'utilité du Bulletin International qu'il dirige depuis sa création ; c'est ce bulletin qui a fait connaître le grand mouvement spiritualiste anglais qu'on ne soupçonnait pas à l'étranger, et il aurait encore l'avantage de centraliser les faits de l'année ainsi que les rapports, ce qui constituerait des archives précieuses. M. Van Geebergen et d'autres orateurs parlèrent ensuite. M. Thureau, délégué de la Société Française, mit l'assistance au courant des travaux du récent *Congrès International de Psychologie Expérimentale* organisé en mars dernier par la Société Magnétique de France : c'eût été une omission regrettable de ne point parler de cet évé-

nement. Le résumé court et précis dont M. Thureau nous donna lecture fut accueilli avec une satisfaction marquée par tous les auditeurs.

Nous avions aussi, parmi les congressistes, deux médiums remarquables, Mme Mary Demange de Paris et Mme Agullana de Bordeaux. M. F. Girod nous rendit compte de ses expériences, poursuivies depuis plusieurs années, avec un dispositif qui permet d'assurer la réalité du phénomène de soulèvement d'objets sans contact ; et Monsieur Edouard Lajoanio, de Bordeaux, nous présenta un rapport très intéressant sur la médiumnité de Mme Agullana.

***

Nous n'oublierons pas d'adresser de chaleureux remerciements aux amis qui avaient assumé la tâche, effacée mais fort lourde, de veiller à l'organisation du congrès ; à M. Pauchard, délégué du bureau et à M. et Mme Wolfrum qui avaient accepté la charge de secrétaire. Leur inaltérable cordialité au milieu du surmenage a fait l'admiration de tous.

A côté de la salle du congrès, on avait organisé une exposition d'œuvres médiumniques, où nous avons remarqué, entre autres, une série de ciels, peints par un médium hongrois et d'un caractère symbolique qui nous a paru assez remarquable. Les soirées ont été consacrées aux conférences, l'une, de M le commandant Darget sur *Les Rayons V*, avec projections ; l'autre de Monsieur le pasteur Benézech sur *l'action combinée des médiums et des esprits dans les phénomènes psychiques.* Cette conférence, très mesurée, et sagement conduite par un esprit éminemment critique et scientifique, a produit un grand effet sur l'auditoire.

La soirée du Dimanche avait été réservée pour le banquet qui réunit deux cents congressistes dans le superbe édifice communal de Plaimpalais. Là, nous avons retrouvé tous nos bons orateurs du Congrès et, parmi eux, M. le pasteur Benézech qui s'est révélé, grâce à la chaleur communicative des banquets, avec une originalité que nous ne nous lui connaissions pas.

On peut dire que le Congrès s'est terminé en terre française par l'excursion au Salève ; là, Mme Honegger-Cuchet avait la gracieuseté de nous offrir la collation qui fut encore l'occasion de quelques beaux discours. Le président de la Société de Genève reçut, des mains de Mrs Cadwallader, un drapeau américain en souvenir du capitaine Keffer, un suisse qui fut pendant plus de soixante ans membre de la première société spiritualiste de Philadelphie.

Parlons maintenant de la Presse ; ce congrès aura une impor-

tance capitale et une influence incontestable, non seulement dans la région, mais encore dans la masse, puisqu'il a obtenu ce résultat que de grands journaux Parisiens se sont occupés de lui.

Le Matin, par exemple, en a parlé sans ironie.

Le Journal du 11 mai avoue sa surprise : — « Le spiritisme a « progressé, déclare un orateur, et certes, dit le journaliste, le pro- « fane que je suis aurait eu mauvaise grâce à ne pas le reconnaître. « Une poignée de braves gens exaltant l'amour du prochain, affir- « mant l'immortalité de l'âme, exprimant l'espoir d'arriver, par la « propagation de leur doctrine, à la rénovation morale de l'huma- « nité, tels m'apparurent les membres du congrès spirite. J'étais « loin de ces gens mystérieux que s'était figurés mon enfance et « qui, dans de véritables antres, évoquaient avec des rites com- « pliqués les âmes des morts. »

De son côté, le *Journal de Genève* écrivait, à la fin d'un long article : — « Nous ne pouvons donner ici qu'un trop rapide aperçu « de ces quelques heures par lesquelles a débuté le congrès. Les « non-initiés ont pu s'étonner, par-ci par-là, de quelques détails : « des habitations hantées, des mains des morts matérialisées et per- « çues par des esprits avertis et sceptiques. Mais, en dehors de cela. « tout ce qui s'est dit fut de nature à donner l'impression d'une re- « cherche intense du vrai et du bien d'une lutte efficace contre les « superstitions, le dogmatisme religieux d'un côté, et le matérialisme « de l'autre.

Quand toute la Presse parlera sur ce ton-là, il y aura de beaux jours pour le Spiritisme.

Un assistant.

Séance de matérialisations

J'ai assisté la semaine dernière à une séance d'expériences de psychisme; et j'en suis sorti tellement surpris que je ne puis résister au désir de raconter par le menu les phénomènes dont je fus témoin.

J'entends déjà quelqu'un s'écrier : « Mais à quoi bon parler de ces expériences qui n'existent que dans l'imagination des assistants, elles sont impossibles, cela n'a pas le sens commun. » Quand on a prononcé ces mots de « sens commun » il semble qu'il y ait plus qu'à tirer l'échelle ; et cependant qu'y a-t-il de plus variable que le « sens commun » ? Est-ce que celui de 1913 ressemble à celui de 1813, et croyez-vous que celui

du siècle prochain pourra être comparé à celui d'aujourd'hui ? Non, n'est-ce pas, eh bien alors, cherchons un phénomène, et si nous le trouvons disons-le franchement sans nous occuper du « sens commun. »

Il y a aussi les sceptiques de métier, et parmi ceux-là les uns vont dire : « Encore un farceur qui veut nous en conter » ; d'autres ajouteront : « Encore un malheureux (je dis malheureux pour être poli vis-à-vis de moi-même, mais il est certain que l'on emploiera une autre expression) encore un malheureux,dis-je, qui s'est laissé tromper par de fort adroites gens ». D'autres enfin me traiteront d'illuminé, mûr pour le cabanon et la douche.

Eh bien, je veux essayer de prouver que je ne suis ni trompeur ni trompé, ni même illuminé ; tout en avouant que l'on ne peut guère se froisser de ces opinions émises par des gens qui n'ont jamais vu de près ces expériences renversant toutes les idées admises aujourd'hui ; idées qui changeront comme elles ont déjà changé à la découverte des rayons X, de la télégraphie sans fil, de la radio-activité, et comme elles changeront encore à chaque nouvelle découverte. Tout ce que l'on peut reprocher à ces gens-là, c'est de ne pas faire ce que j'ai fait moi-même, aller voir ces expériences, en prenant toutes les précautions pour éviter les supercheries possibles.

Ceci dit, qu'on me permette de raconter comment je fus amené à assister à cette soirée et quels phénomènes s'y produisirent ; en indiquant les plus petits détails qui, pour moi, ont leur importance.

Je me trouvais il y a une quinzaine de jours dans un salon parisien, et le hasard de la conversation amena à parler de psychisme, de ces phénomènes, et par la suite de Mme Monroc-Vermont très versée, disait on, en cette sience, et produisant des phénomènes remarquables. Poussé par la curiosité et le désir de savoir, je me présentai chez cette dame. Je fus reçu de la façon la plus aimable et la plus gracieuse par Mme Monroc-Vermont, dans la coquette villa des Mésanges, où, après avoir causé longuement (psychisme naturellement) je dis : Madame je n'ai jamais vu des expériences d'apports, de transports d'objets, de matérialisations ; et je serais très heureux d'en être témoin ; mais nouveau St Thomas, j'y mettrai une condition, c'est que je contrôlerai de très près toutes les expériences. Je visiterai le local avec soin, enfin je prendrai toutes les précautions nécessaires pour pouvoir affirmer, s'il se produit quelque chose, qu'il n'y a eu aucune supercherie.

Ce que je ne dis pas à Mme Monroc-Vermont,et que j'avoue aujourd'hui, c'est que depuis longtemps j'ai étudié la prestidigitation, et que, quoique simple amateur, j'ai donné des soirées au théâtre au profit des pauvres ou d'œuvres et que je serais très capable aujourd'hui de donner une soirée complète de psychisme ou de spiritisme, *simulé*. Ce qui me mettait à même, mieux que quiconque, de trouver les ficelles s'il y en avait.

Avec une bonne grâce et une urbanité parfaites, Mme Monroc-Vermont accepta toutes mes conditions, ajoutant qu'un médium Italien, M. Caran.

cini, viendrait chez elle et donnerait une séance à laquelle je pourrais assister. Je partis sur ces mots, et deux jours après j'écrivais à cette dame pour l'informer que j'acceptais son invitation, mais en spécifiant de nouveau que je tenais à tout contrôler, que j'apporterais mon appareil photographique avec des plaques, que je développerais moi même, chez moi.

Par retour du courrier, Mme Monroc-Vermont m'envoya une lettre, et je crois ne pouvoir mieux faire que de la placer sous les yeux du lecteur :

Monsieur,

Je suis de votre avis. Ces manifestations doivent être étudiées avec foi par ceux qui croient, mais avec des preuves irréfutables pour convaincre ceux qui doutent. Ce sera avec plaisir que je vous demanderai d'être contrôleur du médium, à la séance du jeudi 8 mai à 8 h. 1/2. Vous pourrez y amener toutes les personnes susceptibles de s'intéresser à cette séance. Vous pourrez également apporter votre appareil photographique.

Veuillez agréer, etc...

J'avais donc les coudées franches ; cependant, dois-je le dire, quelque chose me chiffonnait ; c'est que ces expériences se passent d'habitude dans l'obscurité ; et je me disais que vraiment ce n'était pas là une excellente condition pour y voir clair ; je dois donc dire ici, pour n'y pas revenir quand je relaterai les phénomènes, que toutes les expériences se sont passées, chez Mme Monroc-Vermont, à la lumière rouge de *deux lampes* de laboratoire photographique qui permettaient de voir très suffisamment la chambre, les personnes et les objets.

Ces préliminaires un peu longs étaient nécessaires, pour montrer que, si d'une part, je désirais vivement voir quelque chose, d'un autre côté, je voulais un contrôle sévère et sérieux, afin de pouvoir affirmer, le cas échéant, que tout s'était passé sans fraude.

J'arrivai donc jeudi soir chez Mme Monroc-Vermont, qui m'introduisit aussitôt dans la salle où auraient lieu les expériences.

Dans un angle de cette pièce, un peu en avant, une draperie formant portière en pan coupé, et par conséquent petit réduit derrière cette draperie, dans lequel se trouvait un guéridon. Sur ce guéridon un grelot, une fleur artificielle, une petite crécelle (jouets d'enfants) ; en dehors un autre guéridon sur lequel se trouvaient une couronne de jeux de grâces, un volant et un petit accordéon (jouets d'enfants) ; de l'autre côté de la draperie une corbeille à papiers ; puis une table d'un mètre 60 de long sur 70 à 80 cm. de large, deux chaises, une commode, et c'est tout.

N'allez pas croire que je me contentai de regarder ; Mme Monroc-Vermont me laissa *seul* dans la salle ; je déplaçai et retournai les guéridons, examinai les objets, les murs, et même le plafond, et le plancher. Je disposai alors mon appareil photographique dans l'angle opposé au réduit dont j'ai parlé tout à l'heure, mettant au point sur une lampe placée à l'endroit où devait être le médium.

A l'arrivée de ce dernier, chacun prit place, lui au bout de la table, le dos tourné à la draperie, moi auprès de lui à droite, Mme Monroc-Vermont à gauche ; les autres personnes au hasard, alternant un homme, une femme. Nous étions huit personnes nous tenant toutes par la main ; moi-même je tenais le médium par la main droite et je ne l'ai jamais lâché ; mon pied était posé sur le sien et y est resté continuellement. A ce moment on éteignit la lumière blanche, et la salle fut éclairée par la *lumière rouge* de *deux lampes* de laboratoire photographique, qui, comme je l'ai dit plus haut, sont restées continuellement allumées. Au bout de quelques minutes tout le monde éleva ses mains en l'air (tout en continuant à faire la chaîne) et la table par deux fois s'éleva pour tomber à terre. Aucun de nous certainement ne possédait le petit bracelet nécessaire pour produire les lévitations de tables dans les séances de prestidigitation ; je dois même ajouter que la lévitation produite par le truc des prestidigitateurs ne ressemble en rien au phénomène que j'ai constaté là.

Des coups furent ensuite frappés sur des chaises ; la fleur artificielle quitta son guéridon et vint se poser sur les genoux de ma voisine, pour, de là, se rendre sur la table Le peigne de Mme Monroc-Vermont, qui était en face de moi, se détacha de ses cheveux et vint sur la table ; de là remonta jusqu'à ma tête et se mit à me peigner : et sur la remarque que je fis qu'il était bien inutile de chercher à faire tenir ce peigne sur mon crâne, hélas trop dénudé, pour le maintenir, il s'en retourna, mais une main que je sentis très distinctement me tira de bas en haut les cheveux, sur le devant du crâne, pour me consoler sans doute en me prouvant ainsi, qu'il m'en restait quelques-uns encore. Les autres objets vinrent également sur la table ; non pas jetés, j'insiste sur ce fait, mais déposés après avoir décrit une courbe gracieuse ; certains d'entre eux, même, se promenèrent dans la salle avant de venir se poser sur la table.

A un moment donné, une main me saisit l'oreille ; la portière du petit réduit dont j'ai parlé au début s'ouvrit, et vint se placer sur mon épaule ; une main encore tira sur mon vêtement ; ma chaise (moi dessus) s'éloigna de la table, pour aller se coller au mur. Mon impression était bien que ma chaise était tirée et non poussée ; peu après la corbeille à papiers après avoir fait en l'air le tour de la chambre, se plaça sur la table. Deux mains déposèrent alors sur ma tête un objet que je ne reconnus pas tout d'abord ; mais qu'ensuite je sentis être la couronne du jeu de grâces dont j'ai parlé au début ; presque au même moment une main posait sur ma tête un petit accordéon ; pour être certain de n'être pas le jouet d'une illusion, je secouai la tête et le petit instrument tomba sur la table. De temps en temps les guéridons dansaient une sarabande effrénée ; puis se passa un petit fait ayant l'air insignifiant en lui-même, mais qui, à mon avis cependant, fut un des plus intéressants de la soirée.

Ce petit jouet dénommé crécelle, et qui se trouvait sur l'un des guéridons, s'éleva en l'air, et comme les autres fit son petit voyage ; mais au lieu de se déposer sur la table, restant suspendu devant moi, il se mit

à tourner en produisant ce bruit caractéristique, et peu harmonieux, que l'on connaît, quand un enfant le fait manœuvrer. M'étant mis à fredonner le refrain « Frère Jacques » la crécelle m'accompagna en marquant la mesure, là encore c'était peu harmonieux mais très curieux ; puis enfin elle s'éleva au plafond, se promena autour de la chambre, toujours manœuvrant et grinçant. Un des guéridons se souleva, monta au-dessus de nous, se retourna, et se posa lui-même sur la table les pieds en l'air. Des lueurs apparurent également, disparaissant, se rallumant, pour disparaître encore ; ces lueurs avaient l'apparence d'un charbon incandescent, de la grosseur d'une petite noisette

D'autres phénomènes se produisirent : coups frappés, attouchements sur les personnes présentes, etc., etc... Je n'en parle que pour mémoire, ne voulant relater que ce que j'ai *vu* ou *ressenti moi-même.*

Au bout d'un moment, sur l'avis du guide du médium, on fit un éclair au magnésium afin d'impressionner la place photographique que j'avais préparée. J'ai développé moi-même cette plaque Elle présente une seule bizarrerie : c'est que, derrière le médium, et au-dessus de sa tête, se trouve photographié, un guéridon, qui, forcément, devait être en l'air, en ce moment, mais que certainement personne n'a vu.

Tel est le récit absolument véridique de ce qui s'est passé ce jour-là chez Mme Monroc-Vermont, après que les précautions les plus minutieuses avaient été prises, pour éviter tout truc, toute supercherie, toute fraude. Je laisse à de plus savants que moi le soin d'en tirer la conclusion.

Qu'il me soit permis d'ajouter, qu'il est regrettable qu'une commission de savants ne se forme pas, pour étudier, de près, ces phénomènes et les questions si controversées auxquelles ils donnent lieu, puisque, contrairement à ce qui arrive très souvent, pour ne pas dire toujours, nous trouvons en Mme Monroc-Vermont et en M. Carancini, une femme intelligente et un médium ne se retranchant pas sévèrement derrière un dogme auquel il faut croire, si on veut voir quelque chose ; mais au contraire, d'un esprit assez large, pour permettre tout contrôle, ce qui est d'ailleurs le seul moyen d'arriver à connaître la vérité.

Signé : P. HAYES.

Nécessité du Spiritualisme et de son enseignement

A M. René Viviani.

Il est évident que le développement des idées matérialistes a puissamment contribué à la recrudescence de la criminalité.

Depuis le jour, encore peu éloigné, où, en pleine Chambre, un

ministre se vantait orgueilleusement d'avoir éteint les lumières dans le ciel. il s'est écoulé de bien tragiques événements ; les plus optimistes se sont émus de la fréquence des exploits sanglants de l'armée du crime, et les moins superficiels ont essayé de résoudre le douloureux problème. La confession publique de l'assassin Tisseau, exécuté au Mans le 28 mars 1912, est venue à son heure pour éclairer la lanterne des démagogues ; elle peut se résumer ainsi : « N'ayant reçu aucune croyance spiritualiste, j'ai cherché logiquement, dans les biens de ce monde, le maximum de satisfactions, et comme mes moyens ne me permettaient pas de me les offrir, j'ai tué pour conquérir ma part de bonheur. »

A quoi bon, en effet, mettre un frein à ses appétits, si rien, dans l'au-delà, ne doit récompenser celui qui se sera sacrifié au profit de ses semblables ?

Pourquoi tenter de devenir meilleur, si le bien doit demeurer stérile et le mal impuni ? si Dieu n'est qu'un épouvantail inventé par des hommes intéressés à défendre leurs biens et leurs personnes ?

Cependant la Science qui, voilà dix ans, semblait se tourner délibérément vers le matérialisme, revient de ses erreurs ; elle s'aperçoit enfin qu'il y a, au-dessus d'Elle, un inconnu formidable.

Et les lumières du ciel se sont rallumées toutes seules !

Il est encore certains savants, néanmoins, qui, par orgueil ou par entêtement, déclarent que Dieu n'est qu'un mythe, qu'une pure abstraction, et que le monde n'est qu'une résultante de forces inconnues et insondables de la nature.

Pauvres sages ! Apportez-moi un être si simple soit-il, formé spontanément, et capable de contenir un atôme de cette vie que vos recherches ne découvriront jamais.

Vils charlatans ! Quel sot orgueil vous conduit *pour voir une merveille d'intelligence provenir d'une infinie production inintelligente !*

Je ne suis point clérical, je me méfie à bon droit des religions humaines qui engendrent les excès, les haines de castes et les écarts de raison, je n'admets pas l'utilité d'un intermédiaire — quelquefois indigne — entre l'homme et Dieu, et je comprends ceux qui n'assistent à aucun service religieux ; seulement, de là à nier la nécessité d'une éducation spiritualiste, il y a un pas formidable, et je laisse aux imprudents le soin de le franchir.

La République laïque a voulu instituer l'école neutre — elle n'y a pas réussi.

L'instituteur moderne, pour se faire bien noter en haut lieu, outrepasse quelquefois ses droits et son devoir ; au lieu de rester sur la réserve, il a cru bon d'être néantiste et d'intervenir pour troubler la conscience des enfants. De là sont nés de douloureux conflits.

J'ai connu un maître d'école, brave homme au fond, mais totalement dépourvu d'éducation, qui se permettait de railler, en pleine classe, les pratiques religieuses observées par un grand nombre de ses élèves — ce qui n'était pas, j'imagine, de la neutralité.

Oui, l'Ecole doit être neutre, il faut qu'elle le soit rigoureusement, en ce qui touche la question religieuse ; il ne faut pas qu'elle préconise ou qu'elle honnisse telle ou telle confession. Cependant, en dehors de tous dogmes humains, pourquoi n'enseignerait-elle pas la philosophie spiritualiste ? la seule qui soit véritablement logique, juste et consolante.

Le matérialisme achemine logiquement l'individu vers la corruption, l'égoïsme et l'anéantissement ; il l'accule au désespoir et au suicide. S'il n'est pas doué d'une nature exceptionnellement bonne, l'homme qui « ne croit à rien » devient fatalement un malheureux ou un misérable.

La jeunesse d'hier a repoussé avec des rires les problèmes de métaphysique qui s'offraient à elle ; celle d'aujourd'hui s'est ressaisie. Après avoir douté, elle a réfléchi, puis elle s'est inclinée devant le Grand-Principe.

L'orgueil des races a reçu le choc brutal des immarcescibles vérités, — et il est demeuré confondu.

Quelle leçon donnée aux néantistes par l'admirable nature ! ils ne veulent pas reconnaître l'auteur des révélations vivifiantes, surgissant à nos yeux ravis.

Quelle aberration en ces esprits ! Ils ne peuvent pourtant pas dire que les saisons n'ont pas de régularité dans leur succession, que les plantes sont désordonnées dans la manifestation qui les rend si utiles à tous, et si agréables par leur parfum et leur joliesse.

Les ingrats ! ils jouissent de ces bienfaits, et comme des enfants étourdis et déraisonnables, ils flagellent la main de leur bienfaiteur.

Que l'éducateur de demain efface, dans l'âme des enfants, les pâles fantômes du doute ; qu'il leur enseigne que tout n'est pas fini quand la mort a fauché, et que la vie terrestre est un passage, une étape forcée sur la route qui nous mène vers le Grand Idéal, et il contribuera puissamment à doter la société d'une génération d'hommes forts et de citoyens honnêtes. Il n'en faut pas davantage pour faire une grande nation.

JEAN DE KERLECQ

Société d'Etude et de Contrôle DES Phénomènes psychiques de Carcassonne

Conférence de M. Henri BRUN
Professeur à L'Ecole Normale des Instituteurs (1)

MESDAMES, MESSIEURS,

L'appel que vous avez reçu vous convie à venir étudier avec nous le problème de notre avenir d'Outre-Tombe. L'Ame humaine s'en va-t-elle, avec le corps s'abîmer au néant, comme l'affirment les matérialistes, — ou bien, survivant au corps, poursuit-elle ses destinées dans l'infini du temps et de l'espace, ainsi que le proclament les Spiritualistes ; — et est-elle même capable, au delà et en dépit de la mort, de rentrer en communication avec les vivants, comme l'assurent les néo-spirites ?

Voilà les questions au sujet desquelles il convient de nous faire une opinion éclairée, — une opinion qui ne soit pas seulement un acte de foi comme chez les croyants, — ni une fantaisie de l'imagination comme chez les poètes, — ni même une vue de la raison comme chez les philosophes, — mais une suggestion de l'expérience comme chez les savants, — une opinion conçue à l'étude et à la lumière du Fait, le Fait étant l'argument péremptoire et souverain devant lequel la raison, l'imagination et le cœur

(1) Nous sommes heureux de reproduire cette belle conférence, qui peut servir de programme à tous les centres sérieux (*N. d. l. r.*)

des hommes sont obligés de s'incliner, — une opinion en un mot qui soit scientifique.

Vous avez bien voulu comprendre, Mesdames et Messieurs, que l'exigence de l'appel était légitime et heureuse puisque vous êtes ici, et que vous y êtes — et, je l'espère, y resterez — en nombre. Voilà qui est bien. Mais à quelles conditions nos études nous mèneront-elles à une opinion qui ait vraiment le droit de se dire éclairée et scientifique ? A condition évidemment, Mesdames et Messieurs, que nous les abordions et que nous les conduisions d'une certaine manière. — C'est cette *manière* que je me propose, si vous le voulez bien, de définir.

Et, d'abord, comment les aborderons-nous ? En vue de quel objet et dans quelles dispositions ?

Les motifs qui y inclinent d'ordinaire, vous le savez, Mesdames et Messieurs, sont nombreux et divers, — étant d'ordre sentimental, scientifique, poétique, philosophique ou moral. Certains y viennent dans l'espoir d'obtenir des nouvelles des êtres chers qui les ont quittés. Il est des souffrances qui seraient mortelles si elles restaient sans consolation, des désespoirs qui mèneraient infailliblement à la folie ou au suicide s'ils ne s'éclairaient enfin d'un rayon d'espérance. — Une parole du Disparu, attestant qu'il vit toujours — toujours présent, toujours aimant, toujours le même, — c'en est assez pour rendre la vie au cœur qui se mourait. C'est la douleur qui pousse tant d'hommes en deuil aux portes des médiums et aux séances des spirites.

D'autres viennent à ces réunions dans le but désintéressé d'étudier des phénomènes. Ils y voient un champ nouveau d'observations et d'expériences intéressantes, un domaine de la science à demi inexploré encore et qui leur réserve des découvertes qui valent la peine qu'on les poursuive ; ils se plaisent à explorer le monde métaphysique, comme ils font le monde physique et s'occupent de recherches de psychologie transcendantale comme ils s'occuperaient d'études de physique, de chimie ou d'histoire naturelle.

D'autres y sont attirés par le mystère troublant et les surprises merveilleuses de ce monde d'enchantement qui semble être d'abord le monde renversé de cette féerie qu'on dirait ressuscitée des anciennes légendes, où l'on obtient des messages de la main d'êtres invisibles, où l'on entend des sons qui surviennent on ne sait comment, où l'on reçoit des fleurs qui surgissent on ne sait d'où, où l'on voit des objets qui bougent tout seuls, des lumières, des apparitions...

« D'autres, estimant qu'il n'est pas d'étude plus utile à l'homme et plus digne de l'homme que celle qui tente de déchiffrer l'énigme de l'univers, le secret de la destinée, — et que la vie changerait de face s'il était démontré que la Mort n'est qu'un mot. s'adonnent à ces recherches dans l'espérance généreuse de prêcher aux hommes la bonne nouvelle de l'immortalité.

D'autres enfin viennent à ces séances dans la vue d'obtenir quelques-uns de ces sublimes enseignements — tels qu'on en trouve dans le « Livre des Esprits » d'Allan Kardec, — que les grandes Ames de l'Espace dispensent quelquefois aux hommes par la main privilégiée des médiums écrivains.

Il vous apparaît, Mesdames et Messieurs, qu'il n'est pas un seul de ces mobiles qui ne soit parfaitement légitime — et qu'il en est certains qui sont particulièrement nobles. J'ignore quelle sorte d'intérêt vous incite à ces études, et si vous y venez en moraliste, en penseur, en poète, en savant ou simplement en homme. A vrai dire, je souhaite que vous y veniez pour le plus grand nombre de raisons possibles, — la raison de malheur à part, naturellement. Mais je souhaite surtout que nous y venions — si l'expression n'est pas trop ambitieuse — en savants et en penseurs, dans le désir de soulever à notre tour ne fût-ce qu'un coin de voile où se dérobe la vérité mystérieuse, — de réunir notre petite part de preuves en vue de la démonstration de l'immortalité, — et d'aider ainsi, dans la mesure de nos moyens, au progrès de la science, de la vertu et du bonheur des hommes...

Et ce noble objet, Mesdames et Messieurs, suffirait d'autre part à créer en nous les dispositions qu'il importe que nous apportions à nos études. Ces dispositions sont de deux sortes, les unes intellectuelles, les autres morales.

Au point de vue intellectuel, il est essentiel que nous nous tenions, en présence du problème psychique, à une égale distance de deux extrêmes également fâcheux : l'excès de crédulité et l'excès d'incrédulité. Nous nous garderons de rien croire sans preuves, — de recevoir aucun fait sans contrôle et d'en interpréter aucun sans examen.

Les Maîtres de notre science et de notre littérature, G. Delanne, L. Denis, sont les premiers à déplorer la candeur de certains expérimentateurs qui acceptent les yeux fermés et bouche bée tous les phénomènes, authentiques ou non, dont ils sont les témoins, au grand préjudice de nos travaux qu'ils déconsidèrent aux yeux du public. Certes nous n'aurons guère à nous prémunir contre l'éven-

tualité d'une supercherie ou d'une fumisterie quelconques, — ces fréquents écueils des études psychiques. Nos médiums sont ou seront d'une probité au dessus de tout soupçon, — et il ne viendra à l'idée d'aucun d'entre nous de s'amuser à simuler des phénomènes. Le contrôle sera aisé, étant presque inutile. — Mais, si nous sommes sans défiance, nous ne serons pas sans critique. Nous soumettrons à un examen aussi rigoureux que possible toutes les manifestations qui se produiront devant nous. Vous n'ignorez pas que la plus grande circonspection s'impose dans l'interprétation des phénomènes psychiques, qu'il n'est pas rare qu'on rapporte à l'autre monde ce qui provient tout bonnement du nôtre, et qu'on voie la manifestation d'un soi-disant Esprit dans un simple fait de suggestion ou d'auto-suggestion, de lecture de pensée, ou de télépathie.

Il y a de célèbres exemples de méprises de ce genre que G. Delanne n'a pas craint de relater tout au long dans un de ses ouvrages « Recherches sur la Médiumnité » dans la vue justement de mettre en garde les expérimentateurs trop crédules.

Nos médiums auront donc la bonne grâce de ne point se formaliser de l'examen que nous ferons subir, dans l'intérêt supérieur de la vérité, aux faits que nous obtiendrons par leur intermédiaire, et ils concevront que notre scrupule d'exactitude n'enlève absolument rien à la considération, au respect et à la reconnaissance que nous avons pour eux.

Mais ce serait, par contre, un singulier aveuglement et une injustice insigne que de refuser son adhésion à des faits patents et authentiques, comme il est à espérer que nous en obtiendrons. Pour éviter un mal nous n'aurons garde de tomber dans un pire. Nous ne sommes pas sans savoir que les annales de la nouvelle science relatent des milliers de faits qui sont absolument incontestables ; — que dans l'ordre physique les phénomènes d'apports, de déplacements d'objets, de coups frappés, d'apparitions lumineuses et de matérialisations sont maintenant acquis à la science ; — que, dans l'ordre intellectuel, on compte d'innombrables messages, obtenus à l'aide des mouvements de table ou par la bouche ou la main des médiums qui comportent de telles révélations ou se produisent dans des conditions telles que l'hostilité la plus systématique est obligée d'y reconnaître une origine supra terrestre. Je n'en finirais pas, Mesdames et Messieurs, si j'entreprenais la revue, même sommaire, de ces cas. Vous les trouverez d'ailleurs dans les ouvrages de nos écrivains et de nos savants, que je vous engage à lire

si vous ne l'avez déjà fait, car il est bon de n'aborder l'expérimentation pratique qu'après une documentation théorique suffisante. Quand donc nous nous trouverons en présence de faits qui porteront indubitablement la marque d'origine de l'Au-delà, nous n'hésiterons pas à leur accorder notre créance. A l'exemple du grand savant anglais R. Wallace, nous nous avouerons « Vaincus » par eux, — et nous attesterons, comme l'illustre W. Crookes : « je ne dis pas que cela est possible, mais que cela est. »

Et nous devons aussi, vous dirai-je, Mesdames et Messieurs, apporter à ces études un certain nombre de dispositions morales. Il y en a trois au moins qui me paraissent indispensables : c'est le sérieux, la patience et le courage.

Ai-je besoin de vous dire, Mesdames et Messieurs, que dans cet ordre de recherches le sérieux s'impose, tant par raison de convenance que par raison de nécessité ? Nous nous trouvons ici devant un problème qui est le plus grave assurément que les hommes ont jamais traité, et en présence d'hôtes venus d'un monde qui est infiniment supérieur au nôtre.

Le sujet de nos études a droit à notre respect. C'est, pour les âmes bien situées, une raison de scandale et d'affliction de voir ravaler ces pratiques au rôle de jeu de société...

Cette salle de l'antique Evéché ne perdra rien de sa grandeur à devenir le siège de nos études. Nous entrerons ici comme dans un temple. Je voudrais, Mesdames et Messieurs, qu'à la porte de cette demeure, je voudrais qu'au fronton de nos livres et de nos revues, comme on ferait au seuil d'un sanctuaire on inscrivît ces mots : « Arrière qui n'a pas le sens du sacré ».

Au reste, Mesdames et Messieurs, c'est un fait d'expérience, mille fois attesté, que le recueillement des âmes est nécessaire à l'émission des fluides et par conséquent à la production des phénomènes, et que, sans jeu de mots ! — la confusion dans les expériences tourne à la confusion des expérimentateurs.

Ce n'est pas à dire cependant que le calme des séances suffit à la manifestation des phénomènes. Ils ont l'air parfois d'être bien capricieux, étant soumis en réalité à des conditions nombreuses et impérieuses qu'on commence à peine à soupçonner, la science psychique en étant encore à ses premiers pas. Il faut bien se persuader que les phénomènes se font parfois désirer. Tous les expérimentateurs sont unanimes à nous prévenir qu'en ces sortes de recherches une longue patience est nécessaire. Mais ils sont unanimes aussi à nous assurer qu'elle finit toujours par trouver sa récompense. Le

succès vient à qui sait attendre. Si donc, Mesdames et Messieurs, nos recherches ne nous apportent pas d'immédiate satisfaction.nous saurons qu'il y faut persévérer quand même et sans désespérer...

Et nous continuerons, Mesdames et Messieurs, en dépit des railleries ou des condoléances qui nous attendent peut-être. — Ces études ne sont pas entrées tout à fait dans les mœurs. Elles n'ont pas triomphé encore des préjugés. Les malins en sourient et les bonnes âmes s'en affligent.

Des amis m'ont dit : « Mon pauvre ami, mais tu la perds ! » Et d'autres m'ont dit : « Prenez garde ! De belles intelligences se sont détraquées à ces études. » J'ai laissé dire mes amis, et j'ai poursuivi mes études. Et les uns se sont rassurés sur mon compte et les autres ont cessé de rire. On finit toujours par s'imposer quand on a le courage de son opinion. Croyez-moi, si d'abord on nous prend à la blague ou en pitié, on ne tardera pas à nous prendre au sérieux et en considération. Rira bien qui rira le dernier. D'ailleurs le progrès que réalise chaque jour la science nouvelle et le bruit qui commence à se faire autour d'elle ; — la considération qu'elle acquiert déjà dans les milieux cultivés et sérieux, — l'extraordinaire multiplication des journaux, revues et ouvrages, des conférences, congrès et cercles d'étude qu'elle a suscités, — tout cela est l'indice d'un prochain triomphe, — et cette promesse rassurante aidera, s'il en est besoin, à nous rendre le courage plus facile.



Mais, Mesdames et Messieurs, s'il est bon d'entrer ici le front haut, il ne sera pas mauvais d'en sortir les mains pleines. Il faudra prouver que nous travaillons, que nous produisons. C'est à l'œuvre qu'on nous jugera.

Je ne dois pas vous laisser ignorer que nos Instructeurs invisibles, qui nous ont suggéré l'idée de cette entreprise, — car c'est à eux, paraît-il que l'honneur en revient, — nous ont conseillé de l'intituler : « l'Œuvre ». Mot sublime, qui ne doit pas être qu'un mot. Noblesse oblige. . Que ferons-nous, donc, Mesdames et Messieurs, et comment le ferons-nous ? Quel sera notre programme et quelle sera notre méthode ?

Il y a, vous le savez, plusieurs voies de recherches possibles, toutes d'ailleurs usitées. Il est des groupes qui se constituent en vue de recevoir des enseignements. Ce sont les groupes d'instruction. Ils ont un caractère surtout moral. Il en est d'autres qui

se constituent en vue d'étudier des faits. Ce sont les groupes d'expérimentation. Ils ont un caractère surtout scientifique. Il en est d'autres enfin qui se constituent dans la vue synthétique d'étudier des faits et de recevoir des enseignements. Ce sont les groupes d'études proprement dits. Ils ont un caractère à la fois scientifique et moral. Eh ! bien, Mesdames et Messieurs, les données générales de l'Appel que vous avez reçu vous indiquent celle des trois catégories à laquelle nous appartenons : c'est la troisième. Nous sommes un cercle d'études. Or un cercle d'études psychiques manquerait à sa mission s'il ne s'occupait de toutes les sortes d'études psychiques. C'est dire que nos travaux seront aussi divers que possible. Nous rechercherons le plus grand nombre et la plus grande variété de phénomènes que les aptitudes de nos médiums seront capables de provoquer. Nous serons curieux à la fois de manifestations intellectuelles et de manifestations physiques. Nous nous réjouirons de recevoir des communications écrites comme en obtient souvent le remarquable médium écrivain qui nous a promis son concours, — et de recevoir aussi, par la voie de l'incorporation et de la typtologie, des communications verbales. Et nous serons également heureux s'il nous est donné d'assister, au cours de séances obscures, à des phénomènes d'apport, de lévitation ou d'apparition. Nous aurons à cœur, en un mot, d'explorer tous les domaines de l'expérimentation pour bien mériter de la science, et de faire œuvre complète afin de faire œuvre utile. Ainsi nous serons fidèles à la première partie de notre étiquette, qui fait de nous une « SOCIÉTÉ D'ÉTUDE ».

Mais il faut, Mesdames et Messieurs, que nous donnions à nos travaux, en même temps que la plus grande extension, la plus grande autorité possible. Les résultats de nos études, il va de soi que nous ne les garderons pas pour nous. Nous les communiquerons au dehors. Nous appellerons sur eux l'attention de nos amis, de nos connaissances, voire même du grand public. Nous chercherons à faire des adeptes. Or il faut bien nous persuader qu'avant de trouver des disciples nous rencontrerons des juges. On fera la critique de nos opérations. A nous donc de veiller à ce qu'elles soient irréprochables, — et de prendre à cette fin toutes les mesures et précautions de méthode nécessaires. Je vous disais tout à l'heure : « Evitons d'être crédules ». Je vous dis maintenant : « Evitons même, évitons surtout de *paraître* crédules ». Entourons nos expériences de garanties telles qu'elles soient absolument inattaquables. Quand nous rapporterons dans nos entretiens ou dans nos écrits que nous avons assisté

par exemple à un fait de matérialisation, si l'on nous objecte : « Qu'est-ce qui le prouve ? » il serait bon que nous en pussions montrer une photographie ou un moulage !

« On envoyait récemment à la « *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* » que dirige G. Delanne, le compte-rendu d'une séance où des faits remarquables s'étaient produits G. Delanne voulut bien publier ce compte-rendu, mais en l'accompagnant de cette observation fort juste : « Nous ferons observer qu'au point de vue scientifique les séances tenues dans l'obscurité ne présentent pas de suffisantes garanties et qu'il est regrettable que l'on n'ait pas cherché depuis longtemps dans ce milieu à obtenir des preuves objectives de la réalité des manifestations, telles que celles données par les moulages ou la photographie ».

Si nous rapportons que nous avons été témoins, dans une séance obscure, d'une apparition lumineuse ou d'un déplacement d'objet, et qu'on demande : « mais que faisaient, à ce moment, les mains du médium et les mains des assistants ? » il est indispensable que nous puissions répondre : « Les mains des assistants formaient la chaîne, et les mains du médium étaient tenues dans celles de deux assistants préposés à sa surveillance ». Sinon, je vous assure, Mesdames et Messieurs, que nos allégations n'auront absolument aucune portée et que je me ferais scrupule pour ma part de jamais rien dire ou écrire au sujet de faits si peu contrôlés ! — Si nous rapportons que nous avons obtenu une communication magnifique par la main de notre médium et qu'on nous demande : « Mais serait-il capable de répondre instantanément à des questions dont il n'avait pas connaissance ? » il faut, il faut absolument que nous puissions répliquer : « Mais parfaitement. Les messages que nous obtenons ne sont souvent que des réponses », — et il faut, il faut absolument, à cette fin, que nous prenions l'habitude, au cours des séances, de poser des questions ainsi que le demande notre médium lui-même. Encore une fois, nos médiums ne seront ni surpris ni choqués des précautions que nous prendrons, et qui n'ont d'autre but et n'auront d'autre effet que de donner plus de prestige à leur pouvoir et à nos comptes-rendus plus de crédit. Nos précautions ne signifient donc pas que nous doutons, d'eux — mais que nous ne voulons pas qu'on doute de nous. Et nous serons fidèles ainsi à la seconde partie de notre étiquette qui fait de nous une « Société de Contrôle ».

Il m'a donc suffi, Mesdames et Messieurs, de développer le contenu du titre de notre Société (Société d'étude et de contrôle) pour vous

montrer en quoi consiste le programme et la méthode qu'elle doit suivre...

***

Permettez-moi de croire, pour finir, que si nous abordons et combinons nos études de la manière que je viens d'indiquer, elles auront quelque chance de répondre à l'espoir que nous fondons sur elles, — c'est-à-dire de s'imposer à l'opinion — ce qui sera leur honneur — et de servir notre cause — ce qui est leur devoir. Sinon, il est à craindre qu'elles ne tardent à faire la joie de nos adversaires et de la peine à nos maîtres et à nos amis.

Henri BRUN,

Secrétaire de la Société d'Etude et de contrôle des phénomènes psychiques de Carcassonne.

Echos de partout

La Société d'Etudes psychiques de Nantes

La ville de Nantes est moins arriérée que le reste de la Bretagne. Cependant elle est encore très catholique et cléricale. Aussi jusqu'à ce jour, les spirites n'ont-ils pu y vivre que dans l'ombre, comme les premiers chrétiens dans les catacombes.

Il a été fait quelques essais de groupement des spirites, mais ces sociétés n'ont pu que végéter et n'ont eu qu'une durée éphémère.

Le moment paraît venu de faire une nouvelle tentative. Le spiritisme est de plus en plus étudié, discuté et adopté. Il fait des progrès rapides, inquiétants pour ses adversaires, encourageants pour ses adeptes.

Les spirites nantais doivent et veulent suivre ce mouvement. Ils ont résolu de fonder une société d'Etudes Psychiques, largement ouverte à tous les chercheurs impartiaux.

Le projet paraît en bonne voie, comme on en jugera par ce qu'ont déjà fait les promoteurs, d'après les procès-verbaux de leurs réunions préparatoires dont voici un résumé :

Origine de la Société d'Etudes Psychiques de Nantes

M Rouxel, l'écrivain spirite bien connu de nos lecteurs, s'étant retiré à Nantes, quelques spirites lui ont demandé de les aider de son expérience et de ses conseils pour l'organisation d'une société.

Après plusieurs réunions préparatoires au domicile de M. R., il fut

convenu qu'on chercherait un local pour servir de siège à la future société et que dès maintenant, on recevrait les adhésions et les souscriptions.

En attendant, et pour ne pas perdre de temps, on convint de se réunir chez un des promoteurs, M. H., habitant un quartier plus central que M. Rouxel.

La première réunion eut lieu le vendredi, 2 mai. M. R. y exposa ses vues sur les conditions requises à la bonne marche d'une société spirite. Un projet de statuts, préparé par lui, fut lu, discuté et approuvé dans ses lignes générales.

Un trésorier et un secrétaire provisoires furent nommés.

Et sans plus tarder, toutes les personnes présentes, au nombre de 15, se firent inscrire et souscrivirent chacune selon ses moyens.

Il fut ensuite décidé qu'on se réunirait à huitaine pour résoudre la question du local et pour continuer la discussion des statuts et règlements.

La séance se termina par le chant de l'hymne spirite : *L'Ascension de l'Ame*, poésie de Laurent de Faget, musique de Rouxel.

Un local fut trouvé qui ne sera libre qu'à la Saint-Jean. Dans la réunion du mardi, 20 mai, on décida qu'en attendant cette date on commencerait les travaux et que les réunions auraient lieu alternativement : les dimanches, après-midi, chez M. R. ; et les mardis soirs, chez M. H.

Et, séance tenante, une première causerie fut improvisée par Mme B., (collaboratrice du *Progrès spirite* et d'autres *Revues*) sur les manifestations *post-mortem* des animaux et sur les conséquences philosophiques qui découlent de ces faits.

Le dimanche suivant, 25 mai, M. Rouxel fit une communication sur le mouvement spirite international, et montra que la France est loin de tenir la tête de ce mouvement.

Le mardi 27 mai, le nombre des adhérents atteint la soixantaine ; et il y a beaucoup d'autres adhésions en perspective. La vie de la Société paraît assurée.

M. R. fait un intéressant commentaire de l'hymne spirite : l'*Ascension de l'Ame*, et met en relief les enseignements philosophiques qui sont renfermés en peu de mots dans cette admirable et profonde poésie.

Le dimanche 1er juin, ouverture d'un cours de magnétisme et de spiritisme chez M. Rouxel.

Aussitôt entrée en jouissance de son local, la société s'y réunira en Assemblée générale. On discutera et votera les statuts et règlements ; on nommera le Bureau puis, les travaux déjà commencés continueront.

Nous nous réjouissons de la fondation de cette nouvelle société ; nous faisons les vœux les plus sincères pour que, en mettant au dessus de toute autre considération l'amour de la science, elle ait une plus longue vie que les autres sociétés nantaises qui l'ont précédée.

Nous souhaitons aussi que ce mouvement d'organisation s'étende rapidement à toutes les villes de France.

Referendum

La revue *Hermès*, que dirige M. Porte du Trait des Ages, à St-Michel-de-Maurienne (Savoie), pose à ses lecteurs l'intéressant *referendum* suivant :

Les sciences physiques sont à l'ordre du jour : elles intéressent beaucoup d'esprits éminents, des savants, des chercheurs. Nous avons pensé qu'il serait utile, pour trancher certains différends, de poser à nos lecteurs quelques questions susceptibles d'apporter quelques éclaircissements aux débats. Nous leur demandons donc de vouloir bien répondre au referendum suivant :

1° Croyez-vous aux Esprits et au monde invisible ? Si oui, croyez-vous à leur intervention dans les séances médiumniques ?

2° Si vous n'y croyez pas, analysez comment on peut expliquer les phénomènes transcendants au moyen de la conscience subliminale ou du subconscient, car les consciences, quelles qu'elles soient, ne sont que les résultats de la pensée consciente ou inconsciente. Et alors comment cette pensée ou conscience peut-elle agir à l'extérieur du corps humain et agir sur la matière pour produire tous les phénomènes constatés dans les séances médiumniques ?

Les réponses seront publiées dans la revue « Hermès ».

La Fête du Centième de la Vie Mystérieuse

Le journal si répandu, *La Vie Mystérieuse,* pour célébrer la publication de son centième numéro, a organisé, le samedi 3 mai dernier, un banquet suivi d'une soirée musicale et d'un bal qui ont été des plus réussis. Parmi les nombreux assistants, on comptait M. Delanne, qui présidait, et MM. Fabius de Champville, Mager, Maurice de Rusnack, C[t]. Darget, Béziat les frères Durville, M. Girod, M. Camille Chaigneau et aussi des Journalistes en vedette tels que M. Hauser du *Journal*, Vervort du *Paris-Journal*, et Lagardère, du *Petit Parisien.*

Au dessert, de nombreux discours rappelèrent le récent succès du *Congrès de Psychologie expérimentale* et insistèrent sur la nécessité de l'existence d'une presse réellement indépendante pour lutter vigoureusement contre des décevantes théories du matérialisme Justice fut rendue aux efforts de MM. de Rusnack et Girod qui se dépensent sans compter pour le triomphe du spiritualisme, sans distinction d'école. En somme, excellente soirée pour le cœur et l'esprit qui laissera de charmants souvenirs dans la mémoire de ceux qui eurent le grand plaisir d'y assister.

2me Congrès Spirite universel à Genève du 9 au 13 mai 1913

M. Pauchard, secrétaire Général du Congrès, nous communique le texte suivant :

(Résolution votée dans la séance de lundi 12 mai (après midi)

*Le Congrès spirite de Genève (1913), justement ému de la publication de la brochure sur l'*Eucharistie, *des controverses qu'elle a suscitées et des fâcheuses interprétations auxquelles elle peut donner lieu en jetant le discrédit sur notre morale et sur nos réunions, tient à dégager la doctrine spirite de toute solidarité avec des théories qu'il réprouve et condamne, et dont il laisse à l'auteur l'entière responsabilité.*

Pour la *National Spiritualist's Union* : Angleterre, (Sig.) Hanson G. Hey.

Pour la *London Spiritualist's Alliance* : Angleterre (Sig.) E. W. Wallis.

Pour la *Fédération Spirite brésilienne* : Brésil. (Sig). Léon Denis.

Pour la *Dansk Spiritist Alliance* : Danemark (Sig.) J. van Geebergen.

Pour la *Fédération Spirite Espagnole*. Espagne. (Sig.) Léon Denis.

Pour la *National Spiritualist's Association* : Etat-Unis d'Amérique (Sig). Thos Grimshaw.

Pour la *Société Française d'Etude des Phénomènes psychiques* : France. (Sig.) G. Delanne, E. Philippe, Thureau.

Pour la *Société Psychique de Bordeaux* : France. (Sig). Lajoanio.

Pour la *Fédération Spirite Lyonnaise* : France (Sig.) J. Solam.

Pour les *Spiritualistes modernes de Lyon* : France. (Sig.) S. Peter.

Pour la *Société d'Etudes psychiques de Nice* : France. (Sig.) Edward Troula.

Pour la *Société Spirite de Toulouse* : France. (Sig.) Léon Denis.

Pour le *Groupe Spirite de Tours* : France. (Sig.) Léon Denis.

Pour les *Néo-Chrétiens* : France. (Sig.) A. Valabrègue.

Pour la *Société d'Etudes psychiques de Genève* : Suisse. (Sig.) J. Buclin, J. Glardon, A. Pauchard, Alf. Testuz, G. Wolfrum.

Ont adhéré à la Résolution :

Pour la *Société Benjamin Franklin* : Norvège. (Sig.) B. Torstenson.

Pour la *Brœderboud Harmonia* : Pays-Bas (Sig.) A. de Koning-Nierstrasz, J. S. Göbel.

Pour la *Spiritistika litteratur foreningen* : Suède (Sig.) Maria von Bergen.

MM. Faikin et Wibin, délégués de la *Fédération Spirite Belge*, se sont abstenus.

M. le Ch. Le Clément de Saint-Marcq (auteur de la brochure), a voté contre.

Suivant décision du Congrès, la dite Résolution sera envoyée, pour être publiée, à toutes les Revues et journaux spirites.

Nécrologie

M. Boyer, vice-président de la *Société française d'étude des phénomènes psychiques*, a regagné le monde des esprits le 1er mai dernier, âgé de 75 ans. Un nombreux cortège d'amis l'accompagna au Père Lachaise, le dimanche 11 mai où, sur sa demande expresse, son corps fut incinéré.

Adepte de la première heure, fort dévoué à la propagation du Spiritisme, M. Boyer fut un des pionniers de la nouvelle science qui par leur inlassable ardeur ont aidé le spiritisme à prendre le rang qu'il occupe aujourd'hui.

C'est une tâche obscure et quelque peu ingrate que celle d'enseigner les premiers éléments de la recherche expérimentale dans les groupes et de consacrer ses moments de loisir ou ses heures de repos à l'étude et à la diffusion du spiritisme ; mais c'est un devoir pour tout homme qui a compris les bienfaits qui en résulteront pour l'humanité, et jamais il ne fut mieux rempli que par notre ami Boyer, que l'on trouvait toujours partout où il fallait faire preuve de dévouement et d'activité.

Avant la cérémonie de l'incinération, M. Daguet lut la prière pour les esprits qui viennent de quitter la terre et prononça quelques paroles qui émurent vivement l'assistance M. Auzeau prit ensuite la parole et dans un discours chaleureux résuma les principes de notre philosophie. Il termina par ces mots que nous sommes heureux de reproduire :

« Permettez-moi maintenant, pour terminer, de faire avant que le cercueil et le corps de notre ami soient réduits en cendres, un dernier et puissant appel à votre zèle, à votre dévouement pour la cause humanitaire. Réunissons-nous tous dans une même pensée d'amour et de travail, et, mettant en commun nos peines et nos plaisirs, consacrons-nous au bien-être de tous, répandant à grands flots la lumière que nous prodigue le ciel, et quand nous aurons dispersé les ténèbres de la route, nos fils et nos filles béniront notre mémoire, car nous aurons préparé pour eux l'ère de la fraternité universelle »

G. D.

La Théorie du corps fluidique selon divers savants des temps modernes

(*Suite*) (1)

Cromwell Varley, Auguste de Morgan et Alfred Russel Wallace

Parmi les savants qui prirent part à ces expériences à jamais mémorables où furent entendus comme témoins par le Comité de la *Société dialectique de Londres,* il y avait l'inventeur du condensateur électrique, *Cromwell Varley,* ingénieur en chef des compagnies de télégraphie internationale et transatlantique, *Auguste de Morgan,* président de la Société mathématique de Londres et secrétaire de la Société royale astronomique, ainsi que le célèbre naturaliste *Alfred Russel Wallace.*

Cromwell Varley a affirmé nettement son adhésion au spiritisme en déclarant :

« Les motifs qui me permettent d'affirmer que les esprits de nos proches viennent réellement nous rendre visite sont ceux-ci :

1° J'en ai vu distinctement en plusieurs occasions.

2° Des choses qui n'étaient connues que de moi-même et de la personne décédée qui était censée se communiquer à moi, et dont j'ai reconnu l'exactitude, m'ont été divulguées plus d'une fois, *alors que le médium n'en avait aucune connaissance.*

3° A diverses reprises, des choses qui n'étaient connues que de nous deux, et dont j'avais complètement perdu le souvenir, m'ont été rappelées par l'esprit qui se communiquait, *en sorte que là il ne pouvait y avoir transmission de pensée.*

4° Lorsqu'il m'est arrivé d'obtenir des communications de ce genre, j'ai posé, en plusieurs occasions, des questions mentales auxquelles le médium, d'une position très indépendante, répondait par écrit, tout en restant complètement inconscient du sens des communications.

5° L'époque et le genre de *certains événements imprévus,* inconnus,

(1) Voir le numéro de mai pp. 663 et suiv.

soit de moi-même, soit du médium, *m'ont été annoncés plus d'une fois, quelques jours à l'avance, et se sont parfaitement réalisés*. Comme ceux qui m'ont fourni ces renseignements disaient vrai quant à des événements futurs, qu'ils se donnaient pour des Esprits et que nul mortel présent ne pouvait avoir connaissance de ce qu'ils communiquaient, je ne sais aucune raison de ne pas les croire ».

Dans la préface d'un livre intitulé : *From master of spirit*, où sont relatés des faits nouveaux, *Auguste de Morgan* fait connaître son opinion en ces termes :

« Je suis parfaitement convaincu de ce que j'ai vu et entendu, d'une manière qui rend le doute impossible. Les spiritualistes sont certainement sur la trace qui mène à l'avancement des sciences physiques ; *les opposants sont les représentants de ceux qui ont entravé tout progrès.*

Quant à *Russel Wallace*, voici ce qu'il déclare dans *Miracles and modern spiritualism* (Les miracles et le spiritualisme moderne) :

« Lorsque je me livrai à ces recherches, j'étais foncièrement matérialiste. Il n'y avait dans mon esprit aucune place pour la représentation d'une existence spirituelle. Les faits néanmoins sont des choses opiniâtres ; ils me vainquirent et m'obligèrent à les accepter longtemps avant de pouvoir admettre leur explication spirituelle.

Celle-ci vint par degrés, sous l'influence constante des faits successifs qui ne pouvaient être expliqués d'aucune autre manière.

Voilà encore assurément des témoignages de la plus haute valeur scientifique. Mais, comme ils se heurtaient contre l'ignorance, les préjugés et l'aveuglément de la plupart des gens, les polémiques, bien loin de cesser, devinrent même plus ardentes que jamais.

William Crookes

C'est alors que des personnes considérables proposèrent de soumettre ces questions troublantes à l'un des hommes les plus illustres de l'Angleterre, *William Crookes*, chimiste et physicien de génie, auquel on doit plusieurs découvertes importantes, notamment celle du thallium, de la matière radiante, du microscope spectral et du photomètre de polarisation. Ce grand savant accepta, sans dissimuler toutefois sa défiance à l'égard de ces merveilles. Ayant commencé ses investigations avec beaucoup de scepticisme, il les poursuivit *durant quatre ans dans son propre laboratoire et ailleurs*

avec une méthode et une rigueur scientifiques que nul ne semble avoir dépassées, employant des appareils enregistreurs d'une précision extrême et inventant même au besoin des instruments spéciaux pour se garantir contre la fraude et l'erreur. Enfin, en 1876, il publia ses immortelles *Recherches sur le spiritualisme*, bien propres à donner le vertige aux prétendus *esprits forts*. Dans cet ouvrage, il affirme avec un courage intrépide la réalité de tous les phénomènes du spiritisme, depuis les raps ou coups frappés jusqu'aux transcendantales matérialisations de fantômes dont nous parlerons plus loin.

Par des expériences, aussi simples qu'ingénieuses, *il prouve, après Robert Hare, que même le mouvement des tables avec contact, mais sans effort mécanique, n'est pas le résultat de l'activité musculaire inconsciente;* il démontre aussi l'existence d'une *Force psychique* capable de mouvoir des objets légers et d'altérer de plusieurs livres le poids des corps.

Suivant lui, cette force, qui se dégage des médiums et au moyen de laquelle se produisent les mouvements d'objets inanimés sans aucun contact visible, n'est probablement que la force vitale : « En me servant des termes de *force vitale, énergie nerveuse*, dit-il, je sais que j'emploie des mots qui, pour bien des investigateurs, prêtent à des significations différentes ; mais après avoir été témoin de l'état de pénible prostration nerveuse, dans laquelle quelques-unes de ces expériences ont laissé M. Home, après l'avoir vu dans un état de défaillance presque complète, étendu sur le plancher, pâle et sans voix, *je puis à peine douter que l'émission de la force psychique ne soit accompagnée d'un épuisement correspondant de la force vitale.*

Parlant des *coups frappés* et *bruits insolites*, qui s'observent facilement dans les séances du spiritisme, il s'exprime ainsi :

« A différentes reprises, pendant nos expériences, j'ai entendu des coups délicats qu'on eût dit produits par la pointe d'une épingle ; une cascade de sons perçants comme ceux d'une machine d'induction en plein mouvement ; des détonations dans l'air, de légers bruits métalliques aigus ; des craquements semblables à ceux qu'on entend lorsqu'une machine à frottement est en action ; des sons qui ressemblaient à des grattements, des gazouillements comme ceux d'un oiseau, etc...

« Ces bruits que j'ai constatés avec la plupart des médiums, ont chacun leurs particularités spéciales. Ils étaient plus variés avec

M. Home; mais pour la force et la certitude du résultat, je n'ai jamais rencontré personne qui approchât de Miss Kate Fox. Pendant plusieurs mois j'ai joui, d'une manière pour ainsi dire illimitée, de la faculté de vérifier les diverses manifestations qui survenaient en présence de cette dame, et j'ai spécialement examiné les phénomènes relatifs à ces bruits.

« Avec les médiums, en général, il est nécessaire qu'on soit méthodiquement assis pour la séance, avant qu'aucun bruit ne se fasse entendre; mais, quant à Miss Fox, il suffit qu'elle place sa main sur un objet quelconque pour qu'on y entende des coups violents semblables à un triple battement, et quelquefois assez bruyants pour être entendus des différentes pièces de l'appartement.

« De cette manière, j'ai entendu ces sortes de bruits sur un arbre vivant; sur un fragment de verre; sur une membrane tendue, sur un tambourin, sur la capote d'un cabriolet, et sur le parquet d'une salle de théâtre.

« En outre, le contact effectif n'est pas toujours nécessaire. J'ai entendu du bruit partir du parquet, des murs, etc., lorsque les mains et les pieds du médium étaient tenus; quand Miss Fox était debout sur une chaise, quand elle était sur une escarpolette suspendue au plafond; quand elle était enfermée dans une cage en fil métallique, enfin quand elle était tombée en défaillance sur un canapé.

« J'ai entendu ces mêmes bruits sur un harmonica, je les ai sentis sur mon épaule et *sous mes mains*, je les ai entendus sur une feuille de papier tenue entre les doigts, à l'aide d'un fil passé dans un des coins.

« Avec une parfaite connaissance des nombreuses théories qui ont été émises, principalement en Amérique, pour expliquer ces bruits, *je les ai vérifiés par tous les moyens que j'ai pu imaginer, jusqu'à ce que j'aie acquis la conviction de leur réalité objective et la certitude qu'il était impossible de les produire par artifice ou par quelque moyen mécanique.* »

Relativement aux *phénomènes de mouvement et de soulèvement d'objets inertes sans contact* perceptible, W. Crookes écrit entre autres choses :

« Pendant trois soirées consécutives, une petite table se mut lentement à travers la chambre, dans des conditions que j'avais tout exprès préparées à l'avance, afin de répondre à toute objection qu'on aurait pu élever contre ce fait.

« J'ai répété plusieurs fois l'expérience considérée comme concluante par le comité de la *Société dialectique*, c'est-à-dire le *mouvement d'une lourde table, en pleine lumière,* le dossier des chaises étant tourné vers la table, à un pied environ de distance, et chaque personne étant agenouillée sur sa chaise, les mains appuyées sur le dossier, mais ne touchant pas la table. Une fois, ce fait se produisit pendant que j'allais et venais, cherchant à voir comment chacun était placé...

« En cinq occasions différentes, une lourde table de salle à manger s'éleva de quelques pouces à un pied et demi au-dessus du parquet et dans des conditions spéciales qui rendaient la fraude impossible.

« Dans une autre circonstance, *une table pesante s'éleva au-dessus du plancher, en pleine lumière, pendant que je tenais les pieds et les mains du médium.*

« Une autre fois la table s'éleva du sol, non seulement sans que personne la touchât, mais encore dans des conditions que j'avais arrangées à l'avance, de manière à mettre hors de doute la preuve de ce fait. »

Le même savant a observé avec différents médiums les *faits d'enlèvement de corps humain*, mais les cas de *lévitation* les plus remarquables ont eu lieu avec Home.

« *En trois circonstances différentes, dit-il, je l'ai vu s'élever complètement au-dessus du plancher de la chambre.* La première fois, il était assis sur une chaise longue ; la seconde, il était à genoux sur sa chaise, et la troisième, il était debout. A chaque occasion, j'eus toute la latitude d'observer le fait au moment où il se produisait.

« Il y a au moins cent cas bien constatés de l'enlèvement de M. Home qui se sont produits en présence de beaucoup de personnes différentes, et j'ai entendu de la bouche même de trois témoins, le comte de Dunraven, lord Lindsay et le capitaine C. Wynne, le récit des faits de ce genre les plus frappants, accompagné des moindres détails de ce qui se passa. *Rejeter l'évidence de ces manifestations équivaut à rejeter tout témoignage humain, quel qu'il soit, car il n'est pas de fait, dans l'histoire sacrée ou dans l'histoire profane, qui s'appuie sur des preuves plus imposantes.* »

Le grand chimiste a vu des lumières d'une nature telle qu'il n'a pu les imiter par des moyens artificiels.

Il a vu aussi : un corps solide, lumineux par lui-même, à peu près de la grosseur et de la forme d'un œuf de dinde, flotter sans bruit à travers la chambre ; des points lumineux jaillir de côté et d'autre et se reposer sur la tête de différentes personnes ; des étincelles s'élancer de la table au plafond et retomber ensuite sur la table avec un bruit très distinct.

« J'ai obtenu, déclare-t-il encore, une communication alphabétique au moyen d'éclairs lumineux, se produisant dans l'air, devant moi, et au milieu desquels je promenais ma main. J'ai vu un nuage lumineux flotter au-dessus d'un tableau.

« Toujours dans les mêmes conditions de contrôle le plus rigoureux, il m'est arrivé plus d'une fois qu'un corps solide, phosphorescent, cristallin, a été mis dans ma main par une main qui n'appartenait à aucune des personnes présentes .

« En pleine lumière, j'ai vu un nuage lumineux planer sur un héliotrope, placé sur une table à côté de nous, en casser une branche, et l'apporter à une dame, et, dans quelques circonstances, *j'ai vu un nuage se condenser sous nos yeux, en prenant la forme d'une main et transporter de petits objets.* Mais cela appartient plutôt à la classe des phénomènes qui suivent.

Apparitions de mains lumineuses par elles-mêmes ou visibles à la lumière ordinaire

On sent souvent des *attouchements de mains* pendant les séances noires ou dans des conditions où on ne peut les voir. Plus rarement j'ai vu ces mains. Je ne donnerai pas ici des exemples où les phénomènes se sont produits dans l'obscurité, mais je choisirai simplement quelques-uns des cas nombreux où j'ai vu ces mains en pleine lumière.

« Une petite main, d'une forme très belle, s'éleva d'une table de salle à manger et me donna une fleur; elle apparut, puis disparut à trois reprises différentes, en me donnant toute facilité pour me convaincre que cette apparition était aussi réelle que ma propre main; cela se passa à la lumière, dans ma propre chambre, les mains et les pieds du médium étant tenus par moi pendant ce temps.

« Dans une autre circonstance, une petite main et un petit bras, semblables à ceux d'un enfant, apparurent en jouant sur une dame qui était assise près de moi. Puis l'apparition vint à moi, me frappa sur le bras et tira plusieurs fois mon habit.

« Une autre fois, un doigt et un pouce furent vus arrachant les pétales d'une fleur qui était à la boutonnière de M. Home, et les déposant devant plusieurs personnes assises auprès de lui.

« Nombre de fois, moi-même et d'autres personnes avons vu une main pressant les touches d'un accordéon, pendant qu'au même moment nous voyions les deux mains du médium, qui quelquefois étaient tenues par ceux qui étaient près de lui.

« Les mains et les doigts ne m'ont pas toujours paru être solides et comme vivants. Quelquefois, il faut le dire, ils offraient plutôt l'apparence d'un nuage vaporeux condensé en partie sous forme de main. Tous ceux qui étaient présents ne voyaient pas également bien. Par exemple, on voit se mouvoir une fleur ou quelque autre petit objet; un des assistants verra une vapeur lumineuse planer au-dessus, un autre découvrira une main d'apparence nébuleuse, tandis que d'autres ne voient rien autre chose que la fleur en mouvement. *J'ai vu plus d'une fois, d'abord un objet se mouvoir, puis un nuage lumineux qui semblait se former autour de lui, et enfin le nuage se condenser, prendre une forme, et se changer en une main parfaitement faite.* A ce moment, toutes les personnes présentes pouvaient voir cette main. Cette main n'est pas toujours une simple forme, quelquefois elle semble parfaitement animée et très gracieuse ; les doigts se meuvent et la chair semble aussi humaine que celle de toutes les personnes présentes. Au poignet ou au bras, elle devient vaporeuse et se perd dans un nuage lumineux.

« Au toucher, ces mains paraissent quelquefois froides comme de la glace et mortes, d'autres fois, elles m'ont semblé chaudes et vivantes, et ont serré la mienne avec la ferme étreinte d'un vieil ami.

« J'ai retenu une de ces mains dans la mienne, bien résolu à ne pas la laisser échapper. *Aucune tentative ni aucun effort ne furent faits pour me faire lâcher prise, mais, peu à peu, cette main semblait se résoudre en vapeur, et ce fut ainsi qu'elle se dégagea de mon étreinte.*

A propos du phénomène de l'*écriture directe* William Crookes dit ceci :

« J'ai eu souvent des mots et des messages écrits sur du papier auquel j'avais fait une marque particulière, sous les conditions de contrôle les plus sévères, et j'ai entendu dans l'obscurité, le bruit du crayon mis en mouvement sur le papier. Les précautions, préalable-

ment prises par moi-même, ont été assez strictes pour que mon esprit soit aussi convaincu que si les caractères de l'écriture s'étaient formés sous mes yeux.

« Mais comme l'espace ne me permet pas d'entrer dans des détails complets, je choisirai simplement deux cas dans lesquels mes yeux aussi bien que mes oreilles ont été témoins de l'opération.

« Le premier cas que je citerai eut lieu, il est vrai, dans une séance avec obscurité, mais le résultat n'en fut pas pour cela moins satisfaisant.

« J'étais assis près du médium Miss Fox, et il n'y avait que deux personnes présentes, ma femme et une dame de nos parentes : je tenais les deux mains du médium dans une des miennes, pendant que ses pieds étaient sur les miens. Il y avait devant nous du papier sur la table et ma main libre tenait un crayon.

« *Une main lumineuse descendit de la partie supérieure de la chambre, et après avoir plané près de moi pendant quelques secondes, elle prit le crayon de ma main, écrivit rapidement sur une feuille de papier, jeta le crayon, s'éleva ensuite au-dessus de nos têtes, et disparut graduellement dans l'obscurité.*

« Le second cas peut être considéré et enregistré comme un échec. *Souvent un bon échec instruit plus que l'expérience qui a le mieux réussi.*

« Le fait eut lieu à la lumière, dans ma propre chambre, en présence de M. Home et de quelques amis seulement.

« Diverses circonstances qu'il n'est pas nécessaire de rapporter avaient montré que ce soir-là le pouvoir était fort. J'exprimai alors le désir d'être témoin de la production réelle d'un message écrit, semblable à celui dont j'avais entendu parler par un de mes amis, peu de temps auparavant. A l'instant même une communication par l'alphabet nous donna ce qui suit : *Nous essaierons.*

« Un crayon et quelques feuilles de papier se trouvaient placés au milieu de la table. Bientôt le crayon se dressa sur la pointe et s'avança vers le papier par saccades et avec une sorte d'hésitation, puis il retomba. Il se releva, et retomba encore. Il essaya une troisième fois, mais sans meilleur résultat.

« Après ces trois tentatives infructueuses, une petite latte de bois qui était tout près sur la table, glissa vers le crayon et s'éleva de quelques pouces au-dessus de la table. Le crayon s'éleva de nouveau en s'étayant contre la latte, et tous deux firent un effort commun

pour tracer des marques sur le papier. Cela ne réussit pas, et alors ils firent ensemble un nouvel essai.

« Après une troisième tentative, la latte abandonna la partie et revint à sa place; le crayon resta dans la position où il était tombé sur le papier, et un message par l'alphabet nous dit : *Nous avons essayé de faire ce que vous nous avez demandé, mais notre pouvoir est épuisé.*

(*A suivre*) FERDINAND VÉRAND.

Spiritisme et Socialisme

De plus en plus s'accentue la tendance des écrivains et des conférenciers spirites à s'occuper de la question sociale.

Rien de plus louable que cette entreprise. Il ne suffit pas que le spiritisme soit vrai pour que tout le monde s'empresse d'adopter cette doctrine. Les hommes sont, en général, peu enclins aux spéculations pures et peu sensibles aux raisonnements. Le Fabuliste va même jusqu'à dire qu'ils sont de glace aux vérités et de feu pour les mensonges. Il faut donc montrer que le spiritisme est non seulement vrai, mais qu'il est utile, aux points de vue matériel et moral, individuel et social, et qu'il peut fournir la solution de problèmes insolubles sans lui.

J'approuve donc fort les spirites qui s'occupent de sociologie et qui s'appliquent à chercher dans notre doctrine le mot de l'énigme sociale, qui tourmente de plus en plus les sociétés civilisées. Mais je n'approuve pas toujours leurs principes ni leurs conclusions.

Je ne dis pas que mes idées sont meilleures que les leurs ; je dis seulement qu'elles sont différentes, et je crois qu'il est bon d'exposer et de confronter les unes et les autres, de bien s'expliquer et s'entendre sur les mots et les choses, afin de ne pas lancer le spiritisme dans la mer sans rivage des utopies sociales.

La plupart des spirites qui, à ma connaissance, s'occupent de la question sociale, sont, ou se disent *socialistes*. Mais ils ne définissent pas ce mot, ils ne disent pas avec précision ce qu'ils entendent par le mot *socialisme*.

On sait pourtant qu'il existe une grande diversité d'opinions sur ce point. Les socialistes de 1848, qui ont tant fait peur aux bourgeois de la seconde République, n'étaient plus d'accord avec les socia-

listes de la première heure heure, les Fourier, les Saint-Simon. Les socialistes de 1871, germanisés par Marx, n'avaient presque plus rien de commun avec ceux de 1848, qu'ils appelaient dédaigneusement des socialistes *utopistes*.

Et aujourd'hui, il y a plus d'écoles socialistes que jamais. Nous avons des socialistes d'Etat, des socialistes chrétiens, des socialistes catholiques, des socialistes réformistes, des révolutionnaires, des anarchistes et enfin des syndicalistes.

Il est vrai que nous avons aussi des socialistes unifiés ; mais on sait que les intérêts politiques et les considérations électorales jouent un plus grand rôle dans l'unification que les principes.

Quoi qu'il en soit, il est clair que les spirites ne peuvent pas se dire socialistes sans préciser à quelle école ils se rattachent et sans démontrer que les principes de l'école socialiste sont d'accord avec ceux de la doctrine spirite.

Je ne pense pas qu'aucun spirite soit partisan de la *reprise*, préconisée et pratiquée par le socialisme anarchiste, ni du sabotage organisé par le socialisme syndicaliste, ni des barricades du socialisme révolutionnaire, ni du socialisme théosophiste, chrétien ou néochrétien, qui tendent tous à ramener la théocratie ou même le régime des castes.

Je suppose qu'ils sont et ne veulent être que socialistes réformistes. Et je me propose d'examiner : 1° En quoi consiste ce mode de socialisme ; 2° Si les principes de ce socialisme sont d'accord avec les principes fondamentaux de la doctrine spirite.

S'il y a harmonie entre le socialisme réformiste et le spiritisme, nous serons socialistes, quand même les socialistes ne voudraient pas être spirites. S'il y a opposition entre ces deux doctrines, il faudra choisir et opter.

***

Commençons donc par définir le socialisme.

La définition doit comprendre tout le défini et ne comprendre que lui.

Une doctrine se définit 1° par le but qu'elle se propose d'atteindre et 2° par les moyens qu'elle veut employer pour réaliser son idéal.

Les premiers socialistes, d'accord avec Bentham, Saint-Simon, Fourier et Cie, entendaient par socialisme un système économique, moral et surtout politique qui permettrait de réaliser sinon le bien

général absolu des sociétés humaines, du moins « le plus grand bien du plus grand nombre. »

Ce système, s'il était trouvé, serait, comme on voit, tout juste l'inverse de ce que les gouvernements, dans leur inhumanité, ont réalisé jusqu'à ce jour. Il est, en effet, passé à l'état de proverbe que le genre humain ne vit et n'a jamais vécu que pour le bien de quelques-uns : *humanum paucis vivit genus.*

Le difficile est de découvrir ce système, si toutefois il est découvrable.

Proudhon, poursuivi après les journées de juin 1848, répond au président du tribunal qui lui demande : « Qu'est-ce que le socialisme ? » — C'est toute aspiration vers l'amélioration de la société. » — Dans ce cas, observe le président, nous sommes tous socialistes. — C'est bien ce que je pense, conclut Proudhon.

Si le président s'est contenté de cette définition, il n'était pas plus ort en fait de méthode que l'accusé, car cette définition est loin d'être exacte et complète : elle n'indique que le but du socialisme.

L'idéal proposé : le plus grand bien du plus grand nombre, indique que le socialisme est essentiellement égalitaire : il tend à sacrifier la liberté à l'égalité, l'individu à la société. Son « aspiration » est l'égalité entre les hommes aussi absolue que possible.

Le difficile est de réaliser cette aspiration.

L'égalité n'est point dans la nature. Il y a entre les hommes une grande diversité de goûts, d'aptitudes, etc. d'où dérivent des inégalités de toutes sortes et toujours croissantes, notamment l'inégalité des richesses.

Comment empêcher ces inégalités de se produire ou y remédier lorsqu'elles sont établies ?

Rien de plus simple : il faut supprimer la propriété individuelle et la remplacer par la propriété sociale. La société serait ainsi seule propriétaire et dispensatrice de tous les biens, en bonne mère, qui n'aurait de préférence pour aucun de ses enfants, ou en bon berger qui distribuerait égalitairement la provende à tous ses moutons. C'est le système communiste, préconisé, après beaucoup d'autres, par Pecqueur en ces termes :

« Il ne doit y avoir dans une nation qu'un seul propriétaire, qu'un seul entrepreneur, qu'un seul capitaliste, l'Etat, le peuple dans ses représentants... Le sol national et tous les instruments de travail dérivés, appartiennent à tous et n'appartiennent à personne. Ils sont régis, exploités et employés sous la suprême direction des pouvoirs représentatifs. »

Ce système étoufferait certainement toute liberté ; mais il n'est pas moins inconciliable avec l'égalité, puisqu'il faudrait régir, exploiter la propriété sociale, et distribuer les biens communs à tous les membres du corps politique.

La nation se trouverait ainsi divisée en deux classes : celle des représentants, des régisseurs, des exploiteurs, des administrateurs, et celle des représentés, des régis, des exploités, des administrés ; ces deux classes seraient séparées par un abîme et un pareil régime serait le pire despotisme, le plus dur esclavage qu'on ait jamais vus.

∴

Les socialistes de la deuxième heure ont compris cela : ils ont renoncé, du moins en apparence, au *communisme*, et l'ont remplacé par le *collectivisme*.

A cet effet, ils ont établi un *distinguo* entre le capital et le revenu, entre la production et le produit. Le collectivisme diffère ainsi du communisme en ce qu'au lieu de socialiser tous les biens, il ne socialise que les capitaux et les instruments de travail.

Ce nouveau socialisme consiste donc en la transformation des capitaux privés, destinés à la production, en capital social ; les produits restant, avec plus ou moins de réserves, la propriété des producteurs.

La distinction établie par les socialistes ne repose sur aucune base. Ce qui est capital pour l'un est revenu pour l'autre ; ce qui est produit pour celui-ci — le fabricant d'outils et machines, par exemple, est instrument de production pour celui-là ; le laboureur ou l'artisan. Le collectivisme sort du communisme et y rentre.

La plupart des socialistes n'en restent pas moins fidèles au collectivisme.

Quelques-uns ont fait un autre effort pour s'éloigner du communisme.

Ils soutiennent que le socialisme n'est qu'une question de répartition des richesses. On peut donc abandonner la production à elle-même, *laisser faire*, comme disent les économistes, mais ne pas *laisser passer*. Car, d'après eux, la libre concurrence engendre la capitalisation. et la capitalisation est la source de la grande inégalité des richesses et de tous les maux sociaux qui en dérivent Il s'agit donc d'empêcher la capitalisation ou d'y remédier. Pour cela, il suffit de confisquer le revenu à mesure qu'il se capitalise, ce que

l'on obtient par l'impôt progressif sur les revenus et sur les successions.

Ce système est ingénieux, mais pèche par beaucoup de points :

1° Il suppose que la production est assez abondante et qu'il ne s'agit que de mieux distribuer les produits pour créer le bonheur général ;

2° Il suppose que la production continuera d'être suffisante et de croître quand le producteur sera privé par l'impôt du produit de son travail.

3° Il suppose que le produit de l'impôt progressif sera toujours bien employé et qu'il n'ira plus, comme il l'a toujours fait jusqu'à présent, aux plus riches.

C'est vraiment là trop d'hypothèses gratuites réunies.

Pour améliorer la société, il ne suffit pas d'avoir des aspirations ni des systèmes, il faut les réaliser. Comment les socialistes s'y prennent-ils pour cela ? Il n'y a que deux moyens de faire prévaloir une doctrine quelconque : la persuasion ou la contrainte ; « pacifiquement ou violemment » comme l'a dit Benoît Malon.

Il n'y a guère d'apparence que le socialisme se réalise pacifiquement : il est, comme nous l'avons vu, trop en opposition avec la nature humaine telle qu'elle s'est toujours manifestée.

Les hommes ne tiennent pas beaucoup à leur liberté : ils la vendent ou la donnent volontiers ; ils courent, semble-t-il, après la servitude volontaire. Mais quand on veut la leur ravir de force, ils résistent, au besoin ils se révoltent et renversent le ravisseur. Quand on touche à leur propriété, ils sont encore plus empressés de la défendre.

Beaucoup de socialistes rêvent pourtant la solution violente, la révolution sociale ; mais les plus nombreux et les plus pratiques reconnaissent que ce moyen n'est pas applicable et qu'il ne serait d'ailleurs pas efficace.

Au lendemain de la révolution, il faudrait, en effet, faire face à la réaction et ajourner les réformes promises. Ce n'est pas tout : la secte socialiste arrivée au pouvoir aurait à se défendre contre les autres sectes, unifiées pour l'attaque et divisées pour la curée.

*
* *

Si le socialisme révolutionnaire n'est pas réalisable, le socialisme réformiste a-t-il plus de chance de succès ?

Ne pouvant se faire accepter en bloc, le socialisme cherche à

s'insinuer peu à peu dans l'organisme social actuel, par des réformes dans les institutions et la législation.

Pour atteindre ce but, le réformiste a recouru à deux moyens : 1° l'impôt progressif pesant principalement sur les riches et 2° les lois ouvrières établies au profit des pauvres Par ce double moyen on espère rapprocher les distances et détruire progressivement les inégalités sociales.

Car le but des réformistes est le même que celui des révolutionnaires : niveler le plus possible et remplacer la propriété individuelle, que les socialistes appellent propriété *capitaliste*, par la propriété collective. « N'est pas socialiste, dit le baron Millerand, quiconque n'accepte pas la substitution nécessaire et progressive de la propriété sociale à la propriété capitaliste. »

Et cette substitution se fera par la loi. La légalité est le cheval de bataille des socialistes réformistes.

Par ce subterfuge le réformisme n'échappe pas au révolutionnarisme. Il est seulement plus hypocrite, donc plus méprisable. A la force il adjoint la ruse pour atteindre son but; il coud, comme dirait Machiavel, la peau du renard à celle du lion.

En effet, la loi, en régime de suffrage universel, serait la contrainte imposée par la moitié des citoyens plus un à l'autre moitié moins un.

Avec les révolutionnaires, on sait à qui l'on a affaire, on n'est attaqué qu'en face ; avec les réformistes on est exposé à être surpris par derrière aussi bien que par devant.

Le socialisme réformiste est donc, du moins me paraît, encore plus condamnable que le socialisme révolutionnaire. Celui-ci tue, s'il peut ; celui-là empoisonne, corrompt, ne recule devant aucun moyen.

En résumé, le socialisme, quel que soit son qualificatif, se propose de supprimer les inégalités *naturelles* aussi bien que *sociales*, il ne distingue pas

Pour supprimer ces inégalités, il est obligé de supprimer la propriété individuelle, et de transférer tout ou partie des biens de la société à l'Etat, c'est-à-dire au gouvernement, c'est-à-dire à un très petit nombre de politiciens.

Toute liberté se trouverait ainsi détruite, s'il triomphait. L'individu serait subordonné à l'Etat et considéré comme un mouton dans la bergerie socialiste, et non comme une personne.

Les spirites peuvent-ils admettre un pareil système et lui donner leur sanction en se disant socialistes ?

Pour le spirite, chaque individu est une étincelle divine qui a pour mission de grandir, de se développer, de se perfectionner par ses propres efforts. L'homme ne doit jamais abdiquer sa personnalité. Il est au monde pour vivre sa vie lui-même et non pour être engraissé, tondu, mangé par l'Etat, qui n'est qu'une abstraction au point de vue universel.

Les spirites ne peuvent donc se dire socialistes sans se mettre en contradiction avec leurs principes.

ROUXEL.

Matérialisme et Spiritualisme

II (1)

La proposition panthéiste : « Dieu et le monde ne font qu'un » n'est qu'un détour poli pour donner au Seigneur Dieu son congé.

SCHOPENHAUER.

Si nous étudions la théorie biologique d'Haeckel, nous voyons que, pour lui, la vie s'est dégagée de la matière inorganique, sans que, *de la vie* l'ait précédée. Il suppose que les propriétés physico-chimiques du carbone confèrent à quelques-uns de ses composés un pouvoir spécial leur permettant de se développer en un protoplasma vivant. Pour lui, la conscience et la pensée sont autant de fonctions des cellules ganglionnaires et la volonté est réduite à l'attraction et à la répulsion entre les atomes ; enfin l'âme est l'activité d'un groupe de cellules, de sorte que l'existence commence et finit avec celle du corps matériel.

Il tourne en ridicule l'idée qu'une révélation soit possible ou que des connaissances quelconques puissent avoir une origine surhumaine. Cependant il dit : « Il est vraisemblable qu'il s'est développé sur quelques planètes des êtres supérieurs dépassant de beaucoup les hommes terrestres en intelligence et en force de pensée. »

(1) Voir le numéro de mai p. 685 et suiv.

C'est en effet très possible ; il est même improbable que l'homme soit l'Etre le plus élevé existant. Mais alors pourquoi exclut-il l'idée de la révélation, provenant d'*êtres supérieurs* ? Cela peut être ou ne pas être le cas en réalité, mais il n'y a aucune raison scientifique pour affirmer que pareille chose soit inconcevable.

Les objections qu'il a paru nécessaire d'exprimer au sujet du matérialisme en tant que système philosophique complet, sont fondées sur ses *négations*, sur ses non *affirmations*. Dans la mesure où il formule des assertions positives, incorporant les résultats des découvertes scientifiques, il n'est pas possible de le trouver en défaut. Mais quand il s'appuie là-dessus pour prétendre que c'est la philosophie de l'univers en excluant une quantité de vérités qui sont perçues d'autre manière ou qui s'adressent à d'autres facultés de l'entendement, ou enfin qui ne contredisent aucune des affirmations *justifiées*, c'est alors qu'il faut montrer son insuffisance.

Le professeur Huxley lui-même, qu'on a représenté comme un matérialiste, ne l'était pas en réalité, car il rejetait le matérialisme en tant qu'explication *satisfaisante* et *complète* des choses : « Il est peut-être sage, dit-il, de rappeler que nous n'avons pas plus le droit d'affirmer que de nier ce qui dépasse les limites de nos facultés. Nous sommes incompétents pour discuter la question de savoir si la matière et l'esprit possèdent ou non une substance. Il y a autant de probabilités pour que les notions communément admises là-dessus soient vraies qu'il y en a pour que d'autres le soient.

« Les formes ultimes d'existence que nous observons sur notre petit grain de poussière de l'Univers peuvent n'être que deux manière d'être, parmi des *variétés infinies* d'existence, non seulement analogues à la matière et à l'esprit, mais encore d'espèces différentes que nous ne pouvons même pas concevoir.

« Nous pourrions être plongés au milieu de ces modes d'existence sans plus nous en apercevoir que le ver vivant dans la terre d'un pot de fleurs sur un balcon de Londres ne s'aperçoit de la vie de la grande ville.

« Je fais les plus vives objections à l'habitude qu'ont les matérialistes d'oublier ces considérations. Ils s'expriment comme si, en prouvant que la substance de la matière est la substance de toute chose, ils expliquaient tous les mystères de l'existence. »

Que le matérialiste y réfléchisse donc trois fois plutôt que deux,

avant de s'imaginer qu'il comprend l'univers et qu'il est compétent pour traiter avec dédain les intuitions et les perceptions de grands hommes dans des régions de l'expérience et de la pensée qui peuvent lui être étrangères.

Qu'il explique, s'il le peut, ce qu'il entend par l'*identité* d'un être vivant et pensant qui, à des époques différentes, est constitué par un ensemble de particules matérielles tout à fait différent. Prenons pour exemple un homme quelconque.

Chaque jour, il perd quelques-unes des molécules qui composent son corps et chaque jour il en acquiert de nouvelles. Donc, au bout d'un certain nombre d'années, il a renouvelé toutes les molécules de son corps. Et pourtant, il sent qu'il est toujours le même ; bien qu'au point de vue de la matière il soit entièrement différent, au point de vue de la conscience il est toujours le même. Il y a donc quelque chose qui n'a pas changé en lui, qu'est-ce ?

La possibilité que la vie soit une forme réelle et fondamentale de l'existence et par conséquent persistante doit être présente à l'esprit. Les savants ne connaissent la vie que comme fonction de la matière terrestre, pourtant l'on conçoit qu'elle ait un autre aspect, parce qu'on la voit arriver et partir, animant la matière pour un temps et l'abandonnant ensuite, mais rien dans tout cela ne permet de dire que c'est une fonction de la matière *seule*.

Nous concédons que le cerveau est le moyen par lequel l'Esprit se manifeste sur ce plan matériel ; c'est l'instrument qui nous le fait connaître, mais nous ne concédons pas que l'Esprit soit *limité* à ses manifestations matérielles. Nous ne pouvons pas soutenir davantage que, sans la matière, ces choses que nous appelons l'esprit, l'intelligence, la conscience n'aient aucune sorte d'existence. L'esprit peut s'incorporer ou s'incarner dans la matière, mais il peut en même temps lui être transcendant.

L'essence de l'esprit est le *plan*, le *but*. Certains philosophes nient qu'il y ait un plan ou un but quelconque dans l'univers. Il est bien extraordinaire pourtant qu'on puisse le nier quand l'humanité possède elle-même ces attributs. N'est-il pas plus rationnel de dire qu'une direction et un contrôle intelligents peuvent être des éléments intervenant dans l'univers et s'incorporant dans les choses matérielles.

La matière est l'instrument et le véhicule de l'esprit ; l'*incarna-*

tion est le moyen par lequel, dans l'ordre actuel des choses, il agit sur la matière ; c'est ainsi que l'élément directeur est fourni.

La direction n'est pas une fonction de l'énergie. L'énergie nécessaire au son de l'orgue est fournie par celui qui en actionne la soufflerie, mais la mélodie, l'harmonie, la suite et la combinaison des notes sont déterminées par l'esprit dominateur du musicien.

La matière peut même s'imprégner de vie, se gonfler d'éléments vitaux associés ; quelque chose de la personnalité du propriétaire disparu semble s'attacher quelquefois à ses vieux vêtements. Sir Oliver Lodge ne voudrait même pas affirmer trop absolument que la poupée elle-même, qui a été tendrement aimée, soit complètement inerte et matérielle. Le drapeau déchiré d'un régiment est jugé quelquefois digne d'être suspendu dans une église. C'est un symbole en réalité ; peut-être pourtant se peut-il que ce soit quelque chose de plus. On peut croire qu'une trace de notre personnalité peut s'attacher aux objets d'une manière vague et presque imperceptible, mais suffisante pour être découverte par les personnes douées de facultés appropriées.

Il y a des degrés dans la faculté qu'a la matière d'incarner et de manifester l'esprit.

La forme la plus élevée est manifestée par notre corps ; mais, même dans ce cas, l'incarnation peut n'être pas complète. On peut croire que notre personnalité totale ne se manifeste pas toujours terrestrement.

Sommes-nous certains d'avoir été au fond des choses lorsque nous attribuons un coucher de soleil ou les effets du clair de lune sur un lac à l'action seule des forces physiques ? Plus d'un penseur, songeant aux phénomènes de la nature, a senti qu'ils représentaient les idées d'un esprit inconnu qui domine le monde et s'incarne partiellement en lui.

La vie peut être une chose ou une autre, mais en tout cas elle est une *entité directrice* et *contrôlante* et, elle agit sur notre monde suivant des lois peu connues. Le savant physicien anglais croit à l'intelligibilité finale de l'Univers, quoique notre cerveau lui paraisse exiger des perfectionnements considérables avant d'être en état de nous permettre de comprendre le fond des choses. Il ne faut pas conclure de notre ignorance actuelle de la vie que nous serons aussi ignorants dans plusieurs siècles.

(*à suivre*) ISIDORE LEBLOND.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Au Congrès spirite de Genève

Cette importante réunion a été signalée non seulement par les journaux spéciaux, mais même par les grands périodiques politiques, qui en ont parlé sans rire, ce qu'il est intéressant de faire remarquer.

Le *Light* du 24 mai en signale le succès, en promettant d'y revenir plus longuement dans un numéro prochain.

On est frappé de l'importance toute spéciale de l'élément Français et du rôle qu'y jouèrent spécialement Messieurs L. Denis, G. Delanne, commandant Darget, Philippe, Benezech, etc...

Notre intention n'est pas de rendre un compte détaillé des séances, mais de présenter à nos lecteurs, par quelques extraits des colonnes du *Light*, l'impression que nos voisins d'Outre-Manche ont emportée de cette réunion.

... « Dans la séance de l'après-midi, M. Pillault, déterministe absolu, parlant de la pratique de la médiumnité, soutint avec la plus grande énergie que l'homme ne possédait pas le libre arbitre, mais que ses actes étaient sous l'influence d'une contrainte psychique. M. Delanne et M. Denis relevèrent le gant jeté par M. Pillault et parlèrent avec une profonde conviction en faveur du libre arbitre de l'homme, de sa responsabilité, proclamant que le spiritisme nous apprend à dominer la nature animale et à nous élever par nos propres efforts à un degré d'évolution qui nous rende capable de devenir les agents de la Divinité dans l'œuvre créatrice. Pour y parvenir le Libre Arbitre est absoument nécessaire. Ces sentiments furent accueillis par des applaudissements si enthousiastes, qu'il était évident qu'ils étaient partagés par l'ensemble des membres du Congrès... »

« Le lundi après-midi, environ deux cents congressistes firent une charmante excursion au Salève, par le chemin de fer de montagne, et Mme Honegger-Cuchet leur offrit gracieusement le thé. Un intéressant incident fut provoqué par la présentation au président de la Société de Genève d'un drapeau américain par Mme Cadwallader, en mémoire du capitaine Keffer, originaire de la Suisse, qui avait été pendant plus de soixante ans membre de la première société spirite à Philadelphie. Enfin Mme Laura Fixen termina par une allocution qui provoqua le plus vif enthousiasme. »

Dans ses notes détachées, le *Light* insiste tout particulièrement sur le parfait accueil que les congressistes trouvèrent près des membres de la

Société de Genève et sur l'esprit de sincère cordialité qui ne cessa de régner entre tous les membres, quelles que fussent leurs opinions.

« C'est certainement une excellente chose pour des frères de se rencontrer dans un sentiment d'union pour se raffermir et s'exciter les uns les autres à toute bonne œuvre ; pour s'aider à ouvrir chaque jour plus grandes les voies vers les rapports avec les invisibles. Peut-être que le côté le plus utile, comme il est aussi le plus agréable, de ces réunions internationales est l'occasion qu'elles offrent à tous ceux qui s'adonnent à la même œuvre de se concerter, de contracter des amitiés et de se convaincre par leur expérience personnelle que les hommes ainsi que les femmes des autres nations, sont frères et sœurs de la grande famille humaine, adonnés à la même œuvre, animés des mêmes motifs, s'efforçant d'atteindre aux mêmes résultats, suppression du mal, de la guerre et du crime, en instituant le règne de la science spirite, qui rendra possible la paix, la loyauté, la fraternité et le bonheur. »

« Un fait qu'un observateur avisé ne pouvait pas manquer d'apprécier, c'était la parfaite cordialité et l'intelligence manifestées par l'auditoire. L'attention soutenue, les réponses nettes pour ou contre les opinions exprimées par les orateurs montraient nettement que les assistants étaient des chercheurs qui avaient su se former des convictions. »

« Nous avons eu le plaisir de rencontrer de nouveau M. G. Delanne, après un intervalle de quinze ans et de constater que s'il est souffrant physiquement, il est toujours alerte par la pensée et plus que jamais dévoué à la cause spirite. Pour lui le spiritisme est évidemment d'une suprême importance et il consacre toutes les forces de son âme à son développement. »

« Un éloquent tribut fut payé par les divers orateurs et spécialement par Messieurs G. Delanne et L. Denis aux ardents pionniers du spiritisme, aussi bien en Amérique qu'en Angleterre et en France, particulièrement à Allan Kardec. L'esprit de fraternité et de bienveillance qui n'a cessé de régner, les applaudissements chaleureux qui accueillaient chaque allusion au désir d'union universelle et de concorde, indiquaient nettement l'amour de la paix et de la fraternité existant chez tous ceux qui, sans acception de nationalité, sont animés de convictions spirites. »

« Nous avons été particulièrement frappés par l'incontestable concordance, peut-être même pourrions-nous dire par l'unité de pensée et de but exprimée par les délégués représentant des contrées si diverses. Les mêmes problèmes s'imposent partout et les affirmations fondamentales du spiritime sont acceptées dans le monde entier. La tendance du Congrès a été de proclamer et de reconnaître : 1° L'unité d'aspiration vers la liberté de penser ; 2° l'unité de but avec la variété dans les méthodes ; 3° l'unité de pensée avec la diversité dans ses manifestations. Tant que persistera cette attitude, on peut espérer dans l'avenir de notre mouvement et les spirites peuvent continuer à combattre avec ardeur l'ignorance, le matérialisme et l'hostilité des sectaires. »

« Enfin, le mardi, M. Wallis parlant au nom de ses confrères Anglais, dit : « Je tiens à adresser nos cordiales félicitations et l'expression de notre gratitude aux organisateurs du Congrès et à la Société Génevoise pour leur parfaite courtoisie. J'affirme que nous considérons tous comme une faveur distinguée d'avoir pu prendre part à ces travaux et d'avoir contribué pour notre part à établir la réalité de la communion des âmes, à aider à répandre la lumière et à améliorer les conditions de cette vie, qui doit être la préparation à la vie future. »

Ces quelques extraits des notes de *Light* nous montrent dans quel esprit se tint ce Congrès et ce qu'il faut penser des objections basées sur des divergences de doctrines que l'on nous oppose si souvent d'une façon toute triomphante.

—

Photographies spirites

M. A. W. Orr fait au *Light* le récit suivant :

« L'intéressant rapport fait par M. Walker dans le *Light* du 28 mars, sur la réussite de photographies à Crewe, prouve la réalité, niée si longtemps, de l'impression de dessins et d'écrits sur plaques photographiques par des opérateurs de l'au-delà. »

« Comme c'est un devoir de donner la plus grande publicité possible aux faits vrais, je me permets de vous envoyer le récit d'un cas dans lequel fut obtenue la preuve incontestable de l'intervention des esprits ».

« Un habitant de Manchester, photographe professionnel, qui a eu l'occasion de voir de nombreux négatifs de photographies spirites, était resté sceptique malgré les longues et fréquentes discussions que j'avais eues avec lui. Sur ma demande et en ma présence il signa une plaque, l'enveloppa dans deux enveloppes de sûreté de Tylar, toutes deux scellées de telle sorte qu'on ne pût les ouvrir sans laisser de traces ; je les pris et quelques jours plus tard je me rendis avec M. Walker chez les médiums de Crewe. »

« Leur contrôle me demanda de placer le paquet dans la main d'un médium, tandis que M. Walker et moi nous couvrions cette main avec les nôtres. Après quelques secondes le contrôle nous dit que la personne qui avait envoyé ce paquet était un grand sceptique ; c'est pourquoi il venait d'imprimer sur la plaque les mots : « *second Thomas.* »

« Ceci se passait le vendredi 14 mars. Le lundi suivant je portai le paquet à mon incrédule ami et je lui dis ce qui s'était passé. Il examina soigneusement le paquet et s'assura que les enveloppes étaient intactes. Il développa ensuite la plaque, sur laquelle apparurent les mots : « second Thomas » comme ils avaient été annoncés, ainsi que sa signature. »

« Il est un détail que je ne dois pas oublier : M. Ward, le photographe, après avoir scellé la première enveloppe, écrivit dessus les mots : *Film*

up ; et ces mots vinrent au développement, mais en caractères renversés. Devant ces résultats il se déclara incapable d'en rendre compte par aucun moyen connu. »

« Ce qui précède n'est qu'un des résultats obtenus. Une séance étant convenue pour le 13 mars, j'achetai, en m'y rendant un paquet de plaques que je déposai sans l'avoir ouvert sur la table des séances. Le contrôle demanda de poser ce paquet dans la main du médium sur laquelle nous placerions les nôtres, comme dans le cas précédent et de les laisser quelques secondes. Le paquet fut ensuite ouvert dans la chambre obscure et deux de ses plaques furent introduites dans les châssis et ceux-ci dans l'appareil. Pendant une première pose M. et Mme Walker et moi-même nous formions l'assistance. A la seconde pose je restai seul. Je retirai moi-même les châssis et j'assistai au développement des plaques. Sur la première apparut une grande fleur, avec quatre larges pétales, ponctués à leur partie supérieure et marqués de taches noires à la partie inférieure. L'un des pétales avait son extrémité supérieure légèrement repliée, comme s'il n'était pas encore complètement ouvert. »

« Sur la seconde plaque on voit deux figures bien nettes : l'une, la plus grande, ressemble étrangement à W. Stead ; l'autre fut reconnue pour un guide de M. Walker, qui avait déjà paru sur d'autres photographies spirites. »

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Un songe symbolique prémonitoire

Les diverses revues s'occupent depuis quelque temps des songes prémonitoires, et si les grands journaux politiques Français se tiennent encore sur la réserve, il n'en est pas de même de l'Italie, où l'*Adriatico* et le *Giornale d'Italia* consacrent de grands et sérieux articles aux recherches psychiques. Malheureusement, pour ce qui concerne les songes prémonitoires, il est rare que le songe ait été constaté de façon authentique *avant* son accomplissement. Il reste ainsi sans valeur scientifique. Cependant quoi de plus troublant que cette question de la prévision, dont tant de faits semblent bien attester la réalité, mais dont aucune théorie ne donne jusqu'ici une interprétation suffisante ?

Nous saisissons donc avec plaisir l'occasion d'ajouter un nouveau fait que nous offre une nouvelle et très intéressante Revue publiée à Caracas (Venezuela), la *Revista de Ciencias psiquicas*.

M. Alexandre Blunck, administrateur de la Revue, rapporte le fait suivant qui lui est personnel :

Au cours de la nuit du vendredi 9 février 1909, je rêvais que je me trouvais sur le seuil de la porte d'une salle, dans laquelle se tenaient beaucoup d'hommes vêtus de noir, tous inconnus pour moi. La salle était plutôt large que carrée et au centre se voyait une table ovale, couverte d'un tapis blanc. Un de ces inconnus se levant de son siège s'avança vers moi et me montrant de la main droite toute cette assemblée, me dit : « Cette réunion funèbre aura lieu le mardi 1er mars. » Je lui demandai de me montrer le cercueil ou le lit, afin de savoir quel serait le mort, mais je ne pus rien obtenir. Je m'éveillai alors et il ne me fut plus possible de me rendormir.

Le lendemain matin je communiquai ce rêve à mon gendre, le général Norberto Borges, à son frère Andrès Borges, au Dr Robsis Lopez, médecin de Caracas qui prenait des vacances chez nous, à Los Teques, en leur faisant remarquer que j'étais préoccupé de ne pas savoir quel était le mort et en leur affirmant que je ne connaissais ni la salle ni aucun des membres de la réunion.

Ma fille, Mme Rosa de Borges était allée passer à Caracas les journées de carnaval et nous attendions son retour pour le mercredi des cendres vers trois heures de l'après-midi. Vers midi elle téléphona à mon gendre que nous eussions à ne pas l'attendre ; qu'elle restait parce qu'on avait ramené de El Valle à Caracas un petit cousin de mon gendre, Jose Antonio Alsueta, atteint de fièvre typhoïde; qu'il était dans une pension bourgeoise et qu'elle désirait attendre la convalescence.

Lorsque mon gendre m'apprit cela, je lui répondis que dès ce moment j'étais convaincu que Jose Antonio était bien celui qui devait mourir le Dimanche 28 février.

Le jeudi et le vendredi se passèrent et la situation du jeune homme resta grave. Le samedi, lorsque Andre Borges se rendit à Caracas, je lui dis: « Observez bien la salle de cette maison et avisez-moi. » De Caracas il me fit savoir que le malade était à toute extrémité ; que la salle et la table couverte d'un tapis blanc étaient exactement comme je les avais vues dans mon rêve. Le malade expira le dimanche à la pointe du jour.

Contrairement à l'usage, le corps ne fut pas porté dans la salle, parce que la mère ne pouvait se séparer de son fils. Le cercueil sortit donc directement de la pièce où celui-ci était mort, seulement ce ne fut pas le lundi, mais le dimanche même, vers le soir, à cause de l'état de prostration et de nervosité de la mère et surtout parce que le certificat des médecins recommandait de ne pas laisser dans une pension bourgeoise le corps de cet enfant mort d'une maladie contagieuse. L'autorité permit donc de ne pas attendre les vingt-quatre heures fixées par la loi. »

« Le récit ci-dessus est exact ; M. Blunck nous a fait connaître son rêve dès le lendemain matin. »

Signé : E. Robsis Lopez.

Pour la traduction :
Dr DUSART

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Dawson Rogers

M. A Tanfani consacre un article d'*Ultra* à des souvenirs sur Dawson Rogers. Nous en extrayons les passages suivants, qui nous semblent dignes d'être retenus.

Ayant été amené par diverses circonstances à étudier le magnétisme, Rogers passa rapidement de la théorie à la pratique et par ses passes il parvint à guérir un malade que les médecins n'avaient pu soulager.

Il magnétisa ensuite une dame qui, devenue clairvoyante, voyait à distance les visiteurs qui se rendaient chez elle, lisait le contenu de lettres closes, etc...

Une fois elle transmit à Rogers le salut que lui envoyait de l'Au delà Graziella, sa fillette mort-née, qu'il avait oubliée. La fillette se donnait le nom de Nannina et non Graziella, mais Rogers trouva dans un dictionnaire hébreu que Anna et Graziella étaient synonymes. Depuis ce moment il considéra Graziella comme son esprit guide et lui fit appel dans toutes les circonstances graves de sa vie.

Il était fixé à Norfolk, lorsqu'il fut appelé à Norwich, près d'une femme considérée comme neurasthénique et qui se croyait envahie par une légion de mauvais esprits, qui ne lui donnaient de repos ni jour ni nuit et lui enlevaient le sommeil, produisant surtout la nuit des bruits épouvantables, lui lançant des projectiles divers, livres, chaussures, chaises, etc. et l'insultaient en diverses langues.

Rogers magnétisa la malheureuse et ordonna aux esprits obsesseurs d'adopter un autre domicile.

« Dans ton corps ! » répondit d'une voix irritée, Dick leur chef, par la bouche du médium.

« Vous serez les bienvenus ! » leur répondit Rogers en les défiant et croyant se trouver en présence d'une imagination maladive de neurasthénique.

Pour en avoir le cœur net, une fois retourné à Norfolk, il consulta une voyante renommée, ce dont il s'était toujours abstenu jusque-là. Cependant celle-ci ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'elle se couvrit la figure de ses mains, en s'écriant épouvantée : « Ne vous approchez pas ! vous êtes entouré de mauvais esprits et Dick, leur chef, me menace ! »

Stupéfait, Rogers s'éloigna, se demandant s'il était le jouet d'une mystification.

« Mais, comment l'admettre, se disait-il, le médium résidant à Norfolk

n'a pu savoir ce qui m'est arrivé hier soir à Norwich, d'autant mieux qu'il ne me connaît nullement et que c'est la première fois que je le vois ? »

Cependant, ayant appris que depuis cet incident le médium était sous le coup d'horribles obsessions qui le poussaient au suicide, il se considéra comme en quelque sorte responsable et fit appel à Graziella, qui lui répondit par la typtologie :

« Mon cher papa ! va immédiatement chez le médium ! »

« Ma fille, répondit Rogers, songe qu'il est onze heures du soir et que je trouverai la porte fermée. »

« Non, tu la trouveras ouverte ».

Plein de confiance il s'y rendit et, comme Graziella l'avait annoncé, il trouva ouverte la porte du médium, qui, paraissant l'attendre depuis longtemps, vint à lui avec une joyeuse expression et lui dit : « Mes terribles bourreaux m'ont enfin laissé libre ! »

Tels sont les faits que Rogers raconte dans ses Mémoires et qui déterminèrent ses convictions spirites.

Rogers avait eu pour ami Enoch Tarvis, matérialiste irréductible, avec lequel il avait eu souvent de très vives discussions. Cet ami ayant été habiter Hanley, Rogers l'avait tout à fait perdu de vue, lorsque un soir, au lieu de Grazeilla qu'il évoquait, il reçut le message suivant : « Je suis l'esprit d'Enoch Tarvis et si tu le désires je puis te donner quelques preuves d'identité. Mais je ne pourrai jamais t'exprimer la joie que j'éprouve, en ayant désormais la preuve de la vie éternelle. La mort est le prix que l'homme paye de son corps corruptible ; mais l'âme est incorruptible et immortelle. »

Rogers fit une enquête à Hanley et il apprit que Tarvis y était mort *le soir même et vers la même heure où il avait formulé son message.*

***

L'abondance des matières nous oblige à reporter au prochain numéro le compte-rendu des nombreux ouvrages nouveaux qui nous sont parvenus.

AVIS

M. DELANNE a l'honneur d'informer ses lecteurs que ses jours de réception sont suspendus pendant les mois de Juillet, Août et Septembre, en raison de son absence de Paris.

Table des Matières

DE L'ANNÉE 1912-1913

N° 1. — Juillet 1912

N° 2. — Août 1912

N° 3. — Septembre 1912

N° 4. — Octobre 1912

N° 5. — Novembre 1912

N° 6. — Décembre 1912

N° 7. — Janvier 1913

N° 8. — Février 1913

N° 9. — Mars 1913

N° 10. — Avril 1913

N° 11. — Mai 1913

N° 12. — Juin 1913

Le Gérant : DIDELOT

Saint-Amand (Cher) — Imprimerie CLERC-DANIEL.